HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL,

Par M. DE LA CLEDE.

TOME PREMIER.

CONTENANT

L'ORIGINE, LES MOEURS ET LES GUERRES des anciens Luſitaniens; leur état ſous la Domination des Romains; l'invaſion des Gots & celle des Maures; l'érection du Portugal en Royaume; & les Regnes de Henry & d'Alfonſe, juſqu'à celui de Dom Juan III. incluſivement.

A PARIS,
Chez PIERRE-FRANÇOIS GIFFART,
ruë S. Jacques, à Sainte Thereſe.

M. DCC. XXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

PRÉFACE.

COMME nous avons dans notre Langue l'Histoire generale de la plûpart des Monarchies de l'Europe, j'ai cru qu'il convenoit que nous eussions l'Histoire complette d'un Royaume, qui, quoique peu considerable par son étenduë, l'est neanmoins beaucoup par sa situation avantageuse, par sa fertilité, par l'industrie & la richesse de ses Habitans, par les glorieuses victoires qu'ils ont remportées sur leurs ennemis en Europe, & par les utiles conquêtes qu'ils ont faites dans le nouveau Monde. Le Portugal n'est pas si éloigné de nous, que les faits, qui regardent ce pays-là, nous doivent être indifferens. L'Histoire de la Nation Portugaise se trouve souvent mêlée avec celle de notre Nation, par rapport à des guerres, à des alliances, & à des traités. Enfin, si l'on fait réfléxion que la Maison, qui est aujourd'hui sur le trône de Portugal, descend du chef de l'auguste Maison, qui regne en France, comme on le verra dans cet Ouvrage, je crois qu'on ne regardera pas l'Histoire dont il s'agit, comme une matiere peu interessante pour les François.

Cette Histoire déja écrite par M. le Quien de la Neufville, & imprimée en 2. vol. *in*-4°. 1700. chez Anisson, Directeur de l'Imprimerie Royale, auroit pû me détourner de travailler sur le

même sujet. Son Ouvrage est estimable par bien des endroits; mais outre qu'il n'est point achevé, & qu'il finit à l'année 1521, l'Auteur a supprimé un grand nombre de faits importans, & a passé légérement sur beaucoup d'autres, qui ne le sont pas moins. C'est ce qui m'a déterminé à travailler après lui, & à entreprendre d'écrire une nouvelle Histoire du Portugal, dans la seule idée de donner au Public un Ouvrage plus complet & plus éxact.

On verra en détail dans celuici l'origine de la Nation Portugaise, & les differentes révolutions arrivées par rapport à son Gouvernement. La plûpart des peuples de l'Europe, dont les ancêtres barbares n'ont eu aucun commerce ni avec les Hébreux, ni avec les Grecs, ni avec les Romains, ne peuvent nous fournir aucune trace certaine de leur origine. Aussi le commencement de leur Histoire n'est qu'un tissu de fables grossieres, & pueriles. Comme les Portugais, appellés autrefois Lusons, ou Lusitaniens, ont eu plusieurs guerres à soûtenir contre les Romains, le commencement de leur histoire se trouve, pour ainsi dire, tout entier dans les Auteurs latins. C'est dans ces Auteurs que j'ai puisé les plus beaux traits, qu'on remarquera dans le premier & dans le deuxiéme livre. On y verra un Preteur Romain commettre à l'égard des Lusitaniens la plus noire perfidie, & violer les droits les plus sacrés. Un brave Lusitanien, nommé Viriatus, arme ses Compatriotes pour venger cette injure, & pour secouer un joug insuportable Il est durant quatorze ans la terreur de la République, dont il brave tous les efforts. Il remporte des victoires éclatantes sur des Preteurs, & même sur des Consuls, & les force à des traités honteux. Tandis que le monde entier tremble devant les armes victorieuses de la République, un seul homme aux extrêmités de l'Europe arrête ses conquêtes, & ternit sa gloire en lui imposant des loix, dont elle ne peut s'affranchir que par une seconde perfidie, c'est-à-dire, en le faisant assassiner. Viriatus, tout flétri qu'il est par des portraits odieux dans quelques Auteurs Latins, paroîtra dans cette Histoire tel qu'il a été, c'est-à-dire, un bon Citoyen, & un grand Capitaine. Peut-on douter de son mérite superieur, quand on lit dans un de ces Historiens, que lorsque ses meurtriers vinrent à Rome, pour demander la récompense de leur crime, Scipion Nasica leur ré-

pondit d'un ton ſevere, que Rome eſtimoit trop Viriatus, pour récompenſer ſes aſſaſſins?

Je n'ai eu garde d'obmettre le détail des belles actions de Sertorius, Romain combattant contre les Romains même, pour la liberté des Luſitaniens, taillant en pieces l'armée de Pompée, & celle de Metellus, & contraignant par tout les Generaux de la République à fuïr devant lui. Sertorius, appellé l'Annibal de Rome, eſt encore la victime d'une indigne trahiſon. Perpenna ſon Lieutenant, & ſon ami le fait poignarder. Enfin les actions de Jule-Ceſar, & de ſes Lieutenans en Eſpagne, & dans la Luſitanie, & ce que pluſieurs autres Gouverneurs Romains y ont fait, entrent naturellement dans l'hiſtoire de ce pays-là: enſorte qu'on peut dire que le commencement de l'hiſtoire de Portugal eſt une partie de l'hiſtoire Romaine.

Par cet endroit il l'emporte ſur le commencement de l'hiſtoire de pluſieurs autres Nations. Car que ſçavons-nous par exemple, des habitans de la Grande-Bretagne, des Suedois, des Danois, des Polonois, du tems de Viriatus, & de Sertorius? La plupart de ceux qui ont écrit l'hiſtoire de ces Peuples, n'ont débité que des fables, ou du moins des faits peu certains, à la la tête de leur ouvrage. La vraie hiſtoire de ces Nations commence bien plus tard que celle des peuples de la Gaule, & de l'Eſpagne, qui ont été ou les alliés ou les ennemis de Rome.

On voit au commencement du cinquiéme ſiécle l'Eſpagne envahie par les Wandales ſous la conduite de leur Roi Gonderic, & ces Barbares du Nord s'emparer de la Bétique, appellée Wandalie de leur nom, & depuis par corruption Andalouſie. Les Sueves, & les Alains, autres Barbares Septentrionaux, s'établiſſent en même-tems, les premiers dans la Galice, & les ſeconds dans la Luſitanie. Ceux-ci ont des guerres contre leurs voiſins, & ſont défaits par eux. Bien-tôt ils ne compoſent plus que comme un peuple, à la fin ſubjugué par les Gots, qui s'emparent de la plus grande partie de l'Eſpagne.

Au commencement du huitiéme ſiecle arrive cette fameuſe révolution, qui finit l'Empire des Gots en Eſpagne, & rend les Maures maîtres de la plus grande partie de ces contrées. C'eſt ce qu'on verra à la fin du troiſiéme livre de cette Hiſtoire. La conquête de l'Eſpagne par les Maures a d'abord pour cauſe la

mauvaise conduite du Roi Roderic, livré à ses passions, & gouverné par ses caprices, & l'affront qu'il fait à la fille du Comte Julien, qui pour s'en venger, porte son pere à trahir son Souverain. Les Maures livrent un combat à Roderic : ce malheureux Prince est défait par la trahison d'un Evêque, qui commandoit un corps considerable de troupes, & qui passa lâchement du côté des Maures. C'est ainsi que la vengeance d'une fille, & la perfidie d'un Prélat renversérent en Espagne la Monarchie des Goths, & y introduisirent le Mahometisme, qui s'y est maintenu durant sept siecles. Les Maures ayant subjugué presque toute l'Espagne, la Lusitanie partagea son esclavage.

Cependant un Prince Goth, nommé Pelage, écoute les cris de sa Patrie désolée, & conçoit le généreux dessein de briser ses fers. Les Chrétiens dispersés par la crainte sont rassemblés par son courage, & se rangent autour de ses étendards. Il attaque les Tyrans : les Lusitaniens surtout rappellent leur ancienne valeur, & secondant les efforts de leur Prince legitime, cimentent la liberté publique par le sang qu'ils prodiguent pour elle. Pelage jette alors les fondemens d'un Royaume, dont la Ville de Leon est la Capitale. Ce Royaume s'accroît peu à peu. Ses successeurs font de jour en jour des conquêtes sur les Maures, qui enfin, comme l'on sçait, furent entierement chassés d'Espagne sous le regne de Ferdinand, & d'Isabelle. Les guerres des Chrétiens contre les Maures occupent necessairement une grande partie de cette Histoire; parce que les Portugais y ont eu beaucoup de part.

Au commencement du cinquiéme Livre, je fais voir que le Comte Henri, qui est proprement le premier Fondateur du Royaume de Portugal, étoit de la Maison de France, & descendoit en droite ligne de Hugue Capet. Un manuscrit de l'Abbaye de Fleuri, imprimé par les soins de Pierre Pithou, monument autentique, nous apprend que Robert I. Duc de Bourgogne, frere puîné de Henri I. Roi de France, fils du Roi Robert & petit-fils de Hugues Capet, eut de sa femme Hermengarde Henri son unique heritier. C'est de ce Henri que nâquit Henri qui fut Comte de Portugal; il épousa en 1072. la Princesse Therese, fille d'Alfonse, Roi de Leon & depuis Roi de Castille. En consideration de ce

mariage, & de l'enfant qui en nâquit, Alfonse lui donna en proprieté en 1073, le Gouvernement de Porto, & de tout ce qui en dépendoit avec le titre de Comte. Le Portugal tire son nom de cette Ville de Porto que Henri fit rebâtir, & de celle de Cale, qui est de l'autre côté de la riviere, vis-à-vis de Porto.

C'est à ce Henri que commence proprement l'Histoire de Portugal, qui auparavant n'étoit qu'une Province d'Espagne. Ainsi l'on peut regarder les cinq premiers livres de mon ouvrage, comme une espece d'introduction. Henri mourut en 1112, âgé de 77 ans, après avoir gagné dix-sept batailles contre les Maures, & avoir gouverné d'une maniere à servir de modele aux plus grands Princes.

Alfonse I. dit Henriquez, fils de Henri, lui succeda, & porta d'abord, comme son pere, le titre de Comte, puis celui de Prince, & enfin celui de Roi de Portugal. Ses rapides conquêtes accrurent sa puissance & affermirent son trône. Il mourut l'an 1185, âgé de 91 ou 93 ans, dont il avoit regné dix-sept en qualité de Comte, & quarante-six comme Roi. Sanche son fils, qui lui succeda, mourut en 1212, & eût pour successeur Alfonse II. mort en 1223, Sanche II. dit Capel, (parce que dans sa jeunesse ayant été voüé à saint Augustin, il avoit porté un capuchon) succeda à Alfonse II. Ce Prince fut detrôné par la faction des Ecclesiastiques qui le firent excommunier par le Pape. On verra avec étonnement en cette occasion des Prélats séditieux se porter pour accusateurs de leur Souverain devant le Pape Innocent IV. & oser alleguer pour sa déposition les impôts qu'il levoit sur eux, & d'autres motifs aussi frivoles. Sanche fut déposé, & son frere Alfonse III. fut mis en sa place. Ce Prince qui étoit Comte de Boulogne par Mathilde sa femme, se voyant Roi de Portugal, se mit aussi peu en peine de la Comtesse que de sa Comté, & du vivant même de cette Princesse, prit une autre femme nommée Beatrix, fille d'Alfonse X. Roi de Castille : ce fut en vain qu'on lui representa l'injustice de sa conduite : j'épouserois une troisiéme femme, dit-il à ses Courtisans, si mes interêts l'éxigeoient. Il méprisa également l'excommunication du Pape Gregoire X. lancée contre lui.

Alfonse III. étant mort en 1279, son fils Denis lui succeda. Instruit dès sa jeunesse dans toutes les finesses de la politique, dans

toutes les connoiſſances & dans tous les exercices qui concourent à former un Roi, bon, liberal, ami de la verité & de la juſtice, plein d'eſprit, ſçavant même, il peut être compté au nombre des plus grands Princes qui ayent regné. Il fut ſurnommé le Pere de la Patrie, & mourut en 1235. Sous ſon regne on voit un Pape exercer ſa prétenduë autorité temporelle contre le fils même du Roi, qui avoit eu la foibleſſe de porter ſes plaintes au Pontife au ſujet de la conduite de ce fils. Le Pape profitant de cette occaſion, au lieu d'employer de ſalutaires avis, pour faire rentrer l'Infant dans ſon devoir, envoye en Portugal une Bulle, par laquelle il diſpenſe le Roi, & tout le Royaume de reconnoître l'Infant pour legitime heritier de la Couronne. Ce Prince regne néanmoins, après la mort de ſon pere, arrivée en 1325, ſous le nom d'Alfonſe I V, & devient un très-grand Roi. Dom Pedre ſon fils, ſi connu par ſon tendre & fidele amour pour Inés de Caſtro, & par la vengeance terrible qu'il exerça ſur les auteurs de ſa mort, monte ſur le trône en 1357, & a pour ſucceſſeur Ferdinand ſon fils. Le malheureux regne de Ferdinand eſt ſuivi d'un interregne de dix-huit ans, durant lequel le Portugal eſſuye les plus fâcheuſes calamités. Les amours de la Reine Leonor, femme de Ferdinand avec Andeiro, & la conduite de cette Princeſſe ne ſeront pas un des tableaux les moins intereſſans de cette hiſtoire.

C'eſt à Ferdinand que finit la poſterité legitime de Henri de Bourgogne, Comte de Portugal. Jean I. fils naturel de D. Pedre, ſuccede à ſon frere Ferdinand, malgré les intrigues de la Regente, & les efforts de ſon gendre le Roi de Caſtille. Sous ſon regne ſe donne cette fameuſe bataille, appellée la bataille d'Aljubarota, entre les Caſtillans, & les Portugais, qui combattirent avec une extrême valeur ſous les ordres de leur jeune Roi. Le regne de Jean I. fut long, & glorieux, c'eſt auſſi ſous ſon regne que ſe livra entre douze jeunes Gentilshommes Portugais, & autant d'Anglois un combat galant, pour ſoûtenir l'honneur de quelques Dames de la Cour d'Angleterre.

Comme le regne de Jean I. n'avoit été qu'une ſuite de victoires, celui d'Edouard ſon fils & ſon ſucceſſeur ne fut qu'un tiſſu de diſgraces. L'Infant Ferdinand ſon frere eſt fait priſonnier par les Maures d'Afrique, &

meurt dans une longue, & dure captivité. Alfonſe V. fils ainé de Jean I. monte ſur le trône: ſes conquêtes en Afrique, le firent ſurnommer l'Africain: Dom Juan II. ſon fils ainé & ſon ſucceſſeur, fit obſerver les Loix avec une extrême rigueur, & fut pour cette raiſon ſurnommé le Severe. Après lui regnerent ſucceſſivement Jean III, & l'infortuné Sebaſtien tué en Afrique dans une bataille contre les Maures. Son oncle le Cardinal Henri lui ſuccede; & après ſa mort, Philippe II. Roi d'Eſpagne s'empare de la Couronne de Portugal.

Je me flatte qu'on lira avec quelque ſatisfaction ce que j'ai écrit des intrigues de la Cour d'Eſpagne auprès du vieux Cardinal Roi, pour faire enſorte que ce Prince foible, & décrépit, gouverné d'ailleurs par ſon Confeſſeur Jéſuite, nommât pour ſon ſucceſſeur le Roi d'Eſpagne, au préjudice du Duc de Bragance légitime heritier de la Couronne. Le Portugal ſous la domination des Rois Philippe II. Philippe III. & Philippe IV. gémit dans l'eſclavage durant 61 ans. La violence eſt la bâſe de leur politique Leurs regnes par rapport au Portugal ſont des regnes de rapines, de terreur, & de déſolation. Ce Royaume floriſſant, dont la gloire s'étendoit juſqu'aux extrêmitez du monde, n'eſt plus qu'une Province aſſervie. Liſbonne, le magaſin de toutes les richeſſes de l'Univers, n'offre plus aux yeux qu'une triſte ſolitude: ſes habitans ſont accablez, & n'oſent ſe plaindre: le commerce y eſt éteint, & le courage abatu. Enfin la Royauté ne porta jamais plus loin l'abus de ſes droits.

Cependant du ſein de cette eſclavage, cimenté par le meurtre, & par le brigandage, renaît tout à coup la liberté publique. Les Portugais ſecoüent le joug, remettent ſur le trône leur Prince legitime, & affermiſſent la Couronne ſur ſa tête, par une glorieuſe ſuite de victoires remportées ſur leurs oppreſſeurs.

Je ſuis entré dans un détail très-circonſtancié au ſujet de la fameuſe conjuration, qui en 1640 fit perdre la Couronne de Portugal à Philippe IV. Roi d Eſpagne, & mit ſur le trône le Duc de Bragance, à qui le trône appartenoit légitimement. Cette conjuration, écrite avec plus d'agrément que de fidelité par Mr l'Abbé de Vertot, a inſtruit tout le monde d'un ſi fameux évenement. On verra dans mon ouvrage cette conjuration autrement détaillée, & ac-

compagnée de plusieurs circonstances curieuses, & interessantes. Le Duc de Bragance, qui regna 16 ans sous le nom de Jean IV. eut pour successeur son fils aîné Alfonse VI, puis Pierre II. On sçait que celui-ci fut déclaré Regent du Royaume en 1667, son frere Alfonse étant incapable de gouverner.

Voilà en peu de mots ce que contient l'Histoire de Portugal, que je donne au Public. Je me suis sur tout attaché à deux choses dans la composition de cet ouvrage; à faire des portraits fideles des principaux personnages, & à inserer de tems en tems avec une sage liberté quelques réfléxions solides. Comme ces deux choses contribuent à rendre l'histoire agréable, & utile, je me flatte que mon ouvrage pourra au moins être estimé par cet endroit.

Le Lecteur goûtera peut être un peu moins les divers recits que j'ai faits des conquêtes des Portugais dans les Indes; mais je n'ai pû m'en dispenser. Si j'y eusse manqué, j'aurois omis une partie essentielle de l'Histoire que j'ai entrepris d'écrire. Mr de la Neufville, quoique beaucoup plus succint que moi, n'a pas négligé de parler de ces conquêtes, & un Auteur moderne les a même regardées, comme une matiere assez curieuse, pour en faire le sujet d'un ouvrage particulier, publié depuis peu. * Au reste si le Lecteur, peu sensible à ces détails qui concernent les Indes, n'est point d'humeur de s'y arrêter, il lui sera aisé de passer dans mon ouvrage tous les endroits qui regardent cette matiere, & de ne point sortir de l'Europe. Par ce moyen il trouvera plus de liaison dans les faits, & les recits lui paroîtront moins interrompus. Car je ne puis dissimuler, que les affaires des Indes qui viennent souvent couper le fil de ma narration, ne la rendent quelquefois un peu languissante. C'est un inconvient que je n'ai pû éviter, en suivant l'ordre chronologique, comme j'y étois obligé.

** Hist. des conquêtes des Portugais dans les Indes par le R. P. l'Affiteau de la Comp. de Jesus. A Paris 1734. 2. vol. in-quarto.*

J'ai puisé dans les meilleures sources tous les faits, que j'ai traitez. Sans parler de plusieurs morceaux d'histoires détachés, & de quelques Mémoires curieux qui m'ont été fournis, j'ai lû surtout avec toute l'application possible les ouvrages de Mariana, de Faria, de Brandam, de Birago, de Barros, & ceux des Comtes d'Ericeira, & d'Allegrette.

Mariana a fait l'Histoire de Portugal en même tems que celle d'Espagne; ou pour mieux dire, il a fait l'Histoire du Monde

de entier. Il embrasse en quelque sorte tous les tems, tous les pays, & tous les peuples de l'Univers. Aussi l'on perd de vuë à tous les instans le principal interêt de son Histoire, & le Lecteur est étonné d'avoir appris toute autre chose, que ce qu il cherchoit à apprendre. Au reste, son imagination est vive, féconde, & variée ; & son stile est coulant & sententieux. Si Mariana ne se fût point trop attaché à un certain détail de minuties, qui choquent la gravité de l'Histoire, & quelquefois la vrai-semblance, & s'il eut joint à son travail un peu plus d'exactitude, il tiendroit, malgré ses autres défauts, un rang considerable parmi les Historiens modernes.

Faria est plein de faits qu'il raconte en Orateur, plutôt qu'en Historien. Il s'épuise en descriptions, en harangues & en refléxions ; il détaille les moindres évenemens avec la même éloquence, & les mêmes tours que les faits les plus importans. Timide neanmoins il n'ose pénetrer jusque dans le cœur de ses Héros, pour y lire les motifs de leurs actions, pour y découvrir les nuances de sentiment, ou de passion qui differencient les caracteres, pour y voir enfin l'homme, & le peindre tel qu'il est. Ses Héros sont toujours Héros & presque jamais hommes. Il semble qu'ils n'aïent point eu de foiblesse. Son ouvrage est divisé en trois principales parties. La premiere contient l'histoire de l'ancienne Lusitanie, & des Rois de Portugal. La seconde leurs conquêtes dans l'Asie, & dans l'Afrique Orientale ; la troisiéme les guerres entreprises dans la partie de l'Afrique située vis-à-vis l'Andalousie, & le Roïaume des Algarves.

Brandam, & son Continuateur se sont bornés à traiter ce qui s'est passé en Portugal depuis l'usurpation de Philippe II. jusqu'à la révolution, & ses suites sous Philippe IV. Birago a travaillé sur la même matiere. L'un & l'autre ont écrit en Italien, & sont tombés dans les défauts qu'on reproche aux Ecrivains de leur Nation, l'enflure dans les petites choses, & les *Concetti*, plus ridicules encore dans l'histoire, que dans tout autre ouvrage.

Lorsque Brandam veut être simple, il est sec, & ce n'est qu'un Gazetier. Birago a plus d'esprit ; son stile est plus soutenu ; ses refléxions sont vives, & ingenieuses ; il peint, il interesse ; il paroît mieux instruit que Brandam ; il développe mieux les causes, qui produisent les évenemens dont il parle.

Le *Portugallo restorado* est l'ouvrage d'un Portugais homme de qualité. Le profond sçavoir, & la haute naissance s'allient souvent en Portugal; le titre d'Auteur n'y fait point tort à un homme de condition. Les Seigneurs pour la plûpart y cultivent les lettres, protegent les arts, & du commandement des armées, ils passent aux études les plus profondes; ils composent des Livres, & les donnent même au Public. Tel étoit Dom Louis de Meneses, Comte d'Ericeira, Auteur du *Portugallo restorado*. Son ouvrage, qui contient les causes, les progrès & les suites de la révolution jusqu'à la paix que la Castille fut obligée de faire avec le Portugal en 1668, est écrit en Langue Portugaise avec toute la délicatesse, la force, & l'énergie possibles: d'ailleurs il descend dans un détail immense; mais ce détail, qui pouvoit, & qui devoit même interesser dans le tems de la composition de cet ouvrage, (par la proximité, où l'on étoit encore des tems, où les évenemens dont on parle s'étoient passés) ne sçauroit aujourd'hui produire le même effet. Il ne peut même affecter l'Etranger qu'assés foiblement. Le Comte d'Ericeira songea trop à ses Compatriotes, & à ses Contemporains, & trop peu aux Etrangers, & à la posterité, en travaillant à son Livre, qu'on peut regarder plûtôt comme un Recueil d'excellens materiaux, que comme une histoire reguliere.

Le Comte d'Allegrette a suivi une route toute differente dans la vie de Jean II. Serré, mais net, il est plein, sans être diffus. Tous les faits qu'il rapporte sont choisis; les circonstances, qui les accompagnent, frapantes; les caracteres de ceux qu'il introduit sur la scene, naturels, variés, & bien démêlés. On n'y perd jamais de vûë le Héros principal; il est l'ame & le mobile de tout ce qui se fait, & de tout ce qui se passe; les parties les plus éloignées ont des rapports immediats avec lui; tous les mouvemens y sont nuancés, convenablement aux principes qui les font naître, & aux matieres dont il s'agit; tout détail, qui ne tend point au grand, est écarté; tout y est noble, & élevé. Cet ouvrage, que j'ai presque tout inseré dans le mien, est écrit en Latin, avec une élegance, & une pureté digne du siecle d'Auguste.

Barros, qui vivoit dans le tems des premieres conquêtes des Portugais dans l'Asie, passe pour le Tite-Live du Portugal: il s'exprime simplement; mais sa simplicité est bien au-dessous de

la ſimplicité noble & nerveuſe de l'Auteur Latin, à qui on le compare. Au reſte il deſcend dans un détail extrême. Rien n'échape à ſa plume laborieuſe. Son ouvrage eſt diviſé en décades, & n'eſt imprimé qu'en partie. La plupart de ceux qui ont ecrit ſur les Indes, n'ont fait que le traduire, ou l'imiter. Ils n'ont dit, que ce qu'il avoit dit, & ſouvent d'une maniere bien inferieure à la ſienne: ce ſont de foibles copies, d'un aſſez bon original.

Du Jarri, Jéſuite, eſt peut-être celui qui en a le moins profité. On trouve dans ſon Hiſtoire Orientale des faits que Barros avoit ignorés, ou du moins negligés, quoique ſinguliers, & curieux. Il ne manque à cet Auteur que de l'ordre, & du goût. Il peint vivement, & penſe avec force. L'objet principal de ſon ouvrage eſt le progrès de la Religion parmi les idolâtres. Car les Portugais ont porté la lumiere de l'Evangile dans tous les lieux où ils ont étendu leurs conquêtes.

Voilà les Auteurs que j'ai conſultés, & ſuivis avec le diſcernement, dont je ſuis capable. A l'égard du ſtile de mon ouvrage, j'ai tâché d'y mettre le plus de netteté, & de correction qu'il m'a été poſſible, & d'éviter ſur tout l'affectation & l'enflure, auſquelles les Hiſtoriens ſe laiſſent quelquefois aller, en cherchant l'élegance, & l'energie. Au reſte quelque ſoin que j'aie pris pour écrire correctement, je me ſuis apperçu, mais trop tard, qu'il m'étoit échapé de tems en tems des negligences de ſtile. La longueur de l'Ouvrage demande grace pour elles, & merite un peu de cette indulgence, que le Public a ordinairement pour les Ouvrages étendus. Les fautes qu'on pardonne moins volontiers à un Hiſtorien ſont celles qui regardent la Chronologie, la Geographie, & le détail des faits. Ce ſont auſſi celles-là dont j'ai le plus tâché de me garantir. Attentif principalement à mettre de l'ordre & de la vérité dans mes récits, je crois être excuſable d'avoir quelquefois un peu négligé l'expreſſion. Je puis dire neanmoins que ces négligences ſont peu frequentes dans mon Ouvrage, & que je n'ai point abuſé de la maxime vulgaire; que l'hiſtoire plait toujours de quelque maniere qu'elle ſoit écrite. Si l'hiſtoire plait toujours par elle-même, une hiſtoire bien écrite, & une hiſtoire mal écrite, font une impreſſion bien differente ſur l'eſprit des Lecteurs.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *une nouvelle Histoire de Portugal, par M. de la Clede,* & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris le 20 Juin 1734.

GROS DE BOZE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitre des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevot de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra Salut. Notre bien amé PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, Libraire a Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit eté mis en main un Ouvrage qui a pour titre *Histoire de Portugal, par le sieur de la Clede*, qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimee & attachee pour modele sous le contre-scel des Presentes. A ces causes voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presente, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifie, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separement, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes a ladite feüille imprimee & attachee sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six annees consecutives, a compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons defenses a toutes sortes de personnes de quelque qualite & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangeres dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi a tous Imprimeurs-Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par ecrit dudit Expotant, ou de ceux qui auront droit de lui, a peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers a Nous, un tiers a l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts, a la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communaute des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment a celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente le manuscrit ou imprime qui aura servi de copie a l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chasteau du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout a peine de nullité des Presentes du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empéchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimee tout au long au commencement ou a la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiee, & qu'aux copies collationnees par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtee comme a l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Harò, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné a Paris le premier jour du mois de May l'an de grace mil sept cens trente-deux, & de notre Regne le dix-septieme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 380. fol. 365. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le 5. Juillet 1732. G. MARTIN, Syndic.

SOMMAIRES

SOMMAIRES DES LIVRES

CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.

SOMMAIRE DU LIVRE PREMIER.

Depuis la page 1, jusqu'à la page 31.

Contenant le commencement de l'Histoire des Lusitaniens jusqu'à l'année de Rome 607.

ORigine des Lusitaniens. Description de l'ancienne Lusitanie, & par quels peuples elle étoit habitée. Mœurs des Lusitaniens. Les Pheniciens abordent en Espagne. Nabuchodonosor y vient aussi. Carthage bâtie par Carchedon de Tyr, & depuis rebâtie par Didon. Guerre des Lusitaniens contre les Carthaginois. Alliance de ces deux Peuples. Les Cypriots abordent en Lusitanie. Digression sur le Dieu Endovellicus. Les Tyriens se refugient dans la Lusitanie. Guerre des Lusitaniens contre les Vetons. Les Lusitaniens forment une partie de l'armée d'Annibal qui passent les Alpes, & contribuent aux victoires que ce General remporte sur les Romains. Défaite des Carthaginois. Les Lusitaniens se soumettent à la République, sous le Gouvernement de Marcus Porcius Cato Censorinus. Sous celui de Scipion Nasica ils se révoltent. Conduite de ce Gouverneur Romain. Combat des Lusitaniens, où Scipion est vaincu. Autre combat où ces Peuples sont défaits par Scipion : ils battent les Romains & sont battus tour à tour. Cessaron General des Lusitaniens taille en pieces les troupes de Lucius Mummius, qui avoit d'abord mis l'armée ennemie en fuite. Mummius remporte ensuite une grande victoire sur eux. Numance détruite par le jeune Scipion. Les Lusitaniens demandent la paix. Sulpitius Galba est envoyé pour commander dans la Lusitanie.

SOMMAIRE DU LIVRE SECOND.

Depuis la page 32 jusqu'à la page 72.

Contenant l'état & la conduite des Lusitaniens sous le gouvernement des Romains depuis l'année de Rome 607, jusqu'à l'année de J. C. 395.

An. de Rome 607. *L'Avarice & la cruauté de Galba révoltent les Lusitaniens. Ils chassent de leur pays les Légions Romaines. Fureur & vengeance de Galba. Perfidie de ce Gouverneur, qui fait massacrer un grand nombre de Lusitaniens. Le Senat Romain désavouë &*

condamne l'action de Galba, & le rapelle. Viriatus entreprend de venger sa Patrie, & de secouer le joug des Romains. Mesures qu'il prend pour y réüssir. Il sacrifie au Dieu Mars un Chevalier Romain & s'engage par serment, avec plusieurs autres Lusitaniens, à faire une guerre éternelle à la République, & à répandre la derniere goûte de leur sang pour défendre leur liberté. Marcus Vitellius marche contr'eux & les dissipe. Les Lusitaniens consternés veulent rentrer dans l'obéïssance. Viriatus les rassure. Il taille en pieces l'armée du Preteur Romain, à qui un soldat Lusitanien coupe la tête. Il marche ensuite contre le Questeur, dont il défait les troupes; il bat un détachement de l'armée de Caius Plautius Prêteur Romain, & ensuite taille en pieces toute son armée. Lucius Silo Sabinus est tué dans ce combat. Son tombeau trouvé à Evora. Défaite des Romains commandés par Unimanus dans la plaine d'Ourique. Epitaphe de Caius Minicius tué dans cette bataille. Caius Nigidius Consul Romain est défait par Viriatus. Tombeau de Lucius Emilius tué dans cette action. Courage de quelques femmes Lusitaniennes prisonnieres. Histoire d'Osmia. Perfidie de Servilianus. Viriatus en tire vengeance. Il force le Preteur à faire avec lui un traité de paix, par lequel il reconnoît les Lusitaniens comme peuple libre & indépendant; le Senat désaprouve ce traité. Cæpion est envoyé dans l'Espagne ulterieure, à la place de Servilianus son frere qui est révoqué. Il met tout à feu & à sang dans la Lusitanie. Viriatus est poignardé par trois Lusitaniens corrompus par Cæpion. Désespoir des Lusitaniens. Honneurs funebres qu'ils rendent à leur General. Son éloge. Il est remplacé par Tentale. Sertorius proscrit par Sylla s'embarque à Carthagéne & passe en Afrique avec deux mille Romains. Les Lusitaniens profitent de cette occasion pour recouvrer leur liberté, & envoyent offrir leurs services à Sertorius qui les accepte & accourt aussi-tôt dans la Lusitanie. Il en érige le Gouvernement en République, sur le modele de la République Romaine. Sertorius chasse les garnisons Romaines, & remporte plusieurs victoires sur les Generaux de la République. Metellus Pius est défait par Sertorius. Pompée est envoyé à son secours & est vaincu. Sertorius se rend maître de presque toute l'Espagne. Hirtuleius Lieutenant de Sertorius est défait par Metellus. Sertorius en tire vengeance, & taille en pieces l'armée de Pompée. Bataille sanglante près de la riviere de Guadalavia entre Sertorius & Pompée, dont les troupes sont taillées en pieces. Inscription trouvée à Evora. Perfidie de Perpenna Lieutenant & Confident de Sertorius qu'il fait poignarder. Portrait & éloge de ce grand Capitaine. Cesar est envoyé dans l'Espagne ulterieure pour y commander. Il chasse de ce pays les Lieutenans de Pompée. Portrait de Longinus Lieutenant de Cesar. Bataille de Munda entre Cesar & le jeune Pompée. Celui-ci après sa défaite est tué, malgré les efforts de quelques Lusitaniens qui l'accompagnoient. Les Lusitaniens mettent en fuite Didius Lieutenant de Cesar, & massacrent tous ses soldats. Traité de paix entre Cesar & les Lusitaniens conclu à Beja, appellé pour cet effet Pax Julia. *Digression sur le droit de Colonie & sur le droit Municipal. Ces deux droits sont accordés aux Lusitaniens. Cesar est nommé Dictateur perpetuel. Il est assassiné dans le Senat. Les Lusitaniens se déclarent pour Sexte Pompée, frere de Cneius, & toute l'Espagne suit son parti. Pompée s'empare de la Sicile, & tombe ensuite entre les mains des Triumvirs. Après la défaite d'Antoine, Octave maître de tout l'Empire Romain vient en Espagne, qu'il divise en six Provinces; la Betique, la Lusitanie, la Galiciene, la Tarragonoise, la Carthagi-*

noise ; & la Tingitane. Partage de la Lusitanie en quatre especes de Generalités. Tranquillité de l'Espagne sous l'Empire d'Auguste : mort de cet Empereur. Les Lusitaniens lui batissent des Temples. Inscription trouvée dans la Vallée d'Ossela. Vivius Serenus Gouverneur de l'Espagne ulterieure accable les Lusitaniens d'impôts & est révoqué par l'Empereur Tibere. Grande Flamine d'Evora. La Religion Chrétienne est prêchée en Espagne sous l'Empereur Claude. Mancius premier Evéque d'Evora. Neron envoye Othon dans la Lusitanie en qualité de Gouverneur, pour l'éloigner de Popée sa femme. Galba Gouverneur de l'Espagne citerieure se fait proclamer Empereur, soutenu d'Othon & de Vindex Gouverneur de la Gaule Narbonoise. Galba est massacré par les soldats & Othon mis en sa place. Il accorde de nouveaux Privileges aux Lusitaniens. Vitellius le détrône & le force à se tuer lui-même. Etat de la Lusitanie sous les Empereurs suivans. Les Lusitaniens se révoltent contre Trajan, qui envoye dans leur pays quatorze légions pour réduire les rebelles. L. Voconius Paulus natif d'Evora, & Prefet de deux Cohortes, obtient le pardon de la révolte de ses Compatriotes. Inscription d'une statuë érigée en son honneur. Autres inscriptions en l'honneur de quelques Lusitaniens. Succession des Empereurs Romains. Contestation entre ceux d'Evora & ceux de Beja, au sujet de quelques bornes. Les Chrétiens persecutés dans la Lusitanie.

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIE'ME.

Depuis la page 73, jusqu'à la page 113.

Contenant la maniere dont la Lusitanie fut envahie par les Barbares du nord, & ce qui s'y est passé jusqu'à l'année 1075.

An. de J. C. 395. *L'Empire Romain est envahi par les Barbares. Les Gots ou Getes s'établissent d'abord le long du Danube. Audius Arien leur prêche le Christianisme, & leur fait embrasser la Doctrine d'Arius. Ils défont les Romains & font périr l'Empereur Valens. Origine des Huns & des Vandales. Stilicon est assassiné par l'ordre de l'Empereur Honorius, dont il étoit Ministre. Siege de Rome par Alaric. Attale proclamé Empereur : Rome pillée par l'armée d'Alaric. Les Vandales, les Alains & les Sueves entrent en Espagne. Resplendien Roi des Alains envahit la Lusitanie & la Province de Carthage. L'Arianisme domine en Espagne. Ermeneric Roi des Sueves s'empare de Lisbonne. Guerre entre ce Prince & Atacés Roi des Alains, qui appelle à son secours Gonderic Roi des Vandales. Exploits de Constance contre Ataulphe successeur d'Alaris. Les Alains maîtres de la plus grande partie de la Lusitanie. Honorius l'associe à l'Empire & lui fait épouser Galla Placidia sa sœur, Veuve d'Ataulphe, que Constance aimoit depuis long-tems. Les Alains unis aux Sueves, qui les avoient vaincus, bâtissent des Villes dans la Lusitanie. Gonderic entreprend d'assujettir toute l'Espagne. Il déclare la guerre à Ermeneric Roi des Sueves & des Alains. Genseric succede à Gonderic, dont il étoit le frere naturel. Le Comte Boniface, qui commandoit dans l'Afrique, jaloux du credit d'Aëtius, engage Genseric à passer avec ses Vandales dans cette partie de l'Empire. Boniface est tué par les Vandales. Les Alains sont vaincus & chassés de Merida par le General Sebastien sous l'Empire de Valentinien. Les Sueves leurs alliés perdent Lisbonne & toute la Province d'Estramadure. Sebastien se laisse*

proclamer Roi de cette partie de la Lusitanie qu'il avoit conquise. Il est assassiné. Les Alains & les Sueves recouvrent ce qu'ils avoient perdu. Rechila succede à Ermeneric son pere. Il fait la paix avec l'Empereur. Riccarius son fils lui succede & est converti par l'Evéque de Brague. Il épouse la fille de Theodorede Roi des Goths. Exploits de ce Prince. Défaite d'Attila. Theodorede est tué dans le combat. Guerre entre Theodoric fils de Theodorede & Riccarius. Combat entre ces deux Rois. Les Sueves sont vaincus par les Gots. Riccarius est pris par Theodoric qui lui fait couper la tête. Le vainqueur s'avance vers Brague qui est livrée au pillage. Il passe le Douro & soumet toute la Lusitanie. Les Lusitaniens demandent au Roi des Gots la permission d'élire un Roi de leur Nation. Franta & Masdra son élus par deux differens partis. Mort de Masdra. Son fils Remismond lui succede, & s'unit avec Franta pour reprendre les Places que les Romains avoient enlevées pendant cette division. Frumarius succede à Franta. Guerre entre Frumarius & Remismond. Mort de Frumarius. Puissance des Romains ruinée en Espagne. Remismond épouse la fille de Theodoric, & elle le rend Arien. Euric Roi des Goths frere & successeur de Theodoric chasse les Romains de l'Espagne, & établit le siege de son Empire à Arles. Alaric, puis Amalaric lui succedent. Celui-ci épouse Clotilde fille de Clovis. Il est vaincu par Childebert. Theudis Ostrogot lui succede. Theudisselle neveu de Tothila est mis en sa place, & est poignardé comme son predecesseur. Agila, qui lui succede, est défait par Atanagilde, qui demeure seul possesseur du Royaume des Gots. Sous Theodomir Roi des Sueves & des Lusitaniens, les Sueves renoncent à l'Arianisme. Concile tenu à Brague. Mort d'Atanagilde. Brunehaud sa fille est mariée à Sigebert Roi de Metz. Liuva succede à Atanagilde, & associe au trône son frere Leuvigilde. Révolte d'Ermenigilde contre son pere Leuvigilde, qui le fait prisonnier, & le fait mourir. Toute l'Espagne soumise à Leuvigilde. Recarede son fils lui succede. Il renonce publiquement à l'Arianisme, & son exemple cause la ruine de cette secte en Espagne. Reflexion sur cet évenement. Guerre entre Gontran un des Rois de la France, & Recarede. Concile de Tolede. Lieuba succede à Recarede son pere. Gondemar est mis en sa place. Il meurt, & est remplacé par Sisebut. Recarede II. lui succede. Suinthila fils de Recarede premier est mis sur le trône. Il est déposé après avoir regné dix ans. Siserand lui succede. Concile de Tolede. C'est le premier où les Evêques commencent à se méler du Gouvernement temporel. Naissance & abregé de la vie de Mahomet. Cinthila succede à Sisenand, & est élu par les Prelats & les Grands du Royaume. Son élection est confirmée par un nouveau Concile tenu à Tolede. Mort de Saint Isidore, frere de S. Leandre. Deux autres Conciles tenus à Tolede. Cindasuinde, & Recesuinde successeurs de Cinthila. Huitiéme & neuviéme Concile de Tolede. Wamba après la mort de Recesuinde est élu & forcé d'accepter la Couronne. Révolte de la Gaule Narbonnoise, de la Catalogne, & de la Navarre. Lettre du Duc Paul à Wamba. Les rebelles sont domptez. Comment Ervige succede à Wamba. Douziéme Concile de Tolede. On y deffend aux Veuves des Rois de se remarier, même à des Rois. Egica gendre d'Ervige lui succede. Il associe à la Couronne son fils Vitisa, & lui donne la Galice, & une partie de la Lusitanie à gouverner. Vices de ce Prince, surnommé le Neron de l'Espagne. Il permet à ses sujets d'avoir plusieurs femmes à la fois, & même des Concubines. Le Clergé profite de cette permission. Il rappelle les Juifs. Il est détrôné par Roderic Prince de la race Royale de Cinda-

suinde. Portrait de ce Prince. Evan & Sisebut fils de Witisa se refugient en Afrique. Roderic amoureux de Florinde fille du Comte Julien, lui promet de l'épouser. Ce Prince oublie ses engagemens, & épouse Egilonne. Il redevient amoureux de Florinde, qui le dédaigne : il la viole. Vengeance du Comte Julien. Il traite avec les Maures d'Afrique pour les introduire en Espagne, afin de détrôner le Roi Roderic. Descente des Maures en Espagne. Combat des Chrétiens contre ces Infideles. Oppas Archevêque de Tolede, frere du feu Roi Witisa, passe du côté des Maures, & fait pancher la victoire de leur côté. Les Espagnols sont taillés en pieces & Roderic est contraint de fuir. Il se retire dans une solitude. Les Maures s'emparent de toute l'Espagne sous la conduite de Tarif, & de Muza. Abdalazis fils de Muza devient amoureux de la Reine Egilonne, & l'épouse.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIE'ME.

Depuis la page 114, jusqu'à la page 150.

Contenant la domination des Maures en Espagne.

An. de J. C. 716. *Triste état de l'Espagne sous la domination des Maures. Pelage cousin de Roderic entreprend de rendre la liberté à sa Patrie. Manuza devient amoureux de la sœur de Pelage, & l'épouse; cette Princesse favorise l'entreprise de son frere. Premier succès des armes de Pelage contre les Maures. Il leur enleve la Ville de Leon, & en fait la Capitale d'un nouveau Royaume. Alfonse son gendre lui succede, & remporte de grandes victoires sur les Maures affoiblis par la bataille que Charles Martel avoit gagnée sur eux. Froila son fils aîné lui succede. Victoires & conquêtes de Froila. Il tuë son frere Vimaran. Victoires d'Abderame Roi de Cordouë. Froila est tué par Aurelius son frere, ou son cousin. Silo beau-frere de celui-ci lui succede, & a pour successeur Alfonse II. fils de Froila, qui est aussi-tôt détrôné par Mauregat son oncle, secondé des Maures. Mauregat par reconnoissance s'engage à leur payer tous les ans un tribut de cent filles, jeunes, & belles. Vermond fils de Vimaran succede à Mauregat. Guerre entre ce Prince & Abderame, au sujet du tribut que Vermond refuse de lui payer. Il remet la Couronne à Alfonse II. fils de Froila, & se rend Moine. Conquêtes de ce Prince. Opinion d'Elipand Archevêque de Tolede & de Felix Evêque d'Urgel condamnée par le Concile de Francfort. D. Ramire fils de Vermond succede à Alfonse. Il taille en pieces les Normands qui ravageoient la Galice, & remporte des victoires dans la Lusitanie sur les Maures. Ordogno son fils lui succede, & marche sur les traces de son pere. Portrait de D. Alfonse III. du nom son fils & son successeur. Il dissipe les rebelles. Concile tenu à Oviedo. D. Garcie fils d'Alfonse, & son frere Ordogno se révoltent contre leur pere, qui abdique la Couronne, & partage ses Etats entre ses enfans. Ordogno Roi de Galice, & d'une partie de la Lusitanie, assiege & prend Beja, la plus florissante Ville que les Maures eussent dans la partie Occidentale de l'Espagne. Mort de D. Garcie. Ordogno seul maitre des Etats possedés par Alfonse son pere. Succès, & conquêtes d'Ordogno. Il marche au secours de Don Garcie Sanches Roi de Navarre, & est vaincu par les Maures. Histoire de Ximene, fille d'Ordogno. Ce Prince fait mourir les quatre Comtes de Castille. Fruela son frere lui succede. Révolte des Castillans, qui érigent leur Gouvernement en Republique. Al-*

sonse IV. fils ainé d'Ordogno II. monte sur le trône, & regne avec aussi peu de gloire que Fruela son oncle. Il remet la Couronne à son frere D. Ramire, & se retire dans un Monastere. Il veut remonter sur le trône, ce qui cause une guerre civile. Il est fait prisonnier avec les enfans de Fruela, qui avoient pris son parti. D. Ramire leur fait crever les yeux. Guerres de D. Ramire contre les Maures. Amours de D. Ramire; amours de sa femme Urraque. Son fils Ordogno III. succede au Royaume de Leon. D. Sanche son frere lui fait la guerre. Ses Succès contre les Maures. Maures d'Ordogno. D. Sanche son frere, puis Ordogno IV. fils d'Alfonse, dit le Moine, montent sur le trône. Celui-ci est détrôné à son tour par D. Sanche, auquel succede D. Ramire III. son fils ainé. Vermond fils du Roi Ordogno III. est mis en sa place. Almansor tuteur du jeune Roi de Cordoue taille en pieces l'armée du Roi Vermond. Les Seigneurs Lusitaniens se refugient presque tous dans la Province d'entre le Minho, & le Douro. D'eux descendent aujourd'hui les plus illustres familles d'Espagne & de Portugal. Vermond défait les Infideles, & remporte sur eux une victoire complette. Flotte de Gascons qui abordent dans la Lusitanie. Alfonse V. succede à son pere Vermond. Ses heureuses expeditions. Naissance de Rodrigue de Bivar surnommé le Cid. Victoires des Chrétiens sous Alfonse V. Vermond III. son fils monte sur le trône apres lui. Le jeune Comte de Castille son beau-frere est assassiné par les trois freres Vela, qui sont pris & brulés vifs. Mariage de D. Ferdinand second, fils du Roi de Navarre, avec la sœur de Vermond. Combat sanglant entre Vermond & Ferdinand premier Roi de Castille; Vermond est vaincu & tué. Ferdinand s'empare du Royaume de Leon, & de la partie soumise à Vermond. Exploits de Ferdinand. Il partage ses Etats entre ses trois enfans, & meurt après avoir regné trente ans. D. Sanche son fils ainé succede au Royaume de Castille, D. Alfonse au Royaume de Leon, & D. Garcie au Royaume de Galice, comprenant une partie de la Lusitanie. Guerre entre les trois freres. Rodrigue Froïas le Cid de la Lusitanie tue le Favori de D. Garcie. Combat de D. Sanche contre D. Garcie près de Santarem, D. Sanche est fait prisonnier. Rodrigue Froïas est tué. Eloge de ce grand Capitaine. D. Sanche s'échape. D. Rodrigue de Bivar, surnommé le Cid, ralie les fuyars, & D. Garcie est fait prisonnier. D. Sanche s'empare de la Lusitanie. Guerre de D. Sanche contre Alfonse Roi de Leon, qui est vaincu, fait prisonnier, & obligé de prendre l'habit de Moine. Alfonse s'échape du Monastere, & se refugie à la Cour d'Alimaon Roi de Tolede. Dom Sanche est assassiné devant Zamora.

SOMMAIRE DU LIVRE CINQUIE'ME.

Depuis la page 150, jusqu'à la page 182.

Contenant l'érection du Portugal en Comté, & les Regnes de Henri & d'Alfonse Henriquez.

An. de J. C. 1075. *ALfonse VI. succede à D. Sanche son frere. Il fait enfermer son frere D. Garcie & le retient en prison toute sa vie. Ses conquêtes. Il enleve Tolede aux Maures. Les Maures demandent la grace de l'Archevêque de Tolede. Office Gallican substitué au Mosarabe. Les six mariages d'Alfonse VI. Naissance & origine du Comte Henri, Chef de la Maison de Portugal. Ses exploits dans la Lusitanie contre les*

Maures. Mort d'Alfonse VI. auquel succede Alfonse VII. son petit-fils. Mort du Comte Henri. Son éloge. Alfonse Henriquez son fils sous la tutelle de la Comtesse Therese. Description du Portugal tel qu'il est aujourd'hui. Differens noms qu'on a donnés à ce pays. Origine du nom de Portugal. Conduite irreguliere de la Comtesse Therese. Elle épouse Ferdinand Paëz. Le jeune Comte fait la guerre à son beau-pere ; il le bat & le chasse de Portugal. Therese est enfermée. S. Bernard envoye de ses Moines en Portugal. Guerre des Portugais contre les Castillans qui sont vaincus. Intrigues de la Comtesse Therese contre son fils. Le Pape prend le parti de cette Princesse, & envoye en Portugal un Legat qui excommunie le Comte. Alfonse fait arrêter le Legat. Paix entre la Castille & le Portugal. Alfonse fait la guerre aux Maures. Exploits de ce Prince. Fameuse bataille d'Ourique, contre cinq Rois Maures, vaincus par Alfonse. Il épouse Matilde fille d'Amedée III. Comte de Savoye, & de Mahaut d'Albon. Il prend la Ville de Santarem.

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIEME.

Depuis la page 183, jusqu'à la page 216.

Contenant l'érection du Portugal en Royaume, & les Regnes d'Alfonse I. dit Henriquez, de Sanche I. & d'Alfonse II.

An. de J.C. 1147. *Siege de Lisbonne par Alfonse. Description de cette Ville. Il engage les Croisez à le seconder dans cette entreprise. La Ville est enlevée aux Maures & pillée. Alfonse prend le titre de Roi de Portugal. Loix fondamentales établies alors. Le Pape confirme à Alfonse le titre de Roi, moyennant une redevance annuelle de quatre livres d'or. Conquête de plusieurs autres Villes sur les Maures. Evora leur est enlevée. Guerre d'Alfonse contre Ferdinand Roi d'Espagne. Les Portugais prennent Badajos. Ferdinand défait les Portugais & fait Alfonse prisonnier. Conditions ausquelles il est mis en liberté. Force extraordinaire de Gonçalés Mendés de Maja. A l'âge de 95 ans il remporte en un jour deux victoires sur les Maures, & meurt de ses blessures. Institution de l'Ordre Militaire des Chevaliers de l'Aile. Regles de cet Ordre. Ordre de saint Michel institué par Louis XI. à l'imitation de celui de l'Aile. Ordre de saint Jacques reçû en Portugal. Exploit de Gonzalés Hermiguez. D. Pedre frere naturel d'Alfonse, après avoir fait plusieurs exploits se fait Moine dans le Monastere d'Alcobace. Siege de Santarem par les Maures ; ils sont battus par Alfonse âgé pour lors de 91 ans & par son fils D. Sanche. Mort d'Alfonse. Son éloge. D. Sanche lui succede. Il fait alliance avec les Croisez pour l'aider à faire la guerre aux Maures. Il prend la Ville de Sylvés, qui l'année suivante est reprise par les Maures. Sanche la reprend, & fait plusieurs autres conquêtes. Les Maures, après avoir vaincu le Roi de Castille dans la fameuse bataille d'Alarcos, tournent leurs armes contre le Portugal. Ils prennent Sylvés. Ils pillent le Monastere d'Alcobace & égorgent tous les Moines. L'Archevêque de Brague déclaré Métropolitain de toute la Galice. Confirmation de l'Ordre de Calatrava. Regles de cet Ordre. Sanche établit le bon ordre dans son Royaume. Son testament. Sa mort. Alfonse II. son fils aîné lui succede. Fameuse bataille de Las-Navas gagnée sur les Maures par les Chrétiens. Alfonse persecute ses freres & ses sœurs. Guerre contre le Roi de Leon à ce sujet. Alfonse est*

vaincu. Generosité de Martin Sanchés son frere naturel. Les Portugais sont encore battus. Le different du Roi avec ses freres est enfin terminé au gré des parties. Victoire remportée par les Chrétiens sur les Maures. Saint François envoye à Maroc six de ses Religieux. Le Roi de Maroc leur coupe la téte de sa propre main. Corruption des mœurs en Portugal. Désordre des Ecclesiastiques, Alfonse veut les réformer. Le Pape Honoré III. prend leur défense, & interdit le Royaume. Le Roi se met peu en peine de cette excommunication. Il fait dans ses Etats plusieurs autres réformes. Exploits de ce Prince contre les Maures. Il meurt agé de 38 ans.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIE'ME.

Depuis la page 217, jusqu'à la page 255.

Contenant les Regnes de Sanche II. dit Capel, & d'Alfonse III.

An. de J.C. 1223. *Sanche II. fils ainé d'Alfonse, lui succede à l'âge de 20 ans. Il se reconcilie avec le Clergé; c'est la source de tous ses malheurs. Il est méprisé des Grands de l'Etat. Il fait la guerre aux Maures. Il s'abandonne aux conseils de ses Favoris, qui disposent du Gouvernement. Il se plonge dans les plaisirs. D. Sanche se brouille avec le Clergé. Il épouse Mencia. Caractere de cette Princesse. Il est excommunié par le Pape. Révolte des peuples d'entre Douro & Minho. On enleve la Reine. Plaintes des Prélats contre le Roi portées au Pape Innocent IV. qui nomme des Commissaires pour examiner ces griefs. D. Sanche est déposé par la faction des Ecclesiastiques. Bulle du Pape à ce sujet. Retraite & mort de D. Sanche. Alfonse III. son frere lui succede. Les Maures sont chassés de Seville. Alfonse remet l'ordre dans les affaires de l'Etat. Droits du Roi de Portugal sur l'Algarve. Il répudie Matilde sa femme, Comtesse de Boulogne, & épouse Beatrix, fille du Roi de Castille. Il entreprend la conquéte de l'Algarve sur les Maures. Il y reussit. Il marche vers l'Andalousie. La Comtesse de Boulogne arrive en Portugal. Lettre qu'elle écrit à Alfonse. Elle part indignée de l'indifference d'Alfonse. Elle porte ses plaintes au Pape qui excommunie Alfonse & interdit son Royaume. Au bout de douze ans Matilde meurt, & l'excommunication est levée. Alfonse s'applique aux affaires interieures de son Royaume. Traité d'Alfonse avec le Roi de Castille au sujet de l'Algarve. La Reine Beatrix mene son fils Denys au Roi de Castille, qui affranchit l'Algarve de tout vasselage. Conduite d'Alfonse à l'égard du Clergé qu'il humilie, & dont il diminue les richesses & la puissance. Leurs plaintes au Pape. Alfonse s'en met peu en peine. Bulle du Pape publiée contre lui. Reflexion sur sur cette conduite de la Cour de Rome. Alfonse prét de mourir se soûmet au Pape par foiblesse & l'appelle dans son testament le Seigneur de son ame & de son corps. Sa mort. Les enfans qu'il laisse. Son caractere. Denys lui succede à l'âge de dix-huit ans. Il gouverne ses Etats par lui-méme. Il épouse Elisabeth fille de Pierre III. Roi d'Arragon. Son application aux reglement des affaires de son Etat. Different entre Denys & son frere Alfonse, qui prétendoit que la Couronne lui appartenoit & que son frere étoit bâtard. Ils s'accordent ensemble. Plaintes des Ecclesiastiques contre le Roi. Concordat du Roi & du Pape à ce sujet. Réflexion sur ce Concordat. Hostilités entre la Castille & le Portugal. La paix est conclue entre ces deux Couronnes. Denys donne du secours au Roi de Castille son beau-pere contre les Rebelles de ses Etats. Affaires de Castille.*

Prétentions

Prétentions de Lacerda. Election de Clement V. successeur de Boniface VIII. Affaire des Templiers condamnez injustement en France, en Espagne, & en Portugal.

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIE'ME.

Depuis la page 256, jusqu'à la page 295.

Contenant les Regnes de Denys, d'Alfonse IV. & de Dom Pedre.

An. de J. C. 1318. *Fondation de l'Ordre de Christ en Portugal. Complot de l'Infant D. Alfonse contre D. Alfonse Sanchez son frere naturel, dont il est jaloux. Il prend les armes. D. Denys en porte ses plaintes au Pape, qui envoye en Portugal une Bulle par laquelle il dispense le Roi & le Royaume de reconnoitre l'Infant Alfonse pour heritier de la Couronne, s'il persistoit plus long-tems dans sa révolte. L'Infant est défait. Ses fureurs. Zele de la Reine pour terminer ce differend. Elle ne peut y réussir. Combat entre les troupes du Roi & de son fils. Celui-ci est touché des remontrances de sa mere. Il va trouver son pere, qui l'embrasse tendrement. Il se révolte encore, & est défait avec les rebelles de son parti. Alfonse Sanche se retire volontairement de la Cour. Son départ est le sceau de la paix, & l'Infant rentre aussi-tôt dans son devoir. Mort du Roi Denys. Son Portrait & son éloge. Les enfans qu'il laisse. Alfonse IV. son fils lui succede. Sa passion extrême pour la chasse. Remontrance de son Conseil à ce sujet. Réflexion de l'auteur. Alfonse punit ceux qui l'avoient excité à la révolte contre son pere. Dureté du Roi à l'égard d'Alfonse Sanchez son frere bâtard, qui lui écrit une lettre respectueuse. Alfonse Sanchez lui fait la guerre, secondé de l'Infant de Castille. L'armée du Roi est battuë. La Reine Mere reconcilie ensemble les deux freres. Alfonse Sanchez vient à la Cour de Portugal, où son frere le reçoit bien. Portrait de D. Manuel Duc de Peñafiel. Affaires de Castille. Portrait de Leonor de Guzman; troubles qu'elle cause dans la Castille. Affaire du mariage de Constance, fille de D. Manuel avec l'Infant de Portugal. Fameux duel suivi d'un Tournoi. Guerre entre la Castille & le Portugal. Vaines tentatives pour menager la paix entre les deux Rois. Le traité de paix est enfin signé. Constance par ce traité obtient la liberté de partir pour le Portugal. Blanche de Portugal femme d'Alfonse XI. retourne à la Cour de Castille, & Leonor de Guzman est chassée. Cette Maîtresse du Roi Alfonse XI. revient à la Cour. Progrès des Maures durant ces troubles. Armée formidable des Maures. Alfonse XI. implore le secours du Roi de Portugal. Ligue des Rois de Castille, de Portugal & d'Arragon. Le Roi de Portugal marche en personne. Bataille contre les Infideles, qui sont taillés en pieces. Amour de l'Infant D. Pedre pour Inés de Castro. Constance en meurt de chagrin. Alfonse Roi de Portugal marie sa fille Leonor avec D. Pedre Infant d'Arragon. Peste dans toute l'Europe. Le Pape Clement VI. donne les isles Canaries à Louis de Lacerda, appellé communément Louis d'Espagne. Reflexion sur cette donation. L'Infant de Portugal D. Pedre épouse Inés secrettement. Elle est poignardée par l'ordre du Roi. Fureur de D. Pedre. Il prend les armes. On exile les meurtriers d'Inés pour le satisfaire. Mort d'Alfonse âgé de 77 ans. Son portrait. D. Pedre lui succede à l'âge de 37 ans. Il fait faire le procès aux trois meurtriers d'Inés. Ils sont arretez en Castille par*

l'ordre de Pierre le Cruel, & envoyez en Portugal : Ils sont mis à la question en presence du Roi, & livrés au plus cruel supplice. D. Pedre fait reconnoître Inés pour Reine de Portugal, & constater son mariage avec elle. Il lui érige un tombeau superbe dans le Monastere d'Alcobace. Il la fait exhumer & placer sur un trône, & en cet état il ordonne à tous les Seigneurs de lui venir baiser les mains. Il la fait ensuite transporter à Alcobace. Amour de D. Pedre Roi de Castille pour Marie de Padille. Mechanceté de cette femme. Sa mort. Cruauté de D. Pedre. Revolte de Henri de Trastamare frere naturel du Roi. Il se refugie en Portugal. Le Roi lui fait dire d'en sortir.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

Depuis la page 296, jusqu'à la page 338.

Contenant le Regne de Ferdinand.

An. de J.C. 1366. *TRaité de D. Pedre Roi de Castille, avec le Prince de Galles & le Roi de Navarre. Mort de Dom Pedre Roi de Portugal âgé de 48 ans. Il est inhumé près du tombeau d'Inés. Son éloge. Son extrême severité. Il foüette l'Evéque de Porto accusé d'adultere. Autres exemples de sa séverité. Ses enfans. D. Ferdinand son fils lui succede. Inconstance & foiblesse de ce Prince. Henri de Trastamare tue son frere D. Pedre. Cette action est condamnée par plusieurs. D. Ferdinand se déclare contre Henri. Traité d'alliance entre Ferdinand & le Roi de Grenade. Le Roi Henri est attaqué de tous côtez. Ferdinand lui fait la guerre. Exploits du Roi Henri. Le Pape ménage la paix entre ces deux Princes. Ferdinand devient amoureux de Donna Leonor Tellez de Menesés. Laurent d'Acunha mari de Leonor quitte le Portugal & fait mettre à son bonnet deux cornes d'or en guise d'aigrette. Le Roi épouse Leonor. Guerre entre Henri & Ferdinand. Henri porte la guerre dans le Portugal. Le Pape procure la paix. Entrevûe des deux Rois. D. Juan frere du Roi tue Marie Telles, sœur de Leonor. Son désespoir. Urbain VI. élu Pape. Clement VII. antipape. Le Roi de Portugal se déclare en faveur de ce dernier. Mort de Henri Roi de Castille. D. Juan son fils lui succede. Guerre entre la Castille & le Portugal. La flotte Portugaise est battuë & prise par l'Amirante de Castille. Arrivée du Comte de Cambrige en Portugal. Les Anglois y commettent des désordres. Amour de Leonor pour Andeiro. Fourberie de Leonor. L'Infant D. Juan & Azevedo son Favori sont arrêtés, punis & élargis. La paix est concluë entre les deux Couronnes. Le Roi de Castille épouse Beatrix fille du Roi de Portugal. Mort de Ferdinand. Son caractere. Il ne laisse point d'enfans mâles. Leonor Regente du Royaume. D. Juan frere naturel du feu Roi, & Grand Maître de l'Ordre d'Avis, tue Andeiro amant de la Reine. D. Juan est déclaré protecteur & Regent.*

SOMMAIRES DES LIVRES.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIE'ME.

Depuis la page 339 jusqu'à la page 382.

Contenant un Interregne de quelques années, & le Regne de D. Juan I.

An. de J.C. 1383. *INterregne Sagess du Gouvernement du Grand Maitre. Le Roi de Castille prend le titre de Roi de Portugal. Il fait son entrée publique dans Santarem. Plusieurs Villes se soumettent à lui. Il fait avancer son armée vers Lisbonne. Combat entre les Portugais & les Espagnols. Ceux-ci sont battus & mis en fuite par Nugnes Pereira General des Portugais, & Connetable du Royaume. Siege de Lisbonne. Combat de la flotte Espagnole & de la flotte Portugaise sur le Tage. Avantage de la flotte Portugaise. La Ville est réduite à l'extrémité. Le Roi de Castille est contraint de lever le siege. Conspiration contre le Regent. Elle est découverte & punie. Le Grand Maitre est proclamé Roi, du consentement des Etats assemblés à Conimbre. Il regne sous le nom de Juan I. Hostilités des Castillans. Bataille d'Aljubarota entre les Castillans & les Portugais inferieurs en nombre. Les deux Rois y sont en personnes. Les Castillans sont taillés en pieces. Le Duc de Lancastre arrive à Porto, dans le dessein de conquerir la Castille sur laquelle il avoit des prétentions. D. Juan épouse la Princesse Philippe fille du Duc de Lancastre. Continuation de la guerre contre le Roi de Castille. Conquêtes des Portugais dans la Galice. L'Infant de Castille épouse la fille du Duc de Lancastre, de l'aveu du Roi de Portugal. Treve entre les deux Rois. Mort du Roi de Castille. Son fils Henri III. lui succede.*

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIE'ME.

Depuis la page 383, jusqu'à la page 424.

Contenant les Regnes de Dom Juan I. & d'Edouard.

An. de J.C. 1393. *COntinuation de la guerre entre le Portugal & la Castille. Désinteressement du Connétable de Portugal. Il se retire à Estremos. Il revient à la Cour, & on le dépouille d'une partie de ses biens, ainsi que plusieurs autres, à qui on avoit fait des donations trop considerables. Plusieurs Seigneurs Portugais mécontens passent en Castille. Treve de dix ans conclue entre la Castille & le Portugal. Elle n'est point observée & la guerre recommence. Mort du Roi de Castille: son fils Jean lui succede. Les Infants de Portugal veulent se signaler contre les Maures. Ils proposent au Roi une expedition en Afrique, & d'aller assieger Ceuta. Peste à Lisbonne. La Reine en est frappée & meurt. Expedition en Afrique. Ceuta est pris. L'Infant Henri fait armer deux vaisseaux pour faire des découvertes. Ces vaisseaux partent l'an 1410. Découverte de l'isle de Madere en 1420. Découverte du Cap de Serre-Lionne. Découverte des isles Canaries par les Biscaiens & les Navarrois sous la conduite d'un Gentilhomme Normand, nommé Jean de Betancourt. Le Connétable se retire dans un Monastere, où il finit ses jours. Son éloge. Trêve publiée entre la Castille & le Portugal. Voyages de l'Infant D. Pedre. D. Edouard fils ainé du Roi épouse Leonor sœur d'Alfonse Roi d'Arragon & de Naples. Isabelle Infante de Portugal épouse Philippe Duc de Bourgogne. Philippe en cette occasion institue*

l'Ordre de la Toison d'Or. Mort de D. Jean III. Son éloge. Ses enfans. Sous son regne arrive le combat de douze Chevaliers Portugais contre douze Chevaliers Anglois, pour soutenir l'honneur de quelques Dames. D. Edouard fils aîné de Jean monte sur le trône. Concile de Bâle transferé à Ferrare, puis à Florence. Le Pape Eugene est déposé. Felix V. anti-Pape. Expedition en Afrique. Mauvais succès de cette entreprise. Les Infants freres d'Edouard assiegent Tanger. Ils sont accablez par les Maures, & obligez de traiter avec eux pour la reddition de Ceuta. L'Infant Ferdinand leur est donné en ôtage. Les deux autres Infants ne veulent point qu'on rende Ceuta. Le Pape s'y oppose aussi. Ferdinand demeure prisonnier. Mauvais traitemens qu'il essuye de la part des Infideles. Il meurt en 1443, après six ans de captivité. Malheurs du Portugal. Soulevement des Castillans contre Alvarés de Lune. Portrait de ce Favori odieux. Troubles dans toute l'Europe. La peste ravage le Portugal. Mort d'Edouard. Les enfans qu'il laisse. Son caractere. Jean de Regras Juris.onsulte habile, par le secours duquel Edouard fit un code pour expliquer d'anciennes Loix.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIE'ME.

Depuis la page 425, jusqu'à la page 470.

Contenant le Regne d'Alfonse V.

An. de J. C. 1438. *ALfonse V. fils aîné d'Edouard, âgé de cinq ans, monte sur le trône. La Reine Leonor sa Mere Regente du Royaume. Les Infants freres du feu Roi sont contraires à la Reine. Intrigues de la Cour. L'Infant D. Pedre obtient de la Reine une promesse par écrit du mariage du Roi avec sa fille. Assemblée des Etats. Le Ministere est partagé. On ne laisse à la Reine que le soin de l'éducation du Roi & l'administration des Finances. L'Infant D. Pedre est déclaré défenseur du Royaume. Division entre l'Infant D. Pedre & le Comte de Barcelos son frere. D. Pedre déchire la promesse de mariage. Troubles à l'occasion du Gouvernement. Les Etats assemblés décident que D. Pedre sera chargé de la Regence & de l'éducation du Roi. On l'arrache d'entre les bras de la Reine, qui se retire à Sintra. Ses intrigues contre le Regent. Le Roi de Castille demande que la Regence soit rendue à la Reine. Cette Princesse se retire à Crato. Guerre civile à ce sujet. Les Castillans prennent le parti de la Reine, & entrent en Portugal où ils commettent des hostilitez. Le Regent se résout d'aller assieger la Reine à Crato. Elle se retire en Castille. Le Regent attaque le Comte de Barcelos, qui s'étoit retiré dans la Province d'entre Douro & Minho. Entrevûë & accommodement des deux freres. Le Roi est fiancé avec la fille du Regent. La Reine se retire à Tolede, où elle tombe dans un triste état, & meurt, soupçonnée d'avoir été empoisonnée. Sa sœur la Reine de Castille meurt peu après de la même maniere. Le fils de Dom Pedre, Connétable du Royaume à l'âge de seize ans, mene des troupes auxiliaires au Roi de Castille, pour l'aider à réduire ses sujets rebelles. Le Roi de Portugal devient majeur à 14 ans, & ratifie son mariage avec sa cousine Isabelle, fille de D. Pedre, qui continuë d'être chargé du Gouvernement. Le Comte de Barcelos Duc de Bragance, indispose le Roi contre l'Infant D. Pedre, Duc de Conimbre. Moderation de l'Infant. Guerre civile entre le Duc de Conimbre, & le Duc de Bragance. Edit du Roi contre le Duc de*

Conimbre son beau-pere. Le Duc est investi par l'armée du Roi, & reçoit un coup de fleche dont il meurt. Le Comte d'Abranches veut venger sa mort, & perit avec D. Jaime fils du Duc. Prise de Constantinople par Mahomet II. Mauvais conseils donnés au Roi de Castille par deux Moines. Mort de la Reine de Portugal. On soupçonne qu'elle a été empoisonnée. Le Roi forme le dessein de passer en Afrique. Prise d'Alcaçar-Seguer. Mort de l'Infant Henri, & de son frere naturel le Duc de Bragance. Siege de Tanger, qu'on est obligé de lever. Edouard de Menesés est tué avec un grand nombre de Seigneurs Portugais. Le Roi retourne en Portugal. Troubles dans le Royaume de Castille sous le regne de Henri l'Impuissant. La Princesse Jeanne sa fille est declarée inhabile à succeder, & du consentement du Roi la Reine est accusée d'adultere avec Bertrand de la Cueva. Mort de D. Ferdinand frere du Roi de Portugal. Prise d'Arzila en Afrique. Tanger ouvre ses portes. Mort de Henry Roi de Castille, qui déclare dans son testament Jeanne sa fille heritiere de sa Couronne. Isabelle sœur du feu Roi, & femme de Ferdinand Roi d'Arragon, se fait proclamer Reine de Castille. Le Roi de Portugal soutient les droits de Jeanne, & leve des troupes. Il se rend dans la Castille, fiance à Plazentia la Princesse Jeanne, & prend le titre de Roi de Portugal, de Castille. Guerre entre les Rois de Portugal & d'Arragon. Combat de Toro entre les Castillans & les Portugais. Ceux-ci sont défaits.

SOMMAIRE DU LIVRE TREIZIE'ME.

Depuis la page 471, jusqu'à la page 521.

Contenant la fin du Regne d'Alfonse V. & le regne de Dom Juan II.

An. de J. C. 1476. *Le Roi de Portugal passe en France pour demander du secours à Louis XI. Il aborde à Collioure. Honneurs qu'on lui rend dans toutes les Villes où il passe. Il se rend à Paris : comment il y est reçû de Louis XI. Il craint que le Roi de France ne le livre au Roi d'Arragon. Il est arrêté en Normandie, & relâché aussi-tôt. Le Roi de Portugal forme le dessein d'abdiquer sa Couronne, & envoye ordre à l'Infant Dom Juan son fils de se faire proclamer Roi. L'Infant prend ce titre en effet, & est reconnu pour Roi de Portugal. Le Roi son pere qu'on croioit dans la Terre Sainte, revient en Portugal. D. Juan va le trouver, se jette à ses pieds, & veut lui rendre le sceptre. Alfonse le refuse, & neanmoins l'accepte. Continuation de la guerre. Le parti de Jeanne tombe de jour en jour dans la Castille, & celui d'Isabelle s'y fortifie. Traité de paix entre les deux Couronnes. Alfonse meurt de la peste, âgé de 49 ans, dont il avoit regné 43. Son caractere, & son éloge. Jean II. lui succede. Son application au Gouvernement. Disgrace du Duc de Bragance. Les liaisons de ce Duc avec le Roi de Castille. Il se détermine à quitter la Cour. Le Roi le fait arrêter. Il consulte le Roi de Castille sur cette affaire. Réponse du Roi de Castille. On informe contre le Duc de Bragance. Accusations intentées contre lui. On lui fait son procès, & le Roi assiste lui-même à toutes les seances. Le Duc est condamné à mort, & tous ses biens sont confisquez. Lettre touchante qu'il écrit au Roi. Il est executé. Apologie de ce Prince. De son fils Jacques descend la Maison Royale, qui est aujourd'hui sur le trône de Portugal. Navigation dans la Guinée. Un Légat du Pape Sixte arrive en Portugal pour se plaindre*

des oppressions qu'on exerçoit envers le Clergé. Le Legat a ordre de citer D. Juan à comparoître devant le Saint Pere. Le Roi se justifie, & satisfait le Pape. Conspiration formée contre D. Juan. Le Roi en est informé. Mesure que le Roi prend pour s'en garentir. Il tue de sa main le Duc de Viseo, Chef de la conspiration. Supplice des autres Conjurés. Fuite de quelques-uns. L'Evéque d'Evora est enfermé dans un cachot obscur; où il meurt au bout de trois jours. Reflexions differentes sur la conduite de D. Juan en cette occasion. Christophle Colombe, Genois de nation, se rend en Portugal, pour offrir ses services au Roi par rapport à la découverte du nouveau Monde. Déliberation à ce sujet. Colombe est remercié. Il se détermine à passer en Castille. D. Juan envoye une nouvelle flotte, pour penetrer jusqu'aux Indes Orientales. Voyages de Jacques Cane: comment il est reçu dans le Congo. Description de ce Royaume par Jacques Cane. On penêtre en même tems dans le Royaume de Beni. Les Portugais doublent le Cap des Tourmentes, appellé aujourd'hui le Cap de Bonne-Esperance. Autres voyages des Portugais. Ordonnances du Roi touchant la Police du Royaume. Guerre contre les Maures en Afrique. Succès des Portugais, qui perdent ensuite une bataille considerable. Victoire de Coutigno, qui bat les Maures.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATORZIE'ME.

Depuis la page 522, jusqu'à la page 574.

Concernant les Regnes de Dom Juan II. & d'Emmanuel, dit le Grand.

An. de J.C. 1489. *LE Roi de Portugal reçoit dans ses Etats les Juifs chassés par Ferdinand. Il prend part au differend de l'Empereur Maximilien avec Charles VIII. Roi de France. Arrivée du Roi des Jalofes à Lisbonne. Il est baptisé. D. Juan fait armer une flotte de 28 vaisseaux pour rétablir sur le trône le Roi des Jalofes. Pierre Vasqués d'Acugna Commandant de la flotte, tue de sa propre main le Roi des Jalofes. Autre armement pour l'isle Gracieuse. Les Maures s'opposent à l'entreprise des Portugais. Le Roi veut y aller en personne. Il fait construire une nouvelle flotte. Traité de paix conclu avec le Roi de Fez. Etats Generaux du Royaume convoquez à Evora. Mariage de l'Infant de Portugal avec Isabelle de Castille. Réjoüissances publiques à ce sujet. L'Infant Alfonse, fils aîné du Roi, tombe de cheval, & meurt à l'âge de 17 ans. Douleur du Roi, & de la jeune Princesse, qui s'en retourne en Castille. Le peuple craint que le Roi ne destine pour lui succeder George son fils naturel, au préjudice d'Emmanuel Duc de Beja legitime heritier. Le Roi sollicite le Pape de reconnoître D. George pour son fils legitime. Il obtient pour lui les Grandes Maitrises d'Avis, & de saint Jacques. Conduite sage, & politique du Duc de Beja. Ordonnance du Roi au sujet des chevaux. Construction de l'Hôpital de tous les Saints à Lisbonne. Le Roi ordonne d'arréter & de saisir tous les vaisseaux François, qui étoient dans les ports du Royaume de Portugal. Désir qu'a le Roi de Congo d'embrasser le Christianisme. Le Roi de Portugal lui envoye une Ambassade avec des Religieux. Nouvelles tentatives du Roi auprès du Pape pour legitimer D. George. Il traite avec l'Empereur Maximilien, afin qu'il lui cede en faveur de George le droit qu'il avoit à la Couronne de Portugal, comme fils de Leonor fille d'Edouard I. Il offre son secours à Charles VIII. contre le Roi Fer-*

dinand. Christophle Colombe, aprés avoir découvert de nouvelles isles, aborde au port de Lisbonne. Déliberation à ce sujet. Differend entre le Roi de Castille, & le Roi de Portugal au sujet des nouvelles découvertes. La partie Orientale est accordée au Roi de Portugal & l'Occidentale au Roi de Castille. Ligne de Demarcation. Autres contestations entre D. Juan & Ferdinand, au sujet des conquêtes de la Mauritanie. D. Juan fait baptiser les enfans des Juifs, & les fait transporter dans l'isle de saint Thomas. Mort de D. Juan. Circonstances de sa maladie. Son portrait, & son éloge. Le Duc de Beja est proclamé Roi de Portugal sous le nom d'Emmanuel. Il publie une Ordonnance pour chasser du Royaume les Juifs & les Maures. Cruautés exercées à ce sujet. Isabelle de Castille est cause de cette violence. Les trois Ordres Militaires de Portugal sont dispensez du vœu de chasteté. Emmanuel se propose de faire de nouvelles découvertes. Il fait partir des vaisseaux à ce dessein sous la conduite de Vasquez de Gama. Mariage du Roi avec Isabelle de Castille. Mort de Dom Juan Infant de Castille. Emmanuel & Isabelle se rendent en Castille pour être reconnus heritiers des Royaumes de Castille & d'Arragon. Ils sont reconnus pour tels, & l'on envoye ordre à l'Archiduc Philippe & à Jeanne son épouse, fille de Ferdinand de quitter le nom de Prince & de Princesse de Castille & d'Arragon. Isabelle femme d'Emmanuel accouche d'un fils nommé Michel, & meurt. Emmanuel retourne dans ses Etats. Succés du voyage de Gama. Description des pays qu'on trouve sur la route depuis le Portugal jusqu'aux Indes. Mœurs des Indiens. Reception favorable que Zamorin Roi de Calicut fait à Gama. Comment il le traite ensuite. Fuite de Gama. Il revient en Portugal. Mort de l'Infant Dom Michel. Emmanuel épouse Marie de Castille, sœur de sa premiere femme. Emmanuel envoye une flotte de treize vaisseaux aux Indes, sous la conduite de Pierre Alvarés Capral. Succès de cette navigation. Decouverte du Bresil en 1501. Description de ce vaste pays & des mœurs des habitans. Vasqués de Gama & son freres partent pour les Indes avec quinze vaisseaux. La Reine Marie accouche d'un Prince qu'on nomma Jean. Suite des affaires des Indes. Conduite de Zamorin à l'égard des Portugais.

SOMMAIRE DU LIVRE QUINZIE'ME.

Depuis la page 575, jusqu'à la page 627.

Contenant le Regne d'Emmanuel.

An. de J.C. 1505. *Mort d'Isabelle Reine de Castille. La Reine Marie d'Autriche mere de la Princesse Beatrix, mariée depuis à Charles Duc de Savoye. Emmanuel envoye de nouveaux Prêtres dans le Royaume de Congo. Affaires concernant ce pays. Guerre contre le Roi de Calicut. Differens voyages des Portugais aux Indes. De l'isle de Ceilam. Conquêtes des Portugais dans les Indes. Mort de Philippe d'Autriche, gendre de Ferdinand. Son caractere. Suite des affaires des Indes. Prise d'Azamor en Afrique par les Portugais. Autres conquêtes des Portugais en Afrique. Mort de Menesés. Son portrait. Emmanuel envoye une Ambassade à Leon X. Des Ambassadeurs de David d'Ethiopie, qui arrivent en Portugal. Description de l'Ethiopie. Emmanuel y envoye un Ambassadeur. Suite des affaires des Indes. Succés d'Alfonse d'Albuquerque Viceroi. Il fait mourir le Roi de Campar. Mort d'Albuquerque. Son portrait. Mort de Ferdinand Roi d'Arragon & de Castille. Son caractere. Lopez Suarez*

Viceroi des Indes. Ses exploits. Mort de la Reine Marie, âgé de 33 ans. Son éloge. Les Portugais abordent à la Chine, sous la conduite de Ferdinand Perés d'Andreade. Description de ce vaste Empire. Mœurs & Religion des Chinois. Les Portugais se comportent mal à Cantom. Les Chinois les traitent en Pyrates. Perés est arrêté, & mis avec sa suite dans une prison, où ils meurent. Des vaisseaux Portugais qui venoient à la Chine sont combattus par une flotte Chinoise & pris. On emprisonne ou l'on fait mourir les Portugais qui étoient sur ces vaisseaux. Lopez Siqueira Viceroi des Indes. Emmanuel se remarie & épouse Leonor sœur de Charles V. qu'il avoit destinée pour épouse à son fils. Le fameux Magellan mécontent du Roi de Portugal s'attache au service de l'Empereur: il découvre le détroit qui porte son nom. Détail curieux à ce sujet.

SOMMAIRE DU LIVRE SEIZIE'ME.

Depuis la page 628, jusqu'à la page 678.

Contenant la fin du Regne d'Emmanuel & celui de Dom Juan III.

An. de J. C. 1519.

VOyage aux isles Moluques. Description de ces isles. Exploits des Portugais en Afrique. Affaires des Indes. Mort de l'Empereur Maximilien. Charles V. est élu Empereur au préjudice de François I. Soulevement des Espagnols contre Charles. Ils offrent de se donner au Roi de Portugal, qui refuse leurs offres. Bataille où ils sont vaincus; les principaux Chefs des rebelles sont faits prisonniers, & décapitez. Affaires d'Afrique. Suite des affaires des Indes. Louis de Menesés Viceroi. Malheur des Portugais d'Ormuz. Une Ambassade de Venise arrive en Portugal, pour traiter du commerce des épiceries. Mort d'Emmanuel âgé de 52 ans. Son portrait & son éloge. Les enfans qu'il laisse, sçavoir, D. Juan qui lui succeda, & Louis de Beja, pere d'Antoine, Prieur de Crato, dont il sera beaucoup parlé dans la suite: ses autres enfans, nommés Ferdinand, Alfonse Cardinal, Henri Cardinal, qui fut Roi, & Isabelle qui épousa l'Empereur Charles V. Ceremonie du Couronnement de D. Juan III. Suite des affaires des Indes. Exploits des Portugais. Reglement entre l'Empereur Charles V. & le Roi de Portugal, au sujet du Partage des pays découverts. D. Juan épouse l'Infante Catherine sœur de l'Empereur. Lopés Vasqués de Gama est envoyé aux Indes en qualité de Viceroi. Il meurt peu de tems après son arrivée. Son éloge. Henri de Menesés lui succede. Affaires d'Afrique. Conduite du nouveau Viceroi dans les Indes. D. Juan introduit l'Inquisition en Portugal. Opposition des Portugais à l'érection de ce funeste Tribunal. Abus & mauvais effets de cet établissement. Mort du Viceroi Henri de Menesés. Son éloge. Sampayo lui succede. Suite des affaires des Indes. D. Pedre Mascaregnas dispute la Viceroyauté à Sampayo, qui le fait arrêter & conduire en prison. Dureté de Sampayo. Mascaregnas est mis en liberté & reconnu pour Viceroi des Indes par un grand nombre de Portugais. Il part pour le Portugal, où il est bien reçû. La conduite de Sampayo y est condamnée. Suite des affaires des Indes.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-SEPTIE'ME.

Depuis la page 679, jusqu'à la page 722.

Contenant la suite du Regne de Dom Juan III.

An. de J. C. 1528. *Guerre dans les Moluques. D. Nugnez d'Acugna est nommé à la Charge de Viceroi des Indes, à la place de Sampayo, dont le Roi est mécontent. Exploits de Sampayo, jusqu'à l'arrivée d'Acugna. L'Empereur cede les Moluques au Roi de Portugal, au moyen de la somme de cinquante mille ducats. Les Portugais demeurent paisibles possesseurs de ces isles jusqu'en 1583. Sampayo remet la Viceroyauté à d'Acugna. Caractere de Sampayo. A son retour en Portugal, il est puni malgré ses services, & condamné à une amende pecuniaire envers Mascaregnas. Guerre en Afrique contre les Maures. Mulei Hacem Roi de Tunis détrôné par Airedin Barbe-Rousse. Charles V. arme une flote pour le rétablir. Le Roi de Portugal joint deux vaisseaux à la flotte de l'Empereur. L'Infant Dom Louis frere du Roi s'embarque sur un de ces vaisseaux, avec plusieurs Seigneurs Portugais. Soliman II. Empereur des Turcs arme une flote pour faire la guerre aux Portugais dans les Indes, & en donne le Commandement à Soliman Bacha du Grand Caire. Le Bacha fait étrangler le Roi d'Aden, & continue sa route vers Diou, qu'il assiege. Courage des Portugais. Le Bacha est contraint de lever le siege. Norogna Viceroi des Indes, qui avoit succedé à d'Acugna, est remplacé par Etienne de Gama, fils de Vasquez de Gama. Suite de la guerre en Afrique contre les Maures. Etienne de Gama fonde le College de Goa. Le Roi de Portugal envoye du secours au Roi d'Ethiopie contre le Roi d'Adel. Deux batailles gagnées par Christophle de Gama frere du Viceroi. Les Turcs secourent le Roi d'Adel. Gama est pris & conduit au Roi d'Adel, qui le fait fouetter, & lui tranche la tête de sa propre main. Le Roi d'Adel est vaincu ensuite & tué par un Portugais. Discours d'un Corsaire barbare. Alfonse de Sousa nouveau Viceroi des Indes y mene avec lui François Xavier. Abregé de l'histoire d'Ignace de Loyola, & de Xavier. Découverte du Japon. Ce qui se passe aux Moluques. Affaires d'Afrique. Le Prince Philippe d'Espagne épouse la Princesse Marie de Portugal. D. Juan de Castro succede à Alfonse Martin de Sousa dans la Viceroyauté des Indes. Ce qui se passe à Diou. Siege de la Citadelle de cette Ville par le Roi de Cambaye. Courage des Portugais. Le siege dure huit mois. Les Indiens sont défaits.*

Fin des Sommaires du premier Volume.

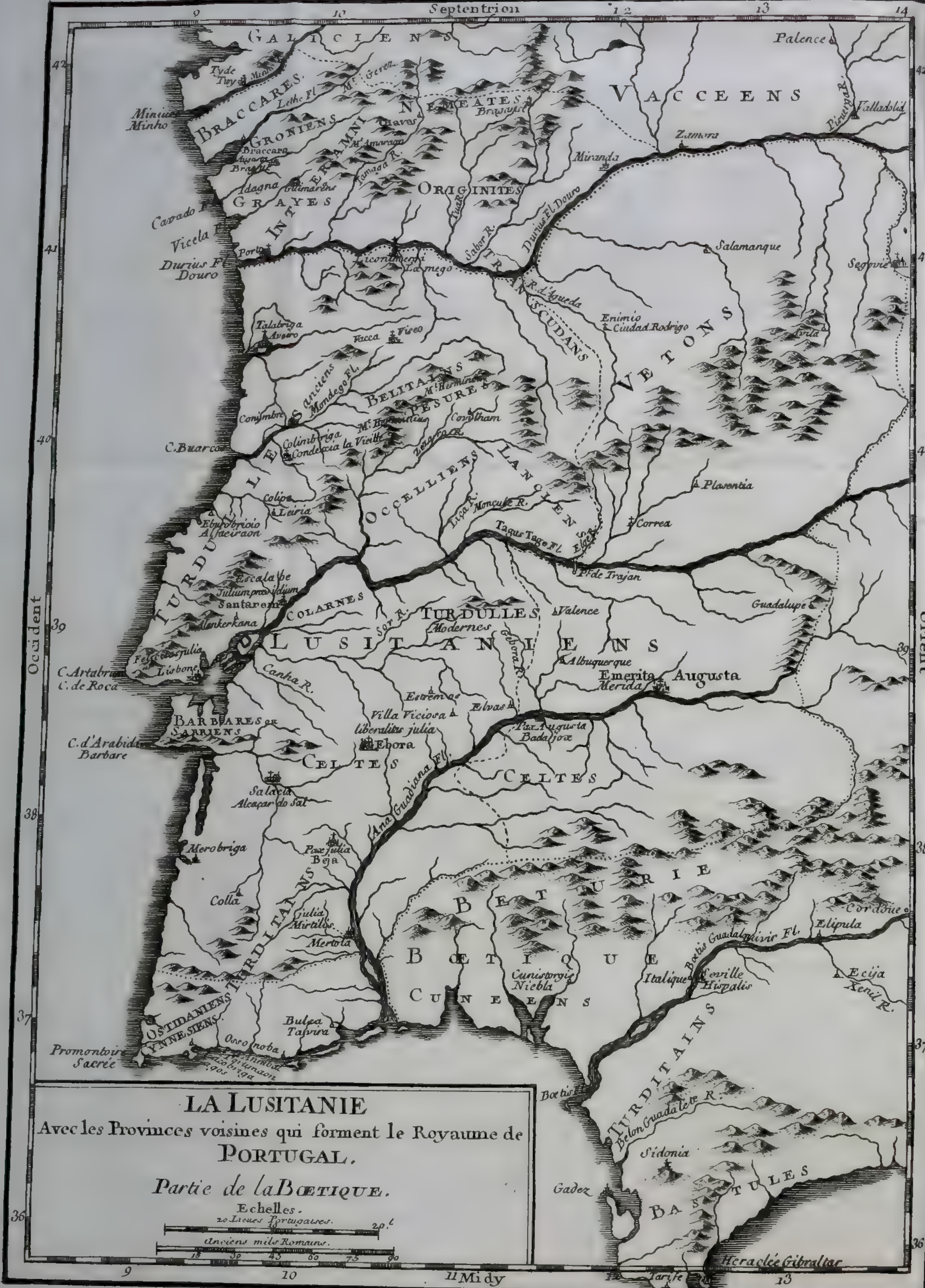
FAUTES A CORRIGER dans ce premier Volume.

P. 268, *col*. 2, *lig*. 8, heriteroit à, *lisez* heriteroit de
P. 284, *col*. 1, *lig*. 30, Clement IV. *lisez* Clement VI.
P. 585, *col*. 1, *lig*. 23. Toprobana, *lisez* Taprobana.

HISTOIRE



J.L. Renou Sculpsit.



J.L. Renou Sculpsit.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE PREMIER.

Le desir de connoître ses Ancêtres est un sentiment si naturel aux hommes, qu'il n'est point de Nation qui n'ait cherché à éclaircir son Origine.

Moïse n'ayant parlé dans son Livre que des Peuples connus aux Juifs, ceux qui ont écrit l'Histoire des Nations Occidentales, presqu'inconnues aux Orientaux dans les tems où le Monde ne faisoit, pour ainsi dire, que de naître, ont tenté de suppléer au silence de l'Ecrivain sacré, par de longues suites de generations, qu'ils ont conduites avec bien moins de vrai-semblance, que d'exactitude, depuis les petits-enfans de Noé, jusqu'au commencement de l'Histoire connuë des Nations dont ils vouloient parler.

De là toutes ces Chroniques chimeriques inventées par un faux Megastenes, un Flavius Dexter, un Hunibaldus, & sur-tout par un Annius de Viterbe, connu sous le faux nom de Berose, pere de toutes les fables

qu'on a debitées ſur l'Eſpagne & la Luſitanie.

Mariana & Faria, l'un Eſpagnol, & l'autre Portugais, en ont embelli leurs Hiſtoires. Pour nous nous les avons rejettées de cet Ouvrage, & nous nous ſommes uniquement attachés à préſenter le vrai, ou du moins le vraiſemblable.

On doit rapporter les origines des Nations à un certain nombre de peuplades differentes par leur langage. La difficulté conſiſte à connoître les veſtiges de cet ancien langage que parloient toutes ces peuplades. Comme cette matiere ſeroit elle ſeule le ſujet d'une longue diſcuſſion, je ne m'arrêterai qu'à ce qui regarde l'Eſpagne. Si l'on trouve dans ce païs une Nation qui ait ſubſiſté depuis les tems les plus reculés, ſans jamais éprouver aucune de ces grandes révolutions qui changent neceſſairement les coutumes, les mœurs, & le langage; alors on ne peut douter, qu'à quelques changemens près, la Langue que parle cette Nation ne ſoit la même qu'elle parloit dans les premiers tems.

Quoique la Nation où l'on trouvera une pareille Langue ſoit peu étenduë, on peut cependant ſuppoſer que cette Langue étoit commune, ou du moins une dialecte de la Langue commune à tout le païs, dont cette Nation fait partie; ſur-tout ſi cette Langue explique d'une maniere ſimple, naturelle & convenable les noms des villes, des rivieres, des montagnes, des nations, & des hommes qu'on trouve dans l'Hiſtoire de ce même païs.

La langue de la Biſcaye * Eſpagnole & Françoiſe a tous ces caracteres. Cette contrée par ſa ſituation montagneuſe eſt preſque inacceſſible. Les Romains ne la ſoumirent qu'après avoir conquis tout le reſte de l'Eſpagne; alors même ils ſe contenterent d'y laiſſer quelques garniſons pour la contenir, ſans rien changer à ſes mœurs, à ſes coutumes & à ſon langage. Les Peuples ſeptentrionaux qui chaſſerent les Romains de l'Eſpagne, ne chaſſerent que long tems après les garniſons Romaines de la Cantabrie. Les Vaſcons même, peuplade de cette contrée, qui étoient comme les Cantabres, des reſtes des anciens Iberiens, y maintinrent leur liberté contre les Gots, & enſuite contre les Arabes qui ne purent jamais les réduire ſous leur obéïſſance.

Les Anciens donnent plus d'étenduë à la Cantabrie, qu'elle n'en a aujourd'hui. Ils prétendent que les Cantabres s'étendoient le long des Pyrenées, juſqu'à la mer Mediterranée; & que les Iberiens de l'iſle de Corſe étoient Cantabres, parce qu'ils parloient à peu près la même Langue, & cette Langue étoit Iberienne. La Nation Iberienne avoit été beaucoup plus étenduë dans ſon origine, qu'elle ne l'étoit, lorſque les Romains en firent la conquête. Les peuples d'Aquitaine étoient Iberiens; ceux qui habitoient les côtes de la Mediterranée juſqu'à l'embouchure du Rhône, l'étoient auſſi; & peut-être même ceux qui étoient établis de l'autre côté, avant que les Gaulois Saliens & Liguriens les en euſſent chaſſés, & les euſſent obligés de s'enfuir en Italie, & de là en Sicile, où ils prirent le nom de Sicaniens, du fleuve Sicanus.

Les Sicaniens laiſſerent quelques traces de leur langue Eſpagnole ſur les côtes d'Italie. Tel eſt le nom d'Etrurie qui ſignifie le païs de ceux qui ſont ſurvenus. Ceux qui ont préten-

* La Biſcaye Eſpagnole & Françoiſe faiſoit partie de la Cantabrie.

du que les Iberiens orientaux, qui habitoient entre la Colchide, & la mer Caspienne, avoient reçû leur nom des Occidentaux, ont été trompés par la ressemblance du nom *Iberius*, avec celui d'*Iberia* *. Ils auroient dû considerer qu'il n'y a aucun autre rapport entre ces deux Nations ; ce qui ne seroit point, si elles avoient eu une même origine. Lorsque deux Peuples sortent de la même source, quoique dans la suite des tems il arrive parmi eux des changemens considerables dans leurs habits, leurs mœurs, leurs usages, leur langage, dans leur figure même, ils conservent toujours quelque trace de leur ancienne ressemblance. Telle est celle qu'on trouve entre les Iberiens & les Hiberniens, tous deux sortis des anciens Iberiens.

Le nom d'*Iberiens* dérive de celui d'Iberie, qui d'abord ne désigna que cette partie de l'Espagne dont les côtes sont baignées par la mer Mediterranée. *Iberia*, signifioit Vallée, *Ibar*, ou *Ibaria*, païs de la Vallée. Les Grecs établis aux pieds des monts Pyrenées prirent ce nom pour le nom general de toute l'Espagne, qui ne désignoit alors que cette partie où coule le fleuve Iberus, dont le nom n'est aussi qu'une dénomination generale. *Ibay*, veut dire fleuve. Le nom d'Espagne que les Romains imposerent à l'Iberie vient du mot *Esbaina* ou *Espayna*, lisiere, bord ou extremité. Les Romains trompés, comme les Grecs, crurent que ce nom désignoit toute cette partie occidentale de l'Europe, lorsqu'il n'en désignoit que la côte seulement, par opposition à l'interieur des terres.

Les Peuples de l'Espagne étoient de deux especes : les naturels & les étrangers. De toutes les Nations la Gauloise est celle qui a envoïé le plus de Colonies dans l'Iberie. Elles entrerent dans l'Espagne par le nord des Pyrenées. Quelques-unes s'arrêterent sur les bords de l'Ebre, vers sa source, & s'y établirent sous le nom de Berons. Quelques autres, & c'étoit le plus grand nombre, s'avançant vers l'Occident, occuperent le païs qui est au nord du fleuve Durius, aujourd'hui Douro. Les Celtes ou Gaulois donnerent leur nom à ce païs. Les Romains les nommerent *Celtici*, ou *Gallaici* ; se conformant ainsi, tantôt au nom de *Celtæ* emploïé par les Grecs, tantôt à celui de *Galli*, usité dans la langue Latine. Ces Celtes envoïerent une Colonie dans la partie meridionale de l'Iberie. Elle peupla les terres qui sont entre l'embouchure du Tage, & le fleuve [illegible] connu présentement sous le nom de Guadiane; & elle conserva [illegible], & les habits des [illegible] de la Gallice, & de ceux de l'Ebre.

Les Celtes se mêlerent avec les Iberiens. Ce ne fut bientôt qu'un même peuple, dont le païs fut appellé Celtiberie, & qu'on ne connut plus que sous le nom de Celtiberiens. On comptoit parmi eux les Lusons & les Belles, qui firent une irruption dans le païs qu'on appella depuis Lusitanie. Les Iberiens étoient dans l'usage de former le nom des Villes, des païs, & des provinces, sur celui des peuples qui les occupoient, en y ajoûtant seulement un mot. Du nom *Lusones* ou *Lusi*, en y ajoûtant *tania*, ils composerent celui de *Lusitania*, qui en langue Celtique veut dire, terre, païs, contrée des Lusons ; & de *Lusitania*, celui de Lusitanien, qui devint si familier aux Romains, qu'on ne con-

* Les Soldats de Pompée qui avoient servi dans l'Iberie Asiatique, remarquerent lorsqu'ils allerent faire la guerre en Espagne, que les Iberiens Européens n'avoient aucune ressemblance avec les premiers. *Appian.*

nut plus ce peuple que par ce nom là. Quelquefois cependant les Lusitaniens s'appelloient eux-mêmes *Bellitani*, & quelquefois *Bellidonii*; mais communément Lusitaniens. Le mot de *Lusones* venoit de *Lous*, grandeur, hauteur, par rapport à la taille. Ainsi le nom de Lusons signifioit une nation d'hommes d'une taille avantageuse; nom convenable d'ailleurs à leur bravoure, au mépris qu'ils avoient pour la mort, & à la haine qu'ils portoient à la domination étrangere. Si l'étymologie qu'on vient de donner du mot Lusitanie n'est pas certaine, elle paroît du moins la plus raisonnable. Elle est fondée sur des faits réels, au lieu que celle qu'on tire du nom de Lusus, fils de Siculus, & de Lysias fils de Bacchus est aussi chimerique que le regne de ces Princes dans la Lusitanie.

Ce nom devint le nom general de tout le païs, qui s'étendoit du Septentrion au Midi, depuis le Douro jusqu'au grand Promontoire, au-delà de Lisbonne.

La Lusitanie étoit plus large, mais elle étoit moins longue de quarante-quatre lieües que le Portugal, dont nous donnerons la Description avec celle des Provinces qu'il comprend aujourd'hui, lorsque nous arriverons au tems où ce nom de Portugal lui a été imposé. Elle s'étendoit dans le Roïaume de Leon jusqu'à l'endroit où la Pisuerga se jette dans le Douro, entre Vailladolid & Tordesillas, & dans la nouvelle Castille, jusqu'à douze lieües de Madrid. Ainsi elle renfermoit *Badajox*, *Albuquerque*, *Alcantara*, *Plaisance*, *Ciudad Rodrigo*, *Merida*, qui en étoit la capitale, *Llerena*, *Caseres*, *Truxillo*, *Guadaloupe*, *Medelin*, *Villarpoderoso*, *Puente del arobispo*, *Segovie*, *Salamanque*, *Avila*, *Ledesma*, *Alva de Tormes*, *Oropeza*, & *Talavera de la Reyna*. La Province d'Entre-Douro-& Minho, qui appartient au Portugal, celle de Tra-os-montes, & le roïaume d'Algarve qui dépendoit de la Betique n'y étoient pas compris. Cependant en parlant des anciens peuples de la Lusitanie, nous ferons mention de ceux qui habitoient ces Provinces; souvent même nous les confondrons avec les Lusitaniens, sans les désigner par leur nom particulier. Leur voisinage & leur union semblent nous autoriser à en user de la sorte.

Les Portugais possedent aujourd'hui la partie occidentale de la Lusitanie, & les Castillans la partie orientale. La Lusitanie contenoit differens peuples qui portoient differens noms. Chacun formoit une espece de petite Republique qui avoit ses loix, ses coutumes, & ses usages, mais qui relevoit du Gouvernement general. On ne sçait pas trop les noms de ces peuples, moins encore les contrées que chacun d'eux habitoit. Voici cependant sur quoi la plûpart des Historiens s'accordent. Resende, qui a écrit sur les antiquitez Lusitaniennes, a le premier débroüillé cette matiere. Il descend Lib. 1. dans un détail très étendu sur chacun de ces peuples que je vais nommer d'après lui. Cette énumération m'a paru nécessaire pour éclaircir la suite de l'Histoire, où ces Peuples paroissent & agissent souvent. Commençons par les Ostidaniens & les Cynnesiens. Ils occupoient cet angle de terre qui se termine en pointe à l'extremité orientale du cap S. Vincent, & qui peut contenir environ dix lieües de terrain. Mais du reste ils sont peu connus dans l'histoire de la Lusitanie.

Les Turditains habitoient tout le roïaume d'Algarve, à l'exception du

petit coin qui appartenoit aux Oſtidaniens, & aux Cynneſiens. Ils poſſedoient auſſi cette partie de la Province d'Alentevo, qui s'étend depuis Beja juſqu'à Sines. La Guadiane les bornoit à l'Orient, la mer Oceane au Midi, & à l'Occident, & les Celtes au Nord. Ils paſſoient pour être peu guerriers. Cependant ils envoïerent du ſecours aux Sagontins contre les Carthaginois : mais ceux-ci les aiant vaincus furent ſi indignez de leur audace, qu'après la ſeconde guerre Punique, ils les vendirent tous à l'encan.

Les Turditains étoient ingenieux, affables, politiques, amateurs de l'éloquence, riches & magnifiques. Ils aimoient les ſciences, & ils les cultivoient avec ſuccès. Leurs livres expliquoient leurs antiquitez, & leurs poëmes leurs loix, qu'ils imaginoient avoir été faites depuis plus de ſix mille ans ; mais leur année n'étoit que de quatre mois, comme celle des Egyptiens. Peut-être avoient-ils reçu cette maniere de compter les années, de ces Peuples étrangers que l'on dit avoir paſſé en Eſpagne avec Hercule le Lybien, qui combatit Gerion & ſes fils, mais ſur le compte deſquels on ne peut rien haſarder, ſans s'expoſer à tomber dans le fabuleux. La Turditanie étoit fertile en bleds, en vins, en huiles, en miel, en cire, en vermillon, & en laines très-fines, dont le commerce rendoit les Habitans de ce païs les Peuples les plus opulens de l'Eſpagne. Leurs principales villes étoient *Portimaon*, ou port d'Annibal, Mertola, preſentement *Mirtilis*, *Balſa*, ou *Tavira*, *Oſſonoba*, des ruines de laquelle a été bâtie la ville de *Faro* : *Cetobriga*, élevée ſur le débris de l'ancienne *Setubal*, qu'on prétendoit avoir été fondée par Tubal, differente de celle qui ſubſiſte aujourd'hui à l'embouchure du Zadaon ; *Salacia*, ou *Alcaçardo-ſal* & *Beja*, que Ceſar honora du nom de *pax Julia*.

Les Celtes, originaires, comme nous l'avons dit, de la Gaule Celtique, s'emparerent d'abord de cette partie de la Betique, qu'on appelloit Beturie, ſituée à l'Orient de la Guadiane, entre l'Eſtramadure Eſpagnole, & l'Ocean Atlantique. Quelques-uns pénétrerent dans la Luſitanie, & s'établirent dans cette partie de l'Alenteyo, qui regne au nord des Turditans, & qui s'étend du bord Occidental de la Guadiane, juſqu'à la montagne d'Arabida. La Guadiane les ſéparoit à l'Orient des Celtes de la Beturie ; les Turdelles modernes les bornoient au Nord, la riviere de Canha à l'Occident, & la Turditanie au Midi. *Elvas*, *Eſtremos*, *Villaviciosa*, *Evora*, & l'antique *Merobriga*, dont on voit encore les ſuperbes ruïnes, près de S. Jacques de Cacem, étoient les principales villes qu'ils avoient ſous leur puiſſance.

Les Barbares ou Sarriens, contre leſquels les Celtes eurent à ſoûtenir de ſanglantes guerres, occupoient toute la montagne d'Arabida, connüe ſous le nom de cap d'Eſpinchel. Ils s'étendoient du Midi au Septentrion, depuis la pointe meridionale du cap juſqu'à l'endroit où la Canha ſe décharge dans le Tage, qui leur ſervoit de borne au Nord, comme la Canha à l'Orient, & la mer Oceane à l'Occident. Ils vivoient ſans loix, ſans police, & peut-être ſans religion : ils erroient ſur les montagnes, & ne ſe nourriſſoient que de leur chaſſe, ou des brigandages qu'ils exerçoient contre leurs voiſins. On prétend que le cap d'Arabida en prit le nom de Barbare, ainſi que les habitans. Refend-

rejette cette étymologie, disant qu'ils furent nommez Barbares, du mot *barbarii*, qui venoit du mot *barbaricarii*, c'est-à-dire, gens qui s'appliquent à la teinture. En effet les Peuples de cette contrée avoient quantité de graine d'écarlatte, que produisoit la montagne d'Arabida. Les étrangers qui y accouroient de toutes parts pour leur en acheter, leur donnerent le nom de Barbariens, d'où l'on forma celui de Barbares. Les Sarriens ne s'aviserent de bâtir des villes, qu'après la conquête de la Lusitanie par Cesar, auquel ils opposerent une résistance des plus opiniâtres, dans la presqu'Isle de Peniche. Ils sacrifioient toutes les années aux Divinitez de la Mer, un jeune homme & une jeune fille. Ces sacrifices barbares étoient communs dans le reste de l'Espagne, où ils ne furent abolis que longtems après l'établissement du Christianisme.

Il y avoit deux especes de Turdelles; les uns que l'on appelloit anciens, & les autres modernes. Les anciens passoient pour le peuple le plus noble, & le plus antique de la Lusitanie. Ils tenoient sous leur domination toutes les terres qui sont du Nord au Midi, entre le Tage & le Douro, & celles qui se trouvent entre les caps de Roca & de Buarcos. Ils avoient les Braccares au Nord, les Pesures, les Transcudans, les Lanciens & les Occelliens à l'Orient, le Tage au Midi, & l'Ocean à l'Occident. Ils étoient celebres par leur politique, & par leurs loix écrites en vers. Tous les autres Turdelles de l'Espagne, les Turditains même de la Betique & de l'Algarve, en tiroient leur origine. Ce sont eux que les Lusons & les Belles chasserent en partie de leur païs. Leurs principales villes étoient *Lisbonne*, *Escalabe*, ou Santarem, *Eburobricio*, ou *Al faeïraon*; *Colipo*, des rüines de laquelle s'est formée Leiria; *Conimbriga*, aujourd'hui Condexia la vieille: *Talabriga*, ou Aveiro, *Lanconimurgi* qui subsiste de nos jours sous le nom de Lamego, & *Vaca*, presentement Viseo.

Les Turdelles modernes étoient placés au-dessus des Celtes, dans la partie septentrionale de la province d'Alenteyo. Ils avoient le Tage au Nord, la riviere de Gebora à l'Orient, & celle de Sor qui les séparoit des Colarnes au Couchant. Au Midi ils avoient les Celtes pour voisins. Leurs mœurs & leurs coutumes differoient peu de celles des anciens Turdelles, ce qui donne lieu de croire qu'ils en descendoient. En effet ces Turdelles modernes pourroient bien être ceux qui abandonnerent le païs qu'habitoient les anciens, lors de l'irruption des Lusons & des Belles. Leur voisinage & la ressemblance de leurs mœurs autorisent ma conjecture.

Les Colarnes, Peuple peu considerable, faisoient leur résidence dans cet espace de terre de l'Estramadure Portugaise qui est enclavée entre le Tage, le Sor, & le Divor. Les Occelliens seroient inconnus sans l'inscription qui est sur le pont d'Alcantara: on voit qu'ils fournirent leur contingent sous l'empire de Trajan pour la construction de ce superbe édifice. Ils étoient maîtres aussi de l'Estramadure Portugaise que renferment la riviere Liça, le Tage, & le Zezaro. Les Lanciens étoient placés dans la partie de la province de Beira, qui s'étend du Nord au Midi, depuis le Monsul, jusqu'au Tage, & de l'Orient à l'Occident depuis l'Elge jusqu'au Zezaro.

Les Pezures, peuple grossier & obscur, sont nommez les derniers dans l'inscription du pont d'Alcantara. Ils

habitoient le mont Herminius, au pied duquel on voit encore les ruines de *Meidobriga*. On trouve ſur cette Montagne pluſieurs débris de tours, de ponts, d'aquéducs, qui prouvent inconteſtablement qu'elle a été autrefois très peuplée. On y trouvoit auſſi quantité de mines d'or, & de plomb, ce qui fit qu'on en appella les habitans les Plombiers. Le ſommet de ce mont, connu ſous le nom de Serra Deſtrella, eſt toujours couvert de neiges. On voit dans une de ſes vallées deux gouffres, dont on n'a jamais pu trouvé le fond. Leur eau eſt croupiſſante, & ne porte rien qui vive. On y trouve quelquefois des débris de Vaiſſeaux, ce qui donne lieu de croire qu'ils communiquent avec la Mer. Cette Montagne nourrit quantité d'arbres fruitiers, & ſes Vallées ſont arroſées par des fontaines dont les eaux ſont excellentes. Les pâturages y ſont bons & en abondance. Les Peſures qui en étoient les maîtres, l'étoient auſſi de la contrée de Covilham. Ils avoient pour bornes le Mondego au Nord, le Coa à l'Orient, le Zezaro au Midi, & les Belitains à l'Occident. Ceux-ci s'étendoient depuis le pié du mont Herminius juſqu'au bord oriental du Mondego, qui prend ſa ſource dans ce Mont, & vomit dans l'Ocean ſes eaux ſous *Buarcos*.

Les Tranſcudans peuploient la partie de la province de Tra-oſ-montes, qui eſt en deça de la montagne de Coa, appellée communément *Riba* de *Coa*. On croit qu'ils s'étendoient du côté du Nord, au-delà du Douro, dans la Province de Tra-oſ-montes, entre le bord occidental de cette Riviere, & le bord oriental de celle de Sabor. Ils occupoient auſſi le païs qui eſt ſitué entre la frontiere de Portugal, & la riviere d'Agueda, qui coule près de Ciudad-Rodrigo. Le Douro ſéparoit au Midi les Tranſcudans d'une autre Nation appellée Originite, laquelle s'étendoit juſqu'à Mirande. Elle poſſedoit la partie meridionale du mont Amaraon, qui lui ſervoit de barriere, au Septentrion. Elle avoit le bord occidental de la Tua à l'Occident, & à l'Orient le bord oriental de la Tamaga. Les Nemeates étoient les maîtres de la partie ſeptentrionale de la province de Tra-oſ-montes, c'eſt-à-dire depuis Bragance juſqu'au pied du mont Gerez, qui les diſtinguoit des Grayes & des Groniens.

La partie ſeptentrionale du mont Amaraon leur ſervoit de limites au Midi, & les rivieres de Regoa & de Lima les ſéparoient de la Galice, qui a toujours demeuré ſous la domination Eſpagnole.

Les Grayes étoient ſitués dans la Province d'entre-Douro-& - Minho. *Porto*, *Guimaraeens*, *Braccara-Auguſta* ou Brague, étoient ſous leur puiſſance. Ils avoient au Nord la partie meridionale du mont Gerez, les Originites à l'Orient, le Douro au Midi, & la Mer à l'Occident. Les Groniens étoient maîtres, dans la même Province, du territoire, qui eſt enclavé entre les rivieres de Cavado & de Lima, connüe dans l'antiquité ſous le nom de Lethé, Cette Riviere eſt navigable vers ſon embouchure, & ſe perd dans l'Ocean près de Viana. Les Groniens confinoient avec les Nemeates à l'Orient, avec les Grayes au Midi, & avec les Braccares au Nord. L'Hiſtoire parle avantageuſement de ces Braccares. On croit que les Grayes & les Groniens relevoient d'eux. Toute la Province entre Douro & Minho portoit le nom de païs des Braccares. Ces trois Peuples ont été confondus ſous la dénomination d'*Interamniens*, parce qu'ils étoient

renfermés entre plusieurs Rivieres. Quelques Historiens prétendent que les Beirons, peuple grossier & voisin des Celtiberiens, se jetterent du tems de l'Empereur Tibere dans la Lusitanie, & donnerent leur nom à la province de Beira, où ils se cantonerent; cependant comme on n'a aucune preuve de ce fait, ni aucune connoissance de l'endroit où ils se fixerent, nous croïons devoir les retrancher du nombre des peuples de la Lusitanie, & de ceux qui ont habité anciennement le Portugal, tel qu'il est aujourd'hui, comme les Transcudans, les Originites, les Nemeates, les Grayes, les Groniens, & tous les Braccares connus sous differens noms.

Tous ces Peuples indépendans les uns des autres se gouvernoient selon leurs loix, & selon leurs coutumes particulieres. Le nom de Roi étoit inconnu parmi eux. Ils élisoient des Capitaines qui en avoient la puissance en tems de guerre, & qui devenoient de simples particuliers en tems de paix. Haïs ou aimés, selon le plus ou le moins de vertu qu'ils avoient montré pendant qu'ils étoient revêtus de l'autorité souveraine. Au reste tous ces Peuples rendoient un culte religieux à Mars, à Minerve, & à Hercule le Lybien, que les anciens nomment *Horus Lybicus*.

Le culte qu'on rendoit à ce dernier peut être regardé comme une preuve du voïage qu'on lui fait faire en Espagne, & dans la Lusitanie. Il se peut même qu'il ait délivré les Peuples de ces deux païs de l'oppression de quelques tirans; & c'est peut-être la seule vrai-semblance que l'on puisse tirer de toutes les fables qu'on a debitées sur son compte. On dit aussi que ce fut lui qui fit bâtir sur le cap S. Vincent, alors appellé le Promontoire sacré, ce Temple fameux où l'on adoroit le Soleil à la maniere des Egyptiens; & l'on ajoûte que c'est là qu'il fut inhumé.

Ans avant Jesus-Christ. 1650.

Les Lusitaniens sacrifioient aux trois Divinitez, dont nous venons de parler, les mains droites de leurs prisonniers de guerre qu'ils égorgeoient aux pieds de leurs autels. Lorsqu'ils étoient sur le point d'armer, ils tuoient un de leurs ennemis, & tâchoient de juger par ses entrailles du bon ou du mauvais succès de la guerre qu'ils alloient entreprendre. Pour rendre un serment ou une promesse inviolable, ils faisoient mourir un homme & un cheval au pié des autels de Mars ou d'Hercule: puis ils plongeoient leurs mains dans les entrailles de ces deux victimes, & les portoient toutes sanglantes sur les autels de ces Dieux. Quiconque manquoit à ce qu'il promettoit dans cet instant, passoit pour infâme. Ils convoquoient des assemblées generales de tems en tems, pour déliberer sur le bien de l'état. On approuvoit ce qu'on y proposoit, en frapant de l'épée sur le bouclier, ou bien on le rejettoit par un murmure universel. Les hommes étoient chargés de la conduite de la guerre, & de la garde des troupeaux, les femmes du Commerce, & des affaires domestiques, & les esclaves du soin de l'agriculture.

Telles étoient à peu près les mœurs des Lusitaniens, lorsqu'une secheresse extraordinaire qui dura, suivant le rapport de tous les Historiens Espagnols, trente-six mois, brula toutes les campagnes, tarit les fontaines & les rivieres, & fut suivie d'un ouragan qui détacha les sommets des Montagnes, déracina les arbres, & renversa en partie les Villes & les Bourgades. La peste survint & fit perir & les

les hommes & les bêtes. Les campagnes devinrent des deserts affreux, & les villes de tristes solitudes, où l'on ne trouvoit que des cadavres entassés ou des hommes expirans, sur le visage desquels se peignoient l'effroi, la faim, la mort & le desespoir.

Cette désolation generale arriva quelques tems après le regne du celebre Habides, petit fils de Gorgoris, & peu de tems avant l'irruption des Celtes. Les Phœniciens immédiatement après aborderent dans la Lusitanie; ils pillerent le Temple du Promontoire sacré, & emporterent, dit-on, les os d'Hercule dans l'isle de Cadix, où ils s'étoient établis. Après y avoir fait bâtir un autre Temple, ils passerent dans le Continent, soûmirent les habitans d'une partie de la Betique, & éleverent des forteresses pour les contenir dans le devoir. Les Celtes avoient déja pénetré dans la Lusitanie. Les Bastules, peuple de la Betique, implorerent leur secours, & celui des Turditains contre les cruautés que les Phœniciens exerçoient sur eux. La guerre fut declarée; on en vint aux mains; les Phœniciens furent vaincus & forcés de rentrer dans l'isle de Cadix. Si les Bastules & leurs Alliez avoient sçû profiter de la victoire, ils les eussent également chassés de cet endroit; mais contens d'avoir mis des bornes à leur tirannie, ils les laisserent respirer, ce qui causa leur perte. Les Phœniciens recommencerent la guerre, & reconquirent la Betique, païs fertile & agréable, où ils trouverent des richesses immenses.

Les Lusons & les Belles peu de tems après cette guerre, se trouvant trop à l'étroit dans le canton de l'Iberie qu'ils avoient choisi pour leur demeure, passerent avec quelques autres Celtes dans le païs des anciens Turdelles. Cette invasion fut la source d'une guerre cruelle entre ces Peuples. Les uns & les autres étoient tantôt vainqueurs & tantôt vaincus. Les Lusons & leurs Alliés, plus accoûtumés aux fatigues de la guerre que les Turdelles contraignirent ceux-ci à leur accorder des terres pour s'y établir. La paix fut conclüe: alors ces Nations ne firent plus qu'un même Peuple; & leur puissance devint si redoutable qu'on ne désigna plus cette partie de l'Espagne que par le nom des Lusons. Après avoir terminé ces guerres ils commençoient à joüir des douceurs de la paix, s'occupant uniquement aux soins de l'agriculture, & aux exercices de la chasse, quand les Sarriens, nation sauvage, & élevée dans les forêts & les montagnes, nourrie dans les cavernes, d'herbes, de plantes & de glan, & vêtüe des peaux des animaux qu'elle tuoit à la chasse, jalouse du bonheur des Turdelles, & des Lusons, descendit dans la plaine, pilla le bétail, & désola toute la campagne.

Les Lusons & les Turdelles, revenus de la surprise que cette soudaine irruption leur avoit causée, prirent les armes, & repousserent ces Barbares au delà du Tage. Les Turdelles modernes, & les Celtes en tuerent une partie. Le reste gagna l'embouchure du Tage, & se cantonna dans la montagne d'Arabida. Leur nom de *Sarriens* signifioit *Champêtres*. Nous avons déja dit pourquoi on les appella Barbares.

Sur ces entrefaites Nabuchodonosor arriva dans la Betique, pour humilier l'orgueil des Phœniciens trop fiers de leurs richesses. Les Turditains accoururent à leur secours, & le superbe roi de Babilone fut contraint d'abandonner son entreprise. Presque tous les Historiens Hebreux font men-

tion de ce voïage de Nabuchodonosor en Espagne ; mais on en peut raisonnablement douter. Il est pourtant vrai que quelque Peuple étranger, (dont on ne sçait pas surement le nom) vint en Espagne inquieter les Phœniciens. Les Turditains prirent les armes pour les défendre, & les délivrerent du peril qui les menaçoit. Les Phœniciens oublierent bien-tôt ce service. Ils attaquerent leurs Bienfaiteurs : mais ceux-ci non-seulement se défendirent avec courage ; ils firent encore soulever la Betique, & leur enleverent l'isle de Cadix. Alors les Phœniciens envoïerent à Carthage pour implorer le secours de leurs anciens Alliés.

Carthage devoit sa naissance aux Tyriens : Carchedon de Tyr en avoit jetté les premiers fondemens à douze mille de Tunis, sous le nom de Carchedoine : Didon, sœur de Pigmalion, fuïant son frere, s'y refugia, la fit rebâtir, & lui donna le nom de Carthage. Dès que les Ambassadeurs Phœniciens y furent arrivés, on les introduisit dans le Senat. Là ils peignirent leur malheur avec des couleurs si vives, que les Carthaginois leur accorderent ce qu'ils leur demandoient. A la verité le Senat avoit ses vûës particulieres. Il voïoit d'un œil jaloux la puissance des Phœniciens, maîtres de la Mer, depuis qu'ils en avoient ôté l'empire aux Rhodiens. Les richesses prodigieuses qu'ils avoient trouvées en Espagne leur servoient pour entretenir leurs flotes, & les Carthaginois, sous l'ombre de les secourir, songeoient à leur enlever ce fertile païs.

L'an 72. avant la fondation de Rome.

On nomma Maherbal pour commander les troupes qu'on y envoïoit. L'an 510. avant la naissance de Jesus-Christ, il aborda à *Sidonia*, où les Phœniciens s'étoient refugiés depuis qu'ils avoient perdu Cadix. Maherbal sçavoit faire la guerre. D'abord il battit les Turditains qui combattoient avec courage, mais sans discipline. Aïant reconnu la source de leur malheur, ils élûrent pour leur General Baucius Capeto, qui à quelque experience de l'art militaire joignoit toutes les qualitez necessaires pour en imposer aux soldats. Il étoit d'une grandeur peu commune, vaillant, audacieux, & d'une confiance qui le mettoit audessus de tous les périls. Il commença par éxercer ses troupes. Il leur montra à attaquer avec ordre, & à se retirer de même. Après avoir observé la situation du camp des ennemis, il l'attaqua & le força. Le desordre se mit bien-tôt parmi les Carthaginois, Maherbal tache vainement de les rassurer : rien ne peut rappeller leur courage. Cependant il parvient à rallier quelques troupes. Il les mene dans l'endroit où Capeto combatoit avec le plus de succès. Celui-ci soutient le choc des Afriquains avec une intrepidité qui desespere le General Carthaginois. Alors les Lusitaniens redoublent leurs efforts, tout plie devant eux. Maherbal lui même monte avec précipitation sur un cheval, abandonne son camp, & cherche son salut dans la fuite.

An avant Jesus-Christ, 510. Depuis la fondation de Rome 236.

La consternation fut generale parmi les Phœniciens, lorsqu'ils apprirent la défaite des Carthaginois, & ils desespererent de leur salut. Mais Maherbal n'en desespera point. Dans le sein de son malheur, il projetta de subjuguer l'Espagne, & d'en chasser même les Phœniciens. D'abord il conclut une treve avec les Turditains, pendant laquelle il fit venir de nouvelles troupes de Carthage. Dès qu'elles furent arrivées en Espagne, il rompit la treve, surprit les Turditains, & les chassa de la Betique.

Capeto se retira dans la Lusitanie. Les Turditains passerent la Guadiane & le Tage, & penetrerent jusqu'au bord de la riviere de Coa. Ils aimerent mieux abandonner leur patrie, que d'y retourner vaincus. Ils essuïerent mille perils dans leur route. Des bêtes feroces, & des hommes plus dangereux encore interrompoient à tous momens leur marche. Les Barbares quitterent leur retraite pour les attaquer. Les Galiciens, nation cruelle & sanguinaire, mêlée de Grecs & de Celtes, passerent le Minho, & traverserent tout le païs qui est entre cette riviere & le Douro, pour leur faire aussi la guerre. Les Turditains triompherent de tous ces ennemis, & demeurerent tranquilles possesseurs du païs qu'ils avoient choisi pour leur retraite.

Les Peuples d'entre le Douro & le Minho, comme les Grayes, les Groniens, les Heleniens, les Amphilociens, & d'autres encore, étoient tous d'origine Grecque. Selon Justin, outre Teucer fils de Telamon, qui vint en Galice, Diomede fils de Tydée, y fut aussi jetté, & y fit bâtir la ville de Tyde, aujourd'hui Tui. Mais Justin pourroit se tromper, ainsi que ceux qui font Ulysse premier fondateur de Lisbonne, & qui lui font épouser la fille du roi Gorgoris, mere d'Habidés. Tout ce qu'on a dit à ce sujet est trop incertain pour s'y arrêter serieusement. Il est pourtant vrai que les Peuples que nous venons de nommer avoient quelque ressemblance avec les Grecs: d'où l'on peut conjecturer qu'ils en descendoient. Mais de quels Grecs; & dans quel tems ces Grecs ont-ils abordé en Espagne? Voilà ce qu'on ne peut dire, sans s'exposer à prendre la fable pour la verité. Quoiqu'il en soit, ils avoient conservé une partie des mœurs de leurs peres. Ils sacrifioient des Hecatombes comme eux. Ils avoient des jeux publics, qu'ils celebroient avec éclat : ils possedoient l'art des augures, donnoient des festins publics, où de jeunes enfans chantoient les loüanges de ceux qui étoient morts, ou qui s'étoient distingués à la guerre. Ils laissoient croître leur chevelure. Les femmes portoient des robes traînantes, & couvroient leurs épaules d'un petit manteau. Ils se marioient à leur volonté, & non au gré de leurs parens. La dot consistoit ordinairement en deux douzaines de chevres. La chasteté y passoit pour la principale vertu d'une femme. On l'observoit si rigoureusement, qu'on ne connoissoit point l'adultere. On y abhorroit ce crime, que l'incontinence & la dissolution de ce siecle font presque regarder comme une action indifferente. La santé & la force étoient les récompenses de leur sobrieté & de leur modération. Lorsque quelqu'un d'eux étoit malade, on l'exposoit en public, afin que ceux qui avoient eu la même maladie lui enseignassent le remede qui les avoit gueris. On lapidoit ceux qui avoient commis quelque crime, & chaque passant étoit obligé de jetter une pierre sur le cadavre du criminel. L'usage de la monnoie étoit inconnu parmi eux. Leur commerce se faisoit par un échange réciproque des choses qui leur étoient necessaires. Les Galiciens Grecs avoient à peu près les mêmes mœurs; cependant les Habitans d'entre le Douro & le Minho leur déclarerent la guerre, pour se venger des brigandages, qu'ils avoient exercés dans leur païs, lorsqu'ils avoient été attaquer les Turditains chassés de la Betique. Cette guerre qui devint sanglante de part & d'autre, se termina en-

fin par une bataille generale, où les femmes des deux nations combattirent avec tant d'opiniatreté, qu'on l'appella la bataille des femmes; ensuite chaque Nation également épuisée ne songea qu'à vivre tranquillement dans son païs.

Les Carthaginois, après la retraite des Turditains, soumirent sans peine la Betique, d'où ils chasserent même les Phœniciens. Alors le Senat envoïa en Espagne Adrusbal & Amilcar, tous deux fils de Magon le plus puissant des Carthaginois. Adrusbal aïant abordé dans l'isle de Sardaigne, y fut tué par les Insulaires. Il laissa trois enfans, Annibal, Adrusbal, & Saphon. Amilcar son frere fut rappellé & envoïé pour faire la guerre en Sicile. Il y périt, laissant également pour ses successeurs trois fils, nommés Himilcon, Hannon, & Gisgon. Les pertes que Carthage venoit de faire exciterent tous les tributaires d'Affrique à secouer la pesanteur de son joug. Le Senat craignant que l'Espagne n'imitât leur exemple, fit partir Saphon, fils d'Adrusbal pour la contenir dans l'obéïssance. Il y réüssit, & engagea même les Espagnols à lui prêter des troupes pour châtier les rebelles d'Afrique, qui à leur tour se servirent de ces mêmes Espagnols pour se ménager un pardon de la part des Carthaginois.

La paix fut conclue, mais elle ne dura pas longtems. On reprit les armes. La Mauritanie fut désolée. Saphon qui étoit revenu en Espagne y leva de nouvelles troupes, & Carthage triompha par tout de ses ennemis.

Saphon demeura en Espagne pendant l'espace de sept ans, où il s'acquit une grande réputation; mais le Senat jaloux de sa puissance le rappella à Carthage, sous prétexte de l'élever à la dignité de Suffecte, qui étoit la premiere charge de la République. En même tems ils donnerent le Gouvernement de l'Espagne à ses trois Cousins, Himilcon, Hannon, & Gisgon. Hannon tenta d'entrer dans la Lusitanie du côté de la Guadiane. Les Lusitaniens épuisés par les guerres qu'ils se faisoient les uns contre les autres, demanderent la paix à Hannon. Ils lui promirent de secourir Carthage de toute leur force, à condition que Carthage à son tour les protegeroit contre ceux qui entreprendroient de les inquieter. En consequence de ce traité, huit mille Lusitaniens passerent en Sicile, où le Senat entretenoit une armée contre Gelon. Hannon visita toutes les côtes méridionales de la Lusitanie; ensuite on prétend qu'il fit voile vers l'Afrique, qu'il en fit le tour jusqu'à la mer rouge, & qu'il revint à Carthage où il rendit compte au Senat des découvertes qu'il avoit faites.

Son frere Himilcon laissa Gisgon pour commander en Espagne, & alla reconnoître les côtes occidentales de la même Lusitanie. On prétend qu'il parcourut aussi les côtes des Gaules, dont on n'avoit aucune connoissance. Au retour de ce voyage il demanda au Senat la permission de revenir à Carthage; il y reçût les mêmes récompenses & les mêmes honneurs que son frere Hannon. Pour maintenir leur crédit ils firent nommer au gouvernement de l'Espagne Annibal leur cousin, fils de Saphon, & Magon leur intime ami. Gisgon leur frere fut rappellé, mais en revenant il fut abîmé sous les eaux avec sa flote, & toutes les richesses qu'il avoit amassées dans l'Espagne.

Magon & Annibal partirent pour leur Gouvernement. Magon s'arrêta dans les Baleares, & Annibal se ren-

dit à Cadix. Ce fut lui qui fit bâtir en deça du Cap S. Vincent une ville qu'on appella Port d'Annibal, aujourd'hui Portimaon. Quelques-uns soûtiennent que le Port d'Annibal étoit bâti dans l'endroit où l'on voit présentement Villanova; d'autres, où est la ville d'Alvor. De ce nombre est Resende, qui prétend aussi que Lacobriga étoit où est aujourd'hui la ville de Lagos. On trouvoit aussi dans le païs des Vacceens une ville appellée Lacobriga.

Pendant le gouvernement d'Annibal, les Lusitaniens meridionaux déclarerent la guerre aux habitans de la Betique. Une querelle de Bergers en fut la cause. Les Carthaginois prirent le parti des Lusitaniens, & leur enleverent, sous ce prétexte, une de leurs meilleures villes. Les Espagnols qui détestoient la domination Carthaginoise, coururent tous aux armes, jusqu'aux femmes. On se batit: le nombre des morts fut prodigieux de part & d'autre; & Annibal lui-même, dit-on, fut tué dans ce combat. Les Carthaginois étoient devenus jaloux du credit que cette famille s'étoit acquis dans la République. Hannon, malgré ses services, fut éxilé de sa patrie. Adrusbal & Saphon ses freres, moururent presque subitement, ce qui fit soupçonner qu'ils avoient été empoisonnés. Enfin pour achever d'accabler Hannon, les Carthaginois nommerent cent des principaux Citoyens pour faire rendre compte de leur conduite aux Officiers, qui avoient servi en Espagne sous ce grand homme. Ensuite ils envoyerent d'autres Gouverneurs en Espagne, un desquels fut Boodés qui persuada aux Lusitaniens qu'il convenoit pour la sureté publique de faire bâtir une forteresse à Lacobriga. Les Lusitaniens y consentirent, mais ils ne tarderent pas long-tems à s'en répentir. Ils conçurent, quoique Boodés en usât bien avec eux, que cette Citadelle causeroit la perte de leur liberté.

Maherbal vint relever Boodés. Il sçut se faire aimer des Lusitaniens, parmi lesquels il séjournoit ordinairement. Un vaisseau de l'isle de Chypre aborda de son tems dans la Lusitanie. Comme les Cypriots étoient en guerre avec les Carthaginois, il le fit saisir au profit de la République. Mais étant tombé malade à Elvas, ville appartenant aux Celtes, ses devins, que les Cypriots avoient trouvé le moyen de corrompre, lui firent entendre que sa maladie étoit une punition du Dieu de l'Amour, à cause des mauvais traitemens qu'il éxerçoit contre ses adorateurs; & qu'il n'en gueriroit qu'en adoucissant leurs peines. Cet arrêt étonna Maherbal, naturellement superstitieux; & sans autre éxamen il donna la liberté aux Cypriots, leur rendit en partie ce qu'on leur avoit enlevé, & pria les Lusitaniens de leur accorder des terres, pour qu'ils pussent s'y établir. Ce n'étoit point assez de cette réparation: il fit bâtir un temple au Dieu de l'Amour, que les Lusitaniens appelloient *Endovellico*. Quelques Auteurs ont cru que le nom du Dieu Endovellicus étoit composé du mot grec *Balos*, ou *Valos*, qui signifie chemin, & du mot *Endon*, c'est-à-dire *intus*, dedans; & que ce Dieu présidoit aux chemins, comme le Dieu Terme présidoit aux bornes des champs; mais les inscriptions trouvées à Villaviciosa, & recueillies par les soins de l'illustre Theodose, Duc de Bragance, en donnent une autre idée. Vasconcellos dans ses notes sur Re-

ſende, dit que ce nom Endovellicus étoit composé d'Endo, qui étoit le nom de quelque héros * de l'ancienne Iberie, & du verbe *evellere*, qui ſignifie *tirer, arracher*, parce qu'on attribuoit à ce Héros deifié le pouvoir d'archer le fer qui reſtoit dans les bleſſures qu'on recevoit. Affermi dans ce ſentiment, & oubliant que le Dieu Endovellicus s'appelloit peut-être ainſi, avant que la langue latine fut connuë dans la Luſitanie, & que par conſequent ſon nom ne pouvoit être composé du mot *evellere* qui eſt latin, & de celui d'Endo, qui eſt Iberien, il condamne hautement Reſende pour avoir cru que le nom Endovellicus tiroit ſon origine de la ville Endovellia, prétendant qu'il n'a jamais éxiſté aucune ville de ce nom en Eſpagne. Mais Vaſconcellos s'eſt trompé lui même, & Reſende s'eſt fort approché de la verité dans l'étymologie qu'il donne du nom Endovellicus, s'il en faut croire un des ſçavans hommes de notre ſiecle*. Il prétend dans une Diſſertation qu'il a écrite ſur cette matiere, que le nom du Dieu Endovellicus étoit composé de deux mots, Endo & Vellicus: que le premier étoit le nom propre de la Divinité, & que le ſecond marquoit le païs où elle étoit principalement adorée: que le mot Vellicus étoit composé du mot Vellica, ville de la Cantabrie, vers les ſources de l'Hebre, aujourd'hui la Guardia, ou Medina del Pomar: que cette Ville & celle de Velia étoient celebres par le culte qu'on y rendoit à ce Dieu, qui en fut appellé Endovellicus, c'eſt-à-dire Lendo de Vellica, comme l'Apollon de Delphes, l'Hercule de Tyr.

* M. Freret.

Un autre Sçavant connu dans les Lettres, ſous le nom de *Ludovicus Alphitander*, a ſoutenu qu'Endovellicus étoit le même que Tubal regardé par le commun des Antiquaires Eſpagnols, comme le Patriarche de la Nation, & il a metamorphosé ce petit fils de Noé en Cupidon, ou Dieu de l'Amour, en lui attribuant le pouvoir de guerir les paſſions du cœur, & celui de procurer la ſanté du corps. Ce dernier ſentiment s'accorde aſſez avec l'idée que donnent les* Inſcriptions trouvées à Villavitioſa. Reineſius croit dans les recherches qu'il a faites ſur le mot Endovellicus, que ce Dieu étoit le même qu'Apollon, nommé Belinus dans les Inſcriptions d'Aquilée; mais Reineſius prouve mal ce qu'il avance: le ſentiment du ſçavant Moderne me paroît preferable au ſien, & même à celui d'Alphitander. Au reſte rien n'eſt

* *Herculi patrio Endovellico*
Toletum urbs victrix Oſca,
Deis tutelaribus compeditos
Urſos, Tauros, Aves, Livicas,
Quotannis decreto dicaverunt.

Tolede & la ville victorieuſe d'Oſca ont conſacré à leurs Dieux tutelaires, a Endovellicus l'Hercule du païs, des Taureaux, des Ours, & des Autruches enfermez dans un parc pour la ſolemnité des Jeux qui ſe celebrent tous les ans.

* *Endovellico ſacratum*
Marcus Julius
Proculus animo
Libens. Votum ſolvit.

Deo Endovellico ſac.
Junia. Eliana. Voto ſuſcepto.
Elvia. Ubas. Mater. Filia
Sua. Votum ſuſceptum
Animo libens. poſuit.

Endovellico Critonia, maxuma
Ex voto. Pro Critonia. C. F.

C. Julius novatus, Endovellico
Pro ſalute Vivenniæ venuſtæ
Maniliæ ſuæ. Votum ſolvit.

On voit par ces quatre Inſcriptions que j'ai choiſies parmi un grand nombre, que Reſende a recueillies dans ſon Livre des Antiquitez Luſitaniennes, que ce Dieu procuroit la ſanté.

n'eſt plus douteux que le têms où le Temple qu'il avoit à Villavitioſa, a été bâti. On en fait l'honneur à Maherbal, ſans que ce Carthaginois y ait eu aucune part. Les ceremonies qu'on y obſervoit étoient aſſez ſingulieres. Lorſqu'on vouloit ſacrifier au Dieu, on choiſiſſoit un agneau blanc. Le Prêtre ſe dépoüilloit de ſes vêtemens ordinaires : enſuite il ſe couvroit d'une tunique blanche trainante juſqu'à terre, & ouverte de maniere qu'on pouvoit voir les bras & les épaules. De la main droite il ouvroit la victime, & de la gauche il lui arrachoit le cœur qu'il jettoit dans un braſier ardent. Les autres ceremonies qu'on y pratiquoit, y attiroient de toutes parts les amans & les amantes, qui y trouvoient, dit-on, un remede contre leurs foibleſſes.

Environ 3685. du monde. 564. de Carthage. 429. de Rome. 319. avant Jeſus-Chriſt.

Les Cypriots ne furent pas les ſeuls qui chercherent un azile dans la Luſitanie. Les Tyriens, qui échaperent au couroux d'Alexandre après la deſtruction de leur ville, s'y refugierent en partie. Ce ſont eux qui jetterent les premiers fondemens de Mirtilis, autrement Mertola. Cette ville à qui les Romains accorderent le droit de Bourgeoiſie, eſt ſituée ſur la Guadiane. Les Romains l'ornerent de colonnes, de ſtatuës, & de ſuperbes édifices, que les Gots & les Maures, ignorant le prix de ces ouvrages, firent ſervir pour relever ſes murailles. Ceſar lui donna le ſurnom de Julia. Tandis que les Tyriens bâtiſſoient cette ville, les Turdelles & les Turditains qui s'étoient établis le long du Coa, declarerent la guerre aux Grecs d'entre le Douro & le Minho, qu'ils forcerent à s'enfuir dans les Montagnes connuës de nos jours ſous le nom d'Aſturies. Les Carthaginois éprouverent le même ſort en Sicile. Pirrhus roi des Epirotes les aïant chaſſés de cette iſle, le Senat de Carthage envoya lever des troupes dans la Luſitanie, afin de rentrer, avec ce ſecours, dans l'iſle qu'on venoit de leur enlever.

Environ 3723. du monde. 602. de Carthage. 467. de Rome. 281. avant Jeſus-Chriſt.

Amilcar Barca obtint le Gouvernement d'Eſpagne. C'étoit l'homme de ſon tems le plus recommandable dans la guerre & dans la paix. Genereux & ſincere, plein de religion, craint & aimé du ſoldat, reſpecté & admiré des Officiers, ſevere à faire executer la diſcipline militaire, prompt à recompenſer la valeur, lent à punir ou à blâmer ceux qui montroient quelque foibleſſe dans le premier peril, moderé, & dans ſes diſcours & dans ſes actions, ennemi du faſte, exempt du vice honteux de l'avarice, ſi commun à ceux de ſa nation, il mettoit à profit ces éminentes qualités pour ſa Patrie, quoique l'ingratitude fut preſque toujours le prix des ſervices qu'on rendoit à Carthage. Tel eſt le genie ordinaire des Republiques. Plus on les ſert, & moins on eſt aimé.

Son premier ſoin en arrivant en Eſpagne fut de s'informer du genie des Peuples, afin de regler ſa conduite ſur cette connoiſſance. Cette premiere démarche faite, il s'inſinua dans l'eſprit des uns par ſes manieres douces & polies; & s'attira les autres en leur faiſant valoir la ſuperiorité de ſes forces. Il emploïoit les prieres avec quelques-uns, & les menaces avec quelques autres, ſe prêtant & ſe pliant avec tant d'adreſſe, que chaque peuple s'imaginoit qu'il étoit pour le moins auſſi occupé de ſes interêts, que de ceux de ſa Republique. Cette maniere de ſe conduire lui fit bien-tôt une haute réputation dans toute la Betique. On ac-

couroit de toutes parts lui faire offre de ſervices. Les Luſitaniens, anciens alliés des Carthaginois, furent des premiers à lui donner des marques de leur eſtime; il épouſa une femme Luſitanienne pour leur prouver le cas qu'il faiſoit d'eux. Ce mariage fut plûtôt l'ouvrage de ſa politique que de l'amour. Les Luſitaniens en furent ſi charmés qu'ils s'offrirent de nouveau à lui, pour le ſuivre par tout où ſes interêts le demanderoient. Amilcar, qui méditoit la conquête d'Eſpagne, & qui vouloit ſubjuguer les Eſpagnols par les Eſpagnols mêmes, pour épargner le ſang de ſes compatriotes, accepta leurs offres, & ſongea à préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour faire éclater ſon projet. Il fut néanmoins obligé d'en ſuſpendre l'execution. Les Romains & les Carthaginois ſe faiſoient une cruelle guerre. Ces derniers venoient d'être chaſſés de la Sicile. Le Senat de Carthage rappella Amilcar, & l'envoïa pour reconquerir cette iſle. Il amena avec lui un corps de troupes Eſpagnoles & Luſitaniennes, aborda à Palerme, & recommença la guerre avec quelques ſuccès. Les Romains équiperent promptement une flote, qui mit à la voile ſous les ordres du Conſul Lutatius. Elle rencontra à la hauteur du cap de Libibée celle que les Carthaginois envoïoient au ſecours d'Amilcar. On en vint aux mains. Les Romains demeurerent vainqueurs, prirent ſoixante vaiſſeaux, & en coulerent cinquante à fond. La nouvelle de cette défaite jetta la conſternation dans Carthage; & le Senat donna des ordres à Amilcar pour qu'il fît la paix avec les Romains. Amilcar, auſſi habile negociateur que grand capitaine, conclut la paix, que ſa Republique ſouhaitoit, auſſi avantageuſement qu'on pouvoit l'eſperer dans des conjonctures ſi fâcheuſes.

Environ 3772. du m. 646. de Cart. 511. de Rom. 232. a. J. C.

Quelque temps après il partit pour l'Eſpagne, & emmena avec lui ſon ſon fils Annibal. Il étoit né dans l'iſle de Tiquadra, voiſine des Baleares. Outre cet Enfant Amilcar avoit encore Adruſbal, Magon, Hannon, & une fille nommée Himilcé qu'il donna en mariage à Adruſbal ſon couſin. Dès qu'Amilcar fut arrivé en Eſpagne, il leva des troupes, & ſubjugua la Betique, qui comprenoit toute l'Andalouſie, pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Pyrenées, & fit trembler le reſte de l'Eſpagne. Son fils Annibal, quoiqu'enfant, le ſuivoit par tout; il ne l'entretenoit que de vaſtes projets, & ſur tout de la haine qu'il portoit aux Romains. A l'âge de neuf ans il lui fit faire un ſerment ſolemnel de leur faire la guerre, dès qu'il ſeroit en état de porter les armes, & de tâcher d'abaiſſer leur puiſſance dans toutes les occaſions qu'il trouveroit favorables.

Tandis qu'Amilcar pourſuivoit ſes conquêtes, les Vetons, que tous les anciens Geographes placent au voiſinage des Ovetains, des Carpetains, des Vacceens & des Celtiberiens, & que Reſende exclut de la Luſitanie, ſe liguerent avec les Focéens. Les Edetains, & quelqu'autres Peuples de l'Eſpagne, ſecouerent le joug Carthaginois, & entrerent dans la Luſitanie, qu'ils mirent à feu & à ſang. La nouvelle en parvint bientôt aux Luſitaniens qui étoient dans l'armée d'Amilcar. Ils lui demanderent la permiſſion de ſe retirer chez eux, pour s'oppoſer à leurs ennemis. Le Carthaginois qui n'étoit pas moins interreſſé qu'eux à réprimer cette revolte, les congedia, & les ſuivit

même

même de près, pour leur aider à repousser leurs ennemis. A son approche les Vetons se camperent avantageusement, & se retrancherent avec des chariots chargés de laine. Lorsque les Lusitaniens en voulurent approcher, ils attelerent leurs chariots, & mirent le feu aux laines. Les bœufs qui les traînoient, effraïés par la flâme & par la fumée, entrerent en fureur, & se jetterent dans les rangs des Lusitaniens, qu'ils rompirent. Les Vetons & leurs alliés les chargerent dans cet instant, & les taillerent en pieces. Amilcar accourut vainement à leur secours. Les Vetons enflés de leur victoire, fondirent avec impetuosité sur ces troupes, & les mirent en fuite. Amilcar au desespoir de leur lâcheté, après avoir fait tout ce qu'un grand capitaine & un brave soldat pouvoit faire, succomba lui-même, & perit sur le champ de bataille.

Dès qu'on eut appris sa mort à Carthage, on s'assembla pour lui nommer un Successeur. Annibal son fils qui s'y étoit rendu, ranima par sa présence la faction Barcine, qu'on appelloit ainsi parce qu'Amilcar Barca en avoit été le Chef, & fit malgré la faction Edoise qui lui étoit opposée, nommer au Gouvernement d'Espagne, Adrusbal son beau-frere, homme intelligent, & propre à conduire les Espagnols, dont il connoissoit le caractere.

Adrusbal, après la mort de son beau-pere Amilcar, ramassa les débris de son armée, & arrêta par sa bonne contenance les progrès des rebelles. Ensuite il se rendit à Carthage, qu'il abandonna bientôt pour dissiper les idées désavantageuses que Hannon, chef de la faction Edoise, donnoit au Senat, de lui & de son beau-frere Annibal. Hannon insinuoit au peuple que l'un & l'autre aspiroient à la tyrannie. Les Republicains sont ombrageux, & Adrusbal les connoissoit. Il partit pour l'Espagne, où il attira peu de tems après le jeune Annibal malgré Hannon, qui voulut s'y opposer. Annibal fut reçu de l'armée avec une joie inconcevable. Il étoit hardi, infatigable, insensible au plaisir, avide de gloire, & ardent dans tout ce qu'il entreprenoit. Son beau-frere le fit son Lieutenant; ils marcherent tous deux contre les Focéens, mais les Vetons leurs alliés les secoururent, & contraignirent les Generaux Carthaginois à se retirer. Ce mauvais succès ne les rebuta point, & ils rétablirent leur armée. Les Lusitaniens étant venus se ranger sous leurs drapeaux, ils attaquerent les Focéens, qu'ils firent presque tous passer au fil de l'épée.

Cette cruelle vengeance n'étonna point les Vetons, ni le reste de leurs alliés. Plus furieux qu'abbatus du malheur des Focéens, ils resolurent de verser jusqu'à la derniere goute de leur sang pour les venger. Ils choisirent Tago Lusitanien d'origine, pour leur General. Tago, à l'intrepidité & à l'experience joignoit la haine des Carthaginois, dont l'ambition étoit un obstacle à la sienne. Il entra dans la Turditanie, & désola toute cette Province. Adrusbal n'eut pas le tems de s'opposer à cette premiere fureur, mais bien-tôt il le joignit, le combatit & le fit prisonnier. Alors les Vetons implorerent la clemence d'Adrusbal qui leur pardonna, afin de pouvoir regler plus tranquillement les affaires d'Espagne, sur laquelle les Romains commençoient à jetter les yeux. Jaloux des avanta-

ges que les Carthaginois en retiroient, ils envoïerent des Ambassadeurs à Adrusbal, pour le prier de borner ses conquêtes à l'Ebre, & de ne rien entreprendre sur les terres des Sagontins, quoiqu'ils fussent audelà de cette riviere. Adrusbal qui méditoit de plus hauts projets, mais qu'il n'étoit pas en état de faire éclater encore, reçut favorablement les Ambassadeurs Romains, & les renvoïa contens. Cependant il ne discontinua point ses préparatifs de guerre. Il y travailloit avec ardeur depuis trois ans, lorsqu'un Esclave de ce Tago, qu'il avoit fait mourir, le poignarda au pied des Autels, dans le tems qu'il offroit aux Dieux un sacrifice pour le succès de ses vastes desseins. Cet homme fut saisi: on lui fit souffrir des tourmens affreux, mais insensible à la douleur, & ravi d'avoir vengé son maître, il expira en insultant aux Afriquains.

Adrusbal fut généralement regretté. C'est lui qui fit bâtir la nouvelle Carthage, ou Carthagene, dans le Païs des Contestains. Silius Italicus en attribüe l'honneur à Teucer. Justin qui est de son opinion dit que ce Prince au retour de la guerre de Troye, fut jetté par la tempête sur le rivage où cette Ville est située, & que delà il passa dans la Galice. Mais il ne bâtit point Carthagene. Cette Ville tire son nom de Carthage, qui ne fut ainsi appellée que trois cens soixante ans après la destruction de Troye. Toutefois il se peut qu'Adrusbal ne fit qu'augmenter & ériger en Ville quelque Bourg qui étoit dans le même endroit. Le Port en est extrêmement commode, à cause des collines qui l'entourent de tous côtez, & qui le deffendent des tempêtes.

L'Armée déclara pour Successeur d'Adrusbal, Annibal son beau-frere. Plusieurs prétendoient au Gouvernement d'Espagne. La faction Edoise se réveilla, & fit tous ses efforts pour empêcher qu'on ne confirmât à Carthage le choix de l'Armée ; mais le Senat, sans s'arrêter aux brigues contraires, l'approuva, malgré la grande jeunesse d'Annibal, qui n'avoit encore que vingt-six ans. Sa valeur, ses talens pour la guerre, & sur tout cette noble confiance qui perd quelquefois les Héros, mais qui les accompagne toujours, & qui en impose à tous les hommes, frapoient les Carthaginois: ils joignoient encore le souvenir des services du pere à l'admiration des qualitez brillantes du fils.

Les Lusitaniens le regardoient comme leur éleve. Il étoit né, pour ainsi dire, parmi eux. Annibal connoissoit leurs mœurs & leurs coutumes, & ils esperoient de joüir sous son Gouvernement des mêmes avantages qu'ils avoient goûtés, sous Amilcar & Adrusbal. Ils ne se trompoient point. Braves & guerriers comme ils étoient, ils devoient tout attendre d'Annibal, qui estimoit le courage, & qui d'ailleurs avoit besoin de leur secours, pour exécuter les projets que son pere & son beau-frere avoient conçûs.

Pour achever de gagner leur confiance & celle des Espagnols, il épousa dans la Betique une Princesse nommée Himilcé. Il retira deux avantages considérables de ce mariage. Le premier étoit les richesses immenses qu'elle lui apporta en dot, & dont il se servit utilement pour hâter les préparatifs de guerre qu'il faisoit contre les Romains. Le second fut l'amitié des Peuples, qui ne virent plus en lui le Carthaginois qu'ils haïssoient naturellement, mais le mari & le fils d'une Espagnole, auquel ils ne balancerent

plus de fournir ce qui lui étoit nécessaire, pour l'exécution de ses desseins.

Avant que de les faire éclater, il punit les Vaccéens qui s'étoient révoltés, & marcha pour châtier les Vetons. Au bruit de sa marche, tous ceux qui habitoient la Campagne, coururent s'enfermer dans leur capitale, que l'on croit être Salamanque. Annibal les y assiega, & les força à lui demander la paix, qu'il leur accorda à condition qu'on lui païeroit une certaine somme d'argent en deux termes. L'extrémité où ils étoient réduits, leur fit accepter avec joie les conditions qu'Annibal leur imposa; mais dès qu'il eut levé le Siege, ils refuserent de tenir leurs engagemens, comptant sur le secours de quelques Lusitaniens, qui oubliant l'alliance qu'ils avoient contractée avec les Carthaginois, & ce qu'ils devoient à Annibal en particulier, à leurs compatriotes, & à eux-mêmes, embrasserent sans aucune raison le parti des Vetons leurs anciens ennemis.

Annibal en fut bien-tôt informé. Ne voulant point laisser d'ennemis derriere lui, il revint devant Salamanque, dans la résolution de raser la Ville, & d'exterminer les Vetons: mais comme ils lui opposerent une résistance plus vigoureuse qu'il ne croïoit, & qu'elle pouvoit retarder, peut-être même éventer ses desseins, il consentit à un second traité de paix, aux conditions que les Vetons lui livreroient leur Ville, & qu'ils en sortiroient sans armes. Les Vetons n'accepterent cette proposition que pour surprendre Annibal. Ils abandonnerent la place, lui remirent une partie de leurs armes, & cacherent l'autre sous les habits de leurs femmes. Mais dès qu'ils furent en rase Campagne ils les reprirent, & vinrent fondre à l'improviste sur les Carthaginois.

Dans les premiers momens de cette surprise, les Vetons tuerent un grand nombre de Soldats, qui ne songeoient pas même à se deffendre. Annibal ne pouvoit comprendre ce que c'étoit, & d'abord il s'imagina qu'il s'agissoit de quelque querelle survenuë entre ses troupes composées de differentes Nations. Il y accourut pour y remedier: il fut bien étonné de voir les Vetons égorger ses troupes, & les poursuivre avec des efforts qui tenoient de la fureur. Alors il arrête ses Soldats; il donne des ordres pour faire prendre les armes au reste de l'armée; sa présence rassure ceux qui d'abord avoient été effraïés: honteux de leur terreur, & furieux du massacre de leurs camarades, ils attaquent, pressent, enfoncent les Vetons, & en font un horrible carnage. Annibal touché de l'intrépidité avec laquelle ils se deffendoient, ordonna aux siens de les épargner; mais emportés par l'ardeur du combat, ils massacrerent impitoiablement tous ceux qui tomberent sous leurs mains. Il n'y en eut qu'un très petit nombre qui pût profiter de la clémence d'Annibal.

Les Vetons soûmis, Annibal ne songea plus qu'à porter la guerre en Italie. Pour avoir un prétexte de rompre la paix avec les Romains, il insulta leurs Alliez en Espagne, & assiega enfin Sagonte, dont les Habitans aimerent mieux se brûler avec leur ville, leurs richesses, leurs femmes, & leurs enfans, que de se rendre aux Carthaginois. Les Romains envoïerent trois fois à Carthage pour se plaindre de cette infraction de la paix, sans obtenir aucune satisfaction.

Fabius, chargé la derniere fois de l'ambaſſade, fut introduit dans le Senat de Carthage. Après de vaines conteſtations, voiant qu'on ne répondoit rien qui tendît à ſatisfaire Rome, il releva le pan de ſa robbe; *nous portons*, dit-il, *la paix & la guerre, l'un & l'autre parti nous ſont indifferens: Choiſiſſez. Choiſiſſez vous même*, répondirent fierement les Carthaginois. *Eh bien voilà la guerre*, répartit Fabius, en lâchant le pan de ſa robbe. Enſuite il ſortit de Carthage, paſſa en Eſpagne, où il engagea quelques peuples dans l'alliance de Rome qui ſe hâta de faire tous les préparatifs de cette guerre.

Annibal de ſon côté aiant reglé les affaires de ſon gouvernement dans lequel il laiſſa ſon frere Adruſbal, partit enfin pour l'Italie, avec une armée de quatre-vingt-dix mille hommes de pié, dont une partie étoient Eſpagnols ou Luſitaniens. Tite-Live nous apprend que ces derniers étoient commandés par Viriatus, homme moins recommandable par ſa grande naiſſance, ſes richeſſes, & ſon crédit, que par ſon courage, ſa généroſité & ſa valeur. Silius Italicus * nous confirme la même choſe dans le dénombrement qu'il fait, en ſon troiſiéme Livre, des peuples Iberiens qui ſuivirent Annibal en Italie.

Au reſte ce Viriatus eſt different de celui qui fit la guerre aux Romains pendant l'eſpace de quatorze ans.

Sa cavalerie montoit à dix ou douze mille chevaux. Les Vetons & les Luſitaniens, ou pour parler plus exactement, les Habitans d'entre le Douro & le Minho en faiſoient une bonne partie. Outre cette puiſſante armée, Annibal fit appareiller une flote pour garder les côtes de l'Eſpagne, & pour paſſer des convois en Italie en cas de beſoin. Il obligea auſſi les principaux de la Nation Eſpagnole d'envoier en ôtage leurs enfans dans la Citadelle de Sagonte qu'il avoit fait relever, & dont il avoit confié le Gouvernement à Boſtar, homme ſage & prudent.

Toutes ces meſures étant priſes, il fait la revûë de ſon armée, & va camper ſur les bords de l'Ebre. Après s'être repoſé quelques jours, il paſſe cette riviere, ſoûmet les peuples qui ſont en deça, dompte les Pyrenées, force les Gaulois, & les engage dans ſon parti, traverſe le Rhône, franchit les Alpes, & entre enfin en Italie où il établit le théatre de la guerre. Cette rapidité étonne les Romains ſans les déconcerter. Publius Scipion qui alloit chercher Annibal en Eſpagne, fut obligé de revenir ſur ſes pas, & d'aller à ſa rencontre, à la deſcente des Alpes, tandis que ſon frere Cneius alloit en Eſpagne pour combatre Adruſbal. Les Romains & les Carthaginois ſe rencontrerent bien-tôt. On en vint aux mains ſur les bords du Tecin. Le combat fut long & opiniâtre. Les deux Généraux emploïerent tout ce que la valeur, la prudence, & l'art de la guerre ont de reſſources: mais la fortune décida en faveur des Carthaginois; les Romains furent taillés en pieces: Scipion fut bleſſé dangereuſement, & il eut même péri ſans le ſecours de ſon fils, depuis ſurnommé l'Afriquain ou le grand Scipion, qui l'arracha tout ſanglant des mains des ennemis.

Le Conſul Sempronius, qui étoit en Sicile, avoit battu deux fois les flotes de Carthage, & il ſe prépa-

* *Hos Viriatus agit, Luſitanumque remotis*
Extractum luſtris primo Viriatus in ævo
Nomen Romanis factum poſt nobile damnis.

roit à passer en Afrique, mais il lui falut abandonner ce dessein pour obéïr au Senat qui lui envoïa des ordres précis de courir promptement au secours de son Collegue. Il ne fut pas plus heureux que lui à la bataille de Trebie, qu'il perdit par son imprudence. Flaminius, Consul pour la seconde fois, homme vain, téméraire, enorgueilli par son premier Consulat & par la faveur du peuple, fut ensuite nommé pour commander l'armée qu'on destinoit contre Annibal. Le Capitaine Carthaginois connoissant le génie boüillant & présomptueux du Consul, l'attira à un combat général près du Lac de Trasimene, où il le défit entierement. Les Lusitaniens rendirent à Annibal des services importans dans cette bataille, dont Silius * fait mention dans son cinquiéme livre. Il resta quinze mille Romains sur la place, & il y eut presqu'autant de prisonniers. Le Consul même y fut blessé d'un coup de lance. Après cette victoire Annibal traversa, sans trouver aucun obstacle, une grande partie de l'Italie, qu'il mit à feu & à sang; ensuite il se jetta dans la Poüille, & s'arrêta entre Arpos & Luceria.

Rome fut étonnée, mais non pas abatüe de cette défaite. Fabius Maximus, qu'on créa Dictateur, arrêta par son flegme l'ardeur impétueuse d'Annibal. C'étoit le seul moïen de le vaincre sans hasarder le salut de Rome. Le Carthaginois en sentit toute la conséquence; mais le peuple Romain mécontent des lenteurs de Fabius, calma les inquiétudes d'Annibal. La prudence du Dictateur fut traitée de foiblesse. On partagea donc son autorité avec Marcus Rufus Minutius, Général de la Cavalerie, qui étoit tel que le peuple le souhaitoit, plein de confiance & de hardiesse. On lui envoïa en même tems des ordres pour combatre. Minutius obéït, & l'aïant fait en téméraire, il en fut puni par sa défaite. Sans la prudence de Fabius, qui le secourut à propos, Annibal l'eut même fait prisonnier, & eut taillé en pieces toute son armée. Cette disgrace tourna à l'avantage de Minutius. Il reconnut combien il étoit encore éloigné de l'habileté du Dictateur, auquel il remit le commandement de toute l'armée, & cette démarche lui fit autant d'honneur qu'une victoire.

Minutius depuis ce jour ne voulut plus se mêler que de son emploi de Général de la Cavalerie. Il ne regla plus sa conduite que sur les avis de Fabius, qui termina heureusement la campagne, sans qu'Annibal eût remporté sur lui le moindre avantage.

Ce n'étoit point assez pour le peuple Romain. Aussi ôta-t'on l'année suivante le commandement à Fabius, pour le donner à Lucius Emilius Paulus, & à Caius Terentius Varro. Celui-ci que la fortune avoit élevé à la Dignité du Consulat, étoit aussi rempli de lui-même que Flaminius. Il ne fut pas plûtôt en présence des Carthaginois, qu'il leur livra le combat, contre le sentiment d'Emilius son Collegue, aussi circonspect que l'autre étoit imprudent.

* *Nec fati melior Mamercus corpore toto*
Exolvit pœnas, nulli non saucius hosti
Namque per adversos, qua Lusitana ciebat
Pugnas dira manus, raptum cum sanguine Telli
Signiferi, magna vexillum mole ferebat,
Et trepida infelix revocabat signa suorum.
Sed furiata cohors ausisque accensa superbis
Quodcumque ipsa manus gestabat missile, quidquid
Præbebat Tellus, sparsis non parca telis
Injecit pariter pluresque in corpore nullo.

Jamais le peuple Romain n'avoit été frappé d'une plaïe aussi terrible. Quarante mille Citoyens resterent sur la place avec le Consul Emilius, & tout ce que Rome avoit de brillante jeunesse. C. Servilius homme Consulaire y périt de la main de Viriatus*, qui fut tué lui même par le Consul Emilius. La journée de Cannes, (c'est l'endroit où se donna cette sanglante bataille) eut été le dernier jour de Rome, si Annibal eut sçû profiter de sa victoire. Mais ce Capitaine, dont la prudence n'avoit jamais été en défaut, s'aveugla tout d'un coup : il ne sentit point tous ses avantages : au lieu de marcher à Rome, où tout étoit plongé dans la tristesse & la consternation, il se retira à Capoüe, & son courage s'endormit au milieu des plaisirs de cette ville voluptueuse.

Les Romains étonnés de sa conduite oserent dès ce moment esperer le salut de leur Patrie. Les Consuls mirent sur pié de nouvelles armées. On envoïa des secours de tous côtés. Sur ces entrefaites, le jeune Scipion enleva Carthagene aux ennemis, & soûmit presque toute l'Espagne. Claudius Nero & Livius Salinator défirent Adrusbal qui fut tué en combattant. Il étoit passé en Italie pour soûtenir son frere Annibal, qui voïant chaque jour déperir son armée se retira au fond de l'Italie. Le jeune Scipion fut fait Consul, & porta la guerre en Afrique. Carthage épouvantée rappelle Annibal pour l'opposer à ce jeune conquerant. On combattit, & Scipion triompha. Les Carthaginois de superbes vainqueurs deviennent humbles supplians ; ils demandent la paix, & on la leur accorde aux conditions qu'ils abandonneront la Sicile, les Baleares, & toute l'Espagne.

Environ 3803. du m. 687. de Cart. 552. de Rom. 201. a. J. C.

Ces conditions étoient dures ; mais il falut les accepter pour sauver la République de Carthage, & les Romains n'en voulurent rien rabattre. L'abaissement, où les Carthaginois les avoient réduits, les rendoient plus infléxibles. Ils voulurent les punir d'avoir appris aux autres nations que les Romains n'étoient pas invincibles.

Pendant le cours de cette guerre, aussi longue que cruelle, les Lusitaniens rendirent des services importans aux Carthaginois. De tous les differens peuples qui composoient leurs armées ; ils contribuerent le plus à leurs victoires. Ils supportoient avec une patience admirable la faim, la soif, & toutes les fatigues de la guerre. Les périls les plus évidens loin de les rebuter, les rendoient plus ardents à chercher l'occasion de se signaler, & malgré leur fierté naturelle, & le penchant excessif qu'ils avoient pour l'indépendance, ils observoient éxactement la discipline militaire : aussi n'étoit-ce point l'espoir du butin qui les avoit engagés à suivre Annibal ; mais l'amour de la gloire, le desir de se mesurer avec la Nation du monde qui passoit pour la plus brave, & l'hon-

* Voici comment Silius Italicus décrit cette action dans le dixiéme Livre de son Ouvrage.

Pereundi Martius ardor
Atque animos jam sola dabat fiducia mortis
Cum Viriatus agens telis regnator Iberæ,
Magnanimus terræ, juxta, atque ora furentis
Obtruncat Pauli, fessum certaminis hostem.
Heu dolor! heu lachrimæ! Servilius optima belli ;
Post Paulum belli pars optima corruit ictu
Barbarico, magnamque cadens leto addidit uno
Invidiam Cannis : tristem non pertulit iram
Consul, & insani quamquam contraria venti
Exarmat vis, atque obtendit pulvere lucem
Squallentem rumpens ingestæ torvus arenæ
Ingreditur nimbum, ac ritu jam moris Iberi,
Carmina pulsata fundentem barbara cetra
Invadit, lævaque fodit vitalia mamma.

neur de ſervir ſous un chef tel que lui. Les Romains acharnez contre ce grand homme, le pourſuivirent juſque dans la Cour de Pruſias, Roi de Bithinie. Ne pouvant leur échaper, il aima mieux terminer ſes jours par le poiſon, que de tomber vivant entre les mains de ces cruels ennemis. Les Hiſtoriens latins ſont forcés de rendre juſtice à ſes vertus militaires : mais ils le peignent en même tems fourbe, avare, ſanguinaire & impie : portrait qui ſemble plûtôt l'ouvrage de la haine, que de la vérité. Les Romains l'avoient trop craint pour en laiſſer une idée avantageuſe à la poſterité.

Ans de Rome 572. Ans avant Jeſus-Chriſt, 182.

La défaite des Carthaginois rendit les Romains maîtres de l'Eſpagne, qu'ils diviſerent en deux Provinces, en ulterieure & en citerieure ; dans leſquelles ils envoïerent des Préteurs pour les gouverner. Marcus Portius Cato Cenſorinus, fut un des premiers qu'on y envoïa. Il fit la guerre contre les Luſitaniens ; mais après quelques legers combats, qui coûterent peu de ſang, il gagna ce Peuple par ſes manieres libérales & généreuſes, & les attacha à la République, & cette diſpoſition des Luſitaniens dura autant que ſon Gouvernement. Mais dès qu'il eût quitté l'Eſpagne ils ſe révolterent contre Scipion Naſica. Pendant qu'il gouvernoit dans l'Eſpagne ulterieure, Lucius Digitus commandoit dans la citerieure.

La haine que les Luſitaniens avoient conçûë contre Naſica étoit des plus fortes, ils ſe liguerent avec les Celtiberiens, peuple groſſier & prêt à tout ſacrifier pour ſa liberté, qui trouvoit auſſi le joug des Romains inſuportable, & cherchoit l'occaſion de s'en affranchir. Ces deux Peuples, naturellement guerriers, unirent leurs forces, & ſe mirent en campagne. Leur armée étoit nombreuſe, & compoſée des plus braves ſoldats des deux Nations. Ils ſe jetterent ſur les terres des Alliés des Romains, y enleverent le bétail, ſaccagerent les campagnes, & brûlerent tous les Villages qui en dépendoient. Scipion allarmé de leurs progrès ſe mit en état d'en arrêter le cours. Il chercha les Luſitaniens qui ne demandoient pas mieux que d'en venir aux mains ; mais ſoit qu'il les craignît, ſoit qu'il eſperât de les laſſer, il évita, dès qu'il fut à portée d'eux, d'en venir à une action générale.

Cette circonſpection penſa le perdre. Sa prudence avoit un air de lâcheté, du moins aux yeux de ſes alliés. Ils s'en plaignirent, & le menacerent de paſſer dans le parti des ennemis. Scipion ſe détermina alors à tenter quelque action d'éclat pour les contenir. Confirmé dans cette réſolution, il prit toutes ſes meſures pour combattre avec ſuccès. Il ſe poſta avantageuſement, anima ſes troupes à ſuivre ſon éxemple, & chargea les ennemis avec toute la valeur poſſible. Les Luſitaniens le reçurent avec intrépidité. La gloire excitoit les Romains, & l'amour de la liberté, les Luſitaniens. Les Romains laſſés & preſſés de tous côtés commencent à plier. Les Luſitaniens les pouſſent vivement. Le carnage augmente à chaque inſtant. Le déſordre ſe met parmi les Romains. Leurs Alliés prennent la fuite, & Scipion eſt forcé de les ſuivre, & d'abandonner ſon camp.

La perte de cette bataille ſembloit devoir entraîner celle de tous les Romains qui étoient dans l'Eſpagne ; mais la vigilance & la fermeté de

Scipion prévint ce malheur ; ou pour mieux dire, les Lusitaniens ébloüis de leur victoire, n'en sçurent point profiter. Tandis qu'ils se livroient sans réserve à la joie & aux plaisirs, Scipion ramassoit le débris de son armée, & levoit de nouvelles troupes pour se venger de sa défaite. Dès que tout fut prêt, il se remit en campagne, & fit vœu de consacrer à Jupiter Capitolin les dépoüilles les plus précieuses des ennemis, s'il remportoit la victoire. Instruit du pouvoir que toute sorte de religion a sur les esprits, il dit à ses soldats que les augures étoient pour lui ; qu'ils marchassent avec confiance aux ennemis ; qu'il étoit sûr de les vaincre pour peu qu'ils se comportassent en gens qui servoient sous les aigles romaines ; qu'ils alloient combattre une troupe de Barbares, sans ordre, sans discipline, & qui n'avoient pour toute valeur qu'une fureur aveugle. Après ce discours, il fit sonner la charge. Le succès répondit à ses espérances : les Lusitaniens furent mis en déroute ; il en demeura un grand nombre sur la place, & le reste n'osa pas même se r'allier, de crainte d'être poursuivis avec plus d'ardeur.

Cette victoire calma pour quelque tems les troubles de l'Espagne, que Scipion quitta pour aller à Rome, où après avoir accompli son vœu, il triompha des Lusitaniens. Marcus Fulvius Nobilior succeda à Digitus au Gouvernement de l'Espagne Citerieure, & Caius Flaminius obtint celui de l'Ulterieure. Les Lusitaniens resterent tranquilles pendant tout le tems de sa Préture. Les Vetons, toujours remuants & inquiets ne les imiterent point, & ils eurent lieu de s'en repentir. Flaminius remporta sur eux une victoire qu'ils païerent tous de leur liberté. Quelques-uns attribuent cette victoire à Marcus Fulvius, & dans ce cas-là, il auroit aussi commandé dans l'Espagne Ulterieure ; ainsi que son Successeur Lucius Paulus Emilius, surnommé le Macedemonien, pour avoir vaincu Persée, & fait prisonnier ce Roi de Macedoine, qu'on vit dans Rome suivre, chargé de fers, le char de son Vainqueur.

Ans de Rome, 586. Ans avant Jesus-Christ. 168.

Ce Romain se mit en tête de réduire sous la puissance de la République, les Batestains. Les Lusitaniens par un principe d'équité accoururent à leur secours. Ils batirent les Romains, mais après leur victoire s'étant divisés en plusieurs corps, Lucius Emilius qui avoit ralié son armée, les attaqua les uns après les autres, & les vainquit. Ainsi les Lusitaniens s'apperçûrent à peine, qu'ils avoient été vainqueurs. Cette action dans laquelle ils perdirent leurs meilleures troupes, se passa auprès de Lyçon, Ville dont il ne reste plus aucuns vestiges.

Quelques Auteurs, qui s'appüient de Velleius Paterculus, prétendent que Lucius Emilius obtint, à cause de cette victoire, le triomphe ; mais Tite-Live qui rapporte ce fait, & qui parle des prieres que le Senat ordonna pour remercier les Dieux des succès heureux d'Emilius, ne fait aucune mention de son triomphe, non plus que Plutarque, porté à loüer volontiers ce Romain. D'ailleurs Marcus Verius Flaccus n'en parle point dans ses Tables Capitolines ; ce qui semble décider la question.

Tite-Live assure que cette victoire qui coûta dix-huit mille hommes aux Lusitaniens, & trois mille prisonniers, avec tout leur bagage, humilia tellement les Espagnols, qu'ils n'oserent plus remuer. Mais cette tran-

quillité dura peu. Caius Catinius, & Lucius Manlius furent envoïez en Espagne pour y commander. Les Celtiberiens dans l'Espagne citerieure, & les Lusitaniens dans l'ulterieure prirent les armes, harcelerent les Alliés des Romains, ravagerent les campagnes, pillerent & mirent en cendres une partie de leurs meilleures Villes.

Caius Catinius, dont on avoit prorogé la Préture, arma à son tour & défit les Lusitaniens auprès d'Aste. Six mille y furent tués sur la place, le reste fut mis en fuite, & leur camp brûlé. Après cette victoire le Général Romain conduisit ses legions pour assieger Aste, qui lui coûta beaucoup moins à prendre, que le camp qu'il venoit de forcer : mais il y fut blessé, & peu de jours après il mourut sous le Consulat de Septimius Posthumius Albinus, & de Quintus Martius Philippus.

Le Senat informé de la mort de Catinius, fit partir promptement Caius Calpurnius Pison pour l'Espagne ulterieure. Il se mit en chemin avec Lucius Quintus Crispinus, qu'on envoïoit commander dans la citerieure, avec ordre, s'il étoit nécessaire, de joindre leurs forces. En effet, au commencement du Printems, Crispinus tira ses troupes de leurs quartiers d'hiver, & joignit Pison dans la Beturie, partie de la Betique qui s'étend depuis les Montagnes de Mariane, jusqu'à la Guadiane. Ils entrerent ensemble dans la Carpetanie, où les Lusitaniens, & les Celtiberiens, qui s'étoient aussi joints, avoient établi leur camp. Les uns & les autres étoient animés par l'espoir du butin & de la gloire. Un jour les Fourageurs de l'une & l'autre armée se rencontrerent près des villes d'Hippone & de Tolede, & ils en vinrent aux mains. Comme l'action se passoit près des deux camps, chacun envoïa du secours aux siens. Insensiblement les deux armées entieres y accoururent par pelotons, & l'action devint générale. Les Romains furent batus, & contraints de rentrer avec précipitation dans leur camp. Si les Lusitaniens l'eussent attaqué dans cet instant, les Romains étoient perdus sans ressource ; mais fatigués de la longueur du combat ils differerent de le faire jusqu'au lendemain.

Les Romains qui avoient perdu leurs meilleures troupes, profiterent de l'obscurité de la nuit pour décamper, se voïant hors d'état de soûtenir un second combat. A la pointe du jour les Lusitaniens qui ne s'étoient point apperçus de la retraite de leurs ennemis, se rangerent en bataille, & s'avancerent avec une contenance fiere, vers les retranchemens : ils furent fort étonnés de n'y trouver personne. Ils s'en retournerent dans leur camp, où ils passerent quelques jours dans les danses & dans les festins. Puis ils prirent leur route du côté du Tage, & rentrerent dans la Lusitanie, chargés des dépoüilles de cinq mille Romains qui avoient été tués dans la bataille. Les Celtiberiens retournerent aussi dans leur païs, pour y joüir de leur gloire, & des richesses qu'ils avoient enlevées aux Romains, & à leurs Alliés.

Pour les Préteurs, abatus & consternés ils coururent chacun dans les villes de leurs départemens, pour retenir les esprits, qui commençoient à remuer en faveur des Lusitaniens, & pour lever des troupes : ce qu'ils exécuterent avec une diligence incroïable. Dès qu'elles furent en état, ils revinrent chercher les Lusitaniens,

qui au bruit de leur marche s'avancerent aussi à grandes journées vers eux, résolus de tenter une seconde fois la fortune d'un combat. La victoire, qu'ils avoient remportée peu de tems auparavant enfloit leur courage, & le desir d'effacer la honte d'une défaite animoit celui des Romains. Le combat fut long & sanglant. Trente-cinq mille Lusitaniens y perdirent la vie, quatre mille prirent la fuite, & trois mille se retirerent sur une montagne. Les Romains ne perdirent que peu de monde. Les Généraux le lendemain firent publiquement l'éloge des Chevaliers, & des Centurions, avoüant que c'étoit à eux que la victoire étoit dûë. En effet ils s'étoient comportez avec autant de prudence que de valeur. Ils avoient ramené à la charge à plusieurs reprises les Soldats épouvantés. Sans leur fermeté tout eut été perdu. Cette victoire fut remportée sous le Consulat d'Appius Claudius, & de Marcus Sempronius. L'année suivante sous celui de Publius Claudius, & de Lucius Portius, les Lusitaniens aïant encore été battus, la tranquillité fut rétablie dans l'Espagne ulterieure. Dès que les Préteurs furent arrivés à Rome ils obtinrent les honneurs du triomphe. Pison triompha le premier des Lusitaniens & des Celtiberiens, & peu de jours après Lucius Quintus triompha des mêmes peuples.

Cneïus Bebius Pamphilus, & Lucius Emilius Paulus étant Consuls, l'Espagne échût en partage à Terence Varron, & à Publius Longus Sempronius. Celui-ci fut presque toujours malade pendant le tems de sa Préture, & mourut dans l'exercice de cette charge, qui fut donnée après sa mort à Publius Manlius. L'histoire a negligé de parler du détail de la guerre qu'il soûtint contre les Lusitaniens. Il y a apparence que ce fut peu de chose. A. Posthumius Albinus, & Calpurnius Pison étant revêtus de la Dignité Consulaire, Lucius Posthumius Albinus fut nommé Préteur de l'Espagne ulterieure, & Tiberius Sempronius Gracchus, de la citerieure. On dit qu'il y soûmit à la domination Romaine jusqu'à deux cens villes.

Les Lusitaniens qui s'étoient refaits de leurs dernieres pertes, rompirent la paix, & déclarerent la guerre aux Romains. Les Vaccéens, & tous les Braccares entrerent dans leur ligue. Albinus n'attendit pas que cet orage fut entierement formé pour attaquer la Lusitanie. Il marcha même droit à Brague, où les ennemis assemblés attendoient, que tous leurs préparatifs fussent achevés pour se mettre en campagne. L'arrivée imprévûe des Romains les étonna. Gracchus pendant ce tems-là assiega & prit Munda. Albinus envoïa un détachement pour reconnoître les Lusitaniens, qui en firent partir en même tems un de leur côté pour reconnoître les Romains. Tous les deux se rencontrerent à une distance peu éloignée des deux Camps. Le bruit des combattans y parvint bien-tôt. On courut de part & d'autre, chacun au secours des siens, & il arriva dans cette occasion, ce qui étoit déja arrivé quelques années auparavant ; le combat particulier devint general : on combatit jusqu'à la nuit avec une égale fureur, & l'on fut contraint de se séparer sans que la victoire se fût déclarée pour aucun parti. Albinus attentif, hardi, & instruit que de la vigilance dépendent presque tous les succès de la guerre, au lieu de s'a-

bandonner au repos, rallie ses troupes, & les exhorte à se tenir sous les armes pour prévenir toute surprise, & pour recommencer à la pointe du jour la bataille. En effet quelques heures avant que le soleil parût, il les mena pour attaquer le camp des ennemis, qu'il trouva ensevelis dans le sommeil; il profita de leur profonde sécurité, en égorga une grande partie, & fit le reste prisonnier. Peu échaperent à la mort ou aux fers. On prétend qu'il fit périr dans cette occasion quarante mille Lusitaniens. Dès qu'il fut de retour à Rome, il y obtint les honneurs du triomphe. Quelque tems auparavant Tiberius Sempronius Gracchus y avoit triomphé des Celtiberiens. Ce fut ce Sempronius qui épousa Cornelie, fille du grand Scipion, & mere des Gracques. Sous son Gouvernement Numance fit pour la premiere fois alliance avec les Romains.

Rien n'étoit capable d'abatre le courage des Lusitaniens. Un amour immense de la liberté, & une valeur indomptable formoient leur principal caractere. La puissance redoutable des Romains, leurs défaites fréquentes, n'étoient point des motifs assez pressans pour les contenir. Aussi-tôt qu'ils avoient reparé leurs malheurs, ils rentroient en campagne: & dans tous les projets qu'ils formoient, ils ne se contentoient pas d'avoir seulement en vûe la liberté de la Lusitanie, ils méditoient encore celle de toute l'Espagne.

Ce fut-là le motif qui leur fit rompre la paix avec les Romains. Ils élurent pour General Apimano, simple Citoïen de Braque, à qui la nature avoit donné de grands talens pour la guerre, qu'il avoit cultivés avec soin, & perfectionnés par l'expérience. A peine se vit-il à la tête des Lusitaniens, qu'il engagea les peuples voisins à venir se ranger sous ses étendarts. Flatés par les loüanges qu'il leur donna, & séduits par l'espérance de la victoire, qu'il leur promettoit avec un air singulier de confiance, ils se laisserent persuader, chasserent les Romains de leurs terres, & vinrent le joindre.

Le Préteur Romain, (on ignore son nom) prévoïant les conséquences de cette révolte, assembla à la hâte ses troupes, & s'avança vers la Lusitanie, esperant de dissiper cet orage nouveau par sa seule présence. Il ne pouvoit s'imaginer que les Lusitaniens soldats ramassés à la hâte & sans experience, qu'il croïoit incapables d'observer aucun ordre, tinssent devant ses troupes aguérries, & bien disciplinées. Dans cette idée qui lui coûta cher, il ne prenoit que de foibles mesures. Apimano au contraire actif & infatigable, tenoit son armée toûjours en haleine. Il se campoit avantageusement, punissoit avec séverité ceux qui osoient un moment se relâcher de la discipline qu'il avoit établie, couroit de rang en rang, & ranimoit le courage des soldats par ses discours & par ses largesses. Avant de les exposer à une bataille, il les accoûtuma à voir & à connoître l'ennemi par de petits combats, d'où ils sortoient presque toujours victorieux. Ces avantages, quoique legers, les rendoient plus fiers, & leur donnoit du mépris pour les Romains. Lorsqu'Apimano vit qu'ils étoient tels qu'il les souhaitoit, il vint présenter la bataille au Général Romain qui comptant sur la victoire, regardoit les moindres délais comme autant de momens dérobés à son triomphe. L'action fut vive, les

Romains furent batus & forcés d'abandonner leur camp, où les Lusitaniens trouverent de grandes richesses. Les Romains n'étoient plus ce peuple ennemi du faste, qui méprisoit les richesses. Ils étoient devenus esclaves de l'avarice & du luxe, sources de la tyrannie, & de la ruine des empires.

Apimano qui avoit permis à ses soldats de piller le camp ennemi, s'appercevant que le butin les rendoit moins vigilans & moins ardens à profiter de la victoire, les assembla, leur représenta combien l'occasion étoit favorable, pour exterminer les Romains, & leur persuada enfin de brûler tout ce qu'ils avoient pris, afin de faire la guerre avec moins d'embarras. Il étoit convaincu qu'une armée n'est en état d'agir avec une certaine activité, que quand elle a peu de bagage, & que la pauvreté du soldat fait souvent sa valeur. Apimano leur peignit avec avantage la fortune brillante, qui les attendoit en chassant les Romains de l'Espagne. Aux titres glorieux de Libérateurs de la Patrie, il joignoit ceux de possesseurs des trésors immenses, que les vainqueurs de Carthage avoient amassés. Ebloüis de ce discours, ils sacrifierent des biens réels, à des espérances.

Cependant leur victoire inquiéta vivement la République. On fit partir un nouveau Préteur pour tâcher de réparer les malheurs qu'on venoit d'essuier : mais aussi malheureux que son Prédecesseur, il perdit une bataille où périrent six mille Romains, & où il y eût un nombre égal de prisonniers. Le Général des Lusitaniens profitant des avantages que lui procuroit cette grande victoire, passa la Guadiane, & mit à contribution tout le païs, jusqu'au Détroit.

Les Vetons, qui n'avoient osé remuer depuis leur derniere défaite, prirent alors les armes, secouerent le joug des Romains, & s'unirent à Apimano. Il se préparoit avec ce nouveau renfort à des conquêtes plus importantes, lorsque la mort arrêta le cours de ses vastes projets devant Blatophenice, où il fut tué en escaladant cette Ville. Cette perte fit évanoüir toutes les espérances des Lusitaniens. Ils leverent le siege, & emporterent le corps de leur Général, auquel ils rendirent les derniers devoirs avec une pompe & une magnificence qui répondoient à la haute idée qu'ils avoient de sa vertu & de son courage.

Cependant les Romains se préparoient à faire la guerre à toute outrance; ils étoient las des insultes frequentes qu'ils recevoient de la part des Lusitaniens; la revolte des Vetons les avoit encore irrités; ils vouloient en tirer vengeance à quelque prix que ce fût, & mettre les Lusitaniens hors d'état de leur nuire davantage, persuadez qu'ils ne seroient jamais tranquilles en Espagne, tandis que ce peuple joüiroit de la liberté. Ils nommerent donc Lucius Mummius pour Preteur de l'Espagne ulterieure, & envoïerent dans la citerieure Quintus Fulvius Nobilior Consul, avec une armée Consulaire pour reduire les Celtiberiens, qui à l'exemple des Lusitaniens étoient toujours prêts à saisir la moindre occasion pour prendre les armes.

Appien, au lieu de Fulvius Nobilior, l'appelle mal-à-propos Nobilion, & dit qu'il ne fut en Espagne qu'en qualité de Préteur, en quoi il se trompe également. Fulvius Nobilior étoit réellement Consul, & fut le premier des Romains qui exerça cette charge

au premier de Janvier. Auparavant on créoit les Magistrats vers la fin de Decembre ; mais ils n'en commençoient les fonctions qu'au quinze de Mars. Ce nouveau reglement passa en Loi, & fut constamment observé.

Dès que Nobilior fut arrivé en Espagne, il marcha contre les habitans de la Ville de Segeda, située à l'extrêmité de la Celtiberie. Les Tytyens qui faisoient peut-être partie des Arevaques, & qui s'étendoient le long des sources du Douro, embrasserent leur parti. Les uns & les autres envoyerent leurs femmes & leurs enfans avec tout ce qu'ils avoient de plus precieux chez les Arevaques, qui selon Ptolomée prenoient leur nom de la petite riviere d'Areva, qu'on appelle aujourd'hui Arlancé. Selon les anciens Auteurs, les Arevaques habitoient aussi le long des sources du Douro, & leur nom étoit commun à plusieurs Peuples de la Celtiberie. Ils avoient sous leur puissance plusieurs grandes Villes, dont la plûpart ont été détruites par les Goths & les Arabes. Celles qui subsistent encore ont changé de nom. Une partie de la vieille Castille, le territoire de Valladolid, de Merida, d'Osma, de Burgos, & tout celui de Segovie étoient de leur ressort. Tous ces Peuples choisirent pour leur chef Carus, qui avoit servi dans les armées de la Republique, & qui s'étoit acquis une très-grande reputation par les armes.

Carus malgré son extrême valeur fut vaincu par le Consul Romain, à qui cette victoire couta six mille hommes. La défaite de Carus n'abatit point le courage des Espagnols. Les Numantins entrerent dans la ligue. Fiers, vaillans, & guerriers, ils craignoient la tyrannie des Romains, & ils saisirent cette occasion de leur faire la guerre. Numance leur Capitale étoit située vers le Septentrion à l'extrêmité de la Celtiberie, sur le penchant d'une colline environnée de montagnes de trois côtés ; elle avoit devant elle une plaine vaste & fertile. Elle étoit sans tours ni murailles ; seulement au milieu de la place s'élevoit une Forteresse, où les habitans enfermoient en tems de guerre ce qu'ils avoient de plus precieux.

Trois jours après la victoire remportée sur les Arevaques, le Consul vint camper presque à la vûë de Numance. Les Numantins & leurs Alliés les attaquerent. On combattit avec opiniâtreté ; les Espagnols furent d'abord repoussés avec perte ; mais s'étant ralliez ils revinrent à la charge, presserent de tous côtés les Romains, deja harassés du premier combat, en tuerent un nombre considerable, & obligerent le reste à se retirer en désordre. Nobilior pour pallier la honte de sa défaite, alla faire le siege de la Ville d'Axenia ; mais ce fut sans succès.

Tandis que ces choses se passoient dans la Celtiberie, les Lusitaniens, qui n'ignoroient pas ce que les Romains meditoient contre eux, prirent des mesures pour se défendre. Ils choisirent pour leur General Cessaron ou Cæsaras, qui avoit servi sous Apimano, & qui de simple Officier s'étoit par son seul merite élevé aux premiers emplois de l'armée. Il avoit les qualités necessaires pour bien conduire les Lusitaniens, de la hardiesse, de l'intrepidité, & beaucoup de confiance. Aussi-tôt qu'il eut en main le commandement, il fit la revuë des troupes. Ensuite il commença par attaquer les Alliez des Romains, sur lesquels il remporta autant de victoires qu'il combattit de fois. Après avoir

parcouru & pillé la Betique, il revint dans la Lusitanie pour y mettre à couvert le butin qu'il avoit fait. Lucius Mummius informé de la route qu'il avoit prise, le suivit & pressa tant sa marche, qu'il l'atteignit sur les bords de la Guadiane. Cessaron voyant qu'il ne pouvoit tenter le passage de cette riviere, sans s'exposer à faire tailler son armée en pieces, s'arrêta, & fit face aux Romains avec une grande partie de ses troupes, tandis que l'autre passoit la Guadiane avec tout le bagage. Mummius soutint vaillamment le choc furieux des Lusitaniens. On combattit avec plus d'acharnement que d'ordre. Mais enfin les Lusitaniens inferieurs en nombre, accablés de fatigue, chercherent leur salut dans la fuite. Le General Romain voulant achever cette guerre en exterminant toute l'armée des Lusitaniens, distribua la sienne en plusieurs corps pour les poursuivre, & ordonna de tuer tous ceux qui feroient la moindre resistance. Cessaron s'appercevant de son dessein, rallia toutes ses troupes & revint charger les Romains separez en plusieurs corps; il les defit les uns après les autres, tua cinq mille Romains, & dix mille de leurs Alliés, & se retira ensuite dans la Lusitanie.

Mummius fut d'autant plus sensible à son malheur, qu'il avoit deja goûté le plaisir de la victoire. Honteux, desesperé, & hors d'état de se venger de l'affront qu'il venoit de recevoir, il se retira dans une Forteresse située sur un rocher. Cessaron accourut pour l'y assieger. Mummius reconnut qu'il avoit fait une seconde faute de s'enfermer ainsi; reduit presque à la derniere extrêmité, il resolut d'en sortir. Il sçut par ses espions que les Lusitaniens se dispersoient dans les campagnes voisines, les uns pour piller, & les autres pour prendre le plaisir de la chasse, & que ceux qui restoient dans le camp étoient dans une profonde securité. Mummius, après avoir fait vœu à Proserpine de lui faire bâtir un Temple s'il réüssissoit dans son entreprise, sort de sa retraite avec le peu de troupes qu'il avoit, tombe sur les Lusitaniens qui ne s'attendoient à rien moins, en fait une horrible boucherie, & tuë Cessaron lui-même.

Ce malheur n'abbatit point le courage des Lusitaniens. Ils donnerent le commandement à Cantherus, dont rien ne pouvoit égaler l'ambition que la haine qu'il portoit aux Romains. Tandis que Mummius s'acquitoit de son vœu envers Proserpine, le General Lusitanien assiegea & prit Cunistorgi, capitale des Cunéens, située dans le voisinage de Niebla, si on en croit Appien & quelques autres Historiens. Maître de cette place il traversa le Guadalquivir, pilla les lieux circonvoisins, divisa son armée en deux corps, & se rendit au détroit de Gibraltar, qui alors portoit un autre nom. Là il s'embarqua avec la moitié de ses troupes pour l'Afrique, & renvoya l'autre partie dans la Lusitanie, pour la défendre des entreprises des Romains. En se retirant, ces troupes ravagerent tous les Païs où elles passerent, sans que Mummius qui les poursuivoit avec neuf mille hommes, pût l'empêcher.

Les Colarnes & les Occelliens, qui comme nous l'avons dit en parlant de ces peuples, habitoient la Province que nous appellons presentement Estramadure Portugaise, se jetterent dans celle qui porte aujourd'hui le nom de Castille, dépendante des Romains; ils y porterent le fer & la flamme. Ils s'abandonnerent avec tant

d'acharnement au pillage & au carnage, qu'ils donnerent à Mummius le tems de les surprendre : il en échappa à peine quelques-uns pour porter dans le païs la triste nouvelle du massacre de leurs camarades. Dès que Mummius, qui finit sa Préture par cette victoire, fut de retour à Rome, il demanda les honneurs du triomphe, qu'on lui decerna. Le Consul Nobilior revint aussi dans sa patrie. Ceux qui prirent leurs places dans le Gouvernement de l'Espagne, acheverent de venger les Romains des insultes qu'ils y avoient reçuës de la part des Celtiberiens. Numance y fut détruite de fond en comble par le jeune Scipion, & ses Alliez éprouverent le sort le plus funeste.

Ans de Rome, 621. Avant Jesus-Christ, 132.

Marcus Attilius, jaloux de la gloire que Mummius s'étoit acquise, voulut meriter les mêmes honneurs par la défaite des Lusitaniens, qu'aucune disgrace ne pouvoit forcer à plier sous le joug de la Republique. Cette Nation reçut sous ce Preteur une plaïe si cruelle, qu'elle fut enfin reduite à demander la paix, & à payer un tribut aux Romains. Sa défaite leur fut plus utile que celle de tous les autres Peuples de l'Espagne, qui ne regloient leurs demarches que sur les siennes & sur celles des Celtiberiens. L'Espagne, devenuë depuis plusieurs siecles le théatre le plus sanglant de la guerre, joüit enfin de quelque repos : mais il ne dura pas longtems. Ce Peuple né pour la liberté reprit les armes à la premiere occasion, qui ne tarda gueres à se presenter.

Cantherus étant repassé d'Afrique en Espagne, Lucius Licinius Lucullus qui y commandoit, abandonna son entreprise contre les Turditains de la Betique, voisins & descendans sans doute des Turditains qu'on comprend au nombre des Lusitaniens, & s'avança pour combattre Cantherus. Celui-ci voïant ses troupes considerablement diminuées par les fatigues du voyage & par les maladies, se refugia sur un rocher escarpé, resolu d'y perir plûtôt que de se rendre. Les Romains vinrent l'y attaquer : mais c'eut été vainement si les vivres n'eussent manqué à Cantherus. Incertain de ce qu'il devoit faire dans une extrêmité aussi fâcheuse, il prit enfin un parti digne de son courage & de la valeur de ceux qu'il commandoit. Il descend de son rocher dans la plaine où Lucullus étoit campé, & fond sur les Legions Romaines, qui surprises de son audace ne peuvent s'empêcher de l'admirer, & de témoigner une sorte de joïe de ce qu'il s'étoit fait jour au travers de leurs bataillons, & avoit échappé aux fers qu'on lui destinoit. Lucullus gagna immediatement après ses quartiers d'hiver, & laissa Sulpitius Galba pour commander dans la Lusitanie.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE SECOND.

Les Lusitaniens dédaignoient la vie sans la liberté. Le joug de Galba leur parut insupportable, & ils résolurent de s'en affranchir, ou de périr les armes à la main. Galba étoit l'homme le plus cruel & le plus avare de son siecle ; d'ailleurs éloquent, brave & quelquefois même genereux.

Au commencement du Printems, les Lusitaniens excedés par les vexations & par les rapines du General Romain, s'assemblerent tumultuairement, coururent aux quartiers des Legions Romaines, & les chargerent avec tant de furie, qu'elles furent contraintes de s'enfuir & d'abandonner le païs. Il y eut sept mille Romains de tués. C. Galba trouva le secret de se mettre à couvert, & de se retirer à Carmena dans le voisinage des Cunéens. Là il rassembla le débris de ses troupes, en leva de nouvelles,

velles, & revint sur ses pas dans la Lusitanie. Il la surprit, la pilla, la ravagea, & reduisit en cendres ses Villes les plus florissantes.

La consternation fut générale parmi les Lusitaniens, qui ne pouvant former un corps d'Armée assez considérable pour l'opposer aux ennemis, prirent le parti de leur envoïer des Ambassadeurs pour traiter de la paix au nom de toute la Nation. Galba les reçut avec toutes les apparences de l'amitié, excusa leur revolte, & pour mieux s'insinuer dans leurs esprits, après leur avoir representé que la Lusitanie ne suffisoit pas pour eux, il leur proposa d'accepter des habitations plus fertiles & plus commodes, où ils pourroient vivre à l'abri des incursions de leurs voisins.

Ce discours artificieux pénetra de reconnoissance le cœur des Lusitaniens, qui ne soupçonnoient pas que sous ce dehors specieux de générosité il méditât la perfidie la plus noire. A peine ces Peuples credules se furent-ils rendus au lieu assigné pour conclure le traité dont on étoit convenu, & De Rome, 607. dont Galba lui-même avoit arrêté les conditions, qu'ils se virent investis, désarmés, & massacrés impitoyablement. C'est ainsi que les droits les plus saints & les plus sacrés furent violés indignement par un Romain; & le seul Viriatus échappa avec quelques-uns de ses amis.

Le Senat desavoüa une action si détestable, & rappella Galba pour lui faire rendre compte de sa conduite. Caton se porta pour son accusateur, & parla avec une vehemence digne de sa probité contre la perfidie d'un homme qui avoit deshonoré le nom Romain. Le Senat alloit le condamner, lorsque Galba se leva au milieu de l'assemblée, prit ses deux enfans entre ses bras, montra celui de Caius Sulpitius dont il étoit le tuteur, & parla avec tant de force & une éloquence si touchante & si mâle tout à la fois, que le Senat émeu de ce spectacle attendrissant, se laissa entraîner à la clemence & le renvoya absous. Son impunité ne servit qu'à irriter davantage les Lusitaniens & tous les Espagnols, qui en conçurent une haine mortelle contre la Republique. Il est certain que les Romains manquerent de politique dans cette occasion; car en punissant Galba, ils se purgeoient du soupçon d'avoir trempé dans son crime, & ils gagnoient l'estime & la confiance de toutes les Nations Iberiennes; au lieu que craignant qu'on ne leur fît subir tôt ou tard le sort des malheureux Lusitaniens, elles ne songerent qu'à former des ligues, qu'à fomenter des revoltes, & qu'à faire naître des pretextes pour secoüer le joug Romain.

Cependant deux jours après ce massacre arrivé sous le Consulat de Cneius Cornelius Lentulus & de Lucius Mummius, Viriatus né pour être le restaurateur de sa patrie, ramassa ceux de ses compatriotes, qui, comme lui, avoient échappé à la cruauté de Galba, & les mena dans l'endroit où le massacre s'étoit executé. Là ils trouverent les cadavres de leurs parens ou de leurs amis, qui couvroient toute la campagne, servans de pâture aux oiseaux & aux bêtes feroces & dont les membres épars & dechirez, offroient un spectacle horrible. On voïoit des enfans égorgez dans le sein de leurs meres, & de jeunes filles toutes sanglantes, en qui l'on appercevoit encore un reste de beauté que les horreurs de la mort n'avoient pû entierement effacer. A cette vuë Viriatus

ſentit redoubler ſa fureur. » Voilà » donc, s'écria-t-il, les actions hé» roïques de ces ſuperbes vainqueurs, » de la terre : des enfans, des fem» mes, des filles égorgées; & nous » le ſouffrirons, chers Compagnons? » Non, non, vengeons-les, vengeons » tant de Nations déſolées par ces » barbares, plus celebres par la foi» bleſſe de leurs ennemis, & leurs » noirs attentats, que par leur va» leur & leurs vertus. La juſti» ce, le courage, les Dieux, tout eſt » pour nous. Jurons une éternelle » haine à ces ennemis du genre hu» main; ſoulevons contre eux toute » la terre. » Alors portant ſes mains ſur les bleſſures d'une de ſes filles, & invoquant tous les Dieux des enfers, il fit ſerment de ne jamais poſer les armes qu'il n'eut vengé leur mort. Ses compagnons jurerent la même choſe; puis ils quitterent ce lieu funeſte, & ſe répandirent dans toute la Luſitanie, pour faire prendre les armes à tous les Peuples differens qui l'habitoient.

A meſure qu'on les perſuadoit on les enrolloit, & on les diſtribuoit en pluſieurs corps : on les exerçoit, enſuite on les accoûtumoit à la fatigue, & à executer avec adreſſe & promptitude tous les ordres qu'on leur donnoit. Après qu'on eut pris ces précautions, Viriatus ſe mit à leur tête, & ſe jetta dans la Carpetanie où les Romains avoient établi leur domination. Ce païs comprenoit le Roïaume de Tolede, & la Manche dans la Caſtille. Il étoit borné au Septentrion par le territoire, où ſont aujourd'hui Valladolid, Segovie, Burgos, Palence & autres Villes voiſines, avec une partie du Royaume d'Arragon ; au Midi par les ſources de la Guadiane & les contrées voiſines; & à l'Occident par une partie du Portugal.

Viriatus, après avoir déſolé toute cette Province, revint dans la Luſitanie, où il ſacrifia au Dieu Mars un Chevalier Romain qu'il avoit fait priſonnier. Pendant la cérémonie de cet affreux ſacrifice, tous les ſoldats paſſerent l'un après l'autre devant l'Idole, & mettant leurs mains droites ſur les entrailles de la victime, ils promirent tous ſolemnellement de faire une guerre éternelle aux Romains. Viriatus & ſes amis renouvellerent leur ancien ſerment, & s'engagerent encore de répandre juſqu'à la derniere goute de leur ſang pour deffendre leur liberté. Enſuite ils marcherent du côté de la Bétique, où ils mirent à contribution tous les Alliés des Romains.

Le Senat informé de ce qui ſe paſſoit, fit partir Marcus Vitellius pour arrêter les brigandages de Viriatus; c'eſt ainſi qu'ils qualifioient les expeditions de ce brave Capitaine. Vitellius fit une diligence incroïable, & ſurprit les Luſitaniens qu'il mit en déroute. Ce ſuccès qui ranima le courage des Romains, abatit celui des Luſitaniens, & dérangea tous les projets de leur Général, qui ne pouvant plus tenir la Campagne, s'enferma dans une ville de la Betique, dont on ignore le nom. Vitellius l'aſſiegea, & la réduiſit à une telle extrêmité, que les ſoldats de Viriatus craignant de ſuccomber, aimerent mieux parler de ſe rendre, que de s'expoſer par une réſiſtance inutile à ſe faire paſſer au fil de l'épée, comme le Général Romain les en menaçoit. Ils lui firent donc propoſer, à l'inſçu de leur chef, de livrer la place, à de certaines conconditions. Vitellius qui vouloit promptement terminer cette guerre, les accepta; mais Viriatus, qui découvrit

le complot, aſſembla ſes ſoldats, & leur tint ce diſcours.

» Quoi donc, Luſitaniens, vous êtes » déja las de la liberté! L'eſclavage » vous paroît-il ſi doux pour le préferer » à ce bien le plus précieux dont l'homme » me puiſſe jouir, & le ſeul qui mérite » rite que l'on vive? Mais croïés-vous » en être quittes pour l'eſclavage? L'e- » xemple de vos peres immolés à la fu- » reur des Romains, ne vous éclaire- » t'il pas ſur le ſort qui vous at- » tend? Vous allez vous remettre en- » tre les mains de Vitellius. Penſez- » vous que ce Vitellius, qui a trouvé « le moïen de vous éblouïr par un air » d'équité & de modération, vous » traite mieux que Galba? Détrompez- » vous, chers Compagnons : il eſt » Romain. Le même eſprit, les mê- » mes vûës le font agir pour votre deſ- » truction. Qu'importe, qu'il y par- » vienne, ou par la force ou par la » fraude? Un Romain eſt trop peu ſen- » ſible à l'honneur pour s'embarraſ- » ſer des moïens, pourvû qu'il puiſſe » ſe plonger dans le ſang de l'inno- » cent, & aſſouvir ſon avarice. Vi- » tellius a paru déteſter la perfidie de » ſon Prédeceſſeur; ne voïés-vous pas » qu'il ne la déteſte que pour vous » attirer plus ſurement dans ſes pie- » ges? Pieges groſſiers qui déshono- » rent autant vos ennemis, qu'ils font » honneur à votre bonne foi. Oüi, » chers Compagnons, on veut vous » tromper : invincibles, les armes à la » main, vous vous laiſſés vaincre par » des diſcours artificieux. Aurois-je » vainement ſacrifié mon repos, & ex- » poſé mille fois ma vie pour conſer- » ver la vôtre? Faudra-t'il que je » perde en un moment le fruit de mes » peines, & de mes inquiétudes? Vo- » tre confiance généreuſe va donc être » la ſource de votre perte. Je vais » vous voir vous livrer vous-mêmes à » vos ennemis. Je vais vous voir ex- » pirer ſous les coups d'un armée bar- » bare. Dieux de mon païs, qui l'avés » tant de fois ſauvé de l'oppreſſion, » détournés loin de leurs têtes les mal- » heurs qui les menacent : inſpirés- » leur cette même ardeur, & ce mê- » me courage qui ont tant de fois été » ſi funeſtes à la tyrannie. Chers Com- » pagnons, vous pouvez commander » à ceux à qui vous voulés obéïr. Si j'ai » ſçû mettre un frein à leur tyrannie, » je le ferai encore; rappellés ſeule- » ment votre ancienne vertu, & laiſ- » ſés-moi agir.

Le Soldat ranimé par ce diſcours, & plus encore par l'air intrépide avec lequel Viriatus prononça ces dernieres paroles, ne reſpira plus que la liberté. Auſſi-tôt Viriatus fait ſortir ſes troupes de la Ville; il les range en bataille vis-à-vis les Romains qui en font autant de leur côté, croïant que les Luſitaniens en veulent venir aux mains : mais Viriatus avoit un deſſein plus difficile à exécuter. Il vouloit faire une retraite honorable, ſans expoſer ſon Infanterie qui étoit peu nombreuſe. Il la couvrit donc de ſa Cavalerie, & la déroba aux yeux des Romains. Enſuite il la ſépara par pelotons, & la fit défiler par des ſentiers qui lui étoient connus, tandis que ſa Cavalerie préſentoit un front aſſuré aux Romains, qui ne ſe doutoient point de la manœuvre du Général Luſitanien. Lorſque celui-ci crut ſon Infanterie hors d'inſulte, il rentra avec ſa Cavalerie dans la Ville, à laquelle les Romains vinrent donner un aſſaut qu'il ſoûtint juſqu'à la nuit. Alors, à la faveur des ténébres, Viriatus abandonne la place, & ſe rend à Tribola, où il avoit donné rendés-vous à ſon Infanterie. Tribola étoit

une Ville ſituée dans la Betique, du côté du Détroit. Comme elle ne ſubſiſte plus, on ne ſçauroit dire préciſément l'endroit où elle étoit bâtie.

Cette retraite donna un grand luſtre aux armes de Viriatus. Pluſieurs Peuples qui n'avoient oſé ſe déclarer encore, embraſſérent ſon parti, & lui fournirent des troupes avec tout ce qui étoit néceſſaire pour leur entretien. Vitellius ne voulant pas laiſſer groſſir l'orage, accourut pour tâcher d'engager l'ennemi à une action générale. Viriatus informé de ſa marche, lui dreſſa une embuſcade dans laquelle le Préteur Romain périt avec toute ſon armée. Un ſoldat le fit priſonnier. Comme il étoit vieux, & fort gros, celui qui l'avoit pris ne connoiſſant pas l'importance de ſon priſonnier, lui coupa la tête pour n'avoir pas la peine de le garder. Ainſi finit ſes jours ce Général Romain, dont le mérite aſſez médiocre étoit accompagné d'une lâche avarice, & d'une préſomption exceſſive qui fut la cauſe de ſa perte. Le débris de ſon armée ſe retira à Tarifa. Le Queſteur en prit le commandement, & ſe remit en campagne avec un renfort de Celtiberiens. Viriatus lui fit éprouver le même ſort qu'à Vitellius. Il lui tua dix mille hommes dans une ſeule rencontre. Cette défaite déſeſpera les Romains, & remplit de joie les Luſitaniens.

Leur Général profitant de ſon bonheur porta une ſeconde fois la terreur de ſes armes dans la Carpetanie, & pouſſa ſes conquêtes juſqu'à Tolede. Là il apprit que Caius Plautius étoit arrivé en Eſpagne pour y commander, & qu'il marchoit à lui à grandes journées. Comme ſes troupes étoient conſidérablement diminuées par les combats fréquents, qu'il avoit donnés, & que le reſte étoit fatigué, il rentra dans la Luſitanie pour s'y rafraîchir. Plautius pour l'attaquer dans ſa marche, détacha quatre mille chevaux qui le joignirent ſur les bords du Tage. Viriatus voulant faciliter à ſon Infanterie le paſſage de cette riviere, fut forcé de faire face aux Romains avec ſa ſeule Cavalerie. Le combat fut long & opiniâtre; mais la victoire ſe déclara enfin pour les Luſitaniens, qui continuerent leur route, chargés de gloire & de butin.

Dès que Viriatus fut arrivé dans la Luſitanie, ſes Eſpions vinrent lui rapporter que Plautius avoit paſſé le Tage, & qu'il venoit pour venger l'affront qu'avoit reçû ſon détachement, & les ravages que l'armée Luſitanienne avoit faits dans la Carpetanie. A cette nouvelle, comme il avoit peu de troupes avec lui, il ſe retira ſur le Mont de Venus, ainſi appellé d'un Temple qu'on y avoit dédié à cette Déeſſe. Ce Mont étoit d'accès difficile, & à portée d'Evora, ville ſituée dans une plaine agréable, que terminent des Montagnes couvertes d'épaiſſes forêts d'oliviers, dont la vûë forme une perſpective ſinguliere. Les campagnes d'alentour abondent dans toutes ſortes de fruits; & ne laiſſent à deſirer qu'une riviere pour varier les plaiſirs des yeux. Ce fut là que Plautius vint engager un combat, où les Romains après des efforts étonnans de valeur, furent repouſſés, défaits & mis en fuite. Parmi les Gens de conſidération qui y périrent, il y eut Lucius Silo Sabinus, comme il paroît par cette Inſcription trouvée ſur ſon tombeau près d'Evora.

» Moi Lucius Silo Sabinus, acca-
» blé par une multitude de traits,

» dans un combat donné dans le » champ d'Evora, ville de la Province » de Lusitanie, contre Viriatus, après » avoir été porté sur les épaules des » Soldats devant Caius Plautius Pré» teur, j'ai ordonné qu'on me dressât » de mes deniers un tombeau, où je » veux qu'on n'enterre personne, soit » esclave, soit libre; & si on fait le » contraire, je prétens qu'on enleve » leurs os, si toute-fois ma Patrie est » en pouvoir de le faire.

L'antiquité de cette Inscription * prouve celle de la ville d'Evora, dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Elle prouve encore tout ce que les Historiens nous ont dit de la valeur de Viriatus, qui renouvella ses intrigues dans toute l'Espagne, pour la faire soulever contre les Romains.

Claudius Unimanus, en qui la République avoit mis toutes ses esperances, tâcha par sa diligence de réparer les malheurs de Plautius. Après avoir confirmé les Peuples dans l'obéissance des Romains, il se mit à la tête des troupes, entra brusquement dans la Lusitanie, ravagea tout le païs, & fit agir tous les ressorts imaginables, pour faire tomber dans ses pieges le Général Lusitanien, qui s'en débarrassa toujours avec une adresse merveilleuse; marches, contre marches, campemens hasardés en apparence, passages de rivieres concertés, convois abandonnés, batailles presentées, insultes de nuit & de jour, retraites précipitées, villes subitement attaquées ou investies, embuscades, défis, tout fut déploïé de la part du Romain pour surprendre la vigilance de Viriatus, qui toûjours actif, infatigable, hardi, mais avec prudence, suivoit tous les divers mouvemens de l'armée ennemie, qu'il harceloit sans cesse, sans jamais s'exposer à combattre malgré lui.

Après qu'Unimanus & Viriatus eurent épuisé tous les stratagêmes de la guerre, & donné de part & d'autre des preuves éclatantes de valeur & d'expérience, ils se joignirent enfin dans la plaine qui porte aujourd'hui le nom d'Ourique, si fameuse depuis par la victoire qu'Alfonse Premier, Roi de Portugal, y remporta sur cinq Rois Maures.

La bataille fut des plus sanglantes. Jamais les Lusitaniens n'avoient fait un si grand carnage des Romains. On leur prit tous leurs étendarts avec leurs aigles, & leurs faisceaux, dont on éleva un trophée sur le haut d'une Montagne, pour servir de monument éternel à la Posterité, de la gloire que les Lusitaniens avoient acquise dans cette occasion. Un celebre Historien Espagnol dit qu'Unimanus lui-même y perdit la vie; mais il fournit bien-tôt après la preuve du contraire, en rapportant cette Inscription.

» Caius Minicius, fils de Caius,

* *L. Silo Sabinus. bello. contra Viriatum. in. Ebor. prov. Lusit. A[illegible] [illegible] con- [illegible] ad C. [illegible] prae. dela [illegible] [illegible] [illegible] sep. e. pec. [illegible] [illegible] [illegible] nec. serv. nec. lib. inferr. [illegible] [illegible] [illegible] ossua [illegible] [illegible] sepulcro. meo. eruat. Si. patria. Libera. erit.*

Lucius Silo Sabinus contra Viriatum in Eborensi Provincia Lusitaniae [illegible] [illegible] fessus, ad Caium Plautium Praetorem [illegible] [illegible], hoc sepulchrum e pecunia [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] neque liberum inferri. Si secus [illegible] [illegible] sepulchro meo [illegible], si patria libera erit.

Resende rapporte cette Inscription dans son troisiéme Livre [illegible] de la Lusitanie, tome premier, pages 140. & 141. édition de [illegible].

» Lemonia Jubatus, Tribun de la » dixiéme Legion, aïant reçû plu» ſieurs bleſſures dans un combat con» tre Viriatus, le Général Claudius » Unimanus l'abandonna comme » mort ſur le champ de bataille; mais » aïant été trouvé par Ebutius, ſol» dat Luſitanien, celui-ci en eut tant » de ſoin qu'il vécut encore pluſieurs » jours; il eſt mort triſtement, ſans » avoir pû recompenſer, à la manie» re des Romains, celui qui l'avoit ſi » bien merité.

On voit clairement par cette Inſcription * que le General Romain n'avoit pas été tué dans le combat dont il s'agit ici; car s'il y avoit été tué, comment auroit-il pû abandonner Caius Minicius? On ne peut rien repliquer à cela, à moins de dire que l'Inſcription regarde un autre combat, où Unimanus abandonna Minicius. En effet Mariana oubliant abſolument ce qu'il a dit, & même l'Inſcription, ajoûte que Minicius, qu'il appelle ici Lucius Æmilius, perdit la vie près de Viſeo, où l'on voit ſon tombeau, avec l'Inſcription en queſtion, qu'il aſſure avoir tirée de Reſende.

Si Mariana avoit lû Reſende avec quelque ſoin, il ſe fut garanti de ces mépriſes. Il auroit vû que l'Inſcription de Minicius ne regarde & ne pouvoit regarder que l'action dans laquelle Unimanus fut défait. On peut le prouver par l'endroit où l'Inſcription a été trouvée. Mariana dit que c'eſt auprès de Viſeo, Reſende dit tout le contraire. Voici comme ce dernier en parle Livre IV. page 226. & 227. tome premier, de ſes Antiquités Luſitaniennes. Colla ville conſidérable, eſt ſituée dans la Province d'Ourique. Les approches en ſont difficiles. Elle eſt environnée de murailles. Dans le coin d'une tour à demi détruite de cette ville, l'on a trouvé une table de marbre ſur laquelle on lit une Inſcription. C'eſt celle dont il eſt queſtion. On voit par là que c'eſt à Colla, & non à Viſeo qu'étoit le tombeau de Caius Minicius. Le voiſinage de Colla & d'Ourique, où Unimanus fut batu, rend la choſe plus certaine. Il étoit plus naturel au Soldat Luſitanien, qui ſecourut Minicius, de le porter à Colla qui étoit tout près du lieu où la bataille s'étoit donnée, que de le tranſporter à Viſeo, qui en étoit fort éloigné. Il eſt étonnant qu'un Hiſtorien auſſi ſçavant & auſſi celebre que Mariana, ait fait une pareille faute, dont voici ſans doute l'origine.

Les Romains après la defaite d'Unimanus, donnerent le Gouvernement de l'Eſpagne au Conſul Caius Nigidius. Celui-ci attaqua la Luſitanie du côté qu'habitoient les Tranſcudans

* *C. Minicius. C. f. Lem. Jubatus.*
... leg. X. gem. quem in prælio
Contra Viriatum volneribus
Sopitum Imp. Claudiu Unima...
Pro mortuo dereliquit Ebu...
tis Luſitani opera ſerv. ...
rarique juſſus. paucos ſu...
Dies. mæſtus obi. quia...
merenti more Roma...
am non retuli.

Caius Minicius, Caii filius, Lemonia Jubatus Tribunus Legionis decimæ geminæ, quem in prælio contra Viriatum vulneribus ſopitum Imperator Claudius Unimanus pro mortuo dereliquit Ebutii militis Luſitani operâ ſervatus, curarique juſſus, paucos ſuper vixi dies mæſtus obii, quia benemerenti more Romano gratiam non retuli.

Cette Inſcription qui a fait tomber Mariana dans une faute conſidérable, ſe trouve telle qu'on la voit ici dans André Reſende Live IV. tome premier, page 226. & 227. je l'ai tranſcrite dans la même forme que le Traducteur de Mariana. Il n'avoit pas lu apparemment Reſende, quoiqu'il le cite. S'il l'avoit lu il n'auroit pas corrompu le nom de Minicius, qu'il appelle Minutius, ni changé Jubatus en Lubatus.

cudans & leurs voisins. Viriatus vola à leur secours, & mit en déroute le Consul Romain. Lucius Æmilius fut tué dans cette occasion. Son tombeau aïant été trouvé auprès de Viseo avec une Inscription, Mariana l'a confondüe avec celle de Caïus Minicius. Voici * comme Resende rapporte celle de Lucius Æmilius.

» Lucius Æmilius fils de Lucius,
» aïant été blessé mortellement dans
» un combat donné par le Consul
» Nigidius contre le brigand Viria-
» tus, les Lanciens dont il avoit def-
» fendu le païs, lui ont fait ériger
» une statuë dans un lieu public, avec
» un tombeau en memoire de sa li-
» beralité.

La défaite d'Unimanus, & celle de Nigidius, augmenterent beaucoup la réputation de Viriatus, à qui les peuples défererent le titre glorieux de Liberateur de la Patrie, & qu'ils comblerent d'honneurs, pour l'engager plus fortement à veiller au salut de la Lusitanie: mais ces marques exterieures de reconnoissance étoient inutiles pour lui. L'amour de la gloire, la haine de la tyrannie, & le salut de son païs, suffisoient pour sa récompense.

Toutefois ses victoires n'empêcherent pas que les Romains ne fissent des courses dans la Lusitanie. Dans une de ces incursions ils enleverent quelques hommes & quelques femmes. Celles-ci ne pouvant envisager l'esclavage sans horreur, formerent le projet de perir ou de recouvrer leur liberté. On les enfermoit pendant la nuit toutes ensemble dans la même maison, & on leur lioit les mains pour les empêcher de rien tenter. Ces femmes s'aviserent de ronger tour à tour les liens d'une d'entr'elles. Lorsque celle-ci fut libre, elle délia toutes ses compagnes, qui à la faveur de la nuit se transporterent dans les lieux où étoient leurs maris, & les mirent en état de se venger des Romains, qui ne soupçonnant pas seulement qu'ils pussent l'entreprendre, étoient ensevelis dans un profond sommeil. Les Lusitaniens saisissent les armes des Romains & en égorgent une partie: l'autre s'éveille aux cris de ceux qu'on massacre. Alors les Lusitaniens poussent des hurlemens affreux pour jetter l'épouvante parmi les Romains. Le stratagême réüssit: les Romains effraïés chercherent leur salut dans la fuite; mais ils tomberent entre les mains de leurs ennemis qui les massacrerent tous. Le lendemain de cette action, les Lusitaniens s'en retournerent en triomphe dans leur patrie, où leur arrivée dissipa la tristesse que leur enlevement y avoit causé. L'amour de la liberté pouvoit tout sur cette nation belliqueuse; la triste avanture de la malheureuse & belle Osmia va prouver que la vertu n'étoit pas moins recommandable parmi eux.

Osmia

* *L. Æmil. L. f. confecto vulnere, h. st. sub*
Nigidio. Coss. cont. Viriatum latronem.
Lanciens. quorum remp. tutaret. basim
Cum Urna, & statuam in loco
Publico erex.
Honoris. liberal. que ergo.

Lucio Æmilio Lucii filio, confecto vulnere hostili sub Nigidio Consule contra Viriatum latronem Lancienses quorum rempublicam tutaret basim cum Urna statuam in loco publico erexerunt, honoris liberalitatisque ergo.

Resende qui rapporte cette Inscription, dit qu'il ne l'a jamais vue dans l'endroit où l'on prétend qu'on l'a trouvée, il dit également qu'il n'a point trouvé que Nigidius fut Consul, lorsqu'il faisoit la guerre à Viriatus. Cependant l'Inscription dit positivement qu'il l'étoit, ce qui doit decider contre Resende, si toutefois l'Inscription elle-même n'est pas faite après coup. On la peut lire dans Resende même, Livre 3. tome 1. page 342.

Osmia, à qui la nature avoit prodigué toutes les qualités & du corps & de l'ame, avoit été recherchée en mariage par quelques Lusitaniens de la plus haute naissance. Il lui arriva ce qui arrive souvent à ses pareilles, c'est-à-dire, qu'elle fut sacrifiée à l'interêt & livrée au plus riche. Quelque tems après son mariage, un jeune Romain la fit prisonniere avec son mari. Frappé de l'éclat de sa beauté, il en devint éperduëment amoureux; mais l'air noble & majestueux d'Osmia, sa modestie, & plus encore la crainte de lui déplaire, le forcerent au silence. Cependant sa passion s'accrut de jour en jour; alors n'écoutant plus que le penchant qui l'entraînoit, il parle enfin, & déclare son amour. Osmia le méprise, & par sa rigueur le réduit au désespoir; cependant il continuë de soupirer, & ses soupirs touchent enfin Osmia. Il profite de cet instant, & lui arrache l'aveu qu'il est aimé. Cet aveu le comble de la joïe la plus vive; il ne voit point de bonheur égal au sien, & sent tout le prix de sa conquête.

Osmia au contraire revenuë du trouble agréable que cause ordinairement une passion naissante, se livre aux plus cruelles réflexions; elle rougit de sa foiblesse, elle en fait un crime à son amant; elle se reproche d'aimer un Romain, un ennemi de sa patrie. Elle rappelle alors toute sa vertu & la loi de son devoir; cependant son cœur est tout plein de son amant. Dans cet état, tantôt emportée par son amour, tantôt rappellée à la raison, elle hésite, elle balance, elle ne sçait quel parti prendre. Son mari s'apperçoit de ses vives inquietudes, & lui en demande la cause; Osmia se trouble, & s'imaginant que tout découvre en elle sa passion secrete, elle croit devoir en faire l'aveu à son mari, en l'exhortant de la tirer, s'il est possible, des mains de son ennemi, pour sauver son honneur & sa vertu. Le Lusitanien ordonne à sa femme de donner un rendez-vous à son amant pendant la nuit, & de le poignarder. Osmia fremit à cette proposition. Dans la triste nécessité de perdre ou son amant, ou l'estime de son mari, elle s'abandonne aux larmes & au désespoir. Son amant qui en ignore la source, emploïe tout ce que l'amour le plus tendre & le plus vif peut imaginer pour la consoler. Rien ne peut dissiper sa profonde tristesse; il croit qu'on le hait; il s'en plaint de la maniere la plus touchante; il offre la liberté à Osmia pour lui ôter la presence d'un objet odieux. Ce discours la touche, & elle n'ose cependant lui découvrir la veritable cause de ses pleurs. Enfin succombant à sa douleur, elle saisit un poignard & se tuë.

Viriatus, depuis la défaite de Nigidius, parcouroit toute l'Espagne ulterieure, & ravageoit toutes les contrées soumises à la domination des Romains. Vers ce tems-là le jeune Scipion détruisit la superbe Carthage, l'émule, la rivale de Rome; & cette grande conquête lui mérita le surnom d'Africain. Tandis qu'il étoit occupé à cette expédition, le Senat fit partir pour l'Espagne Caius Lelius surnommé le Sage, à cause de la candeur de ses mœurs, de son extrême prudence, de la vaste étenduë de son genie, & surtout à cause de l'intelligence parfaite qu'il avoit des affaires, & des expédiens surs qu'il trouvoit pour terminer les plus épineuses. A ces qualités solides il joignoit la valeur, l'expérience, & cette hardiesse éclairée qui sçait profiter des conjonctures, sans

donner

donner rien au hasard. Viriatus pendant tout le tems que Lelius resta en Espagne, se tint renfermé dans la Lusitanie.

Quintus Fabius Maximus Æmilianus fut le successeur de Lelius; il avoit du mérite, mais il avoit un orgueil insupportable. Il pensoit si avantageusement de lui-même, qu'il ne pouvoit se persuader que les Lusitaniens osassent se presenter devant lui. Viriatus humilia sa vanité : il fit une incursion dans la Bétique, qu'il désola, & prit à la vuë, pour ainsi dire, de ce Consul, deux Places importantes où il laissa garnison. Fabius, au lieu de tenter de les reprendre, se rendit à Cadix, pour offrir des sacrifices à Hercule, dans le Temple dont nous avons parlé, afin d'obtenir la victoire sur les Lusitaniens. Tandis qu'il perdoit ainsi le tems, Viriatus qui en connoissoit mieux le prix, s'approcha de son armée, enleva un convoi, & défit un détachement de ses meilleures troupes. Sur ces entrefaites Fabius revint à son camp qu'il trouva dans la consternation; il eut bien de la peine à rassurer ses soldats épouvantés du malheur arrivé à leurs camarades: cependant il épioit avec soin l'occasion de charger les ennemis. Il s'en présenta une qu'il saisit, & dans laquelle les Lusitaniens essuïerent une perte, qui les contraignit d'abandonner la campagne & de se retirer dans les lieux fortifiés par l'art & la nature, où les Romains n'oserent les inquieter. Fabius enorgueilli du foible avantage qu'il venoit de remporter, publioit par tout, qu'il avoit enfin fait reculer Viriatus;& peu de jours après ayant repris les deux Villes que les Lusitaniens avoient conquises dans la Bétique, il dit qu'il seroit à Viriatus ce que le grand Scipion avoit été à Annibal.

Sur ces entrefaites les Graïes, les Groniens, & les autres peuples d'entre le Douro & le Minho déclarerent la guerre aux Galiciens. Lucius Hostilius Mancinus Collegue de Fabius, craignant que les Galiciens une fois vaincus, les Vacceens ne fussent exposés aux insultes des vainqueurs, marcha avec son armée au secours des premiers, & vainquit leurs ennemis en bataille rangée. Son Consulat & celui de Fabius étant expirés, ils revinrent à Rome, où celui-ci obtint les honneurs du triomphe. Servius Sulpitius Galba, & Lucius Aurelius Cotta ayant été nommés Consuls en leur place, se disputerent le gouvernement de l'Espagne. Cotta étoit pauvre & le desiroit, esperant d'y rétablir sa fortune. Galba étoit riche, mais avare; ce vice qui le dominoit le faisoit aspirer à tout ce qui pouvoit l'enrichir encore. Le Senat ne voulant mortifier ni l'un ni l'autre, pria Scipion, le destructeur de Carthage, de décider cette affaire. Ce grand homme qui ne perdoit jamais de vuë les intérêts de la République, & qui sçavoit que la pauvreté & l'avarice sont également dangereuses dans ceux qui sont armés de l'autorité, dit qu'il ne falloit y envoïer ni l'un ni l'autre; l'un parce qu'il n'avoit rien, & l'autre parce qu'il n'avoit jamais assés.

Viriatus, toujours ennemi irréconciliable des Romains, profita de cet intervalle pour réparer les pertes qu'il avoit faites. Il joignit à son armée de nouvelles troupes,& fit soulever contre la Republique les Arevaques, les Beliens,& plusieurs autres peuples de l'Espagne. Popilius, que le Senat y avoit enfin envoïé, voulut en vain s'y opposer; cette gloire étoit reservée à

Quintus Cæcilius Metellus, surnommé le Macédonien. Il ne fut pas plûtôt arrivé en Espagne, qu'il envoïa Quintius son Lieutenant pour combattre Viriatus, tandis qu'il rangeroit à leur devoir les Arevaques & leurs Confédérés. Quintius rencontra & battit près d'Evora Viriatus, qui se retira après sa défaite sur le Mont de Venus. Là après avoir rassuré ses troupes, & les avoir exhortées à venger l'affront qu'elles avoient reçu, il alla chercher les Romains & les attaqua; il les vainquit, & en laissa quinze mille sur la place. Quintius s'enfuit à Cordouë, & Viriatus n'aïant plus d'ennemis en tête, fit une course dans la Bétique, pour tenir ses troupes en haleine, & pour les dédommager, par quelque butin considérable, des fatigues qu'elles essuïoient chaque jour.

Le Senat continua à Metellus le gouvernement de l'Espagne citerieure, & envoïa dans l'ultérieure Quintus Fabius Maximus Servilianus, frere adoptif de Fabius Æmilien. Servilianus avoit de grandes qualités, de la bravoure & de l'expérience; il faisoit observer exactement la discipline militaire à son armée qui étoit de dix-huit mille hommes de pied, & de quinze cent chevaux, sans compter dix élephans & trois cent hommes de Cavalerie Numide, que Micipsa fils de Massinissa lui avoit envoïés d'Afrique. Viriatus ne s'épouvanta point de l'orage qui grondoit sur sa tête. Il vit avec intrepidité tous ces grands préparatifs, & alla camper à portée de l'armée Romaine, qu'il ne cessa de harceler, tant qu'il eut des vivres. Lorsqu'il se vit pressé par la disette, il se retira dans la Lusitanie en si bon ordre, que Servilianus ne songea pas à interrompre sa marche. On prétend que dès qu'il fut arrivé dans son païs, il y tomba dangereusement malade. Ce contre-tems ne l'empêcha pas d'envoïer Curion & Apuleius, deux de ses Lieutenans, pour ravager les Terres des Cunéens. Servilianus accourut à leur secours, défit les deux Generaux Lusitaniens, emporta plusieurs Places, & fit un grand nombre de prisonniers, qu'il fit vendre en plein marché.

Après cette victoire qui releva considérablement le parti des Romains dans la Bétique, Servilianus revint dans cette Province, que Carroba Lusitanien d'origine, homme farouche, sanguinaire, élevé dans les armes, Chef d'une troupe de brigands, infestoit depuis quelque tems. Le Géneral Romain indigné qu'une poignée de gens osât tenir la campagne en présence d'une armée telle que la sienne, courut pour punir leur audace. A son approche, Carroba se retira dans un fort, où le Consul vint l'assieger; il fut bientôt réduit à l'extrêmité, & forcé de se rendre à Servilianus, qui lui fit couper les deux mains.

Cette cruauté ne servit qu'à irriter davantage les Lusitaniens contre les Romains, d'autant plus que Carroba s'étoit rendu volontairement, & sur la parole positive que le Consul lui avoit donnée de ne le point maltraiter. Servilianus peu de jours après attira dans sa maison quelques Seigneurs Lusitaniens, sous prétexte de traiter avec eux sur les moïens de terminer la guerre qui commençoit à fatiguer les Romains, & qui pouvoit entraîner la ruïne des Lusitaniens. Ces Seigneurs s'y rendirent de bonne foi: mais dès qu'ils furent arrivés, Servilianus, au mépris des droits de l'hospitalité, les fit saisir, & leur fit couper les deux mains, comme il avoit

fait à Carroba. Le bruit de cette noire perfidie se répandit bientôt dans toute la Lusitanie, où tout le monde prit les armes pour en tirer vengeance. Cette cruauté n'est peut-être que celle qui fut exécutée sur Carroba & sur ceux qui l'accompagnoient, que le Romain avoit fait mutiler de même que leur Chef; car pourquoi ces Seigneurs Lusitaniens se seroient-ils rendus chez Servilianus? Si c'étoit à titre d'amis, il n'est pas croïable que le Consul les eut traités d'une maniere si indigne, d'autant plus qu'il pouvoit par leur moïen gagner les Lusitaniens: au lieu qu'en les maltraitant si cruellement, il perdoit cette espérance, aigrissoit la Nation, & la rendoit son ennemie irréconciliable. S'ils étoient venus chez lui à titre d'Ambassadeurs envoïés au nom de toute la Nation, on peut presque assurer que ce fait doit être mis au nombre des fâbles. Rien n'étoit plus sacré pour les Romains que le titre d'Ambassadeur; ils avoient pour cette dignité une espece de vénération, qui pouvoit servir d'exemple à toutes les Nations de l'univers. Il n'est donc pas vraisemblable que Servilianus ait violé des droits si respectés de sa propre Nation, précisément pour le plaisir de les violer. Les Romains étoient trop sages & trop politiques pour faire des démarches pareilles, & celle-ci les eut rendus l'exécration des Espagnols, à qui ils tâchoient de plaire autant par la modération & l'amour de la justice, qu'ils tâchoient de leur en imposer par leur puissance.

Au retour du printems on se remit de part & d'autre en campagne. Servilianus assiegea Erisane: mais Viriatus lui fit lever le siege, & ensuite l'attira dans un piege, où il le força à faire avec lui un Traité de Paix, par lequel les Romains reconnoissoient les Lusitaniens libres, & promettoient de ne leur faire plus la guerre, d'abandonner les Places qu'ils occupoient dans la Lusitanie, & de les traiter comme leurs alliés, à condition qu'ils se renfermeroient dans leur païs, & qu'ils n'inquieteroient plus leurs voisins alliés des Romains.

Le Senat regarda ce Traité comme une flétrissure pour les armes Romaines. On rappella Servilianus, & on envoïa en sa place Quintus Servilius Cæpion son frere, qui fut des premiers à le condamner. Cæpion ne fut pas plûtôt arrivé dans la Betique qu'il rompit le Traité, recommença la guerre, & fit une course dans la Lusitanie, où il mit tout à feu & à sang. Viriatus qui étoit pour lors à Valence, Ville qu'on prétend avoir été bâtie par lui-même, accourut avec une diligence extrême au secours de sa patrie, & arrêta la fureur des Romains. Sa seule presence étoit fatale à leurs armes; cependant voïant les Villes de son païs dépeuplées, les campagnes incultes & desertes, il résolut de travailler à faire une paix solide & avantageuse.

Il envoïa vers Cæpion Minuro, Aulaces & Dictaleon, & leur donna pouvoir de traiter de la paix avec le General Romain. Cæpion les combla d'honneurs, & tâcha de les corrompre par ses carresses & par ses liberalités. Lorsqu'il crut qu'ils étoient contens de ses manieres, & qu'ils prenoient confiance en lui, il commença à se plaindre de Viriatus. » Comment, leur disoit-il, avec un air » d'amitié, voulez-vous qu'on se fie » à un homme que l'ambition dévore? Il n'a songé, en faisant la guerre » aux Romains, qu'à ses intérêts par» ticuliers, & non à ceux de sa pa-

» trie. Vous vous repentirez de l'a-
» voir ſoutenu ; il eſt brave, mais il
» eſt encore plus ambitieux ; ſi nous
» faiſons la paix avec lui, n'ayant
» plus d'ennemis en tête, il tournera
» toutes ſes vuës contre vous-mêmes;
» c'eſt à votre liberté qu'il en veut ;
» il aſpire à la Roïauté ; vous devien-
» drez tous ſes eſclaves, & peut-être
» le ſeriez-vous déja ſans nous.
» Croïez-moi donc, il en eſt tems
» encore, prévenez ce malheur, en
» l'immolant à ſa propre ambition ;
» par-là vous vous aſſurez la liber-
» té, vous conſervez votre païs,qu'il
» a épuiſé pour préparer les voïes
» qui doivent le conduire à la ſuprê-
» me Puiſſance:enfin vous gagnez l'a-
» mitié de la Republique, qui de
» jour en jour devenant plus redou-
» table, vous protegera, & vous re-
» mettra,en reconnoiſſance de ce ſer-
» vice,le gouvernement de la Luſita-
» nie entre les mains.

Flatés par l'eſpoir de commander à leur tour, & jaloux peut-être de la gloire de leur General, qui ſans avoir le titre de Roi en avoit toute la puiſſance, ces trois hommes ſe laiſſent ſéduire par les diſcours & les promeſſes artificieuſes de Cæpion. Ils s'en retournent dans le camp de Viriatus, & ils lui rapportent que les Romains ne veulent point entendre parler de paix. Viriatus fut mortifié de voir échoüer ſa négociation, mais bien loin de ſoupçonner ſes amis, il fut charmé de les voir de retour, les retint à ſouper, leur fit mille careſſes, & tâcha de relever leurs courages qui lui paroiſſoient abatus. Après le ſouper ils ſe retirerent : mais dès qu'ils crurent que Viriatus étoit endormi, ils revinrent dans ſa tente ; & comme ils avoient coutume d'y entrer à toutes les heures du jour & de la nuit, pour prendre ſes ordres ou rendre compte de ce qui ſe paſſoit dans le camp, les gardes les laiſſerent paſſer comme à l'ordinaire. Dès que ces perfides furent dans la tente, ils allerent à l'endroit où ils ſçavoient que Viriatus étoit, le poignarderent, ſortirent, & profiterent de la nuit pour paſſer du côté des Romains. De la F. de R. 614.

Ils y étoient déja arrivés, lorſqu'on s'aperçut de cet aſſaſſinat. Jamais on ne reſſentit une douleur plus vive & plus profonde que celle que les Luſitaniens éprouverent dans cet inſtant. Tout le camp fondoit en larmes ; on ne voïoit que des viſages mornes, à peine oſoit-on lever les yeux pour ſe regarder ; cette triſteſſe ſe répandit bientôt dans toute la Luſitanie. On ne rencontroit dans les villes & dans les campagnes que des vieillards languiſſans, des femmes déſolées, des enfans errans, qui tous par leurs gémiſſemens déploroient la perte de Viriatus. Chacun croïoit avoir perdu en lui un pere, un mari, un protecteur. La déſolation fut générale, & la Luſitanie ſe crut perduë dès ce moment.

Cependant les ſoldats ſongerent à rendre aux mânes de ce grand homme les honneurs funebres, avec toute la pompe & toute la magnificence qu'ils purent imaginer. Ils dreſſerent un bucher, autour duquel toute l'armée ſe rangea en bataille. Un triſte ſilence regnoit dans tous les rangs ; quelques ſons d'inſtrumens lugubres ſe faiſoient ſeulement entendre. Cependant on commença les jeux qu'on avoit coutume de celebrer à l'honneur des morts ; enſuite on mena les victimes deſtinées pour le ſacrifice ; c'étoient tous les priſonniers Romains, qu'on immola ſur le bucher pour appaiſer l'ombre

de Viriatus. Un Prêtre monta l'instant d'après sur un echaffaut : il prononça l'éloge de ce grand Capitaine, fit les libations & acheva ces cérémonies, en appellant trois fois l'ame de Viriatus. Ensuite on mit le feu au bucher, autour duquel l'armée tournoit incessamment, en chantant des hymnes à son honneur & à celui des Dieux. Dès que son corps fut consumé, le même Prêtre en ramassa les cendres & les mit dans une urne qu'on enferma dans un superbe mausolée.

Les Lusitaniens trouvoient une consolation dans ces honneurs funébres qu'ils rendoient à la mémoire de leur General ; jamais homme ne les avoit mieux merités que lui. Il avoit tout tenté, tout sacrifié pour les affranchir du joug des Romains, qui n'oublierent rien pour le corrompre, & l'attirer dans leur parti. Le salut de sa patrie étoit l'unique objet de ses vœux ; & le seul desir de lui conserver la liberté, lui mit les armes à la main pendant l'espace de quatorze ans, qu'il fut la terreur des Romains, & l'appui des Lusitaniens.

Ses ennemis le peignoient comme un brigand odieux, qui avoit usurpé le commandement plus par ses ruses, que par son mérite personnel ; cependant il se soutint malgré leur haine dans le poste auquel il s'étoit élevé, de simple chasseur qu'il étoit, lorsqu'il échappa à la fureur de Galba. Son habileté à sçavoir se tirer d'un danger, le fit élire par ses camarades pour leur Chef. Son premier soin fut de venger la mort des Lusitaniens que Galba avoit immolés à sa cruauté, en ravageant les terres des Alliés des Romains, qu'il défit en tant de rencontres, que les peuples charmés de ses victoires, accouroient en foule pour se ranger sous ses étendarts.

Viriatus ne se laissa point éblouïr par l'éclat de sa nouvelle fortune ; toujours sage, prudent & moderé, son élevation ne servit qu'à le rendre plus circonspect & plus attentif à remplir ses fonctions. Il étoit grand & bien fait, il avoit les cheveux courts & frisés, les yeux vifs & perçans, les sourcils épais, le nés aquilain, & dans tout son exterieur on remarquoit un air d'audace & de majesté, qui inspiroit la crainte & le respect tout ensemble. Son esprit étoit vaste & fertile en ressources ; son courage se joüoit des périls. Au reste il étoit simple dans ses habits, doux & facile dans le commerce, familier avec les soldats, grave avec ses égaux, méprisant les richesses ; sa frugalité faisoit toute son opulence. Tel étoit le fameux Viriatus, que les Historiens Romains ont tâché de flétrir par des portraits odieux, s'imaginant par-là diminuer la honte de la défaite de leurs Généraux. Scipion Nasica qui étoit Consul, lui rendit plus de justice, lorsque ses assassins vinrent à Rome pour demander la récompense qu'on leur avoit promise : Rome, leur dit-il, avoit trop d'estime pour votre Général, pour récompenser des traîtres qui ont osé tremper leurs mains dans son sang. Ensuite il leur ordonna sous peine de mort de sortir promptement de Rome. Tel fut le fruit que ces miserables retirerent de leur crime. Abhorrés de leurs compatriotes, méprisés des Romains, ils traînerent dans la honte & l'opprobre le reste de leur vie.

Les Lusitaniens choisirent Tentale pour remplacer Viriatus. Tentale avoit du courage, mais il étoit médiocre Capitaine. Quintus Cæpion profitant de son peu d'habileté, le

combattit, le défit, & le força de se livrer à sa discretion. Il triompha à son retour à Rome des Lusitaniens ; triomphe honteux, puisqu'il ne le devoit qu'à un crime.

De la fond. de Rome, 616. Junius Brutus lui succeda au Gouvernement de l'Espagne ulterieure. Pour récompenser les vieux soldats qui avoient servi contre Viriatus, il leur donna la ville de Valence & les terres voisines. L'insolence du soldat réveilla la haine des Lusitaniens ; ils reprirent les armes pour chasser les Romains de leurs Provinces, & s'unirent aux peuples de la Galice. Brutus se mit en marche avec son armée, pour s'opposer à ces mouvemens. Etant arrivé sur les bords du Lima qui prend sa source dans la Galice, & qui du tems des Romains étoit connu sous le nom de Lethé, fleuve de l'enfer, une terreur religieuse s'empara de ses soldats ; ils craignirent d'offenser les Dieux Infernaux, s'ils osoient tenter vivans le passage d'un fleuve, dont ils croïoient que les eaux n'étoient destinées que pour les ombres. Brutus eut beau leur assurer que tout ce qu'on disoit de cette riviere n'étoit qu'une imagination des Poëtes : la superstition fut plus forte que ses discours & que ses ordres. Ils refuserent constamment de la traverser ; alors Brutus arrachant une enseigne des mains d'un Officier, se jetta dans le fleuve, ses soldats flottans entre la crainte & l'admiration, mais emportés par l'exemple de leur Général, s'y jetterent à sa suite, attaquerent les ennemis & les vainquirent. Sa victoire contint les Lusitaniens en paix, jusqu'à la Préture de Quintus Servilius Cæpion, fils de celui qui avoit fait assassiner Viriatus. Alors les Lusitaniens tenterent, mais vainement, de recouvrer leur liberté. Enfin sous le Consulat de Rutilius Rufus & de Cneius Manlius, sous celui de Marius & de Quintus Luctatius, tous leurs efforts furent inutiles pour secoüer le joug des Romains ; & les victoires que Lucius Cornelius Dolabella, & Publius Licinius Crassus remporterent sur eux, acheverent de les subjuguer entierement.

Dès que la Lusitanie fut pacifiée, la guerre recommença dans la Celtiberie. Les guerres civiles entre Marius & Sylla survinrent bientôt après. De la F. de R. 671. Sertorius homme de basse naissance, mais un des plus grands Capitaines de son tems, attaché au parti de Marius, fut proscrit par Sylla. Il se retira en Espagne, où il avoit servi, & où sa valeur & son habileté lui avoient acquis une grande autorité. Il y fit presque soulever en sa faveur toute cette Province de l'Empire, que Caius Asinius le força ensuite d'abandonner. Sertorius s'embarqua à Carthagene, & passa en Afrique avec deux mille Romains. Après y avoir éprouvé l'inconstance de la fortune, il prit avec sa flote & avec le secours de quelques pirates, l'Isle d'Yvica, où il ne put se soutenir que très-peu de tems.

Cependant les Lusitaniens voïant toutes les forces de la République occupées à s'entre-détruire, crurent trouver une occasion favorable pour chasser les Romains de leur païs. Il ne leur manquoit qu'un chef resolu & expérimenté. Ils jetterent les yeux sur Sertorius, & envoïerent en Afrique pour lui offrir leurs services. Sertorius les accepta, & accourut aussitôt dans la Lusitanie. Pour s'assurer du cœur des peuples, il diminua tous les impots qu'ils avoient coutume de païer ; il érigea le gouvernement de la Lusitanie en république, composa

un Senat des principaux de la province, créa des charges, & fit des Magiſtrats, le tout ſur le modele de la République Romaine. Non content de ces nouveautez qu'on reçût avec avidité, il établit une fameuſe Academie à Oſca, il y fit venir des Maîtres habiles d'Italie, & ordonna que tous les Seigneurs Eſpagnols y envoïaſſent leurs enfans pour y être inſtruits dans toutes les Sciences convenables à leur naiſſance: il étoit perſuadé que les Sciences ne ſont pas moins utiles à un état que la valeur & la force des armes. Ce fut peut-être le pretexte dont il couvrit le deſſein qu'il avoit d'avoir ſous ſa puiſſance toute la jeuneſſe du païs, ſans donner aucune jalouſie aux Peuples.

Quand Sertorius étoit revenu d'Afrique en Eſpagne, il avoit amené avec lui deux mille ſix cens Romains, & ſept cens Afriquains, auſquels il joignit quatre mille Luſitaniens, & ſept cens chevaux. Avec cette petite armée il tint la campagne, chaſſa heureuſement les Garniſons Romaines de la Luſitanie, remporta une victoire navale ſur Cotta, défit ſur les bords du Guadalquivir deux mille hommes de l'armée du Préteur Didius. Son Lieutenant Hirtuleius batit Domitius, & força le camp de Manilius où étoient trois Legions Romaines, avec quinze cens chevaux; Domitius qui perdit la vie dans le combat, étoit Lieutenant de Metellus Pius, que Sylla avoit envoïé en Eſpagne pour reduire Sertorius.

Metellus, qui s'étoit avancé juſque dans la Betique, fut preſque toûjours batu par Sertorius. Cela obligea Lucius Lollius, Préteur de la Gaule Narbonoiſe, de paſſer en Eſpagne pour le ſecourir. Lollius vint à propos, il ſauva Metellus d'une defaite certaine. Après que Lollius eut quitté l'Eſpagne, Metellus écrivit au Senat pour demander qu'on envoïât Pompée, afin qu'il lui aidât à terminer cette guerre, qui de jour en jour devenoit plus dangereuſe. Pompée traverſa les Pyrenées, en vint aux mains avec Sertorius, & fut vaincu. Il aſſiegea enſuite Palence, dont Sertorius lui fit lever le Siege. Il força ſon camp de Calahorra, & lui tua trois mille Soldats. Il prit enſuite à la vûe de toute ſon armée, avec un ſecours que Perpenna lui avoit amené de Sardaigne, Laurone, qu'il brûla, & dont il envoïa les Habitans dans la Luſitanie, pour y ſervir d'eſclaves.

Tant de ſuccès heureux le rendirent preſque Maître de toute l'Eſpagne. Il parcouroit impunément toutes les Provinces; tout trembloit à ſon approche, & l'on couroit de toutes parts pour implorer ou ſa clemence ou ſa protection. Pompée & Metellus n'oſoient preſque tenir la campagne. Sertorius aïant joint Pompée auprès de la riviere de Xuçar, l'attaqua avec tant de valeur, que le Romain fut défait, même bleſſé, & eut un cheval tué ſous lui.

Memmius ſon Queſteur, mari de ſa ſœur, fut ſurpris, & tué près de Sagunte par Sertorius. Metellus éprouva quelque tems après un ſort à peu près ſemblable; ſon armée fut taillée en pieces, & il eut péri par les mains de Sertorius, ſi ceux qui l'environnoient ne l'euſſent derobé à ſa fureur. Didius Lælius, Lieutenant de Pompée, fut plus malheureux que Metellus. Il tomba entre les mains de Sertorius comme il alloit au fourage, & il fut tué avec une partie de ſes gens.

Si Sertorius triomphoit par tout où il portoit ſes armes, ſes Lieute-

nans n'étoient pas moins heureux, & ne se rendoient pas moins redoutables que lui. Hirtuleius se distinguoit sur tous les autres. Toujours en mouvement, il ne laissoit pas respirer un seul moment les Romains. Tantôt il leur enlevoit un convoi, tantôt un quartier. Les Romains ne pouvoient s'écarter de leur camp qu'ils ne fussent pris ou tués; ce qui obligea enfin Metellus de l'attaquer. Il le joignit auprès d'Italique, ville dans la Betique, & le combattit avec tant de succès, qu'il lui tua vingt mille hommes. Hirtuleius après cette perte, se retira avec le debris de son armée dans la Lusitanie, où les Romains cependant n'oserent le suivre. Cette victoire enorgueillit tellement Metellus, qu'il souffrit que les Peuples, lorsqu'il entroit dans quelques villes, lui présentassent de l'encens comme à une Divinité; qu'on celebrât des Jeux en son honneur; & qu'on lui offrît des Vœux. Mais Sertorius humilia bientôt son orgueil; il vengea le malheur d'Hirtuleius sur Pompée, à qui il tua dix mille hommes; il enleva plusieurs villes aux Romains, & fit trembler toute la Betique. La terreur & l'épouvante étoient si grandes, que les Peuples abandonnoient les campagnes à la fureur des Lusitaniens qui les ravageoient impunément, sans que Metellus osât ou pût l'empêcher.

Les Romains firent cependant de nouveaux efforts pour arrêter les progrès de Sertorius. Pompée honteux de sa derniere défaite, se mit en campagne, pour prendre sa revanche. Sertorius de son côté avoit reçû de nouveaux secours, & étoit en état plus que jamais de continuer la guerre. L'un & l'autre s'étant rencontrés proche de la riviere Turia, nommée aujourd'hui Guadalaviar, ils rangerent leurs armées en bataille, & se chargerent avec une impetuosité qui tenoit de la fureur. Le combat fut long & sanglant: Pompée alloit périr avec son armée, sans Metellus qui survint heureusement avec des troupes fraîches: elles suspendirent la victoire des Lusitaniens, & donnerent le tems à Pompée de se dégager de ses ennemis; ce qui fit dire à Sertorius qu'il auroit renvoïé cet enfant à la maison bien châtié, si cette vieille ne fut survenüe. Il désignoit, par ce nom de vieille, Metellus qu'il haïssoit mortellement, à cause de son orgueil, & des mauvais offices qu'il lui avoit rendus auprès du Senat. Hirtuleius avec son frere, & Caius Herennius perirent dans cette occasion.

Pompée après cette défaite se retira dans le pais des Vaccéens: Metellus passa les Pyrenées, & prit ses quartiers d'hiver au pied de ces Montagnes: Cependant Pompée écrivit au Senat que si on ne lui envoïoit de l'argent, il seroit forcé d'abandonner l'Espagne à Sertorius. Ce Général dès que l'hiver étoit arrivé, se retiroit à Evora, parce que cette Ville se trouvoit au milieu de la Lusitanie, d'où il pouvoit facilement veiller à tout. Il s'y étoit fait bâtir une Maison qui subsistoit encore du tems du Roi Emmanuel. Là il se délassoit des fatigues de la guerre, & vivoit éloigné du faste & du tumulte. Une femme & trois affranchis composoient tout son domestique, comme il paroît par une Inscription trouvée à Evora.* Il se rendoit

* Resende rapporte ainsi cette Inscription page 263. tome premier des Ant. Lusit.

Larib. Pro
Salute, & incolu
mitate domus
Q. Sertorii

doit aussi respectable par cette vie libre & frugale, qu'il l'étoit par ses grandes victoires. Il attiroit chez lui ses amis, il les y regaloit simplement, & joüissoit de leur conversation avec une telle serenité & une telle liberté d'esprit, qu'on ne l'eut jamais pris pour ce même Sertorius, fugitif de sa Patrie, auteur de tant de vastes projets, qui ne tendoient tous qu'à la ruine de la puissance la plus formidable qui eut jamais été. A la venüe du Printems il se mettoit en campagne, avec la même facilité que s'il n'eut point connu les douceurs d'une vie privée : il passoit rapidement d'une profonde tranquillité au tumulte des armes ; ensorte qu'on eut dit que la nature lui avoit fait present de deux ames differentes, l'une pour la guerre, & l'autre pour la paix. En campagne rien ne l'étonnoit ; il étoit toujours alerte, toujours infatigable, toujours le premier où le peril étoit le plus grand. Dans sa maison rien ne lui plaisoit que ce qui étoit degagé de soins & d'embarras, & c'est ainsi que ce grand homme sçavoit se métamorphoser en tout ce qu'il vouloit, & s'accommodoit aux tems & aux lieux.

Perpenna son Lieutenant & son confident le suivoit par tout ; Sertorius n'avoit rien de caché pour lui. Il l'aimoit plus que tous ceux qui s'étoient attachés à sa fortune, & le distinguoit d'eux par les emplois considerables qu'il lui confioit, & plus encore par les marques d'estime & d'amitié qu'il lui donnoit publiquement. Tout cela ne put toucher le cœur de ce perfide : insensible à la gloire, à la vertu, & à l'amitié, il immola tout à son horrible avarice, & conçut le détestable projet de se défaire de Sertorius. En effet lui aïant donné un festin à Osca, Antoine le poignarda par son ordre. Ainsi périt ce grand Capitaine, que les Espagnols avoient coutume d'appeller l'Annibal Romain. Il pouvoit en effet être comparé à ce fameux Carthaginois par ses rares qualités, par sa valeur, par son habileté dans la guerre, & par la hardiesse & la finesse de ses vuës. Il est vrai qu'on lui reproche aussi une partie de ces vices, sur tout la défiance & la cruauté ; celle-ci naît presque toujours de la premiere. La dureté de Sylla l'avoit forcé de prendre les armes contre sa patrie, qu'il aimoit & qu'il plaignoit dans le fond de son cœur ; ce qui lui faisoit souvent dire qu'il auroit mieux aimé être le dernier à Rome, que le premier dans un lieu d'exil.

De la F. de R. 681.

La réputation de grand Capitaine qu'il s'étoit acquise pénétra jusque

Compitalibus. Ludos
Et epulum viciniis
Junia Donace do-
mestica ejus, et
Q. Sertor Hermes
Q. Sertor Cepalo
Q. Sertor. Anteros
Liberti

En voici la traduction.

Junia Donacé, Servante de Quintus Sertorius, Hermes, Cepalo, & Anteros ses affranchis ont celebré des festins & des jeux avec leurs voisins, en l'honneur des Dieux Lares, pour le salut & la conservation de sa maison.

Vasconcellos fait mention d'une autre Inscription trouvée près d'Evora, par laquelle on voit que Junia Donacé avoit accompli un vœu qu'elle avoit fait à Jupiter, pour que Sertorius son Maître vainquit Pompée & Metellus. La voici telle que Resende la rapporte.

Jovi optimo maximo, ob pulsos
A quinto Sertorio Metellum atque
Pompeium, Junia Donace coronam
& Sceptrum ex argento munus ad
tulit, Flaminiæ Phialam cælatam
Hierodulis nam dedit.

que dans l'Asie ; le fameux Mitridate, cet ennemi irreconciliable des Romains, rechercha son amitié ; il avoit coutume de dire qu'avec Sertorius rien n'étoit plus facile que de vaincre les Romains. En effet les succès dans la guerre ne dépendent pas tant du nombre & de la bravoure des troupes, que de la maniere dont elles sont conduites. Sertorius lui-même sentoit cette verité qui lui faisoit souvent repeter, qu'il aimeroit mieux une armée de Cerfs avec un Lion à leur tête, qu'une armée de Lions commandée par un Cerf. Il disoit encore qu'un des principaux devoirs d'un grand Capitaine, étoit de considerer par où il pourroit sortir d'un danger, ou d'un mauvais pas avant que de s'y engager ; & pour prouver que l'union & l'intelligence étoient la principale force des armées, il prenoit la queuë d'un cheval en disant, qu'il n'y avoit aucun crin qu'on ne pût arracher en particulier, mais qu'il étoit impossible de les arracher tous ensemble.

Connoissant combien la Religion a de puissance sur l'esprit des hommes, il s'en servit utilement pour leur persuader, au gré de ses desirs, toutes les choses qui étoient nécessaires pour l'exécution de ses projets. Les hommes s'accoutument à tout, à la Religion comme à autre chose. Il faut reveiller leur goût pour elle de tems en tems par des événemens singuliers. Sertorius éleva une jeune biche, dont il se faisoit suivre par tout. Il affectoit de lui parler à l'oreille, & la biche instruite sembloit à son tour parler à celle de Sertorius, qui profitant de la surprise que cela causoit au peuple simple & grossier, qui cherche par tout le prodige, lui fit accroire que cette biche étoit un Dieu qui lui reveloit l'avenir, & lui donnoit des conseils pour prévenir les projets de ruïne que ses ennemis méditoient contre lui. Le succès aïant répondu à cette idée, on demeura persuadé que Sertorius avoit un Dieu à son service ; & depuis ce moment les peuples affrontoient tous les périls, avec une confiance qui étoit toujours funeste à leurs ennemis.

Les Lusitaniens surtout en étoient vivement persuadés : aussi lorsqu'ils apprirent la mort de Sertorius ils en furent consternés. Ils le regardoient comme un homme que les Dieux leur avoient envoïé pour les sauver de l'oppression des Romains. Ils crurent en le perdant perdre une seconde fois Viriatus, auquel ils le comparoient, de même que les autres Espagnols le comparoient à Annibal. En effet jamais Capitaines n'avoient peut-être eu plus de ressemblance que Sertorius & Viriatus en avoient entr'eux. Naissance obscure de part & d'autre, noble ambition de s'élever par la vertu au dessus des autres hommes, amour immense de la gloire & de la liberté, mépris souverain des richesses, même intelligence, activité pareille, valeur égale, ennemis communs ; enfin une fin semblable. Sertorius étoit né à Nassi petite ville proche de Rome, de parens pauvres, & il fut inhumé à Evora, à ce qu'on prétend. Les Lusitaniens après la mort de ce grand homme, retomberent sous la puissance des Romains, comme ils y étoient tombés après celle de Viriatus. Cette Nation belliqueuse ne put resister au bonheur de Pompée, & de Metellus qui ne durent leur victoire qu'à la mort de Sertorius dont ils avoient mis la tête à prix ; cependant Pompée fit mourir le traître Perpenna qui étoit tombé entre ses mains. Après avoir repris toutes les Places que

Sertorius avoit enlevées aux Romains, & avoit soûmis les Lusitaniens, Pompée & Metellus retournerent à Rome, où ils reçurent les honneurs du triomphe.

De Rome, 652.

Les Lusitaniens ne pouvoient s'accoûtumer au joug des Romains. La puissance formidable de leurs ennemis, & leur propre foiblesse n'étoient pas un frein assez fort pour les contenir. L'amour de la liberté dominoit cette genereuse Nation. Elle entra dans les interêts des Galliciens qui venoient de se revolter contre la Republique. Jules Cesar qui devoit un jour donner des fers à sa Patrie, commandoit pour lors dans l'Espagne ulterieure. Au premier bruit qu'il entendit de cette revolte, il marcha contre les ennemis, & les défit.

Après cette victoire Cesar s'appliqua tout entier, à abolir les abus qui s'étoient introduits dans l'administration de la Justice pendant le tumulte des guerres dont l'Espagne avoit été agitée depuis tant d'années: aïant pacifié cette Province de la Republique, & laissé des ordres severes à ses Lieutenans pour y maintenir la tranquillité, il partit pour Rome, où il refusa le triomphe que le Senat lui voulut decerner de son propre mouvement. Cesar dedaignoit ces honneurs frivoles que la brigue & la sollicitation avoient rendus dans Rome bien plus le prix de l'adresse & de l'importunité que la recompense du vrai merite. Ce n'est pas que ces apparences de moderation fussent sinceres, il aspiroit en même tems au Consulat, ne voulant que de ces honneurs utiles aux grands desseins, & propres à servir l'ambition demesurée qui le devoroit.

Il trouva bientôt l'occasion de la faire éclater. Il se broüilla avec Pompée son Gendre, & cette broüillerie fut un pretexte pour prendre les armes. Cesar s'empara des Gaules qu'il avoit soûmises, Crassus de l'Asie, & Pompée envahit l'Espagne, dont il confia le Gouvernement à Petreius, à M. Affranius & à M. Varron. Comme tout le monde sçait le succès de cette guerre civile, qui causa la perte de la Republique, je me contenterai de dire que Cesar par tout victorieux, chassa de l'Espagne les Lieutenans de Pompée, & qu'il y laissa en qualité de Proconsul Marcus Lepidus, & Quintus Cassius Longinus. Celui-ci commandoit dans l'Espagne ulterieure. C'étoit un monstre de vices. A l'avarice, à la cruauté, aux débauches les plus infâmes, il joignoit une vanité ridicule, & une présomption insupportable. Il marchoit toujours à la tête d'une armée à qui il permettoit toutes sortes de brigandages. Il entra dans la Lusitanie où il assiega Medobriga qui tenoit encore pour Pompée, il la prit & en fit tous les Habitans prisonniers. Après cet exploit il se crut le plus grand Capitaine de son tems, & se fit proclamer Generalissime par ses Soldats, à qui il donna cent sesterces par tête pour recompenser leur complaisance. Cela n'empêcha pas qu'une partie de son armée ne se revoltât contre lui lorsqu'il étoit sur le point de passer en Afrique, où Cesar l'appelloit. Ce contre-tems jetta Longinus dans de grands embarras. Il demanda du secours à Lepidus qui commandoit dans l'Espagne citerieure; mais ce Préteur ne put appaiser la sédition, qu'aux conditions que Longinus sortiroit de l'Espagne. Longinus s'étant soûmis au Traité, se rendit à Malaga où il s'embarqua pour retourner en Italie; mais aïant été batu

d'une furieuſe tempête, ſon vaiſſeau fut englouti par les flots à l'embouchure de l'Ebre, & il périt avec toutes ſes richeſſes, qui lui avoient coûté tant de crimes.

Quoique Ceſar fût par tout vainqueur, que ſon rival fût mort, que Juba, Caton, & une grande partie de la Nobleſſe Romaine euſſent été défaits en Afrique, les enfans de Pompée, qui avoient pris les armes pour venger leur pere, ne laiſſerent pas de trouver de nombreux partiſans. Annius Scapula, Q. Aponius, Accius Varus, Quintus Labienus embraſſerent leur parti, & y entraînerent pluſieurs villes de l'Eſpagne, ce qui obligea Ceſar, qui étoit pour lors à Rome d'y paſſer promptement. Après différents événemens, Ceſar & le jeune Pompée en vinrent aux mains auprès de Munda. Cette celebre journée qui fit dire à Ceſar, qu'il avoit ce jour-là combatu pour la vie & non pour la gloire, décida du ſort de l'Eſpagne. Varus & Labienus furent tués dans ce combat; Scapula ſe retira à Cordoue où il ſe tua lui-même après un grand feſtin dans lequel il s'étoit enivré. C. Pompée après ſa défaite ſe réfugia à Tarifa, mais aïant découvert qu'on vouloit le livrer à Ceſar quoique dangereuſement bleſſé, il ſe mit dans une chaloupe pour ſe retirer ſur ſes vaiſſeaux, où il ne fut pas plûtôt qu'il mit à la voile, & qu'on tourna du côté de la Luſitanie: il rencontra ſur ſon chemin Didius, Admiral de la flote de Ceſar. Pompée qui n'étoit pas aſſez fort pour lui réſiſter, & qui ſouffroit d'ailleurs des douleurs très vives de ſa bleſſure, ſe fit deſcendre à terre, réſolu de s'enfüir dans la Luſitanie; mais Cæſonius qui étoit chargé de le pourſuivre, le ſurprit dans une caverne où il s'étoit caché, & le tua malgré les efforts de quelques Luſitaniens qui l'accompagnoient. Ceſar envoïa la tête du jeune Pompée à Seville qui tenoit encore pour lui. A cette triſte vûe les habitans implorerent la clémence du vainqueur, qui leur pardonna. Les partiſans de Pompée voulurent de nouveau y cauſer quelques troubles, mais Ceſar prévint leurs mouvemens, & les retint dans le devoir.

De Rome, 710.

La malheureuſe fin de Pompée & ſes revers, au lieu d'abatre le courage des Luſitaniens, ne ſervirent qu'à les rendre plus obſtinés dans la haine qu'ils portoient à Ceſar. Didius s'en apperçût bien-tôt. Trois corps différens de Luſitaniens s'avancerent juſqu'à Cadix pour l'attaquer. Didius s'imagina qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter pour les mettre en fuite, mais l'événement le détrompa. Les Luſitaniens le chargerent ſi à propos & avec tant de valeur, qu'il fut forcé de s'enfüir ſur ſes vaiſſeaux, laiſſant ſes ſoldats à la merci des ennemis qui en firent un carnage affreux. Les Luſitaniens ne ſe contenterent pas de l'avoir défait ſur terre, ils réſolurent de le pourſuivre ſur mer, & de brûler ſa flote. Ils s'embarquerent pour cet effet ſur de ſimples eſquifs qui étoient ſur le rivage, & voguerent à force de rames vers l'endroit où Didius étoit avec ſes vaiſſeaux. Epouvanté de tant d'audace Didius prit le large, ce qui obligea les Luſitaniens à revenir à terre, où ils pillerent ſon camp, d'où ils remporterent un butin conſidérable.

Ceſar répara bien-tôt la honte de ſon Lieutenant. Les Luſitaniens céderent à ſa fortune, & malgré la haine qu'ils portoient à leur vainqueur qui avoit pillé le temple du Dieu Endovellico, ils en furent traitez avec tant de clémence, qu'ils écouterent

les propositions de paix qu'il leur fit faire, & le traité en fut conclu à Beja, qui en prit le surnom de *Pax Julia*. Dans le même tems Cesar donna à Ebora celui de *Liberalitas Julia*, à Mertola celui de *Julia Mirtilis*, & à Santarem celui de *Julium præsidium*. Lisbonne, dont les habitans l'avoient comblé d'honneurs, reçut celui de *felicitas Julia*, & toutes ces villes en obtinrent, les unes, le droit de Colonie, & les autres le droit Municipal.

Il est nécessaire d'expliquer ici ce qu'on entendoit par le droit de Colonie, & par le droit Municipal. Rome avoit été bâtie dans le Latium. Les peuples de cette contrée de l'Italie s'étoient opposés de toutes leurs forces aux progrès des Romains. Ceux-ci pour apprivoiser des voisins si incommodes, qui pouvoient d'ailleurs leur aider à conquerir le reste de l'Italie, chercherent à faire alliance avec eux, & de leurs ennemis ils en firent leurs compagnons de guerre, en leur permettant de servir dans leurs Legions, & d'aspirer aux Magistratures, à tous les honneurs, & à tous les emplois de l'Etat. Ces peuples devenus Romains par ce privilege qu'on appella *Jus Latii*, demanderent ensuite le droit de pouvoir donner leurs suffrages, dans la création des Magistrats de Rome, comme les Citoïens de cette ville : on fut obligé de leur accorder encore cette grace qu'on appella *Jus civium Romanorum*, droit qui fut ensuite donné à toute l'Italie, d'où il prit le nom de *Jus Italicum*. Les Citoïens Romains qu'on transportoit dans quelque endroit pour le peupler, conservoient ce droit sous le nom de Colonie; & lorsqu'on l'accordoit à quelque ville étrangere, on l'appelloit droit Municipal, avec cette difference, que ceux qui joüissoient du droit de Colonie, se gouvernoient en tout comme les Citoïens de Rome, au lieu que ceux qui avoient obtenu le droit Municipal, conservoient leurs Loix & leurs Coûtumes, & avoient moins de privileges & d'immunitez. Au reste les Romains donnoient plus ou moins de force à ce droit de Colonie, & à ce droit Municipal; car les uns l'obtenoient dans toute son étenduë, & les autres n'en obtenoient souvent que le nom sans en obtenir les avantages, qui consistoient comme nous avons dit à joüir de tous les privileges que les Citoïens de Rome même possedoient, comme à servir dans les armées de la Republique, à éxercer les charges les plus éminentes de la ville, & enfin à avoir droit de déliberer dans les assemblées publiques, touchant toutes les affaires de l'Etat.

La haute idée que les Nations s'étoient faite de ce droit, fut souvent plus utile aux Romains que leurs victoires. Ils trouverent par ce vain honneur, le moïen d'attacher à la République des peuples vaincus, qui n'eussent pas manqué de se révolter, & de former de nouvelles ligues pour en abbattre la puissance. Pour rendre ce droit plus respectable, ils ne l'accordoient qu'aux services essentiels, & qu'aux plus pressantes sollicitations. La plus grande vengeance qu'ils tirassent de ceux qui se révoltoient contre eux, c'étoit de leur ôter ce droit s'ils le possedoient. Ils avoient si bien accoutumé leurs Alliés à le regarder avec une espece de veneration, qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour se le conserver ou pour se l'acquerir, ce qui rendoit la République inépuisable en ressources dans les conjonctures les plus fâcheuses. Com-

me les Lusitaniens étoient indomptables, les Romains s'aviserent enfin pour apprivoiser ces esprits inquiets & guerriers, d'honorer la plûpart de leurs Villes du droit de Colonie, ou du droit municipal. Cette liberalité qui ne leur coûtoit rien, & qui n'entraînoit après elle aucun inconvenient, eut plus de pouvoir sur eux que leurs armées & leurs victoires. Les Lusitaniens reçurent cette grace comme les autres peuples l'avoient reçuë, c'est-à-dire, avec respect & reconnoissance. Dès ce moment ils furent dévoüés aux Romains, ils entrerent dans leurs intérêts, & dans tous les troubles qui agiterent la République. Ils servirent dans leurs Légions, ils parvinrent aux emplois, & ils partagerent toutes les charges de l'Empire.

On ignore dans quel tems ce droit fut accordé aux Villes Lusitaniennes; si elles l'obtinrent pour la premiere fois de Cesar, ou si Cesar ne fit que le leur rendre. Il y a des Auteurs qui croïent qu'elles commencerent à en joüir dans l'intervalle qui est entre Viriatus & Sertorius; qu'elles le perdirent ensuite pour avoir embrassé & soutenu le parti de ce dernier, & que Cesar les rétablit dans ce droit après avoir vaincu le fils de Pompée, pour s'attacher cette Province sur qui toute l'Espagne regloit souvent ses démarches. La Ville d'Ebora en reçut le droit Municipal, comme il est prouvé par une Inscription que Resende rapporte dans son Livre; mais malgré cette Inscription *, Resende croit que Cesar ne fit que le lui rendre, & que cette Ville l'avoit déja possedé. Quoiqu'il en soit, la Lusitanie joüit de cet honneur, & demeura enfin tranquille ainsi que le reste de l'Espagne.

Cesar de retour à Rome, y disposa à son gré de la suprême puissance. Il triompha de ses ennemis, fut nommé Dictateur perpetuel & Pere de la Patrie, lui qui en étoit le destructeur & le tyran. Cassius & Brutus qu'on a appellé les derniers des Romains, envisageoient l'esclavage honteux de leur superbe Patrie avec douleur; ils résolurent de la venger, & de lui rendre sa premiere splendeur, en ôtant la vie à celui qui l'opprimoit. Ils voulurent même que l'exemple fut donné dans un lieu respectable, pour ôter aux partisans de Cesar l'envie de suivre ses traces. Ils choisirent donc le Senat même pour le lieu où le Dictateur devoit recevoir la récompense de sa tyrannie. En effet il périt sous vingt-trois coups de poignard que lui porterent les conjurés, & sa mort qui sembloit devoir rendre la liberté à la République, ne servit qu'à la replonger dans les horreurs des guerres civiles, & dans un esclavage qui n'a fini qu'avec les Romains mêmes.

Si-tôt que la mort de Cesar fut sçuë en Espagne & dans la Lusitanie où Asinius Pollio commandoit, Sextus Pompée,

* *Divo Julio*
Lib. Julia Ebora.
Ob illius in mun.
E mun. liberalita
tem. ex d. d. d.
Quo jus dedicatio
ne veneri genetri
ci cestum Matronæ
Donum tulerunt.

La Ville d'Evora a érigé une statue à l'honneur du divin Cesar, a cause de la liberalité du droit Municipal qu'il a accordé a cette ville, par un Decret des Decurions. Le jour de cette dédicace les Dames de la ville ont porté un present dans le Temple de Venus la procréatrice. *Resende, page 269. tome premier.*

Pompée, frere de Cneius & fils du grand Pompée, sortit de sa retraite, qu'il avoit choisie à Jaca dans le païs des Lacetains, se transporta dans la Betique, leva des troupes, & rappella les amis de son pere & de son frere qui étoient fugitifs; ayant formé une armée, il commence à faire la guerre, il remporte quelque avantage, & entraîne presque toute l'Espagne dans son parti. Les Lusitaniens embrassent ses intérêts, & la fortune continue de favoriser ses desseins. Pollion fut entiérement défait; l'Espagne se déclara ouvertement pour Pompée. Lepidus qui y commandoit conjointement avec Pollion en retint pourtant une partie sous la puissance de la République; il fit même si bien qu'il persuada à Pompée de quitter l'Espagne & d'aller à Rome, pour prendre possession des biens que son pere lui avoit laissés; Pompée trouva Rome plongée dans le desordre; Antoine vouloit occuper la place de Jules Cesar; ses ennemis, dont le plus dangereux étoit Ciceron, lui opposoient Octave neveu du dernier Dictateur. Octave attaqua & défit Antoine; ensuite ils se reconcilierent ensemble, firent une ligue avec Lepidus, partagerent l'Empire, & se sacrifierent reciproquement tous leurs ennemis. La desolation & le carnage regnoient dans toute l'Italie; l'honneur, la probité, la Religion, tout étoit sacrifié à l'ambition. Rome étoit noïée dans le sang de ses propres Citoïens; ici le fils abandonnoit son pere à la fureur des tyrans, dans l'esperance de sauver sa vie; & là le pere immoloit son fils à leur haine, dans la vuë d'échaper aux supplices qu'on lui préparoit. Rome n'étoit plus qu'un lieu où la trahison, le meurtre, le brigandage triomphoient; toute vertu en étoit bannie, rien n'échappe aux cruels ministres des Triumvirs. C'est ainsi qu'on appella Antoine, Octave & Lepidus les auteurs de tant de désordres.

Cependant Pompée voïant que ces trois tyrans alloient opprimer la République, s'empara de la Sicile, & s'y maintint quelque tems; mais il succomba enfin sous les forces des Triumvirs, il tomba entre leurs mains, & ils le sacrifierent à leur ressentiment. Antoine qui l'avoit vaincu, profita peu de tems de sa victoire. La division se mit dans le Triumvirat; Lepidus fut le premier dépoüillé de son autorité, & réduit à la condition de simple citoïen. Ensuite Antoine & Octave se firent une cruelle guerre. Antoine enivré de l'amour de Cléopâtre Reine d'Egypte, fut battu à la journée d'Actium, & bien-tôt après il se tua lui-même, & laissa l'Empire à Octave, qui s'efforça par des vertus vraïes ou simulées, de faire oublier les horreurs du Triumvirat.

Aussitôt qu'il eut reglé toutes les affaires de l'Empire, il fit un voïage en Espagne, où il demeura quelque tems pour pacifier cette partie de l'Europe où quelques Peuples, entr'autres les Biscaïens, avoient encore les armes à la main; dès qu'ils furent soumis, il se rendit à Tarragone où il séjourna quelques jours. Il donna une forme nouvelle au gouvernement d'Espagne, qu'il divisa en six Provinces; sçavoir la Bétique, la Lusitanie, la Galicienne, la Tarragonoise, la Carthaginoise, & la Tingitane. La Lusitanie fut partagée en quatre Généralités, qui avoient chacune une Chancellerie, où l'on jugeoit tous les procès qui survenoient entre les particuliers. La premiere étoit celle de Merida, où Carisius établit par ordre d'Auguste une Colonie Romaine,

d'où elle prit le nom d'*Emerita Augusta*. Elle devint bientôt célebre par sa grandeur, par ses richesses & par la multitude de ses habitans ; elle fut long-tems regardée comme la métropole de toute la Lusitanie, & elle méritoit cet honneur, si tout ce qu'on raconte de sa magnificence est vrai. La seconde Chancellerie fut établie dans Beja ou *Pax Julia*, la troisiéme à Santarem, qu'on appelloit *Julium Præsidium*, & la quatriéme dans Brague, ou *Braccala Augusta*.

Auguste y envoïoit tantôt des Préteurs, tantôt des Proconsuls, & tantôt des Lieutenans. Les Proconsuls se tiroient de l'ordre du Senat, les Préteurs du peuple, & l'on choisissoit les Lieutenans indifféremment dans tous les ordres. Quelquefois il honnoroit ceux-ci, du titre de Proconsul pour étendre davantage leur autorité. Quelquefois ils prenoient le nom de Lieutenans d'Auguste, & alors leur pouvoir étoit subordonné à celui de Proconsul. Les Préteurs avoient même plus d'autorité que les simples Lieutenans, car les Préteurs avoient droit d'inspection sur les gens de guerre, ce que n'avoient point les Lieutenans, à moins que le droit ne leur en fut accordé par un ordre exprès de l'Empereur, qui se conserva le commandement des armées, moins pour prévenir & punir les ennemis de l'Empire qui oseroient en troubler la tranquillité, que pour contenir le Senat & le Peuple dans l'obéïssance & la soumission.

Pendant qu'Auguste séjourna en Espagne, plusieurs Villes de la Lusitanie lui envoïerent des Ambassadeurs pour le remercier des graces qu'elles en avoient reçuës, & pour l'assurer de leur fidélité. Outre ces marques extérieures de leur reconnoissance, les Villes de Santarem & de Lisbonne firent bâtir un Temple qu'elles lui dédierent, & commencerent par cette flaterie sacrilege à établir un culte inoüi jusqu'alors, qui fut bientôt approuvé & suivi de tout l'Empire. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, on voulut lui décerner les honneurs du triomphe, pour avoir soumis entiérement l'Espagne ; car c'étoit la premiere fois que cette vaste Province avoit été conquise toute entiere ; mais Auguste remercia le Senat, trop satisfait de fermer les portes du Temple de Janus qui le fut alors pour la quatriéme fois depuis sa fondation.

Jamais les Romains n'avoient joüi d'une paix aussi longue que celle qui suivit la conquête de l'Espagne. Auguste regnoit paisiblement. L'Espagne n'étoit plus la proïe des guerres intestines qui l'avoient déchirée pendant plusieurs siecles, & la Lusitanie, où Quadratus, & Titus Quintus Claudius commandoient, devenoit de jour en jour plus florissante qu'elle ne l'avoit jamais été. Le bonheur dont elle joüissoit ne fut troublé qu'une seule fois pendant tout le regne d'Auguste. Cocoratus né dans la Province d'entre le Douro & le Minho s'étant mis à la tête de quelques bandits, pilla les campagnes, & osa même attaquer les Garnisons Romaines qu'Auguste entretenoit dans la Lusitanie. Le succès ne répondit point à son audace. Ses compagnons furent presque tous tués ou faits prisonniers, & sa tête fut mise à prix par ordre de l'Empereur. Craignant d'être trahi, & livré aux Romains, il abandonna la Lusitanie, traversa l'Espagne, & alla se cacher dans les Pyrenées parmi les Basques. Il erra pendant quelques tems sur ces hautes montagnes, se retirant dans les cavernes où il ne se nourrissoit

soit que des plantes ; mais las d'une vie si dure & si languissante, il quitta sa retraite, & fut se livrer lui-même à Auguste, qui touché de sa hardiesse lui pardonna, le reçut au nombre de ses Gardes Espagnols, & lui fit payer la somme qu'il avoit promise à celui qui le lui livreroit.

Auguste regnoit depuis quarante deux ans, il étoit Consul pour la treiziéme fois, lorsque JESUS-CHRIST vint enfin dissiper les profondes ténébres du Paganisme. On ne convient pas précisément de l'année, où il est né. On sçait seulement que sa naissance est arrivée environ l'an 4000. du
Ans de Jesus-Christ. 15.
monde ; mille ans après la dédicace du Temple, l'an 752. ou 754. de Rome. Quinze ans après cette époque, Auguste mourut à Nole, âgé de soixante & seize ans moins trente-cinq jours, le dix-neuf du mois d'Août. Il avoit toutes les vertus, si on croit ses partisans ; & tous les vices, si l'on ajoûte foi à ceux qui le haïssoient. La flaterie en a fait un Dieu ; l'envie & la haine un Tyran. Il étoit cruel, sanguinaire, lâche & timide selon quelques-uns ; généreux, brave, & plein d'humanité, selon quelques autres. Son regne fut long & heureux. Rome n'avoit jamais eû tant d'éclat. Les Arts & les Sciences y fleurissoient. Tout ce qu'il y avoit d'hommes distingués par quelque talent s'y rendoient en foule, pour s'y faire valoir, ou pour s'y perfectionner. Cette ville superbe étoit devenüe le centre de la politesse & de la magnificence. Auguste répandoit ses bienfaits, sur ceux qui cultivoient avec succès les Arts & les Sciences. Sa libéralité réveilla les talens, excita l'émulation, & fit éclore des Ouvrages qui n'ont pas moins illustré son Regne, que ses Victoires & ses Conquêtes. Les Horaces, les Virgiles, les Tibulles, & les Ovides alloient de pair avec les Mecenes, les Agrippa & les Messala. C'est ainsi que l'on pensoit dans la Cour du premier Empereur des Romains ; Cour qu'une foule de Rois & de Citoïens illustres, dont ces Rois s'estimoient heureux d'être les amis & les compagnons, avoient rendu la plus brillante & peut-être la seule Cour de l'Univers.

Auguste fut généralement regretté de tout l'Empire ; mais aucun peuple ne donna des marques plus éclatantes de sa douleur, que les Lusitaniens. Cette Nation qui abhorroit l'ingratitude, si décriée parmi les hommes, & cependant si ordinaire, porta sa reconnoissance des bienfaits d'Auguste jusqu'à l'excès. Elle lui fit bâtir des Temples, lui offrit des sacrifices, célebra des Jeux de gladiateurs en son honneur, & lui consacra une Hecatombe, qui consistoit en cent Autels, sur lesquels on immoloit cent victimes de différente espece. Les aigles, les lions, & tous les animaux de rapines furent destinés aux sacrifices de l'Empereur. Ce nouveau Dieu, ouvrage de la flaterie & de la corruption des hommes, eut ses Prêtres, ses Cérémonies & ses Temples particuliers.

La dixiéme Legion appellée *Fretense* se distingua aussi dans cette occasion. L'Inscription* suivante qu'on

* *Imper. Cæs. D. Aug. inter.*
Div..ret. Cohort. Præsid.
Vac. Otrel. Lance.
C..eu. Æmi. Leg. X.
Fret..s. ejus num.
Spe..cula, & Lud.
Gladiat. E. V.
Urbes Lusit. L. A.
Exp. et Hecatomb. dd.

Faria rapporte cette Inscription telle qu'on la voit ici dans son premier tome de son Europe Portugaise.

a trouvé, gravée ſur une pierre dans la vallée d'Oſcela en eſt une preuve irréprochable : » Les cohortes de la dixiéme Legion appellée Fretenſe qui » étoit en garniſon dans Vacca, Oſcela, Lanco, Cale, & Eminio, ont » celebré des Jeux de Gladiateurs à » l'honneur de la Divinité d'Auguſte » Ceſar, mis au nombre des Dieux, » & ces mêmes villes lui ont dédié » une hécatombe, dont elles ont » fait la dépenſe.

An de J. C. 15.

Vivius Serenus commandoit pour lors dans l'Eſpagne ultérieure ; ſes talens pour le gouvernement & pour la guerre, furent ternis par ſa cruauté & par ſon avarice. Pour aſſouvir l'un & l'autre, il accabloit les Luſitaniens d'impôts ; la moindre faute commiſe de leur part, ſuffiſoit pour qu'il les châtiât ſévérement, & pour qu'il confiſquât leurs biens. Il fit foüiller dans la terre, & l'on prétend qu'il découvrit des mines d'or très-abondantes, & qu'il en retira des tréſors immenſes, ſans compter l'or que le Tage & le Mondego rouloient, & qu'il faiſoit ramaſſer avec un ſoin extrême.

Les Luſitaniens pour ſe vanger des mauvais traitemens qu'ils eſſuïoient de ſa part, informerent Tibere ſucceſſeur d'Auguſte, des mines qu'on avoit découvertes dans leur païs ; & pour flater ſon orgueil & la vanité de Livie ſa mere qui avoit tout ſacrifié pour lui procurer l'Empire, ils lui offrirent de faire bâtir un Temple en ſon honneur & à celui de l'Impératrice ſa mere ; mais Tibere plus avare que vain, leur répondit qu'il ne leur demandoit point des autels, mais de l'or. Cependant il écouta leurs plaintes contre Serenus, qu'il rappella de ſon gouvernement, moins pour rendre juſtice aux Luſitaniens, que pour lui enlever les richeſſes qu'il avoit amaſſées. En effet Serenus, dès qu'il fut de retour à Rome, ſe vit accuſé de violence & de péculat, & condamné en conſéquence de cette accuſation, à un exil pepétuel dans une iſle des Cyclades.

Pendant tout le reſte du regne de Tibere, la Luſitanie fut aſſés tranquille. Il y avoit dix-huit ans que cet Empereur regnoit quand Jeſus-Chriſt fut crucifié pour le ſalut des hommes. Ans de J.C. 34. 37.

Tibere ceſſa de vivre trois ans après ce grand événement dans l'iſle de Caprée, lieu célébre par les débauches de cet Empereur. Il mourut déteſté des honnêtes gens, & peu regretté de ceux en qui il avoit eu le plus de confiance. Perſonne n'ignore à quel point il porta la diſſimulation & la défiance, & à combien d'illuſtres Romains ces deux vices furent funeſtes. Caligula ſon ſucceſſeur fit oublier ſes fureurs par les ſiennes ; ce monſtre qui ſe joüoit de la vie des hommes, étonna l'univers par ſa folie cruelle & brutale. Mais le Ciel ne permit pas que cet inſenſé joüît longtems de l'Empire. Chereas Tribun en délivra le monde dans la quatriéme année de ſon regne. Le Senat de Brague dédia ſous ſon empire un autel à Iſis Auguſte. * Lucrece Prêtreſſe de cette Ville en fit les céré-

* Voici l'Inſcription qui prouve ce fait.

Iſidi Aug. ſacrum
Lucretia fida ſacerdos
Perpetua Rom. et Auguſt.
Conventus bracar.
Auguſt. D.

Titus Celicus Tripes, Fronto Marco & Lucio, fils de Titus, & petit fils de Celicus, paſſent pour les reſtaurateurs de l'Autel qu'on dedia à Iſis Auguſte. On a trouve dans le Temple, où etoit cet Autel, quatre Vers latins, dont Faria a orné ſon Hiſtoire, qui ſont d'une grande beauté. Les voici comme je les ai copiés d'aprés lui.

monies. Cette Prêtresse étoit de l'ordre des Flamines, qui étoient des Prêtres que Numa Pompilius avoit institués, & il y a apparence que les Romains les introduisirent dans la Lusitanie, après qu'ils eurent fait la conquête de ce païs. Ces Prêtres, dont le Chef joüissoit à peu près des mêmes honneurs que nos Evêques, avoient une très-grande autorité. Leurs femmes se mêloient aussi de la Religion. La grande Flamine d'Evora l'étoit de toute la Lusitanie. Les Monumens anciens en font foi. Resende en a recueilli quelques-uns que l'on peut consulter.

Ans de J. C. 41. La Lusitanie n'éprouva aucun changement, quant au Gouvernement, sous Claude, Successeur de Caligula; mais quant à la Religion, on prétend que Saint Jacque, surnommé le Majeur, fils de Zebedée, passa en Espagne vers ce tems-là, & éclaira les Peuples de ce vaste païs des lumieres de l'Evangile. Mancius disciple de Saint Jacque détruisit le Paganisme dans la ville d'Evora. Pierre Ratés dans Brague, & Torquatus chez les Accitains. Mancius passe pour le premier Evêque d'Evora. Validius, qui commandoit dans la Lusitanie, le fit mourir, pour arrêter les progrès que l'Evangile faisoit par ses prédications. Herode Agrippa pour gagner l'affection des Juifs, commença aussi à persecuter l'Eglise, & fit mourir par le glaive, Saint Jacque à son retour d'Espagne. Ses Disciples s'emparerent, dit-on, de son corps, & le mirent sur un vaisseau qui vint aborder à *Iria Flavia*, dans l'extrémité de la Galice. Ensuite on le transporta à Compostelle, lieu célebre par les pelerinages que le Peuple Chrétien y fait. Telle est l'opinion des Espagnols sur Saint Jacque, fondée sur une longue tradition, mais qui n'est revêtüe d'aucune preuve. S'il en faut même croire un Historien François M. Fleury. d'une grande réputation, saint Pierre fut le premier qui envoïa de Rome où il étoit ses Disciples, pour publier l'Evangile dans l'Italie, les Gaules, l'Afrique, les Isles voisines, & l'Espagne, où auparavant personne ne l'avoit enseigné. Si cela est vrai, il est à présumer que Mancius & les autres qui vinrent en Espagne pour y prêcher la nouvelle Loi, avoient reçû Ans de J. C. leur mission immédiatement de Saint 50. Pierre, & non de Saint Jacque.

Cependant Claude étoit le joüet de 54. ses affranchis & de sa femme Agrippine, qui lui fit adopter Neron, fils d'Enobarbus son premier mari, & le fit déclarer son Successeur à l'Empire, 55. au préjudice de Britannicus, fils de Claude, & son héritier légitime. Pour récompenser ce Prince de sa complaisance, Agrippine le fit empoisonner par l'Eunuque Halatous. Neron reconnut mal les crimes que sa mere avoit commis pour le faire regner. Elle éprouva comme les autres les fureurs de son fils, & n'eut sur eux d'autre privilege que le choix du supplice.

Ce fut lui qui envoïa Marcus Sylvius Otton pour gouverner la Lusitanie, moins pour lui faire honneur, que pour l'éloigner de Popée sa femme, que Neron aimoit éperdument, & qu'Otton avoit enlevée à Rufus Cripinus. Popée, que l'ambition maîtrisoit encore plus que l'amour des plaisirs, quitta sans peine Otton pour se livrer à l'Empereur, esperant de dis-

Aspice quam subito marcet quod floruit ante!
Aspice quam subito quod stetit ante, cadit!

Nascentes morimur finisque ab origine pendet,
Ipsaque vita sua semina mortis habet.

poser à son gré de tout l'Empire; mais elle se trompa. Neron qui passoit rapidement d'un caprice à un autre, s'en dégouta bientôt, & la fit mourir.

Les fureurs de l'Empereur ne se faisoient pas seulement sentir dans l'enceinte de son Palais. Elles éclatoient au dehors. Rome & tout l'Empire en devinrent bientôt l'objet. Ce fut lui qui le premier publia un Edit sanglant contre les Chrétiens. Ils furent persecutés dans toute l'étendüe de sa domination; & la Lusitanie, comme le reste de l'Espagne, fut arrosée de leur sang. On les traitoit de brigands, comme on peut le voir par cette Inscription trouvée en Espagne.
» A Claude Neron Cesar Auguste,
» Souverain Pontife, pour avoir pur-
» gé la Province de brigands qui char-
» geoient le genre humain d'une su-
» perstition nouvelle. C'est ainsi qu'étoient regardés les premiers Chrétiens, quoique leur patience, leur charité, & leur zele pour le service des Empereurs fussent admirables; Saint Pierre fut crucifié dans cette occasion avec Saint Paul, qu'on prétend avoir été aussi en Espagne. L'un & l'autre moururent, à ce qu'on croit, le 29. Juin, l'an 67. de Jesus-Christ, & le treiziéme de Neron. Ans de J. C. 67.

Otton ne pouvoit lui pardonner de lui avoir enlevé sa femme: il avoit dans le cœur un desir ardent de vengeance, & attendoit avec impatience une occasion favorable pour la faire éclater. Vindex qui commandoit dans la Gaule Narbonoise, n'avoit pas moins de haine pour le fils d'Agrippine, que le Gouverneur de la Lusitanie. Plus hardi ou moins politique que ce dernier, il laissoit échaper à tous momens des traits piquans contre l'Empereur. Non content de s'en mocquer ouvertement, il sollicita Galba, qui gouvernoit l'Espagne citerieure depuis huit ans, de se révolter & d'ôter l'Empire à Neron. Galba, que l'âge avoit rendu prudent, résista quelque tems aux instances de Vindex; peut-être ne le fit-il que pour irriter davantage celui-ci, qui en effet leva le masque, & prit les armes contre son Maître, qui pour lors étoit à Naples. Galba voïant Vindex tel qu'il le souhaitoit, assembla promptement tous les Seigneurs Espagnols dont il avoit captivé la bienveillance, & leur representa qu'il falloit saisir cette occasion pour se délivrer de la tyrannie d'un monstre né pour la honte de l'humanité. Les Espagnols entrent dans ses vüës, & le déclarent Empereur. Otton qui avoit l'œil à tout, & qui vit Neron perdu sans ressource, voulut s'acquerir quelque mérite auprès de Galba, en faisant déclarer la Lusitanie en sa faveur. Galba lui en conserva le Gouvernement. Otton s'appliqua tout entier à bien gouverner la Lusitanie. Il y fit regner la paix & l'abondance, fleurir les Loix & les Arts; & aussi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire par la mort de Galba, que les Soldats massacrerent, il accorda de nouveaux privileges à tout le païs, confirma les anciens, & se proposa d'embellir toute la Province de bâtimens, sur tout la ville de Merida, pour lors Metropole de toute la Lusitanie.

Galba n'avoit régné que sept mois; Ans de J. C. 68. 69.
Otton en regna trois: Vitellius le déthrôna, & le força à se tuer lui-même à l'âge de trente-huit ans. Ceux des Lusitaniens qui s'étoient attachés à son service, desesperés de sa mort, imiterent sa fureur en se tuant à l'exemple de leur Maître. L'Empire n'é-

toit plus l'héritage des Successeurs d'Auguste. Les Soldats en disposoient à leur gré, ou le vendoient à celui qui le leur achettoit plus cherement. Vespasien l'obtint du fond de l'Orient, autant par ses brigues, que par son merite. Il regna assez heureusement, & fit goûter les douceurs de la paix aux Lusitaniens, dont le païs fut divisé en trois Generalitez, qui furent celle de Merida, de Beja, & Santarem: celle de Brague faisoit en quelque sorte la quatriéme. Lisbonne ou *Felicitas Julia*, conserva son droit Municipal, qu'on accorda aussi aux Villes qu'on appelle aujourd'hui Correa, & Alcassar-do-sal. Ce fut dans ce tems-là que Decien de Merida fit fleurir avec un succès prodigieux la Poësie dans la Lusitanie, où cet Art n'avoit fait jusqu'alors que de mediocre progrès.

Ans de J.C. 79. Vespasien mourut, & Titus, les délices du genre humain, lui succeda. Ses jours furent courts; il ne regna que deux ans, & Domitien aussi détesté par ses vices, que Titus avoit été chéri par ses vertus, prit en main les rênes de l'Empire. On est peu instruit de ce qui se passa sous ces deux Empereurs dans la Lusitanie: il y a apparence qu'elle éprouva le sort de l'Empire, heureuse sous Titus, malheureuse sous Domitien son frere, qu'Etienne, Intendant de Flavia Domitilla parente de l'Empereur, tua d'un coup d'épée. Rome fut delivrée d'un tyran qui renouvelloit chaque jour les fu-
Ans de J.C. 96. reurs de Neron. Le Senat & les armées nommerent Cocceius Nerva pour son Successeur. Nerva étoit vieux, mais Prince débonnaire. Il suspendit les persécutions contre les Chrétiens,
97. & adopta Trajan, né à Italique en Espagne. Il ne regna qu'un an quelques mois, & l'on ne sçait rien de ce qui se passa de son tems dans la Lusitanie. Il est à présumer qu'elle fut gouvernée sur le même plan qu'elle l'avoit été sous Vespasien & ses Successeurs.

Nerva étant mort, Trajan son fils par adoption fut proclamé Empereur. Il étoit digne de l'Empire, & il en releva la majesté par ses vertus autant que par ses armes: connoissant la valeur & la fidélité des Lusitaniens, il voulut en avoir un corps dans ses armées, qui se distingua dans toutes les occasions avec tant d'éclat, que Trajan, qui sçavoit apprécier & récompenser le mérite, accorda à toute la Nation de nouveaux privileges, confirma les anciens, orna la Lusitanie de plusieurs édifices, & fit bâtir un pont sur le Tage, à l'endroit où est aujourd'hui Alcantara. Les Igiditains, les Lanciens, les Colarnes, les Graïes, les Groniens, ou les peuples apellés *Interamni*, les Lanciens Transcudans, les Meiderbrigenses, les Arabregenses, les Pesures, & d'autres peuples encore, contribuerent à la fabrique de ce pont.

Cependant les bienfaits de Trajan ne purent contenir les Lusitaniens; ils se révolterent, & pour les réduire il fallut y envoïer quatorze Légions, qui assiegerent, prirent, & saccagerent *Liconimargi*, aujourd'hui Lamego, ville florissante sur le Douro, laquelle avoit fomenté la rébellion. Les Romains ne s'en seroient pas tenus à la ruine de cette ville, sans Lucius Voconius Paulus natif d'Evora, Préfet de deux Cohortes, l'une Lusitanienne, & l'autre de Vettons, & Tribun de la Légion Italique. Touché des malheurs qui alloient fondre sur sa patrie, il présenta une requête au Senat, pour l'engager à implorer la clémence de l'Empereur, qui à la priere de cet auguste Corps pardonna à toute la Lusitanie. La ville d'Evora

pour marquer sa reconnoissance à Voconius, fit ériger une statuë en son honneur avec cette Inscription. *

» *Liberalitas Julia*, Ebora a fait » dresser dans la place publique cette » statuë à l'honneur de Lucius Voco- » nius Paulus fils de Lucius, Ædile, » Questeur, Duumvir, Flamine ou » Prêtre des Dieux & des Cesars, » Préfet de la premiere Cohorte des » Lusitaniens, & de la premiere Co- » horte des Vettons, Tribun de la » troisiéme Légion Italique, à cause » des affaires de sa patrie, qu'il a » gratuitement & à ses dépens dé- » fenduë avec beaucoup de constan- » ce & de fidélité auprès du Senat.

Lucius Voconius ne fut pas le seul Lusitanien qui se distingua, & qui mérita les premiers emplois dans les armées de la République; Quintus Cecilius Volusianus fils de Quintus, natif aussi d'Evora, obtint, par ses services, de ses compatriotes les mêmes honneurs que Voconius. Les habitans d'Evora lui consacrerent une statuë de marbre avec cette Inscription. **

» Les Citoïens de la ville d'Evora » ont dédié une statuë de marbre » dont la base est d'airain, à Quin- » tus Cecilius Volusianus fils de » Quintus, Préfet de la premiere Co- » horte des Citoïens Romains, ho- » noré à cause de sa valeur par ses » Commandans, de deux lances, de » trois enseignes, de deux couronnes » Civiques, d'une Murale, & de » quatre Obsidionales; les Citoïens » d'Evora, dis-je, lui ont dédié cette » statuë pour les services & les bons » offices qu'il a rendus à sa patrie.

Caius Antonius Flavius, soldat de la Légion d'Auguste, reçut aussi en récompense de ses belles actions double païe & une couronne d'or. La valeur étoit naturelle aux Lusitaniens; mais ils n'étoient pas recommandables par cette seule qualité; ils l'étoient également par les arts & les sciences qu'ils cultivoient, & dans lesquels ils faisoient des progrès ra-
pides. Marcus Arterio se rendit cé- 117.
lébre dans la Sculpture sous Trajan.

Cet Empereur qui n'eut d'autre tache que d'avoir permis qu'on persécutât

* *L. Voconius. L. F. Quir.*
Paulo Æd. Q. II. vir.
VI. flam. Rom. divorum
Et Aug. Præf. coh. I.
Lusit. et coh. I. Velto
num ... Leg. III. Ital. ob
causas utilitates q. pu
blicas. aput orden. am
pliss. fideliter, & const
anter deffensas. leg
gatione qua gratui
ta. Romæ pro r. p. sua
functus est.

Lucio Voconio, Lucii Filio Quirina Paulo Ædili, Quæstori Duumviro sextum. flamini Romæ divorum et Augustorum, & cohortis primæ Vettonum Tribuno Legionis tertiæ Italicæ ob causas utilitatesque publicas apud ordinem amplissimum fideliter, & constanter deffensas legatione qua gratuita Romæ pro Republica sua functus est. Liberalitas Julia Ebora publicè in foro.

Resende, Tome premier, pages 274. 275. des Antiquitez Lusitaniennes.

** *Q. Cicilio Q. F. Volus*
Præ. F. coh. I. C. R.
Sex. provoc. Victori
Donis donato. ab imp.
suis II. hastis pur. III. Vex.
II. civic. I. mur. IIII. obsi
dion. omnib. h. in R. P. sua:
func. Eborens. Civi opt.
ob merita ejus in munic.
Statuam marmor. basi ane
a D. D.

Quinto Cæcilio Volusiano Quinti Filio, præfecto cohortis primæ Civium Romanorum, sexies provocatione victori donis donato ab imperatoribus suis duabus hastis puris, tribus vexillis, duabus Civicis, una murali, quatuor obsidionalibus, omnibus honoribus in Republica sua functo, Eborenses Civi optimo ob merita ejus in municipium Statuam marmoream basi ænea dedicarunt.

Vasconsellos sur Resende, page 328.

cutât les Chrétiens, après avoir dompté les Parthes, mourut à Salinonte ville de la Cilicie, appellée depuis Trajanopolis. Tout l'Empire le regretta à cause de sa valeur & de sa bonté. Il avoit coutume de dire, qu'il vouloit que ses sujets le trouvassent tel qu'il auroit souhaitté que fût l'Empereur s'il eut été sujet. Après sa mort, les Lusitaniens donnerent des preuves éclatantes de leur douleur, & ce qui n'avoit point eu d'exemple, le Senat lui décerna les honneurs du triomphe. Ælius Adrien son fils adoptif, fils d'Adrien Afer son cousin germain, fut élevé à la suprême puissance. Adrien qui étoit digne de sa fortune, maintint la discipline militaire, vêcut lui-même militairement & avec frugalité, soulagea les Provinces, & tint les Barbares en crainte par ses armes & par son autorité.

Il divisa le Gouvernement d'Espagne en six Provinces, la Bétique, la Lusitanie, la Galice, la Carthaginoise, la Tarragonoise, & la Mauritanie Tingitane. Il confia la Bétique & la Lusitanie à des Gouverneurs Consulaires, & les autres à de simples Lieutenans. Toute la Lusitanie reçut, à l'exception d'Evora qui resta avec le droit municipal, le droit de Colonie, afin qu'il n'y eût dans tout le païs qu'une même Loi pour terminer promptement toutes les affaires. On conserva les trois Tribunaux dont nous avons déja parlé, pour administrer la Justice. Celui de Merida fut toujours regardé comme le premier, & tout le païs des Vettons qu'on faisoit dépendre de la Lusitanie, quoiqu'il en fût séparé, ressortit à ce Tribunal. Le second fut *Pax Julia*, aujourd'hui Beja, qui étendoit sa Jurisdiction sur les Turditains & tous les peuples qui habitoient les bords du Tage qui sont au midi. Santarem qui étoit de l'autre côté, eut tous les peuples qui résidoient entre le Tage & le Douro. Tout le païs qui est entre le Douro & le Minho ressortissoit à Brague ou *Braccara Augusta*, qui, comme nous avons déja dit, faisoit en quelque maniere le quatriéme Tribunal de la Lusitanie; car quoique ce païs en fût exclu, on l'a cependant regardé comme une dépendance de la Lusitanie, ainsi que le païs des Vettons.

Tel fut l'ordre qu'Adrien établit dans l'Espagne ultérieure dans le tems qu'il y étoit lui-même. A l'exemple de Trajan il y fit aussi faire des chemins publics, en quoi les Empereurs qui le suivirent l'imiterent exactement. A son retour de ses voïages, Adrien adopta pour son fils Lucius Cejonius Commodus Verus qui mourut avant lui; il adopta à sa place Titus Aurelius Fulvius Bojonius, autrement nommé Arrius Antonin, à cause de son ayeul maternel. Après ces adoptions, il fit cesser la persécution contre les Chrétiens; on prétend qu'il mit JESUS-CHRIST au nombre des 130.
Dieux, & permit aux Juifs de rebâtir Jérusalem, qu'il nomma Ælia de son nom; mais ce peuple toujours ingrat se révolta aussi-tôt qu'il pût se deffendre; ce qui obligea Adrien à les punir & à les chasser de leur patrie. Après cette expédition il fixa les bornes de l'Empire, & s'attacha à rendre à Rome sa premiere splendeur. Adrien eût mérité par ses belles qualités d'être mis au rang des plus grands Princes, s'il ne se fût deshonoré par de honteuses débauches où il se plongea sans aucun ménagement. Son amour pour Antinoüs, la ville qu'il fit bâtir en son honneur, & le Temple qu'il lui consacra, ne sont qu'une partie

des extravagances qu'il fit pour se consoler de la mort de son favori, dont il augmenta le nombre des Dieux. Adrien mourut d'une hydropisie cau-
138. sée par une longue diete, à l'âge de soixante deux ans, dont il avoit regné vingt-un. Au commencement de son regne, Saturnin, Basilide, & Carpocras, disciples de Ménandre, qui l'avoit été de Simon le Magicien, publicrent de nouvelles hérésies. Saturnin qui étoit d'Antioche, soutenoit qu'il n'y avoit qu'un Pere inconnu à tous, qui avoit fait les Anges, les Archanges, les Vertus & les Puissances, mais que sept Anges avoient fait le monde, & l'homme même. Que le Dieu des Juifs étoit un Ange révolté, & que JÉSUS-CHRIST étoit venu pour le détruire; il condamnoit le mariage, & ne mangeoit rien d'animé. Basilide enchérit sur lui, & inventa des mysteres plus relevés; il disoit que le Pere qui n'a point d'origine, avoit produit l'intelligence, celle-ci le Verbe, le Verbe la Prudence, & la Prudence la Sagesse & la Puissance, qui avoient produit les vertus, les Princes & les Anges; que ceux-ci avoient fait le premier Ciel, & ainsi de suite: il leur faisoit faire trois cens soixante-cinq Cieux, d'où venoit selon lui, le nombre des jours de l'année. Il divisoit en autant de parties le corps humain, sur chacune desquelles il faisoit présider un Ciel. Il soûtenoit que JESUS-CHRIST n'avoit point été crucifié, que c'étoit Simon le Cyréneen auquel il avoit donné sa forme. Au reste il ordonnoit cinq ans de silence, recommandoit le secret sur ses mysteres, enseignoit la métempsycose, nioit la résurrection de la chair, & soûtenoit que l'ame étoit environnée de plusieurs esprits, qui l'excitoient aux passions, ausquelles on devoit ceder au lieu de les combattre. Carpocras qui étoit d'Alexandrie, comme Basilide, tenoit à peu près la même doctrine, & elle pénétra dans la Lusitanie. Ces deux Hérésiarques prirent le nom de Gnostiques, c'est-à-dire, de sçavans ou d'illuminés. Leurs assemblées portoient le nom d'Agapées, où après les excès de la table ils éteignoient la lumiere & suivoient indifféremment tous leurs desirs, se prostituant & commettant les crimes les plus abominables.

Dès qu'Adrien fut mort, Titus Arrius Antonin obtint l'Empire. Sa bonté, sa sagesse & sa pieté lui acquirent les titres glorieux de pieux, de débonnaire, & de pere de la patrie. On ne sçait rien de ce qui se passa sous son regne dans la Lusitanie. Il est à présumer qu'elle joüît d'une profonde paix sous un Empereur né pour faire le bonheur du monde. Antonin mou- 161.
rut âgé de soixante & dix ans, après en avoir regné vingt-deux. Ses deux fils adoptifs lui succederent; c'est-à-dire, Marc Aurele son gendre, fils d'Annius Verus frere de l'Impératrice Faustine, dont il épousa la fille, nommée aussi Faustine, fameuse par ses débordemens, & par la patience avec laquelle Marc Aurele son mari les supporta; & Lucius fils de Lucius Cejonius Commodus, qu'Adrien avoit adopté. L'un & l'autre ajoûterent à leur nom celui d'Antonin leur pere adoptif. Ce fut la premiere fois qu'on vit deux Empereurs Romains regner ensemble. Lucius qui épousa Lucille fille de Marc Aurele, fut homme de peu de mérite; mais Aurele fut habile, vertueux & amateur de la Philosophie, ce qui le fit surnommer le Philosophe. Lucius Verus mourut, & Aurele regna seul. Malgré sa clemence il laissa persécuter vivement les Chré-

tiens,

tiens, quoiqu'il dût peut-être à leurs
prieres la célébre victoire qu'il rem-
porta ſur les Marcomans, les Quades
174. & pluſieurs autres peuples de la Ger-
manie. La Luſitanie éprouva de ſon
tems la fureur des Afriquains qui paſ-
ſerent la mer, ſurprirent le païs, &
le ravagerent depuis le Cap ſacré,
juſqu'à l'embouchure du Douro. Les
Romains s'oppoſerent à leurs ravages,
& les peuples acheverent de détruire
ces Barbares.

180. Marc Aurele après un regne de près
de vingt ans, mourut âgé de cinquante-neuf ans. Le lendemain de ſa mort qui arriva le dix-huitiéme d'Avril, ſon fils Commode fut reconnu Empereur par l'armée. Il s'abandonna aux plus infâmes débauches, & aux excès les plus grands de cruauté. Il épargna cependant les Chrétiens, par la faveur de Marcia qui les aimoit. Marcia étoit ſa concubine, il la traittoit comme une épouſe légitime, & lui avoit donné tous les honneurs des Impératrices, hors celui du feu que l'on portoit devant elles. L'amour qu'il avoit pour elle ne l'eût pas garantie de ſon humeur ſanguinaire, ſi elle ne l'eût prévenu en l'empoiſonnant d'abord, & enſuite en le faiſant étouffer dans un bain par un Athlete
192. nommé Narciſſe. Ainſi mourut Com-
mode à l'âge de trente & un ans après en avoir regné douze & neuf mois. Dans la ſeconde année de ſon regne, Lucius Quintilien Gallion Luſitanien détruiſit entiérement les Afriquains, qui avoient envahi la Luſitanie ſous le regne de Marc Aurele.

193 Helvius Pertinax fils d'un affranchi,
qui de ſimple ſoldat s'étoit élevé par ſon mérite aux premieres dignités de l'Empire, fut choiſi par les ſoldats Pretoriens pour ſuccéder à Commode. Pertinax voïant l'effroïable déſordre qui regnoit dans l'Empire par la licence des ſoldats, voulut y remédier en rétabliſſant la diſcipline militaire; mais les ſoldats le prévinrent, le maſſacrerent, & pour combler leur fureur, ils mirent l'Empire à l'encan, que le Juriſconſulte Didius Julianus achetta. Haï du peuple, mépriſé du Senat, il ne regna que ſoixante & ſix jours. Severe né à Leptis d'une ancienne famille Romaine, fut déclaré Empereur par ſon armée à Carnute en Pannonie, le 13 d'Août de la même année 193. Severe fut par tout victorieux, & il eût égalé Jule Ceſar s'il eût été plus clément. Il conſerva à la Luſitanie tous ſes privileges, & il
mourut à l'âge de ſoixante cinq ans à 211.
Eborac ou YORK en Angleterre, le 4 Février, l'an deux cens onze de JESUS-CHRIST, après un regne de dix-ſept ans huit mois.

Ses deux fils Antonin & Geta qu'il avoit aſſociés à l'Empire, lui ſuccederent. Antonin Baſſien qu'on ſurnomma Caracalla, d'une eſpece de grand manteau qu'il permit au peuple de porter comme lui, renouvella dans Rome toutes les fureurs de Neron. Il fit poignarder ſon frere Geta dans le ſein de Julie leur mere commune; & il remplit la ville de meurtres. Mais Opilius Macrin mit un terme à ſes cruautés en le faiſant aſſaſſiner par
Martial Centurion. Il avoit vêcu vingt- 217.
neuf ans, dont il en avoit paſſé ſix & deux mois ſur le trône. Macrin natif de Ceſarée en Mauritanie, profita de ſa mort, & regna treize mois, au bout deſquels il fut aſſaſſiné à Calcédoine avec ſon fils Diadumenien, qu'il avoit déclaré Ceſar & même Empereur. L'un & l'autre étoient ſans vices & ſans vertus; on ignore abſolument ce qui s'eſt paſſé de leur tems dans la Luſitanie; on n'eſt pas plus

218. instruit de ce qui se passa sous Lupus Avitus Bassien surnommé Héliogabale, qui ne respira que les plaisirs les plus infâmes, les profusions les plus excessives, & tout ce qu'il pouvoit imaginer de plus extravagant; il étoit fils de Sohemia cousine de Caracalla. Mesa son aïeule lui avoit procuré, avant qu'il fut Empereur, le Sacerdoce d'un Temple qui étoit à Emese en Phénicie, dedié au Soleil, sous le nom Syrien, Elagabal, c'est-à-dire Dieu des montagnes; d'où lui vient le nom d'Héliogabale. Rien n'égaloit sa beauté, dont il avoit un soin extrême. Il portoit ordinairement une robe de pourpre brodée d'or, avec une couronne du même métal sur la tête, chargée de pierreries. Il dansoit avec une grace infinie, & affectoit tous les airs tendres & languissans d'une courtisanne voluptueuse, qui ne cherche qu'à toucher & à réveiller dans les cœurs les passions les plus vives.

Bientôt les Romains conçurent une haine implacable contre lui, parce qu'à la molesse il joignoit la cruauté. Après qu'il eut été tué avec sa mere, on traîna leurs corps dans les ruës de Rome, puis on les jetta dans le Tibre comme indignes de la sépulture. Mesa son ayeule avoit fait courir le bruit qu'il étoit fils de Caracalla. Son re-
222. gne ne fut que de trois ans neuf mois, & il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il fut tué. Alexandre Severe fut reconnu le même jour Empereur par le Senat, du consentement du peuple & des soldats. Il étoit fils de Mamée sœur de Sohemia mere d'Héliogabale. Il épargna les Chrétiens, & l'on prétend qu'il rendit les honneurs divins à Jesus-Christ, à Apollonius de Tyane, à Abraham & à Orphée.

Sous cet Empereur, & ceux qui parvinrent à l'Empire après lui, il n'arriva rien de considérable dans la Lusitanie, à l'exception d'une cruelle persécution qu'on y exerça contre les Chrétiens. Elle fut terrible sous Li- 254.
cinius Valerien; Basilide & Martial, l'un Evêque de Leon ou d'Astorga, car les sentimens sont partagés là-dessus, & l'autre d'Asturie, avoient pris des billets d'Idolatrie. Basilide étoit convaincu par sa propre confession d'avoir blasphemé contre Dieu, & pressé par sa conscience, il avoit quitté volontairement l'Episcopat & s'étoit mis au rang des pénitens. Martial avoit fréquenté les festins impurs, & les compagnies des Payens; il avoit enterré ses enfans dans leurs sepulcres, & avoit déclaré par un acte public devant le Procurateur ducenaire, qui étoit un Officier de Finance, avide comme tous ceux de son métier, qu'il renonçoit à Jesus-Christ, & qu'il étoit prêt à sacrifier aux Idoles. Le Diacre Lelins de Merida, les dénonça l'un & l'autre & les fit déposer. Sabin à la place de Basilide occupa le Siege de Leon ou d'Astorga, & Felix celui de Martial. Cette élection fut approuvée du Concile qui se tenoit alors à Carthage; & S. Cyprien qui étoit à la tête écrivit une Lettre au peuple de Leon & d'Asturie, & au Diacre Lelins de Merida, où il établit par l'autorité des Ecritures, que les Evêques doivent être sans reproche, & que leur ordination doit se faire avec la participation du peuple.

Cependant cela n'empêcha pas que Basilide & Martial ne fissent les derniers efforts pour rentrer dans leurs Sieges. Basilide même surprit le Pape S. Etienne, qui lui donna des Lettres pour être rétabli; mais S. Cyprien s'y opposa vigoureusement, & soûtint que l'on devoit observer ce qui avoit

été ordonné par tous les Evêques du monde, & que Basilide ne devoit être admis tout au plus qu'à la pénitence; Martial éprouva le même sort que Basilide.

259. Quelque tems après l'Empire fut exposé aux inondations des Barbares. Les Bourguignons, les Goths & d'autres Peuples qui habitoient vers le Pont Euxin, & au de là du Danube, entrerent en Europe, & les Scythes Asiatiques & les Perses
274. envahirent l'Orient. Les Francs commencerent aussi à se faire craindre; c'étoit une Ligue de Peuples Germains qui habitoient le long du Rhin. Probus les réprima ainsi que les autres Barbares; cependant il fut tué par ses soldats. Carus obtint l'Empire, & il périt par un coup de foudre. Numerien son fils qui pensa perdre les yeux à force de le pleurer, fut tué
284. par son beau-pere Aper, que Diocletien punit en se saisissant de l'Empire. Il y associa Maximien Herculeius, & chacun d'eux fit un Cesar, l'un donna ce titre à Constantius Chlorus, & l'autre à Galerius.

Diocletien forma le projet d'abolir entiérement la Religion Chrétienne. Il donna le gouvernement de l'Espagne à Dacien: digne ministre de toutes ses fureurs, il fit couler des flots de sang dans toute la Lusitanie. Beja
284. Evora, & Merida furent les théâtres où se passerent les plus sanglantes tragédies. Saint Vincent dont le corps fut transporté au Cap Sacré, qui en a pris le nom de Cap S. Vincent, fut un des plus célébres Martyrs de ce tems-là. Sainte Engrace Lusitanienne, fut martyrisée à Sarragosse en Espagne, où elle fut arrêtée comme elle alloit joindre dans le Rousillon l'époux que son pere lui avoit destiné; & Eulalie Vierge, de famille noble, le fut à Merida, quoiqu'elle n'eût encore que quatorze ans.

Tandis que Dacien étoit dans la Lusitanie, il termina une dispute qui s'éleva entre ceux d'Evora & ceux de Beja, au sujet de quelques bornes, comme il paroît par cette Inscription.

» * A nos Seigneurs & Maîtres, éternels Empereurs, Caius Aurelius
» Valerius Jovius Diocletien, & M.
» Aurele Valere Erculeius, très-pieux,
» très-heureux, toujours Augustes.
» Cette borne a été mise entre Beja
» & Evora par l'ordre de P. Dacien
» Président des Espagnes, qui l[illegible]
» est très dévoüé; d[illegible]
» Beja, & de l'autre ceux de la ville
» d'Evora.

Dacien qui portoit une cruelle haine aux Chrétiens, parcourut toutes les autres parties de l'Espagne pour les y persécuter. Sous le regne d'Aurelien, Lucius Catellus, ou Caius Atilius, après avoir remporté quelques victoires sur des Pirates qui infestoient les côtes de la Lusitanie, se maria à Norba Cæsarea, ville située sur le Tage, & Colonie d'une autre ville de ce nom qui étoit en Italie. Les uns prétendent qu'il nâquit à Brague, qu'il étoit homme

* *D. D. N. N.*
Ætern. Impp.
C. Aure. Valer.
Jovio. Diocle-
tiano. et
M. Aur. Valeri
o. Erculeo.
Maximiano
piis, fel. semp. Augg.
Terminus inter
Pacens. & Eborens.
Curante. P. Daciano.
V. p. præside. h h.
N. M. Q. eorum
devotissimo
Hinc Pacenses, hinc Eborenses.

Resende, Livre 3. tome 1. page 183.

me Consulaire, & Président de la Galice & de la Lusitanie : les autres, qu'il étoit Germain d'origine, & qu'il étoit Souverain de Norba Cæsarea qu'il avoit rangé sous sa puissance ; il y épousa Calgia jeune, riche & belle. La premiere année de son mariage Calgia mit au monde neuf filles, qu'on nomma Basilide, Germaine, Eumelia, Ginebre, Victore, Quitterie, Marine, Martiane & Wilgefortis, ou Liberata. Atilius étonné de ce prodige en soupçonna la fidélité de sa femme, & ordonna qu'on noïât ses neuf filles. Calgia touchée de pitié pour ces malheureux enfans, les donna à nourrir en secret à des femmes qui les firent baptiser & élever dans la Religion Chrétienne. Leurs vertus éclaterent bientôt ; on leur apprit leur naissance & leur fortune ; cette connoissance les confirma dans le service de Dieu qui leur avoit conservé la vie d'une maniere si manifeste. Aurelien donna vers ce tems-là un Edit sanglant contre les Chrétiens. Atilius fut chargé de le faire exécuter dans la Lusitanie ; informé qu'il y avoit neuf sœurs qui professoient hautement la Religion Chrétienne, il les cita devant son tribunal. A leur vûë il se sentit émeu & plaignit leur sort. Leur aïant demandé qui elles étoient ? Vos filles, répondirent-elles ? Le Dieu que nous servons nous a sauvées des bras de la mort, pour confesser son nom en présence de celui qui a voulu nous priver du jour dès le moment que nous en avons joüi. Ce discours frape Atilius, les larmes coulent de ses yeux, il embrasse ses filles, & les mene à Calgia, dont la joie fut égale à la sienne ; mais cette joie fut bien courte. Atilius voulut les forcer à quitter la Religion Chrétienne, elles s'enfüirent de sa maison, & elles furent immolées aux fureurs superstitieuses des Païens.

Diocletien qui avoit regné assez long-tems, & assez heureusement, tomba malade à Nicomédie. On fit des prieres dans tous les Temples, on le crut même mort ; cependant il en revint, mais son esprit en demeura si affoibli, qu'il en tomboit en démence de tems en tems. Galerius en profita pour le forcer à renoncer à l'Empire : il se retira donc à Dioclée en Dalmatie, lieu de sa naissance. Herculeius Maximien fut obligé d'en faire autant, & Galerius avec Constantius Chlorus resta maître de l'Empire. Ils le partagerent : Galerius vain, superbe, sans foi, sans religion, eut l'Illirie, la Grece & l'Orient & Constantius la Gaule, l'Espagne, l'Italie & l'Afrique. Celui-ci étoit doux, pacifique, mais d'une mauvaise santé. Galerius avoit formé le projet de s'en défaire pour mettre à sa place Licinius son ancien ami ; & pour ne trouver aucun obstacle il avoit fait déclarer Cesar Severe, & Daïa fils de sa Sœur, auquel il avoit donné le nom de Maximin, au préjudice de Maxence, fils de Maximien Herculeius, & de Constantin, fils de Constantius. Maxence étoit méchant, ennemi de son pere, & de tout l'Empire, mais Constantin avoit de l'esprit & de bonnes mœurs, possedoit le genie de la guerre, & se faisoit adorer des soldats. Severe & Maximin qu'on lui avoit preferé n'avoit aucune espece de mérite. Severe étoit adonné au vin, sans esprit, incapable d'aucune affaire : il passoit les nuits dans la débauche, & les jours dans le sommeil. Maximin sortoit du fonds des forêts, où il avoit gardé les troupeaux pendant fort long-tems. Il étoit cruel,

304.

impie, avare, & ennemi mortel des Chrétiens.

305. Ce fut vers ce tems-là que se tint un Concile en Espagne à Elvire, c'est-à-dire Eliberis ou Illiberis, dans la Province Betique: Cette Ville qui est à present rüinée, étoit à ce qu'on croit proche de Grenade. Dix-neuf Evêques s'y assemblerent, sçavoir, Osius de Cordoüe qui devint si celebre dans la suite, Sabin de Seville, Flavius d'Elvire, Liberius de Merida, Valere de Sarragoce, Decentius de Leon, Melanthius de Tolede, Vincent d'Ossonoba dans la Turditanie, Quintien d'Evora, Januario Salarius d'Alcaçardosal, avec plusieurs autres, sans compter les Prêtres & les Diacres qui y assisterent debout avec tout le Peuple. On y fit quatre-vingt-un Canons de Discipline, qui sont les plus anciens qui nous restent des Conciles de ces premiers tems.

306. Cependant l'Empereur Constantius tomba malade dans la grande Bretagne. Il écrivit dans cet état à Maximien Galerius, auprès duquel étoit son fils, de le lui envoïer; mais Galerius qui redoutoit ce jeune Prince le retenoit malgré-lui; cependant Constantin s'en fut de lui-même trouver son pere qui le déclara Cesar, & mourut ensuite à Yorc le 25. de Juillet 306. de JESUS-CHRIST, après avoir regné treize ans comme Cesar, & près de quinze mois comme Empereur. Les Soldats reconnurent Constantin pour Empereur, le revêtirent de la pourpre, & firent porter ses images à Rome. C'est ainsi qu'on faisoit reconnoître les nouveaux Empereurs. Constantin descendoit par l'Empereur Claude II. de Vespasien, d'où lui vint le nom de Flavius. Sa mere s'appelloit Helene. Quelques-uns la font épouse de Constantius; d'autres n'en font que sa concubine, & la font naître dans l'état le plus obscur. Constantius l'abandonna pour épouser Theodore, belle-fille de Maximien Herculeius, dont il eut Constantius, Dalmace, Annibalius, & deux filles, Constantia & Eutropia. Constantin avoit trente & un an quand il parvint à l'Empire. Il se montra digne de sa fortune par sa valeur, par sa prudence, & par les vertus éminentes qui brillerent en lui. Il triompha de tous ses ennemis; Galerius, Severe, Maximin Licinius, Maxence, fils de Maximien Herculeius, tout trembla devant ses armes victorieuses.

Constantin regna avec une sagesse & un bonheur sans égal. Il ne lui manquoit que d'être éclairé de l'Evangile. Dieu opera ce miracle en ouvrant ses yeux aux veritez chrétiennes, dont il devint l'appui le plus ferme. Le Concile de Nicée en Bythinie s'assembla par ses soins. Il y assista en personne. S. Sylvestre Pape ne pouvant s'y rendre à cause de son grand âge, y envoïa deux Prêtres, Viton & Vincent, avec Osius, Evêque de Cordoüe qui le representoit dans le Concile où Arius fut condamné. Cet heresiarque naquit dans la Libie, & étoit Prêtre dans Alexandrie. Il soûtenoit que J. C. aïant été engendré avoit eu un commencement, d'où il s'ensuivoit qu'il y avoit eu un tems auquel il n'avoit pas été, & que par consequent il avoit été tiré du néant, ajoûtant que comme créature & ouvrage de Dieu, il étoit capable de vice & de vertu par son libre arbitre. C'étoit là le point principal de son heresie, qu'il n'inventa que pour décrier Alexandre qu'on avoit élevé à l'Episcopat d'Alexandrie à son préjudice. 325.

Les affaires immenses qui accabloient Constantin, auquel on donna le surnom de Grand, ne l'empêcherent point de veiller au Gouvernement d'Espagne. Ce fut lui qui fixa les Eglises Metropolitaines. Tolede, Seville, & Tarragone furent furent designées pour l'Espagne; & Brague & Merida pour la Lusitanie. Astorga, Tui, Conimbre, Iria-Flavia, Britonia, située près de Viana de Caminha, Viseo, Lamego, Idana, & Orense, furent subordonnées à Brague. Beja, Evora, Ossonoba, Salamanque, & Corria, à Merida. Non content de ce Reglement, il en fit un pour ce qui concernoit le civil. Il envoïa de nouveaux Officiers dans la Lusitanie, dont il faisoit un cas si singulier, qu'il délivra les Habitans des tributs que ses Predecesseurs leur avoient imposés, confirma leurs anciens privileges, & leur en accorda de nouveaux. Il avoit tant de confiance dans leur valeur & leur fidelité, qu'il leur donna à garder les places les plus exposées de l'Empire, & en entretint deux corps, l'un en Arabie, & l'autre en Egypte, pour contenir dans l'obéïssance ces deux Provinces. Les Lusitaniens toujours genereux & reconnoissans, furent si touchés de ces marques d'estime, qu'ils décernerent differens honneurs à ce grand Prince, & firent fraper des Medailles en son nom.

337. Constantin mourut à ce qu'on prétend à Achyson près de Nicomedie, où il reçut aussi le baptême d'Eusebe de Nicomedie en presence de plusieurs Evêques qui l'accompagnoient. Son regne fut de 31 an, & le plus long qu'on eût vû depuis Auguste; son corps fut mis dans un cercueil d'or, & porté à Constantinople. Ses trois fils Constantin, Constant & Constantius partagerent l'empire, ainsi que l'avoit ordonné Constantin leur pere. Ce dernier eut l'Asie, l'Orient & l'Egypte; Constant l'Italie, l'Afrique & l'Illyrie; & Constantin qui étoit l'aîné, la Gaule & tout ce qui est en deça des Alpes, avec l'Espagne & la Lusitanie. Constant assembla un Concile à Sardique, où tous les Evêques Orientaux & Occidentaux se trouverent. 347. Osius Evêque de Cordoüe y présida, & y fit plusieurs Canons qui furent reçus & approuvés des Evêques Occidentaux, mais les Orientaux se retirerent sans y rien faire; ce qui n'empêcha pas les autres de déclarer S. Athanase innocent des crimes que les Orientaux lui imputoient. A peine trois ans furent écoulés depuis ce Concile, que Constant perdit la vie avec l'Empire par la trahison de Chrestius, Marcelin & Magnence. Il étoit pour lors maître des Gaules, de l'Espagne & de la Lusitanie par la mort de son frere Con- 350. stantin, qu'il avoit fait perir près d'Aquilée. Ainsi sa cruelle ambition reçut le juste châtiment qu'elle méritoit. Constantius leur frere punit les assassins de Constant, favorisa les Ariens, fit tenir trois Conciles à Sirmium, où Potamius Evêque de Lisbonne trahit la Foi pour complaire à l'Empereur, & pour obtenir une terre du Fisc qu'il desiroit avoir. Osius le fit connoître aux Eglises d'Espagne, & le rejetta 357. comme un hérétique. Potamius s'en plaignit à Constantius, & fut l'auteur de la persécution que souffrit ce vénérable vieillard. On le fit venir à Sirmium, on maltraita tous ses parens, & sans respecter sa vertu, sa dignité, son profond sçavoir & son âge, car il avoit plus de cent ans; l'Empereur le fit charger de coups, & l'exposa à toutes sortes de tourmens. Osius qui avoit été jusqu'alors le sou-

tien le plus ferme de la Foi, qui avoit été la lumiere de tous les Conciles de son tems, qui étoit Evêque depuis plus de soixante ans, qui avoit bravé tous les orages que les Ariens avoient suscité contre l'Eglise, succomba à cette persécution & signa la formule de Foi que Potamius imbu des erreurs Ariennes, avoit dressée au second Concile de Sirmium. De retour en Espagne, il ne survêcut que peu de tems à sa faute, qu'il répara en anathematisant l'hérésie Arienne.

361. Quatre ans après la chute d'Osius, Constantius tomba malade, se fit baptiser par Euzoius Evêque Arien, & mourut à l'âge de quarante cinq ans, dont il avoit regné vingt-cinq ; il fut cruel, entêté & leger. La Foi souffrit beaucoup de son tems, mais elle fut cruellement persécutée sous Julien son successeur & son neveu, Prince non moins ridicule par l'égarement de son esprit, que par sa figure contrefaite.

363. Il fut tué dans la guerre qu'il fit aux Perses à l'âge de trente & un an, huit mois & vingt jours, dont il avoit regné dix-huit mois. Jovien fut élu Empereur par l'armée ; il étoit homme de bonne mine & de grand courage ; Julien n'avoit pû l'obliger à apostasier comme lui ; il vêcut & mourut Chrétien. Sous son regne & celui de ses successeurs, la Lusitanie n'éprouva aucun changement ; mais sous Gracien elle fut infectée du Priscillianisme. L'Auteur de cette nouvelle hérésie s'appelloit Marc Egyptien de Memphis, & Manichéen ; étant venu en Espagne il y prêcha des dogmes tirés moitié de la doctrine des Manichéens, & moitié des erreurs des Gnostiques & de plusieurs autres. Il confondoit les personnes de la Trinité sans admettre aucune distinction entr'elles. Il défendoit de manger de la viande, permettoit le divorce sans aucune autre raison que le dégoût. Il assujettissoit les corps humains aux influences des Astres & des Planetes, & vouloit qu'on s'assemblât de nuit, qu'on priât nuds, & qu'on contentât tous ses desirs.

Cette Secte fut écoutée avec avidité par les femmes & par les Grands ; tout ce qui flate les passions en est ordinairement bien reçu. Cette hérésie eut donc bientôt des proselytes puissans, & le sexe surtout n'épargna rien pour l'accrediter. On s'assembloit en secret chez une Dame nommée Agape, où un Recteur appellé Elpidius enseignoit la doctrine de Marcos.

Priscillien Galicien de nation, homme noble, riche, liberal, beau, éloquent, curieux, avide de sçavoir, mais ardent, inquiet, vain & se mêlant de la magie, adopta cette hérésie qui en prit le nom de Priscillianisme, à cause de l'opiniâtreté avec laquelle il la défendit. Lorsqu'Higin ou Adigin Evêque de Cordoüe s'en apperçut, deja Instantius & Salvien tous deux Evêques, en étoient les protecteurs ; Higin en avertit Idace Evêque de Merida, & celui-ci Ithace Evêque d'Ossonoba ; & l'un & l'autre s'opposerent aux nouvelles erreurs avec succès. Ils firent assembler un Concile à Sarragosse, où Priscillien & ses adherans furent condamnés. Higin lui-même qui avoit reçu les hérétiques après les avoir dénoncés, fut enveloppé dans la condamnation.

Instantius & Salvien loin de se soumettre, donnerent le titre d'Evêque à Priscillien, & l'ordonnerent Evêque de Labine ou Labile, que l'on croit être Avila, comprise alors dans la Galice. Idace & Ithace en

porterent leurs plaintes devant l'Empereur, qui ordonna qu'on les chassât d'Espagne avec tous leurs partisans. Instantius, Salvien, & Priscillien se rendirent à Rome, où S. Damase Lusitanien d'origine & pour lors Pape, refusa de les écouter. Salvien en mourut de dépit dans Rome. Priscillien qui traînoit par tout une certaine Procula sa maîtresse, moins vif, mais plus politique, laissa gronder l'orage sans murmurer; mais lorsqu'il crût qu'il n'étoit plus aussi dangereux pour lui, il reparut avec Instantius, & fit agir tant de ressorts, qu'il obtint de l'Empereur, par le moïen de Macedonius Maître des Offices, un ordre qui portoit qu'on les rétablît lui & Instantius dans leurs Sieges. Non contens de cela ils forcerent Ithace de s'enfuir dans les Gaules; ils tenterent même de le faire perir, mais il sçut se garentir de leurs embuches. Cependant Gratien marcha contre
383. Maxime, & périt par la perfidie d'Angrathius. Maxime Espagnol de naissance prit le titre d'Empereur, & associa à l'Empire son fils Victor; ensuite il vint à Treves où Ithace s'étoit rendu; cet Evêque obtint de ce nouvel Empereur qu'on tînt un Concile à Bordeaux, où Priscillien & Instantius furent déclarés héretiques. Ils en appellerent à l'Empereur; on les conduisit à Treves, où ils furent condamnés à la mort avec Matronien, Euchraia mere de Procula, Asarin & Aurelius Diacres. La mort de Priscillien loin d'éteindre son héresie, ne fit que l'étendre & la fortifier; ses sectateurs le regarderent comme un Martir.

L'année qui suivit la condamna- 384.
tion de Priscillien, le Pape S. Damase mourut âgé de près de quatre-vingt ans, aïant tenu le siege dix-huit. Il fut le premier Espagnol qui monta sur la Chaire de S. Pierre; il eut pour contemporains S. Jérôme, S. Ambroise & S. Basile; il étoit Lusitanien de nation. Les Espagnols toujours attentifs à ce qui peut augmenter leur gloire & diminuer celle de leurs voisins, ont prétendu & soûtenu avec plus d'opiniâtreté que de raison, que S. Damase étoit de Mantua dans la Carpetanie, mais comme ils n'apportent aucune preuve solide pour constater leur prétention, nous nous en tenons au sentiment des Portugais, qui alleguent des monumens incontestables pour prouver qu'il étoit Lusitanien. Il étoit homme de grande vertu, aimoit la justice & connoissoit les Sciences & les Belles-Lettres. Il composa plusieurs ouvrages qui furent estimés de son tems; & il mourut sous le regne de Theodose & de Valentinien. Theodose que Gratien avoit associé à l'Empire, punit Maxime de sa révolte, releva l'éclat de l'Empire par la défaite des Barbares, se rendit redoutable dans l'Orient & dans l'Occident, & s'attira l'amour de tous les peuples qui vivoient sous sa domination. Les Lusitaniens joüirent sous ce Prince d'une longue paix, mais sa mort fut le terme de leur bonheur: Arcadius & Honorius ses en- 395.
fans ne parvinrent à l'Empire que pour être les témoins de sa décadence & de sa ruine.

Fin du second Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE TROISIEME.

An. de J. C. 395.

A Peine Arcadius & Honorius eurent-ils partagé l'Empire, qu'une foule de Barbares sortis du fond du Nord, l'attaqua de tous côtés & y porta le ravage & la désolation. Ces peuples, selon l'opinion la plus commune, étoient originaires de la Scandie ou Scandinavie, que les anciens appelloient Basilie ou Balthie. C'est un vaste païs au dessus de la Germanie & de la Sarmatie (ou Pologne) environné de la mer Baltique & de la mer glaciale, qui forme en tout une grande péninsule plus longue que large, laquelle contient la Gothie, la Suede, la Novergue & la Laponie.

La Gothie étoit divisée en deux parties. L'une s'appelloit Ostrogothie, & les Peuples Ostrogots, c'est-à-dire Goths Orientaux : l'autre se nommoit Visigothie, & ceux qui l'habitoient Visigots, ou Goths Occidentaux. La Gothie fut d'abord gouvernée par des Magistrats, & ensuite par des Rois. Les Balthes, nom qui veut

dire hardis, diſpoſoient de toutes choſes parmi les Viſigots ; & les Amales deſcendus d'Amalus, le plus célebre de leurs Rois, étoient Maîtres dans l'Oſtrogothie. Les Goths étoient grands, bienfaits, adoroient le Dieu Mars, & n'aimoient rien tant que la guerre. On les fait deſcendre de Magog, fils de Japhet ; mais cette origine n'eſt pas moins envelopée de Fables, que celle des Luſitaniens, & de pluſieurs autres Peuples.

Quoiqu'il en ſoit, leur Païs étoit ſi peuplé, qu'une partie des Habitans fut obligée d'aller chercher de nouveaux climats pour s'y établir. Ils pénetrerent juſques dans l'Aſie, & s'y firent craindre aux Conquerans les plus redoutez. Bien-tôt même ils furent confondus avec les Scytes, les Sarmates, les Getes & les Meſſagetes, tous Peuples vaillans & guerriers, connus depuis ſous le nom de Vandales, de Sueves, d'Alains & de Silinges. Les Vandales habitoient la Sarmatie ; les Sueves, le long de l'Elbe ; les Alains, le païs des Meſſagetes ; les Silinges ſe mêlerent aux Vandales. On ignore quel étoit préciſément leur païs. Les Goths que les Romains apelloient Getes, s'étoient établis le long du Danube, vers l'endroit où ce grand fleuve ſe décharge dans le Pont-Euxin, (ou la Mer noire.) Audius fut le premier qui leur prêcha le Chriſtianiſme, & comme il étoit Arien, il leur fit embraſſer la Doctrine d'Arius.

L'an 375. les Goths, ſous la conduite de Fridigerne & d'Athanaric, ſe jetterent ſur l'Empire. Fridigerne & Athanaric s'étant broüillés Valens en profita, défit Fridigerne, & fit un traité avec Athanaric, auquel il accorda la Mœſie, à condition qu'il lui fourniroit des troupes toutes les fois qu'il ſeroit néceſſaire pour le bien de l'Empire. Quelque tems après ce traité, les Goths mécontens des Romains ſe ſouleverent, aſſiegerent Andrinople, défirent les Romains, & firent perir Valens dans une Chaumiere, où ce Prince s'étoit retiré après ſa défaite.

Les Goths enorgueillis par cette grande victoire, marcherent vers Conſtantinople ; mais Theodoſe que Gratien avoit fait venir du fond de l'Eſpagne, mit un frein à leur ambition, en les forçant à lui demander la paix, qu'il ne voulut leur accorder qu'à condition qu'on lui donneroit en ôtage Athanaric. En récompenſe Gratien aſſocia Theodoſe à l'Empire, dont il fut l'appui & le reſtaurateur. Les Goths eſſaïerent vainement de prendre les armes ſous le regne de Theodoſe ; ce grand Prince les contint dans l'obéïſſance, ainſi que les Huns, Peuple feroce, dur & inquiet, qui habitoit le Païs qui eſt au-deſſus du Palus Meotis.

Tous ces Peuples barbares reprirent les armes dès que le grand Theodoſe fut mort. Les Goths furent les premiers qui ſe révolterent, ſous prétexte qu'on ne leur païoit point leur ſolde regulierement. Radagaize, leur chef, Païen & Scythe de Nation ſe jetta dans l'Italie avec une armée de plus de vingt mille hommes, & menaçoit Rome. Mais Stilicon lui oppoſa une puiſſante armée compoſée de Huns, de Goths & de Romains. Celle de Radagaize ſe diſſipa, & pé- 407.
rit miſerablement dans les Montagnes de l'Apennin. Radagaize lui-même fut pris & tué. Après cette grande victoire Stilicon eut pû exterminer tous les Barbares, s'il l'eut voulu, mais on prétend qu'il les épargna, & qu'il les excita à ſe ſoulever de nouveau

afin de se rendre néceſſaire à l'Empereur. On croit que ſon deſſein étoit de le dethrôner, & de faire paſſer l'Empire dans ſa Maiſon, en le donnant à ſon fils Eucher.

Stilicon etoit Vandale d'origine. Il avoit tous les talens pour former un grand homme : un eſprit vaſte, une capacité immenſe, une longue & profonde experience dans les affaires, une intelligence parfaite de la guerre, & une valeur à toute épreuve. Il étoit adroit, ſouple, & devoré par l'ambition. L'intrigue autant que le mérite l'avoit élevé aux premiers emplois de l'Empire. Il avoit l'art defaire valoir ſes moindres ſervices, & le grand Theodoſe, tout éclairé qu'il étoit, en fut éblouï, & ne put jamais pénétrer ſes deſſeins dangereux. Il lui avoit fait épouſer la Princeſſe Serene, fille de ſon frere ; & il le nomma en mourant tuteur d'Honorius qui n'avoit que dix ans.

Stilicon profita de cette minorité pour établir encore mieux ſon crédit; & ſuivant la politique déteſtable de ces Miniſtres, mauvais Citoïens, qui ſacrifient à leur ambition & à leur orgüeil les interêts de leur patrie, il éleva Honorius dans la molleſſe, & dans l'éloignement des affaires, afin qu'il pût en tout tems diſpoſer de toutes choſes par le beſoin que ſon Maître auroit de lui. L'an 406. à ſon inſtigation les Vandales & les Alains paſſérent le Rhin, & entrerent dans les Gaules, où les Quades, les Gepides, les Herules, & d'autres Peuples de la Germanie, leur aiderent à ravager tout ce qu'enferment le Rhin, l'Océan, les Alpes & les Pyrenées.

Cette perfidie de Stilicon jointe au complot qu'il avoit tramé pour faire paſſer l'Empire dans les mains d'Eucher ſon fils, determina Honorius à le faire aſſaſſiner avec Eucher. La foibleſſe d'un Prince qui ſe laiſſe gouverner, cauſe toujours celle de ſon Empire, & entraîne ſouvent ſa ruine. Honorius ſe réveilla, & par un coup tardif d'autorité, il punit enfin un Sujet trop puiſſant, qui aſpiroit à lui ravir la couronne ; mais il n'en fut pas moins un Prince toujours foible & indigne de regner, & il eut été peut-être avantageux à l'Empire que Stilicon eût pris ſa place. Quoiqu'il en ſoit la mort même de cet homme ambitieux fut fatale à Honorius. Les Goths n'aïant plus en tête ce General qui les faiſoit agir ou repoſer à ſon gré, ſe réünirent tous ſous Alaric, le plus puiſſant de leurs Chefs. Cependant avant que d'en venir à une guerre ouverte, il tenta de faire la paix avec l'Empereur ; mais n'aïant pû l'obtenir, il marcha vers Rome. On dit qu'un Moine l'aïant rencontré dans ſa marche, s'écria : Ah ! que de maux vous allez cauſer. Je n'y vais point de moi-même, répondit Alaric ; quelqu'un me ſollicite, me preſſe, & me dit va piller Rome. En effet il alla mettre le Siege devant cette Capitale du Monde, & la réduiſit aux dernieres extrémitez. La famine & la peſte y firent des ravages affreux. Alors le Senat traita avec lui, & l'engagea à lever le Siege, moïennant cinq mille livres d'or, & trente mille livres d'argent, & avec promeſſe de lui procurer une paix ſolide avec Honorius, qui étoit Conſul cette année pour la huitiéme fois.

Le Pape Innocent alla trouver l'Empereur à Ravenne, pour l'engager à ratifier ce qu'on avoit promis à Alaric; Honorius y envoïa Jovius Prefet du Prétoire d'Italie, pour conferer avec lui ; mais il ſe comporta avec tant

d'imprudence que les négociations furent rompuës. Alaric vint assieger Rome une seconde fois., & obligea les Romains à proclamer Attale Empereur. Ainsi ces fiers vainqueurs de la terre reçurent des loix d'un Barbare jusque dans leurs propres foïers. Attale s'étant mal conduit, Alaric le fit perir au bout d'un an, & s'accommoda en même tems avec Honorius, qui lui abandonna quelques terres dans les Gaules. Comme Alaric marchoit vers les Alpes pour s'y rendre,
410. Sarus autre Chef des Barbares allié des Romains, craignant que leur union avec les Goths ne lui fût préjudiciable, attaqua les troupes d'Alaric & lui tua quelques soldats. Alaric crut que cette insulte lui avoit été faite par ordre d'Honorius : irrité & allarmé tout à la fois, il revient sur ses pas, assiege & prend Rome par trahison, & la livre au pillage, à l'exception de l'Eglise du Vatican qu'il épargna, par respect pour l'Apôtre S. Pierre.

On vit alors cette maîtresse des Nations asservie à un Goth, & livrée à la fureur d'un peuple barbare qu'elle avoit long-tems méprisé. Ces palais magnifiques & commodes, retraites des plaisirs & de la volupté, ces temples somptueux pour qui l'art s'étoit épuisé, ces arcs triomphaux que l'orgueil Romain avoit crû devoir être les monumens éternels de sa gloire & de la honte des Rois vaincus, furent saccagés, détruits & abandonnés à la flamme.

Les ruës, les places publiques étoient jonchées de Citoïens massacrés; on voïoit des vieillards languissans se traîner dans les Eglises, esperans d'y trouver un azile contre la cruauté des Barbares qui les égorgeoient sans pitié jusqu'au pied des Autels; des enfans effraïés, qui par des cris perçans tâchoient vainement d'attendrir le cœur de leurs bourreaux, & de jeunes filles en proïe à l'insolence du soldat, aux yeux même de leurs meres désolées. Tel fut le spectacle affreux que présenta le sac de Rome pendant trois jours entiers. Ces trois jours expirés, Alaric en sortit, ravagea la Campanie & pilla Nole. L'année suivante il mourut à Cosence comme il se préparoit à passer en Sicile. Il sembla que le Ciel n'avoit voulu que châtier les Romains, sans vouloir que leur vainqueur joüît de son triomphe.

Pendant ce tems-là les Vandales étoient entrés en Espagne sous la conduite de leur Roi Gonderic, sous le huitiéme Consulat d'Honorius, & le troisiéme de Theodose fils d'Arcadius, & s'étoient emparés de la Betique; qu'ils appellerent Vandalie, nommée depuis par corruption Andalousie. Les Alains & les Sueves y entrerent aussi. Resplendien Roi des Alains envahit la Lusitanie & la Province de Carthage, à l'exception de la Carpetanie, aujourd'hui le Roïaume de Tolede, & de la Celtiberie, qui demeurerent fideles aux Romains. Hermeneric Roi des Sueves s'établit dans la Galice, qui étoit pour lors beaucoup plus étenduë qu'elle ne l'est presentement; car elle comprenoit toute la vieille Castille.

Rien n'égale les ravages que ces 412.
Barbares exercerent dans toute l'Espagne; ils firent perir ou par le fer ou par le feu une grande partie de ses habitans. Tout fut confondu; le sacré, le profane, les hommes & les femmes, tout se ressentit indiféremment de leur fureur. Dans ces calamitez, quelques Evêques s'enfuirent d'Espagne, après avoir perdu leurs peuples : les uns s'étoient retirés sur

les montagnes, & se cachoient dans les antres & dans les cavernes, les autres avoient été tués, ou consumés de misere, ou emmenés en captivité. Ce fut alors que les Evêques de la Lusitanie tinrent un Concile à Brague, auquel présida l'Evêque Pancratien qui parla ainsi. » Vous voïez, » mes Freres, comme les Barbares » renversent les Eglises, tuent ou » persécutent les vrais fideles, pro- » fanent les lieux destinés à leur sé- » pulture, insultent à la mémoire » des Saints, à leurs cendres, à leurs » tombeaux; toute l'Espagne, à la re- » serve de la Celtiberie & de la Car- » petanie, gémit sous leur tyrannie: » l'orage est prét à fondre sur nos tê- » tes. Je vous ai assemblés pour vous » exhorter à veiller au salut des ames » que Dieu vous a confiées, & com- » me nos ennemis sont Idolâtres ou » Ariens, formons un symbole de » notre foi, pour l'opposer au moins » à leurs erreurs.

On approuva la proposition de Pancratien, on fit un abregé de la créance de l'Eglise Catholique; on convint que chacun cacheroit de son mieux & le plus décemment qu'il se pourroit les corps des Saints, & enverroit à Brague une relation des lieux & des souterrains où il les auroit mis, afin qu'on pût les retrouver, lorsque les tems seroient plus favorables. Ensuite chaque Evêque revint dans son Diocese, pour attendre le sort que Dieu lui reservoit. Voilà ce qui se passa dans ce Concile, où assisterent Pancratien de Brague, Gelase de Merida, Elipan de Conimbre, Pamerius d'Egitave ou Idagna, Arisbert de Porto, Deus-dedit de Lugo, Potamius d'Eminio ou d'Agueda, Tiburce de Lameco, Agathius d'Iria, & Pierre de Numance ou Camota.

Pendant que les Evêques étoient occupés à ce Concile, les Barbares avoient rangé sous leur puissance Lisbonne, Conimbre, Idagna, Merida & Astorga, avec tout le reste de la Lusitanie. Resplendien étant mort, Atacés lui succeda, se rendit absolument Maître d'une partie de la Lusitanie avec ses Alains, & établit le Siege de son Empire dans Merida. Hermeneric, Roi des Sueves, s'empara de Lisbonne, & de toute la côte qui est sur l'Ocean jusqu'à la Turdetanie; & de l'autre côté jusqu'à la Galice, & conquit aussi une bonne partie de cette Province. Les uns & les autres prirent dans la suite des sentimens plus humains, rappellerent les Peuples fugitifs, releverent les villes qu'ils avoient renversées, eurent soin de faire cultiver les campagnes, & donnerent une forme à leur gouvernement. Un nouveau jour commença à luire aux Lusitaniens, ils s'allierent avec leurs ennemis, & ne firent plus qu'un même Peuple.

Atacés, Roi des Alains, se rendit bientôt le plus puissant & le plus redoutable de tous les Barbares. 416.
Il étoit jeune, hardi, mais violent, & plein d'ambition. Après avoir fait trembler ses voisins, & avoir ravagé la Celtiberie & la Carpetanie, il déclara la guerre à Hermeneric, Roi des Sueves, & lui enleva Colimbria, ou Condeixa la vieille, qu'il ruina de fond en comble, à cause de sa vigoureuse résistance; cependant pour ne pas laisser le Païs sans quelque défense, il fit bâtir sur le Mondego une autre Ville; & comme il étoit Arien il emploïa à ce travail ceux qui étoient de l'Eglise de Rome. Il condamna aux Carrieres, ou à des travaux aussi pénibles, les Evêques & les Prêtres, profana les Eglises, &

traita cruellement tous ceux qui étoient opposés à sa religion.

Cependant Hermeneric se mit en état de repousser la violence d'Atacés. Il appella à son secours Gonderic Roi des Vandales & des Silinges, passa le Douro, & vint à Porto ville qui étoit entierement ruinée. Craignant qu'Atacés ne vînt s'en emparer, il la repeupla de nouveau, releva les édifices, & la fortifia de maniere qu'on l'eut prise pour une ville nouvellement bâtie : ensuite voïant que son ennemi ne s'empressoit point à le venir chercher pour le combattre, il se mit lui-même en campagne. Cette démarche rendit Atacés plus circonspect, & plus disposé à entendre parler de la paix, qui fut enfin concluë & cimentée par Cindazunde, fille d'Hermeneric, Princesse d'une grande beauté, d'un génie superieur, & d'une pieté exemplaire, qu'Atacés épousa. Outre sa beauté & ses vertus, elle lui aporta en dot des thresors considerables. Les nôces furent celebrées avec toute la pompe & la magnificence dont ces Barbares nourris dans les meurtres & les brigandages étoient capables. Atacés devint éperdument amoureux de sa femme, qu'il fit peindre sur ses drapeaux entre un dragon vert & un lion rouge, pour faire connoître qu'elle avoit calmé la fureur de deux Guerriers redoutables. Cindazunde qui avoit procuré la paix entre son pere & son mari, l'entretint par son esprit & par sa douceur. Atacés boüillant, impétueux, devenoit calme, doux & pacifique, dès qu'il la regardoit. Ses yeux étoient un frein pour ce Barbare, & Cindazunde s'en servoit utilement en faveur des Catholiques, dont elle soulagea le sort déplorable.

Le foible Honorius étoit toujours 417.
à Ravenne, d'où il regardoit tranquillement l'Empire déchiré de tous côtés. Marcus & Gratien s'étoient révoltés dans la grande Bretagne; & quoiqu'ils eussent été tués, la revolte continuoit; Constantin avoit pris leur place, & avoit passé dans les Gaules, où il s'étoit cantonné avec son fils Constans. Dans ces fâcheuses conjonctures Constance, qui merita par ses éminentes vertus le surnom de Grand, prit le commandement des armées d'Honorius, & montra en peu de tems ce que peut dans un Etat un homme de plus. D'abord il marcha contre Constantin, qu'il assiega, & fit perir dans Arles : ensuite il se prépara à marcher contre Constans; mais il apprit en chemin que Geronce, un des principaux Chefs de la revolte, l'avoit fait perir à Vienne. Geronce au lieu d'implorer la clémence d'Honorius, fit proclamer Empereur Maxime son intime ami, qui apprit en entrant dans les Gaules que Constance alloit fondre sur lui. Au bruit de cette marche Geronce s'enfuit en Espagne où il périt; & Maxime indigne de l'Empire y renonça volontairement.

Constance alors tourna l'effort de 418.
ses armes contre Ataulphe, successeur d'Alaric, & le força avec ses Goths à rechercher l'amitié d'Honorius. Les Alains, toujours superbes & orgueilleux, occupoient cependant la meilleure partie de la Lusitanie, songeant à se rendre Maîtres du reste de l'Espagne, traitant les Sueves, les Vandales & les Silinges, non comme leurs anciens compagnons, mais comme leurs sujets. Cette tyrannie des Alains les fit tous trembler pour leur liberté, ensorte qu'ils se liguerent ensemble & écrivirent en ces termes à Honorius. » Faites, Seigneur, la paix avec nous.

» Laiſſez-nous combatre contre nous-
» mêmes. Vous ne pouvez rien deſi-
» rer de plus avantageux.

En effet, les Vandales & les Silinges firent une cruelle guerre aux Alains. Conſtance & Vallia ſucceſſeur d'Ataulphe marcherent pour les ſecourir. A leur approche le fier Atacés fut obligé de rentrer dans ſes terres, où ſes ennemis le pourſuivirent : Ce Prince fougueux voïant qu'il ne pouvoit ſe maintenir qu'en remportant quelque grande victoire, alla à leur rencontre avec ſon armée compoſée d'Alains & de Luſitaniens, & livra le combat, qu'il perdit avec la vie : le débris de ſon armée s'enfuit dans la Galice, & alla implorer la protection des Sueves, qu'ils traitoient quelques jours auparavant avec une arrogance inſupportable.

Conſtance après cette victoire fut rappellé par Honorius dans l'Italie, où le trouble & la diviſion regnoient toujours. Conſtance, que la victoire accompagnoit par tout, y rétablit la tranquillité. Honorius penetré de la plus vive reconnoiſſance l'aſſocia à l'Empire, & lui fit épouſer Galla Placidia ſa ſœur, veuve d'Ataulphe, que Conſtance aimoit depuis longtems éperdument ; peut-être même ne dut-il toutes les belles actions qu'il fit qu'à la noble ambition qu'il avoit de plaire à cette Princeſſe celebre par ſes vertus, autant que par ſa beauté. C'eſt ainſi que les plus dangereuſes paſſions tournent quelquefois au profit des hommes.

Les Alains depuis leur défaite, & la mort de leur Roi Atacés, vécurent avec les Sueves, qui s'appliquoient ſans relâche à bâtir de nouvelles habitations dans la Luſitanie, parmi leſquelles on compte la Ville d'Albuquerque, & Jerabique, dont ils releverent les murailles, & à laquelle ils donnerent le nom d'Alanκerκana, qui ſignifioit dans leur Langue le Temple des Alains ; c'eſt aujourd'hui Alanquer ſitué ſur le Tage, non loin de Liſbonne. Hermeneric rétablit encore d'autres villes, & traita les Luſitaniens avec la même humanité que ſes propres ſujets, leur permettant de réparer leurs Egliſes & d'avoir leurs Evêques, qui gémiſſoient auparavant dans une dure captivité.

Dans ces conjonctures Gonderic Roi des Vandales, enflé par quelques avantages qu'il avoit remportés, crut qu'il devoit profiter de la mort de Wallia Roi des Goths, & de celle du grand Conſtance pour s'aſſujetir toute l'Eſpagne ; le projet étoit digne de ſon audace, mais bien au deſſus de ſes forces. N'écoutant cependant que ſon ambition, il commença par déclarer la guerre à Hermeneric Roi des Sueves, des Luſitaniens & des Alains depuis la mort d'Atacés, & entra dans la Luſitanie, où il fit de terribles ravages. Hermeneric lui oppoſa toutes ſes forces & arrêta le cours de ſes fureurs : ce qui obligea Gonderic à ſe déſiſter de ſon entrepriſe, & à paſſer dans les Baleares, où il ne cauſa pas moins de déſordre qu'il en avoit cauſé dans la Luſitanie. Au retour de cette expedition il prit & raſa Car- 421.
thagene, ville floriſſante depuis ſix cens ans. Gonderic mourut bientôt après, & Genſeric ſon frere bâtard lui ſucceda.

Genſeric, auſſitôt qu'il fut monté ſur le thrône, rechercha l'alliance de Hermeneric, afin de pouvoir reſiſter à Aëtius Général Romain, qu'Honorius avoit envoïé en Eſpagne, pour y reprimer quelques revoltes & combattre les Vandales. Genſeric & Hermeneric aïant joint leurs troupes, en

firent la revuë à Merida, & attendirent de pied ferme que le Géneral des Romains vînt les attaquer; mais soit qu'il craignît de mesurer ses forces avec les leurs, ou soit que la mort d'Honorius qui arriva dans ce tems-là, le fît changer de résolution; il s'en retourna sans avoir combattu, & devint le favori de l'Imperatrice Placidia, qui prit en main le gouvernement de l'Empire pendant la minorité de son fils Valentinien III. qu'elle avoit eû de Constance.

428. Le Comte Boniface qui commandoit dans l'Afrique, jaloux de la faveur & du credit d'Aëtius, sollicita Genseric à passer avec ses Vandales dans cette partie de l'Empire; ils y entrerent & y abolirent la domination des Romains. Boniface étoit un grand Capitaine; mais il ternit tout l'éclat de ses belles actions par cette perfidie, que les Vandales vangerent eux-mêmes, en le faisant perir dans Hippone, où le grand S. Augustin, cette lumiere éclatante de l'Eglise, étoit mort pendant le siege de cette Ville.

Tandis que les Vandales parcouroient & ravageoient l'Afrique, Hermeneric s'occupoit tout entier à étendre les limites de son Roïaume, & jettoit les fondemens d'une puissante Monarchie. Les Alains s'étoient en quelque maniere relevés, & Merida dont ils avoient fait leur Capitale, reprenoit son ancienne splendeur, lorsque Valentinien envoïa le Général Sebastien pour les subjuguer. La fortune lui fut favorable, les Alains furent vaincus & chassés de Merida, & les Sueves leurs Alliés perdirent Lisbonne & toute la contrée qui porte aujourd'hui le nom d'Estramadure. Sebastien ne vit plus alors aucune barriere entre l'Empire & lui; il fut ébloüi de ses succès, & préferant la gloire de regner à celle d'être fidele à son Maître, il se laissa proclamer Roi de cette partie de la Lusitanie qu'il avoit conquise; mais son élevation fut de peu de durée. Ceux même qui lui avoient mis la couronne sur la tête, la lui arracherent avec la vie, ne croïant pas qu'ils lui dussent plus de fidelité qu'il n'en avoit eû lui-même pour son Prince. Les Alains après sa mort reprirent Merida, & les Sueves Lisbonne, avec tout ce qu'ils avoient perdu peu de jours auparavant.

Hermeneric ne s'en tint pas au recouvrement de ses Etats, il songea encore à les étendre. Mais son grand âge ne lui permettant plus de supporter les fatigues de la guerre, il fit reconnoître pour son successeur son fils Rechila, Prince d'une grande esperance. Tandis qu'il goûtoit le plaisir de se voir renaître dans ce fils, Andebale Général de l'Empire marchoit à grandes journées pour lui faire la guerre. Rechila pour se montrer digne de l'honneur que son pere lui avoit fait, fut au devant du Capitaine Romain qu'il rencontra sur les bords du Xenil alors appellé Silingo; il vainquit Andebale, dont la défaite & la mort firent perdre l'esperance aux Romains de reconquerir jamais la Lusitanie.

Rechila s'avança ensuite vers l'Andalousie, qui se soumit toute entiere à ses armes à l'exemple de la Lusitanie. Ce jeune Prince s'en empara plûtôt comme un héritier legitime que comme un Conquerant, par le peu de résistance qu'on lui opposa; par-là il se trouva maître de tout le païs qui s'étend depuis le Cap S. Vincent jusqu'à la Galice, & de l'Andalousie & de la Carpetanie; s'il en faut croire un Historien, il regna même sur toute

l'Espagne,

l'Eſpagne. Hermeneric comblé de joie de voir ſon fils marcher ſi dignement ſur ſes traces, finit ſes jours après avoir regné trente ans dans Britonio près de Viana de Caminha, ſituée à l'embouchure du Minho; l'Auteur qui pretend que ſon fils fut Souverain de toute l'Eſpagne, dit qu'Hermeneric ſe noïa dans la Guadiana près de Merida.

Rechila quoique privé des conſeils de ſon pere, ne laiſſa pas de faire de mûres reflexions ſur ſes conquêtes, & il reſolut d'abandonner tout ce qu'il ne pourroit pas conſerver facilement & qui ſeroit à charge à ſes ſujets. Rechila fit donc la paix avec l'Empereur, ceda aux Romains la Carpetanie & la Province Carthaginoiſe qu'il avoit auſſi conquiſe, & s'enferma dans des bornes plus étroites, mais plus ſûres pour ſa gloire & pour ſa tranquillité.

447. Le Priſcillianiſme ſe ſoûtenoit toujours en Eſpagne; les troubles & les perſécutions que l'Egliſe avoit ſoufertes pendant l'irruption des Barbares, n'avoient ſervi qu'à en augmenter le cours. Saint Turribius Evêque d'Aſtorga en Galice, qui vivoit ſous Rechila, découvrit quelques Priſcillianiſtes dans ſa ville, & conjointement avec Idace Evêque, il les convainquit juridiquement, & en envoïa les Actes à Antonin Evêque de Merida. Saint Turribius en écrivit auſſi au Pape S. Leon, qui lui fit une longue réponſe, dans laquelle il combattoit Theologiquement les erreurs des Priſcillianiſtes, & faiſoit voir leur conformité avec les Manichéens, défendoit qu'on lût leurs Livres, ainſi que les Sermons de Dictynnius, qui avoit été Evêque d'Aſtorga avant Saint Turribius, auquel Saint Leon envoïa en même tems la procedure qu'il avoit faite à Rome contre eux: il finiſſoit ſa lettre en ordonnant qu'on tint un Concile des Provinces de Tarragone, de Carthage, de Luſitanie & de Galice, pour éxaminer ſi quelque Evêque n'étoit point infecté de cette hereſie. Comme le Concile National ne put pas ſe tenir à cauſe des troubles qui agitoient l'Eſpagne, on en aſſembla deux Provinciaux. Dans l'un, qui ſe tint en Galice, *ad Aquas Celenas* (aujourd'hui Saint George de Codeſeda) au Dioceſe de Lugo, préſida Idace, Evêque de Lamego, & S. Turribius y aſſiſta en qualité de Notaire Apoſtolique. On ne dit point où l'autre ſe tint: mais on ſçait que les Evêques des quatre Provinces de Tarragone, de Carthage, de Luſitanie & de Betique, s'y trouverent, & dreſſerent une confeſſion de foi qu'ils envoïerent à Dalconius, Evêque de Brague, alors Metropole de Galice. On a conſervé cette confeſſion de foi, qui eſt à peu près la même qui ſe trouve ſous le nom de ſaint Auguſtin dans un ancien Code des Canons de l'Egliſe.

Il y a des Auteurs qui font tenir ces deux Conciles au commencement du regne de Riccarius fils, & ſucceſſeur de Rechila qui mourut en 448. huit ans après la mort d'Hermeneric ſon pere. Riccarius ne dégenera point; il imita ſes peres, & fut plus heureux qu'eux: il entra dans le ſein de l'Egliſe par les ſoins de l'Evêque de Brague qui le convertit. La Luſitanie le reconnut pour ſon Roi, & contribua de toutes ſes forces aux grandes conquêtes que ce Prince fit. A peine peine fut-il monté ſur le thrône que les Princes de ſon ſang & ſes Courtiſans ſe diviſerent, & leur diviſion parvint à un point qu'on n'auroit pû la terminer que par les armes. Pour

prévenir ce malheur qui eut entraîné la ruine de l'Etat, Riccarius conçut le projet de se défaire en secret des plus factieux. Il les attira les uns après les autres dans un lieu écarté du Palais, où il leur fit couper la tête par Agiulfo ou Aliulfo son Favori. Par cet acte de politique ou de justice barbare, Riccarius mit sa vie en sureté, & affermit la couronne sur sa tête.

Après cette exécution hardie, Riccarius rechercha l'alliance de Theodorede, Roi des Goths, dont il épousa la fille, de laquelle on ignore le nom. On sçait seulement que Theodorede eut deux filles & six fils. Qu'Hunneric fils de Genseric, épousa l'une; & Riccarius l'autre. Ce Prince avoit formé le projet de ne faire de toute l'Espagne qu'une seule Monarchie, à laquelle les Monts-Pyrenées serviroient de barriere. Il leva donc une puissante armée de Sueves, de Galiciens & de Lusitaniens, avec laquelle il marcha pour conquerir la Celtiberie qui étoit encore sous la puissance des Romains. Il y répandit l'épouvante & l'effroi, & après avoir surmonté de grands obstacles, & avoir fait des actions dignes d'une éternelle memoire, il s'ouvrit un chemin au travers des Pyrenées, & se rendit dans les Gaules pour y voir son beau pere Theodorede. Attila Roi des Huns s'étoit répandu comme un torrent dans ces contrées, & ravageoit ce fertile Païs. Aëtius General des Romains, pour punir ce Barbare qu'on surnomma le fleau de Dieu, appella à son secours Theodorede, Roi des Goths. Theodorede accourut promptement pour se joindre aux Romains & aux François: on prétend que Riccarius l'accompagna dans cette expedition, qui fut malheureuse pour Attila, sur qui les Confederez gagnerent une si grande victoire, qu'il fut obligé d'abandonner les Gaules, de passer le Rhin, & de regagner les deux Pannonies d'où il étoit sorti.

Theodorede perdit la vie dans la bataille, & Riccarius reprit le chemin de l'Espagne, si toutes-fois il ne l'avoit pas déja repris avant cette bataille; car il n'y a aucune preuve certaine qu'il s'y trouva. Au reste en s'en retournant il conquit la Province de Tarragone, avec la Carpetanie, que son pere avoit rendüe aux Romains. Il prit Sarragosse dans la Celtiberie, & dompta presque toute l'Espagne, après quoi il rentra dans la Lusitanie avec son armée chargée de butin, faisant tout à la fois l'admiration & la terreur des Nations. On le comparoit à un grand fleuve qui charme d'abord les yeux par la majesté de son cours, mais qui devenu furieux franchit ses limites, se répand dans les campagnes, les désole & les détruit.

Trasimond succeda à Theodorede son pere: mais ce Prince traitant trop fierement les Goths, ses freres Theodoric & Frideric gagnerent Ascalerce son Favori, & l'engagerent à l'assassiner. Ce perfide séduit par les promesses qu'on lui fit, executa le crime, tua Trasimond dans son lit, & ouvrit par là le chemin du Thrône à Théodoric qui en eût été digne par sa modération, & par sa prudence singuliere, s'il y fut monté légitimement. Cela n'empêcha point Riccarius de lui proposer d'entretenir la même correspondance avec lui qu'il avoit entretenüe avec son pere: mais Riccarius aïant continué de faire la guerre aux Provinces dépendantes des Romains, Theodoric son beau-frere, qui étoit leur allié, le pria de faire

la paix avec eux, s'engageant de lui faire ceder ses conquêtes. Le conseil étoit salutaire, si Riccarius eut été en état d'en profiter; mais enivré de ses victoires passées, il imputa à foiblesse le conseil qu'on lui donnoit, & le rejetta avec mépris, en envoïant dire à Theodoric, que si ses conquêtes d'Espagne l'embarrassoient, il iroit en faire de nouvelles dans les Gaules, & se montrer même à sa ville de Toulouse, où Theodoric pourroit éprouver ses forces contre lui, si son courage le lui permettoit.

Cette arrogance irrita Theodoric; oubliant ce qu'il étoit à Riccarius, il forma une puissante armée avec le secours des François & des Bourguignons, & marcha contre ce Prince, qui de son côté s'étoit mis en campagne avec des forces égales: ils se rencontrerent près d'Astorga. Les deux Rois parcouroient les rangs, & animoient leurs soldats de la parole & du geste: les Goths & les Sueves se chargerent avec la même impétuosité. La victoire balança longtems par la bravoure & par la prudence des deux Rois qui les commandoient: enfin elle se déclara en faveur de Theodoric. Le superbe Riccarius fut vaincu, & le champ de bataille demeura couvert de l'élite des Sueves.

Leur Roi furieux & au désespoir de voir tous ses lauriers flétris dans cette funeste journée, se trouvant hors d'état de tenir la campagne, incapable néanmoins de plier sous son ennemi, gagna un port de mer & s'embarqua dans le dessein d'aller en Afrique solliciter le secours des Vandales & des Alains; mais une tempête rejetta son vaisseau dans l'embouchure du Douro, où il s'enfonça vis-à-vis la ville de Porto. Riccarius que l'adversité poursuivoit jusques sur les eaux, échappa cependant au naufrage, mais ce ne fut que pour éprouver le comble de l'infortune. Il manquoit à son orgueil abattu l'humiliation d'être pris par Theodoric 456.
qui lui fit couper la tête, & par sa mort éteignit sa race.

Theodoric triomphant & victorieux s'avança vers Brague, qui étant sans défense se rendit d'elle-même au vainqueur; mais les habitans n'en furent pas plus épargnés. Leurs maisons furent livrées au pillage, & leurs femmes & leurs filles exposées aux outrages du soldat. Theodoric en donna le gouvernement à Acliulphe; ensuite passant le Douro, il soumit toute la Lusitanie. Merida seule osa resister au Roi Goth, mais elle fut bientôt forcée de ceder aux armes de ce Prince qui la sauva du pillage, en considération, dit-on, de Sainte Eulalie, protectrice de cette ville, qu'il crut voir en songe pendant la nuit. Les autres villes de la Lusitanie ne joüirent pas de cet avantage, & elles furent pillées & saccagées en partie. Theodoric se préparoit à repasser dans les Gaules, lorsqu'il apprit qu'Acliulphe oubliant ses bienfaits & la fidelité qu'il lui devoit, s'étoit revolté & avoit pris le nom de Roi. Acliulphe païa de sa tête son audace, après avoir perdu une bataille auprès de Lugo. Le Goth vainqueur laissa des Gouverneurs dans l'Espagne & dans la Lusitanie, & revint dans son païs.

Les habitans de la Lusitanie voïant leur païs ruiné & leurs troupes affoiblies, chargerent leurs Evêques d'aller dans les Gaules trouver Theodoric pour lui demander la permission d'élire un Roi de leur nation qui releveroit de sa couronne. Le Goth, quoiqu'Arien, reçut favorablement les Evêques, & leur accorda ce qu'ils

demandoient. On imputa à sa générosité cette action qu'on ne devoit imputer qu'à sa politique. Theodoric connoissoit à fond le genie libre & indépendant des Lusitaniens & des Sueves. Incapables de flechir longtems sous un joug étranger, il aima mieux en faire ses amis par cette grace, que de les retenir pour ses sujets malgré eux.

457. Aussitôt que les Evêques furent de retour à Brague, on convoqua une assemblée générale de la Nation, qui se trouva partagée pour le choix d'un Roi. Les uns choisirent Franta, les autres Masdra fils de Masila. Theodoric approuva l'élection du dernier, & lui envoïa l'investiture, ce qui sembloit devoir terminer la querelle; cependant Franta se soûtint par la faction de quelques Grands, & s'empara des côtes de la Galice, des villes d'Astorga, d'Orense & d'Iria Flavia. Il est à présumer que Theodoric le soûtenoit en secret; il étoit de son avantage que tout le Roïaume de Riccarius ne fût pas possedé par le même Prince; il eût été trop puissant; au lieu qu'étant divisé en deux parties, Theodoric contenoit l'une par l'autre, & les faisoit agir au gré de ses desirs. En effet cette division pensa perdre la Lusitanie; les Romains y prirent une partie des places qu'ils y avoient possedées autrefois; mais Masdra aïant été tué,
460. son fils Remismund, qui prit sa place, fit la paix avec Franta. Leur union devint si étroite, qu'ils joignirent leurs armes pour reprendre les places que les Romains leur avoient enlevées dans le tems de leur division; rien ne pût resister à leurs forces unies; tout rentra sous leur obéïssance, & les Romains n'oserent plus tenter le sort des armes; ils s'enfermerent dans les Provinces qui leur restoient encore dans l'Espagne, s'estimans trop heureux de n'y pas être inquietés.

La paix & l'abondance furent les 462. fruits de cette union, dont Franta ne joüit que deux ans; la mort lui ôta la couronne, & Frumarius lui succeda. Ce fut vers ce tems qu'on vit naître près de Brague deux enfans de deux sexes differens, chacun avec deux têtes. Cette nouveauté qui n'étoit qu'un jeu de la nature, fut regardée comme un présage qui annonçoit quelque grand malheur, & on ne manqua pas de lui attribuer la désunion qui survint entre Frumarius & Remismund, comme si leurs passions n'eussent pas suffi pour la produire; en effet leur ambition en fut l'unique source. Ils se regardoient d'un œil jaloux, & bientôt ils prirent les armes l'un contre l'autre; Frumarius commença les hostilités, en enlevant à son rival Flavia ou Chaves, & en brûlant les environs de cette ville. Remismund 464. crut devoir se vanger de cet affront, il entra dans les terres de son ennemi, & y fit les mêmes ravages que Frumarius avoit fait dans les siennes. Il y avoit déja deux ans que cette guerre duroit, quand la mort vint terminer les jours de Frumarius. Alors tous les Sueves se réünirent & reconnurent Remismund pour leur Roi. Ce Prince ne songea qu'à faire de nouvelles conquêtes, & à étendre ses Etats; il surprit Conimbre, non la moderne, mais celle qu'on nomme aujourd'hui Condeixa la vieille, que les Romains avoient reprise, & malgré les Traités Remismund ruina la Place, qui passoit pour une des plus fortes de ce tems-là; il ne traita pas si durement Lisbonne, qui lui fut livrée par la perfidie de Licidius qui en étoit Gouverneur.

Les Romains n'étoient plus craints en Eſpagne : les Goths y avoient abſolument abattu leur puiſſance. Remiſmund envoïa à Theodoric leur Roi une Ambaſſade pour demander ſon amitié. Ce Prince non ſeulement la lui accorda, mais même lui envoïa une de ſes filles pour l'épouſer, & la confia à Salanus un des principaux Seigneurs de ſon Roïaume. Ce mariage fut funeſte à la Religion Catholique ; car cette Princeſſe qui étoit Arienne, & qui avoit amené avec elle un Docteur de ſa Loi nommé Ajax, fit ſi bien auprès de ſon époux, qu'elle l'entraîna dans ſon opinion malgré toutes les remontrances des Evêques. Non content d'avoir abjuré ſa Religion, il en devint le perſécuteur. L'Hiſtoire n'a point conſervé ce qu'il fit le reſte de ſes jours, non plus que ce qui s'eſt paſſé ſous ſes ſucceſſeurs Teodobule, Varamond & autres, Rois Sueves, tous Ariens juſqu'à Theodomir.

Euric Roi des Goths, qui avoit fait aſſaſſiner ſon frere Theodoric, projetta de ſubjuguer toute l'Eſpagne, ſans en excepter la Luſitanie : il exécuta ſon projet ; la Luſitanie néanmoins lui réſiſta ; pour les Romains ils furent abſolument chaſſés de l'Eſpagne. Euric après pluſieurs conquêtes, établit le ſiege de ſon Empire à Arles, où il mourut l'an quatre cens quatre-vingt-trois, le dix-ſeptiéme de ſon regne. Euric avoit de grandes qualités, & fut un très-grand Prince ; mais il perſécuta auſſi cruellement les Catholiques, qu'un Prince Catholique Romain pourroit perſécuter aujourd'hui les Ariens.

Alaric ſucceda à Euric ſon pere. Il laiſſa deux fils, l'un appellé Amalaric, de ſa femme légitime Teudicoda, qui étoit morte quelque tems auparavant ; & l'autre nommé Geſalcic, d'une de ſes maîtreſſes. Les principaux Seigneurs du Roïaume mépriſerent la jeuneſſe d'Amalaric, & mirent ſur le trône Geſalcic qui étoit plus âgé ; mais Theodoric Roi des Oſtrogoths dans l'Italie, s'y oppoſa : Geſalcic étant mort ſur ces entrefaites, donna fin par-là aux diſſentions qui déchiroient le Roïaume des Goths. Amalaric reſta maître de l'héritage d'Alaric, que Theodoric, qui étoit ſon grand-pere, gouverna en qualité de tuteur.

Il ſe tint vers ce tems-là deux Conciles en Eſpagne, l'un à Tarragone, 517.
& l'autre à Gironne. Le Pape Horſmiſdas nomma pour ſon Vicaire dans la Betique & dans la Luſitanie Saluſte Evêque de Seville, lui donnant le pouvoir d'aſſembler en Conciles les Evêques de ces Provinces, quand il ſeroit néceſſaire, & de juger leurs differens, à la charge de lui en faire le rapport.

Lorſqu'Amalaric fut en âge d'être 526.
marié, il épouſa Clotilde fille de Clovis. Comme elle étoit Catholique, Amalaric la traitta rigoureuſement, ce qui l'obligea, à la ſollicitation d'Aubert Archevêque de Brague, d'en porter ſes plaintes à ſes freres qui tous regnoient en France. Childebert ſurtout ſe chargea de la vengeance, vainquit Amalaric qui perit miſérablement, & ramena ſa ſœur en France où elle mourut.

Les Catholiques eurent le tems de 531.
reſpirer par la mort d'Amalaric, Prince mépriſable de toute maniere. On tint quelques Conciles en Eſpagne, où l'on réforma la diſcipline de l'Egliſe. L'Arianiſme ſe ſoûtenoit toûjours dans la Luſitanie. Profuturus y gouvernoit l'Egliſe de Brague en 538. Il ne fut pas le ſeul qui ſe diſtingua

dans ces ſiecles barbares par ſa pieté & par ſon ſçavoir. Aubert qui avoit été comme lui Evêque de Brague, S. Julien Evêque d'Evora, Idace de Lamego, Lucence de Conimbre, & Oroſe ſe rendirent célébres. Aubert étoit né en Flandre; mais on peut dire que la patrie des grands hommes eſt celle où eſt née leur réputation. On dit Aubert de Brague, & Oroſe de Brague: celui-ci vivoit du tems de S. Auguſtin, & les Catalans le reclament, en ſoûtenant qu'il étoit né à Tarragone: que cela ſoit ou non, il devoit plus à Brague, qu'au lieu de ſa naiſſance, puiſque ce fut dans cette ville qu'il vêcut & qu'il s'y immortaliſa. L'Evêque Balconius ſon contemporain l'envoïa en Afrique pour conſulter Saint Auguſtin ſur quelques matieres importantes qui regardoient la Religion. Sa Légation conſiſtoit principalement à demander des moïens efficaces pour éteindre les héreſies en Eſpagne. De-là il paſſa dans la Paleſtine pour conferer avec Saint Jerôme qui y attendoit la fin de ſes jours; il y trouva Avitus Prêtre de Brague, lequel écrivit à Balconius une Lettre, qui prouve qu'Oroſe & Avitus étoient tous deux de Brague.

Comme la premiere race de la Maiſon des Goths étoit éteinte dans Amalaric, Theudis Oſtrogoth de nation obtint la Couronne dont il n'étoit pas indigne; toutes fois ſes vertus ne pûrent le garantir des aſſaſſins. Il fut tué en 548. Teudiſſele le fils de la ſœur de Totila Roi des Oſtrogots, fut élû par les Grands pour occuper le trône. Dix-huit mois après ſon élevation il fut poignardé. Agila profita de ſa mort, mais ſon regne de cinq ans trois mois, ne fut qu'un tiſſu de traverſes. A peine fut-il monté ſur le trône qu'il fut défait devant Cordoüe, & y perdit ſon fils; trop heureux encore de pouvoir gagner les terres qu'il poſſedoit dans la Luſitanie. Atanagilde Capitaine fameux, & dont l'ambition égaloit la valeur, ſe révolta ouvertement contre lui, ſe fit proclamer Roi d'Eſpagne, & appella à ſon ſecours les Romains. Juſtinien, ſous lequel le grand Beliſaire rétablit les affaires de l'Empire, lui envoïa des troupes ſous les ordres du Patrice Liberius. Le titre de Patrice (charge de la création de Conſtantin le Grand) entr'autres privileges donnoit le pas ſur le Prefet du Pretoire. Auſ- 554.
ſi-tôt que Liberius eut joint Atanagilde, on marcha contre Agila qu'on battit devant Seville. Agila s'enfuit à Merida, où ſes propres gens le tuerent.

Athanagilde demeura donc ſeul poſſeſſeur du Roïaume des Goths. On trouve à ſeize mille de Guimaraëns (anciennement Idagna) ſur les bords de la riviere de Vicela, le bourg Atanagilde, bâti peut-être du tems de ce Roi; & on y voit encore quelques débris d'édifices d'un gout Gothique: on peut conjecturer de-là qu'Atanagilde fit la guerre dans la Luſitanie, & qu'il y fit quelque conquête; mais comme tous les monumens de ce tems-là ſe ſont perdus, on ne ſçauroit dire contre quels Rois de la Luſitanie il eut affaire: tout ce qu'on ſçait ſeulement, c'eſt qu'en 560, Theodomir Roi des Sueves & des Luſitaniens reparut avec quelque éclat. Ce fut ſous le regne de ce Prince que les Sueves établis dans la Galice, & dans 560.
la Luſitanie depuis cent cinquante ans, entrerent dans le ſein de l'Egliſe Romaine, en renonçant à l'Arianiſme. Le Roi Theodomir avoit un fils malade, & réduit à l'extremité: aïant appris qu'au tombeau de S. Martin de

Tours il s'operoit de grands miracles, il s'informa de quelle Religion il étoit; on lui répondit qu'il étoit Evêque, & qu'il enſeignoit à ſon Peuple que le Fils doit être honoré également avec le Pere & le Saint Eſprit, comme étant égal en ſubſtance. Si cela eſt ainſi, que mes amis aillent à ſon tombeau & à ſon Egliſe porter des preſens; & s'ils obtiennent la guériſon de mon fils, je croirai ce que S. Martin a cru. Ses Envoïez firent deux voïages juſqu'au tombeau de ce Saint; & l'on prétend que le ſecond, plus heureux que le premier, procura la ſanté au fils du Roi, qui auſſi-tôt reconnut l'Unité du Pere, du Fils & du Saint Eſprit, & fut oint du Saint
561. Chrême avec toute ſa Maiſon. Les Lepreux mêmes qui étoient en grand nombre parmi ſon Peuple furent, dit-on, tous guéris.

Cette converſion ſe fit auſſi en partie par les travaux d'un autre S. Martin, que la Providence conduiſit en Galice, en même tems que les Députez au tombeau de Saint Martin de Tours arrivoient de leur voïage pour la ſeconde fois. Il étoit de Pannonie, auſſi-bien que S. Martin de Tours; & étant allé en Orient dans le deſſein de viſiter les ſaints Lieux, il ſe rendit un des plus ſçavans hommes de ſon tems. Il compoſa pluſieurs Ouvrages d'un ſtile vif, ſolide & élégant. Il donna la Regle de Foi aux Sueves de la Galice & de la Luſitanie, il affermit les Egliſes, il fonda des Monaſteres, & écrivit un grand nombre de Lettres, pour exhorter les nouveaux Convertis à la pratique de toutes les vertus: S. Mar-
561. tin fonda entre autres le Monaſtere de Dume, dont il porta depuis le nom. C'eſt un lieu proche de Brague, où par le ſecours du Roi il établit une Communauté ſous la Regle de S. Benoît, qu'il introduiſit par conſequent en Eſpagne.

Quelques-tems après ſous l'Ere 600. 562.
le ſixiéme de Decembre 562. Theodomir fit tenir un Concile dans la ville de Lugo pour confirmer la Foi Catholique, & afin de pourvoir aux diverſes affaires de l'Egliſe. Après que les Evêques eurent achevé ce qu'ils avoient à regler, le Roi leur envoïa une Lettre, par laquelle il leur repréſentoit qu'il y avoit trop peu d'Evêques dans le Roïaume; enſorte qu'il y avoit des Egliſes que leurs Evêques ne pouvoient viſiter chaque année, & qu'il étoit difficile, n'y aïant qu'un Metropolitain, que le Concile pût s'aſſembler tous les ans. Pour y remedier, les Evêques érigerent Lugo en Metropole, comme Brague l'étoit déja, & firent de nouveaux Evêchez, un deſquels fut le Monaſtere de Dume, dont S. Martin qui en étoit Abbé, fut le premier Evêque. Ils déterminerent auſſi les Paroiſſes de chaque Dioceſe, pour éviter les diſputes entre les Evêques voiſins. Ceux qui contribuerent à ces Reglemens étoient Lucretius Evêque de Brague, qui étoit à la tête de tous: André, Evêque de Padron, Martin de Dume qui ſe chargea auſſi de l'emploi que font aujourd'hui les premiers Chapelains auprès du Roi, Lucence de Conimbre, Cotus, Hilderic, Thimotée, Maliotus, Pomelius, & Abila.

L'année ſuivante 563. troiſiéme du
regne de Theodomir, il ſe tint enco- 563.
re un Concile à Brague, le premier jour de Mai, où aſſiſterent huit Evêques, entre autres, Martin de Dume. Lucretius Archevêque de Brague y préſida, & fit d'abord aſſurer la Foi contre le reſte des Priſcillianiſtes. Il fit lire une Lettre de S. Leon envoïée à S. Turribius, & aux Evêques de Ga-

lice; & celle du Concile des quatre Provinces à Balconius : & après y avoir aussi lû les Canons de Discipline, tant des Conciles generaux, que des particuliers, on en publia deux nouveaux, dont la plûpart tendoient à établir une uniformité dans les ceremonies.

563. Les affaires de l'Eglise aïant été reglées, Theodomir prit les armes pour châtier quelques rebelles. Athanagilde mourut quelque tems après, & laissa deux filles appellées Gosvinte & Brunehaut. La premiere avoit été mariée à Chilperic Roi de Soissons, & la seconde à Sigibert Roi de Mets. Gosvinte ne survêcut que peu de tems à son mariage : mais Brunehaut, célébre & par ses crimes & par ses malheurs, ne parvînt jusqu'à une extrême vieillesse, que pour éprouver le sort le plus triste. Après la mort d'Atanagilde, il y eut une espece d'interregne, qui finit par la proclamation de Liuva, à qui les Grands du Roïaume donnerent la couronne. Ce Prince fut géneralement estimé par les Grands & par le peuple, à cause de sa prudence & de son expérience dans les affaires. Il associa à son thrône son frere Leuvigilde, qu'il chargea de faire la guerre à Theodomir Roi des Sueves. Ses armes furent heureuses, & le Roi de la Galice fut obligé de demander la paix.

570. Leuvigilde, après avoir eu deux fils d'une premiere femme, appellés Hermenigilde & Reccarede, épousa Gosvinte veuve d'Athanagilde. Il maria aussi son fils aîné Hermenigilde avec Ingonde fille de Sigibert & de Brunehaut, & petite fille de Gosvinte sa femme, qui la reçut en Espagne avec joïe; mais la Religion les divisa bientôt; Ingonde étoit Catholique, & Gosvinte Arienne zelée. Celle-ci voulut forcer sa petite fille à renoncer à sa Religion pour embrasser la sienne. Ses caresses & ses prieres n'aïant fait aucun effet sur le cœur de la jeune Princesse, elle eut recours aux persécutions, qui n'ébranlerent pas davantage la Foi d'Ingonde ; au contraire elle s'appliqua à convertir son mari Hermenigilde & y réüssit. Son pere Leuvigilde aïant appris que son fils avoit renoncé à l'Arianisme, qu'il avoit été baptisé par S. Leandre Evêque de Seville, & qu'il avoit pris le nom de Jean, entra dans une telle fureur, qu'il commença à persécuter tous les Catholiques. Les uns furent bannis ou dépoüillés de leurs biens, d'autres battus, emprisonnés, ou mis à mort par divers supplices. Les Evê- 579.
ques furent bannis, & les Eglises perdirent leurs revenus ou leurs privileges. Plusieurs succomberent à la 580.
persécution, & quelques Evêques mêmes, comme Vincent de Sarragoce. L'année suivante le Roi assembla 581.
à Tolede un Concile de ses Evêques Ariens : Pascase Evêque de cette ville y présida. Ceux qui y assisterent furent Vincent de Sarragoce, dont nous venons de parler, Sunna, Nepotien intrus dans Merida, Huno de Barcelone, & plusieurs autres encore comme Agrimund de Porto, & Carslingo de Tuy.

Cependant Hermenigilde sachant que son pere cherchoit à le perdre, leva des troupes & se revolta ouvertement, pour soûtenir les intérêts de sa Religion persecutée. N'étant point assez puissant pour resister aux forces de son pere, il envoïa à Constantinople Leandre, le même qui l'avoit baptisé, pour implorer la protection de l'Empereur. Ce Prince ordonna aux Romains qui restoient encore dans l'Espagne, de soûtenir Hermenigil-

de

de de toutes leurs forces. Miron ou
Ariamir, que l'on croit être le fils de
Theodomir Roi des Sueves & des Lu-
ſitaniens, embraſſa auſſi ſon parti.
On prétend qu'Hermenigilde fut aſ-
ſiegé & pris dans Oſſette, qu'il fut
conduit dans une tour à Tolede, d'où
il trouva le moïen de ſe ſauver; qu'il
releva ſon parti & qu'il s'enferma
dans Seville. Leuvigilde ſon pere l'y
pourſuivit bientôt : le ſiege en fut
long & rude : on fit de part & d'autre
des actions de valeur ; mais l'opiniâ-
tre reſiſtance d'Hermenigilde ceda
à la puiſſance de ſon pere, qui affama
la ville en détournant le cours du
Guadalquivir. Hermenigilde trouva
cependant le moïen de s'enfuir; mais
le Commandant des Romains aïant
été corrompu, moïennant trente ſols
d'or, dans le moment qu'il en falloit
venir aux mains, Hermenigilde qui
s'en apperçut ſe refugia dans une Egli-
ſe voiſine, pour ne pas s'expoſer à
583. perir de la main de ſon pere. Leuvi-
gilde reſpecta ſon azile, & lui en-
voïa Reccarede ſon autre fils, qui lui
promit avec ſerment qu'il ne ſeroit
pas maltraité. Hermenigilde deman-
da que ſon pere vînt le trouver dans
l'Egliſe ; il ſe proſterna à ſes pieds :
Leuvigilde le releva, l'embraſſa, &
le mena dans ſon camp, où il ne fut
pas plûtôt arrivé qu'il le fit dépoüil-
ler de ſes habits, lui ôta ſes domeſti-
ques à la reſerve d'un ſeul, & l'en-
voïa en exil à Valence, & depuis il
le fit mourir à Tarragone en 586.
D'autres croïent qu'il fut renfermé
à Seville dans une tour affreuſe par
ſa hauteur, ſon épaiſſeur, & ſon ob-
ſcurité. Mais on peut avoir confondu
la tour de Seville avec celle de Tole-
de, où il fut enfermé la premiere
fois qu'il fut arrêté; quoiqu'il en ſoit,
Hermenigilde périt miſérablement,
mais ferme dans la Foi Catholique.
Ingonde ſa femme trouva le moïen
d'échapper à ſon barbare pere, &
de ſauver un enfant qu'elle avoit eû
d'Hermenigilde; comme elle s'en al-
loit à Conſtantinople implorer la pro-
tection de l'Empereur, elle finit ſes
jours en chemin.

La mort termina auſſi ceux de Mi-
ron, qui mourut de langueur dans ſes
Etats. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils
Eboric, qu'Endeca projetta de détrô-
ner. D'abord il gagna les Grands par
ſes largeſſes, enſuite il prit ouverte-
ment les armes, & ſe rendit maître
des places les plus importantes, ſous
pretexte de les mettre en ſûreté du-
rant la minorité d'Eboric; il ne diſſi-
mula pas long-tems. Il prit enfin le
nom de Roi, & enferma Eboric dans
le Monaſtere de Dume. Les remords
vinrent bientôt vanger le Prince de
l'attentat de l'uſurpateur ; il étoit in-
quiet, ſoupçonneux, fuïoit les hom-
mes, & craignoit d'être aſſaſſiné à
tous les inſtans, ſans compter les in-
quiétudes qu'il reſſentoit de voir Leu-
vigilde armer contre lui, ſous pré-
texte de remettre Eboric ſur le thrône.
Pour détourner en partie l'orage qui
le menaçoit, il engagea le Roi de
France à déclarer la guerre à Leuvi-
gilde, qui envoïa ſon fils Reccarede
contre les François, tandis qu'il mar-
choit lui-même contre Endeca, qui
fut pris, tonſuré, fait Prêtre, & en-
voïé en exil à Beja ville de la Luſita-
nie.

On croïoit que Leuvigilde alloit 587.
rendre à Eboric ſes Etats, mais on
ſe trompa. Il le laiſſa dans le Mona-
ſtere où Endeca l'avoit relegué, & ne
fit qu'une ſeule Monarchie de toute
l'Eſpagne. Ce fut la premiere fois
qu'elle ſe trouva réünie entiérement
ſous un même Prince, depuis que les

Romains en avoient été chassés. Eboric mourut dans son Monastere.

Sous le regne d'Ariamir ou Miron son pere, on avoit tenu en 572 un Concile des deux Provinces de Galice, c'est-à-dire, de Brague & de Lugo. Il s'assembla dans l'Eglise métropole de Brague, dont S. Martin de Dume étoit devenu Archevêque. Il y assista douze Evêques, six de chaque Province; S. Martin y fit lire ce qu'on avoit reglé au premier Concile, & proposa d'achever les reglemens qu'on n'avoit pû terminer alors. On dressa donc dix Canons qui tous regardoient la discipline. La même année 572, les Evêques de la Province de Lugo y tinrent un Concile, où Miron confirma la division des Dioceses établie sous le regne de Theodomir son pere. Nitigius Evêque de Lugo présida à ce Concile, où se trouverent des Legats du Saint Siege. Saint Martin avoit fait une collection des Canons, qui devint ensuite très-célébre, adressée à Nitigius Evêque de Lugo: S. Martin mourut vers l'an 580.

Les Sueves étoient désesperés de l'injustice de Leuvigilde; ils se revolterent & proclamerent Roi Malaric, homme accredité par sa naissance & par ses biens; Leuvigilde accourut promptement dans la Galice. Sa présence dissipa les factieux, & le Roïaume des Sueves devint une Province de celui des Goths, cent quatre vingt ans après son établissement. Le Roi Goth voulut y introduire l'Arianisme; mais les Sueves opposerent à sa persécution une fermeté invincible. Pantard Archevêque de Brague, Constans de Porto, Nitigius de Lugo, Neofile de Tuy, Remismund de Viseo, furent déposés, & l'on introduisit dans leurs sieges Julien, Agrimund, Bocila, Gardingo & Sunna, tous Ariens. Ils entraînerent beaucoup de monde dans leurs erreurs; mais ils en trouverent un grand nombre qui resisterent à leurs séductions.

Saint Leandre qu'Hermenigilde avoit envoïé à Constantinople, fut à son retour envoïé en exil. Le célébre Jean de Biclar se ressentit aussi de la persécution: il étoit de la nation des Goths, né à Scalabe ou Santarem, en Lusitanie. Il alla dans sa jeunesse à Constantinople, où pendant dix-sept ans qu'il y resta, il devint un des plus sçavans hommes de son siecle. Leuvigilde ne pouvant le forcer à quitter sa Religion, le relegua à Barcelone, où il eut à souffrir beaucoup des artifices & de la violence des hérétiques. Il fonda ensuite l'Abbaïe de Biclar, & continua la Chronique abregée de Victor de Tunne ou Tunneri. Son mérite & sa pieté furent si grands, qu'il surmonta tous les obstacles que les Ariens lui suscitoient pour le perdre, & mérita enfin d'être fait Evêque de Gironne.

Sur ces entrefaites, Leuvigilde mourut dans la dix-huitiéme année de son regne. Quelques Auteurs ont dit qu'il renonça peu de jours avant sa mort à l'Arianisme, & qu'il mourut Catholique entre les bras de Saint Leandre qu'il avoit rappellé de son exil; qu'il lui demanda en expirant pardon des persécutions qu'il lui avoit fait souffrir, & lui recommanda de soûtenir & de conduire par ses conseils son fils Reccarede dans la carriere où il alloit entrer, qu'il l'excitât à suivre les traces de l'innocent & infortuné Hermenigilde, dont la pieté & la douceur auroit mérité un sort plus heureux. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il expira regretté de ses sujets, à cause de sa valeur & de ses talens pour le gouvernement.

Flavius Reccarede né à Seville en 566, fut reconnu pour son successeur. Il étoit d'un excellent caractere, & abhorroit les impietés de son pere. Il s'attacha à reparer les maux qu'il avoit fait souffrir à l'Eglise, & dans toutes ses démarches il suivit les avis de Leandre Evêque de Seville, & de Fulgence Evêque de Carthagene ses oncles, qui étoient freres, ainsi que S. Isidore, de Theodosie fille de Severien Duc & Gouverneur de la Province Carthaginoise, & mere de Reccarede.
588. Ce Prince, qui devint bientôt l'amour de ses sujets, renonça publiquement à l'Arianisme, en abolit les cérémonies dans toute l'étenduë de ses Etats, & y introduisit le Rite & les Liturgies Catholiques. Il assembla les Prêtres & Evêques Ariens, & leur parla avec tant de force & de douceur, qu'il en ramena la meilleure partie à l'unité de la Foi.

La conversion du Roi Reccarede à la Religion Catholique a depuis entraîné la ruïne de l'Arianisme dans le monde. Si lui & ses successeurs eussent perseveré dans cette Religion, il est vraisemblable qu'elle n'auroit pas été sitôt éteinte, & peut-être qu'elle regneroit encore aujourd'hui au moins en Espagne. Ce sont les Princes qui d'ordinaire font le sort des Religions.

Le Roi desiroit ardemment de convoquer un Synode, pour établir solidement la forme du gouvernement Ecclesiastique; mais les troubles, que les Ariens firent naître, en suspendirent la convocation. Sunna, à qui Leuvigilde avoit donné l'Archevêché de Merida, fut outré qu'on le lui ôtât, pour le rendre à Maussona qui l'avoit déja possedé. Desesperé de cet affront, il conjura avec Witeric, qui fut depuis Roi, la mort de Claudien Capitaine général de la Lusitanie méridionale. Witeric aïant fait quelques réflexions sur les engagemens qu'il avoit pris, vit qu'il étoit perdu s'il y persistoit: ainsi plus par crainte de se perdre que par haine pour le crime, il alla trouver Claudien & Maussona, leur découvrit tout le complot, & fournit les moïens pour arrêter les conjurés. Ils méritoient de perir; mais le Roi qui haïssoit le sang, & qui d'ailleurs vouloit convertir les Ariens par la douceur, se contenta d'exiler Sunna & Seggon chefs de la conjuration. Witeric obtint son pardon pour l'avoir découverte.

Tandis que Reccarede s'occupoit efficacement à dissiper les divisions que la difference de Religion faisoit naître en Espagne, Gontran un des Rois de la France, pour vanger la mort d'Hermenigilde & celle d'Ingonde, déclara la guerre à Reccarede, & fit attaquer par Boson la Gaule Gothique ou Narbonoise. Reccarede opposa à Boson, Claudien, qui se rendit en diligence de Merida à la tête de l'armée qui devoit combattre les François. Ceux-ci quoique superieurs en nombre furent vaincus auprès de Carcassonne, plus par leur imprudence que par la valeur de leurs ennemis; car comme ils passoient le tems dans les plaisirs & la bonne chere, Claudien les surprit dans ces momens, déja vaincus par leur yvresse & leur débauche, en tua cinq mille & en fit trois mille prisonniers. Il sembloit que la Providence eût répandu un esprit de vertige dans toute l'armée, & les Espagnols regarderent cette victoire plûtôt comme l'ouvrage du Ciel, que comme l'effet de leur courage. 589.

Claudien, après cette éclatante victoire, tourna ses armes contre les Ariens, qui fomentoient des troubles

dans l'Etat. Il les fit rechercher avec un ſoin extrême, il les punit ſéverement, & ſa ſéverité tourna au profit de l'Etat. Le repos & la tranquillité y furent ramenés, & Reccarede put enfin convoquer à Tolede le Concile après lequel il ſoupiroit depuis ſi longtems. Il s'y trouva ſoixante & douze Evêques; ceux de la Luſitanie ſe nommoient Mauſſona de Merida, Pantard de Brague, Palmatius de Beja, Paul de Liſbonne, Sinula de Viſeo, Argioviſte de Porto, deux Prêtres, l'un d'une ville de Turdetanie, & l'autre d'Oſſonoba, Philippe de Lamego, Jean de Dume, Poſſidonius d'Eminio; Saint Leandre comme Legat du Saint Siege y préſida: le Roi lui-même y aſſiſta, & fit l'ouverture par un diſcours très-éloquent. Là l'Arianiſme fut condamné, & la Religion Catholique remiſe dans toute ſa gloire. Reccarede donna des marques ſi éclatantes de ſon zele pour ſa Religion, qu'il fut ſurnommé le Catholique. Tous les Princes Chretiens lui envoïerent des Ambaſſades pour le feliciter de ſa converſion, & pour lui offrir leur ſecours, en cas que les Ariens vouluſſent remuer. Mais après que Claudien les eut réprimés, ils demeurerent tranquilles ſpectateurs des changemens qui arrivoient. Peu de tems après ce Concile général, Saint Leandre en aſſembla à Seville un National, où ſe trouverent huit Evêques.

589. Reccarede cependant s'appliquoit à procurer la paix de ſes ſujets avec les François, qui les harceloient ſans ceſſe dans la Gaule Gothique. Comme il avoit perdu depuis quelque tems la Reine Bada ſon épouſe, il prit la réſolution de ſe remarier avec une Princeſſe du ſang de France, pour terminer par cette alliance ſes querelles avec les Rois de cette Nation. Il envoïa pour cet effet une célébre Ambaſſade, pour demander en mariage la Princeſſe Clodoſinde ſœur d'Ingonde femme d'Hermenegilde. Elle étoit déja promiſe à Anthaire Roi des Lombards, mais on préfera Reccarede, parce qu'il étoit Chrétien & Catholique, & que l'autre étoit Païen. Ce mariage fut ſuivi d'une longue paix, & Reccarede s'adonna tout entier à maintenir le repos & l'abondance dans ſes Etats, où il ſe tint encore quatre Conciles differens. L'un à Sarragoce en 592 dans le mois de Novembre, l'autre à Tolede le dix-ſept de Mai 597, où ſe trouverent ſeize Evêques, entr'autres Mauſſona de Merida; le troiſiéme fut tenu à Hueſca en 598, & l'année ſuivante 599, la quatorziéme du Regne de Reccarede, on tint le quatriéme à Barcelonne, à la ſollicitation de l'Abbé Cyriaque Legat du Pape.

Reccarede après avoir ainſi veillé aux intérêts & de l'Etat & de la Religion, mourut à Tolede dans la quinziéme année de ſon regne; il étoit doux & humain, avoit le viſage agréable & le regard prevenant. Il rendit aux Egliſes & aux particuliers les terres qu'on avoit uſurpées & réünies au Fiſc, & remit ſouvent les tributs aux peuples, ſans compter ſes libéralités dont pluſieurs ſe reſſentirent. Avant que de mourir il fit ſa confeſſion publique avec un eſprit de pénitence en préſence de S. Iſidore, qui venoit de ſucceder à S. Leandre ſon frere dans le ſiege de Seville. Il laiſſa trois enfans Lieuba, Suinthila, & Geila. Lieuba étoit fils de Bada; on ignore quelle étoit la mere des deux autres, ſi c'étoit Bada ou Clodoſinde, ou s'ils étoient illégitimes. 601.

Lieuba fut reconnu de tout le Roïau- 603.

me pour ſucceſſeur de Reccarede. Il étoit beau, bien fait, & d'un bon naturel : il ne regna que deux ans. Witeric, à qui Reccarede avoit pardonné la conjuration de Merida, s'étant révolté, le dépoüilla de ſon Roïaume, lui coupa la main droite, & le fit mourir à l'âge de vingt-deux ans. Witeric reçut un juſte châtiment de ſon crime ; ſes propres parens ſe ſouleverent contre lui, & le firent
610. mourir ignominieuſement. Flavius Gondemar parent de Reccarede, Prince auſſi modeſte & auſſi pieux qu'il étoit genereux & brave, fut proclamé Roi du conſentement general de la Nation. On croit cependant que les François ne contribuerent pas peu à ſon élection, & en reconnoiſſance il leur païa, dit-on, une eſpece de tribut. Gondemar donna à l'Evêque de Tolede le titre de Metropolitain ſur toute la Province Carthaginoiſe, & dans ſon Decret il déclare que la Carpetanie n'eſt qu'une partie de cette Province, & non une Province particuliere. Ce Decret eſt ſigné de vingt-ſix Evêques, & de quatre Archevêques. Les Evêques Luſitaniens qui y ſignerent étoient Innocent, Archevêque de Merida, Licerius de Idaña, Goma de Liſbonne, Benjamin de Dume, Gondemar de Viſeo, & Argebaſte de Porto.

Depuis que la Luſitanie & la Galice étoient ſoûmiſes à l'Empire des Goths, elles étoient gouvernées par leurs Capitaines. Chaque Province avoit le ſien, & ces Gouverneurs prenoient le titre de Comtes, titre introduit du tems des Empereurs, & conſervé par les Rois Goths. Les Gouverneurs des Villes prenoient le titre de Ducs. En France c'étoit le contraire ; les Ducs étoient les Gouverneurs des Provinces ; & les Comtes les Gouverneurs des Villes. Les Marquis commandoient dans les Marches, c'eſt-à-dire, ſur les Frontieres. Ces titres n'étoient point hereditaires comme ils le ſont aujourd'hui ; c'étoient le prix de la vertu, de la valeur, & des grands ſervices qu'on avoit rendus à l'Etat. Si quelquefois la faveur les obtenoit pour des ſujets incapables d'en ſoûtenir l'éclat, du moins ce n'étoit que pour un tems : ils ne paſſoient point comme un héritage à des enfans ſouvent plus indignes encore que leurs peres de cet honneur ; Enfin ces titres annonçoient alors un homme de mérite. Ils n'annoncent aujourd'hui qu'un homme titré.

Gondemar ne regna qu'un an dix mois & treize jours. Il mourut à Tolede l'an 612. ſans laiſſer de poſterité. Siſebut le remplaça. Auſſi-tôt qu'il fut revêtu de l'Autorité Roïale, il fit éclater ſa haine contre les Juifs, auxquels il ordonna d'embraſſer promptement la Religion Chrétienne, ou de ſortir de ſon Roïaume. Il veilla d'une maniere particuliere au Gouvernement de la Luſitanie, où l'on voit encore deux tours qu'il fit bâtir à Evora pour rendre cette place plus forte qu'elle n'étoit. Il chaſſa abſolument de l'Eſpagne les Romains qui y tenoient encore quelques places du côté du Détroit. Il fit tenir un Concile à Seville en 619. Il remporta de grandes victoires ſur mer & ſur terre, & mourut après avoir regné huit ans & ſix mois, regretté comme il méritoit de l'être. C'étoit un Prince dont l'ambition ne tendoit qu'à rendre ſes Sujets heureux, & à les faire reſpecter de leurs voiſins.

Son fils Reccarede II. à peine ſorti 621.
de l'enfance fut reconnu pour ſon Succeſſeur. Il mourut trois mois après ſon pere. Les Goths élurent alors

pour Roi Suinthila, fils de Reccarede Premier, dit le Catholique. Il étoit si brave & si prudent, que Sisebut lui confia toujours le commandement de ses armées, & qu'il lui fit épouser sa fille, dont il eut un fils nommé Vicimer. Il acheva de chasser les Romains de la Lusitanie à l'exemple de son predecesseur qui les avoit chassés de l'Espagne. Il fit fraper de la monnoie à Evora & à Merida. Les cinq premieres années de son regne ne furent qu'un tissu d'actions glorieuses & avantageuses à ses Sujets, qui le surnommerent le Pere des pauvres; mais les cinq dernieres années qu'il gouverna, il s'attira le mépris & la haine de son peuple. Plus un Prince au commencement de son regne s'est montré sage, brave & vertueux, plus il paroît méprisable, lorsqu'il s'écarte sur la fin de ses jours de la route qu'il avoit suivie d'abord. La valeur de Suinthila dégenera tout à
626. coup en molesse, sa pieté en fanatisme, & sa modération en tyrannie. Les Grands à qui il étoit devenu encore plus odieux qu'au peuple, se revolterent ouvertement. Sisenand qui étoit à leur tête, avec le secours du Roi de France Dagobert, se fit reconnoître
631. Roi des Goths, & Suinthila fut deposé après avoir regné dix ans. On prétend qu'il se retira dans la Lusitanie, & qu'il y mourut. Les Grands le haïssoient principalement à cause qu'il avoit voulu rendre la couronne hereditaire dans sa Famille : ce qui pourroit prouver qu'il étoit bâtard, & non fils legitime de Reccarede Premier.

On ignore quels étoient les Ancêtres de Sisenand; mais si on en juge par la grandeur de son ame & par ses vertus, son origine ne pouvoit être qu'illustre, si toutefois la naissance, à l'éducation près, met quelque difference entre les hommes. Vers la troisiéme année de son regne il assembla un Concile à Tolede, où il se trouva soixante & deux Evêques, & où présida S. Isidore de Seville; il y eut cinq autres Metropolitains, de Narbonne, de Merida, de Brague, de Tolede, & de Tarragone; car ce Concile étoit national, & comprenoit toute l'Espagne, & la partie de la Gaule sujette aux Goths. Les noms des Evêques Lusitaniens étoient Etienne de Merida, Pierre de Brague, Germain de Dume, Profuturus de Lamego, Montesius de Idaña, Sisisele d'Evora, Viaric de Lisbonne, Aliulfle de Porto, Metrope de Britonio, Modare de Beja, Lausus de Viseo, & Arnaulfe de Conimbre. Quand ils furent tous assemblés dans l'Eglise de sainte Leocadie, le Roi Sisenand y entra avec quelques Seigneurs, & s'étant prosterné à terre devant les Evêques, il leur demanda avec des larmes & des gémissemens de prier Dieu pour lui; puis il les exhorta à conserver les droits de l'Eglise, & à en réformer les abus. 633.

Les Evêques furent édifiés de son humilité, travaillerent à rétablir la discipline relâchée par la négligence des Evêques, convinrent qu'on assembleroit plus souvent des Conciles, dont on prescrivit la forme, & firent d'autres reglemens non moins nécessaires. Sisenand dont l'humilité étoit 633. interessée fit faire un Canon pour autoriser sa domination. On déclama contre les peuples qui violent le serment fait à leurs Rois, & attentent contre leur autorité & leur vie, & on décida que le Roïaume des Goths étoit électif, & que les Evêques devoient être appellés à l'élection. Ensuite on lança un anathême contre

les Rois qui violeroient les loix & les coutumes du Roïaume, & on déclara, du consentement de la Nation, qu'on n'auroit jamais aucune communication avec Suinthila, sa femme ni ses enfans, qu'on ne les éleveroit à aucune dignité, & qu'on les priveroit même de tous leurs biens, à moins que le Roi n'en ordonnât autrement. Ce Concile fut le premier où les Evêques commencerent à se mêler du gouvernement temporel. Ils le firent du consentement du Roi & non de droit. On sçait que leur puissance n'est que spirituelle, & qu'ils ne peuvent même l'exercer extérieurement, qu'autant que la puissance temporelle ne s'y oppose point, & que la tranquillité de l'état n'en est point troublée.

En ce tems-là l'Orient étoit ravagé par les Arabes Musulmans sectateurs de Mahomet. Ce faux Prophete naquit l'an 568 de Jesus-Christ à la Mecque dans l'Arabie Petrée. Les habitans de cette ville ancienne s'appelloient Coraïsites, & prétendoient descendre d'Ismaël par Cedar son fils aîné. Mahomet étoit de l'illustre famille d'Haschem; il perdit son pere Abdalla à l'âge de deux ans, & son aïeul Abdelmonteb ne lui aïant rien laissé, il se trouva dans une pauvreté affreuse. Cependant Aboutalib un de ses oncles paternels prit soin de son enfance & de son éducation; il le mit dans le commerce & l'envoïa fort jeune en Syrie. A l'âge de vingt-huit ans il épousa une riche veuve nommée Cadija, qui en avoit quarante, dont il ne laissa pas d'avoir des enfans, entr'autres une fille nommée Fatima.

A l'âge de quarante ans l'an 608 de Jesus-Christ, il commença à faire le personnage de Prophete, & à prêcher sa Religion. Il enseignoit qu'il n'y avoit qu'un Dieu souverainement parfait & Créateur de l'Univers, que Jesus étoit le plus grand Prophete que Dieu eût envoïé pour instruire les hommes; que les Livres de Moïse & l'Evangile étoient des Livres Divins; mais que les hommes abusant des graces de Dieu & aïant corrompu les Ecritures, Dieu l'avoit envoïé pour réformer ces abus. Il recommandoit donc l'adoration d'un seul Dieu, sans lui attribuer ni fils, ni fille, ni personne qui partageât avec lui l'honneur qui lui est dû. Il se donnoit pour son Prophete & son Envoïé, & ordonnoit de croire la Résurrection, le Jugement universel, l'Enfer & le Paradis; il representoit le Paradis comme un jardin délicieux arrosé de plusieurs grands fleuves: ceux qui auroient observé religieusement ses loix, devoient être plongés dans un torrent de voluptés, entre les bras de femmes immortelles appellées Houris, d'une beauté au dessus de l'imagination humaine.

A mesure qu'il prêchoit il faisoit écrire ses discours, qu'il nommoit d'un nom général Alcoran, c'est-à-dire Lecture. Il disoit que l'Ange Gabriel les lui apportoit du Ciel, & comme il avoit des convulsions & qu'il étoit épileptique, il faisoit accroire que c'étoit des extases. Les Arabes chez qui il prêcha d'abord sa doctrine, étoient plongés dans une ignorance profonde. Les uns étoient Idolâtres, les autres Juifs, les autres Chrétiens, quelques-uns étoient adorateurs du feu, & quelques autres, à l'imitation des Mages, rendoient aux astres un culte religieux. Ceux de l'Arabie Petrée furent les premiers à qui il enseigna sa doctrine, qu'il leur débitoit avec cet air de confiance, ces tours hardis, & cet enthousiasme, qui en imposent toujours à la multitude.

Sa doctrine fit bientôt des progrès dans le reste de l'Arabie, malgré les Coraïsites ses compatriotes, qui s'y opposerent le plus vigoureusement. Ils forcerent même Mahomet à se retirer à Yatrib ancienne ville de commerce, environ à soixante lieuës de la Mecque tirant vers l'Egypte & la Syrie. C'est cette retraite fameuse que les Musulmans nomment l'Egire, c'est-à-dire la persécution, & depuis laquelle ils comptent leurs années. Elle commence le sixiéme de Juillet l'an 622. de Jesus-Christ. Ils nomment Yatrib, la ville du Prophete, Medinal Al-nabi, aujourd'hui Medine.

Depuis cette retraite son parti s'accrut considerablement; il vainquit les Juifs & les Chrétiens, força les Coraïsites à lui demander la paix, & se fit reconnoître pour Prince Legislateur, & Prophete des Musulmans; c'est-à-dire des vrais Croïans. Voici le sommaire des Loix qu'il leur prescrivit. Il leur permit de prendre autant de femmes qu'ils en pourroient nourir, avec la liberté de les répudier & de les reprendre plusieurs fois, sans compter les concubines esclaves. Il abolit la coûtume qu'avoient quelques Arabes de faire mourir leurs filles, & de ne conserver que leurs enfans mâles. Il recommanda d'avoir soin de leur éducation, & de celle des orphelins; d'écrire & d'observer religieusement les contrats. Il regla les successions, établit une discipline militaire, & voulut qu'on partageât le butin qu'on faisoit à la guerre, afin que tout le monde y participât. Il forma aussi sa maison, créa des Officiers, nomma trois Cadis ou Juges, plusieurs Secretaires, un principal Huissier, & un Capitaine des Gardes. Lorsque tout fut ainsi reglé, il rompit la paix avec les Coraïsites qu'il soûmit; & poussant ses conquêtes plus loin, il subjuga presque toute l'Arabie, & étendit sa domination à quatre cens lieües de Medine, tant au Midi, qu'au Levant.

L'an dixiéme de l'Egire, 630. de Jesus-Christ, il parut encore en divers lieux de l'Arabie deux autres Prophetes, Mouseleïma, & Asoüad. L'année suivante, onziéme de l'Egire, Mahomet rendit le dernier soupir, après en avoir regné environ neuf, ne laissant de toutes ses femmes, qu'une fille nommée Fatima, mariée à Ali son cousin, fils d'Aboutalib. Le jour même de sa mort les Musulmans reconnurent pour son Successeur Aboubecre un de ses principaux Sectateurs, & pere d'Aïcha la plus cherie de ses femmes; Aboubecre prit le nom de Calife, c'est-à-dire, Lieutenant ou Vicaire du Prophete; il ne regna que deux ans quatre mois, pendant lesquels il apaisa les revoltes causées par Mouseleïma, Asoüad & Tatitla, autre faux Prophete encore, & fit des conquêtes qui agrandirent considerablement son Empire. Il le laissa à Omar, qui regna dix ans, pendant lesquels il rüina l'Empire des Perses, & enleva aux Romains la Syrie & l'Egypte. Tels furent les commencemens de l'Empire formidable des Califes, sous la 636. puissance desquels nous verrons bientôt tomber l'Espagne & la Lusitanie, dont le Roi Sisenand mourut après avoir regné trois ans onze mois treize jours.

Cinthila lui succeda, par l'élection qu'en firent les Prélats & les Grands du Roïaume, selon la forme dont on étoit convenu dans le dernier Concile. Cinthila en convoqua à Tolede un nouveau pour y faire confirmer son

ſon élection On y fit neuf Canons qui preſque tous regardoient ſa ſureté, & l'affermiſſement de ſa puiſſance, & il confirma tous les Decrets de ce Concile, où ſe trouverent auſſi les Evêques Luſitaniens, par un Edit du dernier de Juin de la même année. En ce tems-là mourut le celebre ſaint Iſidore, frere de ſaint Leandre, & de Fulgence. Il diſtribua en mourant tous ſes biens aux pauvres, & remit à ſes débiteurs toutes leurs obligations.

638. Cinthila convoqua encore un Concile dans la même ville, dans lequel on ordonna, avec ſon conſentement & celui des Grands, qu'à l'avenir aucun Roi ne monteroit ſur le thrône qu'il ne promît de conſerver la Foi Catholique. On y repeta les défenſes d'attenter à la vie du Prince, ou de conſpirer contre lui : ce qui prouve combien alors la puiſſance des Rois étoit foible & fragile, & celle des Evêques étoit conſiderable. A ce Concile aſſiſterent quarante-deux Evêques d'Eſpagne, de Luſitanie, & des Gaules. Ils avoient à leur tête quatre Metropolitains, Sylva de Narbonne, Julien de Brague, Eugene de Tolede, & Honorat de Seville. Cinthila ne ſurvécut pas longtems à ce Concile ; & il mourut après avoir occupé dix ans le thrône, qui paſſa, du conſen-
639. tement de la Nation, à Tulga, jeune, mais reſpectable par ſa pieté ſincere & par ſon amour pour la juſti-
641. ce : Il ne regna que deux ans pour le malheur de ſes Sujets, que Cindaſuinde força à le reconnoître pour Roi les armes à la main ; il gouverna néanmoins avec tant d'équité, de moderation & de prudence, que ces grandes qualitez firent oublier l'injuſtice de ſon uſurpation.

Othman, fils d'Affan de la famille de Mahomet, âgé de ſoixante & dix ans, grand obſervateur de la Loi, mais avare, regnoit alors 646.
ſur les Muſulmans. Abdalla fils de Saad ſon frere uterin, entra dans l'Afrique, & y établit la domination des Arabes juſque par delà Tripoli. Pendant ce tems-là Cindaſuinde convoqua un Concile à Tolede où aſſiſterent vingt-huit Evêques, & onze Députez pour les abſens. Il y avoit quatre Metropolitains, Oronce de Merida, Antoine de Seville, Eugene de Tolede, & Protais de Tarragone. Cindaſuinde avoit épouſé Reſiberge, dont il eut trois fils, Receſuinde, Theodofrede & Sabila. Trois ans avant que de mourir il abolit les élections des Rois, & rendit la Couronne hereditaire dans ſa Maiſon, en
y aſſociant de ſon vivant ſon fils Re- 648.
ceſuinde, ſur lequel il ſe déchargea, à cauſe de ſon grand âge, de tout le ſoin des affaires. Trois ans après il mourut de maladie à Tolede ; d'autres prétendent qu'il fut empoiſonné. Son corps, & celui de la Reine ſon épouſe furent inhumés dans le Monaſtere de ſaint Romain qu'il avoit fait bâtir ſur la riviere de Douro, entre Toro & Tordeſillas.

Receſuinde marcha ſur les traces de ſon pere. C'étoit alors la coutume de tenir ſouvent des Conciles. Les Princes croïoient illuſtrer leurs regnes par ces Aſſemblées Eccléſiaſtiques : peut-être auſſi la politique y avoit-elle part. Les Evêques étoient puiſſans dans leurs Dioceſes, & les Rois pour montrer aux peuples que l'autorité des Prelats étoit ſubordonnée à la leur, les aſſembloient fréquemment, & par-là les ſoumettoient à leurs ordres comme le reſte de leurs ſujets. Receſuinde ordonna donc l'aſſemblée d'un Concile à Tolede, où ſe trouverent

653. cinquante deux Evêques tant Espagnols que Lusitaniens ; ils abolirent par un ordre exprès du Roi le serment que toute la Nation avoit fait au quatriéme Concile de Tolede, de condamner sans esperance de pardon, ceux qui auroient conspiré contre le Roi & contre l'Etat, comme étant la source d'un grand nombre de parjures. Ce fut là le prétexte dont Recesuinde couvrit ses vûës politiques ; mais sa véritable intention étoit de détruire ce respect qui pouvoit rester dans l'esprit du peuple pour les decrets du Concile de Tolede, au violement desquels il devoit la couronne : car les élections avoient été établies dans ce Concile, & son pere avoit osé le premier les abolir.

Les Evêques Lusitaniens qui se trouverent à ce Concile, étoient Oronce de Merida, Potamius de Brague, Sylva d'Idaña, Deodatus de Beja, Siseber de Conimbre, Richimer de Dume, Sommanus de Britonio, Saturnin d'Ossonoba ; ces trois derniers n'y assisterent que par Procureurs. Deux ans après ce Concile, on en tint un autre à Tolede & ce fut le neuviéme, dans lequel Potamius Archevêque de Brague fut déposé, pour avoir eu une concubine : mais comme il s'étoit accusé lui-même, on lui laissa le titre d'Evêque. On mit à la place de Potamius S. Fructuo-
655. se Evêque de Dume. Cesar de Lisbonne, Zozime d'Evora, & Flavius de Porto, chargés des affaires du Clergé de Lusitanie à ce Concile, y soûtinrent que la Primatie d'Espagne appartenoit à l'Eglise de Brague, comme aïant reçu ce droit immédiatement de S. Jacque. Comme les Espagnols étoient en plus grand nombre que les Lusitaniens, ils déciderent contre eux ; mais les Evêques Lusitaniens quelques années après s'assemblerent au nombre de douze dans la ville de Merida, & ils y déciderent 666.
que Brague n'avoit pas plus de droit à la Primatie d'Espagne que les autres villes du Roïaume, ni les autres villes du Roïaume plus que la ville de Brague. On y fit encore vingt Canons dont le premier est une profession de Foi ; le plus remarquable des autres est celui qui ordonne que quand le Roi sera à la guerre, on offrira tous les jours le S. Sacrifice pour lui & pour son armée. Les autres rouloient sur la discipline de l'Eglise, & sur l'usage que les Evêques & les Prêtres devoient faire de leurs revenus. Les Evêques commençoient à quitter les traces de leurs prédécesseurs ; le luxe & la vanité cherchoient à prendre la place de la pauvreté & de la modestie, & l'Eglise avoit déja besoin de recourir aux anathêmes, pour maintenir son ancienne discipline.

Pendant qu'on étoit assemblé à Merida pour ce Concile, les Gascons, peuple nombreux & brave, entrerent dans l'Espagne ; ils y firent la guerre plusieurs années de suite, mais leurs actions quoique glorieuses ont échapé à l'histoire. Cependant les Arabes se rendoient de jour en jour plus redoutables ; toutes les côtes de l'Afrique, qui sont sur la mer Méditerranée jusqu'à l'Ocean, avoient déja subi le joug. L'Espagne vit avec effroi cette monstrueuse puissance s'élever & s'établir dans son voisinage : elle ne douta point que ce torrent d'Infideles après avoir ravagé l'Afrique ne vînt inonder ses fertiles Provinces. Une éclipse de soleil acheva de consterner ces peuples, ils la regarderent comme un présage affreux qui annonçoit la ruine de leur patrie.

Cependant leur Roi Recesuinde 672.

mourut le premier de Septembre après avoir occupé le thrône vingt-trois ans six mois onze jours. On prétend qu'il mourut sans enfans: d'autres disent qu'il en laissa un nommé Teodofrede qui fut privé du thrône à cause de sa jeunesse. Les Grands s'assemblerent donc pour élire un Roi, & élurent Wamba. Voici de quelle maniere se fit cette élection, si l'on en croit quelques Auteurs. Les Grands ne pouvant s'accorder sur le choix d'un Roi, envoïerent consulter le Pape, qui leur répondit, comme s'il étoit inspiré d'en haut, qu'ils devoient choisir Wamba, homme vertueux, qu'ils trouveroient près d'Idaña dans la Lusitanie, occupé à labourer lui-même un champ avec des bœufs. Les Grands obéirent au Pape, & allerent chercher Wamba, à qui ils dirent le sujet qui les amenoit. Wamba qui tenoit dans cet instant entre ses mains le bâton au bout duquel étoit la pointe dont il piquoit ses bœufs, leur répondit qu'il seroit Roi lorsque le bâton qu'il portoit fleuriroit; aussitôt on le vit fleurir: on fut frapé du prodige, & l'on conduisit Wamba à Tolede, où il fut sacré de l'huile benite par l'Archevêque Quirice. C'est le premier exemple que l'on trouve en Espagne de l'onction des Rois; lorsqu'on approcha l'huile de sa tête, on en vit sortir une flamme qui échappa bientôt aux yeux, mais qui fut regardée comme un augure favorable pour son regne. Telles sont les fables que quelques Historiens Espagnols ont débitées. Mais Mariana dit simplement que Wamba étoit un des plus considérables Seigneurs du Roïaume, riche, sage, consommé dans les affaires, & habile Capitaine, modeste & sans ambition, qui à cause de son grand âge refusa réellement la couronne, qu'on le força d'accepter malgré lui. Au reste il fut couronné & sacré, comme nous l'avons dit, à Tolede par l'Archevêque de cette ville. Mariana, qui a dédaigné de faire mention du bâton fleuri, rapporte sérieusement le prodige de la flamme, & comme si cela ne suffisoit point pour donner un air merveilleux au couronnement de Wamba, il y ajoûte une abeille qu'il fait sortir aussi de sa tête & voler vers le Ciel. Il est étonnant que Mariana se soit arrêté à des contes si ridicules: celui-ci n'est pas le seul que l'on trouve dans son Histoire, d'ailleurs remplie de grandes vérités pour l'instruction des peuples & des Rois.

Incontinent après que Wamba fut reconnu souverain de toute l'Espagne, Ilderic Comte de Nismes soûtenu de Gumilde Evêque de Maguelonne & de l'Abbé Ranimir ou Ramir, souleva une partie de la Gaule Narbonnoise contre lui. Wamba averti de cette révolte, envoïa pour la réprimer le Duc Paul qui se révolta lui-même avec Ranocinde Duc de Tarragone & Hildigise Garding, qui n'avoit gueres moins d'autorité que les Ducs & les Comtes. L'un & l'autre proclamerent Roi le Duc Paul, & le couronnerent à Narbonne malgré Argebaud Archevêque de cette Ville, avec une couronne d'un prix inestimable, que Reccarede avoit offerte au tombeau de S. Felix Martir de Gironne, place dans la Catalogne dont ces révoltez s'étoient emparés.

Les rebelles entraînerent dans leur parti la province Narbonnoise, les Catalans & les Navarrois. Le Duc Paul, fier de se voir à la tête de tant de peuples, envoïa un cartel au Roi Wamba, qui étoit déja en marche pour châtier les Navarrois. Le cartel étoit conçu de cette maniere : » *Paul*

» *Flavius Roi de la partie Orientale de* » *l'Espagne, à Wamba Roi de la partie* » *Occidentale.* Si vous êtes las d'ha- » biter des rochers deserts & inacces- » sibles; si comme un Lion conduit » par le carnage, vous abandonnez vos » cavernes & vos précipices, si vous » vous ennuïez de disputer aux ours » la légereté de la course, & de fou- » ler sous vos pieds les viperes ram- » pantes, je vous prie, Seigneur des » forêts & amant passioné des ruis- » seaux, de m'en avertir, parce que si » vous avez dompté tous ces grands » adversaires, & qu'il vous reste en- » core quelque goût pour combattre, » vous n'avez qu'à monter jusque sur » la cime des Monts Pyrenées, & » vous y trouverez un ennemi plus » digne de votre bras, que ces ani- » maux brutes qui l'occupent.

Wamba reçut ce cartel bisarre dans le tems qu'il châtioit les Navarrois & les Biscaïens. Aussi tôt il assembla son Conseil, y lut le cartel, & ordonna à tous ceux qui étoient presens de dire hardiment leur pensée. Après avoir écouté les avis de tout le monde, presque tous contraires au dessein qu'il avoit de punir les rebelles, il se leva & parla ainsi. » La trahison & » la rebellion ouverte sont toujours » dangereuses; on n'y sçauroit apor- » ter des remedes trop prompts. Dans » les perils pressans il faut des actions » non des paroles; ainsi je dois faire » voir à mes ennemis quel est mon » courage, & quelle est la force de » mes armes; au reste les rebelles » n'offensent pas moins vos person- » nes qu'ils offensent en moi la ma- » jesté du thrône. Ici Wamba s'arrêta un moment, puis reprenant son discours avec une voix plus forte & une contenance pleine de grandeur & de fierté, il poursuivit ainsi. » Je parle » sans doute à des hommes, qui à l'ex- » perience des armes joignent l'hon- » neur. Celui qui m'a donné la cou- » ronne sçaura me la conserver. Mon » pais ne rougira point de m'avoir » vû naître, ni vous de m'avoir choi- » si pour votre Roi. Souvenez-vous » cependant qui vous êtes, souvenez- » vous qui est Paul. C'est un traître, » un criminel déja vaincu par ses » propres remords. Marchons donc » à lui: qu'il rentre à notre vûë dans » le néant dont il vouloit sortir. » Goths valeureux, défendez votre » ouvrage, défendez votre honneur, » tout vous y convie; suivez mes pas » & je vous répons de la victoire.

Ce discours prononcé avec un air de confiance réveilla l'ardeur martiale des Goths; ils entrerent dans la Navarre, tout plia devant eux, sept jours virent le commencement & la fin de cette guerre. La Navarre domptée, le Roi ne laissa pas respirer ses ennemis; il passa rapidement dans la Catalogne & entra dans Gironne sans trouver aucun obstacle. Paul s'étoit mis dans la tête que Wamba n'oseroit point avancer pour le chercher; il avoit écrit à l'Evêque de cette ville, que le premier qui se presenteroit, il n'avoit qu'à le recevoir: Wamba arriva le premier, & le Prelat fit ce qu'on lui avoit ordonné; ce qui fit dire au Roi des Goths, que Paul étoit meilleur Prophête qu'il n'étoit bon Capitaine. Ensuite le Roi vainqueur traversa les Pyrenées, sans que rien pût retarder sa marche.

Les rebelles fremirent à la vûë de l'armée Roïale. Paul lui-même en fut ébranlé; cependant il rassura ses soldats, laissa une bonne garnison à Narbonne, sous les ordres d'un Capitaine nommé Witimir, & puis s'enferma avec ses meilleures troupes dans

Nîme. Wamba attaqua & prit d'abord Narbonne. Les Places voisines subirent le même sort. Nime fut assiegé, la résistance y fut vigoureuse, mais enfin elle succomba aux assauts furieux & redoubles des Roïalistes. Les François qui y étoient accourus pour soutenir les intérêts de Paul, s'imaginant que les Espagnols avoient facilité la prise de la place, se jetterent sur eux, & ces deux nations se massacrerent mutuellement, tandis que d'un autre côté les vainqueurs firent éprouver le sort le plus triste aux vaincus. Paul voïant tout désesperé, se retira dans les Arenes, où il se défendit pendant deux jours, sans qu'on lui donnât un moment de relâche; enfin il y fut forcé & fait prisonnier.

Comme Wamba s'avançoit avec le reste de l'armée, Argebaud Archevêque de Narbonne qui avoit adheré à la rebellion de Paul, sortit de la ville en habits Pontificaux, & alla au devant du Roi, aux pieds duquel il se prosterna en versant un torrent de larmes, & en demandant pardon pour lui & pour ceux qui l'accompagnoient. Wamba qui étoit bon & sensible, ne put voir l'action de l'Archevêque sans s'attendrir; il lui pardonna, & lui fit esperer un traitement assez doux pour les autres: cependant il entra en triomphe dans la ville. On lui présenta Paul, pâle, défiguré & chargé de fers, qui se laissa tomber à ses pieds. Wamba plaignit son aveuglement & sa misere, le fit relever, lui donna des gardes, & lui dit, qu'il le feroit juger par son Conseil qui décideroit de son sort; il donna en même tems la liberté aux François qu'on avoit fait prisonniers, pour ne pas irriter leur Roi, qu'on disoit s'avancer à grandes journées pour secourir les rebelles; mais cette nouvelle se trouvant fausse, Wamba ne songea qu'à faire rétablir la Ville de Nîme qui avoit beaucoup souffert pendant le siege.

Paul fut condamné à la mort par le Conseil avec les principaux Chefs de la rebellion; mais Wamba par un excès de générosité, après leur avoir prouvé qu'il sçavoit vaincre, leur fit connoître qu'il sçavoit pardonner; il leur laissa la vie, se contentant de les condamner à une prison perpétuelle. Cependant les Grands voulurent absolument qu'on les amenât à Tolede, pour qu'ils assistassent au triomphe de leur Roi. On les y vit paroître montés sur des chameaux, couverts d'habits déchirés, les pieds nuds, la barbe longue, la chevelure coupée, ce qui étoit une marque d'infamie, & la plûpart les yeux baignez de larmes. Paul étoit au milieu des rebelles, avec une couronne de cuir noir sur la tête, & le Roi ne pût empêcher qu'on ne l'accablât d'outrages.

Après cette victoire qui avoit ramené la paix & le calme, Wamba ne songea qu'à embellir Tolede, & qu'à rendre ses sujets heureux. Il y tint aussi un Concile National, où l'on regla de nouveau les limites de chaque Diocese. Le droit de Métropole fut confirmé à Merida pour la Lusitanie, & on lui assigna pour Suffragans Beja, Lisbonne, Ossonoba, Idaña, Conimbre, Viseo, Lamego, Caliabria, Coria, 675.
Evora, Avila, Salamanque & Numance. On soumit à la Métropole de Brague, Dume, Porto, Tui, Orense, Iria Flavia, Lugo, Britonio & Astorga. Cette distribution dura jusqu'à l'invasion des Maures. Peu de tems après ce Concile, on en tint un à Brague, qui fut le quatriéme, auquel présida Leodigius Archevêque de cette

ville. On y travailla à réformer les abus qui s'étoient introduits dans l'Eglise, autant par l'ignorance que par la malice du Clergé.

680. Le Pape Leon aïant reçu les Actes du Concile Œcuménique qui venoit de se tenir à Constantinople, se hâta d'en faire part aux Evêques d'Espagne où il venoit d'arriver un grand changement. Les Maures infestoient déja les côtes d'Espagne, & l'on prétend qu'Ervige Grec de nation, chassé de sa patrie par les Empereurs de Constantinople, mais riche, libéral, né pour l'intrigue & les nouveautés, les avoit appellés. Wamba arma puissamment & remporta une victoire complette sur les Infideles. Alors Ervige qui brûloit du désir de regner, & qui prétendoit que le trône lui appartenoit, parce qu'il avoit épousé une cousine de Recesuinde, fit prendre un breuvage à Wamba, lui fit abdiquer la couronne dans une de ses foiblesses, le fit raser & revêtir d'un habit de Moine. Wamba revenu de sa léthargie & de son égarement, fut bien étonné de se voir dans cet équipage. Cependant réflechissant sur l'instabilité des grandeurs humaines, il crût que Dieu se servoit de cette voie extraordinaire pour lui fraïer le chemin du salut, & dans la crainte de voir son Peuple livré à la fureur des guerres civiles, il renonça publiquement au thrône, déclara Ervige son Successeur, & s'alla enfermer dans le Monastere de Pampliega, où il finit tranquilement ses jours.

681. Dès qu'Ervige fut monté sur le thrône, il assembla un Concile à Tolede, qui fut le douziéme, où se trouverent trente-cinq Evêques, aïant à leur tête Julien de Tolede, Lieuba de Brague, Etienne de Merida, & Julien de Seville. Le Roi y présenta un Ecrit, par lequel il prioit les Evêques de lui assurer le Roïaume qu'il tenoit de leurs suffrages ; de confirmer des Loix faites contre les Juifs, & d'abroger la Loi qui condamnoit à perdre leur Dignité ceux qui avoient deserté, ou manqué de se trouver à l'armée. L'un & l'autre de ces cas étoient également infamans. La Noblesse sur tout étoit regardée comme le soûtien des armées, & elle n'eut osé se dispenser d'aller à la guerre, sans courir le risque de se déshonorer.

Le Concile fit treize Canons, où l'on voit manifestement que les Evêques ne chercherent qu'à complaire à Ervige. Ce n'étoit pas la premiere fois que l'interêt avoit triomphé dans leurs cœurs de la justice. Dans le premier Canon le Concile explique de la maniere la plus avantageuse, comment Ervige étoit parvenu à la couronne, & il y déclaroit que son élection ayant été faite du consentement même de Wamba, on étoit relevé du serment de fidelité à son égard, & il frapoit d'anathême quiconque en manqueroit à Ervige. Dans le second ils ordonnerent que ceux qui seroient tombés dans quelque létargie, pendant laquelle on leur auroit administré le Viatique, ne pourroient, revenus en santé, être admis à aucune fonction militaire. Ce Canon 683.
fut fait pour ôter à Wamba toute esperance de remonter sur le thrône. C'est ainsi que ces lâches Evêques se joüoient de la Religion, pour favoriser la tyrannie & l'usurpation. Wamba vit du fond de sa retraite leur odieuse manœuvre sans s'en inquieter. Il ne fut pas plus émû de l'acharnement qu'eut Ervige, pendant tout le Concile, à décrier son Gouvernement, en abrogeant les Loix

qu'il avoit faites, & en persécutant ceux qui avoient été attachés à sa personne.

Toutes ces précautions ne dissiperent point les frayeurs du tyran. Son crime le poursuivoit par tout, & par tout il craignoit de rencontrer quelqu'un qui lui enlevât la couronne, comme il l'avoit enlevée à Wamba. Le succès de sa perfidie étoit un exemple puissant pour quiconque oseroit l'imiter. Pour tâcher de calmer les troubles que cette idée faisoit naître dans son ame, il assembla encore un Concile à Tolede. La plûpart des Canons qu'on y fit ne regardoient que des interêts temporels. On y rétablit dans leurs droits, leurs biens, & leurs dignitez, tous ceux qui avoient été condamnés, comme complices de la révolte du Duc Paul contre Wamba; tant on avoit soin de révoquer les Ordonnances de ce Prince.
683. On y défendit sous peine d'anathême, de persecuter jamais en aucune maniere la Posterité du Roi Ervige, & de la Reine Liubigotone, après leur mort.

On y défendit aussi aux veuves des Rois de se remarier, même à des Rois: on y renouvella les sermens de fidelité envers Ervige, comme si Ervige n'eut pas sçû par sa propre experience, que les sermens étoient peu capables de contenir un ambitieux dans les bornes de la justice & de la modération. Enfin les Evêques agirent dans ce Concile, non en Pasteurs qui cherchoient à édifier les Fideles, & à réformer les abus de l'Eglise, mais en vils Courtisans, occupés à trouver des prétextes pour excuser la tyrannie, & à partager par ce moïen l'autorité absolüe.

A peine ce Concile étoit fini, que les Evêques Espagnols & Lusitaniens reçurent dans leurs Eglises des Lettres du Pape Leon, qui leur faisoit part de la définition du Concile qu'on venoit de tenir tout récemment à Constantinople. La premiere Lettre s'adressoit à tous les Evêques d'Espagne en general; la seconde, à Quirice, Archevêque de Tolede, qui mourut avant de la recevoir; la troisiéme au Comte Simplicius, & la quatriéme au Roi Ervige.

Ce Prince voioit avec un dépit mortel, que toutes les mesures qu'il avoit prises pour affermir la Couronne sur sa tête, n'avoient servi qu'à aigrir les esprits de ses Sujets contre lui. Pour tâcher de les ramener, il imagina de faire épouser sa fille Cixilone à Egica neveu de Wamba, fils de sa sœur Arisberge de la ville d'Idaña dans la Lusitanie, qui pour lors étoit gouvernée par Sala, Capitaine renommé, dont les moindres vertus étoient la valeur & le courage. Il faisoit sa résidence ordinaire à Merida, dont il repara le Pont, les Murailles, & les anciens Bâtimens, qui l'avoient rendüe pendant plusieurs Siecles une des plus superbes Villes de la Lusitanie.

Ervige ne survécut que peu de tems au mariage de sa fille Cixilone. Comme il étoit sur le point de rendre le dernier soupir, il nomma pour son successeur Egica son gendre, auquel il fit jurer qu'il défendroit en tout tems les intérêts de sa belle-mere, de sa femme & de ses beaux-freres. Egica qui craignoit toujours que le trône ne lui échapât, promit tout ce qu'on voulut; mais dès qu'il eût en main la puissance souveraine, il répudia sa femme, maltraita sa belle-mere, & éloigna de la Cour ses beaux-freres, avec tous ceux qui avoient trempé dans la violence faite au Roi Wamba. Il ordonna ensuite l'Assemblée

d'un Concile à Tolede, où Faustin & Maxime de Merida se trouverent avec les Evêques Lusitaniens. D'abord il se fit relever de son serment. Le Concile aussi complaisant pour lui qu'il l'avoit été pour Ervige, lui prodigua les mêmes loüanges & les mêmes graces qu'il avoit prodiguées au dernier Tyran. A l'abri de ces Conciles où la Religion étoit presque toujours immolée à la politique, il n'est point d'attentats qu'on ne commît. Aussi Egica foula-t-il aux pieds tous ses sermens, pour assouvir sa haine contre la malheureuse posterité d'Ervige. Wamba lui-même qui vivoit encore dans son monastere, Wamba tout moderé qu'il avoit paru & tout pieux qu'il étoit, fut le premier à exciter Egica à la vengeance.

690. Cependant Egica rassembloit en lui toutes les qualités qui forment un grand Roi; il sçut se rendre redoutable à ses voisins par sa valeur, & respectable à ses sujets par sa prudence. Sous son regne mourut le célébre Julien Archevêque de Tolede, qui composa differens ouvrages, dont les tems ont dérobé la connoissance à la postérité, & qui mérita par ses hautes vertus d'être admis au rang des Saints. Il eut pour successeur dans le siege de Tolede Sisbert homme hardi, imprudent & broüillon, qui se souleva contre le Roi Egica, & entraîna dans sa révolte quelques Grands du Roïaume.
693. Egica dissipa cette faction: Sisbert qui en étoit le premier moteur, fut déposé, dépoüillé de tous ses biens, & condamné à une prison perpétuelle, par un Concile que le Roi convoqua exprès à Tolede. Ce fut le seiziéme tenu dans cette ville.

On nomma à la place de Sisbert, Felix de Seville, & à la place de Felix, Faustin de Brague, dont le siege fut rempli par un autre Felix Lusitanien comme lui. La révolte de Sisbert engagea le Concile à renouveller les anathêmes contre les infracteurs des sermens de fidélité envers les Rois, & contre ceux qui persécuteroient leur posterité après leur mort. L'année suivante on tint encore un Concile à Tolede, & ce fut le dernier convoqué dans cette ville.

La Gaule Narbonnoise qui étoit toujours sous la puissance des Rois Goths, essuïa aussi quelques troubles intestins, & la peste & la famine, compagnes inséparables, désolerent une partie des Provinces de l'Espagne. Ces calamités publiques enhardirent les Juifs à conjurer contre le Roi & l'Etat. Ils appellerent à leur secours ceux qui étoient répandus dans toutes les parties de l'Afrique. Leur complot aïant été découvert, le Roi les dénonça au dernier Concile. On les y condamna à être dépoüillés de tous leurs biens, réduits en servitude perpetuelle, & distribués aux Chrétiens suivant la volonté du Roi; à la charge que leurs maîtres ne leur permettroient aucun exercice de leurs cérémonies, & leur ôteroient leurs enfans à l'âge de sept ans, pour les faire élever dans la Religion Chretienne.

Cette conjuration fut suivie d'une révolte dans la Galice, qui n'eut pas plûtôt éclaté qu'elle fut étouffée. Elle obligea Egica d'associer à la couronne son fils Vitisa, à qui il donna la Galice & une partie de la Lusitanie à gouverner; il conserva le reste de l'Espagne pour lui. Deux raisons l'engagerent à ce partage; l'une de convenance, l'autre de politique. La premiere, pour se débarasser du poids des affaires qui devenoient de jour en jour immenses: & la seconde pour accoûtumer ses sujets à regarder son fils

comme

comme son successeur légitime.

701. Vitisa se rendit dans la Lusitanie immédiatement après son association à la couronne, & il établit sa Cour dans la ville de Brague. Il étoit d'un temperamment vif & impétueux : cependant il sçût cacher le penchant qui l'entraînoit au vice, tandis que son pere vécut; mais lorsqu'il fut seul maître du thrône par la mort d'Egica, la fougue de ses passions, qui avoient été contraintes jusqu'alors, l'emporta avec rapidité dans les excès les plus honteux de la débauche. Il s'y livra avec si peu de ménagement, & ses vices furent si énormes, qu'on le surnomma le Neron de l'Espagne. Parmi ses fureurs, celle de vouloir renverser toutes les Fortifications & les Murailles des Villes, fut la principale. Il s'imaginoit par là ôter tout moïen de révolte, sans réflechir que pour éviter un mal incertain, il s'exposoit à un plus certain, qui étoit de laisser son Roïaume sans défense contre l'Etranger. Les Habitans de Brague le lui representerent, par le moïen du Comte Julien, Favori & beau-frere du Roi; car il avoit épousé Fandine sa sœur, & ils conserverent par là leurs murailles.

Vitisa porta si loin l'incontinence, qu'il épousa plusieurs femmes à la fois, & permit à ses Sujets de suivre son exemple, & d'avoir encore des concubines. Les Grands, toujours imitateurs des Rois, furent les premiers à faire comme lui, & le Peuple imita les Grands. Tout ce qui flate les foiblesses de l'homme s'accredite bien-tôt; le Clergé même plus attaché à ses interêts, qu'à la Religion, joüit de la permission que le Roi lui donna d'avoir des femmes & des concubines publiques, se dispensant en même tems d'obéir aux Constitutions de l'Eglise qui les défendoient. Cette licence produisit une corruption extrême. Gonderic, Archevêque de Tolede, que l'air impur qu'on respiroit à la Cour n'avoit pû corrompre, tenta vainement de s'y opposer. Vitisa assembla un Concile d'Evêques qui n'avoient ni probité ni religion, pour le faire déposer. Il mit à sa place Sinderesse, homme lâche & timide, qui abhorroit dans le fond de son cœur ce qu'il approuvoit publiquement pour complaire à son indigne Maître. Il ne joüit pas longtems de sa nouvelle Dignité : elle passa entre les mains d'Oppas, Evêque de Seville, & digne frere de Vitisa.

Vitisa jugea à propos de rapeller les Juifs, & de leur donner de plus grands privileges que ceux dont les Chrétiens même joüissoient : Il ordonna en même tems qu'on crevât les yeux à Theodofrede, fils ou frere de Resceswinde, ainsi qu'à Favila, Duc de Cantabrie, qu'il tua lui-même peu de tems après, pour joüir de sa femme, dont il étoit devenu éperdument amoureux. Theodofrede avoit un fils nommé Roderic, & Favila en avoit un aussi, apellé Pelage. Roderic acheva de perdre l'Espagne : mais Pelage lui rendit sa liberté. Ainsi de la même source naquirent la ruine & le rétablissement de la Monarchie.

Vitisa étoit generalement abhorré 711.
de tous ses Sujets. Roderic, qui d'abord s'étoit caché pour éviter ses fureurs, irrité de la barbarie qu'on avoit exercée contre son pere, se mit à la tête de quelques Mécontens, & renversa du thrône l'abominable Vitisa. Roderic, de la race de Chindasuinde, parvenu à la Couronne, à l'exclusion de la race de Wamba & d'Ervige, réünissoit en sa personne tout ce qui

peut former un grand Prince. Il avoit l'air noble & majeſtueux, & le corps endurci à toutes les fatigues de la guerre. A ces qualitez excellentes il joignoit une ame fiere, élevée, liberale & magnifique : il avoit l'art de ſéduire les cœurs les plus difficiles à gagner, & le talent de debroüiller les affaires les plus épineuſes. Tel étoit Roderic avant d'être Roi : Dès qu'il le fut, on vit dans un moment s'évanoüir toutes les eſperances qu'on avoit conçûës de ſon Regne. Ce ne fut plus qu'un Prince leger, vindicatif & imprudent, qui ſacrifioit tout à ſes plaiſirs, & qui par l'intempérance de ſa langue faiſoit avorter les projets les mieux conçus.

D'abord il fit éclater ſa haine contre les enfans de Vitiſa, nommés Evan & Siſebut. Ces deux Princes crurent ſe mettre à l'abri de ſa perſécution en s'éloignant de la Cour. Ils paſſerent donc dans la Mauritanie Tingitane, qui étoit ſous la puiſſance des Goths. Mais ils s'apperçurent bientôt qu'ils n'y étoient pas en ſûreté, & ils ſe refugierent auprès de Muza, ou Moïſe, Gouverneur de la partie occidentale de l'Afrique, qui étoit ſous la domination du Calife Oualid Miramolin Almanzor. Muza reçut bien ces deux jeunes Princes, qui avant de quitter l'Eſpagne s'étoient fait un grand nombre de partiſans, à la tête deſquels étoit Oppas leur oncle Archevêque de Tolede.

Le Comte Julien qui avoit été favori du Roi Vitiſa, l'étoit devenu de Roderic. Cet homme né pour vendre ſa patrie, poſſedoit éminemment l'art de rafiner ſur tous les plaiſirs ; ſes richeſſes le mettoient à portée de contenter ſes goûts. Il ne falloit point d'autre mérite pour plaire à Roderic ; auſſi trouva-t'il grace devant lui, quoiqu'il eût épouſé la ſœur de Vitiſa. Julien profita des vices de ce nouveau Roi, pour maintenir & aggrandir ſa fortune ; car à la volupté il joignoit un deſir immoderé de s'élever, & il n'eſt rien qu'il n'eût ſacrifié pour y parvenir. Roderic, pour prix de ſon adreſſe à reveiller en lui le goût des plaiſirs, & à le rendre en quelque maniere plus capable de vices qu'il ne l'étoit, lui donna le gouvernement de la Mauritanie Tingitane, & de la Province Eſpagnole ſituée ſur le détroit qui ſépare la Méditerranée de l'Ocean.

Ce Comte Julien avoit une fille connuë communément ſous le nom de Cava, qui en Arabe ſignifie fille violée, quoiqu'elle s'appellât Florinde. C'étoit la coûtume en Eſpagne que les jeunes filles des grands Seigneurs fuſſent élevées à la Cour auprès de la Reine, & les jeunes garçons auprès des Rois. On avoit un ſoin extrême de leur éducation, & de cette école ſortoient tous les grands Officiers de la Couronne. Florinde avoit été à la Cour de Vitiſa dès ſon enfance, & après la mort de ce Prince elle ſuivit la fortune de ſon pere dans la Cour de Roderic, qui en devint ſi vivement épris, qu'il étoit ſur le point de l'épouſer, lorſqu'une tempête jetta dans un port de ſon Roïaume la Princeſſe Egilonne ou Eilata, Gothe, ou Afriquaine de Nation. On la preſenta au Roi, qui frapé de ſa beauté éclatante, oublia ſes engagemens avec Florinde pour couronner Egilonne. Florinde, de Reine qu'elle eſperoit devenir, fut trop heureuſe qu'on lui accordât le rang de Dame du Palais. Cependant ſenſible à l'affront que recevoit ſa beauté, elle médita dès ce moment une vengeance proportionnée. Julien entra dans le reſ-

ſentiment de ſa fille ; plus politique cependant qu'elle, il diſſimula, & attendit un tems plus favorable pour faire éclater ſes projets.

Le Roi l'envoïa quelques tems après en Afrique vers Muſa, homme âgé, mais d'un grand ſens, pour engager cet Arabe à lui livrer Evan & Siſebut, fils de Vitiſa, dont le ſejour auprès des Maures l'inquiétoit. Dès que le Comte fut parti pour ſon Ambaſſade, le Roi fit ouvrir les portes d'une vieille Tour, aſſez près de Tolede, où, ſelon une ancienne tradition, on avoit caché des tréſors immenſes. On ajoûtoit qu'elle étoit enchantée, & que le premier qui oſeroit y entrer payeroit de ſa vie ſon audace. Roderic qui fouloit aux pieds tous les préjugez, ſe joüa de cette menace, fit rompre les portes de la Tour, & y entra avec des flambeaux; mais il fut bien étonné de n'y trouver qu'un coffre bien fermé dans lequel étoit une toile pliée, qui repreſentoit des figures d'hommes d'une taille, & d'un habillement extraordinaires, avec ces paroles : *L'Eſpagne ſera envahie par des hommes ſemblables à ceux qui ſont peints ici, dès le moment qu'on aura ouvert les portes de cette Tour.* Roderic, tout intrepide qu'il étoit, ſentit un fremiſſement involontaire qu'il ne pût cacher. Il ſortit tout épouvanté de ce lieu fatal, en défendant à ceux qui l'avoient accompagné, de parler, ſur peine de la vie, de ce qu'ils avoient vû.

Ce fait, que la tradition populaire a conſervé, & dont les Hiſtoriens les plus reſpectables de l'Eſpagne, ont embelli leurs Hiſtoires, a tout l'air d'un Roman, auſſi peu digne de croïance, que nos Contes de Fées. Auſſi ne l'ai-je rapporté que pour faire voir juſqu'à quel point l'ignorance, la ſuperſtition, & la folle crédulité peuvent égarer les hommes.

L'amour effrené du plaiſir fut le ſeul ennemi qui perdit Roderic. Dès que le Comte Julien fut parti pour l'Afrique, le Roi, que la poſſeſſion avoit dégouté d'Egilonne, s'enflâma de nouveau pour Florinde. Fandine ſa mere, qu'on accuſe de n'avoir pas été inſenſible aux belles qualitez de Roderic, s'en apperçût la premiere. Peut-être ne dut-elle cette découverte qu'à l'interêt que ſon cœur prenoit au Roi. Auſſi-tôt elle ordonna à ſa fille de l'accabler de mépris ; cet ordre eut pû paroître ſuſpect à toute autre qu'à Florinde, qui n'y vit que le plaiſir de la vengeance, à laquelle elle ſe livra toute entiere. La préference qu'on avoit donné à la beauté d'Egilonne ſur la ſienne, l'avoit mortellement offenſée. L'amitié, dont la Reine l'avoit honorée depuis, n'avoit ſervi qu'à l'irriter davantage. Son injure étoit toujours preſente à ſes yeux, & Roderic tenta vainement de la réparer. Ses empreſſemens, ſes larmes, l'éclat d'une couronne qu'il lui offroit de lui rendre, l'art pernicieux de ſeduire un cœur, art qu'il poſſedoit, & qu'il emploïa à differentes repriſes de la maniere la plus galante, ne ſervirent qu'à redoubler ſes dédains. Son orgueil triompha du penchant qu'elle avoit naturellement pour lui. Elle immola enfin les interêts de ſon cœur à ceux de ſa beauté offenſée. Le Roi furieux & deſeſperé ſent redoubler ſa paſſion. Plus Florinde le mépriſe, plus il la trouve belle. Aveuglé par ſon amour il ne ſe connoît plus ; il épie, il rencontre Florinde dans un lieu écarté, & éteint malgré elle les deſirs brulans qui le conſumoient.

Cet affront, tout ſanglant qu'il

étoit, fut moins ſenſible à Florinde, que le mépris dont le Roi l'accabla après l'avoir déshonorée. Elle tomba dans une affreuſe triſteſſe, & elle eut été inconſolable, ſi l'eſpoir de ſe venger ne l'eut ſoutenue dans ſes deplaiſirs. Elle écrivit en ſecret à ſon pere, & l'informa de ſon malheur. Le Comte Julien accourut promptement à la Cour: il apprit encore de la bouche de ſa fille ce qu'elle lui avoit appris par ſa Lettre. Alors il ne balança plus à travailler à la perte du Roi; Cependant il ſçût ſi bien déguiſer ſes ſentimens, que Roderic ne douta point qu'il ne lui fût auſſi attaché qu'auparavant. Le Comte lui demanda la permiſſion de s'en retourner dans ſon Gouvernement. Le Roi la lui accorda, & Julien partit avec ſa femme, laiſſant ſa fille à la Cour pour mieux tromper ceux qui auroient pû ſe défier de ſa prompte retraite. Dès qu'il fut en Afrique, il s'aboucha avec Muſa, lui repreſenta que l'Eſpagne étoit dans un état deplorable, lui fit entendre qu'on en pourroit faire facilement la conquête, & s'offrit à la ſoûmettre à l'Empire des Caliphes, pourvû qu'on lui fournît un certain nombre de troupes.

Muſa l'écouta attentivement; enſuite il lui fit quelques objections ſur les difficultez qui ſembloient condamner cette entrepriſe. Julien à qui le deſir de la vengeance applaniſſoit les obſtacles les plus grands, lui prouva qu'il étoit impoſſible qu'elle ne réüſsît pas dans l'état où ſe trouvoient les Eſpagnols. Le voiſinage de l'Afrique & de l'Eſpagne, diſoit-il, facilitera tout. On pourra y faire paſſer autant de troupes que l'on voudra, le débarquement en ſera facile par le moïen des Ports de Mer, dont mes amis s'empareront en ſe revoltant dès que l'affaire ſera prête à éclater. D'ailleurs l'Eſpagne eſt épuiſée d'hommes, les Villes ſont deſertes, les campagnes abandonnées. Ceux qui les habitent encore ſont las de gemir ſous un tyran qui ne goûte de plaiſir qu'à proportion qu'il les rend malheureux. Nous n'avons qu'à nous montrer, & la victoire eſt à nous. Notre ennemi eſt déja vaincu par ſa propre moleſſe. Quand vous auriez vous même preparé les voies pour le renverſer de ſon thrône, vous ne les trouveriez pas plus favorables qu'elles ſont. Muſa fut forcé d'en convenir; cependant ne voulant rien prendre ſur ſon compte, il en écrivit au Caliphe: quelques-uns même prétendent qu'il envoïa le Comte lui-même pour lui expliquer ſon projet. Mais comme le Comte n'eut pû entreprendre un ſi long voïage ſans ſe rendre ſuſpect à Roderic, qu'il avoit interêt de menager encore à cauſe de ſa fille, il y a apparence que ceux qui le font aller ainſi en Arabie, ſe ſont trompés.

Julien revint donc en Eſpagne pour préparer ſes vaſſaux & ſes amis à l'arrivée des Maures; il ſe rendit même à la Cour où Roderic le reçut bien & l'admit à tous ſes plaiſirs. Tout cela ne pût appaiſer la fureur de Julien; au contraire profitant de la confiance que le Roi avoit en lui, il lui perſuada d'abbatre, à l'exemple de Vitiſa, toutes les fortifications & les murailles des principales villes d'Eſpagne, pour ôter toute eſpérance de retraite à ceux qui oſeroient ſe plaindre de ſon gouvernement, & en même tems de défendre à tous ſes ſujets de garder chez eux des armes; & de leur ordonner de ſe défaire inceſſamment de celles qu'ils avoient. Roderic qui craignoit toujours quelque révolte,

reçut ce conseil pernicieux avec joïe, & l'exécuta. Alors le Comte voïant que tout étoit dans l'état qu'il le souhaittoit, s'en retourna dans son gouvernement, & emmena Florinde avec lui, sous prétexte que sa mere mourante la redemandoit. Cependant le Comte arrive en Afrique, il ne déguise plus ses desseins. Musa qui avoit reçu ordre du Calife de ne point négliger la conquête qu'on lui proposoit, lui donne des troupes avec lesquelles il repasse en Espagne : une foule d'Espagnols vont se ranger sous ses drapeaux. Musa voïant le tour heureux que prend l'entreprise, fait embarquer douze mille hommes de ses meilleures troupes, & les envoïe en Espagne sous la conduite de Tarif Abenzarca. Tarif avoit passé toute sa jeunesse dans le tumulte des armes : il avoit toutes les qualités nécessaires pour conduire une entreprise de cette importance : brave, intrépide, mais prudent & ne donnant rien au hasard. Il avoit perdu un œil; d'ailleurs il étoit grand & bien fait, & avoit cet air avantageux, si utile pour commander à des soldats, sur qui l'extérieur d'un General décide souvent du plus ou du moins de confiance qu'ils prennent en lui.

Tarif aïant débarqué au pied du Mont Calpé, s'empara de la ville d'Heraclée qui est sur cette montagne, à laquelle les Arabes donnerent le nom de Gibraltar, du mot Arabe *Gebal*, qui signifie montagne, & du nom *Tarif*, c'est-à-dire, *montagne de Tarif*. Heraclée s'appelloit anciennement Tartesso. Sitôt que Tarif vit ses troupes délassées des fatigues de la mer, il entra dans l'Andalousie, qu'il pilla & qu'il ravagea. Ensuite il tourna ses armes du côté de la Lusitanie, où la longue paix dont on y jouïssoit depuis plusieurs années, avoit fait négliger absolument les armes. Les habitans ne s'y occupoient que du labourage, du commerce, & des affaires de leurs familles. Ce n'étoit plus ces anciens Lusitaniens, qui ne respiroient que la guerre. Aussi à l'approche des Arabes ils abandonnerent les villes & les campagnes, s'enfuïrent avec leurs femmes & leurs enfans, & allerent se cacher dans des cavernes ; quelques-uns prirent cependant les armes, & se rendirent auprès de Roderic, qui sortant enfin de sa léthargie, vit, mais trop tard, le malheur qui le menaçoit. Il leva à la hâte quelques troupes qui n'étoient ni armées ni disciplinées, & mit à leur tête Sanche Inigo, qui combattit avec plus de courage que de bonheur ; car il fut vaincu & tué lui-même dans ce combat.

Julien & Tarif ravagerent après 713.
cette victoire l'Andalousie & la Turdetanie, à laquelle les Arabes donnerent le nom d'Algarbe, à cause de sa grande fertilité. Ensuite ils repasserent en Afrique, où Musa les combla d'honneurs & de caresses ; mais pour ne pas perdre le fruit de leur victoire, il les renvoïa en Espagne avec une armée formidable pour en achever la conquête. Roderic vit alors toute la grandeur du peril qui l'environnoit. Des Sujets mal intentionnez, qui préferoient l'esclavage à sa tyrannie, des Barbares victorieux poussez par la haine & l'espoir du butin ; ces tristes objets se presenterent vivement à son imagination : rappellant cependant son courage, & cette noble fierté à laquelle il devoit le thrône qu'il occupoit, il ordonne à tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, de venir se ranger sous ses étendarts. Il fait faire à la hâte des armes, &

reparer autant que les conjonctures le permettent, les fortifications des Places.

Son armée nombreuse à la verité, mais peu aguerie, après avoir resté pendant huit jours en presence de l'ennemi, en vint enfin à une action generale, l'onziéme de Novembre 714. dans une plaine que traverse la Guadalete. Les Generaux, avant qu'on sonnât la charge, encouragerent les Soldats du geste & de la parole. On voïoit Roderic habillé superbement, traîné sur un char d'yvoire, selon l'ancienne coûtume des Rois Goths, parcourir les rangs, donner ses ordres, & inspirer à ses Soldats cette ardeur Martiale qui paroissoit répandüe dans toute sa personne.

714. Tarif moins fastueux que Roderic, ne fut pas moins vigilant que lui à prendre toutes ses mesures pour s'assurer la victoire. Après avoir rangé en bataille son armée, il visita tous les postes, pourvût à tout & anima ses troupes par ces paroles: « De » ce côté est l'Ocean qui est l'ex- » tremité de la terre; de l'autre, la » Mediterranée nous environne: de- » vant nous, nous avons nos enne- » mis; il ne nous reste aucun lieu de » retraite, si nous sommes vaincus. » C'est à vous à opter, de la gloire » ou de l'esclavage. L'un & l'autre » dépendent de vous. La mort, l'es- » clavage ou la victoire. Voilà vo- » tre sort, voilà votre partage, choi- » sissez. Ces paroles remplirent les Maures d'une espece de fureur. Tarif les mene dans ce moment à la charge. Les Espagnols les attendent de pied ferme. Les Maures & les Chrétiens tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, se poussent & se repoussent également, sans que la victoire se déclare pour aucun parti.

On combatit ainsi jusques sur la fin du jour. La campagne étoit couverte de corps morts des plus braves des deux armées: Roderic avec une valeur & une intrepidité sans égale se portoit par tout. Il encourageoit les uns par des loüanges, il excitoit les autres par l'espoir des récompenses: Ce n'étoit plus ce Roderic feroce & voluptueux, plongé dans le vice & la molesse, mais un Roi brave, plein d'ardeur pour la gloire, & le salut de son peuple. Les Infideles commençoient à desesperer de la victoire, lorsque l'Archevêque Oppas qui commandoit un corps considerable de troupes, passe de leur côté dans un moment décisif pour le gain de la bataille, & rapelle par cette détestable trahison la victoire du côté des Maures. Les Espagnols furent taillez en pieces; & Roderic aïant vainement lutté contre son destin, monta sur un cheval, & se déroba à la poursuite de l'ennemi.

On prétend qu'il se retira vers les sources de la Guadalete, & que là il rencontra un Berger avec lequel il changea d'habit. Un Historien Portugais ajoûte qu'il se rendit dans le Monastere de Cauliniana à deux lieues de Merida, où les Moines sçavoient déja sa défaite. Ce fut alors que ses yeux n'étant plus aveuglez par la fortune, il vit toutes les horreurs dont sa vie avoit été flétrie, & résolut d'aller s'ensevelir dans quelque profonde solitude, où il pût, éloigné du commerce du monde, pleurer ses crimes. Un Moine, nommé Roman, lui demanda la permission de le suivre, & l'obtint. Ils traverserent la Lusitanie, passerent du côté de la Galice, & s'arrêterent sur les bords de l'Océan. Là, au milieu des sables qui couvrent la côte, on voit s'élever une

Montagne d'une hauteur prodigieuse. Le Roi & le Moine y monterent, y fonderent un Hermitage, & y passerent le reste de leurs jours dans la priere & la méditation. Dom Fuaz Roupino, Capitaine celebre du tems d'Alfonse Henriqués, premier Roi de Portugal, découvrit leurs tombeaux en chassant sur cette Montagne. On lisoit sur le tombeau de Roderic, ces paroles : *Ici repose le corps de Roderic, dernier Roi des Goths* ; & dans un coffre qui étoit tout auprès, on trouva un écrit qui contenoit ce qu'on vient de rapporter. Malgré tout cela, je ne voudrois pas garantir ce fait, & je laisse au Lecteur la liberté d'en croire ce qu'il jugera à propos. Ce qu'il y a de certain, c'est que Roderic fut défait; qu'il s'enfuit lorsqu'il vit la perfidie d'Oppas, & depuis on n'entendit plus parler de lui. Mariana dit qu'on trouva ses habits & son cheval sur les bords de la Guadalete, mais on ignore si c'est lui ou un autre qui les y laissa, & s'il est même vrai qu'on les y trouva; car on en peut douter, quoique Mariana l'assure positivement.

Après cette celebre victoire, les Maures se répandirent, comme un torrent dans toute l'Espagne. Il leur en coûta beaucoup de monde, mais tout flechit devant eux. La premiere ville qui tomba sous leur puissance fut Ecija, où la plûpart des Soldats qui avoient échapé au fer des Infideles le jour de la Bataille, s'étoient refugiez. Les Maures la firent raser pour intimider les autres. Après la rüine entiere de cette Ville infortunée, les Infideles par le conseil du Comte, se partagerent en deux corps, l'un sous Tarif, & l'autre sous Magued, qui de Chrétien s'étoit fait Mahometan. Il soumit Cordoüe, & passa au fil de l'épée tous les Habitans qu'il y trouva. Tarif de son côté mit Garnison dans Elvire, dans Malaga, & dans Grenade, & repeupla les Villes de Juifs & de Maures. Ensuite il mit à feu & à sang toute l'Andalousie, & ce Païs si peuplé, si riche, si fertile, fut entierement rüiné.

Tarif, après avoir ainsi ravagé l'Andalousie, vint assieger Tolede, la Capitale de la Monarchie des Goths. Cette Ville, quoiqu'environnée de tous côtez par le Tage & par de hautes Montagnes, & quoique bien fortifiée, tomba en peu de tems sous la puissance des Maures. La prise de Tolede entraîna celle de presque toute l'Espagne ; & les Maures non contens de cette conquête traverserent encore les Pyrenées, penetrerent dans les Gaules, & se rendirent Maîtres de Narbonne. Tarif après tant de victoires revint, chargé de butin, à Tolede, pour y joüir tranquillement du fruit de ses travaux.

Bientôt on apprit en Afrique les conquêtes rapides de Tarif. Aussitôt un essain de Maures passa en Espagne pour partager avec leurs Compagnons les dépoüilles d'un si vaste & fertile Païs. Les Espagnols abatus & consternez, abandonnoient leur patrie & leurs biens, s'estimant trop heureux d'éviter encore l'esclavage.

Sur ces entrefaites, Muza, las de rester simple spectateur, quoiqu'il ne fût plus jeune, resolut de quitter l'Afrique, & de passer en Europe pour y affermir la domination des Maures, jusqu'alors renfermée dans les sables brûlans de l'Afrique. Il s'embarqua donc avec douze mille hommes, & aborda à Algezire, où le Comte Julien vint bientôt le trouver. Dès que Musa eut repris haleine, il alla assieger Medina Sidonia, qui malgré sa vigou-

reuse résistance, fut obligée de capituler, & de se rendre au General Arabe.

Musa alla ensuite investir Carmona, autrefois la plus forte place de la Betique. Les Habitans se défendirent avec tant d'opiniâtreté, que le General Infidele étoit sur le point de lever le Siege, lorsque le perfide Julien mettant le comble à son infamie, se servit du plus lâche de tous les stratagêmes, pour remettre la place au pouvoir des Maures. Il feignit d'être mécontent des Infideles, & se refugia dans la Ville, où les Habitans le reçûrent avec joie, quoiqu'il fût la source de tous leurs malheurs.
715. Dès qu'il y fut, il ne se servit de la confiance qu'on eut en lui, que pour livrer la Ville aux Maures. La conquête de cette Place fut suivie de celle de Seville. On n'eut pas beaucoup de peine à la soumettre; étant sans Habitans, sans murailles, sans fortifications. Musa entra immediatement après dans la Lusitanie, où il assiegea & prit Merida, qui avoit jusqu'alors conservé une partie de sa premiere splendeur. Sacara qui y commandoit fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine pour la sauver: mais la peste, la famine, l'épuisement d'armes & même d'hommes, le contraignit à capituler. Muza qui brûloit d'avoir cette belle ville en sa puissance, lui accorda tout ce qu'il pouvoit souhaitter. Sacara donc en sortit, dit-on, avec une partie des habitans, gagna un port de mer & s'embarqua dans le dessein d'aller chercher les Isles Fortunées, connuës de nos jours sous le nom de Canaries. Il vogua longtems en plein Ocean; mais on ne sçauroit dire précisément l'endroit où il s'arrêta; quelques Ecrivains assurent qu'on a trouvé autrefois dans la mer Oceane une Isle peuplée de Lusitaniens, distribuée en sept villes, avec six Evêques & un Archevêque. Un vaisseau Portugais y fut jetté deux ou trois siecles après, & l'on trouve encore un ancien parchemin (tel que ceux qui servoient autrefois de guide aux mariniers) où cette Isle est marquée. On la nommoit Autrelia, mais on ne la trouve plus aujourd'hui, à moins que ce ne soit celle d'Antille.

Après la prise de Merida, Muza prit la route de Tolede; Tarif fut au devant de lui, ils se rencontrerent proche la riviere de Siclar qui traverse les plaines d'Aranuelo. 716. Dès qu'on fut arrivé à Tolede, Muza jaloux de la gloire que Tarif s'étoit acquise dans cette entreprise, lui fit rendre compte de toute sa conduite, après quoi ces deux Generaux réünirent leurs forces, & entrerent dans la Celtiberie & la Carpetanie, où tout subit le même sort que le reste de l'Espagne. Ainsi tout ce Roïaume fut soumis, à l'exception de quelques montagnes & de quelques forêts, où les Chrêtiens fugitifs s'étoient retirez & retranchez.

Après cette expedition Musa & Tarif se rendirent auprès du Miramolin pour lui rendre compte de la conquête qu'ils venoient de faire, & pour recevoir de sa propre main les recompenses que leurs services méritoient. Musa en quittant l'Espagne y laissa pour Gouverneur son fils Abdalazis, jeune Prince cheri & estimé par les hautes vertus qu'il assembloit en lui. Evora, Beja, Idaña, Alcacer, & tout le païs entre le Tage & la Guadiana, subirent sa Loi. A la bravoure & au courage, Abdalasis joignoit la generosité & la galanterie. Il vit, il aima la Reine Egilone, & en fut aimé, & même il l'épousa. Outre les graces de la jeunesse, cette Princesse avoit un air tendre

dre & passionné qui penetra l'ame du jeune Maure, naturellement sensible & genereuse. Tant qu'il vêcut, le sort de la Reine fut heureux. Abdalasis ne faisoit aucune démarche qu'il ne la lui communiquât; leur tendresse étoit sans égale. Abdalasis n'étoit occupé que du soin de lui plaire. Leurs jours s'écouloient dans le sein des plaisirs : Egilone voïoit moins en lui son époux que son amant, lorsque leur bonheur fut troublé par la revolte de quelques Espagnols. Les Habitans de l'Andalousie & ceux de la Lusitanie firent un dernier effort pour secoüer le joug des Arabes, ils formerent un corps d'armée, & enleverent aux Maures Seville, Beja, & Elipula, ville située non loin de l'endroit où l'on voit aujourd'hui Pennaflor sur le Guadalquivir. Abdalasis à la vûë de cette revolte fut contraint de s'arracher d'entre les bras de son épouse, pour s'opposer à cette nouvelle revolution; mais Musa son pere étant arrivé dans le tems de son voïage d'Afrique, soumit sous sa puissance les rebelles, pardonna aux Habitans de Merida, qui avoient favorisé la revolte, châtia rigoureusement ceux de Seville & de Beja, & ruina de fond en comble la ville d'Elipula.

Fin du troisiéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE QUATRIEME.

An de J. C. 716.

L'ESPAGNE n'étoit plus qu'un lieu de désolation, tout y étoit en proïe à la barbarie des Infideles, & tout espoir de liberté étoit éteint dans le cœur des Goths, lorsque le Ciel leur envoïa un raïon d'esperance. Les Maures avoient fait mourir le Comte Julien dans une prison; Florinde s'étoit précipitée du haut d'une tour en bas de désespoir, Fandine sa mere avoit été lapidée par les Infideles; Evan & Sisebut enfans de Vitisa avoient été tués, les Maures eux-mêmes avoient perdu leurs principaux chefs. Abdalasis n'étoit plus; ses propres parens l'avoient immolé à leur ambition; Muza son pere étoit mort de chagrin à cause d'un compte que le Calife lui avoit demandé des dépenses excessives qu'il avoit faites: Tarif étoit vieux & ne respiroit que le repos; enfin la division commençoit à se mettre parmi les Arabes, jaloux les uns des autres: il y avoit autant de Rois en Espagne, qu'il y avoit de Gouverneurs de Places: chaque Commandant affectoit la Roïauté, & ne

s'occupoit que de ses interêts particuliers, lorsque le Prince Pelage, cousin de Roderic, qui après la bataille de la Guadalete s'étoit sauvé dans les montagnes des Asturies, commença à se montrer, & à opposer une digue aux rapides conquêtes des Arabes. Ceux qui étoient auprès de lui le firent leur Chef & leur Roi, & quoique ce Prince n'eût sous sa puissance que ces Montagnes steriles, il ne desespera point de rendre à l'Espagne sa liberté, ou au moins d'empêcher qu'elle ne tombât entierement sous l'empire des Maures.

718. Manuza, Chrétien, mais impie & scelerat, homme né dans la poussiere, & qui ne s'étoit élevé au rang qu'il occupoit, que par la trahison & le brigandage, commandoit dans Gijon pour les Arabes. Il y devint éperdûment amoureux de la sœur de Pelage, & cette Princesse fut assez lâche pour l'épouser; cependant ce mariage fut la premiere source de la liberté de l'Espagne. Manuza ne soupçonna point la conduite du frere de son épouse, soit qu'elle empêchât que ses démarches ne vinssent à sa connoissance, ou soit qu'elle eût l'art de les justifier à ses yeux: Une femme avoit perdu l'Espagne, une autre la sauva.

Aussitôt que les Princes & les Grands furent informés que Pelage avoit rassemblé un petit corps de troupes dans les Asturies, ils coururent à l'envi se ranger sous ses étendarts: Il paroissoit temeraire de vouloir lutter contre une Puissance aussi terrible que celle des Maures; mais Pelage fit voir qu'un Prince courageux doit tout attendre de la fortune, lorsqu'il sçait saisir avec prudence les occasions favorables qu'elle lui offre.

Toutefois il ne songea d'abord qu'à se défendre. Mais à mesure que ses troupes s'augmentoient & s'aguerrissoient, il descendoit dans la plaine, attaquoit les Maures, & les tailloit presque toujours en pieces. Ces premiers succès attirerent auprès de lui tous les Chrétiens que la crainte des Barbares tenoit dispersés. Leur nombre devint si considerable, que les Maures allarmés suspendirent leurs querelles, unirent leurs forces, & investirent les Chrétiens dans leur retraite, resolus de les exterminer entierement. Pelage plus fertile qu'eux en ressources, se débarassa de tous les pieges qu'ils lui tendirent, les battit en plusieurs rencontres, fit prisonnier le perfide Oppas qui avoit si indignement trahi sa Patrie, donna la chasse à Manuza qui fut massacré par les païsans, enleva plusieurs Villes aux Maures, entr'autres, celle de Leon, qu'il choisit pour être la capitale du nouveau Roïaume dont il
venoit de jetter les premiers fondemens. 722.

737. Pelage après ces succès continua à faire trembler les Maures, & mourut enfin à Cangas, l'an 737 dans le mois de Septembre. Il fut inhumé dans l'Eglise de Sainte Eulalie de Velana, qu'il avoit fait bâtir lui-même dans le territoire de Cangas. Ce Prince étoit né à Tolede & avoit été élevé à Alcantara dans la Lusitanie. Ce fut lui qui introduisit le titre de Dom en Espagne, lequel ne se donna d'abord qu'aux Princes & qu'aux grands Seigneurs; dans la suite des tems il passa au reste de la Noblesse, & à ceux qui par leur mérite s'étoient fait quelque réputation: mais bientôt après il fut prodigué.

Pelage avoit épousé Gaudiose de Cantabrie, niece d'Osilon frere d'Etienne pere de Saint Idelphonse. Il

en eut Favila & Ermesinde. Favila Prince de peu d'espérance lui succeda, & ne regna que deux ans. Etant mort sans enfans, la couronne passa à sa sœur Ermesinde, qui la partagea avec son époux Dom Alfonse fils de Dom Pedre Duc de Cantabrie, qui, à ce qu'on croit, descendoit de Reccarede Premier. Alfonse fut surnommé le Catholique, & remporta de grandes victoires sur les Maures affoiblis par les pertes qu'ils avoient faites en France, & surtout dans la bataille que Charles Martel gagna sur eux près de Poitiers en 730. Alfonse leur enleva encore plusieurs villes, entr'autres Lugo, Tui, Porto, Brague Métropole de Lusitanie, Salamanque, Zamora, Avila, Segovie & Astorga. Il tua les Arabes qui les habitoient, & en emmena les Chrétiens dans les Asturies. Il en repeupla quelques autres, du nombre desquelles furent Burgos & Lugo, où il établit un Evêque nommé Odoaire, qui rebâtit l'Eglise & la ville & cultiva les terres des environs. Alfonse bâtit aussi ou répara plusieurs Eglises, & regna glorieusement dix-huit ans, après lesquels il mourut, laissant pour son successeur Froïla son fils aîné. Ses autres enfans s'apelloient Vimaran, Aurelius & Adosinde. Il eut d'une Esclave Mauregatus qui ne ressembla en rien à son pere. Alfonse & Ermesinde furent inhumez dans le Monastere de Cavadonge.

Plusieurs Monasteres subsistoient encore en Espagne sous la domination des Arabes. Cela est prouvé par une sauve-garde qu'Aliboa neveu de Tarif, Gouverneur de Conimbre accorda aux Habitans de cette Ville. Cet acte de l'an 734. porte que les Chrétiens païeront un tribut aux Arabes, qu'ils auront un Comte ou Gouverneur à Conimbre, & un autre à Agueda, qui leur administreront la justice, sans pouvoir pourtant faire mourir personne, que l'Alcaïde ou Alguazil Arabe, n'ait auparavant confirmé la Sentence. Outre ces deux principaux Juges que les Maures accorderent aux Chrétiens, on leur en donna de subalternes qu'on dispersa en differens lieux de la Lusitanie. On convint que si un Chrétien tuoit un Arabe ou lui faisoit quelque injure, que ses Juges naturels seroient recusez, & que ceux des Arabes connoîtroient seuls du crime. Que s'il abusoit d'une fille Arabe, il se feroit Musulman & l'épouseroit, sinon qu'il seroit puni de mort; qu'il subiroit cette derniere peine si c'étoit une femme mariée : Qu'il seroit défendu à tout Chrétien d'entrer dans une mosquée, ou de parler mal de Dieu ou de Mahomet. Que les Evêques ne maudiroient point les Rois Musulmans, & que les Prêtres ne diroient leurs Messes dans leurs Eglises qu'à portes fermées, sous peine de païer dix livres d'argent. Que les Monasteres demeureroient en paix moïennant un tribut de cinquante livres, à l'exception de celui de Lorban qui seroit exemt de tout tribut, parce que les Moines recevoient les Mahometans chez eux avec beaucoup d'égards & d'honnêteté. Qu'ils auroient même la liberté d'aller quand ils voudroient à Conimbre, d'y vendre & acheter des denrées, à la charge de ne se soustraire jamais de leur dépendance. Le Monastere de Lorban appartient aujourd'hui à l'Ordre de Cîteaux.

Froïla, qui avoit succedé à Alfonse, marcha d'abord sur ses traces. Il leva une puissante armée contre Abderame Roi de Cordoüe. Cet Abde-

rame different de celui que Charle Martel vainquit près de Poitiers, étoit de la maison des Ommiades, à laquelle Ibrahim, fils de Mahomet fils d'Aly Chef de la famille d'Abas ou Abaſſide, ôta le Caliphat par le moïen de ſon frere Abdalla ſurnommé Aboulabas Saffath, qui deſcendoit en ligne directe de Mahomet par Fatima ſa fille. Abderame pour échapper à la perſécution des Abaſſides, paſſa en Eſpagne l'an 756 de Jesus-Christ, & y fut reconnu Emir Almoumenin, c'eſt-à-dire, Prince des fideles, & établit le ſiege de ſon Empire à Cordoüe. Il avoit envoïé ſon fils Omar pour ravager la Luſitanie, mais Froïla l'aïant rencontré dans la Galice lui tua ſix mille hommes. Après cette victoire Froïla traverſa toute la Luſitanie, & tomba en allant à Setubal ſur un Capitaine Maure qu'il mit en déroute. Enſuite il acheva de parcourir la Luſitanie, & tout s'humilia devant ſes armes victorieuſes. Il ne fut pas moins heureux dans le reſte de l'Eſpagne, qu'il l'avoit été dans la Luſitanie, mais il ternit tout d'un coup tant de belles actions par la mort de ſon frere Vimaran, qu'il tua de ſa propre main. Vimaran fut plaint & regreté de tous les Eſpagnols. Il étoit brave, plein de religion, & chéri de tout le monde, à cauſe de ſon extrême douceur. Ce fut cet amour des Peuples qui fut la cauſe de ſa perte. Froïla le craignoit, & crut devoir l'immoler à ſa tranquillité. Vimaran donna à ce qu'on prétend ſon nom à la ville de Guimaraens, en changeant ſeulement l'v en g. à l'exemple de ſon pere Alfonſe, qui faiſoit un cas ſi ſingulier de Brague, qu'il s'appelloit lui-même Alfonſe de Brague. Vimaran laiſſa un fils nommé Vermond, qui fut Moine, & enſuite Roi.

Froïla ſe maria avec Menine, fille 761.
d'Eude, Duc d'Aquitaine, dont il eut deux Enfans, Dom Alfonſe, ſurnommé le chaſte, & Donna Ximene fameuſe par ſes débauches, & pour avoir été la mere de Dom Bernard del Carpio. Abderame pour ſe 768.
vanger des affronts qu'il en avoit reçus, mena un puiſſante armée dans la Luſitanie, & y prit Liſbonne, Evora, Beja, Santarem, & s'empara de tout le païs, qui eſt entre le Tage & le Cap ſacré, qui perdit vers ce tems-là ce nom, pour prendre le nom de Cap de S. Vincent, à cauſe que les Chrétiens, chaſſez de Valence par les Arabes, y avoient tranſporté par mer les Reliques de ce Saint. Les victoires d'Abderame acheverent de ruiner Froïla dans l'eſprit de ſes Sujets. Aurelius ſon frere ou ſon couſin germain, le tua à Cangas, & regna ſix ans. Froïla qui avoit fondé quantité de Monaſteres, fut inhumé dans celui d'Oviedo, d'où la ville qu'il avoit bâtie dans ce même endroit, & où il avoit transferé l'Evêché de Lugo, prit ſon nom. Elle devint enſuite la capitale des Aſturies.

Sous le regne d'Aurelius, tandis que Marvan Aben Iſroat étoit Gouverneur de Conimbre, Teodon iſſu de la race des Rois Goths, défendit avec beaucoup de courage le territoire du Monaſtere de Lorvan. Aurelius mourut 774.
à Cangas ſans enfans; Aldoſinde ſa ſœur, qui avoit épouſé Silo, obtint la couronne & la partagea avec ſon époux. Silo prit les armes, entra dans la Luſitanie & enleva Merida aux Maures, d'où il fit tranſporter à Saint Jean de Pravia le corps de Sainte Eulalie, qu'on voit aujourd'hui dans l'Egliſe d'Oviedo. Il dompta quelques rebelles des montagnes de la Galice, & quoique naturellement

doux, il les traita avec la derniere rigueur. Il mourut après avoir occupé le thrône neuf ans, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint Jean de Pravia qu'il avoit fondée. On lisoit sur son tombeau ces mots : *Ici repose Silo, que la terre lui soit legere.*

783. Aldosinde qui avoit conservé toute son autorité, fit donner la couronne à son neveu Dom Alfonse fils de Froïla. Mais Mauregatus son oncle secondé des Maures la lui enleva. Pour marquer sa reconnoissance aux Maures de ce qu'ils avoient favorisé son usurpation, il se rendit leur tributaire. Le tribut qu'il leur païoit consistoit en cent jeunes filles des plus belles de toute l'Espagne, qu'on envoïoit toutes les années à Cordoüe. Il avoit promis s'il y manquoit, de donner une certaine somme d'argent; mais il païa toûjours le tribut en filles, & jamais en argent, & on levoit ce tribut dans les Asturies, dans la Galice & dans la Lusitanie.

C'étoit un spectacle odieux, de voir tous les ans arracher ces jeunes filles du sein de leurs meres, par les ministres de Mauregatus. Les larmes & les gémissemens étoient les seules armes qu'elles pouvoient opposer à leur barbarie; mais insensibles à leurs cris, ils ajoûtoient souvent à leur violence l'insulte & l'outrage. Un jeune homme nommé Ansur Goëto amoureux d'une de ces jeunes filles, ne pouvant envisager la perte de sa maîtresse sans fremir, après avoir épuisé toutes ses ressources, pour lui sauver l'affront qu'on lui préparoit, assembla six jeunes gens comme lui, poursuivit les ravisseurs de sa maîtresse, l'arracha de leurs mains, & la ramena en triomphe à ses parens, qui couronnerent son amour en la lui faisant épouser.

789. Mauregatus mourut dans la honte & l'opprobre, & laissa le sceptre, qu'il n'avoit usurpé que pour l'avilir, à Vermond fils de Vimaran. Dès que Vermond eut l'autorité en main, il refusa de païer le tribut des filles. Abderame voulut obtenir de force ce qu'il ne pouvoit emporter de bonne grace. Il leva pour cet effet une grande armée, à la tête de laquelle il mit Musa, Capitaine renommé par ses divers exploits contre les Chrétiens.

Vermond prit aussi les armes, & fut au devant de son ennemi, avec plus de fortune & de courage que de troupes. Il remporta une grande victoire sur ses ennemis, & força le Roi des Infideles, à lui demander une treve qu'il lui accorda. Ensuite il se maria avec Ursende dont il eut deux enfans, Dom Ramire & Dom Garcie. Il n'étoit que dans la troisiéme année 792.
de son regne lorsqu'il renonça volontairement à la couronne, qu'il remit entre les mains de Dom Alfonse fils de Froïla, pour se retirer dans le Monastere de Sahagun, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice le plus austere de la Religion.

Alfonse étoit né en 758 : il observa, quoique marié une si grande chasteté, qu'il en eût le surnom de Chaste. Le nom d'Alfonse étoit fatal aux Maures. Le premier qui l'avoit porté avoit en quelque maniere jetté les premiers fondemens de la Monarchie Espagnole; celui-ci l'affermit par ses rapides conquêtes. Il enleva Lisbonne aux Maures, & fit un carnage effroïable de ces Infideles dans le reste de la Lusitanie. Avec le secours que Charlemagne lui envoïa, il fit trembler les Musulmans si fiers & si redoutés dans toutes les parties de l'Europe.

L'année suivante il conquit encore dans la Lusitanie Viseo, Lamego, Conimbre, Brague & tous les envi-

rons de Porto. Entre Castel Rodrigo & Almeïda, on trouve un bourg nommé Turpin, qui prit, dit-on, ce nom d'un combat que cet Archevêque, Prêtre, Soldat, & Capitaine tout à la fois, livra dans cet endroit contre les Maures. Si cela est vrai, on pourroit conjecturer de là, que ce pieux guerrier commandoit les troupes que Charlemagne avoit envoïées au secours d'Alfonse, si Charlemagne lui-même ne les commandoit pas en personne, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains de l'une & l'autre Nation.

Tandis qu'Alfonse faisoit les derniers efforts pour resserrer dans des limites plus étroites la puissance des Musulmans, Elipand, qui avoit succedé dans le siege de Tolede à Cixila, consulta Felix Evêque d'Urgel, son ancien maître, sur la maniere dont il reconnoissoit Jesus-Christ pour fils de Dieu. Felix lui répondit que Jesus-Christ, selon la nature humaine, n'étoit que fils adoptif & nuncupatif, c'est-à-dire, de nom seulement. Elipand répandit aussitôt cette doctrine dans les Asturies, dans la Galice & dans la Lusitanie, & attira dans son parti Ascarie Archevêque de Brague. Le Pape Adrien averti de cette erreur naissante, écrivit une Lettre à tous les Evêques d'Espagne, pour les exhorter à se garantir du poison, que renfermoit cette doctrine; il condamnoit en même tems Migetius & Agila Evêque d'Elvire, ou d'Illiberis, dans la Bétique, qui reculoit la Pâque au de-là des bornes prescrites par le Concile de Nicée.

En consequence de cette Lettre du Pape, Elipand Archevêque de Tolede assembla un Concile, où il condamna Migetius & Agila, continuant cependant d'enseigner sa doctrine. Saint Beat Prêtre & Moine dans les montagnes des Asturies, nommées Lievanes, & Etherius son disciple, depuis Evêque d'Osma, ramenerent à l'Eglise plusieurs Sectateurs d'Elipand; ce qui n'empêcha pas que ce Prélat & Felix d'Urgel ne publiassent plusieurs Ecrits pour soûtenir & défendre leur opinion. Adrien envoïa enfin une Lettre à Charlemagne adressée aux Evêques de Galice & d'Espagne; c'est-à-dire, tant à ceux qui vivoient sous la domination du Roi Alfonse, qu'à ceux qui étoient sous celle des Arabes. Il y répond aux Ecrits d'Elipand, & y réfute ses erreurs; après quoi il le déclare anathême, & le separe de l'Eglise. Charlemagne fit en consequence de cette Lettre assembler un Concile à Francfort sur le Mein, près de Mayence. Après avoir lû les Ouvrages d'Elipand, & les avoir examinez, les Evêques du Concile y répondirent par une longue Lettre qu'ils adresserent aux Evêques, & à tous les Fideles d'Espagne & de Lusitanie. L'Empereur écrivit aussi en son nom à Elipand & à quelques autres Evêques ses Compatriotes une Lettre, par laquelle il les avertissoit, que s'ils ne renonçoient pas à leurs erreurs après cette admonition, on les regarderoit comme heretiques. Il y a apparence qu'Elipand & ses adherans eurent peu d'égard à cette Lettre, puisque le Concile fit cinquante Canons, où il condamne l'opinion d'Elipand de Tolede, de Felix d'Urgel, & d'Ascarie de Brague. Au reste l'heresie d'Elipand commença sous le regne de Vermond, & finit sous celui d'Alfonse.

Ce Prince depuis qu'il étoit monté sur le thrône avoit remporté plusieurs victoires sur les Maures, qui depuis la mort d'Abderame Roi de

Cordoüe, se faisoient entre eux une cruelle guerre. La Lusitanie n'étoit pas plus tranquille que l'Espagne. Omar, Gouverneur de Merida, y persecutoit les Chrétiens; mais Bernard del Carpio fils de Donna Ximene, & du Comte Dom Sanche Saldagna, que cette Princesse avoit épousé en secret, défit & tua Omar de sa propre main. Pendant ce tems-là Aliaton Alhaca, Roi Maure, se jetta sur la Lusitanie, du côté où est aujourd'hui l'Estramadure Portugaise, y mit tout à feu & à sang, & reprit Lisbonne sur les Chrétiens, avec plusieurs autres Places, dont il donna le Gouvernement à Alcama, qui comman-
812. doit dans Beja. Bernard del Carpio ôta quelque tems après la vie à ce dernier, & Aliaton resolu de s'en vanger, leva de tous côtez des troupes qu'il sépara en deux corps, & qu'il mit sous la conduite de Alahabaz & de Melich. Le premier fut défait par Alfonse même, & le second par Bernard del Carpio.

813. Abdala & Mahomet, l'un Gouverneur de Merida, & l'autre de Valence, profiterent du désastre arrivé à Aliaton & se revolterent contre lui. Aliaton marcha d'abord contre Abdala; mais tandis qu'il faisoit les derniers efforts pour reduire ce rebelle, Mahomet ouvrit les portes de la Lusitanie à Alfonse, auquel il livra plusieurs Places, & par là obtint sa protection. Lorsqu'Aliaton tourna ses armes contre lui, il trouva encore plus d'obstacles qu'il n'en avoit trouvé contre Abdala. Cepen-
814. dant le rebelle ne put échaper aux armes victorieuses de son fils Abderame, qui reprit avec une rapidité étonnante tout ce qu'Alfonse occupoit entre Merida & Lisbonne.

Mahomet vaincu & depoüillé de son Gouvernement, se refugia avec tous ses amis auprès d'Alfonse, qui prit tant de confiance en lui, qu'il l'envoïa en Galice pour châtier quelques-uns de ses Sujets qui s'étoient revoltez. Le Roi lui donna pour l'accompagner dans cette expedition un Capitaine nommé Raimond, qui avoit quelque réputation dans les armes; mais l'un & l'autre après avoir soûmis les rebelles, se révolterent à leur tour. Alfonse piqué de leur insolence, se mit à la tête de son armée, & marcha à grandes journées, pour punir leur perfidie. A son approche Raimond se repentit, & alla se jetter aux pieds du Roi, qui lui pardonna genereusement, & le maria même avec une de ses parentes. Mahomet quoiqu'il eût des troupes nombreuses, s'enferma d'abord dans les villes qu'il avoit envahies, mais la faim le contraignit d'en sortir pour presenter la bataille aux Chrétiens, qui le vainquirent & le tuerent. Sa tête fut mise au bout d'une pique, & montrée dans tout le Camp, afin de faire voir à ceux qui avoient du penchant pour les rebellions, quel étoit leur sort quand ils s'y livroient imprudemment.

Le venerable Eugene, Abbé de Lorvan, Monastere des plus anciens & des plus celebres de la Lusitanie, mourut vers ce tems-là, & sa mort fut causée par les persecutions d'un Maure à qui un Chrétien devoit quelque chose. Celui-ci ne pouvant païer la somme, demanda un certain terme, afin de se mettre en état de s'acquiter. L'Abbé s'offrit pour servir de caution. Le Maure l'accepte, le tems expire, le debiteur ne paroît point, l'Infidele s'impatiente, & l'Abbé se remet entre ses mains. Le Maure plus sensible à la perte de son argent

gent qu'à sa generosité, le traita si mal, qu'il en mourut ; son corps fut transporté & inhumé à Lorvan.

Vers ce tems-là on trouva, dit-on, le tombeau de Saint Jacque Apôtre & Patron d'Espagne : Theodomire Evêque d'Iria fit cette découverte. Alfonse qui n'avoit pas moins de Religion que de valeur, le fit transporter à Compostelle, qu'il érigea en Evêché ; il fit aussi bâtir un Hopital superbe, afin d'y loger ceux que la dévotion attireroit dans cette ville, pour visiter le tombeau du Saint, qui devint bientôt fameux par les pelerinages qu'on y fit de toutes parts ; mais comme tout est mode chez les hommes, celle des pelerinages est passée & ne subsiste plus que parmi le peuple : encore y est-elle bien décreditée.

843. La fin du regne d'Alfonse ne fut pas moins glorieuse que le commencement. Il mourut âgé de 85 ans, dont il avoit regné 52. Dom Ramire fils de Vermond lui succeda. La Lusitanie ne douta point que ce Prince brave & génereux, ne la délivrât entiérement du joug odieux des Arabes; mais il ne fut pas plûtôt monté sur le thrône que le Comte Nepotien se révolta dans les Asturies, & fut assez hardi pour prendre le titre de Roi. Dom Ramire marcha promptement vers la Galice, & les Lusitaniens accoururent en foule se ranger sous ses étendarts ; on en vint aux mains sur les bords de la riviere de Narceïa, & Dom Ramire mit en déroute l'armée du rebelle Nepotien, qui en vain chercha son salut dans la fuite. Les Comtes Somna & Scipion ses partisans, pour faire leur paix avec Dom Ramire, le poursuivirent, l'arrêterent dans le païs de Premaria, & le menerent au Roi, qui le fit jetter dans une obscure prison, après lui avoir fait crever les yeux.

Cette victoire fut suivie de la défaite des Normands, peuple feroce & 845.
guerrier, sorti du Dannemarc & de la Norvege. Ces Barbares après avoir ravagé quelques Provinces de la France, s'embarquerent & aborderent en Galice pour y faire les mêmes dégats qu'ils avoient faits en France ; mais Dom Ramire les tailla en pieces, & les força à regagner promptement leurs vaisseaux. Ils aborderent à Lisbonne, qu'ils assiegerent, prirent & pillerent. Ensuite ils parcoururent les côtes méridionales de l'Espagne, où ils exercerent par tout des cruautés inoüies.

Tandis que ces Barbares occupoient les forces des Maures de ce côté-là, Dom Ramire soumit dans la Lusitanie Mahomet Cid Atauf, Seigneur de Gaya, Mulei Assem d'Agueda, Zeulema Iben Muza de Lamego, Tarif Iben Razés de Viseo, & Alhamar de Conimbre. Après tant de glorieuses Conquêtes, il revint triomphant à Oviedo. Il ne fut pas moins heureux dans le reste de l'Espagne, qu'il l'avoit été dans la Lusitanie. La victoire l'accompagna par tout jusqu'à son dernier soupir, qu'il rendit à Oviedo, où il fut inhumé dans l'Eglise de notre Dame, avec Paterne son épouse, de laquelle il eut Ordogno qui succeda à sa couronne & à sa valeur. En effet c'étoit un Prince si digne de regner, que si la couronne n'eut pas été
son heritage, il eut merité de l'obtenir par ses vertus. 850.

Le premier soin d'Ordogno fut de repeupler Leon, Astorga, Tuy, & plusieurs autres villes qui avoient été entierement rüinées dans les guerres précedentes. Ensuite il prit les armes, & remporta deux grandes victoires, l'une sur quelques Peuples qui s'étoient révoltez, & l'autre sur Muza Goth d'origine, mais qui s'é-

toit fait Mahometan, & avoit secoüé le joug d'Abderame & de Mahomet son fils Roi de Cordoüe. Il étoit vaillant, intrepide, & avoit porté la terreur de ses armes jusque dans la France ; mais Ordogno mit un terme à ses victoires & à sa vie. Abderame & Mahomet son fils n'en furent pas plus tranquiles : en perdant un ennemi dans Muza, ils en trouverent un plus redoutable dans Ordogno, qui leur enleva une partie de leurs Etats.

857. Cela obligea Mahomet, qui regnoit seul dans Cordoüe depuis la mort d'Abderame son pere, d'appeller à son secours les Maures Afriquains, qui dans l'esperance de faire un ample butin dans l'Espagne, y accoururent en foule. Mahomet se trouva par ce moïen à la tête d'une armée formidable, avec laquelle il se jetta sur les terres des Chrétiens, qu'il mit à feu & à sang. Ordogno ne vit point ces ravages d'un œil tranquille. Touché du malheur de ses Sujets, il se mit aussi-tôt à la tête de ses troupes, qui quoique moins nombreuses que celles des Infideles, ne laisserent pas de leur passer sur le ventre, & d'en faire un carnage si terrible, que Mahomet épouvanté s'estima trop heureux d'avoir échapé à leur fureur. Après cette glorieuse victoire qu'Ordogno remporta dans l'Estramadure, non loin du Tage, les Chrétiens prirent Santarem, & quelques autres Places dans la Lusitanie. Ensuite ils rentrerent dans l'Espagne, & répandirent l'épouvante & l'effroi jusques dans Cordoüe même. Ordogno ne fut pas aussi heureux l'année suivante ; le Roi de Cordoüe tailla en pieces ses troupes.

861. Cette victoire n'appaisa point la haine que Mahomet portoit aux Chrétiens : il renouvella contre ceux qui vivoient dans ses Etats la persecution, qu'Abderame son pere avoit suscitée contre eux. Sisenand de Beja, & Elie, Prêtre chargé d'années, souffrirent le martyre avec Paul & Isidore dans la Lusitanie. Ordogno, qui ne songeoit qu'à de nouvelles conquêtes, mourut malheureusement de la goute, à Oviedo dans le tems qu'on esperoit plus que jamais, qu'il mettroit un frein à l'ambition des Maures. Toutes les esperances qu'on avoit conçûës de son habileté & de sa valeur s'évanoüirent dans un instant, & plongerent les Espagnols dans le deüil & la tristesse. Ce Prince digne d'une plus longue vie, avoit épousé Munie, Princesse d'une illustre naissance, de laquelle il avoit eû cinq enfans, Dom Alfonse qui étoit l'aîné, Dom Vermond, Dom Nuño, Dom Odoario, & Dom Fruela. Ordogno leur pere fut inhumé dans l'Eglise de Notre-Dame d'Oviedo, qui étoit devenüe la sepulture des Rois. 863.

Dom Alfonse, troisiéme de ce nom, se montra digne du thrône qu'Ordogno avoit laissé. Il avoit la taille haute, le port majestueux, le visage agréable, le regard noble & assuré, & il joignoit à cet exterieur avantageux un esprit élevé & sublime, des manieres douces & séduisantes, avec une ame naturellement sensible & genereuse. Enfin il surpassoit ses predecesseurs en valeur, en prudence, en habilité dans l'art difficile de gouverner, & sur-tout dans la connoissance des hommes : talent rare, & cependant si necessaire à ceux que la Providence place sur le thrône.

Alfonse, tout jeune qu'il étoit lorsqu'il parvint à la couronne, s'appli-

qua entierement à connoître le caractere de ceux qui l'approchoient, afin de les emploïer utilement pour lui, pour l'Etat & pour eux-mêmes. Tant de sagesse à son âge (car Alfonse n'avoit tout au plus que 17 ans) ne pût le garantir des mauvais desseins de son oncle Fruela fils du Roi Vermond, & Comte de Galice, qui se fit proclamer Roi dans cette Province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendoit pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étoient attachés par le sang, n'apprit cette revolte que par la marche de Fruela, qui venoit se presenter devant Oviedo avec une armée assez forte. Alfonse surpris & dépourvu de tout abandonna la ville, & se retira dans cette partie de la Biscaïe, que l'on appelloit alors comme aujourd'hui le païs d'Alava, où commandoit Eilon parent de Zenon Prince du reste de la Biscaïe. Fruela exerça tant de cruautés sur les habitans d'Oviedo, qu'ils conjurerent contre sa vie, & la lui ôterent enfin, pour rendre à Alfonse la Capitale de ses Etats, que ce Prince fit fortifier, ainsi que la ville de Leon.

Tandis qu'il s'occupoit à ces travaux, il apprit la revolte d'Eilon dans le païs d'Alava. Le triste sort de Fruela n'avoit pû contenir son ambition. Le Prince Zenon son parent entra aussi dans ses desseins, aussitôt évanoüis que conçûs. Alfonse leur donna à peine le tems de respirer, il dissipa leurs troupes en peu de tems, les fit prisonniers l'un & l'autre, & les fit enfermer dans un lieu où ils finirent tristement leurs jours.

A peine ces deux rebelles furent punis, que Mahomet Roi de Cordoüe ordonna à Imundar & à Alcama de faire une irruption dans la Galice. A leur approche les Peuples abandonnerent leurs demeures & s'enfüirent sur les Montagnes. Alfonse arma avec une diligence incroïable, & fut à la rencontre des ennemis qu'il vainquit, & qu'il força à demander la paix qui ne dura pas long-tems. Aussi-tôt qu'elle fut rompüe, Alfonse se jetta sur les terres des Maures, passa le Tage, penetra jusqu'à Merida, & répandit la consternation de tous côtez. Comme les Maures ne lui opposerent aucune résistance, il s'en retourna sur ses pas, & ramena ses troupes chargées de butin. Ce ne fut pas dans cette seule occasion qu'Alfonse força les Maures à trembler devant lui, il remporta encore des victoires plus éclatantes sur ces Infideles, qui degeneroient de jour en jour de la valeur de leurs peres. Les Chrétiens de la Lusitanie exercerent librement leur Religion sous le regne de ce grand Roi, qui travailla avec un soin extrême à faire achever l'Eglise de saint Jacque dans la ville de Compostelle. Lorsqu'on la consacra, dix-sept Evêques se trouverent à cette ceremonie. La plûpart étoient Lusitaniens, comme Sisenand d'Iria, Nauste de Conimbre, qu'Alfonse avoit enlevée aux Maures depuis peu; Argimire de Lamego, & Theodomire de Viseo.

Alfonse par ordre du Pape assembla un Concile à Oviedo, & les Prelats qui avoient assisté à la dedicace de l'Eglise de Compostelle, s'y rendirent en diligence. La premiere chose que les Peres de ce Concile firent, ce fut d'ériger en Metropole l'Eglise d'Oviedo, dont ils donnerent le Siege à Hermenegilde, qui en fut le premier Archevêque. On y convint aussi que tous les Evêques, qui ne seroient point attachez à quelque l'Eglise en particulier, serviroient comme de Grands Vi-

caires à l'Archevêque d'Oviedo, afin de le soulager dans ses travaux Apostoliques. Que l'on choisiroit des Archidiacres pour visiter deux fois l'année les Monasteres & les Paroisses, & pour y rétablir la discipline troublée par la domination des Infideles. Que l'Archevêque d'Oviedo, établiroit des Evêques, tels qu'il lui plairoit, dans les lieux qui en avoient eu auparavant; & que tous les Suffragans auroient des Eglises & des Terres dans la Province d'Asturie, comme la plus forte & la plus sûre de toutes, pour s'y refugier en cas de necessité, & en tirer leur subsistance, quand ils viendroient aux Conciles. Le Roi marqua les bornes de la Province Ecclesiastique d'Oviedo, & donna plusieurs Terres à ce Siege; après quoi le Concile fut ter-
900. miné le dix-huitiéme de Juillet, & Alfonse continua à repeupler les Villes abandonnées, & à relever celles qui avoient été detruites. Brague, Porto, Viseo, Chaves, que l'on appelloit autrefois Aqua Flavia, Sentica dans l'Espagne, à laquelle il donna le nom de Zamora, éprouverent sa magnificence & sa liberalité. De tristes deserts qu'elles étoient depuis l'irruption des Maures, elles devinrent tout d'un coup de grandes villes, bien peuplées, & bien bâties. Un Prince n'acquiert pas moins de gloire en rendant ses Etats florissans, qu'en les étendant par de nouvelles conquêtes. Alfonse ne faisoit cas de ses victoires qu'à proportion qu'elles étoient utiles à ses Sujets. Les dépoüilles des Maures étoient toujours reservées pour le soulagement de ces Peuples; c'étoit là l'objet de ses travaux, le seul digne d'un Prince qui aime la solide gloire.

Un Roi tel qu'Alfonse sembloit devoir finir tranquillement ses jours. Il occupoit depuis quarante-huit ans le thrône, il étoit adoré de ses Sujets, & méritoit de l'être: cependant tout cela ne pût le garantir d'une revolte de la part de son fils Garcie, qui attira dans son parti ses freres, la Reine, & Nuñes Hernandes, Comte de Castille son beau pere. Cette ligue pouvoit entraîner la ruine de l'Etat: mais Alfonse qui n'avoit jamais eû en vûe que le bien de son Peuple, aima mieux renoncer volontairement au thrône, que d'exposer ses Sujets aux fureurs d'une guerre civile. Il partagea donc ses Etats à ses Enfans, & donna à Dom Garcie les Roïaumes de Leon d'Oviedo, & de Castille, & à Dom Ordogno la Galice, & la partie de la Lusitanie qui étoit sous sa puissance. Il mourut à Zamora peu de tems après; & peut-être que la douleur, non pas d'avoir cessé de regner, mais d'y avoir été réduit par ses enfans, précipita les jours de ce grand Prince. Il fut inhumé à Astorga, & transporté ensuite 910.
à Oviedo dans la Chapelle d'Alfonse le Chaste, où Ximene sa femme fut aussi ensevelie. Ses Peuples qui lui avoient donné le surnom de Grand, témoignerent à sa mort la douleur la plus vive & la plus sincere.

Dom Garcie regnoit obscurément dans les Provinces qu'il avoit eûes en partage; on eût dit qu'il vouloit faire oublier son crime avec son nom: au contraire Ordogno son frere s'efforçoit d'effacer la honte de sa révolte, par ses belles actions & par la sagesse de son regne dans la Galice & dans la Lusitanie. Il fut si heureux dans les guerres qu'il y entreprit, qu'après avoir poussé ses conquêtes jusques sur les bords du Tage, il passa cette riviere, assiegea & prit Beja, la ville la plus peuplée, la plus riche

& la plus floriſſante que les Maures euſſent dans cette partie occidentale de l'Eſpagne. Cette derniere conquête épouvanta tellement les Infideles des environs, qu'ils abandonnerent leurs demeures, ſans attendre même que les Chrétiens vinſſent les en chaſſer.

Dom Garcie ne pût s'empêcher de voir enfin d'un œil jaloux tant de ſuccès. Il cherchoit des prétextes pour rompre avec ſon frere, lorſque la
913. mort arrêta pour jamais ſes deſſeins pernicieux dans Zamora. Ordogno demeura ſeul maître des Etats qu'avoit poſſedés Alfonſe le Grand. Comme ce jeune Prince ſembloit ſuivre les traces de ſon pere, les Eſpagnols naturellement fiers, & préſumant avantageuſement d'eux-mêmes, conçurent de vaſtes projets, qu'ils n'avoient oſé former ſous Dom Garcie. Ordogno profitant de leurs heureuſes diſpoſitions, après avoir reglé quelques affaires qui regardoient le gouvernement interieur de ſon Roïaume, prit les armes, entra une ſeconde fois dans la Luſitanie, pilla & ravagea tout le païs que baigne le Tage. Il enleva auſſi aux Maures la forteresse d'Alhaïe. Cette perte cauſa une déſolation génerale parmi les Infideles; ils y avoient enfermé leurs plus riches tréſors: le Roi les diſtribua à ſon armée pour l'exciter à de plus grandes conquêtes. Les habitans entre le Tage & la Guadiane, ceux des Algarves & de l'Eſtramadure acheterent la paix & ſe rendirent tributaires d'Ordogno. Alors il revint à Leon, où il tranſporta le ſiege de ſon Empire, & Oviedo depuis ce tems-là perdit ſa dignité de Métropole.

Les peuples conquis ne ſont ordinairement ſoumis au vainqueur, qu'autant qu'il eſt à portée de les contenir, & la crainte eſt ſouvent ſuivie de la témerité. Sitôt que les Maures virent Ordogno éloigné d'eux, ils reprirent les armes à la ſollicitation du Roi de Cordoüe pour s'affranchir de ſon joug. Ordogno piqué de leur rebellion, arma promptement, & ne leur donna pas le tems de reſpirer. Cependant le Roi de Cordoüe marcha à leur ſecours; mais trop foibles pour reſiſter aux armes victorieuſes des Chrétiens, ils implorerent tous la clemence du Roi, & lui païerent un tribut. Parmi ceux-là étoient les habitans de Merida & de Badajox, avec leurs territoires alors ſi fertiles & ſi abondans en tout ce qui étoit néceſſaire pour les commodités de la vie, que cette derniere ville en prit le nom de Badajox, de Beldaix, qui en Arabe ſignifie Terre de vie. Aujourd'hui ce païs ſi beau d'ailleurs, n'eſt plus auſſi fécond, par la pareſſe & la négligence de ſes habitans.

Les victoires d'Ordogno ne découragerent point Almanzor: Abderame Roi de Cordoüe voulant encore tenter le ſort des armes, il fit une irruption dans le Roïaume de Leon. Ordogno le joignit & le défit auprès de Talavera; il prit auſſi cette ville d'aſſaut, l'abandonna au pillage, & la brûla ne pouvant la conſerver. Il emploïa le butin qu'il fit dans cette expédition à faire bâtir l'Egliſe cathédrale de Leon, dont la dédicace ſe fit avec toute la magnificence poſſible, & avec un concours de peuple prodigieux. Cependant Abderame épouvanté de ſa derniere défaite, implora le ſecours des Maures Africains, qui lui envoïerent des troupes conſidérables, avec leſquelles il fit une irruption dans la Galice, mais il en fut bientôt chaſſé.

Malgré tant de pertes, Abderame

se jetta sur la Lusitanie, y mit tout à feu & à sang, & y assiegea Porto, où le Comte Hermenegilde s'étoit enfermé. Ordogno vola à son secours, présenta la bataille à l'ennemi qui l'accepta; le combat dura jusqu'à la nuit, & les Maures profiterent des ténébres pour se retirer, laissant un grand nombre de leurs meilleurs soldats sur la place. Ordogno s'en retourna triomphant à Leon après avoir repoussé les Maures de devant Porto. Quelque tems après cette victoire, S. Gennade Evêque d'Astorga renonça à l'Episcopat, & se retira à un Monastere nommé le Mont du Silence, où il mourut à peu près vers le tems que l'Evêque Sisenand mourut aussi à Compostelle. S. Gennade avoit été ordonné Abbé de Vierzo, autrement S. Pierre des Montagnes, l'an 889 par Ranulfe Evêque d'Astorga. Fructueux de Brague avoit fondé ce Monastere dans son patrimoine, vers le milieu du septiéme siecle. Depuis ce tems-là il avoit été tellement négligé, que le lieu étoit devenu tout sauvage. Gennade avec ses Moines le défricha,
920. le rebâtit, y planta des vignes & des arbres fruitiers, & le rendit habitable. Alfonse le Grand tira Gennade de ce Monastere pour le placer au siege d'Astorga, vaquant par la mort de Ranulfe. En 915 Gennade fit un testament, par lequel on voit qu'il avoit rétabli plusieurs Monasteres, les mettant tous sous la regle de Saint Benoît.

L'année suivante Dom Garcie Sanchez Roi de Navarre lui envoïa des Ambassadeurs pour lui demander du secours contre les Maures, qui ne le menaçoient pas de moins que de le chasser de son Roïaume. Le Roi y fut en personne; ils vinrent l'un & l'autre à Val de Junquera, & là pour la premiere fois la victoire abandonna Ordogno; il fut vaincu avec les Navarrois: les Barbares firent un carnage horrible de leurs troupes, & les deux Rois Chrétiens eurent bien de la peine à échaper à la poursuite des ennemis. Dulcidius Evêque de Salamanque & Ermogius de Tuy y furent faits prisonniers; on les mena à Cordoüe, & Ermogius donna à sa place son neveu Pelage, pour lequel Abderame se prit d'une violente passion. Pelage insensible aux prieres & aux menaces du Barbare, fut mis dans une étroite prison, & quoiqu'il n'eût encore que treize ans, les tourmens ne purent l'effraïer, ni les presens le séduire; aïant resisté constamment aux sollicitations d'Abderame, ce Tiran le fit couper par morceaux, & l'Eglise honore sa mémoire le 26 de Juin.

Ordogno ressentit sa défaite avec 922.
une douleur qui tenoit du désespoir. L'habitude des bons succès lui faisoit regarder ce premier malheur, non pas comme une suite naturelle du sort des armes, mais comme un affront qui alloit ternir toute sa gloire; il songe à en tirer une prompte vengeance, il ne perd aucun instant, il ramasse le débris de son armée, il presse, il rassemble de nouveaux secours, & tout à coup il entre dans le païs des ennemis, tout plie devant lui, & l'épouvante est si grande parmi les Maures, qu'ils le laissent avancer jusqu'à la vûë de Cordoüe, sans oser lui opposer la moindre résistance. Après cette terrible incursion Ordogno se retira à Zamora où il oublia l'echec qu'il avoit reçu à Val de Junquera. Les Maures joüirent peu de leur victoire, & n'en retirerent qu'un mediocre avantage.

Ordogno perdit alors sa femme Donna Munine Elvire qu'il aimoit ten-

drement ; il avoit d'elle cinq enfans, Dom Sanche, Dom Alfonse, Dom Ramire, Dom Garcie, & Donna Ximene, dont on raconte une histoire assez singuliere, que je vais rapporter sans en garantir la certitude. Cette Princesse devint follement amoureuse d'une espece d'avanturier, avec lequel elle s'enfuit emportant quantité de pierreries. Aussitôt que ce lâche ravisseur eût contenté sa passion, il l'abandonna au milieu de quelques montagnes où ils s'étoient d'abord retirés. Ximene désesperée de la fuite de son perfide amant, verse un torrent de pleurs, & descend dans une vallée prochaine appellée Meneses. Là elle entre dans la maison d'un Laboureur nommé Tellez, qu'elle prie de vouloir bien la prendre pour le servir. Tellez la reçoit chez lui. Peu de jours après ce laboureur perdit sa femme & épousa Ximene en secondes noces ; cependant Ordogno la fit chercher inutilement. Le Roi avoit presque oublié la perte de sa fille, lorsqu'un jour étant à la chasse, le hasard le conduisit à la maison de Tellez, qui ne l'avoit jamais vû. Ximene reconnut son pere : elle avoit deux enfans qui étoient jumeaux, & ils commençoient déja à parler. Le Roi les vit, les examina, & parut touché de leur beauté. Aïant demandé à manger, sa fille lui servit une espece de ragoût qu'il aimoit beaucoup, & y laissa tomber une bague qu'il connoissoit. La vûë des enfans dont la beauté l'avoit frapé, la bague qu'il reconnut, le ragoût qu'on lui servoit, un certain trouble dont il n'étoit pas le maître, mais qu'il ressentoit toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur la femme de Tellez, tout cela le plongea dans de profondes rêveries. Il interrogea Tellez & les enfans, qui lui répondirent avec une simplicité convenable à leur âge & à leur état. Comme il achevoit de leur parler, Ximene se prosterne à ses pieds, arrose ses mains de ses larmes, Tellez & ses enfans l'imitent : enfin Ximene lui découvre qu'elle est sa fille. Ordogno reste immobile, bientôt il mêle ses larmes à celles de sa fille, & lui pardonne sa faute. Il fit venir Tellez & ses enfans à la Cour, qui y prirent un rang convenable à leur naissance. L'illustre Famille de Meneses prétend descendre de ce Tellez, & de Donna Ximene. Quelques écrivains assurent que cette avanture regarde Donna Therese Sanchez, fille naturelle de Sanche premier, Roi de Portugal, laquelle épousa Dom Alfonse Tellez de Meneses, Chef de la Famille qui porte ce nom.

Ordogno fut marié trois fois. La premiere à Donna Munine Elvire ; la seconde, à Donna Argonte, de la plus illustre Famille de Galice, qu'il repudia, dit-on, pour avoir favorisé la fuite de Ximene ; & la troisiéme, Donna Sanche, fille de Dom Garcie Iniguez Roi de Navarre, & sœur de Dom Sanche, qui occupoit le thrône de son pere. Mais il n'eut point d'enfans de ces deux dernieres femmes, du moins l'Histoire n'en fait aucune mention. Ce Prince qui avoit regné si glorieusement, ternit tout d'un coup sa gloire par la mort des Comtes de Castille. Cette Dignité, qui n'avoit d'abord été qu'un titre dépendant de la volonté du Prince qui le donnoit, devint ensuite hereditaire par la foiblesse ou par la complaisance des Rois. La Castille étoit alors possedée par quatre Seigneurs qui portoient ce titre. Ils étoient feudataires des Rois d'Oviedo, & obligez à mener leurs Vassaux au secours de

ces Rois leurs Seigneurs ſuſerains, s'ils avoient quelques guerres à ſoûtenir, & de ſe trouver à l'Aſſemblée des Etats generaux du Roïaume.

Comme leur puiſſance devenoit de jour en jour plus redoutable, Ordogno reſolut de s'en défaire. Il leur envoïa ordre de ſe rendre à la Cour, feignant qu'il avoit des affaires importantes à leur communiquer pour le bien de l'Etat & de la Religion. Il marqua pour l'entrevûë Tejar, ſur la petite riviere de Carion. Dom Ferdinand Anſules, Dom Almodare, ſurnommé le Blanc, qui eut un fils nommé Dom Diegue, Dom Diegue Porcellos, & Nuñez Fernandez, le plus puiſſant de tous, (c'étoient les noms des Comtes) ſe rendirent au lieu aſſigné, ſans autre ſuite que leurs domeſtiques. Dès qu'ils y furent arrivez le Roi les fit arrêter, les envoïa priſonniers à Leon, où il leur fit couper la tête peu de jours après, ce qui irrita beaucoup les Caſtillans; mais craignant la valeur d'Ordogno, ils diſſimulerent leur dépit juſqu'à ſa mort, qui arriva en 924. dans Zamora, d'où on le tranſporta à Leon.

924. L'Eſpagne perdit un Prince d'une grande valeur dans Ordogno. Comme ſes enfans n'étoient pas en état de regner, Fruëla ſon frere lui ſucceda. Il ne témoigna aucune envie de pourſuivre les projets d'Ordogno contre les Infideles. Il ne ſçût l'imiter que dans ce qu'il avoit fait de mal; car à ſon exemple il fit mourir les enfans d'un grand Seigneur de Caſtille, nommé Dom Oſmund. Cette action acheva de révolter les Caſtillans; ne pouvant plus reſiſter aux mauvais traitemens des Leonois, ils prirent les armes ouvertement, s'érigerent en eſpece de Republique, & firent choix de deux Magiſtrats Souverains pour les gouverner.

Les deux Magiſtrats que les Caſtillans élûrent pour les gouverner, s'appelloient Dom Nuñez Raſura, & Dom Lain Calvo. Dom Lain étoit plus jeune, & il avoit épouſé Nuña Bella, fille de ſon Collegue. Les Eſpagnols font deſcendre ces deux Magiſtrats des plus illuſtres Familles de la Caſtille, mais quelques-uns prétendent le contraire; quoiqu'il en ſoit, l'un & l'autre ſe rendirent celebres par leur prudence & par leur valeur, & par les illuſtres Familles dont ils furent la tige; entre autres, de celle de Caſtro, qui ſe prétend iſſue d'Alvar Ferdinand Miñaya. Martin Laſſo, peu content de cette origine la fait deſcendre de Craſtinus, Soldat de Ceſar.

Dans le tems que les Caſtillans introduiſoient cette ſorte de Gouvernement dans leur Païs, les Luſitaniens avoient leurs Comtes particuliers. Dom Guttiere Arrias l'étoit de Porto, & Huſo Huſes, de la Famille des Souſas, l'étoit de Viſeo. Fayan Suarez, qui peupla Ariſana de Souſa, en eſt la tige: il eût pour fils Suarez Bel Fayal, de qui naquit Huſo Suarez, pere de Huſo Huſes, Comte de Viſeo.

Fruela mourut du mal de la lepre à 925.
Leon, après avoir regné un peu plus d'un an. Il avoit épouſé la Princeſſe Donna Munia, dont il eut Ordogno, Alfonſe & Ramire. Alfonſe fils aîné de ſon frere Ordogno II. monta ſur le thrône. Il regna avec auſſi peu de gloire que Fruela; cependant il ne fut pas ſi cruel. Dégoûté du poids des
affaires il s'en déchargea ſur Dom Ramire ſon frere, auquel il avoit donné le Gouvernement de tout le Païs qu'il occupoit dans la Luſitanie. 931.
Dom Ramire choiſit pour ſon ſéjour la ville de Viſeo, où il ſe comporta avec tant

tant de prudence & de moderation, qu'il s'attira l'amour & l'estime de tous les Peuples des Païs voisins. Il étoit encore à Viseo lorsqu'il reçut une Lettre de son frere Alfonse par laquelle il l'appelloit à la Cour pour lui remettre sa couronne, son fils Ordogno n'étant pas en âge de lui succeder. Ramire connoissant l'inconstance de son frere, se rendit promptement à Zamora : Alfonse lui remit le sceptre, & se retira au Monastere de Saint Fagon. Il avoit été marié à Donna Urraque Ximene, fille de Dom Sanche Abarca, Roi de Navarre, de laquelle il eut un fils nommé Ordogno qui regna dans la suite.

Alfonse peu de tems après son abdication voulut remonter sur le thrône, ce qui causa une guerre civile, dont les Infideles profiterent ; car ils enleverent aux Chrétiens Lamego, Bragance, & Porto, avec presque tout le Païs qui est entre le Tage & le Douro. Les Castillans perdirent presque en même tems leurs grands Magistrats. Dom Ferdinand Gonzales, fils de Nuñez Rasura, succeda à cette dignité, & prit le titre de Comte de Castille, ce que Dom Ramire fut obligé de dissimuler. Cependant Alfonse fut pris par son frere, ainsi que les enfans de Fruela qui étoient entrez dans son complot. Ramire les fit tous enfermer, & leur fit crever les yeux. Alfonse vêcut encore deux ans pendant lesquels il eut tout le tems de se repentir de son inconstance. Cependant Dom Ramire fut lui-même fâché dans la suite de l'avoir si mal traité.

934. Après la prise d'Alfonse, la guerre recommença contre les Infideles, & Dom Ramire remporta plusieurs victoires sur eux. En 934. si l'on en croit les Historiens, la terre ne fut tout d'un coup que foiblement éclairée par le soleil. On crut appercevoir dans le Ciel une ouverture & des flâmes. Ce Phœnomene jetta la consternation parmi le peuple ; mais le soleil aïant repris sa clarté & son ardeur, l'ouverture qu'on avoit cru voir dans le Ciel, disparut, & les flâmes s'évanoüirent.

Les Chrétiens coururent en foule dans leurs Eglises pour remercier Dieu d'avoir détourné de dessus leurs têtes les malheurs que ces signes extraordinaires leur sembloient annoncer, & les Maures en firent autant dans leurs Mosquées. Ceux-ci consulterent leurs Devins, qui répondirent que les prodiges qu'on avoit vûs, annonçoient la ruine de plusieurs Rois Chrétiens. Abderame Roi de Cordoüe en consequence de cette reponse, résolut de leur faire la guerre. Il leva des troupes de tous côtés, il fit faire toutes les machines nécessaires pour assieger les villes, & pour exécuter les vastes projets qu'il avoit conçus.

Almanzor un de ses Capitaines, lui aïant amené de l'Afrique un secours considérable, il se mit en campagne avec une armée formidable & parcourut toute la Lusitanie, où il n'y eut point de supplices qu'il n'inventât contre les Chrétiens qui lui tomberent entre les mains. Il faisoit couper la tête aux hommes, arracher les mammelles aux femmes, & écraser les enfans contre les pierres.

Abderame avoit fait toutes ces hostilités, lorsque Dom Ramire se mit en devoir d'arrêter ses fureurs. Il amassa autant de troupes qu'il pût ; tous les Lusitaniens en état de porter les armes vinrent se ranger sous ses drapeaux ; malgré ce renfort son armée étoit bien inférieure à celle des Maures, ce qui l'obligea de se retirer

dans les montagnes de Claviſo. Là il crut voir, dit-on, l'Apôtre S. Jacque qui lui promit la victoire; il en parla à ſes troupes, qui perſuadées de ce qu'il leur diſoit, marcherent pour attaquer les Infideles avec une confiance qui leur réüſſit. Les Barbares furent taillés en pieces, & Dom Ramire mit dès ce moment l'Eſpagne ſous la protection de S. Jacque.

On dit que Dom Ramire devint éperdument amoureux d'une fille Maure, en allant à Compoſtelle remercier S. Jacque de la victoire qu'il venoit de remporter par ſon ſecours. Cette fille s'appelloit Zara, & elle étoit ſœur d'Alboazar, qui poſſedoit quelques terres dans la Luſitanie. Ramire eut une entrevuë avec lui dans le château de Gaga ſur le Douro, où il lui demanda ſa ſœur en mariage; Alboazar la lui refuſa, premierement parce qu'il étoit Chrétien: ſecondement, parce qu'il étoit marié à une autre, & qu'enfin elle étoit promiſe au Roi de Maroc. Ce refus ne fit qu'irriter la paſſion dont brûloit Dom Ramire, qui réſolut de tenter toutes choſes pour ſe mettre en poſſeſſion de ſa maîtreſſe. Il eut recours à un Aſtrologue qui lui fournit des moïens pour l'enlever. Les Maures vengerent ce rapt ſur les Luſitaniens, mais Ramire enivré des plaiſirs qu'il goûtoit entre les bras de ſa maîtreſſe, ne ſongea qu'à en joüir ſans ſe mettre en peine des maux que ſouffroient ſes ſujets. Cependant il fit baptiſer Zara, & la nomma Artida, c'eſt-à-dire Perfection.

Urraque ſa femme piquée de l'infidelité de ſon époux, ſe retira dans Millor, petite habitation par de-là le Douro. Alboazar frere de Zara alla l'y enlever; il étoit beau & bien fait; Urraque ne pût le voir avec indiférence, il reſſentit à ſon tour de l'amour pour cette Princeſſe, & ils ſe conſolerent enſemble, l'un de la perte d'une ſœur, & l'autre de la perte d'un mari. Dom Ramire informé de la conduite de ſa femme voulut la ravoir. Il ſe rendit incognito avec quelques gens d'élite, dans l'endroit où Urraque joüiſſoit tranquillement de ſon amant, ſans ſonger en aucune maniere à ſon époux, qui trouva le moïen de s'introduire dans ſa chambre. A cette vûë Urraque reſſentit quelque trouble, Dom Ramire la raſſura; Urraque lui dit qu'elle ne craignoit que par rapport à lui: dans cet inſtant Alboazar arriva, Dom Ramire n'eût que le tems de ſe cacher. Urraque demanda à ſon amant ce qu'il feroit à Dom Ramire s'il l'avoit entre les mains: Je lui ôterois la vie par des tourmens affreux, repartit avec vivacité Alboazar: Eh bien contentez-vous, lui dit-elle, en lui montrant l'endroit où le Roi étoit caché. Dom Ramire fut moins étonné de la trahiſon de ſa femme, qu'Alboazar de l'avoir en ſa puiſſance. D'abord il ſe laiſſa toucher par le diſcours du Roi & lui accorda la vie: mais Urraque voulut abſolument qu'on le fît mourir; & Alboazar qui ne cherchoit qu'à lui plaire y conſentit. Alors Dom Ramire demanda en grace qu'on lui permît de choiſir le genre de mort; aïant obtenu ce qu'il ſouhaittoit, il monta ſur le haut d'une tour, & là il ſonna d'un cor qu'il portoit ordinairement. Il étoit convenu avec ſes gens que lorſqu'ils l'entendroient ils viendroient à ſon ſecours; en effet à peine l'eurent-ils entendu, qu'ils vinrent enfoncer les portes du château, & délivrerent Dom Ramire, qui fit mourir Alboazar & jetter Urraque dans le Douro. Cette avanture, comme l'on voit aiſément, a tout l'air d'un Roman; car comment eſt-il poſſible que Dom Ramire eût été aſſez

imprudent pour s'exposer ainsi à un danger manifeste ; & pourquoi ne se servoit-il pas plûtôt de ses forces entieres pour reprendre sa femme, & punir Alboazar, au lieu d'aller en avanturier risquer sa vie & son honneur?

Dom Ramire fut marié à Therese Florentine fille de Dom Sanche Abarca Roi de Navarre, & il eut d'elle Sanche, Vermond, Ordogno & Elvire. Je ne trouve point qu'il eût une autre femme qui portât le nom d'Urraque, ce qui acheve de me persuader que l'avanture d'Alboazar est fausse, ou qu'elle s'est passée autrement ; car le même Historien qui me l'a fournie, dit qu'il eut des enfans de Zara, & qu'on les nomma Alboazar Ramires, & Donna Artida Ramires, laquelle épousa le frere de Nuñez Rasura premier Magistrat de Castille. Alboazar Ramires fut marié avec Helene Godinez, qui mit au monde Trastamire & Ervige, qu'on dit être les Chefs de plusieurs illustres familles du Portugal, comme des Acugnas, des Amaïas, des Pachecos, des Mellos, des Tavora, des Viegas, des Moniz, des Coëllos, des Ataïdes, des Alvarengas, & de plusieurs autres familles encore ; ce qui peut être vrai, pourvû que Dom Ramire ait joüi tout simplement de Zara, sans qu'on ajoûte à cette histoire des circonstances fausses. Ramire consacra à Dieu sa fille Geloire ou Elvire, & bâtit pour elle dans la ville de Leon un grand Monastere en l'honneur de S. Sauveur. Il bâtit encore quatre autres Monasteres, & à la fin de sa vie par les instantes prieres des Evêques & des Abbés, il reçut la Confession, c'est-à-dire, l'habit Monastique, & mourut regretté de ses peuples, après avoir regné dixhuit ans & près de trois mois. Il fut inhumé dans le célebre Monastere de Saint Sauveur avec Therese sa femme.

Son fils Ordogno troisiéme du nom lui succeda au Roïaume de Leon. Il étoit brave & prudent, guerrier & politique, & également propre à commander une armée & à gouverner des peuples. Il trouva le Roïaume tranquille, mais Don Sanche son frere le troubla bientôt par un parti considérable qu'il forma dans le Roïaume contre le Roi. Sanche pour faire réüssir ses projets, mit dans ses intérêts Dom Garcie Sanchez son oncle Roi de Navarre, & Dom Ferdinand Gonzalez Comte de Castille. Tous trois entrerent dans le Roïaume de Leon, & y firent des ravages affreux. Ordogno lassé de leur insolence dont il craignit les suites, prit les armes, joignit les rebelles, & les vainquit malgré le Roi de Navarre & le Comte de Castille, dont Ordogno répudia la fille qu'il avoit épousée ; il prit à sa place Donna Elvire, & eut de ce mariage Dom Vermond, qui dans la suite, après bien des révolutions & des troubles, monta enfin sur le thrône de son pere. 950.

Il châtia avec le même bonheur quelques peuples de la Galice qui avoient favorisé Dom Sanche dans sa rebellion. Ensuite il entra avec une puissante armée dans la Lusitanie, & poussa ses conquêtes jusqu'à Lisbonne, qui n'avoit point été attaquée depuis le regne d'Alfonse le chaste. Il pressa vivement le siege, donna plusieurs assauts, qui furent soûtenus avec vigueur : mais cette résistance fut vaine, il s'en rendit maître & l'abandonna au pillage. L'armée s'enrichit des dépoüilles des Maures, & le Roi emploïa celles qui lui étoient tombées en partage, à récompenser les Officiers qui l'avoient servi avec le plus de zele.

Les récompenses réveillent l'émulation; les Princes qui ne sçavent point l'entretenir ne méritent point de regner. L'émulation est, pour ainsi dire, la mere de tous les arts, elle les enfante, & les perfectionne ; sans elle tout languit dans un Etat : mais comme elle ne doit sa naissance qu'aux bienfaits du Prince qui gouverne, s'il n'a pas assez de lumieres pour en sentir le prix, tout tombe dans la langueur, tout perit, & tout est bientôt plongé dans la confusion.

La haine qu'Ordogno portoit à Ferdinand Gonzalez Comte de Castille, étoit des plus vives ; mais Ordogno n'ignoroit pas qu'un Prince devoit étouffer les haines particulieres, lorsqu'il s'agissoit du bien géneral de ses sujets. Affermi dans ce principe, il ne balança point à joindre ses armes à celles du Comte, pour punir l'orgueil d'Abderame Roi de Cordoüe qui regnoit depuis 912. Il envoïa donc un puissant secours au Comte de Castille qui battit les Maures à Sanistevan de Gormaz, & qui par cette glorieuse victoire mit à couvert ses frontieres, & procura quelque repos aux Chrétiens, que les Maures ne cessoient de harceler. Ordogno en ressentit une véritable joïe, & commença à former de nouveaux projets pour profiter de cette victoire. Mais la mort l'enleva au milieu de ses grands desseins, l'an 955, dans la ville de Zamora ; son corps fut inhumé avec celui de son pere dans le Monastere de Saint Sauveur. Là furent aussi inhumés les corps de ses deux femmes Urraque fille du Comte de Castille qu'il répudia, & Elvire dont on ne nomme point le pere. Il eut de la derniere Dom Vermond, & Donna Therese qui se fit Religieuse dans le Monastere de S. Julien. Quoique la couronne fut héréditaire en Espagne depuis longtems, on ne laissoit pas de la donner souvent à d'autres qu'aux enfans des Rois qui venoient de mourir ; il est vrai que cela ne se pratiquoit que lors que les enfans n'étoient pas en âge de regner : or comme Dom Vermond fils d'Ordogno III étoit dans le cas, Dom Sanche son oncle, surnommé le Gros, monta sur le thrône, mais il ne conserva que peu de tems la couronne. Ordogno IV du nom, surnommé le mauvais, fils d'Alfonse dit le Moine, le déthrôna par le moïen de Ferdinand Gonzalez Comte de Castille, toûjours prêt à fomenter quelque trouble, pourvû qu'il y trouvât son compte, comme il fit dans ce changement ; car Ordogno épousa Urraque sa fille, qu'Ordogno III avoit repudiée ; ainsi cette Princesse fut deux fois Reine.

Cependant Dom Sanche se refugia auprès du Roi de Navarre, & de-là il passa à Cordoüe pour s'y faire guerir d'une hydropisie, dont il étoit attaqué, par les sçavans Médecins Arabes qui étoient dans cette ville, & qui le guerirent en effet en très-peu de tems. Aussitôt il arma contre le Comte de Castille & son nouveau gendre qui fut vaincu & déthrôné. Alors le Comte de Castille l'abandonna & lui ôta sa fille ; & Ordogno mourut auprès de Cordoüe dans une extrême misere. Cette conduite du Comte ne satisfit pas Dom Sanche ; quelque tems après il l'attira à Leon, où il le fit arrêter, quoiqu'il eût épousé depuis peu Donna Sancha sœur de Dom Garcie Roi de Navarre, & tante de Dom Sanche. Aussitôt que Donna Sancha fut informée de la détention de son mari elle se rendit à Leon, où le Roi son neveu la reçut bien, & lui permit de visiter le Comte & de passer même une nuit avec lui. Elle profita de cette occasion

favorable pour le délivrer de sa prison. Pour cela elle lui fit prendre ses habits, & comme les femmes se couvroient alors la tête d'une large mante, le Comte passa au travers des gardes sous ce déguisement sans être reconnu. Il trouva à la porte de la prison un cheval tout prêt, monta dessus & escorté d'un petit nombre de domestiques il se sauva dans ses Etats. Le Roi ressentit d'abord quelque chagrin d'avoir été trompé par la Comtesse sa tante, mais à la fin il s'adoucit, la tira de prison, lui témoigna beaucoup de tendresse, loüa sa pieté & son courage, & la renvoïa au Comte son époux.

La Galice n'étoit jamais long-tems en paix ; les peuples mutins & remuans venoient de se révolter depuis peu. Dom Sanche les châtia & bannit une partie des chefs de la révolte dans la partie de la Lusitanie qui lui appartenoit ; il avoit donné le gouvernement de cette Province au Comte Gonçalez pour veiller aux démarches des exilés : au lieu de s'opposer à leurs cabales, le Comte se joignit à eux, prit les armes, & s'avança jusqu'aux bords du Douro. Le Roi marcha en personne pour punir ce rebelle, qui ne se sentant point assez fort, demanda pardon & l'obtint. Il ne profita de la bonté de son Prince que pour l'empoisonner ; le poison fut si subtil, qu'il en mourut trois jours après, malgré tous les remedes qu'on lui fit prendre. Le peuple accusa de ce crime les Seigneurs Lusitaniens, qui pour s'en justifier défierent tous le Comte Gonçalez. Dom Fruela Vermuis se battit contre lui, & le blessa mortellement dans Salas près de Porto. Ce Dom Fruela Vermuis est la tige de l'illustre Maison de Pereïra si féconde en Grands Hommes. Ses ancêtres remontoient jusqu'à Moniz Seigneur Romain descendu des anciens Goths d'Italie, qui avoit passé en Espagne sous Alfonse le chaste.

Dom Sanche, dont le corps fut inhumé à Leon, eut trois enfans de Donna Therese son épouse, qui furent Dom Ramire, Donna Urraque mariée au Comte Nepotien Diaz, & Donna Ermensenda. Dom Ramire III. son fils ainé monta sur le thrône ; mais comme il n'avoit que cinq ans, la Reine Therese & sa tante Elvire, Princesse pieuse & prudente qui s'étoit consacrée à Dieu, gouvernerent pour lui. Il eut la paix avec Alhaca fils d'Abderame qui étoit mort en 961 après un regne de cinquante ans. Il retira de ses mains le corps du Martir Pelage que son pere avoit vainement demandé, & le fit inhumer à Leon. Ferdinand Gonçalez Comte de Castille mourut vers ce tems-là ; & fut généralement regretté : en effet c'étoit un Prince accompli, qui avoit sauvé la Castille de l'oppression des Rois de Leon & de Cordoüe. Alhaca étant mort aussi sur ces entrefaites, Hissem son fils monta sur le thrône, quoiqu'il n'eût que dix ans quatre mois. On lui donna pour tuteur le fameux Alhagib surnommé Almanzor, c'est-à-dire, vainqueur. C'étoit l'ennemi mortel des Chrétiens.

La Galice étoit inquietée par les Normands. Ces Barbares y avoient abordé depuis peu & y faisoient de grands ravages. On envoïa contre eux le Comte Gonçales Sanche avec une armée composée de Galiciens & de Lusitaniens ; il les attaqua & les tailla en pieces. L'Histoire a absolument negligé de nous apprendre quel étoit ce Gonçales, qui delivra si heureusement la Galice. La ville de Conimbre étoit sous la puissance des

Rois de Leon. Les Habitans de ce territoire cultivoient paisiblement les campagnes, commerçoient avec les Maures, & vivoient ensemble, comme s'ils n'eussent fait qu'une même nation.

Cette paix fut enfin interrompüe. Alcorrexi Roi de Séville arma puissamment, & se jetta sur la Lusitanie. Les Gouverneurs des frontieres ne purent arrêter l'impetuosité de ses armes. Les Habitans abandonnerent les campagnes, & se retirerent sur les Montagnes, esperant de s'y mieux défendre. Les Infideles entrerent par la Vallée d'Arrouca, qu'ils ravagerent. Ensuite aïant traversé le Minho, ils vinrent camper aux environs de Compostelle qu'ils assiegerent dans les formes; mais la peste s'étant mise dans leur armée, ils furent obligez de se retirer, après avoir perdu une partie de leurs meilleurs Soldats.

Dom Ramire étoit sur le point de sortir de tutele, lorsque les Comtes de Galice, de Leon & de Castille, ennüïez de son foible Gouvernement, reconnurent pour Roi Vermond son cousin, fils du Roi Ordogno III. Le Roi s'opposa à cette rebellion, & combattit Vermond & ses partisans. Le combat aïant duré une journée entiere, les armées se séparerent à l'entrée de la nuit, & chacun prit le chemin de ses Etats sans être vainqueur ni vaincu. La bataille fut sanglante, & la fleur de la Cavalerie Espagnole y périt.

La ville de Conimbre demeura neutre durant cette guerre civile, & par là conserva sa tranquillité. Elle étoit gouvernée par quelques Seigneurs Lusitaniens, dont le principal étoit le Comte Dom Gonçalez Moniz, qui commandoit dans tout le Païs Catholique de la Lusitanie. Ce fut lui & sa femme Mama Donna qui firent don au Monastere de Lorvan de plusieurs Terres, Châteaux & Villes; Donation qui fut confirmée dans la même année 981. par Viliulfe, Evêque de Conimbre, Guila de Viseo, & Jacob de Lamego: ce qui est prouvé par une Chartre du Roi Ferdinand, qui conquit cette Ville dans la suite. 981.

S. Rudesinde, ou Rosende, étoit pour lors Evêque de Dume. Il étoit de la plus haute noblesse, fils de Guttiere Mendez, & petit fils d'Ermenegilde, parent du Roi Alfonse le grand. Sisenand parent de Rudesinde, occupoit le siege d'Iria, qui fut depuis transferé à Compostelle. Il negligeoit ses fonctions, ne s'adonnant qu'aux jeux, & qu'aux vanitez du siecle. Ses désordres le rendirent odieux, non-seulement à son Clergé & à son Peuple, mais même aux Grands. Dom Sanche le Gros, après l'avoir averti plusieurs fois, le mit enfin en prison, & du consentement du Clergé & du Peuple, lui substitua Rudesinde; c'est-à-dire, qu'il l'engagea à prendre soin de cette Eglise, car Rudesinde n'en fut jamais Evêque titulaire; & dans tous les actes qui restent de lui, il ne se nomme qu'Evêque de Dume. Rudesinde voïant les Normans d'un côté, & les Arabes de l'autre, qui ravageoient la Galice & la Lusitanie, leva des troupes, repoussa les Maures jusque sur leurs frontieres, & chassa les Normands. Dom Sanche étant mort Sisenand trouva le moïen de rompre ses fers, alla attaquer Rudesinde, & le força l'épée à la main de quitter Compostelle. Quelques tems après, sous le regne de Ramire, Sisenand fut tué par les Normans, qui étoient revenus ravager la Galice

ſous la conduite de leur Roi Gondrede. Quant à Rudeſinde, il ſe retira dans le Monaſtere de Celle-neuve, où l'on dit même qu'il renonça à ſa Dignité, prit l'habit monaſtique, & ſe ſoumit à l'obéïſſance de l'Abbé Franquilan, après la mort duquel il fut élû lui-même Abbé de ce Monaſtere, & en gouverna pluſieurs autres en Galice & en Luſitanie. Il mourut âgé de ſoixante & dix ans en 977. Segnorine ſa parente étoit Abbeſſe de Baſte, au Dioceſe de Brague. Elle vêcut en grande relation avec Rudeſinde, & mourut à l'âge de cinquante-huit ans

982. en 982.

La diſcorde qui regnoit parmi les Eſpagnols engagea Almanzor tuteur d'Hiſſem, Roi de Cordoüe, à rompre la tréve avec eux, & à entrer dans la Luſitanie à main armée. Dom Ramire étant mort ſur ces entrefaites, Vermond demeura ſeul maître du Roïaume, ce qui n'empêcha pas Almanzor de pourſuivre ſes deſſeins. Le Comte Vela ſe joignit à lui, & à l'exemple de Julien, il fut traître à ſa Patrie, pour vanger quelque mécontentement particulier qu'il avoit reçu du Roi. Les principales Places de la Luſitanie ſubirent le joug des Infideles. Conimbre ſuccomba après une longue réſiſtance. Porto ſe rendit ſans combattre, Brague ne ſe défendit preſque point, Britonio ſoutint tous les efforts des ennemis avec opiniâtreté; mais enfin elle fut priſe; Almanzor paſſa au fil de l'épée les Habitans, & renverſa la Ville de fond en comble, en ſorte qu'il n'en eſt reſté que le nom & le ſouvenir de ſa ſituation. Lamego & Viſeo éprouverent le même ſort dans la Province de Beira.

Les Infideles brûloient les Egliſes & maſſacroient les Prêtres, & ceux qui paroiſſoient les plus attachez à la Religion. L'Abbeſſe Colombe Oſorez fut égorgée avec toutes ſes Religieuſes. Comme Almanzor traverſoit la Sierra de Pera, une bande de Maures tomba ſur un autre Monaſtere, & enleva les Religieuſes. Les Chrétiens outrez de tant d'affronts s'aſſemblerent tumultueuſement, pourſuivirent les raviſſeurs & les tuerent preſque tous. Le lieu où cela arriva fut appellé la tüerie. Almanzor vangea bien la mort des ſiens : il continua ſes ravages dans la Luſitanie, & y répandit par tout l'effroi & l'épouvante.

Le Roi ſe mit enfin en campagne, mais Almanzor le battit près de Simancas, enſorte que Vermond, à l'exemple de Pelage, fut obligé de ſe retirer dans les Montagnes. Jamais les affaires des Chrétiens n'avoient été en ſi mauvais état depuis l'invaſion des Maures; vainement Dom Garcie Fernandez, Comte de Caſtille, & fils de Gonzales Fernandez, auſſi Comte de Caſtille, s'oppoſoit de toutes ſes forces à leurs conquêtes; rien n'en pouvoit ſuſpendre le cours. La Luſitanie depuis les bords du Douro juſqu'au Roïaume d'Algarve ſubit leur joug. Les Seigneurs Luſitaniens ſe refugierent preſque tous dans la Province d'entre le Douro & le Minho, qui avoit reſté ſous la domination de Vermond. Dans cette Province, qui n'a que dix-huit lieües de long ſur douze de large, ſe réfugierent alors preſque tous les Seigneurs, dont deſcendent aujourd'hui les plus illuſtres Familles de l'Eſpagne & de Portugal.

Cependant Vermond étoit un Prince peu eſtimable : au commencement de ſon regne il avoit ſçu couvrir ſes vices de l'apparence des vertus; mais cette contrainte ne dura pas long-

tems. Son naturel éclata, & on le vit bien-tôt se livrer à toute sorte de crimes. L'avarice & l'impudicité étoient ses deux passions dominantes. Ses Sujets & ses ennemis le regarderent avec mépris; & ceux qui pensoient judicieusement, ne doutoient pas que l'Espagne ne fût sur le penchant de sa rüine.

Almanzor qui venoit de se retirer chargé de gloire & de butin, reprit les armes à la sollicitation du Comte Vela, rentra dans les Etats de Vermond, força plusieurs Villes, & répandit la désolation depuis le Douro jusqu'à l'Elza. Là il rencontra Vermond avec quelques troupes Asturiennes, Galiciennes, & Lusitaniennes, qui contre toute sorte d'apparence, défirent le General Maure; mais celui-ci honteux de sa défaite arrêta ses troupes épouvantées, les ralia, les ramena au combat avec tant de succès, qu'il arracha la victoire aux Espagnols. La déroute fut generale, & Almanzor poursuivit les fuyards jusques aux portes de Leon, pour lors capitale de la Monarchie Espagnole. Sans Guillaume Gonzalez Lusitanien, qui avoit été Seigneur de Conimbre, elle alloit subir le joug des Maures. Ce grand homme arrêta leur premiere furie. Vermond lui confia le commandement de ses armées, tandis qu'il se reposoit à Oviedo. Almanzor & Abdelmelich continuerent leurs ravages dans les terres des Chrétiens. Le Comte Guillaume les repoussa à différentes reprises, & montra qu'il étoit digne de l'honneur que le Roi lui avoit fait; cependant il ne put empêcher que le General Maure ne se présentât une seconde fois devant la ville de Leon, & qu'il n'en fît le siege dans toutes les formes: mais il défendit la place avec tant de valeur & de courage, qu'Almanzor fut sur le point de se retirer plusieurs fois. Cependant le lâche Vermond étoit dans Oviedo, plongé dans la débauche, & voïoit tranquillement le malheur qui menaçoit la capitale de son Roïaume. En effet les Maures firent une breche considerable, & donnerent un assaut qui dura trois jours. Le Comte Guillaume, quoiqu'accablé de maladie, se faisoit porter par tout où le danger étoit le plus grand. Il donnoit ses ordres avec une admirable présence d'esprit; son courage r'assuroit les plus timides. Les Infideles furent repoussez plusieurs fois, & obligez de se retirer dans leur camp, après avoir perdu beaucoup de monde.

Après s'être reposez pendant quelques jours, ils recommencerent leurs attaques, battirent la place, & firent une breche plus large que la premiere. Aussi-tôt les Maures se presenterent à l'assaut avec plus de furie que jamais. On combattit avec valeur & opiniâtreté de part & d'autre. La crainte de tomber entre les mains des Infidèles ranimoit le courage des Chrétiens. Le nombre décida en faveur des Maures qui forcerent enfin la Ville; elle fut pillée, saccagée, & plongée dans la derniere désolation. Le Comte Guillaume se défendit jusqu'à la derniere extremité, & fut enseveli sous les ruines de la Ville. Celle d'Astorga éprouva peu de jours après un sort semblable, & Almanzor après ces deux conquêtes reprit le chemin de Cordoüe couvert de gloire, & chargé de butin.

Almanzor ne pouvoit demeurer oisif. Aussi-tôt que le Printems fut revenu, il se remit en campagne, & renouvella toutes ses fureurs. Il entra

tra dans la Lusitanie, qui étoit toujours le but de ses ravages. Après qu'il l'eut désolée une seconde fois, il traversa cette Province, pénetra dans la Galice, assiegea Compostelle, s'en rendit maître, mit le feu à la Ville, en rasa les murailles, & envoia les Habitans à Cordoüe pour servir d'esclaves.

L'orgueilleux Almanzor après ces grands succès, ne menaçoit pas moins que de subjuguer toute l'Espagne : mais le ciel en eut pitié, une maladie cruelle se mit dans l'armée du Vainqueur, qui fut obligé de la diviser en plusieurs corps pour regagner Cordoüe. Vermond informé par ses espions de l'état déplorable où l'armée ennemie étoit réduite, se réveilla, la poursuivit, & la tailla en pieces. Parmi ceux qui se distinguerent dans cette occasion, on compte Dom Fruela Vermuis, le vainqueur du Comte Gonçalez. Non content d'avoir détruit les Maures que la maladie avoit mis hors d'état de se défendre, il chercha Almanzor lui-même, qui conduisoit la plus saine partie de l'armée à travers Las Sierras d'Alvergaria & Mañoua. Il le surprit dans cet endroit, l'attaqua, & lui tua sa meilleure Cavalerie. Almanzor se retira sur une colline, qu'on appelle encore aujourd'hui Tête d'Almanzor. De là il prit le chemin de Conimbre ; Fruela l'attaqua une seconde fois dans une Vallée près de la riviere de Cambra, & lui enleva tout le butin qu'il avoit fait, & tua un si grand nombre de Maures, que la Vallée en fut surnommée la Vallée des os.

Enfin Vermond sortit tout à fait de son assoupissement; il s'unit à Garcie le Trembleur Roi de Navarre, & à Garcie Fernandés Comte de Castille, avec lesquels il battit les Infideles dans la Campagne d'Alcantañazor à quatre lieuës d'Osma. La victoire fut si complette de la part des Chrétiens, qu'Almanzor en mourut de regret l'an 999. Il avoit gouverné avec une autorité absoluë le Roïaume de Cordoüe pendant 25 ans, sous un Roi uniquement occupé de ses plaisirs au milieu d'une troupe de femmes & d'Eunuques. Mahomet Alhagib, ou Almanzor, étoit véritablement un grand homme, sage, hardi, vaillant, d'un génie vaste, élevé, entreprenant, infatigable, d'une diligence merveilleuse, attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de son maître. Son fils Abdelmelich, qui prit après lui le gouvernement de l'Etat, aimoit autant la paix & le repos que son pere avoit aimé la guerre & les affaires; cependant il prit les armes, pour venger la mort de son pere, & remporta d'abord quelque avantage sur les Chrétiens : mais Dom Garcie Fernandés Comte de Castille le défit entiérement, & lui ôta l'envie de rentrer dans les terres des Chrétiens. Le Roi de Leon qui regnoit seul depuis l'an 982, mourut sur la fin de l'année 999 dans une petite ville nommée Beritio. Il fut inhumé à Villebonne dans la Galice, & Alfonse son fils le fit transporter long-tems après à Leon dans l'Eglise de S. Isidore, où ses deux femmes Velasquita & Elvire furent aussi inhumées. Il répudia Velasquita dont il eut cependant une fille nommée Christine : d'Elvire naquit Alfonse V. qui lui succeda, & Donna Therese qui épousa Abdalla Roi de Tolede, & depuis se fit Religieuse dans le Monastere de S. Pelage à Oviedo. Vermond, outre ces enfans, eut trois bâtards, un garçon & deux filles, de deux maîtresses qu'il avoit aimées dans sa jeunesse: on prétend même qu'elles étoient sœurs.

L'infante Christine fille aînée du premier lit de Dom Vermond, épousa Dom Ordogno surnommé l'aveugle, Prince du sang Roïal, d'où descendent les Comtes de Carrion, & d'où sont sortis plusieurs Grands Hommes & dans la paix & dans la guerre.

En 981 on prétend qu'il aborda dans la Lusitanie une flote de Gascons, qui entrerent dans l'embouchure du Douro, & aborderent dans l'endroit où l'on voïoit encore les ruines du château de Gaïe d'un côté, & de l'autre la ville de Porto. Ces Gascons étoient commandés par Moniz Viegas homme illustre par sa naissance, par son mérite, & ses grandes richesses. On croit que Moniz étoit lui-même Gascon: mais Faria, dans son Europe Portugaise, soûtient qu'il étoit Portugais, & qu'il avoit quitté sa patrie pour aller chercher du secours contre les Maures qui l'opprimoient. Les Gascons s'engagerent à le servir; ils s'embarquerent sous sa conduite, rétablirent la ville de Porto, qui depuis devint la Capitale du païs, auquel elle donna son nom comme on le verra bientôt. Ces Avanturiers conquirent sur les Maures les environs de Porto, qu'ils partagerent entre ceux qui avoient rendu le plus de services. De ces Conquerans descendent les Viegas, les Fonseca & les Cardosses. Dom Moniz avoit deux freres, Sisenand & Nonengue. Sisenand fut Evêque de Porto, ce qui ne l'empêcha pas de suivre son frere dans toutes les guerres qu'il eut à soûtenir. Moniz laissa deux fils, Dom Egas & Dom Garcie; celui-ci s'acquit une grande réputation dans les armes, & fut tué dans une bataille. Dom Egas épousa Donna Toda Hermigez Alboazar fille de Dom Ramire, & de cette Princesse Mauresse dont on a rapporté l'histoire, il en eut Hermigez Viegas, qui mit au monde Dom Moniz Hermigez marié à Donna Oroana, de qui naquit Dom Egas Moniz, le Favori & le Gouverneur d'Alfonse Henriqués premier Roi de Portugal.

Alfonse V. n'avoit que quatre ou cinq ans lorsqu'il parvint à la couronne par la mort de son pere Vermond. 999.
Dom Mendez Gonçalez & Donna Major son épouse eurent soin de son enfance; ils possedoient des biens considérables dans la Galice & dans la Lusitanie. Tandis que l'enfance d'Alfonse s'écouloit assez tranquillement, contre l'ordinaire des minorités, les Chrétiens de la Lusitanie réparoient les villes que les Maures avoient détruites dans les guerres précédentes, & les chassoient de celles qu'ils y possedoient encore. L'Infant Dom Alboazar Ramirez fils de Dom Ramire II. & de Zara, se mit à la tête de la Noblesse, & purgea d'Infideles toute la province d'entre le Douro & le Minho.

L'année suivante il fit tous ses efforts pour les chasser des Provinces 1000.
de Beira & de Tra-os-montes. Il leur fit abandonner plusieurs vallées, leur enleva Bragance & quelques autres places dans les montagnes voisines. On peut dire qu'il devint le restaurateur du Christianisme dans le Portugal. Ses deux fils Dom Trastamire & Dom Hermigez ou Hermiron Alboazar l'accompagnerent dans toutes ses expéditions; il les avoit eûs de Donna Helene Godinez fille de Dom Godino. Dom Trastamire l'aîné s'établit à Montemajor le vieux, d'où il harceloit sans cesse les Maures, sur lesquels il remporta plusieurs grandes victoires. Il fut marié avec Donna Commendola Gonzalez fille de Gonzalez

Nuñes, frere du Comte Ferdinand Gonzalez, qui lui donna pour enfans Dom Gonzalez Trastamire & Donna Orenda, qu'épousa Dom Pelage Guttiere, de qui descendent en ligne directe les Acugnas de Portugal & de Castille.

Dom Gonzalez Trastamire fut célebre par sa haute valeur; il enleva aux Maures les terres d'Amaïa entre le Douro & le Minho, d'où ses descendans prirent le nom d'Amaïa, nom si respecté parmi les Chrétiens & si abhorré parmi les Infideles. Dom Gonzalez fut marié à Donna Mencia Roïs fille du bisayeul de Rodrigue de Bivar, si connu sous le nom de Cid. Mencia Roïs mit au monde Dom Gonzalez Mendez d'Amaïa pere de Dom Suero & de Dom Gonzalez Mendez d'Amaïa. Les descendans de Suero se perpetuerent sans interruption dans le Portugal jusqu'au regne de Jean I, sous lequel Martin d'Amaïa se rendit fameux dans les guerres de Castille.

Dom Hermigez second fils de Ramirez Alboazar épousa Donna Dordia Osores fille de Dom Osorio Velleso Comte de Cabrera neveu du Roi Dom Ramire II. Ses enfans s'appellerent Dom Tendon & Dom Rosende, tous deux braves, vaillans & genereux; ils s'acquirent une haute réputation dans les armes: Dom Tendon fut tué dans un combat contre les Maures. Dom Rosende prit pour femme Donna Urraque Alonso, & de-là sont venus les Tevora; Ainsi les enfans de l'Infant Alboazar sont les chefs de quatre illustres familles de Portugal, les Acugna, les Tavora, les Amaya, & les Teyves.

Cependant il survint une querelle entre le Comte Dom Mendez Gonzalez tuteur du Roi Alphonse V, & le Comte Dom Fruela Vermuiz Portugais. Celui-ci fut contraint de prendre les armes pour se faire faire raison, & fut vainqueur. Ses ennemis jaloux de sa gloire le firent regarder au jeune Roi, comme un rebelle dont l'ambition étoit dangereuse. Sur ces entrefaites le Roi vit la fille de Mandez, en devint amoureux & l'épousa. Elle embrassa la querelle de son pere, & se servit du pouvoir de ses charmes auprès du Roi son époux pour perdre Fruela, qu'on maltraita si fort, qu'on le força à reprendre les armes pour se défendre. La ville d'Oviedo se revolta presque en même tems. Le Roi en fut si vivement piqué, qu'il marcha d'abord pour la châtier. Comme on donnoit l'assaut à la Ville, on apperçût les troupes de Fruela, & l'on courut en avertir Alfonse, afin qu'il abandonnât la breche, & qu'il vînt faire face au nouvel ennemi qui venoit l'attaquer. Le Roi, sans s'étonner de cette nouvelle, répondit avec une confiance admirable à ceux qui la lui avoient apprise: Poursuivez l'assaut, je connois Fruela, il est trop genereux pour attaquer ses ennemis par derriere. En effet Fruela étonné qu'on continuât l'attaque de la Ville, en comprit bientôt la raison. Sa colere se dissipa, & fit place à l'admiration; il s'avança en bon ordre vers la muraille de la Ville, se mêla avec les troupes du Roi, monta avec impetuosité sur la breche, & força la Ville dans un instant; mais il lui en coûta la vûë. Alfonse touché d'une action si genereuse, repara les maux qu'il avoit faits à Fruela pour complaire à la Reine, l'accabla de bienfaits, & versa même des larmes, tant il fut penetré de le voir aveugle pour lui avoir rendu service.

Vers ce tems-là le Comte Dom Garcie Fernandez fut tué entre Alcozer & Laugra. C'étoit un des plus grands & des plus braves Capitaines qu'eût produit depuis long-tems l'Espagne. Son fils Dom Sanche lui succeda, & fut proclamé Comte de Castille. Il appella à son secours les Rois de Leon & de Navarre, se mit à la tête d'une armée florissante, & ravagea les terres du Roi de Cordoüe pour vanger les terres de son pere. L'occasion étoit favorable. Plusieurs Princes Maures se disputoient la couronne de Cordoüe. Chacun des prétendans tâchoit d'attirer dans son parti le Comte Dom Sanche, & lui sous ce prétexte massacroit autant de Maures qu'il en tomboit entre ses mains. Le Comte Vela n'étoit plus. Ses enfans Dom Rodrigue, Dom Diegue, & Dom Inigo suivoient la Cour de Dom Sanche, & poursuivoient leur rétablissement dans leurs biens. Le Comte de Castille oubliant le crime de leur pere les traitoit favorablement, & choisit même Dom Rodrigue pour tenir sur les fonds Dom Garcie son fils aîné ; mais leur faveur ne dura pas long-tems, ils se montrerent bientôt aussi méchans qu'avoit été leur pere.

Tandis que le trouble regnoit dans le Roïaume de Cordoüe ; les Chrétiens de Leon, de Castille & de Portugal, voïoient de jour en jour leurs affaires prendre une meilleure face. Ceux qui avoient abandonné Conimbre & son territoire du tems du celebre Almanzor, y revenoient chaque jour pour rentrer dans leurs biens, que les Maures leur rendoient de bon gré pour des sommes modiques. Il reste une Chartre de 1012. où l'on voit qu'un Maure vendit la ville de Botam au Monastere de Lorvan, pour une jument pleine. Depuis 1012. jusqu'à 1020. il ne s'est rien passé dans le Portugal de considerable, du moins qui nous soit connu.

Ce fut l'an 1020. que le Roi Alfonse releva les murs de Leon ; & les privileges qu'il accorda à cette Ville, firent qu'elle fut bientôt repeuplée. L'an 1026. Rodrigue, surnommé le Cid, naquit dans la ville de Bivar, près de Burgos. Il étoit petit-fils d'une Lusitanienne nommée Donna Elo, fille de Gonzalez Trastamire, qui fut mariée à Nuñes Lainez, pere de Lain Nuñez, qui mit au monde Dom Diegue Lain, pere de Rodrigue, lequel eut l'honneur d'être fait Chevalier par le Roi Ferdinand dans la ville de Conimbre. Le Roi dit un jour en parlant de Rodrigue de Bivar, & de Rodrigue Froyas Portugais : On peut trouver des Rois qui possedent des Etats plus vastes que les miens, mais je suis le seul au monde qui soit servi par deux Rodrigues. 1020.

Les Chrétiens triomphoient de toutes parts. Le Roi Alfonse après avoir conquis quelques nouvelles Places dans la Province de Beira, assiega Viseo, dont les Habitans se défendirent avec opiniâtreté. Un jour Alfonse allant reconnoître la place, s'approcha de trop près, & reçut un coup de fleche dont il mourut. Ce funeste accident arriva l'an 1028. L'armée en fut désolée, on leva le siege, & les Evêques qui l'avoient suivi dans cette guerre accompagnerent son corps jusqu'à Leon, où on l'inhuma avec les cérémonies ordinaires. Il fut tué à l'âge de trente-deux ans, dont il avoit regné vingt-sept ou vingt-huit : il eut d'Elvire Mendez Dom Vermond & Donna Sancha, & laissa aussi un bâtard, lequel fut Seigneur de Gijon. De son tems Pelage fut Evêque de

Conimbre, & Armentarius de Dume.

1028. Dom Vermond III. monta ſur le thrône de ſon pere, quoique très jeune. Il paſſa les premieres années de ſon regne à réparer les Egliſes, & en des actions de pieté, ce qui fit eſperer qu'on retrouveroit en lui Alfonſe ſon pere. Auſſitôt qu'il fut en état d'être marié, il épouſa Donna Ximene, ou Thereſe, fille cadette de Dom Sanche, Comte de Caſtille, ſœur du jeune Dom Garcie Fernandez, & de Donna Elvire que ſon pere avoit mariée de ſon vivant avec Dom Sanche Roi de Navarre. Donna Ximene accoucha d'un jeune Prince qu'on appella Alfonſe, mais qui ne vêcut que peu de jours. Alors Dom Vermond voulut que le jeune Comte de Caſtille ſon beau-frere épousât l'Infante Donna Sanche ſa ſœur. Impatient de joindre ſa future épouſe, il partit de Burgos avec un train nombreux, & un équipage magnifique, accompagné du Roi de Navarre ſon beau-frere, & des Princes Dom Garcie, & Dom Ferdinand. Comme on n'alloit pas aſſez vîte, le Comte prit les devants & ſe rendit à Leon avec une petite ſuite. Les perfides enfans de Vela formerent le déteſtable deſſein d'aſſaſſiner le jeune Comte. Ils le communiquerent à quelques bandits auſſi méchans qu'eux, qu'ils engagerent à les ſoûtenir dans l'exécution de cet horrible crime. Pour mieux cacher leur démarche ils vinrent avec la Nobleſſe de Leon lui baiſer la main, & lui demander pardon de leurs fautes paſſées, que le jeune Comte leur promit d'oublier entierement. Un jour ce Prince étant ſorti du Palais pour aller entendre la Meſſe, il fut tout d'un coup enveloppé à la porte de l'Egliſe par les trois freres & par leurs ſatellites, & Dom Rodrigue l'aîné des trois qui l'avoit tenu ſur les fonds de baptême, lui porta le premier coup de poignard ; auſſitôt les deux autres ſe jetterent ſur ce Prince, le percerent de mille coups, & le laiſſerent mort & baigné dans ſon ſang à la porte de l'Egliſe.

La nouvelle de cet horrible aſſaſſinat fut bientôt portée au Palais. L'Infante Donna Sanche devenüe veuve avant que d'être mariée, en apprenant la cruelle mort du Comte de Caſtille, tomba évanoüie entre les bras de ſes Femmes ; revenüe à elle, elle voulut voir le corps de Dom Garcie ; elle ſe jette ſur ce corps, l'embraſſe tendrement, verſe un torrent de larmes, & pouſſe des cris douloureux qui attendrirent tous ceux qui y étoient preſents. On eut toutes les peines du monde à l'arracher du lieu où étoit le corps du Comte, qu'on mit d'abord dans l'Egliſe de Saint Jean, & qui fut depuis tranſporté dans le Monaſtere d'Hoña. On dit qu'immédiatement après qu'il fut aſſaſſiné, la Princeſſe Donna Sanche courut dans l'endroit où il venoit de perir ſi miſerablement, lorſque les perfides Velas y étoient encore, & qu'ayant entendu les noms odieux de traîtres, de ſcelerats, que leur donnoit Donna Sanche, un d'eux s'approcha d'elle, & lui donna un ſoufflet ; après quoi ils prirent la fuite. Mais ils ne porterent pas loin l'impunité de leur crime, le Roi de Navarre les pourſuivit, les aſſiega dans le Château de Monçon où ils s'étoient enfermez, & s'empara de ces trois traîtres qu'on condamna eux & leurs complices à être brûlez vifs ; tous leurs parens furent déclarés infâmes par une Sentence qu'on publia contre eux, & le nom de Vela devint en exécration à toute l'Eſpagne.

La mort du jeune Comte de Castille fit changer la face des affaires. Sa Comté passa à Dom Sanche, Roi de Navarre comme époux d'Elvire, sœur aînée du défunt. Ce grand héritage augmenta si considérablement la puissance du Navarrois, que Dom Vermond en conçût quelque jalousie. Ils rompirent même ensemble à cause des limites de Castille & de Leon; mais comme Dom Vermond aimoit la tranquillité, il chercha à faire la paix, qui se conclut en faveur du mariage de Dom Ferdinand, second fils du Navarrois, avec Donna Sanche, veuve du Comte Dom Garcie, sœur unique de Vermond; & par cette alliance toute division fut éteinte.

Cependant dès que Dom Sanche fut mort, Dom Vermond prit les armes pour reprendre sur Dom Ferdinand son fils, & premier Roi de Castille, quelques terres que le grand Dom Sanche lui avoient enlevées. Dom Ferdinand appella à son secours son frere Dom Garcie, Roi de Navarre, & tous deux combattirent le Roi de Leon dans la plaine de Tamaron, sur les bords de la riviere de Carion. Le combat fut sanglant & opiniâtre de part & d'autre. Dom Vermond y perdit la vie, & les Leonois cederent la victoire aux Castillans & aux Navarrois. Dom Ferdinand accourut aussi-tôt à Leon, l'assiega, s'en rendit maître en peu de jours, & comme époux de Donna Sanche, sœur unique de Vermond, il se fit proclamer Roi de Leon, de Galice, & de la partie de la Lusitanie qui étoit sous la puissance de Vermond. Par-là la Castille & le Roïaume de Leon passerent dans la Maison de Navarre.

Sous le regne de Vermond les petits-fils de l'Infant Dom Alboazar Ramirez, Dom Tendon & Dom Rosende, dont nous avons déja parlé, purgerent de Maures le territoire situé à l'endroit où la riviere de Tavora se jette dans le Douro. Ces deux braves Guerriers se firent par les armes une réputation digne d'une éternelle mémoire. Celle de Dom Tendon toucha le cœur d'Adinge, fille d'Aliboacen, Roi de Lamego, dont la beauté & les perfections de l'ame ravissoient d'admiration les Maures & les Chrétiens qui la connoissoient. Sa passion pour Dom Tendon devint si violente, qu'elle se déguisa en homme, abandonna ses Femmes & son Palais, pour aller trouver l'Abbé Gelase, qui vivoit dans un hermitage, auquel elle déclara le sujet qui l'amenoit. L'Abbé profita de l'occasion pour l'attirer à la Religion Chrétienne. Il n'eut pas beaucoup de peine à l'y faire consentir; l'espoir qu'il lui donna de lui faire épouser Dom Tendon, lui fit faire tout ce qu'il voulut; mais à peine fut-elle baptisée, qu'Aliboacen son pere informé du lieu de sa retraite, s'y rendit bien accompagné, s'empara de sa fille qu'il eut la barbarie de tuer de sa propre main. Dom Tendon aïant appris le sort malheureux de cette jeune Princesse, en ressentit une vive douleur, & redoubla ses efforts contre les Maures pour vanger sa mort, mais lui-même périt au passage d'une riviere qui depuis s'appella de son nom.

Dom Ferdinand maître de la Castille par sa mere, & du Roïaume de Leon par sa femme, se rendit digne de sa haute fortune. Son courage, sa pieté, sa magnificence, sa générosité, son amour pour la justice, l'assemblage enfin des vertus les plus éminentes, lui mériterent dans toute 1038.

l'Espagne le surnom de Grand. L'estime de son peuple alla même jusqu'à lui donner le titre d'Empereur ; la complaisance & la flaterie n'y avoient aucune part : Tout étoit grand en lui. C'étoit la religion, la justice, le bonheur de ses peuples, qui étoit l'objet de toutes ses actions & de toutes ses démarches.

Cependant comme la Castille & le Roïaume de Leon se ressentoient encore des troubles précedens, les Infideles crurent trouver une occasion favorable pour reprendre sur les Chrétiens les terres & les places qu'ils avoient perduës quelques années auparavant. Ils commencerent donc par attaquer les Chrétiens de la Lusitanie ; mais Ferdinand arrêta bientôt leurs progrès : à sa seule approche ils se retirerent épouvantés. Ferdinand mit à profit leur fraïeur, il pénétra dans leurs terres, par Merida & Badajox, qu'il pilla & ravagea, enleva Beja & Evora, fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main, emmena captifs une multitude d'Infideles, & assiegea enfin Viseo où commandoit Cid Alafun, qu'il pressa si vivement, que la place fut emportée malgré la vigoureuse résistance des Maures. La ville fut forcée & pillée ; on y trouva celui qui avoit tué d'un coup de fleche Dom Alfonse : Ferdinand vengea sa mort en faisant arracher les yeux à son meurtrier, & en lui faisant couper les mains & un pied : ensuite on fit servir son corps de but aux soldats pour les exercer à tirer de l'arc. Pour Alafun, le Roi qui n'aimoit pas moins la vertu qu'il haïssoit le crime, non seulement il lui conserva la vie, mais même le combla d'honneurs, & lui assigna des terres pour son entretien. Ce Maure s'occupa depuis à défricher quelques terres, & donna son nom à une montagne qu'on appelle encore Alafun. Lamego éprouva le même sort que Viseo. Zadan Aben Huim qui en étoit le Gouverneur, s'y défendit avec beaucoup d'opiniâtreté. Après ces conquêtes, le Roi traversa la Province entre le Douro & le Minho, & se rendit en Galice où il fut visiter le tombeau de Saint Jacques patron & protecteur de l'Espagne.

L'année d'ensuite 1039, Ferdinand voulant profiter de la fortune qui lui 1039.
étoit favorable, recommença la guerre, résolu de ne point poser les armes qu'il n'eût anéanti la puissance des Infideles, & qu'il ne les eût entiérement chassés de l'Espagne. Le projet étoit digne de son grand courage, mais d'une difficile exécution ; cependant il revint dans la Lusitanie, conquit une partie de la Province de Tra-os-montes, gagna tout le païs situé sur la riviere de Douro, qui se nommoit alors Estramadure, nom qui dans les siecles suivans est demeuré à cette partie de l'ancienne Lusitanie, qui est renfermée entre le Tage & la Guadiane ; & fit trembler tous les Maures établis dans le voisinage.

Tandis que Ferdinand étoit à Carion où il se reposoit des fatigues de la derniere campagne, deux Moines du Monastere de Lorvan vintent l'y trouver, pour lui representer que Conimbre étoit sans défense, & qu'il pourroit aisément s'en emparer. Le Roi se rendit à leur conseil, & sans attendre la venuë du Printems il reprit les armes au milieu de l'hiver de l'an 1040, & mit le siege devant Conimbre. Les Maures s'y défendirent avec valeur, mais ils furent contraints de capituler & de rendre la place à Ferdinand ; les fatigues qu'ils avoient soufferres pendant le siege,

le nombre prodigieux d'habitans qu'ils avoient perdus dans les sorties, la disette qui étoit dans la ville, tout les y força ; trop heureux encore que Ferdinand leur laissât la vie. Le siege dura sept mois & non sept ans, comme quelques-uns l'ont avancé. Le Roi fut sur le point de lever plusieurs fois le siege, mais les deux Moines de Lorvan l'en empêcherent toujours en lui fournissant les vivres nécessaires pour son armée ; ils les avoient eux-mêmes ramassés dans leur Monastere, sans que les Maures, au milieu desquels ils vivoient, en eussent eû le moindre soupçon.

Le Cid si renommé dans l'Espagne se trouva à ce siege ; Dom Ferdinand l'arma Chevalier de sa propre main après la prise de la place, pour récompenser les actions éclatantes de valeur qu'il avoit faites pendant le siege. Dom Froyas, le Cid Portugais, se distingua aussi à ce siege, & eût part aux faveurs du Roi comme le Cid Espagnol. Sisenand vieux Capitaine & renommé par sa valeur, par sa pieté & par sa naissance, obtint le gouvernement de Conimbre. Comme il avoit été au service de Benabet Roi de Seville, il connoissoit à fond les intérêts des Maures & leur maniere de combattre. Il mit à profit cet avantage, fit une guerre continuelle aux Infideles qui environnoient Conimbre, & rendit tributaire du Roi, Abudad Seigneur de Leiria, homme riche, puissant, & d'un grand courage, qui n'avoit point cessé pendant le siege de Conimbre de harceler l'armée Chrétienne ; mais autant qu'il avoit favorisé les intérêts des Maures, autant il fut attaché à Ferdinand depuis que Sisenand l'eut vaincu.

Quelques années après la prise de Conimbre, les vassaux les plus riches de Benalfagi Seigneur de l'Estramadure, qui appartient aujourd'hui au Portugal, releverent les murailles de Montemajor le vieux pour l'opposer à Conimbre, qu'ils ne cessoient pas d'allarmer par leurs incursions. Dom Ferdinand envoïa quelques troupes sous la conduite du Cid Dom Rodrigue Ruy Diaz de Bivar pour arrêter leurs courses ; mais le Cid & son armée penserent perir de famine : les Maures enlevoient tous les convois, les fourages manquoient, & les maladies achevoient de jetter la consternation parmi les troupes ; cependant le Cid s'opiniâtra à poursuivre son entreprise, rien n'étoit capable d'abattre son grand courage, & Montemajor fut pris enfin, ses murailles détruites, & ses habitans soumis sous la puissance du Roi de Castille.

Il se tint vers ce tems-là plusieurs Conciles en Espagne ; entr'autres un à Compostelle l'an 1056, dans lequel Cresçonius Evêque de cette même ville présida : Severe Evêque de Dume s'y trouva avec d'autres Evêques Lusitaniens. On fit dans ce Concile plusieurs reglemens, & l'on réforma quelques abus qui s'étoient depuis quelque tems glissés dans la pratique de la Religion. Le désordre où vivoit le Clergé, son ignorance & sa cupidité étoient une source intarissable de superstitions, qui deshonoroient l'Eglise & avilissoient la Religion.

Ferdinand étoit vieux, & son Roïaume étoit épuisé. Les Rois qui veulent augmenter leurs Etats, rendent toujours leurs peuples indigens & malheureux. Ferdinand en fit la triste expérience ; cependant il ne laissa pas que de faire bâtir un grand nombre d'Eglises ; entr'autres il jetta les fondemens de l'Eglise de S. Isidore, de Nôtre-Dame de Regla, rétablit

blit le Monastere de Sahagun, où ce grand Prince avoit coutume de se retirer souvent pour vaquer plus tranquillement aux pratiques les plus austeres de la Religion; il se trouvoit presque toujours au Chœur, même la nuit avec les Religieux, assistoit à l'Office divin, chantoit avec eux, & ne se nourrissoit que de ce qu'on servoit ordinairement sur leur table. La Reine Donna Sanche n'avoit ni moins de pieté ni moins de vertu que lui. Dom Ferdinand l'avoit épousée en 1034 & en avoit eû cinq enfans, qu'on appelloit Dom Sanche, Dom Alfonse, Dom Garcie, Donna Urraque, & Donna Elvire; il veilla avec un soin extrême à leur éducation; il leur donna des Maîtres habiles, sages & vertueux, & capables de leur former & le cœur & l'esprit. Il ne négligea pas non plus l'éducation des deux Princesses, il eut la même attention pour elles que pour les Princes ses fils. Donna Elvire épousa le Comte de Cabra. Un Historien Portugais prétend que Dom Ferdinand fut marié deux fois; la premiere à Donna Sanche, & la seconde à la fille d'un Seigneur Savoïard, dont il eut Dom Ferdinand qui fut Cardinal, & Donna Monine, de qui la fille Gontrode Moniz épousa le Comte Gomez. La fille de celui-ci appellée Donna Sanche, devint la femme du Comte de Celanova, & le fils Dom Egaz Gomez, Chef de l'illustre famille de Sousas. Mariana ne fait aucune mention du second mariage de Dom Ferdinand, ni des enfans qui en provinrent; mais Faria parle positivement de ce second mariage & des enfans qui en naquirent.

1065. Ferdinand mourut à l'âge de soixante ans, il en avoit regné vingt-neuf ou trente; il fut enterré dans l'Eglise de S. Isidore, de même que Donna Sanche son épouse. Ce Prince partagea dans son testament tous ses Etats entre ses trois enfans. Dom Sanche qui étoit l'aîné eut pour lui le Roïaume de Castille en commençant depuis la riviere d'Ebre jusqu'à Pisuerga; le Roi y avoit réüni tout ce qu'il avoit enlevé aux Navarrois depuis la mort du Roi Dom Garcie son frere. Le Roïaume de Leon échut à Dom Alfonse avec le territoire de Campos, & cette partie des Asturies que traverse la riviere de Deva qui passe par Oviedo, avec quelques villes de Galice. Dom Garcie le plus jeune des trois, eut le Roïaume de Leon & la partie de la Lusitanie que son pere avoit conquise sur les Maures. Ces trois Princes porterent le nom de Roi. Ferdinand laissa à l'Infante Donna Urraque la ville de Zamora pour son appanage, & celle de Toro à l'Infante Donna Elvire. On donna à ces villes le nom d'Infantado, mot usité alors pour marquer l'appanage des Infans puînés des Rois. Le Roi de Castille avant de rendre le dernier soupir les fit venir auprès de lui, & les fit jurer d'entretenir entr'eux la paix & la concorde, & de ne rien changer aux dispositions qu'il venoit de faire: tous les trois le jurerent; mais à peine leur pere eut fermé les yeux qu'ils oublierent leur serment, & ne songerent qu'à se faire la guerre. Dom Sanche surtout comme l'aîné, prétendoit que le Roi son pere n'avoit pû partager ainsi son Roïaume sans exercer à son égard une grande injustice. Dom Garcie se plaignoit de ce qu'on avoit donné les villes de Zamora & de Toro à ses sœurs. Alfonse ne pouvoit s'assurer de demeurer paisible, parce que Dom Sanche regardoit le Roïaume d'Alfonse comme un heritage qu'on lui avoit enlevé,

& qui lui appartenoit de droit.

Dom Garcie le dernier de tous, & le plus mal partagé, commença le premier à troubler la paix. Il prit les armes contre ses sœurs. Dom Sanche de son côté arma aussi, non pour s'opposer aux injustes prétentions de son frere comme il l'auroit dû, mais pour le dépoüiller lui-même. Cependant avant d'en venir à cette extrêmité il assembla son conseil, & y proposa ses desseins. Le Cid aussi juste qu'il étoit brave, fit tous ses efforts pour l'en détourner, le menaçant de la colere du Ciel, s'il violoit le serment qu'il avoit fait à son pere ; mais tout ce qu'il lui dit fut inutile : alors le Cid lui conseilla de s'unir au Roi de Leon, afin qu'il lui donnât passage par ses terres pour aller dans la Lusitanie. Dom Sanche qui craignoit d'avoir ses deux freres ensemble sur les bras, prit ce parti ; il eut donc une conference avec Alfonse dans le Monastere de Sahagun. Alfonse refusa d'abord d'entrer dans ses vûës ; son refus ne rebuta pas Dom Sanche ; il revint à la charge, & lui persuada enfin de faire ensemble la conquête de la Galice & de la Lusitanie, qu'ils partageroient ensuite.

Dom Garcie informé de cette ligue, s'en plaignit hautement ; cependant il méritoit cette punition pour avoir le premier troublé l'union ; son embarras étoit extrême. Les Galiciens & les Lusitaniens ne lui étoient point affectionnez : comme il les avoit maltraitez, ils regardoient avec indiférence ses interêts. Telle étoit sa situation, tandis que ses freres aimez & chéris de leurs Peuples se préparoient avec ardeur à faire une invasion dans ses Etats. Les Lusitaniens crurent néanmoins leur honneur interressé à défendre leur Roi, & dès ce moment ils travaillerent à trouver un expedient pour détourner l'orage qui le menaçoit.

Ils commencerent par envoïer à Dom Garcie, Dom Rodrigue Froïas, illustre par sa naissance, par son rang, par sa prudence, par son crédit & sa valeur. On dit qu'il parla ainsi au jeune Roi Dom Garcie. « Seigneur » votre pere & vos fideles Sujets » vous ont souvent entretenu de ce « que je vais vous dire. La gloire & » le bonheur d'un Etat consistent dans » l'intelligence qui regne entre les » Rois & leurs Sujets. Lorsqu'ils sont » unis, l'abondance regne, le com- » merce fleurit, les Voisins sont pa- » cifiques, & les Peuples heureux. » La désunion au contraire fait dis- » paroître tous ses avantages. Le Prin- » ce se défie de ses Sujets : il les » maltraite & les accable. Les Su- » jets se défient de leur Prince, le » haïssent, & négligent tout ce qui » pourroit contribuer à sa grandeur. » Tout languit dans l'Etat. Le Com- » merce, l'Agriculture, les Arts n'y » font aucuns progrès : les Peuples » découragez n'osent rien entrepren- » dre ; ils demeurent dans une oisi- » veté stupide ; leurs ennemis en pro- » fitent, ils leur enlevent leurs biens, » ils les jettent dans l'esclavage, sans » qu'ils leur opposent la moindre » résistance, parce qu'il leur est in- » différent d'être opprimés par leurs » Princes ou par leurs ennemis. Ain- » si loin d'entretenir la mésintelli- » gence qui regne aujourd'hui en- » tre vous & nous, faites-la cesser » promptement, vous nous verrez » aussi-tôt courir aux armes pour dis- » siper vos ennemis, nous estimant » trop heureux de sacrifier nos vies » & nos biens pour nous conserver » un Prince qui nous aime. Voilà » ce que les principaux de l'Etat

» m'ont chargé de vous dire. Profi-
» tez-en, il en est encore tems. Si
» vous aimez votre conservation, hâ-
» tez-vous de suivre ce conseil qui
» est l'effet de notre zele. » Dom Garcie l'écouta froidement, & dès qu'il eût fini son discours, lui tourna le dos sans lui rien répondre. Froïas en se retirant dit : Que notre Roi se perde, nous avons fait notre devoir.

Rien n'est plus honteux aux Princes, ni plus funeste à leurs Peuples, que de remettre le soin du Gouvernement entre les mains d'un seul homme. Il abuse presque toujours de l'autorité qu'il a en main. Fier de son crédit il maltraite également les Grands & le Peuple, & sous prétexte de soûtenir l'autorité roïale, il l'affoiblit en effet, & la rend odieuse. Dom Garcie, Prince timide, lâche, sans vertu & sans génie, incapable des affaires, & qui n'avoit ni le cœur assez grand, ni l'esprit assez fort pour gouverner par lui-même, se déchargeoit de tout le poids des affaires sur un de ses Favoris, aussi peu éclairé qu'il l'étoit lui-même. Dom Froïas le rencontra un jour en entrant dans le Palais; il l'arrêta, & lui reprocha sa conduite. Le Ministre lui aïant répondu insolemment, Froïas le tua, & par cette action délivra l'Etat de son oppresseur. Sa mort fit peu d'impression sur son Maître : l'approche de l'armée de Dom Sanche, Prince actif & vigilant, brave & généreux l'occupoit trop pour songer à la perte de son Favori. Cependant Froïas craignant son ressentiment, abandonna la Cour. Mais Dom Garcie loin de songer à le punir, lui ordonna d'y revenir. Dom Froïas étoit en Navarre avec ses parens & ses amis, & un grand nombre de ses Vassaux, résolu de passer avec eux en France; mais aussi-tôt qu'il sçût que son Roi le rappelloit, oubliant tout, il se rendit promptement à Conimbre où étoit la Cour. Cependant les Capitaines de Dom Sanche avoient commencé leurs hostilitez dans la Province de Beira & de Galice. Dom Garcie avoit auprès de lui Dom Rodrigue Froïas, le Cid Portugais, & Sanche Dom Rodrigue de Bivar, le Cid Espagnol. Tous deux étoient vaillans, & grands Capitaines, & tous deux pleins de zele pour leurs Rois, & d'amour pour la gloire.

Cependant les Comtes Dom Nuñes de Lara, & Dom Garcie de Cabra, s'avancerent avec quelques troupes jusqu'à Conimbre. Le Roi voulut marcher contre eux, mais Dom Froïas lui dit qu'un Roi ne devoit marcher que contre un Roi; qu'il suffisoit d'opposer aux deux Castillans lui & les Comtes ses freres, Dom Pedre, & Dom Vermuiz, qui s'acquitterent si bien de leur commission, que dans la Campagne appellée *Aqua* de *Maya*, ils défirent les Espagnols, prirent leurs étendarts, & leur tuerent six cens hommes avec le Comte Dom Fafes, & quelques autres Seigneurs. Cette victoire couta la vie à 200. Portugais, & Froïas y reçut plusieurs blessures.

Dom Garcie passa à Santarem à la tête de son armée. Dom Sanche pour se venger de la perte qu'il avoit faite, entra dans la Lusitanie avec une armée des plus nombreuses; mais les Places se défendirent bien : quelques Courtisans conseillerent à Dom Garcie de ne point risquer une bataille; mais Froïas qui étoit alors guéri de ses blessures, fut d'un avis contraire, & soûtint qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût sauver Dom Garcie, fondé sur ces trois raisons. Premierement, parce que

Dom Sanche aïant plus de troupes & étant plus puissant, pouvoit soûtenir plus long-tems la guerre ; secondement, parce qu'on ne pourroit jamais rassembler dans la Lusitanie des troupes aussi choisies ni aussi disposées à combattre que celles qu'on avoit pour lors ; & troisiémement parce que le soldat étoit persuadé qu'il soûtenoit la bonne cause : qu'il falloit donc profiter de cet heureux préjugé ; qu'il répondoit de la victoire pourvû qu'on imitât son exemple. En même tems il demanda au Roi le commandement de l'avant-garde avec les Comtes ses freres Dom Pedre & Dom Vermuiz, & les Comtes Dom Garcie son cousin & Dom Fernand Perez. La bataille fut livrée dans une campagne peu distante de Santarem. Les Portugais s'attacherent long-tems à gagner l'étendart Royal de Castille, que le Roi Dom Sanche défendoit lui-même combattant avec une valeur admirable. Dans le tems que Dom Egas Gomez de Sousa lui portoit un coup de lance, ce Prince eut son cheval tué sous lui, Dom Sanche combattit à pied jusqu'à l'arrivée de Froïas qui en le joignant lui cria de se rendre. Les Portugais dans ce même moment prirent son étendart, & les Espagnols épouvantés chercherent leur salut dans la fuite. D. Rodrigue Froïas étoit mortellement blessé, cependant il tint toujours son prisonnier, & envoïa avertir D. Garcie du sort de son frere, par D. Monine & D. Egas, le même qui avoit attaqué le Roi Sanche. Le Roi D. Garcie accourut dans l'endroit où étoit Froïas. D. Vermuiz l'aïant rencontré lui dit, Sire, vous êtes vainqueur, mais vous perdez mon frere : Quoi, repartit D. Garcie en l'embrassant les larmes aux yeux, D. Rodrigue meurt, je perds le plus solide appui de mon thrône ! En même tems il courut dans l'endroit où il étoit ; Dom Froïas lui remit son prisonnier entre les mains, après lui avoir demandé trois fois de suite s'il étoit content de lui ; ensuite il ajoûta : Cette victoire, Sire, vous la devez au zele des Grands de votre Etat, suivez leurs conseils, ils aiment la verité plus que la vie. En finissant ces mots il baisa la main du Roi, pencha sa tête sur son bouclier & rendit le dernier soupir. C'étoit un des plus intrépides & des plus fameux Capitaines de son tems, & sa vertu surpassoit sa valeur. Sa mort changea l'allegresse publique en tristesse ; toute l'armée & le Roi même verserent des larmes. Dom Garcie se mit cependant à poursuivre les fuyards, & donna à garder le Roi Dom Sanche à quelques Seigneurs Portugais qui le laisserent échapper. Aussitôt Dom Sanche fut rejoindre Dom Rodrigue de Bivar, qui ayant ralié les fuyards, les ramena à la charge, & arracha la victoire aux Portugais. Le combat devint plus sanglant qu'il n'avoit été ; Dom Pedre & Dom Vermuiz périrent dans cette seconde bataille. Dom Garcie lui-même fut fait prisonnier, & Dom Sanche sçut le garder mieux que Dom Garcie n'avoit sçu le garder lui-même. On le conduisit dans le château de Luna en Galice, où il demeura long tems prisonnier.

La victoire de Dom Sanche & la prison de Dom Garcie furent suivies de la conquête de toute la Lusitanie. Dom Sanche non content d'avoir envahi les Etats de son frere Dom Garcie, songea encore à s'emparer de ceux d'Alfonse Roi de Leon. Ils se firent une cruelle guerre. Enfin, après plusieurs combats, Alfonse fut vaincu & fait prisonnier comme Dom Garcie. Mariana prétend que Dom Alfonse

étoit déja dépoüillé de ses Etats, lorsque Dom Sanche déclara la guerre à Dom Garcie ; mais Faria assure positivement le contraire, & son opinion est plus vrai-semblable. Car il étoit plus naturel que le Roi de Castille commençât par attaquer le plus foible, d'autant plus que Dom Garcie avoit lui-même pris les armes contre ses sœurs, & que Dom Sanche pouvoit voiler son ambition en lui déclarant la guerre, du prétexte de les défendre, ce qu'il n'auroit pû faire contre le Roi Alfonse, qui d'ailleurs étoit puissant & gouvernoit bien son Roïaume.

Dom Sanche Maître des Etats de Dom Alfonse le força à se retirer dans le Monastere de Sahagun, & l'obligea à y prendre l'habit de Moine. Mais Alfonse trouva le moïen de s'échaper de ce Monastere, & de passer à Tolede, où le Roi Alimaon, ancien ami & allié de Ferdinand son pere, le reçût & le traita en Roi. Dom Sanche vit avec chagrin sa fuite : pour s'en consoler il voulut enlever à ses sœurs leurs domaines, & commença par assieger Zamora, où la Princesse Urraque s'étoit enfermée avec une bonne garnison. Alors Vellido d'Olfos, homme hardi & déterminé, ennemi de l'injustice, & plaignant le sort malheureux de ses compatriotes, sortit de la ville dans la résolution de tuer le Roi, & de délivrer sa patrie des miseres qu'elles souffroient depuis le siege. Il se rendit donc dans le Camp de Dom Sanche, lui dit qu'il venoit lui découvrir l'endroit de la muraille le plus foible, & par lequel il pourroit forcer Zamora. On croit facilement ce qu'on desire. Dom Sanche sans examiner la chose, ajoûta foi au discours de Vellido, & sortit avec lui de sa tente pour aller voir l'endroit dont Vellido lui avoit parlé. Dès qu'ils furent un peu éloignez du camp, Vellido lui porta un coup de lance, le perça de part en part, & le laissa mort sur la place.

Aussi-tôt que Vellido eut fait son coup, il prit la fuite du côté de la Ville. Les soldats de Dom Sanche qui avoient vû de loin fraper le Roi, le poursuivirent, mais inutilement. Vellido arriva aux portes de la Ville, qu'on lui ouvrit subitement, ce qui fit croire que les Habitans avoient trempé dans ce noir assassinat. Cependant les troupes de Leon de Galice & de Portugal qui servoient malgré elles dans l'armée de Dom Sanche, peu affligées de la mort du Roi, se débanderent & se retirerent dans leurs maisons. Les Castillans ordonnerent un détachement de l'armée pour transporter le corps de Dom Sanche dans le célebre Monastere de Hoña, où il fut inhumé sans beaucoup de pompe, tandis que le reste de l'armée continuoit le siege de Zamora dans le dessein de venger la mort du Roi, & de passer au fil de l'épée tous les Habitans. Dom Sanche étoit né en 1053. & fut tué en 1075. Il étoit beau & bien fait, vaillant, mais trop ambitieux & trop violent. Il avoit épousé Donna Blanche, fille de Dom Garcie Sanchez, Roi de Navarre son oncle. D'autres prétendent qu'il avoit épousé Alberte, Princesse du Sang Roïal de France ; mais rien n'est plus incertain que cette opinion.

Fin du quatriéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE CINQUIEME.

An de J. C. 1075.

PENDANT que tout cela se passoit devant Zamora, Alfonse voïoit couler tristement ses jours dans la Cour d'Alimaon. En vain le Roi Maure s'efforçoit de dissiper ses ennuis par une varieté inépuisable de plaisirs, rien n'étoit capable de surmonter la profonde tristesse qui devoroit en secret son ame. En effet il étoit bien humiliant pour lui de se voir dans la fleur de sa jeunesse, tomber du thrône pour devenir simple Courtisan d'un Roi étranger & infidele; qui pouvoit d'un moment à autre rendre sa condition plus honteuse, & plus déplorable. Il est vrai qu'il avoit sçû gagner son amitié & sa confiance, mais qui peut compter sur l'amitié des Princes, ils ne l'accordent ordinairement qu'au caprice ou à l'interêt. Les affections fondées sur le caprice s'évanoüissent presque aussi-tôt qu'elles se forment, & l'interêt l'emporte presque toujours sur l'honneur, la probité, la justice, & sur les promesses les plus solemnelles. Alfonse ne le sçavoit que trop, peut-

être même par sa propre experience, & c'est ce qui redoubloit ses inquietudes. Il avoit tout lieu de craindre qu'Alimaon ne se laissât gagner par le Roi de Castille, qu'il ne le livrât entre ses mains, ou qu'il ne le sacrifiât à son ambition en le faisant perir dans ses Etats. Cette crainte étoit d'autant plus raisonnable qu'il étoit informé sûrement que Dom Sanche son frere avoit des agens à la Cour de Tolede, qui poursuivoient vivement sa ruine. Il ne connoissoit pas assez la vertu d'Alimaon pour la croire à l'abri de la séduction.

Telle étoit la situation d'Alfonse, lorsque la mort mit un terme aux projets injustes du Roi de Castille, qui fut tué, comme on l'a deja dit, d'une maniere si funeste. L'Infante Urraque sa sœur, qui aimoit autant Alfonse, qu'elle haïssoit Dom Sanche; dépêcha sur le champ un Courrier à Tolede, pour avertir Alfonse de la mort du Roi leur frere. Avant que le courrier arrivât à la Cour d'Alimaon, ce Roi Maure avoit déja appris par ses espions, ce qui venoit de se passer devant Zamora, & cependant il le cacha à Alfonse, pour voir comment ce Prince en agiroit avec lui. Dom Pedre Ansulés qui l'avoit suivi dans sa retraite, en apprit d'abord quelque chose; ensuite il rencontra le Courrier de l'Infante qui acheva de l'instruire de tout. Ansulés courut promptement en avertir Alfonse, & lui conseilla de partir en secret de Tolede, & de se rendre en toute diligence à Zamora, parce qu'il étoit dangereux qu'Alimaon en apprenant la nouvelle fortune qui l'attendoit, ne le retînt prisonnier, & ne le renvoïât que sous de dures conditions. Cette nouvelle crainte embarrassa d'abord Alfonse, mais considerant combien il étoit redevable au Roi Maure, & combien il seroit offençant pour lui de quitter son Roïaume sans sa participation, il se détermina à lui faire part de la mort de Dom Sanche, & du dessein où il étoit de partir incessamment pour aller prendre possession de son Roïaume. Partez, lui répondit Alimaon, allez joüir de votre nouvelle fortune. Je sçavois avant vous le malheur de Dom Sanche; je vous l'ai caché, afin de voir si vous m'estimiez assez pour m'en parler vous-même, résolu si vous ne l'eussiez pas fait, de vous faire arrêter. Tout étoit disposé pour celà, mais je vois avec plaisir que votre estime répond à la mienne. Je suis trop récompensé de ce que je puis avoir fait pour vous. Partez donc, & souvenez-vous quelquefois d'un Roi qui vous aime véritablement. Souvenez-vous aussi du serment que vous avez fait de demeurer toujours mon ami & mon allié, aussi-bien que de mon fils Hissem. Dieu est le témoin de nos sermens mutuels; il punira celui qui les osera violer le premier.

Alfonse ne put retenir ses larmes. Penetré des bienfaits d'Alimaon, il lui promit d'en conserver une longue mémoire. Après quoi le Roi Maure lui fournit encore tout l'argent qui étoit nécessaire pour son voïage, & l'accompagna un espace considérable de chemin. Alfonse ne pouvoit cesser d'admirer la modération, la fidelité & la generosité du Maure. Dès qu'il fut rendu à Zamora, où l'Infante Urraque l'attendoit avec une extrême impatience, on dépêcha de tous côtez des Courriers pour avertir les Peuples de son arrivée dans la Castille. Ceux de Leon le proclamerent Roi dans l'instant; mais la Galice & le Portugal suspendirent

cette cérémonie, parce que Dom Garcie avoit trouvé le moïen de corrompre ses Gardes, & de s'échaper de la prison où le Roi Dom Sanche le retenoit depuis si longtems.

Dom Alfonse vit avec quelque inquietude l'évasion de Dom Garcie, à cause des guerres intestines qu'il pouvoit exciter dans le Roïaume. Mais sa crainte fut bientôt dissipée; il trouva le moïen d'attirer son frere auprès de lui, sous prétexte de quelque accommodement, & il le fit arrêter & enfermer dans un Château où il demeura tout le reste de sa vie. Cependant les Grands de Castille s'assemblerent, & résolurent de reconnoître pour leur Roi Dom Alfonse, pourvû qu'il affirmât par serment qu'il n'avoit aucune part au meurtre de Dom Sanche son frere. Alfonse le promit, & se rendit à Burgos, où personne n'osoit lui demander de tenir sa promesse. Le seul Cid dont la générosité & le courage ne pouvoient se démentir en aucune occasion, l'éxigea avant de prêter son serment de fidelité. Tout le monde vit avec admiration l'action perilleuse du Cid pour qui Alfonse conçût dès ce moment de la haine; mais cette haine ne servit qu'à donner un nouveau lustre à la gloire du Héros Espagnol.

Alfonse sixiéme du nom se vit par là maître de la Castille, du Roïaume de Leon, de celui de Galice, & de la Lusitanie, à l'exception de la partie qui étoit sous la puissance des Maures: il fut un des plus heureux Princes qui eût regné sur l'Espagne jusqu'alors. Il fit de grandes conquêtes, & enleva Tolede aux Maures après la mort d'Alimaon & de son fils Hissem. La prise de cette Ville qui arriva le
1085. 25. de Mai 1085. après avoir été sous la puissance des Maures trois cens soixante-huit ans, fut estimée si considérable, qu'Alfonse, à ce qu'on prétend, en prit le nom d'Empereur. Il transporta sa Cour aussi-tôt à Tolede, où il assembla les Prélats & les Nobles de son Roïaume, & le 18. Decembre on élût pour Archevêque de cette Ville le Moine Bernard, François, né en Agenois à la Salvetat. Alfonse voulant rétablir le Monastere de saint Fagon ou Sahagun, & le distinguer autant en Espagne que celui de Clugny l'étoit en France, envoïa demander à saint Hugues un sujet digne d'en être Abbé, & ce Saint lui envoïa Bernard, qui se fit tellement aimer, que peu après il fut élû d'une commune voix Archevêque de Tolede.

Le Roi étant allé vers Leon, le nouvel Archevêque, poussé par la Reine Constance, se saisit à main armée de la grande Mosquée, & y dressa des Autels; c'étoit contre la parole du Roi, qui avoit promis aux Maures de la leur conserver. Cette entreprise de la part de l'Archevêque & de la Reine Constance irrita tellement Alfonse, qu'il revint promptement à Tolede, dans la résolution de faire brûler Bernard & Constance. Les Maures informés de son dessein vinrent au devant du Roi avec leurs femmes & leurs enfans, & comme il crut qu'ils venoient se plaindre, il leur dit: Ce n'est pas à vous que l'injure s'adresse, c'est à moi, qui ne pourrai plus me vanter d'être fidele à mes promesses; il y va de mon honneur & de mon intérêt de vous satisfaire par une severe vengeance; les Maures se jetterent à ses genoux & le supplierent de les écouter. Ils dirent: Nous sçavons que l'Archevêque est le chef de votre Loi; si nous sommes cause de sa mort, les Chrétiens nous exter-

extermineront un jour, & si la Reine périt à cause de nous, nous serons toujours odieux à ses enfans qui s'en vengeront après votre regne ; c'est-pourquoi nous vous prions de leur pardonner, & nous vous quittons de votre serment. Le Roi leur accorda ce qu'ils demandoient, leur promettant de leur donner dans toutes les occasions de nouvelles marques de sa bonté : ensuite il poursuivit son chemin & se rendit à Tolede, où tout se passa tranquillement.

Le Pape Gregoire VII à la priere du Roi Alfonse avoit envoïé Richard Abbé de Saint Victor de Marseille en qualité de Legat, pour rétablir la discipline dans les Eglises d'Espagne, où elle avoit été si longtems interrompuë par la domination des Maures. Richard se conduisit mal dans sa Legation, & l'Archevêque Bernard alla à Rome en porter ses plaintes. Il trouva sur le Saint Siege Urbain II qui le reçut favorablement, lui donna le Pallium, ornement dont se servent les Métropolitains à l'Autel dans les cérémonies Ecclésiastiques, & l'établit Primat sur toute l'Espagne. La Bulle par laquelle Urbain accorde ce privilege à l'Archevêque de Tolede, est dattée du 15 d'Octobre 1088, & conçuë de maniere qu'on diroit qu'Urbain ne fait que rétablir de nouveau la Primatie de Tolede, comme ayant subsisté avant l'invasion des Sarasins ; ce qu'il croïoit sans doute, comme Gregoire VII, sur la fausse Décretale d'Anaclet, qui marquoit les Primats comme établis par toute l'Eglise dès son origine ; mais dans toute la suite de l'Histoire on n'a rien vû jusqu'ici de la Primatie de Tolede. Sous les Romains l'Espagne étoit divisée, comme nous l'avons dit, en plusieurs Provinces, dont les Métropoles étoient Tarragone, Carthagene, Seville, Merida & Brague. Tolede n'étoit que simple Evêché. Carthagene ayant été ruinée par les Sueves en 461, Tolede devenuë capitale des Rois Goths, prit aussi la dignité de Métropole, comme on le voit au second Concile de Tolede en 531 ; ce qui fut confirmé l'an 610, en déclarant que l'Evêque de Tolede étoit Primat de toute la Province Carthaginoise ; mais le titre de Primat ne signifie là que Métropolitain, puisqu'il ne s'étend que sur une Province. Au douziéme Concile de Tolede tenu en 681, on augmenta considérablement l'autorité de l'Archevêque, en lui donnant le pouvoir d'ordonner tous les Evêques d'Espagne ; mais il n'avoit jamais eu de jurisdiction sur les autres Archevêques, ni par conséquent de veritable Primatie ; aussi le Pape pour appuïer le droit de Bernard, le fit son Legat en Espagne à la place de Richard.

Urbain écrivit en même tems au Roi Alfonse une Lettre, où il lui marque ce qu'il a fait en faveur de l'Eglise de Tolede, en l'exhortant en même tems de remettre en liberté Dom Diegue Evêque de S. Jacque, qu'il avoit fait arrêter & déposer de sa dignité dans un Concile assemblé à Sainte Marie de Fuselles, par le Legat Richard Abbé de Saint Victor ; ce que cet Abbé ne pouvoit faire ayant été lui-même privé de sa Légation par le Pape Victor III. Alfonse fit sortir Dom Diegue de sa prison : mais au lieu de lui rendre son siege, on le donna d'abord à l'Abbé Pierre, & ensuite il passa à l'Abbé Dalmace de l'Ordre de Clugni.

On tint un Concile à Leon quelque tems après, à l'occasion des funérailles de Dom Garcie Roi de Ga-

lice, frere d'Alfonſe, qui venoit de mourir dans les priſons. Ce Concile ſe tint l'an 1091. Le Cardinal Rainier Legat y aſſiſta avec Bernard Archevêque de Tolede, & pluſieurs autres Evêques tant Eſpagnols que Luſitaniens. On y réſolut que les Offices Eccléſiaſtiques ſeroient célébrés en Eſpagne ſuivant la regle de Saint Iſidore. On y introduiſit auſſi l'Office de l'Egliſe Gallicane qui étoit le Romain, à la place du Moſarabe, qui étoit l'ancien Office d'Eſpagne. Du tems du Legat Richard il y eut une grande diſpute à Tolede à ce ſujet, trop ſinguliere pour la paſſer ſous ſilence. Le Roi Alfonſe à la perſuaſion de la Reine Conſtance, vouloit introduire l'Office Gallican, & le Legat l'appuïoit. Le Clergé, la Nobleſſe, & le peuple ne vouloient point de changement; enfin l'on convint de décider le different par un duel. Le Champion de l'Egliſe de Tolede qui étoit un Chevalier de la Maiſon de Matance, vainquit le Champion du Roi au grand contentement de tout le peuple; mais le Roi pouſſé par la Reine ne ſe rendit pas, & ſoûtint que le duel n'étoit pas un jugement légitime. On convint donc de tenter l'épreuve du feu, & après un jeûne & des prieres on alluma un grand feu où l'on mit les deux Livres. Le Livre de l'Office Gallican fut conſumé, & celui de l'Office de Tolede s'éleva au deſſus des flammes, & ne fut brûlé qu'un peu: mais le Roi ne voulut pas en avoir le démenti, & ordonna que l'Office Gallican ſeroit reçu par tout, menaçant de mort & de perte de leurs biens ceux qui reſiſteroient. Toutefois quelques Egliſes conſerverent l'ancien Office; celles de la Luſitanie ſe conformerent à celles d'Eſpagne pour complaire au Roi. L'Archevêque Bernard en revenant de Rome paſſa en France, où il choiſit des hommes ſçavans & vertueux, & de jeunes gens qu'il emmena en Eſpagne. Il tira de Moiſſac, Girauld, qu'il fit d'abord Chantre de Tolede, puis Archevêque de Bragué; Bourdin de Limouſin, d'Archidiacre de Tolede fut fait dans la ſuite Evêque de Conimbre par le même Bernard, à qui Raimond de la Salvetat, comme lui, ſucceda immédiatement dans le ſiege de Tolede.

Telle étoit la ſituation de l'Eſpagne quant aux affaires de la Religion; quant à celles qui regardoient le gouvernement politique, Alfonſe les conduiſoit avec autant de prudence que de bonheur. L'intérieur de ſes Etats étoit calme, & ſes ennemis le craignoient au dehors; toutefois il ne fut pas toujours également heureux. Il eſſuïa quelques traverſes, & l'amour qu'il eût pour Zaïde fille de Benabet Roi de Seville, en fut la cauſe. Comme les démarches qu'il fit pour complaire à cette Princeſſe qu'il avoit épouſée, penſerent changer la face des affaires de l'Eſpagne, & que cela regarde proprement l'hiſtoire de ce païs, je n'entrerai point dans un plus grand détail ſur cet événement, d'autant plus que nous voici arrivés à l'époque où la Luſitanie va faire un Royaume à part, où elle va avoir des Princes particuliers qui regneront ſur elle, ſans dépendre en aucune maniere des Rois d'Eſpagne, dont nous ne parlerons plus, qu'autant qu'ils auront quelque intérêt à démêler avec ceux du Portugal, iſſus ſans contredit de la plus noble & de la plus illuſtre Maiſon qui ſoit dans le monde, puiſqu'ils deſcendent de la Maiſon de France.

Avant d'aller plus loin, il faut ſçavoir qu'Alfonſe fut marié ſix fois.

Presque tous les Historiens se sont trompés dans l'ordre de ses mariages. Sa premiere femme fut Donna Inés, dont on ignore l'origine ; Alfonse l'épousa vers la fin de l'an 1076 ; elle mourut sans enfans. Après la mort de cette Princesse, le Roi d'Espagne prit pour femme Donna Constance fille de Robert Duc de Bourgogne, fils de Robert Roi de France, & de Constance d'Arles, sœur de Dom Raimond Comte de Saint Gilles, pere de Raimond Comte de Toulouse. Constance de Bourgogne fut mariée à Alfonse au commencement du mois de Mai 1080, & vêcut jusqu'à 1092. Elle mit au monde Donna Urraque, qu'Alfonse donna en mariage au Comte Raimond de Bourgogne fils de Guillaume, & petit-fils de Renaud & d'Alix fille de Richard Duc de Normandie. Alfonse dota Urraque du Roïaume de Galice, où elle fut résider avec son époux au mois de Mars l'an 1099. Raimond eut de la Princesse Urraque une fille nommée Sanche, & ensuite un fils, auquel on donna le nom d'Alfonse. Ce fut ce Prince qui aïant réüni dans sa personne plusieurs Roïaumes, prit le nom & la qualité d'Empereur. La troisiéme femme d'Alfonse s'appelloit Berte, que Mariana fait Italienne, de la Maison des Comtes de Toscane, & Faria, Françoise & fille de Philippe premier Roi de France ; leur mariage se fit en 1099. Mariana dit qu'elle mourut sans enfans ; Faria assure qu'elle laissa deux filles, Donna Sanche & Donna Elvire. Donna Sanche épousa le Comte Dom Rodrigue Gonzalez Giron ; & Donna Elvire épousa Roger premier Roi de Naples & de Sicile. Alfonse eut pour quatriéme femme Isabelle, que Mariana assure positivement être de la Maison de France, & Faria, fille d'un Empereur. Je ne sçai qui des deux a raison ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne trouve dans l'Histoire Généalogique de la Maison de France, aucune Princesse qui ait porté ce nom, ni qui ait pris alliance en Espagne ; ce qui forme un préjugé contre l'opinion de Mariana, lequel donne Isabelle pour mere à Donna Sanche femme du Comte Giron, & à Donna Elvire épouse de Roger Roi de Sicile. A Ysabelle succeda Donna Beatrix, Françoise aussi, qu'Alfonse épousa en cinquiémes nôces, de laquelle il n'eut point d'enfans. Enfin ce Prince épousa en sixiémes nôces Zaïde dont nous avons parlé, fille d'Almucamuz Benabet Roi de Seville, qui se fit baptiser, prit le nom de Marie, & mit au monde un Prince qu'on nomma Dom Sanche, qui vécut jusqu'à l'âge de douze ans, & mourut en 1100. ce qui ne sçauroit être, s'il est vrai que Zaïde ait été la derniere femme d'Alfonse ; car est-il possible que depuis 1099 qu'il épousa Berte, il ait perdu cette femme, il en ait épousé trois autres, & ait eu de la derniere de ces trois un Prince qui soit mort en 1100 âgé de douze ans ? Il est bien difficile de débroüiller la vérité de tous ces faits, & il est inutile de s'y arrêter plus longtems. Passons donc à Donna Ximene de Gusman, dont Alfonse fut éperduëment amoureux, & que quelques Ecrivains soûtiennent avoir été sa femme ; mais il n'est pas aisé de fixer le tems où ce Prince en fit son épouse après en avoir obtenu des faveurs comme d'une maîtresse.

Il n'est pas douteux qu'Alfonse ait épousé en 1076 Inez, & Donna Constance en 1080. On peut supposer qu'Inez mourut sur la fin de 1077, & qu'Alfonse fut marié à Ximene

dans l'année 1079, mais jusqu'à 1080 qu'il fut uni à Constance, il n'y a qu'un an. Comment Ximene a-t'elle pû donner dans un si court espace trois filles au Roi d'Espagne ? La chose est impossible, à moins qu'on ne suppose encore qu'elle accoucha de ces trois Princesses à la fois; événement remarquable qui n'eut pas échappé aux Historiens Espagnols ; cependant aucun n'en fait mention, d'où l'on peut sûrement conclure qu'il est faux. Mais, dit-on, le Pape Gregoire VII. fit une Bulle par laquelle il ordonnoit la séparation d'Alfonse d'avec Ximene de Gusman son épouse, à cause de la trop grande proximité qui se trouvoit entr'elle & la premiere femme d'Alfonse ; ce qui prouve qu'ils étoient mariés, puisque cette Bulle en fait une si expresse mention. Cette Bulle forme un grand préjugé sans doute ; mais pour qu'elle ait toute sa force, il la faut rejetter sur une autre époque que celle de 1080, parce que l'intervalle pour faire naître les trois filles que Ximene donna à Alfonse n'en seroit pas pour cela plus long, & qu'il ne seroit pas possible que le Roi eût épousé au commencement de la même année Constance ; car depuis le moment de la cassation jusqu'à celui où il épousa cette Princesse, il faut trouver un tems assez long pour faire ce mariage, & pour faire venir la Princesse en Espagne, choses qui se font ordinairement assez lentement. Mais la preuve certaine qu'Alfonse n'a pû épouser Ximene en 1079, c'est que le Comte Henri étoit déja marié à sa fille Therese en 1072. Cette Princesse avoit au moins douze ans, ainsi elle devoit être née en 1060, tems où Alfonse avoit vingt-cinq ans, étant né en 1035, d'où l'on peut conclure encore que Ximene n'étoit pour lors que sa maîtresse & non sa femme, puisque ce Prince ne fut marié pour la premiere fois qu'en 1076 à Inez.

Il se peut cependant qu'Alfonse lui fit une promesse de mariage verbale, pour l'engager à lui accorder ses faveurs, il se peut même que le Roi lui tint sa parole, & il y a apparence que cela est ainsi, puisque la Bulle qui ordonne leur séparation subsiste ; mais on ne sçauroit dire précisément dans quelle année, sans alterer les faits qui regardent ses autres mariages. A l'égard du Comte Henri qui épousa la Princesse Therese sa fille, il passa de France en Espagne avec Dom Remond Comte de Toulouse sous le regne du grand Ferdinand. Ils y furent attirés par la renommée du Cid. En 1072 Alfonse avoit donné sa fille Therese en mariage au Comte Henri pour le récompenser des services importans que ce Prince lui avoit rendus. Therese reçut en dot Porto & ses dépendances, dont Sanche & Alphonse avoient dépouillé leur frere Garcie. Il est vrai que ce ne fut pas d'abord après son mariage, car il est prouvé que depuis 1072 qu'elle épousa Henri, le Roi d'Espagne envoïa à Porto & dans le reste du Portugal des Gouverneurs jusqu'à l'an 1098 ; Henri en fut même du nombre. D'abord on lui confia le Gouvernement de Porto, & ce fut le Roi Dom Sanche qui le lui donna en considération du mariage qu'il venoit de faire avec Therese fille d'Alfonse son frere pour lors Roi de Leon, & vivant bien avec Dom Sanche ; cela arriva en 1072 la même année de son mariage avec Therese. En 1074 Alfonse étant devenu maître de tous les Etats de Ferdinand son pere, par la mort de son frere Dom Sanche, & par la prison de Dom Gar-

cie, il envoïa des Gouverneurs dans la Lusitanie, Dom Sisenand à Conimbre, Monine Hermiguez à Porto, Memmoniz à Arrouca, & en 1075, le Comte Henri avec sa femme à Conimbre, d'où il avoit rappellé Sisenand. Après que le Comte eût gouverné cette ville pendant quelques années, Sisenand vint le relever, & ce fut pour lors que celui-ci repara les murailles de Montemayor le vieux. En 1094 Dom Remond parent d'Henri, celui qui avoit épousé Urraque fille de Constance, vint en Portugal occuper le gouvernement de Conimbre. Il est à présumer que cela ne seroit point arrivé, si Henri avoit été pour lors maître absolu du Portugal. En effet il n'étoit que Gouverneur de Porto & cela pour la seconde fois. Ce fut dans cette année 1094, que sa femme Therese mit au monde Henriquez Alfonse dans la ville de Guimaraens. Alfonse beau-pere de Henri fut si charmé de la naissance de ce jeune Prince, qu'en cette considération il donna à Henri & à son épouse, Porto & tout ce qu'il possedoit dans la Lusitanie, sans les assujettir à aucune condition. Il est vraisemblable que ce fut pour lors qu'il donna aussi la Galice à Urraque sa fille, & à Remond son époux, afin qu'on ne dît point qu'il faisoit moins pour eux que pour Henri & Therese: car si Remond eut eû plûtôt la Galice, il n'est pas probable qu'il eût accepté un gouvernement dans la Lusitanie; d'ailleurs il paroît par les monumens de ce tems-là, qu'il ne commença à gouverner la Galice qu'en 1099. Pour le Comte de Toulouse qui avoit passé en Espagne avec Henri, & qui épousa la Princesse Elvire sœur de Therese; il reçut pour dot une grosse somme d'argent avec une grande quantité de pierreries, avec quoi il revint en France, où il possedoit de riches Provinces qu'il gouverna avec sagesse.

Presentement il nous faut montrer combien d'opinions on a eû sur la naissance du Comte Henri Chef de l'illustre Maison de Portugal. Il est étonnant qu'on ait ignoré pendant des siecles entiers, quels étoient les ancêtres d'un Prince aussi celebre que celui-là, qui avoit rendu des services si éclatans à l'Espagne, & qui avoit jetté les premiers fondemens d'un Roïaume dont les conquêtes ont pénetré jusqu'aux deux extrêmités du monde.

Les Evêques Dom Rodrigue Sanchez, Dom Alfonse de Carthagene & Marin de Sicile, ont crû qu'il étoit de la Maison de Lorraine; il seroit difficile de dire où ils avoient pris cette opinion. Edoüard Galvan a assuré dans ses recherches sur les Antiquités de Portugal, qu'il étoit fils d'un Roi de Hongrie, opinion que le celebre Camoens, l'Homere Portugais, a adoptée dans sa Luziade. Damien de Goës dit qu'il étoit fils de Guillaume, Baron de Joinville & Duc de Lorraine, frere des Ducs Godefroi & Baudouin Rois de Jerusalem, & d'Alix de Champagne. Diego de Valera & Antoine Benter le font naître à Constantinople, fondés sur un mot de l'Archevêque Rodrigue, qui dit qu'il étoit du païs Bizontin, en voulant parler de Bezançon Capitale du Duché de Bourgogne, en Latin *Bisontium*. Valera & Benter se sont imaginés que l'Archevêque Rodrigue avoit entendu par Bizontin, Bizance; & en consequence de cette méprise, ils ont conclu que le Comte Henri étoit natif de Constantinople. Volfange le fait naître à Limbourg, & Edouard Nuñez de Leon s'efforce de prouver

qu'il étoit petit-fils de Renaud, Comte de Bourgogne, & fils de Gui, Comte de Verneüil en Normandie. Loüis Galut, dans l'histoire de ce Comte, croit qu'il étoit frere de Dom Remond, époux de la Princesse Urraque, & fils de Guillaume, Comte de Bourgogne ; mais il ne donne aucune preuve pour la garantie de ce fait.

Toutes ces opinions ont été détruites par un Manuscrit trouvé dans l'Abbaïe de Fleury, & imprimé à Francfort par les soins du fameux Pierre Pitou. Ce Manuscrit, l'ouvrage d'un Moine de saint Benoît, contient l'histoire de tout ce qui s'est passé depuis 897. jusqu'à 1110. Il y parle de Robert, Roi de France, & de ses descendans, jusqu'à Philippe premier. On voit par ce Manuscrit, monument qu'on ne peut rejetter, que Robert, premier Duc de Bourgogne, frere puîné de Henri premier, Roi de France, tous deux fils du Roi Robert le saint, & petits-fils de Hugues Capet, eut de sa femme Hermengarde Henri son unique héritier. Henri mourut en 1067. avant son pere, laissant de Sibille sa femme, fille de Renaud, Comte de Bourgogne cinq enfans, qui furent Hugues, qui succeda à son ayeul, & mourut sans enfans ; Odon, qui prit la place de son frere ; Robert, qui fut Evêque de Langres, & disciple de saint Bruno, Fondateur de l'Ordre des Chartreux, notre Henri, & Renaud qui fut Abbé. Theodore Godefroi publia en 1624. cette généalogie, qu'il avoit tirée du Manuscrit dont nous avons parlé. Avant lui le Pere Jerôme Roman avoit avancé dans la vie de l'Infant Ferdinand, que le Comte Henri étoit de Besançon, & de la Famille Roïale de France. Antoine de Castille dans l'éloge de Jean troisiéme avoit dit à peu près la même chose ; cependant personne n'y avoit fait attention.

Godefroi, pour prouver que ce qu'il dit est vrai, ajoûte que Robert le sage, Roi de France, eut deux fils, Henri premier, Roi de France, & Robert premier, Duc de Bourgogne. De Henri descendent les Rois de France, quelques Empereurs de Constantinople, quelques Rois de Sicile, de Naples, de Hongrie, de Pologne & de Navarre, ainsi que plusieurs autres grands Princes, comme les Ducs de Bretagne, de Bourbon, & les quatre derniers Ducs de Bourgogne Maîtres des Païs-Bas. De Robert premier, Duc de Bourgogne, descendent non-seulement les Ducs de la premiere branche de ce nom, & les trois Dauphins de Vienne, mais encore les Rois de Portugal par le Comte Henri, quatriéme fils de Henri, fils aîné de Robert premier.

On voit donc par-là dans quelle erreur on étoit sur la naissance de ce Prince, & combien l'opinion de l'Archevêque de Tolede étoit peu vrai-semblable. Le voisinage de la France & de la Castille facilitoit entre ces deux Roïaumes une correspondance qui étoit plus difficile entre la Castille & Constantinople. Les Compagnons de Henri étoient tous François. Henri étoit Comte de Portugal en même tems que son frere Odon, qui mourut en 1102. l'étoit de Bourgogne. Le nom de Henri étoit familier en ce tems-là à la Maison de France. Six ou sept Princes l'ont porté dans l'espace de peu d'années. Henri de Bourgogne un des freres de Hugues Capet, Henri premier, Roi de France, Henri, pere du Comte de Portugal, Henri,

Religieux de l'Ordre de Cîteaux, & enfin notre Henri, lequel transmit les armes de Bourgogne au Portugal, preuve nouvelle qu'il étoit de cette Maison.

On voit clairement par tout ce qu'on vient de dire que la naissance de Henri n'est plus douteuse, & que la Maison de Portugal descend certainement de la Maison de France. Il l'a fallu établir par une longue généalogie, qu'on doit pardonner en faveur de la verité importante qui en résulte. Toutes les discussions de cette nature sont absolument nécessaires. Un Historien éxact ne sçauroit les suprimer à cause des grands événemens qui en dépendent souvent.

La dot qu'Alfonse VI. donna à sa fille Therese, se trouve encore dans l'ordre des choses qui demandent une discussion. Les Portugais disent qu'il lui donna la ville de Porto & ses dépendances, sans s'y réserver aucun droit de Vasselage. En effet il n'est pas possible, si Alfonse s'y fut réservé quelque droit, qu'on n'en trouvât quelque monument dans les archives de Leon & de Castille, où l'on a conservé si soigneusement la memoire de tout ce qui pouvoit être avantageux à la Monarchie Espagnole, & même la memoire de choses de bien moindre importance. Cet oubli de la part des Espagnols est bien favorable pour les Portugais. Il seroit concluant pour les Espagnols, si cela les regardoit : mais quand il seroit clair, ce qui n'est pas, que le Comte Henri eût païé un tribut au Roi Alfonse, devoit-il pour cela le païer à son successeur ; & quand il l'auroit païé à son successeur, Henriqués son fils devoit-il le faire? Non sans doute. Henri n'étoit point Roi, & son fils l'étoit : ceux qui l'avoient proclamé Roi, pouvoient en le proclamant, l'affranchir de tout vasselage, en rentrant dans les droits que la nature a accordés aux hommes, qui est la liberté. Quant au tribut qu'Henriqués s'imposa à l'égard de Rome, ce fut un tribut libre ; tribut de politique, peut-être même de religion, mais dont il pouvoit s'affranchir à sa volonté, comme l'ont fait ses descendans. Pour ce qui regarde la légitimité de Therese, c'est une question difficile à résoudre comme on vient de le voir. La Bulle de Gregoire VII. semble lever toutes les difficultez en faveur de Therese. Mais d'un autre côté le Manuscrit trouvé dans l'Abbaïe de Fleury, dit positivement qu'elle étoit illégitime. L'Auteur qui étoit, pour ainsi dire, contemporain, auroit-il osé avancer un fait de cette nature, s'il n'eût pas été vrai.

On n'est pas moins embarrassé pour sçavoir si Henri fit le voïage de la Terre-Sainte, après ou avant qu'il fut fait Comte de Portugal. Les uns disent qu'il le fit avec Godefroi, d'autres après, d'autres enfin assurent que ce ne fut ni avant ni après, ni avec lui, & peut-être ceux-là ont-ils raison ? Cependant Fernand Lopez, homme grave, sçavant, & d'une vaste capacité, & qui vivoit du tems de Jean premier, assure positivement dans l'Histoire qu'il a faite de Portugal depuis le Comte Henri, jusqu'à Alfonse IV. qu'Alfonse VI. Roi d'Espagne, beau-pere de Henri, le nomma General des Troupes qu'il envoïa à cette expedition, & que le Pape Urbain II. le désigna pour être un des douze Capitaines qui devoient commander toute l'armée. M. Fleury dans son Histoire Ecclésiastique fait mention des Princes qui furent à cette expedition, & ne parle point de Henri ; & peut-être qu'il

a eû raiſon. En effet Jeruſalem fut priſe par les Croiſez en 1092. & Alfonſe Henriqués fils de Henri nâquit en 1094. Il n'eſt pas poſſible que Henri ſe fut rendu en Eſpagne en 1093. pour faire un enfant préciſément en Juin 1094.

Quoiqu'il en ſoit,il eſt prouvé que Henri étoit de Bourgogne, qu'il étoit fils de Henri, fils de Robert premier, Duc de Bourgogne, & de Hermengarde, fille de Renaud, Comte de Bourgogne, & qu'il deſcendoit de Hugues Capet par ſon pere, & des Comtes de Bourgogne par les femmes. Au reſte ſi Henri étoit en Eſpagne dès le regne de Ferdinand, il faut croire qu'il y étoit paſſé pour chercher les occaſions de ſe ſignaler, à moins qu'il n'eût été envoïé en Caſtille pour quelque négotiation ſecrete, ce qui eſt difficile à croire, ſi l'on fait attention à ſa jeuneſſe. L'Auteur du Manuſcrit qui nous a fait connoître ſa naiſſance, dit ſeulement que Philippe premier Roi de France envoïa du ſecours aux Eſpagnols contre les Almoravides, qui après avoir fondé une nouvelle Monarchie en Affrique, étoient paſſez en Eſpagne pour en faire la conquête.

Philippe premier regnoit en 1060. & il ſe peut qu'il donna à Henri une partie du Commandement des troupes qu'il envoïa au-delà des Pyrenées. De 1060. juſqu'à 1073. que Henri obtint un Gouvernement en Portugal, il y a treize ans, tems ſuffiſant pour que Henri eut merité par ſes ſervices cette récompenſe. Le Gouvernement qu'il obtint pour lors étoit ſans doute celui d'entre le Douro & le Minho. Les autres n'étoient pas moins conſiderables, & ceux qui les occupoient, étoient d'une naiſſance illuſtre, & d'un mérite éclatant.

Après la mort de Ferdinand, Sanche l'aîné de ſes enfans enleva comme nous avons dit, à ſes freres, leurs Roïaumes. Henri n'abandonna jamais Alfonſe, il le ſuivit par tout, & partagea conſtamment ſa fortune. Lorſqu'Alfonſe fut maître à ſon tour de tous les Etats que ſon frere avoit poſſedés, il crut ne pouvoir faire aſſez pour récompenſer Henri. Dès qu'Inès premiere femme d'Alfonſe fut morte, ce Prince épouſa Conſtance tante de Henri, lequel fut peut-être l'auteur de ce mariage. Il eſt même certain qu'il paſſa en France pour l'aller chercher, & ce fut pour lors que Remond, Comte de Bourgogne, ſon parent, vint en Eſpagne.

Le mariage de Conſtance avec Alfonſe augmenta conſiderablement le crédit de Henri, qui n'en profita que pour faire éclater davantage ſon mérite. Alfonſe le choiſit pour être un des Juges du combat qui ſe paſſa entre les Infants de Carion, & Bermond, Antolin & Guſtio, à l'occaſion d'Elvire & de Donna Sol, filles du Cid. Cette avanture mérite qu'on la rapporte en entier. Dom Diegue, & Dom Ferdinand, appellez communément les Infants de Carion, riches & puiſſans, épouſerent par ordre d'Alfonſe Donna Elvire, & Donna Sol, filles du Cid. La cérémonie de ces deux mariages ſe fit à Valence, avec un appareil & une pompe digne d'un Roi. Les Infants étoient magnifiques & galants, mais peu braves, & peu guerriers. Ceux qui environnoient le Cid, nourris & élevez dans les armes, conçûrent bien-tôt du mépris pour eux. Les Infants au lieu de réparer leur honte, réſolurent de s'en venger d'une maniere cruelle. La cruauté eſt preſque toujours le caractere des ames lâches & timides. Suero

leur oncle, plus âgé, mais aussi imprudent & aussi lâche qu'eux, les confirma dans leur dessein. Pour l'exécuter ils demanderent la permission au Cid de retourner dans leurs Terres, & d'y amener leurs femmes. Le Cid y consentit avec regret. Ses filles ne se séparerent de leur genereux pere qu'en versant un torrent de larmes. Il sembloit qu'elles eussent un pressentiment secret du malheur qui les attendoit. Elles partirent cependant, & aussi-tôt qu'elles furent arrivées dans le païs de Berlenga, où il y avoit une grande forêt, les Infants, après avoir écarté ceux de leurs gens qui n'étoient point dans leur confidence, les dépoüillerent, les attacherent à des arbres, les foüetterent, & les laisserent comme mortes, noïées dans leur propre sang. Ordoño, Gentilhomme attaché au Cid, les trouva dans cet état pitoïable, & leur conserva la vie par le secours qu'il leur donna. L'injure étoit atroce, elle devint bien-tôt publique, & les Auteurs furent l'objet de la haine & de l'exécration de toute l'Espagne. Le Cid se rendit à la Cour, & demanda justice au Roi, qui nomma des Juges pour éxaminer cette affaire. Les Juges, dont Remond Comte de Bourgogne étoit du nombre, condamnerent les Infants à rendre au Cid tout ce qu'il leur avoit donné pour la dot de ses filles, & à se purger par les armes du crime dont on les accusoit. Le combat se donna à Carion même: les champions du Cid furent vainqueurs, & les Infants désarmez & blessez en presence de Henri Comte de Portugal qu'Alfonse y avoit envoïé à sa place. Les trois Gentilshommes qui avoient soûtenu les interêts du Cid furent couverts de gloire, & les Infants de honte & d'opprobre. A l'égard d'Elvire, & de Donna Sol, la premiere épousa peu de tems après Dom Ramire, fils de Dom Sanche Garcie Roi de Navarre, & la seconde l'Infant D. Pedre d'Arragon, fils de Dom Pedre, Roi d'Arragon. Ces alliances honorables acheverent d'effacer l'affront que ces Princesses avoient reçû de la part de leurs premiers époux.

Tandis qu'on étoit occupé à célebrer les nôces des filles du Cid, il arriva en Espagne des Ambassadeurs de la part du Roi de Perse, pour feliciter ce Heros de ses glorieuses conquêtes. Le Cid survêcut peu de tems à l'honneur singulier qu'il venoit de recevoir; il mourut à Valence, que les Maures assiegeoient, & son corps fut transporté à S. Pierre de Cardeña près de Burgos, où ses funérailles se firent avec beaucoup de solemnité. L'Espagne perdit le plus ferme appui de la Couronne en le perdant; toute sa vie n'avoit été qu'un tissu de victoires ou de belles actions; il étoit le rempart des Chrétiens, l'effroi des Maures, & l'objet du respect & de l'estime de tous ceux qui l'approchoient. Les Grands, de timides courtisans qu'ils sont auprès de leurs Princes, deviennent superbes tyrans du peuple, loin des yeux du Souverain. Le Cid au contraire doux & modeste parmi ses concitoyens, soûtenoit toute la grandeur de sa naissance auprès de son maître. Il ne s'abaissoit pas à de lâches complaisances; il respectoit ses Rois, mais il s'en faisoit considerer. La justice & l'honneur étoient toujours le principe de toutes ses démarches. Il méprisoit ces cabales odieuses, dont le but est de faire triompher le vice aux dépens de la vertu, d'élever aux dignités le flateur au préjudice de l'homme de mérite, & d'immoler à de honteux préjugés l'honneur, l'é-

quité & la Religion. Auſſi étoit-il adoré du peuple & reſpecté des Grands; on croit qu'il mourut l'an 1098. Les Hiſtoriens Eſpagnols racontent de ce Heros des choſes merveilleuſes. Alfonſe donna des marques d'une véritable douleur en apprenant ſa mort, & il honora ſes obſeques de ſa préſence; mais perſonne ne regretta ce grand homme plus ſincérement que le Comte Henri; émule de ſes vertus il le pleura, & ſes pleurs firent dignement l'éloge du Cid.

1100. Le Roi de Caſtille étoit extrêmement âgé; cependant il n'avoit rien perdu de ſa vigueur & de ſa fermeté. Il s'appliquoit toujours aux affaires de la guerre, & il harceloit ſans ceſſe les Maures par des courſes qu'il faiſoit dans l'Andalouſie. Joſeph Tephin qui avoit ſoumis preſque tous les Infideles de l'Eſpagne ſous ſa puiſſance, mourut en Afrique. Hali ſon ſucceſſeur, amoureux de la gloire & brûlant de venger ſes ſujets des affronts qu'ils recevoient tous les jours de la part du Roi de Caſtille, paſſa la mer avec une puiſſante armée, & entra dans le Roïaume de Tolede où il fit des ravages affreux. Hommes, femmes, enfans, tout étoit impitoyablement égorgé ſans diſtinction d'âge ou de condition; tout devenoit la proye des Barbares; on coupoit les moiſſons, on arrachoit les arbres, on raſoit les maiſons, & les villages étoient réduits en cendres.

Alfonſe voïoit ces ravages & ne pouvoit s'y oppoſer en perſonne, à cauſe de ſa vieilleſſe & des infirmités qui l'accompagnoient. Cependant il ordonna qu'on levât des troupes, il en compoſa une armée aſſez conſidérable, & comme il ſçavoit que la préſence du Prince redouble toujours la valeur du ſoldat, il voulut que D. Sanche ſon fils, quoiqu'il n'eût que douze ans, ſe mît à la tête de l'armée, avec ordre toutefois de regler ſa conduite ſur les avis de ſon Gouverneur le Comte Dom Garcie de Cabra, Seigneur ſage & vertueux, qui n'épargnoit ni ſoins ni peines pour rendre l'Infant digne de ſa naiſſance & de la haute fortune qui l'attendoit. Le Comte Henri le ſuivit auſſi dans cette guerre, il s'étoit trouvé à Tolede, lorſqu'on en faiſoit les préparatifs, & le Roi Alfonſe l'avoit engagé à faire la campagne avec ſon fils, pour l'aider de ſon bras & de ſes conſeils.

L'armée Chrétienne & celle des ennemis ſe rencontrerent aux environs d'Uclez. On combattit long-tems avec fureur, ſans que la victoire ſe déclarât pour aucun parti; mais un corps de Maures ayant rompu le bataillon où étoit Dom Sanche, ce jeune Prince fut tué malgré les efforts du Comte de Cabra & de Henri, qui voulurent au moins empêcher que ſon corps ne tombât entre les mains des Maures. Cabra fut tué dans ce moment, & ſa mort acheva de tout perdre.

Cette victoire enorgueillit Hali, qui ne reſpiroit que la guerre & les combats. Un Hiſtorien Portugais prétend que le Comte Henri le renverſa de ſon cheval dans une bataille, qu'il le fit priſonnier, & qu'il l'envoïa au Roi Alfonſe.

Lorſque ce Roi prit ſur les Infideles Liſbonne, Santarem & Sintra en 1093, Henri ne pût ſe ſignaler dans ces conquêtes, s'il eſt vrai qu'il fit le voïage de Jeruſalem. Ceux qui veulent abſolument qu'il fût à cette expédition, le font accompagner par un nommé Giralde homme illuſtre, depuis Archevêque de Brague. A ſon retour de la Terre Sainte, ils le font

passer par Constantinople, où il sçût dissimuler les sujets de plaintes qu'il avoit contre Alexis Commene Empereur, qui par une perfidie commune aux Grecs, & par une haine invetetée qu'il portoit aux Latins, trahit les Princes Chrétiens, qui s'étoient engagés à cette guerre sainte par une pieté plus louable qu'utile. Alexis Commene crut tout réparer à l'égard de Henri, en lui donnant quelques reliques de Saints, entr'autres le bras de S. Luc.

Henri faisoit ordinairement sa résidence à Guimaraens, depuis qu'il fut fait Comte de Portugal. C'étoit la ville la plus considérable de son Etat; il avoit toujours les armes à la main, ou pour se défendre ou pour attaquer; il rendit tributaire Hecha Martin Roi de Lamego. Cet Infidele à la tête d'une armée ravageoit depuis longtems les terres des Chrétiens. Le Comte accompagné d'Egas Moniz homme d'une grande réputation & qui fut depuis Gouverneur de Henriqués Alfonse, poursuivit le Maure qui se retiroit chargé de butin. Il le joignit dans une vallée auprès du Monastere d'Arrouca. Hecha Martin pour mettre à l'abri de toute insulte sa femme Axa Anzure, & pour conserver son butin, en cas que la fortune lui fût contraire, fit transporter le tout sur le haut d'une montagne appellée Sierra Secca, qui lui paroissoit inaccessible. L'armée Chrétienne campa sur les bords de la riviere Alarde. Là Henri délibera sur la maniere dont on attaqueroit les Maures. Egas lui demanda deux compagnies, & lui promit de gagner avec ces troupes pendant la nuit le haut de la montagne; qu'à la pointe du jour il attaqueroit ceux qui s'y étoient refugiés, & qu'il donneroit en même tems sur ceux qui étoient au bas de la montagne, lesquels étourdis par les cris & les plaintes de ceux qu'on égorgeroit sur le haut, n'opposeroient qu'une médiocre résistance. La chose fut exécutée & eut le succès qu'on avoit esperé. Les Maures épouvantés se laisserent tailler en pieces ou prirent la fuite. Hecha fut fait prisonnier avec sa femme. Henri les engagea à renoncer au Mahometisme & à se rendre Chrétiens, ce qu'ils firent. Alors il leur rendit Lamego, à condition qu'ils lui payeroient un tribut.

Les Maures se revolterent contre Hecha parce qu'il avoit changé de Religion; il s'enfuit à Guimaraens pour implorer la protection de Henri, qui le rétablit dans Lamego non sans répandre beaucoup de sang. Au retour de cette expédition, Henri ne pouvant se transporter partout, résolut de mettre des Gouverneurs dans les places les plus importantes de ses Etats, pour qu'ils veillassent à maintenir la sûreté publique, & à dissiper les factions & les cabales qui pouvoient s'y fomenter, & qui sont toujours dangereuses, quelque peu de succès qu'elles ayent. Il confia donc celles qui sont entre Balsaman & Barosa à Egas; celles de Leonil à Dom Garcie & à Dom Payo Rodriguez freres; & les autres à d'autres personnes de considération, qu'il récompensoit par ce moïen des services qu'elles lui avoient rendus, & qu'il s'attachoit encore davantage par cette confiance.

Henri répara le Monastere de Paço de Sousa. Quelques Auteurs prétendent que ce fut vers ce tems-là qu'il fit le voïage de la Terre Sainte avec Gui de Lusignan & quelques autres Princes du Nord; mais les preuves qu'ils en apportent, ne sont pas plus certaines, que celles qu'ont al-

legué ceux qui lui font faire ce voïage dans un autre tems.

Le Roi Alibahen Joseph assiegea Conimbre avec une armée nombreuse. Il la pressa vigoureusement pendant l'espace d'un mois, & il étoit sur le point de la réduire, lorsque Henri accourut pour la secourir. Après avoir demeuré quelques jours en présence l'un de l'autre, Henri attira le Roi Maure en rase campagne, & l'attaqua sans lui donner le tems de se reconnoître. On se mêla de part & d'autre, la victoire fut quelque tems en balance; & enfin elle se déclara pour les Chrétiens; les Maures furent mis en fuite. Les habitans de Sintra & leurs voisins se révolterent, prirent les armes, poursuivirent Henri, qui soûtint d'abord leurs efforts avec quelque peine, mais qu'il vainquit dans la suite & qu'il soumit.

Tandis que Henri faisoit trembler les Maures dans le Portugal, & qu'il jettoit les fondemens de cette Monarchie, le Roi d'Espagne inconsolable de la mort de Dom Sanche son fils, travailloit à la venger sur les Maures. Tout infirme & tout vieux qu'il étoit, il s'étoit mis à la tête de son armée, & s'étoit jetté dans l'Andalousie, qui alors éprouva tous les maux qu'entraîne après soi une guerre allumée par la vengeance. Quelque tems auparavant il avoit marié en secondes nôces Urraque sa fille, veuve de Dom Raimond Comte de Bourgogne, à Alfonse Roi d'Arragon. Il avoit fait ce mariage par le conseil de Bernard Archevêque de Tolede & des Evêques de Castille. Mais après la mort d'Alfonse VI. les Seigneurs Castillans & la Princesse elle-même soutinrent que son mariage avec le Roi d'Arragon étoit nul pour cause de parenté; car ils descendoient l'un & l'autre de Sanche le Grand, Roi de Navarre. On envoïa au Pape Pascal, qui commit Diegue Evêque de Compostelle pour prendre connoissance de l'affaire, lui ordonnant d'obliger la Princesse à se séparer, sous peine d'être excommuniée & de perdre sa puissance temporelle; on ne sçait pas ce qui fut jugé. Ce qu'il y a de certain, est qu'Urraque n'eût pas mieux demandé; car elle haïssoit Alfonse, & desiroit de regner seule pour vivre à sa fantaisie; mais son époux ne voulut jamais y consentir: au contraire il la fit enfermer dans un château pour la punir de ses débauches, s'empara de toute l'autorité, au préjudice du fils qu'Urraque avoit eû de Dom Raimond son premier mari, & qui devoit naturellement monter sur le thrône, & fit sentir son indignation à tous ceux qui favorisoient le parti de la Reine son épouse.

Au reste tout cela n'arriva qu'après la mort d'Alfonse VI. pere d'Urraque, qui finit ses jours à Tolede le Jeudi premier de Juillet 1109, Ere 1147. Il vêcut soixante & dix ans, & en regna trente six, selon quelques Historiens, & quarante trois selon d'autres. Alfonse malgré les prosperités éprouva les revers les plus fâcheux: mais toujours superieur à lui-même, il vit avec fermeté & d'un œil égal la bonne & la mauvaise fortune. Alfonse fut inhumé au Monastere de Sahagun. Les peuples verserent des larmes sinceres sur la mort d'un si bon Prince, qui avoit élevé la Nation Espagnole au plus haut degré de gloire où elle fut montée depuis la décadence des Goths.

Urraque sa fille lui succeda. Elle étoit en Arragon lorsqu'elle apprit la mort de son pere; elle se rendit en Castille; fiere, ambitieuse, esclave

de ſes plaiſirs, elle ſe comporta mal ; le Comte Gomez un des plus puiſſans Seigneurs de la Caſtille à la tête des Grands, excitoit la Reine qu'il aimoit, à faire rompre ſon mariage ; j'ai déja dit ce qui en arriva. Le Roi d'Arragon contre lequel Henri avoit pris d'abord les armes, punit quelques-uns des revoltés, fit enfermer Urraque, défit en bataille rangée le Comte Gomez ſon amant, & s'empara d'une partie de la Caſtille.

Cependant les Grands de ce Roïaume ne pouvant ſupporter le joug des Arragonnois s'unirent aux Galiciens, chez qui le jeune Alfonſe petit fils du feu Roi étoit élevé, pour le mettre ſur le thrône de Caſtille. La Reine Urraque qui s'étoit ſauvée de ſa priſon, y donna ſon conſentement, & le Roi d'Arragon après une aſſez longue & cruelle guerre, y conſentit lui-même. La paix fut conclüe entre les deux Nations, qui dès ce moment tournerent leurs armes contre les Infideles. Quant à Urraque on prétend qu'elle vécut encore longtems, & toujours d'une maniere indigne du rang qu'elle occupoit. Quelques Auteurs aſſurent qu'elle mourut en couche dans le Château de Saldagne, où elle s'étoit retirée.

Pendant les troubles de la Caſtille le Comte Henri malgré le poids des ans continuoit la guerre contre les Maures du Portugal. Il porta auſſi ſes armes dans la Galice, & dans le Roïaume de Leon. Il ſoûmit la ville de Tuy avec ſes dépendances. Cyro, Roi des Maures, profita de ſon éloignement pour aſſieger Santarem, dont il ſe rendit maître, après avoir défait les Habitans de Conimbre qui accouroient pour la ſecourir. Henri pour ſe dédommager de cette perte envahit pluſieurs Bourgs & Villages dans le Roïaume de Leon, dont il aſſiega la Capitale, qu'il preſſa ſi vivement, qu'Alfonſe Roi d'Arragon, qui prétendoit pour lors l'être auſſi de la Caſtille, conſentit à la lui livrer, s'il ne la ſecouroit dans l'eſpace de quatre mois, pendant lequel tems il ſuſpendroit les attaques. L'Hiſtoire ne dit point ce qui en arriva. Il y a apparence que la place fut ſecourüe. Cependant Henri avant de poſer les armes étendit ſa domination depuis Aſtorga juſqu'à Conimbre.

Les Eſpagnols reprirent ſur lui Aſtorga & ſes dépendances. Le Comte ſongea à les en chaſſer une ſeconde fois ; avant de marcher pour cette expedition, il appella Henriqués ſon fils auprès de lui pour l'inſtruire lui-même des maximes néceſſaires pour bien gouverner. Il lui recommanda ſur tout d'entretenir ſoigneuſement la pureté de la Religion dans ſes Etats, d'être genereux ſans faſte, & compatiſſant ſans foibleſſe pour ſes Sujets, de veiller à la conſervation des bonnes mœurs, & de ſervir le premier d'exemple à ceux qui l'approcheroient.

Peu de jours après il ſe mit en marche pour aſſieger Aſtorga qu'il attaqua dans les formes, mais durant le ſiege il tomba malade, & mourut. Quelques inſtans avant de rendre les derniers ſoûpirs, il recommanda à ſon fils, qui l'avoit ſuivi dans cette expedition, de continuer le ſiege ; mais Henriqués abandonna la place, & accompagna à Brague le corps du Comte ſon pere avec toute l'armée.

La ville de Brague, depuis qu'on l'avoit enlevée aux Maures, avoit été rétablie dans ſa dignité de Métropole. Le Comte Henri avoit obtenu cette grace de Dom Bernard Archevêque

de Tolede, revêtu de la qualité de Legat Apostolique. Il avoit obtenu en même tems le rétablissement des Evêchez des villes de Conimbre, de Viseo, de Lamego & de Porto, ausquelles le Comte nomma des Evêques, voulant leur rendre leur ancienne splendeur. Quatorze ans après la mort du Comte Henri, Calixte II. Pape & frere de Dom Raimond Comte de Bourgogne qui avoit épousé Donna Urraque, confirma à l'Eglise de Brague sa dignité de Métropole, par une Bulle conçuë dans ces termes.

» L'Eglise de Brague a été de tout » tems une illustre Metropole, qui a » joüi des plus beaux privileges, com» me on le peut prouver par les vesti» ges qui en restent encore. Dieu pour » châtier les pechez des Habitans de » cette Ville, a permis qu'elle soit » tombée entre les mains des Infide» les, qu'elle ait perdu toute sa di» gnité, & toute sa puissance. Mais » aïant été reconquise sur les Infide» les, & purgée de la corruption qui » lui avoit attiré ce juste châtiment, » le Pape Pascal de sainte mémoire, » notre Predecesseur, l'a rétablie dans » ses anciens droits & prééminences, » & lui a rendu les Provinces qui » en avoient été démembrées dans » ce tems malheureux. Voulant imi» ter ce saint Pontife, nous confir» mons par cette presente Bulle à » l'Eglise de Brague tous ses anciens » Privileges, avec les Terres, Parcs, » Fonds & Rentes que le Comte » Dom Henri, & la Comtesse The» rese son épouse ont bien voulu » donner à cette même Eglise. Nous » rendons à la même Metropole de » Brague la Province de Galice que » nous soumettons à sa Jurisdiction, » avec les autres Villes Episcopales, » qu'elle renferme avec les Villes » Episcopales d'Astorga, de Lugo, » de Tuy, de Mondoñedo, d'O» rense, de Porto, de Columbria, » de Viseo, de Lamego, d'Egita» nia, & de Britonia, & leurs dé» pendances qui ont eu jusqu'à pre» sent titre d'Evêché.

C'est ainsi que le Pape Calixte II. s'explique dans sa Bulle, où il ne fait aucune mention de la Primatie de Brague. Britonia & Egitania sont à present si ruinées, qu'à peine en reste-t'il quelques vieilles mazures, non plus que de Columbria; à moins que de vouloir soûtenir que Columbria est la même chose que Conimbre. Leurs Evêchez furent divisez entre Lugo & Mondenego; mais on ne voit pas en quel tems, ni comment, cette translation se fit, ni comment même ces deux Villes furent érigées en Evêchez.

Quoiqu'il en soit, on peut croire que ces deux sieges étoient compris dans les Etats du Comte Henri, dont la mort fit verser des larmes non-seulement aux Portugais ses Sujets, mais même aux Espagnols. En effet, jamais Prince ne mérita tant d'être regretté que lui. Il étoit brave, plein de Religion & d'humanité. Il fit bâtir des Eglises dans Brague, dans Porto, Conimbre, Lamego & Viseo. Sa magnificence & sa liberalité n'éclaterent pas moins dans les édifices publics qu'il fit faire, & dans les récompenses qu'il donna à ceux qui le servoient. Sa sagesse égaloit sa magnificence. Porto & Brague se ressentirent sur tout de sa generosité. Il augmenta considerablement Porto, & rendit sa premiere splendeur à Brague, qui avoit été presque détruite par les Maures qui l'avoient occupée près de deux cens ans.

Son esprit étoit vaste, & capable de

grandes choses ; il gagna dix-sept batailles contre les Maures ; il leur enleva plusieurs Villes, Bourgs & Villages, & gouverna d'une maniere à servir de modele aux Princes destinez à commander aux hommes. Il mourut à l'âge de soixante dix-sept ans, après avoir regné plus de vingt ans sur le Portugal à titre de Comte, dont il avoit été auparavant Gouverneur presqu'autant d'années. Il étoit grand & bien fait, avoit l'air respectable, le visage beau, le regard ferme & doux tout ensemble, les cheveux longs, les yeux bleux & grands. On le voit encore dans une ancienne peinture au naturel, tenant une épée à la main. Il fut inhumé dans l'Eglise Cathedrale de Brague.

Après sa mort Therese sa femme s'empara de toute l'autorité, à cause de la jeunesse de son fils. Elle se maria secretement avec Dom Ferdinand Paez de Trava, Comte de Trastamare, quoiqu'elle fût soupçonnée d'avoir eu un mauvais commerce avec Dom Bermude ou Bermond, frere de ce Comte. Ce mariage fut la source d'une guerre civile entre cette Princesse & l'Infant son fils, qui comme on le verra bientôt, la fit enfermer dans la forteresse de Lanoso, où elle mourut sur la fin de 1130. On l'inhuma dans le même endroit que le Comte Henri qui avoit eû d'elle Alfonse Henriqués, ainsi appellé de son pere & de son aïeul Alfonse VI. Roi d'Espagne ; il succeda aux Etats de son pere, porta d'abord comme lui le titre de Comte, puis celui de Prince ; & enfin celui de Roi. Henriqués avoit trois sœurs, & toutes trois étoient ses aînées. La premiere qui s'appelloit Urraque, fut mariée à Dom Bermond Paez de Trastamare, tige de l'illustre famille de Lima. La seconde appellée Donna Sanche, épousa Dom Ferdinand Nuñez, un des principaux Seigneurs de la Galice. Elles moururent sans posterité. Donna Therese, troisiéme fille de Henri eut pour époux Dom Sanche Nuñez, fils ou descendant du Comte Nuñez de Celonova. Ces Princesses naquirent à Guimaraens, & furent élevées à Villanueve. Outre ces enfans le Comte Henri avoit eû un bâtard appellé Dom Pedro Alfonse. Il fut le premier grand Maître de l'ordre d'Avis que son pere avoit institué. Il s'adonna dans sa jeunesse aux armes, & s'acquit une grande réputation à la prise de Santarem. Ensuite il passa en France, où il s'unit d'une étroite amitié avec saint Bernard Abbé de Clervaux. A son retour il s'enferma dans le celebre Monastere d'Alcobaçe où il mourut saintement. Le Comte Henri porta d'abord pour armes un écu blanc, comme faisoient alors tous ceux qui ne s'étoient point encore distinguez dans les armes, mais aussitôt qu'il se fut acquis de la réputation, il y mit une croix d'azur qui étoit la couleur de la Maison de France. Le Portugal, sous son Gouvernement, produisit un grand nombre d'hommes celebres par leur naissance, par leur valeur, & par leur pieté. Pascal II. occupoit le saint Siege lorsqu'il mourut. L'Ordre des Templiers fut institué ; & l'on tint divers Conciles, entre-autres un à Clermont, où l'on tâcha de réprimer la licence du Clergé parvenüe à son comble.

Alfonse, [He]nri, ou [He]nriqués I. [Ro]i de Por[tu]gal.

Comme la Lusitanie changea son nom en celui de Portugal du tems du Comte Henri, je crois qu'il est nécessaire avant d'aller plus loin, de parler du sujet qui donna lieu à ce changement. Mais pour suivre quelque ordre, nous allons aupara-

vant donner une deſcription un peu étenduë du Portugal, tel qu'il eſt aujourd'hui. Un Hiſtorien ne ſçauroit trop faire connoître les lieux, & les Peuples dont il parle. Nous avons vû l'état de l'ancienne Luſitanie, il faut voir preſentement l'état du Portugal. Quoique ce ne ſoit que le même Païs, il a eſſuié tant de révolutions qu'on pourroit s'y méprendre.

Le Portugal eſt ſitué ſur la Mer Océane, à l'extrémité de l'Eſpagne Méridionale, borné au Septentrion par la Riviere de Minho, & au Midi par le Roïaume d'Algarve qui dépend auſſi des Rois de Portugal. Il a plus de cent lieües de long, mais il eſt beaucoup moins large, n'aiant qu'environ trente-cinq lieües dans ſa plus grande largeur en tirant une ligne droite depuis Peniche qui eſt ſur le bord de la Mer, juſqu'à Salveterre, la derniere Ville du Roïaume, du côté de l'Eſpagne, puiſqu'elle touche preſque la frontiere du Roïaume de Leon.

Le Portugal contient beaucoup plus de terrain que n'en contenoit l'ancienne Luſitanie, comme la Luſitanie renfermoit autrefois pluſieurs Villes qui ſont ſéparées aujourd'hui du Portugal. Tout ce qui eſt entre le Minho & le Douro étoit diſtingué de la Luſitanie. Le Portugal renferme aujourd'hui les Villes de Porto, de Brague, de Guimaraens, de Villaconde, de Viana, de Barcelos, de Caminha, de Valence, de Lima, de Monçon, d'Amarante, de Mejanfrio, avec toute la Province de Tra-os-montes, où ſont les Villes de Bragance, de Mirande, celles de la Tour de Moncorvo, de Villa real, & de Piñel. Toutes ces Villes dépendoient de la Province Tarraconoiſe; & celles de Moura, de Serpa, d'Olivenca, de Noudar, de Mouraõ, de Granja, & pluſieurs autres lieux qui ſont aujourd'hui enclavez dans le Portugal, l'étoient anciennement dans la Betique.

Le Portugal compte aujourd'hui dix-huit Citez dans ſes Etats d'Eſpagne, plus de ſix cens villes, toutes grandes & bien peuplées, avec un nombre conſiderable de Bourgs & de Villages. Tout le Roïaume ſe diviſe en ſix Provinces. La plus renommée de toutes a été de tout tems celle d'entre Douro & Minho, ainſi appellée parce qu'elle eſt renfermée entre ces deux Rivieres, le Minho au Nord, & le Douro au Midi. Elle peut avoir dix-huit lieües de tour; mais dans ce court eſpace elle renferme tout ce qu'on peut deſirer pour la vie. Le climat en eſt doux & fertile, & il n'eſt point dans toute l'Eſpagne une Province plus agréable. Elle paſſe pour la plus belle & pour la plus eſtimable du Portugal; & c'eſt à cette Province qu'on doit la naiſſance, les progrès, & le nom même de cette Monarchie. Delà ſont ſorties les plus illuſtres familles du Roïaume. Le Païs en eſt montueux, mais les montagnes couvertes de verdure forment des païſages riants. Les Vallées ſont arroſées par une grande quantité de fontaines, environnées d'arbres: les chemins y ſont preſque par tout bordez des deux côtez par des arbres qui ſoûtiennent des pieds de vigne. Les arbres & les vignes ſont ſi hauts, que leurs branches s'uniſſent, s'entrelaçent, & forment ſouvent des berceaux ſous leſquels les Voïageurs ſe mettent à l'abri des ardeurs du ſoleil, & ſe rafraîchiſſent. La Province eſt extrêmement peuplée, & la Nobleſſe, quoique peu riche en general, s'y ſoûtient

tient avec éclat dans de vieux Châteaux. Brague, la Capitale de la Province, n'a jamais voulu reconnoître la Primatie de Tolede. Cette Province a deux Eglises Cathedrales qui sont Brague & Porto, avec trois Collegiales, Guimaraens, Barcelos & Cedofeta, ses titres sont les Duchez de Barcellos de Caminha, & de Guimaraens, les Comtez de Celorico de Basto, de Villanova-de-Cerveira, & de Prados, la Vicomté de Lima, & le Bailliage de Leça. Elle a plusieurs Monasteres & Abbaïes qui possedent des rentes considerables, avec un grand nombre de Commanderies de tous les Ordres. On y voit six Ports de mer depuis l'embouchure du Minho, jusqu'à l'embouchure du Douro; Caminha, Viana, Esposende, Villa-Conde, Leça & Porto. Ces Ports sont extrêmement fréquentez des Nations étrangeres, & le commerce qu'on y fait ne laisse pas que d'être estimé. Les Rivieres les plus considerables après le Minho & le Douro, sont le Taveira, le Homem qui se jette dans le Cavado, le Pé, le Fase, la Visela, le Landin, le Gisaens, la Tamaga, le Sousa, & le Fereira, qui se perdent dans le Douro. Telle est la Province d'entre Douro & Minho, bornée au Midi par le Douro, au Nord par le Minho, au Couchant par la Mer Océane, & à l'Orient par des hautes Montagnes.

Celle de Tra-os-montes est aussi presque enfermée entre le Douro & le Minho par de-là les Montagnes qui bornent la premiere à l'Orient: Elle confine au Nord avec la Galice & à l'Orient, avec le Roïaume de Leon. Elle est arrosée par le Tuelo qui se perd dans le Tuage, par le Piñon, le Sabor & le Carcedo qui tous vont grossir le Douro de leurs eaux. Le Païs est sec, âpre & montagneux, mais fertile en bleds & en vins excellens. Elle a vingt-six lieües de long, & dix-sept de large. Ses principales Villes sont Bragance, qui porte le titre de Duché, Mirande qui a une Cathedrale, Chavés, Villa real, Murcia, Monfort, Villaflor, Anciaens, Freixo, Vimioso, Mogadouro, & Penarroyas. Elle possede outre le Duché de Bragance, le Marquisat de Villa real, le Comté de Vimioso, celui de Peñaquiaõ, & de Villaflor. On y trouve peu de Noblesse, quoique la Province soit assez bien peuplée. Les Habitans en sont fiers, vigoureux, & passent pour bons Soldats. Ceux de la Province de Beira sont pauvres, manquent aussi de Noblesse, & sont obligez pour vivre de passer en Espagne, ou dans les autres Provinces de Portugal, pour y gagner leur vie. Ce sont eux qui labourent les terres de leurs voisins, qui les travaillent, qui les soignent, & qui dans la saison font toutes les recoltes moïennant une rétribution qu'on leur donne, qui sert pour leur procurer de quoi vivre pendant l'hiver dans leurs maisons, où ils reviennent contens, & peut-être plus heureux que s'ils étoient dans l'abondance. Les Citez de cette Province sont Conimbre, Lamego, Viseo, Guarda, & Idaña. Les villes, Aveiro, Ovar, Buarcos, Castel-Rodrigo, Piñel, Covillam, Trancoso, Lorvaõ, & Montemayor le vieux. Dans les quatre premieres Citez il y a des Evêchez. Les Dignitez de la Province sont le Duché d'Aveiro, le Marquisat de Castel Rodrigo, celui de Fereira, celui de Govea, le Comté de Feira, celui de Tarouca, celui de Mansanto, de Sabugal, de Idaña,

de Liñares, de Luminares, de Saint Jean de Pesqueira, & celui de Castrodairo. Ses Rivieres s'appellent Lomba, Arda, Paiva, Tavora, Tourouens, & Coa qui se jettent dans le Douro; le Zezare, le Pósul, Laravil, & l'Elia se perdent dans le Tage; & le Mondego & le Vouga portent leurs eaux dans l'Ocean en differens endroits de la Province.

Celle de l'Estramadure a trente trois lieuës de long & seize de large. Elle est bornée par la mer Oceane au couchant, au nord & à l'orient par la Province de Beira, & par celle d'Alenteyo au midi. Elle est fertile en paturages; on y trouve beaucoup de Noblesse; les habitans en sont riches, laborieux, & industrieux, & vivent sans le secours de leurs voisins. Ses principales Cités sont Lisbonne, aujourd'hui la Capitale de tout le Roïaume, Leiria qui a un Evêque, Santarem, Alenquer, Abrantes, Tomar, Aljubarotta, Azmbuaja, Ega, Soure Esgueira, & Cascaës la derniere ville du continent. Elle a pour titres le Duché de Torres Novas, le Marquisat d'Alenquer, les Comtés de Tentugal, d'Arganil, d'Ourem, de Castañeria, d'Atougia, d'Atalaya, de Mirande & d'Ericeira, avec la Maison de l'Ordre Militaire de Christ, sa grande Commanderie, le Prieuré de Crato, les Maisons Royales de Belem, de la Bataille, de Tomar, d'Odivellas, & de Sintra. Les campagnes en sont fécondes & agréables, l'air y est pur & serein; on y trouve de toute espece d'arbres & de toute sorte de fruits; l'Etranger y aborde de toutes les parties du monde, dont Lisbonne est en quelque maniere le magasin. Son port est vaste, commode, & toujours rempli de vaisseaux tant Portugais qu'Etrangers. On y vend les marchandises les plus précieuses de l'Asie, & tout y abonde de tant pour la commodité de la vie, que pour la magnificence & le faste.

La Province d'Alenteyo n'est gueres moins riche ni moins agréable; elle est située entre le Tage & la Guadiane. Depuis Sines dans la campagne d'Ourique jusqu'à Elvas, on compte trente trois lieuës, & comme elle est quarrée, elle est presque aussi large que longue; elle est très peuplée. Les habitans en sont doux, polis; leurs campagnes abondent en toutes sortes de fruits, & les Païsans qui y sont fort à leur aise, élevent parfaitement bien leurs enfans, les font étudier dans les Universités, & en font des Avocats, des Prêtres, ou leur procurent d'autres emplois honorables & lucratifs. La Guadiane l'arrose en partie. Lenxarama qui mêle ses eaux à celles du Zadaon; le Miño, le Divor & le Teva qui se débouchent dans le Tage, fertilisent encore par leurs eaux cette Province. Evora Métropole en est la Capitale: cette ville a été celebre dans tous les tems, & l'on y voit encore quelques restes de son ancienne splendeur. Les Romains l'avoient ornée de magnifiques bâtimens, que le tems & la barbarie ont détruits. La seconde ville de la Province après Evora, c'est Elvas qui a titre d'Evêché; ensuite Almerin, Salvaterre, Almada, Palmela, Setubal, Montemajor, Villavicíosa, Arrayolos, Alcacer-do-sol, & Moura. Ce fut dans cette Province que se donna la celebre bataille d'Ourique, après laquelle Henriquès Alfonse prit le titre de Roi. Les dignités qu'elle possede consistent dans le Marquisat de Ferreira, dans les Comtés d'Arrayolos, de Redondo, de Vimiero, de Vidiguera & dans la Baronie d'Alvito. La Maison de l'Ordre d'Avis est dans la ville de ce nom, & cel-

le de l'Ordre de S. Jacque dans la Ville de Palmela, avec les Maiſons Royales de Salvaterre & d'Almeirin.

Le Roïaume des Algarves fait la ſixiéme Province du Roïaume du Portugal ; c'eſt celle qui eſt tombée la derniere ſous la domination Portugaiſe, comme on le verra en ſon lieu. L'Algarve qu'on appelloit anciennement la Turdetanie, qui s'étend depuis Ceixe juſqu'à Caſtro Marin, vis-à-vis d'Aiamonte dans l'Andalouſie, a vingt-ſept lieuës de long ſur huit de large. Elle a l'Alentejo au nord, la mer Oceane au midi & au couchant, & la Guadiane à l'orient. Le terrain en eſt montagneux, mais fertile en vins & en fruits excellens, dont on fait grand cas dans toute l'Europe. Ses principales Cités ſont Sylvés Evêché, Tavira & Faro ; ſes villes Albufeira, Lagos, Loulé, Caſtro-marin, Aljezur, Cacela, Alvor & Ville-neuve de Portimaõn, appellée autrefois le port d'Annibal ; elle poſſede les Comtés de Mira, d'Alcoutin & de Villanouve. Le peuple en eſt belliqueux & propre aux ſciences. Telles ſont les Provinces & les Villes qui forment aujourd'hui la Monarchie Portugaiſe.

Les peuples du Portugal ſont en général doux & faciles, ſenſibles à l'honneur, & amoureux de la gloire. Cette nation ne cede en valeur ni en hardieſſe à nulle autre ; elle eſt ſobre, modeſte dans ſes habillemens, & a naturellement un grand fond de pieté & de Religion ; elle aime ſes Princes, & il n'eſt point de peril qu'elle n'affronte lorſqu'il s'agit de leur ſervice. Les Portugais ſont affables avec l'étranger & ſe piquent de politeſſe ; lents à ſe mettre en colere, mais cruels quand ils y ſont une fois. Leurs femmes ſont bien faites, aimables, & poſſedent l'art de plaire. Elles ont l'eſprit vif, amuſant, orné, & l'on trouve ſouvent parmi elles les agrémens des Belles-Lettres unis aux charmes de la beauté. Voila en général le caractere des Portugais, dont un nombre conſiderable s'eſt rendu célébre dans les Sciences & dans les Arts.

Le Portugal a porté diférens noms en diférens tems. D'abord il a été connu ſous celui de Luſitanie, dont nous avons expliqué l'étimologie ; enſuite celui de Suede, des Sueves qui s'en emparerent. Ces Conquerans s'étant alliés avec les naturels du païs, ne firent plus qu'un même peuple, qui ne s'appella plus que par le nom de Sueves, & leurs Rois que par le titre de Rois de Suede. Les Rois de cette Nation ayant été éteints, & leurs ſujets étant tombés ſous la puiſſance des Goths, le Portugal perdit ſon nom de Suede, & reprit celui de Luſitanie, qu'il conſerva juſqu'au tems du Comte Henri, que celui de Portugal lui fut donné. Il y a différentes opinions ſur l'étimologie de ce dernier nom. Les uns diſent que de la Ville de Porto que ce Prince fit rebâtir & de celle de Cale, qui eſt de l'autre côté de la riviere vis-à-vis de Porto, ſe forma le nom de Portugal ; c'eſt l'opinion la plus commune, & ſans doute la véritable : les autres tiennent de la fable, je vais cependant les rapporter, afin de ne rien laiſſer à déſirer à la curioſité ſur ce ſujet. Quelques Auteurs attribuent le nom de Portugal aux Grecs qui aborderent dans l'endroit où étoit le Port de Cale, qui en prit le nom de port des Grecs ou port des Grayes, & la Peuplade qu'ils y laiſſerent, celui de Graye ou Gaye, dont l'on forma Port de Gaye, & de Port de Gaye, Portugal. D'autres ſoutiennent que les Gaulois

long-tems avant la naissance de Jesus-Christ aborderent à Porto, qu'ils s'y établirent, & qu'ils le nommerent Port des Gaulois, d'où se forma par corruption le nom de Portugal. Quelques-uns veulent, sans s'appuier d'une raison même vraisemblable, que ce nom lui fut imposé par l'Empereur Gallus Hostilius, & quelques autres par Gatel fils de Neolo, Roi d'Athenes. Ce Prince, disent-ils, fuïant la cruauté de son pere passa en Egypte, où il servit Pharaon contre les Ethyopiens. En consideration de ses services le Roi d'Egypte lui fit épouser sa fille Escota. Immédiatement après son mariage il s'embarqua avec sa femme & quelques personnes, & fut chercher les avantures. Il aborda dans cette partie de Portugal, où est Porto, qu'il appella Port de Gatel, & ses Habitans Ecossois, d'Escota nom de sa femme. Ses Sujets aïant crû & multiplié considérablement, s'embarquerent trois cens ans après, passerent en Irlande, sous la conduite de Simon Brecho, y établirent un nouveau Roïaume qu'ils étendirent jusque dans l'Isle de Bretagne, qu'ils nommerent Escota, du nom d'Escota leur premiere Reine, ou de leur premiere habitation en Portugal, qui portoit aussi le nom d'Escota. Telles sont les étimologies du nom de Portugal, qu'on doit à l'ignorance ou à la vanité. Si ce nom étoit aussi ancien que l'ont prétendu quelques modernes Ecrivains, est-il possible que les anciens Auteurs, qui ont tant parlé de l'ancienne Lusitanie, eussent tous ignoré un nom qui devoit son origine à une avanture aussi singuliere que celle de Gatel. Mais, dira-t'on, le Païs qui a porté autrefois le nom de Portugal n'étoit point compris dans la Lusitanie; cela est vrai, mais il faisoit partie de l'Espagne; il étoit voisin de la Lusitanie, & si voisin, que cette Province a perdu son nom pour prendre celui de Portugal; il confinoit à la Galice, dont il faisoit même partie; les Peuples qui l'habitoient en sont connus; leurs noms nous ont été transmis par ces mêmes Auteurs, & cependant ils n'ont jamais parlé de ce nom de Portugal: d'où l'on peut aisément conclure qu'on ne l'a connu que posterieurement à ces Auteurs; que ce nom est plus moderne, c'est-à-dire, du tems du Comte Henri; qu'il a été formé des Villes de Porto & de Cale; que les autres Provinces l'ont adopté, à mesure qu'- 1094.
elles tomboient sous la puissance des Rois de Portugal, par complaisance ou par obéissance; que ce n'est que depuis ce moment que leurs Peuples ont perdu les noms particuliers qui les désignoient; & qu'ils ont été nommez Portugais, c'est-à-dire Sujets des Rois de Porto, Ville où le Comte Henri fit d'abord sa résidence.

Son fils Henriqués Alfonse naquit à Guimaraens l'an 1094. & ce Prince y fixa son séjour. Giralde, Archevêque de Brague lui confera le Baptême. On dit qu'il vint au monde les pieds attachez l'un à l'autre par derriere, dont il guérit par les prieres que Egaz Moniz son Gouverneur, adressa à la Vierge du Mont Carquere: ce miracle vrai ou faux combla de joie le Comte Henri son pere, & d'esperance ses fideles Sujets. A peine eut-il atteint l'âge de quatorze 1112.
ans, que le Comte le mena à la guerre avec lui; il trouva dans le Prince son fils cet heureux génie & ce courage mâle & vigoureux qui contribuent tant à former les grands Capitaines. Henri lui en expliquoit tous

les devoirs, & il voïoit ce jeune Prince profiter de ses leçons, lorsque la mort en arrêta le cours, ainsi que de ses victoires, devant la ville d'Astorga.

Comme l'Infant étoit trop jeune pour gouverner par lui-même, comme on l'a dit, la Comtesse Therese s'empara de toute l'autorité. Sa conduite fut aussi irreguliere que celle de l'Infante Urraque sa sœur. Oubliant ce qu'elle devoit à son rang, à sa conscience, & au sang illustre dont elle sortoit, elle se livra à la plus honteuse débauche, épousa en secret Ferdinand Paës, Comte de Trastamare, & se déshonora par ce mariage, d'autant plus criminel qu'elle avoit eû un commerce de galanterie avec Bermond frere de son mari. Non contente de cet inceste, elle en occasionna un second, en faisant épouser à ce même Bermond la Princesse Urraque sa fille. Pour Donna Sanche, sœur d'Urraque, elle la donna en mariage à Dom Ferdinand de Meneses.

Cependant Ferdinand Paës, fier d'être l'époux de la Comtesse Therese, sur l'esprit de laquelle il avoit un pouvoir absolu, commença d'abuser du rang où cette Princesse l'avoit élevé. Il ne garda plus aucun ménagement avec le jeune Prince Alfonse; il regloit, gouvernoit, renversoit tout selon son caprice, faisoit la paix ou la guerre, levoit des troupes, & imposoit de nouvelles contributions, abolissoit les anciennes loix, & en instituoit de nouvelles, sans égard aux interêts & aux droits du jeune Prince. L'Infant rougissoit de l'opprobre de sa mere, & souffroit impatiemment l'insolence du Comte: mais aussi prudent, que sensible à l'honneur, il sçût dissimuler son chagrin, jusqu'à ce qu'il fut en état de le faire éclater avec succès.

En effet étant parvenu à l'âge de pouvoir gouverner par lui-même, il demanda à Trastamare compte de sa regence; ce que celui-ci refusa insolemment. Alors Alfonse leva des troupes, pour ranger son indigne beau-pere à la raison, & pour lui ôter le gouvernement de l'Etat. Le Comte ne s'effraya point des démarches d'Alfonse; il leva aussi de son côté une armée, résolu de se défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Les deux armées camperént à la vûë l'une de l'autre dans la plaine de Santivanez proche de Guimaraens, que l'on croit être l'ancienne Araduca, située assés près de la riviere de Visela. Le combat fut sanglant de part & d'autre. Trastamare fut battu & fait prisonnier avec la Comtesse son épouse. Alfonse ne voulant pas abuser de la victoire qu'il venoit de remporter, par une générosité peu commune en pareilles circonstances, où l'humanité cede presque toujours à la politique, pardonna à l'époux de sa mere, & le remit en liberté, à condition qu'il sortiroit promptement de ses Etats & qu'il n'y rentreroit jamais. Trastamare reçut cette grace & obéit. A l'égard de Therese on l'enferma dans une prison, pour arrêter le cours de son libertinage, que l'âge, loin de le réprimer, sembloit augmenter chaque jour.

Alfonse, devenu par-là paisible possesseur des Etats que lui avoit laissés son pere, ne songea qu'à y faire fleurir les Loix & la Religion. La réputation de S. Bernard qui vivoit avec tant d'éclat en France, étant parvenuë jusqu'à lui, il le fit prier à Clairvaux, où il résidoit, de lui envoïer des Moines de son Ordre pour l'établir dans ses Etats. S. Bernard répondit à ses desirs; il fit partir pour le

Portugal Bohemond, Aldebert, Jean, Bernard, Sisenand, Roland & Alain. Ces Moines rencontrerent sur la montagne de Vouga l'Hermite Jean Cherita, qui depuis long-tems fuyoit le monde, & vivoit dans sa solitude occupé du jeûne & de la priere; il avoit porté les armes dans sa jeunesse avec succès. Le Comte Henri en faisoit un cas singulier, & le visitoit quelquefois dans son hermitage. Cherita l'aïant abandonné pour suivre la regle de S. Bernard, prit l'habit de l'Ordre dans le Monastere qu'Alfonse leur fit bâtir, & dont Bohemond fut le premier Abbé. Aldebert lui succeda; il donna des regles aux Hermites qui habitoient les montagnes voisines, & fonda avec la permission d'Alfonse le Monastere de la Foens sur les bords du Tangas ou Barosa. Lors de la consécration de ce Monastere (qui fut faite par l'Archevêque de Brague assisté des Evêques de Porto, de Lamego & de Viseo) Alfonse, Sanche son fils, & les plus grands Seigneurs
1125. de Portugal le doterent avantageusement. Alfonse s'y retiroit quelquefois, pour s'y délasser des fatigues de la guerre, & il y vivoit plûtôt en Religieux qu'en Prince.

La même année qu'il fit venir en Portugal ces Moines François, il se fit armer Chevalier dans l'Eglise de S. Sauveur de Zamora, d'où l'on peut conclure que cette Ville étoit rentrée sous son obéïssance.

Cependant Therese sa mere outrée de se voir retenuë prisonniere, tâchoit de lui susciter en secret de nouveaux ennemis. N'ayant pû ébranler la fidélité des Portugais, elle forma le dessein d'appeller les Castillans à son secours. Elle envoïa une personne de confiance au Roi de Castille son neveu, pour lui representer qu'il étoit de son honneur de ne pas souffrir qu'on la maltraitât, & qu'on lui ôtât, sa liberté comme on faisoit; & que s'il vouloit la vanger de son fils, & lui rendre la liberté, elle lui livreroit le Portugal, qui lui appartenoit de droit. Cette proposition flatant l'ambition du Roi de Castille, fut écoutée favorablement. On résolut dans le Conseil qu'on tint à ce sujet, qu'on armeroit, & que sous prétexte de secourir Therese, on entreroit dans le Portugal, & qu'on le réüniroit à la Castille, dont il avoit été démembré. C'est ainsi que la politique & l'interêt prirent en cette occasion les couleurs de la compassion & de la tendresse, pour entreprendre une guerre injuste.

Aussi-tôt qu'Alfonse fut informé des préparatifs qu'on faisoit en Castille contre lui, sans s'amuser à s'en plaindre, il arma de son côté, assembla autant de troupes qu'il put, & se mit en campagne. Les Portugais charmez de la noble ardeur qui brilloit dans toutes les actions de leur Prince, montroient une vive impatience de joindre & de combattre les ennemis. Alfonse profita de cette heureuse disposition, & les mena contre les Castillans qu'il rencontra dans la plaine de Valdevés, entre Moncon & le Pont de Lima. Le courage qui regnoit dans l'une & l'autre armée, l'interêt qu'elles avoient à se disputer la victoire rendit le combat sanglant & opiniâtre. Les Portugais redoublerent leurs efforts. Il s'agissoit autant de leur liberté que de leur gloire. Ces deux motifs les faisoient voler au péril avec une intrépidité sans égale. Les Castillans après en avoir soûtenu pendant quelque tems le choc furieux, reculent épouvantez. Les Portugais les pres-

sent encore plus vivement, entrent dans leurs bataillons, les rompent, & en font un tel carnage, que la plaine en reçut le nom de *Mantaca*, qui veut dire *tuerie*. Le Roi de Castille y fut blessé d'un coup de fleche; la plûpart de ses Courtisans y périrent ou y furent faits prisonniers, & parmi ces derniers il y eut sept Comtes Castillans.

La victoire des Portugais fut complette, cependant elle ne put abattre le courage du Roi de Castille. Résolu de se venger, & d'abaisser l'orgueil de ses ennemis, il mit sur pied une armée plus puissante que la premiere, & vint se jetter sur le Portugal avec plus de fureur que jamais. Les Portugais n'aïant pû se rassembler assez-tôt pour tenir la campagne se renfermerent dans Guimaraens, place forte, & pourvûë abondamment de toutes choses. Le Roi de Castille voïant que de la prise de Guimaraens dépendoit toute la conquête du Portugal, forma le dessein de l'assieger, & de ne point se retirer de devant la place qu'il n'eut vangé dans le sang des Portugais la mort de tant de Sujets qu'il avoit vû périr à la bataille de Valdevés, & lavé l'affront qu'il y avoit reçû lui-même.

Le siege fut commencé & poussé avec vigueur; l'Infant de Portugal se repentit de s'être enfermé dans cette place. Les vivres vinrent à lui manquer; les munitions s'épuiserent, & les maladies mirent hors de combat une partie de ses troupes; cependant il résolut de s'ensevelir sous les ruïnes de la ville, plûtôt que de se rendre. Ses sujets entrerent dans ses sentimens, & sans doute qu'ils eussent tous péri en défendant la place, sans Egas Moniz qui avoit été autrefois Gouverneur du jeune Prince. Voïant qu'il étoit sur le point de périr, il sortit de la place à son insçu, alla trouver le Roi de Castille dans son camp, & feignit de lui parler au nom de son maître; ce qu'il fit d'une maniere si forte & si vive, qu'il lui fit abandonner les intérêts de la Comtesse Therese, l'engagea dans ceux de l'Infant son cousin, & le détermina à la paix sous des conditions qui le satisfirent.

Il les accepta d'autant plus volontiers qu'il commençoit à douter du succès de son entreprise, par la vigoureuse résistance qu'on lui opposoit. D'ailleurs il s'imaginoit qu'Egas dont il connoissoit la prudence & la probité, ne lui avoit rien promis qu'il n'en eût ordre de son maître. Ce qui l'en avoit encore convaincu, c'est qu'Egas s'étoit engagé à se remettre entre ses mains avec sa femme & ses enfans, au cas qu'Alfonse Henriqués refusât de ratifier la paix qu'il venoit de conclure avec lui. Tout cela détermina le Roi de Castille à lever le siege & à s'en retourner à Tolede. L'Infant fut étonné de cette démarche, mais il le fut bien davantage lorsqu'il eut été informé de tout ce que Moniz avoit fait & promis. Outré de colere il jura qu'il périroit cent fois plûtôt que de tenir les conditions du traité, & qu'il ne vouloit point se reconnoître pour vassal des Castillans, tant que Dieu lui laisseroit une épée entre les mains. Alors Egas reconnut la faute qu'il avoit faite. Il se rendit à Tolede avec sa femme & ses enfans & se présenta au Roi, vêtu de même que les criminels qui vont perdre la vie; il portoit une tunique blanche, avoit les pieds nuds, la tête découverte & la corde au col. Dans cet état il se jetta aux pieds du Roi, en lui avoüant qu'il avoit trai-

avec lui ſans ordre, qu'il étoit maître de l'en punir, mais pourtant qu'il avoit crû bien faire pour le bien de l'un & de l'autre Roïaume. La colere & la pitié d'Alfonſe balancerent quelques inſtans le ſort d'Egas; mais la pitié l'emporta: le Roi touché du triſte ſpectacle que ce venerable vieillard offroit à ſes yeux, pencha du côté de la clemence; il releva Egas, lui pardonna, reconnoiſſant que celui-là eſt digne de la vie, qui craint ſi peu de la perdre, & que ce qu'on hazarde pour ſauver ſa patrie mérite plûtôt des récompenſes que des châtimens.

Egas s'en retourna en Portugal, où il paſſa le reſte de ſes jours dans le repos & la tranquillité. Il mourut extrêmement âgé, & ſon corps fut inhumé dans le Monaſtere de Paço dans la Province d'entre Douro & Minho. On voit ſur ſon tombeau ſa figure, celle de ſa femme & de ſes enfans repreſentés comme ils étoient lorſqu'ils ſe jetterent aux pieds du Roi de Caſtille. Lorſqu'il paſſa dans le Roïaume pour remplir ſa promeſſe, il avoit fait vœu, s'il fléchiſſoit la colere du Roi de Caſtille, de faire bâtir une Egliſe à l'honneur de la Vierge. Il l'exécuta, & ſa femme fit bâtir le Monaſtere de Salſedas. Le celebre Dom Bernard Archevêque de Tolede, qui avoit gouverné ce grand Dioceſe pendant l'eſpace de quarante ans, mourut vers ce tems là, & fut enterré dans le Monaſtere de Sahagun auprès d'Alfonſe VI.

Cependant la Comteſſe Thereſe, ſe voïant ſans reſſources du côté de la Caſtille, redoubla ſes efforts pour ſuſciter de nouveaux ennemis à ſon fils, qui la reſerroit de plus en plus dans ſa priſon. Elle ſçut engager dans ſes intérêts Dom Pedre frere d'Alfonſe ſon fils. Elle emploïa prieres, argent, tout enfin pour exciter quelque ſédition parmi le peuple; elle ſçut par ſes artifices gagner le Pape Eugene, auquel elle fit entendre que ſon fils étouffant tous les ſentimens d'amour & de reſpect que la bienſéance & la nature devoient lui impoſer, la mépriſoit & la traitoit avec la derniere indignité; & pour achever de le perdre dans l'eſprit du Pape, elle le peignit comme un impie qui ne reconnoiſſoit d'autre Dieu que ſon ambition, & qui ſacrifioit à cette idole l'honneur, la probité, ſes ſujets & ſa Religion même. Le Pape oubliant qu'il étoit de ſon devoir en qualité de pere commun, de s'informer exactement de la verité des faits que Thereſe avançoit, ſe prêta ſans aucun examen au reſſentiment de cette femme, & envoïa legerement, & ſans aucun droit, un Legat en Portugal pour ordonner de ſa part à Alfonſe de rendre la liberté à ſa mere, s'il ne vouloit encourir ſon indignation. Alfonſe ſurpris d'un pareil ordre demanda à ſe juſtifier, ce qu'on lui refuſa, & comme il n'executoit point ce qu'on demandoit de lui, on l'interdit; mais ce Prince, ſans s'effraïer d'un procedé ſi violent, fit arrêter le Legat, qui s'enfüioit avec des ſommes conſiderables d'argent qu'il avoit amaſſées en Portugal en y répandant des Indulgences. C'étoit là l'objet principal de ſa Legation, mais il falloit le voiler de quelque pretexte, la Comteſſe leur en fournit un, & Rome le ſaiſit avec avidité. Cependant Alfonſe le força à lever l'excommunication, lui prit l'argent qu'il avoit tiré du peuple, lui fit rendre tous les honneurs dûs à ſon caractere, & le renvoïa en l'aſſurant

qu'il

qu'il ne manqueroit jamais de respect ni de zele pour le S. Siege, pourvû que ceux qui l'occupoient, écoutassent un peu moins la voix de l'interêt. Ainsi finirent ces troubles intestins, que les chagrins & les brigues de Therese avoient excitez dans le Portugal, & cette Princesse reconnoissant que son fils en s'opposant à ses desirs peu reglez, n'avoit travaillé que pour son repos & pour son honneur, changea de conduite, reconnut son
1131. égarement, & vêcut plus tranquillement, & d'une maniere plus convenable à son devoir & à sa naissance.

Tout ce qu'on vient de rapporter se passa dans l'espace de plusieurs années. Dès qu'Alfonse eut dissipé les divisions qui agitoient ses Etats il ne songea qu'à faire la guerre aux Maures. Albucaram Roi de Badajos avoit profité des embarras d'Alfonse pour faire quelques incursions dans la Province de Beira, où il avoit assiegé & pris Troncoso. Alfonse qui n'avoit pû la secourir, l'assiegea à son tour, & l'arracha à son nouveau possesseur. Il étoit occupé à la fortifier, lorsqu'il fut obligé d'aller audevant de cet ennemi qui marchoit à grandes journées pour l'attaquer une seconde fois. Il amena avec lui l'Abbé Aldebert qui portoit une croix de bronze que S. Bernard lui avoit donnée lorsqu'il l'envoïa en Portugal. Cet Abbé ne cessoit point d'adresser ses prieres à Dieu, en faveur d'Alfonse. Dieu l'écouta, les Maures furent vaincus & taillez en pieces. Après cette victoire Alfonse fit jetter les fondemens du Monastere de sainte Croix, & en confia la direction aux soins & à la vigilance de Dom Tellez, Archidiacre de Conimbre.

La paix qu'on avoit concluë quelques années auparavant, entre la Castille & le Portugal, fut interrompüe au commencement de l'an 1135. On en ignore les raisons. Toutefois la guerre s'alluma plus vivement encore que la premiere fois, & tout ce qu'elle traîne avec elle de triste & d'horrible fut éprouvé de part & d'autre. Enfin les Portugais remporterent une grande victoire, & firent prisonnier Dom Rodrigue Vela, qui commandoit l'armée Castillane. Il y a apparence qu'elle fut suivie de la paix, puisque les Historiens n'en parlent plus.

Cette guerre étant donc terminée, 1136.
les Portugais tournerent leurs armes contre les Maures. Eujenius un de leurs Rois vint avec une armée de trente mille combattans assieger Conimbre. Alfonse y souffrit la faim, la soif, & toutes les miseres qu'on souffre dans une Place assiegée & dépourvûe de tout. Il étoit réduit à la derniere extrémité, lorsque la peste se mit dans l'armée de son ennemi qui fut contraint de lever le Siege, & de se retirer dans ses Etats, dont l'Histoire ne marque point la situation & les bornes.

Après la retraite d'Eujenius, Alfonse assiegea Leiria, la prit, fit passer par le fil de l'épée une partie des Habitans, & la donna au Monastere de sainte Croix de Conimbre. La ville de Torres-Neuvas fut peu de tems après enlevée encore aux Maures, & Alfonse animé par ses conquêtes, se prépara à d'autres plus importantes. Teotonio Prieur du Monastere de sainte Croix, homme d'une grande pureté de mœurs, & d'un conseil excellent, qui avoit & qui méritoit la confiance de son Prince, l'accompagnoit dans toutes ses expeditions, & lui rendoit des services considerables. Teotonio étoit né dans la Province d'entre Douro & Min-

ho, fertile en grands hommes, tant dans les armes que dans les lettres. Ses parens s'appelloient Oveco & Eugenie, & il avoit pour oncle Cresconio, Evêque de Conimbre. Cet Evêque étoit aussi homme de vertu, & mérita l'estime de son Prince, qui ne montroit pas moins d'habilité dans les affaires, & dans le Gouvernement politique, que de bravoure & d'intrépidité dans les combats.

1139. Les Terres qui sont au-delà du Tage, & qui forment aujourd'hui les Provinces d'Alentejo étoient sous la domination d'Ismar, ou Ismaël. Il méditoit depuis long-tems la ruine d'Alfonse, & il crut qu'il ne falloit plus differer de mettre un terme à ses conquêtes, de peur que devenant plus puissant il ne le fît succomber lui-même sous les efforts de ses armes. Il le craignoit avec raison. Alfonse depuis peu avoit passé le Tage avec l'élite de ses troupes, & fait une incursion dans les terres de ce Barbare. Ismar assembla donc ses Sujets, leur ordonna à tous de prendre les armes, les distribua en vingt corps différens, dont il donna le commandement à vingt petits Rois ses Vassaux, à la tête desquels il se mit lui-même. Quatre de ses vingt Rois étoient plus puissans que les seize autres, & Ismar les traitoit avec plus de considération. Chacun de ces quatre Rois lui amena un puissant corps de troupes aguéries. Toute l'armée montoit à plus de trois cens mille hommes, nombre incroïable, s'il n'étoit attesté par tous les Historiens de ce Païs.

Les Vallées & les Montagnes étoient couvertes de leurs Pavillons. Les Portugais au contraire ne formoient en tout que 13000. hommes, & c'étoit la plus grande armée qu'on eût vû depuis longtems, composée de la même Nation. Cette monstrueuse inégalité n'effraïa point Alfonse. La vûë des Maures sembloit au contraire redoubler son courage. On voioit briller sur son visage un air de confiance qui r'assuroit ses soldats intimidez par le nombre de leurs ennemis. Un jour Alfonse leur tint ce discours. « Valeureux Portugais, vous êtes sortis de Conimbre avec » moi pour abatre l'orgueil de ces » Maures que vous avez tant de » fois vaincus. Le nombre peut-être » vous étonne, mais le nombre ne » fait qu'embarrasser, la victoire » suit ordinairement une armée qui » peut aisément agir, ce qui est » impossible à un corps vaste com» me celui de nos ennemis. Outre » cet avantage qui est certain & que » nous avons, nous sommes libres, » vous êtes mes compagnons, & mes » adversaires n'ont à leur suite que » des esclaves insensibles à la gloire, » & lâches & timides à l'aspect du » peril. Ils n'oseroient soûtenir votre » présence. Nous combattons pour » la Religion & la justice. Dieu est » notre appui, la victoire est à nous. » Quels triomphes n'avez-vous pas » remporté sur ces Barbares jusqu'à » present sous la conduite de vos » Princes valeureux ; & combien » n'en ai-je pas remporté moi-mê» me depuis que je suis à votre tête ? » Mais qu'est-il besoin de rapeller à » de braves soldats leurs victoires » passées ? Vous les comptez pour » rien, en comparaison de celles que » vous vous promettez de votre va» leur. D'ailleurs votre interêt s'y » trouvera. Regardez cette vaste & » fertile campagne qui gémit sous la » tyrannie de vos ennemis; arrachons» la des mains de ces Barbares, qui » ne respirent que votre perte, &

» qui s'enyvrent de l'espoir de vous ré-
» duire dans un honteux esclavage :
» esclavage certain, s'il étoit possible,
» qu'ils pussent triompher de vous.
» Votre sûreté est donc dans votre
» épée, marchez donc à l'ennemi avec
» confiance. Je ne sçai quelle inspi-
» ration divine m'assure que vous
» sortirez victorieux & triomphans du
» combat. Courage donc, mes compa-
» gnons, mes amis, mes enfans ;
» soûtenez votre ancienne valeur,
» suivez mes exemples, demain vous
» vous couvrirez d'une gloire im-
» mortelle.

Ce discours remplit d'une ardeur martiale les Portugais. Cependant Alfonse se retira dans sa tente. Là il prit, dit-on, la Bible, lut l'histoire de Gedeon & s'endormit. A peine eut-il fermé les yeux, qu'il crut voir un vieillard vénérable qui lui promit la victoire. Dans cet instant Dom Ferdinand de Sousa son Camerier major, entra dans sa tente, ce qui lui étoit permis en vertu de sa Charge, pour lui dire qu'un homme déja extrêmement vieux demandoit à lui parler. Alfonse dit qu'on le fît entrer. A sa vûë il parut saisi d'étonnement : Cet homme ressembloit au vieillard qui lui étoit apparu pendant son sommeil. Je suis un pecheur, lui dit-il, en l'abordant, qui depuis soixante ans fait penitence sur la montagne voisine. Dieu m'a chargé de vous annoncer la victoire qui vous attend demain ; mettez toute votre confiance en lui. Lorsque vous entendrez sonner une cloche, sortez de votre tente. Vous verrez tout ce que le Ciel fait pour vous. Il parla ainsi, s'en alla, & laissa Alfonse dans le trouble & l'étonnement.

Le jour commençoit à peine de paroître, qu'il entendit le signal dont on lui avoit parlé. Alors il s'arme & sort de sa tente. Aussi-tôt il vit, dit-on, du côté de l'Orient un raïon de lumiere qui se déploïoit dans les airs. Bien-tôt des nüages de feu s'accumulerent ensemble, puis s'entr'ouvrirent & laisserent voir un groupe d'Anges portant une croix, où JESUS-CHRIST paroissoit attaché. Une voix éclatante se fit entendre, & dit: Alfonse, tu seras vainqueur de tes ennemis ; je suis le Dieu des armées, l'arbitre des victoires, & le distributeur des Roïaumes. J'en fondrai un dans ta personne. Tes Sujets te proclameront aujourd'hui Roi, accepte ce titre. Ta Posterité portera mon Nom dans les climats les plus reculez. Alfonse à cette vûë & à ce discours, se prosterna par terre, tendit les bras, & s'écria : Pourquoi m'apparoître à moi, Seigneur, qui crois en toi ? Montre-toi, Seigneur, à ces Infideles qui ne te reconnoissent point. J'obéïrai à tes Commandemens. Si jamais mes Sujets méritent quelque châtiment, qu'ils retombent sur moi & mes Descendans. Alfonse demeura absorbé dans lui-même, & tout disparut. Il y auroit bien des réflexions à faire sur cette Histoire, que tous les Historiens Portugais rapportent en hommes persuadez. Pour moi je la rapporte sans en garantir la verité. Chaque Lecteur peut l'approuver ou la désapprouver selon le plus ou le moins de goût qu'il aura pour les choses merveilleuses.

Quoiqu'il en soit Alfonse étoit habile. Revenu de son saisissement, pour parler le langage des Historiens qu'on a citez, il fait assembler ses troupes, & leur raconte ce qu'il a vû. Alors les Portugais demandent avec empressement à combattre : une espe-

ce de fureur s'empare d'eux : les instrumens guerriers se font entendre de tous côtez, les soldats mettent, en poussant des cris d'allegresse vers le Ciel, l'épée à la main, les croisent les unes avec les autres, frapent leurs boucliers, & s'écrient tous ensemble, par trois fois, qu'Alfonse est leur Roi. Alfonse accepte le titre, profite de leur ardeur pour le combat, les divise en quatre Bataillons, & se présente à l'ennemi qui l'attendoit rangé en douze corps différens. Ismar étoit à la tête avec les Rois de Silvés, de Merida, de Seville, de Badajos, Alalhar de Lisbonne, & Bena Fut d'Algezire. Alfonse commandoit lui-même son avant-garde, composée de trois cens chevaux, & de trois mille fantassins. L'arriere-garde composée d'un pareil nombre de troupes, étoit sous les ordres de Laurent Viegas, & de Dom Gonçalez de Sousa. Les deux aîles étoient également fortes. La gauche obéïssoit à Mem Muniz, & à Martin Muniz, fils d'Egas Muniz, & la droite à Pedro Paës, grand Porte-étendart.

Les deux armées se mêlerent bientôt ; Alfonse paroissoit à la tête des siens monté sur un cheval blanc, tenant la lance à la main dont il tua le Roi de Sylvés, homme d'une taille avantageuse & d'une grande valeur. Après avoir jetté par terre ce terrible ennemi, il charge avec tant de succès les troupes qu'il commandoit, qu'il les mit en fuite. Le Roi de Badajos à la tête des Andalous, arrêta les fuïards, tomba sur les Chrétiens qui les poursuivoient, & les mit en désordre. Laurent Viegas & Gonçalez de Souza voïant leur embarras, accoururent avec l'arriere-garde pour les dégager. En même tems les deux aîles de l'armée Chrétienne s'avancerent avec tant de furie, qu'on ne vit plus qu'un horrible carnage. Alfonse l'épée à la main se faisoit jour de tous côtés ; tout plioit sous ses coups, il fit des actions éclatantes de prudence & de valeur ; il étoit partout, & partout il portoit ou l'espoir ou la terreur. Viegas & Martin Muniz furent tués dans ce terrible choc, mais Gonçalez de Souza fit des prodiges de valeur pour venger leur mort. Alfonse voïant que les Maures ne s'ébranloient point malgré les charges furieuses qu'on leur faisoit essuïer, comprit que leur resistance ne venoit, que de ce qu'Ismar envoïoit du corps de reserve où il étoit, des troupes pour les rafraîchir. Cela le détermina à l'attaquer, persuadé s'il le rompoit, que la victoire étoit à lui. Il marche donc avec un de ses bataillons pour le charger ; Ismar & son cousin Homar Capitaine de ses Gardes le reçoivent avec courage ; on combat avec opiniâtreté ; le carnage devient terrible dans cet endroit. Alfonse redouble ses efforts ; Homar tombe à ses pieds ; Ismar épouvanté recule ; le désordre & la confusion se mettent parmi les soldats ; ils tournent le dos, abandonnent le champ de bataille ; & les autres Maures qui se regloient sur leur conduite les imitent, & cherchent leur salut dans la fuite.

Le nombre des morts étoit prodigieux ; on voïoit des mains, des pieds, des jambes, des troncs de corps meurtris & déchirés par les chevaux qui les fouloient sous leurs pieds, présenter un spectacle affreux aux regards. Le cheval d'Alfonse qui étoit blanc, étoit couvert de sang & de poussiere, ce qui donnoit un air terrible au Prince. Immédiatement après la bataille, il tomba une grosse pluïe, qui se mêlant avec le sang des morts, forma des

torrens dont la riviere de Tergos fut grossie. Ses eaux se déchargent dans la Guadiane, qui en fut rougie pendant un espace considérable. Cette sanglante bataille se donna auprès de Castro-Verde dans la plaine qu'on appelloit alors Ourique, & qu'on appella depuis Cabeças de Reïes, ou têtes de Rois. On fit un grand nombre de prisonniers, & l'on prit les cinq étendarts des cinq Rois principaux qui commandoient les Infideles. On les suspendit dans les principales Eglises du Roïaume, & l'on éleva un trophée des armes des ennemis.

L'Histoire nous a conservé les noms des principaux Portugais qui se trouverent à cette celebre bataille. Ferdinand Rodriguez & Nuñez Mendez de Bragance freres, Mem Muniz & Martin Muniz, Laurent Viegas & Garcie Mendez, Laurent, Ferdinand, & Egas Mendez de Gundar freres, Pierre Paëz, Gonçalez Mendez de Maya, Diego Gonçalez fils de Gonçalez Ovequez, Godino & Egas Fafes fils de Fafes Lux, Payo Guttierez, Martin Añaya, Ferdinand Perez & Fuaz Roupino depuis General des Galeres. Ismar pour se venger de la perte de la bataille, assiegea Leiria, la prit, & passa les habitans au fil de l'epée; ensuite la fortifia de maniere qu'Alfonse eut beaucoup de peine à la reprendre.

Trois jours après le gain de la bataille d'Ourique, Alfonse revint à Conimbre où il fut reçu aux acclamations du peuple. Pendant le sejour qu'il fit dans cette ville, il épousa Matilde seconde fille d'Amedée III. Comte de Savoie, & de Matilde ou Mahaut d'Albon. Les cérémonies de la nôce étant finies, on apprit qu'une flote de 70 vaisseaux François étoient abordés à Porto; Alfonse leur fit proposer de se joindre à lui pour enlever Lisbonne aux Maures, qui l'avoient reprise depuis quelques années; les François y consentirent; on se presenta devant Lisbonne; l'entreprise échoüa; les Chevaliers du Temple furent défaits en même tems, ce qui consola les Maures de leurs pertes passées.

Ansecri Maure belliqueux commandoit dans Santarem; il ne cessoit point de faire des ravages sur les terres des Chrétiens. Alfonse résolut d'en arrêter le cours, en enlevant le lieu de sa retraite à l'Infidele. Martin Prieur de Soure l'excitoit à cette conquête. Après que le nouveau Roi eut bien reflechi sur cette entreprise, il assembla à Conimbre les principaux Seigneurs de ses Etats. Un jour il alla se promener à la campagne avec eux pour leur communiquer ses desseins; tous les approuverent, donnerent leur avis sur les mesures qu'il falloit prendre pour les faire réüssir, & promirent un profond secret. En s'en retournant par les bords du Mondego il entendit une vieille femme qui disoit à quelques autres: Sçavez-vous d'où vient le Roi avec ces Seigneurs? De voir comment il pourra prendre la ville de Santarem? Le Roi se tourna vers elles: cela est vrai, leur dit-il, mais gardez-vous bien d'en parler, ce secret éventé vous coûteroit la vie. Ensuite il continua sa marche, & rentra dans Conimbre, où il fit tous les préparatifs nécessaires.

Lorsque tout fut en état, il se rendit en diligence devant la place, où l'on ne se doutoit point de cette attaque imprevuë; sur le champ on planta les échelles pour monter à l'assaut; c'étoit le septiéme de Mai au milieu de la nuit; une partie des assaillans étoit déja au haut des remparts, lors-

que les habitans s'en apperçurent. La ſurpriſe jointe aux horreurs des ténébres, jetta l'épouvante & la confuſion dans la Ville; cependant les Portugais s'emparerent des portes, les briſerent & firent par ce moyen entrer le reſte de leurs troupes dans la ville, où l'on fit un maſſacre horrible. Le jour découvrit aux Maures toute l'étenduë de leur infortune; cependant ils ſe rallierent, & vinrent charger les Chrétiens, qui acheverent de les faire perir. Lorſque le combat fut ceſſé l'on pilla la ville où l'on trouva un butin immenſe. Un jour avant la priſe de cette ville on avoit vû une comette; on ne manqua pas d'en faire l'application au malheur de Santarem, d'où Anſecri trouva le moïen de s'échapper après y avoir vaillamment combattu. Il ſe retira à Seville, où il fut reçu favorablement. Peu de jours après la priſe de Santarem, Alfonſe qui avoit toûjours ſur pied des troupes choiſies & diſpoſées à exécuter ſes deſſeins, ſurprit & força la ville de Sintra, ſituée près du cap qu'on appelloit autrefois *Artabrum*, aſſez proche de l'endroit où le Tage va décharger ſes eaux dans la mer. Ce poſte étoit d'une extrême conſequence pour le Roi de Portugal, à cauſe de ſon voiſinage de la mer. Après ces conquêtes, Alfonſe revint ſe repoſer quelque tems à Conimbre.

Cependant les Maures ſes voiſins voïoient d'un œil jaloux ſes victoires, & ſe préparoient à ſoûtenir ſes efforts en cas qu'il les attaquât; les Eſpagnols fiers auſſi de leurs ſuccès, ne pouvoient ſupporter de lui voir prendre le titre de Roi, ce qui obligea Alfonſe à ſe le faire confirmer par ſes ſujets, de la maniere dont on va l'expliquer bientôt. En Afrique Albohali & Adelmon ſe diſputoient la ſuprême puiſſance, ce qui les empêchoit de ſecourir les Maures d'Eſpagne. Albohali étoit deſcendu des Almoravides, famille illuſtre parmi les Maures, & Abdelmon étoit de celle des Almohades, famille plus nouvelle mais extrêmement puiſſante. Dans le même tems que ces deux Maures ſe faiſoient une guerre cruelle en Afrique, ceux de Cordoüe en Eſpagne, cultivoient avec un ſoin & une application extrêmes les Sciences & les Arts, qui languiſſent toûjours dans le tumulte de la guerre. Ils firent ſurtout de grands progrès dans la Philoſophie; Avicenne fut le plus fameux de tous & le plus diſtingué; Averroez occupoit après lui le premier rang; ce fut lui qui commenta les Ouvrages d'Ariſtote, il avoit pour rival Avenzoar, qui s'étoit fait une grande réputation dans les Mathematiques & dans l'Aſtronomie.

Fin du cinquiéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE SIXIEME.

1147. JAMAIS Prince ne mérita à plus juste titre le nom de Heros, que le fils du Comte Henri ; à peine avoit-il achevé une conquête, qu'il en méditoit une autre. Cependant ce n'étoit point le desir immoderé de passer pour Conquerant qui lui mettoit les armes à la main, mais l'unique ambition de rendre ses sujets heureux, & de purger le Portugal de la Secte de Mahomet.

Les Maures occupoient toûjours les Provinces meridionales de ce nouveau Roïaume ; ils avoient même depuis quelque tems repris Lisbonne. Un jour Alfonse se promenoit sur la montagne de Sintra, connuë aussi chez les Anciens sous le nom de Promontoire de la Lune, parce qu'on y avoit autrefois dedié un Temple à la Lune ; de-là on decouvre & Lisbonne & la mer. Il regardoit avec attention cette ville, & rêvoit profondement en la regardant, lorsqu'il fixa ses yeux sur la mer ; il la vit couverte de vaisseaux qui voguoient à pleines voiles vers l'embouchure du Tage ; il envoïa sur le champ une des personnes qui étoient auprès de lui, s'infor-

mer d'où venoit & où alloit cette flotte. Il apprit que c'étoient des Anglois, des François, & des Allemans qui alloient à la Terre Sainte sous la conduite de Guillaume surnommé Longue épée, Duc de Normandie. Les autres Chefs s'appelloient Guillaume de Corni, de Liberche, Childe Rolim, & Ligel; leur flotte étoit composée de cent quatre-vingt vaisseaux qui portoient quatorze mille hommes.

Dom Alfonse fit proposer aux Chefs de cette armée de lui aider à faire le siege de Lisbonne. Cette ville dont on a crû qu'Ulisse avoit jetté les premiers fondemens, est située presque dans le milieu du Portugal, vers l'endroit où le Tage va décharger ses eaux dans l'Ocean. Elle a un celebre port à l'oüest formé par le Tage. Son entrée est dangereuse, mais au dedans il est vaste, profond & sûr pour les vaisseaux. Au nord de ce fleuve s'éleve la ville de Lisbonne, sur des colines qui forment une espece d'amphithéâtre; la ville est plus longue que large; l'enceinte des anciennes murailles étoit peu de chose, en comparaison de ce qu'elle est devenuë depuis que le commerce des Indes Orientales l'a renduë, pour ainsi dire, le magasin du monde. Les ruës & les places en étoient du tems des Maures étroites & irregulieres: mais depuis que les Portugais s'en sont rendus maîtres, on en a fait de nouvelles qui sont larges, regulieres & bien bâties. Le peuple y est honnête & poli, & les Marchands y sont riches; cependant le luxe & la bonne chere qui semblent inseparables de l'opulence, y sont inconnus; la sobrieté & la frugalité y tiennent la place de cette profusion & de cette délicatesse dont se piquent les autres Nations de l'Europe. Au reste la ville est environnée de bourgs, de villages & de maisons de campagne plus propres que magnifiques.

Le Roi de Portugal desiroit ardemment de la reduire sous son obéïssance; la situation de la place, la riviere qui passe au pied, la commodité de son port, la bonté du païs, tout l'engageoit à faire les derniers efforts pour enlever cette ville aux Infideles; mais il ne se sentoit pas assez fort pour venir à bout d'une entreprise aussi difficile. Il ne pouvoit compter sur le secours des Rois Chrétiens de l'Espagne, tous embarassés dans des guerres ou civiles ou étrangeres; cela l'obligea à profiter de l'occasion qui se presentoit. Il proposa un parti avantageux aux Croisés pour les engager à garder les côtes avec leur flotte. L'intérêt est toûjours le mobile & l'objet de la politique; ils y consentirent & couperent toute communication entre les Maures de Lisbonne & ceux de l'Afrique; par-là les vivres manquerent bientôt aux premiers, & toute esperance de secours leur fut ôtée. En même tems Alfonse investit la place par terre; il plaça son camp dans le lieu où est aujourd'hui le Couvent de S. Vincent; & les Croisés qui débarquerent occuperent le poste, où dans les siecles suivans, on a bâti le Couvent de S. François; le siege dura cinq mois: il devint celebre par les efforts qu'on fit de part & d'autre, par les assauts donnés & soûtenus, & par tous les stratagêmes de guerre qu'on mit en usage.

Les Chrétiens qu'excitoit le zele de leur Religion, affrontoient les dangers les plus grands, avec cette confiance, que le seul amour de la gloire ne donne point. Les autres frappés du triste spectacle qu'offrent l'esclavage, la perte des biens, & celle des

perſonnes les plus cheres, prodiguoient leur vie pour les defendre & ſe les conſerver; mais il leur falut ceder aux attaques terribles & réïterées des Chrétiens, qui donnerent enfin le dernier aſſaut le 21 ou le 25 d'Octobre 1147.

Quelques inſtans avant d'attaquer, Alfonſe parcourut les rangs de ſon armée, & tint, dit-on, ce diſcours aux ſoldats. » Amis & Compagnons,
» c'eſt moins de Liſbonne que du
» Portugal entier dont il s'agit ici. Il
» eſt à nous, ſi par votre valeur nous
» reduiſons cette place, où ſont enfer-
» més tous les thréſors des Infideles.
» Ceux que vous allez combattre ne
» ſont que des Bourgeois timides; les
» plus braves d'entr'eux ont déja ſuc-
» combé ſous vos coups. Marchez. »
Ils marchent en effet vers les retranchemens, plantent les échelles, bravent les traits, les pierres, & toutes les machines de guerre; chacun ravi d'avoir ſon Prince pour témoin & pour juge de ſa valeur fait des prodiges; ils forcent enfin la porte d'Alhama; le carnage devient terrible en cet endroit; tous les Maures y accourent pour repouſſer les Chrétiens; leur courage redouble à meſure qu'ils perdent toute eſperance de ſalut; enfin ils périſſent preſque tous les armes à la main; & on aſſure qu'il en coûta la vie à deux cens mille Maures, en comptant ceux qui étoient morts durant le ſiege, ou en venant ſecourir la place.

La ville fut livrée au pillage pour récompenſer le ſoldat. Lorſque le calme y fut rétabli, on conſacra la grande Moſquée pour ſervir de Cathédrale. On nomma Gilbert, quoiqu'étranger, pour premier Evêque de Liſbonne. C'étoit un homme d'une grande érudition, & d'une vertu reconnue. La fertilité du Païs & la temperature de l'air inviterent une partie des Croiſez à s'y établir. Alfonſe leur accorda toute ſorte d'immunités & de privileges. Il leur permit auſſi de bâtir quelques Villes; & ce ſont eux qui jetterent les premiers fondemens d'Almada, de Villaverde, d'Arruda, d'Azambuya, de Caſtañeda, & de quelques autres Places qui ſubſiſtent encore.

On prétend qu'Alfonſe avant le Siege de Liſbonne avoit aſſemblé les Etats de ſon Roïaume à Lamego, pour s'y faire confirmer le titre de Roi qu'on lui avoit donné dans la plaine d'Ourique. On y établit auſſi les Loix fondamentales de l'Etat, dont je vais rapporter l'acte en ſubſtance.

Au nom de la Sainte Trinité, Pere, Fils & Saint Eſprit, Trinité inſéparable qui ne peut être déſunie. Moi Alfonſe, fils de Henri & de Thereſe, neveu d'Alfonſe le Grand, Roi des Eſpagnes, élevé ſur le thrône de Portugal, par une bonté particuliere de Dieu: puiſque nous joüiſſons de la paix par la victoire ſignalée que nous avons remportée ſur les Maures, nous avons convoqué l'Aſſemblée preſente pour y traiter des affaires de l'état en préſence de l'Archevêque de Brague, de l'Evêque de Viſeo, de l'Evêque de Porto, de celui de Lamego, & de celui de Conimbre, ſuivis de tous les Seigneurs de notre Cour, avec tous les Gouverneurs des principales Places, comme Conimbre, Viana, Lamego, Viſeo, Barcelos, Trancoſo, Chaves, Montemajor, & de Laurent Venegas mon Procureur, de tous les Députez du Roïaume, avec un nombre conſiderable de Moines & de Prêtres. Tous étant aſſemblez dans l'Egliſe de ſainte Marie d'Almacave de Lamego, le

Roi aſſis ſur ſon thrône, couvert de toutes les marques exterieures de la roïauté, excepté la couronne, Laurent Venegas ſon Procureur, s'eſt levé, & a dit :

Dom Alfonſe, que vous avez choiſi pour votre Roi dans la plaine d'Ourique, vous aſſemble ici, pour vous demander ſi vous perſiſtez à le vouloir pour Roi. Nous deſirons & nous voulons qu'il ſoit notre Roi, répondit toute l'aſſemblée. Alors Venegas dit, de quelle maniere voulez-vous qu'il regne ſur vous ? ſeul ou avec ſes enfans ? Seul tant qu'il vivra ; Après ſa mort ſes enfans regneront. Si c'eſt là votre volonté, ajoûta Venegas, donnez-lui les marques de la roïauté. Tous répondirent, donnons-lui les marques de la Roïauté au nom du Seigneur. Auſſi-tôt l'Abbé du Monaſtere de Lorvan prit une couronne d'or ornée de pierreries, qui avoit appartenu aux Rois Goths, & la remit entre les mains de l'Archevêque de Brague, qui la poſa ſur la tête d'Alfonſe. Alfonſe avoit l'épée nüe à la main. Dès qu'il eût la couronne ſur la tête, il dit : je vous ai délivré avec cette épée de l'eſclavage des Maures : J'ai vaincu vos ennemis : vous m'avez fait votre Roi : établiſſons preſentement des Loix pour maintenir l'ordre, la juſtice, & la paix dans le Païs. Tous répondirent nous voulons & nous trouvons à propos d'établir telles Loix qu'il vous plaira. Commandez, nous obéïrons, nous, nos fils, nos filles, nos petits fils, & nos petites filles. Alors, le Roi fit approcher les Evêques, les Seigneurs, & les Gouverneurs des Places, & leur dit faiſons des Loix. Faiſons des Loix, dirent-ils entr'eux : Premierement ſur la ſucceſſion du Roïaume, & ils firent les ſuivantes.

1°. Que le Roi Alfonſe vive, & qu'il poſſede ce Roïaume. S'il a des Enfans mâles, ils lui ſuccederont ainſi. Le fils ſuccedera au pere ; après le fils, le petit fils ; enſuite le fils du petit-fils ; & ainſi de tous les autres juſqu'à la fin des ſiecles.

2°. Si le premier fils du Roi vient à mourir, le ſecond ſera Roi ; ſi le ſecond meurt, le troiſiéme ſera Roi ; & ainſi de tous les autres qui ſuccederont les uns aux autres.

3°. Si le Roi meurt ſans enfans, & qu'il ait un frere, il ſera Roi ; & lorſqu'il ſera mort, ſon fils ne pourra ſucceder à la Roïauté à moins que les Evêques, les Gouverneurs des Villes, & les Chefs de la Nobleſſe n'y conſentent. S'ils y conſentent, il ſera Roi.

Laurent Venegas, Procureur du Roi, dit aux Evêques, aux Gouverneurs & aux Seigneurs : le Roi vous demande ſi vous voulez que les filles ſuccedent à la couronne, & s'il faut faire des Loix touchant la maniere dont elles ſuccederont. Après quelques inſtans de réflexions, ils répondirent, puiſqu'elles ſont auſſi du Sang Roïal, nous voulons qu'elles ſuccedent, & qu'on établiſſe des Loix ſur ce qui les regarde. Alors les Evêques, les Gouverneurs, & les Seigneurs firent les Reglemens ſuivans.

1°. Si le Roi de Portugal meurt ſans Enfans mâles, & qu'il laiſſe une fille, elle ſera Reine ; mais elle ne pourra ſe marier qu'à un Portugais noble, lequel ne ſera reconnu pour Roi que lorſqu'il aura eu un enfant mâle de la Reine. Lorſqu'il ſe trouvera à une Aſſemblée avec elle, nous voulons qu'il ſe place à ſa gauche, & qu'il ſoit ſans couronne à la tête.

2°. Nous voulons que cette Loi ſoit toujours obſervée ; ſçavoir : Que

la fille aînée du Roi se marie à un Portugais, afin que le Roïaume ne puisse jamais passer dans des mains étrangeres. Si elle ne le fait pas, elle sera dès ce moment exclüe de la succession, parce que nous ne voulons point que la couronne tombe en d'autres mains qu'en celles des Portugais.

Telles sont les Loix que nous établissons touchant la succession de notre Roïaume. Le Chancelier les lut hautement. Toute l'Assemblée dit: elles sont bonnes & justes: nous voulons qu'elles soient observées par nous & nos Descendans.

Venegas reprit: Le Roi demande si vous voulez faire des Loix touchant le Gouvernement civil, & touchant la Noblesse. Nous le voulons, répondirent tous, au nom du Seigneur. On fit les Loix suivantes.

1°. Tous ceux qui descendront de la Reine, de ses fils & petit-fils, seront très-nobles. Tout Portugais, (pourvû qu'il ne soit ni Maure ni Juif) qui aura délivré le Roi de quelque péril, sera noble. S'il a été pris par les Infideles, & qu'il demeure constamment attaché à la Loi de Jesus-Christ, ses enfans seront nobles. Celui qui aura tué le Roi des ennemis, ou son fils, ou fait prisonnier son Ecuyer, sera noble. Toute l'ancienne noblesse conservera son rang, tel qu'elle le possedoit. Tous ceux qui ont combattu à la Bataille d'Ourique seront pour toujours nobles, & appellez mes Sujets par excellence.

2°. Si des personnes nobles se sont enfuis du combat, si elles ont frappé une femme de leur épée ou de leur lance; si elles n'ont pas délivré dans l'occasion d'un peril, le Roi, son fils, ou son Ecuyer, pouvant le faire, si elles ont porté de faux témoignages, *si elles ont déguisé la vérité au Roi*, si elles ont mal parlé de la Reine, ou de ses filles, si elles se sont retirées chez les Maures, si elles ont volé, blasphêmé contre Dieu & Jesus-Christ, ou attenté à la vie du Roi, elles seront degradées, elles & leur posterité de leur noblesse.

Telles sont les Loix qu'on fit touchant la Noblesse. Le Chancelier les lût hautement. Toute l'Assemblée dit: Elles sont bonnes & justes, & nous voulons qu'elles soient observées par nous, & nos Descendans.

A l'égard du Civil, on ordonna que tous les Peuples du Roïaume de Portugal qui étoient Sujets du Roi recevroient & observeroient les Loix suivantes.

1°. Que tout homme ou toute femme qui auroit volé deux fois, seroit exposé ou exposée à demi nu ou nuë, dans une Place publique: Qu'à la troisiéme fois on lui mettroit un écriteau sur le front qui aprendroit aux passans que c'est un voleur; & ensuite qu'on le marqueroit d'un fer rouge, & qu'à la quatriéme fois il seroit condamné à la mort; mais qu'on communiqueroit la Sentence au Roi avant de l'exécuter.

2°. Que toute femme adultere convaincuë de ce crime devant le Juge par son mari, seroit brûlée toute vive avec son amant; mais que le Roi seroit préalablement instruit du fait. Si le mari ne veut pas qu'on la brûle on ne la brûlera pas, & alors son complice ne le sera pas non plus, mais il sera renvoïé en liberté, n'étant pas juste d'accorder la vie à la femme, sans l'accorder en même tems à l'homme.

3°. Tout meurtrier sera condamné à mort, de quelque qualité qu'il soit. Tout violateur d'une fille noble sera traité de même, & son bien confis-

qué à son profit ; si la fille n'est point noble on les mariera ensemble, quand même l'homme seroit noble.

4°. Si quelqu'un se plaint qu'un autre lui a usurpé son bien, il en informera le Magistrat qui lui rendra justice.

5°. Si quelqu'un en a blessé un autre avec un fer pointu ou avec un bâton, il sera condamné à une amende pécuniaire.

6°. Celui qui outragera de parole ou qui frapera un Gouverneur de place ou tout autre Magistrat, sera marqué d'un fer chaud, à moins qu'il ne lui fasse réparation d'honneur, ou qu'il ne lui païe une certaine somme d'argent.

Telles furent les Loix qu'on fit touchant le gouvernement civil. Le Chancelier les lut hautement; l'assemblée dit, elles sont bonnes & justes; nous voulons qu'elles soient observées par nous & nos descendans.

Enfin Laurent Venegas se leva & ajouta, Voulez-vous que le Roi païe un tribut au Roi de Castille, & qu'il se trouve aux assemblées de ce Roïaume comme vassal. Tous ceux qui étoient presens se leverent, mirent l'épée à la main, & crierent qu'ils étoient libres & leur Roi aussi. A ces mots Alfonse aïant la couronne sur la tête & l'épée nuë à la main, se leva à son tour & dit : Vous n'ignorez point tout ce que j'ai fait pour vous procurer la liberté dont vous joüissez ; je jure de ne rien faire & de ne rien entreprendre qui ne tende à vous la conserver ; que tous ceux qui pensent autrement expirent dans l'instant; si c'est mon fils ou mon petit-fils, qu'il soit privé de la Roïauté. L'Assemblée applaudit, & les Etats se séparerent.

Avant que ces Loix fussent faites à Lamego, le Pape Eugene avoit déja confirmé à Alfonse I. le titre de Roi. Ensuite Alexandre III. envoïa par le Cardinal Albert une couronne Roïale à Alfonse, & lui confirma aussi par une Bulle le titre de Roi, à condition qu'il payeroit à la Chambre Apostolique un cens annuel de deux marcs d'or; mais l'on ne croit pas que ce cens ait jamais été païé. Il y a même apparence que le Pape n'obligea pas le Roi Alfonse à payer cette redevance au Saint Siege, mais que ce Prince par une dévotion assez ordinaire en ce tems-là, consentit volontairement à la païer. Toutefois la Bulle d'Alexandre en fait mention; nous croïons devoir la rapporter.

» Alexandre Evêque, serviteur des » serviteurs de Dieu, à notre très-» cher fils en Jesus-Christ Dom » Alfonse Roi de Portugal & à ses » descendans ; il est prouvé par tou-» tes les guerres que vous avez soû-» tenuës contre les Infideles, & par » les dépoüilles précieuses que vous » avez consacrées à la sainte Eglise » votre mere, qu'un véritable zele » vous enflamme pour l'avancement » de la Foi Chrétienne. Il est juste » que nous vous aimions sincere-» ment, & que nous écoutions les » prieres raisonnables de ceux que le » Ciel semble avoir choisis pour gou-» verner le peuple & pour veiller à » son salut. Connoissant donc votre » rare prudence, votre amour pour » la justice, & vos sublimes talens » dans le grand art de regner, nous » vous recevons sous la protection » de S. Pierre, nous vous accordons » & nous vous confirmons le titre » de Roi avec tous les honneurs & » prérogatives qui doivent l'accom-» pagner, sur le Portugal & tous les » païs que vous pourrez enlever des

» mains des Infideles, sans qu'aucun » Prince Chrétien y puisse reclamer » aucun droit; Et pour vous e ger » à travailler plus que jamais pour la » gloire de la Religion, nous accor- » dons les mêmes droits, les mêmes » titres, & les mêmes prérogatives » à votre posterité. Tandis que vous » serez attaché à l'Eglise de Rome » votre très-sainte mere, elle vous re- » gardera avec tendresse & vous pro- » diguera ses graces; quant aux deux » marcs d'or que vous avez ordonné » qu'on me payât ainsi qu'à mes suc- » cesseurs, nous vous prions d'avoir » le soin de les faire payer chaque » année à l'Archevêque de Brague » pour moi & nos successeurs. Nous » ordonnons en consequence qu'on » vous laisse joüir tranquillement de » vos Etats; nous défendons à toutes » personnes d'attenter sur vous ni sur » vos descendans, de vous enlever » vos terres, de les ravager par des » incursions, & d'y fomenter le moin- » dre trouble, sous peine d'encourir » nos censures les plus rigoureuses, » d'être privé de toutes ses dignités, » & separé du corps de l'Eglise. Soit » paix au contraire à tous ceux qui se » conformeront à tout ce que nous » ordonnons dans cette Bulle. Ainsi » soit-il. Moi Alexandre Pape.

Telle étoit à peu près la Bulle par laquelle on confirma à Rome le titre de Roi à Dom Alfonse. L'original signé de vingt Cardinaux en est conservé dans la Tour de Tombo qui fait partie de l'ancien Palais des Rois de Portugal; il est datté de 1179. Ainsi cette Bulle parut long-tems après les Etats tenus à Lamego, & la prise de Lisbonne: j'ai crû cependant devoir la rapporter ici. Il seroit inutile de faire des réflexions sur le droit ridicule que le Pape s'y arroge d'accorder un Royaume, une couronne, le titre de Roi, &c. Les Portugais aujourd'hui plus éclairés qu'ils n'étoient alors, sçavent comme nous, que le pouvoir du Pape est borné au spirituel & que leur Roi ne dépend que de Dieu seul; il paroît même qu'ils craignent peu les excommunications de la Cour de Rome.

La conquête de Lisbonne fut suivie de celle de plusieurs autres villes. 1148. Presque toutes celles de l'Estramadure furent soumises, & toutes ou du moins la meilleure partie ouvrirent leurs portes au vainqueur, avant qu'il pensât à les attaquer, tant la prise de Lisbonne avoit consterné les Maures.

Raimond Archevêque de Tolede renouvella au Concile de Reims la dispute touchant la Primatie d'Espagne. Plusieurs Evêques la refusoient à l'Eglise de Tolede, & le plus obstiné de tous étoit l'Archevêque de Brague avec ses suffragans; c'étoit une suite de l'érection du nouveau Royaume de Portugal. L'Archevêque de Tolede se plaignit aussi de la part du Roi de Castille de ce que le Pape Eugene avoit accordé le titre de Roi de Portugal à Alfonse Henriqués (moïennant une redevance annuelle de quatre livres d'or, depuis, comme il a été dit, diminuée à deux par Alexandre III.) au préjudice de la Couronne de Castille. Eugene répondit au Roi de Castille Alfonse VIII. qu'il n'avoit jamais prétendu diminuer sa dignité ni ses droits; mais qu'il n'avoit pû refuser au Prince Portugais un titre qu'il méritoit par les services qu'il avoit rendus à la Religion, & que ses sujets consentoient de lui donner comme à leur légitime Prince; qu'à l'égard de l'Archevêque de Brague & de ses suffragans, il pré-

tendoit qu'ils fussent toûjours soumis à la Primatie de Tolede, sous peine d'être suspendus. L'Archevêque de Brague obéït, mais après la mort de Raimond qui arriva bientôt après, on ne voit pas que l'Archevêque de Brague & ses suffragans ayent jamais reconnu la Primatie de Tolede.

Cependant Alfonse ne donnoit pas un moment de relâche aux Maures; il leur enlevoit tous les jours quelque place nouvelle; il avoit soumis Mafra, Trancoso, Sintra, Obidos, Alenquer, Serpa, Beja, Elvas, Corruche, & Cizimbre; il fut reconnoître avec soixante Cavaliers & quelques Fantassins la Forteresse de Palmela. Il étoit déja à ses portes quand il apperçut le Roi de Badajos, qui venoit avec une armée considerable au secours de Cizimbre dont il ignoroit la prise.

Alfonse caché entre des montagnes avec sa troupe, observoit l'ennemi qui marchoit sans aucun ordre; malgré l'inégalité qui se trouvoit entre lui & les Maures, il prit le parti de les charger. Les Maures surpris de cette attaque imprevûë, crurent que les Portugais étoient suivis d'une armée; l'épouvante & la terreur s'emparent d'eux; la plûpart se laissent massacrer sans se défendre; les autres prennent la fuite, abandonnant leurs armes & leurs bagages. Le desordre & la confusion regnent par tout, & le Roi Maure furieux & désesperé regagne au plus vîte ses Etats. Alfonse revint devant Palmela où le bruit de sa victoire étoit déja parvenu. Les habitans de cette ville s'estimerent trop heureux, qu'il voulût accepter leur place en leur laissant la vie.

Depuis l'an 1148. Alfonse n'avoit pas cessé de faire la guerre. En 1160. il maria sa fille Mafalde qui n'avoit que douze ans avec Raimond Prince de Catalogne.

Evora gémissoit depuis long-tems sous les fers des Maures. Giralde, surnommé le Chevalier sans peur, homme dont la naissance répondoit à la haute valeur, avoit encouru la disgrace d'Alfonse, ou par rapport à ses mœurs dépravées, ou pour quelque autre sujet, qui l'avoit obligé de s'éloigner de la Cour. Il choisit pour sa retraite la Province d'Alenteïo, dont la plus grande partie étoit sous la domination des Maures. Il se mit au service d'Ismar ou Ismaël, le même qui avoit perdu la bataille d'Ourique. Par l'ordre de ce Roi infidele, il assembla quelques brigans, fugitifs comme lui, qui se cachoient au fond des Forêts pendant le jour, & pilloient les lieux circonvoisins pendant la nuit. Dès que Giralde fut à leur tête, tout homme accablé de dettes ou atteint de quelque crime, vint se joindre à sa troupe qui devint bientôt nombreuse & redoutable. Elle ne cessoit de faire des courses sur les terres des Chrétiens, de les piller, & de les bruler; cependant Giralde, qui avoit toujours conservé un fond d'honneur, se lassa de sa situation. Il n'est rien qu'il n'eût tenté pour rentrer en grace auprès de son Roi; mais il étoit persuadé qu'il ne pourroit y parvenir qu'en lui rendant quelque service important. Il imagina donc d'enlever Evora aux Maures. Cette Ville étoit forte & bien peuplée. La conquête n'en étoit point facile. Elle eut coûté beaucoup de sang aux Chrétiens, s'ils l'eussent voulu entreprendre à force ouverte. Comme Giralde y entroit en qualité d'ami, il se servit de cette commodité pour en examiner les endroits foibles. Malgré les services qu'il avoit rendus aux

1166.

Maures, on se défioit cependant de lui, on l'épioit & on craignoit quelque trahison de sa part, sur-tout parce que le bruit couroit alors que le Roi de Portugal en vouloit faire le Siege. Ainsi il faloit, lorsqu'il entroit dans la Ville qu'il s'observât, pour ne pas augmenter les soupçons qu'on avoit contre lui. Evora est située dans une plaine. Il y a tout proche une Montagne sur laquelle étoit une vieille Tour, où l'on tenoit toujours des sentinelles pour avertir les Habitans nuit & jour, en cas que les ennemis se présentassent. Giralde résolut de s'en emparer d'abord. Il sçavoit qu'un seul Maure y couchoit avec sa fille pour y faire la sentinelle. Il se cacha avec quelques soldats aux environs. Vers le milieu de la nuit il laissa ses compagnons, après leur avoir dit d'aller à lui à certain signal qu'il leur feroit, & marcha avec intrépidité vers la Tour. Il avoit porté avec lui de grosses pointes de fer qu'il fit entrer dans les murailles, & par ce moïen il gagna une fenêtre. Pour empêcher qu'on ne le distinguât, il s'étoit couvert de branches d'arbres. La nuit étoit très obscure. Le Maure avoit chargé sa fille de veiller tandis qu'il se reposeroit. S'étant endormie, Giralde la surprit dans cet état, & la jetta par la fenêtre, afin qu'elle ne réveillât point son pere par ses cris. Ensuite il fut dans l'endroit où le Maure étoit couché, & lui coupa la tête, s'empara des clefs de la Tour, & fut trouver ses soldats portant à sa main les têtes du Maure & de sa fille. Son arrivée les combla de joie : ils avoient craint pour lui. Giralde leur dit : » Compagnons, les sentinelles qui » pouvoient nous découvrir ne vi» vent plus. Les Corps de Garde qui » comptent sur eux dorment tran» quilement. Marchons vers la Ville; » elle est à nous ; Cette action nous » méritera l'estime de notre Prince. » Il aime & sçait récompenser la va» leur. Si nous réüssissons, notre gra» ce est sûre.

Alors il marche vers la Tour, & ses camarades le suivent. Il commence par allumer un feu. C'étoit le signal par lequel on avertissoit ceux de la Ville que les Chrétiens ravageoient la campagne ; & le côté où on le plaçoit désignoit le lieu où étoient les ennemis. Giralde le fit poser du côté de Spincheiro, où il envoïa quelques soldats, avec ordre d'y mettre tout à feu & à sang. Ceux de la Ville les apperçoivent. Comme ils voïent qu'ils sont en petit nombre, ils sortent en foule & sans ordre pour les saisir. Dès qu'ils sont éloignez, Giralde s'approche d'un autre côté de la Ville. A la faveur de la nuit & du tumulte, il surprend & taille en pieces les Corps de Garde. Les uns prennent la fuite, les autres courent réveiller les Habitans de la Ville, qui sortent épouvantez de leurs Maisons pour être égorgez par les Chrétiens. La terreur augmente de moment à autre. Les femmes quittent leurs lits, toutes échevelées. Leurs enfans se jettent entre leurs bras, & percent les nües de leurs cris. Le tumulte de la ville parvient jusqu'aux oreilles de ceux qui sont sortis du côté de Spincheiro. Ils reviennent sur leurs pas. Ils trouvent les Chrétiens aux portes. Ceux qui un moment auparavant fuïoient dans la plaine devant eux, reviennent les attaquer par derriere. Ils se trouvent pressez de tous côtez. Les horreurs des tenebres, le bruit des armes, les gémissemens des blessez ou de ceux qui rendoient les derniers soupirs, redoublent leur

frayeur. Ils ne sçavent plus de quel côté tourner. Ils lâchent le pied, & cherchent leur salut dans la fuite. Mais ils tombent entre les mains des Chrétiens; la Ville est livrée au pillage; le meurtre & la violence y regnent de toutes parts.

Ceux qui échaperent à la cruauté du soldat implorerent la clémence de Giralde, qui leur permit de demeurer dans la Ville à de certaines conditions; & leur Posterité s'y maintint jusqu'au tems d'Emanuel. Cependant Giralde, députa vers Alfonse un de ses Officiers, pour lui apprendre ce qui venoit de se passer à Evora. Le Roi pardonna à Giralde, & lui donna le Commandement de cette Place, qu'il venoit de conquerir d'une maniere si glorieuse. Les Habitans d'Evora depuis ce jour porterent dans l'écu de leurs armes un homme à cheval, tenant à la main une épée nüe, avec deux têtes, l'une d'homme, & l'autre de femme. Les amateurs de fables ont donné à ces armes une étymologie plus extraordinaire. Les uns ont avancé qu'elles representoient S. Jacque tuant les Maures: Les autres un nommé *Eborum* ou *Evozium*, & pareilles chimeres aussi extravagantes.

Evora étant soûmis, Alfonse s'appliqua à lui rendre son ancienne splendeur. Il y établit un Evêque, qui fut Payo, auquel il donna des revenus considérables, dont la troisiéme partie fut destinée pour l'entretien de l'Eglise Cathedrale qu'il fit bâtir en 1186. Pendant qu'on travailloit à cet édifice, on celebroit les Offices Divins dans une Maison voisine, dont on a fait depuis une Maison publique pour y regler les affaires des Particuliers. Alfonse fixa encore à Evora les Chevaliers de l'Ordre d'Avis, qu'il avoit institué. Ils avoient à peu près les mêmes Statuts que ceux de Calatrava en Espagne. Le principal portoit, qu'ils feroient une guerre continuelle aux Maures. Evora fournit à cet Ordre au commencement de son institution trois grands Maîtres, Ferdinand Roisius Mentelle, homme de poids & d'autorité, Viegas Grandisalonis, & Alfonse Anensius.

La puissance d'Alfonse devenoit de jour en jour redoutable à ses Voisins. Les Rois de Castille voïoient sur tout d'un œil jaloux ses prosperitez. Ils regardoient ses conquêtes comme autant des terres qu'il retranchoit de leur patrimoine. D'un autre côté ils ne pouvoient supporter qu'Alfonse eut pris le titre de Roi; ils s'en étoient plaints amerement à Rome, sans avoir été écoutez, & s'ils avoient cessé leurs plaintes, ce n'étoit que sur l'espoir frivole que le nouveau Roi de Portugal se reconnoîtroit leur vassal. Cette chimere, dont les Espagnols s'étoient repus pendant plusieurs années, s'étant enfin évanoüie, Ferdinand II. qui avoit épousé une des filles d'Alfonse, lui déclara la guerre sur de vains prétextes, dont l'Histoire n'a pas daigné conserver la mémoire. 1168.

Alfonse ne perdit point de tems: quoiqu'il fût âgé de soixante-quinze ans, il avoit encore la force & la vivacité de la jeunesse. Il se mit donc à la tête de ses troupes, prévint son ennemi, entra dans les Etats du Roi d'Espagne, força Lima & Turon où il mit Garnison Portugaise, & puis il marcha pour assieger Badajos conquis depuis peu sur les Maures par les Espagnols. Badajos ceda aux armes victorieuses d'Alfonse, & passa sous sa domination. Aussi-tôt que Ferdinand eut appris la perte de cette Place, il courut pour l'assieger à son

tour, & pour la reprendre. Alfonſe qui étoit dans Badajos, ſortit de la Ville pour combattre l'Eſpagnol. En ſortant au galop, il heurta avec ſa jambe contre un des gons de la porte avec tant de violence, qu'il en demeura extrêmement bleſſé. Cet accident ne pût l'arrêter. Surmontant les vives douleurs qu'il reſſentoit, il marcha aux ennemis, qu'il attaqua avec des forces inégales. Malgré tous ces avantages les Eſpagnols acheterent cherement la victoire. Les Portugais la leur diſputerent avec une opiniâtreté ſans pareille : Cependant épuiſez de fatigue & accablez par le nombre, ils furent obligez de la leur abandonner & de ſe retirer : Alfonſe fit des efforts pour les arrêter, mais tout fut inutile; lui-même fut emporté par ſon cheval dans la plaine, où s'étant abbatu ſur ſa jambe, il augmenta ſa bleſſure. Dans cet état il fut pris par les Eſpagnols, & mené à Leon, où Ferdinand le reçut & le traita en Roi. Cependant il refuſa de lui rendre la liberté, qu'il ne lui eût reſtitué auparavant vingt-cinq Places, que les Portugais lui retenoient tant dans la Galice que dans le Roïaume de Leon. On prétend qu'il y ajoûta d'autres conditions, & qu'il exigea d'Alfonſe qu'il ſe reconnût ſon vaſſal, & qu'il lui promît, dès qu'il ſeroit en état de monter à cheval, de ſe trouver aux aſſemblées des Etats de ſes Roïaumes. Alfonſe, ajoûte-t'on, promit tout ce qu'on voulut, pourvû qu'il pût retourner dans ſes Etats. Mais dès qu'il y fut, pour éviter de tenir les engagemens qu'il avoit pris avec Ferdinand, il ne voulut jamais monter à cheval, diſant que ſa jambe ne le lui permettoit pas. Il ſe faiſoit traîner ſur un char, & par là il ſe crut diſpenſé de tenir ſa parole.

Alfonſe avoit conquis Beja, mais peu de jours après il avoit perdu cette conquête. Gonçalés Mendés de Maja, ſurnommé Lidiador, homme de valeur & d'experience, fit avec une troupe d'élite une incurſion aux environs de Beja, qui étoient ſans ceſſe infeſtés par des troupes d'Arabes, conduits par Almoleymar, Capitaine intrépide, & téméraire. Maja le rencontra; ils en vinrent aux mains, & le Maure fut vaincu, Maja en ſe retirant rencontra encore Alboazem Roi de Tanger, qui venoit au ſecours d'Almoleymar, & l'aiant attaqué il le défit. Ainſi dans un même jour Maja remporta deux victoires à l'âge de quatre-vingt quinze ans. Il mourut des bleſſures qu'il avoit reçûës dans le dernier combat. Sa force étoit ſi prodigieuſe qu'on pouvoit la comparer à celle des hommes les plus forts, dont l'Hiſtoire & la Fable aïent fait mention. Il perçoit d'un coup de lance quelque armure de fer que ce fût, ou la faiſoit ceder, & rentrer dans le corps de celui qui la portoit. Il conſerva une partie de cette grande force juſqu'au dernier ſoupir, & combattit dans l'extrême vieilleſſe, avec la même ardeur que lorſqu'il étoit jeune. Alfonſe lui confia la garde du Païs le plus expoſé aux inſultes des Maures. Il avoit pour lui une eſtime ſinguliere, & fut très ſenſible à ſa mort. 1170.

La victoire que le Roï de Leon avoit emportée ſur le Roi de Portugal, reveilla tous les Maures qui étoient dans le voiſinage. Ils s'imaginerent qu'Alfonſe ne pouvant plus agir à cauſe de ſa bleſſure, il ſeroit aiſé de faire quelque conquête dans ſes Etats. Albaraque Roi de Seville arma puiſſamment & ſe jetta dans la Province d'Alentejo qu'il ravagea,

puis il traversa le Tage & alla mettre le siege devant Santarem. Alfonse avoit alors près de quatre-vingt huit ans. Malgré cette grande vieillesse, il se mit à la tête de ses troupes & défit ses ennemis; ensuite il se rendit au Monastere d'Alcobace, où il s'occupa pendant un mois en exercices de pieté. Pendant le séjour qu'il y fit, il institua l'Ordre des Chevaliers de l'Aîle; une vision qu'on prétend qu'il eût dans la derniere bataille en fut la cause; il dédia cet Ordre à S. Michel & à son Ange Gardien.

Par les statuts il étoit ordonné aux Chevaliers de porter une aîle d'or sur leurs habits, de ne recevoir dans leur Ordre que des Sujets d'une naissance distinguée, de garder dans les armées l'étendart Royal, de prêter le serment de fidelité entre les mains de l'Abbé d'Alcobace; d'observer les mêmes regles que les Moines de ce Monastere, & de celebrer leur fête principale le jour de S. Michel. Le Roi & les principaux Seigneurs de la Cour s'y firent recevoir. Loüis XI. Roi de France institua en 1469. l'Ordre de S. Michel, à l'imitation de celui de l'Aîle.

Le Roi de Portugal reçut aussi dans son Roïaume l'Ordre de S. Jacques qui avoit pris naissance en Espagne en 1172. Après qu'on eût fait (selon l'idée commune) la découverte du corps de ce Saint, on couroit de toutes les parties du monde à Compostelle pour le visiter; mais les Pelerins (c'étoit le nom qu'on donnoit à ces pieux voyageurs) couroient mille perils en chemin; les Maures les harceloient, les pilloient & les amenoient souvent en captivité. Pour arrêter ce désordre, les Chanoines de S. Aloi firent bâtir des hôpitaux pour les y retirer; & quelques Gentilshommes s'offrirent de les escorter pour les mettre à l'abri des Maures. Leurs services parurent si importans, qu'ils mériterent l'estime & l'amitié des plus grands Seigneurs de l'Espagne. Le Cardinal Jacinthe qui avoit favorisé cette nouvelle institution, en obtint la confirmation du Pape Alexandre. Leur maniere de vivre étoit conforme à celle des Chanoines de Saint Aloi qui suivoient la regle de S. Augustin. Cet ordre devint dans la suite des tems si considerable, qu'il se rendit même redoutable aux Rois. Le Roi de Portugal leur fit present de plusieurs châteaux avec des terres très belles; rien ne bornoit sa générosité pour ceux qui se rendoient utiles.

Gonçalez Hermiguez brilloit dans ce tems-là à la Cour d'Alfonse par sa politesse, par son éloquence & surtout par ses poësies. Les Dames en faisoient un cas singulier, elles étoient charmées de son entretien qu'elles recherchoient avec empressement; sa bravoure égaloit son esprit, & cette qualité ne servoit qu'à augmenter l'estime qu'on avoit pour lui; il combattoit avec tant d'ardeur dans les occasions, qu'on l'appelloit communement le fleau des Maures. Son pere Hermiguez Gonçalez avoit été tué à la bataille d'Ourique. Alfonse étant à Conimbre, Hermiguez conçut le projet d'aller faire une course sur les terres des Maures. Il passa au de-là du Tage vis-à-vis d'Almada, & se mit non loin de-là en embuscade; c'étoit le jour de la S. Jean, fête que les Maures célébroient solemnellement. Ils sortoient ordinairement de leur ville avec leurs femmes, leurs filles & leurs enfans, & ils se répandoient dans les campagnes voisines pour cueillir des fleurs, dont ils faisoient des couronnes, qu'ils mettoient

ſur leur tête. Enſuite au ſon de divers inſtrumens, ils paſſoient la journée entiere à danſer ou à goûter d'autres plaiſirs, où les deux ſexes prenoient également part.

A peine le jour commençoit de paroître, qu'Hermiguez vit ſortir des portes d'Almada les Maures, qui ne ſe doutant point du péril qui les menaçoit, ſe ſeparerent & ſuivirent diférentes routes, les uns avec leurs femmes, les autres avec leurs filles, & quelques-uns avec leurs maitreſſes, car l'amour étoit ſouvent de la partie. Ils ſe livroient déja aux jeux & aux divertiſſemens pratiqués dans cette fête, lorſqu'Hermiguez ſortit de ſon embuſcade & tomba ſur les Maures. La préſence de leurs femmes ou la crainte de perdre leurs maîtreſſes raniment le courage de ceux-ci, qui ſe défendent vaillamment. Hermiguez qui les avoit d'abord épargnés, les tailla en pieces, & fit priſonniers le reſte, tant hommes que femmes. Il étoit ſur le point de repaſſer le Tage avec ſon butin, lorſqu'il apperçut un Cavalier qui enlevoit une Maureſſe jeune, belle & richement vêtuë; frapé de cet objet il court au Cavalier, l'arrête, le combat & lui enleve ſa proïe, qu'il amena avec les autres à Santarem. Là il ne conſerva de toute ſa priſe que la belle Maureſſe, qu'une avanture ſi ſinguliere lui avoit fait tomber entre les mains. Il reſſentoit pour elle un amour vif & tendre; elle ne fut point inſenſible à ſes empreſſemens; touchée du ſervice qu'il lui avoit rendu, en l'arrachant des mains d'un homme qu'elle regardoit avec horreur, pénétrée du mérite & des ſoins qu'Hermiguez prenoit de lui plaire, elle l'aima & conſentit à ſe faire baptiſer pour l'épouſer. Hermiguez épouſa alors la belle Oriane; c'eſt le nom qu'on lui donna en la baptiſant, à la place de celui de Fatime qu'elle portoit auparavant. Oriane à ſon tour ſe crut la femme la plus heureuſe du Portugal. Hermiguez, quoique mari, ne ceſſa point d'être amant; il inventoit chaque jour quelque nouvelle galanterie pour lui plaire; elle devint l'objet de toutes ſes chanſons. Les femmes de la Cour les chantoient & envioient ſon bonheur; mais il dura peu; la mort termina les jours d'Oriane dans la fleur de ſa jeuneſſe. La douleur de ſa perte fit que Hermiguez ſe retira dans le Monaſtere d'Alcobace, afin de s'y livrer tout entier. Il y prit l'habit de Moine, & de ſes biens il fonda aux environs d'Ourem le Monaſtere de Sainte Marie de Thumarais. Le reſte de ſa vie s'écoula dans la triſteſſe & la langueur; rien ne pût la diſſiper; la mort ſeule finit ſes peines.

Dom Pedre frere naturel du Roi, battant la campagne, pendant le ſiege de Liſbonne, avoit enlevé la fille du Gouverneur de cette ville; ſa beauté faiſoit l'admiration de tous les Maures; ſon pere voulant la mettre à l'abri des évenemens de la guerre, l'envoïoit avec toutes ſes richeſſes à Alenquer avec une eſcorte commandée par Cid Achim qui en étoit paſſionement amoureux, & qui étoit venu au ſecours de cette Place dans l'eſperance de l'obtenir. Dom Pedre l'amena au quartier Roïal; à peine y fut-elle arrivée qu'on y vit Cid Achim, qui ſe jetta aux pieds du Roi pour le ſuplier de lui rendre ſa maitreſſe, ou de le retenir eſclave comme elle. Le Roi le renvoïa à ſon frere qui par une generoſité digne d'un Prince, lui rendit ſa maitreſſe & ſes treſors, à condition qu'il ne rentreroit plus dans Liſbonne, mais

qu'il se retireroit à Sylvés. Dom Pedre étoit né en 1106 ; son pere lui avoit donné Fuaz Roupino pour Gouverneur. Ce Prince étoit d'une trés haute stature , & ses forces répondoient à cet exterieur avantageux. Il étoit allé en France par l'ordre de son frere, pour prier S. Bernard qui étoit leur parent , (car ce Saint descendoit des Comtes de Bourgogne ,) de s'interrerresser à Rome , pour qu'on accordât à son frere l'investiture de son Roïaume. Son ambassade faite , il parcourut la France pour faire connoître sa valeur, à l'exemple des Chevaliers de ce tems. Il passa aussi en Lorraine où il s'acquit la réputation de franc & brave Chevalier. Il vit Saint Bernard, comme nous l'avons dit, & ce Saint le détourna du voïage d'Outremer, en lui persuadant de s'en retourner en Portugal pour aider à délivrer sa Patrie de l'oppression des Maures. Il assista à la prise de Santarem, de Lisbonne, de Trancoso , à la bataille d'Ourique , & à la prise de Badajos , où il fit des actions éclatantes de valeur pour sauver son frere des fers des Espagnols. Il fut le premier moteur de la fondation d'Alcobace , à qui Alfonse accorda pour revenu tout le produit des terres qu'on découvroit de la Montagne de Mendiga.

Il fut nommé grand-Maître de l'ordre d'Avis, aussi-tôt qu'il fut institué, aiant sollicité cette dignité , pour se délivrer des sollicitations de son frere , qui vouloit le marier. Il prit enfin l'habit de Moine dans le Monastere d'Alcobace , où il se montra aussi bon Religieux qu'il avoit été brave Soldat. Laurent Viegas, fils du grand Egas, étant venu le voir dans sa retraite , il se rappella avec lui sa vie passée avec quelque espece de plaisir. Il s'imposa sept mois de silence pour réparer cette faute. Son frere étant venu le voir dans cet intervale, il refusa de lui parler. Il vêcut treize ans dans ce Monastere où il mourut en 1175. âgé de soixante-neuf ans.

Alfonse n'avoit cessé un instant de faire la guerre aux Maures ; malgré les Espagnols qui interrompirent souvent le cours de ses victoires , dont l'objet étoit toujours l'avancement de la Religion Chrétienne , & l'abbaissement de la Secte de Mahomet. La ville d'Abrantés étoit sur le point de subir la Loi d'Aben Jacob, fils du Miramolin , Empereur de Maroc , qui l'assiegeoit avec une puissante armée. Quelques Portugais avouez de leur Prince assemblerent leurs parens , leurs amis , & tous ceux qui dépendoient d'eux. Ils en formerent un corps d'armée , avec lequel ils furent attaquer les Maures qu'ils mirent en fuite. Dom Fuaz Roupino commandoit dans le Château de Port de Mos. Gami Roi de Merida songea à s'en emparer. Fuaz fut informé de son dessein, il sortit de son Château , ou il laissa un de ses parens , & fut se mettre en embuscade. Les Maures se presenterent, & commencerent à escalader le Château : dans cet instant Fuaz , fond sur eux , & les taille en pieces. Gami & son frere perdirent la liberté, & furent envoïez au Roi qui étoit pour lors à Conimbre. Dans cette même année, (c'étoit l'an 1182.) Fuaz commandant les Galeres Portugaises , défit l'armée navale des Maures vis-à-vis le Cap d'Espinchel ; un an après il remporta une seconde victoire près de Ceuta en Afrique.

Aben Jacob, devenu Miramolin par la mort de son pere , haïssoit mortellement les Chrétiens. Il souleva contre eux l'Andalousie, la Murcie &

la Valence. Les Rois de Jus, de Bugie, de Seville, de Cordoüe, de Grenade, de Fez, d'Algarbe, entrerent dans ses projets, leverent des troupes, & formerent le corps d'armée le plus formidable qu'on eût vû jusqu'à lors en Espagne. Leurs tentes & leurs pavillons couvroient les Montagnes & les Vallées. Ils portoient partout le fer & la flâme. Tout fuïoit devant ces Barbares qui fouloient aux pieds les Loix les plus saintes de la nature, & profanoient avec impieté tout ce que la Religion a de plus sacré, & de plus respectable. Albaraque, le même qui avoit déja eté repoussé de devant Santarem, étoit encore dans cette armée; il n'est point de cruautez qu'il n'imaginât contre les Chrétiens. Les Maures passerent enfin le Tage, démantelerent la Ville de Torres-novas, & allerent ensuite investir Santarem, où l'Infant Dom Sanche s'étoit enfermé.

Dès que les Maures furent délassez, ils préparerent toutes les machines nécessaires pour assaillir les murailles. Cependant avant que de commencer les attaques, Miramolin fit sommer l'Infant de se rendre. Dom Sanche l'aïant refusé avec mépris, on attaqua avec furie & sans relâche. L'Infant soûtint pendant sept ou huit jours tous les efforts des Barbares: mais il alloit succomber sous leurs coups, lorsque son pere âgé pour lors de quatre-vingt onze ans arriva à Conimbre avec un secours considérable. Sanche étoit blessé; ses meilleurs Soldats avoient peri en combattant nuit & jour; le reste languissoit de maladie. Telle étoit sa situation, lorsqu'il apperçut le Roi son pere à la tête des Portugais. Les Maures, qui étoient persuadez qu'il n'auroit osé avancer au-delà de Conimbre, furent si épouvantez de le voir, qu'ils abandonnerent leur camp, & s'enfuirent sans combattre. Alfonse & Sanche tomberent sur cette multitude étonnante de fuyards, dont ils firent un grand carnage. Le Miramolin honteux, & désesperé, gagna le Tage qu'il traversa, malgré la blessure qu'il avoit reçûë de la main même de l'Infant. Les autres Rois ses Alliez trouverent aussi le moïen de se sauver. La Noblesse Maure y périt presque toute. Le Miramolin mourut de sa blessure peu de jours après. Mariana prétend qu'il se noïa en traversant le Tage.

Cet exploit fut le dernier du Roi Alfonse. Jamais Prince n'unit à tant de valeur tant de pieté; il entretenoit dans le Monastere d'Alcobace, qu'il avoit fondé, mille Religieux. Il jetta aussi les fondemens de sainte Croix de Conimbre, où il établit des Chanoines Reguliers de S. Augustin. Il fit bâtir jusqu'à cent cinquante Eglises, toutes magnifiques, & bien rentées. Il illustra les Eglises de Guimaraens & de Santarem, en leur donnant le titre de Collegiales. Il institua deux Ordres militaires, celui d'Avis, ainsi appellé de certains oiseaux qu'on trouvoit dans une Montagne voisine d'Evora: mais il ne prit ce nom d'Avis que sous le regne d'Alfonse II. Auparavant il portoit le nom de l'Ordre de S. Benoit. Celui de l'Aisle, dont nous avons parlé, fut le second Ordre de son Institution. Il fit des presens considerables aux Templiers, & aux Chevaliers de S. Jean de Jerusalem. Alfonse étoit grand & gros, mais bien proportionné; il mourut l'an mil cent quatre vingt cinq, âgé de quatre-vingt onze, ou quatre vingt treize ans. Il en avoit regné dix-sept en qualité de Comte, & quarante-six comme Roi. On l'inhuma sans pompe dans sainte Croix

de Conimbre ; mais le Roi Emmanuel lui fit élever un beau Mausolée. Il passe communément pour Saint dans le Portugal, & l'on garde dans l'Eglise de Conimbre un surplis qu'il portoit lorsqu'il assistoit aux Offices Divins. On y voit aussi son bouclier & son épée.

A l'âge de cinquante trois ans il épousa Mafalde la plus belle femme de son tems, fille d'Amedée II, cinquiéme Comte de Maurienne issu de la Maison de Saxe, premier Duc de Savoye, & de la Comtesse Guigonio fille du Comte Albon. Elle fit aussi bâtir quelques Monasteres. Alfonse en eut Dom Henri qui mourut jeune, Dom Sanche qui lui succeda, Mafalde qui épousa Alfonse II. Roi d'Arragon ; Urraque femme de Ferdinand Roi de Leon, dont elle se sépara pour cause de parenté, après en avoir eu un fils qui lui succeda sous le nom d'Alfonse; Donna Therese seconde femme de Philippe Comte de Flandres ; on lui donna depuis le nom de Matilde. Elle gouverna les Etats de son mari pendant son absence avec une prudence & une sagesse merveilleuse, & mourut en 1218 noïée dans un marais. On l'enterra en Bourgogne dans le Monastere de Clarval; Donna Sanche étoit la quatrieme fille d'Alfonse. Ce Prince eut pour enfans illégitimes Dom Pierre Grand Maître de l'Ordre de Rhodes; Donna Therese qui épousa d'abord Nuñez, mais le mariage fut cassé, & on la donna ensuite au brave Ferdinand Martinez Seigneur de Bragance. Donna Urraque épousa Dom Pedre Alfonse Viegas, fils d'Alfonse Viegas, & petit-fils d'Egas Moniz Gouverneur du Roi. Ces deux Princesses eurent pour mere Donna Elvire Gualtar.

Lorsqu'Alfonse avoit composé sa Maison, il avoit donné la charge de grand Sénéchal à Dom Gonçalez Mendez d'Amayo; celle de Major-Dome à Dom Gonçalez Roix, celle d'Admirante à Dom Fuaz, & celle de grand Enseigne à Dom Pedre Paës. Albert quoiqu'étranger, obtint celle de grand Chancelier; Gonçalez Viegas fut fait Grand Maître de l'Ordre d'Avis. Toutes ces charges furent occupées pour la premiere fois par ces Seigneurs qui avoient tous rendu quelque service important au Roi. Son regne fut fertile en Grands Hommes : treize Papes occuperent le S. Siege pendant le cours de sa vie; Gelase, Calixte, Honorius, Innocent, Celestin, Luce II. Eugene III. Anastase, Adrien IV. Alexandre III. Luce III. Urbain III. & Gregoire VIII.

Alfonse portoit depuis quelques années le titre de Roi, lorsque Mafalde mit au monde le Prince Dom Sanche. Né à Conimbre en 1154, il s'adonna aux armes dès sa tendre jeunesse ; ses jeux & ses plaisirs furent les périls & les travaux militaires ; il n'avoit que treize ans qu'il se trouva à la bataille d'Argañal contre le Roi de Leon. Il ne fut ni vainqueur ni vaincu, & le carnage fut égal de part & d'autre. Il fut le premier Prince Chrétien qui porta les armes jusques à Seville, depuis que les Maures étoient maîtres de cette ville & de l'Andalousie, païs qu'ils préferoient à tous les païs du monde. Alfonse lui avoit ordonné de traverser seulement le Tage, pour aller défendre la Province d'Alenteïo contre les incursions des Maures. L'Infant se mit en marche pour cette expedition avec une armée de douze mille hommes. Les Maures informés de ses desseins, crurent qu'il prendroit la route d'Evora & de Beja, & furent l'at-

tendre en embuscade ; mais ce Prince prit une autre route, & traversa la Sierra Morena. Cette marche imprévûë déconcerta tous les projets des Maures ; cependant s'étant remis de leur surprise, ils coururent à sa rencontre & le joignirent dans la campagne d'Axaraso. Dom Sanche se disposa aussi-tôt à combattre ; il divisa son armée composée de douze mille hommes, dix d'Infanterie & deux de cavalerie, en cinq diférens corps. Les Chrétiens & les Infideles se chargerent avec fureur ; le combat devint furieux & opiniâtre ; enfin les Chrétiens enfoncerent les Infideles & les taillerent en pieces. Dom Bernard Moine de l'Ordre de Cîteaux étoit sans cesse auprès de Dom Sanche, qui avant de rentrer dans le Portugal porta la terreur de ses armes jusqu'auprès de Seville ; alors chaque Prince poussoit ses conquêtes aussi loin, qu'il le pouvoit. Les Portugais tournerent leurs armes du côté des Algarves, sur lesquelles les Espagnols n'avoient qu'un droit chimerique, nonplus que sur Badajos, qu'Alfonse avoit en sa puissance, & que les Espagnols reclamerent injustement.

Dom Sanche reprit enfin la route de Portugal, après avoir fait la conquête de plusieurs Villes, & avoir ravagé tout le Païs ennemi par où il étoit passé. Il conçut le dessein d'assieger Niebla sur le Tinto, & comme il se mettoit en devoir d'executer son projet, il fut averti que les Maures avoient investi la ville de Beja. Aussi-tôt Sanche abandonna une conquête qui ne pouvoit être que glorieuse, & courut pour en conserver une qui étoit utile. Il livra la bataille aux Assiegeans, qui se confiant sur leur nombre l'accepterent avec plus de fierté que de prudence. Ils éprouverent la même fortune que ceux de Seville ; Ils furent entierement défaits. Il battit également les Maures de Badajos qui s'etoient soustraits à la puissance des Chrétiens, sur les terres desquels ils osoient de tems en tems faire des courses. C'est ainsi que Dom Sanche se comportoit sous les yeux de son pere. Il ne fut pas moins ardent à défendre ses Etats, & à attaquer ceux de ses ennemis, lorsqu'il fut sur le thrône.

Comme, depuis les Goths, c'étoit la premiere fois que les Portugais avoient vû mourir un Roi de leur Nation, & qu'ils en proclamoient en même tems un autre, il faut rapporter ici les cérémonies qu'on observa dans cette occasion. Tous les Officiers de la Cour, qu'on appelle *Corregedores de la Corte*, ou *Veadores* partent du Palais à pied, couverts d'un drap noir. Au milieu d'eux marche un hérault de la Ville, monté sur un cheval enharnaché de noir, & portant un étendart de la même couleur. Ils sont suivis de plusieurs Cavaliers vêtus de deüil. Le Juge criminel de la Ville les devance de quelques pas, aïant à ses côtez deux hommes qui portent, comme lui, chacun un écu sur la tête. Ils se présentent de cette maniere devant l'Eglise principale de la ville. Là le Juge apprend au Peuple que le Roi est mort, & l'invite à le pleurer, tandis qu'il brise un des trois écus. Ensuite il continüe sa marche & se rend devant la porte de la Monnoye, où il observe les mêmes cérémonies, & puis se rend à la porte de l'Hôpital, où il brise le troisiéme écu. Telles furent à peu près les funerailles du premier Roi de Portugal.

Trois jours après les funerailles d'Alfonse, Dom Sanche fut procla- Sanche.

mé & couronné Roi. Son premier soin fut d'envoier une Ambassade à Rome, pour y faire ses soûmissions au Pape, selon le préjugé de ce tems-là. Il avoit reçu une éducation, telle qu'on peut la souhaiter pour rendre un Prince recommandable. Outre les grands hommes qui avoient pris soin de sa jeunesse, Alfonse son pere l'avoit instruit dans l'art de regner. Si les Rois imitoient cet exemple, leurs successeurs seroient plus parfaits, & les Peuples plus heureux, & il y auroit plus d'uniformité dans le Gouvernement.

Le Portugal joüissant de la paix, Dom Sanche la mit à profit pour défricher des terres qui demeuroient depuis longtems incultes, pour embellir ses Etats d'édifices publics, & pour réparer ceux que les ans ou les Barbares avoient à demi ruinez. Il rétablit aussi les villes de Valence, de Montemayor, de Pegnamacor, & plusieurs autres encore : ce qui le fit surnommer le Pere de la Patrie. Il fit present à l'Ordre de saint Jacque des villes d'Alcaçar, de Palmela, d'Almada, & d'Arruda ; à celui d'Avis, d'Alpedrit, & d'Alcaudette, & aux Templiers de la ville d'Idaña qu'il avoit conquise lui-même sur les Maures. Il fit rebâtir la ville de Coüillam, qui a dans sa Jurisdiction plus de trois cens Villages. Il accorda droit de Foire à la Ville de Govea, aux villes de Viseo & de Bragance. Il réprima les injustes prétentions du Roi de Leon, & l'obligea à se tenir en paix dans ses Etats.

1188. C'étoit la manie en ce tems-là des Peuples Septentrionaux & Occidentaux de l'Europe, d'aller chercher dans des climats éloignez, des Nations qu'ils ne connoissoient pas, pour leur faire la guerre, sous le prétexte de la Religion. De tout tems elle a servi de voile à la cupidité des hommes. Quelques Princes Danois, Frisons & Flamans, poussez par cet esprit avanturier, qui étoit si fort à la mode dans ces Siecles d'ignorance & de barbarie, avoient depuis peu armé cinquante-trois Vaisseaux pour une expedition semblable. La mer, que le ciel ne mettoit pas toujours dans les interêts de pareils conquerans, les obligeoit d'aborder souvent en des lieux où ils n'avoient que faire. Une tempête força ceux-ci, qui avoient à leur tête Jacque Seigneur d'Avesne Marêchal de Brabant, de relâcher dans le Port de Lisbonne. Le Roi Sanche les y reçut honorablement, loua leur entreprise, & leur demanda du secours contre les Maures qui l'environnoient, & qui le menaçoient de tous côtez. Ils lui accorderent volontiers ce qu'il leur demandoit, leur étant indifférent de verser le sang des Sarrasins là ou ailleurs, pourvû qu'ils le versassent, & qu'ils y trouvassent du profit.

On convint de part & d'autre qu'on assiegeroit Silvés, Ville forte & florissante dans le Roïaume des Algarves, qui servoit de retraite aux Pyrates Maures ; & que le Roi de Portugal en demeureroit le possesseur ; à condition qu'on donneroit aux Etrangers le butin qu'on y feroit. Tout étant ainsi reglé, les Etrangers remirent à la voile, & se rendirent devant Sylvés. Ils furent suivis de quarante Galeres Portugaises chargées de toutes les munitions nécessaires pour une entreprise si importante. Le Roi partit avec l'armée de terre, dont il confia le Commandement général au Comte Mendez de Souza, homme qui tiroit moins d'éclat de sa haute naissance, & de ses grandes richesses,

que

que de ses rares qualités de cœur & de l'esprit. Dès que la flote & l'armée de terre furent arrivées dans le Roïaume d'Algarve, on investit la Place, & on commença les attaques qu'on poussa avec vigueur. Les Assiegez que le desespoir animoit, se défendirent vigoureusement. Tout ce que l'industrie, la force & le courage peuvent inventer pour la défense, & pour l'attaque d'une Ville, fut inventé & pratiqué par les Assiegez & les Assiegeans: mais la faim & la soif, ennemis qu'on ne sçauroit domter, forcerent les Habitans à se rendre, & à implorer la clémence du Vainqueur, qui leur accorda la vie. Le siege dura deux mois. On démantela la Ville après
1189. qu'on l'eut pillée. Les Etrangers prirent ensuite congé du Roi, & s'en allerent chargez de butin, chercher des avantures ailleurs; le Roi de Portugal revint à Lisbonne.

Il ne demeura pas longtems possesseur de sa nouvelle conquête. Les Maures la lui enleverent l'année suivante, ce qui obligea Dom Sanche à rentrer dans l'Algarve à main armée. Il agit avec tant de promptitude & de bonheur, qu'il ne donna pas le tems aux Maures de se reconnoître. Il força Alvor, prit le Château d'*Abenabeci*, enleva plusieurs autres Places, & reconquit enfin Sylvés, capitale des Algarves. Il y mit un Evêque appellé Nicolas, & un Gouverneur nommé Rodrigués Sanchés, qui passoit pour être son fils. On croit qu'il l'avoit eu d'une de ses Maîtresses, avant d'avoir épousé Douce d'Arragon, fille de Raimond Berenger, Prince d'Arragon, & Comte de Barcelone. Le Roi dès ce moment s'intitula Roi des Algarves, & joignit les armes de ce Roïaume à celles de Portugal. On trouve encore dans ce Païs des monnoies de son tems qui en font foi; ce qui confirme que ce Roïaume a d'abord appartenu aux Rois de Portugal. Si les Rois de Castille y ont depuis possedé quelque chose, il faut croire que c'est par quelque Traité inconnu, passé entre les deux Couronnes. Je ne dois pas oublier de faire mention de celui qui fut conclu & signé à Huesca au mois de Mai de l'année 1191. entre les Rois d'Arragon, de Navarre, de Leon, & de Portugal. Ils firent une Ligue offensive & défensive contre tous ceux qui oseroient en attaquer un des quatre. Ils convinrent également de ne déclarer la guerre à aucun Prince, & de ne la point commencer sans un consentement mutuel des adherans au Traité, qui ne fut pas trop bien exécuté.

Dom Sanche après avoir laissé quel- 1190.
que tems ses troupes se delasser des fatigues qu'elles avoient essuïées dans l'Algarve, reprit les armes, & se jetta dans l'Andalousie. Ensuite il mit le siege devant Serpa: les Maures vinrent l'attaquer dans son camp, & il les repoussa; cependant ayant perdu beaucoup de monde, & la garnison de Serpa étant trop forte pour être sitôt forcée, il leva le siege, & rentra dans son Royaume. On ne doit point rougir de se désister d'une entreprise difficile, lorsque l'utilité qui en pourroit revenir ne sçauroit égaler ce qu'il en coûteroit pour y réussir. Sanche étoit trop prudent pour consommer vainement son tems devant une place de peu d'importance. Le sang de ses soldats lui étoit trop cher d'ailleurs, pour le sacrifier si legerement. Un General habile ne le prodigue jamais. Serpa fut pris quelque tems après par les Chevaliers de l'Ordre d'Avis.

Dom Pedre Ferdinand de Castro avoit quitté sa patrie, & combattoit contre elle à la tête des Maures; sa colere l'aveugloit, & le desir de la vengeance causa sa perte. Il se jetta sur le Portugal, où le sacré & le profane se ressentirent également de sa fureur; il mit en cendres le territoire de la ville de Tomar, & il pilla celle d'Abrantés. Dom Martin Lopez renommé par sa valeur, le rencontra & le chargea avec tant de bonheur qu'il le fit prisonnier, & mit en fuite ceux qui échapperent à la fureur de ses soldats.

Joseph, frere d'Aben Jacob, étoit Miramolin depuis la mort de ce dernier; il n'avoit pas moins de haine contre les Chrétiens que son prédecesseur. Sa puissance répondoit à ses desirs; la famille des Almohades dont il étoit le chef, voyoit sous ses Loix toute la partie occidentale de l'Afrique, qui est vis-à-vis de l'Espagne, & qui s'avance au de-là dans l'Océan. Plusieurs Rois se reconnoissoient pour ses vassaux. Les Rois Maures qui étoient en Espagne, sans subir absolument sa Loi, déferoient cependant à toutes ses volontés; ensorte qu'il étoit par ce moyen l'ennemi le plus formidable que les Espagnols & les Portugais eussent à craindre. Il méditoit depuis long-temps de porter la guerre dans leur païs; en effet il passa la mer avec une armée des plus nombreuses, dont il inonda d'abord le Portugal. Il emporta d'emblée Torres-novas; ensuite il investit Tomar, que Galdim Paës de Brague Commandant les Templiers défendit vigoureusement. Ce Galdim s'étoit fait une haute réputation dans la Palestine, pendant l'espace de cinq ans qu'il y avoit séjourné. C'est sur lui que roule le Roman intitulé, PALMERIN D'ANGLETERRE. Le Miramolin n'aïant pû le forcer dans Tomar, proposa au Roi de Portugal de lui rendre les Places qu'il avoit prises, pour celle de Silvés. Dom Sanche le refusa. Alors le Maure ne garda plus aucune mesure: il s'avança vers la ville d'Evora, dont il ravagea les environs, faisant arracher les vignes & les oliviers, fouler aux pieds ou bruler tous les bleds des Campagnes.

Dom Sanche pendant ce tems-là faisoit tous ses efforts pour arrêter les progrès de ces Barbares. Il secouroit les plus oppressez, & envoïoit des vivres par tout où il étoit nécessaire; mais agissant avec autant de prudence que de valeur, il refusa constamment d'en venir à une bataille, pour ne pas risquer de perdre tout en un jour. L'événement montra qu'il avoit pris le parti le plus sage. Les Maures étoient en trop grand nombre, pour pouvoir subsister long-tems dans ses Etats. La famine se mit dans leur camp, comme il l'avoit prévû; & la maladie acheva de ruiner les meilleures troupes du Miramolin. Soixante-trois Vaisseaux de guerre Anglois aborderent alors à Lisbonne sous la conduite de Robert Labril, & de Richard de Cambila, tous deux Anglois. Les Troupes des deux premiers Vaisseaux qui entrerent dans le Port, débarquerent dans l'instant, & partirent pour Santarem, afin de secourir Dom Sanche, en cas que le Miramolin vînt pour l'y attaquer; mais les affaires aïant tourné autrement par la retraite du Maure, les Anglois revinrent à Lisbonne, où ils se broüillerent avec les Habitans. Ils en seroient même venus aux mains, sans le Roi qui interposa son autorité, & renvoïa les Etrangers contens.

La guerre ne fut pas le seul fleau 1191.

dont le Portugal fut affligé. Le ciel se couvrit de nuages épais, qui fondant en torrents d'eau inonderent les campagnes, noïerent les moissons, & ruinerent les arbres. A cette espece de deluge succeda une secheresse qui brûla la terre, & la rendit incapable de toute culture. La famine acheva de desoler le Roïaume. On voïoit d'un côté un tas de corps morts, qui devenoient la proïe des bêtes. De l'autre des cadavres encore vivans, sur le front desquels se peignoit la tristesse qui les consumoit. Ils voïoient en quelque sorte d'un œil jaloux les animaux se repaître des corps de leurs amis & de leurs parens. Leur sort les instruisoit du leur, & cette idée jointe à la faim qui les consumoit, causoit en eux un fremissement de desespoir & de rage. Les grands comme les petits furent les victimes de cette famine.

Le Roi de Seville profitant du malheur qui accabloit les Portugais, assembla une armée, avec laquelle il parcourut rapidement tout le Roïaume; il brula tout ce qu'il rencontra, prit Alcaçar, Almada, Palmela, avec tout ce qu'on avoit conquis dans les Algarves. Les Habitans étoient tombez dans un tel abbatement, qu'ils n'avoient pas le courage & la force de tenir leurs armes. Dans ces calamitez Sanche se portoit par tout, pour secourir ses Peuples; & pour pouvoir le faire plus commodément, il fit une treve avec les Maures pour cinq ans.

A peine cette treve fut-elle conclüe qu'il arriva une éclipse de soleil, telle que les hommes de ce siecle là ne se ressouvenoient point d'en avoir vû de pareille. Elle servit d'avant-coureur à tous les fléaux qui fondirent bientôt après sur le Portugal. L'eau, la grêle, la famine & la peste ravageoient tour à tour ce malheureux Roïaume. On voïoit des feux terribles dans les airs, qui remplissoient le Peuple de terreur. La mer toujours agitée étoit impratiquable. Chaque jour étoit marqué par quelque naufrage. La terre ébranlée par de frequentes secousses, sembloit vouloir s'écrouler sous les pieds. Une maladie cruelle mit le comble à ces calamitez. Les hommes souffroient de grandes douleurs dans les entrailles, & mouroient furieux. Le Roi montra une constance inébranlable au milieu de tous ces malheurs. 1195.

Pendant que le Portugal étoit ainsi désolé, le Miramolin faisoit trembler l'Espagne. Après avoir vaincu le Roi de Castille dans la fameuse bataille d'Alarcos, il fit la paix avec les Rois de Leon & d'Arragon, & tourna ses armes contre le Portugal, pour se vanger des ravages que Dom Sanche avoit faits autrefois dans l'Andalousie. Les Rois de Seville & de Cordoüe entrerent dans ses interêts. Ils assiegerent Sylvés, Dom Gonçalés Viegas grand Maître de l'Ordre d'Avis, & Dom Rodriguez Sanche y perdirent la vie, en la défendant. Ces deux grands hommes furent généralement regrettez dans tout le Portugal, & méritoient de l'être. Ils étoient braves & désinterressez: le but de leurs glorieuses actions n'étoit point de s'enrichir aux dépens des Peuples, qu'ils soumettoient sous la puissance de leur Roi, mais le bien de l'Etat, & l'avancement de la Religion. Ils étoient persuadés que le vice le plus honteux & le plus dangereux dans un homme de guerre, après le manque de courage, est l'avarice.

Les Maures aïant fait la conquête de Sylvés, traverserent l'Alentejo, passerent le Tage, & percerent jusqu'au

Monastere d'Alcobace dont ils firent mourir tous les Religieux. Dom Sanche trouva le moien de les repousser, & de reprendre sur eux Palmela & Elvas dont ils s'étoient emparés.

1197. Le Peuple cherche toujours une cause aux malheurs qui l'affligent. Il attribua les dernieres calamitez au mariage de Therese fille du Roi avec Alfonse IX. Roi de Leon son cousin germain : Rome le condamna, comme contracté dans le degré prohibé. Etant séparez, quoiqu'ils eussent des enfans, Therese revint en Portugal, & se retira dans le Monastere de Lorvain, où elle fit venir des Religieuses, au lieu des Benedictins qui y étoient auparavant. L'union des Rois de Portugal & de Leon étant tombée avec cette alliance, ils se firent la guerre, & le Roi de Portugal enleva à celui de Leon Tuy dans la Galice, Sampayo, & Ponte Vedra, malgré les Maures avec qui le Roi de Leon s'étoit uni.

Le Pape Celestin III. informé de ce qui se passoit au sujet de cette guerre, loüa en plein Consistoire le zele que Dom Sanche faisoit éclater contre les Infideles, & lui envoïa une Bulle d'Indulgence en faveur de ceux qui combattoient pour la Religion Chrétienne. Son Prédécesseur Clement III. lui en avoit envoïé une autre par laquelle il lui confirmoit le titre de Roi, comme Alexandre III. l'avoit confirmé à Alfonse Henriqués. Lopez Ferdinand grand Maître de l'Ordre des Templiers dans le Portugal, & Nuñez Fafes furent tuez pendant cette guerre devant Ciudad Rodrigo.

Sanche voioit renaître la paix & l'abondance dans ses Etats, lorsqu'il eut le malheur de perdre la Reine Douce d'Arragon sa femme. Cette Princesse fut inhumée dans l'Eglise de sainte Croix de Conimbre. Peu de tems après mourut à Rome le Pape Celestin III. Le Roi perdit en lui un véritable ami.

Innocent III. son Successeur jugea le différend qui duroit depuis plusieurs années en Espagne, entre l'Archevêque de Brague & celui de Compostelle, touchant sept Evêchez dont ils se prétendoient Métropolitains ; sçavoir, Conimbre, Lamego, Viseo, Egitane, Lisbonne, Evora, & Zamora. L'érection de Compostelle en Archevêché l'an 1125. par le Pape Calixte II. avoit donné occasion à ce différend. Ce Pape y avoit transferé la Dignité de l'ancienne ville de Merida, qui avant qu'elle fût ruinée par les Arabes étoit Metropole de toute la Lusitanie ; il ne laissa pas de confirmer à l'Archevêque de Brague les droits de Metropolitain de Galice. Il étoit difficile de reconnoître les bornes de ces deux anciennes Provinces, après toutes les révolutions qu'elles avoient essüiées depuis le renversement de l'Empire Romain par les Goths, & les Vandales, & ensuite par les Maures. 1199.

Les deux Archevêques, Pierre de Compostelle, & Martin de Brague, vinrent donc à Rome au commencement du Pontificat d'Innocent III. Ils produisirent leurs Titres, les Bulles des Papes, & tout ce qui étoit nécessaire pour appüier leur cause. Le procès aïant été soigneusement examiné, quant au fonds & quant à à la forme, Innocent jugea d'abord ce qui regardoit les deux Evêchez de Lisbonne & d'Evora, & les adjugea à l'Archevêque de Compostelle, pour y exercer sa Jurisdiction de Metropolitain. La Sentence est du 2. Juillet 1199. & par une autre du 5. du même mois, il

confirme l'Archevêque de Brague dans la jurisdiction sur celui de Zamora, dont il étoit en possession. Quant à Conimbre, Lamego, Viseo & Egitane, il les partagea. Conimbre & Viseo resterent à celui de Brague, & Lamego & Egitane à celui de Compostelle, comme aïant appartenu à l'ancienne Métropole de Merida. Cette distribution a été changée depuis. En même tems le Pape confirma l'accommodement fait entre les deux Archevêques touchant l'usage de leurs croix, par lequel il fut convenu que chacun d'eux la pourroit faire porter devant soi dans la Province de l'autre.

La même année le Pape confirma aussi l'Ordre de Calatrava, institué quarante ans auparavant sous Alexandre III. Innocent ordonna aux Chevaliers d'observer inviolablement la Regle qui leur avoit été donnée par l'Abbé de Cîteaux, qui étoit la même que celle des Moines, un peu mitigée pour l'accommoder à la vie militaire. Ces Chevaliers ne portoient point de linge, hors des calleçons, dormoient tout vêtus, & ne mangeoient de la viande que trois fois la semaine, depuis la sainte Croix jusqu'à Pâques. Le Pape leur permit en même tems d'avoir des Eglises particulieres en leur défendant pourtant d'en bâtir de nouvelles dans leurs terres sans sa permission.

Sanche malgré la sagesse de son Gouvernement, eut le déplaisir de voir ses Sujets s'entredéchirer. Ces divisions intestines renaissoient aussitôt qu'elles étoient assoupies. La jalousie & l'envie, fléaux de la societé, triomphoient de toutes les précautions que le Prince mettoit en œuvre pour en arrêter les effets. Parmi les querelles qui survinrent entre les Portugais, la plus célebre fut celle qui arriva entre Dom Pedre Rodrigués Pereira, & son cousin Dom Pedre Mendez de Poyarés, qui fut tué dans un combat qu'ils se livrerent dans la campagne de Velongo, petite Ville située à deux lieües de Porto. Comme les parens, les amis & les Vassaux embrassoient ordinairement ces querelles, elles devenoient quelques-fois des guerres opiniâtres & sanglantes, où les plus braves sujets du Roïaume périssoient. Dom Sanche emploïa toute son autorité pour étouffer ces cruelles divisions, reste de la barbarie des Peuples Septentrionaux qui avoient autrefois regné sur le Portugal, mais il ne put en abolir tout-à-fait la coutume : Elle étoit trop enracinée, & les hommes trop foibles pour en secoüer si-tôt le joug.

Dom Sanche ne travailla pas avec moins d'ardeur à extirper de ses Etats d'autres abus ridicules ou dangereux. Faire regner la raison parmi les hommes est un ouvrage plus difficile que de gagner des batailles. Dom Sanche en fit souvent l'experience ; cependant il vint à bout d'établir par sa fermeté & par sa constance, de l'unité dans le Gouvernement ; la paix & la tranquillité en furent les fruits heureux. Pour donner de la confiance à ses Sujets, il écoutoit volontiers leurs remontrances, & peu jaloux de son autorité, il suivoit sans peine leurs conseils, lorsqu'ils étoient fondez sur l'équité & la raison.

Ainsi se comportoit ce sage Prince dans le Gouvernement interieur de ses Etats, dans le tems que le Sultan Saladin ravageoit la Palestine, où il avoit enlevé Jerusalem aux Chrétiens. Innocent III. qui occupoit encore le Saint Siege, écrivit à tous les

Princes Chrétiens, & à tous les Ordres militaires pour les engager à passer en Orient, afin de délivrer la Ville sainte : Dom Sanche pensant trop solidement pour s'embarquer dans un tel voïage, s'en défendit, sous prétexte des malheurs qu'il venoit d'essuïer. En effet les longues guerres qu'il avoit entreprises ou soûtenües, & les fléaux dont le ciel avoit affligé son Roïaume, l'avoient épuisé d'hommes & d'argent : voulant cependant contribuer en quelque chose à la délivrance de Jerusalem, il fournit de grosses sommes aux Croisez, & fit des présens considerables aux Chevaliers du Temple, pour les engager à ce voïage. On prétend que la prise d'Elvas en 1200. fut le dernier fait d'armes considérable de ce Prince, & que depuis la conquête de cette Ville jusqu'en 1212. il ne songea qu'à repeupler des Villes, qu'à en fonder de nouvelles, qu'à policer ses Sujets, & qu'à éteindre les semences de division qui en troubloient le repos. Le Talent étoit en usage de son tems dans le Portugal, mais il ne valoit pour lors que quatre ducats. La plus ancienne monnoye de ce Roïaume c'est celle qu'on appelle Sol. On en trouve du tems de Dom Sanche, où ce Prince est representé à cheval, tenant d'une main une épée, & de l'autre une croix. On lit autour : *Au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit* : au revers, *Sanche, Roi de Portugal, par la grace de Dieu.*

Sanche étoit persuadé que la vûe du Prince fait naître & nourrit l'amour des Peuples. Pour se faire aimer & estimer de tous ses Sujets, il alloit de Ville en Ville avec toute sa Maison, & séjournoit tantôt dans l'une, & tantôt dans l'autre. Il trouva par ce moïen l'art difficile de plaire à tout le monde, & de mériter le titre glorieux de Pere de la Patrie.

Il étoit d'une taille mediocre, fort gros, avoit le visage large & plein, la bouche grande, les yeux noirs, & les cheveux de la même couleur ; dans le particulier il étoit simple, affable, attentif à plaire à tous ceux qui l'approchoient, généreux, & sensible aux malheurs d'autrui, œconome sans avarice, & liberal sans prodigalité : grave en public, & magnifique sans faste ; il soûtenoit avec éclat la majesté du thrône. Il avoit le cœur grand, l'esprit élevé, & joignoit à cette élévation beaucoup de prudence. Ennemi de la molesse, il inspira son activité & sa patience à ses Sujets, qu'il aimoit avec autant de tendresse que ses propres enfans. Cependant quoiqu'il fût un des meilleurs Rois du monde, ils essuierent sous son regne les plus tristes revers. Malgré toutes ces calamitez, ses grandes dépenses, & ses libéralitez, il laissa en mourant des sommes immenses pour ce tems-là, en or, en argent & en pierreries. Voici comme il en disposa dans son testament.

» Moi, Dom Sanche, Roi de Portugal, par la grace de Dieu, craignant le jour de ma mort, je fais mon testament pour le salut de mon ame, pour le bien de mes Enfans & de mon Roïaume, afin de maintenir la paix & la tranquillité entre eux : Premierement, je veux que mon fils aîné Dom Alfonse, succede à mon Roïaume, à deux cens mille maravedis qui sont dans la tour de Conimbre, à six mille qui sont dans celle d'Evora, à mes meubles qui sont à Guimaraens, avec toutes mes armes, à deux anneaux qui ont été à mon pere, & à cinq de mes meilleurs chevaux.

» A Dom Pierre mon autre fils, je » legue quarante mille maravedis, » dont la moitié eſt entre les mains » du Grand Maître de l'Ordre d'A- » vis, dans Tomar; & l'autre entre » celles du Prieur de l'Hôpital de Bel- » ver. A l'Infant Dom Ferdinand, » je donne une pareille ſomme de » ceux qu'on trouvera dans la Tour » de Conimbre; autant à mon petit- » fils Dom Ferdinand, fils de ma fil- » le Thereſe, & du Roi de Leon.

Le reſte de la diſpoſition de ſes biens eſt faite en faveur de ſes autres Enfans, de ſes parens, de ſes amis, des Pauvres, des Hôpitaux, & des Egliſes. En finiſſant il engage ſon fils Alfonſe de jurer qu'il exécutera le contenu dans le teſtament, ſous peine de paſſer pour un traître. Le Pape Innocent III. le confirma par une Bulle qui eſt dans le Monaſtere de Lorvam. Les principaux Meubles qui étoient à Guimaraens conſiſtoient dans une tapiſſerie de ſoye & or, extrêmement rare dans ce tems-là.

1212. Dom Sanche regna vingt-ſix ans, & en vêcut cinquante ſept. Il mourut après une longue maladie à Conimbre, & fut inhumé ſans pompe dans le Monaſtere de Sainte Croix, dans une grande Chapelle, où le Roi Emmanuel lui fit dans la ſuite élever un tombeau magnifique ſemblable à celui d'Alfonſe ſon pere. Il laiſſa pluſieurs enfans de Douce d'Arragon ſa femme. Dom Alfonſe, qui étoit l'aîné de tous, lui ſucceda. Il nâquit en 1185. le jour de la fête de Saint George. Dom Ferdinand vint au monde l'année ſuivante. Il rëüniſſoit en lui de grandes qualitez. Il épouſa en Flandres la Comteſſe Jeanne, fille de Baudoüin, Empereur de Conſtantinople. Aïant été fait priſonnier à la bataille de Bouvines par Philippe Auguſte Roi de France, il demeura douze ans en priſon, & ce ne fut que ſous Saint Loüis qu'il recouvra la liberté. Il paſſa tranquillement le reſte de ſes jours à l'Iſle en Flandre, où il fut inhumé après ſa mort ſans laiſſer de poſterité. Dom Pedre ſon frere s'attacha au Roi de Leon, & lui rendit des ſervices importans. Aïant épouſé en Arragon la fille du Comte d'Armengol, il aquit par ce mariage les Comtez d'Urgel & de Sagorbe, & l'Iſle de Majorque, où il fonda une Egliſe. Il revint en Portugal ſous le regne d'Alfonſe III. où il finit ſes jours ſans laiſſer d'enfans. Dom Henri & Dom Raimond moururent jeunes, & furent dépoſez dans le Monaſtere de Sainte Croix de Conimbre.

Donna Thereſe après la diſſolution de ſon mariage avec le Roi de Leon, revint en Portugal, & y réforma l'ancien Monaſtere de Lorvam, de l'Ordre de Saint Bernard, où elle mourut en odeur de ſainteté, l'an 1250. Mafalde, ſa ſœur, à qui la nature avoit prodigué la beauté & les graces, épouſa Henri premier, Roi de Caſtille, de qui elle fut ſéparée auſſi, à la requiſition des Portugais, pour la même raiſon qu'on avoit ſéparé Thereſe ſa ſœur du Roi de Leon. Elle ſe retira dans le Monaſtere d'Arouca, où elle introduiſit la réforme. Cette Princeſſe mourut dans un Village ſur Amarante, ſurnommé le Fleuve teint. Elle paſſe pour Sainte, & le Portugal retentit de ſes miracles. Donna Sanche qui eut en partage la ville d'Alenquer, autrefois Jerabique, fit, à l'exemple de l'Imperatrice Theodore, de ſon Palais un Monaſtere qu'elle donna à l'Ordre de S. François, inſtitué depuis peu. Elle donna auſſi aux Moines de l'Or-

dre de S. Bernard, le célebre Couvent nommé *Cellas* près de Conimbre. Elle est inhumée dans l'Eglise de Lorvam, avec Blanche sa sœur, morte à Guadalaxara en Castille. Beringele mourut jeune, auprès de Therese sa sœur, qui avoit pris soin de son éducation. Elle repose à côté de son pere. Cette Princesse, s'il en faut croire quelques Historiens, mourut d'une maniere bien différente. Elle fut tuée, disent-ils, d'un coup de fleche, à la tête d'une armée de Danois, commandée par Valdemar son époux. Tous conviennent qu'elle cessa de vivre en 1220.

Outre ces enfans, Sanche, né d'une complexion tendre & amoureuse, en eut plusieurs autres de ses Maîtresses. Martin Sanchés, Comte de Trastamare, grand Senéchal de Leon, qui fit la guerre contre le Roi son frere, se maria avec Ela, fille de Dom Pedre Ferdinand de Castro, surnommé le Castillan. Urraque Sanche fut mariée à Laurent Suarés, fils de Sueyro Viegas, & de Donna Sanche de Trava. Dom Sanche avoit eu ces deux Enfans de Marie Fornelos.

Marie Paës, femme belle, & d'une illustre naissance, lui donna, avant qu'il eut épousé la Reine Douce, Donna Therese Sanche, seconde femme du vieux Tello, de qui naquit Dom Alfonse Tellez de Meneses; (les Familles de Meneses, de Villareal, de Tarouca, de Liñarés, de Castagnede, & plusieurs autres le regardent comme la tige de leurs illustres Maisons) Gilles Sanchés, Constance Sanche, Rui Sanchés, qui fut tué en 1245. Nuñez Sanchés, & Donna Major Sanche.

Dom Mendés de Souza, pere d'une partie des Souzas qui sont dans le Portugal, obtint du Roi Dom Sanche le titre de Comte, avec Payo Moniz, Martin Poncé, & Sueyro Mendez. Gonçalés Mendez, homme distingué par son mérite obtint la Charge de grand Chambellan, créée tout recemment par Dom Sanche, qui vit sur la Chaire de Rome, pendant qu'il gouvernoit le Portugal, Clement III. Celestin III. & Innocent III.

Alfonse II. fils de Dom Sanche, aïant rendu les derniers devoirs au Roi son pere, monta sur le thrône, & les cérémonies de son couronnement suspendirent les larmes que les Portugais versoient encore sur la perte de leur Prince. Alfonse étoit né le 25. d'Avril 1185. dans la Ville de Conimbre. Son enfance fut foible & languissante. Le Roi son pere fit un voïage aux montagnes de Basto, dans la Province d'entre Douro & Minho, pour engager une Religieuse d'un Couvent qui étoit dans ces lieux, de prier Dieu pour la santé de son fils. Señorina, (c'étoit le nom de la Religieuse) obéït, & soit que la maladie du jeune Prince toûchât à sa fin, soit que le ciel opérât en effet, Alfonse fut guéri, & Dom Sanche persuadé du miracle, donna de belles Terres, & accorda de grands privileges au Couvent de Señorina. 1212. Alfonse II.

Lorsqu'il fut en état de porter les armes, Dom Sanche le mit à la tête de ses troupes, & l'envoïa pour réprimer les Maures de Torres-novas, qui pilloient, ravageoient, & brûloient les campagnes voisines qui appartenoient aux Chrétiens. Alfonse investit la place qu'il attaqua avec vigueur; à tous les assauts qu'on livroit il étoit le premier à la tête des Soldats, combattant, & s'exposant à tous les périls, On vit briller en lui toutes

les vertus de ses aieux, & la joie de Dom Sanche, qui l'avoit chargé de cette expedition pour essaier son courage, fut parfaite en le voiant répondre à ses esperances.

A mesure qu'il avançoit en âge, il devenoit robuste. La nature lui avoit donné de la beauté, & je ne sçai quel air de noblesse qui en impose, & se fait respecter. Dom Sanche n'épargna rien pour perfectionner ces heureux dons. Il ne prit pas moins de soin de cultiver son esprit, qu'il avoit vif, ardent, & capable de passions violentes. En 1207. il épousa Donna Urraque, fille d'Alfonse IX. Roi de Castille, dit le noble & le bon. Ils étoient parens au degré prohibé; mais on obtint la dispense nécessaire. L'année d'ensuite 1208. cette Princesse lui donna un fils qu'on nomma Dom Sanche, du nom de son grand-pere, qui ressentit une joie des plus vives à la naissance de ce Prince.

Quatre ans après cette naissance, qui fut célebrée par des réjoüissances publiques dans tout le Portugal, Dom Sanche mourut, & son fils qui avoit atteint vingt-six ans, regna. La premiere chose qu'il fit, fut de donner la ville d'Avis aux Chevaliers de ce nom. Dom Ferdinand Yañés qui en étoit grand Maître, abandonna aussi-tôt Evora, où il avoit fait jusqu'alors sa résidence.

Dès l'année 1210. Alfonse IX. Roi de Castille avoit rompu la trêve, qu'il avoit faite avec Abou Abdalla Mahomet IV. Emiralmoumenin, de la race des Asmohades qui regnoient en Afrique & en Espagne. La guerre étant déclarée, les Infideles firent de grands progrès. Le Roi Alfonse demanda du secours à tous les Princes Chrétiens, & envoïa pour cet effet Rodrigue, Archevêque de Tolede, & d'autres Ambassadeurs de tous côtez. Il envoïa aussi à Rome l'Evêque de Segovie, & le Pape lui accorda la Bulle de la Croisade. Aussi-tôt les François, les Navarrois, les Arragonois accoururent pour joindre les troupes Castillanes. Dès que toute l'armée fut assemblée, elle s'avança dans la plaine nommée Las Navas de Tolosa, près de la Sierra Morena, & le Lundi seiziéme de Juillet 1212. de l'Ere Espagnole 1250 & de l'Egire 609. elle gagna sur les Maures la celebre bataille qu'on appelle de las Navas. Rodrigue Archevêque de Tolede s'y trouva avec Arnaud Archevêque de Narbonne, Tellez, Evêque de Palencia, Rodrigue de Siguença, Menando de Ossuma, Dominique de Placentia, Pierre d'Avila, avec quantité d'autres gens d'Eglise. Les Rois d'Arragon & de Navarre se trouverent aussi à cette bataille, où l'on fit prisonniers cent quatre-vingt cinq mille Cavaliers, des gens de pied sans nombre, & cent mille resterent morts sur la place. Cela paroît incroïable & fabuleux: c'est néanmoins un fait attesté par les meilleurs Historiens.

Comme le Roi de Portugal venoit de mourir, Dom Alfonse son fils avoit sur les bras des affaires considérables à regler; ainsi il ne put se trouver à la bataille en personne, mais il permit à ses Sujets d'aller joindre les Croisez. Les Portugais toujours avides de gloire, s'armerent promptement, coururent en foule se ranger sous les étendarts de Castille, & firent des actions si éclatantes de courage & de valeur, qu'ils ne contribuerent pas peu au gain de la bataille.

Le nouveau Roi de Portugal répondit aux esperances qu'on avoit

conçûës de lui; mais il pensa tout perdre, en voulant assouvir la haine qu'il avoit conçûë contre ses freres & ses sœurs dès sa plus tendre jeunesse. D'abord il la dissimula; mais plus forte que lui elle se faisoit sentir sans qu'il pût la réprimer. Dom Sanche son pere qui éxaminoit toutes ses actions & tous ses mouvemens, s'en apperçut avec douleur. Ce fut ce qui l'engagea à faire son testament, & à assigner à tous ses Enfans, tant légitimes qu'illégitimes, des patrimoines convenables à leur naissance. Après cette disposition, regardant la Religion comme un frein salutaire aux passions des hommes, & persuadé que son fils en avoit, il le fit, comme il a été déja dit, jurer solemnellement qu'il se conformeroit aux articles de son testament. Alfonse jura, & Dom Sanche mourut tranquille à cet égard. Mais que peuvent les sermens contre les fortes passions! Sa haine n'écouta ni la Religion ni l'humanité. A peine Dom Sanche eut expiré, qu'il commença à persecuter ses freres & ses sœurs, & sur-tout ces dernieres. Therese & Sanche se retirerent dans leurs appanages, l'une à Monte-Mayor, & l'autre à Alenquer. Malgré la timidité naturelle à leur sexe, elles s'y mirent en défense, résoluës de s'ensevelit sous leurs ruines, plûtôt que de ceder ces places au Roi leur frere.

Cette persecution fit craindre aux autres un sort pareil. Ils prirent la résolution d'abandonner le Roiaume. Dom Ferdinand passa en Castille, & Dom Pedre à Maroc. Les Infantes se fortifierent dans leurs retraites. Mais dans l'espace de quatre mois Dom Alfonse s'en rendit le maître. Alors Therese implora le secours du Roi de Leon dont elle avoit été la femme. Ce Prince qui ne demandoit qu'un pretexte pour faire la guerre, entra dans le Portugal, & fit de grands dégats. Dom Pedre, frere du Roi de Portugal, étoit pour lors dans son armée. Il ouvrit un chemin au Roi de Leon pour penetrer dans la Province d'entre Douro & Minho. Ce Prince après l'avoir ravagée, marcha vers Monte-mayor, où étoit le Roi de Portugal: il laissa sur son passage de tristes marques de sa fureur & de sa vengeance. Alfonse ne vit point tranquillement désoler ses Provinces. Il fut chercher son ennemi, qui le battit, & l'obligea à se retirer. Sa défaite entraîna la perte des villes de Valence, de Melgaçô, de Fulgoso, de Freixo, & de plusieurs autres Places, sans compter celles qu'on livra aux flâmes, ou à l'avidité du soldat.

Ces pertes & ces ravages ne servirent qu'à irriter davantage les esprits. Les Espagnols résolus de profiter de leur bonheur, recruterent leur armée afin de pousser leurs conquêtes avec plus d'ardeur, qu'ils n'avoient encore fait. On en donna le Commandement à Martin Sanchés, frere naturel du Roi de Portugal. Maltraité comme ses autres freres il avoit abandonné sa Patrie, & s'étoit attaché au Roi de Leon qui l'avoit fait son grand Sénéchal. Toutefois, lorsqu'il fut en presence de l'armée Portugaise, aïant apperçû qu'il étoit posté vis-à-vis le Roi son frere, il le salua de l'endroit où il étoit, & remit son épée dans son fourreau, en disant qu'il ne la tireroit jamais tant qu'il seroit vis-à-vis son étendart. Alfonse apperçut & comprit son action. Il en fut touché. Toute sa haine l'abandonna, & quoiqu'on fût sur le point de charger, il se retira & s'en fut à Porto. Cette retraite, outre la singu-

larité qui l'accompagne, dément absolument le caractere d'Alfonse, vif & opiniâtre dans tous ses sentimens. On auroit bien de la peine à ajouter foi à cette conversion subite, si elle n'étoit attestée par les meilleurs Historiens du Portugal. Cependant on sonna la charge. Les Espagnols & les Portugais tomberent les uns sur les autres. La mêlée fut cruelle. Martin Sanchés rencontra au plus fort de la bataille Dom Gilles Vasqués de Savorasa, qui avoit épousé Marie de Fornelos sa mere. Martin l'attaqua, le desarma, & lui accorda la vie à condition qu'il se retireroit du combat. Les Portugais furent battus malgré la valeur de leurs Commandans, Dom Mendez, Gonçalez de Souza, & Dom Juan Perés de Maya, qui de sept coups de lance tua sept Castillans. Cette bataille fut livrée dans la Province d'entre Douro & Minho. Le lendemain il y eut un choc auprès de Brague, & le sur-lendemain un second auprès de Guimaraens, où Martin Sanchés fut par tout victorieux.

Cette guerre qui devenoit de jour en jour plus terrible, bien loin d'adoucir le sort des Infants, ne servit qu'à le rendre plus triste. Ils recoururent à l'autorité du Pape. Innocent III. occupoit encore le Saint Siege. Il menaça donc Alfonse des foudres du Vatican, s'il ne cessoit de persecuter ses freres. Le Roi disoit qu'il ne prétendoit point les dépossèder de leurs patrimoines, mais qu'il vouloit seulement les obliger à reconnoître son autorité, conformément à l'intention du Roi Dom Sanche, qui ne leur avoit point donné des Villes pour les y soustraire, mais pour vivre seulement, & pour s'entretenir d'une maniere convenable à leur naissance. Les Infants soûtenoient le contraire. Cependant malgré l'aigreur qui regnoit entr'eux, ils consentirent qu'on nommât des Commissaires pour juger le différend, qui fut terminé au gré des Parties. Ainsi finirent ces dissentions domestiques, dont les suites n'auroient pû qu'être funestes à l'Etat.

Quelque tems après cette reconciliation, le Roi de Castille fit proposer au Roi de Portugal une entrevûë pour conferer ensemble sur quelques affaires touchant la Religion & les interêts des deux Couronnes. L'entrevûë devoit être à Placentia : mais le Roi de Portugal refusa de s'y rendre, disant que si le Roi de Castille avoit quelque chose de si important à lui communiquer, il pouvoit s'avancer jusques sur les frontieres, où il se rendroit de son côté ; que s'il ne le pouvoit point, il le pouvoit encore moins que lui, ses affaires particulieres ne lui permettant pas de sortir de son Roïaume. Souvent une vaine formalité, fait manquer des occasions avantageuses. Le Roi de Castille avoit peut-être de bonnes intentions en demandant cette conference ; peut-être aussi n'étoit-ce qu'un piege adroit pour surprendre le Roi de Portugal, qui ne voulut jamais se rendre à Placentia. La mort surprit peu de tems après, le 1214.
Roi de Castille dans la Ville de Burgos. Il fut grand, & dans la paix & dans la guerre. Il forma & exécuta de grandes entreprises, & abbatit considerablement la puissance des Maures dans l'Espagne. Sa fille Berangere fut mariée au Roi de Leon qui mit au monde Ferdinand, lequel succeda dans la suite aux Roïaumes de Leon & de Castille par la mort de Henri Roi de Castille, fils d'Al-

fonse, & de la Reine Leonor; & par celle de Dom Ferdinand son frere, Prince accompli, & fils de Therese, premiere femme du Roi de Leon. Le Roi de Castille fut inhumé dans le Monastere de las Huelgas de Burgos, avec la Reine son épouse, qui l'aimoit si tendrement qu'elle mourut de la douleur que lui causa sa mort. Leurs corps furent mis dans le même tombeau.

1215. Le quatriéme Concile de Latran s'assembla enfin, & il s'y trouva quatre cens douze Evêques, en comptant deux Patriarches, & soixante-onze Primats ou Métropolitains. Un mois avant l'ouverture du Concile, sçavoir le huitiéme d'Octobre, Rodrigue Chimenez, Archevêque de Tolede soutint sa prétention à la Primatie sur les quatre Archevêques de Brague, de Compostelle, de Tarragone & de Narbonne, afin d'avoir le pas sur eux dans les Séances du Concile. Chaque Archevêque plaida sa cause en présence des autres Evêques, à l'exception de celui de Tarragone qui n'y étoit point; mais l'Evêque de Vic répondit pour lui. Les raisons qu'ils alleguerent paroissant également fortes, le Pape, qui ne vouloit d'ailleurs mécontenter personne, laissa la contestation indécise; il ordonna cependant que vers la Toussaint de l'année suivante, les deux Archevêques de Tolede & de Brague envoïeroient à Rome leurs Procureurs avec des instructions suffisantes, accordant en même tems la Legation d'Espagne pour dix ans à Rodrigue Chimenez.

1217. Tandis que ces choses se passoient à Rome, Guillaume Comte de Hollande, & George Comte de Oüite, travailloient avec plusieurs autres Princes Allemans à construire une flote pour passer dans la Terre-Sainte. Tout étant prêt, ils s'embarquerent sur la Meuse le 29. de Mai 1217. & arriverent en Espagne à un Port du Roïaume de Leon, où aïant laissé leurs Vaisseaux ils allerent en pelerinage à Saint Jacque. Etant retournez à bord ils cinglerent vers Lisbonne, où ils firent quelque séjour, attendant d'autres Vaisseaux, ausquels ils avoient donné rendez-vous. Alors Suero Evêque de Lisbonne, homme d'une vertu rare, l'Evêque d'Evora, Martin, Commandeur de l'Ordre de Saint Jacque de Palmela, les Templiers, les Hospitaliers, & d'autres Nobles du Portugal, leur firent un récit lamentable des continuelles allarmes, que la trop grande proximité des Maures leur causoit, sur-tout depuis qu'ils avoient enlevé le Château d'Alcaçardosal aux Chevaliers de saint Jacque de l'épée, & ils leur proposerent de leur aider à le reprendre.

Les Comtes prirent conseil, & les Croisez y consentirent, à l'exception des Frisons, qui incontinent après la fête de S. Jacque se retirerent avec leurs Vaisseaux. Leur retraite n'empêcha pas qu'on ne commençât le siege d'Alcaçardosal, le trentiéme de Juillet; & quatre jours après les Evêques de Lisbonne & d'Evora, les Chevaliers de saint Jacque, & toute la Noblesse de Portugal se rendit au Camp avec vingt mille hommes de troupes. Les Chrétiens attaquerent vigoureusement, & les Maures se deffendirent de même. Cependant ils implorerent le secours des Rois de Seville, de Jaën, de Cordoüe, & de Badajos. Ces Rois Maures sensibles au malheur qui menaçoit leurs Compatriotes, armerent quelques Galeres, leverent quinze mille chevaux, & quatre-vingt mille fantassins, &

marcherent pour faire lever le siege aux Chrétiens.

Sur ces entrefaites une flote Hollandoise de trente-six Vaisseaux, commandée par *Henri Vineuser* aborda à Setubal. Aiant appris que les Chrétiens assiegeoient cette Ville, ils prirent terre, partirent pour le camp, & y arriverent comme les Chrétiens & les Maures alloient en venir aux mains.

Aussi-tôt les uns attaquerent la Ville, & les autres furent à la rencontre de l'armée qui venoit pour secourir Alcaçardosal. Le desir ardent que montroit le soldat d'en venir aux mains, la crainte qu'il avoit de se trouver enfermé entre deux ennemis, tout engagea les Croisez à cette démarche. Les Maures ne montroient pas moins de fermeté & d'ardeur pour le combat que les Chrétiens, la haine qu'ils leur portoient, la crainte de voir tomber dans l'esclavage leurs Compatriotes, la gloire qu'ils se flattoient d'aquerir par la défaite de leurs ennemis, la confiance qu'ils avoient dans leur valeur & dans leur nombre, leur fit accepter avec joie le combat qu'on venoit leur présenter. On mit de part & d'autre tout en usage pour se poster avantageusement. Les Chrétiens avoient le soleil devant eux qui les incommodoit beaucoup. Cependant malgré ce désavantage, on n'eût pas plûtôt sonné la charge, qu'ils se jetterent tête baissée sur les premiers rangs des ennemis, les percerent, & en firent un carnage si horrible, que les Maures épouvantez lâcherent le pied, & chercherent leur salut dans la fuite: quoiqu'un nuage de poussiere favorisât leur retraite, les Chrétiens les poursuivirent avec vigueur. Leurs Généraux tenterent de les rallier. Mais leur fraïeur étoit si grande, qu'ils ne songeoient pas seulement à se défendre. Les Chrétiens en massacrerent jusqu'à quatorze mille. Les Rois de Cordoüe & de Badajos périrent dans le combat, & on fit des prisonniers sans nombre.

Après cette victoire, Alcaçardosal se rendit à discretion. Les Habitans furent vendus, & la Place rendüe aux Chevaliers de l'épée. Ensuite on revint à Lisbonne, où les Etrangers passerent l'hiver. On donna avis au Pape de cette conquête qui fut faite le jour de S. Luc 18. d'Octobre. Le Gouverneur de la Place embrassa le Christianisme avec cent des principaux Habitans.

Il sembloit que la victoire que les Chrétiens venoient de remporter devoit décourager les Maures, & les dégouter de la guerre, mais elle ne servit au contraire qu'à leur faire faire de nouveaux efforts contre la puissance des Chrétiens. Les Rois de Seville, & de Jaën composerent une nouvelle armée, & entrerent dans le Portugal. Après qu'ils eurent pillé les environs d'Elvas, ils en formerent le siege, se flattant de se dédommager par la prise de cette Place de la perte de celle d'Alcaçardosal. Leur espérance fut vaine: Alfonse qui n'avoit pû, dit-on, se trouver au siege d'Alcaçar, à cause d'une maladie, marcha en personne au secours de la Place, fit non-seulement lever le siege aux Maures, mais même les poursuivit jusque dans leurs Roïaumes, dont il ravagea les frontieres, après quoi il revint chargé de butin & de gloire à Lisbonne.

Innocent III. étant mort, Honoré 1218.
lui succeda. Henri Roi de Castille mourut peu de tems après. Sa sœur Berangere Reine de Leon, mais séparée de son mari depuis 1214. pour cause de parenté, lui succeda à la

Couronne. Elle fit reconnoître Roi son fils Ferdinand âgé de dix-huit ans, qu'elle avoit eû d'Alfonse Roi de Leon. Honoré le mit par une Bullè du 19. Juillet 1218. avec tout son Roïaume, sous la protection speciale du saint Siege, & confirma les pouvoirs de Legat à Rodrigue Archevêque de Tolede. Il écrivit au Miramolin Abou Jacob, pour le prier d'accorder aux Chrétiens qui demeuroient sur ses terres, le libre exercice de leur Religion, promettant d'accorder la même chose de son cô-
1219. té aux Musulmans. Ce fut alors que S. François envoïa à Maroc une Mission de six de ses Disciples, qu'on appelloit Vital, Berard de Corbe, Pierre de S. Geminien, Ajut, Accurse, & Otton. Tous, excepté Vital, qui demeura malade en Arragon, se rendirent à Conimbre, résidence des Rois de Portugal. La Reine Urraque épouse d'Alfonse II. les reçut favorablement. C'est à elle qu'ils avoient l'obligation de l'établissement de leur Ordre dans le Portugal. De Conimbre ces cinq Religieux furent à Seville, où le Roi les fit arrêter; ensuite il les envoïa à Maroc, où ils desiroient aller avec Dom Pedre Fernandés Castillan, & quelques autres Chrétiens. Ils trouverent à Maroc l'Infant de Portugal Dom Pedre, frere d'Alfonse, qui leur fit donner les choses nécessaires pour leur subsistance. Cependant après leur avoir sauvé la vie deux fois, il ne put à la troisiéme l'obtenir du Roi de Ma-
1220. roc, qui leur coupa la tête de sa propre main. Leurs corps aïant été traînez hors de la Ville, furent recüeillis par les Chrétiens, & l'Infant Dom Pedre les envoïa en Portugal. Ils furent mis dans le Monastere de Conimbre, & ils y sont encore. S. Antoine de Pade venoit d'entrer tout recemment dans leur Ordre. Il étoit né à Lisbonne en 1195. & avoit reçû au Baptême le nom de Ferdinand. Comme il y a des Histoires particulieres de sa vie, j'y renvoïe le Lecteur curieux de miracles, dont S. Antoine étoit si grand opérateur, que le monde Chrétien en est tout rempli.

La vie sainte qu'il menoit, celle de Saint Dominique, & de Saint François d'Assise qui vint en Portugal pour y voir Saint Antoine, ne purent cependant contenir la licence effrenée, à laquelle les hommes s'abandonnoient. La débauche avoit, pour ainsi dire, étouffé en eux toutes les lumieres de la raison. Les vices passoient pour des vertus, & les vertus pour des vices, On rougissoit d'être homme de bien, & l'on n'étoit estimé qu'à proportion qu'on étoit méprisable. Cet esprit de vertige & de libertinage s'empara même du Clergé, dont l'ignorance égaloit l'orgueil & la vanité. Alfonse, qui avoit toujours été occupé de la guerre, n'avoit pû mettre un frein à ce désordre. Informé que la plûpart des Prêtres n'embrassoient le Sacerdoce que par des vûës temporelles, & pour se dispenser d'être utiles à l'Etat en servant dans les armées, il en obligea un grand nombre à prendre la cuirasse, & mena cette troupe de fainéans contre les Maures. Aux autres il ôta une partie de leurs revenus pour subvenir aux besoins de l'Etat. Cette innovation fut traitée de la part des interressez d'énorme attentat. Ils déclamerent contre Alfonse, ressource ordinaire de cette espece de Gens. Ils le peignirent comme un Prince rebelle à l'Eglise, & un impie qui méprisoit Dieu & son Evangile, parce qu'il avoit pour eux le mépris qu'ils

méritoient. Sueyro Gomez, Prieur des Dominiquains nouvellement établis en Portugal, osa pousser l'insolence (de quoi un Moine qui s'oublie n'est-il pas capable !) jusqu'à publier des Loix par lesquelles il vouloit qu'on punît de mort quiconque leur manqueroit de respect. Le Roi outré de sa témérité, veilla plus que jamais sur la conduite du Clergé. Dom Estevan Suarés de Sylva, Archevêque de Brague, qui s'étoit trouvé au Concile de Latran, en prit la défense. Dans les Remontrances qu'il fit au Roi à ce sujet, il le menaça des Censures Ecclésiastiques. Le Roi le punit de son audace, en lui ôtant ses revenus. L'affaire alla à Rome. Honoré III. comprenant que le Saint Siege ne tire toute son autorité que d'une aveugle soumission qu'on a sçû inspirer à tous les Souverains, écrivit une Lettre au Roi, où il le traitoit d'heretique & de tyran. Alfonse laissa declamer le Pape, & continua à réprimer les désordres du Clergé avec plus de severité que jamais. Le Pape alors interdit tout le Roïaume, sans que cette Censure ébranlât le courage d'Alfonse, ferme dans ses resolutions, & naturellement juste.

La réforme du Clergé ne fut pas la seule qu'il fit. Chaque Ville avoit de son tems ses Loix particulieres. Alfonse pour obvier aux embarras que cette diversité causoit à ses Ministres, assembla dès la premiere année de son regne les Etats Generaux à Conimbre, où il fit de nouvelles Loix qu'il voulut qu'on observât dans son Roïaume. Il réprima aussi l'avarice de ceux qui étoient à la tête de la Justice. Il ordonna que tout homme qui intenteroit un procès à un autre, lui païeroit une certaine somme d'argent, si celui contre lequel il l'intentoit lui prouvoit qu'il le faisoit injustement; il voulut encore que les Sentences de mort ne fussent exécutées que vingt jours après avoir été rendües, pour qu'on eût le tems d'examiner si le Juge n'avoit pas moins écouté la Justice que la passion.

Les Maures, qu'il avoit vaincus en tant de rencontres, ne pouvoient demeurer en repos. Les Rois de Seville & de Jaën résolurent de vanger leur Nation des affronts qu'elle avoit reçûs des Portugais. Ils armerent secretement, entrerent dans le Portugal, & y assiegerent Moura & Serpa. Alfonse accourut promptement pour secourir ces deux Places. Dans le dernier combat qu'il livra à ses ennemis, les soldats l'emporterent de la mêlée à demi mort.

Comme il étoit extrêmement gros, l'ardeur du soleil, jointe à celle avec laquelle il combattoit, l'avoit presque étouffé. Il vainquit depuis en bataille rangée le Roi de Badajos, à qui il tua trente mille hommes. Il arma ensuite une flote pour l'envoïer dans la Terre-Sainte. Il fut heureux dans toutes ses entreprises. L'obscurité des tems nous a derobé la plus grande partie de ses actions, toutes dignes d'un grand Roi. On prétend que les dernieres victoires dont nous venons de parler furent ses derniers exploits de guerre. Elles arriverent dans les années 1220. & 1221.

Alfonse devint si gros sur la fin de ses jours, qu'à peine il pouvoit respirer. Il avoit épousé la Princesse Urraque, du vivant de Dom Sanche son pere. Elle étoit fille du Roi de Castille surnommé le Noble & le Bon, & de Leonor, fille de Jean, Roi d'Angleterre. Alfonse en eut plusieurs enfans, Sanche qui lui succeda,

Alfonse qui épousa la Comtesse de Boulogne, & qui fut Regent & Roi de Portugal, Ferdinand Prince de Serpa, qui se maria à Sanche Fernandés, fille de Ferdinand de Lara, de qui nâquit Leonor, qu'on prétend avoir épousé un Prince de Dannemarc. L'Infant Dom Vincent fut le quatriéme & dernier fils d'Alfonse: Leonor sa sœur, & autre que celle qui étoit fille du Prince de Serpa, fut aussi mariée en Dannemarc à un Valdemar, Prince aimable qui mourut jeune, dont la Princesse son épouse ressentit une si vive douleur, qu'elle ne lui survêcut que peu de jours. Outre ces enfans légitimes, il en eut un naturel, nommé Dom Jean Alfonse, dont on ne sçait rien, excepté qu'il fut inhumé dans l'Abbaïe d'Alcobace.

Alfonse mourut en 1223. à l'âge de trente-huit ans, dont il avoit regné onze ans quelques mois. Son corps fut mis en dépôt dans le Monastere d'Alcobace, à côté de celui d'Urraque son épouse. Faria le fait mourir dans l'année que je viens de nommer, ainsi que Mariana. Le premier de ces Auteurs le fait cependant regner vingt-un ans, ce qui ne peut être, s'il n'a commencé à regner qu'en 1212. comme tous les Historiens en conviennent. Pour que Faria ait raison, il faut qu'il ait vêcu jusqu'à l'an 1232. ou 33. comme l'Auteur de l'Abregé de l'Histoire de Portugal l'assure positivement, & alors au lieu de trente-huit ans il auroit vêcu quarante-huit; & Faria & Mariana se seroient trompez sur l'année de sa mort; & auroient mis sur le compte de son successeur Dom Sanche, quantité de faits arrivez depuis 1223. jusqu'à 1233. dont nous parlerons dans la vie de Dom Sanche II. en supposant qu'il a commencé de regner en 1223.

L'Abbé du Monastere de Melo fit transporter le corps d'Alfonse dans celui de Saint Vincent. Ce Prince avoit la taille avantageuse, les membres gros & charnus, le visage beau, le front élevé, les yeux perçans, les cheveux blonds & longs, & bien rangez, le nés aquilain, & la bouche grande, mais sans désagrément. Il étoit naturellement bon & assez judicieux. Ennemi mortel des Maures, il ne cessa point de leur faire la guerre, & de leur enlever quantité de Places dans le Portugal.

Fin du sixiéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE SEPTIEME.

D. Sanche II.

DOM SANCHE II. fils aîné d'Alfonse, étoit né en 1207. dans la ville de Conimbre le 8. de Septembre. Il étoit d'une complexion si foible, & sujet à des maladies si frequentes & si dangereuses, qu'Urraque sa mere aprés avoir épuisé tous les remedes, le voüa à saint Augustin, & l'habilla comme les Moines de son Ordre, dont il prit le surnom de Capel, du capuchon qu'il portoit comme eux.

On ne sçait guére de quelle maniere ce Prince passa sa jeunesse; on présume que ce fut loin du tumulte des armes, à cause de la délicatesse de son tempéramment. Il avoit vingt ou vingt-un ans, lorsqu'il parvint à la couronne. La premiere démarche qu'il fit, aïant la souveraine puissance en main, ce fut de se reconcilier 1223.

avec le Clergé, qui s'étoit broüillé avec son pere, & avec ses Ministres. Cette reconciliation fut la source de tous ses malheurs. Les Courtisans qui respectoient la mémoire du pere conçurent pour le fils de la haine & du mépris. En effet, Sanche manqua de politique dans cette occasion. Il ne fit point attention que le Clergé étoit à charge à l'Etat, & que ceux à qui il déplaisoit étoient le plus ferme soûtien de sa Couronne: qu'il devoit ménager ceux-ci, & réprimer, à l'exemple d'Alfonse son pere, la licence & l'ambition des autres.

Le Clergé étant satisfait, & l'Archevêque de Brague aïant été remis sur son Siege, avec des dédommagemens de ce qu'il avoit perdu sous le regne précédent, Dom Sanche se comporta de la même maniere à l'égard de ses tantes, & leur rendit les terres que son pere leur avoit ôtées.

Après que ces deux affaires eurent été terminées, il parcourut tout le Roïaume pour se faire voir à ses Sujets. Il s'informoit éxactement dans tous les lieux où il passoit, de quelle maniere on y administroit la justice, dont il réformoit les abus, s'il trouvoit qu'il s'y en fut glissé. Il visita plus particulierement la Province d'entre-Douro & Minho, Païs fertile, dont les Habitans avoient toûjours été fideles à leurs Princes.

Quelques-tems après le Roi fit des courses sur les terres des Maures, pour faire connoître à ces Infideles, qu'il étoit non-seulement en état de défendre ses Etats, mais même de
1224. conquerir ceux des autres. Les dernieres guerres que le Roi Dom Alfonse avoit eües contre l'Espagne, avoient alteré l'union des deux Couronnes. Ferdinand qui regnoit en Castille demanda à Dom Sanche Roi de Portugal une entrevûë, afin de terminer à l'amiable tous les differens qui pourroient faire naître une nouvelle guerre. Ils convinrent donc de se trouver à Sebugal, où ils reglerent toutes choses à l'avantage des deux Roïaumes. L'Espagnol rendit au Portugais la Ville de Chaves qu'il avoit en sa puissance.

Les Maures sur ces entrefaites firent une irruption dans les Campagnes qui sont aux environs de la ville d'Elvas, & y mirent tout à feu & à sang. Sanche arma promptement, & courut au secours de ses Sujets. Les Maures oserent l'attendre. Dom Sanche les punit de leur audace, & revint triomphant à Conimbre: mais il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il apprit que les Maures étoient revenus sur leurs pas, qu'ils avoient assiegé & pris Elvas; ne voulant pas laisser leur insolence impunie, il reprit les armes, & partit pour recouvrer cette
Place. Dom Suares Sylva Archevê- 1226.
que de Brague, le même que Dom Alfonse avoit puni de la hardiesse qu'il avoit eüe de soûtenir les interêts du Clergé avec trop de chaleur, l'accompagna dans cette expedition, dont le succès fut heureux. Outre la ville d'Elvas que Dom Sanche délivra du joug des Infideles, il reprit encore sur eux Juremeña & Serpa, avec quelques Châteaux.

Les divisions qui regnoient parmi 1230.
les Maures favorisoient les armes des Chrétiens qui de jour en jour reprenoient le dessus sur ces Infideles. La puissance des Almoades alloit toujours en déclinant. Alfonse Roi de Leon, assiegea & prit l'ancienne ville de Merida: puis aïant remporté une grande victoire sur les Infideles, il leur arracha Badajos qu'ils avoient repris, & leur enleva quelques autres

Places qu'il eut soin de faire repeupler. Alfonse revint chez lui chargé de dépouilles & de gloire. Comme il se préparoit à continuer la guerre, il tomba malade en Galice à Villa Nueva de Lemos, & mourut le 25. de Septembre l'an 1230. aïant regné quarante deux ans. Il fut enterré à Compostelle dans l'Eglise de Saint Jacque. Son fils Ferdinand déja Roi de Castille lui succeda, & réünit ainsi les deux Roïaumes de Castille & de Leon.

Gregoire IX. qui occupoit le saint Siege écrivit aux Croisez du Roïaume de Leon, les exhortant à conserver, & à étendre leurs conquêtes: il donna en même tems pouvoir à l'Archevêque de Compostelle d'établir des Chanoines, & d'ordonner des Evêques dans les deux anciennes Citez de Merida & de Badajos, à la charge qu'à l'avenir l'Election de ces Evêques appartiendroit au Chapitre, suivant le droit commun.

Tandis que ces choses se passoient en Espagne, Dom Sanche de son côté ne laissoit point respirer les Maures de son Roïaume. Il les avoit presque tous chassez de la Province de l'Alenteïo, & se préparoit à passer en
1232. Algarve pour y reconquerir les Places que ses Predecesseurs y avoient occupées, & que les Maures tenoient depuis quelques années en leur puissance. Il l'exécuta comme il l'avoit projetté, & dans toutes les Villes, dont il se rendit maître, il établit la Religion Chrétienne, changea les Mosquées en Eglises, & y fit passer des Prêtres, pour y maintenir ou pour y prêcher l'Evangile. Ses Capitaines ne furent pas moins heureux. Ils firent différentes conquêtes qui causerent une consternation generale parmi les Maures.

Dom Payo Perés Correa, Com- 1235.
mandeur de l'Ordre de S. Jacque à Alcaçar, & depuis grand Maître du même Ordre en Castille, lui conquit Aljustrel, dont le Roi lui fit present.
Cette conquête fut suivie de celle 1238.
des villes de Mertola, d'Alfuïar de 1239.
Peña, & de quelques autres Places que Dom Sanche donna encore à l'Ordre de S. Jacque.

Tout jusqu'alors avoit prosperé en Portugal, mais les affaires y prirent bientôt une autre face. Le Roi n'écouta plus le conseil de ses Ministres: il s'abandonna entierement à ses favoris, qui s'emparerent du Gouvernement, disposerent à leur gré des Finances, & traiterent avec tant d'insolence le Peuple & les Grands, qu'on ne vit plus que des partis & des cabales dans le Roïaume, tandis que les Maures profitant de ces divisions intestines, en ravageoient les Provinces les plus belles & les plus fertiles.

Etant entrez dans la Province d'entre Douro & Minho, ils penetrerent jusqu'à Porto, & renouvellerent aux environs de cette Ville toutes les horreurs des guerres les plus funestes. Les Soldats arrachoient les enfans d'entre les bras de leurs peres & de leurs meres; & si on ne leur païoit promptement l'argent qu'ils éxigeoient, ils les égorgeoient en leur présence, souvent jusques dans leur sein même, ou les écrasoient contre des pierres.

Cependant Dom Sanche plongé dans les plaisirs n'apportoit aucun remede à ces maux. Ceux qui s'étoient emparez de son esprit, écartoient loin de lui les personnes qui auroient pû lui faire un récit sincere de l'état déplorable où se trouvoit son Roïaume, & l'on eût dit qu'il

ignoroit entierement ce qui se passoit. Les Princes croïent regner, & ne sont souvent que les esclaves de leurs Favoris.

1240. Correa, Commandeur de l'Ordre de S. Jacque, ne cherchoit qu'à se signaler; il fit des actions si éclatantes de valeur à la prise d'Ajamonte, que le Roi accorda cette Ville aux Chevaliers de son Ordre. Le Pape Gregoire IX. envoia des Indulgences à Sanche en faveur de ceux qui iroient à la guerre contre les Maures: le Bref par lequel on accordoit ces Indulgences, fut suivi d'un second, par lequel on censuroit la conduite que le Roi de Portugal tenoit envers D. Pedre Salvador, Evêque de Porto, déposé de son Siege depuis l'année 1233. Dom Sanche n'y eut aucun égard, & Dom Pedre se retira à Rome pour n'être pas exposé au ressentiment du Roi.

Dom Sanche ne s'en tint point à la seule déposition de l'Evêque de Porto; oubliant qu'il avoit lui-même condamné la conduite de son pere pour avoir maltraité le Clergé, il poussa plus loin que lui la persécution: car Dom Alfonse s'étoit contenté de leur ôter une partie de leurs revenus; & Dom Sanche, ou pour mieux dire, ses Favoris, dont il n'étoit que l'instrument, firent plus: peut-être les Ecclésiastiques mécontens & corrompus imputerent-ils à ces Favoris, qu'ils haïssoient, un procedé odieux, & réüssirent-ils à le faire passer pour réel. Ces Favoris envoïoient, dit-on, en secret des femmes de mauvaise vie dans les maisons des Prêtres les plus riches. Ils les faisoient surprendre avec elles, & ensuite les faisoient punir d'un crime qu'ils n'avoient point commis; on leur enlevoit leurs biens, on les privoit de leurs revenus, & souvent même on les enfermoit dans d'obscures prisons.

Quoiqu'il en soit, la conduite du Roi à l'égard du Clergé réveilla l'Archevêque de Brague. Il s'en plaignit hautement: mais ses plaintes n'aïant rien operé, il prit le parti de les porter au Pape, qui en écrivit au Roi, en le menaçant de l'excommunier, s'il ne changeoit de conduite. Dom Sanche ou ses Favoris ne voulant pas irriter la Cour de Rome, dont ils redoutoient les dangereuses intrigues, se contraignirent pendant quelques tems; mais bien-tôt après ils recommencerent à persecuter le Clergé; & pour achever de le confondre, on permit aux Juifs d'aspirer pour de l'argent aux Charges publiques.

Dom Sanche avoit conservé, au milieu de la mollesse & des plaisirs, le desir de conquerir entierement toute l'Algarve. Pour executer ce dessein il mit une armée sur pié, dont il donna le Commandement au brave Correa, qui prit Estombar, Alvor, avec plusieurs autres Places & Châteaux. Garcie Rodrigués, Marchand de profession, s'attacha au General Portugais; & comme il connoissoit parfaitement le Païs, il l'accompagna dans toutes ses expeditions. Aïant quitté sa profession & embrassé le parti des armes, il s'y acquit bientôt de la réputation. 1242.

Correa aïant accordé une treve de quelques jours aux Maures, cinq ou six Portugais profiterent de cette intervalle pour goûter le plaisir de la chasse. Comme ils passoient sous les murs de Tavira, les Maures, sans avoir égard à la treve, les attaquerent. Ils se défendirent vaillamment, & le hasard aïant amené vers l'endroit du combat, Garcie Rodrigués, avec quelques personnes qui l'accompagnoient, on se battit avec opiniâtre-

té ; mais après un long combat, les Portugais accablez par le nombre périrent tous les armes à la main. Correa fut très sensible à leur mort, sur tout à celle de Garcie Rodrigués, pour qui il avoit une estime particuliere. Aussi-tôt qu'il avoit été informé que Garcie étoit aux mains avec les Maures, il étoit accouru à son secours; mais arrivant trop tard pour le sauver, il ne songea qu'à le vanger en poursuivant ses assassins. Il le fit avec tant de vivacité qu'il entra pêle mêle avec eux dans la Ville ; Aben Salula, qui en étoit Commandant, s'arma & tomba sur les Chrétiens. On combattit avec fureur de part & d'autre : les Chrétiens demeurerent vainqueurs & maitres de la Place. Ainsi la mort de six hommes coûta aux Maures une Ville considerable, que le Roi ceda encore à l'Ordre de S. Jacque.

Les Maures tenterent de recouvrer Estombar. Aben Ajan, Roi de Silvés, partit pour l'assieger, esperant que sa présence en pourroit hâter la conquête. Correa persuadé qu'en s'emparant de Sylvés il gagneroit plus qu'en conservant Estombar, laissa tranquillement assieger cette Place, & alla surprendre Sylvés qu'il enleva sans coup ferir. Aben Ajan à son retour fut bien étonné de la trouver entre les mains des Chrétiens qui sortirent de la Ville pour le combattre ; mais Aben Ajan, que l'épouvante avoit saisi, prit la fuite, & se noïa en passant une riviere. La prise de Sylvés, qui avoit été tant de fois prise & reprise, assura à Dom Sanche le reste de l'Algarve.

Comme Correa en fut le conquerant, & qu'il fut depuis grand Maître de l'Ordre de S. Jacque en Castille, on s'est imaginé qu'il n'avoit fait cette conquête que pour les Castillans, en quoi on s'est trompé. Les Castillans n'y eurent d'autre part que celle peut-être d'avoir fourni quelques troupes aux Portugais, comme les Portugais leur en avoient fourni en d'autres occasions, sans prétendre pour cela avoir droit sur les conquêtes ausquelles ils avoient contribué. La preuve que l'Algarve appartenoit à Dom Sanche, se tire des donations qu'il y fit, & qui furent confirmées par les Papes. On trouve dans les archives Roïales la copie d'une Bulle d'Innocent IV. où il approuve la donation que Sanche avoit faite de la ville de Marachique à l'Eglise de Porto, pour ce qui concernoit la Jurisdiction Ecclésiastique.

Tandis que ces choses se passoient en Portugal, l'Empereur Frederic ravageoit l'Italie. Henri son fils aïant rencontré la flote des Genois, la combatit & demeura vainqueur. On fit prisonnier trois Legats, avec plusieurs Evêques qui s'étoient embarquez sur la flote des Genois pour se rendre à Rome, où le Pape avoit convoqué un Concile. Quelques-uns cependant échaperent aux fers de l'Empereur, comme Jean Archevêque d'Arles, Pierre de Tarragone, les Evêques d'Astorga, d'Orense, de Salamanque, de Porto en Portugal, & de Placentia. L'Archevêque de Brague & celui de Compostelle étoient demeurez à Porto Veneré avec l'Evêque du Puy, & quelques Députez.

Tous se joignirent pour écrire au Pape sur le malheur arrivé à leurs Confreres. Au reste l'Empereur Frederic mit en liberté les Evêques François à la priere de S. Louis.

Les Tartares sortis des Provinces Septentrionales de l'Asie désoloient

depuis quelques années les Provinces Orientales de l'Europe. Bathou, ou Baïdo, petit fils du fameux Ginguiscan, s'avança vers l'Occident. Tandis qu'Oglaï son oncle faisoit la guerre en Orient, où il conquit le Roïaume de la Chine, Bathou attaqua les Russes, les Bulgares, les Sclaves, défit Cuthen Roi des Comains, ravagea la Pologne & la Bohême, d'où il fut repoussé après avoir perdu Pela un de ses Capitaines. Cependant la Hongrie ne put éviter l'incursion de ces Barbares. Bela Roi des Hongrois, fut défait vers Agria, & fut contraint de s'enfuir en Dalmatie. Alors les Tartares coururent impunément la Hongrie où ils commirent toutes sortes d'abominations & de sacrileges. Après avoir abusé des femmes ils les massacroient. Ils brisoient les vases sacrez, profanoient les tombeaux des Saints, fouloient aux pieds leurs Reliques, brûloient les Eglises, égorgeoient les Prêtres & les Evêques.

Ils menaçoient deja l'Allemagne, tandis que l'Empereur continuoit de faire la guerre en Italie contre Gregoire IX. lorsque ce Pape ambitieux mourut à Rome âgé de près de cent ans. Il eut pour successeur Geoffroi Milanois, Evêque de Sabine, qui prit le nom de Celestin IV. Il ne tint le Siege que seize jours : & quelques mois
1243. après sa mort, les Cardinaux élurent Sinibale de Fiesque Genois, de la Maison des Comtes de Lavagne, Cardinal, Prêtre du titre de S. Laurent *in Lucina*. Il fut élû le 24. de Juin à Anagni, & nommé Innocent IV.

Gregoire IX. avoit parlé sous son Pontificat d'une Croisade contre les Tartares; la haine que l'Empereur avoit pour lui en avoit empêché l'exécution. On espera qu'Innocent IV. donneroit satisfaction à l'Empereur, & que la Croisade auroit lieu. Le Roi de Portugal avoit promis un secours considerable pour cette expedition. En effet tous les Princes Chrétiens étoient interressez à s'opposer aux progrès des armes des Tartares, qui n'ambitionnoient pas moins que de donner des fers à toute l'Europe. Cependant l'idée de la Croisade s'évanoüit tout d'un coup. Innocent IV. ne voulut donner aucune satisfaction à l'Empereur; les troubles continuerent dans l'Italie, le Pape quitta Rome, passa à Genes, & delà à Lyon, & le Roi de Portugal emploïa ailleurs les troupes destinées pour la Croisade.

Rodrigués Sanchez, fils de Sanche 1245.
premier, étoit depuis quelques années exilé, ainsi que Dom Gilles de Savorosa, un des plus grands hommes de son tems. Ils avoient des troupes avec lesquelles ils ravagerent les environs de Porto. Le Roi envoïa contre eux Martin Gilles, son favori. On en vint aux mains, & Rodrigués Sanchez fut tué dans le combat. Rodrigués Fafés, homme illustre par sa naissance & par son mérite, aïant perdu son cheval au fort de la mêlée, pria Dom Gonçalez Rodrigués d'Abreu qui étoit jeune & vigoureux, de lui ceder le sien. Abreu aimoit passionnément Mencia fille de Fafés: Je le veux, lui dit-il, à condition que vous me donnerez votre fille en mariage; je l'aime, & je ne sçaurois vivre heureux sans elle. Elle est à vous, répondit Fafés : il prend en même tems le cheval d'Abreu, monte dessus, & continüe de combattre. Abreu quoiqu'à pié, se jette aussi sur les ennemis, & soûtenu par l'esperance de posseder bientôt sa Maîtresse, il fit

des actions éclatantes de courage & de valeur.

Cependant les Portugais toujours mécontens du Gouvernement, publioient hautement que le Roi étoit incapable de regner. Les Grands, toujours jaloux de l'autorité Roïale, appuïoient ces discours du Peuple, esperant que le Roi chasseroit ses Favoris, gens de néant & de mauvaise vie, & qu'ils auroient par là quelque part au Ministere : mais toutes leurs esperances s'évanoüirent, lorsqu'ils virent le Roi prendre une femme des mains de ses Favoris : Elle s'appelloit Mencia, fille de Lopés de Haro, Seigneur de Biscaye, & de Donna Urraque, bâtarde de Dom Alfonse IX. Roi de Leon. Mencia avoit épousé en premieres nôces Dom Alvar Perés de Castro. Sanche, dès qu'il l'eut vûe, s'enivra d'amour pour elle, & compta pour rien sa couronne, sans sa possession. En effet Mencia étoit faite d'une maniere propre à inspirer de grandes passions. Elle avoit une beauté touchante, accompagnée d'un esprit vif & enjoüé. Elle ne s'occupoit que de plaisir, & elle avoit trouvé l'art de rafiner sur tout. Ceux qui l'avoient pour ainsi dire placée sur le thrône, flatoient tous ses goûts, afin qu'elle pût amuser le Roi, & voiler ainsi ses yeux à l'égard de leur ministere : mais le Peuple se lassa, & les Grands piquez qu'on les tînt toujours éloignez du Gouvernement, formerent le dessein de s'en vanger sur ceux qui en étoient les auteurs ; d'autant plus qu'on faisoit tous les jours quelques nouvelles impositions, afin de remplacer les sommes d'argent que la Reine & ses Créatures consommoient en de folles dépenses.

Ils s'assemblerent donc, furent trouver le Roi en corps, & lui dirent avec hardiesse, que lassez du joug insupportable de ses Ministres, ils venoient pour le supplier de vouloir bien les éloigner de la Cour, & rétablir la tranquillité dans le Roïaume, qu'ils en avoient bannie par leur cruauté & leur brigandage : Que s'il persistoit à vouloir les maintenir dans le Ministere, ils ne répondoient point du Peuple qui murmuroit de tous côtez, & qui étoit tout prêt à se révolter. Sanche ne pouvant s'imaginer qu'on eût ôsé lui tenir un pareil langage, si on n'eût pris de justes mesures pour le faire impunément, fit semblant d'être touché de leurs plaintes, & promit de remedier aux calamitez publiques, & d'en punir les auteurs. Mais la Reine, pour montrer sa reconnoissance à ceux qui l'avoient élevée sur le thrône, obtint leur grace du Roi, à qui elle fit entendre que le Peuple, leger & incertain dans ses desirs, ne sçavoit jamais ce qui pouvoit le rendre heureux ou malheureux ; qu'il souffroit patiemment lorsqu'on le tourmentoit, & qu'il se plaignoit lorsqu'on le traitoit doucement ; qu'ainsi il devoit fermer les oreilles à leurs cris, & gouverner ses Sujets suivant ses idées, & non suivant les leûrs. Sanche ne suivit que trop le conseil de la Reine ; il oublia ce qu'il avoit promis, & se livra plus que jamais à ses Favoris, ames basses & venales, qui disposoient des Charges & des Dignitez, des châtimens, & des graces, souvent à l'insçû du Roi.

Les Grands en furent indignez. Quelques Prélats avoient déja porté leurs plaintes au Pape Gregoire IX. qui occupoit alors le S. Siege. Après lui avoir representé tout ce que le Peuple & les Grands souffroient du Roi & de ses Favoris, ils lui peigni-

rent la mauvaiſe conduite de la Reine, dont le mariage ne pouvoit ſubſiſter, attendu qu'elle étoit proche parente du Roi, & qu'elle l'avoit épouſé ſans diſpenſe. Gregoire après pluſieurs admonitions prononça l'interdit contre le Roiaume, & excommunia le Roi. Ces Cenſures aïant été obſervées, le Roi promit de réformer les abus dont on ſe plaignoit, de réparer les dommages, & de ſe conduire ſuivant un Reglement que le Pape lui donna, & pour l'exécution duquel il nomma des Commiſſaires : mais rien ne fut encore executé. La Reine Mencia reprit ſon empire, & l'amour du Roi devint ſi violent pour elle, qu'on l'accuſa hautement d'avoir fait prendre à ſon amant un breuvage pour le charmer.

Cependant les Peuples d'entre Douro & Minho rougiſſant d'être ſi longtems le joüet d'une femme, & des indignes Miniſtres du Roi, ſe revolterent & marcherent vers Conimbre, ſous la conduite de Raimond Viegas Porto Carrero Commandant du Château d'Ourem. Le Peuple en fureur ſe tranſporta au Palais, en tira la Reine, & l'amena au Château, où Porto Carrero commandoit. Le Roi furieux & déſeſperé, de ſe voir enlever la Reine qu'il adoroit, voulut prendre les armes, & pourſuivre les raviſſeurs ; mais le Peuple refuſa de le ſuivre ; cependant on fit paſſer Mencia en Caſtille, où l'on prétend qu'elle mourut ſans revoir le Roi ſon époux; d'autres aſſurent le contraire, comme Mariana, qui dit qu'elle ſe rendit à Tolede avec Dom Sanche auprès d'Alfonſe, qui venoit de ſucceder à Ferdinand ſon pere.

Quoiqu'il en ſoit, les Prélats après l'action vigoureuſe de Porto Carrero, voïant que le Roi ne changeoit point de conduite, & que ſes Favoris achevoient de bouleverſer tout dans le Roïaume, de concert avec les Seigneurs de Portugal porterent encore leurs plaintes au Pape Innocent IV. diſant que le Roi accabloit les Egliſes & les Monaſteres d'exactions : que les Biens Ecclésiaſtiques étoient pillez : qu'on brûloit leurs Maiſons : qu'on égorgeoit impunément les Clercs, les Abbez & les Moines : que les Nobles & d'autres à leur exemple contractoient des Mariages dans les degrez défendus : qu'on mépriſoit l'excommunication, & qu'on ne laiſſoit pas d'aſſiſter au Service Divin, & de recevoir les Sacremens : que les Laïques diſputoient témérairement des articles de foi, & prétendoient expliquer les paſſages de l'ancien & du nouveau teſtament, non ſans ſoupçon d'hereſie. Que les Patrons des Egliſes & des Monaſteres, & d'autres qui ſe diſoient fauſſement Patrons, en donnoient les biens à leurs bâtards, & logeoient dans les lieux réguliers, dans les Cloîtres, & les Réfectoires, des perſonnes indignes, & juſqu'à leurs chevaux: qu'on enlevoit impunément des femmes, même des Religieuſes: qu'on exerçoit toutes ſortes d'injuſtices envers les Laboureurs, & les Marchands, pour en tirer de l'argent : & qu'enfin le Roi laiſſoit déperir les Châteaux, & les terres de ſon domaine, & ſouffroit que les Maures des frontieres empietaſſent ſur les terres des Chrétiens.

Sur ces plaintes, le Pape Innocent écrivit encore une Lettre d'avertiſſement au Roi, dattée du vingtiéme de Mars 1245. par laquelle il marquoit qu'il avoit donné charge à l'Evêque de Porto, & à celui de Conimbre, & au Prieur des Freres Prêcheurs du même lieu, de lui rendre compte

compte de sa conduite au Concile de Lyon, qu'il alloit tenir.

L'Archevêque de Brague, & les deux Evêques, bien loin de justifier leur Maître, ne firent que le charger encore davantage. Rui Gomez de Briteiros, & Gomez Viegas, ses Ambassadeurs au Concile, s'unirent aux Prélats, & travaillerent tous unanimement pour le faire déposer. Ils avoient été gagnez par Alfonse, frere du Roi, Comte de Boulogne sur mer (aïant épousé la Comtesse Matilde) & présomptif heritier de la Couronne de Portugal; car Sanche n'avoit point d'enfans. Cependant il ne laissa pas de poursuivre auprès du Pape la cassation du mariage du Roi avec Mencia, pour cause de parenté. Le Pape qu'on avoit sçû mettre dans ses interêts, commit l'Archevêque de Compostelle, & l'Evêque d'Astorga, pour en informer; mais cette poursuite fut sans effet.

Cependant les Prelats Portugais se rendirent à Paris, où étoit le Prince Alfonse, & lui prêterent serment de fidelité au nom de tout le Roïaume, comme Regent. Ensuite Alfonse se rendit lui-même à Lyon, & négotia si bien avec le Pape, qu'après le Concile il fit expedier une Bulle adressée à tous les Barons & à tous les Peuples de Portugal, dans laquelle le Pape aïant énoncé les plaintes portées au Saint Siege contre le Roi Sanche, dit que voulant relever le Roïaume tributaire de l'Eglise Romaine, par la bonne conduite d'un homme sage, il ordonne à tous les Portugais de recevoir le Comte de Boulogne dans toutes les Villes, Châteaux, & autres Places du Roïaume, où il se présenteroit, d'obéïr en tout à ses ordres, de lui donner secours contre ceux qui lui voudront résister, & de lui remettre tous les revenus du Roïaume, sous peine d'encourir, si on refusoit de le faire, les Censures Ecclésiastiques, suivant le pouvoir qu'il en donnoit à l'Archevêque de Brague & à l'Evêque de Conimbre. Le Pape ajoûtoit, qu'il ne prétendoit pas ôter le Roïaume au Roi ou à son fils légitime, s'il lui en venoit, mais seulement pourvoir à sa conservation, & à celle du Roïaume pendant sa vie. La Bulle est du vingt-quatriéme de Juillet 1245.

La Bulle étant expediée, l'embarras fut de la faire signifier à Dom Sanche. Ses Favoris étoient persuadez que personne dans le Roïaume ne seroit assez hardi pour se charger d'une commission aussi perilleuse, en quoi ils se tromperent. Dom Gilles Dominiquain, homme simple, & convaincu que la vie n'étoit rien quand il s'agissoit de servir le Pape, s'en chargea, se rendit au Palais, & signifia la Bulle au Roi. En s'en retournant il rencontra un des Favoris de Sanche, qui le traita rudement de paroles. Son compagnon en fut scandalisé, & vouloit en tirer vengeance; mais Gilles l'arrêta en lui disant, Frere, laisse-le dire, nous serons bientôt vengez. Un terrible malheur le menace, il est prêt à tomber sur sa tête. En effet Dom Alfonse dans la suite fit mourir ce Favori ignominieusement. Le Pape nomma les Religieux de l'Ordre de Saint François pour tenir la main à l'exécution de la Bulle. C'est de là que le Chapitre *Grandi* qui connoît des affaires dont les Prelats n'ont pû connoître, a pris son origine.

Cependant la guerre s'alluma de toutes parts dans le Roïaume. Une partie des Grands trouverent qu'on avoit poussé trop loin l'affaire. Les uns parce

qu'on ne les avoit pas consultés, & les autres par un sentiment de pitié qu'ils ressentirent pour Sanche, dès qu'ils le virent malheureux. Si D. Sanche eut sçû profiter de ces heureuses dispositions, il eut évité son malheur, ou l'eut du moins retardé; mais trop occupé de l'amour qu'il ressentoit toujours pour Mencia, & frémissant de l'esclavage qu'on lui préparoit s'il tomboit entre les mains de son frere, il abandonna tout, & se rendit à Tolede, où le Roi de Castille le reçut favorablement.

Quelques Portugais des plus illustres Maisons, comme Dom Garcie, & Ferdinand Garcie de Sousa, Dom Ferdinand, & Dom Diegue Lopez, s'étoient retirez à Trancoso, pour ne participer en rien aux changemens qu'on alloit faire. Aïant appris que le Roi étoit arrivé à Moreira, dans le dessein d'aller à Tolede, Dom Garcie de Sousa alla l'y trouver, & lui dit, après lui avoir baisé la main: « Seigneur, mes Freres, & quelques » autres Portugais vos fideles Sujets, » aïant appris que vous étiez arrivé » ici, m'envoïent pour vous deman- » der si vous voulez demeurer dans » cette ville. Nous sommes vos Su- » jets, nos vies sont à vous; nous les » prodiguerons pour votre service, » pourvû que vous renonciez à voir » Gilles Martin. Nous croïons qu'il » est de notre devoir de vous aver- » tir que cet homme est la cause » de votre ruine: Vous étiez Roi » de nom, & il l'étoit en effet: S'il » ose le nier, je lui prouverai les ar- » mes à la main qu'il ment. » Le silence de Gilles fut sa condamnation. Cependant le Roi aveuglé pour cet indigne Favori, refusa de le renvoïer, continua sa marche, & arriva à Tolede. Il y mena une vie triste & languissante; mais il changea de conduite, & vêcut d'une maniere si édifiante, & montra tant de vertu & d'esprit, qu'il fit douter s'il n'étoit pas digne du thrône qu'il avoit occupé.

Les Portugais depuis sa retraite étoient fort embarrassez: ils vouloient bien qu'Alfonse les gouvernât, mais ils ne vouloient point qu'il déthrônât son frere. Heureusement la mort de Dom Sanche qui survint bientôt 1245.
après sa retraite, les tira d'embarras, & fit cesser les meurtres, les incendies & les brigandages qui se commettoient chaque jour, sous prétexte de soûtenir ses interêts. Sanche avoit trente-neuf ans dont il avoit regné treize, s'il est vrai qu'il ne monta sur le thrône qu'en 1232. mais s'il y parvint en 1223. comme on le croit communément, son regne fut de vingt-deux ans. On est également incertain sur l'année où il mourut; quelques-uns le font mourir l'an 1245. qui fut l'année qu'il sortit de son Roïaume; d'autres soûtiennent qu'il vêcut jusqu'en 1248. & d'autres enfin poussant la chose plus loin, disent qu'il ne finit ses jours que treize ans après avoir été chassé du thrône.

Au commencement de son regne il avoit repeuplé la ville d'Idaña que Dom Sanche premier avoit entierement ruinée, lorsqu'il l'avoit prise sur les Maures. Malgré les troubles dont le Portugal fut agité, & les calamitez qu'il souffrit dans les dernieres années de son regne, les Maures ne firent aucunes conquêtes sur lui, & il conserva ses Etats tels qu'il les avoit reçus.

En lui finit la ligne directe des Rois de Portugal, dont il fut le quatriéme. Il étoit beau & bien fait. Il avoit les cheveux longs & blonds, le

front large, les yeux bleus & languissans, le nés un peu gros, & le visage pâle, mais noble. Il n'avoit ni de grands vices ni de grandes vertus. Ses vertus étoient toutes à lui, & ses vices étoient plus ceux de ses Ministres que les siens. Il étoit naturellement doux, il aimoit la justice & détestoit ceux qui ne la rendoient pas éxactement. On l'eût peut-être compté au nombre des bons Rois, s'il n'eût été épris d'une funeste passion pour une méchante femme.

On le represente une couronne sur la tête tenant un livre d'une main, & de l'autre un sceptre avec une colombe, image de sa douceur, & de la vive tendresse dont son cœur étoit susceptible. Il fut inhumé à Tolede, & Mencia à Najare, dans le Monastere de Saint Benoît qu'elle avoit fondé. Gregoire IX. Celestin IV. & Innocent IV. occuperent le S. Siege pendant qu'il fut sur le thrône. Quelques-tems avant sa déposition, Ferdinand Roi de Castille enleva Jaën aux Maures. Le Roi de Grenade voïant qu'il ne pouvoit secourir cette ville, vint trouver Ferdinand, se soumit à lui, lui baisa la main, en signe d'obéïssance, & pour gage de sa fidelité lui remit la place entre les mains. Ferdinand y entra avec tout le Clergé en procession, & marcha à la grande Mosquée qu'il fit consacrer sous l'invocation de la sainte Vierge, par Gontier Evêque de Cordoüe, qui en cette guerre avoit commandé les troupes avec l'approbation du Pape. Ferdinand avoit aussi enlevé Cordoüe en 1236. la veille de la Saint Pierre vingt-huitiéme jour de Juin: cette Ville avoit été au pouvoir des Maures cinq cens vingt-trois ans, depuis l'an 713. qu'ils en firent leur capitale en Espagne. Le Roi Almanzor avoit autrefois enlevé de Compostelle les cloches de l'Eglise de S. Jacque, & les avoit portées à Cordoüe dans les grandes Mosquées où elles étoient suspendües à la renverse & servoient de lampes. Ferdinand les fit rapporter à Compostelle sur les épaules des Maures. Cependant on rétablit le Siege Episcopal à Cordoüe, sous la Métropole de Tolede, & on la comptoit pour une des plus grandes Villes du monde, tant par sa grandeur que par le nombre de ses habitans.

Alfonse, fils du Roi Ferdinand, 1246.
qui avoit eu une grande part aux conquêtes de son pere, porta ses plaintes au Pape contre Alfonse, Regent de Portugal, parce qu'il lui avoit enlevé quelques Places que le Roi Dom Sanche lui avoit données. Le Pape lui répondit qu'il devoit sçavoir qu'encore que le Comte de Boulogne eût été commis à la garde du Roïaume, pour faire cesser les abus intolerables qui s'y commettoient, en cela on n'avoit point prétendu déroger en rien au droit ou à la dignité du Roi, s'il venoit à être en état de gouverner par lui-même; qu'il écriroit au Comte, s'il lui avoit fait quelque tort, de le réparer incessamment. Cette Lettre est du vingt-cinquiéme de Juin 1246. preuve que Dom Sanche vivoit encore, & qu'il n'étoit point mort en 1245.

On ne voit point qu'Alfonse donnât aucune satisfaction au fils de Ferdinand. Alfonse né à Conimbre le cinquiéme de Mai 1210. avoit été marié par Blanche sa tante, Reine de France, à Matilde Comtesse de Boulogne, fille de Renauld de Dammartin, veuve de Crispe, fils de Philippe Auguste, Roi de France, & petit fils du Duc de Moravie, pere de la Reine Marie. Alfonse avoit pour

lors vingt-ſept ans. Il étoit grand, bien fait, robuſte, & d'une valeur ſi reconnüe, que le Pape lui donna le commandement d'un corps de troupes qu'on envoïoit au ſecours de la Terre-Sainte que les Infideles déſoloient. Il étoit ſur le point de partir pour ce Païs, dans le tems qu'il fut appellé en Portugal pour y être Regent de ce Roïaume. Avant de s'y rendre, les Députez qu'on avoit envoïez vers lui, lui firent jurer à Paris où il étoit, d'obſerver religieuſement les Loix du Roïaume, de conſerver au Clergé, à la Nobleſſe & au Peuple, ſes immunitez & ſes privileges, de faire ſéverement punir tous ceux qui oſeroient inſulter ou inquieter un Prêtre, d'abolir tout ce que ſes Predeceſſeurs avoient ſtatué contre la Dignité Épiſcopale, & de rétablir les Evêques dans tous leurs domaines. Le deſir de s'ouvrir un chemin qui pouvoit le conduire au thrône, lui fit promettre tout ce qu'on voulut. Enſuite il ſe rendit en Portugal, où la plûpart des Villes intimidées par la Cour de Rome lui ouvrirent les portes, mais quelques-unes plus fermes que les autres refuſerent conſtamment de le recevoir. Il eut beau trai- 1247.
ter de traîtres ceux qui y commandoient, & les menacer, rien ne put ébranler la fidelité qu'ils avoient jurée au Roi Dom Sanche.

Parmi ceux qui ſe montrerent les plus conſtans à refuſer de le reconnoître, on compte Ferdinand Pacheco, & Martin Freitas. Pacheco commandoit dans la citadelle de Celorique, où les vivres commençoient à manquer. On dit qu'alors un oiſeau de proie laiſſa tomber une groſſe truite de ſes ſerres, qu'il avoit priſe ſans doute dans le Modego, qui traverſe & arroſe les campagnes voiſines de cette Ville. Les ſoldats s'en ſaiſirent dans le deſſein de la manger; mais Pacheco s'en empara, & l'envoïa au Regent, qui s'imaginant que celui qui faiſoit de pareils preſents n'étoit pas près de ſe rendre par famine, leva le ſiege, & alla le mettre devant Conimbre. Depuis ce tems-là la ville de Celorique porte pour armes cet oiſeau qui reſſemble un peu à l'aigle, & que les Portugais appellent *Guincho*. Au reſte je rapporte ce fait tel que je l'ai trouvé dans les meilleurs Hiſtoriens de Portugal, ſans en garantir la verité.

A peine le Siege de Conimbre 1248.
fut-il formé, qu'on apprit que Dom Sanche étoit mort à Tolede. Ce qui arriva ſelon l'opinion la plus commune l'an 1248. Alfonſe en fit donner avis à Martin Freitas, Commandant de la Place; mais celui-ci s'imaginant qu'on vouloit le ſurprendre, demanda, qu'on ſuſpendît pendant quelques jours le Siege, afin qu'il pût aller à Tolede pour voir par lui-même, s'il étoit vrai que Dom Sanche fut mort. Alfonſe y conſentit, & Freitas ſe rendit auſſi-tôt à Tolede. Là après s'être fait ouvrir le tombeau de Dom Sanche, & s'être convaincu de ſa mort par ſes propres yeux, il prit les clefs de la ville de Conimbre, les remit dans ſes mains, & lui adreſſa ces paroles : « Seigneur, » tant que vous avez vêcu, j'ai eſſüié » mille dangers, ſouffert la ſoif & » la faim, mangé du cuir, & bû de » l'urine pour ſoûtenir vos interêts, » & pour vous prouver ma fidelité. » A preſent que vous êtes mort, je » remets entre vos mains les clefs » de la Ville dont vous m'avez confié la garde. C'eſt l'unique devoir » que je puis vous rendre. Je dirai » aux Habitans de Conimbre, que

» vous ne vivez plus, & que nous » pouvons reconnoître Alfonse votre frere pour notre Roi, sans manquer à la fidelité que nous vous » devions. » Ce discours achevé, il reprit les clefs, vint trouver Alfonse, & les lui remit. Touché d'une fidelité si grande, Alfonse lui rendit son Gouvernement, & le dispensa du serment de fidelité.

D. Alfonse III. cinquiéme Roi de Portugal.

La Ville de Conimbre étant soumise, Alfonse ne songea qu'à se faire couronner. La cérémonie s'en fit dans cette ville, où les Rois séjournoient ordinairement. Tandis qu'il s'occupoit à assurer la couronne sur sa tête, Innocent IV. envoïa des Missionnaires chez les Tartares, pour essaïer d'adoucir leurs mœurs, & d'arrêter leurs ravages. Il chargea de cette périlleuse commission deux Franciscains, Laurent de Portugal, & Jean de Plan Carpin. En Espagne le Roi Ferdinand poussoit ses conquêtes sur les Maures, & assiegeoit depuis seize mois Seville Capitale de l'Andalousie, appellée anciennement Hispal, ainsi nommée selon quelques Historiens, d'un certain Hispalus Roi de l'Iberie. Cette Ville est située assez près de la mer sur le Guadalquivir. Elle est célebre par le nombre de ses habitans, & plus encore par son commerce. Cesar, lorsqu'il gouvernoit l'Espagne, lui donna le nom de Julia Romula, & lui accorda le droit de Colonie Romaine.

Les Maures qui l'occupoient depuis cinq cens trente quatre ans, furent contraints de la livrer au Roi Ferdinand le jour de S. Clement, vingt-troisiéme Novembre 1248. Ils en sortirent au nombre de trois cens mille, & se retirerent partie en Afrique, partie dans le Roïaume de Grenade, & dans les autres terres qu'ils tenoient encore en Espagne. Le premier soin de Ferdinand fut de rétablir le Siege Métropolitain de Seville avec son Chapitre & ses dignités, & il donna de grands biens pour doter cette Eglise, qu'il destinoit à l'Infant Philippe son quatriéme fils; mais ses vuës aiant changé, l'Archevêché fut donné à Raimond, auparavant Evêque de Segovie.

Les Portugais se distinguerent au Siege de cette Ville. Dans les troupes que le Roi y envoïa, il y avoit plusieurs Grands Seigneurs dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. Le premier de tous étoit Dom Payo Correa, pour lors Grand-Maître de l'Ordre de S. Jacque en Castille; on comptoit après lui Dom Martin Ferdinand, Grand-Maître de l'Ordre d'Avis avec tous ses Chevaliers, Dom Pedro Gomez Grand-Maître de l'Ordre des Templiers, Dom Rodrigue Froïas, Dom Payo Suarés Correa, Dom Ferdinand Perez de Guimaraens, Dom Raimond Viegas de Sequeira, Dom Alfonse Perés de Ribeiro, Dom Egas Henriqués de Porto Carrero, Dom Mem Rodriguez de Tergas, & plusieurs autres encore des plus illustres familles.

Avant d'arriver devant Seville, ils avoient déja essuïé plusieurs combats. Les Maures, pour empêcher leur jonction avec les Castillans, s'étoient emparés de tous les passages difficiles, esperant de les arrêter ou de les détruire ainsi peu à peu; mais les Portugais surmonterent tous ces obstacles, prirent la Ville de Gelves à quelques lieües de Seville, & se rendirent dans le camp de Ferdinand, qui pour récompenser la Nation des services qu'elle lui avoit rendus, donna le gouvernement de Seville, après qu'il l'eut soumise, au Grand-Maître

de l'Ordre d'Avis.

Tandis que les Castillans assiegeoient Seville, Dom Alfonse s'occupoit dans le Portugal à punir ceux qui avoient abusé de l'autorité de son frere, & à dissiper les partis & les cabales qu'ils entretenoient encore dans le Roïaume. Par cette conduite il s'affermissoit sur le thrône, & s'attiroit l'estime & l'amour des peuples, qui haïssoient mortellement les Ministres du feu Roi.

Ces hommes, mauvais citoyens & lâches Ministres, aïant subi les peines dûës à leurs crimes, Alfonse mit tous ses soins à l'embellissement de son Roïaume. Il releva les murailles de plusieurs Villes qui avoient été démolies dans les dernieres guerres par les Maures; il rétablit quantité de monumens publics, fortifia quelques Châteaux, accorda des privileges & des immunités à quelques Villes & à quelques particuliers, bâtit un grand nombre de Monasteres, & établit des Foires & des Marchés avec exemption de tous péages, afin d'y attirer les Etrangers. Il fixa le prix de l'or & de l'argent, & de tous les métaux & marchandises, pour rapeller les Négocians, que le haut prix de toutes ces choses avoit éloignés. Descendant dans un plus grand détail touchant le gouvernement interieur de son Roïaume, il fit si bien qu'il remit le calme & l'intelligence dans le sein des familles, que la haine & l'ambition divisoient. Attention d'autant plus estimable, qu'elle est rare chez les Princes.

1252. Ferdinand ne gouvernoit pas avec moins de sagesse: Ce Prince mourut à Seville, qu'il avoit si heureusement conquise. Alfonse son fils, qu'on surnomma le Sage, lui succeda. Le Roi de Portugal voulant marcher sur les traces de ses ancêtres, resolut en 1249 de se rendre maître de l'Algarve tant de fois conquise & perduë. Les Rois de Castille s'étoient mal-à-propos imaginé que ce Roïaume leur appartenoit; & toutes les fois que les Portugais songeoient à y porter la guerre, s'ils ne s'y opposoient pas, ils vouloient du moins qu'on leur en demandât en quelque maniere la permission. Prétention chimerique, & que les Rois de Portugal ont toujours méprisée. Mais, disoient les Castillans, nous y avons acquis un droit par les conquêtes que Correa, Grand-Maître de l'Ordre de S. Jacque en Castille y a faites pour le Roi de Castille. Les Portugais répondoient que si on acqueroit un droit sur un Roïaume, pour y avoir fait la guerre, & pour y avoir conquis quelques places, ils y en avoient un réel & plus ancien que celui des Castillans, puisque Sanche I. y avoit pris la Ville de Sylvés, longtems avant que Correa y eut fait la moindre conquête: D'ailleurs qu'il n'étoit pas vrai que Correa, qui étoit Portugais, eut jamais fait la guerre en Algarve pour les Castillans, puisque toutes ses conquêtes se trouvoient entre les mains des Portugais. Il reste deux lettres écrites, l'une par le Roi de Portugal, & l'autre par le Roi de Castille, où l'on voit que celui de Castille desiroit qu'on reglât les frontieres des deux Roïaumes de ce côté-là, avec le consentement du Roi de Portugal; ce consentement eut été inutile pour le Roi de Castille, s'il eut été maître de l'Algarve. Peut-être a-t'on dit que les Castillans ont secouru les Portugais pour en faire la conquête; mais il ne paroît pas même que cela soit vrai. Dom Payo Correa fut fait Grand-Maître de l'Ordre de S. Jacque, entre l'année 1240 & 1242, tems auquel

il faisoit la guerre en Algarve pour Dom Sanche II. Ainsi les plus grandes conquêtes étoient déja faites; celles qu'il fit depuis, comme Grand-Maître, il les fit de son propre mouvement, & non par un ordre du Roi de Castille. Les Grands-Maîtres des Ordres Militaires pouvoient alors faire la guerre d'eux-mêmes avec leurs Chevaliers contre les Maures, sans qu'ils fussent comptables à leurs Rois de leurs actions; ainsi il est à présumer que Correa, qui aimoit sa patrie, travailla plûtôt pour son Roi naturel, que pour un Roi qui lui étoit étranger, comme l'étoit le Castillan. Mais d'où vient donc que les Rois de Castille prenoient aussi le titre de Rois de l'Algarve? en voici la raison. L'Algarve s'étendoit depuis le Cap Sacré ou Cap S. Vincent jusqu'à Almeric, embrassant beaucoup de terrain dans l'Andalousie & la Lusitanie. L'Afrique qui regarde l'Espagne de ce côté-là, depuis le Détroit jusqu'à Tremescen, portoit aussi le nom d'Algarve. Lorsque les Rois Portugais y eurent pris quelques places, ils s'intitulerent Rois des deux Algarves, de celle de l'Europe & de celle d'Afrique. Comme les Castillans possédoient aussi quelques terres en celle de l'Europe, dans la partie voisine de l'Andalousie, & quelques autres dans celle de l'Afrique, ils prirent à leur tour le titre de Rois des Algarves; & voilà sur quels fondemens les Castillans se sont toujours opiniâtrés à soûtenir que ces deux Roïaumes leur appartenoient.

Alfonse immédiatement après la retraite de Sanche son frere avoit fait un traité avec le Castillan, par lequel celui-ci promettoit de ne point donner de secours à Dom Sanche pour rentrer dans ses Etats, & le Regent de son côté s'engageoit à épouser Beatrix de Castille, jeune & belle Princesse. Il consentit donc de répudier la Comtesse de Boulogne, malgré la reconnoissance qu'il lui devoit pour tous les services qu'elle lui avoit rendus, & l'attachement qu'elle témoignoit pour sa personne. Alfonse allegua que la Comtesse étoit hors d'état d'avoir des enfans, ce qui déplaisoit aux Portugais: l'amour & l'intérêt le pousserent principalement à faire ce divorce; on lui avoit vanté la beauté de Beatrix, & il craignoit la puissance des Castillans, qui pouvoient s'opposer à ses desseins en secourant D. Sanche.

Dès qu'il eut épousé la Princesse Beatrix sur qui il n'avoit rien à craindre du côté de l'Espagne, il songea, comme nous l'avons dit, à la conquête des Algarves. Il apella auprès de lui Dom Payo Correa, aussi redouté des Maures qu'il étoit aimé des Chrétiens. On prit la route de la Ville de Faro, aux environs de laquelle on vint camper. Aben-Baran qui en étoit Gouverneur, fit une sortie pour empêcher le campement des troupes Chrétiennes, mais il fut repoussé, & l'armée se posta aussi avantageusement qu'elle le voulut.

On avertit Dom Alfonse que les Assiegés pouvoient recevoir du secours par mer; aussitôt le Roi donna ordre qu'on fît avancer quelques vaisseaux vers l'embouchure de la riviere sur laquelle la Ville étoit située. Ensuite on se prépara à attaquer la Place. Dans cet intervalle le Roi trouva le moïen de persuader aux habitans de se rendre. Lorsqu'on fut sur le point de conclure le Traité de la capitulation, le Roi entra dans la Ville avec dix Cavaliers. Les Portugais l'aïant appris admirerent son courage; cependant voïant qu'il ne revenoit point, ils s'avancerent en fureur dans

le dessein d'escalader la place; mais le Roi se fit voir à ses troupes du haut d'une tour, & les Portugais se retirerent étonnés de sa confiance, & loüant la bonne foi des Maures, qui devinrent ses sujets, en païant les mêmes tributs qu'ils païoient au Miramolin. Alfonse y mit pour Gouverneur Estevan Perés; ensuite il ordonna à Correa d'aller investir Albufeira. Le Grand-Maître obéit, & il avoit même presque reduit la place, lorsque le Roi y arriva. Elle ne tarda gueres à capituler; les Chrétiens s'en saisirent, & les Maures en sortirent en partie. Alfonse y devint passionement amoureux de la fille de celui qui commandoit dans la Ville; sa beauté & ses graces naturelles remplissoient les Maures & les Portugais d'admiration. Alfonse soupira quelque tems auprès d'elle : mais enfin touchée de son amour, plus que du rang qu'il occupoit, elle se rendit à ses desirs, & lui donna un fils qu'on nomma Martin Alfonse Chichorri, Chef de la famille des Sousas de ce nom. Au commencement de l'année 1250, il sortit de ses bras pour poursuivre ses conquêtes. Loulé fut soumis ainsi qu'Algezura avec tout son territoire. Alfonse laissa des gens de confiance dans ces places, & les munit d'une maniere à ôter toute esperance aux Maures de les reprendre. Parmi les Seigneurs qui se distinguerent dans toutes ces conquêtes, on compte Dom Juan Alfonse grand Enseigne, son frere Dom Alfonse Tellez, ses cousins Dom Mem, Dom Gonçalez, Dom Juan, & Dom Fernand de Garcie, Dom Martin Perez de Vide, & Dom Gil Martinés, Dom Fernand, & Dom Alfonse Lopez, tous trois freres.

L'année 1251. Alfonse aïant soumis l'Algarve de ce côté-là, porta ses armes du côté de l'Andalousie, où il reduisit les Villes d'Arrouche & d'Arecena. Alfonse X. Roi de Castille, qui venoit de monter sur le thrône par la mort de Ferdinand son pere vit avec quelque chagrin les progrès des armes Portugaises. Il porta la guerre en Algarve; aussitôt le Roi de Portugal accourut pour défendre ses conquêtes. La guerre qui alloit s'allumer entre ces deux Princes, auroit pû nuire aux intérêts des Chrétiens. Cette consideration engagea le Pape Innocent IV. à leur écrire pour les porter à la paix; il y réüssit, & l'on convint que le Castillan joüiroit des revenus de l'Algarve pendant sa vie, & qu'après, les Portugais en deviendroient les tranquilles possesseurs. Beatrix, que le Roi de Portugal avoit épousée, étoit fille d'Alfonse, comme on l'a dit; ce qui a fait croire mal-à-propos à quelques Auteurs, que cette Princesse avoit apporté en dot l'Algarve au Roi de Portugal.

Sur ces entrefaites la Comtesse de Boulogne aïant appris le second mariage qu'Alfonse avoit contracté à son préjudice, se rendit en Portugal dans l'esperance de toucher le cœur du nouveau Roi; mais ce fut inutilement: on l'arrêta à Cascaës, sans lui permettre de voir Alfonse. Indignée d'un pareil traitement, elle se détermina à regagner la France. Avant de quitter le Portugal, elle écrivit à son époux en ces termes. » J'étois venuë dans » ce païs pour voir avec quel front » tu soûtiendrois ton infidelité, mais » puisque tu crains mes regards, tu » fais bien de les fuïr. Cette lettre » que j'écris est moins l'ouvrage de » mon ressentiment, que celui de ta » perfidie. Elle seule me l'a suggerée » pour laisser un monument éternel » de ton ingratitude; je le dois à la

» noirceur

» noirceur de ton cœur. Seduite par
» tes fausses vertus, je te reçus dans
» mes Etats, je te retirai de la misere,
» dont tu etois accablé, je t'aidai de
» mes biens, de mon pouvoir, &
» pour t'accabler de bienfaits, je te
» reçus dans mon lit. Tant de graces
» & de bienfaits n'ont fait qu'un in-
» grat; tu seras la victime de ton in-
» gratitude; tes remords ne me ven-
» geront que trop: traître, je sens que
» je m'intéresse encore en toi. Helas!
» Je ne puis haïr celui qui trahit ses
» sermens & son amour, & qui se
» jouë également de Dieu & des hom-
» mes. Je m'égare jusqu'à te souhait-
» ter du bonheur, & j'oublie l'outra-
» ge que tu fais à ma naissance &
» même à ma beauté. Mais non, en
» vain mon lâche cœur m'entraîne
» encore vers toi; ma vengeance écla-
» tera, & je le souhaite. Oüi je te
» verrai déchirer par tes propres re-
» mords; je souleverai contre toi des
» ennemis dans toutes les parties du
» monde; on te fuira, on te détestera
» & tu périras odieux à toute la terre.
» Un secret pressentiment m'assure
» de ma vengeance. Ta funeste am-
» bition creusera l'abîme où tu te per-
» dras; elle te prépare un goufre de
» malheurs, & je joüis par avance du
» plaisir de tes peines.

Telle étoit à peu près la lettre de Matilde. Alfonse la reçut, & la lût sans paroître ému en aucune maniere. Après l'avoir entierement lûë, il se tourna vers ses Courtisans, & dit: j'épouserois une troisiéme femme, si mes intérêts l'exigeoient. La Comtesse partit; on prétend qu'elle abandonna deux enfans qu'elle avoit eûs d'Alfonse, sur des rochers qu'on appella depuis *Cachopos*, c'est-à-dire, petits garçons: mais cette circonstance a tout l'air d'une fable. Faria qui la rapporte n'en cite aucun garant. On dit cependant qu'Alfonse avoit eu des enfans de Matilde, qu'un d'eux le suivit en Portugal, & que le Roi l'aimoit tendrement.

Dès que la Comtesse de Boulogne fut de retour dans ses Etats, elle porta ses plaintes au Pape Alexandre IV. successeur d'Innocent IV. Le Pape touché des plaintes de la Comtesse, écrivit au Roi de Portugal pour lui representer l'indignité de son action, & les dangers ausquels il s'exposoit pour l'éternité. Cette remontrance ne produisit aucun changement dans l'esprit d'Alfonse, qui étoit trop amoureux de Beatrix pour se resoudre à la renvoïer. Le Pape pour le punir de sa desobéissance aux ordres de Rome, eut recours à ses armes ordinaires; il excommunia Alfonse & interdit son Roïaume. On assure que l'excommunication & l'interdit durerent douze ans, au bout desquels Matilde étant morte, les Portugais obtinrent qu'on leveroit l'interdit, & qu'Alfonse seroit relevé de son excommunication.

Depuis l'année 1252 jusqu'à 1260, Alfonse n'aïant plus d'ennemis à combattre, s'appliqua tout de nouveau à regler les affaires interieures de son Roïaume. En 1255 il assembla les Etats Generaux dans la Ville de Leiria, ensuite il visita tout son Roïaume, fonda le Monastere de Sainte Claire de Santarem, jetta les premiers fondemens de la Ville d'Estremoz, reprit Odemire, Monfort, Valence de Minho, Viano de Lima, Beja, Castro, Portolegre, Villa Vitiosa, Moncam, & Melgaço. Il établit en même tems plusieurs compagnies d'Archers, pour assurer les chemins contre les brigands.

Le Roi de Castille depuis qu'il avoit 1260.
quitté les Algarves, s'occupoit à

la guerre contre les Maures de l'Andalousie. Le Roi de Portugal lui envoïa quelque secours par terre & par mer. En considération de ce service, on prétend que le Roi de Castille abandonna les revenus des Algarves au Portugais, à condition pourtant que le Portugais pendant sa vie lui envoïeroit cinquante lances toutes les fois qu'il les manderoit. Le Roi de Portugal qui trouvoit un avantage considerable dans ce qu'on lui proposoit, accepta le parti. Mais peu de tems après la Reine Beatrix aïant été trouver son pere avec Dom Denis son fils pour regler les limites des deux Etats, le Castillan fut si charmé de l'esprit & des graces de l'Infant son petit-fils, qu'il affranchit en sa considération le Roi de Portugal du vasselage des cinquante lances. Ses Ministres voulurent d'abord s'y opposer, prétendant que cette cession alloit contre les droits de la couronne; mais tout ce qu'on put lui alleguer ne put lui faire changer de résolution. Ainsi le Portugal se vit exempt de cette espece de tribut, presque aussitôt qu'il s'y étoit soûmis.

Comme les Papes avoient à cœur la conquête de la Terre Sainte desolée par les Sarrasins, ils faisoient agir tous les ressorts imaginables pour faire une Croisade entre les Princes Chrétiens. Clement IV. qui avoit succedé à Alexandre IV, pour y engager le Roi de Portugal, lui accorda tout ce qu'il souhaittoit pour l'avantage de son Roïaume. Alfonse lui fit esperer d'entrer dans ses desseins; mais le peu d'inclination qu'il avoit pour le Clergé, le broüilla d'une telle maniere avec la Cour de Rome, qu'il n'entreprit rien en faveur de la Croisade. Malgré les sermens qu'il avoit faits à Paris de conserver au Clergé ses droits, ses privileges & ses immunitez, il ne s'appliqua qu'à humilier son orgueil, & qu'à diminuer tout ce qui pouvoit augmenter sa puissance. Il dépoüilla également les Ordres Militaires de plusieurs Villes, Châteaux & Terres qu'il leur avoit données, & les réunit au Domaine de la Couronne. Les Evêques se plaignirent au Pape Clement, & ensuite à son Successeur Gregoire X. qui en écrivit en ces termes au Roi Alfonse. « Vous devez sçavoir que la 1273.
» liberté Ecclesiastique est le rempart de la Foi, qui est le lien de » la societé civile. Lorsque l'ennemi » du genre humain veut renverser » les Etats, il commence par persuader aux Princes qu'il leur » est avantageux de détruire cette » liberté. Aïant donc appris que » contre le serment que vous avez » fait de la conserver, vous faites souffrir aux Prelats & à tout » le Clergé des véxations insupportables, nous vous prions de » les faire finir, & de rendre aux » Eglises de Brague, de Conimbre, » de Viseo, & de Lamego, leurs » biens & leurs revenus que vous » avez envahi pour les donner à divers Particuliers, Clercs ou Laïques. Nous vous prions encore de » défendre aux Juges ordinaires de » connoître des causes qui regardent » le Tribunal Ecclésiastique; & si les » Clercs en appellent au Saint Siege, d'empêcher qu'ils ne les réputent contumaces, & qu'ils ne » mettent les Complaignans en possession. Vous même cessez de contraindre les Clercs de répondre » en toutes causes dans votre Cour, » & dans celle des autres Juges. N'imposez plus de nouveaux péages & » des exactions indües sur nos Su-

» jets, tant Clercs que Laïques, & » sur leurs serfs. Cela blesse nos Canons, & est contraire aux Censures prononcées par le Saint Siege. Ne confisquez plus aussi le » bien des Juifs ou des Sarrasins de » condition libre, qui viennent au » Baptême, & ne les réduisez plus en » servitude : & quand des Esclaves » Sarrasins embrassent le Christianisme, affranchissez-les dès ce moment de tout esclavage. Faites également païer la dixme aux Juifs » & aux Sarrasins, lorsqu'ils acquierent les héritages des Chrétiens.

Telle étoit à peu près la Lettre du Pape écrite d'Orviette le 28. de Mai 1273. Mais Alfonse n'en fit pas grand cas ; il continua malgré les monitions de Rome à maltraiter le Clergé. Cette conduite excita de nou-
1274. velles plaintes. On tint les Etats à Santarem, on fit des Remontrances que le Roi rejetta également, persuadé que le bien de son Roïaume éxigeoit que le Clergé fut moins puissant qu'il n'étoit.

Tandis que le Roi de Portugal & son Clergé disputoient ainsi, le Roi de Castille aïant résolu de se rendre en France pour conferer avec le Pape, vint à Barcelone avec Jacque Roi d'Arragon. Tous les deux assisterent aux funerailles de Raimond de Peñafort, General des Freres Prêcheurs, qui avoit, à ce qu'on croit, introduit l'Inquisition dans le Roïaume d'Arragon, où pour la premiere fois ce Tribunal fut établi en Espagne. Le Roi de Castille se rendit ensuite en France, & le 29. d'Avril il eut une conference à Beaucaire avec le Pape, qui soûtint l'Election de Rodolfe valide, contre celle d'Alfonse : ce qui n'empêcha pas qu'à son retour en Castille, il ne reprît les ornemens Imperiaux qu'il avoit quittez, & même le sceau, dont il se servit en écrivant aux Princes d'Allemagne & d'Italie pour les engager dans son parti. Le Pape écrivit à l'Archevêque de Seville, d'admonester le Roi en présence de témoins qu'il eût à se désister de sa prétention, sous peine des censures Ecclésiastiques : l'Archevêque s'étant aquitté de sa commission, Alfonse obéït enfin, & renonça à l'Empire. Le Pape pour le dédommager lui accorda une décime pour les frais de la guerre contre les Maures qui s'étoient réünis pour l'attaquer de toutes parts.

Peu de tems après le Pape publia une Bulle terrible contre le Roi de Portugal, où il disoit : « Depuis longtems on a fait de grandes plaintes à nos Prédecesseurs & à nous » de l'oppression des Eglises dans le » Roïaume de Portugal. Le Pape » Honorius III. en écrivit au Roi » Alfonse II. pour l'obliger à réparer les torts qu'il avoit faits à l'Archevêque de Brague, par lequel il » avoit été justement excommunié, » & le menaça même de la perte de » son Roïaume. Sanche, fils & successeur d'Alfonse suivit ses traces, » & le Pape Gregoire IX. lui fit de » pareils reproches. Innocent IV. » voïant que ce Prince se conduisoit toujours mal, ordonna aux Seigneurs & au Peuple du Païs de reconnoître pour Regent du Roïaume Alfonse frere de Sanche, alors » Comte de Boulogne, & à present » Roi de Portugal, dans l'esperance » qu'il rétabliroit l'ordre & la regle » dans son Roïaume. Alfonse étant » admis à la Regence, jura d'observer certains articles qui lui furent » présentez à Paris de la part des » Prélats de Portugal, quand il se-

» roit parvenu à la Couronne. Toutefois au mépris de son serment, » non-seulement il n'a pas observé » ces articles, mais il a commis des » excès énormes contre le Clergé & » le Peuple du Roïaume. Martin, » Archevêque de Brague, & plusieurs autres Evêques nous en ont » porté leurs plaintes, sur lesquelles » nous avons donné au Roi Alfonse plusieurs avertissemens qu'il a » toujours éludez. Nous ordonnons » presentement que ce Prince s'obligera solemnellement par serment à » l'observation de ce qui est contenu » dans les Lettres des Papes Honorius & Gregoire, & dans les articles de Paris. Il promettra que ses » Successeurs feront la même promesse dans l'an de leur avenement à la » Couronne, & il en donnera ses » Lettres à l'Archevêque de Brague, » & à chacun des Evêques de son » Roïaume. Il fera faire le même serment à ses deux fils Denis & Alfonse, à ses Officiers, & à ceux » ausquels il donnera les Charges à » l'avenir. Si dans le mois que cette Ordonnance sera venüe à la » connoissance du Roi, il n'accomplit pas ce qu'elle contient, tous » les lieux où il se trouvera seront en » interdit, & un mois après il encourra l'excommunication, que » nous prononçons dès à present » contre lui. Un mois après, l'interdit s'étendra à tout sonRoïaume de » Portugal & d'Algarve; après trois » autres mois tous ses Sujets seront » absous du serment de fidelité, & » dispensez de lui obéïr. Tant qu'il » demeurera dans son opiniâtreté, » il perdra l'exercice de son droit de » patronage sur les Eglises. »

C'est ainsi que le Pape s'expliquoit dans cette Bulle, dattée de Baucaire le quatriéme de Septembre 1275. mais le Pape étant mort cinq mois après, on arrêta l'execution de la Bulle qu'on n'auroit peut-être pas plus executée quand le Pape auroit vêcu; car Alfonse étoit ferme dans ses desseins, & ne s'épouvantoit pas facilement des vaines menaces de Rome. Il sçavoit depuis longtems que cette Cour ambitieuse n'épargnoit rien pour établir son autorité temporelle, à la faveur de son autorité spirituelle; & que profitant de l'ignorance & de la superstition des Peuples, elle aspiroit à asservir tous les Roïaumes du Christianisme. Elle n'a pas encore renoncé à cette chimere si décriée, & de tems en tems elle essaïe de la faire valoir,

Gregoire X. eut pour Successeurs Innocent V. & Adrien V. dont les Pontificats furent d'une courte durée. Jean XXI. qui parvint après eux à la thiâre, n'oublia rien pour faire entrer Alfonse dans les vûës de la Cour 1276. de Rome. Il envoïa même un Nonce, Espagnol de Nation, de l'Ordre de Saint François, pour lui remontrer de vive voix l'injustice de sa conduite. Le Roi lui donna audience; le Moine lui parla avec force, & Alfonse l'écouta avec dédain. Jean XXI. quoique mal content évita d'en venir aux extrêmitez. Il étoit né à Lisbonne, & s'appelloit Pierre Julien. Il avoit étudié dans les plus célebres Universitez de l'Europe, & s'étoit acquis une grande réputation dans la Medecine, sur laquelle il fit un Traité, sous le titre de *Thresor des pauvres*, qui a été imprimé. Il mourut le 16. de Mai jour de la Pentecôte 1277. & on lui donna pour successeur Jean Gaëtan, Romain, de la Famille des Ursins, Cardinal, Diacre du titre de saint Nicolas, dont il prit le nom de

Nicolas III. Il fit une promotion de neuf Cardinaux, du nombre desquels fut Ordoño, Portugais, Archevêque de Brague, qu'il transfera à l'Evêché de Frescati.

Dans cette même année quelques femmes particulieres d'Evora se rendirent à Rome où elles prierent le Pape de leur accorder la permission d'instituer un nouvel Ordre de Religieuses. Dominique Soeyra étoit à leur tête; le Pape consentit à ce qu'elles demandoient, après quoi elles s'en retournerent à Evora où elles fonderent l'Ordre des Bernardines.

Malgré l'absolu pouvoir avec lequel Alfonse regnoit, il ne put empêcher que Pierre Estevaz de Tavares, & Ferdinand Alfonse de Cabra ne levassent des troupes l'un contre l'autre. Ils combatirent sous Vega de Govea, & Cabra remporta la victoire. Gil Vasqués de Saverosa, Jean Estevez, freres de Tavares perdirent la vie dans ce combat, avec Vasquez
1278. Mendez de Fonseca. Alfonse parut très-chagrin de ce combat, qui en blessant l'autorité roïale lui avoit fait perdre d'excellens Sujets. Le Clergé & le Peuple dirent que c'étoit le Ciel qui punissoit sa désobéïssance au Saint Siege. Pendant que les Portugais se déchiroient ainsi, Laurent Mendez, de l'Ordre de Saint Dominique, s'illustroit par ses Prédications & sa vie austere, dans la Province d'entre Douro & Minho. La Castille étoit remplie de troubles; Sanche, fils d'Alfonse, s'étoit révolté. Les Portugais envoïerent des troupes au Roi de Castille pour réduire les rebelles. Ils lui en envoïerent aussi lorsque Aben Joseph Roi de Maroc, passa en Espagne pour lui faire la guerre. Les Ambassadeurs qui vinrent demander ce secours, arriverent dans un vaisseau dont les voiles & les agrès étoient noirs, pour marquer l'état déplorable où la Castille étoit réduite.

Cependant Alfonse Roi de Portugal touchoit aux derniers instans de sa vie, qu'il avoit passée ou dans le tumulte des armes, ou dans les affaires les plus épineuses du Gouvernement. Comme l'experience lui avoit appris qu'un Roi qui se repose sur ses Ministres ne regne jamais heureusement, il avoit presque tout fait par lui-même; ce qui, joint à l'amour des plaisirs, l'avoit entierement épuisé. Il tomba donc malade à Lisbonne, & il mourut dans cette Ville le 20. Mars à l'âge de soixante- 1279.
neuf ans dans la trente-quatriéme de son regne. Dès le mois de Janvier de la même année, il avoit, en présence de Durand Evêque d'Evora, promis par serment entre les mains de Pierre Martin, thresorier de la même Eglise, d'obéïr purement & simplement aux ordres de l'Eglise Romaine, de restituer tous les biens qu'il avoit usurpez tant sur les Ecclésiastiques, que sur les Ordres Militaires, & de réparer les torts qu'il leur avoit faits. Cet acte fut fait à Lisbonne en présence, & du consentement de Denis, fils & successeur d'Alfonse. Le Roi reçut ensuite l'absolution de la main d'Estienne, ancien Abbé d'Alcobace: & demanda la confirmation du testament qu'il avoit fait, au Pape, qu'il nommoit le Seigneur de son ame & de son corps, & lui faisoit un legs de cent marcs d'argent. Ainsi ce Roi courageux qui peu auparavant avoit marqué tant de fermeté contre Rome & le Clergé de son Roïaume, devenu timide, ceda à leurs sollicitations, plus par cette foiblesse que les préjugez font naître

dans le cœur de l'homme, aux approches de la mort, que par la persuasion qu'il eût pû offenser Dieu, en réprimant l'ambition demesurée de son Clergé.

Il est incertain s'il eut des enfans de sa premiere femme. Quelques Historiens en nomment deux, Pierre Ferdinand, & Robert qui succeda aux Etats de sa mere. A l'égard de Beatrix sa seconde femme, on sçait qu'elle lui en donna plusieurs. Denis qui regna après lui étoit l'aîné. Le second s'appelloit Alfonse : il fut Seigneur de Portolegre, de Marvam, de Castelvide, & d'Arronchez, & il épousa Donna Violente, fille de l'Infant Dom Manuel, niece des Rois Dom Ferdinand Roi de Castille, & Dom Jaime, Roi d'Arragon. Il en eut Dom Alfonse, Seigneur de Leiria, Donna Isabelle, mariée à Dom Juan le boiteux, Seigneur de Biscaye, Donna Constance, femme de Dom Gonçalés de Lara, Donna Marie qui devint l'épouse de Dom Tello, fils de l'Infant Dom Alfonse de Molina, Donna Isabelle qu'épousa Dom Juan Alfonse, Seigneur d'Albuquerque, fils de Dom Alfonse Sanche.

Dom Fernand & Dom Vincent, troisiéme & quatriéme fils d'Alfonse moururent jeunes. Donna Blanche leur sœur Abbesse de Lorvam, & ensuite de las Huelgas à Burgos, eut sous sa puissance plusieurs terres considerables, tant en Portugal qu'en Espagne. On prétend que la famille de Prados lui doit son origine. Constance & Sanche, enterrées dans le Monastere d'Alcobace, furent les derniers enfans légitimes du Roi Alfonse.

Les enfans naturels, qu'il eut de différentes Maîtresses, s'appelloient Dom Gilles Alfonse, pere de Laurent Gilles, Commandeur de l'Eglise de S. Gilles, ou S. Blaise de Lisbonne. Dom Ferdinand Alfonse, Chevalier du Temple, D. Alfonse Denys, qui épousa Donna Marie de Ribera, chef d'une partie des Souzas, D. Martin Alfonse, tige de la branche des Souzas, surnommez Chichorri. Donna Leonor de Portugal, femme du Comte Dom Gonçalés, Garcias de Souza, à qui le Roi donna en considération de ce mariage, le titre de Comte & de grand Enseigne. Donna Urraque qu'épousa Dom Pedre Yañes, homme puissament riche. Donna Leonor, fille d'Elvire Estevez, pour qui Alfonse bâtit le Monastere de sainte Claire à Santarem. Dom Rodrigue Alfonse, mort dans l'enfance. On trouve dans le Monastere de sainte Claire, cette épitaphe :

Ici repose Henri Alfonse, fils d'Alfonse III. avec Dona Inès sa femme.

On ne sçait point si cet Henri Alfonse étoit bâtard ou légitime. Il y avoit encore une Princesse de Portugal, qu'on appelloit Isabelle, mais on ignore qui étoit son pere & son époux : on croit cependant quant au dernier article, qu'elle épousa en secondes nôces Dom Alfonse Comte de Gijon, de qui descendent tous les Noroñas.

Alfonse III. étoit parfaitement bien fait, il avoit les yeux bleus, le nés bien formé, & la bouche agréable. Sa taille étoit haute, belle, & dégagée. Son courage répondoit aux grandes idées qu'on se formoit de lui en l'approchant. Il étoit brave jusqu'à la témerité ; mais il sçavoit temperer par sa prudence l'impétuosité de sa bravoure. Maître de tous ses mouvemens il les regloit au gré de sa raison. Sa générosité & sa magnificence

répondoient à ſon courage. Il étoit généreux juſqu'à la prodigalité, & magnifique juſqu'au luxe. Cependant malgré ce penchant il n'augmenta jamais les impôts pour contenter ces deux paſſions vicieuſes, s'il eſt permis de les appeller ainſi dans la perſonne d'un Prince. Quoiqu'il en ſoit, il eut crû n'être point généreux que de l'être aux dépens de ſes Sujets. Il aimoit extrêmement les pauvres, & il lui arrivoit ſouvent d'épuiſer le threſor roïal pour les ſoulager, & d'engager même ſes pierreries, & celles de la Couronne en leur faveur. Son corps fut d'abord inhumé dans l'Egliſe de ſaint Dominique, & enſuite tranſporté dans le Monaſtere d'Alcobace, où Beatrix ſon épouſe fut auſſi miſe après ſa mort.

Denys I. VI. Roi de Portugal.

Leur fils Denis naquit à Liſbonne le 9 d'Octobre 1261 jour de la Fête de Saint Denis, dont on lui donna pour cette raiſon le nom. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il fut inſtruit dans toutes les fineſſes de la politique, dans tous les exercices & dans toutes les connoiſſances qui concourent à former un grand Capitaine & un grand Roi. La bonté, la liberalité, l'amour de la verité & de la juſtice, vertus rares dans ceux que le hazard de la naiſſance placent ſur le thrône, formoient principalement ſon caractere. Né avec beaucoup d'eſprit, il fit des progrès rapides dans tous les arts & dans toutes les ſciences. Il cultiva ſurtout les Belles Lettres, qu'il fit fleurir dans le Portugal, autant par ſes propres ouvrages, que par ſes liberalités.

Dès qu'il eut rendu les derniers devoirs à ſon pere, il fut couronné au préjudice, diſent quelques Ecrivains, de Robert ſon frere, fils d'Alfonſe & de Matilde ſa premiere femme. Mais, quoiqu'en diſent ces Auteurs, Alfonſe n'eut jamais des enfans de cette Princeſſe, & c'étoit ſa plus forte raiſon pour autoriſer la répudiation de la Comteſſe.

Quoiqu'il n'eut que dix-huit ans lorſqu'il parvint à la couronne, il prit une connoiſſance entiere des affaires, & en ôta le ſoin à ſa mere Beatrix, en diſant qu'un homme dès qu'il avoit atteint l'âge de onze ans, ne devoit plus prêter l'oreille aux conſeils d'une femme. La Reine reſſentit vivement l'injure que lui faiſoit ſon fils; mais elle dévora en ſecret ſon chagrin : cependant ſous prétexte d'aller voir le Roi ſon pere, elle ſe retira en Caſtille. Le Roi Alfonſe voulant reconcilier ſa fille avec ſon petit-fils, ſe rendit à Badajos, & fit prier Denis de s'avancer juſqu'à Elvas, afin d'avoir avec lui une conference ſur l'état preſent des affaires : Denis y conſentit. En arrivant à Elvas, il y trouva les Infants Pierre, Sanche, Jaime, & ſon frere Manuel ; ils étoient chargés de le prier de s'avancer juſqu'à Badajos, mais Denis craignant d'avoir quelque foible complaiſance pour ſon grand-pere, partit pour Liſbonne ſubitement, après avoir pourtant magnifiquement regalé les Infants. Dès qu'Alfonſe eut appris cette prompte retraite de Denis, il n'eſpera plus rien pour ſa fille, qui ſe retira à Seville, où elle vécut dans la ſolitude & la triſteſſe.

Denis dont les vûës étoient grandes & les deſſeins vaſtes, voulant tout 1280.
faire & tout connoître par lui-même, déchargea auſſi ſes Miniſtres du ſoin de gouverner ſes Etats. Afin de pouvoir les regir ſans le ſecours d'autrui, il viſita à l'exemple de ſes prédeceſſeurs toutes les Provinces de ſon Roïaume, s'informant exactement de l'état des Places, & des meſures, qu'il

falloit prendre pour y entretenir le bon ordre, tant pour le temporel que pour le ſpirituel.

Au retour de ce voïage il ſongea à ſe marier, & parmi les Princeſſes qu'on lui propoſa, il choiſit l'Infante Eliſabeth, fille de Pierre III. Roi d'Arragon, qui la lui accorda, quoiqu'elle fut promiſe à Andronic, fils de Michel Paleologue Empereur de Conſtantinople. On prétend que Denis alla à Barcelonne pour l'épouſer, accompagné de pluſieurs Princes & Seigneurs, ce qui rendit la fête des plus brillantes & des plus auguſtes. Mais ce voïage que les Auteurs Eſpagnols lui font faire à Barcelonne, eſt démenti par les Auteurs Portugais: ils diſent ſimplement qu'il envoïa Juan Vello, Vaſqués Pirez, & Juan Martinez vers le Roi d'Arragon, pour lui demander ſa fille en mariage, que l'Arragonnois l'accorda, & qu'en vertu de ſes pouvoirs, Vello reçut de ſes mains l'Infante, que ſon pere accompagna, juſques ſur la frontiere du Roïaume; que là il la remit au pouvoir de l'Evêque de Valence, qui l'y attendoit avec quelques Seigneurs du Roïaume. L'Evêque la conduiſit à Bragance, où l'Infant de Portugal Dom Alfonſe & le Comte Gonçalez la reçurent & l'accompagnerent juſqu'à Trancoſo, où Denis s'étoit rendu pour y conſommer ſon mariage. Enſuite on reprit le chemin de Liſbonne, où ils furent reçus en triomphe; le peuple ne pouvoit ſe laſſer de leur témoigner la joïe qu'il reſſentoit.

Le Roi pour en marquer ſa reconnoiſſance, s'attacha à lui procurer un gouvernement doux & paiſible. Il purgea le Roïaume de brigands & de gens ſans aveu; il fit de nouvelles Ordonnances, pour la réformation des abus qui s'étoient gliſſés dans la diſtribution de la Juſtice; il punit enfin ſéverement ceux qui oſoient, ſous divers prétextes, ſe souſtraire à l'exacte obſervance des Loix.

Denis prit auſſi un ſoin particulier de l'agriculture, il appelloit les laboureurs les nerfs de l'Etat, penſée aſſez conforme à celle des anciens, qui les traitoient de compagnons de la Nature. Ce ſoin & celui de bâtir des Châteaux, de fortifier des Places & de relever les ruines des anciennes, le firent ſurnommer le Laboureur & le pere de la Patrie.

Pendant que le Roi de Portugal faiſoit naître par ſa ſage conduite l'eſpérance du meilleur regne qu'on eut encore vû dans ce Roïaume, le Pape Nicolas III. mourut ſubitement le 22 1281.
d'Août à Surien près de Viterbe. Six mois après, c'eſt-à-dire, le 22 de Février, Simon, Cardinal, Prêtre du titre de Sainte Cecile, François de Nation, fut malgré lui, élû Pape par le Conclave, inſtitué par Gregoire X. en 1274. Simon prit le nom de Martin IV. en l'honneur de Saint Martin de Tours.

La Caſtille étoit remplie de trou- 1282.
bles. Dom Sanche s'étoit revolté contre ſon pere, qui pour le réduire, implora le ſecours de Denis Roi de Portugal. Celui-ci piqué contre le Roi de Caſtille, non ſeulement refuſa le ſecours que le Caſtillan lui demandoit, mais même embraſſa hautement le parti de Dom Sanche. Alfonſe ſe voïant abandonné de tout le monde porta ſes plaintes au Pape, qui frapa d'anathême les rebelles. Cette excommunication produiſit d'abord un repentir dans les partiſans de Dom Sanche, qui s'embaraſſant peu des cenſures de Rome trouva le moïen de relever ſon parti. Les choſes euſſent été pouſſées à la derniere extrêmité, ſans la mort d'Alfonſe qui

qui mit un terme à ces dissentions domestiques. Dom Sanche desherité par le testament de son pere, ne laissa pas de monter sur le thrône, au préjudice de Dom Alfonse & de Dom Ferdinand enfans de Dom Ferdinand frere aîné de Dom Sanche.

1283. Denis veilloit plus que jamais au gouvernement de ses Etats : quoique dans l'âge des plaisirs, il s'adonnoit tout entier aux affaires, & par son application, il acquit bientôt la connoissance nécessaire pour se passer du secours de tous ses Ministres. Il se crut obligé de forcer son frere à se reconnoître son vassal dans les Terres & Châteaux que son pere lui avoit laissés. Celui-ci publioit que Denis étant né du vivant de la Comtesse de Boulogne devoit être regardé comme illégitime, au lieu que lui né depuis la mort de la Comtesse, étoit le légitime heritier d'Alfonse leur pere. La dispute s'aigrit au point qu'on en vint aux armes. Denis assiegea son frere dans Portolegre, dans Aronchez & dans Marvan : mais cette affaire n'eut point de suites ; Denis & Alfonse s'accorderent moïennant une somme d'argent que Denis lui donna avec les Seigneuries des Villes de Sintra & d'Ourem. Portolegre, Aronchez & Marvan voisines de la Castille, demeurerent à Denis.

1286. Alvares Nuñes de Lara un des plus grands Seigneurs de la Castille, abandonna vers ce tems-là sa patrie pour se dérober au ressentiment de Dom Sanche. Il choisit pour sa retraite le Portugal, où s'étant lié d'une étroite amitié avec Alfonse frere de Denis, ils formerent un corps de troupes avec lesquelles ils ravagerent les frontieres de la Castille. Leurs progrès furent peu considerables, parce que Denis pour faire voir au Roi de Castille qu'il n'y avoit aucune part, envoïa des troupes qui dissiperent les rebelles ; cependant Alfonse obtint sa grace & celle de Lara.

L'union & l'intelligence qui regnoient entre la Cour de Castille & celle de Portugal, furent interrompuës par le peu de soin qu'eut Dom Sanche de remplir quelques articles d'un Traité, qu'il avoit conclu avec Denis, au sujet des mariages de leurs filles & de leurs fils aînés. Constance Infante de Portugal devoit bientôt épouser Dom Ferdinand, Prince de Castille, & Dom Alfonse, Prince de Portugal étoit destiné pour épouser l'Infante Beatrix fille de Dom Sanche. Le Roi de Castille avoit remis entre les mains des Portugais pour gages de l'exécution de ce Traité, les Cités de Badajos & de Truxillo, les Villes de Moura, de Serpa, de Caseres, d'Alarix d'Aguiar de Neiva. Le Roi de Castille se voïant pressé de l'exécuter, & n'aiant pas dessein de le faire, entra dans le Portugal par l'Algarve & par les confins du Roïaume de Leon pour se faire rendre ses places. Il mit tout à feu & à sang dans les lieux où il passa, & avec d'autant plus de facilité, qu'on ne s'attendoit à rien moins dans le Portugal, où l'on croïoit qu'un Prince tel que Dom Sanche ne romproit pas sans sujet une paix qui paroissoit si bien établie. 1287.

Denis qui ne s'éloignoit jamais de la justice & de la verité, fut surpris de voir qu'un Prince allât contre les maximes qu'elles prescrivent. Cependant craignant qu'il n'eut manqué en quelque chose au Roi de Castille, il lui envoïa des Ambassadeurs pour lui demander en quoi on auroit pû l'offenser. Le Roi de Castille enorgueilli par le succès de ses armes, daigna à peine les entendre. Cependant il promit de conferer avec eux, & l'on atten-

dit en Portugal l'issuë de cette négociation, pour déliberer sur le parti qu'on devoit prendre.

1288. Dès l'année 1284 les Prélats avoient presenté à Denis les articles de leurs griefs, & dans une Cour générale ou Assemblée d'Etats on avoit traité d'accommodement. Le Roi avoit donné ses réponses aux articles, & les Prélats avoient demandé au Pape Martin IV. la confirmation du Concordat, auquel il avoit trouvé quelque chose à réformer. Enfin le Roi Denis envoïa à Rome Martin Perés Chantre d'Evora, & Jean Martinez Chanoine de Conimbre, chargés de sa procuration, pour consommer le Traité par l'autorité du Pape, & le faire confirmer. La procuration étoit datée de Conimbre, le cinq Juin mil deux cent quatre-vingt huit.

Nicolas IV. qui avoit succedé à Martin, nomma trois Cardinaux pour examiner l'affaire. C'étoit Latin Evêque d'Ostie, Pierre Prêtre du Titre de Saint Marc, & Benoît Cajetan du Titre de Saint Nicolas. Les parties comparurent devant eux. L'Archevêque de Brague & les Evêques de Conimbre & de Lamego pour le Clergé du Roïaume d'une part, & de l'autre les deux Envoïés du Roi Martin Perés & Jean Martinés. Les plaintes du Clergé qu'on lût d'abord, étoient divisées en trente articles, qui contenoient: Que le Roi contraignoit les Prieurs, les Abbesses & les Curés de renoncer à leurs Bénefices suivant sa volonté, principalement dans les Eglises où il prétendoit avoir droit de patronage: que si les Evêques ou les Curés prononçoient excommunication ou interdit, lorsque l'on manquoit de leur païer les dixmes ou leurs autres droits, le Roi & ses Officiers les bannissoient & saisissoient leurs biens: qu'il les forçoit à révoquer leurs Sentences, & les traitoit comme des Juifs, défendant d'avoir aucune communication avec eux, sous des peines extrêmement rigoureuses: Que si on mettoit un lieu en interdit, ou si l'on excommunioit un Officier du Roi, aussitôt les gens du lieu refusoient de paier les dixmes, & ne portoient plus d'offrande aux Eglises: que le Roi avoit ôté aux Evêques le droit de regler les limites des Paroisses, & qu'en quelques Dioceses il s'attribuoit le tiers des dixmes assignées aux Fabriques, & les emploïoit à bâtir ou à réparer les Villes ruinées, & souvent à païer ses troupes: Que ses Officiers s'emparoient des Hôpitaux & des biens qui en dépendoient, quoique de droit ils fussent à la disposition des Evêques: qu'il obligeoit les Ecclésiastiques à contribuer à la construction ou réparation des murailles des Villes, & leurs sujets à y travailler par corvées, ce qui leur faisoit abandonner les terres: qu'il faisoit arracher par force des Eglises ceux qui s'y refugioient, ou empêchoit qu'on ne leur portât des vivres, afin de les contraindre de sortir: que le Roi & ses Juges faisoient arrêter des Prêtres sans en demander la permission à leurs Evêques: qu'il les faisoit mourir de faim dans les prisons, & ne leur permettoit de sortir pour dire la Messe que sous caution: qu'on menaçoit les Evêques de mort, qu'on les tenoit enfermés dans des Eglises & des Monasteres, se servant de Juifs & de Sarrasins pour les garder, faisant tuer ou couper les oreilles à leurs domestiques en leur présence: qu'il permettoit que la Noblesse insultât aux Religieux, & qu'on les dépoüillât entierement de leurs habits: qu'il ordonnoit par tout son Roïaume des enquêtes touchant les

biens & les patronages des Eglises, sans appeller les Patrons ou les Titulaires, & s'en mettoit aussitôt en possession, quoique les Evêques ou d'autres les eussent paisiblement possédées depuis un tems immemorial : que si l'Evêque imploroit le bras séculier pour mettre en possession réelle celui qu'il avoit canoniquement pourvû d'un Bénefice, le Roi non seulement ne le protegeoit pas, mais favorisoit l'intrus : Que sous prétexte d'administrer la Justice dans les terres, il y mettoit des Meïrins ou Maires, qui exerçoient sur les Eglises des vexations telles qu'il leur plaisoit ; & qu'il exigeoit des Eglises dont il étoit Patron, de nouvelles redevances ou services, & obligeoit les Titulaires à lui fournir des chevaux ou à lui en acheter : que si l'Officier du Roi ou d'un Seigneur relevant de lui, poursuivoit en Justice criminellement un vassal de l'Eglise, le Juge n'osoit donner un Avocat à l'accusé, ni aucun Avocat prendre sa défense : Que ceux que le Roi commettoit à la garde de ses Châteaux se faisoient fournir par les Eglises toutes sortes de munitions de bouche sous différens prétextes, sans jamais les païer : que le Roi donnoit des charges à des Juifs contre l'Ordonnance du Concile de Latran, sans les obliger à porter sur leur habit une marque de distinction, ni à païer les dixmes : qu'il se rendoit maître des élections, tant dans les Eglises Cathedrales que dans les moindres, pour y mettre des gens à sa dévotion, qui n'osassent point soûtenir les droits de l'Eglise contre lui : & qu'enfin il attiroit à son Tribunal les Causes testamentaires & autres qui étoient de la compétence du Juge d'Eglise. On joignit à ces plaintes celles qui avoient été portées devant le Pape Gregoire X. dès l'année 1273.

Les Envoïés du Roi répondirent à tout, articles par articles : sur la plûpart ils soûtinrent que leur maître n'avoit jamais fait ce qu'on lui reprochoit, & promirent qu'il ne le feroit jamais : sur les autres ils assurerent qu'il se conformeroit au Droit commun & donneroit satisfaction à l'Eglise. Ainsi les Parties étant d'accord, les trois Cardinaux commis par le Pape, en firent dresser un Acte en date du douziéme de Février 1289, & en conséquence 1289.
le Pape Nicolas donna pouvoir aux Ordinaires de lever les censures lancées par Gregoire X. sur le Roïaume de Portugal. La Bulle est du 23 de Mars ; & par une autre du 7 Mai, il confirme le Concordat avec les peines suivantes, en cas de contravention : Que si le Roi admonesté par l'Ordinaire n'y remedie dans deux mois, sa Chapelle sera interdite ; après les deux mois & une seconde monition, l'interdit s'étendra à tous les lieux où le Roi se trouvera ; quatre mois après il encourra l'excommunication ; après quoi tout le Roïaume sera interdit, & les Sujets relevés du serment de fidelité. C'est avec de telles menaces que les Papes sçavoient alors faire fléchir les plus grands Rois de la Chrétienté. Quelquefois les Princes osoient secoüer leur joug ; mais ce n'étoit que pour un tems ; tôt ou tard la Religion ou plûtôt la superstition les ramenoit à leurs pieds.

Nicolas IV. mourut deux ans après cet accommodement, l'an 1292, & l'an 1294 on lui donna pour successeur Pierre de Mouron homme simple, sans Lettres, & qui avoit passé presque toute sa vie sur une Montagne escarpée près de Sulmone. Il prit le nom de Celestin, & retablit le calme dans Rome. Cependant les Am- 1294

baſſadeurs que Denys avoit envoïez en Caſtille étoient revenus ſans obtenir aucune ſatisfaction de Dom Sanche. Alors le Roi de Portugal outré de ce qu'on oſoit ainſi l'inſulter, lui déclara la guerre, entra dans ſon Roïaume à la tête d'une puiſſante armée, pilla & ſaccagea tous les lieux par où il paſſa. Non content de cette vengeance, voulant épargner le ſang de ſes Sujets, il défia en combat ſingulier le Roi de Caſtille, qui accepta le Cartel : mais ſur ces entrefaites
1295. il mourut à Tolede. Avant de rendre le dernier ſoupir il ordonna qu'on ſatisfît le Roi de Portugal, & qu'on lui demandât la paix : mais Ferdinand IV. ſon fils ne ſe hâtant point d'obéir aux ordres de ſon pere, Denys lui envoïa en qualité d'Ambaſſadeurs Juan Yañes Redondo, & Mem Rodriguez Rebolin, pour redemander Moura, & quelques autres Places que les Caſtillans retenoient injuſtement aux Portugais; & en cas de refus, pour propoſer un défi au nouveau Roi, & pour lui déclarer la guerre. Ferdinand IV. refuſa ce que lui demandoient les Ambaſſadeurs qui executerent les ordres de leur Maître, & ſe retirerent.

Denys arma auſſi-tôt, & partit de la ville de la Garde avec un corps de troupes bien choiſies pour ravager la Caſtille. L'Infant Dom Henri tuteur de Ferdinand, vint le trouver pour lui propoſer une entrevûë avec ſon neveu & la Reine Marie ſa mere. Denys l'accepta, ceſſa les hoſtilitez, & ſe rendit à Ciudad Rodrigo, où les Caſtillans lui promirent de le ſatisfaire en tous points ; mais auſſi-tôt qu'il fut de retour dans ſon Roïaume, & qu'il eut congedié ſes troupes, il apprit que les Caſtillans ne vouloient rien tenir de ce qu'ils avoient promis.

Ce procedé parut aux yeux de Denys tel qu'il étoit. Il en ſentit toute l'indignité, & reprit les armes pour en tirer une vengeance éclatante. L'Infant Dom Juan, oncle de Ferdinand, qui prenoit le titre de Roi de Leon, comme fils d'Alfonſe X. & Dom Juan Nuñez de Lara qui s'étoit revolté contre ſon Roi, animoient encore la colere du Roi de Portugal. Denys ſe mit donc en devoir d'aller attaquer la Caſtille. Il rencontra ſur ſon chemin Dom Sanche de Ledeſma avec Marguerite ſa mere. Ce jeune Prince venoit offrir ſes ſervices à Denys qui le combla d'honneur ; mais Ledeſma par une inconſtance qu'on ne peut excuſer, le quitta bruſquement, & fut joindre le Roi de Caſtille.

Ferdinand voïant que Denys venoit dans ſon Roïaume les armes à la main, ſe mit en état de ſe défendre, & fit en même tems armer quelques Galeres à Seville, qu'il envoïa avec d'autres Vaiſſeaux pour enlever dans le port de Liſbonne tous ceux qu'on y trouveroit. Ledeſma fut chargé de cette expedition. Il entra en effet dans le Port de Liſbonne, & y ſurprit quelques Vaiſſeaux qu'il emmena. L'Admirante du Roïaume s'en étant apperçu, ſe mit promptement en mer, le pourſuivit, l'atteignit, le combattit, & lui ravit ſa proïe, avec d'autres Vaiſſeaux Caſtillans, qu'il fit entrer en triomphe dans le Port de Liſbonne. Ainſi Ledeſma paſſa promptement du plaiſir d'être vainqueur au chagrin d'être vaincu.

Denys de ſon côté faiſoit éclater ſa vengeance dans le territoire de Ciudad Rodrigo. Il y mettoit tout à feu & à ſang. L'âge & le ſexe, le profane & le ſacré furent également im-

molez aux fureurs des soldats. Les ravages que l'armée Portugaise fit, étoient même au-dessus de ceux qu'auroit pû faire une armée d'Infideles.

Les Castillans ne s'endormoient pas de leur côté. Plusieurs Seigneurs faisoient des courses dans le Portugal, où ils exerçoient les mêmes hostilitez que les Portugais exerçoient dans la Castille. Alfonse Perez de Gusman courut le long de la Guadiane avec une armée d'Andalous, & pilla toutes les terres voisines de cette riviere qui appartenoient aux Portugais. Le grand Maître de l'Ordre d'Avis rassembla promptement quelques troupes, & courut avec elles pour repousser les Castillans qui le tuerent avec plus de mille Portugais, sans compter les Prisonniers qu'ils firent, & qu'ils vendirent pour se débarrasser de leur garde. Ensuite le vainqueur assiegea, & prit le Château de Torrés, dont il égorgea impitoïablement toute la garnison.

Denys informé de l'avantage que les ennemis venoient de remporter, passa dans le territoire de Salamanque, brula & pilla tous les environs. On ne voïoit dans tout le païs que des Villages consumez par les flâmes, ou arrosez du sang de leurs Habitans. Quelques-uns se retirerent dans les Eglises, d'autres dans les Montagnes, esperant d'y trouver un azile; mais Denys sçût les y poursuivre, & les faire tous perir ou par le fer ou par le feu.

L'envie de pousser la vengeance jusqu'à l'extremité, fit rechercher à Denys l'alliance du Roi d'Arragon. Ces deux Rois avoient leurs interêts communs. L'Arragonois d'ailleurs soûtenoit ceux de l'Infant Dom Alfonse de Lacerda, d'où descend l'illustre Maison de Medina Cœli, & Denys avoit ses vûës particulieres. Cela les détermina l'un & l'autre à conclure une ligue ensemble: ils entrerent dans la Castille, où ils pousserent leurs conquêtes jusqu'à Simancas à deux lieües de Valladolid, où Ferdinand & sa mere Marie s'étoient enfermez. Leurs ennemis songerent à les y assieger, mais les obstacles qui se présenterent pour former & pousser le siege avec vigueur les en détournerent, sans compter que les Castillans qui tenoient pour Lacerda, lui tournerent le dos, & se rangerent du parti du Roi.

Le Roi de Grenade voïoit avec ravissement les Chrétiens s'entredétruire: voulant mettre à profit une occasion si belle, il fit une irruption dans l'Andalousie où il prit quelques Châteaux, & pilla tout le territoire de Jaën. La Reine Marie & l'Infant Henri attribuerent ces pertes au peu de soin qu'ils avoient eu de satisfaire les Portugais. Ils résolurent donc de demander la paix à Denys, & de lui donner satisfaction sur tout ce qu'il demandoit. On envoïa quelqu'un pour l'en assurer, & pour le prier de cesser les hostilitez. Denys eut bien de la peine à s'y résoudre: il étoit presque persuadé qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser; cependant il aima mieux s'exposer à être encore trompé, que de faire manquer une paix avantageuse pour ses Sujets, par une défiance trop outrée: il se retira, mais auparavant il fut faire le dégât dans les terres de Dom Sanche de Ledesma, situées le long du Ribacoa.

Après cet exploit Denys ramena ses troupes en Portugal. Les Castillans lui envoïerent un Ambassadeur: c'étoit Dom Alfonse Perés de Gusman, pour l'engager à venir jusqu'à Alcañizes, afin de terminer à l'amiable tous les differents. Denys y consen- 1297.

tir, & vers le mois de Septembre il partit pour le rendez-vous avec la Reine Elisabeth son épouse, Constance sa fille, l'Infant Dom Alfonse son frere, Martin Archevêque de Brague, Jean, Evêque de Lisbonne, Sanche de Porto, & Vasquez de Lamego, suivis des grands Maîtres des Ordres des Templiers & d'Avis, de Dom Martin Gilles, grand Enseigne, de Juan Simon Meriño Major, de Dom Juan Rodriguez de Briseyros, de Dom Pedre Yañes de Portel, de Martin de Valderés, & de plusieurs autres grands Seigneurs du Roïaume. Le Roi de Castille étoit également accompagné d'un brillante cour. La Reine Marie, l'Infant Henri & l'Infante Beatrix, sœur de Ferdinand étoient de ce voïage. Dans les conférences qu'eurent ces deux Rois, on convint de se rendre de part & d'autre toutes les Places qu'on s'étoit prises. On restitua donc aux Portugais Aronchez, Aracena, Olivença Campo Major, saint Felix, Sabugal Alfayates, Castelrodrigo, Villa Major, Castelbon, Castelmelhor, & Monfort; & aux Castillans, Valence, Ferreyra, Ayamonte, & plusieurs autres encore, tant dans la Castille que dans le Roïaume de Leon.

Pour affermir encore mieux la paix on résolut de conclure le double mariage proposé depuis longtems, & qui en quelque maniere avoit été la source de cette guerre. Ferdinand devoit épouser la Princesse Constance, fille de Denys, dont le fils Alfonse trop jeune pour lors devoit ensuite épouser la Princesse Beatrix sœur de Ferdinand. La Reine de Castille la remit entre les mains de Dom Denys, afin qu'elle fût élevée auprès du Prince qu'on lui destinoit pour époux: Denys après la conclusion de ce mariage, se rendit à Conimbre, & Ferdinand dans ses Etats avec Constance sa future épouse. Le Portugais fit la Maison de la Princesse, & lui assigna un domaine considerable pour son entretien, dont il donna l'administration à l'Archevêque de Brague, & au Comte Martin de Souza grand Enseigne. Il legitima en même tems les enfans de son frere Alfonse, qui s'étoit marié sans dispense avec Violante fille de l'Infant Emanuel; & il donna retraite dans son Roïaume à Ferdinand de Castro, qui avoit abandonné la Castille, à cause de Philippe frere du Roi Ferdinand qui lui avoit enlevé un Château qui lui appartenoit. Ce Ferdinand fut pere d'Inès de Castro, & plusieurs grandes Maisons en sont sorties.

La paix qu'on venoit de conclure 1298.
entre la Castille & le Portugal répandit une grande allegresse dans les deux Cours: mais elle fut de courte durée dans celle de Ferdinand. Dom Juan son oncle & Dom Alfonse de Lacerda faisoient agir tous les ressorts imaginables pour lui enlever sa couronne. Lacerda & son frere Ferdinand avoient pour pere Dom Ferdinand, frere aîné de Dom Sanche surnommé le Brave, & pere de Ferdinand quatriéme, & pour mere Blanche, fille de saint Louis. Dom Sanche avoit usurpé sans contredit la couronne, & les Infants de Lacerda prétendoient l'arracher des mains de son fils qui la leur retenoit. Alfonse de Lacerda qui étoit l'aîné s'étoit retiré en Arragon où il avoit pris le titre de Roi de Castille & de Leon. Il avoit cedé ce dernier Roïaume à l'Infant Dom Juan son oncle, & celui de Murcie que son ayeul Alfonse X. & Dom Sanche le Brave avoient conquis sur les Maures, à Dom Jai-

me Roi d'Arragon, aussi son oncle, pour les engager l'un & l'autre à soutenir ses interêts contre son cousin Dom Ferdinand Roi de Castille.

Celui-ci craignant de succomber sous les efforts de tant d'ennemis qui avoient des partisans considerables dans son Roïaume, envoïa en ambassade Juan Ferdinand de Lima, & Alfonse Michel, à Denys son beau pere pour lui demander une entrevüe à Badajos. Constance & Marie sa belle-mere écrivirent aussi au Roi de Portugal pour le prier de ne point abandonner un Prince qui le touchoit de si près, & de lui aider à punir des rebelles qui osoient porter l'insolence jusqu'à se flater de le renverser de son thrône. On dit que Denys se rendit à Badajos, qu'il fit present à son gendre d'un million d'écus, & d'une émeraude d'un prix excessif, & qu'il lui envoïa un corps de troupes d'élite qu'il ne cessa de rafraîchir, jusqu'à ce que son gendre eut repris le dessus sur ses ennemis: D'autres au contraire prétendent que pour toute réponse aux Ambassadeurs & aux lettres de la Reine Marie, & de sa fille Constance, il assembla ses troupes, se mit à leur tête, entra dans la Castille par Ciudad-Rodrigo, & que delà il partit pour Salamanque où étoit Ferdinand avec la Reine sa mere, & la Princesse Constance son épouse.

Cette arrivée imprévûe déconcerta tous les projets des rebelles, sur tout ceux de Dom Juan, Prince inquiet, broüillon, & qui se nourrissoit de vastes projets, toujours au-dessus de ses forces, il vouloit, (mais il ne sçavoit comment s'y prendre) détacher Denys des interêts de son ennemi. Incertain & craignant quelque catastrophe inévitable, si Ferdinand venoit à triompher, il prit le parti d'envoïer au Roi de Portugal, Alvares Osorio, homme habile, éloquent & attaché à sa personne, pour lui remontrer que ce n'étoit point l'ambition, ni l'esperance de monter sur le thrône, qui lui avoient mis les armes à la main contre Ferdinand, mais le desir naturel à tous les hommes de s'assurer une retraite, où il pût être à l'abri des insultes d'une Cour aussi injuste & aussi turbulente que l'étoit celle de Castille, où la vertu & la naissance n'étoient pas plus respectées, que le crime & la bassesse: que cela étoit si vrai, qu'il étoit prêt à mettre les armes bas, pourvû que le Castillan voulût lui ceder aussi-bien qu'à ses Successeurs la seule Galice. Dom Juan esperoit par cette négociation suspendre pour quelques tems les mesures qu'on alloit prendre contre lui; & pendant ce tems-là travailler à les prévenir. Il ne doutoit pas d'ailleurs qu'on ne lui fît un parti avantageux, si le Roi de Portugal s'en mêloit; où s'il ne réussissoit point, il étoit persuadé que le Portugais, piqué de s'être mêlé inutilement de cette affaire, se retireroit. Il ne se trompa point: la proposition que Dom Juan lui faisoit faire lui parut raisonnable, & il la proposa à la Cour de Castille. On la reçut avec indignation, & on jura de périr plûtôt que de consentir à un accommodement, si favorable aux rebelles, qui ne manqueroient pas si-tôt qu'ils auroient obtenu cette grace de reprendre les armes pour en obtenir de nouvelles.

Cette fermeté étonna le Roi de Portugal: il ne s'attendoit pas à une réponse si fiere. D'un côté il sentoit que les Castilans avoient raison;

d'un autre il croïoit qu'il étoit de son honneur de réüssir dans sa négociation. Son interêt demandoit même qu'elle tournât au gré des desirs de Dom Juan, la Castille devenant par là moins puissante : Ces deux motifs l'engagerent à renoüer les conférences pour terminer cette affaire ; mais rien n'aïant pû ébranler les Castillans, il prit le parti de se retirer, & de retourner en Portugal. Alfonse son frere voulant profiter du dépit dont il paroissoit animé contre la Cour de Castille, le pressa vivement d'embrasser tout à fait le parti de Dom Juan son ancien & intime ami. Denys n'acceptoit ni ne rejettoit les prieres de son frere. Il tenoit tout le monde dans l'incertitude, ce qui impatienta tellement l'Infant Alfonse qu'il arma contre lui. Denys pour réprimer sa hardiesse l'assiegea dans Portolegre, & le contraignit à demander grace ; le pardon lui fut accordé à la priere d'Elisabeth, dont les soins ne tendoient qu'à maintenir l'union dans la Famille Roïale.

1300. Elisabeth de concert avec Beatrix, mere du Roi, travailla ensuite à rétablir l'intelligence entre le Portugal & la Castille. Ses soins ne furent point infructueux. Les deux Rois s'aboucherent à Placentia, & convinrent d'une paix solide entre les deux Couronnes. On envoia delà de part & d'autre des Ambassadeurs à Rome pour y demander & obtenir les dispenses necessaires pour terminer le double mariage entre les Infants & les Princesses de Castille & de Portugal. Six mois après son élection le Pape Celestin avoit renoncé volontairement à la Papauté, & Boniface VIII. lui avoit succedé.
1301. Avant d'accorder ce qu'on souhaitoit de lui, il commença par la légitimation du Roi de Castille. Sanche son pere, surnommé le Brave, avoit épousé Marie de Molina, quoiqu'elle fut sa parente au troisiéme degré, & l'avoit gardée non-seulement sans dispense, mais contre l'ordre exprès de la quitter, qu'il avoit reçu du Pape Martin IV. Pour réparer ce défaut, en même tems qu'on demandoit la dispense pour les Infants des deux Couronnes, Marie fit demander par les mêmes Ambassadeurs au Pape Boniface qui se prétendoit Espagnol d'origine, la légitimation des cinq enfans qu'elle avoit eûs du Roi Sanche ; trois fils, Ferdinand qui regnoit sur la Castille, Pierre & Philippe ; & deux filles, Isabelle & Beatrix. Plusieurs soutenoient qu'on ne pouvoit valider le mariage d'un mort. Mais Boniface par une Bulle datée du sixiéme Septembre 1301. fit voir qu'il pouvoit tout en vertu des clefs celestes, & de la prétendüe plénitude de sa puissance. Ainsi les Princes de Castille furent legitimez, & rendus capables de toutes les Dignitez Ecclésiastiques & Séculieres, même de la Roïauté.

Ensuite Boniface délivra les dispenses : dès qu'on les eut reçûës en Espagne, on celebra les mariages de Ferdinand & de Constance. Ce fut à Valladolid que cette cérémonie se fit. Après qu'elle fut achevée, le Roi de Castille aïant été déclaré majeur, prit en main les rênes du Gouvernement, nomma pour son Majordome Dom Juan Nuñes de Lara, qui étoit rentré en grace auprès de lui, & donna à l'Infant Dom Henri pour le dédommager de la régence qu'on lui ôtoit, deux villes considérables. Henri & les ennemis de Lara murmurerent des graces qu'on venoit de lui faire. L'Infant poussa même son ressentiment jusqu'à se révolter : es-

prit inquiet & leger, il fit un traité avec les Maures, & d'ennemi cruel qu'il avoit été des Infants de Lacerda ses neveux, il devint leur allié & leur ami.

1303. Non content de s'être uni avec les plus grands ennemis d'un neveu dont il avoit été le tuteur & l'appui, il envoïa des Ambassadeurs à Philippe le Bel Roi de France, pour l'engager à entrer dans leur Ligue. La Cour de Castille informée des cabales de Henri prit des mesures pour les dissiper. Les plus efficaces furent de demander du secours au Roi de Portugal. Les Castillans comptoient toujours sur la generosité de ce Prince. Ferdinand qui le vit à Badajos en obtint de l'argent & des troupes. Cette entrevûë produisit encore un effet bien plus avantageux. Le Roi d'Arragon qui s'étoit joint avec les mécontens, ne doutant point que Denis n'embrassât le parti de son Gendre, & craignant d'ailleurs que tous les frais de cette guerre ne retombassent sur lui, proposa un accommodement entre les Infants & leur Souverain.

Pour cet effet il demanda à s'aboucher avec le Roi de Portugal; l'un & l'autre se rendirent à Torellas sur les frontieres de l'Arragon aux pieds de Moncayo lieu délicieux par sa situation. Dom Juan de Lara y vint en qualité de Plénipotentiaire pour le Roi de Castille, & l'Arragonnois avoit amené avec lui Dom Ziménés de Lima Evêque de Sarragosse, homme sçavant & Politique. L'Infant Henri étoit mort quelques mois auparavant. Après bien des contestations, on ne pût rien regler pour les autres Infants, mais on ne laissa pas de terminer les différends qui divisoient la Castille & l'Arragon. Le Traité fut signé à Campillo, où étoit le Roi de Castille. Ensuite les trois Rois partirent pour Agreda, & de-là ils se rendirent à Tarragonne. On n'avoit jamais vû un cortege plus superbe ni plus nombreux; le peuple ne pouvoit se lasser de voir trois Rois avec trois Reines de Castille, d'Arragon, & de Portugal: on admiroit surtout le Roi Denis, qui se distinguoit par dessus tous les autres, par la magnificence de sa suite & de ses équipages; il avoit amené avec lui mille Gentilshommes à cheval. Pendant tout le voïage il ne voulut jamais loger dans les Villes, mais il faisoit dresser ses tentes pour n'être à charge à personne. Cependant le Roi de Castille lui avoit 1304. fait présenter les clefs de toutes les Villes par où il devoit passer, par son Favori Dom Garcie de Tolede. Il avoit ordonné aussi qu'on le défraïât avec toute sa suite; mais Denis sensible à l'honnêteté dont on usoit à son égard, crut qu'il n'étoit pas de sa grandeur d'accepter ces offres; il païa par tout, & voulut que tous ceux qui l'accompagnoient en fissent de même.

Le Pape Boniface VIII. étant mort, Nicolas de Trevise Cardinal, Evêque d'Ostie lui avoit succedé & avoit pris le nom de Benoît XI. Celui-ci touché des divisions qui déchiroient la Castille & dont les Maures profitoient, chargea Dom Denis, à la sollicitation des Infants de Lacerda de terminer leur différent avec le Roi de Castille. On renoüa donc les conférences à ce sujet, & après avoir examiné l'affaire de nouveau avec un soin extrême, on décida qu'Alfonse de Lacerda ne prendroit plus le titre de Roi de Castille; qu'il restituëroit à Ferdinand toutes les places dont il s'étoit rendu maître; & afin de le dédommager, que le Roi de Castille lui abandonneroit pour soutenir l'éclat de sa naissance les Vil-

les d'Alve de Termes, de Bejar, de Valdecorneïa, de Real, de Moncanares, de Gibraleon, de Soria avec ses dépendances, &, plusieurs autres terres considérables, avec la permission de porter les armes de Castille, comme les enfans légitimes des Rois.

Cet accommodement ne contenta point Lacerda; il perdoit trois couronnes pour un petit Etat qu'on lui faisoit; il se plaignit hautement de cette injustice, quitta le lieu où se tenoient les conférences, & protesta contre ce Jugement, qui eut pourtant son exécution. Le Roi de Portugal obtint de celui de Castille la permission que Dom Ferdinand de Lacerda, frere de celui qu'on venoit de dépoüiller ainsi, du droit qu'il prétendoit avoir à trois Couronnes, épousât Donna Jeanne Nuñes de Lara. Les articles de cet accommodement & de ce mariage étant reglés & signés, Denis se disposa à retourner dans ses Etats; mais auparavant il fit des presens considérables à tous les Seigneurs Castillans & Arragonnois. Un d'eux n'en aïant rien reçû, dit tout haut en lui baisant la main, qu'il étoit le seul qui se retiroit sans avoir éprouvé sa libéralité. Dom Denis lui fit present d'une table d'argent qui étoit devant lui. Enfin il partit, passa à Valladolid pour y voir la Reine Constance sa fille, & ensuite se rendit dans son Roïaume, où il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il érigea en Comté la Ville de Barcelos, en faveur de Dom Martin Gilles Gouverneur d'Alfonse, & donna plusieurs belles terres à l'Archevêque de Brague pour le récompenser des services importans qu'il avoit rendus à l'Etat.

1305. Tout prosperoit au Roi de Portugal; il joüissoit d'une paix profonde, & sa sagesse étoit si reconnuë qu'elle lui attiroit l'estime de toute l'Europe. Sa prudence à concilier les esprits n'étoit pas moins merveilleuse, & elle passoit en proverbe dans toute l'Espagne. Les Etrangers n'avoient pas moins d'amour & de respect pour lui que ses propres sujets. Ils accouroient en foule de tous côtés pour le voir, & ceux qui l'approchoient, souhaittoient de l'approcher toujours. Il étoit bon, affable & généreux, oublioit les injures qu'on lui faisoit, accabloit ses ennemis de bienfaits, vengeance plus cruelle que les tortures pour des cœurs ingrats & superbes.

Le bien public fut toujours l'objet de ses soins les plus vifs. Il fit bâtir des maisons pour y retirer les vieillards pauvres, ou ceux à qui les infirmités ne permettoient point d'agir & de travailler pour se procurer de quoi vivre. Malgré les grandes dépenses qu'il fit pour plusieurs autres établissemens utiles, il n'imposa jamais de nouveaux subsides; & jamais aucun de ses ancêtres ne l'avoit égalé en richesses, parce qu'il faisoit fleurir le commerce dans ses Etats.

Dans tous les païs & dans tous les tems, les hommes ont eû un desir immoderé de s'élever & de prendre des titres, qu'ils ne méritoient souvent ni par leur naissance ni par leur vertu. Les Gentilshommes s'étoient si fort multipliés en Portugal, qu'on n'y distinguoit plus l'ancienne & véritable Noblesse, d'avec la nouvelle. Issuë de Partisans enrichis par leur brigandage, ou autres gens de cette espece, la bonté & la clemence du Roi l'avoit enhardie, jusqu'à oublier son origine & à se préferer à l'ancienne. Denis mit un frein à son insolence; il nomma des Commissaires dans chaque Province, qui démasquerent ces faux Nobles, & les firent rentrer dans le respect qu'ils devoient aux anciens Nobles.

Sur ces entrefaites mourut Benoît XI. & Philippe le Bel procura la Thiare à Bertrand de Got, Archevêque de Bordeaux, né à Villandran dans le même Diocese. Il étoit en Poitou occupé à la visite de sa Province, quand la nouvelle vint qu'il étoit élû Pape. Il revint à Bordeaux le quinziéme de Juillet, & y fut reçu processionellement avec une grande joïe de toute la Ville & de tout le païs, & un grand concours de Seigneurs & de Prélats. Philippe le Bel qui l'avoit fait élire, ne l'avoit fait qu'à condition, qu'il transporteroit le S. Siege à Lyon; qu'il lui remettroit les dixmes du Roïaume pour cinq ans; qu'il censureroit publiquement la conduite du feu Pape Boniface VIII. son ennemi; qu'il condamneroit sa mémoire, & qu'il supprimeroit l'Ordre des Templiers pour qu'il pût s'emparer de leurs biens. Le nouveau Pape, qui prit le nom de Clement V. & qui affranchit l'Archevêché de Bordeaux de la Primatie de Bourges, promit tout & tint tout à l'exception de l'article de Boniface VIII. dont il laissa les cendres en paix: mais les Templiers n'en furent que plus maltraités, comme on le verra dans la suite.

Presque en même tems on vit s'élever une nouvelle Puissance dans l'Asie. L'Empire y fut attaqué principalement en Natolie par les Turcs sous la conduite du fameux Othman. Il étoit fils d'Ortogrul fils de Soliman, qui est le premier Prince connu de cette famille. Elle vint d'au de-là de l'Euphrate s'établir en Natolie sous la protection d'Alaëddin Sultan de Coni, de la race des Turcs Seljouquides. Ortogrul mourut en 1288. Othman son fils obtint d'Alaëddin le titre de Sultan dans les places qu'il avoit conquises sur les Grecs. Tels furent les commencemens de l'Empire Ottoman devenu si formidable depuis.

En Espagne les deux Rois Jacque II. d'Arragon, & Ferdinand IV. de Castille, profitant de la division des Maures, joignirent leurs forces pour attaquer le Roïaume de Grenade, envoïerent au Pape des Ambassadeurs, le Roi d'Arragon, Ponce Evêque de Lerida, & le Roi de Castille, l'Evêque de Zamora. Le Pape Clement donna commission à l'Evêque de Valence en Espagne, de faire prêcher la Croisade en Arragon avec l'Indulgence de la Terre Sainte. Plusieurs Prêtres & plusieurs Prélats quitterent leurs Bénéfices & leurs Dioceses, pour aller à cette guerre. Denis y envoïa sept cens chevaux d'élite, sous la conduite de Martin Gilles de Sousa, Capitaine d'une grande expérience & d'une grande réputation. Les Croisés prirent Gibraltar, & assiegerent vainement Almeric & Algezire. 1309. 1310.

Denis fit accomplir le mariage de son fils Alfonse avec Beatrix de Castille, qui avoit atteint l'âge de puberté. A peine les cérémonies en furent achevées, qu'on vit arriver en Portugal le Cardinal d'Ostie, qui venoit en qualité de Légat, pour demander au Roi de la part du Pape la réparation des torts que l'Eglise & ses Ministres souffroient en Portugal. Cedant aux remontrances du Légat, Denis consentit à traiter moins durement le Clergé, & en conséquence le Pape suspendit l'interdit, qu'il étoit prêt à jetter sur le Roïaume. 1311.

La longue paix dont joüissoit le Portugal y faisoit regner l'abondance & les richesses, & fleurir les arts & les sciences. Le Roi de Castille épuisé par la guerre qu'il faisoit aux Sarrasins, envoïa de nouveau au Roi de

Portugal pour lui demander du secours. Denis voulant ménager la vie de ses sujets, au lieu de troupes lui envoïa une somme considérable d'argent, pour laquelle Ferdinand lui donna en engagement les Villes de Badajos & de Burgillos, consentant qu'elles restassent aux Portugais, s'il ne rendoit pas la somme en question dans le tems prescrit.

1312. Cependant l'intelligence qui regnoit entre les deux Couronnes, pensa dégenerer en une guerre ouverte. Ferdinand demanda la restitution des Villes de Ribeira, de Serpa & de Moura sur les frontieres de Portugal, prétendant qu'on les avoit cedées durant sa minorité à Denis, qui n'y avoit aucun droit. On étoit à la veille d'une rupture certaine, lorsque Jacque II. Roi d'Arragon s'offrit à terminer cette affaire à l'amiable. Les Parties avoient accepté l'offre, & l'Arragonois étoit sur le point de décider en faveur de Denis, lorsque Ferdinand mourut, & replongea la Castille dans les embarras d'une nouvelle minorité.

Les circonstances qui accompagnerent la mort du Roi de Castille, le firent surnommer l'Ajourné. Il avoit condamné à la mort Dom Pedre & Dom Juan de Carjaval freres, sur le simple soupçon qu'ils avoient assassiné un Seigneur de la Maison de Benavides. En allant au supplice ils protesterent qu'ils étoient innocens, prirent le Ciel, la Terre & Dieu même pour témoins de ce qu'ils avançoient, en appellerent devant le souverain Juge, & citerent Ferdinand pour comparoître devant son Tribunal dans trente jours. Le Roi & toute sa Cour mépriserent cet appel; cependant Ferdinand s'étant rendu à Alcaudete dont son armée faisoit le siege, mourut devant cette place le septiéme de Septembre à l'âge de 24 ans, précisément le trentiéme jour après la mort des Carjavals.

La mort de Ferdinand fut suivie de celle d'Alfonse frere de Denis. Il ne fut pas beaucoup regretté à cause des troubles qu'il excitoit sans cesse dans le Roïaume. Denis débarrassé des inquiétudes qu'il lui causoit souvent, donna tous ses soins pour faire tomber la regence de la Castille, à sa fille Constance veuve de Ferdinand. Cette affaire pensa causer la ruine de la Castille; mais la Reine étant morte au mois de Novembre, les contestations pour la Regence finirent, & le gouvernement prit une face plus tranquille.

Le Pape convoqua enfin un Concile contre les Templiers, pour effectuer la promesse qu'il avoit faite à Philippe le Bel de les exterminer. Dès l'année 1307, on avoit tenu des Conferences à ce sujet à Poitiers. Depuis long-tems cet Ordre étoit fort décrié pour sa mauvaise foi, son indocilité, & l'abus de ses privileges. Le proverbe de boire comme des Templiers, montre quelle étoit leur réputation sur cet article. Voici sur quels fondemens, on commença les poursuites qu'on fit contr'eux. Un nommé Squin de Florian Bourgeois de Beziers, & un Templier Apostat furent pris pour leurs crimes & mis ensemble dans une prison. Désesperant de leur vie, ils se confesserent l'un à l'autre, comme faisoient alors ceux qui se trouvoient sur mer ou en quelqu'autre grand péril. 1314.

Squin aïant oüi la confession du Templier, fit appeller le lendemain un Officier, à qui il dit qu'on l'amenât en présence du Roi, aïant des choses de la derniere importance à lui communiquer. On le fit, & Squin

révela toute la confession du Templier au Roi, en vertu de quoi on fit arrêter quelques autres Templiers, qu'on fit interroger sur les faits que Squin avoit dénoncés : sçavoir, premierement, qu'entrant dans l'Ordre, ils renonçoient solemnellement à JESUS-CHRIST, à la Vierge, aux Saints, & nioient la Divinité du Messie : secondement qu'ils crachoient sur le Crucifix, fouloient aux pieds les Images de Dieu, & commettoient d'affreuses profanations pendant le tems de la Semaine Sainte : Troisiémement qu'ils regardoient les Sacremens comme des choses inutiles & inventées par les hommes: Quatriémement, qu'ils rendoient un culte religieux à un chat & adoroient une tête à grande barbe, sur quatre pieds, deux devant & deux derriere, & qu'ils couvroient du crâne & de la peau d'un homme mort. Qu'elle étoit d'une figure terrible, & que quand on la montroit, soudain tous les Chevaliers se prosternoient par terre & ôtoient leurs capuces. Ils prétendoient que cette coutume avoit été introduite par un Grand-Maître, qui étant prisonnier chez les Sarrasins en sortit moïennant la promesse qu'il fit de l'introduire ; & qu'enfin à ces extravagantes superstitions, ils ajoûtoient la Sodomie, l'Yvrognerie & les excès les plus contraires à la raison. Il a été prouvé clairement, & il passe aujourd'hui pour constant, que ces accusations étoient autant de calomnies. Il pouvoit y avoir dans l'Ordre quelques Chevaliers impies & débauchés ; mais ni le Grand-Maître ni l'Ordre en général n'en étoient pas responsables.

Le Pape en 1308 convoqua donc à Vienne un Concile pour y proceder à la condamnation des Templiers. On nomma par tout des Commissaires ; & le premier d'Octobre de l'année 1311, on fit l'ouverture du Concile de Vienne : on y lût les Actes faits contre eux, & le Pape aïant demandé l'avis à chacun des Prélats, ils convinrent qu'il falloit oüir les Templiers en leurs défenses. Le 22. de Mars 1312. le Pape Clement aïant fait venir en sa présence plusieurs Prélats avec les Cardinaux en Consistoire secret, cassa & annulla l'Ordre militaire des Templiers, par maniere de provision, plûtôt que de condamnation. Le troisiéme d'Avril, seconde session du Concile de Vienne, le Pape publia la supression des Templiers, en présence du Roi de France Philippe le Bel, qui avoit l'affaire à cœur, de son frere Charles de Valois, & de ses trois fils Loüis, Roi de Navarre, Philippe & Charles ; ainsi fut aboli cet ordre qui avoit subsisté cent quatre-vingt quatre ans, depuis son approbation au Concile de Troyes en 1128. La Bulle de cette suppression ne fut expediée que le sixiéme de Mai, qui fut le jour de la conclusion du Concile.

Comme les biens des Templiers avoient été donnez pour le secours de la Terre-Sainte, le Pape déliberа long-tems avec le Concile, sur l'application qu'on en feroit, conformément à cette premiere destination. Enfin on résolut de les donner aux Hospitaliers de saint Jean de Jerusalem, qui s'étoient emparez depuis peu de l'Isle de Rhodes, & qui étoient dévoüez comme les Templiers à la défense de la Terre-Sainte, & de la Foi contre les Infideles. On en excepta toutes fois les biens situez en Espagne, c'est-à-dire, dans les Roïaumes de Castille, d'Arragon, de Portugal, & de Majorque, qui furent reservez à la disposition du Pape,

& ensuite appliquez à la défense du Païs contre les Maures qui tenoient encore le Roïaume de Grenade.

Quant aux personnes des Templiers, le Pape en reserva quelques-uns, nommément à sa disposition, & tous les autres furent abandonnez au jugement du Concile de chaque Province, pour en disposer selon la diversité des sujets: Ceux qui seroient trouvez innocens devoient être entretenus honnêtement sur les biens de l'Ordre, selon leur condition: Ceux qui auroient confessé leurs fautes, seroient traitez avec indulgence, les impénitens & les relaps punis à la rigueur: Ceux qui auroient souffert la question sans avoüer, réservez pour être jugez selon les Canons: Ils devoient être mis, séparez les uns des autres, dans des maisons de l'Ordre, ou dans des Monasteres à ses dépens: Quant à ceux qui n'avoient pas été examinez, & ceux qui étoient en fuite ils furent citez publiquement à comparoître en personne dans un an devant leurs Evêques, pour être jugez par les Conciles Provinciaux.

Cependant en 1314. il se fit une execution notable de deux Templiers. Arnaud d'Aux, Evêque d'Albane, & deux autres Cardinaux Legats, l'Archevêque de Sens, & d'autres Prélats, avec quelques Docteurs en Droit Canon appellez exprès, condamnerent à une prison perpetuelle le grand Maître des Templiers, le Visiteur de France, & les Commandeurs d'Aquitaine & de Normandie, dont le Pape s'étoit réservé le jugement: mais il l'avoit ensuite commis à ces Prélats. La Sentence de prison perpetuelle leur fut prononcée dans le Parvis de Nôtre-Dame de Paris; on leur avoit promis de leur sauver la vie, s'ils avoüoient les crimes horribles, dont on les accusoit. Dans cette confiance ils confesserent tout ce qu'on voulut. Mais le grand Maître & le Commandeur de Normandie se voïant en presence du peuple, pour l'interêt de la verité, pour leur honneur & pour celui de leur Ordre, ils retracterent leur confession forcée, & soûtinrent constamment qu'ils étoient innocens. Les Cardinaux Commissaires les mirent entre les mains du Prevôt de Paris, jusqu'à ce qu'ils eussent plus amplement déliberé, sur ce sujet; ce qu'ils prétendoient faire le lendemain: mais le Roi qui étoit au Palais aïant appris leur retractation, se contenta de prendre l'avis de ceux qui se trouverent auprès de lui, sans appeller des Clercs, c'est-à-dire, des hommes versez dans l'étude des Loix; & le même jour vers le soir, il fit bruler ensemble les deux coupables. Ils persisterent dans leur dénégation jusqu'à la fin, & souffrirent le feu avec une fermeté qui causa un grand étonnement à tous les assistans.

Malgré toutes ces protestations, on assembla par tout des Conciles Provinciaux, qui dévoüez aux puissances seculieres, condamnerent un nombre infini de Chevaliers à une mort ignominieuse. Cette cruelle persécution acheva de jetter l'épouvante & le désespoir parmi les autres. Les Chevaliers Aragonois, pour se soustraire à cette injuste persécution, prirent les armes, s'enfermerent dans la ville de Monzon, où ils se défendirent jusqu'à la derniere extremité.

Les Templiers de Castille éprouverent le même sort que ceux de l'Arragon, malgré le Concile de Salamanque, qui reconnoissant leur innocence, étoit sur le point de les absoudre. Le Roi de Castille pour com-

plaire au Pape, s'empara de tous leurs biens, & les abolit dans tout son Roiaume. Le Roi de Portugal oubliant son équité naturelle, en fit de même, & parlà les Templiers se virent chassez, persecutez & détruits dans toutes les parties du monde Chrétien. Il est étonnant, que toutes les Puissances Souveraines s'accordassent pour abolir cet Ordre. Il faut croire, que s'il n'étoit pas aussi coupable qu'on le disoit dans la Cour de France, il n'étoit pas tout-à-fait exemt de soupçons : peut-être aussi que ce qui contribua le plus à sa perte, ce fut sa haute puissance qui devenoit de jour en jour redoutable à ceux qui l'avoient élevée, & dont il osoit souvent braver l'autorité. Le Pape Clement ne survêcut pas longtems à la suppression des Templiers; il mourut à Roquemaure sur le Rhône, en allant à Bordeaux pour reprendre l'air natal, le 20. d'Avril 1314. après avoir tenu le Siege huit ans, dix mois & quinze jours. Il étoit avare & vendoit tous les Bénéfices. La Comtesse de Perigord très-belle femme, fille du Comte de Foix, passoit pour être sa maîtresse. Les Cardinaux lui donnerent pour Successeur Jacque d'Euse, Cardinal, Evêque de Porto, né à Cahors, d'une basse naissance, mais qu'il réparoit par son mérite personnel. Il prit le nom de Jean XXII. & son élection fut faite en 1316. On prétend qu'il s'étoit nommé lui-même Pape.

Fin du septiéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE HUITIE'ME.

1318. APRE's l'extinction des Templiers, Denis envoïa au Pape Jean, Dom Pedre Perés Chanoine de Conimbre, & un Gentilhomme nommé Juan Laurent, chargé de sa procuration pour solliciter l'érection d'un nouvel Ordre Militaire; ce que le Pape lui accorda, en instituant ce nouvel Ordre sous le nom de la Milice de JESUS-CHRIST, dans les Roïaumes de Portugal & d'Algarve, pour la défense de la foi Chrétienne contre les Sarrasins du païs; ordonnant que le Chef de cet Ordre seroit à Castel Marin au Diocese de Silves. Le Pape donna aux Chevaliers tous les biens, qui avoient appartenu aux Templiers dans les deux Roïaumes. Cet Ordre de CHRIST devoit suivre la regle de Cîteaux selon les constitutions de Calatrava, & être sujet à la visite & à la correction de l'Abbé d'Alcobace au Diocese de Lisbonne, qui au nom de l'Eglise Romaine & du Roi de Portugal, devoit recevoir le serment du Grand-Maître. C'est ce que contenoit la Bulle du quatorziéme de Mars mil trois cens dix-neuf, & le cinquiéme de Mai suivant le Roi Denis étant à Santarem, approuva & confirma cette institution

institution par ses Lettres. L'année précedente le Pape aïant envoïé au même Roi des reliques, reçut de lui un present de quatre mille pieces d'or. Les Chevaliers de l'Ordre de CHRIST portent pour se distinguer des autres Ordres, une Croix rouge traversée de blanc; c'est aujourd'hui l'Ordre le plus distingué du Roïaume, tant par ses richesses que par le nombre & la qualité des Chevaliers, qui le composent.

Le Portugal joüissoit d'une paix dont il sembloit que rien ne pouvoit troubler la tranquillité; lorsque tout d'un coup on vit s'élever un orage qui pensa perdre le Roïaume. L'Infant Dom Alfonse, héritier présomptif de la Couronne, plein d'ambition, & impatient de regner, se plaignit que Denis avoit plus d'amitié & plus d'égards pour Dom Alfonse Sanchés son fils naturel que pour lui qui devoit lui succeder: Qu'il l'avoit élevé à la premiere Charge du Roïaume en le faisant Major-Dome: Qu'on le consultoit sur toutes les affaires de l'Etat les plus importantes: Qu'on lui donnoit plus de part au Gouvernement qu'à lui, & qu'il disposoit de toutes les Charges de l'Etat à son gré, tandis qu'il ne pouvoit disposer de rien. Enfin il publioit hautement, que son pere cedant à la tendresse qu'il avoit pour son bâtard, ne cherchoit qu'à l'éloigner du thrône, pour en approcher Dom Sanche. Dom Pedre frere d'Alfonse & bâtard comme lui, se joignit à l'Infant, & loin de le détourner de ses desseins pernicieux, il ne fit que l'y confirmer davantage, en lui conseillant de se retirer à Ciudad-Rodrigo, afin d'être plus à portée de la Castillle, d'où il pouvoit esperer de grands secours.

Tandis que ces troubles divisoient tout le Portugal, il se passoit une scene bien différente en Arragon. Jacque y faisoit tous ses efforts pour faire accepter sa couronne à son fils, & son fils faisoit les siens de son côté pour lui persuader de la conserver. Cet exemple de modération ne toucha point l'Infant de Portugal. Voïant que ses plaintes & ses emportemens ne produisoient aucun effet, il s'avisa d'envoïer à Magazela en Castille quelques-unes de ses créatures, pour y faire fabriquer des écrits, par lesquels il parut constamment que Dom Alfonse le bâtard avoit chargé un homme de l'empoisonner. Il fit ensuite avertir le Roi de ce prétendu crime d'Alfonse, & s'informa des preuves qu'il en avoit. Denis fut étonné de cette horrible accusation; il fit demander au Prince les écrits dont il s'agissoit; l'Infant les refusa, ce qui convainquit le Roi de leur fausseté; ne voulant cependant avoir rien à se reprocher, il envoïa à Magazela, où l'on découvrit l'horrible complot de l'Infant.

Cette découverte auroit dû le couvrir de honte, & servir à le rendre plus sage & plus moderé; mais au contraire il en devint plus imprudent & plus furieux; au point même qu'il proposa à ceux qui l'approchoient d'assassiner Alfonse: ce dessein n'aïant pû s'exécuter, il prit ouvertement les armes, résolu de porter la vengeance à l'extrêmité. Suivi, d'une foule d'hommes perdus de débauches & de dettes, que la crainte de la Justice, plus que le zele de le servir, attachoient à sa personne, il parcourut le Roïaume, commettant par tout des actions infâmes. Estevan Gonçalez Leïtan, qui étoit à son service, défit dans une rencontre Estevan & Gonçales Fernandés, qui soûtenoient les intérêts du Roi. Juan Peres de Portel pilla par

ſon ordre le Monaſtere de Maomelar, & y commit les dernieres horreurs : Alfonſe Novais & Nuñez Martinés Baretto égorgerent Giralde Evêque d'Evora : Païo de Meïra,& Juan Coello livrerent un combat contre les troupes du Roi, où il périt beaucoup de monde, entr'autres le valeureux Lopez Gonçalez Abreu : enfin ſous prétexte de ſervir le Prince, ces rebelles répandirent dans tout le Portugal l'horreur & l'épouvante.

Denis ſe laſſa enfin des fureurs de ſon fils, ſa tendreſſe fit place à la juſtice qu'il devoit à ſes ſujets, & il réſolut d'arrêter les troubles, en châtiant ceux qui en étoient les auteurs. Toutefois avant d'en venir aux extrêmités, il porta ſes plaintes au Pape, afin qu'il fît rentrer ſon fils dans ſon devoir par la crainte des cenſures. Le Pape profitant de cette occaſion pour faire valoir ſon autorité temporelle, envoïa en Portugal une Bulle, par laquelle il diſpenſoit le Roi & tout le Roïaume, de reconnoître l'Infant Dom Alfonſe pour Prince légitime & héritier de la Couronne, s'il perſiſtoit plus long-tems dans ſa révolte. Les menaces du Saint Siege ne produiſirent aucun effet ; l'exemple de ſes ancêtres avoit appris à Dom Alfonſe, que cette eſpece d'armes n'avoit de force, qu'autant qu'on vouloit bien leur en donner : auſſi mépriſa-t-il l'autorité de l'Egliſe comme il avoit mépriſé celle de ſon pere. Ce procedé ne ſervit même qu'à l'irriter davantage. Il compoſa un corps d'armée de tous les vagabonds du Roïaume, & ſous prétexte d'aller accomplir un vœu dans l'Egliſe de Saint Vincent hors de Liſbonne, il ſortit de Conimbre, pour s'emparer en effet de cette grande Ville. Le Roi qui veilloit attentivement à toutes ſes démarches, le ſuivit pour empêcher qu'il n'exécutât ſon projet, qui s'il eut réüſſi, auroit rendu ſa révolte très dangereuſe. Eliſabeth Princeſſe dont le Portugal reſpecte encore la mémoire, ſuivit ſon époux afin de l'appaiſer, & de le détourner de tout ce qu'il auroit pû entreprendre de violent contre ſon fils, qu'elle exhorta auſſi, à ſe ſoumettre aux ordres de ſon pere, ſi juſtement irrité contre lui.

L'Infant informé que Denis s'avançoit vers Liſbonne, pour empêcher qu'il ne s'emparât de cette Ville, prit un autre chemin, & ſe rendit à Sintra. Denis l'y ſuivit encore, & aïant rencontré ſon fils, on en vint aux mains. L'Infant fut défait, & ſi le Roi eut voulu le faire priſonnier, il l'auroit pû: mais il aima mieux lui épargner cette mortification, eſpérant que cela le toucheroit & qu'il reconnoîtroit ſa faute ; il en arriva tout autrement. L'Infant courut furieux à Conimbre, enleva la Princeſſe ſon épouſe & l'amena à Alcanizes; enſuite il fit répandre le bruit que ſon pere cherchoit à l'empoiſonner. Denis ſe juſtifia pleinement d'une accuſation ſi indigne de lui, & du Prince qui en étoit l'auteur.

Celui-ci, aïant appris que les habitans de Leïria, ſur leſquels il comptoit, avoient reçu le Roi dans leur Ville, y courut promptement pour les faire rentrer dans ſon parti. Enſuite il alla au Monaſtere d'Alcobace, qu'il voulut, dans les premiers mouvemens de ſa colere, détruire de fond en comble. Déja il avoit renverſé les Autels, foulé aux pieds les Images, arraché du tombeau les corps de ſes Ancêtres, pour les faire brûler avec leurs monumens, lorſque ſe repentant tout d'un coup d'un deſſein ſi barbare, il rétablit tout dans ſon premier état, & fit même rigoureuſement châtier ceux,

qui avoient été les premiers auteurs de tant de profanations. D'Alcobace l'Infant passa à Santarem, où il ne resta que peu de tems, aïant appris que Denis venoit l'y chercher. En passant par Conimbre il se rendit maitre du Château, il en fit autant de celui de Montemajor le vieux, & d'un autre près de Porto, dont étoit Gouverneur Gonçalez Rodriguez de Macedo. Gonçalez Perés Ribeïro lui remit entre les mains celui de Gage vis-à-vis la même Ville, qu'il trouva le secret d'engager dans ses intérêts. Dom Pedre son frere bâtard, qui étoit aussi mécontent de son pere Denis, & qui s'étoit retiré en Castille, vint le trouver dans cette derniere place, prit ouvertement les armes & se joignit à lui. Dom Martin Yanés de Briteïros leur persuada d'aller vers Guimaraens, leur faisant accroire, qu'il avoit ménagé un parti dans cette Ville, qui leur en ouvriroit les portes. Mem Rodrigués de Vasconcellos en étoit Gouverneur; la contenance qu'il fit, donna à entendre à l'Infant qu'on l'avoit abusé, ce qui l'obligea à se retirer, d'autant plus que Denis s'étoit avancé jusqu'à Conimbre, où il s'étoit avantageusement campé.

Cependant on travailloit à un accommodement qu'on conclut à de certaines conditions que l'Infant refusa de tenir, dès qu'il vit son pere éloigné. Ce manquement de parole acheva d'irriter Denis. Il se remit en campagne, resolu enfin, à la modération & à la patience, de faire succeder la justice & le châtiment. Dès ce moment on ne garda plus aucune mesure. On vit la même Nation, acharnée à se détruire & à se traiter plus barbarement que les Maures ne l'auroient traitée. Cette funeste division étoit entretenuë par l'infidélité des Gouverneurs des places. Le sacrilege, l'adultere, le viol, la profanation, furent les moindres horreurs, qui accompagnerent cette malheureuse guerre.

On voïoit cependant la Reine passer d'un camp à un autre, au travers d'une milice effrenée, accoûtumée au brigandage & nourrie dans le crime, & qui à peine conservoit le respect, dû à cette vertueuse Princesse. Elle emploïoit les prieres, les larmes, & tout ce qu'une mere & une épouse peut imaginer de tendre & de touchant, pour adoucir les cœurs ulcerés du pere & du fils; mais inflexibles dans leur colere, ils ne respiroient l'un & l'autre, que la haine & la vengeance. Quelquefois cependant l'Infant se laissoit émouvoir, jusqu'à consentir à un accommodement; mais dès qu'il perdoit de vuë la présence de sa mere, il n'écoutoit plus que sa détestable ambition & les conseils de ses flateurs.

Denis quoiqu'irrité, eut été plus aisé à ramener. Il étoit plein d'amour pour son fils, mais il en avoit encore davantage pour ses peuples, qu'il voïoit avec douleur, devenir les victimes de la guerre civile. Il étoit si pénétré du malheur qui les accabloit, qu'il ordonna des prieres publiques, afin qu'il plût au Seigneur de changer le cœur de son fils. Il écrivit même au Roi d'Arragon, pour que ce Prince engageât Dom Raimond, qui passoit pour Saint, & qui étoit auprès de lui, à implorer le Ciel en sa faveur. Raimond homme sage & judicieux, lui fit répondre, qu'il étoit inutile d'importuner le Ciel par des prieres, lorsqu'on avoit entre ses mains le remede pour guérir ou prévenir les maux qu'on souffroit, ou dont on étoit menacé: que puisque l'amitié trop tendre qu'il portoit à un fils

bâtard, troubloit la tranquillité d'un fils légitime, qu'il devoit la moderer, ou la cacher, & qu'il pouvoit par-là se procurer la paix : que c'étoit le moïen le plus efficace, pour assurer le repos de ses sujets, & pour ramener l'Infant son fils à son devoir.

Telle fut la réponse de Raimond : cependant la Reine ne se rebutoit point, & sa constance triompha du pere & du fils, qu'elle parvint à réconcilier, en engageant le Roi à donner à l'Infant pour son domaine, Conimbre, Porto, Monte-Major le vieux, & quelques autres Places ; & le fils à rendre à son pere l'obéïssance qu'il lui devoit, ainsi que ceux, qui avoient embrassé son parti, comme le Comte Dom Pierre-Martin Yanés de Sousa, Gonçalés Yanés de Briteïros, Lopés Ferdinand Pacheco, & Païo de Meïra.

1324. On crut la paix assurée, mais on se flata d'une vaine espérance. Le Prince demanda l'Assemblée des Etats, ausquels il refusa ensuite de se trouver, pour ne pas se rendre suspect, disoit-il, mais en effet pour achever un nouveau projet qu'il avoit conçu depuis peu. C'étoit de s'emparer de Lisbonne où le Roi étoit. Il partit donc de Santarem, suivi de tous ceux de son parti ; mais à demie-lieuë de Lisbonne, il rencontra le Roi son pere, qui aïant été informé de ses desseins, venoit bien accompagné pour l'empêcher d'entrer dans la Ville. Le Roi lui envoïa dire, de s'en retourner à Santarem ; ce qu'aïant refusé, les troupes du Roi marcherent pour le charger. Le sang couloit déja de tous côtés, lorsque la Reine Elisabeth, arriva dans l'endroit, où se passoit le combat. Elle perce jusqu'à son fils, malgré les dangers qui l'environnent. A sa vuë l'Infant se trouble ; Elisabeth profite de ce premier mouvement ; elle lui représente les yeux baignés de larmes, combien son procedé étoit injuste envers Dieu & les hommes, & combien il ternissoit sa gloire, en violant les sermens solemnels, qu'il avoit fait de ne jamais reprendre les armes contre son pere : qu'en cherchant à le déthrôner il fournissoit un exemple pernicieux, dont il auroit lieu de se repentir peut-être un jour, & qu'il détruisoit un Roïaume sur lequel sa naissance & l'amour de son pere lui donnoient des droits incontestables : qu'elle le conjuroit donc, d'ordonner aux rebelles qui l'accompagnoient, de poser les armes aux pieds du Roi, & d'aller lui-même embrasser ses genoux, afin d'obtenir son pardon. L'Infant étoit ambitieux, mais il avoit un cœur sensible : il fut ému & pénétré des prieres de sa mere : il commande à ses gens de se retirer, & va trouver son pere, qui l'embrassa tendrement.

On esperoit que cette seconde réconciliation, dureroit plus long-tems que la premiere ; mais on vit bientôt qu'on l'avoit vainement esperé. L'Infant qu'un penchant presque invincible entraînoit à la révolte, & qu'une foule de flateurs, ne cessoit d'aigrir contre son pere, se retira encore de la Cour, leva des troupes, fit des dégats affreux dans tous les lieux, où il passa, & eut porté sans doute plus loin sa fureur, sans la victoire que le Roi remporta sur lui. Sa défaite ne put le faire revenir de son égarement. Il protesta même qu'il ne cesseroit de faire la guerre à son pere, à moins qu'on n'ôtât la charge de Major-Dome à son frere, & qu'on ne l'obligeât à quitter la Cour. Alfonse Sanche preferant la paix du Roïaume à ses propres intérêts, se retira volontairement dans la Castille, ce qui lui méri-

ta l'estime génerale de tout le Portugal. Son départ fut le sceau de la paix; car dès ce moment l'Infant rentra dans son devoir, & n'en sortit plus.

Le Roi s'adonna tout entier à la réparation des Villes & Châteaux, ruinez par le tems ou par la guerre. Porto, Brague, Guimaraens, Mirande étoient dans le cas, il eut soin d'en faire réparer les murailles. Il bâtit quelques nouveaux Châteaux, & jetta les fondemens de quelques Villes, où il attira un peuple nombreux. Il eut aussi un soin particulier des Eglises, ausquelles il fit des biens considérables: en reconnoissance Jean XXII. lui abandonna toutes les dixmes du Roïaume pour trois ans, pour l'entretien des Galeres, que Denys avoit envoïées au Détroit, afin d'empêcher les Affriquains de passer en Espagne au secours des Maures.

1325. Denis songeoit plus que jamais à rendre ses Sujets heureux, lorsque la mort le surprit à Santarem le 7. de Fevrier à l'âge de soixante-trois ans: son regne fut celebre par sa longueur qui fut de quarante-six années, & plus encore par sa magnificence & par son habileté à gouverner. Un bonheur constant, accompagna toutes ses actions, & rien ne put le troubler que sa propre famille: Son corps fut inhumé dans le Monastere d'Odivellas, qu'il avoit fondé à une lieüe & demie de Lisbonne: Aussi pieux que magnifique, il donna pendant sa vie des preuves éclatantes de son zele pour la Religion.

Il étoit d'une taille médiocre, mais dégagée: il avoit les cheveux blonds, les yeux noirs & remplis de feu, le visage plein & animé, & l'air noble: il étoit doux, affable, bon pere, bon ami, fuïant le faste, & tout ce qui en impose aux hommes par un faux éclat. Il avoit l'esprit vif, élevé & pénétrant. Il aima les Belles-Lettres avec tant de passion, & il les cultiva avec tant de soin, qu'au titre glorieux de Pere de la Patrie, il joignit celui de Pere des Muses Portugaises. Voulant faire de Conimbre une seconde Athènes, il y établit une Académie de Sciences & de beaux Arts, où il attira de toute l'Europe les plus sçavans hommes de son siecle. Il sçavoit plusieurs Langues, aimoit la Poësie, & composoit des Vers à l'imitation des Provençaux, qui en ce tems-là, faisoient fleurir en France l'Art aimable de la Poësie. On a encore plusieurs Ouvrages de Denis, dont on envoïa à Rome un exemplaire sous le Pontificat de Jean XXIII. & on en mit un autre dans la tour de Tombo, où sont les Archives Roïales de Lisbonne. Comme Denis chérissoit les Sçavans, il en recherchoit la conversation, & les récompensoit dignement de leurs travaux. Le mérite & la vertu ne languissoient point sous son regne, & n'étoient point opprimez par l'intrigue & la cabale des faux Sçavans.

Après sa mort, le Pape écrivit à Elisabeth sa Veuve, une Lettre de consolation, où il n'oublia pas l'éloge du feu Roi. Cette Princesse commença alors à suivre les mouvemens de sa pieté, & prit l'habit des Filles de sainte Claire. Elle étoit fille de Pierre troisiéme Roi d'Arragon, & de Constance de Sicile, fille de Mainfroi, née en 1271. & nommée Elisabeth, du nom de sainte Elisabeth de Hongrie sa grande tante: elle épousa à l'âge de douze ans Denis Roi de Portugal: sa pieté & sa charité furent parfaites. Elle eut un talent particulier de réünir les esprits. Alfonse dût sa reconciliation

avec son frere à cette pieuse Princesse, qui ceda quelques Terres de son Domaine à l'Infant, pour l'engager à la paix. Ce différend avoit excité une sédition à Lisbonne, entre la Noblesse & les Bourgeois ; & ils avoient déja pris les armes, quand la Reine montée sur une mulle, s'avança entre les deux Partis, & par ses discours & par ses larmes calma le tumulte. Le Roi Denis, d'ailleurs estimable par sa justice, par sa valeur & sa libéralité, entretenoit publiquement plusieurs Concubines. Elisabeth le souffroit sans murmurer, & portoit sa charité jusqu'à prendre soin des enfans qui naissoient de ce mauvais commerce ; mais enfin par sa patience & par ses prieres elle fit changer Denis de conduite. Lorsque l'Infant Alfonse se révolta contre son pere, elle fut soupçonnée de favoriser les mauvais desseins de son fils. Le Roi en fut si persuadé, qu'il la priva de ses revenus, & la relegua dans la petite ville d'Alanquer où elle avoit une maison, ce qui souleva contre lui plusieurs Seigneurs qui offrirent à la Reine de l'argent, des troupes & des Places. Elle rejetta ces propositions, & les exhorta à demeurer fideles au Roi, qui enfin désabusé, la rapella à la Cour, lui demanda pardon, & pardonna aussi à son fils en sa faveur. Outre Dom Alfonse qui parvint à la Couronne, elle mit au monde Donna Constance qu'épousa Ferdinand quatriéme, Roi de Castille.

Denis eut plusieurs enfans illégitimes, Alfonse Sanchés, qu'il fit son Majordome, & qu'il aimoit tendrement, & auquel il fit épouser Donna Therese Martinez de Meneses, fille de Dom Juan Alfonse d'Albuquerque, & d'une bâtarde de Sanche, Roi de Castille. Donna Garcia qui fut mariée à Dom Pedre, veuf de Donna Blanche de Portel, & de Donna Marie Ximenez Coronel d'Arragon. Dom Pedre qui porta le nom de Comte. Ces trois Princes avoient pour mere Donna Aldonse Rodriguez. Il eut encore plusieurs autres enfans de quelques autres femmes : Dom Juan Alfonse, Ferdinand Sanchez, Donna Marie épouse de Dom Juan de Lacerda, & Donna Marie qui se fit Religieuse dans le Monastere d'Odivellas.

Denis érigea Barcelos en Comté en faveur de Dom Pedre son bâtard, & donna celui d'Albuquerque à Dom Alfonse Sanchés. Aïant obtenu du Pape un grand Maître de l'Ordre de saint Jacque en Portugal, il confera cette Dignité à Laurent Yanés, & celle de l'Ordre de Christ à Gilles Martinés, qui possedoit déja celle de l'Ordre d'Avis. Il fit Vasqués Martinez de Souza son Chancelier, & vit pendant son regne sur le thrône de saint Pierre, Martin, Honorius, Nicolas IV. Celestin, Boniface VII. Benoît, Clement V. qui transporta la Cour de Rome en France, & Jean XXII.

Alfonse IV. surnommé le Brave, s'acquit beaucoup de gloire dans la paix & dans la guerre. Dévoré par la passion de regner, le thrône le consola de la mort de son pere. Il étoit né à Conimbre le huitiéme de Fevrier 1290. & il avoit épousé du vivant de son pere l'Infante Beatrix, fille de Sanche quatriéme Roi de Castille. Il avoit trente-six ans lorsqu'il parvint à la Couronne. L'amour de la chasse lui fit negliger au commencement de son regne le Gouvernement de ses Etats. Entraîné par cette passion on le voïoit courir sans cesse dans les Fo-

Alphonse IV. septiéme Roi de Portugal.

1325.

rêts. Il passa même un mois tout entier dans les Bois qui étoient aux environs de Sintra. A son retour, au premier Conseil où il assista, il fit un long récit des circonstances de sa chasse, au lieu de parler des affaires pour lesquelles on s'étoit assemblé. Alors ses Ministres occupez du soin de sa gloire, & du bonheur des Peuples lui representerent respectueusement, que les occupations d'un Roi consistoient à rendre la Justice à ses Sujets, & non à perdre le tems aux plaisirs de la chasse, & à raconter les événemens peu importans qui peuvent y arriver; que Dieu qui l'avoit placé sur le thrône, ne lui demanderoit point compte des bêtes qu'il auroit tuées, mais du bien qu'il auroit fait, & des soins qu'il se seroit donnez pour gouverner sagement les Peuples soumis à sa puissance. Que ces raisons jointes aux allarmes que leur causoient les risques, ausquels il s'exposoit chaque jour à la chasse devoit le déterminer à l'abandonner entierement.

Ces plaintes, quelque raisonnables qu'elles fussent, parurent téméraires au Roi. Il répondit durement aux Ministres, qui sans s'émouvoir lui répartirent qu'ils seroient obligez. ... à quoi? interrompit Alfonse: A choisir un autre Roi, repliquerent-ils. A ces mots Alfonse sortit du Conseil outré de colere menaçant de punir rigoureusement ceux qui avoient osé lui tenir un tel langage; mais dès qu'il eut fait quelques réfléxions, sa colere s'appaisa; il connut l'importance de l'avertissement, renonça à la chasse, s'adonna tout entier aux affaires, & conçut une haute estime pour ceux qui l'en avoient détourné. Heureux les Ministres qui ont de tels Rois à conseiller, mais plus heureux encore les Rois qui ont de tels Ministres.

Alfonse qui connoissoit leur désinterressement & leur vertu, ne songea qu'à mériter leur estime. Il s'appliqua à rendre la justice à ses Sujets, à réformer les abus, à faire de nouveaux reglemens pour prévenir ou terminer les querelles, & pour assurer la tranquillité publique. Il sévit rigoureusement contre ceux qui l'avoient excité à la révolte contre son pere. L'injuste haine, qu'il nourrissoit contre son frere Alfonse Sanchés, fut l'unique chose dont il ne pût triompher. Oubliant qu'il étoit de sa grandeur, de pardonner comme Roi à ceux qui auroient pû l'offenser comme Prince, il ne respira que la perte de son frere. Cependant pour observer quelques formalitez, il fit faire une information de la vie d'Alfonse Sanchés; & sous de frivoles accusations, il le dépoüilla de tous ses honneurs, & de tous ses biens, & confirma l'éxil volontaire qu'il s'étoit imposé. Dès que l'Infant qui étoit en Castille fut informé du procedé violent, que le Roi son frere exerçoit à son égard, il lui écrivit une lettre respectueuse pour le supplier d'oublier le passé, & de le recevoir en grace, lui jurant l'amitié la plus vive, & un respect & une soumission aveugle à tous ses ordres.

Il sembloit que cette Lettre dût produire un bon effet; elle ne fit néanmoins aucune impression sur le Roi. Alors Alfonse Sanchés ne garda plus de ménagement, il leva quelques troupes, se mit à leur tête, entra dans le Portugal, ravagea les campagnes, passa au fil de l'épée tout ce qu'il rencontra, brûla ou saccagea les Villes, Bourgs ou Villages qui lui opposerent la moindre résistance; & tandis qu'il

étoit occupé à ces ravages du côté de Bragance, les garnisons de Medellin & d'Albuquerque en faisoient autant d'un autre côté par ses ordres.

1326. Philippe Infant de Castille qui haïssoit le Roi de Portugal, se joignit à Alfonse Sanchés, & tous les deux se laisserent aller à des excès de cruauté si grands, que le Roi de Portugal, qui les avoit d'abord méprisés, fut dans la nécessité d'envoïer contr'eux une armée, sous les ordres de Gonçalés Vaz Grand-Maître de l'Ordre d'Avis. Il ne tarda pas long-tems à joindre les ennemis & à leur présenter la bataille; les deux Princes l'accepterent. On en vint de part & d'autre aux mains; on se battit avec fureur, mais les troupes du Roi moins agguéries que celles des Princes, lâcherent le pied & prirent la fuite, sans que le Géneral pût les arrêter.

Les vainqueurs acheterent cher la victoire. Le premier choc des Portugais avoit été si violent, que leurs meilleurs soldats en avoient été les victimes; ce qui les obligea à rentrer dans la Castille, pour n'être pas exposés à tenter une seconde fois le sort des armes.

Cependant Alfonse aïant ordonné qu'on levât de nouvelles troupes, se mit à leur tête, entra dans la Castille, assiegea, prit & démolit Albuquerque pour intimider les partisans de son frere, qui prévoïant que cette guerre, bien loin de porter le Roi à se réconcilier avec lui, ne feroit que l'aigrir davantage, chercha une seconde fois à faire sa paix par la médiation d'Elisabeth sa mere. Cette Princesse s'étoit acquis par sa pieté & par sa prudence un si grand crédit sur l'esprit du Roi, qu'il consentit à tout ce qu'elle voulut. Dom Alfonse Sanchés revint donc à la Cour de Portugal, où son frere le reçut bien, & lui donna des marques de son estime & de sa confiance.

Alors Alfonse ne songea plus qu'à marier l'Infant Dom Pedre son fils. Il fit demander au Roi de Castille par son Ambassadeur, Dom Diegue Alfonse Abreu, Donna Constance fille de Juan Manuel & de Donna Constance fille de Jacque II. Roi d'Arragon & de la Reine Blanche. Dom Juan Manuel étoit Duc de Peñafiel, Marquis de Villena, Seigneur d'Escalona & autres Villes & Terres, Grand Sénéchal de Murcie, & enfin le plus riche & le plus puissant Seigneur d'Espagne. Il étoit fils de l'Infant Dom Manuel fils de Ferdinand le Saint, & de Donna Constance ou Beatrix fille d'Amedée III. Duc de Savoïe. A cette haute naissance Dom Manuel joignoit beaucoup de valeur & beaucoup d'intelligence pour les affaires; au reste il étoit fourbe, leger, broüillon, ne se plaisant que dans l'intrigue & le trouble, avide de tout ce qu'il ne possedoit point, & avare de ce qui étoit en sa puissance; roulant toujours dans sa tête quelque projet nouveau, aussitôt détruit que conçu; sans Foi, sans Religion, ou du moins n'en aïant qu'autant qu'elle n'étoit point contraire à l'ambition la plus effrenée dont un homme puisse être dévoré. 1327.

Tel étoit le fameux Dom Manuel qui forma tant d'intrigues & de cabales durant le cours de sa vie, & qui s'unit d'une étroite amitié avec Dom Juan le Contrefait, Seigneur de Biscaïe. La haine qu'ils portoient l'un & l'autre au Roi de Castille Alfonse XI. fut la source de leur amitié; mais ce qui acheva de les unir étroitement, fut l'avis qu'on leur donna que le Roi de Castille cherchoit à les faire perir l'un & l'autre. Pour se lier encore d'une

d'une maniere plus intime, Dom Manuel vouloit qu'il épousât en secondes nôces sa fille Constance ; mais le Castillan attentif à toutes leurs demarches, craignant les effets de cette alliance, crut qu'il étoit de son intérêt de l'empêcher. Ne voulant pas irriter des esprits si dangereux en s'y opposant ouvertement, il eut recours à la politique pour rompre ce mariage. Pour cet effet il feignit plus d'amitié & de confiance pour Dom Manuel que pour Dom Juan ; cette préference fit d'abord naître la défiance entre ces deux Seigneurs. Pour achever de ruiner leur confiance, il assura Dom Manuel qu'il vouloit partager sa Couronne avec sa fille Constance. L'ambition aveugle les hommes : Manuel ébloüi de ce discours, oublie ses premiers engagemens & les raisons qu'il avoit de se défier du Roi de Castille, dont il accepte l'alliance. On conduisit la Princesse à Valladolid, où l'on célebra le mariage avec solemnité, mais sans le consommer, à cause de la jeunesse de Constance, qu'on remit entre les mains de Donna Therese, afin qu'elle prît soin de son éducation.

Dom Juan fut très fâché de ce mariage, & il ne douta plus que Dom Manuel ne l'eut sacrifié. Après les plaintes & les reproches, il crut qu'il devoit pour sa sûreté sortir du Roïaume ; ce qu'il fit en se retirant en Portugal. Aussitôt qu'il eut abandonné la Castille, Dom Manuel par une inconstance naturelle, & par une vanité mal-entenduë lui fit dire qu'il avoit eu tort de quitter le Roïaume, & qu'il pouvoit y rentrer quand il voudroit, s'offrant de le défendre lui seul contre son gendre, supposé qu'il voulût l'inquieter. Le Roi aïant été informé du discours imprudent de Dom Manuel, en fut vivement piqué, & resolut dès ce moment de faire perir à quelque prix que ce fût Dom Juan, persuadé que sa mort étoit nécessaire pour contenir son beau-pere dans les bornes prescrites. Il confia son dessein à Dom Alfonse Nunez Osorio, qui lui dit que pour venir sûrement à bout de son projet, il falloit sous prétexte de réconciliation, attirer Dom Juan en Castille. Le Roi suivit ce conseil, & attira sous de feintes promesses le malheureux Dom Juan dans la Ville de Toro, où il le fit assassiner dans un festin qu'il lui donna.

Sa mort désilla enfin les yeux de Dom Manuel ; il vit tout le péril qui l'environnoit ; il se repentit mais trop tard, d'avoir préferé l'alliance d'un Roi fier & vindicatif, à celle d'un ami fidele, dont les intérêts étoient les mêmes que les siens ; & loin d'étouffer ces sentimens inutiles, il eut l'imprudence de les laisser éclater, en publiant partout qu'Osorio étoit l'auteur de la mort de Dom Juan. Osorio pour se venger d'un bruit aussi injurieux à sa réputation, persuada au Roi de répudier la fille de Manuel, & d'épouser l'Infante Donna Marie fille d'Alfonse Roi de Portugal. Le Castillan fit tout ce que son favori voulut ; il envoïa une ambassade au Roi de Portugal, pour lui demander la Princesse sa fille, après avoir fait enfermer Constance dans le Château de Toro.

Le Portugais accorda ce qu'on lui 1328.
demandoit ; on convint de part & d'autre des conditions, & les deux Monarques se rendirent à Ciudad-Rodrigo, où la cérémonie du mariage se fit avec beaucoup de pompe & de magnificence. Ensuite les deux Rois pour appaiser celui d'Arragon oncle de Constance, qui supportoit impatiemment sa répudiation, lui firent proposer d'épouser Leonor sœur

du Roi de Castille, Princesse également belle & spirituelle.

1329. L'Arragonnois veuf depuis peu, pour se consoler de Therese sa premiere femme, prêta l'oreille à cette proposition, & épousa la Princesse de Castille à Tarragone. Pour affermir encore mieux la paix entre les trois Couronnes, on conclut le mariage de Dom Pedre, Infant de Portugal, avec la Princesse Blanche Infante de Castille; & l'on fit une Ligue contre les Maures, par laquelle on convint, que nul des Rois Alliez, ne donneroit à l'avenir retraite ni secours aux sujets rebelles des deux autres.

Ce Traité dérangea tous les projets de vengeance de Manuel contre le Castillan. Il épousa cependant en secondes nôces Blanche fille de Ferdinand de Lacerda, afin d'engager dans ses intérêts tous les parens & amis de cette Maison. Son espérance ne fut point vaine. Dom Juan de Lara qui venoit aussi d'épouser la fille de Dom Juan le contrefait, Dom Pedre de Castro, & Dom Juan Alfonse d'Albuquerque petit-fils du Roi Denis, avec Dom Juan de Haro Seigneur de los Cameros, embrasserent son parti, y entraînerent une grande partie de la Noblesse Castillane, & semerent le trouble & la division dans toute la Castille.

Le Roi alla investir Escalona qui appartenoit à Dom Manuel; cependant il en leva bientôt après le siege pour aller recevoir à Valladolid sa nouvelle épouse. Mais on lui en ferma les portes, à cause de l'insolence de son favori Osorio : le Roi le chassa de sa Cour. Osorio n'écoutant que son ressentiment, se joignit aux rebelles, mais il ne porta pas loin la punition de son crime : Ramirés Florés de Gusman le tua peu de tems après. Cependant les autres rebelles se rendirent si redoutables, que le Roi de Castille fut contraint de rechercher l'amitié de Manuel, & pour l'appaiser, il lui rendit sa fille Constance, qu'il retenoit comme prisonniere dans la Ville de Toro.

Le Castillan n'aïant plus en tête un ennemi aussi dangereux que Manuel, ne songea qu'à se défendre contre les Maures de Grenade qui lui avoient déclaré la guerre, & qui s'étoient mis en campagne sous la conduite du fameux Osmin. Le Roi de Castille le battit en différentes rencontres, & remporta une grande victoire sur eux avec le secours des Portugais: cependant par une ingratitude aussi deshonorante qu'injuste, les Historiens Espagnols en attribuent toute la gloire à leur Nation & avancent hardiment, mais sans preuve, que le Roi de Portugal avoit rappellé les cinq cens Lances qu'il avoit envoïées à cette guerre, en vertu du dernier Traité passé entre le Castillan, l'Arragonnois & lui.

A l'égard du Roi d'Arragon, engagé dans une guerre contre les Genois, il ne pût se défaire de ses troupes, ni tenir le Traité qu'il avoit fait avec le Roi de Castille; & c'est encore mal-à-propos que les Castillans le blâment d'avoir manqué à sa parole. Ils auroient dû accuser leur Roi de la même chose, puisque par le même Traité, il avoit promis de secourir l'Arragonnois en cas qu'il entreprît la guerre. Mais l'un & l'autre étoient dans l'impossibilité de remplir un semblable Traité, par les guerres qu'ils avoient sur les bras. Ainsi ce qui en dispensoit l'un, en dispensoit l'autre; cependant les Espagnols condamnerent l'Arragonnois, sans songer que la condamnation pouvoit retomber sur eux-mêmes.

1330. Il y avoit déja près de deux ans, que le Roi de Castille étoit marié, lorsqu'il vit pour la premiere fois, Leonor Nuñez de Guzman, jeune veuve, sur qui la Nature avoit répandu toutes les graces du corps & de l'esprit. Sa taille étoit fine & dégagée, elle avoit le regard vif & touchant; dans tout ce qu'elle faisoit & dans tout ce qu'elle disoit, elle mettoit des agrémens, que ses ennemis même ne pouvoient s'empêcher de loüer. Vive, enjoüée & coquete, elle se servit de toutes les ressources que fournit l'art de séduire, pour enflammer le Roi, qui devint passionément amoureux d'elle. Dès ce moment il oublia la Reine son épouse, & ne s'occupa plus que de Leonor. Partout où elle n'étoit point, il portoit un esprit d'impatience & d'inquiétude; il la cherchoit en tous lieux; il passoit des journées entieres auprès d'elle, & abandonnoit à ses Ministres le soin des affaires. Bientôt le trouble & la confusion regnerent dans la Castille. Ses Ministres, créatures de Leonor, dédaignoient les grands, & tyrannisoient les Peuples pour fournir aux dépenses de Leonor avare & prodigue tout à la fois, & d'une ambition qui la portoit aux plus vastes projets.

La Reine supportoit avec une moderation admirable, les mépris de son époux; mais sa rivale abusant du pouvoir que ses charmes & ses artifices lui donnoient sur son esprit, augmenta tellement son dégoût pour elle, que cette Princesse fut
1332. contrainte de s'en plaindre hautement. Alors Elisabeth qui vivoit encore passa en Castille, & vit auprès de Badajos le Roi, qui lui promit dans le moment, de changer de conduite à l'égard de la Reine son épouse, dont l'esprit, la prudence, & même la beauté, méritoient un meilleur sort. Mais dès qu'Elisabeth eut quitté la Castille, on la maltraita, au point, qu'il ne lui fut plus permis de parler au Roi, qu'en présence de sa Maîtresse, & on la priva de tous les Officiers de sa Maison.

Cependant Dom Manuel irrité contre le Roi de Portugal, parce qu'il avoit été cause en donnant sa fille au Castillan, que la sienne avoit été rejettée, saisit cette occasion pour s'en venger. Il conseilla au Roi de répudier la Reine sous pretexte de parenté, dont ils n'avoient point eû de dispense, & d'épouser Leonor sa Maîtresse. Ce conseil pernicieux étoit l'ouvrage de sa politique, plus encore que de sa vengeance: il esperoit que si le Roi le suivoit, que le Portugais ne manqueroit pas de lui déclarer la guerre; & qu'alors il feroit faire au Castillan qui auroit besoin de lui, tout ce qu'il souhaiteroit. Mais le Roi tout plein qu'il étoit de sa passion pour Leonor, respectant les liens qui l'attachoient à Marie, rejetta le conseil de Dom Manuel.

L'Infante Blanche destinée pour devenir l'épouse de l'Infant de Portugal, fut attaquée d'une espece de consomption qui la rendit incapable de mariage. Le Roi de Castille envoïa des Medecins habiles en Portugal, pour examiner la maladie, & l'aïant trouvée telle, que les Portugais l'avoient dit, ils déterminerent leur Maître à consentir qu'on renvoïât cette Princesse en Castille. La chose fut executée, & l'on convint en même tems que l'on feroit épouser à l'Infant de Portugal, Donna Constance, fille de Dom Manuel, qu'on avoit déja demandée pour lui, & que le Roi de Castille avoit répudiée. Celui-

ci parut charmé, lorsqu'on lui en fit les propositions ; mais quand il falut terminer ce mariage, il fit naître mille difficultez, & même proposa à Dom Manuel, de marier plûtôt sa fille Constance avec le Prince de Navarre.

Le Roi de Castille & Dom Manuel convinrent, qu'ils auroient une entrevûë, pour déliberer sur cette affaire : ils l'eurent en effet. L'un & l'autre ne cherchant qu'à se tromper, quoiqu'ils convinssent de tout, s'étoient bien promis de ne rien tenir. Sur ces entrefaites il arriva en Castille un Ambassadeur de la Cour de Portugal pour Dom Manuel : c'étoit Dom Gonçalez Vaz, grand Maître de l'Ordre d'Avis. Cette ambassade combla de joie Dom Manuel ; mais elle fut bientôt troublée par une Lettre qu'il reçut du Roi, qui lui ordonnoit d'arrêter l'Ambassadeur Portugais, étant entré dans son Roïaume avec des gens armez, sans sa permission. Cet ordre embarrassa beaucoup Dom Manuel, mais l'Ambassadeur le tira de cet embarras, en lui disant de terminer promptement l'affaire pour laquelle il étoit venu, parce qu'il vouloit aller à Burgos rendre ses devoirs au Roi.

Dom Manuel conclut le mariage, s'estimant trop heureux que l'Infant de Portugal, voulût épouser sa fille, après l'affront qu'elle avoit reçû du Roi de Castille. Les conditions furent, que Constance demeureroit Maîtresse des Terres, qu'on lui assigneroit pour son domaine ; qu'on empêcheroit l'Infant d'avoir aucun commerce avec d'autres femmes, jusqu'à ce qu'il eut des enfans de Constance ; que le Roi de Portugal & lui Dom Manuel se prêteroient respectivement du secours, contre leurs ennemis ; qu'il pourroit aller voir sa fille toutes les fois qu'il le souhaiteroit ; qu'on lui enverroit le second enfant mâle, qu'elle mettroit au monde pour l'élever auprès de lui, & pour en faire l'heritier des Etats qu'il possedoit en Castille. Que si elle n'avoit qu'un fils, il hériteroit à tous ses biens. Cependant il promit de donner une somme considerable d'argent à l'Infante, pour sa dot.

Après qu'on eut accepté & signé de part & d'autre ces conditions, Dom Gonçalez Vaz se rendit en diligence à Burgos, où il fit au Roi des excuses sur ce qu'il n'étoit pas venu plûtôt pour l'assurer de ses respects. Le Roi reçut, ou fit semblant de recevoir ses excuses favorablement, & il le félicita sur le mariage qu'il venoit de conclure avec Dom Manuel. Dans cet instant Martin Gilles Catina, Chevalier de valeur, vint demander au Roi la permission de se battre en champ clos, contre Gonçalés Rodrigués Ribeyro Portugais, qui avoit tué le frere de Catina. Le Roi la lui refusa d'abord, voulant accommoder cette affaire ; mais les Parties aïant persisté dans le dessein de se battre, le Roi y consentit enfin, & fit assigner le champ de bataille par douze Chevaliers, suivant l'usage de ce tems-là. Les deux champions se presenterent dans la lice, en gens de courage ; mais à l'approche du péril, Catina après quelque legere résistance, tourna le dos & s'enfuit. Ribeyro le poursuivit & lui coupa la tête. Après cette action Ribeyro fit malgré la pesanteur de ses armes, un saut prodigieux, pour faire voir sa legereté & sa force ; ensuite il fut se jetter aux pieds du Roi, auquel il demanda pour récompense de sa victoire, qu'il eut la bonté d'ordonner un

tournois, afin qu'il pût faire voir aux Castillans quelle étoit son addresse.

Gonçales Rodrigues Ribeyro étoit un de ces Chevaliers, qui dans ce tems-là, alloient courir le Païs pour chercher les avantures. Lorsque l'Ambassadeur de Portugal arriva dans la Cour de Castille, Ribeyro y arrivoit aussi, venant avec d'autres Portugais de la Cour de France, entr'autres Vasqués Yañes, surnommé le Colosse, & Ferdinand Martinez de la ville de Santarem. Le Roi aïant assigné le jour du tournois, aussi-tôt on vit accourir à Burgos les Chevaliers les plus celebres de Castille & d'Arragon, entre autres le fameux bâtard Dom Martin de Lara : les trois Portugais triompherent de tous, & Ribeyro des Portugais même. Le Roi pour honorer sa valeur & son adresse, lui fit present d'un coupe d'or, & d'un cheval magnifiquement enharnaché.

Le lendemain (c'étoit le second jour de Pâques) le Roi ordonna un second tournois en faveur des Dames ; il voulut même être de la partie, & choisit pour ses compagnons les trois Portugais. Ribeyro y parut monté sur le cheval, qu'il avoit reçû le jour d'auparavant de sa liberalité. Son premier soin fut de chercher Lara, qui le cherchoit aussi. Ils se jetterent l'un sur l'autre, & Lara fut renversé par terre. Le Roi envoïa promptement des Héraults pour les séparer. Cette précaution retarda sa mort de quelques jours, car il mourut peu de tems après de la blessure qu'il avoit reçûë au bras : quant aux Portugais ils s'en retournerent dans leur Païs, vainqueurs & triomphans.

Malgré toutes ces fêtes, qui avoient suivi le mariage de Constance, le Roi de Castille ne pouvoit en voir la conclusion sans chagrin. Pour la retarder il écrivit au Roi de Portugal qu'il devoit demander à Dom Manuel une augmentation de dot, & il persuada en même tems au pere de Constance d'en demande la diminution. Ne comptant pas trop sur cette fourberie si peu digne d'un Roi, il écrivit en secret & en ces termes à la fille de Dom Manuel, esperant de la tromper plus facilement que les deux autres. « C'est sur » mon Conseil, Madame, qu'il faut » rejetter la faute que j'ai faite en » me séparant de vous. J'en suis en» tierement la victime. Je sens, par » l'ardeur que j'ai pour vous, que » mon Conseil n'étoit pas digne de » vous avoir pour sa Reine. Les » bons Princes doivent écouter leurs » Ministres ; je les ai écoutez, j'ai » fait tout ce qu'ils ont voulu, espe» rant de faire le bonheur de mes » Peuples ; mais en les contentant » j'ai sacrifié tout ce que j'avois de » plus cher au monde. Vous avez » été à moi, j'ai été à vous ; je le » suis encore, puisque je vous ai» me. Ne permettez pas qu'on vous » arrache à mon amour. On ne sçau» roit vous aimer comme je vous ai» me. La possession ralentit ordinai» rement l'amour ; mais pour moi » j'aime également en tous les tems. » Ne croïez pas que l'épouse qu'on » m'a donnée à votre place soit un » obstacle à notre bonheur. Nous » sommes parens, notre mariage a » été fait sans dispense ; son invali» dité rend notre premier mariage » valide ; vous serez à moi, rien » n'est impossible à un Roi, conduit » par l'amour. Si vous vous oppo» siez à mes desirs, j'aurois recours » à la force ; car de quelque ma» niere qu'il en soit, ne pouvant » être qu'à vous, il faut que vous

» ne soïez qu'à moi.

Constance ne fut pas médiocrement surprise en lisant cette Lettre, qu'elle remit entre les mains de son pere, qui lui dicta la réponse suivante.

» Au très-puissant & très excel-
» lent Seigneur, Dom Alfonse, Roi
» de Castille & de Leon. Votre Su-
» jette Constance a éprouvé vos dé-
» dains, & essuïé vos injures, sans
» songer à en prendre une vengean-
» ce proportionnée, à cause de l'o-
» béïssance & du respect qu'elle vous
» doit. L'ingratitude & l'amour sont
» incompatibles dans un même cœur.
» Vous sçavez que j'ignorois ce que
» c'est qu'amour, lorsque vous sur-
» prîtes ma jeunesse par des soins
» artificieux, ausquels je répondis par
» une ardeur aussi vive, que mon
» âge & mon honneur le permet-
» toient. Comme on n'oublie jamais
» certains événemens qui nous arri-
» vent dans la jeunesse, je n'ou-
» blierai jamais vos tromperies. Vous
« devriez rougir du premier outra-
» ge que vous m'avez fait, sans cher-
» cher à m'en faire un second. Vous
» m'avez répudiée, vous avez pris
» une autre épouse ; & cette épou-
» se vous l'offensez encore : qui peut
» compter sur vous ? Quittez, quit-
» tez, Seigneur, un langage si peu
» conforme à la verité, & si peu
» digne du thrône que vous occu-
» pez. Après avoir lû plusieurs fois
» votre Lettre, je n'y vois qu'un
» injuste dessein de m'ôter à un
» Prince, qui me fait l'honneur de
» me rechercher, quoique vous
» m'aïez honteusement abandonnée.
» Vous croïez sans doute qu'en m'u-
» nissant à lui, mon pere se soustraira
» à votre puissance. C'est le verita-
» ble motif de la démarche extra-
» ordinaire que vous faites aujour-
» d'hui auprès de moi : mais r'assu-
» rez-vous, Seigneur ; rendez plus
» de justice à mon pere, il est trop
» attaché à vos interêts, pour les
» abandonner jamais. De tous ceux
» qui vous sont dévoüez, ceux mê-
» me qui le doivent, par les graces
» que vous leur prodiguez, aucun
» d'eux n'est, & ne sera plus fidele
» à ce qu'on vous doit, ni plus ar-
» dent à vous servir, lorsque vous
» lui ferez l'honneur de l'emploïer :
» Changez donc de langage ; soïez
» plus d'accord avec vous-même que
» vous ne paroissez. Cessez de regar-
» der comme un bien, ce que vous
» avez d'abord condamné comme un
» mal : devenez plus éxact à tenir
» les paroles que vous donnez : on
» n'est pas assez credule pour ajoûter
» foi à tout ce que vous avancez :
» le passé m'instruit sur le present,
» & me feroit trembler sur l'ave-
» nir, si je pouvois prendre quelque
» créance à tout ce que contient
» votre Lettre : heureusement, que
» les mauvais traitemens que vous
» exercez envers une Princesse ver-
» tueuse, désillent entierement mes
» yeux ! mais pour qui la mal-
» traitez-vous ? pour Leonor Nu-
» ñez de Gusman, qui sept ans avant
» votre naissance, étoit déja fameu-
» se par ses galanteries. Vous l'avez
» vûë aux tournois de Leon, & vous
» n'ignorez point les plaintes de sa
» mere contre elle, & contre Dom
» Martin, bâtard de Lara, qui n'é-
» toit pas le premier qui l'eût aimée,
» & qui en eût été aimé. Avant lui
» Ferdinand Gonçalés d'Ayala avoit
» porté ses chaînes, & trouvé le
» chemin de son cœur. Ce discours
» n'est point l'effet d'une triste ja-
» lousie de ma part, mais celui du

» zele véritable qui m'anime encore » pour vous. Au reste les liens qui » vous attachent à Marie, sont d'une » nature à ne pouvoir être brisez, » sous quelque prétexte que ce soit. » Vous lui feriez un affront sanglant, dont je prie le Seigneur de » lui épargner le chagrin. S'il en arrive autrement, le Ciel nous vengera l'une & l'autre en vous donnant » une autre épouse, & cette épouse, » ce sera Leonor elle-même. Quoiqu'il en soit, cessez de vouloir m'abuser » davantage; vos poursuites seroient » vaines, & vos violences ne changeroient point mon cœur.

1336. Le Castillan fut plus piqué du mauvais succès de sa fourberie, que des reproches qu'elle lui attiroit. Sur ces entrefaites le Roi de Portugal & Dom Manuel, convinrent que la Princesse Constance passeroit en Portugal, vers le mois de Juin de la présente année; & que cependant les jeunes mariés s'épouseroient par Procureurs. Pour cet effet Dom Ferdinand Garcie Dean de Cuença, suivi de Lopez Garcie, se rendit à Evora pour y représenter la Princesse & y accepter pour son époux Dom Pedre Infant de Portugal. Gonçalez Vaz de Goës, & Gonçalez Vaz Thrésorier de Viseo, allerent en Castille, pour y représenter & y accepter au nom de l'Infant de Portugal, l'Infante Donna Constance pour son épouse. Ensuite ces Ambassadeurs se rendirent à Valladolid, où étoit pour lors le Roi de Castille, auquel ils rendirent compte des cérémonies qu'on avoit observées dans les épousailles. Le Castillan, pour cacher ses desseins & son dépit, leur fit des présens considérables & donna quelques fêtes à cette occasion. Le Roi de Portugal envoïa Martin Lopez Machado pour l'en remercier, ce qui lui fit d'autant plus de honte, qu'il sçavoit bien qu'il étoit indigne de cette reconnoissance, par les obstacles ouverts & secrets qu'il avoit mis pour empêcher la conclusion de ce mariage; cependant il fit arrêter Constance, lorsqu'elle étoit sur le point de partir.

Cette démarche étonna le Roi de Portugal, qui fit partir dans le moment qu'il l'apprit, un Ambassadeur pour s'en plaindre; ce fut Alvarez de Souza, mais il fut tué en arrivant à Valladolid d'un coup d'Echiquier. Celui qui l'accompagnoit s'habilla de bure, & se ceignit d'une corde, & alla dans cet équipage, qui étoit le deüil de ce tems-là, trouver le Roi à Tolede, où il rendit les Lettres de son Maître, conçûës en ces termes. » A très-Haut » & très-Puissant Seigneur Dom Alfonse Roi de Castille & de Leon. » Le Roi de Portugal votre oncle, » qui vous souhaitte toute sorte de » bonheur & de prospérités, vous » saluë. Lorsque mon fils accepta » Constance pour épouse, vous parûtes recevoir avec plaisir cette nouvelle, & je vous écrivis en conséquence, que j'étois dans le dessein » de conclure leur mariage dans le » mois de Mai dernier; & qu'il étoit » pour cela nécessaire qu'elle se rendît dans mes Etats. J'envoïai des » gens pour l'y conduire, & je vous » fis prier en même tems, de lui accorder vos passeports, afin qu'on ne » l'inquietât point dans sa marche. » Cependant j'apprens que vous avez » changé de sentiment, & que vous » avez chargé les Grands-Maîtres des » Ordres de S. Jacque & de Calatrava » de l'arrêter, si elle se mettoit en état » de quitter votre Roïaume. Si vous » faites cette démarche pour flétrir la » gloire de Dom Juan Manuel son pere, cela me regarde, & je cher-

» cherai à m'en venger d'une maniere
» éclatante. Je vous l'écris, afin que
» vous n'ignoriez pas mes intentions.
» Songez-donc au parti que vous al-
» lez prendre, & quand vous l'aurez
» pris, instruisez-m'en clairement,
» parce que je prétends que ma belle-
» fille, que je ne tiens que de Dieu,
» soit honorablement traitée. Si vous
» êtes las de la paix, expliquez-vous
» aussi sans ambiguité, je puis vous
» satisfaire, comme je le prouverai
» par mes actions.

Cette Lettre étoit fiere & pressante. Le Castillan avant d'y répondre, la montra à Leonor sa Maîtresse, qui étoit devenuë l'oracle de toutes ses actions. Leonor qui craignoit la beauté de Constance, lui dit, qu'il falloit la laisser partir, & ne point offenser à la fois Dom Manuel, le Roi de Portugal & le Ciel. Le Roi étonné de ce discours auquel il ne s'attendoit pas, avoüa qu'il avoit tort; cependant il empêchoit toujours que la Princesse ne partît, & tâchoit en même tems, d'amuser le Roi de Portugal par de vaines & fausses excuses. A ces procedés indignes d'un Prince, se joignit un nouvel incident qui acheva de les broüiller. Estevan Vaz de Barbuda Admirante de Portugal, étoit en mer avec trois galéres & cinq vaisseaux pour donner la chasse aux Pyrates. Aïant essuïé une tempête, il fut contraint de relâcher à Cadix pour s'y ravitailler, & pour y réparer sa flote. Au lieu d'y recevoir le secours qu'il y attendoit, il y fut traité en ennemi, & celui qui y commandoit l'arrêta avec ses vaisseaux. Le Roi de Portugal résolut d'en tirer vengeance. Ne voulant cependant hazarder rien trop legerement, il en écrivit à Dom Manuel, qui dit au Roi, que pour satisfaire le Roi de Portugal, & l'empêcher de se venger de l'insulte faite à son pavillon, il n'avoit qu'à laisser partir Constance: que cela pouvoit prévenir une guerre qui ne pouvoit être que funeste à l'un & à l'autre. Le Roi de Castille ne répondit rien; ce que le Roi de Portugal prit pour une rupture.

Il en informa aussi-tôt tous les Gouverneurs des Places frontieres, en leur demandant conseil sur le parti qu'il falloit prendre. Ces Gouverneurs s'appelloient Dom Pierre Alfonse, Martin Laurent, Ferdinand Alfonse de Cambra, Rui vaz Ribeyro, & Estevan Gonçalez Grand-Maître de l'Ordre de CHRIST. Ils furent d'avis qu'Alfonse devoit envoïer un d'eux en Castille, pour représenter au Roi combien sa conduite étoit irréguliere envers le Roi de Portugal son ami, son oncle & son beau-pere. Dom Pierre Alfonse Gouverneur de Villaviciosa, fut chargé de cette Ambassade. Il s'en acquitta avec dignité, & parla aussi en faveur de Dom Juan de Lara que le Roi de Portugal protegeoit, & que celui de Castille assiegeoit dans Lerme.

Le Roi de Castille reçut mal cette Ambassade. Il répondit qu'il ne leveroit jamais le siege de Lerme, qu'il n'eut Lara en sa puissance pour lui faire couper la tête. A l'égard de Constance, il promit de la laisser partir, à condition que le Roi de Portugal lui en demandât la permission. Aussitôt Marie dépêcha vers son pere Dom Gonçalez Vasquez de Moura, Chef de son Conseil, pour l'informer de ce que le Roi son époux éxigeoit. Moura revint bientôt après avec une Lettre, par laquelle le Roi de Portugal prioit celui de Castille, de laisser partir la Princesse Constance, l'assurant qu'en reconnoissance, il engageroit Lara

& ses partisans de se livrer à discretion. La Reine la rendit à son époux, qui dit ne l'avoir pas sollicitée, & protesta de nouveau qu'il ne poseroit les armes qu'il ne se fût vengé de Lara. A l'égard de Constance, il la retint toujours & poussant plus loin sa mauvaise volonté, il eut pour la Reine des manieres si peu conformes à son rang, que cette Princesse fut contrainte de quitter la Cour & de se retirer à Burgos. Ses vertus lui avoient gagné le cœur des peuples & l'estime des Grands. Tous la plaignirent de même que Lara, qu'ils résolurent de sauver à quelque prix que ce fût.

Malgré les procédés violents du Roi de Castille, celui de Portugal suspendit encore quelque tems, l'armement qu'il préparoit contre son ennemi, pour voir s'il ne répareroit point les torts qu'il avoit avec lui. Voïant qu'il persistoit toujours dans ses mauvaises intentions, il lui envoïa un Herault d'Armes pour lui faire un défi en son nom; fondé sur ce qu'il maltraitoit la Reine sa fille, qu'il vouloit la répudier, pour épouser Leonor sa maîtresse, & faire passer la couronne aux enfans qu'il avoit eûs de cette concubine; & enfin sur ce qu'il retenoit injustement Constance,& l'empêchoit de passer en Portugal. Tandis que son Herault portoit ce cartel, il fit construire plusieurs vaisseaux de différente grandeur, fortifier les places frontieres, & lever les troupes nécessaires pour une irruption dans la Castille. Lorsque tous les préparatifs furent achevés, il se mit à la tête de ses troupes, & attaqua les Etats de son ennemi. Il investit Badajos, pilla, ravagea & brûla les lieux circonvoisins, laissa quelques troupes devant cette Place, puis entra dans l'Andalousie, pénétra jusqu'auprès de Seville, ensuite revint sur ses pas pour continuer le siege de Badajos, tandis que Dom Pedre son frere ravageoit de son côté la Galice, malgré l'Archevêque de Compostelle, & quelques Seigneurs qui s'étoient mis à la tête des Milices du païs, pour repousser les Portugais.

Cependant on se hâtoit en Castille de former un corps d'armée pour aller faire lever le siege de Badajos. Dom Pierre Alfonse, Gouverneur de Villa-Vitiosa, avoit amené au Roi de Portugal un nouveau secours. Malgré ce renfort, le siege traînant en longueur, il le leva & revint en Portugal, où la Reine Elisabeth mourut alors d'une fievre à l'âge de 65 ans. On l'inhuma dans le Monastere de Sainte Claire de Conimbre.

Alfonse se préparoit de nouveau pour rentrer en campagne; mais pendant cet intervale la Reine son épouse passa, sans sa permission, à Badajos, où elle eut une entrevuë avec le Roi de Castille son gendre, à qui elle dit qu'elle hazardoit l'honneur de son époux,pour les intérêts de sa Nation & de sa fille: qu'elle venoit pour l'exhorter à terminer une guerre funeste à l'un & à l'autre Roïaume: que c'étoit à lui à leur procurer la paix, puisqu'il l'avoit injustement violée: qu'il le devoit d'autant plus,que son époux, pere de la Reine de Castille, étoit frere de sa mere, & elle qui lui parloit, mere aussi de la Reine Marie & sœur de son pere: qu'il leur étoit doublement lié par le sang: qu'il songeât qu'il alloit faire la guerre à ses plus proches parens, au mépris des Alliances les plus respectables, & des Traités les plus solemnels. Le Roi de Castille l'écouta avec respect & avec attention, mais il la laissa partir sans lui rien promettre; au contraire, dès

qu'elle eut quitté Badajos, il ordonna qu'on levât des troupes, avec lesquelles il passa dans le Portugal, & fit le dégât autour d'Elvas, brûla ses fauxbourgs, & rentra dans Seville chargé de butin.

Les Portugais profitant de sa retraite, pillerent à leur tour le Territoire de plusieurs Villes Castillanes, & y mirent tout à feu & à sang. Pour s'en venger, les Castillans entrerent dans la Province d'entre Douro & Minho, & y firent de grands ravages. L'Archevêque de Brague, l'Evêque de Porto, Dom Estevan Gonçalez, Grand-Maître de l'Ordre de CHRIST, rencontrerent un Corps de treize cens hommes, commandé par Fernand Rui de Castro; ils les attaquerent, en tuerent trois cens avec leur Commandant, mirent le reste en fuite, & enleverent leur butin.

Ce ne fut pas dans cette occasion seulement, que les deux partis donnerent des preuves de la haine qui les animoit; ils se battoient avec la même fureur sur mer. La flote Portugaise étoit composée de vingt galeres & de quelques vaisseaux, sur lesquels on comptoit deux mille soldats, dont on avoit donné le commandement à Dom Gonçalés Camello, qui aïant fait une descente du côté de l'Andalousie, ravagea les côtes de cette Province. Peu de jours après il fit une seconde descente du côté de Gibralaon. Dom Nunes Porto Carrero, qui commandoit de ce côté-là, accourut promptement pour repousser les Portugais. On se battit avec opiniâtreté. Vingt Portugais & quatre-vingt Castillans y perdirent la vie, du nombre desquels fut Porto Carrero, dont le corps tomba en la puissance des ennemis, qui le rendirent pour le Général Camello, qui avoit été fait prisonnier.

Pour empêcher que les Portugais ne tentassent une troisiéme descente, le Roi de Castille fit armer une flote de quarante vaisseaux, sur lesquels il mit cinq mille quatre cens hommes, sous les ordres de l'Admirante Geofroi Tenorio, qui mit à la voile, & alla chercher la flote Portugaise. Il ne tarda pas à la rencontrer, mais comme ils étoient sur le point d'en venir aux mains, une tempête survint qui les sépara, & les contraignit à gagner la terre pour radouber les vaisseaux, que la mer avoit endommagés.

Presque en même tems le Roi de Portugal avoit fait partir une seconde flote, sous les ordres de Manuel Pecano, Genois d'une illustre naissance, dont il avoit fait son Admirante, pour aller ravager les côtes de la Galice. Pecano désola tout le païs, après quoi il revint à Lisbonne chargé de butin. Aussi-tôt il reçut ordre de repartir avec Charle son fils, pour aller défendre les côtes de l'Algarve, que l'Admirante de Castille infestoit depuis qu'il avoit radoubé & augmenté sa flote. Les deux Admirantes se rencontrerent vis-à-vis le Cap S. Vincent. Geofroi donna le signal pour le combat; les deux flotes s'approcherent l'une de l'autre, & on combatit avec fureur. La gloire animoit également les deux Chefs; les soldats Portugais, quoiqu'inférieurs en nombre, soûtenoient avec une intrépidité qui effraïoit leurs ennemis, les attaques vives & redoublées de Geofroi, qui eut lieu de se repentir plus d'une fois de les avoir attaqués. Cependant aïant rassemblé toutes ses galeres, il revint avec plus de furie que jamais à la charge, envelopa la Capitane, s'en rendit le maître, & abbattit le pavillon Roïal; ce qui jetta le désordre & la confusion parmi les Portu-

gais, & donna la victoire à Geofroi, qui fit Pecano prisonnier avec Charle son fils.

Cette victoire, qui dans le fond n'étoit considérable que par la prise du Général, fut cependant regardée par les Castillans, avec des yeux bien différens. Peu accoutumés à vaincre les Portugais, ils firent sonner bien haut l'avantage, qu'ils venoient de remporter sur eux. Le Roi en ressentit une joïe si vive, qu'il dût à cette victoire le rétablissement de sa santé; il fut au devant de l'Admirante, qu'il fit entrer en triomphe dans Seville, & il lui marqua tant de reconnoissance pour le service qu'il venoit de lui rendre, que l'on vit alors, combien ceux que Geofroi avoit vaincus, lui paroissoient redoutables. Peu de jours après, Fernand Arroez remporta aussi quelque petit avantage, ce qui acheva de combler le Castillan de la joïe la plus vive.

Le Roi de Portugal, bien loin d'être abbattu de ces pertes, sembla en avoir acquis de nouvelles forces. Il se jetta avec ses troupes sur les terres du Castillan, & répandit de tous côtés l'épouvante & la terreur. Comme cette guerre ne pouvoit être que funeste à l'une & à l'autre Nation, & avantageuse aux Maures, qui menaçoient déja d'envahir toute l'Espagne, l'Archevêque de Reims Ambassadeur de France à la Cour de Castille, & Bernard de Rodez, homme savant & vertueux, Nonce de Benoît XII. successeur de Jean XXII. firent tous leurs efforts par ordre de leurs Maîtres, pour réconcilier les deux Couronnes. Leurs démarches furent inutiles. Le Castillan enorgueilli par le dernier succès de ses armes, rejetta avec hauteur toutes les propositions de paix qu'on lui fit. Il s'imagina que le Portugais le craignoit, & qu'il ne falloit pas laisser échapper une si belle occasion d'abbattre sa puissance, & reprendre sur lui, ce que ses prédécesseurs avoient conquis dans la Castille. Affermi dans ce sentiment, par ceux de ses Courtisans, dont les intérêts demandoient que la guerre continuât, il se mit à la tête de ses troupes, entra dans le Portugal, passa dans le Roïaume d'Algarve, & réduisit en cendres tout ce qu'il trouva sur son passage.

Le Roi de Portugal lassé enfin de tant d'hostilités, n'écouta plus les larmes ni les prieres de sa fille, qui avoit été contrainte de se réfugier auprès de lui, pour se garentir des mauvais traitemens de son époux. Il résolut de venger l'affront qu'on lui faisoit, & de repousser loin de ses Etats un ennemi cruel, qui abusoit de sa patience. Dans ce dessein il assembla ses troupes, se jetta dans la Galice, y ravagea les campagnes, brûla plusieurs Bourgs & Villages, assiegea & prit Salvaterre, poussa jusqu'à Orense, & laissa par tout de tristes marques de son ressentiment.

A la vûë d'une guerre si cruelle, le Pape & le Roi de France tenterent une seconde fois de réconcilier les deux Rois. Leurs Ministres alloient & venoient sans cesse d'une Cour à l'autre. Ils ne cessoient de leur représenter les avantages qu'ils trouveroient dans cette paix; & les malheurs certains, où ils se précipitoient par leurs divisions. Ils leur remontrerent que les Maures faisoient de grands préparatifs; que tous ceux de l'Afrique se réünissoient pour passer en Espagne, avec leurs femmes, leurs enfans, & leurs biens, dans le dessein de s'y établir. Rien ne pût les émouvoir; leur haine étoit trop vive, & les motifs en

étoient trop pressans. Le Portugais croïoit, qu'il devoit nécessairement venger l'honneur de sa fille outragée; & le Castillan ne pouvoit perdre de vûë les intérêts de son amour: ces deux objets éteignoient en eux tout autre sentiment. L'intérêt des peuples n'y entroit pour rien, ou du moins pour peu de chose. Telle est la triste condition des sujets, de servir presque toujours de joüet aux passions des Princes.

Le Roi de Portugal qui avoit sujet d'être plus irrité que le Castillan, écoutoit cependant plus favorablement les propositions de paix, que son ennemi. Celui-ci faisoit naître chaque jour de nouveaux obstacles à l'accomodement. Il craignoit qu'on n'exigeât de lui l'éloignement de sa maîtresse. Cette femme aussi ambitieuse, & aussi hardie, qu'elle étoit belle & galante, connoissant tout l'empire qu'elle avoit sur son cœur, détruisoit en un moment tout ce que les Ministres du Pape & du Roi de France, & les siens même, s'efforçoient de lui persuader pour le bien de ses peuples, pour son honneur, & sa propre tranquillité. Ainsi tout ce qu'on pût obtenir de lui, ce fut une treve qui commença le premier de l'année mil trois cens trente-huit.

Pendant cet intervale, on travailla à la paix générale. On nomma de part & d'autre des Plénipotentiaires. Gonçalés Pereira, Archevêque de Brague, & le Comte de Barcelos, furent envoïés en Castille pour cet effet; mais Barcelos étant tombé malade, Pereira se rendit seul à Alcala, où il trouva les Ministres du Roi de Castille, avec l'Archevêque de Rheims, & Bernard de Rodez; le premier étoit Ambassadeur du Roi de France, le second Nonce du Pape. Les prétentions du Castillan furent si déraisonnables, que le Ministre Portugais dédaignant d'y répondre, sans perdre le tems en des discussions inutiles, reprit le chemin de Lisbonne, où il rendit compte à son maître de ce qui s'étoit passé à Alcala.

Alors le Roi de Portugal ne garda plus aucun ménagement. Il renouvella avec le nouveau Roi d'Arragon, la Ligue qu'il avoit faite avec son prédécesseur, & convint avec lui d'attaquer la Castille de tous côtés. On alloit de part & d'autre se mettre en campagne, sans le Nonce, qui profitant du désordre où étoit la Cour de Castille, à cause d'une bataille navale que l'Admirante Geofroi Tenorio venoit de perdre, avec la vie, contre les Maures, l'empêcha. Mahomet Roi de Grenade, de la race des Alhamares, se sentant pressé par les armes des Chrétiens, passa en Afrique, pour implorer le secours d'Albohacen, Roi de Maroc, de la race des Merins, ou Benimerin. Ce Prince envoïa quelques troupes en Espagne, sous la conduite de son fils Aboumelie, qui traversa le détroit de Gibraltar vers la fin de l'an 1332. Après avoir fait plusieurs conquêtes sur les Chrétiens pendant l'espace de sept ans, il fut enfin tué sur la fin de l'année 1338. Les Maures, mal- 1338.
gré la mort de ce Prince, continuerent la guerre avec la même ardeur. La derniere victoire qu'ils venoient de remporter causa tant de troubles à la Cour de Castille, que les Peuples se plaignirent, les grands murmurerent contre le Roi, qui étoit la cause de tous ces malheurs, par son opiniâtreté à vouloir soûtenir plusieurs grandes guerres à la fois. Le Nonce donc profitant, comme nous l'avons dit, de ces circonstances,

parla avec tant de force, que le Roi consentit qu'on travaillât serieusement à la paix.

Il écrivit donc au Roi de Portugal, pour le prier d'envoïer des Ambassadeurs en Castille, lui promettant de le satisfaire en tous points. Aussitôt Alfonse fit partir avec ses instructions Vasqués de Moura, Conseiller du Conseil du Roi, Gonçalez Vasqués, Trésorier de Viseo, & Gonçalez Estevez Tavarento, trois personnages d'un mérite distingué. De son côté, le Roi de Castille nomma pour ses Plenipotentiaires Martin Ferdinand Portocarrero, Camerier Major, & Ferdinand Sanchez de Valladolid, Chancelier de la Chambre de la Pureté. Ils ne furent pas longtems sans conclure la paix, dont les principaux articles portoient : qu'on oublieroit de part & d'autre, tout ce qui s'étoit passé entre le Portugal & la Castille ; qu'on se rendroit les prisonniers ; qu'on se restitueroit les Places qu'on s'étoit prises ; que la Princesse Constance seroit remise entre les mains du Roi de Portugal, & que l'Infante Blanche retourneroit en Castille, en lui restituant sa dot, & tout ce qu'elle avoit acquis depuis son séjour en Portugal ; que Leonor Nuñez de Gusman seroit éxilée de la Cour de Castille, où la Reine Marie seroit rapellée ; que l'un des deux Rois ne pourroit traiter avec les Maures, sans la participation de l'autre ; & qu'enfin le Roi d'Arragon seroit compris dans le traité de paix, qu'on publia dès qu'elle fut signée de part & d'autre.

Ce Traité fut exécuté de point en point. Constance partit pour le Portugal : son pere Manuel l'accompagna & assista à la cérémonie du mariage, qui fut célebré à Evora, avec toute la pompe & la magnificence imaginable. Constance apporta pour sa dot à l'Infant Dom Pedre les trente mille ducats dont nous avons déja parlé. Les Peuples charmez de leur nouvelle Princesse, donnerent à l'envi des marques de leur joie, qui augmenta considérablement, par la grossesse de Constance, qui accoucha d'un Prince qu'Inès de Castro tint sur les fonds baptismaux, & qu'on nomma Ferdinand.

Tandis que les plaisirs regnoient dans la Cour de Portugal, & que tout y prosperoit, la Castille étoit cruellement agitée. Les Maures fondoient de toutes parts sur ce malheureux Roïaume, dont le Roi brûloit toûjours d'un amour aussi scandaleux, que ruineux à son état & à sa santé. Ne pouvant résister à l'ardeur qui le consumoit de plus en plus pour Leonor, & l'absence loin d'en diminuer la vivacité, ne servant qu'à l'augmenter, il résolut de la rapeller, quoiqu'il en pût arriver, & de vivre avec elle comme il faisoit, avant le Traité, dont nous venons de parler. A la verité il eut pour la Reine son épouse tous les égards imaginables, & cette Princesse se comporta avec tant de modération & de sagesse, qu'elle mérita l'estime de ceux même que l'interêt & d'autres motifs attachoient à sa rivale. 1340.

Cependant les Maures faisoient des progrès considerables, & poussoient vivement leurs conquêtes. Le Roi de Castille avoit besoin du secours de ses voisins, & n'osoit en demander au Roi de Portugal, à cause de tous les mauvais procedez qu'il avoit eûs avec lui. Il chargea de cette commission la Reine son épouse qui alla trouver le Roi son

pere. Dom Alfonse la reçût avec beaucoup de tendresse ; mais voïant qu'elle ne lui demandoit du secours qu'en son nom, il lui répondit que les Dames n'avoient besoin ni d'armées ni de machines de guerre ; que si son mari en avoit besoin, il pouvoit s'expliquer, & qu'on lui répondroit. En effet il lui envoïa trois cens chevaux.

Mais ce secours ne suffisoit pas. La puissance des Maures devenoit de jour en jour plus formidable. Albohacen, pere d'Aboumelie, résolut d'envahir toute l'Espagne pour venger la mort de son fils. Il envoïa par toute l'Afrique des hommes estimez, les plus dévots & les plus zelez entre les Musulmans, pour exciter les Peuples à prendre les armes pour la défense & l'accroissement de la Religion de leurs Ancêtres. C'étoit à peu près comme chez les Chrétiens, prêcher la Croisade. Ainsi Albohacen assembla soixante & dix mille chevaux, & quatre cent mille hommes d'Infanterie, & composa une flote de douze cens cinquante vaisseaux, & soixante & dix galeres.

Ce terrible appareil de guerre fit trembler le Roi de Castille. Il fit partir son épouse pour aller encore demander du secours au Roi de Portugal son pere, qui passoit tous les hyvers à Evora. Alfonse ne reçut pas moins favorablement la Reine sa fille, qu'il l'avoit reçûë la premiere fois, qu'elle étoit venüe le voir. Elle lui expliqua le motif qui l'amenoit. Alfonse l'embrassa, & lui accorda non-seulement ce qu'elle demandoit, mais il lui promit encore de se mettre lui-même à la tête de ses troupes, & de joindre au commencement de la campagne le Roi de Castille. Cette nouvelle lui fit tant de plaisir, qu'il se rendit à Juremena, sur la Guadiana, où il eut une entrevûë avec le Roi de Portugal, dans laquelle ils prirent les mesures nécessaires sur l'état des affaires presentes. Ces deux Rois sacrifiant leurs anciennes querelles, ne songerent qu'aux moïens de s'opposer aux Infideles, leurs ennemis communs ; & ils engagerent dans leur ligue le Roi d'Arragon.

Le Roi de Castille envoïa aussi au Pape deux Chevaliers pour lui demander du secours. Le Pape, de l'avis des Cardinaux, lui accorda une Croisade, tant contre Albohacen que contre le Roi de Grenade. Cette Croisade fut accordée pour trois ans, avec une levée de décimes sur les biens Ecclésiastiques, à condition que dans les terres des Maures qu'on viendroit à conquerir, on bâtiroit des Eglises Cathedrales selon qu'il l'ordonneroit, eû égard à la qualité & à la commodité des lieux, avec un Clergé convenable : que les Collegiales, & les autres moindres Eglises pourroient être fondées par l'ordre des Prélats ; qu'on empêcheroit les Maures d'aller en pelerinage à la Mecque, & qu'on feroit païer dans tous les lieux conquis sur les Maures, les dixmes & les prémices pour la subsistance des Ecclésiastiques.

Cependant Albohacen étoit occupé à faire passer en Espagne son armée, qui se rassembla près d'Algezire joignant le détroit. Ce fut la faute de Gilbert Amiral d'Arragon, qui commandoit toute l'armée navale des Chrétiens. Pecano Admirante de Portugal s'y distingua avec la flote Portugaise. Gilbert ne pouvant souffrir les reproches qu'on lui faisoit, d'avoir laissé passer les Infideles, les attaqua imprudemment, ensorte que sa flote fut défaite

& lui-même tué. Le Pape écrivit sur ce sujet une Lettre au Roi de Castille, où après l'avoir consolé & exhorté à prendre confiance en Dieu, il lui représenta, combien il importoit à un Prince allant à la guerre d'avoir la paix chez lui, c'est-à-dire, dans sa conscience. Ainsi qu'il devoit voir s'il ne sentoit pas quelque repentir, d'avoir été si long-tems attaché à une concubine, qu'il devoit éloigner d'auprès de lui; & d'avoir fait mourir, au mépris des Censures Ecclésiastiques, Gonsalve Martinés Grand-Maître de l'Ordre d'Alcantara, accusé injustement de trahison.

Sur ces entrefaites, le Roi de Portugal arriva à Seville avec ses troupes. Sa présence dissipa la crainte & la tristesse qui y regnoient. Le Clergé pour lui faire honneur fut au devant de lui, & fit chanter dans l'Eglise principale de Seville cet Hymne: *Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Les deux Rois tinrent un Conseil où assisterent tous les Grands du Roïaume. On y délibéra si l'on devoit attaquer les Maures, ou se mettre seulement sur la défensive. La plûpart furent d'avis qu'il falloit éviter le combat, pour ne pas risquer tout en un jour; ils étoient même d'avis de leur abandonner Tarifa qu'ils assiegeoient, si cela pouvoit les appaiser & les renvoïer en Afrique. Alors le Roi de Portugal se leva & dit: qu'il ne consentiroit jamais qu'on abandonnât la moindre place aux Infideles; qu'il n'étoit point sorti avec ses troupes de son Roïaûme, pour demeurer oisif, mais pour combattre, & pour préserver les Chrétiens des fers, dont les Infideles les menaçoient. Ce discours prononcé avec une noble confiance, réveilla le courage des Castillans consternés, qui tous se rangerent de l'avis du Roi de Portugal.

Le dessein étant pris de combattre, les deux Rois Chrétiens passerent leur armée en revûë, & ensuite marcherent du côté de Tarifa, résolus, quoiqu'ils eussent quatre fois moins de monde que les Maures, de faire lever le siege. Les Maures ne les attendirent point, informés par leurs espions du dessein des Chrétiens, ils abandonnerent leurs retranchemens, brûlerent les machines, qu'ils avoient construites pour prendre la Ville, & s'avancerent vers des lieux difficiles, par où l'armée Chrétiennne devoit passer. Là ils se camperent avantageusement, se saisirent des hauteurs, & attendirent qu'on vînt les attaquer.

Les deux Rois Chrétiens arriverent sur les bords de la Gaudelete. Là ils se reposerent quelques jours pour attendre de nouvelles troupes qui venoient de Portugal. Dès qu'elles furent arrivées, ils s'avancerent le 27 d'Octobre, jusqu'à une montagne appellée la Montagne du Corbeau, d'où ils commencerent à découvrir les premiers corps des ennemis, qui occupoient un vaste terrain. A cette vûë le soldat se sentit transporté d'une nouvelle ardeur; la multitude des ennemis, loin de l'épouvanter, l'anima par l'espérance qu'il eut d'en sacrifier un plus grand nombre à la Religion & à la haine qu'il leur portoit. Les Maures ne paroissoient pas moins animés. Les plaines & les vallons d'alentour retentissoient de leurs cris, & du son de leurs instrumens guerriers. Ils attendoient avec impatience l'heure du combat, ne doutant point qu'ils ne remportassent la victoire. Ils regardoient un moment de retardement, comme un tems dérobé à la gloire. Cet orgüeil insensé fut bientôt con-

fondu. Les Chrétiens passerent la nuit à *Penna del Cierro*, d'où ils envoïerent un détachement de mille chevaux à Tarifa, avec ordre de faire une sortie avec la garnison, & de venir prendre les Maures en flanc, lorsque la bataille seroit engagée.

Le 28 à la pointe du jour, les deux Rois, après avoir entendu la Messe & avoir communié, rangerent leur armée en bataille, & sortirent du camp pour attaquer les Infideles. Dom Juan Manuel armé superbement, Dom Juan de Lara, le Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque, & Dom Gonçalés d'Aguilar conduisoient l'avant-garde. Dom Perez Nuñez commandoit le corps de reserve, & les deux Rois se placerent au centre de la bataille, où étoient les meilleures troupes, & toute la Noblesse. Hugues, Chevalier de réputation, & François de Nation, portoit l'étendart de la Croisade, que le Pape avoit envoïé au Roi de Castille, auprès duquel étoit Dom Gilles d'Albornoz Archevêque de Tolede, avec quelques Prélats, & les principaux Seigneurs de la Cour. Le Roi de Portugal avoit auprès de sa personne Dom Gonçalés Pereira Archevêque de Brague, son fils Gonçalés Pereira Prieur de Crato, Gilles Ferdinand de Carvaillo, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque en Portugal, Estevan Gonçalés Leitam, Rui Gonçalés de Castel Blanco, Lopez Ferdinand Pacheco, Gonçalés de Souza, Gonçalés Correa, petit-fils de l'illustre Payo Correa, & plusieurs autres, comme Alfonse Giralde, qui depuis célebra & décrivit cette bataille dans un Poëme; Etienne de Naples, fils de l'Infant Dom Juan Prince de Morée, & petit-fils de Charles II. Roi de Naples; Dom Pierre Prince de Castille, Dom Juan Alfonse d'Albuquerque, Dom Juan Nuñez de Prado, Commandeur de Calatrava & d'Alcantara, Dom Diego de Haro, Dom Gonçalés Rodrigués Giron, Gonçalés Nuñez de Aya, avec les Chefs des Conseils de Salamanque, de Ciudad Rodrigo, de Badajos, & autres Villes voisines. On convint que le Roi de Castille attaqueroit celui de Maroc, & celui de Portugal, le Roi de Grenade.

L'armée étant ainsi disposée, le Roi de Castille parcourut les premiers rangs pour encourager ses soldats; il leur représenta « que la haine, & le » desir d'envahir leurs terres, étoient » les seuls motifs qui eussent porté » les Maures à prendre les armes con» tr'eux; que de leur valeur dé» pendoit leur liberté, leurs biens, » leurs vies, & leur Religion. Que » ceux qu'ils alloient combattre, n'é» toient qu'une foule d'hommes, de » femmes & d'enfans sans experien» ce; qu'à la verité il n'y avoit » point de gloire à les vaincre, » mais qu'ils seroient couverts d'u» ne honte ineffaçable, s'ils étoient » vaincus. » Il eut à peine achevé ces mots que l'armée s'ébranla, & marcha vers une petite riviere nommée *la Salado*, d'où cette bataille prit le nom. Alfonse ordonna à ses troupes de la traverser, pour faire voir aux Maures combien peu ils les redoutoient. Albohacen aïant penetré le dessein des Chrétiens, harangua aussi en peu de mots ses soldats. Il leur rappelle leurs anciennes victoires, & tâche de leur inspirer un grand mépris pour ceux qui venoient les attaquer: il s'avança ensuite sur les bords de la riviere, pour s'opposer à leur passage.

Il fut arrivé trop tard si Manuel & Lara qui étoient à la tête de l'avant-garde

vant-garde, n'eussent fait faire mal-à-propos alte à leurs escadrons. Cette manœuvre inconsiderée, fit soupçonner leur fidelité. Les Maures n'en retirerent pas néanmoins un grand profit; car Dom Gonçalez de Lasso, & son frere Garcie, firent construire à la hâte un pont de bateaux, dont les materiaux étoient tout prêts, sur lequel ils firent passer quelques Compagnies de Cavalerie, qui écarterent les Infideles, & faciliterent le passage au reste de l'armée Chrétienne.

Alors on attaqua de toutes parts les Maures, qui suppléoient par leur nombre au courage qui leur manquoit. Les Chrétiens que leur résistance enflâmoit de plus en plus, en font un carnage horrible. Les morts & les mourans sont également foulez aux pieds des chevaux. Aux cris, aux gémissemens des blessez, succede un silence farouche que le seul bruit des armes interrompt. La crainte & l'esperance se peint tour à tour sur les visages des Chrétiens & des Maures. La plaine n'offre que des monceaux de cadavres, percez de coups, plongez dans le sang, & couverts de poussiere.

Les choses étoient dans cet état, lorsqu'un gros détachement gagne des routes inconnües aux Maures, se jette dans leur camp, surprend & massacre la garde, vient ensuite prendre les Infideles en queue. Etonnez de cette attaque imprévûë, ils s'ébranlent, se croïent trahis & reculent; le désordre & la confusion se mettent dans leurs rangs; ils n'écoutent plus le commandement de leurs Capitaines; les Chrétiens en profitent, les pressent, les enfoncent, & les mettent en fuite. Alors ce n'est plus qu'une boucherie. Deux cens mille Maures périssent dans cette action; tandis que les Chrétiens, chose incroïable, mais attestée par tous les Historiens de ce tems-là, y perdent à peine trente hommes.

Albohacen & le Roi de Grenade aïant échappé à la fureur du vainqueur, se réfugierent à Algezire. On dit qu'Albohacen voïant massacrer ses troupes, se prosterna à terre avec l'Alcoran à la main, & que tournant les yeux vers le ciel, tantôt il imploroit sa protection, & celle de son Prophete, & tantôt il leur reprochoit qu'ils l'abandonnoient, tandis qu'il sacrifioit biens, Sujets, Parens, Amis, & tout ce qu'il avoit de plus cher au monde pour leur cause commune. Arrivé qu'il fut à Algezire, rien ne pouvoit égaler la consternation dans laquelle il étoit plongé. Il voïoit en un seul jour perir toutes ses espérances, ses troupes taillées en pieces, ses richesses qui étoient immenses perdues, Fatima, la plus chere de ses femmes, déchirée, & mise en pieces par le soldat furieux, son fils Albohamar fait prisonnier, deux autres de ses enfans tuez à ses côtez, & toutes ses conquêtes sur la Castille, & dans le Roïaume des Algarves, le fruit de plusieurs années, enlevées dans un moment. Il repassa la mer, outré de douleur, & se retira dans ses Etats, où il traîna une vie triste & agitée, par la crainte que sa défaite ne fut le motif de quelque rebellion. Le Roi de Grenade gagna aussi la capitale de ses Etats, où il ne fut pas plus tranquile qu'Albohacen dans son Roïaume.

Les choses se passoient bien autrement dans le camp des Chrétiens. L'abondance & tous les plaisirs qui l'accompagnent, sembloient s'y être rassemblés pour delasser le soldat fati-

gué, auquel on avoit promis le pillage de celui des ennemis. Le butin fut si considerable, que l'or, l'argent, les pierreries devinrent très-communes en Espagne. Les deux Rois après avoir rappellé sous le drapeau le soldat dispersé, & avoir rendu graces à Dieu d'une victoire aussi signalée, partirent pour Tarifa, dont ils rétablirent les fortifications, ils y firent entrer une forte garnison; puis ils partirent pour Seville, où ils entrerent en triomphe, traînant après eux une multitude infinie de captifs Maures. Les peuples, hommes, femmes, enfans, Ecclésiastiques, accoururent au devant d'eux, publiant leurs loüanges, & s'empressant à l'envie à marquer leur joïe par des feux & des illuminations.

Le Roi de Portugal ne prit pour sa part de tout le butin qu'on avoit fait, que l'étendart Roïal, & la trompette du Roi de Maroc, avec quelques harnois & quelques cimeteres travaillés artistement, & enrichis de pierres précieuses. Le Roi de Castille l'obligea de prendre encore quelques esclaves, parmi lesquels étoit le fils de Julmenda frere d'Albohacen. Il les fit conduire en Portugal, où ses peuples ne témoignerent pas moins de joïe que les Castillans, sur l'heureux succès de ses armes.

On envoïa des Ambassadeurs à Benoît XII. qui occupoit le Saint Siege, pour lui faire part de la victoire qu'on venoit de remporter sur les Maures; & pour lui faire present de cent chevaux enharnachés superbement, avec des boucliers & des cimeteres attachés aux arçons des scelles. On y joignit quatre-vingt drapeaux, & l'étendart Roïal des Infideles. Le Pape, qui pour lors étoit à Avignon, envoïa au devant des Ambassadeurs plusieurs Cardinaux pour les recevoir. Lui-même chanta solemnellement une Messe, pour remercier Dieu d'une victoire si complete. Ensuite il précha devant toute sa Cour, & fit l'éloge des Rois de Castille & de Portugal.

Les Castillans profitant de la consternation des Maures, les battirent encore en plusieurs rencontres, & leur enleverent Algezire. L'Amiral Boca Negra, Genois de Nation, leur prit vingt-deux galeres, & leur en coula trente-six à fond. Les Portugais se signalerent dans toutes ces occasions, & furent d'un grand secours aux Castillans. 1341.

Tant de prosperités répandirent dans la Castille & le Portugal une joïe universelle: mais elle fut alterée dans ce dernier Roïaume, par un tremblement de terre, qui causa des ravages affreux. Les maisons furent ébranlées, & une partie fut renversée; la voute de l'Eglise Cathédrale fut abbatuë, un nombre infini d'hommes, de femmes, & d'enfans furent écrasés sous les débris des maisons, parmi lesquels se trouva l'Amiral Pecano. Le peuple ignorant & superstitieux, regarda comme un présage funeste cet événement; & ce qui acheva de le confirmer dans cette opinion, fut la mort de la Princesse Constance, fille de Dom Jean Manuel, & épouse de Dom Pedre Infant de Portugal, qui arriva à quelque tems de-là. Il ne manqua point de l'attribuer à ce tremblement de terre. Elle aimoit éperdument l'Infant son époux, qui au lieu de répondre à tant d'amour, brûloit d'une passion violente pour Inés de Castro, fille d'honneur de la Princesse, & dont la beauté faisoit grand bruit à la Cour. Quelque soin que prissent ces jeunes amans pour cacher leur intrigue, ils n'en purent dérober la connoissance à la tendre Constance. 1344.

Elle étoit trop intéressée aux actions de son époux, pour ne pas les épier, & elle n'y reüssit que trop, puisqu'elle découvrit ce qu'on lui cachoit avec tant de soin. Cette découverte lui causa un chagrin si violent, que cedant à la profonde tristesse, qui s'empara de son esprit, elle mourut dans
1345. la fleur de sa jeunesse, peu sensible à la perte d'une vie, dont la plus grande partie s'étoit écoulée dans la tristesse & la douleur.

L'Infant Dom Pedre s'en consola dans les bras d'Inés. Les caresses séduisantes de cette fille, l'esprit qu'elle sçavoit répandre dans sa conversation, la douceur de son caractere, les regrets qu'elle eut, ou qu'elle feignit ressentir de la mort de la malheureuse Constance, surprirent le cœur de l'Infant à un tel point, que ne ménageant plus rien, il fit éclater à la vûë de toute la Cour l'excès de sa passion. Elle parut d'autant plus criminelle, qu'il avoit contracté une alliance spirituelle avec Inés : mais méprisant ce murmure, qu'il traitoit de superstition, il lui donna plus que jamais des marques de la tendresse la plus vive. Il étoit sans cesse avec elle, il ne pouvoit s'en séparer un moment, il inventoit chaque jour quelque nouvelle fête pour lui plaire, & il avoit un si grand respect pour elle, qu'on étoit sûr d'encourir sa disgrace, si on ne l'imitoit. Enfin il porta sa tendresse si loin, qu'on disoit hautement qu'il l'avoit épousée. Ce bruit causa un violent chagrin au Roi son pere, mais il ne pût s'éclaircir alors de la vérité de ce fait, à cause des troupes qu'il levoit, pour les envoier en Castille, & de l'arrivée des Ambassadeurs du Roi d'Arragon, qui venoient demander en mariage
1347. Leonor sa fille, pour Dom Pedre leur Maître.

Leonor joignoit à un esprit solide une grande beauté. Le Roi son pere accepta ce mariage à condition qu'ils prendroient la Princesse sans dot. Il dit que telle étoit la maniere de la Maison Roïale de Portugal, de recevoir & de donner les Princesses : qu'Isabelle Reine d'Arragon n'avoit rien eu, & que si Marie Reine de Castille & sœur de Leonor avoit eu quelque chose, c'étoit sans conséquence. Les Ambassadeurs répondirent froidement, que la mode de prendre les femmes sans dot étoit passée ; qu'ainsi ils ne pouvoient rien conclure qu'il n'en promît une à Leonor, ce que le Roi promit enfin. Le Roi de Castille vit cette alliance avec chagrin, & voulut persuader au Roi de Portugal de la rompre : mais Dom Manuel toujours son ennemi secret, détourna le coup qu'il vouloit porter au Roi d'Arragon, en persuadant au Portugais de conclure cette alliance, qui ne pouvoit être qu'avantageuse aux deux Couronnes. Le desir d'obliger l'Arragonnois, ne fut pas le motif qui fit agir ainsi Dom Manuel. Cet homme fertile en intrigues, avoit ses vûës particulieres ; il vouloit par ce service engager le Roi d'Arragon à consentir au mariage de son fils Ferdinand, avec la Princesse Jeanne fille de Dom Raimond Berenger sa cousine germaine, & par cette alliance s'assurer d'une retraite en Arragon, en cas de besoin.

Dès que les articles du mariage de la Princesse de Portugal furent arretés, & que les Etats du Roïaume d'Arragon assemblés à Sarragosse furent séparés, son époux futur se rendit à Barcelonne, où la Princesse fut conduite. Les nôces s'y firent sans éclat, à cause que la Cour d'Arragon étoit en deüil, pour le Prince Dom Jaime, Prince aimable, mais qui vecut trop peu pour

le bonheur du peuple, qui l'aimoit beaucoup. C'est ainsi que Mariana rapporte ce fait, que Faria contredit en disant, que les nôces de Leonor & de Dom Pedre IV. Roi d'Arragon, se firent à Valence, avec toute la galanterie, la pompe, & la magnificence imaginable, ajoûtant même, qu'on n'avoit jamais vû en Espagne de fête aussi superbe.

1348. Ce mariage fut suivi d'une peste générale qui désola toute l'Europe. Les uns prétendent qu'elle fut occasionnée par un vent qui souffla, pendant quelque tems du nord de la Scythie au midi. D'autres asûrent (& ce sentiment me paroît plus vraisemblable) qu'elle fut apportée du Levant en Sicile & dans les ports de Toscane, par les Marchands. Bientôt elle gagna l'Allemagne, le Nord, l'Angleterre, la France & l'Espagne; elle fit plus de ravage dans ce dernier Roïaume, que dans tout le reste de l'Europe. Le Portugal surtout en ressentit les effets les plus tristes. La misere y fut extrême, & le nombre des morts si prodigieux, qu'il y eut des Villes entieres qui resterent sans habitans. Le Pape Clement IV. successeur de Benoît XII. pour consoler les fideles dans cette calamité publique, accorda à tous les Prêtres, la faculté d'absoudre de toute sorte de pechés, ceux qui étoient attaqués de ce mal. Plusieurs Prêtres timides abandonnerent leurs troupeaux, & en laisserent le soin à des Religieux, qui plus hardis ou plus charitables, rendirent aux malades des services importans.

C'est le Pape Clement qui avoit donné quelque tems auparavant, la proprieté des Isles nommées alors Fortunées, & à present Canaries (du nom de la principale d'entr'elles) à Loüis de Lacerda, communement Loüis d'Espagne, qui descendoit de Ferdinand, fils aîné d'Alfonse le Sage, & de Blanche fille de Saint Loüis. Ce Seigneur étant allé à Avignon comme Ambassadeur du Roi de France, demanda au Pape les Isles dont nous venons de parler. Le Saint Pere les lui accorda, & le créa Prince des Isles Fortunées en plein Consistoire, à condition de païer tous les ans à l'Eglise Romaine, un cens de quatre cens florins d'or. Cette donation n'eut point d'autre effet, que de faire exercer au Pape un droit chimerique, à la faveur de l'imbecillité & de l'aveuglement des Princes de ce tems-là.

Nous avons dit, que le Roi de Portugal occupé de la levée des troupes, qu'il devoit envoïer en Castille, n'avoit pû s'éclaircir des bruits, qui couroient sur le mariage de son fils avec Inés de Castro. En effet la guerre que les Maures & les Castillans se faisoient, l'occupoit tellement, qu'il n'avoit point le tems de veiller, aux démarches de son fils & de sa maîtresse. Tous ses soins étoient tournés vers Gibraltar, que les Castillans & les Portugais assiegeoient. Le siege fut des plus rudes. La peste se mit dans le camp des Chrétiens, & pour comble de malheur, Alfonse XI. Roi de Castille en fut frapé, & en mourut le 26. de Mars 1350. C'étoit un Prince bon, généreux, & d'une grande valeur. Sans l'amour excessif & dereglé qu'il eut pour Leonor de Gusman, c'eût été un Prince accompli. Cette passion troubla son repos & celui de ses Sujets, qu'il épuisoit, ou pour soûtenir les guerres où son ambitieuse & avare Maîtresse l'engageoit follement, ou pour satisfaire aux plaisirs de cette même Maîtresse, esclave de tous ses desirs. Dom Pedre surnommé le cruel, lui succeda. Ce

monſtre couronné, fit voir à l'Eſpagne étonnée un aſſemblage bizarre des vices les plus honteux. Sa cruauté égala celle des plus grands tyrans, & contraignit pluſieurs Seigneurs Caſtillans, d'abandonner leur Patrie. Jean de Lacerda fut de ce nombre. Après avoir été longtems errant & fugitif, il ſe retira enfin en Portugal. On dit que Marie Coronel ſa femme, ne pouvant ſupporter ſon abſence, preſſée cependant par des deſirs, que ſa vertu ne pouvoit ſurmonter, porta un jour un tiſon ardent, à l'endroit où le feu de ſa paſſion ſe faiſoit ſentir le plus vivement.

Le Comte de Traſtamare ſe réfugia auſſi en Portugal, pour éviter le ſort de ſa mere Leonor de Guſman, que le cruel Dom Pedre avoit fait mourir d'une maniere barbare. Alfonſe touché de la triſte ſituation de ce malheureux Prince, & honteux de la conduite odieuſe de ſon petit-fils, eut avec lui une entrevûe à Ciudad Rodrigo où il obtint la grace du Comte. Alfonſe d'Albuquerque, peu de jours après, fit pardonner à Jean de Lacerda, & le fit revenir en Caſtille, mais bientôt lui-même il fut contraint d'en ſortir. Il avoit trop de vertus pour ne pas s'attirer la haine de Dom Pedre, mais il en ſût prévenir les effets cruels, en paſſant en Portugal, où Alfonſe qui ſe faiſoit un point d'honneur de ſecourir les malheureux, le combla de bienfaits.

1354. Le Roi de Caſtille à qui l'on déroboit autant de victimes qu'il étoit poſſible, entra contre le Roi de Portugal dans une grande colere, lorſqu'il apprit qu'il devenoit Protecteur de ceux qu'il perſecutoit. Il s'en plaignit hautement, par des Ambaſſadeurs qu'il envoïa en Portugal, & qui y arriverent dans le tems qu'on célébroit à Evora, le mariage de la Princeſſe Marie, fille de Conſtance & de Dom Pedre, avec Dom Ferdinand Infant d'Arragon. Les Ambaſſadeurs de Caſtille, aïant obtenu audiance du Roi, lui demanderent au nom de leur Maître, Albuquerque, diſant qu'il étoit indigne de la protection qu'on lui accordoit, étant coupable de concuſſions & autres crimes, qu'il avoit commis durant ſon miniſtere en Caſtille. Albuquerque, avec la permiſſion d'Alfonſe, ſe défendit, rejetta avec hauteur les accuſations qu'on alleguoit contre lui, & donna des raiſons ſi ſolides pour les détruire, que le Roi de Portugal, convaincu de ſon innocence, renvoïa les Ambaſſadeurs ſans ſe rendre à leur demande.

Albuquerque qui étoit capable des plus grands projets, non content de s'être mis à l'abri des fureurs de Dom Pedre, voulut encore ſe vanger de ce Roi perfide, qui ſe nourriſſoit du mépris des Loix les plus ſacrées. Il forma une ligue contre lui, dans laquelle entrerent le Prince Henri & le Prince Frederic. Ils propoſerent à l'Infant de Portugal de ſe déclarer leur Chef, mais Alfonſe à qui on en communiqua le deſſein, n'y voulut jamais conſentir. Cependant le Roi de Caſtille, informé des intrigues & des cabales qu'Albuquerque tâchoit de former contre lui, conçût le deſſein de ſe défaire, à quelque prix que ce fut, d'un ennemi ſi dangereux. La force étant inutile il eut recours au poiſon. Un Romain nommé Paul, Medecin de profeſſion, gagné par ſes préſens, trouva le ſecret de le ſatisfaire. Albuquerque étoit digne d'un ſort plus heureux, par les grands talens qu'il

réüniſſoit en ſa perſonne, ſoit pour la guerre, ſoit pour le cabinet. Son pere étoit fils naturel de Denis Roi de Portugal.

Tandis que la Caſtille, ſervoit de théatre aux plus ſanglantes tragédies, on en préparoit une en Portugal, qui penſa cauſer la ruine de tout l'Etat. Nous avons vû comment l'amour que l'Infant Dom Pedre avoit pour Inès, s'augmentoit de jour en jour. La poſſeſſion, loin de dégoûter ce Prince, ſembloit avoit allumé de nouveaux feux dans ſon cœur. Ils parvinrent à un tel excès, qu'il l'épouſa en ſecret à Bragance, en préſence de l'Evêque de la Guarde, & de Dom Eſtevan Lobato ſon Chambellan, réſolu de la placer ſur le thrône de Portugal, dès qu'il ſeroit lui-même parvenu à la Couronne. Les Prélats, & quelques Grands de la Cour, craignant qu'il n'executât un jour ſon deſſein, inſinuerent au Roi, de propoſer au Prince pour femme, quelque Princeſſe étrangere, afin que s'il la refuſoit, comme ils n'en doutoient point, ils puſſent détruire Inés dans l'eſprit du Roi, en rejettant ſur elle le refus de l'Infant. Ils réüſſirent dans leur projet : l'Infant, lorſque le Roi lui propoſa un ſecond mariage, le rejetta avec fermeté. Ceux qui avoient interêt à perdre Inès, en profiterent pour faire ouvrir les yeux à Alfonſe, ſur la paſſion dont l'Infant brûloit pour elle. Ils lui dirent qu'Inès, malgré l'extrême douceur qu'elle affectoit, étoit fiere & ambitieuſe; qu'appüiée de ſes deux freres, Alvarez & Ferdinand, qui avoient beaucoup de pouvoir & de credit, il n'étoit rien à quoi elle n'osât aſpirer; que l'Infant Ferdinand, fils de Conſtance, en ſeroit infailliblement la victime; qu'il n'étoit point de crime, qu'ils ne tentaſſent un jour pour ouvrir le chemin du thrône à leur ſœur; que la Religion, l'honneur, le bien de ſes Peuples, & l'interêt de ſon propre fils, l'obligeoient de faire ſentir à Inés, que le Ciel ne l'avoit pas fait naître, dans un rang aſſez élevé, pour oſer enviſager le thrône comme une place qui lui fût deſtinée; que quand même ſa naiſſance ne l'en excluroit pas, ce ne ſeroit point une raiſon pour l'élever à ce rang ſuprême, parce que le Portugal avoit beſoin de faire des alliances, non-ſeulement qui lui fuſſent honorables, mais encore utiles; ce qui ne pouvoit ſe trouver dans l'alliance des Caſtro, qui n'étoit que de ſimples Particuliers, riches à la verité, mais dont la richeſſe ne pouvoit procurer aucun avantage à l'Etat. Alfonſe ſe laiſſa perſuader par ces raiſons; & il promit de travailler à humilier l'orgueil d'Inés, qui tandis qu'on tramoit ſa ruine, ne conſultant que ſon cœur, ſe livroit ſans inquiétude, à tout l'amour, que le Prince Infant avoit pour elle.

Dom Diegue Lopez Pacheco, Seigneur de Ferreira, & Dom Pierre Coello, étoient ſes plus ardens ennemis. Favoris d'Alfonſe, ce Prince ſe laiſſoit conduire au gré de leurs deſirs. Sûrs de l'impunité, ou du moins ſe flatant, qu'on n'oſeroit rien attenter ſur leurs perſonnes, ils inſpirerent au Roi le deſſein de faire aſſaſſiner Inés, pour ſe débarraſſer tout d'un coup, des craintes qu'ils avoient, que ſi leur ennemie venoit à découvrir ce qu'ils avoient tramé, elle ne s'en vengeât, lorſque ſon amant ſeroit le Maître, comme ſi ſa mort les rendant plus coupables, ne les expoſoit pas encore plus, à être punis un jour. Alfonſe naturellement bon &

ennemi de la violence, frémit à cette propofition. Comme il balançoit fur le parti qu'il devoit prendre, on lui annonça que les Maures venoient de lui enlever Caftro Marin dans le Roïaume des Algarves. Il abandonna tout pour les en chaffer, & il y réüffit : car à peine s'y etoient-ils établis, que fes troupes, le reprirent, & tuerent un nombre confidérable de Maures.

Dès que cette expedition fut achevée, les ennemis d'Inés, renouvellerent leurs inftances auprès du Roi, pour le faire confentir à fa mort, qu'on réfolut enfin comme néceffaire pour le bien de l'Etat. La Reine Beatrix, mere du Prince, & Dom Gonçalez Pereira, Archevêque de Brague, & quelques autres perfonnes de confidération qui vouloient fauver Inès, en avertirent l'Infant. Il regarda cet avis comme un ftratagême, dont on fe fervoit pour l'obliger à quitter Inès, ne pouvant s'imaginer, qu'il y eut quelqu'un affez hardi, ou affez barbare pour executer de fang froid un pareil crime. La confiance aveugle comme l'amour. Alfonfe, affermi dans le deffein de faire perir Inès, partit de Montemayor pour fe rendre à Coimbre, où elle étoit. L'Infant étoit à la chaffe, lorfqu'il arriva dans cette ville, Inès aïant appris que le Roi étoit arrivé, & qu'il venoit au Palais qu'elle occupoit, pour la faire mourir, s'avança jufqu'à la porte pour le recevoir; là elle fe jetta à fes pieds, qu'elle arrofa de fes larmes, lui demanda pardon, & lui préfenta trois enfans qu'elle avoit eûs de fon fils, qui embrafferent tous les trois fes genoux. La beauté d'Inès, celle de fes enfans, attendrirent le cœur d'Alfonfe qui fe retira, & n'eut pas le courage d'executer ce qu'il avoit projetté : mais Alvarez Gonçalez, grand Sénéchal, Pacheco & Coello, le prefferent vivement, & l'obligerent à confentir qu'ils allaffent executer le projet. Alfonfe qui n'avoit plus devant les yeux, l'objet qui avoit émû fon cœur, donna fon confentement à ce qu'on lui demandoit : ces trois Seigneurs retournerent donc au Palais, & y poignarderent l'infortunée Inès, qu'ils laifferent expirante entre les bras de fes fèmmes. Telle fut la trifte fin de cette Dame, qu'on appelloit la Belle, par excellence. Heureufe fi à la beauté, elle eut pu joindre un peu plus de cet efprit de Cour, fi neceffaire à celles qui y joüent un rôle femblable au fien. Elle étoit fille de Dom Pedre Ferdinand de Caftro, & de Donna Berengele Laurent, fille de Laurent Suarez de Valedares homme d'une grande naiffance. Dom Pedre, pere d'Inés étoit propre neveu de l'Infant Dom Pedre, car Ferdinand Rui de Caftro avoit époufé Violente Sanchés, bâtarde de Dom Sanche le Brave, frere de Beatrix Reine de Portugal, mere de l'Infant.

Ce Prince à fon retour de la chaffe, trouva fa maîtreffe affaffinée; il éprouva tout ce que la perte de ce qu'on aime paffionement fait reffentir. Sa douleur ne fe put exprimer; l'image fanglante d'Inés, s'offroit fans ceffe à fon efprit, accompagnée du fouvenir des momens heureux qu'il avoit paffés avec elle. Laffé de gemir & de fe plaindre, il ne fongea qu'à la vengeance, & qu'à facrifier aux mânes de fa maitreffe, tous ceux qui avoient trempé dans fa mort. Ce projet n'étoit pas facile à exécuter. Les affaffins d'Inés étoient protegés par le Roi. Il commença par s'unir avec Ferdinand & Alvarez de Caftro, qui n'etoient pas moins a

dents que l'Infant, à poursuivre la vengeance du meurtre de leur sœur. Ils mirent à feu & à sang la Province d'entre Douro & Minho, ravagerent celle de Tra-os-montes, parce que les assassins d'Inés y avoient tous leurs biens ; & ensuite ils marcherent vers Porto, dans le dessein de s'en rendre les maîtres ; mais aïant appris que Gonçalés Pereira, Archevêque de Brague, s'étoit jetté dans la Place pour s'ensevelir sous ses ruines, plûtôt que de la leur laisser prendre, l'Infant changea de sentiment à sa considération : car cet Archevêque l'avoit averti du noir complot qu'on avoit tramé contre les jours de sa maîtresse. Alfonse vit avec un mortel chagrin les fureurs de son fils. Le Ciel lui devoit cette punition, pour la guerre injuste qu'il avoit autrefois faite à Denis son pere.

Telle étoit la disposition de l'Infant, lorsque la Reine sa mere, alla le trouver à la tête de quelques Prélats de la Province d'entre Douro & Minho, & de Tra-os-montes. Allarmés des troubles qu'une pareille guerre alloit causer, ils remontrerent au Prince, que s'il ne réprimoit sa colere, il alloit perdre un Roïaume florissant, dont il devoit être incessament le maître, puisqu'Alfonse respectable par sa vieillesse, & plus encore par ses grandes actions, touchoit pour ainsi dire, à ses derniers jours. Ce discours toucha médiocrement Dom Pedre. Rien ne pouvoit le fléchir, & il ne vouloit point de paix, à moins qu'on ne lui livrât le Sénéchal, Pacheco & Coello. Alfonse refusoit avec fermeté de consentir à un sacrifice aussi deshonorant pour lui. Cependant leur division avoit jetté tout le Portugal, dans une affreuse consternation. Chacun dans l'espérance de profiter des troubles, embrassoit le parti du pere, ou celui du fils, selon ses différentes vûës. On trouva enfin un moïen de satisfaire en partie Dom Pedre. On exila hors du Roïaume les meurtriers d'Inés. Dès qu'ils furent partis, Dom Pedre mit bas les armes, & revint à la Cour, où Alfonse n'oublia rien pour le consoler.

Alfonse ne survêcut pas long-tems à cette réconciliation ; il mourut à l'âge de soixante dix-sept ans & six mois, après un regne de trente-un ans, cinq mois, & vingt jours, sous le Pontificat d'Innocent VI. qui étoit parvenu à la Thiare en 1352, à la place de Clement VI. Innocent avant d'être Pape s'appelloit Etienne Aubert, & étoit né près de Pompadour, en la Paroisse de Beissac, au Diocese de Limoges. Il tint le siege neuf ans & près de neuf mois. Il étoit savant dans le Droit Civil ; d'ailleurs homme simple & de bonnes mœurs. 1356.

On a dit d'Alfonse, qu'il fut fils ingrat, frere injuste & pere cruel. Malgré ces reproches, il fut grand guerrier, profond politique & bon Roi. Il sçut conserver les droits de sa Couronne, sans manquer à ses peuples, au bonheur desquels il travailla continuellement. Il devint un appui solide de la Religion, sans ramper sous les caprices de la Cour de Rome. Ami de la justice & de la vérité, il distribua la premiere avec exactitude, & rechercha la derniere avec avidité. Sans la libéralité de Denis son pere, la sienne eut effacé celle de tous les Princes de son tems. Parmi les monnoïes qu'il fit fabriquer, on parle d'une, qu'on appelloit *Alfonsines*. Neuf valoient un sol, & le sol valoit alors dix maravedis. Sa prudence égala son courage, & son gouvernement fondé sur l'équité, fut toujours uniforme.

Il

Il fit peu de loix, mais toutes bonnes & importantes, & mérita enfin par sa conduite sage & éclairée, la reputation de grand Roi, & le surnom de brave & de fier, par l'élévation de son courage, & par la grandeur de son ame.

Il avoit le front large & ridé, le visage plein, le nés gros, la bouche grande, les cheveux d'un blond obscur & crépus, la barbe fournie; il étoit grand, vigoureux & bien conformé; homme bienfait, plutôt que bel homme. L'original de son portrait est au Palais de l'Escurial. Il mourut à Lisbonne, & fut inhumé ainsi que la Reine Beatrix son épouse, dans l'Eglise Cathedrale de cette Ville. Il en eut Dom Alfonse qui naquit à Palmela, & mourut tout jeune à Santarem; Dom Denis aussi mort jeune, & inhumé au Monastere d'Alcobace; Dom Juan qui ne survêcut que peu de jours à ses freres, enterré dans le Monastere d'Odivellas; Donna Marie Reine de Castille & épouse d'Alfonse XI. mere de Dom Pedre le cruel, Roi de Castille; Leonor Reine d'Arragon, & enfin Dom Pedre Roi de Portugal.

Dom Pedre Premier.

Dom Pedre étoit né à Conimbre le 19 d'Avril 1320. Il avoit quatre freres, qui par leur mort lui fraïerent le chemin du Thrône, auquel il parvint à l'âge de trente-sept ans, étant déja veuf de deux femmes, Constance & Inés. Constance lui avoit donné trois enfans. Dom Loüis qui ne vêcut que peu de tems, Dom Ferdinand qui regna après lui, & Donna Marie, qu'épousa Dom Ferdinand Infant d'Arragon, Marquis de Tortose, & fils d'Alfonse IV. Roi d'Arragon. Donna Marie ne survêcut pas long-tems à son mariage; Dom Pedre fut très sensible à sa mort: il l'aimoit avec plus de tendresse que ses autres enfans.

Dès que Dom Pedre fut affermi sur le Thrône de Portugal, il ratifia la paix que son pere avoit faite avec Dom Pedre le cruel, Roi de Castille. Il proposa aussi de marier Donna Beatrix, fille aînée du Roi de Castille, avec Dom Ferdinand Infant de Portugal; & les Infantes Constance & Isabelle sœurs de Beatrix, avec Dom Denis, & Dom Juan fils d'Inés de Castro, que le Portugais avoit reconnu pour ses enfans légitimes. Ils convinrent encore par un Traité particulier, que les deux Rois de Portugal, & de Castille ne contracteroient aucune alliance, sans la participation l'un de l'autre; qu'ils s'envoïeroient respectivement du secours, en cas qu'ils en eussent besoin. En vertu de ce Traité, le Portugais fit partir dix galeres pour joindre la flote Castillane, contre les Arragonnois, qui étoient en guerre avec les Castillans. Cet article fut hautement blâmé par tous les Portugais, à cause des anciennes & nouvelles alliances qu'on avoit avec l'Arragon, & qu'on rompoit sans garder aucun ménagement, & sans avoir le moindre prétexte. En effet Dom Pedre n'en avoit aucun qui pût intéresser l'Etat, seul motif qui puisse excuser les Princes, quand ils se séparent de leurs anciens Alliés; mais il en avoit un qui le regardoit personnellement. C'étoit la vengeance qu'il vouloit prendre de la mort d'Inés, & comme ses meurtriers s'étoient refugiés en Castille, il crut, en sacrifiant l'Arragonnois, engager Dom Pedre le cruel à lui livrer Coello, Pacheco, & Alvarez Gonçalez. 1358.

Avant de les demander au Roi de Castille, il commença par les déclarer traîtres à leur patrie, & fit confisquer leurs biens. Il donna ceux de Coello

qui étoient considérables, à Dom Vasqués Martinés de Souza, homme riche & puissant, Chancelier du Roïaume, & favori de Dom Pedre. Ensuite il fit proposer au Roi de Castille de les faire arrêter, & de les lui remettre entre les mains pour les faire mourir sur un échaffaut. Le Castillan qui rassembloit en lui tous les vices sans aucune vertu, & qui renouvelloit dans la Castille toutes les fureurs que Rome éprouva autrefois sous Neron, accepta le parti avec plaisir, espérant que le Portugais à son tour lui sacrifieroit quelques Seigneurs Castillans, qui s'étoient soustraits à sa cruauté, en se réfugiant dans le Portugal. C'étoient Dom Pedre, Nuñez de Gusman Grand Sénéchal de Leon, Mem Rui Tenorio, Ferdinand Guadiel de Tolede, & Dom Sanchés Calderon. Tous les quatre furent arrêtés en Portugal, en même tems qu'on arrêta Coello, & Alvarés Gonçalés dans la Castille. Pacheco fut assez heureux pour échapper au sort de ses compagnons d'exil. Il étoit sorti de la Ville le jour qu'on les retint prisonniers; & un pauvre à qui il donnoit souvent l'aumône, alla l'avertir du péril qui le menaçoit. Pacheco profita de l'avis, se revêtit des habits du pauvre, & gagna l'Arragon, d'où il passa en France.

Cependant au mépris des droits sacrés de l'hospitalité, le Roi de Castille fit partir pour le Portugal, Coello & Alvarez. On les conduisit à Santarem, où étoit le Roi Dom Pedre, qui fut au désespoir que Pacheco lui eût échappé. Il fit jetter dans une affreuse prison les deux coupables; ensuite il les fit appliquer à la question, pour découvrir leurs complices, & les secrets, qu'Alfonse son pere, leur avoit confiés avant & après leur exil. Quelque tourment qu'on leur fit endurer, on ne put les forcer à parler : ils soûtinrent la question avec une fermeté qui étonna les assistans. Dom Pedre qui étoit du nombre en fremit de colere, & par un mouvement indigne, il saisit un foüet, & en frappa Coello au visage. Coello, à qui les plus affreux tourmens n'avoient pû arracher une seule parole, succomba à cet affront. Il regarda le Roi avec des yeux étincellans de rage & de fureur, & lui fit les reproches les plus sanglans. Le désir de la vengeance aveugloit Dom Pedre. Tout ce que Coello lui dit ne pût rappeller sa raison égarée. Il joüissoit avec plaisir de ses douleurs & de son humiliation, & pour achever de le confondre, il se tourna vers les assistans, & leur dit : apportez du vinaigre & de l'ail à ce Lapin, faisant allusion au mot Coello, qui signifie Lapin en Portugais. Après l'avoir ainsi tourmenté, il le fit conduire avec le triste compagnon de son infortune, sur l'échaffaut qu'on avoit fait dresser, devant les fenêtres du Roi, d'où il reput ses yeux du spectacle le plus cruel & le plus terrible, dont on eut jamais entendu parler en Portugal. On arracha le cœur de ces deux misérables encore vivans, à l'un par le sein, & à l'autre par les épaules. Ensuite on brûla leurs cadavres, & on jetta leurs cendres au vent. Ce supplice effraïant consterna tout le monde; le seul Dom Pedre le vit de sang froid.

Cependant il envoïa des Ambassadeurs au Roi d'Arragon, pour lui proposer un accommodement. L'Arragonnois fier & vivement piqué de l'alliance, que les deux Rois de Castille & de Portugal, avoient contractée à son préjudice, répondit que le sort décideroit de la querelle, puisqu'on avoit les armes à la main. Qu'il étoit préparé à tous les événemens, & qu'ils

devoient s'y préparer comme lui.

Telle étoit la ſituation de l'Eſpagne, tandis que les Turcs ravageoient la Chrétienté. Ces Turcs étoient ceux de Natolie, dont le ſecond Sultan Ourchan fils d'Othman, mourut l'an 1359, & le 761 de l'Egire, après avoir regné trente-quatre ans. Son ſucceſſeur fut Morad, ou Amurat, ſurnommé Algazi, c'eſt-à-dire, le Conquerant. Il étendit beaucoup ſa puiſſance en Europe, pendant environ trente ans qu'il regna; il prit Andrinople en 1360, & l'année ſuivante, il établit la Milice des Janiſſaires, qui compoſe la garde des Sultans. Ce ſont tous enfans de Tribut, ou pris ſur les Chrétiens dans un âge très tendre. On les éleve dans la Religion Mahometane, pour laquelle on leur inſpire un grand attachement. Il eſt utile au Prince & à l'Etat, puiſque c'eſt peut être à cette ſource, qu'on peut attribuer la valeur, que cette milice a toujours fait voir dans les combats. Ils ne connoiſſent ni pere, ni mere, ni aucun de ces liens qu'on forme dans la ſocieté, & qui attachent à la vie. Ce ſont à proprement parler les enfans de l'Etat. Le nombre fut d'abord fixé à dix ou douze mille, mais depuis il a été augmenté ſi conſiderablement, qu'ils tiennent en reſpect tout l'Empire, & qu'ils ont ſouvent diſpoſé du thrône au gré de leurs caprices. Pluſieurs Sultans redoutant leur puiſſance, ont voulu les détruire; mais ils l'ont voulu ſans pouvoir l'executer. Il en coûta même la vie au malheureux Oſman pour avoir conçû un projet ſemblable. Au reſte cette milice ſouple & obéïſſante en tems de guerre, devient inſolente & dangereuſe en tems de paix; ce qui oblige les Sultans à entreprendre toujours quelque guerre. Les Spahis, (c'eſt la Cavalerie Turque) ſervent ſouvent de frein à leur audace. Les Miniſtres de la Porte répandent toujours la diviſion entre eux, pour contenir les uns par les autres. Mais ſi la jalouſie les diviſe, l'interêt les réünit ſouvent, au préjudice des Miniſtres & du Maître.

Telles ſont les principales forces de l'Empire Ottoman, contre lequel les Portugais ſe ſont ſouvent ſignalez, comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire. Tandis qu'Amurat faiſoit trembler l'Orient, Dom Pedre s'occupoit d'un ſoin bien différent. Il ſe préparoit à donner un ſpectacle nouveau à toute l'Europe. Toujours épris d'un amour violent pour Inès, il réſolut de lui rendre les derniers honneurs, & de la faire reconnoître après ſa mort, pour Reine de Portugal. Il ſe rendit donc dans la ville de Caſtagnedo avec Dom Juan Alfonſe Tellez qu'il avoit fait Comte de Barcelos, avec Martinez Vaſqués de Souza ſon Chancellier, avec Dom Juan Eſtevez ſon Favori, Martin Vaſqués, Seigneur de Goës, Gonçalez & Juan Mendez de Vaſconcellos freres, Alfonſe, & Gonçalez Pereira, Diegue & Vaſqués Gomez de Abreu, & pluſieurs autres Seigneurs des plus conſiderables du Roïaume. Là, en préſence d'eux tous, & du Clergé, il jura ſolemnellement qu'il avoit épouſé dans la ville de Bragance, Inès de Caſtro. Il voulut auſſi qu'on éxaminât avec le même éclat, ceux qui avoient été preſens à ſon mariage. C'étoit Dom Gilles, Evêque de la Guarde, & ſon Chambellan Eſtevez Lobato. Après cette cérémonie l'Evêque de Liſbonne, celui de Porto, celui de Viſeo, & le Prieur de ſainte Croix de Conimbre, avec les Sei-

gneurs déja nommez, déclarerent au peuple, le mariage de Dom Pedre & d'Inès, avec les raisons pourquoi on l'avoit caché jusqu'alors. On publia aussi les preuves qui constatoient le fait, avec la Bulle de Jean XXII. par laquelle ce Pape accordoit aux Parties contractantes, les dispenses nécessaires pour ce mariage. Le Comte de Barcelos donna des copies du tout, que les enfans d'Inès, reconnus légitimes, & habiles à succeder à la Couronne, eurent soin de répandre dans tout le Roiaume. On en mit aussi des copies dans differentes Archives; & l'Original fut déposé dans celles de Lisbonne.

1361. Le mariage d'Inès avec Dom Pedre, aïant été reconnu bon & valide, ce Prince dont le cœur étoit toujours rempli de l'image de son épouse, voulut lui donner une derniere preuve, de l'amour qu'il avoit ressenti pour elle. Il fit dresser deux tombeaux de marbre blanc, d'une sculpture achevée. Il destina l'un pour lui, & l'autre pour Inès, qu'il fit representer en grand sur son tombeau, avec une couronne sur la tête, afin,qu'aumoins après sa mort elle regnât dans la memoire des hommes, comme pendant sa vie elle avoit regné dans son cœur. Il les plaça dans le fameux Monastere d'Alcobace: ensuite il se transporta dans l'Eglise de sainte Claire de Conimbre, où il fit exhumer le corps de sa chere Inès, qu'on habilla superbement, & qu'on plaça sur un thrône avec une couronne sur la tête. Dans cet état, il ordonna à tous les principaux Seigneurs de sa Cour, convoquez exprès, de la reconnoître pour leur Souveraine, & de lui baiser les mains, qui n'étoient plus que des os décharnez, tristes restes de leur ancienne beauté. Cette cérémonie étant achevée, il la fit transporter à Alcobace sur un char magnifique, qui fut accompagné des plus grands Seigneurs de la Cour, & des Dames les plus qualifiées. Les hommes avoient la tête couverte d'un capuchon, qui étoit une marque de deuil en ce tems-là, & les femmes portoient de grandes mantes blanches,avec de longues robes traînantes. La pompe funebre marchoit entre deux files de flambeaux, portez par des hommes rangés des deux côtés depuis Conimbre jusqu'à Alcobace, c'est-à-dire environ dix-sept lieües.

Tandis que le Portugal s'occupoit d'un spectacle, aussi extraordinaire que nouveau, la Castille gémissoit de toutes parts, des cruautez inoüies de Dom Pedre. Les Villes & les Campagnes retentissoient des cris & des plaintes, de ceux que ce Prince feroce immoloit à sa fureur. C'étoit une consternation générale: l'effroi se répandoit de toutes parts: chacun trembloit ou pour soi ou pour ses parens, ou pour ses amis. Chaque jour étoit signalé par quelque massacre. Rien n'étoit sacré pour ce Prince barbare. Ses violences s'étendoient jusqu'aux pieds des autels, & l'avide soif de sang humain qui le dévoroit, sembloit s'augmenter à proportion qu'il en versoit. On se flata vainement, que cette humeur sanguinaire,s'éteindroit avec la vie de la fameuse Marie de Padille, qui mourut à Seville, dans cette même année, le premier du mois de Juillet. Cette indigne Maîtresse, au lieu de se servir, de l'empire que sa beauté lui donnoit sur cet esprit soupçonneux & défiant, pour calmer les mouvemens soudains & impétueux de sa cruauté, l'y entretenoit au contraire, afin de

pouvoir par ce moïen, assouvir son insatiable avarice.

Dom Pedre transporté d'un amour furieux pour elle, & enivré des plaisirs qu'il goûtoit entre ses bras, lui sacrifioit tous ceux qui lui faisoient quelque ombrage, ou par leur naissance, ou par leur vertu, ou par leurs richesses. Rien ne pouvoit remplir son ambition détestable. La Reine Blanche, Princesse dont les vertus égalerent les malheurs, fut immolée à cette femme, aussi méprisable par les vices de son cœur, qu'admirable par les graces & la beauté de son corps. Toutes les femmes que l'incontinence effrenée de son amant, lui donnoit pour rivales, devenoient bientôt les victimes de sa jalousie. Au reste ce n'étoit point l'amour, qui la rendoit si cruelle envers ses rivales, elle n'avoit aucun goût particulier pour la personne de Dom Pedre, & sa jalousie n'étoit au fond, que le desir immoderé de regner, & la crainte de perdre le crédit dont elle joüissoit, & auquel elle avoit sacrifié son honneur.

Dom Pedre l'avoit vûë pour la premiere fois à Sahagun, où elle étoit élevée dans la maison d'Alfonse d'Albuquerque. Jamais passion ne fut plus vive, & ne fit des progrès plus rapides dans un cœur, que celle, que ce Prince ressentit dans l'instant pour Marie. Peu accoûtumé à se contraindre, il lui déclara son amour, presqu'aussitôt qu'il le connut. Marie, instruite par son oncle d'Hinestrosa, ne lui opposa de la résistance, qu'autant qu'il en falloit, pour allumer davantage sa flâme. Elle accompagnoit ses refus, de tout ce que la coqueterie a de plus délié, pour charmer le Prince, qui enchanté, plus encore de son esprit que de sa beauté, en devint si éperdument amoureux, qu'il en oublia & les vertus de son épouse, & sa gloire, & les interêts de ses peuples, & les siens propres. Il ne songea depuis ce jour, qu'à donner des fêtes à sa nouvelle maîtresse. La Cour toujours conforme aux desirs du Prince, s'abandonna aux excès les plus honteux. Ce n'étoient que plaisirs criminels & que débauches outrées. L'on n'étoit estimé, & à la mode, qu'à proportion qu'on s'avilissoit par le vice.

Dom Pedre fut extrêmement sensible à la mort de Marie. Il lui fit faire des obseques avec autant d'éclat, de pompe & de magnificence, que si elle eut été la véritable Reine de Castille, & son épouse légitime. Son corps fut inhumé dans le célebre Monastere d'Estudilla, qu'elle avoit fait bâtir, croïant par-là effacer tous les crimes, dont elle s'étoit soüillée, durant le cours de sa vie. Son amant, à l'exemple du Roi de Portugal, convoqua les Etats Géneraux de son Roïaume, pour la faire reconnoître pour sa femme légitime, mais les témoins qu'il présenta, touchoient de trop près à Marie, pour qu'on ajoûtât foi à leurs dépositions; ce qui ne l'empêcha pas, d'appeller à la succession de la Couronne, les enfans de sa maîtresse, mais cette disposition devint inutile.

Henri, frere de Dom Pedre le cruel, & fils de Leonor de Gusman, se mit à la tête des mécontens, & s'unit au Roi d'Arragon, pour faire la guerre au Roi de Castille. Dans les commencemens de cette révolution, le Roi de Portugal, en vertu du dernier Traité, passé entre lui & le Castillan, envoïa à celui-ci un secours de 300 chevaux, avec toute la jeunesse de la Cour, sous la conduite de Dom Gilles Ferdinand de Carvalho. Les succès heureux qu'eurent d'abord les ar- 1162.

mes du Roi de Castille, contraignirent Henri de quitter l'Espagne & de passer en France, pour demander du secours à Charles V. qui occupoit le Thrône. Charles le reçut humainement, entra dans ses intérêts, & lui donna un secours considérable, sous la conduite de Jean de Bourbon, qui brûloit d'envie de venger la mort de sa sœur, sur son perfide & barbare
1365. époux. Cependant il changea de dessein, & pour des raisons qu'on ignore, il est presque certain qu'il ne fit point ce voïage. Le secours qui étoit composé de plus de douze mille hommes, continua sa marche, & entra en Espagne par la Catalogne. Le Roi d'Arragon se joignit encore à Henri de Trastamare. Il traita splendidement la Noblesse Françoise, qui venoit au secours de ce Prince, & il distingua surtout le fameux Bertrand du Guesclin, qui par sa naissance, par sa valeur & par son expérience dans les armes, remplit toute la terre de son nom, mérita d'être élevé au rang glorieux de Connetable de France, & d'être placé après sa mort, dans la célébre Eglise de Saint Denis, sépulture ordinaire des Rois de France. L'appui & le défenseur du Thrône, n'étoit pas digne d'une moindre récompense. Charles ne s'honora pas moins en lui rendant cet honneur, qu'il honoroit du Guesclin, Breton d'origine, fils de Renaud ou Robert du Guesclin, Seigneur de Brannes auprès de Rennes.

Cet appareil de guerre troubla Dom Pedre, quoiqu'il ne fut pas homme à se troubler aisément. Ce qui acheva de lui causer beaucoup d'inquiétude, ce fut la nouvelle qu'on lui apporta du titre de Roi, que le Prince Henri venoit de prendre, & l'amour que le peuple témoignoit pour ce nouveau Maître, dont la douceur & la générosité lui gagnoient tous les cœurs. Il se hâte d'assembler ses troupes, marche contre ses ennemis, & après différens événemens, qui ne tournerent point à son avantage, il fut contraint d'abandonner son Roïaume & de s'enfuïr, avec précipitation, avec ses enfans & ses thrésors, enlevés en partie au Roi de Grenade, qu'il avoit contre le droit des gens, fait assassiner dans son Roïaume, avec trente-sept Seigneurs de sa Cour qui l'accompagnoient.

Etant arrivé à Corruche en Portugal, avec ses filles Donna Constance & Donna Isabelle, il en donna avis à Dom Pedre qui étoit pour lors à Santarem, où il attendoit Donna Beatrix autre fille de Dom Pedre, qui venoit en Portugal par un autre chemin, pour épouser l'Infant Dom Ferdinand.

L'arrivée du Roi de Castille embarassa beaucoup le Roi de Portugal. Il sentoit, qu'il devoit naturellement proteger un Roi fugitif, chassé du Thrône par ses sujets, son allié & son propre parent, accompagné de jeunes Princesses, dignes d'un sort plus heureux. D'un autre côté, considérant la cruauté & l'impieté de Dom Pedre, il voïoit qu'il seroit injuste de le secourir, contre un Prince brave, généreux, aimant la justice, plein de probité & d'honneur, desiré des peuples las de gémir sous les fers de Dom Pedre, & enfin digne du Thrône dont il avoit sçû le chasser. Dans cette incertitude, on prétend que l'Infant Dom Ferdinand, qui aimoit & qui estimoit le Prince Henri, autant qu'il haïssoit & qu'il détestoit Dom Pedre, détermina le Roi son pere à refuser au Castillan l'azile & le secours, que ce Prince digne de tous ses malheurs lui venoit demander. En effet il étoit de l'intérêt du Portugais, d'abandon-

ner un Prince qui n'avoit de reſſources que dans ſon audace. Aïant donc murement délibéré ſur cette affaire, il prit le parti que ſon fils lui conſeilloit; & il envoïa dire au Roi de Caſtille, que ne pouvant le ſecourir en aucune maniere, il le prioit de ſortir inceſſamment de ſon Roiaume, étant de l'intérêt de ſes peuples, de demeurer neutres dans cette occaſion. D'autres aſſurent qu'il lui fit dire, qu'un ſeul Roïaume n'étant pas fait pour loger en même tems deux Rois, il le prioit de ſortir promptement du ſien, pour la tranquillité de l'un & de l'autre.

Fin du huitiéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE NEUVIE'ME.

1366. LE refus du Roi de Portugal eût ébranlé tout autre que Dom Pedre ; mais incapable de plier sous l'adversité, il répondit fierement qu'il sortiroit de ce Roïaume, mais que ce seroit pour venger l'affront qu'on lui faisoit. Il partit donc pour Albuquerque dans le dessein d'y laisser ses deux filles, avec tout ce qui pouvoit l'embarasser. A son approche les habitans fermerent les portes de la Ville, & lui firent dire, que ne dépendant plus de lui, ils ne pouvoient le recevoir, sans manquer à la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain, qui étoit Henri. A ce discours Dom Pedre frémit de colere, & fut contraint de se retirer.

Toute la Castille obéïssoit à Henri; les peuples animés contre Dom Pedre ne respiroient que sa perte; les Grands le haïssoient également; il n'y en avoit pas un, qui n'eût quelque sujet de plainte contre lui, & quelque motif de vengeance; à l'un il avoit enlevé ses biens,

&

& ses dignités ; à l'autre il avoit ravi ou un frere, ou un pere, ou un ami, ou une sœur, ou une épouse ; enfin tout le Roïaume avoit été la victime de ses fureurs, & se trouvoit intéressé à sa perte. Dom Pedre tout intrépide qu'il étoit, trembla lorsqu'il vit cette disposition des esprits. Il conçut qu'il ne pouvoit éviter le péril qui l'environnoit, qu'en quittant l'Espagne. La difficulté consistoit à gagner un port de mer, mais il ne pouvoit le faire qu'en traversant la Castille, & c'étoit encore exposer sa vie & ses thresors. D'un autre côté, les portes de l'Arragon lui étoient fermées, parce que le Roi de cette partie de l'Espagne, étoit son ennemi mortel. Les Maures de Grenade chez qui peut-être, il eut pû se réfugier, avoient à venger la perfidie qu'il avoit exercée envers un de leurs Rois, dont ils plaignoient le sort, comme Musulman, quoiqu'ils l'eussent chassé de ses Etats, comme Roi. Dom Pedre ne voïant donc aucun lieu d'azile pour lui dans l'Espagne, se détermina à gagner la Galice pour passer en Angleterre, esperant que le Roi de cette Isle lui fourniroit le secours nécessaire, pour remonter sur le thrône. Affermi dans ce dessein, il envoïa demander au Roi de Portugal un sauf-conduit, pour traverser son Roïaume, & delà passer en Galice. Le Roi de Portugal le lui accorda, & envoïa le Comte de Barcelos, & Alvarez Perés de Castro pour l'accompagner dans toute la route ; c'étoit moins pour lui faire honneur que pour veiller sur sa conduite. Ces deux Portugais le laisserent à Lamego, & emmenerent avec eux une fille de Henri, Roi de Castille, âgée de quatorze ans, que Dom Pedre avoit enlevée à son Pere. On l'appelloit Donna Leonor des Lions, parce que Dom Pedre l'avoit, dit-on, exposée à des lions affamez, qui respecterent en elle l'innocence, que Dom Pedre avoit méprisée.

Cependant ce Prince fugitif se rendit presque seul en Galice. Il n'avoit rien perdu de son humeur feroce & sanguinaire, il étoit sans pouvoir, mais non pas sans cruauté. Il tua l'Archevêque de Compostelle aux pieds des autels de son Eglise, dont il pilla les thrésors. Ensuite il s'embarqua, & selon quelques-uns, il aborda en Angleterre. Là il se plaignit amerement du Roi de Portugal, qui fit partir des Ambassadeurs pour se justifier des impostures, que Dom Pedre avoit avancées sur son compte. Mariana ne dit pas un seul mot de ce voïage de Dom Pedre en Angleterre; il dit simplement qu'il s'embarqua en Galice, & qu'il se rendit à Baïonne, où il eut une entrevûe avec le Prince de Galles, qui commandoit dans la Guyenne, pour le Roi d'Angleterre son pere, & avec le Roi Charles le mauvais, Roi de Navarre ; que ces trois Princes firent une ligue offensive & défensive, dont le but étoit le rétablissement du Roi de Castille sur le thrône.

Tandis que ces trois Princes regloient le Traité de leur nouvelle alliance, le Roi Henri nomma des Ambassadeurs pour les envoïer en Portugal. C'étoient Dom Juan Evêque de Badajos & Dom Gomez de Tolede. Ceux que le Portugais envoïa, pour s'aboucher avec eux, furent Dom Juan Evêque d'Evora, & Dom Alfonse Gonçalés Pereïra. Ils se joignirent entre Badajos & Elvas, sur les bords de la Caya, lieu célébre par les différens Traités qui s'y sont conclus, entre les deux Couronnes de Castille & de Portugal. Les

Castillans promirent, de terminer par la médiation, les divisions qui dèsunissoient le Portugal & l'Arragon, & d'obtenir du Roi de ce dernier Roïaume, la liberté de Marie Infante de Portugal, veuve de Ferdinand Infant d'Arragon.

Vers la fin du mois d'Octobre, peu de tems après la conclusion de ce Traité, & trois mois avant la mort du Roi de Portugal, tout le Roïaume fut dans une extrême consternation, par un Phénomene qui n'avoit rien d'extraordinaire, que ce que l'ignorance de ce tems-là lui prêtoit. Le 27 du mois à minuit, on vit une grande lumiere dans les airs, qui s'elevoit, qui s'abaissoit, & qui offroit aux yeux un grand & vaste embrasement. Quelquefois la lumiere se divisoit en plusieurs colonnes, que le vent portoit tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, & puis toutes ces colonnes venoient à se réünir de nouveau, & répandoient une lumiere plus éclatante que dans leur premiere réünion. L'air, le Ciel, & tout le globe paroissoit enflammé. On eut dit que toute la nature alloit être embrasée. L'imagination des spectateurs troublée, crut appercevoir des fractures dans le Ciel, & le peuple fut persuadé que ce Phénomene, qui n'étoit autre chose que l'effet d'une lumiere Boreale, annonçoit la fin du monde, ou quelqu'autre grand malheur. Nous avons vu depuis quelques années, plusieurs Phénomenes de cette espece.

1367. La mort de Dom Pedre, Roi de Portugal qui arriva trois mois après, fut regardée comme la suite du Phénomene. Ce Prince mourut à Estremos le 18 Janvier 1367. Il avoit vêcu quarante-huit ans, neuf mois, 21 jours, dont il avoit regné 9 ans, quatre mois & 28 jours. Son corps fut inhumé dans le célébre Monastere d'Alcobace, proche le tombeau d'Inès. Ses obseques se firent avec une pompe extraordinaire. Mais ce qu'il y eut de plus flateur pour lui, ce furent les regrets de ses peuples, & les pleurs qu'ils répandirent à sa mort. A voir la désolation universelle du Portugal, on eût dit que la joïe publique, le bonheur, & la prospérité de l'Etat eussent été ensevelis avec Dom Pedre. Chacun croïoit avoir perdu un pere, ou un ami; & l'on entendoit dire partout, qu'un tel Roi ne devoit jamais naître, ou qu'il ne devoit jamais mourir. En effet on ne pouvoit trop regretter un Prince, qui avoit coûtume de dire, qu'un Roi qui laissoit passer un jour sans faire du bien, ne méritoit pas le titre de Roi.

Jamais Prince n'en fut plus digne que lui. Dès qu'il eut fait la paix avec le Roi de Castille, qui étoit le seul ennemi voisin qu'il eût à craindre, il s'addonna tout entier au gouvernement de son Etat. Il commença par réformer le luxe, & par sa premiere Ordonnance, il défendit à tous ses sujets, sous peine du foüet pour la premiere fois, & de la mort pour la seconde, de rien prendre à crédit chez les Marchands; & aux Marchands de rien livrer sans être païés. Il fut le premier à donner l'exemple, en ordonnant à ses Officiers, de rien achetter sans païer comptant, & d'exiger meilleur marché que les autres.

Sa haine contre la débauche étoit excessive; il la détestoit sur tout dans le Clergé, dont la licence & l'audace osoient tout entreprendre sous le prétexte de la Religion. Dom Pedre les démasqua, & les punit rigoureusement. Un Prêtre aïant tué un Masson, le fils s'en plaignit, & les Juges l'interdirent seulement pour

un an. Dom Pedre informé de l'affaire, fit dire en ſecret au fils du mort de tuer le meurtrier de ſon pere, ce qu'il executa : lorſqu'on voulut faire ſigner l'Arrêt de mort prononcé contre lui, le Roi commua la peine, en lui interdiſant pour un an ſon métier. Par là il fit connoître qu'il étoit inſtruit, de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon Roïaume, ce qui contint tout le monde dans le devoir.

Il avoit l'adultere en horreur. Aïant ſçû que l'Evêque de Porto étoit coupable & convaincu de ce crime, il ſe tranſporta dans cette Ville, ſous prétexte de quelque affaire importante, qu'il vouloit communiquer à l'Evêque ; il s'enferma avec lui, lui reprocha ſon crime en des termes pleins de mépris &d'indignation ; enſuite il le frapa avec un foüet, qu'il portoit toujours avec lui, & le maltraita de maniere que l'Evêque en fut dangereuſement malade. Il fit couper la tête à un Gentilhomme, de la Province d'entre Douro & Minho, pour avoir coupé les cercles d'un tonneau à un laboureur, & fit pendre un Secretaire de ſon Threſorier, pour avoir pris ſans ſes ordres, une legere retribution. En paſſant un jour dans une rüe, il entendit qu'une femme en apelloit une autre, la violée. Il en demanda la raiſon : on lui dit que ſon mari l'avoit violée avant qu'il l'eut épouſée. Auſſi-tôt il le fit arrêter, & l'envoïa au ſuplice. Informé que la femme d'un Marchand vivoit ſcandaleuſement avec un homme, il la ſurprit avec ſon Galant, & les fit bruler l'un & l'autre ſur le champ. Le mari de la femme qûi avoit été, ſe promener aux environs de la ville, fut bien étonné à ſon retour, lorſqu'il apprit la vengeance que le Roi avoit tirée, de l'affront qu'on lui faiſoit, & il alla ſe jetter aux pieds de Dom Pedre, pour l'en remercier.

Une de ces femmes commodes, qui vivent du vice des autres, avoit livré une jeune fille à l'Admirante Lancerotte Paſſaño. Le Roi la fit arrêter, & bientôt après brûler en préſence de l'Admirante, qu'il éxila de ſa Cour pendant pluſieurs années. Un homme, d'entre Douro & Minho, avoit prêté quelques taſſes d'argent à un Laboureur, que celui-ci refuſoit de rendre. Le prêteur s'en plaignit au Roi, qui condamna l'emprunteur, à donner neuf fois le prix des taſſes, à celui qui les avoit prêtées : c'étoit ainſi qu'on traitoit ordinairement les voleurs. Un Huiſſier s'étant plaint qu'un Gentilhomme lui avoit donné un coup de poing, & lui avoit arraché la barbe lorſqu'il lui ſignifioit un exploit ; le Roi ſe tourna vers le Corregidor qui étoit preſent ; & lui dit, j'ai reçû un ſouflet, & l'on m'a arraché la barbe. Le Corregidor comprit ce que le Roi vouloit dire ; il ſortit, fit arrêter ce Gentilhomme, qui eut, la tête tranchée. On a loüé Dom Pedre de cette ſeverité, qui feroit aujourd'hui regarder comme un tyran, un Prince qui voudroit l'imiter.

Au reſte il ne profitoit point des biens de ceux qu'il envoïoit au ſuplice. Il les faiſoit confiſquer au profit de ſes Capitaines, ou de ceux qui ſe rendoient utiles par leurs talens, ou recommandables par leurs vertus. Il répondit à ceux, qui lui conſeilloient d'augmenter ſes revenus par de nouveaux impôts ; que celui-là étoit ſeulement digne de regner, qui ſçavoit vivre de ce que ſes ancêtres lui avoient laiſſé. Il avoit

l'ame droite, aimoit la justice, avoit soin qu'on l'administrât dans son Roïaume, & punissoit ceux qui y manquoient. Il publia des Loix & des Ordonnances très sages pour corriger les lenteurs, l'avarice & la cupidité des Juges & des Avocats ; & il borna les tems, que devoient durer les procedures avant la définition des procès. Il expedioit, ou faisoit promptement expedier par ses Ministres, ceux qui étoient attirez à la Cour pour des affaires, blâmoit hautement ceux qui y restoient sans nécessité, à cause que ce séjour étoit une occasion de dépense pour eux. Il augmenta la païe de ses Officiers, confirma les liberalitez que son pere avoit faites, & déchargea de quelques impôts le peuple, en disant qu'un Prince ne pouvoit jamais manquer, lorsqu'il sçavoit ménager ses revenus, & dispenser ses graces à propos.

Les presens qu'il faisoit à ceux qui l'environnoient, n'étoient pas considerables; mais les manieres obligeantes dont il les accompagnoit, en augmentoient considérablement le prix. Il y a de l'art à sçavoir donner ; peu le connoissent, & sont capables de le connoître.

Enfin ce Prince ne perdoit jamais de vûë, le bonheur de ses Sujets ; & pour l'assurer, il faisoit de tems en tems des voïages dans les Provinces de son Roïaume, pour contenir les Grands. Au reste il regaloit la Noblesse, l'admettoit à sa table, & lui donnoit toute sorte de liberté. Cette conduite le rendit redoutable aux Seigneurs, cher au peuple, & respectable aux uns & aux autres.

Il voulut, qu'on observât rigoureusement les Loix qu'il avoit faites. Ennemi de la brigue, il ordonna que tout Juge qui se laisseroit prévenir ou corrompre, seroit digne de mort. Il abolit enfin la profession des Avocats & des Procureurs, & les procès n'en furent que plûtôt terminez. On en vit chaque jour diminuer le nombre, comme autrefois on vit dans Rome moins de maladies, après qu'on en eut chassé les Medecins. Il est de certaines professions, que la coûtume & les préjugez soûtiennent bien plus, que l'utilité qu'on en retire dans la societé civile.

Quoiqu'il fût d'une complexion amoureuse, qu'il aimât la table & les conversations vives, il ne se permettoit jamais, aucune liberté contraire à la pudeur & à l'honnêteté ; & il châtioit rigoureusement ceux qui s'en écartoient. Il avoit un goût particulier pour la danse. Il lui arrivoit de passer souvent des nuits entieres à danser avec ses enfans, les Dames du Palais, & les Courtisans, qu'il honoroit de son amitié. Il aimoit beaucoup une espece de danse qu'on apelloit Folies. On l'executoit au son des flutes, tantôt lentement & gravement, & tantôt avec legereté, & avec une vîtesse incroïable. Il trouvoit le son de la trompette agréable, & il en avoit d'argent, dont on sonnoit toujours lorsqu'il alloit se coucher. Souvent il faisoit part au peuple de ses plaisirs. Lorsqu'il arma Chevalier Dom Juan Alfonse Tello, il regala plusieurs jours de suite le peuple ; & le jour de la cérémonie, il fit allumer cinq mille flambeaux, qu'il fit ranger depuis son Palais, jusqu'à l'Eglise où la cérémonie devoit se faire. On le vit luimême danser publiquement avec tous ses Courtisans, persuadé que rien ne pouvoit dégrader la majesté du thrône, lorsqu'il s'agissoit d'honorer la vertu.

Il fit battre plusieurs monnoïes de differens prix. Celles d'or apellées doublons, pesoient vingt-quatre quarats, & cinquante faisoient un marc. Celles qui valoient la moitié moins, le representoient d'un côté sur son thrône, tenant l'épée nüe à la main, avec ces paroles : *Pierre, Roi de Portugal & d'Algarve. Dieu, secourez-moi, & faites-moi triompher de mes ennemis.* De l'autre côté, on voïoit ses armes.

Ce Prince fut libéral & même prodigue. Cependant ses largesses n'empêcherent pas, qu'il ne laissât des richesses immenses à son successeur. Il est vrai qu'il avoit joüi d'une paix continuelle depuis qu'il étoit parvenu à la couronne, & que c'est dans la paix que les Princes qui sçavent regner, & qui ont de bons Ministres, réparent leurs finances épuisées.

Dom Pedre avoit la taille haute & bien prise, l'air noble, & majestueux, le front élevé, les yeux grands, noirs & vifs; les cheveux longs & la barbe aussi, qu'il peignoit soigneusement. Il avoit de l'esprit & du sçavoir, parloit sensement de toutes choses, aimoit beaucoup la Poësie, & composoit lui-même des vers, qu'on trouve encore parmi les Ouvrages des Poëtes de son tems. Il bégaïoit un peu, mais le son de sa voix étoit doux & agreable. Enfin il possedoit du côté de l'esprit & du côté de la figure, tout ce qu'on peut désirer, non seulement pour en imposer, mais pour plaire.

Outre Dom Loüis qui mourut jeune, Dom Ferdinand qui lui succeda, & Donna Marie, qui épousa l'Infant Dom Ferdinand d'Arragon, Marquis de Tortose, depuis Roi d'Arragon; il eut encore plusieurs enfans d'Inés de Castro sa seconde femme; Dom Alfonse mort dans sa premiere jeunesse, Dom Denis, qui se retira en Castille, où il épousa Jeanne fille naturelle du Roi, dont il eut plusieurs enfans. Dom Juan qui fut marié deux fois, & contraint ainsi que Denis son frere à quitter le Portugal. Il eut de sa premiere femme Marie Tellez de Meneses, sœur de Leonor Reine de Portugal, Dom Ferdinand Seigneur d'Eca, & de Constance sa seconde femme, fille aussi du Roi de Castille, Donna Beatrix Comtesse de Velena en Castille. Ce Dom Juan eut aussi plusieurs bâtards de Donna Marie femme de Dom Pedre Nuñez : Dom Alfonse de Cascaës, qui épousa Donna Blanche, fille du fameux Jean de Regras, d'où descendent les Comtes de Monsanto, étoit l'aîné de tous; Dom Pedre de Guerra, fut le second : il fut marié à Donna Therese fille du Comte Andeïro, qui donna le jour à Dom Ferdinand Archevêque de Brague, à Dom Loüis Evêque de la Guarde, à Donna Inés de Guerra, femme de Dom Alvarez Perez de Castro, Seigneur de Mogadouro; & à Dom Ferdinand Seigneur de Bragance. Donna Beatrix, fille du Roi Dom Pedre, & sœur de Dom Denis, & de Dom Juan, épousa Dom Sanche, fils naturel de Dom Alfonse Roi de Castille. Ce Dom Sanche eut de Beatrix, une fille nommée Leonor, qui fut mariée en 1393, à Dom Ferdinand Infant de Castille, frere du Roi Henri II. & depuis Roi lui-même d'Arragon & de Sicile, qui par sa profonde sagesse & son équité, mérita le surnom de Juste.

Telle fut la postérité de Dom Pedre, qui après la perte d'Inés eut de Therese, Laurent (d'autres l'appellent Marie Pyneyra) Dom Juan, Grand-Maître de l'Ordre d'Avis, & ensuite Roi de Portugal.

Urbain V. étoit sur le Siege de Rome, lorsque Dom Ferdinand monta 1367. Dom Ferdinand.

ſur le Thrône. Jamais Prince ne parvint à la Couronne ſous des préſages plus heureux. Il étoit né en 1340. Le Portugal joüiſſoit d'une paix profonde. La Caſtille au contraire épuiſée par des guerres continuelles, manquoit d'hommes, d'armes, & d'argent, tandis que le Portugal voïoit ſes campagnes fertiles, couvertes d'habitans, & ſes finances augmentées conſidérablement par le Commerce.

La nature avoit prodigué à Dom Ferdinand tout ce qui peut ſatisfaire l'amour propre, & concilier la bienveillance des hommes. Il avoit le viſage beau, l'air agréable & majeſtueux, & la taille avantageuſe. Son eſprit étoit doux, affable, prévenant, & toujours porté à penſer bien des autres. Il montoit parfaitement bien à cheval, & s'aquittoit également de tous les autres exercices. Sa généroſité reſſembloit à la prodigalité. Elle s'étendoit indifféremment ſur tout le monde, ce qui le fit d'abord adorer du peuple, en faveur duquel il fit quelques Ordonnances utiles.

Son premier ſoin, à ſon avenement à la Couronne, fut à l'exemple de Denis ſon biſayeul, de faire défricher les terres incultes, qui étoient dans le Roïaume, & de faire conſtruire toutes ſortes de vaiſſeaux, pour rétablir & augmenter la marine, & pour ſe rendre par ce moïen maître de la Mer.

De ſi beaux commencemens préſageoient un regne d'or aux Portugais, mais leur eſpérance fut de courte durée. L'inconſtance du nouveau Roi, ſon peu de diſcernement à choiſir ſes Favoris & ſes Miniſtres, & les guerres qu'il entreprit ſans néceſſité, plongerent le Roïaume dans un abîme de malheurs. Jamais Prince ne fut plus indéterminé que lui. Tantôt il ſouhaitoit la paix, & tantôt il brûloit de faire la guerre. Il paſſa un tems conſiderable à déliberer s'il ſe marieroit, ou s'il paſſeroit ſes jours dans le célibat.

Durant la vie de Dom Pedre ſon pere, il avoit contracté de grandes liaiſons avec l'Infant Henri, frere de Dom Pedre le cruel. Dès que Henri eut les rênes de la Caſtille entre les mains, il changea de ſentiment à ſon égard. Dom Pedre le cruel, après avoir été chaſſé de la Caſtille, y rentra avec le ſecours que le Navarrois & le Prince de Galles lui fournirent. Il préſenta la bataille à Henri qu'il vainquit, & contraignit à ſon tour de ſortir de l'Eſpagne. Henri ſe refugia en France, où il obtint le ſecours néceſſaire pour rentrer dans la Caſtille. Il gagna une bataille ſur Dom Pedre, & le força encore une fois de lui ceder la Couronne. Après la perte de cette bataille, Dom Pedre ſe réfugia dans le Château de Montiel où Henri vint l'aſſieger: Dom Pedre connoiſſant le danger où il s'étoit expoſé en s'enfermant ainſi, envoïa, dit-on *, un Gentilhomme à du Gueſclin qui commandoit les François, pour lui demander de le recevoir dans ſa tente, & lui faciliter par ce moïen ſon évaſion. Du Gueſclin ne voulant rien faire qui pût interreſſer ſon honneur, communiqua la propoſition qu'on lui faiſoit, à Henri; celui-ci comme Roi, lui ordonna de le recevoir, & de l'avertir dès qu'il ſeroit arrivé dans ſa tente; ce qu'il fit. Henri en entrant dans la tente du General François, s'écria, dit-on, où eſt ce bâtard de Juif, qui a l'inſolence de ſe faire apeller Roi de Caſtille? Dom

* Ce fait eſt raconté différemment par les Auteurs Eſpagnols & François.

Pedre conservant dans le sein du malheur cette fierté feroce, qui lui étoit naturelle, lui répondit; c'est toi, infâme qui n'est qu'un bâtard; on te connoît, & tout l'Univers sçait que je suis le fils légitime du Roi Dom Alfonse. Alors Henri tirant son poignard, lui en donna un coup sur le visage. Dom Pedre tout désarmé qu'il étoit, saisit son frere, le jetta par terre, & fit des efforts prodigieux pour lui arracher le poignard; il y eut peut-être réüssi sans du Guesclin, qui saisit, dit-on, Dom Pedre par la jambe, & le mit sous Henri, lequel profitant de cet avantage, perça Dom Pedre de plusieurs coups. C'est ainsi que quelques Historiens Espagnols rapportent cette avanture, qui n'est point à l'avantage de du Guesclin, ce qui pourroit en faire douter. Du Guesclin dont l'honneur égaloit la probité, n'étoit pas homme à se prêter à une action aussi déshonorante. Il est donc à présumer que ceux qui la rapportent ont été mal informez. En effet, on dit que Dom Pedre, (& cela est plus vraisemblable) étant sorti du Château de Montiel, & voulant se sauver au travers du camp ennemi, fut arrêté par Begues de Villaines, qui en informa aussitôt Henri. Ce Prince se transporta dans sa tente pour y voir son prisonnier. Ils s'injurierent l'un & l'autre, & Henri tua Dom Pedre.

Quoiqu'il en soit, cette mort qui auroit dû mettre un terme aux troubles de la Castille, ne servit qu'à fournir de nouveaux prétextes aux Grands, pour former des cabales, & pour replonger leur patrie dans la fureur des guerres civiles. Dom Pedre détesté vivant, fut plaint dès qu'il ne fut plus à craindre. Une partie des principaux Seigneurs refuserent de se soumettre à Henri. Il est étonnant qu'un Prince, quelque cruel, ou quelque méprisable qu'il soit, trouve toujours des gens qui s'attachent à lui. Il est vrai que ceux qui prirent son parti aprés sa mort, le firent dans des vûës d'interêt. Henri eut sans peine fait avorter leurs desseins, s'ils n'eussent été soûtenus par des puissances étrangeres. Dom Ferdinand Roi de Portugal, étoit une des principales. Il abhorroit Dom Pedre; cependant dès qu'il ne fut plus, il prit les armes pour venger sa mort. Il fit plus, il ordonna à Dom Martin, Evêque d'Evora, & l'Admirante Lancerotte, de répandre dans les Cours de France & d'Angleterre, des Memoires contre Henri, dans lesquels on representoit ce Prince indigne du thrône, & par sa naissance, & par le crime qu'il avoit commis, en faisant mourir son frere.

Cependant plusieurs Seigneurs Castillans qui s'étoient refugiez en Portugal, le pressoient de se mettre à la tête de ses troupes, lui promettant qu'il ne seroit pas plûtôt entré dans la Castille, que les villes principales de ce Roïaume, lui ouvriroient leurs portes, & le reconnoîtroient pour leur Prince légitime, étant arriere petit-fils du Roi Dom Sanche, & petit-fils de la Reine Beatrix sa fille. D. Ferdinand qui les avoit reçûs favorablement, écouta leurs conseils. Bien loin de leur faire sentir la faute qu'ils faisoient d'abandonner leur patrie & leur Roi, il les combla de bienfaits. Il donna plusieurs villes à D. Ferdinand de Castro, beau-frere de Henri, & fit present du Comté d'Arragolos à son frere Dom Alvarés, qu'il fit aussi Connétable du Roïaume. Dom Ferdinand de Zamora, Mem Rui de Seabra, Alva- *1369.*

rés Mendez de Cacerés, Vaſqués Peres de Camoëns, Pedre Alfonſe Giron, grand Maître de Calatrava, Alfonſe Lopez de Tejeda, & Tello Gonçalez d'Aguilar, éprouverent ainſi que les Caſtro, ſes liberalitez. Ces Sujets rebelles étoient la ſource de la diſcorde, & ce furent eux qui firent déclarer en faveur de Ferdinand, les villes de Ciudad Rodrigo, d'Alcantara, & de Tui en Galice.

Le Roi de Grenade voïant les Caſtillans diviſez en pluſieurs partis, crut que l'occaſion ſe preſentoit pour relever la puiſſance des Maures abatus dans l'Eſpagne. Il conçût de vaſtes projets; & pour en aſſurer le ſuccès, il rechercha l'alliance du Roi de Portugal. Ferdinand aveuglé par le deſir de regner ſur la Caſtille, ne balança point à s'unir avec ce Roi infidele. Ils firent un traité par lequel ils convinrent d'une paix de cinquante ans, dont les conditions furent, 1°. Que le Grenadin ne feroit jamais la paix avec Henri ſans le conſentement du Roi de Portugal. 2°. Que chacun des confederez, conſerveroit les conquêtes qu'il feroit ſur la Caſtille, ſans que l'un pût prétendre aux conquêtes de l'autre. 3°. Que le Portugais n'entreroit point dans les frais de la guerre, que le Grenadin ſeroit obligé de faire, ni le Grenadin dans ceux que feroit le Roi de Portugal.

Ce Traité étant conclu, Ferdinand rechercha l'alliance du Roi d'Arragon, en lui faiſant demander ſa fille Leonor en mariage, promiſe à Dom Juan fils aîné de Henri. L'Arragonnois ſans s'embarraſſer de l'engagement qu'il avoit déja pris, envoïa un Ambaſſadeur en Portugal, pour y conclure le mariage de ſa fille avec le Portugais. On convint qu'on donneroit à la Princeſſe en dot cent mille florins, & que le Roi ſon pere déclareroit la guerre au Caſtillan, moïennant trois mille Lances que le Portugais lui païeroit pendant l'eſpace de trois mois. On ſe donna des otages pour la garentie de ce Traité, qui ne fut jamais exécuté. Cependant Dom Ferdinand fit équipper ſept galeres pour les envoïer en Arragon. Il y en avoit une deſtinée pour tranſporter la Princeſſe. Rien n'égaloit la magnificence de cette galere; les cordages & les voiles en étoient de ſoïe; les matelots étoient galamment vêtus, & tout le reſte de l'équipage étoit ſuperbe. Ces vaiſſeaux étoient chargés de préſens magnifiques, entr'autres, d'une couronne d'un prix ineſtimable, de quantité de pierres précieuſes, de dix-huit barriques pleines d'or en barre, pour le convertir en eſpeces dans l'Arragon. Dom Juan Alfonſe Comte de Barcelos, accompagné des Evêques d'Evora & de Silvés, avec Martin Abbé d'Alcobace, fut chargé d'aller chercher la Princeſſe; mais l'Arragonnois refuſa de la leur remettre entre leurs mains, ſous prétexte qu'on n'avoit pas encore reçu la diſpenſe de Rome, pour la concluſion de ce mariage. Dans la ſuite même il travailla ſous main auprès d'Urbain V. pour qu'il la refuſât, ou du moins qu'il la retardât.

Cependant on armoit de tous côtés. Le Roi de Grenade ravageoit l'Andalouſie; celui d'Arragon s'aprêtoit pour entrer dans la Caſtille, & Ferdinand marchoit vers la Galice, où il s'empara de quelques places. Henri, quoiqu'environné d'ennemis, ne perdit point courage. Il aſſembla promptement des troupes, ſe mit à leur tête, & les conduiſit contre Ferdinand, qui à ſon approche s'embarqua

qua

qua ſur une galere, abandonna la Galice, & ſe rendit à Porto. Avant de partir il laiſſa une forte garniſon dans Corogne, ſous les ordres du Grand-Maître de Chriſt, & une autre à Tui, où commandoit Lopez Gomez de Lira Eſpagnol.

Henri ſans s'amuſer à reprendre ces places, traverſa le Minho, perſuadé qu'en entrant dans le Portugal, il forceroit Ferdinand à faire la paix avec lui. Il porta le fer & le feu juſques ſous les murailles de Brague, où Lopez Gomez de Lira lui oppoſa une vigoureuſe réſiſtance. Henri s'en rendit malgré ſes efforts le maître. Enſuite il fut aſſieger Guimaraens, où ſes armes échouërent. Alors il eut recours à la ruſe; il fit traveſtir en païſan Gonçalés de Caſtro, le fit entrer dans la Ville; mais aïant été découvert, on le fit mourir, & l'on jetta ſon corps à la voirie. Sur ces entrefaites Dom Pedre Gonçalés de Mendoce, & Dom Alvar Garcie d'Albornoz, chaſſerent les Arragonnois de Raguena. Pour Ferdinand il étoit à Conimbre, d'où il voïoit tranquillement ravager ſon Roïaume. Réveillé cependant par les ſuccès rapides du Roi de Caſtille, il reprit les armes, paſſa le Douro, & fut chercher Henri, qu'il fit défier en combat ſingulier. Celui-ci déſeſpérant de réduire Guimaraens, leva le ſiege, & fut envahir Bragance, & quelques autres places dans la Province de Tra-oſ-montes, qu'il fut obligé d'abandonner bientôt après, pour courir au ſecours de l'Andalouſie, où le Roi de Grenade faiſoit de grands ravages.

Alors Ferdinand diſperſa ſon armée en différens endroits, entre le Tage & la Guadiane. Il en laiſſa le commandement à ſes deux freres, Dom Juan & Dom Denis. Il envoia des Gouverneurs dans les principales Villes. Dom Gonçalés de Vaſconcellos à Elvas, Mem Mendez de Vaſconcellos à Eſtremos, Dom Ferdinand d'Olivenca à Olivenca même, Dom Gomez Laurent d'Avelar, à Ciudad Rodrigo; Martin Lopés, connu ſous le nom de Manuel de Calatrava, à Carmona; Alvarés Perés à Monterei, Alfonſe Gomez de Lira à Tui, & d'autres perſonnes de diſtinction dans les autres places ſuſpectes, ou qui avoient beſoin d'un Commandant, pour y maintenir l'ordre & la fidélité.

Par cette précaution, la frontiere ſe trouva à couvert des incurſions des ennemis. Cependant les Portugais, n'étoient point contens du gouvernement. Ils voïoient avec chagrin que le Roi fuïoit les affaires, & recherchoit avec avidité les occupations frivoles, ſans ſonger ſérieuſement à prévenir les effets d'une guerre, qu'il avoit légérement entrepriſe. Il alloit & venoit de Santarem à Liſbonne, & de Liſbonne à Santarem; ce qui donna occaſion à ce proverbe, contre ceux qui alloient & venoient: le ſot va, le ſot vient, de Liſbonne à Santarem.

Le Roi de Caſtille actif & vigilant, ne laiſſoit échapper aucune occaſion pour donner de la réputation à ſes armes. Il étoit entré dans la province de Tra-oſ-montes, où les peuples ne lui oppoſerent qu'une médiocre réſiſtance. Ferdinand en fit des plaintes ameres, auſquelles ils répondirent, que c'étoit plus ſa faute, que la leur. Qu'un Prince devoit traiter également ſes peuples, en ſe montrant également à eux. Que celui qui étoit vû de ſon Prince, avoit plus de courage, que celui qui ne l'étoit point. Que la ruine des Roïaumes les plus floriſſans prenoit ſouvent ſa ſource, dans ce

que les Princes se fixoient dans un seul endroit, ce qui privoit les provinces éloignées de ses graces.

Cependant Gille Ferdinand, Gentilhomme d'auprès d'Elvas, jeune, brave, & passionné pour la gloire, servoit avec distinction sur la frontiere. Aïant assemblé soixante & dix Cavaliers & quatre cens Pietons, il se mit à leur tête, ravagea les environs de la Ville de Medelim, fit un butin considérable, avec un si grand nombre de prisonniers, qu'ils excédoient de beaucoup le nombre de ses soldats. Un de ses Officiers aïant fait réflexion que si les Castillans venoient à les poursuivre, non seulement leurs prisonniers leur seroient à charge, mais pourroient même leur nuire, communiqua sa réflexion à Gille Ferdinand, qui en sentant toute la solidité, résolut d'en renvoïer une partie : mais pour le faire avec dignité, & sans inconvenient, il fit dire à Martin Yanés son oncle, de contrefaire l'Infant Dom Juan, qui commandoit sur la frontiere, & de renvoïer une partie des prisonniers, lorsqu'il les lui présenteroit, pour lui baiser la main. Yanés s'acquitta très-bien de son rôle ; & les Castillans qu'il remit en liberté, au lieu de courir promptement aux armes, pour poursuivre les Portugais, répandirent le bruit que l'Infant étoit sur la frontiere, & qu'il alloit se mettre en campagne ; ce qui acheva de consterner les Castillans.

Gonçalés Mendez qui commandoit à Elvas, informé du succès que Gille Ferdinand avoit eu dans sa course, & de la ruse dont il s'étoit servi pour contenir les Castillans dans la crainte, lui fit proposer d'aller brûler le territoire de Badajos, & Badajos même, s'ils le pouvoient. Gille Ferdinand y consentit. Ils partirent à la tête de leurs troupes, & ils se présenterent devant Badajos. Les habitans de cette Ville indignés des ravages que les troupes Portugaises faisoient dans la campagne, sortirent pour les repousser ; on en vint aux mains, on combattit vaillamment de part & d'autre ; Gille Ferdinand donna de nouvelles preuves de sa valeur ; les Castillans perdirent leurs meilleurs Officiers ; les deux principaux furent tués par un Boucher de Lisbonne, appellé le petit Laurent, homme brave, intrépide, & d'un courage au dessus de sa naissance ; le reste regagna la Ville dont les Portugais brûlerent les fauxbourgs. La fortune abandonna les Portugais devant Saint Felix. Laurent Gomez d'Avelar échoüa dans cette entreprise ; mais Dom Juan Rui Portocarrero le vengea sur quatre cens Lances Espagnoles, qu'il défit entiérement, avec deux cens qu'il avoit sous son commandement. Ainsi se termina la Campagne de 1369.

Sur la fin de la même année, Lisbonne essüia un incendie considerable, qui fournit aux voleurs une occasion de faire plusieurs brigandages. Le commencement de l'année 1370. fut remarquable par des débordemens d'eau, & par des vents si violens, qu'ils enlevoient les toîts des maisons, & déracinoient les arbres dans les campagnes. Une partie des vaisseaux, qui étoient dans le port de Lisbonne, se choquerent les uns contre les autres, & se briserent. Les Galeres n'échaperent à ce malheur que parce qu'elles en étoient sorties quelques tems auparavant pour aller croiser à l'embouchure du Guadalquivir, & pour épier les mouvemens de la Flote Castillane. 1370.

Cependant Henri avoit mis le siege devant Ciudad Rodrigo. Il y avoit

environ trois mois, qu'il le poussoit avec toute la vigueur imaginable, lorsque les mauvais tems & l'opiniâtre resistance des assiegez, le forcerent de le lever. Croïant avoir meilleur marché de Carmona, il fut l'assieger dans toutes les formes. Dom Alfonse Lopez de Tejeda en étoit le Gouverneur. Les attaques furent vives, & vivement repoussées. Comme les affaires appelloient Henri ailleurs, il en laissa la poursuite à la Reine son épouse, Jeanne, fille de Dom Juan Manuel, qui aux charmes de la beauté, joignoit le courage d'un homme. Elle poussa le siege avec tant de vigueur, que Tejeda craignant de succomber, fit proposer à la Reine une suspension d'armes; offrant de rendre la place dans un certain tems, si les Portugais ne venoient point à son secours. Jeanne accepta le parti, & demanda des ôtages. Tejeda lui donna les deux uniques enfans qu'il eût. Le tems marqué s'étant écoulé, sans que les Portugais se fussent mis en devoir de secourir la place, à l'exception de soixante & dix lances qui s'y étoient jettées, avec Dom Gregoire de Campo morto, la Reine fit demander à Tejeda l'execution du traité. Tejeda répondit qu'il ne pouvoit le faire, sans manquer à la fidelité qu'il devoit au Roi son Maître. Alors la Reine de Castille lui fit dire, qu'elle alloit faire mourir ses enfans. Qu'elle les fasse mourir, dit Tejeda, je n'ai pas perdu le pouvoir d'en faire d'autres. On les mena aux pieds du rampart. Tejeda leur parla de dessus les murailles. Il fut insensible à leurs prieres, & les vit égorger sans verser une larme. Cette fermeté, plus que feroce, fut condamnée de tout le monde; cependant elle tourna au profit des Portugais: les Castillans fatiguez de l'opiniâtre résistance de Tejeda, leverent le siege, & se retirerent.

L'Admirante Lancerotte croisoit avec trente vaisseaux & avec autant de galeres, sur les côtes de l'Andalousie. Il avoit avec lui Jean Soscin Castillan, & Rainaud Grimaldi. Celui-ci étoit Genois, homme de mérite, d'une grande naissance, & d'une valeur éprouvée. Il avoit armé à ses dépens quatre galeres, avec lesquelles il rendit des services importans à la Couronne. Lancerotte se présenta devant Seville, où la maladie lui enleva une partie de son monde. Cependant il fut ravager l'Isle de Cadix, & ensuite il débarqua à Barrameda, & en débarquant, les Castillans lui crioient en dérision, qu'il venoit secourir Dom Pedre lorsqu'il n'étoit plus. Les Portugais ravagerent toute la côte, & laisserent par tout de tristes marques de leur fureur. L'hiver vint cependant arrêter leurs progrès. Ils rentrerent dans leurs vaisseaux, où la plus grande partie des soldats & des matelots, périrent par la violence du froid qu'ils eurent à essuïer. Alors la flote Castillane croïant avoir bon marché de la Portugaise, l'attaqua sans la pouvoir rompre; tout ce qu'elle pût faire, ce fut de prendre un vaisseau sur lequel étoit l'argent destiné pour le payement des troupes. La flote Portugaise prit le large, & regagna ses ports.

Henri ne pouvoit digerer le refus 1371.
que faisoient les habitans de Carmona, de le reconnoître pour leur Souverain. Il assiegea donc cette Ville pour la seconde fois, & la réduisit à toute extrêmité. Les habitans espéroient toûjours, que le Roi de Portugal viendroit les secourir, comme il le leur avoit promis par une Lettre

écrite de sa propre main. Voïant qu'il n'effectuoit point sa parole, ils députerent quelqu'un d'entr'eux pour lui représenter, qu'ils alloient succomber sous le joug Castillan, s'ils n'étoient secourus promptement. Ferdinand leur répondit, qu'il étoit impossible, qu'il pût les secourir présentement. Cette réponse les étonna; ils s'en plaignirent hautement, en disant qu'ils ne se fussent point attirés la haine de Henri, s'ils ne lui eussent fait l'honneur de compter sur sa parole. Ils ajoûterent que cette infidélité venoit moins de lui que de ses Ministres, traitres à leur égard, ainsi qu'envers leur patrie, qu'ils abandonnoient à ses ennemis, pour assouvir leur cupidité, & pour remplir leurs vûës particulieres; mais qu'ils mettroient un terme à leur perfide ambition, si on vouloit leur permettre de les combattre en champ clos, pour les punir de leurs crimes. Ces plaintes & ce cartel furent inutiles. Ferdinand n'en fut que médiocrement touché. Cependant Henri profitant de son indolence, réduisit enfin Carmona, où il trouva un thrésor considérable, qui avoit appartenu au Roi Dom Pedre, avec deux de ses enfans bâtards, Sanche & Ferdinand, qu'il fit enfermer dans une prison. Ils avoient auprès d'eux Dom Martin Lopez de Cardone, Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, que Henri fit mourir, quoiqu'il lui eût promis de lui conserver la vie.

La prise de Carmona fut très-avantageuse au Roi Henri. Elle assuroit la frontiere de ce côté-là, & ouvroit aux Castillans un chemin, pour ravager en sûreté la frontiere de Portugal. Ferdinand ne fut que médiocrement sensible à cette perte: plongé dans les plaisirs, & les amusemens frivoles, il abandonnoit les rênes de l'Etat au caprice de ses Ministres, tandis que le Castillan faisoit tout par lui-même, & poussoit vigoureusement la guerre.

Comme elle devenoit de jour en jour plus dangereuse, le Pape crut, qu'il étoit de son devoir, d'interposer son autorité entre ces deux Princes. C'étoit Gregoire X. qui avoit succédé à Urbain V. Pour cet effet il envoïa en Espagne deux Légats, un desquels s'appelloit Agapet Colonne. Après plusieurs conférences, ils firent consentir Henri & Ferdinand à conclure la paix. On nomma de part & d'autre des Plénipotentiaires, pour en dresser les articles. Henri choisit pour le sien Dom Perés de Gusman, Grand-Prévôt de Seville, & Ferdinand honora de cette commission Dom Juan Comte de Barcelos. Ils se rendirent avec les deux Légats à Alcoutin dans les Algarves. Les principales conditions du Traité qu'on y signa, consistoient en celles-ci. 1°. Qu'on cesseroit toute hostilité de part & d'autre, & que les deux Rois contractans se fourniroient en cas de besoin, du secours contre leurs ennemis. 2°. Que le Roi de Portugal rechercheroit l'alliance du Roi de France, & qu'il épouseroit Donna Leonor, fille de Henri Roi de Castille, à laquelle on donneroit pour dot Ciudad Rodrigo, Valence d'Alcantara, Monterei, Alhariz avec une somme d'argent. 3°. Qu'on pardonneroit de part & d'autre, à ceux qui avoient abandonné leur Prince pour entrer au service d'un autre, & enfin qu'on se donneroit respectivement des ôtages. Les Castillans livrerent Albuquerque, Badajos, Xerez, Alconchel, & Codiceira, & les Portugais Olivença, Campo major, Noudar & Marvam.

Ce Traité fut bientôt public. Le

Roi d'Arragon, sans la participation duquel on l'avoit conclu, s'en plaignit hautement. Ferdinand avoit promis d'épouser sa fille, & de faire conjointement avec lui la guerre au Castillan. Piqué de ce qu'il manquoit si lâchement à sa parole, & ne pouvant s'en venger par les armes, il résolut de garder les sommes considérables d'argent, que Ferdinand lui avoit envoïées pour les équipages, & pour les frais des nôces de la Princesse qu'il devoit épouser. A l'égard des ôtages ils s'en retournerent en Portugal à l'exception de Baltazar Spinola, qui n'osa y retourner, étant accusé d'avoir tenté de plaire à la Princesse Marie, destinée à devenir sa Reine. En effet il avoit eu avec elle quelques conversations particulieres, qui ne firent point honneur à la réputation de cette Infante. Baltazar se retira à Genes.

La paix étant faite & concluë, Ferdinand se livra plus que jamais aux plaisirs; mais ses finances étant épuisées, il ne pouvoit que difficilement contenter les différens goûts, que son humeur inconstante & legere lui inspiroit. Les sommes, que l'Arragonnois lui avoit retenuës, celles qu'il avoit données aux Seigneurs Castillans, qui s'étoient réfugiés dans son Roïaume, dans l'espérance, qu'ils lui procureroient la Couronne de Castille, les dépenses énormes, qu'il avoit faites pour entretenir ses armées de terre & de mer, avoient entiérement tari ses thrésors. Pour les remplir de nouveau, il s'avisa d'un moïen, qui a toûjours été funeste aux Etats les plus florissans, lorsqu'on l'a mis en pratique. Il fit fondre toute l'ancienne monnoïe, & en fit perdre la moitié à ses sujets, dans la nouvelle qu'il fit fabriquer.

Dans le dernier Traité qu'on avoit fait avec la Castille, on avoit marqué le tems où Ferdinand devoit épouser l'Infante Leonor. Ce tems alloit expirer, & l'on songeoit à faire passer la Princesse en Portugal, lorsque Ferdinand devint éperdûment amoureux de Donna Leonor Tellez de Meneses. Cette passion fit des progrès si rapides dans son cœur, qu'il ne voulut plus entendre parler de son mariage avec l'Infante de Castille. Leonor Tellez étoit mariée à Dom Juan Laurent d'Acunha, Seigneur de Pombeyro, entre Douro & Minho. Elle étoit fille de Dom Martin Alfonse Tellez, frere de Dom Juan Comte d'Ourem, & de Donna Aldonce de Vasconcellos. Etant dans la province de Beira, elle alla à Lisbonne, pour voir Donna Marie sa sœur, Dame d'honneur de l'Infante Beatrix sœur du Roi. Ferdinand étoit si assidu dans l'appartement de cette Princesse, qu'on en parloit desavantageusement. Ce fut chez elle qu'il vit Leonor pour la premiere fois. Son cœur s'enflamma subitement pour elle. Leonor étoit plus aimable, qu'elle n'étoit belle. Sa conversation étoit vive & brillante. Coquete & ambitieuse, elle mit en œuvre tout pour plaire au Roi, & elle y réüssit. La passion qu'elle lui inspira devint si violente, que Ferdinand ne pouvant plus la cacher, la déclara à Marie sœur de Leonor, en lui disant, qu'il étoit dans le dessein de l'épouser. Ce discours étonna Marie; elle rappella au Roi les engagemens qu'il avoit pris avec l'Infante de Castille, & qu'il ne pouvoit rompre, sans s'exposer à une cruelle guerre. Ferdinand plein de son amour, lui répondit, qu'il trouveroit bien le moïen de se dégager, & que s'il ne le pouvoit pas, sans offenser les Castillans, il sacrifieroit tout, pourvû qu'il pût plaire à Leonor. Mais Leonor,

reprit Marie, a contracté un lien indissoluble avec Laurent d'Acunha; ils sont parens, repartit vivement le Roi; ils se sont mariés sans dispense, & il ne me sera pas difficile de faire casser leur mariage. Alors Marie ajoûta, ma sœur n'y consentira jamais. N'importe, proposez-lui ce que je viens de vous dire. Marie obeït, & Leonor comblée de joïe, accepta l'offre du Roi.

1372. Dès que Ferdinand fut informé que Leonor consentoit à tout ce qu'il souhaittoit, il travailla à faire casser son mariage avec Laurent d'Acunha. Soit que d'Acunha craignît le Roi, soit qu'il fut dégoûté de sa femme, & qu'il fût bien aise d'avoir un prétexte pour s'en défaire honnêtement, il ne s'opposa point à la dissolution de son mariage. Il sembloit qu'il n'avoit rien à craindre : cependant il prit le parti de quitter le Portugal, & de passer en Castille, où pour prévenir les mauvaises plaisanteries, il fit mettre à son bonnet deux cornes d'or, en guise d'aigrete.

Le mariage de Leonor étant cassé, Ferdinand crut que cette femme qui avoit plus d'ambition que d'amour, alloit remplir tous ses desirs en le rendant heureux; mais il se trompa. Leonor qui aspiroit au thrône, & qui craignoit de le perdre, devint plus circonspecte avec lui, qu'elle ne l'étoit avant la dissolution de son mariage. Cette conduite ne fit que l'enflâmer davantage. Son amour parvint à son comble, & sans consulter ses interêts, sa religion, son honneur, il l'épousa enfin, & devint dès ce moment le jouet de cette femme ambitieuse.

Tout le Roïaume gémit de la démarche du Roi. Le peuple de Lisbonne s'en plaignit hautement. Un simple tailleur appellé Ferdinand Vasqués, alla trouver le Roi, & lui parla de son mariage avec une liberté qui surprit toute la Cour. Peu satisfait de ses réponses, il assembla trois mille hommes, prit les armes, se rendit au Palais, où le Roi l'entendit une seconde fois. Vasqués lui representa, qu'il déshonoroit le thrône qu'il occupoit; que Leonor étoit indigne de le partager par sa naissance & par sa conduite. Le Roi l'écouta tranquillement, & craignant que ce peuple mutiné ne lui manquât de respect, il répondit qu'il n'étoit pas marié, & qu'il ne songeoit point à épouser Leonor. Déplorable effet des passions! Ferdinand pour contenter la sienne, fut contraint de dissimuler avec ses propres Sujets. Il n'osa leur avoüer sa foiblesse. Le peuple content de sa réponse, se retira à condition que le Roi se rendroit le lendemain dans l'Eglise de saint Dominique, pour se justifier plus pleinement du soupçon qu'on avoit contre lui; il le promit, & tout rentra dans le devoir.

Dès que le jour parut, le peuple accourut au lieu marqué pour entendre le Roi; mais il n'étoit plus tems. Ferdinand étoit sorti de Lisbonne avec Leonor, pendant la nuit, & s'étoit retiré à Santarem. Lorsque le peuple apprit cette nouvelle, il s'abandonna à toute sa fureur, & fit des portraits odieux de Leonor, & de sa conduite. Elle en fut informée par ses espions; outrée de l'insolence du peuple, elle obligea le Roi à la venger des injures qu'elle venoit d'essuier. Le Roi envoïa des ordres à Lisbonne, pour faire arrêter Ferdinand Vasqués, auquel on fit trancher la tête avec ses complices, après leur avoir fait couper les pieds & les mains.

Tandis que Vasqués païoit de sa vie son zele pour sa patrie, Ferdinand enyvré plus que jamais de son amour pour Leonor, parcouroit le Roïaume avec elle. Ils se rendirent au Monastere de Leça, situé dans la Province d'entre Douro & Minho, à deux lieuës de Porto. Là, Ferdinand publia son mariage, & assigna à la Reine un doüaire plus considérable que les Rois de Portugal n'avoient accoûtumé de le donner aux Reines. Les villes de Villavitiosa, d'Abrantes, d'Almada, de Sintra, de Torres vedras, d'Atougia, d'Obidos, d'Aveyro, avec plusieurs encore, composerent son appanage.

Dès que Leonor fut declarée Reine, toute la Cour alla lui baiser la main. Dom Denis, frere du Roi, & fils d'Inés de Castro, se refusa seul à cette cérémonie, en disant qu'il n'étoit pas né pour baiser la main d'une femme comme Leonor; mais que Leonor étoit née pour baiser la sienne. Ce discours que le Roi étoit à portée d'entendre, le mit dans une telle colere, qu'il tira son poignard, pour percer son frere; mais Ayres Gomez de Sylva, & un autre, dont on ignore le nom, l'arrêterent, & sauverent la vie à Denis. Ce Prince avoit refusé de baiser la main à Leonor, par le conseil de Dom Diegue Lopez Pacheco, l'un des trois meurtriers de sa mere Inés, & le seul que la fuite avoit derobé à la justice de Dom Pedre, & qui cependant avoit eu le bonheur de devenir un des favoris de Denis. Ce Prince passa en Castille, & Pacheco l'y suivit. Dom Juan, fils naturel du Roi Dom Pedre, grand Maître de l'Ordre d'Avis, se montra moins difficile que son frere. Il baisa la main de Leonor, & la reconnut pour Reine. Elle étoit bien éloignée de croire que ce jeune Prince dût un jour la chasser du thrône, & poignarder à ses yeux tout ce qu'elle aimeroit avec le plus de tendresse.

Leonor étant reconnüe Reine de Portugal, Ferdinand songea seulement alors au traité qu'il avoit conclu avec la Castille. Il fit dire au Roi Henri qu'il l'exécuteroit exactement, à l'exception de l'article de son mariage avec sa fille. Henri reçut cet avis en habile politique. Il ne témoigna aucun ressentiment du procedé du Roi de Portugal, persuadé qu'un gendre qui avoit pû quitter la fille d'un autre Roi pour la sienne, & la sienne pour épouser une de ses Sujettes, ne valoit pas la peine d'être regretté. Il fit donc dire à Ferdinand qu'il étoit content, pourvû qu'il remplît les autres conditions du traité; & pour cet effet ils nommerent de nouveaux Plenipotentiaires.

L'interêt surmonte tous les obstacles: Leonor avoit acquis le thrône par sa beauté: elle résolut de s'en assurer la possession par ses liberalitez. Maîtresse de tout, mais abhorrée du peuple, & méprisée des Grands, un instant pouvoit lui enlever le fruit de ses intrigues, par la mort du Roi; elle sentit donc qu'il falloit gagner les uns & les autres, les grands en leur prodiguant les honneurs, & le peuple par ses bienfaits. Les bontez de Leonor firent éclipser l'adultere qu'on avoit d'abord vû dans son mariage avec Ferdinand, & de criminel qu'avoit paru ce nouveau lien, il devint juste & nécessaire pour l'Etat. Cependant elle commença par élever ses parens aux premieres dignitez. Son frere Dom Juan, Alfonse Tellez fut

fait Comte de Barcelos, & Admirante du Roïaume. Dom Gonçalez Tellez obtint le Comté de Neyva & Faria, Dom Juan, fils de Dom Juan Alfonse, Comte d'Ourem, celui de Viana, avec les Seigneuries d'Alvito, & de Villeneuve. Le Comté de Sea fut donné à Dom Henri Manuel frere de Constance mere du Roi, & celui d'Arrayolos à Dom Alvare Perez de Castro. Elle confera à Dom Lopez diaz son neveu, fils de Marie sa sœur, la grande Maîtrise de l'Ordre DE CHRIST, & celle de saint Jacque à Dom Ferdinand Alfonse d'Albuquerque. Elle confia l'éducation du jeune Comte de Barcelos à Dom Vasquez Perez de Camoëns; & elle maria plusieurs de ses parentes aux principaux Seigneurs de la Cour, afin de les engager par le sang & par l'interêt à lui conserver l'autorité.

Ferdinand, entraîné par sa legereté ordinaire, las de la paix, & ne pouvant renoncer tout à fait aux prétentions qu'il croïoit avoir sur la Castille, chercha à rompre avec elle. Il fit arrêter, sous de vains prétextes, quelques Vaisseaux Castillans, qui étoient dans le port de Lisbonne, & se lia avec Jean, Duc de Lancastre, fils d'Edouard III. Roi d'Angleterre. Ce Prince avoit épousé en secondes nôces l'Infante Constance, fille aînée de Dom Pedre le cruel. En consequence de ce mariage, il prétendoit que la Couronne de Castille & de Leon lui appartenoit, & même il prenoit le titre de Roi de Leon & de Castille. Les Ambassadeurs qu'il avoit envoïez en Portugal, signerent une ligue offensive & deffensive avec Ferdinand, contre le Roi de Castille & celui d'Arragon, aux conditions que chacune des puissances contractantes, mettroit un nombre égal de troupes sur pied, qu'elle entretiendroit à ses dépens; que tout ce que le Portugais conquereroit dans la Castille demeureroit sous sa puissance, à l'exception des Villes & Châteaux fortifiez; & qu'à l'égard des conquêtes qu'on pourroit faire dans l'Arragon, elles resteroient à celui qui les auroient faites, telles qu'elles seroient.

Ce Traité inquieta vivement Henri; non qu'il craignît ses ennemis, mais parcequ'il aimoit d'inclination les Portugais, & qu'il se faisoit une véritable peine d'entrer en guerre avec eux. Soit que cela fut vrai ou feint, il envoïa des Ambassadeurs à Ferdinand, & ce fut Dom Garcie Manrique Evêque de Siguença, qui représenta au Monarque Portugais, avec une éloquence admirable, que son Prince ne méritoit point qu'il se liguât avec ses ennemis, pour une guerre injuste, & que s'il persistoit dans ce dessein, il le chargeoit de tous les malheurs dont cette guerre seroit suivie.

Ferdinand qui avoit pris son parti, méprisa ses remontrances. Alors Henri ne voulant point faire de son païs le théâtre de la guerre, résolut de la porter chez son ennemi. Il forma le dessein d'assieger Lisbonne; & tandis que son armée de terre s'achemina vers le Portugal, il ordonna à l'Admirante Ambroise Bocca Negra de mettre à la voile, & de conduire la flote à l'entrée du Tage. Lui-même partit vers la mi-Septembre de Zamora, pour se mettre à la tête de son armée. Il prit sur son chemin les Villes d'Almeïda, de Piñel Linares, de Cerolique, & de Viseo, où l'Infant Dom Denis frere du Roi de Portugal, vint lui offrir ses services. On continua de marcher vers Conimbre, d'où Ferdi-

nand

nand venoit de partir tout récemment pour aller à Santarem. Les Castillans camperent aux environs de Conimbre, dont ils pillerent les fauxbourgs; après quoi Henri conduisit son armée droit à Lisbonne. Comme il passoit sous les murailles de Santarem, Ferdinand qui étoit toujours dans cette Ville, voulut le charger. Mais il en fut empêché par le Comte Dom Juan Tellez, & le Grand-Prieur de Portugal, personnages plus ambitieux que braves.

1373.

Cependant le Comte & le Grand-Prieur appellé Dom Alvarés Gonçalés Pereïra, crurent qu'il étoit à propos d'envoïer quelqu'un pour reconnoître l'armée ennemie. Le Grand-Prieur chargea de cette périlleuse commission ses deux fils Diegue & Nuñez. Ils s'en acquitterent parfaitement bien, & Nuñez dit au Roi, que quoique l'armée de Castille fût nombreuse & bien composée, elle marchoit avec si peu d'ordre, que si on l'attaquoit avec courage, il ne doutoit point qu'on ne remportât la victoire. Nuñez n'avoit alors que treize ans; c'étoit sa premiere campagne, & la premiere action qu'il eût fait à la guerre. L'air noble & assuré avec lequel il rendit compte de ce qu'il avoit vû, lui attira l'admiration de toute la Cour. La Reine en fut si charmée, qu'elle se tourna vers le Roi en lui disant: je choisis dès ce moment Nuñez pour mon Ecuïer, & je veux l'armer Chevalier de ma propre main. Nous le verrons dans la suite devenir un Heros, l'effroi de la Castille, l'appui de Dom Juan Grand-Maître de l'Ordre d'Aviz, & le principal instrument de la ruïne de Beatrix, fille de cette même Leonor, qui vouloit la premiere lui mettre les armes à la main.

Parmi les Castillans qui s'étoient réfugiés en Portugal, on comptoit Dom Juan Sanchés, Chevalier d'un des Ordres d'Espagne. Il ne pouvoit s'empêcher de blâmer l'inaction de Ferdinand. Il disoit publiquement, que c'étoit une lâcheté à lui de ne point aller au devant de son ennemi. Il le repéta tant de fois, que ce discours parvint jusqu'aux oreilles du Roi, qui dit en présence de toute sa Cour, que le discours de Sanchés étoit le discours d'un fils de Muletier; que le pere de Sanchés l'avoit été du sien. Sanchés prenant la parole, Seigneur, lui dit-il, je ne croïois pas mériter l'insulte que vous me faites. Si mon pere a été Muletier du feu Roi votre pere, je l'ignore; mais s'il l'a été, il l'a été d'un excellent Prince. Au reste il seroit à souhaitter pour la gloire de vos armes, que vous eussiez dans votre Cour plusieurs Muletiers qui me ressemblassent; vos ennemis ne viendroient point vous braver jusque dans le sein de votre Roïaume. Cette réponse hardie demeura sans réplique & sans punition.

Cependant Henri continuoit sa route du côté de Lisbonne. Cette Ville n'avoit ni murailles ni fortifications. Henri s'y présenta & y entra par la porte Saint Antoine. Les habitans aïant remarqué la foiblesse de l'armée Castillanne, se retirerent dans la partie de la Ville la mieux fortifiée, & y transporterent tout ce qu'ils avoient de plus précieux, dans le dessein de s'y défendre vigoureusement. Ferdinand fit ordonner à l'Admirante Lancerotte de s'opposer à l'entrée de la flote ennemie dans le Tage; mais ses ordres furent mal exécutés, elle y entra sans qu'on lui opposât le moindre obstacle. Alors Dom Vasqués Martinés de Melo & Dom Juan Foscin, qui à l'expérience de la Marine, joi-

gnoient du courage & de l'intrépidité, proposerent à Lancerotte d'envelopper les ennemis, & de les attaquer en même tems, persuadés qu'aïant l'avantage de connoître mieux qu'eux la plage, on les vaincroit facilement. Le conseil étoit bon, mais Lancerotte se trouva hors d'état d'en profiter. Une terreur panique s'étoit emparée de son esprit. L'Admirante de Castille, qui commençoit à se repentir d'être entré si avant, s'en apperçut; il mit à profit la foiblesse de Lancerotte, il fait attaquer la flote Portugaise, & enleve quatre galeres. Le Roi informé de la lâcheté de Lancerotte, l'en punit en lui ôtant sa charge.

Cependant les habitans de Lisbonne s'affermissoient de plus en plus dans le dessein de défendre vaillamment leur Ville. Ils découvrirent que Dom Diegue Lopez Pacheco, qui servoit dans l'armée Castillane, y entretenoit des correspondances, & qu'il emploïoit toute sorte de moïens pour engager quelques habitans, à livrer entiérement la place au Roi de Castille. On arrêta deux de ses amis; l'un fut écrasé contre des pierres, & l'on attacha l'autre aux ailes d'un moulin à vent, & il périt ainsi. Le Castillan pour venger leur mort, fit saisir les Religieux de l'Ordre de Saint François, dont la maison étoit située dans la partie de la Ville dont il étoit le maître, & les fit embarquer dans deux batteaux dépourvûs de gouvernail & d'avirons. On ne doutoit point qu'ils ne périssent; cependant ils firent si bien, qu'ils aborderent de l'autre côté de la riviere, au grand étonnement des ennemis, qui voulant piller leur Eglise, en furent empêchés par Henri.

Toutes les maisons de Campagne, qui étoient aux environs de Lisbonne, furent abandonnées par leurs possesseurs, & occupées aussitôt par les Castillans, qui en enleverent tous les meubles qu'ils y trouverent. Vasqués de Melo étant demeuré seul dans la sienne, & ne pouvant en sortir sans courir risque de tomber entre les mains des ennemis, se détermina à s'y défendre, si on venoit l'y attaquer. Il ne fut pas long-tems sans l'être. Etant sur le point de périr, son fils arriva, & perça jusqu'à lui pour le défendre. Accablés de fatigue & de coups, ils succomberent sous le nombre des assaillans, & furent faits prisonniers; mais ils païerent bientôt leur rançon, & recouvrerent par ce moïen leur liberté. On croit que l'un d'eux fut échangé contre Dom Pedre Ferdinand, surnommé tête de vache, qui étoit au pouvoir des Portugais. Chaque jour étoit signalé par quelque combat. Il s'en livra un dans la ruë-Neuve, où les Portugais se comporterent avec tant de valeur, que Henri ne pouvoit cesser de les admirer. Dom Garcie Rodriguez grand Sénéchal du Roïaume, périt dans cette occasion.

Sur ces entrefaites, le Comte de Gijon fils bâtard de Henri, se rendit maître de la Ville de Cascaës, située à l'embouchure du Tage. Les Castillans retiroient de grands secours des maisons de campagne qui étoient près de Lisbonne. Les Portugais résolurent de les brûler, & l'exécuterent. Les Castillans pour s'en venger, mirent le feu dans la ruë-Neuve, en disant, que puisque les Portugais aimoient à se chauffer, il falloit les contenter. La flâme gagna bientôt les maisons voisines. On vit dans un moment toute cette grande ruë consommée par le feu, avec la paroisse de la

Madelaine, celle de Saint Jean, & la Juderie. L'air paroissoit enflammé, les maisons s'écrouloient avec un fracas effroïable, & l'on vit tout à la fois le spectacle le plus triste & le plus terrible. Les incendiaires pour conserver la mémoire d'une action aussi barbare, enleverent les portes de la Doüane pour les emporter en Castille. Ils résolurent aussi d'enlever quelques statuës équestres de bronze faites du tems des Romains, qui servoient d'ornemens à une fontaine, appellée la fontaine des chevaux; mais les habitans les prévinrent, & les mirent à couvert.

Au milieu de ces calamités, Ferdinand restoit toûjours à Santarem, & voïoit d'un œil sec, du sein des plaisirs qu'il goûtoit dans les bras de la Reine, ravager tout le Roïaume. Dom Pedre Rui Sarmiento grand Sénéchal de la Galice, infestoit la province d'entre Douro & Minho. Dom Henri Manuel Comte de Sea, & oncle de Ferdinand, se mit à la tête des Milices de la Ville de Porto & de Guimaraens, & marcha plein de confiance, dans le dessein de combattre Sarmiento; mais Rui de Viedma le surprit, l'attaqua, & le tailla en pieces.

Nuñes Gonçalés Gouverneur du Château de Faria, tomba entre les mains du victorieux. Craignant que son fils, qu'il avoit laissé dans le Château, ne le livrât pour sa rançon, il dit au Commandant qu'il l'y fit conduire, & qu'il lui en remettroit les clefs entre les mains; on le crut. Arrivé sous les murailles, il fit appeller son fils, & lui ordonna de ne jamais rendre le Château, quand même il devroit être enseveli sous ses ruïnes; qu'il n'y avoit de l'honneur pour un homme, qu'autant qu'il étoit fidele à son Prince. Les Castillans outrés de rage de se voir ainsi trompés, au lieu d'admirer une action aussi généreuse, se jetterent sur lui & le percerent de mille coups. La mort du pere ne fit qu'irriter le courage du fils. Il se défendit avec une valeur héroïque, & fit voir un exemple mémorable de fidélité.

Le Pape voïoit avec chagrin le Portugal déchiré par cette guerre sanglante. Il fit partir vers le mois de Mars le Cardinal Guide de Boulogne, en qualité de Légat auprès des Rois de Portugal & de Castille, avec ordre d'établir une paix durable entre les sujets de ces deux Princes. Le Légat n'épargna ni soin ni peine pour réüssir dans sa Légation. Tout autre que lui se fut rebuté, par les obstacles qu'il rencontra. La haine des deux Nations l'une pour l'autre, la legereté de Ferdinand, la fierté de Henri, pour qui la fortune s'étoit déclarée, tout cela faisoit naître mille difficultés. Guido les envisagea avec intrépidité. Il se plioit avec une facilité merveilleuse, à tous les différens caracteres avec qui il avoit à traiter: il étoit souple avec l'un, fier avec l'autre, quelquefois tous les deux ensemble; enfin il sçût se conduire avec tant de prudence & d'habileté, qu'après s'être attiré la confiance des deux Rois, il les engagea à signer le traité suivant. Que les deux Rois, celui de Castille & de Portugal, se joindroient au Roi de France pour faire la guerre au Roi d'Angleterre, & au Duc de Lancastre; que les Portugais serviroient le Castillan avec une armée, pendant l'espace de trois ans, contre ceux qui oseroient l'attaquer; qu'ils refuseroient toutes sortes de munitions aux Anglois qui étoient en Portugal, & qu'on en chas-

feroit tous les Castillans, qui s'y étoient refugiez, nommément ceux-ci, Dom Ferdinand de Castro, Sueiro Yanes de Barada, Ferdinand Alfonse de Zamora, les enfans d'Alfonse Nunez d'Aza, Lopez Ferdinand Gutierre Tello, Diegue Alfonse de Carvallo, Juan Alfonse de Baëza, Jerôme & Alvarés de Caceres, Garcie Perez del Campo, Diegue Alfonse de Torrez, Pierre Alfonse Giron, Garcie Malfeito, Pierre Meyra, le Dogen de Cordoüe, Martin Garcie d'Algezire, Martin Lopez de Cydale, Bernard Yanes, Juan Ferdinand Andeiro, Juan Foscin, avec plusieurs autres : à condition pourtant que le Roi de Castille leur pardonneroit leurs fautes passées; que l'Infante Beatrix, sœur de Ferdinand épouseroit Dom Sanche, Seigneur d'Albuquerque, frere de Henri, fils d'Alfonse XI. & de Leonor de Gusman, & que les Portugais donneroient pour ôtages, pour la garantie du traité, Viseo, Mirande, Pinel, Almeyda, Celorique, Lignares, & Segure, avec Dom Juan Alfonse Tellez, frere de la Reine, Dom Juan, Comte de Viana, Nunez Freyras, Lancerote Pessaño, six enfans des principaux habitans de Lisbonne, quatre de Porto, & quatre de Santarem.

Peu de jours après qu'on eut signé ce traité, où le Castillan semble avoir fait la Loi, Henri & Ferdinand eurent une entrevûe sur le Tage. Avant de se rendre au rendez-vous, on convint que le Roi de Castille parleroit le premier. En effet, dès qu'il fut à portée d'être entendu de Ferdinand, il lui dit : « Dieu vous conserve, » Seigneur; je suis charmé de vous » voir, c'étoit la chose du monde » que je desirois avec le plus d'em» pressement. » Quelques momens avant de s'aborder, Henri l'aïant apperçû, se tourna vers les siens en s'écriant : Ah ! le beau Roi ! la belle barque ! le beau pilote ! Ferdinand étoit en effet parfaitement beau, la barque superbement parée, & le pilote, un des hommes du Roïaume le mieux fait. Les deux Rois se séparerent très-satisfaits l'un de l'autre.

Le traité qu'ils venoient de conclure, commença de s'executer par le mariage de Beatrix avec le Comte Sanche. Il fut celebré avec toute la galanterie de ce tems-là. Au milieu des plaisirs, on proposa de marier le Comte de Gijon, bâtard de Henri, avec Isabelle, fille naturelle de Ferdinand, ce qui fut executé dans la suite; ainsi fut terminée une guerre cruelle, qui ne pouvoit que ruiner ou la Castille ou le Portugal.

Dom Ferdinand haïssoit mortellement l'Arragonois, il ne pouvoit oublier que ce Prince lui avoit retenu les thresors qu'il avoit envoïez en Arragon, lorsqu'il étoit dans le dessein d'épouser Leonor sa fille. Pour tirer une vengeance proportionnée à l'affront, qu'il croïoit avoir reçû, il proposa au Roi Henri, de s'unir avec lui pour lui faire la guerre. Henri y consentit; mais connoissant l'inconstance du Portugais, il résolut de se raccommoder avec l'Arragonois, & de lui demander sa fille Leonor en mariage, pour son fils Dom Juan. Pour prévenir les plaintes que cette alliance pourroit lui attirer de la part de Ferdinand, il lui fit proposer de faire épouser à son fils bâtard Fadrique, l'Infante Donna Beatrix, sa fille unique. Le Roi de Portugal accepta avec joie, ce mariage, & l'an-

(margin: 1374. — beside "Dom Ferdinand haïssoit mortelle-"; 1375. — beside "moder avec l'Arragonois, & de")

1376. née d'ensuite il fit partir pour la Castille Dom Ferdinand Perés d'Andreade, qui épousa la Princesse au nom du Prince. Dom Pedre Tenorio & Ayres de Sylva, grand Enseigne, se rendirent aussi à la Cour de Castille, qui étoit pour lors à Cordoüe, pour y recevoir le serment de Henri, par lequel il promettoit d'exécuter le dernier traité, signé du 19. Janvier.

1377. Comme cette nouvelle alliance unissoit plus que jamais le Castillan & le Portugais, le Roi d'Arragon craignant que l'ambition de l'un, & le desir de la vengeance de l'autre, ne les portassent à former quelque entreprise contre lui, rechercha de son côté l'alliance de Loüis, Duc d'Anjou. Celui-ci envoïa en Arragon Ives Gerval, & Robert de Noyer, grand Jurisconsulte. Ils s'aboucherent avec Dom Laurent Yanes Fougace, & Dom Juan Gonçalez Secretaire d'Etat. Ils convinrent facilement de tous les Chefs sur lesquels l'alliance devoit être fondée, & le traité en fut signé à Paris.

L'amour est souvent le principal ressort par lequel s'operent les plus grands évenemens, qui troublent les Etats. Il fut la source de tous les malheurs dont le Portugal fut affligé sous le regne de Ferdinand. La passion violente qu'il eut pour Leonor ternit toute sa gloire; celle que l'Infant Dom Juan ressentit pour Marie, sœur de Leonor, couta la vie à cette Dame, & la couronne au Prince. Marie avoit pour ainsi dire ouvert les chemins du thrône à sa sœur Leonor. Celle-ci aïant découvert qu'elle s'étoit remariée en secret avec l'Infant Dom Juan, jalouse de sa fortune, elle ne songea qu'à la détruire. Elle avoit épousé en premieres nôces, Dom Alvarez Diaz de Souza. Sa beauté, sa modestie, son mérite, la faisoit aimer & respecter de toute la Cour. Elle y faisoit une figure convenable à sa naissance & à son rang. Elle administroit la grande Maîtrise de l'Ordre de Christ pour son fils, dont la jeunesse le dispensoit de ce soin. L'Infant Dom Juan l'aimoit éperdument: elle crut pouvoir l'épouser, comme Leonor avoit épousé le Roi son frere, d'autant plus qu'elle étoit veuve & libre. Dom Juan n'en pouvant rien obtenir qu'à cette condition, y consentit. Il l'épousa en secret, & ce mariage fut la source de sa perte.

Leonor étoit sans enfans mâles; son époux étoit infirme, & ne promettoit pas de vivre longtems. La couronne devoit passer sur la tête de l'Infant Dom Juan. La Reine ne pouvoit envisager cet instant sans fraïeur. Elle trouvoit tant de douceur à commander, qu'elle ne pouvoit se résoudre de voir sa sœur, monter sur le thrône qu'elle occupoit. Elle conçut donc le dessein de la perdre, & de perdre en même tems l'Infant son époux. Dissimulant son mariage, elle dit un jour à Dom Juan qu'elle vouloit, qu'il épousât Beatrix sa fille unique, afin que la couronne lui appartînt un jour. Cette proposition ne tenta point l'Infant. Son ambition ceda à l'amour qu'il avoit pour Marie. La Reine voïant que cette premiere tentative, ne lui avoit point réüssi, eut recours à la calomnie. Elle fit un jour appeller l'Infant, & affectant un air penetré de douleur, elle lui dit: Seigneur, je sçai que vous avez épousé ma sœur; mais ma sœur est une ingrate, elle est indigne de votre amour; elle vous trahit, & en aime un autre que vous.

Rougiſſant pour elle d'un crime qui ne la déshonore pas moins que ſa famille, j'aime mieux la ſacrifier à votre reſſentiment, en vous avertiſſant de l'injure, qu'elle oſe vous faire, que la laiſſer joüir tranquillement de la perte de ſon honneur. La Reine parla avec un air ſi penetré & ſi naturel, que Dom Juan donna dans le piege. Il ne pût jamais s'imaginer, que Leonor eut l'ame aſſez noire pour inventer une telle calomnie. La démarche qu'elle faiſoit, lui perſuadoit au contraire, que ſon malheur devoit être bien certain, puiſqu'elle même s'étoit chargée de le lui apprendre. Tranſporté de colere, & dans les premiers mouvemens de ſa fureur, il court à Conimbre où étoit Marie : il entre dans ſon appartement : Marie en le voiant va au devant de lui pour l'embraſſer, il la repouſſe avec violence ; elle lui demanda pourquoi il la repouſſoit ainſi : Parce que vous avez, répondit-il, divulgué notre mariage, & que vous m'avez manqué de foi. Faites ſortir le monde qui vous ſuit, dit Marie, & je vais vous prouver mon innocence. Je ne viens point pour écouter des excuſes, répliqua l'Infant, mais pour punir le crime. En même tems il la perça de deux coups de poignard : Marie tombe noïée dans ſon ſang, & rend le dernier ſoûpir entre les bras de ſes femmes déſolées. Dom Juan remonte à cheval, & s'enfuit.

1378. La Reine fut bientôt informée de cette horrible action. Elle affecta une douleur profonde, prit un grand deüil, & fut ſe jetter aux pieds du Roi, pour demander vengeance de la mort de ſa ſœur. Cependant peu de tems après, elle demanda la grace de l'Infant, & elle obtint la permiſſion qu'il revînt à la Cour, où tout le monde le vit avec horreur. Voïant que la Reine ne lui parloit plus de le marier avec ſa fille, il ſe retira dans la province d'entre Douro & Minho, où il reconnut entierement toute la perfidie de la Reine. Alors toute ſa tendreſſe pour ſa femme ſe réveilla ; il ſe rappelloit tous ſes charmes, il ſe reſſouvenoit avec tranſports des momens délicieux, qu'il avoit paſſés auprès d'elle. Une triſteſſe profonde s'emparoit de lui, il ne pouvoit concevoir ſa barbarie. L'idée de Marie poignardée de ſes propres mains, s'offroit ſans ceſſe à ſon imagination, & cette image le troubloit quelquefois au point, qu'on craignit ſouvent, qu'il ne ſe tuât de déſeſpoir.

Le Pape Gregoire XI. tomba malade le cinquiéme de Février 1378, & mourut à Rome le vingt-ſeptiéme du mois de Mars de la même année. Il tint le Saint Siege ſept ans deux mois & vingt-ſept jours. Il ſe comporta avec aſſez de ſageſſe pendant ſon Pontificat. Il aima ſingulierement les hommes de Lettres, & en traita pluſieurs honorablement. 1378.

Il ſe trouvoit alors à Rome ſeize Cardinaux : ils firent venir devant eux les Sénateurs, & les autres Officiers de la Ville, auſquels ils firent prêter ſerment d'obſerver la Bulle *Ubi periculum*, qui eſt celle de l'établiſſement du Conclave, & de garder fidélement le Palais du Vatican, tandis que le Conclave ſe tiendroit. Les ſeize Cardinaux s'enfermerent enfin, & après bien des conteſtations, Barthelemi Archevêque de Bari, fut élû Pape. Le lendemain les Cardinaux l'introniſerent, & lui demanderent le nom qu'il vouloit prendre, il prit celui d'Urbain VI. Il étoit né à Naples d'un pere Piſan, & d'une mere Napolitaine. Il fut humble, dévot, déſintéreſſé, grand ennemi de la ſimonie, &

zelé pour la justice. On le couronna Pape en présence de tout le peuple, le jour de Pâques, dix-huitiéme d'Avril.

Les Cardinaux se repentirent bientôt d'avoir élevé au Pontificat Urbain. Accoûtumés à vivre en hommes du monde, plus qu'en Pasteurs de l'Eglise, ils ne pûrent souffrir que le nouveau Pape voulût réformer leur maniere de vivre. Ils se retirerent donc à Anagni dans la Campanie, & là ils se déclarerent ouvertement & soûtinrent, que l'élection d'Urbain étoit nulle, à cause des Romains qui leur avoient ôté la liberté. Le 27 d'Août 1378, ils se rendirent à Fondi autre Ville de Campanie & y élurent pour Pape Robert de Geneve, Cardinal, Prêtre du Titre des douze Apôtres. Il étoit jeune, ardent, d'une grande naissance, & les Cardinaux le choisirent à cause de cela, persuadés qu'il auroit plus de fermeté qu'un autre, pour soûtenir ses prétentions contre le Pape Urbain. Il prit le nom de Clement VII. Le Roi de France Charles V. le reconnut, le Roi d'Arragon en fit de même, & celui de Portugal se déclara aussi en sa faveur. Le Roi de Castille aiant appris l'élection d'Urbain, la division des Cardinaux, & leur déclaration contre lui, & puis l'élection de Clement, prit le parti de demeurer indiférent, afin de pouvoir s'informer plus librement de la verité. Sur ces entrefaites, il arriva une éclip-
1379. se considérable de soleil. Henri Roi de Castille mourut peu de jours après. On ne manqua point d'attribuer sa mort à l'éclipse de soleil, dont nous venons de parler. C'étoit la manie de ces siécles ignorans, d'attribuer tous les grands événemens, à quelque phénomene de cette nature. Henri mourut le 29 de Mai âgé de 46 ans. On prétend, qu'il fut empoisonné par Mahomet Roi de Grenade, avec des boëtes d'un travail exquis, qu'il lui envoïa. Henri étoit grand & bien fait, Capitaine plein de valeur, & Roi d'une prudence rare. La fortune lui tourna souvent le dos, mais son courage plus élevé, à proportion qu'il essuïoit des revers, surmonta tous les obstacles qu'elle lui opposa, & cette fermeté lui ouvrit les chemins du thrône, qu'il laissa à Dom Juan son fils, auquel il recommanda de ne pas facilement prendre parti, dans le Schisme qui déchiroit l'Eglise.

Le Roi Jean fut couronné à Burgos. Il y convoqua une Assemblée des Evêques, des Nobles, & d'un grand nombre de Docteurs en Droit Canon & en Droit Civil, pour y traiter du Schisme présent. Après qu'on y eut exactement discuté la matiere, Jean suivit le conseil que son pere lui avoit donné en mourant, qui étoit de demeurer dans la neutralité : cependant il envoïa des Ambassadeurs à l'un & à l'autre Pape.

Lui-même en reçut deux de la part 1380.
du Roi de Portugal. C'étoit Dom Juan Alfonse Comte d'Ourem, & Dom Gonçalés Vasqués d'Azevedo. Ils étoient chargés de proposer au Roi de Castille, de marier son fils Ferdinand, qui n'avoit encore qu'un an, avec l'Infante Beatrix, qu'il avoit promise à Dom Fadrique Comte de Benevent; mais le Portugais ne se faisoit aucun scrupule de lui manquer de parole. Son inconstance fit toute son excuse. Le Roi de Castille reçut cette proposition agréablement, quoiqu'il n'y eut jamais de mariage plus disproportionné que celui-là par rapport à l'âge, mais il passa par dessus ces considérations, dans l'espérance qu'il eut d'unir par ce mariage le Por-

tugal & la Castille. Il chargea Dom Juan Garcie Manrique Evêque de Siguença, Pierre Gonçalés de Mendoce, & Iñigo Ortiz de Zuniga, l'un son Chancelier, l'autre son Camerier Major, & le troisiéme son Capitaine des Gardes, de se rendre promptement en Portugal, pour terminer cette affaire importante. Ils obéïrent, & ils réüssirent dans leur négociation, malgré toutes les difficultés qu'il leur fallut essuïer de la part des Portugais, touchant la succession du Roïaume.

On avoit lieu de croire, que cette nouvelle alliance alloit plus que jamais confirmer la paix, entre les deux Nations: mais Ferdinand qui ne sçavoit jamais ce qu'il désiroit véritablement, voulut faire changer les articles & les conditions du dernier Traité, qu'il avoit fait avec le Roi Henri. Il en parla à son Conseil, qui fit tous ses efforts pour l'en dissuader; mais Ferdinand persista, espérant avoir meilleur marché du fils que du pere. Dom Juan Ferdinand Andeiro, un de ceux que Henri avoit fait chasser du Portugal, avoit passé en Angleterre. Il étoit devenu le favori du Comte de Cambrige frere du Duc de Lancastre. Ferdinand lui envoïa des ordres pour engager ces deux Princes, à se liguer avec lui, en cas qu'il vînt à faire la guerre au Roi de Castille. Le Duc & son frere prirent tous les engagemens qu'Andeiro voulut. Celui-ci passa immédiatement après en Portugal, pour rendre compte au Roi de sa négociation. Aussitôt qu'il fut arrivé à Lisbonne, le Roi pour mieux cacher ses desseins, fit arrêter Andeiro, & le fit conduire dans la Tour d'Estremos, sous prétexte qu'il étoit revenu dans le Portugal sans sa permission. Ce traitement détourna les yeux de dessus Andeïro, & personne ne soupçonna qu'il fût venu, pour conclure une affaire aussi importante.

Le Roi alloit souvent en secret à Estremos pour l'entretenir, & souvent il amenoit la Reine avec lui. Cette Princesse s'y rendoit quelquefois seule par son ordre. Andeiro étoit bien-fait, galand, spirituel, hardi, il parloit avec grace, & possedoit le talent d'amuser les femmes. Après avoir entretenu la Reine des affaires de l'Etat, il faisoit tomber adroitement la conversation sur la beauté. Il loüoit finement & respectueusement celle de Leonor. Ensuite il l'engageoit dans un discours de sentiment. Il montroit de la vivacité, à mesure qu'il faisoit impression sur la Reine: il affectoit quelquefois de passer à des matieres plus sérieuses, afin de connoître par-là, les différens mouvemens de l'ame de la Reine. Lorsqu'il s'apperçut qu'il l'avoit touchée jusqu'à un certain point, il s'expliqua plus clairement, & Leonor oubliant sa dignité, & tout ce que le Roi avoit fait pour elle, se prêta à tous les desirs de son amant, à qui elle fit donner la dignité de Comte, comme on le verra.

Cependant Ferdinand étant convenu avec Andeiro, de tout ce qu'il falloit faire pour rompre la paix avec la Castille, le fit sortir de prison, & conduire à Leiria, où en présence de toute la Cour, il le menaça de lui faire couper la tête, s'il ne sortoit promptement de son Roïaume. Ferdinand souhaitoit qu'il fît un second voïage en Angleterre; il lui avoit donné ses instructions: mais comme il ne vouloit pas qu'on pénétrât son secret, il usa de cet artifice, pour détourner entiérement les réflexions des politiques de sa Cour. Andeiro partit, résolu de profiter de l'occasion que la fortune lui offroit, pour s'élever & du côté

de

de l'amour, & du côté de l'interêt.

L'armement que le Comte de Cambrige faisoit en Angleterre, allarma le Roi de Castille. Bientôt après, il fut exactement informé du Traité fait entre ce Comte, le Duc son frere, & le Roi de Portugal, qui devoit faciliter aux Anglois l'entrée de la Castille. Sans s'amuser à se plaindre du procedé de Ferdinand, il courut promptement à Zamora, envoïa des ordres à Seville, pour qu'on appareillât ses galeres, & fit partir pour Badajos Dom Ferdinand Osorés, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque, pour assûrer la frontiere de ce côté-là. Le Roi de Portugal de son côté, envoïa à Olivença son frere le Grand-Maître de l'Ordre d'Avis, le Comte Alvarés Perés de Castro à Elvas, Dom Pedre Pereïra Prieur de Crato à Portalegre, Dom Gonçalés Ferdinand, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque en Portugal à Beja, & le Comte Dom Ferdinand Gonçalés de Sousa à Villa Viciosa. Il ordonna à tous ses Seigneurs de lever des troupes, & de veiller à la garde de la frontiere.

En même tems que le Roi songeoit à faire la guerre à la Castille, il songeoit aussi à démolir les murailles d'Evora, l'ouvrage le plus entier & le plus ancien qui fut peut-être en Europe. Sertorius les avoit fait bâtir de pierres quarrées, larges, fortes, & flanquées de tours fort hautes. Vasqués & Lopés Rui conseillerent à Ferdinand, de détruire cet ancien monument de la grandeur Romaine, pour en retirer de l'argent. Le Roi sans examiner autrement la chose, suivit leur conseil, & les chargea de l'exécuter. On fut trois ans à démolir cet ouvrage.

La guerre étant déclarée ouvertement, la flote Portugaise se mit en mer sous les ordres de Dom Juan Alfonse Tellez, en qui l'on supposoit tous les talens, en qualité de frere de la Reine. Mais on s'apperçut bientôt que la seule experience, & non le rang qu'on tient dans un Etat, donne les qualitez nécessaires pour commander. L'armée Portugaise rencontra l'armée Castillane, commandée par l'Admirante Tovar, homme de mer, brave & prudent. Comme il étoit inferieur aux Portugais, il évita le combat; mais en l'évitant il observoit si les Portugais ne feroient point quelque fausse manœuvre pour en profiter. Sa conduite fut traitée de foiblesse par l'Admirante Portugais. Ebloüi du poste qu'il occupoit, il marchoit sans précaution. Huit Galeres s'étant écartées de son armée, Tovar s'en apperçût; & alors se trouvant superieur à son tour, il alla attaquer les ennemis; & après un leger combat, il fit prisonnier l'Admirante avec toute sa flote. Une seule Galere, des huit qui s'étoient écartées, échapa au Castillan qui revint triomphant à Seville, où une victoire si signalée causa une joie universelle.

La honte & la consternation regnoient au contraire dans Lisbonne. Le peuple gémissoit, & les Grands se plaignoient hautement. Ferdinand triste & languissant, étoit dévoré par un noir chagrin, causé moins par la perte de sa flote, que par l'indiférence qu'il commençoit à appercevoir dans la Reine. Occupée de son nouvel amant, elle n'avoit plus pour le Roi que de médiocres complaisances. Au lieu de le consoler du malheur qu'il venoit d'essuïer, elle lui reprocha le peu de soin qu'il se donnoit, pour connoître les sujets qu'il emploïoit, & lui dit, qu'un mauvais gouverne-

ment étoit le bourreau d'un Etat. Ferdinand l'écouta, & n'osa la punir d'un discours si peu mesuré, tant sa foiblesse pour elle étoit excessive.

La victoire que les Castillans avoient remportée sur mer, les rendit plus ardents à pousser vigoureusement une guerre, qu'ils ne s'étoient point attirée. Osorés jaloux de la réputation de Tovar, voulut tenter sur terre quelque action d'éclat, pour mériter les mêmes éloges que son rival. Il entra dans le Portugal à la tête d'un corps de troupes, & porta le fer & la flâme sur la frontiere. Le Prieur de Crato, & son frere Nuñés se mirent en devoir d'arrêter les progrès d'Osorés, qui, à leur approche, se retira chargé de butin à Badajos.

Enfin le Roi de Castille se mit lui-même à la tête de son armée, & alla assieger Almeyda. L'Infant Dom Juan de Portugal qui s'étoit retiré aussi en Castille, y vint lui offrir ses services. Le Roi les accepta, & l'Infant partit ensuite pour Seville, afin d'engager les prisonniers Portugais qui y étoient, à s'embarquer avec lui, pour aller surprendre Lisbonne: mais ses soins furent inutiles: les Portugais demeurerent fideles à leur Roi. On arma cependant six galeres, sur lesquelles Dom Juan monta avec les Portugais de sa suite. Il fit voile vers Lisbonne; & il entra dans le Tage, où l'on tâcha de l'envelopper avec les vaisseaux, qui étoient dans le port; mais après s'en être dégagé, il fit quelque prise, déboucha la riviere, & prit la route de Seville.

Comme on n'entendoit aucune nouvelle des Anglois, & que la guerre commençoit à devenir serieuse, Ferdinand dépêcha vers le Comte de Cambrige, Dom Laurent Yañes Fougace, Chancelier du Roïaume, pour le prier de se hâter de partir. Le Comte mit enfin à la voile, & aborda à Lisbonne le 19. de Juillet. Le Roi fut le recevoir lui-même au lieu du débarquement, & le conduisit dans le Convent de saint Dominique, destiné pour son logement. On celebra son arrivée par des réjoüissances publiques. Le Comte avoit amené avec lui sa femme, plusieurs Dames Angloises, & quelques Seigneurs Espagnols refugiez en Angleterre, avec son fils Edouard, & Ocanon bâtard du Roi d'Angleterre. Andeiro en étoit aussi; mais il songeoit moins à faire la guerre à la Castille, que l'amour à la Reine.

Quelques jours après l'arrivée du Comte de Cambrige, on tint conseil de guerre, & l'Anglois fit entendre à Ferdinand, qu'il ne devoit point se flater d'un heureux succès, tant qu'il seroit attaché au parti de l'anti-Pape Clement, contre lequel l'Angleterre s'étoit déclarée. Ferdinand le suivoit sans sçavoir pourquoi, il le quitta de même, & fit reconnoître dans tout son Roïaume Urbain VI. Le même jour qu'il fit une déclaration à ce sujet, il maria sa fille Beatrix avec Edoüard, fils du Comte. Comme le Prince & la Princesse étoient trop jeunes pour consommer le mariage, on se contenta de les faire coucher publiquement dans un même lit, & l'Evêque de Lisbonne leur donna la bénédiction.

Tandis que les Portugais perdoient le tems en d'inutiles cérémonies, les Castillans poussoient vigoureusement la guerre. L'Infant Dom Juan, & les Grands-Maîtres de Saint Jacque & de Calatrava assiegeoient Elvas, où commandoit le Comte Alvarés Perés de Castro. Informé de l'arrivée des Anglois, il fit dire aux ennemis, pour

leur faire sentir qu'on l'assiegeoit vainement, qu'ils accourussent promptement à Lisbonne, où il étoit arrivé de riches marchandises d'Angleterre. Ferdinand de Velasco répondit à cette plaisanterie par une autre. Oüi, dit-il, le Roi de Portugal y étoit en travail d'enfant depuis onze mois, & il vient d'y mettre au jour un Anglois. Toutefois aïant appris que Cambrige marchoit vers la frontiere, les Castillans leverent le siege, & se retirerent.

Le secours des Anglois fut plus à charge au Portugal, qu'utile. Cette fiere Nation, qui présume si avantageusement d'elle-même, s'y comporta comme dans un païs ennemi. Ils y exercerent le meurtre, le viol, le brigandage, & tout ce que la fureur de la guerre inspire de licence au soldat effrené. Lisbonne, Villa-Vitiosa, Borba, Avis, Redondo, & plusieurs autres Villes en ressentirent les tristes effets. Une femme dont les Anglois avoient massacré l'enfant, le porta au Roi, & le Roi l'envoïa au Comte, qui n'en ordonna aucune punition : ce qui mit les Portugais dans une telle fureur, qu'ils massacroient tous les Etrangers qu'ils pouvoient rencontrer à l'écart.

Dom Juan Alfonse Tellez Comte d'Ourem, frere de Leonor mourut. La Reine fit donner aussitôt le Comté d'Ourem à Dom Juan Andeiro, qui fit venir sa femme & ses enfans en Portugal. Donna Major (c'étoit le nom de la femme du favori de la Reine) s'apperçut bientôt de la passion que cette Princesse avoit pour son époux. La Reine tâcha de la gagner par ses caresses & par ses présens ; mais elle aimoit son mari, & jalouse de la préférence qu'il donnoit à la Reine sur elle, elle publioit hautement qu'il étoit un infidele, qu'il aimoit la Reine, & qu'il en étoit aimé.

Au commencement de 1382, la flote Castillane sortit des ports de Biscaïe, & entra dans le Tage. Les Portugais l'attaquerent avec peu de succès ; & ne tuerent que quelques soldats. Comme la résistance qu'on opposa à la flote ennemie fut médiocre, elle poussa jusqu'à la vûë de Lisbonne, brûlant & ravageant tout ce qui étoit sur la côte ; elle consuma par les flâmes trois Maisons Roïales ; Xabregas, Frialas, & Ville-neuve de la Reine. Gonçalés Mendés de Vasconcellos Admirante fut dépossedé de sa charge, & l'on eût dû lui faire trancher la tête, pour ne s'être pas opposé à tous ces ravages. On donna sa charge à Dom Pedre Alvarés Pereira Prieur de Crato, qui suivi de ses freres, empêcha que les Espagnols ne continuassent le dégât. 1382.

Nuñés son frere marchoit à grands pas dans la carriere des Heros. Il étoit toûjours le premier au peril, & toûjours il se distinguoit par quelque action d'éclat. Les Castillans venoient de faire tout récemment une descente non loin de Lisbonne. Nuñés accompagné de vingt-quatre Cavaliers & de trente Archers, fut les attendre au pont d'Alcantara. D'abord il rencontra vingt Castillans qui se sauverent à la nage dans leurs vaisseaux, qui étoient vis-à-vis le Monastere des Saints. Un de ces vaisseaux s'approcha du rivage chargé de monde. Nuñés ne douta point qu'on ne vînt l'attaquer. Il encouragea les siens à les bien recevoir ; mais le nombre des ennemis les aïant épouvantés, une partie de ses gens s'enfuit, & l'autre refusa de combatre, s'imaginant, qu'ils le suivroient, il piqua vers les ennemis qui étoient déja debarqués, &

du premier coup qu'il porta, il vit voler sa lance en éclats. Il mit promptement l'épée à la main, & se tournant de tous côtés, il écartoit, tuoit, ou renversoit tous ceux qui osoient se présenter à lui. Cependant l'ennemi piqué & honteux qu'un seul homme lui fît tant de résistance, l'attaqua & le pressa vivement, les coups fondoient sur Nuñés, il étoit blessé, & toutefois il ne s'en apperçut que lorsque son cheval tomba mort sous lui. Il se dégagea avec une adresse étonnante, & continua à se défendre. Les Portugais spectateurs d'un combat si inégal, commencerent à rougir de leur lâcheté, & coururent pour le secourir. Les Castillans ne purent soûtenir leurs efforts; ils regagnerent leur vaisseau, & Nuñés revint triomphant à Lisbonne, où l'on ne pouvoit cesser de l'admirer. Il n'avoit pour lors que vingt ans.

Les troubles de la guerre n'empêchoient point la Reine, de se livrer toute entiere à l'amour violent qu'elle ressentoit pour Andeiro. Elle se conduisoit même si imprudemment, qu'il devint public. Etant un jour à Evora, le Comte Gonçalés & le Comte Andeiro furent l'y trouver. Il faisoit une chaleur excessive, & les Comtes entrerent chez la Reine, couverts de poussiere & de sueur. Elle leur demanda s'ils n'avoient point de mouchoir. La demande n'étoit pas alors ridicule, l'usage du linge étoit peu connu. Ils répondirent que non. La Reine prit un voile, le sépara en deux & en donna une moitié à chacun. Le Comte Andeiro aïant remarqué que le Comte Gonçalés s'étoit retiré par respect dans un coin de la chambre pour s'essuïer, s'approcha de la Reine, & lui dit, croïant que personne ne l'entendoit: » C'est de ce visage » admirable, belle Reine, & non de » ce voile, que je voudrois me ser- » vir pour m'essuïer. » La Reine lui répondit par un souris. Les femmes pardonnent tout ce qui porte l'air de passion pour elles. Cependant ce discours imprudent fut entendu d'Inés Alfonse, femme de Gonçalés Vasqués d'Azevedo cousine de la Reine. Les amans sont aveugles, ils croïent cacher leur passion, parce qu'ils ont dessein de la cacher. Inés s'apperçut de toute celle que la Reine avoit pour Andeiro, par le souris qu'elle lui fit, & eut l'imprudence d'en parler à son mari Azevedo, qui plus imprudent encore que sa femme, fit connoître à la Reine, qu'il n'ignoroit point ses sentimens pour Andeiro. Voici comme il s'y prit. La Reine s'entretenoit un jour avec lui sur le compte des Anglois, & vantoit leur maniere de vivre. Je ne les aime pas, dit Azevedo; pourquoi, répliqua la Reine? parce, dit-il, qu'outre des défauts essentiels, que j'ai remarqué dans leur caractere, ils sont insensibles aux faveurs des Dames, quand même elles leur sacrifieroient jusqu'à leur voile. Cette réponse fit rougir la Reine; mais s'étant bientôt remise, elle tira à l'écart Azevedo: Je vous ai entendu, dit-elle, votre femme a vû & entendu, ce qu'elle ne devoit ni voir ni entendre; mais vous païerez cher l'un & l'autre votre indiscretion.

Après cet éclat, elle ne douta point que son avanture ne devînt publique, & qu'elle ne parvînt même jusqu'à Ferdinand par le grand Maître d'Avis, qui s'étoit déclaré ouvertement son ennemi, & dont Azevedo étoit le Favori. Un crime est bientôt suivi d'un autre crime. Leonor résolut, de les faire périr l'un & l'autre, par les mains de Ferdinand

même. Elle supposa des lettres, qui contenoient des traitez particuliers entre le grand Maître, & le Roi de Castille, contre les interêts de Ferdinand. Azevedo paroissoit en être le premier mobile. Elle les presenta au Roi avec un air affligé, & comme plaignant l'aveuglement de l'Infant. Le Roi, sans éxaminer autrement l'affaire, donna des Ordres pour qu'on arrêtât l'Infant & son Favori.

La nouvelle de la détention de l'Infant, & d'Azevedo devint bientôt publique. Le peuple en murmura, soûtenant qu'ils étoient innocens, & que le crime dont on les accusoit étoit une calomnie inventée par la Reine leur mortelle ennemie. Dom Gonçalez Vasqués Coutigno, beaupere d'Azevedo, s'offrit de prouver l'innocence de son beau-fils, & Dom Alfonse Furtado s'engagea de soûtenir, & de prouver la même chose pour le grand Maître. L'un & l'autre furent rejettés sans être entendus. Pour consommer le crime, Leonor envoïa des ordres secrets comme si c'étoit de la part du Roi, à Vasqués Martinez de Melo, pour qu'il fît mourir l'Infant & Azevedo dans la prison. Melo connoissoit la Reine, & tout ce dont elle étoit capable. Il refusa d'obéïr. On lui porta des ordres nouveaux : alors il prit le parti d'aller trouver le Roi, & de lui montrer les deux ordres qu'on lui avoit donnez. A cette vûë les yeux du Roi furent désillez, il connut toute la perfidie de Leonor, & cependant il ne pût se résoudre à l'en punir. Il se contenta de défendre à Melo de rien entreprendre contre la vie de l'Infant, & d'Azevedo, & lui ordonna de garder un profond silence sur ce qu'il venoit de lui découvrir.

Le lendemain il fit entendre à la Reine qu'il étoit sûr que l'Infant étoit innocent. Leonor pour ne pas augmenter le soupçon du Roi, en témoigna de la joie ; mais dans le fond du cœur, elle étoit au desespoir d'avoir manqué son coup. Pour achever de tromper Ferdinand, & de le convaincre, que tout ce qu'elle avoit fait, n'étoit que par l'attachement qu'elle avoit pour lui, elle sollicita la liberté de l'Infant, & le même jour qu'il sortit de sa prison, elle le pria à dîner avec Azevedo. Les gens éclairez ne douterent point qu'elle ne les dût faire empoisonner ; mais soit qu'elle n'en trouvât pas le moïen, soit qu'elle n'osât l'entreprendre, l'Infant & Azevedo sortirent sains & saufs de chez elle. Sur la fin du repas Andeiro s'approcha de la Reine. Elle tira une bague de son doigt, & la lui donna. Andeiro la refusa avec un air respectueux, en lui disant qu'il n'osoit l'accepter, de crainte qu'on ne lui en fît un crime. Prens, prens, Dom Juan, lui dit-elle, mets-la à ton doigt, & laisse parler ceux qui en ont envie. Ils crurent donner le change par cette ruse grossiere ; mais personne n'en fut la dupe. Cette action plus indiscrete que la premiere, acheva de convaincre tout le monde de la folle passion, qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Le grand Maître aïant demandé à Leonor la raison pour laquelle on l'avoit fait arrêter avec Azevedo, elle lui répondit par une nouvelle calomnie, c'est, dit-elle, que Vasqués Porcallo votre premier Commandeur a fait entendre au Roi que vous vouliez passer en Castille, & qu'Azevedo avoit indiscretement parlé d'elle & d'Andeiro. Dom Juan ne crut rien de ce qu'elle lui disoit. Il fut trouver le Roi, & lui aïant demandé la mê-

me chose : C'est pour vous faire sentir mon autorité sur vous, lui répondit-il froidement; ensuite il donna sa main à baiser à l'Infant, qui delà s'en fut chez le Comte de Cambrige. Là, il défia tous ceux qui avoient dit qu'il avoit manqué à Ferdinand. Tout le monde garda le silence. Vasqués Martinez d'Acunha prit la parole, & dit : Le respect qu'on a pour l'Infant est peut-être cause qu'on n'accepte pas son défi ; mais je m'en charge, qu'on se déclare. Personne ne répondit encore rien. Laurent Martinez, Contrôleur de l'Infant, & qui avoit été arrêté avec lui, s'offrit de se battre contre le Commandeur Porcallo, sur le discours que la Reine lui avoit attribué, mais l'Infant le lui défendit, & se retira.

Peu de jours après il fut joindre Ocanon, fils bâtard du Roi d'Angleterre ; l'un & l'autre se mirent à la tête de deux cens chevaux, & quatre mille hommes d'Infanterie, avec lesquels ils furent assieger Lobon, qu'ils prirent. Ils s'emparerent aussi de Cortijo, & passerent les habitans au fil de l'épée. Ocanon étoit jeune, vaillant,amoureux de la gloire, infatigable, & toujours prêt à courir où le peril étoit plus grand.

Depuis que la guerre étoit declarée, on s'étoit livré plusieurs combats particuliers qui n'avoient decidé de rien. On résolut d'en venir à une action generale.Le Roi de Castille & celui de Portugal se mirent à la tête de leurs armées, qui se rencontrerent sur les bords de la riviere de Caïa entre Badajos & Elvas. Les deux armées étant vis-à-vis l'une de l'autre, les Enseignes étant déploïées, les instrumens militaires, excitant le soldat à remplir vaillamment son devoir, on eut dit qu'on alloit voir bientôt la terre baignée de sang ; mais les deux Rois, après avoir resté la moitié de la journée en presence l'un de l'autre, se retirerent sans combattre, l'un à Badajos, & l'autre à Elvas. Les Anglois ne sçavoient que penser. Ils étoient au desespoir de voir échaper une si belle occasion de se signaler. On prétend que le Castillan refusa le combat, pour traîner la guerre en longueur, & pour donner le tems à Ferdinand de se dégoûter de ses Alliez. D'autres assurent que le Roi de Portugal qui se défioit de ses troupes, évita d'en venir aux mains, & que le Roi de Castille lui fit dire que puisqu'il ne vouloit point le combattre comme ennemi,qu'il le regardât comme son ami; enfin tout le monde crut que la Comedie qu'on venoit de voir joüer, s'étoit faite de concert, pour être à portée de conclure la paix entre les deux couronnes.

En effet on en parla serieusement, & l'on nomma respectivement des Plenipotentiaires pour en regler les articles. Dom Pedre Sarmiento, & Dom Pedre Ferdinand de Velasco en furent chargez pour la Castille, & Dom Alvares Perés de Castro, & Dom Gonçalez Vasqués d'Azevedo pour le Portugal. On convint premierement que Dom Ferdinand second fils du Roi de Castille, épouseroit Beatrix, fille du Portugais, quoiqu'elle fût mariée au fils du Comte de Cambrige, à l'insçû duquel la négotiation se faisoit ; secondement, qu'on rendroit aux Portugais, vingt-deux Galeres qu'on leur avoit prises, & qu'à l'égard des places, on se les restitueroit de part & d'autre. Troisiémement enfin, que le Roi de Castille fourniroit des vaisseaux aux Anglois, avec tout ce qui leur

feroit nécessaire pour s'en retourner dans leur païs. Telles furent les principales conditions du traité, que le Roi de Castille rendit publiques après les avoir acceptées.

Cette paix étoit toute à l'avantage des Portugais ; ils y furent cependant moins sensibles que les Castillans. Dom Juan leur Roi n'en fut pas si content. Lorsqu'il falut même executer les conditions, il refusa de rendre les Galeres, & de fournir aux Anglois, les vaisseaux qu'il avoit promis. Les Plenipotentaires Portugais lui en parlerent, & sa réponse ne les aïant pas satisfaits, ils lui dirent, qu'ils avoient ordre de la part de leur Maître de le défier en combat singulier, s'il s'opiniâtroit à lui manquer de parole. Dom Juan leur répondit avec un flegme singulier : Je ne croïois pas que vous fussiez chargez d'une si grande négotiation. Azevedo, qui sentit tout le piquant de la réponse, lui repliqua hardiment, que Ferdinand son Maître n'étoit pas fait pour être joüé. Dans cet instant, entra le grand Maître de l'Ordre de saint Jacque. Aïant trouvé le Roi émû, il lui en demanda la raison. Azevedo reprenant la parole : Nous sommes, dit-il, dans le cas le plus honteux qui puisse arriver à deux grands Rois. La paix est faite, & le Roi votre Maître refuse de la ratifier. Alors le grand Maître parla au Roi, leva toutes les difficultez, & la paix fut confirmée & signée.

Aussi-tôt on la fit publier à Elvas, & comme elle s'étoit faite & conclüe, sans qu'on en eût fait la moindre part aux Anglois ; ils se plaignirent hautement ; mais Ferdinand ne fit aucune attention à leurs plaintes. Il ne songea qu'à executer les conditions ausquelles il s'étoit engagé, ce qu'il commença en faisant partir les ôtages qu'il avoit promis.

Vers ce tems-là, le Cardinal Pierre de Lune, qui depuis parvint à la thiaré, arriva en Portugal. Il venoit pour engager le Roi Ferdinand dans le parti de Clement VII. qu'il avoit abandonné, à la persuasion des Anglois. Ferdinand fit assembler les plus sçavans hommes de son Roïaume, & contre l'avis de Dom Juan de Regreas éleve du fameux Bartole, il se rangea pour la seconde fois du côté de Clement. La Reine de Castille étant morte sur ces entrefaites, le Roi de Portugal fit proposer à celui de Castille d'épouser sa fille Beatrix à la place de son fils Ferdinand. Andeiro fut chargé de cette négociation. Rien n'égaloit la magnificence de son équipage. Il parut à la Cour de Castille plûtôt en Roi qu'en Sujet. Dom Juan accepta ce qu'il venoit lui proposer, & Beatrix fut enfin mariée, après l'avoir été en quelque maniere cinq fois ; la premiere avec Fadrique Duc de Benevent, la seconde avec Henri Infant de Castille, la troisiéme avec Edoüard, fils du Comte de Cambrige, la quatriéme avec Ferdinand frere de Henri, & la cinquiéme avec le Roi Juan. Beatrix quoique jeune, sentoit qu'elle étoit la victime de l'inconstance & de la politique de son pere. Elle ne ressembla à sa mere que par sa beauté. Après la mort du Roi son époux, elle fut recherchée en mariage de plusieurs Princes, qu'elle refusa constamment, en disant, que les femmes qui avoient de la pudeur, ne se marioient jamais qu'une fois.

1383.

L'Archevêque de Saint Jacque, ou Compostelle en Galice, passa en Portugal pour la recevoir au nom du Roi. On la lui remit à Salvaterre, petite Ville située sur le Tage. On convint

que si Ferdinand mouroit sans enfans mâles, qu'elle hériteroit de la Couronne de Portugal, & que si elle mouroit avant son époux, que ce seroit lui qui lui succederoit. On convint aussi, que si Beatrix, son époux, & l'Infante Leonor sa sœur épouse de l'Infant de Navarre mouroient sans enfans, Ferdinand Roi de Portugal monteroit sur le thrône de Castille; & que si le Castillan avoit un fils, que Leonor Reine de Portugal gouverneroit ce Roïaume, jusqu'à ce que ce Prince eût atteint l'âge de quatorze ans. Par cette disposition, qui blessoit visiblement les Loix fondamentales de l'Etat, Leonor acqueroit un droit sur le Roïaume.

La Princesse partit pour joindre son nouvel époux. Ferdinand son pere ne pût l'accompagner à cause de ses infirmités. Leonor sa mere s'en chargea. Beatrix n'avoit encore que douze ans. Elle avoit pour gouvernante Violente Alfonse, épouse de Dom Diegue Gomés d'Abreu. On arriva à Elvas; avant de livrer la Princesse au Roi de Castille, on lui fit faire serment d'éxécuter exactement le Traité fait à cette occasion. Le Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque en Portugal, se transporta à Badajos pour assister à ce serment, que le Roi fit dans l'Eglise Cathédrale de cette Ville, en touchant la sainte Hostie, que tenoit entre ses mains l'Evêque du lieu où l'on étoit. La Princesse en avoit fait autant à Elvas. Tous les Grands jurerent également de l'observer, entre les mains de Dom Gonçalés Mendés de Vasconcellos. Le 14 de Mai on dressa dans une vallée entre Elvas & Badajos quelques riches tentes. Leonor, & sa fille Beatrix s'y rendirent avec leur Cour, superbement habillées. Le Roi de Castille fut au devant d'elles. A la vûë de sa future épouse, il fit une profonde révérence, & puis il s'approcha de la Reine sa mere, à laquelle il fit un compliment; ensuite il prit les rênes de la mule qu'elle montoit, & la conduisit ainsi jusqu'à la tente où la cérémonie du mariage devoit se faire. On ne pouvoit se lasser d'admirer la beauté & l'air galand de la Reine de Portugal, & l'on cessoit de s'étonner des foiblesses que Ferdinand avoit pour elle. Il seroit plus blâmable, disoit-on, si après l'avoir vûë il ne l'avoit point aimée, & si après l'avoir aimée il ne l'avoit pas couronnée. Le Cardinal de Lune les reçut dans la tente en habits Pontificaux. Il lut la dispense du Pape, par laquelle il leur permettoit de se marier, quoique parens, & après cette lecture il leur donna la bénédiction.

La cérémonie étant achevée, le festin commença. On avoit dressé trois tables; une plus élevée que les autres pour le Roi & les deux Reines, & deux au côté plus basses pour tous les Seigneurs de l'une & l'autre Cour. Nuñés & Ferdinand Pereira étoient du nombre. Lorsqu'on s'avança pour s'asseoir, ils se trouverent sans couvert, parce qu'ils avoient par politesse laissé placer les autres. Comme ceux qui étoient assis ne se pressoient point pour leur faire place, Nuñés piqué de leur grossiereté, jetta d'un coup de pied la table par terre, & sortit gravement après cette action, suivi de son frere Ferdinand. Tout le monde resta immobile & surpris de sa tranquillité & de son audace. Le Roi de Castille frappé de cette action, l'admira au lieu de s'en offenser. Ceux qui se vengent font bien, dit-il, & quiconque ose tant faire pour son honneur, est sans doute réservé à de plus

grandes

grandes choses. Il ne l'éprouva que trop bien lui-même. Nuñés n'avoit alors que vingt-trois ans.

Après qu'on se fut levé de table, Leonor revint à Elvas avec le Roi & sa fille. Les mariés y reçurent la bénédiction nuptiale. La cérémonie fut des plus augustes. Plusieurs Prelats Portugais & Castillans y assisterent en habits Pontificaux. Le Roi & Beatrix y parurent la couronne sur la tête, couverts d'or & de pierreries, montés sur des haquenées d'une blancheur extraordinaire, & superbement enharnachées, & marchant sous un dais porté par quatre Grands du Roïaume. Leon V. Roi d'Armenie échapé depuis des fers du Roi de Perse, tenoit d'un côté la bride de la haquenée de la Reine, & de l'autre Dom Juan, Grand-Maître de l'Ordre d'Avis. L'Infant Charles de Navarre, & un Seigneur de la Cour, dont le nom a échappé à l'Histoire, tenoient celles de la haquenée du Roi. La marche fut des plus belles. Un nombre prodigieux de Dames galamment vêtuës suivoient la Reine. Les Cavaliers les soûtenoient, & leur rendoient les respects dus à leur naissance & à leur sexe. Au retour de l'Eglise on se mit à table. Le festin fut somptueux, & servi d'une course de taureaux, & d'un tournois où les Castillans & les Portugais se signalerent à l'envi.

Il y a lieu de s'étonner des fêtes magnifiques que les Princes donnoient autrefois : mais on peut s'étonner davantage de la familiarité avec laquelle ils vivoient avec leurs sujets. Ils ne fuïoient point leur vûë, ils croïoient que pour en être aimés, il falloit en être connus, & pour en être connus, vivre avec eux, d'une maniere qui les fit aimer & respecter tout ensemble. De-là le grand attachement qu'on avoit pour eux. Il n'est pas jusqu'à Dom Pedre le cruel, ce monstre qui renouvella dans la Castille toutes les fureurs des plus cruels Empereurs de Rome, à qui cette conduite ne fît des amis si dévoüés, que la vie leur devint odieuse dès que ce Prince ne fut plus. C'est avoir une fausse idée de la grandeur, que de croire qu'elle consiste à vivre éloigné de ses Sujets. Cet éloignement fait souvent un effet tout contraire à celui qu'on attend. Il fait naître la haine, parce qu'ils l'attribuent au mépris, ou tout au moins à l'indiférence, deux choses que les hommes les plus obscurs supportent impatiemment. Il est pourtant vrai que la plûpart des Princes gagnent à ne se point communiquer. La perspective fait souvent tout leur mérite.

Après que tout fut fini, Leonor se sépara de sa fille, & se rendit à Almada, où elle trouva le Roi son époux triste & languissant, & n'aïant plus pour elle les mêmes empressemens qu'il avoit autrefois. En effet son amour ne l'aveugloit plus. Ses yeux étoient défillés ; il connoissoit toute la perfidie de la Reine & cette connoissance empoisonnoit ses jours. Plus on a sacrifié pour une personne, plus on croit mériter toute sa reconnoissance, & plus on est mortifié lors-qu'on s'apperçoit que celle pour qui on a tout fait, nous trompe & nous trahit. Ferdinand étoit donc devoré par le chagrin. Il se voïoit immolé par tout ce qu'il avoit de plus cher dans le monde ; il avoit sans cesse devant les yeux celui qu'on lui préferoit, & il n'osoit le punir de son insolence, de crainte de déplaire à celle qui le trahissoit si lâchement. Désesperé, & ne pouvant se déterminer à prendre un parti convenable à l'affront qu'on lui faisoit, il s'ouvrit

enfin au grand Maître d'Avis, qui haïssant Andeiro, le détermina à s'en défaire, & se chargea de cette commission. Le grand Maître fut charmé d'assouvir sa haine, sous le prétexte de venger son frere; mais sur ces entrefaites le Roi tomba dangereusement malade; on le transporta à Lisbonne, où il mourut le 22. d'Octobre, & sa mort suspendit celle d'Andeiro. Ferdinand, quelques instans avant de rendre le dernier soupir, demanda pardon publiquement de tous les maux qu'il avoit causez au Portugal, par sa molesse & par sa legereté. Il étoit âgé de quarante-quatre ans, il en avoit passé dix-sept sur le thrône. Il fut peu regretté, & enterré sans pompe, dans le chœur de l'Eglise principale de Santarem.

Les guerres qu'il avoit legérement entreprises, avoient absolument épuisé ses finances. Pour les réparer il s'avisa de fondre l'ancienne monnoie, & de hausser la nouvelle, quoiqu'à un titre plus bas. Il est vrai qu'il la remit dans sa valeur intrinseque, dès que la paix le lui permit. Il réprima le luxe des habits & des équipages. Il interdit les jeux publics; il punit les vagabonds, & les força à travailler. Il fit un Edit par lequel il défendit les alienations des biens en faveur des Moines, laissant cependant la liberté aux testateurs de leur faire des legs; il fit encore de très-beaux Reglemens, tant pour la Police qui regardoit les Villes, que pour celle qui concernoit les Campagnes, & les Gens de Marine. Comme la plûpart des Villes étoient ouvertes, parce que le tems & la guerre en avoient détruit les fortifications, il remedia à cet inconvenient, en faisant rélever les murailles. Il commença par Conimbre, & ensuite par Lisbonne, dont les remparts avoient été entierement démolis dans les dernieres guerres. Cet ouvrage, tout immense qu'il étoit, fut achevé dans l'espace de deux ans. Il avoit chargé de ce travail un nommé Dom Juan d'Almada, homme habile & intelligent dans le génie. Il transporta l'Université de Conimbre à Lisbonne: il poussa la liberalité jusqu'à la prodigalité. Homme foible & inconstant il passoit rapidement d'un sentiment à un autre, souvent sans avoir le courage d'en faire valoir un seul. Credule jusqu'à la superstition, & cependant livré à toutes ses passions comme s'il eut été sans religion, amateur de la justice, connoissant le bien, même l'aimant; mais faisant le mal comme malgré lui: enfin Roi mediocre avec de l'esprit, & homme foible avec du courage.

Il eut pour enfans légitimes Beatrix qui venoit d'épouser le Roi de Castille. Cette Princesse étoit née en 1371. & fut mariée en 1383. Ses ennemis, ou du moins ceux de sa mere, publierent qu'elle étoit fille d'Andeiro; mais ce fut une calomnie, puisque cette Princesse avoit déja huit ans, lorsque cet homme revint d'Angleterre en Portugal. La haine contre Leonor étoit telle, qu'on lui imputoit des crimes imaginaires. Il est vrai que cette Princesse vaine de sa beauté, & esclave de ses plaisirs, ne sçût point se comporter avec la prudence qui est necessaire sur le thrône, pour se concilier les esprits & l'estime des Grands. Conservant une fausse idée du pouvoir & de l'autorité, elle abusoit de la foiblesse que le Roi avoit pour elle, gouvernoit impérieusement, traitoit les Grands avec mépris, & le peuple avec indifference. Cette conduite, en la fai-

ſant déteſter, fixa tous les regards ſur elle. On épioit toutes ſes actions, & le plaiſir de la vengeance fit qu'on rendit publiques toutes ſes foibleſſes, qu'on eut peut-être cachées, ou du moins excuſées, ſi elle ſe fût conduite autrement avec ſes Sujets,

Andeiro ſon amant, n'étoit pas plus prudent qu'elle. Emporté par ſa paſſion, il devint ſujet inſolent, dès qu'il fut sûr de ſa conquête. Cet homme fugitif de ſa Patrie, qui devoit, pour ainſi dire, tout ce qu'il étoit, à la bonté de Ferdinand, oublia tous ſes bienfaits pour le trahir indignement. Non content d'avoir ſéduit le cœur de la Reine, il en faiſoit, pour ainſi dire, trophée, & l'on ne ſçait de quoi on doit s'étonner le plus, ou de la patience du Roi, ou de l'impudence d'Andeiro.

Outre la Princeſſe Beatrix, Ferdinand eut encore de Leonor deux fils qui moururent dans le berceau. Iſabelle ſa fille naturelle épouſa Dom Alfonſe, Comte de Gijon, fils naturel de Dom Henri II. Roi de Caſtille. C'eſt d'eux que vient la famille de Noronha, établie en Portugal, de qui deſcend de pere en fils le Marquis de Caſcaës, Comte de Monſanto.

Ferdinand inſtitua deux grandes Charges, l'une de Connétable, & l'autre de grand Marêchal du Roïaume. La premiere fut donnée à Dom Alvarés Pereira de Caſtro, & ainſi il fut le premier Connétable du Roïaume. Celle de grand Marêchal fut accordée à Dom Ferdinand Coutigno, & il fut auſſi le premier qui fut honoré de cette Charge. Urbain V. Gregoire XI. Urbain VI. & Clement regnerent à Rome pendant que Ferdinand regna en Portugal. Urbain & Clement vivoient encore quand il mourut, & ils déchiroient l'Egliſe par leurs diviſions. Toute l'Europe Chrétienne étoit partagée entre ces deux Papes. L'un ſoûtenoit Urbain, & l'autre Clement. L'interêt, & non la Religion, étoit le ſeul mobile qui faiſoit agir les Princes Chrétiens dans cette occaſion. Le plus ou le moins de graces qu'ils eſperoient obtenir de l'un & de l'autre, les attachoient à eux, ou les en détachoient. On en vit pluſieurs d'entr'eux paſſer à différentes repriſes d'un parti à l'autre, ſans autre prétexte que leur volonté, ou que leur interêt. La verité n'y entroit pour rien. Ferdinand fut un de ceux qui montra le premier cet exemple. Il fut d'abord Clementin, c'eſt ainſi qu'on appella les Partiſans de Clement, & puis il devint Urbaniſte, & d'Urbaniſte il redevint Clementin.

Ferdinand étant mort ſans enfans mâles, Dom Juan, Roi de Caſtille prétendit lui ſucceder en qualité d'époux de Beatrix, fille du feu Roi de Portugal. Par le dernier traité qui s'étoit fait entre les deux Couronnes, on étoit convenu que le premier enfant mâle qui naîtroit de Beatrix, ſeroit envoïé en Portugal pour y être élevé, & pour y ſucceder au Roi Ferdinand, mais Beatrix n'aïant point encore d'enfans, les Portugais qui redoutoient la domination Caſtillane, inſpirerent à Dom Juan, grand Maître de l'Ordre d'Avis, de demander la Regence du Roïaume au Roi d'Eſpagne, juſqu'à ce qu'il eut un fils en âge de monter ſur le thrône. Le Roi n'écoutant que ſon ambition, refuſa au grand-Maître ce qu'il lui demandoit. Ce refus choqua tellement l'Infant, que profitant des diſpoſitions favorables du peuple à ſon égard, & de ſon averſion pour le Caſtillan

& pour la Reine Leonor, à qui Ferdinand avoit deferé la Regence par son testament, il se mit à la tête des mécontens, forma un parti, sous pretexte de la conservation du repos public, & résolut d'ôter la Regence à Leonor, & la Couronne au Roi de Castille.

Dom Juan, comme il a été dit, étoit fils de Dom Pedre, & de Therese Laurent Galicienne. Il étoit né à Lisbonne, le deuxiéme d'Avril 1357. Laurent de Liria avoit élevé sa jeunesse. Nuñes Freyras d'Andreade, grand Maître de l'Ordre de Christ, le presenta au Roi son pere, lorsqu'il eut atteint l'âge de sept ans, & obtint pour lui la grande Maîtrise de l'Ordre d'Avis, vacante pour lors par la mort de Dom Martin d'Avelar. Son pere l'embrassa, l'arma Chevalier, & lui confera la Dignité de grand Maître d'Avis; après quoi il le fit partir pour la ville de Tomar, où étoit la principale Maison de son Ordre, & où il demeura jusqu'à ce qu'il fut d'âge à porter les armes.

Ferdinand avoit ordonné que Leonor Tellez de Meneses son épouse, auroit la Regence du Roïaume, conformément au traité passé en dernier lieu, entre le Roi de Castille & lui, à l'occasion du mariage de Beatrix sa fille, à qui des Historiens mal intentionnez, ou peu instruits, ont refusé la legitimité; prétendant que Ferdinand étoit incapable d'avoir des enfans. Il y en a eu même qui ont poussé la chose jusqu'à dire que lui-même favorisa les amours de la Reine avec Andeiro, comme le Roi Henri IV. Roi de Castille, les favorisa depuis, entre Bertrand de la Cueva, & la Reine Jeanne sa femme.

Quoiqu'il en soit, Leonor commença son Gouvernement en feignant une douleur excessive de la mort de Ferdinand. Elle crut par-là éblouïr les yeux du public, qui ne fut pas la dupe de ses larmes feintes, sçachant qu'elles ne coûtent rien aux femmes, lorsqu'elles ont quelqu'interêt d'amour ou d'ambition à ménager. Les principaux Chefs de Justice de la ville de Lisbonne la firent avertir qu'elle ne suivît point, si elle vouloit se conserver l'autorité, les maximes du feu Roi, dans le Gouvernement, & qu'elle n'admît point aux charges & aux Dignitez les Etrangers, parce que cela étoit contraire à la politique Portugaise. Elle reçut fort bien en apparence l'avis, & récompensa même ceux qui le lui avoit donné. Telle étoit la situation des affaires, lorsque le Roi de Castille lui écrivit qu'il prétendoit, qu'elle le fît proclamer Roi dans tout le Portugal, comme heritier de la Couronne, par sa femme Beatrix. Aussi-tôt Leonor assembla son Conseil, & lui fit part de la prétention de l'Espagnol; après quoi elle envoïa des ordres par tout le Roïaume, pour qu'on satisfît au plûtôt à sa volonté.

Dom Henri Manuel de Villena avoit passé en Portugal, sous le regne d'Alfonse V. avec sa sœur Constance, épouse de Dom Pedre. Il étoit oncle du Roi de Castille & de Beatrix, Comte de Sea, & grand Sénéchal de Sintra. Puissant & accredité, Leonor le chargea de prendre l'étendart roïal, & d'aller dans les rüies de Lisbonne faire reconnoître sa fille Beatrix pour heritiere de la Couronne. Dès qu'il se mit à crier Vive, vive la Reine Beatrix, Dom Alvares Perés de Castro, cria en même tems, Vive celui qui est le seul Maî-

tre de ce Roïaume, Dom Juan, fils de Dom Pedre, & d'Inès son épouse. Le peuple lui applaudit, & Manuel fut contraint de se retirer.

Gonçalez Vasqués d'Azevedo, Gouverneur de Santarem, voulut faire la même cérémonie dans cette ville; mais le peuple se souleva, & il eût mis en piece Azevedo, s'il ne se fut promptement sauvé dans le Château. Une vieille femme fut la premiere qui excita le tumulte en criant Vive Dom Juan, fils légitime du Roi Dom Pedre. Ce Prince eût alors infailliblement monté sur le thrône, s'il eût été dans le Roïaume. Le Roi de Castille l'avoit fait arrêter pour lui ôter toute esperance de regner. D. Alvares Pereira, Gouverneur d'Elvas, aïant voulu faire dans cette Ville, ce qu'Azevedo avoit entrepris dans Santarem, Dom Gille Fernandés, homme brave & consideré parmi ses concitoïens, s'y opposa avec tant de fermeté, que Pereira n'osa proclamer Beatrix. Quelques jours après, Pereira l'attira dans un festin, & le fit arrêter. Aussitôt le peuple de l'un & de l'autre sexe prit les armes, courut à la Citadelle, délivra Gille Fernandés, qui se détermina à sortir de la Ville, pour ne pas tomber dans les pieges, que Pereira ne manqueroit pas de lui tendre. Ce qui arriva à Lisbonne, à Santarem, & à Elvas, arriva dans toutes les autres Villes du Roïaume: tant le peuple redoutoit une domination étrangere.

Le Roi de Castille, informé de l'aversion des peuples, tenta de les ramener par la voïe de la douceur. Pour cet effet il envoïa à Lisbonne en qualité d'Ambassadeur, Dom Alfonse Lopez Texada, Commandeur de l'Ordre de Saint Jacque. Il remontra aux Habitans de Lisbonne le droit qu'avoit le Roi de Castille à la Couronne de Portugal. On l'écouta, mais on n'accorda rien de ce qu'il demandoit.

Cependant Andeiro recevoit chaque jour quelque nouvelle marque de tendresse, de la part de la Reine. Elle ne se conduisoit que par lui; il regloit seul toutes ses actions; il en étoit l'ame & l'objet; ensorte que les Portugais, outrés d'une conduite si dereglée, résolurent de lui ôter la vie. Dom Nuñes Alvares Pereira, quitta la Province d'entre Douro & Minho dans ces circonsttances, & se rendit à Lisbonne avec quelques troupes. Son dessein étoit qu'on fît mourir Andeiro, & qu'on établît Protecteur du Roïaume, le grand Maître d'Avis. Il communiqua ce projet à son oncle Dom Rui Pereira. Rui étoit un de ces hommes nez pour les grandes révolutions utiles à la Patrie. Sa naissance & sa valeur le rendoient respectable au peuple, & dangereux aux Grands. Il embrassa avec avidité le parti que son neveu lui proposoit. Il fut trouver le grand Maître pour l'engager à se prêter à ce qu'on souhaitoit de lui. Ce Prince brûloit de regner; mais il ne vouloit point qu'on le soupçonnât d'ambition. Il déguisoit en public ses véritables sentimens, & en secret il étoit l'ame & le mobile de toutes les démarches du peuple. Il reçût parfaitement bien Dom Rui, & répondit qu'il feroit tout ce qu'on desiroit, pourvû que ce fut au profit, & à la gloire de l'Etat, après quoi ils convinrent des mesures qu'il falloit prendre pour la réüssite de leur dessein.

D'abord ils songerent à détacher des interêts de Leonor Dom Alfonse, Comte de Barcelos son frere,

dont les Partisans trop nombreux pouvoient retarder leur projet, s'ils ne pouvoient entierement le faire avorter. Dom Alvares Paës, Chancelier du Roïaume, se chargea de cette commission. C'étoit un vieux Courtisan, qui avoit blanchi à la suite de la Cour. Instruit de toutes les intrigues qui s'y forment, & de toutes les ruses qu'on y pratique pour s'y détruire, & s'y élever tour à tour, il fut trouver le Comte de Barcelos. Après l'avoir entretenu de l'état present des affaires, & du danger qu'il y avoit à se fier aux Castillans, il le conduisit insensiblement sur le chapitre de la Reine. Il lui fit entendre que cette Princesse, alloit se perdre par l'aveugle confiance qu'elle avoit pour le Comte d'Ourem, qu'il ne devoit pas souffrir que cet homme déshonorât sa famille, & qu'il étoit étonnant qu'il ne l'eut pas jusqu'à present puni de tant d'audace. Mais, ajoûta-t'il, « si vous oubliez votre honneur, » pouvez-vous oublier vos interêts ? » L'autorité de la Reine fait la vôtre ; si elle la perd, vous n'êtes » rien ; elle la perdra, parce que le » peuple ne peut plus supporter, qu'elle retienne auprès d'elle Andeiro qu'il déteste. Prévenez donc » l'orage qui vous menace ; prenez » une résolution digne de votre naissance, & j'ose dire plus, qui seule peut assurer la durée de votre » fortune. Punissez Andeiro en le » faisant mourir. Vous aurez des » Compagnons qui vous soûtiendront ; Qui, interrompit le Comte ? moi, repliqua avec fermeté le » vieux Paëz, & si je ne vous suffis » point, le grand Maître d'Avis. » Mais le peuple, ajoûta le Comte ? » Je vous réponds encore du peuple, » dit Paëz : balancez-vous, presentement ? Non, je me rends, répliqua le Comte : allons trouver le » le grand Maître, & je ferai tout » ce qui sera nécessaire pour moi & » pour l'Etat.

Sur ces entrefaites il courut un bruit, que le Roi de Castille armoit pour entrer dans le Portugal. La Reine assembla le Conseil, & l'on y prit des mesures pour mettre à couvert la frontiere. Elle fut charmée de trouver cette occasion, pour éloigner le Grand-Maître d'Avis, qui avoit plus de crédit parmi le peuple, qu'elle n'eût souhaité. Elle résolut donc de lui donner le gouvernement de la Province d'Alenteïo, & de l'obliger de partir incessamment pour mettre cette Province à couvert de l'ennemi. Elle espéroit deux choses de l'éloignement de l'Infant. La premiere, de le détruire dans l'esprit du peuple, volage dans ses affections, comme aveugle dans ses desirs ; & la seconde, de s'y accréditer si bien elle-même par ses libéralités, qu'elle n'auroit rien plus à craindre de son retour. Elle proposa donc ce gouvernement au Grand-Maître, qui quoiqu'étonné, sçut si bien se déguiser en l'acceptant, que la Reine ne vit que la feinte joïe qu'il montra, en reconnoissance de l'honneur qu'on lui faisoit. Pour détruire même entierement tous les soupçons qu'elle avoit pû former contre lui, il s'offrit de partir sur le champ : ce qu'il fit. Mais dès qu'il fut à deux lieuës de Lisbonne, il revint sur ses pas dans cette Ville, accompagné de vingt-cinq hommes bien armés, parmi lesquels on comptoit D. Ferdinand Alvarés de Almeyda, Commandeur de l'Ordre d'Avis, le Commandeur de Juremena, Laurent Martinés, le même qui avoit élevé sa jeunesse, Vasqués Laurent, Lopés Vasqués, & Rui

Pereïra. En arrivant à Lisbonne, il fit avertir le vieux Paës, afin qu'il fît prendre les armes au peuple en cas de nécessité. Ensuite il se rendit au Palais entre dix & onze heures du matin: c'étoit le six de Décembre. Il entra avec tout son monde dans l'appartement de la Reine, qui s'entretenoit avec Andeiro. Voïant à la tête des nouveaux venus, le Comte de Barcelos son frere, Dom Alvarés Perés de Castro, Ferdinand Alfonse de Zamora, qui avoit passé en Portugal du tems de Henri II. La Reine étonnée leur demanda, pourquoi ils revenoient; parceque nous avons appris, répondirent-ils, que le Castillan avoit armé puissamment, & nous venons vous demander la permission de lever des troupes plus nombreuses, que celles que nous avons. La Reine feignit de se contenter de cette réponse, & continua de les entretenir sur l'état present des affaires. L'heure du dîner étant venuë, le Comte d'Ourem pria le Grand-Maître à dîner. Dom Juan le remercia; mais il lui dit, qu'il avoit à lui parler avant qu'il se retirât; ils passerent dans une autre salle, & s'approcherent de l'embrasure d'une fenêtre. Là le Grand-Maître après quelques discours, lui porta un coup de poignard, & Rui Pereïra qui les avoit suivis, lui en porta un second, dont il tomba mort. Les autres voulurent maltraiter le cadavre, mais Dom Juan s'y opposa. Dom Ferdinand Alvarés d'Almeyda, & Laurent Martinés, coururent pour fermer les portes du Palais. Les gens du Comte épouvantés s'enfuirent sur les toits, de crainte qu'on ne les massacrât comme leur maître.

La Reine effraïée du bruit qu'elle entendoit, se mit en état de sortir, mais on la retint; & l'instant d'après on vint lui annoncer la mort d'Andeiro. Elle s'écria dans le premier mouvement de sa douleur: Ah pauvre Comte, tu meurs » & tu n'étois point coupable. Je don» nerai demain, ajoûta-t'elle, des preu» ves incontestables de ton innocen» ce, par le moïen d'un bucher. » Elle faisoit allusion à la maniere dont on se purgeoit en ce tems-là de l'adultere. Ensuite elle envoïa demander au Grand-Maître, si elle devoit se préparer à mourir aussi. Dom Juan la fit rassurer; mais elle étoit incapable de consolation. Cependant Gomés Freïras Page de l'Infant, couroit par la Ville, en criant qu'on assassinoit son Maître au Palais. Aussitôt le peuple sortit furieux les armes à la main; courut chez Paës qui se mit à leur tête, & marcha vers le Palais, dont il vouloit enfoncer les portes. Alors la Reine ne douta plus qu'on n'en voulût à sa vie; mais le Grand-Maître s'étant montré à la fenêtre, le tumulte s'appaisa.

Dom Juan connoissant que le peuple étoit pour lui, par la démarche qu'il venoit de faire en sa faveur, sortit du Palais, & alla dîner à un des forts de la Ville avec le Comte de Barcelos. On le suivoit, & comme on étoit instruit de la mort du Comte Andeiro, on l'appelloit le pere & le protecteur de la liberté. Le peuple est trop violent pour ne donner que des titres. Celui de Lisbonne non content de s'être fait craindre au Palais, trempa ses mains dans le sang des criminels, & même dans le sang des innocens, qui lui paroissoient suspects. Dom Martin Evêque de Lisbonne, natif de Zamora, Prélat d'un rare mérite & d'une vertu singuliere, aiant entendu le tumulte, monta au haut du clocher de l'Eglise Cathédrale, avec le Prieur de Cuimaraens, &

un homme de la Ville de Silvés, & se mit à sonner imprudemment le toxin. Le peuple s'imagina, que c'étoit en faveur d'Andeiro. Il monta furieux au haut du clocher, se jetta sur l'Evêque & ses deux compagnons, & les précipita du haut en bas de la tour. Leurs cadavres resterent quelque tems sur la place, & furent traînés & déchirés par les chiens.

Après que le Grand-Maître eut dîné, il revint au Palais toûjours accompagné du Comte de Barcelos, pour demander pardon à la Reine, non de la mort du Comte, mais de l'avoir tué dans le Palais même, & pour l'asfûrer qu'il tâcheroit de lui faire oublier cette faute par les services qu'il lui rendroit. Leonor qui avoit sans cesse devant les yeux l'image sanglante de son amant, ne pût le voir sans horreur. Elle fit peu de compte de ses excuses; toutefois ne se croïant pas en sûreté dans Lisbonne, elle se retira à Alenquer le soir même. Son frere, Gonçalés Mendez de Vasconcellos son oncle, Dom Ferdinand Alfonse d'Albuquerque, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque, l'Admirante Lancerotte, Dom Martin Gonçalés d'Ataïde, Dom Pierre Laurent de Tavora, Dom Juan Alfonse Pimentel, & plusieurs autres Seigneurs ennemis du Grand-Maître l'y accompagnerent. Lorsqu'elle fut sortie de la Ville, elle tourna la tête vers Lisbonne, & puis levant au Ciel ses yeux baignés de larmes, elle s'écria: *Ville ingrate & perfide, fasse le Ciel que je te puisse voir embrasée!*

Sa retraite ne laissa pas que d'inquietter le Grand-Maître, ou du moins il en fit semblant. Il affectoit souvent de paroître rêveur & chagrin, & même de vouloir quitter le Roïaume, sous prétexte que ses ennemis étoient beaucoup plus puissans que lui, afin de connoître par-là l'affection des Portugais, & leur zele pour sa fortune. Mais plus il montroit d'envie de quitter le Roïaume, plus le peuple s'obstinoit à le vouloir retenir. Il l'assiegeoit, pour ainsi dire, dans sa maison, dans les ruës, & dans les Places. Tout le monde imploroit sa protection, d'autant plus qu'on étoit persuadé, que les fils d'Inés qu'on retenoit en prison en Castille, n'en sortiroient jamais; & que par consequent le Roïaume lui appartenoit. On le pressoit donc de s'emparer promptement des thrésors & des armes; mais rien ne sembloit le toucher; plus le peuple s'obstinoit à le retenir, plus il paroissoit résolu de partir.

Dom Rui Pereira étonné de son obstination, lui dit, que s'il ne vouloit quitter le Roïaume, que pour se mettre à couvert de ses ennemis, qu'il prenoit un mauvais parti de se retirer en Angleterre. Alvarés Perés Vasqués de Goés lui dit la même chose, & ajoûta: « Je ne doute point, Seigneur, » que vous ne rendiez de grands services au Roi d'Angleterre, & que » ce Roi ne vous récompense dignement; mais peut-il vous offrir ce » que vous offre la Ville de Lisbonne, » qui vous aime, & par rapport au » Roi votre pere, & par rapport à » vous-même. Si vous désirez acquerir de la gloire par les armes, le » champ de la gloire ne vous est-il » pas ouvert dans votre patrie? Y a-t-il rien de si glorieux, que de combattre pour elle? Un puissant ennemi lui prépare un honteux esclavage. Elle ne se l'est attiré que pour » vous servir; & présentement vous » voulez l'abandonner. Vous n'osez » rien faire pour elle, quand elle a » tout osé pour vous. Consultez vo-

tre-

» tre courage, il vous inspirera des
» sentimens plus généreux. Vous
» craignez la Reine & ses intrigues,
» vous craignez le Roi de Castille qui
» arme en sa faveur. Détrompez-vous,
» ce n'est pas en sa faveur qu'il arme;
» c'est pour usurper un sceptre qui
» vous est dû. Mais supposons que
» votre crainte soit raisonnable, votre
» fuite le sera-t-elle? Non, le peril est
» digne de votre courage, & c'est à
» vous à réprimer les desseins ambi-
» tieux d'une Reine insensée & d'un
» Roi injuste, qui cherchent à ren-
» verser un thrône, cimenté par le
» sang des Rois vos augustes ayeux.
» Si le Castillan est puissant, si les
» partisans qu'il a dans ce Roïaume
» sont nombreux, avez-vous moins
» de ressources que vos ennemis?
» Nous comptez-vous pour rien?
» Croïez-vous que nous ne puissions
» leur opposer tout au moins une
» puissance égale, sans compter l'avan-
» tage que nous avons de soûtenir une
» cause que le Ciel doit favoriser?
» Croïez-moi donc, dissipez vos crain-
» tes, détruisez l'espérance qu'ont
» vos ennemis de vous opprimer.
» Restez parmi des Sujets qui vous
» aiment, & qui sacrifieroient mille
» vies, s'ils les avoient, pour la vô-
» tre. Souvenez-vous qu'il n'est rien
» dont un Prince ne vienne à bout,
» quand il possede le cœur de ses Su-
» jets. L'intérêt a attiré auprès du
» Castillan quelques Portugais, mais
» que peut une valeur intéressée, con-
» tre une valeur guidée par l'amour
» qu'on a pour son Prince. Vous
» voïez tout ce que vous nous devez;
» Comment pouvez-vous vous ac-
» quitter envers nous? C'est en pre-
» nant notre défense : en travaillant
» pour notre conservation, vous
» travaillerez pour votre gloire.

Le Grand-Maître ne demandoit pas mieux que d'être forcé à demeurer. Il fit donc semblant d'être touché des raisons qu'on lui alleguoit. C'en est fait, répondit-il, je me livre à vous, & je vais sacrifier ma vie pour votre défense. Alors ceux même qui lui étoient contraires, se rangerent de son parti. La sagesse & la fermeté qu'il faisoit paroître dans toutes ses démarches, acheverent de lui gagner & le peuple & les Grands. On assembla cependant un Conseil, & l'on fut d'avis de proposer au Grand-Maître d'épouser la Reine, afin de gouverner conjointement avec elle le Roïaume, jusqu'à ce que le Roi de Castille eût un fils capable de porter la couronne, & qu'alors on assigneroit au Grand-Maître un domaine digne de ses services. Mais il n'est pas croïable que ce fait rapporté par Faria soit véritable. Comment auroit-on osé proposer un mariage de cette espece au Grand-Maître, qui haïssoit mortellement la Reine, & dont il avoit déchiré la réputation par des discours outrageans.

Quoiqu'il en soit, on prétend que ce mariage lui fut proposé, & qu'Alvarés Gonçalés Camelo depuis Prieur de Crato, fut chargé d'en parler à la Reine. Le choix qu'on fit de Camelo pour négotier cette affaire, ne paroît pas moins extraordinaire. C'étoit lui qui avoit été le premier moteur de la mort du Comte, & qui étoit avec Paëz à la tête du peuple lorsqu'il investit le Palais, & qu'il s'emporta en invectives contre la Reine. Cette Princesse le haïssoit mortellement, & il eût été bien imprudent de le choisir pour une semblable négociation. Que cela soit vrai ou non; on ajoûte que la Reine rejetta avec mépris ce mariage.

Cependant le Grand-Maître fut déclaré Regent & Protecteur du Roïau-

me par le Peuple, & par une partie de la Noblesse. Ils s'assemblerent pour cela dans un lieu public. Comme les Grands balançoient sur le parti qu'ils devoient prendre, Dom Alfonse Yanés, Tonnelier de profession, se leva au milieu de l'assemblée, mit l'épée à la main, & regardant d'un air furieux ceux qui paroissoient contraires au Grand-Maître, il les força tous à se déclarer pour lui.

Fin du neuviéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE DIXIE'ME.

INTERREGNE. 1383.

LE Grand-Maître ne désespéra plus de parvenir à la Couronne. Elle étoit le but de toutes ses actions ; mais il se cachoit avec un soin extrême, pour engager de plus en plus le peuple dans ses intérêts. A l'égard des Grands qui l'avoient fait déclarer Regent & Protecteur du Roïaume, il étoit de leur intérêt & de leur honneur, de soûtenir leur ouvrage. Haïs du Roi de Castille & détestés de Leonor, ils ne pouvoient en esperer un bon parti, qu'autant que le Grand-Maître y contribuëroit par son autorité. Ainsi ils se trouvoient liés invinciblement à sa fortune. Cependant le Grand-Maître prit en main les rênes du gouvernement. Ne voulant rien faire, ni rien entreprendre sans un bon conseil, le choix qu'il fit de ceux qu'il vouloit y admettre, fit voir en lui une sagesse consommée. Le premier s'appelloit Jean de Regras éleve de Bartole, qu'il fit Chancelier du Roïaume ; le second Dom Laurent Archevêque de Brague, & le troisiéme Jean Alfonse d'Azam- 1383.

1383. buja Evêque de Conimbre, & bientôt après de Lisbonne. Ces trois hommes avoient une connoissance profonde des Loix & des Coûtumes du Roïaume. Il falloit dans ces tems orageux, des gens d'une prudence rare, & d'un courage ferme à la tête des affaires. Dom Juan trouva dans Regras & les deux Prélats, ces deux qualités à un degré éminent. Ce furent eux qui composerent le Conseil d'Etat.

La chambre des Juges, qu'on appelle en Portugal des Ambargadores, eurent à leur tête le Licentié Dom Juan Gilles, & Laurent Esteves, fils de ce grand homme de même nom, favori du Roi Dom Pedre, personnages non moins considérables, que ceux qui composoient le Conseil d'Etat. Celui des Dépêches fut également rempli de gens sages & éclairés, & la charge de Lieutenant Criminel de Lisbonne fut donnée à Dom Lopés Martinés, célébre Négociant de cette Ville, homme capable & prudent.

Ces Reglements faits, le Grand-Maître, pour commencer d'exercer l'autorité dont il venoit d'être revêtu, publia une Déclaration, par laquelle il promettoit de pardonner à tous les malfaicteurs du Roïaume, & de leur distribuer les biens des Portugais, qui étoient passés en Castille, ou qui s'étoient retirés auprès de la Reine, à condition qu'ils viendroient se ranger sous ses étendarts, pour défendre conjointement avec lui la Patrie contre les entreprises des Espagnols, ou des partisans de la Reine. Cette Déclaration fit son effet. Un nombre prodigieux d'hommes perdus de dettes, ou chargés de crimes, accoururent pour profiter de la grace qu'on leur promettoit. Ils fortifierent considérablement le parti du Grand-Maître, & de criminels proscrits ils devinrent Citoïens utiles, par le zele avec lequel ils prodiguerent leur vie pour la liberté du Roïaume. 1383.

La Reine étoit toûjours à Alenquer, dont elle avoit donné le gouvernement à Dom Martin Gonçalés d'Ataïde. Elle passa à Santarem. Dom Pedre Alvarés Pereira Prieur de Crato, & Dom Diegue Alvarés son frere étoient dans cette Ville. Nuñez aïant abandonné les intérêts de la Reine, s'étoit rendu à Lisbonne, où le Grand-Maître l'avoit admis au rang des Conseillers d'Etat. Donna Eyrea Gonçalés sa mere quitta Portalegre, & vint le trouver à Lisbonne, pour tâcher de lui persuader de rentrer dans le parti de la Reine. Nuñez après l'avoir attentivement écoutée, lui prouva avec tant de force, qu'il soûtenoit la bonne cause, qu'Eyrea bien loin de persister à vouloir qu'il se détachât du parti du Grand-Maître, lui promit au contraire de travailler pour que ses deux freres l'embrassassent.

Cependant le Grand-Maître étoit absolu dans Lisbonne. Alfonse Valem Commandant du Château, étoit le seul qui refusât de lui obéïr. Le Regent le fit sommer de se rendre à son devoir, & en cas de refus, il lui fit dire qu'il alloit faire égorger à ses yeux & sa femme & ses enfans. Nuñez fut chargé de lui porter la parole. Il s'acquitta si heureusement de sa commission, qu'il lui persuada de satisfaire le Regent, si dans l'espace de quatre heures la Reine ne l'envoïoit secourir. Valem obéït.

Les Grands jaloux de l'autorité de D. Juan, nourrissoient dans le fonds de leur cœur une haine secrete contre lui, & ils n'attendoient qu'une occasion favorable, pour la faire éclater. Ils ne pouvoient souffrir qu'il disposât de toutes choses sans leur en faire part.

1383. La vanité de l'un, & l'ambition de l'autre, étoient les sources d'un sentiment si injuste. Trop lâches pour oser se montrer à découvert, ils rampoient sourdement devant le peuple, pour le déterminer à dépoüiller le Grand-Maître de son autorité. Leurs émissaires, hommes obscurs, livrés à un intérêt sordide, & incapables d'aucune vertu civile, se glissoient dans le public, & y répandoient la défiance & l'esprit de discorde. L'un peignoit l'Infant comme un ambitieux, qui sous prétexte de défendre la patrie, ne cherchoit qu'à l'opprimer. L'autre avançoit, qu'au mépris de la Justice & de la Religion, il renversoit toutes les Loix de l'Etat, pour assouvir la haine particuliere qu'il ressentoit contre la Reine. Enfin on n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui ravir la confiance du peuple, ou du moins la diminuer; mais ces sourdes cabales, fruits de l'imposture & de la lâcheté, ne purent ébranler le peuple dans sa fidélité. Au contraire chaque jour étoit marqué par quelque action d'éclat, faite de sa part en faveur du Grand-Maître. Chaque jour quelque Ville du Roïaume se rangeoit de son parti. Celle de Beja fut des premieres: l'Admirante Lancerotte y étoit, & voulut s'y opposer, mais il païa de sa vie le zele indiscret qui l'attachoit à Leonor. Evora suivit l'exemple de Beja, malgré le Commandant Dom Alvarés Mendez de Oliveira.

Ces émotions populaires devinrent bientôt, les sources des crimes les plus affreux. Sous prétexte de défendre la liberté publique contre la tyrannie de la Reine, le peuple toûjours outré dans le bien comme dans le mal, fouloit indifféremment sous ses pieds & le sacré & le profane. Il avoit à sa tête un Tailleur & un Chevrier, tous deux s'appelloient Yanés de nom, tous deux avoient des qualités au dessus de leur naissance, & il ne manquoit à l'un & à l'autre que des principes de vertu & d'éducation pour former de grands hommes. Ils étoient hardis, intrépides, mais cruels & avares. Qui naît sans vertu devroit naître sans courage. 1383.

Le meurtre, le brigandage, & le sacrilege, inondoient la ville & la campagne. Quiconque prononçoit seulement le nom de la Castille, devenoit aussitôt la victime de la fureur de ces misérables. Cet esprit se répandit dans tout le Roïaume. On vit commettre dans toutes les Provinces des actions abominables. L'Abbesse du Monastere de Castres hors la Ville d'Evora, fut arrachée de son Eglise, poignardée au pied des Autels, son cadavre couvert d'infamies, que la pudeur nous condamne d'ensevelir dans un éternel oubli, & ensuite traîné dans une place publique, où il resta jusqu'à la nuit, que quelques personnes de pieté vinrent l'enlever, pour lui donner la sépulture. La fuite sauva ses Religieuses d'un pareil traitement. Le Regent connoissoit ces crimes, mais les conjonctures du tems ne lui permettoient pas de les punir.

La Reine toûjours inconsolable de la mort du Comte Andeiro, & toûjours brulant de la venger sur son meurtrier, pressoit vivement le Roi de Castille son gendre d'accourir promtement en Portugal, pour s'y faire reconnoître héritier du Roïaume. Ce Prince ordonna enfin une levée de troupes, dans le dessein de punir les rebelles. C'est ainsi qu'il appelloit les Portugais. Ceux-ci ne se défiant pas de Leonor, vouloient lui assigner un domaine pour son entretien, moins pour lui rendre justice, que pour reveiller le

1383. courage du Grand-Maître, qui leur paroissoit mollir de tems en tems; mais ce n'étoit qu'un jeu de sa part. Il connoissoit le peuple, qui s'endort sur la haine comme sur l'amitié. Il faut donc le réveiller lui-même de tems en tems par des démarches subites, & contraires en apparence à ce qu'il desire avec le plus d'ardeur.

Sur ces entrefaites il arriva à Lisbonne un Hermite appellé Frere Jean. Il avoit passé les deux tiers de sa vie sur le sommet d'une montagne. Son extérieur étoit simple, ses discours précis & sentencieux. Il prêchoit la pénitence & la soumission aux Princes. Tout le monde accouroit pour l'entendre. Sa réputation vola de tous côtés, & bientôt on le regarda comme un Saint, doüé du don de Prophetie. Ce bruit fut semé sourdement parmi le peuple, toûjours curieux & amateur de nouveauté: les gens éclairés sentirent d'où cela partoit: mais le peuple n'y vit que le Prophête: on l'obligea à prédire au Grand-Maître une haute fortune, afin de le confirmer dans les engagemens qu'il avoit pris en faveur de la Patrie. L'Hermite parla & promit les succès les plus heureux au Regent. Alors on crut qu'on pouvoit le forcer, pour ainsi dire, à se déclarer plus que jamais le protecteur du Roïaume.

Ces ressorts cachés, ouvrage de la politique, fixent l'inconstance du peuple, bien mieux que les services qu'on lui rend, quelque importans qu'ils soient. La superstition a plus de pouvoir sur son esprit que la reconnoissance n'en a sur son cœur. Le Grand-Maître marchoit donc à grands pas vers le thrône. Son ennemi le Roi de Castille lui en fraïoit lui-même les chemins, en retenant prisonniers l'Infant Dom Juan & Dom Denis. On fit des réflexions là-dessus, qui tournerent à l'avantage du Regent. Il semble, disoit-on publiquement, que le Ciel veüille éloigner du thrône les enfans d'Inés, & y placer le Grand-Maître, puisque le gendre de Leonor en les retenant dans les fers, le débarrasse des seuls concurrens, qui eussent pû l'en exclure légitimement. Le Grand-Maître pour augmenter la haine qu'on portoit à l'Espagnol, fit peindre sur un drapeau les deux Infants prisonniers, & les exposa aux yeux du peuple. A cette vûë il devint furieux, & il ne respira que la vengeance. Dom Juan profita de ce premier mouvement, pour lui persuader de prendre les armes, & de marcher vers la frontiere, afin d'empêcher le Roi de Castille d'entrer dans le Portugal. Le peuple y consentit, mais les Grands toûjours lents à se déterminer, montrerent moins d'empressement. 1383.

Leur conduite n'empêcha pas le Grand-Maître, d'envoïer demander du secours au Roi d'Angleterre & au Duc de Lancastre, auquel il fit dire de profiter de cette occasion, pour faire valoir les droits incontestables qu'il avoit sur la Couronne de Castille. L'on chargea de cette importante négociation, Dom Ferdinand Alfonse d'Albuquerque Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque, beau-frere des Comtes de Barcelos & Neyva freres de la Reine, & Laurent Yanés Fougace, qui avoit été Chancelier du Roïaume sous le feu Roi. Ils s'acquitterent si heureusement de leur Ambassade, que peu de tems après leur départ de Portugal, ils y revinrent avec de l'argent & des troupes.

Le Roi de Castille se préparoit de son côté pour entrer dans le Portugal, Afin de ne laisser rien qui pût troubler le repos de ses Etats pendant

1383. ſon abſence, il fit arrêter le Comte de Gijon ſon frere, homme turbulent & ambitieux, avec Iſabelle ſa femme, bâtarde du feu Roi Ferdinand, à cauſe de l'étroite correſpondance qu'il entretenoit avec ſes ennemis. Le Comte arrêté & confié à la garde de Dom Pedre Tenorio Archevêque de Tolede, le Caſtillan fit attacher les armes de Portugal ſur ſes étendarts, & voulut donner la charge de grand-Enſeigne à Vaſqués Martinés de Melo, qui l'en remercia, en lui diſant, qu'il prévoïoit une guerre entre ſa patrie & la Caſtille, & qu'il ne vouloit point s'expoſer à combattre contre un païs où il avoit pris naiſſance. Tous les Portugais qui étoient à la Cour de ce Prince ne furent pas ſi ſcrupuleux. Dom Juan Hurtado de Mendoce l'accepta, & fut promener l'étendart Roïal dans la Ville. Un vent furieux s'éleva qui en détacha les armes de Portugal, & un moment après le cheval de Mendoce s'abattit ſous lui. Ces effets du hazard furent traités de préſages par le vulgaire, qui ne voit rien indifféremment dans de certaines circonſtances.

Le Roi de Caſtille tint un Conſeil extraordinaire, pour déliberer plus murement qu'on n'avoit fait juſqu'alors, ſur le parti qu'on devoit prendre avec les Portugais. Mais, comme il arrive preſque toûjours, ceux qui le compoſoient eurent des ſentimens différens ſur cette affaire. Dom Pedre Ferdinand de Velaſco, & tous ceux que l'âge avoit conſommés dans les affaires du Cabinet, vouloient qu'on ſatisfît les Portugais ſur tous les articles du dernier Traité; qu'on laiſsât la Regence du Roïaume à la Reine Leonor, comme on l'avoit promis, juſqu'à ce que le Roi eût un fils de Beatrix en état de regner; & qu'on envoïât enfin des Ambaſſadeurs à Liſbonne, pour aſsûrer le peuple qu'on le maintiendroit dans tous ſes droits & immunités. Ce conſeil étoit ſage, mais il fut rejetté avec mépris par la jeuneſſe, qui ne reſpiroit que la guerre. Elle ajoûta que dans les conjonctures préſentes, tant de prudence devenoit foibleſſe; que les Portugais fiers & préſomptueux ne manqueroient pas de croire qu'on les craignoit, & qu'un ſentiment pareil ne ſerviroit qu'à les confirmer dans leur rébellion; qu'il ne falloit pas donner plus de tems au Grand-Maître d'Avis de groſſir ſon parti foible & chancelant encore; mais qui pouvoit devenir plus redoutable, ſi on n'oppoſoit de bonne heure une digue aux deſirs ambitieux de ce Prince. Le Roi plus frappé de ces raiſons, que de celles de Velaſco, s'y rendit, réſolu de faire valoir ſes prétentions par les armes. 1383.

Après avoir reglé toutes les affaires, qui concernoient le gouvernement intérieur de la Caſtille, il ſe rendit avec la Reine ſon épouſe à Plazencia, & de-là dans la Ville de la Guarde, où l'Evêque & le Clergé le reçurent avec la Croix & les habits Sacerdotaux. Le peuple qui mettoit toute ſa confiance dans ſon Prélat, parut à ſon exemple charmé de l'arrivée du Roi d'Eſpagne; mais Dom Alvarés Gille Gouverneur du Château, lui en ferma les portes, & lui refuſa l'obéïſſance. Dom Martin Alfonſe de Melo, frere de celui qui avoit ſi généreuſement rejetté la Charge de Grand-Enſeigne, au lieu d'imiter la fermeté d'Alvarés Gille, lui remit lâchement entre les mains les Villes de Celorique & de Lignares. Son frere Vaſqués Martinés en reſſentit une profonde douleur. Il eut racheté de ſon ſang la lâcheté de ſon frere; & pour

1383. la réparer en quelque maniere, il fit dire au Gouverneur du Château de la Guarde, qu'il iroit s'enfermer avec lui, & s'ensevelir sous les ruines du Château pour le défendre, en cas que le Roi de Castille l'assiegeât.

Martin Alfonse de Melo ne fut pas le seul qui trahit sa patrie. L'envie qu'on portoit au Regent, & l'espérance qu'on avoit de se faire un sort plus avantageux, déterminerent quelques autres Seigneurs à se soumettre au Castillan, & à lui livrer les Places qu'ils avoient en leur puissance. Gonçalés Vasqués Coutigno, qui commandoit dans Troncoso & dans Lamego, alloit aussi se rendre à ce Prince, lorsque Donna Beatrix de Moura sa mere, femme vertueuse & d'un courage au dessus de son sexe, instruite de son dessein, fut le trouver, & l'en détourna par ce discours. » Mon fils, » vos ancêtres se sont toûjours distingués par la fidélité avec laquelle ils » ont toûjours servi leur patrie. Si » vous voulez deshonorer le nom » que vous portez, percez auparavant » mon sein. Je ne veux point survivre à votre deshonneur. Choisissez » ou la honte ou ma mort. Servez » votre patrie, repoussez ses ennemis, » ou mourez du moins digne d'être » mon fils. » Coutigno touché de ce discours, demeura fidele à son païs.

La Reine Leonor étoit toûjours à Santarem. D'abord elle avoit pris le parti d'écrire au Roi de Castille, pour le détourner d'entrer dans le Portugal: mais le desir de la vengeance prévalant sur ses propres intérêts, elle changea de sentiment, & elle pressa vivement son gendre de venir à Santarem pour s'aboucher avec elle. Il s'y rendit, & en y allant, il passa par devant Conimbre, dont on lui ferma les portes, quoique le frere de la Reine Dom Gonçalés, en fût Gouverneur. Dom Lopez Diaz Grand-Maître de l'Ordre de Christ, sortit de Tomar à son approche, pour n'être pas obligé à lui livrer cette Ville. Enfin l'Espagnol arriva à Santarem; on n'y parla que de vengeance. Leonor surtout ne respiroit que le châtiment des habitans de Lisbonne, qui ne cessoient point de déchirer sa réputation & celle de sa fille par des satires outrageantes. Le Roi lui dit qu'avant qu'il s'engageât à punir ceux qui osoient l'offenser, il falloit qu'elle se dépoüillât de toute autorité, & qu'elle l'en revêtît, afin d'ôter aux Portugais tout prétexte de lui desobéïr. Cette proposition ralentit l'ardeur avec laquelle Leonor desiroit de se venger. La vengeance n'eut plus des charmes pour elle, dès qu'il fallut l'acheter par une renonciation telle que celle qu'on lui demandoit. 1383.

Toutefois le Roi de Castille fit son entrée publique dans Santarem. La Reine son épouse, & Leonor parurent dans cette cérémonie avec tout l'éclat qui environne le thrône. Le Castillan voulut lui-même tenir la bride de la haquenée que Leonor montoit, & l'Infant Charles de Navarre tint celle de la haquenée de la Reine de Castille. Immédiatement après cette cérémonie, le Roi tint conseil avec les Ministres de Leonor, & l'on commença à expédier les affaires au sceau de Castille & de Portugal, avec cette Inscription: *Dom Juan Roi de Castille & de Leon, de Portugal & de Tolede.* On fabriqua de la monnoïe aux armes de ces quatre Roïaumes; & l'on vit en peu de tems la plus grande partie des Villes, reconnoître l'autorité de l'Espagnol, tandis que le peuple suivoit fidélement celle du Grand-Maître.

Le

1383. Le Roi de Castille résolut d'assieger Lisbonne. L'entreprise étoit perilleuse. La Ville étoit munie d'hommes & d'armes, & les habitans étoient determinés à périr plûtôt que de se soumettre à l'ennemi. Dom Pierre Ferdinand surnommé Tête de Vache, fut commandé avec mille Lances, pour aller investir la place. Nuñez Alvarés Pereira avant son arrivée, fit transporter dans Lisbonne tout ce qui auroit pû servir dans la campagne aux Castillans, qui se présenterent enfin devant la ville. Jean Ferdinand Moreira fit une sortie; ses troupes furent repoussées, & lui-même y perdit la vie. Le Grand-Maître voulut réparer cette perte en attaquant lui-même les ennemis; ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il les tailla en pieces, les mit en fuite, & il répandit une telle épouvante parmi eux, qu'ils ne s'arrêterent point qu'ils ne fussent arrivés à Alenquer & à Torres Vedras.

Cependant la Ville de Santarem commençoit à gémir sous la puissance des Espagnols. Ils dépoüilloient les habitans de leurs biens, ils les jettoient dans d'obscures prisons, les accabloient d'injures, violoient leurs femmes & leurs filles, sans que le Roi se mît en devoir de punir une licence si tirannique.

La charge de grand Rabin de la Castille étant venuë à vacquer sur ces entrefaites, Leonor la demanda au Roi pour un Juif nommé Juda; & Beatrix sa fille pour un autre nommé David. Celui-ci avoit été favori de Ferdinand, & l'autre son Thrésorier. Le Roi sans aucun égard à la priere de Leonor, accorda à son épouse la Charge, pour celui en qui elle prenoit intérêt. Cette préférence piqua vivement Leonor, qui commençoit déja à se repentir d'avoir livré Santarem à son gendre, & de s'être dépoüillée en sa faveur de toute son autorité. Elle forma le dessein de secoüer le joug qu'elle s'étoit imposée elle-même, & bien loin de travailler comme elle faisoit quelque tems auparavant à la ruine du Grand-Maître, elle disoit hautement, que le Roïaume lui appartenoit, & qu'on obéissoit aux Loix de l'Etat en lui obéissant. 1383.

Le Roi de Castille qui l'avoit en sa puissance craignoit peu les effets de sa haine. Loin de songer à l'appaiser, il ne s'occupoit que des moyens dont il falloit se servir pour se rendre maître de Conimbre. Dom Gonçalez frere de la Reine Leonor y commandoit toujours, & il avoit auprès de lui plusieurs Seigneurs Portugais, dont le credit étoit redoutable. Il chercha à les gagner, & enfin ils lui promirent de lui remettre cette place. Sur cette parole il partit avec la Reine Beatrix. Les Portugais allerent au devant d'eux; mais après leur avoir montré tous les dehors de la Ville, ils refuserent de les recevoir au dedans; ce qui piqua tellement le Castillan, qu'il s'en prit à la Reine Leonor qu'il fit observer de près, en lui ôtant pour ainsi dire la liberté.

Donna Beatrix de Castro Dame du Palais, irritée de voir maltraiter ainsi sa Maîtresse, forma le projet de la venger: elle fut trouver Dom Alfonse Henriqués frere de D. Pierre Comte de Trastamare, tous deux cousins du Roi de Castille. Henriqués brûloit d'amour pour Donna Beatrix. » Vous
» m'aimez, lui dit-elle, vous pou-
» vez m'en donner des preuves certai-
» nes. Vous n'ignorez point les obli-
» gations que j'ai à la Reine Leonor,
» & vous voyez avec quelle indigni-
» té on la traite ici. Hatez-vous,
» procurez-lui la liberté : le Com-
» te de Trastamare votre frere peut

1383. » vous favoriser dans cette entreprise. Si vous réüssissez, la Reine l'épouse, le fait reconnoître Roi de Portugal, & moi je vous donne ma main. Pensez-y, ce n'est qu'à ce prix que vous serez heureux.

L'amour ne connoît de devoirs que ceux de plaire à ce qu'on aime. Il embrasse toute l'ame, & ne la laisse capable d'aucun autre sentiment. Henriqués ne vit dans ce qu'on lui proposoit que la possession de sa Maîtresse; il promit tout ce qu'on voulut, & en fit promettre autant à son frere. Mais un Religieux de saint François aïant été averti du complot, en informa le Juif David, qui en parla au Roi. Le Comte de Trastamare instruit que tout étoit découvert, s'enfuit à Conimbre, où le frere de la Reine le reçût; les autres furent arrêtés, & on leur pardonna, à l'exception de Don Garcie de Valdez qui avoit trempé dans cette affaire & qu'on châtia rigoureusement. A l'égard de Leonor, elle nia hautement qu'elle eût voulu s'enfuir, & qu'elle eût rien projetté contre le Roi son gendre; mais on ajoûta peu de foi à ses paroles, & le Roi pour se débarrasser des inquietudes qu'elle lui causoit, la confia à Dom Lopez de Zuniga, avec ordre de la conduire dans le Monastere de Tordesillas près de Valladolid, où elle eut tout le tems de se plaindre, & de se repentir d'avoir été elle-même l'instrument de sa perte.

Elle ne fut pas plutôt partie, que la Ville d'Alenquer se rangea du côté du Regent. Elle lui envoya des Députez qu'il reçût avec bonté, & leur promit de leur fournir toute sorte de secours, supposé que le Castillan voulût les insulter. Mais l'Espagnol ne songeoit point à leur faire de la peine. Le Siege de Lisbonne, qu'il avoit en vuë, l'occupoit tout entier, & il y avoit long-temps qu'il méditoit ce projet. 1383. Dès qu'il se vit délivré de sa belle-mere, il résolut de l'executer, & de commencer par-là la campagne, persuadé que la prise de cette Place entraîneroit dans sa chûte tout le reste du Royaume.

Cependant ne voulant rien entreprendre de son chef, il assembla un grand conseil, où tous les principaux de l'armée se trouverent. Les sentimens furent partagés sur cette grande expédition. Les uns étoient d'avis qu'on partageât l'armée, & qu'on attaquât de tous côtés les Portugais; les autres opinerent pour le Siege, & il fut résolu. Aussi-tôt le Roi envoïa des ordres à l'Amirante de Castille, pour qu'il fît avancer la Flotte vers l'embouchure du Tage, afin d'empêcher qu'on ne secourût la Ville par mer.

On se mit en marche par terre, & le Roi suivit l'armée. En arrivant près d'Aruda, on rencontra quarante Portugais qui se retrancherent dans une caverne fort spacieuse résolus de s'y défendre, & de vendre cherement leur vie; mais par une barbarie inoüie, le Roi fit apporter du bois, on y mit le feu, & on les fit périr ainsi misérablement.

Le Grand Maître informé de la marche de l'armée Castillane, pourvût à tout ce qui étoit nécessaire à la défense de Lisbonne, & il fit partir en même tems pour l'Alenteyo, Nuñés Pereira, auquel il donna pouvoir de disposer à son gré du gouvernement de cette Province. Jean de Regras desaprouva le Grand Maître dans la trop grande confiance qu'il avoit en Nuñés, à cause de la jeunesse de celui-ci; mais il se comporta de maniere, qu'on n'eut pas lieu de se repentir

1383. de l'honneur qu'on lui avoit fait. Outre plusieurs Places qu'il força à reconnoître l'autorité du Grand Maître, il leva deux cens lances avec mille hommes d'infanterie ; & attira dans le parti du Regent la principale Noblesse du païs. A son retour le Grand Maître lui donna des marques autentiques de sa reconnoissance pour le service important qu'il venoit de lui rendre : & il reçût & traita si honnêtement la Noblesse de l'Alenteyo, qu'elle, à son retour, l'assura qu'elle étoit prête à sacrifier & ses biens & son sang pour son service.

Cependant Nuñés Pereira se remit en campagne & s'avança vers la Ville de Montemayor, qui étoit en balance sur le parti qu'elle devoit prendre. Nuñés la détermina en faveur du Grand Maître, ainsi que la Ville d'Evora. Ensuite aïant appris que Dom Diegue Gomez de Barrosa Grand Maître de l'Ordre d'Alcantara, & Dom Pedre Alvarés Pereira frere de Nuñés alloient assieger Fronteyra avec un corps de troupes considerables ; il marcha à eux dans le dessein de les combattre. Les Castillans étoient superieurs, mais les Portugais esperoient suppléer au nombre par leur valeur. Toutefois à l'approche de l'ennemi, ils representerent à leur General qu'il y auroit de la témerité à les attaquer avec tant d'inégalité. Alors Nuñés leur dit tout enflamé de colere : » Allez, je ne veux contraindre » personne. Je prie seulement ceux » qui voudront me suivre de passer » de l'autre côté de la riviere qui est » devant nous. Les autres n'ont qu'à » demeurer ici. Je connoîtrai par-là » ceux dont la valeur doit partager la » gloire qui nous attend. Nos ennemis, dites-vous, sont superieurs, » mais avec l'avantage du courage, » nous avons celui de combattre pour » notre patrie. » Après ces discours, il part, passe la riviere, & tout le monde le suit, à l'exception de quelques-uns, sur qui la crainte du péril triomphe de l'honneur. 1383.

On ne tarda pas long-temps à rencontrer les ennemis. On se rangea en bataille. Nuñés monté sur une mule courut de rang en rang pour animer les siens ; ensuite il mit pied à terre & marcha à la tête de l'infanterie pour attaquer l'ennemi. Les Castillans firent tomber sur lui une grêle de traits & de pierres. Bien-tôt après on se mêla. On eût dit que les Portugais alloient être accablés. Cependant après un combat long & vigoureux les Espagnols épouvantés du nombre de leurs morts, prirent la fuite & abandonnerent le champ de bataille à leurs ennemis. Une partie des Seigneurs Castillans qui étoient dans l'armée, y perdirent la vie, ou furent dangereusement blessés ; le frere de Nuñés fut du nombre des derniers. Après le gain de cette bataille, qu'on appella d'Atoleiros, du nom de la campagne où elle s'étoit donnée, Nuñés fut assieger Aronchez qu'il força. Alegrette se rendit à son aproche, & plusieurs autres Villes, suivirent l'exemple de cette Place.

Tout trembloit à l'approche de Nuñés. Garcie Perés Massier de l'Ordre d'Avis, étoit dans Villavitiosa, qu'il tenoit pour le Castillan. Nuñés l'envoïa sommer de se rendre par le Commandeur Porcallo, homme inquiet & volage, qui passoit d'un parti à l'autre, sans autre raison que de satisfaire son humeur inconstante. On lui donna pour l'accompagner Dom Alvarés Gonçalez Coitado, qui à beaucoup de valeur joignoit un véritable zele pour le service de son païs. L'un

1383. & l'autre se rendirent à Villa-vitiosa, qu'ils rangerent du parti du Regent. Tandis que Coitado étoit dans cette Ville, il s'unit avec Pierre Rodriguez Gouverneur de Zandoal, & tous les deux allerent faire une course dans la Castille, où ils enleverent deux mille têtes de gros bétail, appartenant à Dom Garcie Gonçalez de Grisalva.

Pendant son absence Porcallo qui étoit resté à Villa-vitiosa, entretint quelque correspondance avec Dom Pierre Rodriguez de Fonseca dont le merite égaloit la naissance. Fonseca commandoit dans Olivença pour le Roi d'Espagne. Ils complotterent ensemble de lui livrer Villa-vitiosa, & d'enlever Coitado. Pour faire réüssir plus sûrement leur complot, Fonseca fit semblant d'abandonner les interêts du Castillan, fut trouver le Grand Maître, qui le reçût favorablement, & puis il se rendit à Villa-vitiosa, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il pria à souper Coitado, sa femme & ses enfans. Coitado n'avoit aucun soupçon de la trahison qu'on tramoit contre lui. Il se rendit chez Fonseca, où tout étoit disposé de maniere, qu'il fut pris, saisi & enfermé dans une prison avec sa femme & ses enfans. Ensuite Porcallo & Fonseca firent déclarer la Ville en faveur du Roi de Castille, dont ils l'avertirent aussi-tôt, aussi-bien que de l'emprisonnement de Coitado. Le Roi moins sensible à l'acquisition de Villa-vitiosa, qu'à la prise de Coitado, envoya des ordres pour qu'on transferât ce Portugais à Olivença. Nuñés fut informé de ces ordres; il chargea Pierre Rodriguez son ami de l'enlever. Celui-ci se mit en embuscade sur le chemin de Villa-vitiosa à Olivença, avec seize Cavaliers, tous d'une valeur éprouvée. Lorsqu'ils virent arriver Coitado, ils fondirent sur son escorte, qui étoit de cent cinquante hommes, la taillerent en pieces, & ramenerent en triomphe Coitado & sa famille. 1383.

Tandis qu'on se battoit ainsi de part & d'autre, la Flote Castillane arriva enfin à l'embouchure du Tage. Le Grand Maître fit aussi-tôt armer les vaisseaux qui étoient dans le port; & chargea de ce soin Dom Laurent Archevêque de Brague. Ce Prelat tenant un Rosaire d'une main & une lance de l'autre, couroit de chantier en chantier, exhortoit les uns & forçoit les autres à travailler à l'armement des vaisseaux. Quand il trouvoit quelqu'un qui s'en excusoit sur ce qu'il étoit Prêtre; & moi aussi, répondoit-il, & pourtant je travaille; & quand on lui disoit qu'on étoit Religieux, il leur repliquoit; & moi Archevêque; le Pape prend les armes quand il est nécessaire, & il est au-dessus de nous tous. Le bien d'un Roïaume ne connoît point de difference dans les états; nous sommes tous égaux lorsqu'il s'agit de le défendre. Enfin il se donna tant de peines & de soins, qu'on vit en peu de jours douze Galeres, quelques Galiotes, & sept Navires en état de mettre à la voile. On en donna le commandement à Dom Gonçalez Rodriguez de Sousa, Gouverneur de Moncaraz.

Cependant le Roi de Castille étoit arrivé devant Lisbonne, & il avoit distribué ses troupes dans les Villages circonvoisins. Quelques soldats s'étant approchés de la Ville, se mirent à vomir des injures atroces contre les habitans. On fit une sortie sur eux; on en tua un grand nombre, & l'on fit prisonnier Dom Juan Rodriguez d'Orellano, l'homme le plus brave de son tems. On lui donna pour prison le Château de Lisbonne. Le Grand 1384.

1384. Maître qui n'admiroit pas moins la vertu dans ses ennemis, que dans ceux que le devoir & l'amitié attachoient à son service, lui fit toutes sortes de bons traitemens, & lui envoya quelques habits de sa Garde-robe; faveur singuliere de ce temps-là. Le Roi de Castille au contraire, par une politique mal entenduë dans un Prince, qui veut s'établir dans un Roïaume étranger, traitoit indignement les Portugais, qui tomboient dans ses fers; ce qui acheva de le faire haïr mortellement.

Sur la fin de May, la Flote Castillane entra dans le Tage, & le Roi s'approcha de Lisbonne avec toute l'armée. Il campa au pied du Mont Olivete, & ravagea ensuite la campagne. Le Grand Maître ordonna une sortie sous les ordres de Ferdinand Pereira frere de Nuñés, de Dom Martin Alfonse de Charneca, homme d'un sçavoir éminent, & qui fut dans la suite des tems Archevêque de Brague; de Dom Juan Laurent d'Acugna, celui-là même qui avoit épousé en premieres noces la Reine Leonor, de Dom Juan Alfonse de Baeça, de Paul Martin Gascon de nation, & de quelques autres Officiers tous braves, & tous haïssans les Castillans. Le Roi d'Espagne méprisa d'abord leur nombre; mais voyant que les siens en étoient intimidés, il s'arma lui-même & marcha à la tête de son armée, pour repousser les Portugais. Ainsi on vit toute une armée en mouvement pour une poignée d'hommes qui prirent le parti de se retirer à l'approche des ennemis. Le Grand Maître regardoit l'action du haut d'une tour; il descendit, fut à la porte, la fit fermer, en criant aux siens, qu'il étoit honteux qu'ils rentrassent sans avoir combattu. Alors piqués d'honneur, ils font face aux Castillans, se postent avantageusement, essuïent les charges de l'armée ennemie, soûtiennent ses attaques sans pouvoir être rompus, & la contraignent enfin de les laisser rentrer dans la Ville, sans autre perte que celle de quatre hommes. 1384.

Enfin le Roi investit la place dans les formes & marqua son quartier. La Ville étoit bien munie, & ceux qui y étoient enfermés étoient résolus de perir plutôt que de se rendre. Tandis qu'on les attaquoit avec vigueur, & qu'ils se défendoient de même, Lopez Diaz de Sousa Grand-Maître de l'Ordre de Christ, s'empara de la Ville d'Ourem, où il fit prisonniers deux fils du Comte de Barcelos. Dom Diegue Gomez Pacheco qui étoit revenu en Portugal, depuis la mort de Ferdinand, enleva Almada, avec le secours de ses deux fils Dom Juan & Dom Ferdinand. Pacheco avoit pour lors 80 ans. Quelque tems après les Castillans le firent prisonnier. Le Grand-Maître offrit de rendre Orellano pour lui. Quelqu'un voulut l'en détourner, en lui représentant que les ans ne permettoient plus à Pacheco de servir, & qu'Orellano au contraire étoit jeune & en état de lui nuire par sa valeur, s'il lui rendoit la liberté. Je ne crains point la valeur d'Orellano, répondit le Grand-Maître, & je dois reconnoître les services que Pacheco m'a rendus, en lui procurant la liberté. D'ailleurs j'y gagnerai trois fideles Sujets, qui sont ses trois fils, tous trois braves & vertueux.

Tandis que le Roi de Castille assiegeoit Lisbonne, Dom Garcie Manrique Archevêque de Saint Jacque, Lopez Gomez de Leiria, Juan Rodrigués Porto-Carrero, Ferdinand, & Ayrés Gomez de Sylva se jetterent à la tête de quelques troupes Gallicien-

1384. nes, sur la Province d'entre Douro & Minho, & la ravagerent entierement. Ferdinand Alfonse de Zamora, homme né & élevé dans la guerre, peu occupé des intérêts de son Prince, mais beaucoup des siens, avoit à sa solde huit cens chevaux, qu'il ne soûtenoit que de brigandages, qu'il faisoit dans la même Province. Lorsqu'il rencontroit un parti de Portugais plus fort que le sien, il se disoit Portugais, & Castillan, lorsque les Castillans étoient plus forts que lui. Le Comte de Trastamare qui avoit abandonné, comme nous avons dit, la Cour de Castille à cause de la Reine Leonor, le rencontra un jour, le fit prisonnier, & l'envoïa à Lisbonne sur les galeres que la Ville de Porto y envoïoit au secours du Grand-Maître.

Le Comte Gonçalés frere de Leonor étoit toûjours Maître de Conimbre, quoiqu'il eut refusé d'en ouvrir les portes au Roi d'Espagne. Il n'en étoit pas plus dévoüé au Grand-Maître. Il attendoit que la fortune décidât entre le Castillan & lui pour prendre son parti. Cependant la place étoit importante, & le Grand-Maître avoit une forte envie de l'avoir en sa possession. Il fit offrir à Gonçalés le Généralat de la flote qui devoit partir pour Lisbonne, à condition qu'il la lui livreroit. Gonçalés répondit qu'il y consentoit, pourvû qu'au Généralat il ajoûtât les terres qui avoient été du domaine de la Reine sa sœur. Ces terres avoient été données à Nuñez Pereira. Celui-ci informé de la chose, s'en démit en sa faveur aussitôt, en ajoûtant qu'il cederoit encore le reste de son bien, pourvû qu'il pût être utile à l'Etat & à son Prince. Son desintéressement ne toucha point Gonçalés; il prit les terres & le Généralat. Etant sur le point de partir avec les galeres, Nuñez, que des affaires avoient attiré dans ce païs-là, lui fit dire de l'attendre, afin qu'il s'en retournât à Lisbonne avec lui. Mais Gonçalés, persuadé qu'il auroit affaire avec la flote Castillanne, partit seul, de crainte qu'on ne lui attribuât tout l'honneur de la victoire, en cas qu'il vînt à combattre, & à vaincre. Nuñez se rendit à Lisbonne par terre. En passant près de Conimbre, la femme d'Henri Manuel voulut le faire arrêter, pour le punir des dégats qu'il avoit faits sur les terres de son époux, mais Nuñez sçut se mettre à l'abri de ses embuches. 1384.

Les Castillans aprirent le départ de la flote Portugaise qui venoit de Porto. Aussi-tôt on tint un Conseil, pour sçavoir si la flote Espagnole devoit l'attaquer après qu'elle seroit entrée dans le Tage, où s'il faloit aller l'attaquer en pleine mer. Dom Ferdinand de Velasco, homme d'un jugement solide dit en s'adressant au Roi. » Vous déliberez, Sire, sur le lieu » qu'on choisira pour combattre l'en» nemi; mais ne seroit-il pas plus » raisonnable de déliberer s'il con» vient qu'on le combatte. Tout ce » qui dépend de la fortune, est toû» jours sujet à de grands inconve» niens. La victoire est incertaine, » mais plus sur mer que sur terre. » Plus puissans sur l'une que sur l'au» tre, nous devons en profiter, sans » nous exposer à perdre nos avantages. » Les meilleures milices du Royaume » sont sur la flote Portugaise. Si nous » sommes vaincus sur mer, les enne» mis, que cette victoire rendra plus » audacieux, viendront vous insul» ter jusques dans votre camp. La dé» faite des Portugais sur mer ne vous

1384. » sera pas plus avantageuse. Les meilleures Places du Royaume, les Forteresses, les Châteaux, sont entre les mains des Peres, ou des Enfans de ceux qui sont sur la flote, s'ils perissent par vos mains, ceux qui leur survivront n'en deviendront que plus ardents dans la haine qu'ils nous portent. Un Roi qui veut conquerir un Roïaume, doit s'attacher uniquement à gagner les cœurs, & non à irriter les esprits. La paix & la tranquillité d'un Etat dépendent moins de la puissance du Prince, que de l'amour qu'ont pour lui ses Sujets. D'ailleurs quand toutes ces raisons seroient foibles, il faut remarquer que ceux qui viennent sur la flote méprisent la mort, & ce mépris, qui tient du désespoir, est toûjours dangereux. On ne peut combattre sans courir un danger manifeste, quelqu'un qui regarde avec la même indiférence & la victoire & la mort. Ainsi je conclus qu'il faut éviter un combat, dont les suites peuvent être dangereuses, si l'on est vaincu, & peu utiles si l'on est victorieux, & tâcher de ramener le Grand-Maître d'Avis, & les Portugais à leur devoir, en leur offrant un parti avantageux, & pour les uns & pour les autres.

Le Roi méprisant ce conseil, répondit, qu'il ne lui convenoit point de faire des propositions de paix au Grand Maître, ni d'écouter celles qu'on pourroit lui faire de sa part. On résolut donc de combattre dans la riviere ; c'étoit l'avis de l'Admirante Tovar, & des Capitaines des Galeres. L'armée Portugaise se présenta à la Barre ; elle fit partir pendant la nuit une barque pour Lisbonne, pour prendre les ordres du Grand-Maître, & ce fut Juan Ramallo, riche Marchand de Porto, qui fut chargé de cette commission. 1384. Dès que cette nouvelle fut divulguée par la Ville, le peuple transporté de joïe courut dans les Eglises, pour implorer la protection du Ciel en faveur de la flote. Le Grand-Maître cependant fit armer quelques batteaux pour aller servir de guide à la flote, qui entra enfin dans la riviere en cet ordre. Rui Pereira, Alvarés Perés de Castro, Juan Gomés de Silva, Ayrés Gonçalés de Figueredo, & Pierre Laurent de Tavora, conduisoient l'avant-garde, composée de cinq vaisseaux. Les galeres au nombre de dix-sept, les suivoient immédiatement, & étoient suivies ellesmêmes du reste de la flote, qui consistoit en douze vaisseaux.

La Flotte Castillane étoit plus nombreuse. Profitant de cet avantage, elle travailla pour envelopper la Portugaise, qui fit face de tous côtez. Le combat fut long & sanglant. Rui Pereira fit des prodiges de valeur, mais aïant malheureusement levé la visiere de son casque pour respirer l'air, il fut frappé d'un coup de fleche, dont il mourut sur le champ. Ainsi perit un des braves hommes de son siecle, en combattant vaillament pour sa patrie. La flote cependant perça au travers de celle des ennemis, & entra aux acclamations du peuple dans le Port de Lisbonne, à l'exception de trois Galeres qui avoient été prises dans le combat.

Le Roi de Castille ordonna qu'on lui amenât quelques-uns des principaux prisonniers. Ce fut Rodriguez Leitam. Ce Prince lui fit un accüeil assez gracieux. Comme il étoit à lui parler, la Reine survint ; Leitam lui fit une profonde réverence, & lui baisa les mains. Le Roi, en le voïant se prosterner-

1384. » Madame, dit-il, voilà des respects » bien sinceres de la part d'un sujet, qui vient de quitter les armes, qu'il avoit prises pour vous » dépoüiller de votre Roïaume. Il » meriteroit qu'on lui fit couper » les lévres, avec lesquelles il vient » de baiser vos mains. Leitam lui répondit fierement. « Nos Maîtres ne » sont point accoûtumés à nous parler ainsi : au reste la guerre que nous » faisons est juste. Vous avez violé les » conditions dont nous étions convenus avec vous, touchant la succession de ce Roïaume ; & en les violant vous avez perdu tous les droits » que vous y aviez. Velasco & quelques autres vieux Courtisans aïant entendu cette fiere réponse, se tournerent vers le Roi & lui dirent avec une liberté admirable. « Vous l'entendez, Seigneur, on vous répete ce » que nous vous avons dit si souvent : » mais vous avez méprisé nos conseils ; vous avez suivi ceux d'une » femme impetueuse peu versée dans » les affaires, & le joüet de ses passions. Vous seriez tranquille aujourd'hui dans vos Etats, & vous » donneriez des loix aux Portugais, » si vous eussiez prêté l'oreille à notre » voix, qu'animoient & l'équité & » la justice. Ils se turent, & le Roi aussi, qui ne sentit que trop combien ils avoient raison.

La Flote Castillane fut augmentée de neuf vaisseaux de guerre, ensorte qu'elle vint à être composée de plus de soixante vaisseaux, de dix-sept galeres, & de plusieurs autres bâtimens considérables. Le Grand Maître avoit formé le dessein de la combattre pour rendre libre le commerce de Lisbonne, mais il changea de sentiment à l'arrivée des neuf vaisseaux, & il ne songea qu'à la défense du Port & de la Ville.

Les Portugais qui s'étoient enfermés dans la Forteresse d'Almada, furent obligés de se rendre aux Castillans faute d'eau. Le Siege de Lisbonne se poussoit toujours avec la même vigueur. On ne pressoit pas moins celui de la Ville d'Almada. La perte de la Forteresse n'avoit servi qu'à ranimer le courage des habitans de la Ville. L'ennemi travailloit depuis long-tems à une mine, les Portugais en furent instruits, & la contreminerent. Les Mineurs se rencontrerent, & ceux de la Ville poignarderent ceux des ennemis avec l'Ingenieur qui les commandoit. Le Roi ordonna qu'on tâchât de prendre la Ville d'assaut. Rui Sarmiento, & Jean Rui Castagnede furent chargés du soin des attaques, que les habitans soûtinrent avec beaucoup de vigueur. On aperçût de Lisbonne plusieurs feux qu'ils avoient allumés sur le rempart. On crût qu'ils demandoient du secours, & le Grand Maître fit partir une barque chargée d'armes, qui fut prise par les Castillans. Un homme d'Almada s'étant trouvé à Lisbonne s'offrit d'y passer à la nage, quoique la riviere fut dans cet endroit large de plus d'une lieuë. Il fit ce trajet six fois, & la derniere fois qu'il le fit, le Grand Maître le chargea de dire aux habitans de se rendre, parce qu'il lui étoit impossible de les secourir, & qu'il aimoit mieux qu'ils se rendissent, que de les voir perir de faim & de misere. Ils obéirent & le premier du mois d'Août le Roi de Castille entra dans la Ville. 1384.

Lisbonne étoit à la veille de perir par une trahison. Dom Pedre de Castro, fils du Comte Alvarès Perés, s'étoit engagé de livrer à l'ennemi tout le quartier de la Ville qui s'étend depuis la Porte saint

André

1384. André jusqu'à la porte saint Augustin. Dom Laurent d'Acunha étoit du complot. Il tomba malade, & étant sur le point d'expirer, il découvrit la conjuration à son Confesseur. Celui-ci en informa Rui Freiras fils du Grand Maître de l'Ordre de Christ, lequel en instruisit le Regent. On avoit pris le jour de la Fête de la Vierge du mois d'Août pour livrer la place, & on étoit convenu d'allumer pour signal un flambeau. On arrêta Dom Pedre & ses complices. On chassa ceux-ci de la Ville, & leur Chef fut jetté dans une prison. Le peuple trouvoit cette punition trop douce & vouloit le mettre en pieces; mais le Grand Maître crût qu'il étoit de sa politique de lui sauver la vie. Peu de jours après Dom Alfonse Henriqués, frere du Comte de Trastamare, le même qui s'étoit engagé à enlever la Reine Leonor de Santarem, sortit de Lisbonne & fut se rendre au Roi de Castille. Il fut dans la suite fait Admirante de ce Roïaume.

Cependant le Siege de Lisbonne tiroit en longueur, & la famine commençoit à s'y faire ressentir. L'armée Castillane n'étoit pas en meilleure situation. Accablée de fatigues & de veilles, considérablement diminuée par la désertion, & par ceux qui avoient peri dans les attaques qu'on avoit faites, elle essuia pour comble d'infortune, une maladie contagieuse qui la consumoit de jour en jour. Le Roi tint à cette occasion un conseil, dans lequel Velasco & Alvarés Pereira frere de Nuñés, qui suivoit ses Etendarts, lui persuaderent, qu'il n'y avoit pas de parti plus raisonnable à prendre, que celui de faire des propositions d'accommodement au Grand Maître. Toutefois Alvarés voulut, qu'on tâchât auparavant de le brouiller avec son frere Nuñés, qui commandoit dans la Province d'Alenteyo. 1384.
Il lui écrivit pour cet effet une Lettre, par laquelle il lui disoit que le Grand Maître allant se racommoder avec le Roi de Castille, il ne devoit point attendre ce racommodement pour venir se rendre lui-même au Roi: au reste il entroit dans un plus long détail, auquel Dom Nuñés ne fit d'autre réponse que celle-ci. Je » connois le Regent, il ne fera rien » qui puisse blesser son honneur; au » reste je ne puis cesser de vous ad- » mirer. A peine avez vous eu le tems » de vous reconnoître depuis que vous » êtes parmi les Castillans, & cependant vous êtes aussi habile qu'eux » dans l'art de tromper.

Après qu'il eût fait cette réponse au Prieur son frere, il résolut d'aller voir à Lisbonne le Grand Maître. Il ne pouvoit executer son dessein, qu'en traversant la riviere, & qu'en passant au milieu de la Flote Castillane. Un de ses Ecuyers lui representa qu'il ne devoit point s'exposer à ce peril, attendu qu'il avoit rêvé pendant la nuit, qu'on le faisoit prisonnier. Nuñés méprisoit les songes, & son courage ne s'élevoit qu'à proportion des obstacles qu'il envisageoit. Passer au milieu de la Flote Castillane lui parut une action digne de la grandeur de son ame. Il s'embarqua donc sur deux batteaux au son des trompettes, & rama vers Lisbonne, où il arriva heureusement. Il n'y demeura qu'autant qu'il falloit pour prendre les ordres du Grand Maître, ensuite il repartit, & se rendit à Evora, d'où il passa à Portel. Dom Ferdinand Gonçalez de Souza y commandoit pour le Roi de Castille. Les habitans mécontens de son gouvernement se rendirent à Nuñés. Souza se retira dans le

1384. Château, qu'il rendit bien tôt après vie & bagues sauves. Nuñés fut charmé de la conquête de cette Place, importante par les avantages qu'on en pouvoit retirer pendant la guerre.

Après cette expedition il songea à chasser de Villa-vitiosa le traître Porcallo. Comptant que les habitans imiteroient ceux de Portel, il s'approcha des murailles, dont il fut bientôt obligé de s'éloigner à cause de la grêle de pierres & de fleches qu'on fit pleuvoir sur lui & sur ceux de sa suite. Dom Ferdinand Pereïra son frere y fut tué presqu'à ses côtez d'un coup de pierre. Coitado s'étant avancé plus que les autres, fut fait prisonnier ; & Nuñés se vit obligé de se retirer à Estremoz pour laisser reposer ses soldats.

Le Grand Maître étoit sorti de Lisbonne pour ranimer par sa presence les autres Villes du Roïaume qui s'étoient déclarées en sa faveur. Après qu'il eût donné les ordres nécessaires pour y maintenir la tranquillité; avant de rentrer dans Lisbonne, il voulut tenter le Siege de Torres Vedras, avec les troupes qu'il avoit auprès de lui, pour faire une diversion dans l'armée Castillane. Dom Pierre Sarmiento Vasques, Perés de Comoëns, Juan Gonçalez, & plusieurs autres Seigneurs assemblerent un corps d'armée dans le dessein d'aller le surprendre dans son camp, mais Nuñés qui en fut informé, avertit le Grand Maître de se tenir sur ses gardes : ensuite il fut le trouver lui-même avec soixante-dix lances, & son arrivée dans le camp empêcha les ennemis de venir l'attaquer. Les habitans de Torres-Vedras se défendoient vigoureusement : le Siege traînoit en longueur ; la presence du Regent étoit nécessaire à Lisbonne ; ces raisons le déterminerent à lever le Siege, & en s'en retournant il s'empara des Fauxbourgs d'Alcobace. Nuñés qui l'y avoit accompagné, émeu des prieres d'un aveugle que les habitans des Fauxbourgs avoient abandonné en s'enfuïant, le prit par le bras, & l'amena dans un endroit où il fut à l'abri des insultes du soldat. 1384.

Le Grand Maître reprit le chemin de Lisbonne, & Nuñés celui d'Evora. Il n'y séjourna que peu de tems ; avide de gloire, & brûlant de voir sa patrie délivrée de l'oppression, il se remit en campagne. Il rencontra entre Penella & Santarem cent Andalous, réputés pour les meilleurs soldats d'Espagne. Il les attaqua, en tua une partie, & fit l'autre prisonniere. Cette action fut suivie de la prise de Moncaraz qu'il enleva aux ennemis par ruse. Il envoya pâturer dans une vallée voisine de cette place, un certain nombre de bétail à corne. Il ne douta point que le Gouverneur Gonçalez Rodrigue de Souza, qui avoit quitté le Regent pour suivre le Roi de Castille, n'envoïât enlever ce bétail, & qu'il ne laissât les portes de la Ville ouvertes pour l'y faire entrer. La chose arriva comme il l'avoit prévûë. Dès que ceux qu'on avoit commandés pour enlever le bétail, furent sortis & éloignés, Nuñés sortit de l'endroit où il s'étoit mis en embuscade, & entra sans obstacle dans la Ville.

Dom Juan Rodrigués de Castagnede venoit de faire une course dans le Territoire d'Elvas assez heureusement. Les moindres succès enïvrent les hommes médiocres. Castagnede se crut le premier Capitaine de son tems. En s'en retournant à Badajos, il publioit par-tout qu'il alloit chercher Nuñés pour le combattre & le punir

1384. de ſa rebellion. Le bruit en parvint au Portugais, qui ſe mit auſſi-tôt aux trouſſes de Caſtagnede. On en vint aux mains, & Nuñés humilia l'orgüeil de Caſtagnede qui rentra dans Badajos, auſſi honteux de ſa défaite, que Nuñés étoit peu enflé de ſa victoire.

Etant à Evora, il fut informé par le Grand Maître, que le Prieur Dom Alvarés ſon frere, Pierre Sarmiento, Caſtagnede, Jean de Guſman Comte de Niebla, & Dom Martin Yanés de Barbuda, ſe préparoient pour aller faire le dégât dans la campagne d'Ourique. Nuñés ramaſſa environ cinq cens trente chevaux & cinq mille hommes d'infanterie, & marcha à leur rencontre. Il les trouva entre Vimiero & Arragolos. Ils étoient forts de trois mille chevaux, & d'une infanterie proportionnée. Sarmiento crut avoir trouvé l'occaſion de ſe vanger de Nuñés. Cependant, en conſideration du Prieur ſon frere, il écrivit, avant de combattre, une Lettre à Nuñés, par laquelle il lui conſeilloit, attendu qu'il ne pouvoit éviter de tomber entre leurs mains, de ſe rendre de bonne grace, & on lui promettoit le pardon de la part du Roi. Nuñés pour toute réponſe, fit dire, qu'il verroit ce qu'il auroit à faire après qu'on auroit combattu. On combatit : les Caſtillans furent vaincus & mis en fuite, & les Villes d'Arragolos & de Vimiero rentrerent dans leur devoir après cette victoire.

Nuñés prit enſuite la Roche de Palmela, & s'en fut à Almada où Pierre Sarmiento & Caſtagnede s'étoient retirés. Arrivant aux portes de la Ville, Nuñés apperçut trente chevaux Caſtillans. Il courut à eux ſuivi de trois hommes ſeulement, Vaſques Peres Chaim, Gilles Vaz Sarille, & Gilles Rodriguez de Santijas. Ils les attaquerent avec tant d'audace que les Caſtillans s'enfuirent, entrerent dans la Ville & gagnerent le Château. Nuñés & ſes compagnons, emportés par l'ardeur avec laquelle ils combattoient, les pourſuivirent juſqu'à la porte du Château. Les Eſpagnols ſecourus par les leurs, firent face & commencerent à ſe défendre. Dans ce moment il ſurvint un ſoldat de Nuñés appellé Lopés Alvarés, qui d'un ſeul coup fendit en deux un Caſtillan. Cette action épouventa les autres. Cependant le reſte des Portugais accourut pour ſecourir leur General. Alors au lieu de ſe défendre, Nuñés attaqua, rompit & tailla en pieces les ennemis qui s'enfermerent dans le Château. Les Portugais pillerent la Ville. Nuñés partagea le butin, & ne garda rien pour lui. Sa génerοſité égaloit ſa valeur. Auſſi amoureux de la gloire, qu'il l'étoit peu des richeſſes ; il étoit perſuadé que le déſintereſſement étoit une des principales qualités qui concouroient à former un grand Capitaine. 1384.

Cependant Liſbonne commençoit à reſſentir les effets d'une cruelle famine : on fut obligé d'en faire ſortir les pauvres, & tous ceux que l'âge ou les infirmités mettoient hors d'état de porter les armes. Les ennemis les forcerent à rentrer dans la Ville. Liſbonne étoit dans la conſternation : on n'entendoit dans les ruës que des cris & que des plaintes. On voïoit des meres échevelées la mort peinte ſur le viſage, & tenant leurs enfans entre leurs bras, implorer la pitié du ſoldat, qui devenu inflexible par ſa propre miſere, les repouſſoient avec violence. Le Regent ſe donnoit tous les ſoins imaginables pour remedier à ce malheur ; mais il manquoit

1384. de tout, & il étoit à la veille de succomber sous les efforts des Castillans, lorsque ceux-ci le délivrerent eux-mêmes de ses vives inquietudes en levant le Siege.

Il duroit depuis cinq mois ; les meilleures troupes Castillanes avoient peri par le fer, & une maladie contagieuse achevoit de faire perir le reste : ensorte que la désolation n'étoit pas moins grande dans le camp que dans la Ville. On voïoit chaque jour mourir des centaines de soldats. Ceux qui secouroient aujourd'hui les uns, étoient demain secourus par les autres, ou ensevelis par leurs soins. La contagion s'étendit également sur les principaux Officiers. Trois Grands Maîtres de l'Ordre de S. Jacque, Pierre Ferdinand Tête-de-Vache, Rui Gonçalés de Mexia, & Ferdinand Alfonse de Zamora, moururent successivement l'un après l'autre dans l'espace de peu de jours. Sarmiento, Velasco, Tovar, & presque tous ceux qui se distinguoient par quelque vertu, éprouverent le même sort. Il sembloit que la contagion n'épargnât que ces hommes médiocres, que les sentimens du cœur condamnent à une éternelle obscurité, & qui quoique vivants, sont déja réputés pour morts.

Le Roi malgré des pertes si considérables, s'opiniâtroit à continuer le Siege, mais l'Infant Charles de Navarre lui persuada enfin de le lever. On se retira vers Torres-Vedras, & le Roi en partant se trouvant sur une hauteur, d'où l'on découvroit toute la Ville de Lisbonne, s'écria à l'exemple de Leonor ; » Ah ! Lisbonne, Lis- » bonne, quand pourrai-je voir pas- » ser une charruë, dans le lieu où tu » es bâtie ! Ensuite il continua sa marche, & arriva à Torres-Vedras. Là, après avoir pris de nouvelles mesures pour conserver les places qui l'avoient reconnu pour leur Maître, il partit pour la Castille. Sa marche étoit précedée des cercueils des Grands qui étoient morts devant Lisbonne. Ce triste spectacle répandoit un morne silence dans l'armée. 1384.

Tandis que le Castillan desesperé sortoit du Portugal, on se livroit à la joïe la plus vive dans la Ville de Lisbonne. Le Regent, pour recompenser les habitans des services, qu'ils venoient de lui rendre, leur prodiguoit les privileges, & les immunités.

Lisbonne étant délivrée & tranquille, le Grand Maître songea à profiter de l'absence de son ennemi, pour recouvrer les places, qu'il occupoit encore dans le Roïaume. Il marcha vers Sintra ; mais une furieuse tempête survint qui le détourna de cette entreprise. Les rivieres se déborderent & les chemins furent impraticables pendant quelques jours. Sur ces entrefaites les habitans d'Almada envoïerent des Députés vers le Grand Maître, pour lui faire leurs soûmissions. Ceux d'Alenquer les imiterent bientôt après. Torres-Vedras & Villa-vitiosa s'opiniâtrerent à lui refuser l'obéissance. Diego Gomez Sarmiento, frere de Pierre Sarmiento, qui étoit mort de la peste devant Lisbonne, & Lopez de Texada, forcerent Torres-Novas qui tenoit pour le Regent, & firent prisonnier Lopez Diaz de Souza, qui en étoit le Gouverneur. Deux galeres Castillanes entrerent dans le port de Lisbonne, & y brûlerent quelques bateaux, & la campagne se termina par ces derniers exploits.

Le commencement de l'année 1385.
1385. fut remarquable par la conjuration, qu'on avoit tramée contre le Regent, & que l'on découvrit heu-

1385. reusement. Le Comte de Trastamare en étoit l'Auteur. Le Roi de Castille lui avoit écrit plusieurs fois, qu'il étoit honteux, qu'étant fils de deux freres, il suivît le parti de son ennemi préferablement au sien : que s'il vouloit le défaire du Grand Maître, il lui offroit de lui donner tout ce qu'il lui demanderoit. Trastamare prêta l'oreille à ses propositions. Il en parla à Pierre de Castro, le même qui avoit voulu livrer Lisbonne aux Castillans, & qu'on avoit remis en liberté depuis leur retraite. Croïant avoir sujet de se plaindre du Regent, il oublia qu'il lui devoit la vie, & résolut dès le moment que Trastamare se fut ouvert à lui, de profiter de cette occasion pour lui ravir la sienne. Il invita donc Trastamare à le seconder. » Vous ferez votre paix avec le Roi de » Castille par ce moïen, lui disoit-il, » & vous parviendrez à une fortune con- » venable à votre rang, & à votre nais- » sance ; au lieu qu'en demeurant dans » le Portugal, on vous y regardera tou- » jours avec défiance, & l'on vous éloi- » gnera autant qu'on le pourra & des » affaires & des dignités. Ce discours acheva de persuader Trastamare, qui se détermina enfin à ôter la vie au Grand-Maître. Il fit part de son dessein à Jean Duc, qui commandoit dans Torres-Vedras, afin qu'il pût se réfugier dans cette Ville en cas de besoin. Jean Alfonse de Baëza, & Garcie Gonçalés de Valdez, qui s'étoit retiré auprès du Regent, se chargerent de le tuer.

Le Grand-Maître étoit pour lors dans le Château de Gaye sur le Douro, vis-à-vis de Porto. La femme de Ayrés Gonçalés de Figueredo commandoit dans cette Ville, à la place de son mari qui en étoit absent. Cette femme vaine de la confiance qu'on avoit euë en elle, s'avisa de piller & de ravager les lieux circonvoisins à la tête des soldats, qu'elle conduisoit elle-même au pillage. Les habitans, las de gémir sous la tyrannie de cette femme avare & impérieuse, s'emparerent du Château, & l'en chasserent. Figueredo fut s'en plaindre au Comte Dom Gonçalés frere de Leonor, & attaché depuis quelque tems au Regent. Persuadés que les habitans n'avoient rien fait sans son ordre, ils résolurent de venger une femme insolente, sur le Grand-Maître, qui ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé. Ils se joignirent aux conjurés, & attirerent dans la conjuration plusieurs Seigneurs tant Portugais que Castillans. Ils convinrent d'avoir une entrevuë avant de l'exécuter, afin de prendre de justes mesures. On choisit pour cela un endroit écarté, où tous les conjurés se rendirent pendant la nuit. Le Regent cependant ne se défioit de rien, & il eut été infailliblement leur victime, si Figueredo, & le Comte Gomez Gonçalés, repentans d'avoir trempé si légérement dans le complot, n'eussent été le trouver, & ne l'eussent informé de tout le détail de la conjuration. Aussitôt il ordonna qu'on en saisît les auteurs & leurs complices. Tous furent hors quelques-uns, arrêtés & mis en prison. Cependant il n'y en eut qu'un seul de puni ; ce fut Valdés qu'on fit brûler. Baëza s'étoit sauvé ; il évita par sa fuite le même supplice. Le Gouverneur de Torres Vedras pour venger sa mort, fit couper les mains & les narines à six Portugais, & les renvoïa au Grand-Maître, qui dans le premier mouvement de sa colere en voulut faire autant à six Castillans ; mais l'humanité prévalant sur sa colere, il n'en fit rien, & ce dernier 1385.

1385. trait de modération acheva de lui gagner tous les cœurs.

Peu de tems après la découverte de la conjuration, il se rendit à Conimbre, où les Evêques du Roïaume, les Grands & tous les Députés de presque toutes les Villes, s'étoient transportés pour y tenir les Etats Généraux. Les peuples des environs de Conimbre coururent en foule au devant de lui, pour le prier de ne pas les abandonner à la fureur des Castillans, aimant mieux en le suivant, souffrir la derniere des miseres, que de vivre même heureux sous la domination Espagnole. Le Grand-Maître les reçut & les écouta favorablement. Il les combla de caresses, & les renvoïa dans leurs villages, tout enchantés de ses manieres douces & prévenantes. Mendez Gonçalés de Vasconcellos étoit Gouverneur de Conimbre. Il fit d'abord quelques difficultés d'en ouvrir les portes au Regent, mais on les leva bien vîte, & l'Infant entra dans la Ville. A une lieüe de Conimbre, ce Prince avoit rencontré un grand nombre de petits garçons, portant entre leurs jambes des bâtons de canes, qu'ils appelloient chevaux de canes, courbés & retenus par les deux bouts, qu'ils atachoient sur les épaules par des cordes. Les enfans en Espagne & dans les Monts Pyrennées, s'en servent encore lorsqu'ils veulent se réjoüir ensemble & faire la guerre entr'eux. Ils se divisent par pelotons, s'arment d'épées de bois, & combattent les uns contre les autres, montés & armés de la sorte. Ceux que le Grand-Maître rencontra, aussitôt qu'ils l'apperçurent, se mirent à courir au devant de lui, en sautant & en criant : *Vive Dom Juan, Dom Juan Roi de Portugal, qu'il arrive à la bonne heure, & qu'il soit notre Roi!* & ils continuerent à courir ainsi jusqu'à Conimbre.

Là on songeoit sérieusement à élire 1385. un Roi ; mais on ne pouvoit s'accorder sur le choix. Les uns proposoient l'Infant Dom Juan fils d'Inés de Castro, les autres Dom Denis son frere, quelques autres enfin le Grand-Maître ; & tous s'accordoient à choisir celui-ci pour protecteur du Roïaume, jusqu'à ce qu'on eut nommé un Roi. Les Etats s'ouvrirent enfin. L'Archevêque de Brague en fit l'ouverture à la tête des Evêques de Lisbonne, de Lamego, de Porto, de Conimbre & de la Guarde, avec tout le Clergé, tous les Grands & tous les Députés des Villes du Roïaume, à l'exception de ceux qui suivoient le parti de la Castille.

Jean de Regras profond Jurisconsulte & grand Orateur, prononça un discours fort étendu sur l'état present du Roïaume. Il le divisa en deux points. Dans le premier il prouva, que le Roïaume étoit sans légitime successeur, & que le peuple étant libre, il pouvoit se choisir un Roi à sa fantaisie. Dans le second, il fit voir que personne n'étoit plus digne de la couronne que le Grand-Maître : Qu'il n'étoit pas nécessaire, pour rendre valide son élection, que tout le Roïaume y concourût, pourvû que ceux qui se trouvoient assemblés y consentissent unanimement ; que Beatrix de Castille n'avoit aucun droit à la Couronne, non seulement parce qu'elle étoit fille, & mariée à un Prince étranger, ce qui étoit contraire aux Loix fondamentales de l'Etat, mais encore parce qu'elle étoit illégitime, étant née de Leonor, dans le tems que cette femme avoit encore un autre mari vivant, que le Roi Ferdinand. Que quand même elle seroit née d'un mariage crû légitime, par rapport au premier mari de Leonor, qu'elle ne la seroit par rapport à Ferdinand, lequel

1385. quoique parent de Leonor, l'avoit épousée sans dispense ; sans compter qu'il étoit communément reçu, que cette Princesse étoit fille d'Andeiro, & non de Ferdinand ; foible raison, & démentie par l'époque où cette Princesse étoit née, & par celle où Leonor avoit connu Andeiro. Mais Regras qui sçavoit qu'on haïssoit cette Princesse, profita de ce bruit populaire, pour donner plus de force à ses autres raisons, qui consistoient premiérement, en ce que le Roi de Castille étoit déchu de son droit sur le Portugal, pour avoir violé toutes les conditions du Traité fait par rapport à la succession de cette Couronne. Secondement, que tout son Roïaume ne suffiroit pas pour païer les sommes qu'il s'étoit imposées, pour chaque atteinte qu'il donneroit à ce Traité ; & enfin qu'il étoit inhabile à succeder à la Couronne, à cause de son hérésie, soûtenant les droits de l'Antipape Clement VII. contre Urbain VI. qui étoit le vrai successeur de Saint Pierre. Qu'à l'égard de Dom Juan & de Dom Denis fils d'Inés, & de Dom Pedre, qu'étant illégitimes, ils n'avoient pas plus de droit à la Couronne, que le Grand-Maître ; mais que quand même ils y en auroient, ils l'auroient perdu pour avoir abandonné le Roïaume, & pris les armes contre ses intérêts.

Le discours de Regras fut goûté en partie, & en partie condamné, par rapport à ce qu'il dit de la naissance de Beatrix, & du mariage d'Inés avec Dom Pedre, qui avoit toûjours passé pour certain, & que ce Prince avoit confirmé d'une maniere si extraordinaire. Enfin on vint à délibérer, & les sentimens furent partagés. Martin Vasqués d'Acugna, Lopez & Gille ses freres, tous trois gens de poids, s'opposoient ouvertement à l'élection du Grand-Maître, & entretenoient dans leur sentiment une partie de la Noblesse. Nuñés piqué de voir, que le sentiment d'Acugna prévaloit, offrit au Grand-Maître de le tuer ; mais voïant qu'une telle violence n'étoit point de saison, le Grand-Maître s'y opposa avec fermeté, d'autant plus que d'Acugna étoit digne de son estime, & en état, s'il pouvoit le ramener, de lui rendre des services importans. Nuñés se contint avec peine. Regras reprit la parole, & parla avec tant de force, que tout le monde revint à son opinion ; & alors tous d'une commune voix proclamerent Roi de Portugal, le Grand-Maître. Il rejetta avec modestie l'honneur qu'on lui faisoit, en disant, que sa naissance,& l'état qu'il avoit embrassé étoient des obstacles, & qu'une raison plus forte encore que ces deux-là, l'en excluoit plus positivement. Cette raison, c'étoit, disoit-il, son incapacité ; mais on pénétra ses véritables sentimens ; on vit qu'il vouloit être pressé, on le pressa, & le sixiéme d'Avril il accepta la Couronne, qu'on lui offroit aux conditions suivantes, que les Etats exigerent de lui. Qu'il n'admettroit point dans son Conseil les créatures de la Reine Leonor ; qu'il les exclueroit des charges de la Couronne, & même de celles de la Ville de Lisbonne ; qu'il ne feroit guerre ni paix, qu'il n'eut consulté les Etats auparavant ; qu'il n'obligeroit personne à se marier, le mariage devant être une chose libre ; que cependant lorsqu'il voudroit se marier lui-même il leur en feroit part. Le Grand-Maître accorda tout, à l'exception de ce dernier article, par la même raison qu'ils lui avoient alleguée par rapport à eux, que le mariage étoit une chose libre.

1385.

D. Jean I.

1385. On vit dans cette occaſion ce que les paſſions peuvent ſur les hommes les plus ſages & les plus éclairés. Regras hait le Caſtillan, & n'aime point les enfans d'Inés. Il ſe ſert du credit, que ſon ſçavoir lui a acquis & chez le peuple & chez les Grands, pour les perdre dans leur eſprit. Les enfans d'Inés, dit-il, ſont bâtards ; ils ont abandonné le Roïaume, ils ont pris les armes contre lui ; donc ils ſont inhabiles à ſucceder à la Couronne de Portugal. La conſéquence ſeroit juſte ſi le principe l'étoit ; mais le principe étant faux, la conſéquence l'eſt auſſi. Il étoit prouvé & reçu, que le mariage d'Inés avec Dom Pedre étoit valide : on ſçavoit que les Infans avoient été forcés d'abandonner le Roïaume, pour fuïr la perſécution d'une femme violente, qui cherchoit à les opprimer, & que c'étoit pour ſe venger de cette Princeſſe, & non pour nuire à l'Etat, qu'ils avoient ſervi dans les armées des Caſtillans. Cependant Regras cet homme éclairé, ne veut voir dans tout cela, que le bâtard, le rebelle & l'exilé, & en conclut que ces Princes ſont indignes de la Couronne de Portugal. Ce qu'il dit contre le Roi de Caſtille n'étoit gueres plus ſolide. Il s'amuſe à lui reprocher une héreſie imaginaire, & des infractions au dernier Traité, fait à l'occaſion de ſon mariage ; tandis qu'il auroit dû ſe renfermer ſimplement dans les Loix fondamentales de l'Etat, qui excluent toute Princeſſe de la Maiſon de Portugal, de la Couronne, dès qu'elle eſt mariée à un Prince étranger.

Pendant que les Portugais étoient aſſemblés à Conimbre, le Roi de Caſtille s'occupoit à lever de nouvelles troupes pour rentrer dans le Portugal. Sur ces entrefaites on vint lui dire que le Grand-Maître, avoit été fait priſonnier par la garniſon de Santarem ; la joïe fut univerſelle, mais elle dura peu ; on apprit bientôt non ſeulement le contraire, mais ſon élection à la Couronne, par les Etats du Roïaume aſſemblés à Conimbre. 1385.

Le Grand-Maître n'en étoit pas moins redevable à Nuñés, qu'à Regras. Nuñés pendant la tenuë des Etats, emploïa la priere & la menace pour gagner le peuple & la Nobleſſe. Le peuple lui paroiſſant plus incertain encore que la Nobleſſe, Nuñés s'en fut un jour à la porte du Palais armé de toutes pieces, & ſuivi de ſes plus intimes amis. Là il appella le peuple qui accourut en foule. Les uns étoient bien diſpoſés, les autres incertains, quelques-uns abſolument contraires, & quelques autres indifférens. Nuñés impoſa ſilence à tous, & parla ainſi.

» On vient de vous donner un Roi, » on vient attaquer votre patrie, & » vous refuſez de vous armer pour ſa » défenſe. Cette Province la plus floriſſante du Roïaume, ſi féconde en » Grands Hommes, qui n'a jamais » redouté ſes ennemis, qui les a toûjours vaincus, craint aujourd'hui » de ſe meſurer avec un foible ennemi. Qu'eſt devenuë cette fidelité, » cet amour de la liberté, & ce courage invincible, qui ont rendu les » noms de vos ancêtres immortels ? » N'êtes-vous plus les deſcendans de » ces Heros les compagnons du grand » Alfonſe, dont le bras a été ſi fatal » à cette même Nation, que vous redoutés préſentement. Avez-vous » oublié la campagne de Valdevès, » où ce célebre Fondateur de notre » Monarchie, fit trembler les Caſtillans, bien autrement belliqueux » qu'ils ne le ſont en ce jour. Pourrez-vous moins que vos peres. Denis & » Alfonſe ſon fils les ont vaincus, les » ont

1385. » ont humiliés, vous seuls n'oserez » rien tenter contr'eux. Si par sa molesse, son peu de courage, & son » incapacité, Ferdinand a succombé, » & vous a fait succomber sous leurs » coups, vengez-vous, puisque vous » avez à votre tête un Roi brave, intrépide & prudent. Rentrez dans » vous-mêmes, & s'il est vrai que les » Sujets soient ce que sont leurs Rois, » soïez-donc ce qu'est le vôtre, & la » victoire est à vous? Vous n'avez » plus pour excuse, que vous manquez de Chef. Allez vaincre une » Nation qui vous hait, sous les ordres » d'un Prince aussi grand que celui » qui regne sur vous. Je vous ai vû » combatre avec intrépidité sous moi, » que ne ferez-vous pas commandés par ce Prince; rien n'est capable de vous résister? Quelle différence éprouveriez-vous sous les ordres d'un Prince étranger, qui à » peine entend votre langue, & vous » la sienne; son peu d'amour pour » vous, vous feroit bientôt repentir » de l'avoir choisi pour Roi, si vous » aviez été capable d'un pareil choix. » Vous vous verriez en tout, préferer » les Castillans, vos services seroient » regardés avec indiférence, ou tout » au plus comme des devoirs remplis, » dont on vous tiendroit peu de compte. Un Prince qui regne sur différens Etats, quelque équitable qu'il » soit, distingue toûjours ses anciens » Sujets des nouveaux. Il regarde & » traite les premiers comme ses favoris, & les derniers comme des esclaves, qu'il accable de toutes les » charges de l'Etat. Mais supposons » un moment que le Roi de Castille » en usât bien envers vous, qu'il admît à tous les honneurs & à toutes » les dignités de la Castille les Portugais, & les Castillans à celles du » Portugal; cette conduite seroit toûjours la source d'une haine implacable entre les deux Nations, parce qu'on croit toûjours, qu'on nous » ôte plus qu'on ne nous donne. Mais » quand il n'en résulteroit pas cet inconvénient, pourrez-vous éviter » celui qui résultera de votre éloignement de la Cour? Les Charges y seront distribuées, les honneurs accordés, les dignités occupées avant » que vous soïez même instruits qu'elles y sont vaquantes. La Cour ne » dispense ses graces qu'à ceux qu'elle a sous ses yeux; le vice present » l'emporte chez elle sur le mérite absent. Tout vous oblige donc aujourd'hui à changer de sentiment; » vos intérêts, l'amour de la liberté, » l'horreur que doit vous inspirer » l'esclavage qui vous attend, si vous » ne vous garentissez des ruses du » Castillan, la fidélité que vous devez à vos Princes naturels, les vertus éclatantes de celui à qui on » vient de donner la Couronne, tout, » dis-je, doit vous engager à le défendre contre ses ennemis; d'autant plus » que sa cause est encore plus la vôtre, que la sienne. Mais que dois-je penser du morne silence qui regne parmi vous: quoi rien ne peut » réveiller vos courages abattus? Non » vous n'êtes plus cette célébre Nation, si fameuse par ses vertus; vous » méritez l'esclavage qu'on vous prépare; mais je ne le verrai point impunément; je vais avec mes amis » briser vos fers. 1385.

Nuñés aïant ainsi terminé son discours, monta à cheval & fut joindre le Roi, qui étoit sorti du Palais par une autre porte, afin de rassurer par sa presence les timides, fixer ceux qui chanceloient, & entretenir ceux qui lui étoient dévoüés dans la même disposition.

1385. Cependant le peuple devant qui Nuñés avoit parlé, reste interdit & immobile : il sort enfin de cette espece de létargie : touché & ravi tout ensemble de la hardiesse de Nuñés, il commence à murmurer ; du murmure il passe insensiblement à la fureur ; il court aux armes, se répand dans les ruës & dans les places publiques, crie ; Vive, vive Dom Juan notre nouveau Roi, ce nouveau Pere de la Patrie ; périssent ses ennemis, périssent leurs partisans, & que le brave & genereux Nuñés vive ; qu'il vive ce grand homme, qui nous a arrachés à notre sommeil !

Le Roi profita de cette heureuse disposition des esprits, pour lever des troupes. Le Castillan faisoit de grands préparatifs pour rentrer dans le Portugal, & il étoit de la derniere consequence de le prévenir. Toutefois Dom Juan avant de se mettre en campagne, crut qu'il étoit nécessaire de regler sa maison, & de disposer des premieres Charges de l'Etat. Il donna celle de Connétable, & celle de Majordome à Nuñés, il fit grand Maréchal Alvarés Pereïra son frere ; Gilles Vasqués d'Acugna fut fait Enseigne-Major ; Juan Ferdinand Pacheco Capitaine des Gardes ; Rui Mendez de Vasconcellos, grand Sénéchal de la Province d'entre Douro & Minho, Nunez Viegas le jeune, de celle de Tra-os-montes ; Alfonse Furtado obtint la Charge de Capitaine-Major de la mer, Esteves Vasques Philippe celle de Capitaine des Arbaletriers, Juan Rodriguez de Sa fut pourvû de celle de Camerier-Major, Jean Gomez de Silva de celle de grand Echanson, & Pierre Laurent de Tavora fut nommé grand Sommelier. Les autres Charges de la Couronne furent également distribuées à des personnes de merite & de qualité. Regras fut élevé à la dignité de Chancelier, moins pour le récompenser des services qu'il avoit rendus au Roi, que pour honorer son vaste & profond sçavoir. On regla aussi ce qui concernoit l'administration de la Justice, & l'on nomma un Conseil pour accompagner le Roi en tout tems & en tous lieux. 1385.

Aïant ainsi disposé de toutes choses, D. Juan fit partir pour la Ville de Porto le Connétable, avec ordre de monter sur la flote, qui étoit dans le Port, de se mettre en mer, & d'aller chercher & combattre la flote Castillane, qui après avoir parcouru une partie des côtes du Roïaume de Portugal, s'étoit presentée à la hauteur de Lisbonne. Nuñés obéit, mais aïant trouvé que la flote Portugaise n'étoit pas encore en état de mettre à la voile, il feignit d'aller à Saint Jacque sur le Minho : c'est le prétexte dont il couvrit le dessein, qu'il avoit conçu d'enlever aux Castillans, quelques places qu'ils occupoient dans la Province d'entre Douro & Minho.

Il continua donc tranquillement sa route & se presenta devant Neiva, place forte, qu'il soûmit par la mort du Commandant. Nuñés s'acquit à Neiva la même gloire que Scipion s'étoit acquis à la prise de Carthage en Espagne. Il renvoya la veuve du Commandant, femme d'une rare beauté, à son pere Lopez Gomez de Lira, qui tenoit sous ses ordres pour les Castillans la Ville de Ponte de Lima, non-seulement sans attenter à son honneur, mais même sans en exiger aucune rançon. Viana situé, pour ainsi dire, à l'embouchure du Lima, subit le même sort que Neiva. Ce fut à la prise de cette Ville que le Connêtable perdit son Porte-Enseigne, l'homme de toute l'Espagne, qui au

1385. courage le plus intrepide, joignoit la force la plus étonante. De Viana, le Connêtable passa à Villa Nova de Serveira non loin du Minho. Cette Place se rendit de bonne grace, avec les Bourgs & Villages qui étoient dans son voisinage.

Tandis que Nuñés s'occupoit si utilement, dans cette partie Septentrionale de la Province d'entre Douro & Minho, le Roi sortit de Conimbre & se rendit à Porto, où les Habitans le reçurent en triomphe. Il y visita Donna Leonor de Alvim Epouse du Connêtable, à laquelle il rendit toutes sortes d'honneurs. Ensuite l'Archevêque de Brague lui conseilla d'écrire à Alfonse Laurent Carvallo, homme puissant & accredité dans Guimaraens, pour l'engager à porter le Gouverneur de la Place, Ayrés Gomez de Silva, vieillard respectable par ses vertus, & qui avoit pris soin de l'éducation du feu Roi Ferdinand, à la lui remettre entre les mains. Carvallo sensible à l'honneur que le Roi lui faisoit, vit le vieillard, & n'oublia rien pour obtenir ce qu'on exigeoit de lui; mais rien ne pût l'ébranler dans la fidelité qu'il avoit promise au Roi de Castille. Alors Carvallo sortit de Guimaraens, & se rendit dans un jardin qui étoit hors la Ville de Porto, où il eût plusieurs conferences secretes avec le Roi, sur les moïens qu'il étoit nécessaire d'emploier pour réduire cette Place sous son obéïssance. Etant convenus ensemble de ce qu'il falloit faire, Carvallo s'en retourna pour disposer toutes choses dans la Ville, & Jean Rodriguez de Sa, Camerier-Major le suivit de près pour le soûtenir en cas de besoin. Ayrés de Silva opposa à l'un & à l'autre une résistance opiniâtre, mais forcé de ceder à la bravoure du Camerier-Major, il abandonna la Place & se retira dans le Château. 1385.
On le fit sommer de se rendre; il offrit de le faire s'il n'étoit point secouru dans l'espace de trente jours. Le Roi informé de sa réponse lui fit dire qu'il étoit impossible qu'il le fût, & que s'il ne se rendoit pas dans l'instant, on les puniroit tous comme des rebelles. Ayrés de Silva se rendit alors, & le Roi fut charmé d'avoir réduit cette Place importante, qui pouvoit donner l'exemple au reste de la Province.

En effet, la Ville de Brague épouvantée des rapides succès du Roi, députa vers lui quelques habitans, pour lui offrir son obéïssance. Laurent Vasqués de Lira frere de celui qui commandoit à Ponte de Lima, s'étoit emparé du Château & refusoit de le rendre. Les Bragois l'y assiegerent, & le Roi leur envoïa du secours, sous les ordres de Mem Rodriguez de Vasconcellos. Le Connêtable y accourut lui-même, & le Château fut soûmis. Lopez Gomez de Lira frere de Laurent, fut chassé de Ponte de Lima par un Gentilhomme de cette même Ville appellé Estevés Rodriguez.

Le Roi de Castille étoit à Cordouë, & continuoit ses préparatifs de mer & de terre. Il ordonna à ses Generaux d'entrer dans le Portugal par Ciudad Rodrigo. Dom Juan Rodriguez de Castañede, Dom Alvarés Garcie d'Albornoz, avec Dom Tenorio Archevêque de Tolede se mirent en devoir d'executer ses ordres. Ils se rendirent tous à Almeïda sur le Coa, qui tenoit pour la Castille. Delà ils furent ravager les environs de Troncoso, & puis marcherent vers Visco où ils entrerent sans obstacle. Cette derniere Ville fut pillée & saccagée, & les Eglises mêmes furent à peine épargnées. Les Espagnols se préparoient à pousser

1385. plus loin leurs ravages, lorsque Dom Goncalez Vasques de Coutigno, & Dom Martin Vasques d'Acugna, les seuls qui pouvoient leur opposer quelque résistance, oublierent leur haine & leurs differens, & se reconcilierent, à la priere de Dom Juan Ferdinand Pacheco, pour aller tous ensemble combattre l'ennemi. Etant sur le point de marcher, il survint un incident sur le commandement. Coutigno vouloit l'avoir lui seul, & Acugna se faisoit une délicatesse d'obéïr à Coutigno; cependant plus sensible aux malheurs de sa patrie qu'à ses propres interêts, il ceda le Generalat, & marcha sous les ordres de Coutigno, qui aïant joint les ennemis dans la plaine de Troncoso, les combattit, les vainquit, leur enleva tout leur butin, & les chassa de cette partie de la Province de Beira.

L'armée navale de Castille mit enfin à la voile. Elle étoit composée de quarante vaisseaux, de dix galions, de plusieurs galeres, de douze grandes barques & de quelques autres bâtimens de moindre grandeur. Elle se presenta pour la seconde fois devant Lisbonne.

Le Roi lui-même sortit de Cordouë à la tête d'une puissante armée, se jetta dans la partie de la Province d'Alenteyo, qui est entre le Tage & la Guadiane, y commit des hostilités horribles, & enïvré par quelques legers avantages qu'il avoit remportés, il fut se presenter devant Elvas, comptant de réduire facilement cette Place. Dom Gille Fernandés qui en étoit Gouverneur, aïant refusé de se rendre, le Roi de Castille fit saisir un Portugais, lui fit couper les mains & l'envoïa ainsi mutilé à Elvas, avec un écrit au col qui marquoit qu'on traiteroit ainsi tous les habitans de la ville, s'ils ne se soûmettoient au plutôt. Dom Fernandés pour montrer au Roi de Castille, combien peu il le redoutoit, traita deux Espagnols, comme on avoit traité le Portugais, & leur ordonna d'aller trouver leur Roi. L'un de ces deux Espagnols étoit Gentilhomme. Il dit à Fernandés qu'il étoit bien dur pour un homme de sa naissance, d'être traité comme un homme de la lie du peuple. Je n'ai point le tems d'examiner vos titres, lui répondit froidement Fernandés; je ne vois en vous qu'un sujet du Roi de Castille : je suis son débiteur il faut que je le païe. Ensuite il fit executer ses ordres, & mit au col de ces malheureux un écrit, par lequel il donnoit avis au Castillan, qu'il traiteroit ainsi tous ceux de ses sujets, qui lui tomberoient entre les mains, s'il lui arrivoit une seconde fois de maltraiter quelque Portugais. Cette espece de cartel desespera le Roi de Castille. Il le mit cependant à profit, pour ne pas irriter davantage la Nation Portugaise, & pour ne pas exposer ses sujets au sort le plus affreux. 1385.

Peu de jours après il leva le siege d'Elvas, dans le dessein d'aller assieger Lisbonne pour la seconde fois, tandis que le Grand Maître en étoit absent. Ce projet étoit hardi, mais difficile à executer; aussi son Conseil l'en détourna-t'il. Cependant pour ne pas rester oisif, il passa dans la Province de Beira; ses troupes rencontrerent en plusieurs occasions les ennemis; tantôt elles battoient, tantôt elles étoient battuës : mais ces combats ne décidoient de rien : les peuples seuls en souffroient. Les campagnes restoient incultes; celles qu'on avoit travaillées devenoient inutiles, parce qu'on en ravageoit les moissons; on ne voïoit de tous côtez que les tristes

1385. images des fureurs de la guerre.

Enfin l'armée Castillane se rassembla aux environs de Ciudad Rodrigo. Le Roi tint un conseil : on y delibera sur ce qu'on devoit faire. Les plus sages connoissant le peu d'experience des troupes Castillanes, presque toutes nouvellement levées, étoient d'avis de ne les point commettre avec les Portugais accoûtumés à se battre & à vaincre. Ils redoutoient sur-tout un coup de desespoir de leur part ; ainsi ils conseillerent au Roi d'éviter leur rencontre, de fortifier seulement les places qui soûtenoient son parti, & de laisser ralentir les premiers mouvemens des rebelles ; c'est ainsi qu'on appelloit Dom Juan & ses Partisans. Ce conseil étoit prudent, mais le Roi n'écouta que celui de quelques jeunes gens, qui n'avoient d'autre merite que l'envie de bien faire. Leur confiance étoit telle, qu'ils méprisoient les troupes du Grand Maitre, & les regardoient comme une canaille ramassée, qu'on devoit se hâter de dissiper, avant qu'elle eût le tems de se discipliner & de s'aguerrir.

Eblouï par ce discours, le Roi préfera ce dernier conseil au premier, quoique meilleur. Il disposa toutes choses pour faire partir l'armée, à la tête de laquelle il marcha avec un air de triomphe comme s'il eût été sûr de la victoire. On entra dans le Portugal par la Province de Beira : on prit en passant Celorique sur le Mondego ; on ruina Troncoso de fond en comble ; on ravagea tout le païs qui est entre cette Ville & celle de Conimbre dont on brûla les Fauxbourgs ; là on passa le Mondego sur le pont de cette Ville, & on s'avança vers Leïria dans l'Estramadure Portugaise, qu'on investit.

Cette marche rapide qui avoit tout l'air d'un triomphe, n'étonna point le 1385.
Roi de Portugal. Il partit de Guimaraëns avec le Connêtable, passa le Douro, entra dans la Province de Beira, y assembla ses troupes, qu'on tira de Porto, de Conimbre & de quelques autres endroits, & puis marcha vers l'Estramadure, pour y chercher les ennemis qui y continuoient leurs ravages. Aussi-tôt qu'on y fut arrivé, on tint conseil sur le parti qu'on devoit prendre. Comme les Castillans étoient infiniment superieurs aux Portugais, quelques-uns proposerent de séparer les troupes en deux corps, pour se jetter avec l'un dans la Castille, afin de faire diversion, & pour harceler avec l'autre le reste de l'armée Castillane, qui resteroit en Portugal. Nuñés ne fut point de cet avis ; » Nous sommes,
» dit-il, incomparablement plus foi-
» bles que les Espagnols ; en nous sé-
» parant, il est vrai que les ennemis
» seront obligés pour s'opposer à ceux
» qui iront en Castille, de s'affoiblir
» aussi ; mais considerez que nos deux
» corps ne composeront que deux poi-
» gnées de gens, bien plus faciles à dé-
» truire séparées, qu'unies ensemble.
» Ceux qu'on enverra dans la Castille
» ne sçauroient rien entreprendre de
» considérable, à cause de leur petit
» nombre ; & ceux qui resteront ici,
» ont tout à craindre du moindre
» échet ; ainsi bien loin de songer à
» prendre ce parti, nous devons en
» embrasser un plus digne de nos cou-
» rages, & de notre prudence. Il faut
» aller attaquer l'ennemi, & faire un
» dernier effort pour le chasser entié-
» rement du Portugal. Se confiant
» sur le nombre, il ne prend que de
» foibles mesures contre nous ; d'ail-
» leurs notre audace l'étonnera ; elle
» seule est capable de l'épouvanter.
» Ne differons plus de les combat-

1385. » tre. Ce dessein parut téméraire à quelques-uns, & hardi simplement à quelques-autres; on le suivit cependant; on marcha à l'ennemi, & le 14 Août, veille de Notre-Dame, on arriva dans la Plaine d'Aljubarota.

Le Roi de Castille informé du dessein des Portugais se trouva fort embarrassé : il ne comptoit pas, qu'ils fussent en état de l'attaquer : voïant cependant le contraire, il s'avança aussi de son côté, pour ne point paroître les craindre. Dès que les deux armées furent en presence l'une de l'autre, chacune ne songea qu'à se bien fortifier dans son camp. Les Portugais se posterent dans un lieu étroit, aïant devant eux une grande plaine où ils pouvoient s'étendre, & à leurs flancs ils avoient deux vallons impraticables. Leur armée ne montoit en tout qu'à six mille cinq cens hommes, dont une partie n'avoit pour toutes armes que des pieux & des bâtons ferrés. Les Historiens Espagnols pour diminuer la honte de leur défaite, la font monter à dix mille hommes d'infanterie, & à deux mille chevaux; mais que cela soit ou non, il est certain, de leur propre aveu, que l'armée Castillane étoit trois fois plus nombreuse que l'armée Portugaise. Elle occupoit une grande lieuë & demie de terrain, dans une plaine découverte de tous côtez, & où elle pouvoit présenter un large front. Les Castillans ne doutoient point qu'ils ne remportassent la victoire : ils regardoient avec mépris les Portugais, & ne voulant point differer le combat, ils se disposerent dès la veille de l'Assomption à le livrer.

Les Portugais en firent de même. Le Roi sépara son armée en deux corps. Il donna l'un à commander à Mem Rodriguez : C'étoit celui qu'on appelloit le corps des amoureux, parce qu'il portoit une Enseigne verte avec un chevrefeüille; & l'autre à Rui Mendez de Vasconcellos. Le Connêtable se posta à la tête de l'avant-garde de l'aîle gauche, où étoient les Etrangers, au nombre de deux cens; & le Roi à l'aîle droite, avec sept cens lances qui composoient sa garde. Lopez Vasqués d'Acugna portoit l'Etendart Roïal, à la place de Gilles Vasqués son frere. La Cavalerie étoit rangée en bataille aux deux aîles de chaque corps, séparés l'un de l'autre par un espace assez considérable. Les Archers ou Arbaletriers marchoient après la Cavalerie, & après les Archers tout le bagage de l'armée, soûtenu par quelque infanterie. Telle étoit la disposition de l'armée Portugaise, lorsqu'on fut obligé de la changer, par un mouvement que fit l'armée Castillane. On regardoit Leiria, & l'on fut contraint de faire face à Aljubarota, & par ce changement les Portugais eurent le soleil devant eux, & un vent qui portoit sur leurs yeux, toute la poussiere, que faisoit lever l'armée Castillane. Ces deux inconveniens, qui decident souvent du sort d'une bataille, & qu'on n'avoit pû prévoir, ne diminuerent en aucune maniere l'ardeur avec laquelle ils respiroient le combat. Ils marcherent à l'ennemi, avec la même confiance que s'ils eussent eu tous ces avantages de leur côté.

Quelques momens avant d'en venir aux mains, on vit l'Archev. de Brague armé de toutes pieces, courir de rang en rang pour distribuer aux soldats les pardons qu'Urbain VI. leur avoit accordés; & du côté des Castillans, leurs Evêques leur distribuoient ceux que Clement leur avoit donnés. Les uns & les autres se regardoient respective-

1385. ment comme des Schiſmatiques, & croïoient, outre les interêts de la nation, ſoûtenir encore les interêts de la Religion.

Un ſilence profond regnoit de part & d'autre. On attendoit le ſignal pour ſe charger, lorſque les Caſtillans firent joüer deux pieces d'artillerie, qui étoient peut-être les premieres qu'on eût encore vû en Eſpagne. Deux freres furent emportés du premier coup; ce qui cauſa quelque épouvante parmi le reſte des Portugais, mais un ſoldat s'étant mis à crier à haute voix, » la victoire eſt à nous, le Ciel vient de purger notre armée, nous n'avons plus » de ſcelerats parmi nos troupes; ils » ſont punis de leurs crimes. L'un » de ces deux hommes qu'on vient de » tuer, avoit maſſacré un Prêtre en » diſant la Meſſe, l'autre n'étoit pas » moins criminel. Le Ciel en a pris » vengeance. Combattons. « A ces mots la conſternation ſe diſſipe, on invoque S. George; c'étoit le cri de l'armée Portugaiſe; on s'ébranle de part & d'autre, & l'on s'attaque avec fureur.

Le choc des Caſtillans fut ſi violent, que le Connêtable qui étoit à la premiere ligne de l'aîle gauche, fut contraint de reculer & de s'enfoncer dans le bataillon, qui s'étoit ouvert juſqu'au centre pour le recevoir. En même temps Mem Rodriguez qui commandoit toute l'aîle, fit charger les Eſpagnols pour lui donner la facilité de ſe remettre, & Rui Mendez de Vaſconcellos en fit autant avec l'aîle droite. Cette ſeconde charge arrêta l'impetuoſité des Caſtillans, & ralantit leur premiere ardeur. Mais bientôt après ils redoublerent leurs efforts & preſſerent de tous côtez les Portugais, que la gloire de défendre leur liberté & la vûë de leur Roi, rendoient intrépides. Le nombre de leurs ennemis étoit ſi grand, & leurs attaques étoient ſi vives & ſi redoublées, que le déſordre commençoit à ſe mettre parmi eux, lorſque le Grand Maître, ou plutôt le Roi, qui s'étoit toujours tenu dans le centre du bataillon de l'aîle droite, ſortit de ſon poſte, en criant à haute voix: » Soldats & compagnons, ſuivez votre Roi, il combat & vous montre le chemin de la » victoire; En même temps il va fondre à la tête d'une troupe d'élite ſur les Caſtillans, qu'il repouſſe juſque dans leurs premiers rangs. Il y fut reçû par des troupes qui n'avoient pas encore combattu. Le choc devint dans cet endroit plus terrible qu'il n'avoit encore été. Les Eſpagnols honteux d'avoir été repouſſés, lancent une nuë de traits ſur les Portugais: ceux-ci reprennent une nouvelle vigueur à la vûë du péril: on s'approche, on ſe joint l'épée à la main, l'infanterie & la cavalerie ſont confonduës, le carnage eſt égal de part & d'autre, & la victoire reſte long-tems en ſuſpens. 1385.

Cependant le Roi de Caſtille, qui n'avoit pû monter à cheval à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté, ſe fait porter ſur une litiere découverte, ſe montre par-tout à ſes ſoldats, flatte les uns, menace les autres & les encourage tous par l'eſpoir des récompenſes. Le Roi de Portugal de ſon côté, combat avec fureur, & fait couler des ruiſſeaux de ſang autour de lui. Ses ſoldats touchés de tant de valeur, ſe précipitent avec fureur ſur les ennemis. La confuſion ſe met parmi eux, leurs Chefs expirent, ou ſont hors de combat, le ſoldat ſans Officiers ſe trouble, lâche le pied, prend la fuite, & abandonne lâchement ſon Roi, qui furieux & deſeſperé, eſt forcé de monter ſur

1385. un cheval, tout incommodé qu'il est, & de s'enfuir pour éviter de tomber entre les mains des Portugais.

Les Portugais qui étoient dans l'armée Castillane perirent presque tous les armes à la main, & ceux qu'on fit prisonniers furent massacrés impitoïablement, comme des traîtres à leur patrie. Dom Diegue Alvarés Pereïra frere du Connêtable fut de ce nombre. Le Roi voulant lui sauver la vie, le donna à garder à Egas Coello, mais ses soins furent inutiles; les soldats malgré ses ordres le tuerent. Dom Juan sûr de la victoire, commençoit à se reposer, lorsqu'Anton Vasqués d'Almada vint lui porter l'Etendart Roïal de Castille. On a toujours ignoré le nom de celui qui l'avoit pris. Les uns ont crû que c'étoit Anton lui-même, les autres en ont attribué l'honneur à Laurent-Martin d'Avelar. Un moment après, un de ses Pages lui amena un Castillan qu'il avoit fait prisonnier. Le Roi lui aïant demandé comment il s'étoit laissé préndre par cet enfant en montrant le Page; parce que j'ai mieux aimé, répondit l'Espagnol, devenir son prisonnier, que de me faire tuer par le plus brave de ceux qui vous accompagnent. Ensuite le Roi lui ordonna de le suivre pour lui faire connoître sur le champ de bataille, les principaux Seigneurs Castillans qui avoient péri dans le combat. On trouva parmi eux Dom Diegue Manrique, Dom Pedre d'Arragon fils du Connêtable de Castille, Dom Juan fils de Tello, Dom Ferdinand fils de Dom Sanche Comte d'Albuquerque, Dom Juan de Tovar, le Maréchal Carillo, Diego Gomez Sarmiento, Rui Bravés, & plusieurs autres, parmi lesquels étoit Jean de Ric Ambassadeur de France, malgré l'avis duquel la bataille s'étoit donnée. Jean de Ric étoit Bourguignon d'origine; il avoit soixante-dix ans, & il étoit consommé dans les affaires, & excellent Capitaine. 1385.

Tel fut l'évenement de la memorable bataille d'Aljubarota, ainsi appellée du Village, près duquel elle se donna, célebre par dix ou douze mille hommes que les Castillans y perdirent, & par la valeur avec laquelle les Portugais y combattirent, sous les ordres d'un jeune Roi qui n'avoit que vingt-sept ans, & du Connêtable qui en avoit à peine vingt-cinq. Le butin qu'on fit dans le camp ennemi fut immense. Entre autres choses on y trouva une croix d'or, qu'on donna à l'Eglise Cathedrale de Lisbonne, le Sceptre du Roi de Castille & un retable d'argent qui lui servoit d'oratoire, & dont on fit present à l'Eglise de Guimaraëns. Le Roi fit inhumer les principaux des siens qui avoient péri dans la bataille, dans le Monastere d'Alcobace, sépulture des Rois de Portugal, avec le Comte Dom Juan Alfonse Tellez frere de la Reine Leonor, en récompense du consentement qu'il avoit donné à la mort du Comte Andeïro.

Le Roi victorieux resta trois jours entiers sur le champ de bataille, autant pour faire ensevelir les soldats qui avoient été tués, que pour élever des trofées d'armes sur les arbres & sur les montagnes voisines, selon la coûtume de ce temps-là. Ses ennemis regagnerent leur patrie accablés de fatigues & de tristesse. Au quatriéme jour, le Connêtable partit pour la Ville d'Ourem, dont le Roi l'avoit fait Comte, pour rendre graces à Dieu de la victoire dans l'Eglise de la Vierge qu'on révere dans cette Ville. Le même jour de la perte de la bataille d'Aljubarota,

le

1385. le Roi de Castile fit tant de diligence qu'il arriva à minuit à Santarem; le lendemain il s'y embarqua à la pointe du jour, descendit le Tage & fut joindre sa flote, qui étoit à l'embouchure. Après s'y être reposé deux jours, il mit à la voile & prit la route de Seville où il arriva heureusement. Il ne fut jamais d'entrée plus triste que la sienne dans cette Ville. Il ne vit qu'un peuple consterné & fondant en larmes, sur la mort de ceux qui étoient restés dans la Plaine d'Aljubarota; ce qui l'obligea de se retirer à Carmona. Là il se livra à toute sa douleur; rien ne pouvoit le consoler d'une si grande perte, dont, à ce qu'on dit, il porta le deüil pendant l'espace de sept années.

Un jour un Gentilhomme de sa Cour maltraita quelques Portugais en sa presence, croïant de lui plaire par cet endroit; mais bien loin de l'approuver, il lui dit, qu'il n'agissoit pas bien de les traiter de la sorte; que ceux qui avoient pris son parti étoient morts en sa presence, & que ceux qui lui avoient été contraires l'avoient vaincu: quelque tems après il leur donna la liberté, procedé digne d'un grand Roi, que celui de Portugal imita, en renvoïant plusieurs Castillans qu'il avoit pris dans Santarem, & qui s'attendoient à éprouver sa rigueur plûtôt que sa clemence.

Pendant que le Roi de Castille étoit en Portugal à la tête de son armée, la Reine Beatrix son épouse étoit demeurée à Avila sous la conduite de l'Archevêque de Tolede. Aussi-tôt qu'on y eût appris la défaite de l'armée Castillane, le peuple sortit furieux, & courut au Palais de la Reine pour la tuer; parce qu'on assûroit que le Roi son époux avoit péri à la bataille d'Aljubarota; mais l'Archevêque étant accouru, arrêta le peuple & l'appaisa, en l'assûrant que le Roi vivoit, & qu'il arriveroit incessamment dans le Roïaume. 1385.

Le Roi de Portugal, & le Connêtable étoient à Santarem. Le nombre des prisonniers étoit si considérable, qu'on les menoit à cause de la disette d'eau qui étoit dans la Ville, à de certaines heures boire tous ensemble dans le Tage. Il y en avoit parmi eux de la premiere condition, qui se déguisoient pour faciliter leur rançon. Tel étoit Dom Pedre Lopez d'Ayala, aussi célebre par la grandeur de son courage, que par la solidité de son vaste & profond sçavoir. Il étoit revêtu des Charges les plus éminentes de l'Etat, Chancelier, grand Echanson, grand Maréchal de Logis, Gouverneur de Tolede, grand Sénéchal de la Biscaïe & Géneral du Roïaume de Murcie; il remplissoit tous ces differens postes avec dignité. Rome, la France & l'Arragon l'avoient vû & estimé dans les Ambassades, qu'il avoit faites dans ces trois Cours. Italien, François, Espagnol tour à tour, il se plioit au génie de chaque Nation avec tant de facilité & avec tant d'art, qu'il étoit sûr de plaire dans tous les tems & dans tous les païs. Le Roi son Maître livra la bataille d'Aljubarota contre son avis, cependant il s'y comporta vaillamment & vendit cherement sa liberté. Confondu parmi le vulgaire des prisonniers, il fut conduit à Santarem, où il sçût se déguiser si bien, que personne n'en vouloit pour son prisonnier. Il tomba entre les mains de Donna Guiomar de Villalobos Comtesse de Barcelos, qui le reconnût & le fit connoître au Roi; ce Prince accorda la liberté à la plûpart des Seigneurs Castillans, ainsi qu'à leurs épouses & aux Dames Portugaises,

1385. dant les maris étoient attachés à la Cour de Castille. De ce nombre, furent Donna Sanche fille d'Andeïro, mariée à Dom Alvarés Gonçalez d'Azevedo, Donna Marie veuve d'Alvarés Perés de Castro, Donna Beatrix d'Albuquerque qui avoit épousé Dom Juan Alfonse Tellez, & Inez Alfonse épouse de Gonçalez Vasqués d'Azevedo. Le Roi demanda à celle-ci, quelles étoient les raisons de son mari, pour s'attacher plûtôt aux Castillans qu'aux Portugais? Inez garda un profond silence; le Roi cependant la traita avec distinction, & il eût pour les autres, tous les égards dûs au sexe & au rang qu'elles occupoient par leur naissance. Les unes gagnerent la Castille par terre, & les autres joignirent la flote Castillane, dont une partie étoit encore à l'embouchure du Tage.

Le Roi cependant ne s'occupoit qu'à témoigner sa reconnoissance aux Portugais qui s'étoient distingués à la journée d'Aljubarota. Il les récompensa tous; mais personne ne le fut d'une maniere aussi éclatante que le Connêtable. Outre les honneurs dont il l'accabla, il lui fit present de toutes les terres, qui avoient appartenu au Comte Andeïro, & lui donna encore les Villes de Villa-vitiosa, de Borba, d'Evora-Monte, de Sacaven, de Porto de Moz, avec les revenus de Silvés de Loulé, & le tribut que les Juifs païoient pour être soufferts dans le Roïaume. Ce present est le plus considerable & le plus merité que jamais un Prince ait fait, & qu'un sujet ait jamais reçû. Un Fourbisseur avoit en quelque maniere prédit la haute fortune où le Connêtable se voïoit élever. Deux ans auparavant lui aïant garni une épée: Vous me païerez, lui dit-il, lorsque vous serez Comte d'Ourem. Nuñés n'est pas le seul à qui un pareil trait ait été appliqué.

Les Arts languissent toujours dans les Etats les plus puissans, si le Prince ne jette sur eux des regards favorables. Dom Juan sentoit cette verité; il eût voulu les proteger, mais les temps étoient encore trop orageux pour y songer. Il emploïa donc tous ses soins, à achever d'abattre le parti que les Castillans avoient encore dans le Portugal. Le Connêtable toujours animé du même zele pour sa patrie & pour la gloire de son Prince, partit pour la Province d'Alenteïo, dans le dessein d'entrer de ce côté dans la Castille, & d'y porter le fer & la flâme. En effet, dès qu'il y fut arrivé, il se mit à la tête de quatre mille hommes, passa la Guadiane, laissa Badajos à sa gauche, pénetra jusqu'à Cafra & ravagea tout le païs qui est entre ce Village & celui de Feria. Dom Martin Yanés de Barbuda s'étoit posté avec quelques troupes sur le haut d'une montagne voisine, d'où il regardoit les Portugais ravager impunément les campagnes. Rougissant de demeurer simple spectateur, il se mit en devoir de quitter son poste, pour descendre & pour combattre dans la plaine l'ennemi; mais le Connêtable s'en étant apperçû, marcha à lui & lui fit honteusement rebrousser chemin. 1385.

Les Castillans avoient levé de nouvelles troupes, rassemblé les débris de l'armée vaincuë à Aljubarota, & formé un corps d'armée d'environ trente mille hommes. Dom Pierre Moniz grand-Maître de l'Ordre de S. Jacque, Dom Gonçalés Nuñés de Gusman, Yanés Martin de Barbuda, Dom Juan Alfonse de Gusman Comte de Niebla, & quelques autres Seigneurs de la premiere qualité, en

1385. étoient les principaux Chefs. Aïant appris que le Connêtable étoit allé du côté de Valverde. Il s'avancerent aussi de ce côté-là, dans le dessein de le combattre. On en vint aux mains trois fois dans l'espace de deux jours, & trois fois le Connêtable repoussa & défit les Castillans. Le grand Maître de l'Ordre de S. Jacque perdit la vie dans cette occasion, où Antoine Vasqués Portugais tua, dit-on, lui-seul trois cens Castillans. Cette victoire plus considerable à proportion que celle d'Aljubarota, fut remportée par le Connêtable dans la même année vers la fin d'Octobre.

Après cette expedition il fut joindre le Roi qui assiegoit la Ville de Chaves. Cette Place aïant capitulé, le Roi résolut de porter en personne ses armes dans les terres du Castillan. Il fit partir le Connêtable pour investir la Ville de Coria. Il s'y rendit bientôt après lui-même. On forma le siege, & on le poussa avec vigueur, mais la résistance fut si opiniâtre de la part des assiegés, que le Roi fut obligé de lever le siege & de se retirer; ce qui lui causa un si violent chagrin, qu'il ne pût s'empêcher de dire en presence des principaux Officiers de l'armée! « Ah que les Chevaliers » de la table ronde nous manquent » aujourd'hui! S'ils étoient ici nous » ne leverions pas ce siege. Mem Rodriguez de Vasconcellos piqué de ce discours, lui répondit hardiment: » Vasqués Martin d'Acugna vaut bien » Galeas; Gonçalés Vasqués Coutigno » ne cede en rien à Tristan, Juan Fer- » dinand Pachecco égale Lancerotte, » & je crois pouvoir me comparer à » quelqu'un d'eux, si nous avions un » Artur il en jugeroit ainsi. Il sçavoit » estimer & animer ses Chevaliers, » & il ignoroit ce que c'étoit que de » les outrager. Le Roi sentant qu'il venoit d'offenser la principale noblesse de son Roïaume, répara son premier discours par celui-ci; » Artur » étoit du nombre des Chevaliers de » la table ronde, & je crois n'être » pas indigne d'être compté parmi » ceux que je vois près de moi; ensuite il changea de discours, partit pour Peña-Macor, & envoïa le Connêtable dans la Province d'Alenteïo, d'où il fut à Notre-Dame des Oliviers, pour accomplir un vœu qu'il avoit fait avant la bataille d'Aljubarota. 1385.

Tandis que le Roi assiegeoit Coria, Anton Vasqués d'Almada étoit sorti d'Evora, à la tête de quelques troupes, & s'étoit jetté sur les terres des Espagnols. Après avoir fait un butin considerable, il rentra dans le Portugal sans que les ennemis se missent en devoir de le suivre. Tant de differents succès commencerent d'intimider ceux qui tenoient encore dans le Portugal pour la Castille. Chaque jour quelqu'un venoit se soûmettre au Roi & le rendoit maître de quelque Place ou de quelque Fort. Le Roi les recevoit avec bonté, & leur donnoit des marques de sa clemence & de sa générosité.

Cependant tout retentissoit dans Lisbonne de joïe & d'allegresse. Le Roi y avoit envoïé les Enseignes, & les Etendarts qu'il avoit pris sur les ennemis à la bataille d'Aljubarota. Le peuple à cette vûë se livra sans réserve aux plaisirs, & institua une Fête en memoire de cette grande victoire, qui combloit de confusion les Castillans, & de gloire les Portugais. Philippe II. abolit cette Fête, lorsqu'il eut usurpé la Couronne de Portugal sur la Maison de Bragance, à cause d'un discours qu'on prononçoit ce jour-là, où les Castillans n'étoient 1386.

1386. point épargnés. Les Portugais regardant leurs malheurs passés, comme un châtiment du Ciel, renoncerent à plusieurs céremonies superstitieuses qu'ils observoient, comme les enchantemens, l'évocation du diable, les sorts, la célébration des neuf ans, (Fête appellée *Janeiras*) & la coutume de garder & de pleurer pendant huit jours les morts dans leurs maisons. Ces erreurs, que la crainte enfante & que la foiblesse de l'esprit humain perpetuë, charment l'homme en le deshonorant.

Dom Alfonse d'Albuquerque, grand Maître de l'Ordre de Saint Jacque en Portugal, & Laurent Yanés Fougace étoient allés en Angleterre en qualité d'Ambassadeurs. Aïant été informés de la victoire, que leur Roi venoit de remporter sur ses ennemis, ils se rendirent chez le Duc de Lancastre, pour le solliciter de passer promptement en Espagne, afin de saisir l'occasion favorable qui se présentoit, pour faire valoir ses prétentions à la Couronne de Castille. Lorsque Dom Pedre le Cruel avoit été implorer le secours des Anglois, il avoit amené avec lui trois de ses filles, Beatrix, Constance & Isabelle. Beatrix qui étoit l'aînée étant morte, Edoüard III. Roi d'Angleterre, maria Constance avec son quatriéme fils Juan de Gandi Duc de Lancastre, déja veuf de la Princesse Blanche, dont il avoit eu une fille appellée Philippe. Il en eut une autre de Constance, qu'on appella Catherine; & comme Dom Pedre le Cruel étoit mort sans enfans mâles, & que sa fille aînée ne vivoit plus, Constance mere de Catherine demeuroit seule & légitime héritiere de la Couronne de Castille, que Henri avoit usurpée, que son fils retenoit, & que le Duc de Lancastre pouvoit reconquerir en vertu des droits, que son épouse Constance y avoit. 1386.

Le Duc d'Albuquerque & Fougace ne manquerent pas de le lui representer vivement, & le Duc de Lancastre, qui pour lors étoit dans sa soixantiéme année, flâté de l'espoir de regner, se laissa persuader de passer en Espagne, pour y reclamer ses droits. Il s'embarqua avec son armée sur une puissante flote, & le 26. de Juillet il aborda à la Corogne en Galice, où il s'empara de six galeres Castillanes. Il avoit amené avec lui plusieurs Seigneurs Anglois, & Constance son épouse avec ses deux filles Philippe & Catherine. Le Duc étoit grand, bien fait, doux, prévenant, modeste dans ses discours, & plein d'honneur & de probité; cherissant la vertu & détestant le vice, il donnoit toute son attention, à démêler parmi ceux qui l'environnoient le vrai merite, qu'il récompensoit à proportion de son éclat. Selon un Historien Portugais, Dom Ferdinand Perés Andreade Commandant de la Corogne, le reçût dans cette Ville, sans lui opposer la moindre résistance, & selon un Historien Espagnol, il lui en opposa une si vigoureuse, qu'il fut obligé d'en abandonner le siege: mais en récompense il se rendit maître de Compostelle & de quelques autres places dans la Galice. Ensuite il partit pour Ponto Moyro, Ville frontiere de la Province d'entre Douro & Minho, & de Galice, où il devoit avoir une entrevûë avec le Roi de Portugal; mais on prétend que cette entrevûë se passa à Porto sur le Douro; & cela est plus vrai-semblable, parce qu'il pouvoit s'y rendre par mer sans rencontrer aucun obstacle, ce qui étoit presque impossible, s'il se fût rendu par terre à Ponto-Moyro Ville de la Gali-

1386. ce, où il ne pouvoit pénetrer qu'en traversant toute cette même Galice qui étoit sous la puissance du Roi de Castille.

Celui-ci à qui toutes choses sembloient devenir contraires, quitta Seville où il étoit revenu, & alla à Valladolid, pour y tenir les Etats Generaux du Roïaume. Dom Charle fils du Roi de Navarre s'y rendit aussi, & ces deux Princes confererent ensemble sur l'état present des affaires. Tant que les Portugais avoient fait seuls la guerre, ils les avoient méprisés malgré l'heureux succès de leurs armes; mais dès qu'ils les virent soûtenus des Anglois, ils commencerent à les craindre. Toutefois ils résolurent de les prévenir & de rentrer dans le Portugal, avec une armée plus nombreuse encore que celle qui avoit été defaite à Aljubarota.

Se rappellant les services importans, que la France avoit rendus au Roi Henri, contre son frere Dom Pedre, ils envoïerent un Ambassadeur à Charle VI. pour lui representer que la Castille se trouvant épuisée, avoit un besoin pressant de son secours. Les Seigneurs François, par cette générosité qui leur est naturelle, demanderent & obtinrent ce que l'Ambassadeur de Castille sollicitoit. On fit partir deux mille chevaux, sous le Commandement de Loüis de Bourbon, oncle du Roi du côté de sa mere.

Le Roi de Portugal étoit à Lamego Ville des plus anciennes du Roïaume, située sur le Douro. Y aïant appris que le Duc de Lancastre étoit arrivé à Porto, il s'y rendit promptement pour régler avec ce Prince, tout ce qui concernoit leur nouvelle alliance. On convint premiérement, que le Duc, s'il réüssissoit dans son entreprise, cederoit au Roi de Portugal Ledesma, Montilla, Melgazo, Plazencia & plusieurs autres places considerables sur la frontiere; en récompense des services, que les Portugais lui rendroient. 1386. Secondement, que le Roi de Portugal épouseroit une des filles du Duc. Les Portugais vouloient que ce fût Catherine, parce que par son mariage, Dom Juan pouvoit esperer de devenir Roi de Castille, mais ce Prince moins ambitieux que ses sujets, amoureux d'ailleurs de la Princesse Philippe, refusa constamment d'épouser Catherine, parce, disoit-il, que son mariage avec cette Princesse seroit une source éternelle de guerre entre les Castillans & les Portugais, & qu'il vouloit sauver ses sujets d'un pareil malheur. Mais la véritable raison de son refus étoit son amour pour Philippe.

Dès qu'on eut obtenu la dispense nécessaire pour le Roi, à cause du vœu de chasteté qu'il avoit fait comme grand-Maître de l'Ordre d'Avis, le mariage s'accomplit à Porto, & s'y célebra avec beaucoup de magnificence. Le peuple à son ordinaire témoigna par ses chansons combien il étoit content de ce mariage. Ce ne furent pendant plusieurs jours, que festins & que danses. Le Roi avoit 29. ans, & la Reine 28. L'Evêque de Porto leur donna la benediction nuptiale, & le Connêtable se chargea de la direction des fêtes & des festins qu'on donna à cette occasion. Le Roi fit la maison de la Reine; & les Charges en furent données aux principaux & aux principales Dames de la Cour. 1387.

Après avoir passé deux mois à Porto, le Roi & la Reine se rendirent à Bragance dans la Province de Tra-os-montes pour y voir le Duc de Lancastre, & la Duchesse Constance son épouse, qui s'y étoient retirés dès que le Traité entre le Roi & le Duc avoit

1387. été conclu & ſigné. Le Duc revit ſon gendre & ſa fille avec beaucoup de ſatisfaction ; mais comme le tems de reprendre les armes s'approchoit, on fit tréve avec les plaiſirs, & l'on ne ſongea qu'aux préparatifs de la guerre. Le Roi renvoïa la Reine à Conimbre, avec un conſeil qu'il lui donna pour veiller de concert avec lui aux affaires interieures du Roïaume.

En même tems il leva trois mille Lances, deux mille Archers, & cinq mille hommes d'Infanterie, qu'il joignit aux troupes du Duc de Lancaſtre. Enſuite on ſortit de Bragance, on entra dans le Roïaume de Leon, où l'on s'empara d'abord d'Alcanizas. On marcha auſſi du côté de Benevent, qu'on réduiſit, ainſi que Valderas & pluſieurs autres Villes des environs. Les Anglois & les Portugais ſe prirent de querelle dans la Ville de Valderas, au ſujet du pillage de cette Place, mais les Chefs appaiſerent promptement le tumulte, en permettant aux Portugais, de piller la Ville depuis certaine heure du matin juſqu'à midi, & aux Anglois depuis midi juſqu'à la nuit.

L'armée étant campée ſous Villa Lobos; Martin Laurent d'Acugna, battant l'eſtrade avec ſes deux freres, & quelques autres des principaux de l'armée, juſqu'au nombre de dix-huit, rencontra Dom Fadrique Duc de Benevent, Alvarés Perés Oſorio, & Rodrigue Ponce de Leon, avec quatre cens chevaux, & quelque infanterie. Les dix-huit Portugais gagnerent une hauteur, dans le deſſein de périr plûtôt que de ſe rendre. Il étoit cependant néceſſaire de détacher quelqu'un, pour aller avertir le Roi du danger qui les menaçoit. Mais perſonne ne vouloit ſe charger de la commiſſion, de crainte qu'on ne le ſoupçonnât de vouloir ſe dérober au péril 1387. préſent. Après quelque conteſtation, Dom Diegue Perés d'Avellar demanda lequel étoit plus honorable, ou d'aller chercher du ſecours en perçant au travers des ennemis, ou de combattre contr'eux de pié ferme. Tout le monde répondit unanimement, que le premier étoit plus honorable : Si cela eſt ainſi, je ſerois donc aujourd'hui le plus vaillant de nous tous. En même tems il monte ſur ſon cheval, le pouſſe du côté des ennemis, qui étourdis de ſon audace, reculent & lui ouvrent un paſſage au travers de leur bataillon. Tandis qu'il vole pour appeller du ſecours, les Caſtillans revenus de leur étonnement viennent charger ſes camarades, qui ſe défendent courageuſement. Ils avoient déja tué pluſieurs Eſpagnols, & n'avoient perdu qu'un ſeul homme, lorſqu'Avellar arriva à la tête du ſecours. A cette vûë les Caſtillans ſe retirerent, en diſant: Les actions courageuſes que nous venons de voir faire aux Portugais, rendent croïables toutes les merveilles qu'on nous raconte des douze Pairs de France. Cette loüange, qui ſortoit de la bouche d'un ennemi n'étoit point équivoque. Cependant les Portugais nouveaux venus ramenerent en triomphe leurs compagnons dans le camp.

On continuoit le ſiege de Villa Lobos. Quelques jeunes gens aïant cauſé du déſordre dans le camp, le Roi les fit arrêter, & il ordonna, qu'on leur fît couper les mains. Le Connêtable demanda leur grace & ne put l'obtenir, le Roi voulant donner un exemple de ſéverité pour contenir le reſte de l'armée dans le devoir. Villa Lobos ſe rendit; Rui Mendez Vaſconcellos, & Gonçalés Vaſqués Coutigno, ſe diſtinguerent avec tant d'é-

1387. clat pendant tout le siege, que le Duc de Lancastre disoit : Si ma querelle avec le Roi de Castille pouvoit se terminer par un duel, je ne balancerois point à en remettre le sort entre les mains de ces deux braves Capitaines.

Après la réduction de Villa Lobos, une partie de l'armée alla investir Villalpando, & l'autre alla à Castro verde. Rui Mendez Vasconcellos fut blessé devant cette Place d'une fléche empoisonnée ; le Roi fut le visiter dans sa tente, & lui dit, qu'il n'y avoit point de remede plus sûr pour guérir de sa blessure, que de boire de sa propre urine. Vasconcellos lui répondit, qu'il ne pourroit jamais s'y résoudre. Alors le Roi fit apporter un vase, urina, & but son urine en sa présence, en lui disant : » Cher Men» dez, refuseriez-vous de boire ce que » boit votre Roi? Vasconcellos remercia le Roi de sa bonté : mais malgré l'exemple qu'on venoit de lui donner, il ne put surmonter la répugnance qu'il avoit à boire de l'urine, & il mourut peu de jours après de sa blessure. Le Roi le pleura & fit transporter son corps en Portugal, pour y être inhumé convenablement à sa condition, & à son mérite.

Tandis que les Portugais & les Anglois poussoient leurs conquêtes dans la Galice, le Roi de Castille se préparoit toûjours à rentrer dans le Portugal. Mais ayant changé de dessein, il se rendit à Camora sur le Douro. Il étoit sur le point d'aller chercher les Portugais, lorsque son Conseil l'en détourna, en lui faisant entendre, qu'il valoit mieux perdre quelques Places, que compromettre une seconde fois sa gloire & celle de son armée. Que les Portugais ne pouvoient pas subsister long-tems dans un païs ennemi ; que bientôt la disette de vivres, & la diminution de leurs troupes, les obligeroient à sortir de ses Etats. La chose arriva comme on l'avoit prévû. Les vivres manquerent dans le camp du Roi de Portugal & du Duc de Lancastre. Pour comble de malheurs, l'air mal sain de la Province où ils étoient, & les chaleurs excessives de la saison, ausquelles les Anglois n'étoient point accoûtumés, causerent parmi eux, des maladies contagieuses qui enleverent un grand nombre de soldats. Beaucoup d'autres contraints d'aller marauder pour vivre, furent massacrés par les païsans ; ensorte que le Roi Jean & le Duc prirent le parti de rentrer dans le Portugal. 1387.

Ils passerent le Douro, traverserent la partie du Roïaume de Leon, qui est entre cette riviere & le Tage, & marcherent du côté de Ciudad Rodrigo. L'infant Dom Juan qu'on avoit remis en liberté, voulut s'opposer à leur passage avec cinq cens Lances, & avec un bon nombre d'Infanterie, mais le Connêtable s'étant mis à la tête de quelque troupe d'élite lui donna la chasse, & l'obligea à se retirer dans Ciudad Rodrigo. Les Portugais continuerent leur route vers la Province de Beira. L'Infant Dom Juan s'étant uni avec Martin Yanés de Barbuda, Grand-Maître de l'ordre d'Alcantara, & avec Dom Garcie Gonçalés de Griselva, fut les attendre au bord d'une riviere, avec quatre mille hommes de troupes Castillanes & Françoises ; mais cet obstacle fut encore surmonté facilement par les Portugais, qui arriverent enfin dans la Province de Beira, d'où le Roi envoïa le Connêtable dans celle d'Alenteïo. Lui-même partit, dit-on, pour Lisbonne, & le Duc alla à Conimbre pour y visiter ses deux filles.

1387. De-là il revint à Trancoso. On prétend que le Roi de Castille voulut l'y faire assassiner; mais celui qui s'étoit chargé de la commission, ayant été découvert, fut pris & brûlé. Alors le Castillan chercha à s'accommoder avec lui. Le Roi de Portugal venoit de tomber malade à Lisbonne. Cette nouvelle fit autant de plaisir aux Castillans, qu'elle causa de chagrin aux Portugais. Ils étoient dans une consternation générale, mais rien n'égaloit celle de la Reine; elle fut si grande qu'elle en accoucha avant terme, & fut à son tour long-tems malade. Le Roi guérit, & la joïe revint dans le Portugal.

Pendant la maladie du Roi, les Castillans firent proposer au Duc de Lancastre un accommodement. On lui envoïa des Députés à Trancoso, pour lui représenter, que quoique ses prétentions sur la Castille fussent nulles, qu'on vouloit cependant lui donner quelque satisfaction, en consentant que l'Infant Dom Henri fils aîné du Roi de Castille, épousât sa fille Catherine, fille de Constance sa seconde femme, & fille de Dom Pedre le cruel. Le Duc accepta cette proposition, & l'on convint que le Prince Henri épouseroit incessamment la Princesse Catherine, à laquelle on donneroit pour sa dot les Villes de Soria, d'Atiença, d'Almança & de Molina; qu'on céderoit à la Duchesse Constance les Villes d'Olmedo, de Guadalayara & de Medina del Campo, pour en joüir durant sa vie; qu'on païeroit en différens termes au Duc six cens mille florins, pour le dédommager des frais de cette guerre; & qu'on lui donneroit quarante mille livres de pension tant qu'il vivroit.

Le Roi de Portugal ne fut pas bien aise de ce Traité, s'il en faut croire les Historiens Espagnols, à cause de la haine qu'il portoit à leur Nation. Mais il n'est pas vrai-semblable que cela soit vrai, ni que ce Traité se soit fait à son insçû, d'autant plus que le mariage de Catherine avec le fils de son ennemi pouvoit servir dans la suite de prétexte, pour en venir à un accommodement avec le Roi de Castille. D'ailleurs étant reconnu pour légitime Souverain de Portugal par toute la Nation, son interêt étoit de terminer promptement une guerre dont un autre devoit retirer tout le fruit. Aussi, si l'on ajoûte foi aux Historiens Portugais, il fut bien aise que le Duc de Lancastre eut adheré aux propositions du Roi de Castille, parce qu'étant son beau-pere & devenant celui de son ennemi, il travailleroit à procurer à l'un & à l'autre une paix solide. 1387.

Ce que les Historiens Espagnols ont encore avancé, touchant le mécontentement du Duc de Lancastre à l'égard du Roi de Portugal, n'est appuïé d'aucune raison solide ni même vrai-semblable. Ils disent que le Roi de Portugal épousa Philippe fille du Duc, avant d'avoir reçû la dispense de son vœu de chasteté, & que cette démarche déplût au Duc de Lancastre. L'exposition du fait suffit pour démentir ce discours. Le Duc de Lancastre aïant sa fille entre ses mains, étoit maître de la livrer ou de ne la pas livrer au Roi de Portugal: il la lui livra pour qu'il l'épousât, donc il ne devoit pas être fâché de faire une chose, qu'il étoit en pouvoir de ne pas faire? Mais, dira-t-on, il étoit dans les Etats du Roi de Portugal, & il ne voulut point lui refuser sa fille, de crainte qu'il ne l'y forçât. On peut répondre à cela, que la moderation, & le respect que le Roi de Portugal avoit pour tout ce qui regardoit

1387. gardoit le droit des gens devoit le rassurer. D'ailleurs il n'est pas vrai-semblable qu'un Prince aussi sage que Dom Juan, ait voulu, pour hâter de peu de jours la jouissance d'un bonheur qui lui étoit assuré & accordé de bonne volonté, flétrir sa réputation par une pareille violence.

Mais ce qui détruit pleinement tout ce que les Espagnols ont osé avancer à ce sujet, c'est l'embarquement du Duc de Lancastre, à qui le Roi de Portugal fournit six galeres pour s'en retourner en Angleterre, preuve qu'il ne quitta point le Portugal à la hâte & furtivement, comme les Castillans ont voulu encore le faire entendre. Le Duc monta sur les galeres dans la Ville de Porto à la vûë de tous les habitans, & delà se rendit avec les galeres Portugaises & les vaisseaux à lui appartenans, à Bayonne en Galice, où les Ambassadeurs du Roi de Castille vinrent le trouver pour mettre la derniere main au Traité de Trancoso. On fut quelques jours sans le conclure, parce que le Duc demandoit de l'argent, & que les Castillans n'en avoient point pour le satisfaire. Cependant on trouva des expediens pour le contenter; il signa enfin le Traité & consentit, que les fiançailles de sa fille Catherine se fissent avec l'Infant Henri, qui n'avoit pour lors que dix ans. La cérémonie se fit dans la Ville de Palance, & dès qu'elle fut finie, le Roi de Castille donna à l'Infant son fils le titre de Prince des Asturies, & Henri est le premier qui l'ait porté.

Comme le Roi de Portugal n'avoit point été compris dans le Traité passé entre le Castillan & le Duc de Lancastre, il songea à reprendre les armes pour forcer son ennemi à lui demander la paix. Ses victoires passées sembloient y devoir engager le Roi de Castille. Sur ces entrefaites l'Infant Dom Denis revint, dit-on, en Portugal, & le Roi l'aïant reçû à Porto, lui rendit les honneurs dûs à sa naissance. Toutefois considerant que le peuple étoit persuadé que la Couronne lui appartenoit, & craignant que sa presence n'autorisât ses ennemis à fomenter de nouveaux troubles, il le fit partir pour l'Angleterre en qualité d'Ambassadeur. Ce Prince s'embarqua; mais lorsqu'il fut en pleine mer, il s'imagina qu'on l'envoïoit en Angleterre, pour l'y faire périr. Cette idée le frappa si vivement qu'il résolut de s'en retourner en Espagne. Il prenoit déja cette route, lorsqu'il fut pris par des Corsaires Bretons. Ceux-ci espererent d'en retirer une grosse rançon, mais le Roi de Portugal refusa de la païer, parce que son frere réfusa de son côté de se rendre en Angleterre. Alors les Corsaires se confiant à la promesse, que l'Infant leur fit de leur païer sa rançon, le remirent en liberté, dont le Prince profita pour s'en retourner en Castille. 1387.

Le Roi étoit à Porto, il s'y occupoit à faire des préparatifs de guerre, & à réformer en même temps les abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la Justice. Pendant le siege de Lisbonne, il s'étoit emparé de deux vaisseaux Genois, sous prétexte qu'ils étoient entrés dans le Port de cette Ville sans sa permission. Tant que les Genois virent chanceler la Couronne sur sa tête, ils differerent de lui en demander raison; mais dès qu'ils le virent triompher par-tout de ses ennemis, ils lui envoïerent des Ambassadeurs pour le prier de leur rendre les vaisseaux, ou le prix de ces vaisseaux. Le Roi touché de leur conduite, les satisfit sur le champ, sans les faire passer par les mains de ses Ministres,

1387. qui auroient pû par leurs délais rebuter les Genois. Les Ministres ignorans ou intéressés traînent en longueur les affaires pour se faire valoir; & cette conduite aliene les esprits des Etrangers, & attire souvent la défiance & la haine.

1388. Le Pape Urbain averti que les Maures des côtes de l'Afrique, faisoient souvent des courses par mer sur les Siciliens, & que les Turcs de l'Asie faisoient des conquêtes en Romanie, & dans les païs voisins, fit publier contre eux la Croisade, avec Indulgence de la Terre Sainte. Monrad ou Amurat Beg, surnommé Algazi, c'est-à-dire, le Conquerant, regnoit pour lors sur les Turcs. Il avoit succedé à son pere Ourchan l'an 761. de l'Egire, 1359. de Jesus-Christ, & avoit regné trente-quatre ans, lorsqu'il fut tué par un transfuge Chrétien de Servie, qui feignoit de lui vouloir baiser la main. C'est cet Amurat, le troisiéme des Sultans Otthomans, qui enleva aux Grecs l'an 1360. Andrinople.

Tandis qu'Urbain s'occupoit de la Croisade contre les Infideles, Pierre de Lune Cardinal Legat en Espagne, pour le Pape Clement, tint un Concile à Palencia en Castille dans l'Eglise des Freres Mineurs. Le Roi Jean I. y étoit present; & l'on y publia plusieurs Canons pour la réformation du Clergé d'Espagne.

Le Roi de Portugal avoit aussi tenu les Etats du Roïaume à Brague, & les avoit renvoïés, après avoir reglé quelques affaires touchant le Gouvernement interieur du Roïaume. Immediatement après il partit pour assieger Melgaço, Ville située sur le Minho, qui tenoit encore pour les Castillans. L'armée du Roi étoit composée de 2500. lances, & d'un nombre assez considerable d'infanterie. Une des choses des plus remarquables qui arriva pendant le siege, ce fut un combat singulier entre deux femmes, l'une de la Ville, & l'autre de l'armée du Roi. Celle-ci demeura victorieuse, & peu de jours après les assiegés capitulerent, à condition qu'ils sortiroient de la Ville sans armes. Un jeune homme Castillan vint se jetter aux pieds du Roi, & lui dit: » Sire, » je suis sujet du Roi de Castille; ne » souffrez point qu'on m'ôte les pre» mieres armes que j'aïe jamais por» tées! Le Roi ordonna qu'on les lui rendit, & il fut le seul de la Garnison qui les emporta. 1388.

Après la réduction de Melgaço, le Roi revint à Lisbonne, d'où il passa dans la Province d'Alenteïo. Pedre Rodriguez de Fonseca y tenoit Olivença pour les Castillans. A l'approche du Roi, il lui envoïa offrir de lui remettre cette Ville entre les mains; mais aïant reçu sur ces entrefaites quelque secours, il refusa de tenir sa parole. Le Roi differa à un autre temps à l'en punir, & il marcha pour assieger Campo-Major, Ville frontiere de la même Province. Gille Vasqués de Barbuda Cousin du grand Maître d'Alcantara, commandoit dans cette derniere place, qui fut forcée vers le milieu du mois d'Octobre, & le Château se rendit vers le commencement du mois de Novembre. Tandis que les Portugais assiegeoient Campo-Major, les grands-Maîtres de Saint Jacque & de Calatrava arriverent à Badajos avec un corps d'armée composé de troupes Andalousiennes, réputées pour les meilleures de l'Espagne. On fit passer la Guadiane à une partie de ces troupes, & on les fit marcher du côté d'Albuquerque, où Dom Gonçalez Garcie de Griselva

1388. & son frere Ferdinand les desirent ; Dom Martin Alfonse de Melo dissipa le reste de ces troupes aux environs de Badajos même. Outre ces deux actions il y en eut une troisiéme sur ces frontieres entre les Castillans & les Portugais, & ceux-ci resterent encore victorieux ; mais ils acheterent cher cette derniere victoire, puisqu'il leur en coûta la vie de Dom Martin Vasqués d'Almada, qui fut malheureusement tué en combattant vaillament. La vie de cet homme n'avoit été qu'un tissu d'actions hardies & genereuses. On peut juger combien il étoit redoutable aux Castillans, puisque sa mort les consola de leur défaite.

1389. Le Roi revint au commencement de l'année 1389. à Lisbonne. Tandis qu'il étoit dans cette Ville, il arriva dans son Palais une avanture qui merite d'être rapportée. Dom Ferdinand Alfonse Camerier & favori du Roi, jeune, galand, spirituel, devint passionément amoureux de Donna Beatrix de Castro, jeune veuve d'une beauté rare & d'un esprit singulier. Beatrix touchée de l'amour vif, tendre & empressé de Ferdinand s'y rendit, & permit à son amant qu'il vînt la trouver dans son appartement, pour y recevoir les marques les plus sensibles d'un amour réciproque. C'étoit en ce temps-là un crime aux hommes, d'entrer dans l'appartement des Dames d'honneur du Palais. Beatrix l'étoit, & il étoit dangereux pour Ferdinand de profiter de la liberté qu'elle lui avoit donnée ; mais emporté par sa passion, cet obstacle ne lui parut qu'un nouveau moïen pour rendre son plaisir plus vif, & pour donner des preuves plus fortes de son amour à sa Maîtresse. Il fut donc la trouver, ils goûterent plusieurs jours de suite, tout ce que l'amour a de charmant pour de tendres cœurs qui s'aiment avec passion. Cependant on s'apperçut des visites qu'il rendoit à Beatrix, & le Roi en fut informé. Comme il aimoit Ferdinand il l'en avertit, & lui défendit de revoir Beatrix. L'amour ne prend & ne reçoit des ordres que de lui-même. Ferdinand méprisa ceux du Roi; il continua d'aller à l'appartement de sa Maitresse, le Roi l'y surprit & le fit arrêter. On le remit entre les mains du Corregidor de la ville: mais il trouva le moïen de s'échaper & de se refugier dans une Eglise. Le Roi en fut informé sur le champ, & y courut à pied pour l'en faire arracher & conduire en prison. Dès qu'il y fut enfermé, il envoïa demander à Beatrix, si elle vouloit lui permettre de dire qu'ils étoient mariés pour sauver sa vie. Beatrix lui ordonna de dire tout ce qui seroit nécessaire pour se conserver. Ferdinand le fit, mais cela ne satisfit point le Roi ; il le condamna le lendemain à être brûlé devant la Place du Fort, malgré tout ce que pûrent faire les Grands du Roïaume pour obtenir sa grace. Beatrix désolée fit demander au Roi quel étoit le sort qu'il lui préparoit : » Celui de vivre, répondit-il ? une concubine ne merite que ce châtiment, » s'il lui reste encore quelque peu » d'honneur. Cependant il la chassa du Palais, & elle se retira en Castille avec sa mere.

Peu de jours après ce triste évenement, D. Juan partit pour la Province d'entre Douro & Minho. Il y trouva les Ambassadeurs du Roi de Castille, qui venoient pour tâcher de ménager une paix entre les deux Couronnes. Avant d'entrer en matiere, on consentit à une trêve de quelques mois, mais cette trêve ne fut pas plutôt expirée, que le Roi de Portugal qui voïoit bien qu'on ne cherchoit qu'à

1389. l'amuser, alla assieger la Ville de Tui en Galice, située sur le Minho. Il poussa le siege avec vigueur & ravagea les païs circonvoisins. Le Roi de Castille intimidé par la valeur & par l'intrepidité, que ses ennemis montroient dans toutes les occasions, où il s'agissoit de combattre, n'osa hasarder une bataille contre une nation qui de jour en jour devenoit plus guerriere & plus redoutable. Cependant il envoïa des troupes pour secourir la Place, sous les ordres de Dom Pedre Tenorio Archevêque de Tolede, & de Dom Martin Yanes Vasquez Grand-Maître de l'Ordre d'Alcantara. Mais ils arriverent trop tard; la Place étoit prise, ce qui chagrina si vivement le Roi de Castille, qu'il envoïa des ordres à ses Ambassadeurs pour qu'ils tâchassent de conclure incessamment une trêve avec le Roi de Portugal, qui après la prise de Tui avoit assiegé & pris la Ville de Salvatierra en Galice située aussi sur le Minho.

1390. Les Ambassadeurs Castillans obéïrent & convinrent d'une trêve de trois ans entre les deux nations, avec les Ministres Portugais. On rendit en même temps aux Espagnols Tuy & Salvatierra, & ils rendirent aux Portugais Noudar, Olivença Mertola, Castel Rodrigo, Castelmendo, Castel Melhor, Miranda, & Sabugal. Cette trêve fut concluë sur la fin de l'année 1389. Vers ce même tems-là, le Pape Urbain mourut, après avoir tenu le Siege onze ans six mois & huit jours. Les Cardinaux de son obedience, tant ceux qui étoient presens, que ceux qui se trouvoient dans les Provinces voisines, s'assemblerent en Conclave au nombre de quatorze, & élurent Pape Pierre, ou Perrin Tomacelli, connu sous le nom de Cardinal de Naple. Il prit le nom de Boniface IX. 1390.

Au commencement de l'année 1390. le Roi de Castille assembla les Etats de son Roïaume à Guadalajara. On lui representa que la trêve qu'il avoit faite avec les Portugais, n'étoit honorable ni pour lui ni pour le Roïaume, attendu qu'il avoit rendu plusieurs Places, pour deux. Il répondit à cela qu'il avoit mieux aimé les rendre de bonne grace que de force; d'ailleurs qu'il s'épargnoit par-là bien des dépenses inutiles, & qu'il les mettoit à profit pour soulager ses sujets, & pour se mettre en état, la trêve expirée, de rentrer dans le Portugal. Toutes ses pensées étoient tournées à la guerre, & pour entretenir dans cette disposition l'esprit de ses sujets, il institua deux nouveaux Ordres de Chevalerie; il donna à l'un un colier sur lequel étoient gravés deux raïons du soleil, & duquel pendoit une colombe blanche; & à l'autre un colier aussi, avec les deux mêmes raïons & une rose à la place de la colombe. L'Ordre de la Rose fut institué pour la Noblesse: celui de la Colombe pour tous ceux qui professoient le métier des armes, & qui s'y distingueroient.

Pour augmenter ses troupes sans dépeupler les campagnes, il fit publier une Amnistie generale en faveur de tous les Criminels du Roïaume, tant absens que prisonniers, aux conditions qu'ils serviroient à la guerre contre les Portugais. Pour ramener ceux-ci à l'obéïssance des Castillans, il fit publiquement renoncer son fils Henri à la Couronne de Leon & de Castille, & l'envoïa sur les frontieres de Portugal, avec le titre de Roi des Portugais; mais cette démarche n'étoit plus de saison. Les Portugais étoient contens de leur Roi, & abhorroient plus que jamais la domination Castillane.

1390. Le desordre regnoit toujours dans la Castille. Les Seigneurs étoient mécontens du parti avantageux qu'on avoit fait au Duc de Lancastre, & ils ne pouvoient digerer la trêve qu'on avoit concluë avec les Portugais. Ils prétendoient, qu'elle étoit contraire aux interêts & à l'honneur de la Castille. Le Roi ne sçavoit quel parti prendre dans les conjonctures fâcheuses où il se trouvoit. La mort vint le tirer d'embarras. Il mourut d'une chûte de cheval le Dimanche neuviéme d'Octobre, à l'âge de 33. ans, dont il avoit regné onze, trois mois, vingt jours.

1391. Sa mort fut suivie de beaucoup de
1392. troubles. Cependant son fils Henri fut proclamé Roi à Madrid. Comme il étoit mineur, le Roi par un Testament qu'il avoit fait depuis longtemps, avoit nommé pour Regens du Roïaume Pierre Tenorio Portugais, Archevêque de Tolede, Jean Manriqués Archevêque de Compostelle & Chancelier du Roïaume, & Alfonse d'Arragon Connêtable de Castille, avec quelques autres Seigneurs. Ceux qui furent exclus de la Regence cabalerent dans le Roïaume, & y causerent mille desordres. La division alla si loin, que l'Archevêque de Tolede fut emprisonné avec Pierre Evêque d'Osma. Le Pape Clement informé de l'affaire, envoïa en Castille, en qualité de Nonce, Dominique de Florence, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, alors Evêque d'Albi. Le S. Pere lui donna pouvoir d'absoudre le jeune Roi Henri II. des Censures qu'il avoit encouruës, & le Roi après avoir remis en liberté les prisonniers, reçût l'absolution dans l'Eglise Cathedrale de Burgos, en presence de trois Evêques, le Vendredi quatriéme de Juillet 1393.

Cependant les trois années de trê- 1393.
ve entre la Castille & le Portugal étoient expirées. Les Tuteurs d'Henri & les Grands du Roïaume furent d'avis d'envoïer en Portugal, pour tâcher d'obtenir une prolongation de la trêve. On prétend même que l'Archevêque de Tolede, celui de Compostelle, Dom Gonçalez Nuñés de Gusman grand-Maître de Calatrava, & Dom Juan Hurtado de Mendoce Majordome, persuaderent au Roi de quitter le titre de Roi de Portugal, attendu qu'il n'etoit pas fils de Beatrix, qui seule pouvoit transmettre le droit de succeder à la couronne de ce Roïaume. On ne dit pas que le Roi adhera à ce conseil, mais on fit pourtant partir des Ambassadeurs pour le Portugal; Jean Serrano, qui de l'Evêché de Segovie avoit été transferé à celui de Siguença, & Dom Diegue de Cordouë Marêchal de Castille, furent chargés de cette négociation. D'autres prétendent qu'on la donna à Pierre Lopez d'Ayala & au Docteur Alvarés Sanchés. Quoiqu'il en soit les Ambassadeurs Castillans s'aboucherent avec Alvarés Camelo Prieur de l'Hôpital & avec Jean de Regras. Ils eurent bien de la peine à s'accorder; les Castillans étoient peu raisonnables dans leurs demandes, & les Portugais qui avoient, pour ainsi dire, la puissance en main, ne vouloient se relâcher en rien. Ce qui augmentoit leur confiance est que le Duc de Benevent, qui avoit des terres considérables en Portugal, venoit de s'y retirer, dans le dessein de servir D. Juan contre le Roi de Castille, pour se venger des Regens de ce Roïaume qu'il haïssoit mortellement. Comme le Duc étoit puissant, l'Archevêque de Tolede fit tous ses efforts pour l'empêcher de faire cette démarche; mais rien ne pût l'en détourner.

1393. Cependant la paix ne ſe concluoit point. Le Roi de Portugal ſe rendit à Sabugal, dans le deſſein de recommencer la guerre : mais les Miniſtres s'étant montrés plus dociles, on ſigna enfin un Traité de paix pour quinze ans, aux conditions que les Caſtillans rendroient aux Portugais quelques Places, qu'ils occupoient encore dans le Roïaume, & qu'ils refuſeroient toute ſorte de ſecours à la Reine Beatrix fille de Ferdinand, & aux Infans Dom Juan & Dom Denis ſes oncles, qui parloient de faire valoir leurs prétentions ſur la Couronne de Portugal. Le Roi Jean s'engagea à ſon tour, de ne point ſoûtenir ceux qui 1393. s'étoient révoltés contre le Roi de Caſtille, & de remettre en liberté tous les Caſtillans priſonniers, à condition que Henri en feroit autant à l'égard des Portugais, qu'il retenoit dans les priſons de ſon Roïaume. On ſe donna pour la garantie du Traité des ôtages de part & d'autre. Ce Traité qui portoit encore d'autres conditions, n'étoit pas trop honorable pour la Caſtille : mais le tems l'exigeoit ; les Portugais étoient redoutables, & les Caſtillans épuiſés; d'ailleurs leurs diſſentions domeſtiques ne leur permettoient pas de continuer la guerre.

Fin du dixiéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE ONZIE'ME.

1395. L'Empressement que les Castillans avoient témoigné pour la paix, avoit persuadé aux Portugais, qu'ils en exécuteroient exactement le Traité: mais on ne resta pas long-tems dans cette croïance; ils manquerent à remplir plusieurs des conditions exigées; & le Roi de Portugal reprit les armes pour les en punir. Ses Généraux se mirent donc en campagne, & enleverent quelques Places aux Espagnols; entr'autres Badajos & Albuquerque, que le Roi de Portugal se proposa de ne point rendre aux Castillans, qu'ils n'eussent auparavant satisfait à toutes les conditions du Traité. 1395.

Les Espagnols pour se venger de la perte de ces deux Places, prirent aux Portugais à la hauteur du Cap Saint Vincent, deux vaisseaux chargés de munitions, d'armes, & d'autres instrumens de guerre, qu'ils venoient de chercher à Genes. Ils firent aussi quelques courses dans le Portugal,

1393. ſurtout dans l'Alenteïo ; mais le Con-
nêtable qui ſe trouva à Monſaraz,
Ville de cette même Province, en ar-
rêta les progrès par la défaite des en-
nemis, qui ne pouvant plus réſiſter au
bonheur des Portugais, promirent en-
fin d'exécuter le Traité, & les hoſtili-
tés ceſſerent de part & d'autre ; il y a
apparence qu'on ſe rendit auſſi reſ-
pectivement ce qu'on s'étoit pris.

1394. Le Pape Clement VII. mourut ſur
ces entrefaites à Avignon, d'une atta-
que d'apoplexie, le mécredi ſeiziéme
Septembre, & le vingt-huitiéme du
même mois les Cardinaux de ſa fa-
ction, élurent tous d'une voix Pierre
de Lune, qui prit le nom de Benoît
XIII. Il avoit de grandes qualités,
& avoit conſidérablement augmenté
les partiſans de Clement VII. contre
Urbain VI. Au reſte il étoit ambitieux
& avare, & dans ſes Légations de
Caſtille, d'Arragon & de France, il
avoit ſouvent oublié les intérêts de la
Religion pour les ſiens : auſſi amaſſa-
1395. t-il des ſommes immenſes, qui ne
ſervirent pas peu à lui faire des crea-
1396. tures.

Tandis que ce nouveau Pape tra-
vailloit à maintenir l'autorité du Sie-
ge d'Avignon contre le Siege de Ro-
me, le Roi de Portugal profitoit de
la paix pour rétablir l'ordre dans ſon
Roïaume. Le Connêtable conſiderant
que ce Prince n'avoit preſque rien fait
pour les Grands, qui avoient le plus
contribué à lui mettre la Couronne
ſur la tête, ſe dépoüilla de la plus
grande partie des biens que le Roi lui
avoit donnés, en leur faveur. Rare
exemple de déſintéreſſement & de ze-
le pour la gloire de ſon Prince.

Ce trait de générοſité ne ſervit qu'à
faire des ennemis au Connêtable.
Comme il lui reſtoit encore des ri-
cheſſes immenſes, des bienfaits du
Roi, on voulut le mortifier en les 1394.
lui faiſant rendre. Ses ennemis dirent 1395.
à D. Juan, qu'il étoit de l'intérêt de
l'Etat, d'ôter toutes les Villes & tou- 1396.
tes les terres, qu'il avoit données, à 1397.
ceux qui les poſſedoient. Le Roi ſe
laiſſa perſuader ; mais ſur ces entre-
faites l'auteur d'un conſeil ſi injuſte,
(c'étoit Alvarés Gonçalés Camelo
Prieur de l'Hôpital) encourut ſa diſ-
grace. On le fit arrêter, mais le Con-
nêtable demanda & obtint ſa grace,
quoiqu'il ſçût qu'il étoit ſon ennemi
mortel. Enſuite il repréſenta vive-
ment au Roi, qu'il n'étoit point de
ſa gloire ni de ſa juſtice, d'ôter les ré-
compenſes, qu'il avoit données, à ceux
qui les avoient reçuës & méritées,
par les ſervices importans, qu'ils lui
avoient rendus.

Ce diſcours ne put faire changer ce
Prince de ſentiment. Alors le Connê-
table ſe retira à Eſtremos, où il com-
muniqua le deſſein du Roi à tous
ceux, à qui il avoit quelques jours au-
paravant diſtribué une partie de ſes
biens. Enſuite il leur dit, que ne pou-
vant plus ſe ſoûtenir dans le Roïau-
me, qu'il falloit aller ailleurs cher-
cher de quoi vivre, ſans manquer tou-
tefois au reſpect & à la fidélité dûs à
leur Souverain, parce que leur diſgrace
ne devoit point être une flétriſſure à leur
honneur. Tous ceux qui l'écoutoient
applaudirent à ce diſcours, & tous
excepté un ſeul, lui offrirent de le
ſuivre par tout où il jugeroit à pro-
pos de les mener. Le Roi fut bientôt
informé de la réſolution du Connêta-
ble. Il envoïa ſur le champ à Eſtremos
des perſonnes de conſidération pour
le prier de ne point ſortir du Roïau-
me. Le Connêtable ſe laiſſa fléchir,
& il revint à la Cour. Cependant on
lui ôta une partie de ſes biens ; mais
celle qu'on lui laiſſa déſeſpera ſes en-
nemis.

1394. 1395. 1396. nemis. Pour recouvrer les autres donations que le Roi avoit faites pendant la guerre, on prit deux moïens; le premier fut d'en rachetter une partie à un certain prix, & le second ce fut une Loi qu'on publia par le conseil de Regras ; cette Loi excluoit les filles de la succession des biens qui avoient appartenu à la Couronne. La fille de Regras se trouva elle-même dans le cas, & ce célébre Jurisconsulte sacrifia ses propres intérêts au desir aveugle de nuire au Connêtable, dont le mérite & le crédit lui faisoient ombrage. Les Maisons Religieuses furent aussi contraintes à restituer une partie des biens, qu'elles avoient reçus de la libéralité des Rois ; & par cette restitution les revenus de l'Etat s'augmenterent considérablement, & & les peuples en furent soulagés.

Le Roi travailloit sans cesse à rétablir l'ordre & la tranquillité dans le Roïaume. Tout y reprenoit une nouvelle face. L'esprit de trouble & de dissention, que la guerre, & la révolte y avoient introduits, se dissipoit peu-à-peu. L'exercice de la Justice reprenoit son cours ordinaire. Les campagnes ne demeuroient plus incultes. Le Commerce refleurissoit dans les Villes. Les peuples s'applaudissoient à l'envi du nouveau Gouvernement, & les Grands soûmis ne respiroient plus que le repos, & qu'à meriter l'estime de leur Roi, lorsque les Castillans violerent encore la paix, & forcerent les Portugais à reprendre les armes.

Le Connêtable se rendit aussi-tôt sur la frontiere, pour la mettre à couvert des incursions des Castillans. Alfonse de Melo Capitaine des Gardes assiegea Badajos, prit cette Ville, & fit la Garnison prisonniere avec Dom Garcie Gonçalez d'Herrera grand-Marêchal de Castille. Avant de pousser plus loin les choses, le Roi de Portugal fit sommer le Roi de Castille de remplir toutes les conditions du Traité de paix ; mais Henri bien loin de répondre à l'honnêteté de D. Juan leva de toute part des troupes, mit à leur tête Dom Rui Lopez d'Avalos, qu'il avoit fait depuis peu Connêtable de Castille, avec ordre d'aller faire une irruption dans le Portugal. D'Avalos executa les ordres de son maître : il entra dans la Province de Beira, brûla la Ville de Viseo, ravagea les campagnes, & pilla tous les Bourgs & tous les Villages qu'il rencontra sur son passage. 1394. 1395. 1396.

Le Roi & le Connêtable accoururent dans cette Province pour en chasser les Castillans : mais ils s'étoient deja retirés, lorsqu'ils y arriverent. Le Connêtable pour ne pas perdre entiérement le fruit de sa marche, & pour vanger la Ville de Viseo des maux qu'elle avoit soufferts, entra dans les Etats du Roi de Castille, & alla brûler les environs de Caseres & d'Alcantara. Etant campé dans le voisinage de cette Ville, dix Cavaliers Castillans vinrent le trouver dans sa tante. Le Connêtable leur demanda ce qu'ils souhaitoient de lui ; vous voir, répondirent-ils. Votre haute réputation a fait naître en nous ce désir. Nous l'avons contenté. Le Connêtable flaté d'une pareille visite, les traita honorablement, & les renvoïa plus touchés de sa politesse qu'ils ne l'étoient encore de son merite.

Cependant malgré tous les honneurs que le Connêtable recevoit, malgré ses prosperités constantes, il tomba dans une profonde tristesse, & il fut obligé de quitter l'armée & de se retirer à Evora dans la Province d'Alenteyo. Là, pendant l'espace de trois

1397. mois, il fut, pour ainsi dire, assiegé par tout ce que l'imagination offre quelquefois aux hommes de triste & d'affligeant. Tout importunoit le Connêtable, le jour lui étoit à charge, il fuïoit tous ses amis, il ne se plaisoit plus avec son épouse qu'il avoit tendrement aimée; sa fille qui étoit tout l'espoir de sa maison, étoit devenuë un objet d'affliction pour lui; enfin ce grand homme languissoit, & n'étoit plus qu'un objet de pitié, lorsque la nature reprit insensiblement le dessus, & dissipa les noires idées qui l'obsedoient sans relâche. A mesure qu'il reprenoit sa gaïeté ordinaire, sa santé revenoit aussi. Ses parens, ses amis, le Roi, toute la Cour, jusqu'à ses ennemis mêmes, témoignerent publiquement par leur joïe, combien ils étoient sensibles à son rétablissement.

Les seuls Castillans s'en affligerent; ils avoient profité de sa maladie pour faire differentes courses dans le Portugal; les grands-Maîtres de S. Jacque & d'Alcantara se préparoient à en faire une nouvelle dans l'Alenteïo; mais le Connêtable, qui étoit en état de s'y opposer, leur écrivit en ces termes, pour leur en épargner la peine. » Seigneurs & amis, Nuñés » Alvarés Pereïra Comte de Barce- » los, d'Ourem & d'Arrayolos, Con- » nêtable de Portugal & Majordome » Mayor, se recommande à vos gra- » ces. J'ai appris que vous veniez » pour me chercher, je vous eusse » prévenu sans les infirmités dont j'ai » été affligé. Presentement que je joüis » d'une meilleure santé, je vais m'a- » vancer vers vous, pour épargner à » votre armée une longue & penible » marche. Attendez-moi sur la fron- » tiere, vous m'y verrez bientôt en » état de vous y recevoir. A Evora le » 17. Juin.

En effet le Connêtable se mit à la tête des Portugais. Ils arriverent sur la frontiere, entrerent dans les terres de Castille, & pousserent leur marche jusqu'au Village de Villalva, brûlant & saccagant tout le païs qui se trouve enfermé entre les confins du Portugal, la Guadiane & ce Village, où ils s'arrêterent. Les grands-Maîtres de S. Jacque & de Calatrava ne vinrent à sa rencontre que pour voir tuer & massacrer leurs troupes. Tout étoit plongé dans une affreuse consternation dans cette partie de l'Estramadure Espagnole. On n'y voïoit que des campagnes ravagées, des Villages en cendres, & des Villes saccagées. Les Territoires de Cafra, de Feria, & de Burgillos, éprouverent sur-tout, tout ce que la guerre a de triste, d'affreux & de désolant. 1397.

Sur ces entrefaites, Martin d'Acugna, Lopez son frere, Juan Ferdinand Pacheco, Egas Coëllo, Juan Alfonse Pimentel Seigneur de Bragance & quelques autres Seigneurs Portugais, abandonnerent le Roïaume, & passerent en Castille, pour se vanger du Roi leur maître, qui leur avoit ôté, comme au Connêtable, une partie des biens qu'on leur avoit donnés durant les troubles du Roïaume. Quelques-uns même livrerent aux Castillans les Places dont ils étoient Gouverneurs. Le Roi de Castille les reçût favorablement, & tous ces Seigneurs s'établirent dans son Roïaume, & y devinrent les Chefs de plusieurs familles illustres, comme des Ossones, des Najares, des Comtes de Buendia, des Comtes de Benevent, des Marquis de Salses, & de plusieurs autres encore qui subsistent aujourd'hui.

Le Roi fut extrêmement sensible à la retraite de tous ces Seigneurs. Ils

1397. étoient braves & capables de le bien servir ; cependant dissimulant le chagrin que leur démarche lui causoit, il affecta du mépris pour eux, & se mit à la tête de son armée, avec laquelle il fut assieger Salvatierra en Galice. Après la réduction de cette place, il alla investir Tuy, dans le dessein d'en faire & d'en pousser vigoureusement le siege. Les Castillans en furent allarmés. Pour le détourner de son dessein, ils firent prendre le titre de Roi à l'Infant Denis & menacerent en même-temps d'entrer dans le Portugal de tous côtez. Ces menaces n'ébranlerent en aucune maniere Dom Juan. Il connoissoit les Castillans; prompts à menacer, mais lents à executer, il étoit presque sûr qu'il auroit le temps de réduire Tuy sous son obéïssance avant qu'ils eussent préparé tout ce qui leur étoit nécessaire pour l'execution de leurs projets : mais il se trompa ; les Castillans armerent promptement. L'Infant Denis se jetta sur la Province de Beïra ; Davalos marcha vers Tui pour secourir les assiegés, & Dom Diegue Hurtado de Mendoce, Admirante de Castille mit à la voile avec quarante vaisseaux & quinze galeres, & entra dans le Tage.

Le Connêtable de Portugal étoit cependant à Monte-Mayor, il s'y étoit retiré pour s'y reposer quelque temps des fatigues de la guerre. Au bruit de tous les mouvemens que faisoient les Castillans, le Roi l'appella auprès de lui, & les habitans de Lisbonne épouvantés de voir, pour ainsi dire, la flote ennemie dans leur port, implorerent son secours. Sa presence étoit d'autant plus nécessaire dans cette Ville, qu'il y avoit des gens factieux mécontens du Gouvernement, qui parloient de livrer la place aux Castillans. Nuñés alloit partir pour s'y rendre, lorsqu'il reçût avis de la part de Gonçalez Vasqués Coutigno, que l'Infant Denis étoit entré dans la Province de Beira. Le Connêtable crût qu'il étoit expedient de courir promptement pour l'en chasser, ce qu'il executa heureusement. 1397.

Les habitans de Moura sur la Guadiane informérent en même temps le Roi, qu'Alvarés Gonçalez de Moura Gouverneur de la Ville de ce nom avoit formé le dessein de la livrer aux Castillans. Le Roi envoïa des ordres au Connêtable, de s'y transporter en toute diligence, pour assieger la Ville en cas de résistance de la part du Gouverneur. Le Connêtable partit, mais étant arrivé à Portel, il résolut, avant d'aller plus loin, d'envoïer chercher Moura ; qui persuadé que le Connêtable ignoroit ce qu'il méditoit, se rendit promptement auprès de lui, pour couvrir mieux ses desseins ; mais il fut bien étonné, lorsque le Connêtable lui fit connoître qu'il sçavoit tout. Toutefois pour ne pas le perdre, Nuñés se contenta de lui ôter son Gouvernement, & de l'emmener avec lui.

Comme les affaires se multiplioient de jour en jour, le Roi se déchargea de toutes celles de la Province d'Alenteyo, & du Roïaume d'Algarve sur le Connêtable. Cependant il continuoit toujours le siege de Tui, la garnison se défendoit avec opiniâtreté, dans l'esperance d'être secouruë par Davalos ; mais celui-ci n'aïant osé s'en approcher, elle prit le parti de se rendre pour éviter d'être forcée. Le Roi lui permit de sortir avec ses armes. Après qu'il en eût pris possession, il en donna le Gouvernement à Lopez Vasqués Commandeur de l'Ordre d'Avis. Sur la fin des réjoüissances faites à l'oc-

1398. casion de cette conquête, le Connêtable arriva à Tui avec Alvarés Camelo, qu'il remit dans les bonnes graces du Roi; mais peu de jours après il passa en Castille, & l'Archevêque de Compostelle passa en Portugal, où on lui donna l'Evêché de Conimbre, qui se trouva vacant.

Le bonheur constant de Dom Juan lassa enfin ses ennemis; ils devinrent moins ardents à le persecuter, & ils commencerent à rechercher son amitié, avec le même empressement, qu'ils l'avoient autrefois rejettée. De son côté il auroit été bien aise de procurer la paix à ses sujets. Le Roi de Castille lui fit proposer par Ambroise Merine Genois d'origine, une suspension d'armes pendant l'espace de neuf mois, pour travailler à conclure une paix solide. Le Roi de Portugal y consentit: la suspension fut accordée, & l'on nomma de part & d'autre des Plenipotentiaires. Ils s'assemblerent dans un endroit de l'Estramadure Espagnole, entre la Oliva & Balcarrota. Les conferences se passerent avec beaucoup de politesse de part & d'autre; mais les Castillans firent des propositions si ridicules, qu'on se sépara sans avoir rien conclu.

La trêve de neuf mois étant expirée,
1399. le Roi d'Espagne demanda qu'on la prolongeât. Le Roi de Portugal refusa ce qu'on souhaitoit de lui, & partit vers le mois de Mai pour Alcantara sur le Tage. Le Connêtable appella auprès de lui Martin Alfonse de Melo Gouverneur de Badajos, depuis que cette place étoit soumise aux Portugais, & Laurent Esteves Prieur de l'Hôpital ou de Crato depuis que Camelo étoit passé en Castille. Il donna à chacun d'eux un corps de troupes à commander, & s'en réserva un troisiéme. Tous les trois entrerent dans 1400. les terres de la domination Castillane par trois endroits differens. Ils ravagerent tous les lieux, par où ils passerent, enleverent un bétail immense, firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le grand Commandeur de Leon qui étoit accouru au secours de Caseres avec cinq cens cinquante lances.

Le Castillan à la vûë de tant de ravages, parla encore de paix. Il étoit las de la guerre: ses troupes diminuoient de jour en jour, & les Portugais vainqueurs de tous côtés, sembloient, à mesure qu'ils faisoient la guerre, prendre de nouvelles forces. Les Espagnols souhaitoient donc sincerement de faire la paix, mais ils auroient voulu faire la loi; ils demanderent au Roi de Portugal qu'il envoïât des Plenipotentiaires en Castille, pour y travailler. Dom Juan y consentit, & fit partir pour cet effet Dom Juan Evêque de Lisbonne, Juan Vasqués d'Almada & le Docteur Docen. Ces trois Ambassadeurs se rendirent à Segovie, lieu qu'on avoit choisi pour les conferences. Là les Plenipotentiaires Castillans leur dirent, qu'ils n'accorderoient jamais la paix aux Portugais, qu'ils ne leur païassent six mille livres d'or & quatre mille doublons, & qu'ils ne s'engageassent à leur fournir tant que leur Roi vivroit, dix galeres & mille hommes d'armes, pour les emploïer à leur fantaisie, quand le cas le requerroit. Ils demanderent encore, qu'on pardonnât à tous les Portugais qui s'étoient retirés en Castille, depuis le mariage de Beatrix avec le feu Roi; qu'on rendît toutes les Villes qu'on leur avoit prises, avec les ôtages qu'ils avoient donnés, lorsqu'on avoit signé le premier Traité de paix, & que les Por-

1400. tugais retenoient chez eux. Outre ces demandes, ils ajoûterent qu'ils vouloient qu'on leur cedât quelques Villes Portugaises sur la frontiere, pour les dédommager du droit qu'ils avoient à la Couronne de Portugal. De pareilles propositions furent reçuës de la part des Ambassadeurs Portugais, comme elles devoient l'être. Cependant pour ne pas rompre entiérement la négociation, ils consentirent d'en informer Dom Juan, qui assembla les Etats du Roïaume à Santarem, pour leur faire part des prétentions des Castillans. Les Etats les rejetterent avec mépris, & ne voulurent ni trêve ni paix avec les Espagnols, qu'aux conditions suivantes: Qu'eux Portugais renonçoient volontairement aux sommes d'argent, qui leur étoient dûës par les Castillans, qu'ils consentoient, qu'on pardonnât aux Portugais qui s'étoient retirés en Castille, & qu'on leur restituât leurs biens; qu'on se rendît respectivement Ville pour Ville, & qu'on se renvoïât de part & d'autre les anciens ôtages. Les Castillans accepterent ces conditions: on signa une trêve de dix ans, & l'on s'envoïa de chaque côté les ôtages dont étoit convenu.

1405. Voilà à quoi aboutirent les hautes prétentions des ennemis. La trêve étant concluë & signée, la guerre fut suspenduë pendant quelque temps; mais l'animosité qui regnoit entre les deux Nations, étoit trop forte, pour que cette suspension d'armes fût de longue durée. On recommença donc la guerre avec plus de fureur que jamais. Plusieurs Portugais se rendirent célébres par leur bravoure; mais le tems nous a dérobé une partie de leurs actions. Pour les Castillans toujours battus, ils brûloient toujours de se venger, & les Portugais faisoient renaître sans cesse ce desir en eux, en les battant encore. 1405.

La quatriéme année depuis la trêve, qu'on pouvoit dire n'en être pas une, s'écouloit déja, lorsqu'on vint parler serieusement d'une paix perpetuelle. Henri III. Roi de Castille n'étoit plus; son fils Jean second lui avoit succedé, quoiqu'extrêmement jeune, & Catherine sa mere sœur de la Reine de Portugal, tenoit en main les rênes de la Regence. Elle fit prier le Roi son beau-frere d'envoïer ses Plenipotentiaires sur la frontiere, pour s'aboucher avec les siens. Ils se virent dans la Province de Beïra, entre Castel Rodrigo & S. Felix. Après plusieurs conferences, les Plenipotentiaires se séparérent, n'aïant pû s'accorder sur les conditions de la paix. Les Castillans à leur ordinaire demandoient beaucoup, & les Portugais ne vouloient rien ceder.

Catherine voulut renoüer la negociation, mais le Roi de Portugal s'y refusa; parce que toutes ces conferences, bien loin d'appaiser les esprits animés, ne servoient au contraire qu'à les aigrir davantage. Pour donner cependant quelque satisfaction à la Regente de Castille sa belle-sœur, il consentit d'envoïer encore des Plenipotentiaires sur les frontieres, & ceux-ci plus heureux que les premiers conclurent enfin la paix. Une des principales conditions fut, que les sujets de l'un & de l'autre Roi qui se trouveroient hors de leurs Etats, retourneroient dans leur patrie, & y seroient rétablis dans leurs Charges & dans leurs biens. Ce qui avoit retardé jusqu'alors la conclusion de cette paix, étoit les dix galeres, que les Castillans vouloient que les Portugais leur fournissent, en cas de guerre contre les Maures. A quoi les Portugais répon-

1403. doient, que s'ils ne demandoient ces dix galeres qu'à titre d'un secours fourni par un ami, qu'il étoit inutile de l'inserer dans le Traité, parce que tout bon office devoit être libre; que s'ils les demandoient à titre de tribut, que cette demande étoit ridicule & injuste, & qu'ils ne consentiroient jamais à une chose, qui préjudicioit à leur honneur & à leur liberté. Les Portugais se tinrent si fermes dans cette réponse, que les Espagnols renoncerent à leur demande : après quoi la paix fut concluë & signée par les Plenipotentiaires, & confirmée, par l'une & l'autre Puissance contractantes.

Cependant les Turcs ravageoient l'Orient. Bajazet leur Empereur, surnommé le Foudre, faisoit tout trembler. Constantinople alloit tomber sous sa puissance, lorsqu'il fut obligé d'en abandonner la conquête, pour aller défendre ses Etats en Asie contre Tamerlan Empereur des Mogols & maître de presque toute l'Asie. Il descendoit de Jinquiscan & il étoit né à Samarcan Capitale de la Province de Maurenahat. Tamerlan commença de regner l'an 771 de l'Hegire, 1370. de Jesus-Christ. Son Regne dura trente-six ans, pendant lesquels il soûmit le Corasan, l'Inde, la Perse, la Syrie, penétra jusqu'en Natolie ou Roumestan, & prit Sebaste sur les Turcs, gagna la bataille d'Ancyre ou Angouria sur Bajazet, qu'il fit prisonnier. Il enferma ce superbe Sultan dans une cage de fer, qu'il faisoit servir de marche-pied, lorsqu'il montoit à cheval, pour humilier l'orgüeil de ce fier Monarque, qui en mourut de desespoir.

1404. La paix étant assurée entre les Espa-
1405. gnols & les Portugais, la Regente de
Castille en profita pour appaiser les
1406. troubles que la mort du Roi Henri son
époux avoit causés, & le Roi de Por- 1407.
tugal s'adonna tout entier au gouver- 1408.
nement interieur de ses Etats. Il ré-
forma tous les abus qui s'y étoient 1409.
glisés durant la guerre, & fit des Ré- 1410.
glemens concernant la Police & l'ad- 1411.
ministration de la Justice; il publia une Ordonnance contre les Meurtriers, qu'il fit observer non-seulement contre ceux qui étoient atteints & convaincus du crime d'homicide, mais même contre ceux qui les protegeoient, & qui se servoient de leur crédit pour les soustraire au supplice qu'ils meritoient. Par cette sage Ordonnance, qui fut rigoureusement observée, il assura le repos de ses sujets, & les déroba aux violences de ceux qui se croïoient par leur naissance, ou par leurs richesses, en droit de mépriser les loix, & de les fouler aux pieds.

Dès que ces Réglemens, d'où dépendoit la tranquillité publique, furent achevés, le Roi songea à marier Dom Alfonse son fils naturel, pour lequel sa tendresse n'étoit pas moins vive que celle qu'il ressentoit pour ses enfans légitimes. Il lui choisit pour épouse Donna Beatrix Pereira fille unique de l'illustre Nuñés Connêtable du Roïaume, & de Donna Leonor d'Alvim, dont la famille étoit une des plus distinguées de la Province d'entre Douro & Minho. Beatrix étoit aimable, & digne par ses vertus de ceux qui lui avoient donné le jour. Les nôces se célébrerent à Leïria Ville de l'Estramadure, avec toute la pompe & toute la magnificence imaginables. Tous les Grands du Roïaume y parurent avec l'éclat convenable à leur naissance & au rang qu'ils occupoient à la Cour. De ce mariage naquirent Donna Isabelle, qui devint l'épouse de Dom

1411. Juan fils du Roi Jean I. Alfonse, qui fut Comte d'Ourem & Marquis de Valence ; il consomma une partie de sa vie à voiager, pour s'instruire des coûtumes diverses des peuples qui habitoient alors la terre ; le dernier fut D. Ferdinand Comte d'Arragolos second Duc de l'auguste Maison de Bragance, qui occupe aujourd'hui si glorieusement le Thrône de Portugal.

Le Roi songea aussi à armer ses enfans Chevaliers, & il fit des dépenses considérables, pour rendre cette cérémonie auguste & galante tout à la fois. Alors ses fils lui dirent, que joüissant de la paix, ils devoient entreprendre quelque chose chez les Etrangers, & que c'étoit la maniere la plus noble & la plus convenable dont des Princes devoient meriter le titre de Chevaliers. Ce noble desir d'acquerir de la gloire flata le Roi leur pere, mais ce qu'ils proposoient étoit difficile, & meritoit une longue & mure déliberation.

1412. Les obstacles qu'on leur fit remar-
1413. quer, touchant leur proposition, ne
servirent qu'à augmenter en eux le
1414. desir qu'ils avoient de se signaler dans quelque guerre d'éclat. Un jour ils s'assemblerent entre eux pour déliberer là-dessus. Ce Conseil étoit composé de l'Infant Edoüard, qui étoit l'aîné de tous, & qui pour lors n'avoit que 22. ans, de l'Infant Dom Pedre, qui en avoit 20. de l'Infant Henri, qui en avoit 18. de Dom Juan, qui en avoit 16. & de Dom Ferdinand, qui achevoit sa quatorziéme année. Le Comte de Barcelos leur frere y fut admis. Après qu'ils eurent longtemps raisonné sur le dessein où ils étoient de porter la guerre en quelque païs où ils pussent se signaler, ils trouverent par tout des difficultés insurmontables. Le jeune Ferdinand les avoit écoutés sans les interrompre : 1412.
lorsqu'il vit qu'ils étoient sur le point 1413.
de se séparer sans avoir rien conclu,
il se leva & leur dit : » Pour moi, je 1414.
suis d'avis que nous allions conquerir Ceuta en Afrique. C'est une place forte, qui sert de retraite aux Corsaires Maures, qui infestent nos mers. La conquête de cette Ville peut être utile à l'Etat & à la Religion. » Il se tût, & ses freres après lui avoir applaudi, allerent trouver leur pere, pour lui communiquer leur dessein, & pour lui demander les choses nécessaires pour l'executer. Dom Juan les écouta avec cette bonté paternelle, qui s'applaudit de voir dans des enfans les vertus qu'on sent en soi-même. Il leur promit de les satisfaire ; cependant il leur recommanda un profond silence sur leur projet. » Mes enfans, leur dit-il, le secret est l'ame, pour ainsi dire, de toutes les entreprises ; le succès en dépend presque toujours : résistez donc au penchant, qu'ont ordinairement les hommes à rendre raison de leurs desseins, sur-tout quand ils meritent quelque loüange. La précipitation à les faire connoître, les fait avorter, ou les rend funestes à ceux même qui les ont conçûs.

Après ce discours, il les embrassa, & s'en alla lui-même déliberer sur le projet important qu'ils venoient de lui communiquer. Il le trouva hardi & environné de difficultés. On ne pouvoit soûtenir une armée en Afrique qu'avec des dépenses énormes ; les avantages qu'on pouvoit retirer de la conquête de cette place, étoient grands à la verité, par rapport au commerce du Roïaume, que les Corsaires de cette Ville troubloient sans cesse ; mais en même tems, en leur enlevant cette

1412. Ville, on affoiblissoit les Maures de
1413. Grenade, & on les exposoit à devenir
1414. les sujets du Roi de Castille, dont la trop grande puissance pouvoit devenir funeste au Portugal. Cette considération frappa vivement le Roi. Il résolut de ne point songer à cette conquête, & d'en faire sentir les conséquences à ses enfans. En effet, il leur parla, & leur expliqua les raisons qui s'opposoient à l'execution de leur dessein. Les Infants les détruisirent, & soit qu'elles fussent justes, ou que l'amour ardent qu'ils montroient pour la gloire séduisît le Roi leur pere, il consentit à tout ce qu'ils voulurent.

Tandis qu'on travailloit aux préparatifs, il résolut d'envoïer quelqu'un pour reconnoître la place. Il choisit pour cela Alvarés Gonçalez Camelo, qui depuis la paix étoit revenu dans le Portugal, & il lui donna pour compagnon Alfonse Furtade de Mendoce. Ils partirent sur deux galeres, & pour cacher le véritable motif de leur voïage, on fit courir le bruit qu'ils alloient en Sicile, pour traiter du mariage de la Reine de cette Isle, Donna Blanche, avec l'Infant Dom Pedre, qu'on sçavoit bien qu'elle refuseroit, comme on lui refusoit respectivement l'Infant Edoüard, qu'elle souhaitoit épouser. Ils mirent donc à la voile, & ils relâcherent à Ceuta, sous prétexte de s'y pourvoir des choses nécessaires pour continuer leur navigation vers la Sicile. Ils leverent le plan de la place, & sonderent toute la côte. Ensuite ils se rendirent en Sicile, où ils essuïerent le refus, auquel ils s'attendoient, & puis ils revinrent en Portugal, où ils rendirent compte au Roi de leur voïage.

Tout ce que nous venons de rapporter s'étoit conçû & executé, sans que le Roi en eût fait part au Con-
nêtable, qui étoit dans la Province 1412.
d'Alenteyo. Le Roi résolut de lui en 1413.
parler, & il feignit une partie de 1414.
chasse dans cette Province, pour le lui communiquer. D'abord l'entreprise parut hasardée au Connêtable; mais aïant réflechi plus murement sur tous les obstacles qui pouvoient la faire avorter, & aïant reconnu qu'on pouvoit les prévenir ou les surmonter facilement, il revint de sa premiere opinion, & dit au Roi: » Seigneur, c'est assez, ce projet est » l'ouvrage du Ciel, executez & ne » consultez plus. Cependant faites- » en part à votre Conseil, mais que » ce soit plutôt pour l'en instruire, » que pour demander son avis; & » comme on ne manquera point de » vous faire des objections, ordon- » nez que je parle le premier. » Le Roi suivit l'avis du Connêtable: il assembla ceux qui composoient le Conseil d'Etat, & après leur avoir fait connoître ses desseins, il ordonna au Connêtable de parler. Le Connêtable obéït, approuva ce que le Roi venoit de proposer, & en l'approuvant, il fit sentir tous les avantages qui en pouvoient résulter. Dès qu'il eut achevé son discours, l'Infant Edoüard, qui assistoit déja à tous les conseils, se leva, & dit: le Connêtable approuve les desseins du Roi, cela suffit; il est inutile de délibérer davantage. L'expédition de Ceuta fut donc résoluë, & l'on ne songea plus qu'à travailler à l'armement. Comme cet armement pouvoit donner de l'ombrage aux Puissances voisines du Portugal, le Roi fit répandre dans tout le Roïaume, qu'il vouloir porter la guerre contre le Duc d'Hollande, auquel il fit faire un défi par Ferdinand Fougace. Mais ce même Fougace étoit chargé de l'informer du

nœud

1412. nœud de l'affaire. Le Duc admira la
1413. prudence du Roi, s'engagea au secret,
1414. & pour aider à confirmer ce qu'on publioit contre lui, il reçut publiquement le défi qu'on lui faisoit faire, & arma de tous côtes pour se defendre. Il en résulta de cette confidence une véritable amitié entre le Roi & le Duc, & celui-ci réïtéra dans la suite les deffenses qu'il avoit faites à ses Sujets, de troubler les Portugais dans leur commerce.

On commença en Portugal de construire de nouveaux bâtimens ; on en freta pour le compte du Roi en différens ports de la Galice, de la Biscaïe, de l'Angleterre & d'Allemagne même. L'Infant Henri alla dans la Province de Beira pour lever des troupes. Le Comte de Barcelos se rendit pour le même effet dans la Province d'entre Douro & Minho, & les troupes qu'on levoit dans cette Province, devoient s'embarquer à Porto. Celles que l'Infant Dom Pedre alla enroller dans la Province d'Alenteyo, & dans le Roïaume d'Algarve, reçurent ordre de se rendre à Lisbonne. L'Infant Edoüard fut chargé de l'administration de la justice, tandis que le Roi son pere donnoit tous ses soins pour l'avancement de l'armement. Le peuple paroissoit charmé de tous les préparatifs de guerre qu'il voïoit faire ; & comme il aime à raisonner & à pénétrer dans les conseils des Rois, il débitoit cent chimeres sur l'expédition qu'on alloit faire ; mais parmi toutes les folies qu'il débita sur cette matiere, il ne toucha jamais au véritable but que le Roi s'étoit proposé. Les uns disoient, que les Infans alloient pour conquerir le Roïaume de Naple & de Sicile ; les autres que le Roi alloit à Jerusalem pour accomplir un vœu qu'il avoit fait au commencement de

la bataille d'Aljubarotta ; quelques- 1412.
uns (& c'étoient ceux qui se piquoient 1413.
de fine politique) publioient qu'il de- 1414.
stinoit cet armement pour secourir le Pape de Rome contre le Pape d'Avignon ; & quelques autres, que c'étoit pour conduire l'Infante Isabelle en Angleterre, où l'on devoit la marier : tous s'accordoient pour nier l'expédition d'Hollande.

Tandis que les Portugais s'amusoient ainsi à raisonner sur le puissant armement qui se faisoit sous leurs yeux, les Princes Espagnols en étoient véritablement allarmés. Leurs yeux étoient tournés sur le Portugal, sans pouvoir rien découvrir, qui pût calmer leurs inquiétudes. Quelques Marchands Genois persuadés que l'orage qui se formoit dans ce Roïaume tomberoit sur la Castille, avertirent leurs correspondans de Seville de mettre ordre à leurs affaires. La Regente & le Roi son fils étoient à Palence, lorsque les habitans de Seville reçurent cet avis. Aussitôt qu'on en fut informé à la Cour, on assembla le Conseil. L'Evêque d'Avila, qui en étoit, tâcha de persuader que l'avis des Genois étoit vrai, & qu'il ne falloit plus différer d'armer & d'attaquer les Portugais. Le Sénéchal de Carçola, homme meuri par les années, après lui avoir laissé débiter toutes les raisons, par lesquelles ce Prélat, assés bon Prêtre, mais très-mauvais Politique, vouloit engager le Roi à prendre les armes, lui répondit ainsi. » Pourquoi » nous allarmer de l'armement des » Portugais ? Pourquoi voulez-vous » nous engager à rompre la paix sur » de simples soupçons ? Cette con» duite couvriroit de honte notre » Roi, & marqueroit une défiance » injurieuse au Roi de Portugal. Si » ce Prince Vrai, Grand, & Magna-

1412. » nime a ſolemnellement juré la
1413. » paix avec nous, s'il nous a offert du
» ſecours contre les Maures, s'il s'eſt
1414. » offert à venir lui-même en perſon-
» ne commander nos armées, pour-
» quoi irons-nous légérement pren-
» dre aujourd'hui les armes contre
» lui ? Quoi les Portugais ne pour-
» ront faire aucun mouvement, que
» cela ne nous regarde ! Sont-ils obli-
» gés de nous découvrir leurs ſecrets ?
» Et qui les découvre, ſurtout quand
» les ſecrets ont pour objet quelque
» grande entrepriſe ? Nous ſommes
» donc injuſtes de nous allarmer, &
» plus encore de leur en vouloir ;
» parce qu'ils nous cachent leurs deſ-
» ſeins : s'ils les tramoient contre
» nous, ſoïez-en perſuadés, je les
» connois, ils ſont généreux & ſin-
» ceres, ils nous en avertiroient. Le
» Connêtable Alvarés Nuñés, qui
» partage avec le Roi ſon maître les
» ſoins de l'armement, qui fait notre
» terreur & qui eſt l'objet de ce Con-
» ſeil, informa nos Capitaines qui
» étoient ſur la frontiere, lorſqu'il
» voulut entrer ſur nos terres les ar-
» mes à la main. S'il en agit ſi géné-
» reuſement dans un tems de guerre
» ouverte, où la haine & l'intérêt de-
» mandoient, & rendoient même né-
» ceſſaires les ſurpriſes, pourquoi
» ſeroit-il moins généreux aujour-
» d'hui, que la paix regne entre les
» deux Nations, & que le Roi de
» Portugal paroît deſirer plus que
» jamais d'entretenir une étroite cor-
» reſpondance avec nous ? Que les
» Marchands de Genes & leurs Cor-
» reſpondans de Seville en ſoient en
» défiance à la bonne heure ; ils con-
» noiſſent l'intérêt & non l'honneur ;
» mais nous, c'eſt l'honneur & non
» l'intérêt que nous devons connoî-
» tre ; c'eſt cet honneur qui nous doit
» guider en toute occaſion. Ce n'eſt 1412.
» pas que je ne ſois perſuadé, que 1413.
» le Portugais nous feroit la guerre,
» ſi nous lui en donnions un ſujet ; 1414.
» mais en même tems je ſuis égale-
» ment convaincu, qu'il ne nous la
» fera jamais ſans néceſſité, & ſans
» nous en avertir, comme cela ſe pra-
» tique entre les Souverains, qui
» connoiſſent & reſpectent les Loix
» établies entre les Nations. Toute-
» fois pour prévenir toutes choſes,
» envoïons-lui des Ambaſſadeurs, &
» faiſons-lui faire un nouveau ſer-
» ment d'obſerver inviolablement la
» paix concluë entre la Caſtille &
» le Portugal. S'il le fait ce ſer-
» ment, la terreur de ceux qui s'é-
» pouvantent de ſon armement, s'é-
» vanouïra ; s'il le refuſe, nos ſoup-
» çons deviendront légitimes, &
» alors nous ne ſerons plus blâmés,
» de nous prémunir contre ſes deſ-
» ſeins.

Tous ceux qui aſſiſtoient au Conſeil furent de l'avis du vieux Sénéchal de Carçola, & l'on chargea de l'Ambaſſade l'Evêque de Mondoñedo, & Dom Diaz Sanche de Benavides. La cordialité avec laquelle on les reçut dans le Roïaume de Portugal, la promptitude que le Roi apporta pour faire le ſerment qu'on exigeoit de lui, & qu'il fit auſſi faire aux Infans ſes fils, & la maniere généreuſe dont il uſa pour remercier le Sénéchal de Carçola, du diſcours obligeant qu'il avoit tenu ſur ſon compte, tout fit ſentir aux Caſtillans combien leurs ſoupçons & leurs craintes étoient mal fondés.

Un homme de Valence en Eſpagne, donna les mêmes avis à Ferdinand Roi d'Arragon, que les habitans de Seville avoient donné au Roi de Caſtille leur maître. On fit entendre à

1412. l'Arragonnois, que le Roi de Portugal s'étoit allié avec le Comte d'Urgel,
1413. pour lui faire la guerre. Il envoia donc
1414. ses Ambassadeurs en Portugal pour s'en plaindre au Roi, qui lui fit dire, que bien loin de songer à lui déclarer la guerre, il étoit prêt à lui aider à conquerir tel païs qu'il desireroit posseder. Qu'aureste il l'informeroit bientôt du sujet pour lequel il armoit. Cette réponse tranquillisa le Roi d'Arragon, & augmenta les craintes du Roi de Grenade. Certain que l'armement de Portugal ne regardoit ni la Castille ni l'Arragon, il ne douta plus que l'orage ne vînt fondre sur lui. Il étoit d'autant plus fondé à le croire, que le Roi de Portugal avoit refusé un secours qu'il lui avoit offert, lorsqu'il étoit en guerre avec la Castille, en disant qu'il aimeroit mieux perdre la Couronne, que de se la conserver par le secours des Infideles. Non content de le refuser, il ne voulut même faire ni paix ni treve avec lui. Tout cela persuadoit au Roi de Grenade, que c'étoit lui qu'il avoit en vûë. Il fit partir des Ambassadeurs pour s'en informer du Roi même; mais ils ne reçurent aucune réponse satisfaisante. Les Ambassadeurs étoient chargés de présenter à la Reine de Portugal un present considérable de la part de la Reine de Grenade, pour l'engager à solliciter son Epoux à accorder au Roi de Grenade une Treve: mais la Reine de Portugal refusa le présent, & dit aux Ambassadeurs que les Reines Chrétiennes ne se mêloient point des affaires d'Etat; l'Infant Edouard, ne les reçût pas mieux que la Reine, & les Ambassadeurs s'en retournerent à Grenade, très-mécontens des Portugais.

Sur ces entrefaites, & au milieu des apprêts de la guerre, la peste ravagea Lisbonne: la Reine en fut frappée, & quoiqu'on pût faire, le Roi ne voulut jamais s'éloigner d'auprès d'elle: elle mourut entre ses bras, à Sacaven près de Lisbonne. La douleur du Roi fut vive & profonde. Jamais en effet épouse n'avoit merité d'être autant regrettée d'un époux, que la Reine de Portugal meritoit de l'être par le sien. Ennemie du faste, pleine de pieté, modeste, charitable, renfermée dans son domestique, occupée uniquement à complaire au Roi, & à élever ses enfans, elle mourut le 18. Juillet à l'âge de soixante-quatre ans. 1414.

Le peuple, qui ne se dément jamais dans ses superstitions, regarda sa mort comme un présage funeste, pour l'entreprise qu'on alloit faire. Frappé de cette idée, il vouloit qu'on s'en désistât; mais le Roi, qui ne se laissoit point conduire par les folles imaginations d'un peuple ignorant & credule, fut ferme dans son sentiment. Le deüil de la Reine fit place au tumulte des armes. Lisbonne étoit remplie de gens de guerre; une foule d'Etrangers de toutes les Nations de l'Europe s'y étoit renduë, pour servir sous les ordres d'un Roi tel que Dom Juan; la mer étoit couverte de vaisseaux de toute espece; les environs de Lisbonne & les rivages du Tage retentissoient des sons des instrumens guerriers. Enfin on s'embarqua, & l'on mit à la voile.

Le Comte de Barcelos commandoit les Galeres, & l'Infant Dom Pedre les Vaisseaux. L'Histoire nous a conservé les noms des Seigneurs qui partirent pour cette expedition. L'Infant Edoüard, Dom Ferdinand Seigneur de Bragance, & Dom Alfonse de Cascaes, tous deux fils de l'Infant

1414. Dom Juan, le Connêtable Dom Nuñés Pereïra, Dom Lopez Dias de Souza, Grand-Maître de l'Ordre de Christ, Dom Alvarés Gonçalvez Camelo Prieur de Crato, Lançarote Pezano Admirante, Dom Pedre de Meneses Comte de Viana Enseigne de l'Infant Edoüard, Alfonse Furtado de Mendoce Capitaine-Major de la mer; Gonçalez Vasqués Coutigno, Dom Juan & Dom Henri de Norogna freres, Dom Juan, & Dom Ferdinand de Castro, Lopez Alvarés de Moura, Gonçalez Yanez de Souza, Dom Alvarès Perés de Castro, & Dom Pierre son fils, Martin Alfonse de Melo, Capitaine-Major des Gardes du Roi, Nuñés Vasqués de Castelbranco, grand Veneur, Lopez Vasqués, Gilles, Juan, & Diegue de Castelbranco freres & fils de Gonçalez Vasqués, Seigneur de Sobrado, Juan Vasqués de Almeyda, Pierre & Alvarés ses fils, Nuñés Martinez de Sylveïra, Diego Gomez de Silva, Juan Gomez de Silva Enseigne Major du Roi, Gille Vaz d'Acugna, Diego Suarés, Vasqués Martinés de Albergaria, Pierre-Laurent de Tavora, Juan Alvarés Pereïra, Gonçalez Laurent de Gomide Secretaire de la pureté, Juan Alfonse de Santarem, Gonçalez Mendez Barret, Alvarés Gonçalez d'Ataïde Intendant de la Maison de l'Infant Dom Pedre, depuis premier Comte d'Atougia, Pedro Peixoto, Juan Rodrigue Taborda, Martin Lopez d'Azevedo, Ferdinand Vasqués de Sequeira & plusieurs autres encore, tous gens de merite & de naissance.

Parmi les Etrangers, on comptoit entre autres un Seigneur Allemand, qui avoit amené avec lui, & à ses dépens, quarante lances; & un Seigneur Anglois suivi de quatre vaisseaux bien armés, qu'il entretenoit à sesdépens. On ignore le nombre de troupes, tant de mer que de terre, qui composoient cette flote. Pour celui des vaisseaux, on sçait qu'il montoit à deux cens trente. On n'avoit jamais vû sortir des ports d'Espagne une flote aussi nombreuse. Toute l'Europe fut étonnée de voir un Roïaume d'une étenduë aussi petite que le Portugal, armer si puissamment, surtout après une guerre aussi longue & aussi ruïneuse que celle qu'il venoit de soutenir. 1414.

La flote partit enfin; c'est la premiere que les Espagnols aïent parée de flammes, de banderoles, d'étendarts, & des autres ornemens aujourd'hui si usités dans les armées navales. Elle alla jetter l'ancre à Lagos, & ensuite à Faro, où le Roi déclara ses desseins. Il continua sa route & passa le détroit de Gibraltar. Les habitans de la Ville qui porte ce nom, incertains des projets de Dom Juan, lui envoïerent des Députés, pour lui demander la paix, & pour lui offrir des presens. Martin Fernandez Porto Carrero, né en Portugal, frere de la Comtesse Donna Guiomar, & oncle de Dom Pedre de Meneses premier Comte de Villareal, aïant découvert de Tarifa, dont il étoit Gouverneur, la flote Portugaise envoïa aussi son fils Ferdinand, vers Dom Juan pour le complimenter, & pour lui offrir des rafraîchissemens pour toute son armée. Le Roi fut très-sensible à cette politesse, & en témoigna sa reconnoissance au fils de Martin.

La flote arriva enfin à la Rade de Ceuta. Celui qui commandoit dans la place s'appelloit Zalabenzala. Il descendoit des Rois Benemerins. Il étoit vieux, mais vigoureux encore & plein de courage. Cinq mille Maures accoururent à son secours. Comme le Roi

1415. venoit d'ordonner de s'aprocher de la Ville pour l'attaquer, une tempête survint qui dispersa toute la flote : bientôt même elle disparut. Zalabenzala croïant qu'elle étoit partie, renvoïa les cinq mille Maures, qui étoient venus à son secours, parce qu'ils causoient du desordre dans la Ville, & qu'ils en ravageoient les environs. Tandis qu'ils s'en retournoient chez eux, la flote se rallia & revint. Le Roi assembla son Conseil, & après avoir ranimé le courage des Portugais, il donna les ordres nécessaires pour la descente.

Le 15. d'Août jour de l'Assomption il se mit dans une chaloupe, & quoique blessé à la jambe, il parcourut toute la flote, parla aux soldats, les exhorta à bien faire leur devoir, & à soûtenir leur gloire & celle de la Nation, en combattant courageusement.

Zalabenzala, quoique homme vaillant & intrépide, trembloit pour lui & pour la Ville. Il se voïoit attaqué par un Roi que la victoire suivoit par-tout, accompagné de toute la Noblesse de son Roïaume, & qui à la force & à l'experience des armes joignoit une rare prudence & une fermeté capable de faire réüssir les entreprises les plus difficiles. Les siens tâchoient de le rassurer ; il n'avoit pas moins de courage qu'eux, mais il avoit plus d'experience, il prévoïoit l'avenir & il regardoit sa perte comme assurée; cependant il fit marcher ses troupes vers le rivage, pour s'opposer à la descente des Portugais. Juan Fougace Controlleur du Comte de Barcelos voïant la côte couverte de Maures, ne put se contenir : il s'avança, sans attendre le signal, vers le rivage, & le fit avec tant de promptitude, qu'il aborda le premier avec son vaisseau. Rui Gonçalez, depuis Controlleur de l'Infante Isabelle, sauta à terre, écarta les Maures & facilita la descente à ses camarades. L'Infant Henri, Estevan Suares de Melo, & Mem Rodriguez de Refoyos son Enseigne suivirent de près Fougace & sa suite, & furent des premiers qui répandirent le sang des Afriquains dans leur propre païs. 1415.

L'Infant Edoüard prit terre après l'Infant Henri, avec Martin Alfonse de Melo, & Vasqueanez Cortereal. Quelques Maures commencerent à lâcher le pied ; ils tournerent le dos, & gagnerent la porte d'Almina, pour rentrer dans la Ville. Les Chretiens, dont le nombre s'augmenta insensiblement, les poursuivirent avec ardeur, & Cortereal entra avec eux dans la Ville. Cependant les Maures qui combattoient de l'autre côté de la Ville se défendoient encore; mais Vasqués Mendez de Albergaria aïant tué d'un coup de lance celui qui étoit à leur tête, homme d'une taille avantageuse, & d'une force extraordinaire, ils prirent aussi la fuite, & rentrerent dans la place par differentes portes. Les Chrétiens y entrerent aussi pêle-mêle, aïant Albergaria à leur tête, lequel fit des prodiges de valeur dans cette occasion. Zalabenzala voïant les Portugais dans Ceuta, les yeux pleins de larmes s'écria : » Dieu le veut, que » cela soit ainsi ; cependant vous, » fideles Musulmans, qui m'environnez, sauvez vos vies, si vous » le pouvez.

Les Infants & le Comte de Barcelos leur frere rallierent leurs troupes, & trouverent qu'ils n'étoient en tout dans la Ville qu'au nombre de cinq cens. Ils envoïerent des ordres à ceux qui étoient descendus à terre, pour qu'ils se hâtassent de les joindre. Perez Vasqués Fernandés d'Ataïde arriva avec sa troupe, suivi de Juan Fer-

1415. nandés Inſpecteur des Dépêches. En abordant les Infants, il leur dit : » Voilà les Fêtes, qu'il faut pour vous » armer Chevaliers ; ce ſont celles-» ci qui ſont dignes de vous, & non » pas celles qu'on vous préparoit à » Liſbonne. Alors les Infants partagerent les troupes qui étoient auprès d'eux en pluſieurs corps, & marcherent par differens endroits, pour attaquer les Maures, qui s'étoient auſſi ralliés en differens lieux de la Ville.

Le Roi qui étoit demeuré ſur les vaiſſeaux, aïant appris le ſuccès des Infants Edoüard & Henri, ordonna à l'Infant Dom Pedre de gagner le rivage. L'Infant obéït, prit terre, marcha vers la Ville, & trouva que quelques Portugais reculoient devant un nombre conſidérable de Maures. Dom Pedre les arrêta, & fit bien-tôt tourner le dos aux Infideles. De temps en temps ils tenoient ferme & ſe défendoient vaillamment. L Infant pouſſant toujours ſa pointe, ſe trouva inveſti de toutes parts par les Maures, n'aïant auprès de lui qu'Alvarès Fernandés Maſcaregna, Vaſqués Eſtevés Godiño, Gomez Diaz & Fernandez Alvarés : ils ſe défendirent avec une valeur qui épouvanta les Maures. Cependant le bruit ſe répandit parmi les Chrétiens que Dom Pedre avoit été tué. Vaſqués Fernandez d'Ataïde accourut dans l'endroit où l'on diſoit que Dom Pedre avoit péri, & en y arrivant il fut écraſé d'un coup de pierre. Dom Garcie Moniz ſurvint un inſtant après ; il ſe fit jour au travers des Maures juſqu'à l'Infant, auquel il repreſenta le péril qu'il couroit, s'il demeuroit plus long-temps dans le lieu où ils étoient. Alors ils ſe jetterent ſur les Maures, les écarterent, & parvinrent juſque dans une Moſquée, où l'Infant Edoüard s'étoit auſſi rendu. 1415.

Tandis que le meurtre & la confuſion regnoient dans la Ville, Zalabenzala qui s'étoit retiré dans la Fortereſſe, voïant qu'il n'y avoit plus aucune reſſource pour lui, ordonna à un des ſiens de mettre en ſûreté ſes femmes & ſes tréſors, puis monta ſur un cheval, & chercha ſon ſalut dans la fuite. La nuit étant ſurvenuë, le Roi qui étoit auſſi deſcendu à terre avec le reſte de l'armée, ordonna à Jean Vaſqués d'Almada d'aller planter l'Etendart Roïal ſur les murailles de la Fortereſſe, & l'Infant Dom Pedre envoïa ſon Enſeigne Pierre de Meneſes pour en faire autant ſur la Tour de fer. Les Maures qui s'y étoient retirés, lui oppoſerent une opiniâtre réſiſtance ; mais les Portugais les forcerent, & en tuerent une grande partie.

Le lendemain de la priſe de Ceuta, on la livra au pillage, & le butin qu'on y fit, fut immenſe. Le Comte de Barcelos, depuis Duc de Bragance, tira du Palais de Zalabenzala plus de ſix cens colonnes d'albâtre ou de marbre, qu'il fit tranſporter en Portugal pour en orner ſon Palais de Barcelos. Les autres Portugais n'y trouverent pas moins que lui les moïens de ſatisfaire leur ambition & leur curioſité.

On ignore à quel nombre monterent les morts des Infideles. Les uns diſent qu'il en périt dix mille, & les autres cinq mille. Les ruës étoient pleines de cadavres, qu'on jetta dans la mer. Cette conquête ne coûta, dit-on, aux Chrétiens que dix ou douze hommes, dont le plus conſiderable étoit Vaſqués Fernandés d'Ataïde. Les Maures qui s'étoient ſauvés du ſac de Ceuta, parurent ſur les montagnes voiſines deux jours après, & l'Infant

1415. Edoüard voulut sortir de la Ville pour leur donner la chasse: mais le Roi s'y opposa, en lui disant, qu'il étoit venu pour conquerir Ceuta, & non pour faire une guerre dans les formes dans le païs. Cependant on tint quelques conseils pour sçavoir si l'on raseroit Ceuta, ou si l'on y laisseroit garnison. Presque tout le monde fut du premier avis, & peu se persuaderent qu'on pût garder cette place; mais le Roi & le Connêtable, qui avoient des lumieres plus étenduës, furent d'avis de la conserver. En même tems le Roi appella Martin Alfonse de Melo, & lui dit, qu'il le choisissoit pour Gouverneur de la Ville. Melo lui demanda du tems pour déliberer s'il devoit accepter l'honneur qu'il lui faisoit. Le Roi lui accorda ce qu'il souhaitoit. Melo assembla ses amis, & tous lui conseillerent de remercier le Roi de la grace dont il vouloit l'honorer. Alors Dom Pedre de Meneses Comte d'Islo en Castille, & depuis Marquis de Villareal en Portugal, s'offrit pour commander à Ceuta: le Roi accepta ses services, & le dispensa du serment de fidelité; tant il faisoit cas de sa vertu, & de son courage. Rui de Sousa demanda au Roi la permission d'y demeurer aussi, pour servir de second à Meneses, ce que Dom Juan lui accorda. On dit que lorsque Meneses offrit au Roi de commander dans cette place, qu'il tenoit entre les mains un bâton de hêtre, & qu'il lui dit: » Avec ce seul bâton, Sire, je veux » défendre Ceuta contre toutes les » forces des Maures. En effet, il tint parole, par la genereuse résistance qu'il leur opposa, lorsqu'ils vinrent l'y attaquer. On voit encore, dit-on, son bâton à Ceuta.

Cette Ville est située à la bouche du detroit de Gibraltar, sur une hauteur, qui s'avançant verd le Nord & vers le Levant, forme une espece de Cap. On a crû (& peut-être y a-t-il encore des gens qui le croient) qu'elle a été bâtie par un des petits fils de Noé, & qu'il lui donna le nom de *Gerd*, qui en langue Siriaque veut dire, Principe de beauté, parce qu'elle fut, dit-on, la premiere Ville qui fut fondée en Afrique. Il y avoit plus de huit cens ans que les Maures la possedoient, & qu'ils l'estimoient la plus considérable Ville de l'Afrique, tant par ses richesses, qui étoient immenses, que parce qu'ils y avoient établi une célebre Université, & qu'ils en avoient fait leur Magazin d'armes & de munitions de bouche. Telle étoit cette Ville, qui passoit pour imprenable, quand les Portugais la prirent. C'est la premiere conquête qu'ils aïent fait en Afrique. Elle a été depuis entre les mains des Espagnols, sur lesquels elle a été reprise par les Africains pendant la guerre de Philippe V. contre l'Archiduc aujourd'hui Empereur. Mais les Espagnols en sont présentement les maîtres. 1415.

Le lendemain de la prise de Ceuta (c'étoit le 15 d'Août) le Roi & les Infants, accompagnés de tous les Seigneurs Portugais, qui étoient dans l'armée, se rendirent dans la principale Mosquée de la Ville, qu'on avoit changée en Eglise, pour y entendre la Messe. Après qu'elle fut achevée, le Roi arma Chevaliers les Infants ses fils, Edoüard, Dom Pedre & Dom Henri. Il les ceignit des mêmes épées, que Philippe leur mere, leur avoit données quelques heures avant que de rendre le dernier soupir. Dès que les Infants furent faits Chevaliers, ils en firent l'instant d'après plusieurs autres de leurs mains.

Toutes choses étant reglées dans

1415. Ceuta, le Roi s'embarqua le 2 de Septembre, pour s'en retourner en Portugal. Il aborda à Tavira dans le Roïaume des Algarves, & après avoir licentié ses troupes, & recompensé les Etrangers, il fit l'Infant Dom Pedre Duc de Conimbre, & l'Infant Henri Duc de Viseo. Il partit ensuite pour Evora, où les Infants Dom Juan & Dom Ferdinand & Isabelle leur sœur l'attendoient avec Ferdinand Rodriguez de Sigueira, Grand-Maître de l'Ordre d'Avis, & Gouverneur du Roïaume pendant l'absence du Roi. Les hommes, les femmes, les enfans d'Evora allerent au-devant de leur Souverain, pour le feliciter, par des cris d'allegresse, de l'heureux succès de ses armes. Il entra dans la Ville accompagné de tout ce peuple, qui ne pouvoit se lasser de le regarder & de l'admirer. Delà le Roi se rendit à Lisbonne, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il apprit que les Maures, au désespoir d'avoir perdu Ceuta, harceloient sans cesse le Comte D. Pedre de Meneses. D. Pedre avoit reçû un ordre exprès du Roi de ne jamais sortir de la Ville pour les combattre, sous quelque prétexte que ce fût. Les Maures regardant cette conduite comme une lâcheté de la part des Portugais, ravageoient impunément la campagne avec leur cavalerie, & rendoient la côte impraticable aux Etrangers avec leurs vaisseaux. Alors Meneses se détermina à laisser de temps en temps sortir ses troupes pour donner la chasse aux Maures, & pendant l'espace de quatre ans, il ne cessa point de les battre. Enfin les Maures ramasserent toutes leurs forces, dans le dessein de l'assieger dans les formes, mais la discorde, qui se mit parmi eux, en suspendit l'execution. Mulei Buzaïde se disputoit la Couronne de Fez avec un de ses freres, & Mulei Boacey étoit occupé à défendre celle de Maroc contre un des principaux Seigneurs du païs, qui vouloit la lui enlever. Le Roi de Grenade avoit tenté vainement de les accommoder; enfin il en vint à bout, & il les engagea à joindre leurs forces aux siennes, pour reprendre Ceuta. Meneses soûtint leurs assauts avec une valeur & une intrepidité étonnantes; craignant cependant de succomber, il envoïa demander du secours au Roi son Maître, qui fit partir pour cet effet l'Infant Henri & l'Infant Dom Juan. Ces deux Princes aïant joint Meneses, sortirent sur les Maures, les taillerent en pieces, & délivrerent la place. 1415.

Depuis que le Roi étoit de retour à Lisbonne, il ne s'occupoit qu'à établir l'ordre & la tranquillité dans le Roïaume. On travailla aussi à faire une paix perpetuelle avec la Castille. On la proposa au Conseil de la Regence. Les avis furent partagés: les uns la souhaitoient ardemment, les autres brûlant de vanger la mort de ceux qui avoient péri à Aljubarota, non-seulement la rejettoient avec mépris, mais ils vouloient même qu'on recommençât la guerre. Les plus moderés d'entre eux disoient, que pour conclure cette paix, il falloit attendre la majorité du Roi, qui entra dans sa quatorziéme année vers le milieu de l'année 1419. Alors les Portugais firent partir des Ambassadeurs pour la Castille, pour complimenter le Roi sur sa Majorité, & pour lui demander ses desseins, touchant la paix perpétuelle, dont on avoit parlé durant sa minorité. Il promit d'envoïer incessamment des Ambassadeurs en Portugal, & il tint parole, D. Alfonse de Cartagene Doïen du Chapitre de Segovie, depuis 1416.

1416. depuis Evêque de Burgos, se rendit à Lisbonne avec Dom Juan Alfonse de Zamora Secretaire de l'Ambassade. Ils avoient ordre seulement de prolonger pour onze ans la trêve, laquelle étant expirée, on seroit le maître de part & d'autre de faire la paix ou la guerre : qu'en attendant on envoyroit respectivement des arbitres sur les frontieres, pour regler les prétentions des uns & des autres ; que ces arbitres se verroient un jour sur les terres du Roi de Portugal, & un autre, sur celles du Roi de Castille, & ainsi alternativement, jusqu'à ce qu'ils eussent terminé leur négociation : qu'au-reste on seroit obligé de part & d'autre, dix-huit mois avant la trêve expirée, de s'avertir en cas qu'on fût dans le dessein de faire la guerre.

1419. Telle étoit la disposition des affaires en Espagne, lorsque les Portugais profitant de la paix, songerent à faire des voïages sur mer, pour tâcher de découvrir de nouvelles terres. L'Infant Henri, qui s'étoit adonné à l'étude des Mathématiques, en fut le premier Auteur. Il fit armer deux vaisseaux, les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue & périlleuse navigation, & il en donna le commandement à deux hommes qui passoient pour les plus habiles Mariniers de son temps, avec ordre d'aller le plus loin qu'ils pourroient, visiter les côtes de l'Afrique, pour s'informer des païs que cette partie du monde contenoit, & des Nations qui l'habitoient. Ils s'embarquerent l'an 1410. cinglerent vers le Midi, & pousserent si avant, qu'ils doublerent le promontoire d'Atlas, ainsi appellé par les Anciens, mais alors portant déja le nom de Cap de Non, parce qu'on croïoit que quiconque se hasardoit de le passer, ne revenoit plus dans sa patrie. Toutefois ceux à qui Henri avoit confié ses deux vaisseaux, allerent soixante lieuës plus avant, & arriverent jusqu'au Cap de Bojador, jadis appellé *Canaria*, situé vis-à-vis de l'Isle qui porte maintenant le nom de grande Canarie. Etant arrivés dans cet endroit, la violence des vagues les obligea à rebrousser chemin, & à s'en retourner en Portugal, où ils rendirent compte au Prince Henri, de tout ce qu'ils avoient vû.

1420. Pendant l'espace de dix ans, personne n'osa doubler le Cap de Bojador. Mais Henri persuadé qu'on pouvoit encore aller plus loin, arma en 1420. trois vaisseanx. Il en confia un à Jean Gonsalve, & l'autre à Tristan Vaz. Tous deux gagnerent la haute mer, ce que personne n'avoit osé faire jusqu'alors ; & ils découvrirent quelques Isles, entr'autres celle de Madere, qu'ils conquirent au nom du Roi de Portugal. Gille Annio, qui étoit le troisiéme pilote à qui l'Infant avoit donné le Commandement du troisiéme vaisseau, après avoir évité plusieurs écueils, & avoir observé avec soin le flux & le reflux de la mer, doubla enfin le Cap de Bojador, & ouvrit par-là les chemins de l'Ethiopie occidentale aux Portugais. Continuant de cotoïer l'Afrique, il parvint jusqu'à un Cap, appellé présentement la Serre-Lionne, parce qu'on trouve dans le voisinage une caverne, d'où l'on entend un bruit si effroïable, qu'il ressemble au rugissement d'une Lionne. Ce Cap est éloigné de celui de Bojador de trois cens soixante lieuës. Après cet exploit, Annio s'en retourna en Portugal pour y recevoir les récompenses dûës à son courage & à ses exploits. On vit écouler l'espace de 50. ans, sans que personne osât doubler le Cap de la Serre-

1420. Lionne. Mais dans cet intervale on découvrit les Isles Canaries, qu'on croit être les mêmes Isles, que les Anciens appelloient Fortunées. Les Biscayens & les Navarrois firent cette découverte sous la conduite d'un Gentilhomme Normand, nommé Jean de Bethencourt. Il les posseda paisiblement le reste de ses jours ; il prit même le titre de Roi, & le laissa en mourant à un de ses parens. Celui-ci craignant de ne pouvoir les conserver, les vendit à un Comte Espagnol, après lequel elles passerent sous la domination du Roi d'Espagne.

Si l'année 1420 fut remarquable par les navigations hardies des Portugais, celle de 1422 ne le fut pas moins par le changement que le Roi apporta dans la maniere de compter les années. On se servoit de l'Ere de Cesar ; le Roi voulut qu'on se servît désormais de l'époque de Jesus-Christ. Il suivit en cela l'exemple de Jean I, Roi de Castille, lequel avoit imité lui-même celui du Roi d'Arragon.

Quelque tems après ce changement le Connêtable, qui avoit soixante-deux ans, se retira dans un Convent pour s'y consacrer entierement au service de Dieu. Il vêcut dans cette retraite neuf ans dans un recueillement si grand, qu'on eût dit qu'il avoit passé toute sa vie dans la priere & dans la solitude. Depuis la mort de sa femme il n'en avoit point connu d'autres. Il jeûnoit continuellement & se levoit dans la nuit comme les Moines ; il avoit renoncé à tous les honneurs & à toutes les dignités du monde, & distribué presque tous ses biens aux pauvres ; il mourut dans des grands sentimens de pieté à l'âge de soixante & onze ans. Il avoit fait bâtir une Eglise à Lisbonne, où son corps fut inhumé. On y conserve encore son épée & sa lance. Il avoit porté les armes dès l'âge de quatorze ans, & il ne les avoit quittées, pour ainsi dire, que dans le moment qu'il avoit renoncé au monde. Sa vie ne fut qu'un tissu de victoires & de belles actions. Au courage le plus boüillant & le plus impétueux, il joignoit une raison mâle & vigoureuse, & un esprit solide, vif & pénétrant. Brave à la tête des armées, prudent dans le cabinet, il étoit grand Capitaine & grand Ministre tout à la fois. Sa libéralité & son désintéressement ne cédoient en rien à ses autres vertus. Il sçut accorder les intérêts de la Religion avec ceux de son Prince, & mériter l'amour des peuples, sans causer le moindre ombrage à son Roi. Ses ennemis l'estimoient & le respectoient, & les Portugais avoient en lui une confiance si parfaite, qu'ils se croïoient invincibles, toutes les fois qu'ils l'avoient à leur tête. Sa taille étoit au dessus de la moïenne, il n'étoit ni trop gras ni trop maigre. Il avoit le visage plein le front ouvert, les yeux petits, mais pleins de feu, le nez un peu élevé vers le milieu, & tirant sur l'aquilin ; le teint vif, les cheveux châtains clairs, la barbe peu épaisse & longue. Au reste l'ensemble de tous ses traits formoit un homme d'une figure, qui imposoit à tous ceux qui l'approchoient. Le Roi qui étoit à peu près de son âge, fut extrêmement sensible à sa mort. Il honora de sa présence ses obseques ; & tous les Ordres de l'Etat s'y trouverent avec une affluence étonnante de peuple, qui fondoit en larmes. 1422.

Cependant les arbitres de Castille & de Portugal qui devoient traiter des prétentions des deux Couronnes, l'une sur l'autre, étoient encore à partir ; mais comme la trêve d'onze ans 1423.

1423. tenoit toujours, le Roi de Portugal envoïa en Castille Ferdinand de Castro & le Docteur Ferdinand de Silveira pour y assister à la publication, qu'on en devoit faire dans ce Roïaume. La cerémonie s'en fit à Avila, où dès qu'elle fut achevée, le Roi donna un tournois. Ferdinand de Castro oubliant la dignité dont il étoit revêtu, y voulut rompre une lance contre Rui de Mendoce Majordome du Roi de Castille. Il païa cher son imprudence. Mendoce le jetta par terre & le blessa dangereusement. Dès qu'il fut gueri de sa blessure, il revint en Portugal peu estimé comme Ministre, & moins encore comme homme de guerre. Le Doïen de Segovie l'y suivit de près avec le Secretaire Juan de Zamora, pour assister de la part de la Castille à la publication de la trêve qui se fit à Lisbonne, sans qu'il y arrivât aucun accident.

1424. Cette trêve fut regardée comme une paix perpetuelle ; on espera la rendre telle avec le temps, qui devoit naturellement appaiser la haine qui étoit entre les deux nations. L'Infant Dom Pedre, qui entroit dans sa vingt-deuxiéme année, conçut alors le dessein d'aller voïager, pour connoître les mœurs & les coûtumes des peuples differens qui habitent le monde ; pour s'instruire des Arts & des Sciences, que les hommes cultivent, de la maniere dont ils se gouvernent, & des religions diverses qu'ils professent. Son pere en lui accordant la permission d'executer son dessein, lui donna un équipage conforme à sa naissance. Le jeune Prince vit les Cours Romaine, Ottomane & Persanne ; & par-tout il donna des marques de courage & de prudence, qui le firent aimer & estimer tout ensemble. Martin V. qui occupoit le S. Siege lorsqu'il passa à Rome, lui accorda pour les Rois de Portugal, le privilege d'être sacrés à leur avenement à la Couronne, ainsi que les Rois de France & d'Arragon : comme s'il eût été besoin de recourir au Pape pour pratiquer ces cérémonies. Avant de s'en retourner dans sa patrie, il visita l'Allemagne, la Hongrie & la Pologne. Le Roi de ce Roïaume marcha au secours de l'Empereur Sigismond contre les Infidéles, & l'Infant l'y accompagna. Il fit des actions d'éclat pendant la guerre, qui lui meriterent des marques de distinction de la part de ces Monarques. En revenant dans son païs il passa en Angleterre, où le Roi Henri IV. son oncle le combla de caresses. Le Roi de Castille son cousin ne le reçût pas moins favorablement, lorsqu'il vint dans son Roïaume. L'Infant emploïa quatre ans à ces voïages. 1424.

Pendant tout ce temps-là, le Roi continuoit de gouverner ses Etats avec une rare prudence. L'âge ne diminuoit en aucune maniere ses soins & son activité à faire observer les Loix, & à faire rendre une justice prompte & exacte à ses sujets. Il donna force de Loi aux Réglemens que Jean de Regras Chancelier du Roïaume avoit faits touchant l'administration de la Justice, & qu'il avoit publiés en Langue vulgaire. 1425. 1426. 1427. 1428.

Son fils Edoüard avoit atteint l'âge de vingt-six ans, sans qu'on eût parlé de le marier, & cette conduite inquietoit le peuple. Le Roi, pour dissiper ses craintes, lui fit épouser l'Infante Donna Leonor sœur d'Alfonse Roi d'Arragon & de Naples, fils de Ferdinand premier. Ce fut Dom Pierre de Norogna Archevêque de Lisbonne qui negocia ce mariage. On assigna pour le Domaine de la Princes-

1428. ſe la moitié de celui qu'avoit poſſedé la feuë Reine, & l'autre moitié lui fut promiſe, lorſqu'elle ſeroit parvenuë au Trône. Dom Lopez de Mendoce Archevêque de Saint Jacque conduiſit cette Princeſſe en Portugal avec l'Evêque de Cuença. Leur train étoit ſuperbe, & leur maiſon nombreuſe. Au premier Village de Portugal où ils entrerent, leurs gens prirent querelle avec quelques Portugais : il y eût quelques perſonnes de tuées, comme les Portugais étoient les aggreſſeurs, l'Infant Edoüard les fit rigoureuſement punir.

Dans le même tems qu'on traitoit de ſon mariage en Arragon avec l'Infante Leonor, on traitoit en Catalogne de celui de l'Infant Dom Pedre ſon frere, avec Donna Iſabelle fille aînée de Dom Jaime Comte d'Urgel, & petite fille du Roi Dom Pedre IV. Elle s'étoit flatée pendant quelque temps de monter ſur le Trône d'Arragon ; mais aïant perdu cette eſperance, elle conſentit au mariage qu'on lui propoſoit, & elle paſſa en Portugal l'an 1429. où elle fut reçûë avec pompe & magnificence de la part du Roi ſon beau-pere.

1429. Cette même année Iſabelle Infante de Portugal, paſſa ſur une flote bien armée en Flandre, pour y épouſer Philippe Duc de Bourgogne & Comte de Flandre : les nôces ſe célebrerent à Bruges, avec toute la galanterie de ce païs-là. Les tournois, les joûtes, les carouſels, tout fut emploïé pour rendre la fête des plus brillantes. Les vins les plus exquis couloient dans les ruës, & le peuple enivré de vin & d'allegreſſe, donna dans ce jour les marques les plus vives de ſon amour & de ſon attachement pour ſon Prince. Ce fut dans cette occaſion que Philippe inſtitua l'Ordre de la Toiſon d'or en l'honneur d'Iſabelle, 1429. Princeſſe dont les graces & la beauté n'avoient point d'égales. Son époux conçut pour elle tant d'eſtime & tant d'amour, qu'il n'entreprit jamais rien en paix & en guerre, ſans la conſulter. De ce mariage naquit le Duc Charle pere de Marie, que l'Empereur Maximilien épouſa.

Tous ces mariages étant conſommés, le Roi de Portugal travailla à remettre l'union entre le Roi de Caſtille, le Roi d'Arragon, & le Roi de Navarre, qui ſe faiſoient une cruelle guerre. Ses Ambaſſadeurs Martin Gonçalez d'Ataïde & Nuñés Gonçalez de Silveïra, furent chargés de cette négociation, dans laquelle ils échoüerent. Le Roi de Caſtille s'ima- 1430. ginant que la Reine mere étoit la cauſe des troubles de l'Eſpagne, la fit enfermer dans le Monaſtere de Tordeſillas ; mais on la remit bientôt en liberté, à la priere du Roi de Portugal.

La trêve d'onze ans alloit bientôt 1431. expirer : on nomma de part & d'autre des Ambaſſadeurs pour la prolonger, ou pour la changer en paix perpetuelle. Ceux de Portugal s'appelloient Pierre Gonçalez Malafaya, & le Docteur Rui Fernandés. La guerre étoit allumée entre le Roi de Caſtille & le Roi de Grenade. Malafaya ſuivit le Caſtillan & fit la Campagne avec lui : à la fin de la Campagne, on conclut & on ſigna la paix. Après que les Ambaſſadeurs Portugais l'eurent fait publier en Caſtille, les Ambaſſadeurs Caſtillans allerent la faire publier en Portugal : & ainſi finirent les diviſions, qui agitoient les Portugais & les Caſtillans depuis près de cinquante ans.

La vieilleſſe faiſoit reſſentir ſes effets au Roi de Portugal : on voïoit

1433. avec chagrin qu'il s'avançoit à grands pas vers le tombeau : ses infirmités devenant de jour en jour plus considerables, on le transporta à Alcouchete de l'autre côté du Tage, pour lui faire respirer un air plus pur & plus sain : mais il s'y trouva plus incommodé qu'il ne l'étoit à Lisbonne, où il voulut qu'on le ramenât. Il y languit encore quelques jours, & le 14. d'Août veille de l'Assomption, il y rendit le dernier soupir. Il fut grand Capitaine, grand homme d'Etat, c'est-à-dire, un grand Roi, digne de vivre éternellement dans la memoire des hommes. La veille de l'Assomption fut un jour remarquable pour lui. En pareil jour il découvrit une conjuration tramée contre sa vie, il gagna la bataille d'Aljubarota, prit la Ville de Ceuta, mourut & fut transporté dans l'Eglise de la Bataille, qu'il avoit fait bâtir lui-même. Il vit approcher la mort avec une fermeté étonnante, & jusqu'au dernier soupir il ne cessa de parler à son fils Edoüard, de la maniere dont il devoit se conduire pour bien regner. Quelques instans avant d'expirer, il ordonna qu'on lui coupât la barbe, afin qu'il parût après sa mort moins hideux aux yeux de ceux qui viendroient le voir. Il faut, disoit-il, autant qu'on le peut, corriger par l'art les horreurs de la mort.

Dès qu'on sçut dans la Ville qu'il ne vivoit plus, une tristesse générale s'empara de tous les habitans de Lisbonne. Tout le monde fondoit en larmes, & ces pleurs étoient le digne éloge que meritoit ce Prince, dont le corps fut transporté pendant la nuit dans la grande Eglise de Lisbonne accompagné des Infants ses fils, des Grands du Roiaume, & d'un concours immense de peuple de tout âge, 1433. de tout sexe, & de toutes conditions.

Dom Juan étoit d'une figure & d'une taille peu avantageuses. Il avoit le visage maigre, les yeux vifs, le front étroit, les cheveux noirs, la bouche grande, mais sans desagrement. Il étoit vigoureux & endurci au travail; moderé dans la prosperité, gai, ferme & serein dans l'adversité, & toujours genereux, magnifique & clement. Il étoit brave jusqu'à la témerité, & jamais il ne recula devant ses ennemis, quelque nombreux qu'ils fussent. Ses vertus civiles égaloient ses vertus guerrieres. Il eut toujours en vûë le bien public, & il avoit pour ses sujets la même tendresse qu'a un pere de famille pour ses enfans. Dédaignant le faste, & cette fausse grandeur, qu'affectent ceux que la naissance & la fortune placent aux premiers rangs, il se dépoüilloit de la Majesté qui environne le Trône, pour se mettre à portée de converser familierement avec ceux qui l'approchoient. On ne le reconnoissoit pour maître, que par les bienfaits dont il accabloit ceux qui l'avoient bien servi, ou dans la guerre ou dans le ministere, ou qui se distinguoient par quelque talent utile dans les arts & dans les sciences; car la valeur seule n'étoit pas l'objet de ses récompenses. Les personnes d'esprit, ou à talent, se ressentoient aussi de ses liberalités. Il n'avoit point pour Ministres de ces hommes stupides & ignorans, qui regardent les Sciences & la culture de l'esprit, comme des choses indifferentes dont un Etat ne tire aucun avantage. Il fit plusieurs Loix qui s'observent encore en Portugal, & il procura une traduction du Code de Justinien en Langue vulgaire. Parmi le

1433. grand nombre d'Eglises qu'il fit bâtir, on remarque celle de la Bataille, où il est inhumé. On sçait qu'il bâtit cette Eglise pour remercier Dieu du gain de la bataille d'Aljubarota. Boniface IX. erigea Lisbonne en Métropole à sa priere. Ce fut lui aussi qui jetta les fondemens du Palais de Lisbonne, & qui orna cette ville & celle de Santarem de plusieurs beaux édifices.

Il eut pour enfans Donna Blanche, & Dom Alfonse, qui moururent jeunes, Dom Edoüard son successeur; Dom Pedre Duc de Conimbre, qui composa plusieurs ouvrages en prose & en vers, qui voïagea en plusieurs parties du monde, & à qui l'on attribuë l'invention de la guittare; peut-être ne fit-il que la perfectionner. Il rapporta de ses voïages une mappe-monde, où le détroit de Magellan étoit marqué sous le nom de queuë de dragon, & le Cap de Bonne-esperance sous celui de front d'Afrique. Cette mappe-monde servit beaucoup au Prince Henri pour ses découvertes. Les Catalans voulurent choisir Dom Pedre pour Roi; mais leur bonne volonté en faveur de ce Prince n'eut point son effet. Il laissa plusieurs enfans en mourant, entre autres Dom Jaime qui fut Cardinal, Archevêque de Lisbonne & homme célebre par son sçavoir, par sa vertu, & surtout par sa continence.

Henri, que Dom Juan son pere fit Grand-Maître de l'Ordre de Christ, s'adonna tout entier à l'étude des Mathematiques, & à la navigation. Il mourut âgé de soixante-sept ans, après avoir fait bâtir plusieurs Eglises, entr'autres une, sur le rivage de la mer à deux lieuës de Lisbonne, en l'honneur de la Vierge, afin qu'elle favorisât ses entreprises de mer. C'étoit un Prince pieux, sage, & courageux. Il obtint du Pape Martin V. que tout 1433. ce que les Portugais découvriroient depuis le Cap de Bojador jusqu'aux Indes, appartiendroit à la Couronne de Portugal; ce qui a été depuis confirmé par d'autres Papes; sur-tout par celui qui traça la fameuse ligne de démarcation, entreprise contraire au droit sacré des Souverains, qui ne dépendent que de Dieu & des Loix, & qui par rapport à leurs conquêtes, ne doivent consulter que la droite raison & leur conscience. Il demanda, dit-on, cette grace pour engager les Rois de Portugal à pousser plus loin leurs découvertes, & pour encourager les Pilotes dans des voïages si périlleux. Aureste il les récompensoit très-bien lui-même, & il répetoit souvent ce dicton François *Talent de bien faire*, par lequel il invitoit tout le monde à s'occuper à quelque chose d'utile & de profitable à l'Etat & à la Religion. Les Matelots & les Pilotes avoient pour lui tant d'estime & tant d'amour, que pour éterniser sa memoire, ils graverent sur l'écorce des arbres des nouveaux païs qu'ils trouvoient, ces mêmes mots, *Talent de bien faire*. Ce Prince mourut en 1460. à Sagres près du Cap S. Vincent, où il s'étoit retiré pour s'appliquer entiérement à l'étude.

Dom Juan son frere fut fait Grand Maître de l'Ordre de Saint Jacque, & épousa Isabelle fille du Comte de Barcelos premier Duc de Bragance son frere naturel. Il en eut Dom Diegue, Isabelle qu'épousa Dom Juan second Roi de Castille, Donna Philippe, & Doña Beatrix mariée à l'Infant D. Ferdinand pere d'Emmanuel, qui parvint à la Couronne. D. Ferdinand, le dernier des enfans de Juan premier, mourut misérablement dans l'esclavage en Afrique. Isabelle sa sœur

1433. épousa, comme nous l'avons dit, le Duc de Bourgogne. Telle fut la famille que laissa Dom Juan premier en mourant.

Outre les Papes dont nous avons parlé dans le cours de son histoire, il en regna plusieurs autres pendant le temps que Jean occupa le Trône. Après Boniface IX. vint Cosimat de Meliorati sous le nom d'Innocent VII. Gregoire XII. qui fut déposé avec Benoît XIII. au Concile de Pise l'an 1409. Alexandre V. & Jean XXIII. auquel on ôta la Thiare au Concile de Constance pour la donner à Martin V.

Sous le Regne de Jean premier arriva ce célébre combat, entre douze jeunes Gentilshommes Portugais & autant d'Anglois, qui avoient insulté les plus jeunes & les plus belles Dames d'Angleterre. Voici comme on raconte cette avanture. Par un esprit de singularité ordinaire aux Anglois, quelques Seigneurs s'aviserent de fuïr le commerce des Dames de la Cour, entre autres d'un certain nombre, qu'ils désignerent par leur nom, en publiant qu'elles n'avoient ni beauté, ni esprit, ni aucune des qualités qui rendent les femmes aimables & respectables. Ils ajouterent, qu'ils soûtiendroient ce qu'ils avançoient les armes à la main. Personne ne se presenta pour défendre la cause des Dames offensées. Outrées de l'affront qu'elles recevoient, elles s'adressent au Duc de Lancastre, Prince poli, galant & respectueux envers le beau sexe, pour lui demander vengeance de l'affront qu'on osoit leur faire. Le Duc leur conseilla d'écrire au Roi de Portugal, afin qu'il permît à douze Cavaliers qu'il leur nomma, de passer en Angleterre, pour effacer par un combat l'affront qu'elles avoient reçû. Dom Juan leur accorda ce qu'elles demandoient, & les douze Portugais plus fiers que tous les Chevaliers de la Table ronde, se rendirent à Londres, aïant à leur tête Alvarés Gonçalez Magrisco. 1433.

Ils ne furent pas plutôt arrivés que toutes les Dames s'empresserent à l'envi de les régaler; celles qui avoient été offensées leur donnerent des écharpes magnifiques, qu'elles avoient faites elles-mêmes, & le Roi d'Angleterre leur fit present d'armes pour combattre, & assigna le lieu où l'action devoit se passer. Ils s'y transporterent au son des trompettes & des tambours. Magrisco combattit, & triompha le premier; ses compagnons aussi braves & aussi galans que lui, firent mordre la poussiere aux Anglois, & remporterent une gloire égale à celle de Magrisco. Les Dames pénétrées de reconnoissance les couronnerent de fleurs entrelassées de rubans, & firent present à chacun d'eux d'une lance & d'une épée, ornées de chiffres & de devises, qui exprimoient leur reconnoissance & leur estime pour leurs galans défenseurs. Les Dames Portugaises aussi reconnoissantes que celles d'Angleterre, n'en donnerent pas des marques moins vives à ceux qui revinrent en Portugal; ceux qui resterent à Londres ne se plaignirent point de leur sort, & un d'eux aïant passé en France, y fit une fortune des plus brillantes.

Le Regne de Jean premier n'avoit été qu'un tissu de victoires; le Regne de son successeur ne fut qu'un tissu de malheurs. La bonne fortune & l'adversité observent une alternative que rien ne peut alterer. Cette alternative de biens & de maux est le partage des hommes. La mort de Dom Juan vit ecl-

1433. pser le bonheur des Portugais ; chaque jour du Regne suivant fut marqué par quelque fléau. Le lendemain qu'on eut déposé le corps de Dom Juan dans la grande Eglise de Lisbonne, Edoüard son fils fut proclamé Roi de Portugal, sous de malheureux auspices, s'il faut ajoûter foi aux prédictions des Astrologues.

Un Juif qui se piquoit de sçavoir l'Astrologie, science chimerique, & l'écüeil cependant des plus grands hommes, fut trouver Edoüard, pour l'avertir de suspendre d'un jour son Couronnement, parce que, selon les planettes, le jour qu'il vouloit le faire étoit un jour malheureux pour lui. Edoüard méprisa cet avis, & le regarda comme une réverie d'Astrologue ; il se fit couronner le jour qu'il avoit marqué, avec les cérémonies ordinaires. Alors le Juif qui s'étoit tû, osa parler hautement, & dit que son Regne seroit court & malheureux. Le cours fortuit des choses du monde, firent que l'Astrologue dit vrai, peut-être pour la premiere fois de sa vie.

D. Edoüard I. Le nouveau Roi se rendit à Sintra immédiatement aprés son Couronnement, & là les Infants ses freres, & tous les Grands du Roïaume reconnurent pour légitime heritier de la Couronne Dom Alfonse son fils, qui n'avoit pas encore vingt mois. Ce fut la premiere & la derniere fois qu'on vit faire une pareille cérémonie, sans qu'on y appellât les Députés du peuple, qui avoient coûtume, ainsi que les Grands, d'assister aux élections des Rois & des Princes.

1434. Après cette cérémonie, Edoüard donna tous ses soins pour remettre l'ordre dans les finances, épuisées par les longues guerres que le Roi son pere avoit été obligé de soûtenir, & pour réformer la discipline militaire, 1434.
dont on s'étoit beaucoup relâché sous le Regne précedent. Jean étoit brave, genereux, juste & prudent ; mais élevé & nourri dans le tumulte des armes, il aimoit les gens de guerre, & ce penchant qu'il sentoit pour eux, joint au besoin qu'il en avoit, lui faisoit tolerer de leur part bien des choses qu'Edoüard crût devoir réprimer. Il l'éxecuta avec tant de prudence & tant de bonheur, qu'on disoit hautement qu'Edouard entendoit mieux l'art de gouverner un Etat que le Roi son pere : éloge flateur, qu'il ne méritoit peut-être qu'aux dépens de l'art de conquerir, que Jean possédoit eminemment.

Il y avoit déja un an qu'Edoüard regnoit, lorsqu'il assembla tous les Grands du Roïaume, tant Laïcs qu'Ecclesiastiques, pour assister au transport du corps du feu Roi, de Lisbonne à la Bataille. Tous les Princes, tous les Seigneurs, tous les Gentilshommes qualifiés, & tous les Evêques du Roïaume se rendirent à Lisbonne. Le Palais du Roi étoit tout tendu de noir. On partit delà pour aller dans l'Eglise où étoit en dépôt le corps du Roi. On observoit un silence profond en marchant, & on n'entendoit d'autre bruit que celui de toutes les cloches de la Ville. Lorsqu'on fut arrivé dans l'Eglise, un Franciscain, nommé Rodriguez, prononça l'oraison funebre du feu Roi, & la peinture vive qu'il fit de ses grandes qualités, renouvella les larmes des Portugais. L'Eglise étoit tenduë de noir, tout y étoit triste & lugubre, & l'on y voïoit un superbe mausolée, où les armes & les drapeaux de tous les Princes qui appartenoient à la Maison de Portugal, étoient peints. Après que les cérémonies accoûtumées

1434. mées en pareille occasion furent achevées, on enleva le corps, on le transporta à la Bataille, & on le remit entre les mains des Religieux de ce célebre Monastere.

Ensuite le Roi partit pour Leiria, afin de fuir la peste qui désoloit Lisbonne. Les Députés du peuple & les Gouverneurs des places vinrent l'y trouver, pour lui prêter le serment de fidelité. Peu de jours après il convoqua à Santarem les Etats Generaux du Roïaume; il y abregea les Loix qui concernoient la Justice qui étoient d'une longueur immense, & il les rassembla en un volume, afin d'en faciliter la lecture. Il fit aussi une Loi contre le luxe, pour mettre un frein aux dépenses excessives des Grands; & comme le séjour de la Cour est pour eux un prétexte de se ruiner & de ruiner les autres, il leur ordonna de se retirer tous dans leurs Terres, à l'exception de ceux qui étoient destinés pour le servir, ou qui remplissoient les Charges de l'Etat.

Martin V. qui occupoit, comme nous l'avons dit, le Saint Siege, venoit de convoquer un Concile à Bâle, pour y condamner quelques hérésies, qui avoient pris naissance en Italie, & pour y travailler à la réünion des Eglises Grecque & Latine, que l'Empereur Manuel Paleologue sembloit desirer. Pour le confirmer dans un dessein si loüable, & si utile à la Religion, le Pape envoïa auprès de lui Dom Pierre de Fonseca Portugais, Prêtre & Cardinal. Martin mourut sur ces entrefaites, & il eut pour successeur à la Thiare Eugene IV. L'Empereur Manuel ne survecut que peu de temps au Pape Martin; il laissa l'Empire à Jean son fils, que le nouveau Pape fit prier de se rendre à Ferrare, où il étoit lui-même, & où il avoit transporté le Concile de Bâle. Le Roi de Portugal y envoïa ses Ambassadeurs: c'étoient le Comte d'Ourem fils du Comte de Barcelos, Dom Antoine Martinés Evêque de Porto, les Docteurs Vasqués Fernandés de Lucena, & Diegue Alfonse, avec Frere Gille Lobo, & Frere Jean; l'un étoit Franciscain & l'autre Augustin. L'Evêque de Porto, & Frere Jean furent députés vers l'Empereur de Constantinople, pour l'engager à partir incessamment pour Ferrare. L'Empereur se mit en chemin avec eux, & amena le Roi de Trebisonde avec lui. Les Envoïés des Eglises d'Antioche, d'Alexandrie, de Jerusalem, arriverent à Ferrare presque en même tems que l'Empereur Jean, ainsi que les Evêques d'Asie & d'Ethiopie. L'Empereur Sigismond s'y rendit de son côté; mais lorsque tous se trouverent assemblés, ils furent obligés de quitter Ferrare & d'aller à Florence à cause de la peste, qui regnoit dans la premiere de ces deux Villes. L'Italie n'étoit pas le seul païs qui fut désolé par ce terrible fleau; le Portugal, en ressentoit aussi toutes les fureurs. 1434.

Parmi les differentes affaires qu'on agita dans le Concile de Florence, la réünion des Eglises Grecque & Latine fut une des principales; mais elle échoüa par la mauvaise foi des Grecs, qui ne cherchoient qu'à amuser les Latins, afin d'en obtenir quelque secours contre les Turcs. Amurat leur Empereur avoit poussé ses conquêtes jusqu'en Epire, où Jean Castriot avoit été contraint de ceder la forte Ville de Croie à ses armes victorieuses, & de lui livrer ses enfans, parmi lesquels on comptoit le jeune George, qui de favori d'Amurat, devint son plus redoutable ennemi, &

1434. se rendit fameux sous le nom de Scanderberg.

Les Grecs aïant donc abandonné le Concile de Florence, les Latins donnerent tous leurs soins à la réforme de l'Eglise, qui de jour en jour perdoit son lustre par la licence honteuse & l'ignorance profonde des Prêtres & des Moines. Les premiers ne s'occupoient que des affaires du monde, & les seconds ne songeoient qu'à tromper le peuple, en substituant au véritable culte de vaines superstitions. Ce n'étoient plus les successeurs de ces anciens Anachorettes si renommés dans les premiers siecles de l'Eglise, par leur humilité, par leur charité, & surtout par ce zele ardent, qu'ils montroient pour soûtenir la Foi dans toute sa pureté ; mais des hommes livrés à la mollesse, plongés dans les plaisirs, & dévorés par l'ambition, qu'ils contentoient en immolant à l'aveugle crédulité du peuple, la pureté & la simplicité de la Religion.

Les longues divisions de l'Eglise avoient favorisé ces désordres. Les Papes de Rome & d'Avignon avoient été contraints, pour maintenir leur autorité, de fermer les yeux sur leur conduite irréguliere : mais dès que la Thiare ne fut plus partagée, que l'Eglise fut réünie sous un seul Chef, on ne songea qu'à réprimer tant de licence, & le Pape Eugene finit heureusement au Concile de Florence ce que son prédécesseur Martin V. avoit commencé au Concile de Constance.

Celui de Florence étant fini, le Comte d'Ourem qui y avoit assisté en qualité d'Ambassadeur de la part du Roi de Portugal, au lieu de s'en retourner dans sa patrie, partit pour la Palestine, dans le dessein d'y visiter les Saints Lieux. L'Evêque d'Olivença & ses compagnons s'en retournerent 1434.
en Portugal, où ils apporterent une confirmation nouvelle de la grace que l'Infant Dom Pedre avoit obtenuë quelques années auparavant, touchant le sacre des Rois de Portugal.

Lorsqu'Eugene transporta le Concile de Bâle à Ferrare, & de Ferrare à Florence, quelques Peres s'y opposerent, & Eugene aïant méprisé leurs oppositions, ils le déposerent ; & élûrent à sa place Amedée Duc de Savoïe, qui se rendit à Bâle, où il prit le nom de Felix V. Son élection renouvella tous les troubles qui avoient déchiré l'Eglise quelques années auparavant. Le Duc de Milan gendre d'Amedée & ennemi mortel d'Eugene soûtint son beau-pere, jusqu'à la mort du Pape déposé, auquel succeda Nicolas V. Alors l'Empereur Frederic força Amedée à reconnoître ce nouveau Pape. Cependant on lui laissa le chapeau de Cardinal, mais ceux de sa faction en furent dépoüillés.

Sur ces entrefaites le Roi de Portu- 1435.
gal apprit avec chagrin, que le Roi de Naple & l'Infant Henri avoient été faits prisonniers sur mer par le Duc de Milan ; mais Henri aïant recouvré sa liberté, revint en Portugal. Toujours occupé de nouvelles conquêtes, il brûloit du désir de passer en Afrique & d'y enlever quelque place aux Maures ; & pour cela il engagea son frere Ferdinand à demander la permission au Roi d'y porter la guerre.

Ferdinand en parla au Roi, à Almeirim, en ces termes : » Seigneur, les
» bienfaits que mes freres & moi
» avons reçûs de votre main Roïale,
» sont dignes de votre génerosité. Ce-
» pendant je suis malheureux : mes
» freres se sont fait une réputation
» digne de leurs ancêtres, par les ar-
» mes, mais moi je n'ay rien fait qui

1435. » ait pû m'attirer l'estime des hommes ; & cette idée empoisonne » toute la douceur de ma vie. Ma » jeunesse ne me permit point de suivre le Roi notre pere dans son expedition d'Afrique, qui vous couvrit les uns & les autres d'une gloire immortelle ; je restai dans le Portugal, où je vis encore ignoré de » toute la terre. Brûlant de me faire » connoître par quelque action d'éclat, & digne de ma naissance, & » ne pouvant y parvenir en Espagne » où regne une profonde paix, je » souhaiterois que vous m'accordassiez la permission de passer dans » quelque terre étrangere, & que » vous m'y fournissiez les moïens de » m'y faire une réputation par les armes. Après avoir parcouru toute » l'Europe, j'ai trouvé que l'Angleterre est le seul païs où je puisse » trouver de quoi me signaler, & j'y » passerai, si vous approuvez mon » dessein. Il ne sçauroit être condamné, étant formé sur l'exemple de » plusieurs grands Princes, qui sont » allés chercher de quoi se signaler » ailleurs que dans leur patrie. L'Infant Dom Ferdinand fils du Roi » Dom Sanche premier, passa en » Flandres, & s'y fit une telle réputation, qu'il merita d'épouser la » fille de l'Empereur Baudoüin, & » d'être fait Comte de Flandre. L'Infant Dom Pedre son frere, après » s'être acquis l'estime generale des » Maures dans la Cour des Rois » de Maroc, vint dans celle d'Aragon, où il parvint à se faire » proclamer Roi de Majorque, & » Comte d'Urgel. Dom Pedre notre frere, après avoir parcouru l'Asie, l'Afrique & l'Europe, & s'être fait un nom célebre » dans toutes ces parties du monde, » est revenu couvert de gloire dans » sa patrie, pour y épouser une illustre Princesse, destinée à porter une » grande Couronne. Semblables fortunes sont arrivées en differens » païs à plusieurs Portugais de differente condition. Le Ciel semble » veiller d'une maniere particuliere à » la conservation des Portugais, qui » vont chercher fortune ailleurs que » dans leur patrie. Esperant d'être » aussi heureux qu'eux, je vous demande avec tout le respect dû à » votre Altesse, la permission de sortir du Roïaume, pour tirer mon » nom de l'obscurité où il est. En » quelque païs où la fortune me conduise, j'y recevrai vos ordres : je » cherche à me faire connoître, & » non à me soustraire à ce que je vous » dois, ainsi qu'à la patrie. 1435.

Le Roi, après l'avoir écouté attentivement, s'imaginant qu'il ne lui demandoit la permission de sortir du Roïaume, que parce qu'il n'y étoit pas content, lui répondit qu'il ne pouvoit consentir à ce qu'il desiroit, sans donner occasion de penser mal d'un pareil voïage. Que tout le monde croiroit qu'il sortoit du Roïaume, non pour les raisons qu'il venoit de lui expliquer, mais parce qu'il étoit mécontent de son état à la Cour : que pour prévenir un tel discours injurieux à la gloire de l'un & de l'autre, il falloit qu'il renonçât à son dessein, & qu'il lui promettoit de lui faire une fortune convenable à son merite & à sa naissance. Le Roi le quitta après qu'il eut achevé de parler ainsi, & alla trouver l'Infant Henri, pour le prier de détourner Ferdinand de son dessein. Henri qui en étoit le premier mobile, lui dit, que si Ferdinand desiroit si fortement de se signaler hors du Roïaume, qu'il

1435. étoit aisé de lui en fournir une occasion avantageuse à l'Etat. Que la conquête de Ceuta leur ouvroit les portes de l'Afrique, qu'il en falloit profiter, pour y conquerir de nouvelles places. Que ces conquêtes tourneroient au profit de l'Etat & de la Religion. Que pour lui, il étoit obligé d'y contribuer comme Grand-Maître de l'Ordre de Christ, & Ferdinand comme Grand-Maître de l'Ordre d'Avis. Que les Statuts de leurs Ordres leur en imposant la loi, il devoit faire lui-même un effort pour les seconder dans une entreprise, dont toute la gloire rejailliroit sur son Altesse; (c'est ainsi qu'on qualifioit alors les Rois de Portugal) que par ce moïen enfin il empêcheroit Ferdinand de passer dans les Cours Etrangeres.

Le Roi répondit à ce discours, que la paix n'étoit point assez affermie avec la Castille, ni les peuples assez remis des guerres passées pour songer à une pareille expedition: qu'ainsi il y falloit renoncer, & trouver quelque autre expedient, pour retenir Ferdinand dans le Roïaume. Alors Henri résolut de mettre dans sa confidence la Reine, pour qui le Roi avoit toutes sortes de déferences. Il lui expliqua donc ses desseins, & pour l'engager à les servir avec plus d'ardeur, il lui dit que lui & Ferdinand étoient dans le dessein de la déclarer leur héritiere, attendu qu'ils n'avoient point d'enfans, & qu'il leur étoit défendu de se marier.

La Reine, qui à l'estime qu'elle avoit pour les Infants, joignoit un grand zele pour la Religion, & qui d'ailleurs trouvoit son interêt particulier dans ce qu'on lui proposoit, s'engagea avec l'Infant à travailler auprès du Roi, pour le faire consentir à l'expedition, qu'on lui proposoit. Dom Gomez Portugais, Abbé de Florence, depuis Prieur de Sainte Croix de Conimbre, & alors Legat pour la Cour de Rome dans celle de Portugal, où il avoit apporté la Bulle de la Croisade, que le Roy avoit demandée à Eugene IV. s'unit à la Reine & aux Infants, & tous en parlerent au Roi à Estremoz, où il s'étoit retiré à cause de la peste. D'abord Edoüard s'en défendit par les mêmes raisons qu'il avoit alleguées à Henri, & il refusa ouvertement le Legat, mais il ne put résister aux sollicitations de la Reine. Il l'aimoit si tendrement, que la crainte de lui déplaire, fit qu'il consentit à tout ce qu'on voulut de lui. On convint donc que l'armée destinée pour cette expedition seroit composée de quatorze mille hommes, tant de guerre que de mer. On assembla les Etats à Evora, pour faire contribuer le peuple à cet armement. Les Infants Dom Pedre, Dom Juan & le Comte de Barcelos le desaprouverent, parce qu'on l'avoit projetté sans leur en faire part. Quelque chose que le Roi pût leur dire, ils soutinrent toujours que la guerre qu'on alloit entreprendre étoit injuste, & d'ailleurs ruineuse pour l'Etat. Le peuple, sur qui on avoit mis de nouveaux impôts, murmuroit hautement & publioit que l'expedition qu'on projettoit, ne pouvoit être heureuse, parce qu'on l'entreprenoit sans nécessité. Dans le temps qu'on la déclara pour la premiere fois, l'Infant Ferdinand, & Diegue Lopez de Souza, tomberent en même temps malades d'une hemorragie considerable. Les évenemens les plus ordinaires deviennent dans de certaines circonstances des objets de superstition pour le peuple. Il saisit celui-ci, pour soûtenir qu'il annonçoit la ruine totale de l'armée, 1436.

1436. qu'on vouloit envoïer en Afrique. Le Roi traita avec raison ce discours de folie; mais sa conscience fut vivement inquietée de tout ce que les Infants Dom Pedre, Dom Juan & le Comte de Barcelos lui dirent sur l'injustice de cette expedition. Pour se rassurer, il consulta les plus habiles Theologiens du Roïaume, & il fit demander à la Cour de Rome, ce qu'on y pensoit de son projet. La matiere y fut débattuë en plein Consistoire, & on y décida, que si la guerre regardoit des Infideles qui occupassent des terres qui eussent appartenu aux Chrétiens, qu'on pouvoit l'entreprendre sans scrupule avec la permission du Pape, en avertissant toutefois les usurpateurs : Que si elle regardoit des Païens & des Idolâtres, qu'on pouvoit également l'entreprendre, si ces Païens, ou ces Idolâtres portoient quelque dommage aux Chrétiens; mais qu'on ne pouvoit l'entreprendre que dans ce cas-là; attendu que l'air, l'eau, la terre, tous les élemens enfin avoient été faits pour les hommes en general, & qu'on ne pouvoit les en priver sans nécessité, qu'on ne blessât & le droit naturel & le droit des gens. Que la guerre qu'on méditoit en Portugal contre les Africains se trouvant dans ce dernier cas, elle devenoit injuste & condamnable. Telle fut la réponse que fit la Cour de Rome; mais elle arriva trop tard. Ceux qui souhaitoient la guerre avoient gueri le Roi de tous ses scrupules, & l'expedition étoit résoluë.

En effet, l'embarquement se fit le 17. d'Août, & le 22. du même mois la flote mit à la voile. Les principaux Officiers qui la commandoient, s'appelloient Dom Ferdinand d'Arrayolos Cousin du Roi & des Infans, qui exerçoit la Charge de Connêtable; Dom Alvarès d'Abreu Evêque d'Evora, Dom Vasqués Ferdinand Coutigno, Juan Rodriguez Coutigno, Alvarés Vaz d'Almada, Lopez Dias de Lemos, Dom Ferdinand de Menesés, Diegue Suarés de Albergaria, & Ferdinand son frere; Rui Gomez de Sylva, Gouverneur de Campo-Major, Dom Gomez Nogueyra, Martin Vaz d'Acugna, Dom Diegue Lopez de Souza, Rui Diaz son frere, Dom Leonel de Lima, Dom Juan Falcam frere de l'Evêque d'Evora, D. Edoüard Seigneur de Bragance, Dom Pierre Rodriguez de Castro, Doms Henri & Ferdinand de Castro, Intendant de l'Infant Henri, Rui de Souza Gouverneur de Marvan, & son fils Gonçalez Rodriguez, Juan Alvarés d'Acugna, Rui de Melo, qui depuis fut Admirante, Pierre Tavarés Gouverneur de Portalegre, d'Alegrete & d'Azamar, & Payo Rodriguez de Arauso, avec un grand nombre de Chevaliers des Ordres de Christ & d'Avis. 1436.

Le 26. du même mois d'Aoûst la flote arriva à Ceuta, où Dom Pedre de Meneses commandoit encore. L'armée navale s'y rafraichit pendant quelques jours. Cependant toute cette côte d'Afrique retentissoit du bruit de cette nouvelle expedition. Les Maures de Henamed craignant que l'orage ne vînt fondre sur eux, offrirent à l'Infant Henri de païer un tribut à la Couronne de Portugal, pourvû qu'on leur laissât la liberté, & qu'on ne ravageât point leur territoire. L'Infant accepta leur proposition, & les laissa tranquilles.

Cependant l'armée Portugaise, qui devoit être composée de quatorze mille hommes, ne l'étoit toutefois que de six, tant on s'étoit pressé de faire cet embarquement. Les Infans tinrent un conseil pour regler

1436. leurs démarches. Les uns étoient d'avis d'envoïer en Portugal pour demander une augmentation de troupes avant de rien entreprendre : mais tant de choses s'opposoient à l'éxécution de cet avis, que les Infans ne jugerent pas à propos d'en profiter. Ils prirent donc le parti de débarquer, dans le dessein d'aller à Alcacer par le territoire de Ximera. Avant de se mettre en marche, on envoïa Juan Pereira, avec un détachement de mille hommes pour reconnoître le chemin. Pereira s'acquitta de la commission, & rencontra un gros corps de Maures, qu'il tailla en pieces sans perdre qu'un seul homme. Il y en eut quelques-uns de blessés, dont le principal étoit Rui Diaz de Souza. Au reste il trouva que le chemin pour aller à Alcacer par les terres de Ximera, étoit impraticable. Les Infans sur son rapport résolurent de marcher vers Tetuan, & comme l'Infant Dom Ferdinand étoit malade, il rejoignit la flote, avec laquelle il fit voile vers Tanger.

On étoit déja dans le mois de Septembre. L'Infant Henri détacha Rui de Sousa, & son fils Gonçalés Rodrigués avec trois cens chevaux, pour aller à la découverte d'un lieu propre à camper l'armée qui marchoit dans l'ordre suivant. Le Comte d'Arraïolos conduisoit l'avant-garde suivie du bagage. Dom François de Castro, Alvarés & Henri ses fils menoient l'aîle droite, & Dom Ferdinand de Castro commandoit dans la gauche. Rui de Melo portoit l'enseigne de l'Infant Henri, Dom Edoüard de Menesés l'Etendart Roïal, & Juan Falcam celui de l'Ordre de Christ. Après ces trois étendarts on portoit trois images. La premiere représentoit la Vierge, la seconde, Jean I. la troisiéme, le Connêtable Nuñés Alvarés Pereira. On étoit persuadé que les images de ces deux Heros suffisoient pour animer & pour soûtenir le courage des Portugais. L'Evêque d'Evora & l'Infant Henri fermoient cette marche avec un gros bataillon. Au bout de trois jours l'armée arriva devant Tetuan, Ville peu considérable, qui se rendit sans résistance. Les Portugais continuerent leur route, & pillerent plusieurs bourgs & villages sans perdre un seul homme. Le 23 de Septembre ils se présenterent devant Tanger, où l'Infant Ferdinand s'étoit déja rendu. 1436.

L'armée travailloit à se camper, lorsqu'il se répandit un bruit parmi les troupes, que les habitans de Tanger avoient ouvert leurs portes dans le dessein d'abandonner la place. Aussitôt les Portugais y accoururent, & à leur arrivée les Maures, qui n'étoient sortis de leur ville que pour se moquer de leurs ennemis, y rentrerent promptement. Les Portugais s'avancerent jusqu'aux portes qu'ils tenterent de briser, mais leurs efforts aïant été inutiles, ils se retirerent & ramenerent le Comte d'Arraïolos & Alvarés Vaz d'Almada, qui avoient été blessés. On comptoit dans la Ville environ sept mille hommes en état de porter les armes, & ils étoient commandés par Zalabenzala, le même qui avoit perdu Ceuta.

Le campement de l'armée étant achevé, & les batteries étant dressées, on tira sur les murailles de la Ville pour y faire une breche. Ensuite on se disposa à l'assaut. L'Infant Ferdinand soûtenu du Comte d'Arrayolos, attaqua le côté qui regardoit la porte de Fez, l'Evêque d'Evora & Vasqués Ferdinand Coutigno eurent des quartiers assignés, & l'Infant Henri

1436. se réserva l'attaque du Château, la plus périlleuse de toutes; on s'avança vers les murailles avec intrépidité, malgré la grêle de traits qu'on lançoit: mais les échelles pour monter à l'assaut s'étant trouvées trop courtes, on fut obligé de se retirer avec perte.

Il y avoit déja dix jours que les Infants assiegeoient Tanger, lorsque les Maures vinrent pour secourir cette Ville avec dix mille chevaux, & quatre-vingt dix mille hommes d'Infanterie. Cette armée formidable ne causa aucun trouble dans celle des Portugais. Charmés de pouvoir se signaler ils demanderent qu'on les menât à l'ennemi. L'Infant Henri, pour répondre à cette noble ardeur, choisit l'élite des troupes, sort du camp, & va présenter la bataille aux Barbares, qui étonnés de tant d'audace, n'oserent l'accepter. Alors l'Infant marche pour les attaquer: mais tout d'un coup ce vaste corps de Maures, qui sembloit devoir détruire en un moment tous les Portugais, tourne le dos, & s'enfuit sur les montagnes voisines.

Henri rentra dans son camp. Trois jours après, les Maures descendirent dans la plaine en plus grand nombre, qu'ils n'étoient la premiere fois. L'Infant sortit pour les combattre, & les Maures se retirerent encore. L'Infant Ferdinand, & le Comte d'Arrayolos allerent les attaquer dans leurs postes, qu'ils leur abandonnerent lâchement. Cependant ils recevoient chaque jour de nouveaux secours, & leur nombre montoit enfin à cent trente mille hommes. Alors ils revinrent pour chasser les Portugais des postes qu'ils leur avoient cedés si honteusement. Les Portugais les défendirent avec valeur; le combat fut rude: l'Infant Ferdinand alloit être forcé, lorsque le Comte d'Arrayolos chargea brusquement les Maures, les rompit, & les fit reculer avec perte. Ils ne tarderent point à se rallier, & ils revinrent à l'attaque: mais moins heureux encore à cette seconde, qu'à la premiere, ils furent contraints de chercher leur salut dans la fuite, laissant les plus braves d'entr'eux morts sur la place. Tandis qu'on se battoit ainsi, les habitans de la Ville firent une sortie sur les Portugais qui étoient restés dans le camp; mais ils furent repoussés & obligés de rentrer dans la Ville, sans avoir remporté aucun avantage. 1436.

L'Infant Henri ordonna un second assaut, qui ne réüssit pas mieux que le premier. Les Maures se défendirent vaillamment, briserent les parapets, à l'abri desquels on s'étoit approché de la muraille, & rompirent toutes les échelles. Sur ces entrefaites on fit prisonniers deux Maures. L'un & l'autre assurerent que les Rois de Fez, de Maroc & de Tafilet marchoient à grandes journées au secours de la place, avec cent mille chevaux, & un nombre prodigieux d'Infanterie. En effet le lendemain vers le milieu du jour on apperçut les montagnes voisines couvertes de troupes. L'Infant Henri ne perdit point de tems; il donna par tout ses ordres, il fit retirer les gens de mer sur ses vaisseaux, confia la garde de l'artillerie au Grand Marêchal, chargea Alvarez Vaz d'Almada de ranger l'Infanterie en bataille, & alla se poster lui même sur une éminence avec la cavalerie.

Aïant consideré l'armée ennemie, il vit qu'on ne pouvoit l'attaquer sans témérité. Il prit donc le parti de se retirer. Mais comme il commençoit à s'ébranler, les Maures vinrent fondre de toutes parts sur lui. L'Infant s'arrêta, soûtint leur choc, & les contraignit à

1436. reculer. Son cheval aïant été tué ſous lui, il prit celui d'un page de l'Infant Ferdinand, qui ſe trouva auprès de lui, & continua de combattre avec une valeur admirable, tuant ou bleſſant tout ce qui s'offroit ſur ſon paſſage. Ferdinand Alvarés Cabral ſon Capitaine des Gardes fut tué à ſes côtés avec vingt cinq hommes. En combattant ainſi, l'Infant gagne ſes retranchemens, où il eſt auſſitôt attaqué par les Maures. Le combat devient plus ſanglant qu'il n'étoit: le nombre tient lieu de courage aux Infideles. Etonnés qu'une poignée de monde oſe faire tant de réſiſtance, honteux & furieux tout à la fois, ils redoublent leurs efforts, qui euſſent peut-être été vains, ſans la lâcheté de quelques Portugais, qui abandonnerent les Infans, & ſe retirerent ſur la flote que commandoit Dom Pedre de Caſtro. Celui-ci rougiſſant de leur infamie, la leur reproche hautement, deſcend à terre, & ſuivi de quelques Portugais, il court vers les retranchemens, & jette l'épouvante parmi les Maures. Revenus de leur fraïeur ils ſe ralient, reviennent à la charge, environnent les Portugais, qui pendant l'eſpace de quatre heures leur oppoſerent une réſiſtance des plus vigoureuſes.

L'Infant craignant de ſuccomber ſous les efforts des Maures, réſolut, dès que la nuit ſeroit arrivée, de ſortir de ſes retranchemens & de ſe faire un chemin au travers des bataillons ennemis, pour ſe retirer ſur ſa flote. C'étoit le ſeul parti qu'il avoit à prendre, d'autant plus qu'on commençoit à manquer de vivres; mais l'Infant ne pût executer ſon deſſein, par la trahiſon de Martin Vieyra ſon Chapelain, qui paſſa du côté des Infideles. Ce traître les informa de la réſolution qu'avoit priſe l'Infant. Les Maures 1436. qui avoient ſuſpendu leurs attaques, tinrent un conſeil pour déliberer de quelle maniere ils traiteroient les Portugais, s'ils leur tomboient entre les mains, comme il y avoit apparence. Les uns vouloient qu'on les exterminât ſans pitié, & les autres, plus ſages ſans doute, diſoient qu'en les maſſacrant, on irriteroit les Chrétiens, qui ne manqueroient point de venir vanger leurs compatriotes, & qu'ainſi il étoit plus raiſonnable de leur laiſſer la vie, & même la liberté, à condition qu'ils s'engageaſſent à leur faire rendre Ceuta, & qu'ils leur remiſſent leur artillerie, leurs armes & leurs bagages. On travailla à cette négociation. L'Infant Henri envoïa au Roi de Maroc Rui Gomez de Silva, homme courageux & prudent, avec Payo Rodriguez, Secretaire des dépêches. Lorſqu'ils arriverent aux retranchemens, Zalabenzala les empêcha de paſſer plus avant.

Le lendemain les Maures attaquerent avec fureur les Portugais, qui ſe défendirent en deſeſperés. Ils firent des actions dignes d'une éternelle memoire. Les environs des retranchemens étoient couverts de corps morts, ou de ceux qui étoient bleſſés, dont les cris & les gémiſſemens redoubloient la fureur des Maures, & ſoutenoient le courage des Portugais. Les Infidéles firent huit attaques differentes avec des troupes toutes fraîches dans l'eſpace de huit heures, & huit fois ils furent repouſſés avec une perte égale. Dans la derniere attaque l'Infant Ferdinand, Dom Ferdinand de Caſtro, Dom Pedre de Caſtro, D. Ferdinand de Caſtro, Rui Gomez de Sylva & l'Evêque d'Evora, firent des prodiges de valeur. On voïoit ce dernier courir de rang en rang, en donnant de la main, dont

1436. dont il portoit la Bulle de la Croisade, la bénediction aux soldats; & de l'autre tenant une épée, il tuoit ou renversoit les Infideles de dessus les retranchemens, avec une intrepidité qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. Les Maures ne pouvant forcer les retranchemens, y mirent le feu, & se retirerent.

Il étoit nuit, & l'Infant la passa toute entiere à éteindre le feu, & à réparer le dommage qu'il avoit fait aux retranchemens. Il fit aussi tuer quelques chevaux pour nourrir les soldats; mais lorsqu'ils eurent dequoi se nourrir, ils manquerent d'eau pour appaiser la soif dévorante, qui les consumoit; heureusement une pluïe survint, & elle les soulagea pour quelques instans. Telle étoit la situation des Portugais. Leur perte étoit certaine, lorsque les Infidéles consentirent à l'accord dont on a déja parlé. Pour la sûreté du Traité, les Maures donnerent en ôtage un fils de Zalabenzala, & les Chrétiens livrerent de leur part Dom Pedre d'Ataïde, Juan Gomez d'Avelar, Rui Gomez de Sylva, & Ayrés d'Acugna. L'Infant Ferdinand fut aussi du nombre des ôtages, pour la sûreté de l'article qui regardoit la reddition de Ceuta. Tout étant reglé, les Portugais obtinrent la liberté de sortir de leurs retranchemens, & de se retirer sur leurs vaisseaux.

L'Infant Henri les fit partir pour le Portugal; mais pour lui, il résolut de n'y point retourner, qu'il n'eût délivré son frere Ferdinand des mains des Infidéles. Il se rendit pour cet effet à Ceuta, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il tomba dangereusement malade de fatigue & de tristesse. L'Infant Dom Juan, que le Roi avoit envoïé en Algarve, pour faire partir quelque secours, aïant appris l'infortune que ses freres venoient d'essuïer, mit à la voile & alla à Ceuta trouver l'Infant Henri. Ils tinrent conseil ensemble, & il fut résolu que Dom Juan iroit à Arzilla avec le fils de Zalabenzala, qu'il proposeroit d'échanger contre l'Infant Ferdinand, en faisant entendre aux Maures, qu'ils ne devoient point esperer d'autre rançon. Les Infidéles aïant rejetté fierement cette proposition, Dom Juan revint en Portugal, & y amena le fils de Zalabenzala avec les autres prisonniers Maures. Henri reçût aussi ordre du Roi de revenir en Portugal: il obéit, mais il n'osa se montrer à la Cour, & s'en alla dans la retraite, qu'il avoit choisie dans le Roïaume d'Algarve.

1438. La peste avoit chassé le Roi de Lisbonne, & il étoit à Santarem, lorsqu'il apprit la premiere nouvelle de la défaite des Infants. Il en fut pénetré d'une profonde tristesse, & ce qui augmentoit son chagrin, c'étoient les peintures outrées que le peuple faisoit de la défaite des Infants. Leur malheur n'étoit qu'une défaite ordinaire: mais depuis qu'elle avoit passé par l'imagination du peuple, elle étoit devenuë un carnage affreux. Cependant Alvarés Vaz d'Almada, qui avoit été un des principaux Officiers de l'armée, vint baiser la main du Roi, à qui il dit qu'il ne comprenoit pas pourquoi il s'affligeoit si fort; que les Portugais avoient acquis plus de gloire devant Tanger, qu'ils n'en avoient acquis dans leurs plus brillantes conquêtes; qu'à l'égard de l'Infant Ferdinand, il s'étoit couvert d'une gloire immortelle, qu'il étoit brave, intrépide, plein de religion, & qu'il sçavoit mourir; que tout cela devoit dissiper la noire tris-

1438. teſſe, qui le dévoroit, puiſqu'échapper en partie à une armée auſſi formidable, que l'étoit celle des Maures, c'étoit remporter une victoire. Le Roi ſçut bon gré à Almada de ce diſcours. Il lui promit de le récompenſer de ſes ſervices; mais la mort ne lui en donna pas le temps.

Sur ces entrefaites, le Roi convoqua les Etats à Leïria. Après y avoir rendu compte de la ſituation preſente des affaires, il y parla de la captivité de l'Infant Ferdinand, pour la liberté duquel les Maures demandoient qu'on leur rendît la Ville de Ceuta. Il lût même une Lettre que les Barbares avoient forcé l'Infant d'écrire au Roi, dans laquelle ils menaçoient les Portugais de leur enlever Ceuta de force, s'ils refuſoient de le rendre de bonne grace. Les Députés du peuple étoient d'avis qu'on rendît cette place, & qu'on délivrât l'Infant; mais ſes freres Dom Pedre & Dom Juan s'y oppoſerent ouvertement. L'Archevêque de Brague, qui s'étoit rangé de leur parti, ajoûta qu'on ne pouvoit rendre Ceuta aux Infideles, ſans une permiſſion expreſſe du Pape, parce qu'il n'étoit point juſte de livrer tout un peuple à la fureur des Infidéles pour la liberté d'un ſeul homme. Le Comte d'Arrayolos fut du même avis. Le Roi en écrivit donc au Pape & à pluſieurs Princes Chrétiens, qui furent tous du même ſentiment que le Comte d'Arrayolos; enſorte qu'on réſolut de refuſer Ceuta aux Maures, & de laiſſer l'Infant dans ſon eſclavage.

Alors les Maures transfererent l'Infant d'Arzilla à Fez. Ils lui ôterent ceux qu'on lui avoit laiſſés pour le ſervir, & on le traita avec la derniere rigueur. En paſſant dans les Villages ou dans les Bourgs, le peuple couroit après lui en le maudiſſant, en lui crachant au viſage, & en jettant des pierres ſur lui. En entrant dans Fez, il trouva preſque tous les habitans de la Ville aſſemblés aux portes, qui firent de grandes huées. On le jetta dans une obſcure priſon; on le chargea de fers: & là, accablé de miſere, dévoré par le chagrin, il traîna ſes triſtes jours dans l'infortune & dans la langueur. Comme la peſte vint à ravager toutes ces contrées, on le tranſporta à Alcaçar, où il fut reſſerré encore plus étroitement qu'il ne l'avoit été à Fez. Il y reſta juſqu'à 1443. & il y mourut le cinquiéme de Juillet, à la quarante-uniéme année de ſon âge, & à la ſixiéme de ſon eſclavage. C'étoit un Prince digne d'une meilleure fortune. Lorſque Larache Roi de Fez apprit la mort de Ferdinand, il s'écria penetré de douleur, ce Prince meritoit de connoître la Loi de notre ſaint Prophéte. Ses vertus l'ont fait regarder comme un Saint parmi les Portugais. Il ſupporta ſa captivité avec tant de douceur & de patience, que les Maures en étoient ravis d'admiration. Ils montrent encore aujourd'hui ſon tombeau dans la ville de Fez, comme un monument éternel de la victoire remportée ſur les Portugais.

Tandis que Dom Ferdinand étoit expoſé aux outrages les plus humilians en Afrique, Edoüard ſon frere gémiſſoit en Portugal, ſans eſperance de le pouvoir délivrer. Toutefois il brûloit de le vanger & de procurer la liberté aux Portugais que les Infideles retenoient dans leurs priſons. Pour cet effet, il fit, dit-on, demander au Pape par ſes Ambaſſadeurs la publication d'une nouvelle Croiſade. On la lui accorda par une Bulle, qu'il fit auſſi-tôt publier dans toutes les

1438. Provinces de son Roïaume. Il leva en même tems des troupes, il fit construire des vaisseaux, il fit préparer tout ce qui pouvoit servir pour une grande entreprise, & il n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à la faire réüssir : mais tous ces préparatifs devinrent inutiles : le Portugal étoit ravagé par la peste : la consternation & l'effroi regnoient dans toutes les Villes : les campagnes étoient sans habitans & demeuroient incultes : la Justice ne s'exerçoit plus que foiblement : les Arts languissoient ; les peuples épuisés n'étoient plus en état de soûtenir de longues guerres : la licence & le murmure croissoient de jour en jour : les Portugais si fiers, si vaillans sous le Regne précedent, ne respiroient plus qu'après le repos : tout avoit pris une nouvelle face dans le Portugal, & tous les malheurs à la fois sembloient s'être réünis, pour contribuer à sa ruïne totale.

Au milieu de ces calamités, le Roi ferme & inébranlable, fut forcé à la verité de renoncer aux conquêtes étrangeres ; mais il ne cessa pas un moment de donner ses soins & son application aux affaires de l'Etat, afin d'y ramener l'ordre & la tranquillité. Pour y parvenir plus sûrement, il convoqua les Etats du Roïaume dans la Ville de Santarem. Après y avoir fait une peinture vive & touchante des miseres publiques, il exhorta les Grands & les Députés du peuple, de travailler conjointement avec lui, pour détourner, ou pour faire cesser les malheurs qui fondoient depuis quelque temps de toutes parts sur le Roïaume ; & comme l'administration de la Justice est la principale source du bien public, il commença par réformer tous les Tribunaux, où il s'étoit glissé des abus si énormes, que les procès traînoient, & ne finissoient point ; & par cette longueur, on voïoit aneantir les plus illustres familles, & ruïner les plus opulentes. Il regla aussi le temps des procedures, & fixa les droits des Juges, & de ceux qui instruisoient les procès. Ensuite il ordonna qu'on soulageât les peuples des campagnes, pour les engager à cultiver avec plus de soin les terres. Il accorda de même aux Negocians de nouveaux privileges, pour les encourager à soûtenir le Commerce, sans lequel les Etats les plus florissans tombent, périssent, s'anéantissent enfin. Il prit aussi des mesures pour faire refleurir les Arts & les Sciences, & renouvella les anciennes Ordonnances contre le luxe & les dépenses excessives des Grands, qui non contens de se ruïner, ruïnent encore les particuliers. 1438.

Tandis que ces choses se passoient dans le Portugal, le reste de l'Europe n'étoit pas plus tranquille. La Castille surtout étoit remplie de troubles & de divisions. Les Grands, toujours ennemis des favoris des Rois, étoient à la veille d'une révolte generale, à cause du pouvoir absolu qu'exerçoit dans le Roïaume Dom Alvarés de Lune. Celui-ci, à l'ombre de l'autorité Roïale, commettoit les crimes les plus énormes. Chaque jour étoit marqué par quelque attentat nouveau de sa part. Tout ce qui lui portoit ombrage étoit immolé à son ambition demesurée. Les peuples n'étoient point à couvert de ses fureurs ; ils étoient sacrifiés à son avarice, comme les Grands l'étoient à son ambition. Les Loix les plus sacrées de l'Etat devenoient pour Alvarés un objet de mépris. Il étoit sans foi, sans honneur, sans religion, brave cependant, & intrepide jusqu'à la témerité. Au

1438. reste, il dedaignoit la vie, & il méprisoit les hommes, qu'il regardoit comme des esclaves nés pour servir à son élevation. Le mépris qu'il avoit pour eux, faisoit qu'il n'observoit aucune bienséance à leur égard. Il suivoit aveuglement tous ses désirs, & il se livroit avec une espece de fureur à toutes sortes de débauches. Comme il avoit l'esprit vif, ardent, impetueux, il sçavoit les peindre sous des couleurs si agréables, qu'il avoit trouvé par ce moïen l'art de séduire son Prince, & de l'aveugler au point, qu'il ne voïoit plus que par ses yeux. Le Roi n'agissoit, ne pensoit, ni parloit que par ce favori. Accoûtumé, pour ainsi dire, dès sa tendre enfance, à ne voir, à n'entendre que lui, la moindre de ses démarches étoit reglée sur les idées d'Alvarés, qui le conduisoit au gré de ses caprices: ensorte qu'il étoit lui-même en quelque sorte moins Roi que favori: il ne possedoit que le phantôme de la Roïauté: Alvarés regnoit en effet.

Les Grands ne purent voir ce pouvoir énorme sans envie. Ils avoient tenté plusieurs fois, mais inutilement, de le perdre. Alvarés qui n'ignoroit pas la haine qu'ils avoient conçûë contre lui, les traitoit à son tour avec orgüeil & fierté. L'orgüeil & la fierté dans les Ministres ne manquent jamais d'attirer l'envie & la haine publique. Aussi Alvarés étoit-il détesté; mais c'est de quoi il se mettoit peu en peine. Cependant les Seigneurs mécontens s'assemblerent à Castro Nugno, où le Roi envoïa des Députés, pour conférer avec eux. Les Grands protesterent qu'ils ne reviendroient point à la Cour, que Dom Alvarés ne s'en absentât, au moins six mois. Le Roi voïant que la guerre civile, qui s'étoit allumée à l'occasion de son favori, pourroit entraîner la ruine de 1438. la Castille, d'autant plus que les Maures de Grenade ne cessoient point de lui faire la guerre, consentit enfin à son éloignement; mais il ne tarda pas long-temps à revenir à la Cour, & la division qui regnoit dans la Castille, n'en devint que plus dangereuse.

La France & l'Angleterre étoient toujours aux mains, & l'Italie, outre les ravages de la peste, éprouvoit aussi toutes les fureurs de la guerre. René Duc d'Anjou & Alfonse Roi d'Arragon s'y disputoient le Roïaume de Naple. Le Pape Eugene soûtenoit le parti de René; les affaires de celui-ci avoient pris une meilleure face, graces à l'armée que le S.Pere avoit envoïée dans le Roïaume, pour soûtenir ce Prince. Les peuples qui paroissoient bien disposés pour le Roi d'Arragon, changerent de sentiment, & parurent souhaiter le Duc d'Anjou pour leur Roi. Le Prince de Tarente & le Comte de Caserte embrasserent aussi son parti; mais Antoine Colonne le quitta & s'attacha à l'Arragonnois, dans l'esperance qu'il lui rendroit la principauté de Salerne, dont on l'avoit dépoüillé. Quelque tems après le Roi d'Arragon battit l'armée du Pape, & la força à sortir du Roïaume de Naple; ce qui changea de nouveau la face des affaires,

Le reste de l'Italie n'étoit pas moins agité: tous les Princes de ce païs étoient également divisés, & l'Eglise y étoit déchirée par d'éternelles disputes, qui ne servoient qu'à étourdir les peuples, sans les éclairer. D'ailleurs le Clergé, les Evêques, les Cardinaux, le Pape lui-même occupé à maintenir son autorité, ne songeoient qu'à y entretenir la discorde & la division. Aucune discipline n'étoit observée; les Moines abusoient de ce

1438. temps orageux, pour masquer la Religion d'un tas de superstitions propres à inspirer plus de mépris que de vénération pour l'Eglise. Ils se plongeoient d'ailleurs dans toutes sortes de dissolutions, se mêloient de toute espece d'intrigues, & vivoient plus en gens du monde, que ceux même que leur état obligeoit à y vivre. La conduite des Evêques n'étoit pas plus réguliere. Occupés du soin de s'élever à des postes plus éminens, ils abandonnoient le gouvernement de leurs Dioceses, pour suivre le Pape. Les Cardinaux ne songeoient de leur côté, qu'à trouver des moïens pour restraindre son autorité, & pour l'assujettir à la leur. Le Pape jaloux de son rang, plus encore des prérogatives attachées à la Thiare, ne faisoit aucune démarche, qui ne tendît à prévenir les desseins des Cardinaux & à les humilier. Toute la Hierarchie de l'Eglise étoit dans une confusion déplorable; tandis que les Turcs profitant de nos troubles étendoient leurs conquêtes en Europe. Les malheurs qu'ils avoient essuïés sous le Regne de l'infortuné Bajazet, sembloient n'avoir servi qu'à ranimer leur courage, & qu'à leur donner de nouvelles forces. Après avoir solidement rétabli leur puissance en Asie, ils repasserent de nouveau en Europe, où ils porterent le fer, l'esclavage & la désolation. Une partie de la Grece avoit déja subi le joug de cette fiere nation, dont la redoutable puissance ne trouvoit plus aucun frein qui pût la contenir: chaque jour quelque Ville, quelque Province, quelque Roïaume, tomboient sous les loix de ces Barbares, qui dans l'yvresse de leurs conquêtes, ne se promettoient pas moins que de soûmettre toutes les Puissances de l'Europe, & de faire adorer la Loi de leur Prophete par toute la terre. 1438.

Cependant la peste désoloit toujours le Portugal. Le Roi alloit de Ville en Ville, autant pour consoler les peuples par sa presence, que pour éviter cette maladie, dont il fut enfin attaqué dans la Ville de Tomar, en ouvrant une Lettre. Il mourut le 18. ou le 19. Septembre 1438. âgé de 37. ans, dont il avoit passé cinq sur le Trône.

Il avoit épousé, comme il a été dit, Donna Eleonor fille de Ferdinand I. Roi d'Arragon & de Sicile, Princesse d'un rare merite, & dont l'amour pour ses enfans étoit si tendre, que le Roi son époux crut ne pouvoir mieux faire, que de la nommer leur tutrice, & Regente du Royaume, après sa mort.

Les Portugais refuserent de se soûmettre à cette derniere volonté du Roi: ils ne pouvoient souffrir qu'on eût choisi une étrangere pour les gouverner; sans réfléchir que cette étrangere ne l'étoit plus à leur égard, puisqu'elle étoit leur Reine, & la mere de leur Roi. Malgré des titres qui devoient être si respectables pour eux, ils lui ôterent, comme on le verra dans la suite, la Regence du Roïaume, ne lui laissant que la tutelle de ses enfans, dont elle ne voulut point.

Edoüard avoit eu de cette Princesse plusieurs enfans. Alfonse cinquiéme fut l'aîné de tous, & il monta sur le Trône immédiatement après la mort de son pere. Ferdinand son frere Duc de Viseo, Grand-Maître de l'Ordre de Christ & de Saint Jacque en Portugal, Connêtable du Roïaume, épousa Donna Beatrix fille de l'Infant Dom Juan son oncle, dont il eut plusieurs enfans; 1°. Donna Leonor qui fut mariée au Roi

1438. de Portugal Dom Juan II. son cousin germain. 2°. Isabelle mariée à Dom Ferdinand Duc de Bragance. 3°. Catherine morte en bas âge. 4°. Dom Juan, qui succeda au Duc son pere. 5°. Dom Diegue successeur de Dom Juan son frere. 6°. Edoüard qui succeda à Dom Diegue. 7°. Dom Simon : tous morts jeunes & sans enfans. 8°. Dom Emmanuel, qui fut Roi de Portugal après Dom Juan II. L'Infant Dom Ferdinand fut inhumé à Beja dans le Monastere de la Conception, que la Duchesse son épouse avoit fait bâtir.

Philippe mort dans l'enfance étoit le troisiéme fils d'Edoüard. Eleonor sa sœur fut mariée à Frederic IV. Duc d'Autriche, & puis Empereur, de qui descend toute l'auguste Maison d'Autriche ; Donna Catherine morte sans alliance, étoit le cinquiéme enfant d'Edoüard. Elle avoit été promise au Roi de Navarre, & ensuite à celui d'Angleterre ; mais la mort l'enleva, avant qu'elle fût en âge d'épouser ni l'un ni l'autre. Elle fut inhumée dans le Monastere de Saint Eloi de Lisbonne.

La Princesse Jeanne, troisiéme fille du feu Roi, épousa Henri IV. Roi de Castille, surnommé l'Impuissant. Elle mit au monde une fille, qu'on appella Jeanne, comme elle. Les Castillans assurent que cette Princesse étoit fille de Bertrand de la Cueva Comte de Ledesme, & qu'Henri IV. voïant qu'il étoit incapable d'avoir de posterité, engagea la Reine son épouse à souffrir Bertrand son favori, afin d'avoir des enfans, & d'ôter par-là tout prétexte à ses sujets de se révolter : Que cela soit vrai ou faux, ce qu'il avoit cru devoir faire sa sûreté, ne servit au contraire qu'à hâter sa perte. Les Grands de Castille ne purent supporter les hauteurs, & le pouvoir énorme de son favori ; ils prirent ouvertement les armes, & pousserent la hardiesse jusqu'à nier hautement la légitimité de Jeanne sa fille. 1438.

Au reste, telle fut la posterité du Roi Edoüard, Roi, dont le Regne fut malheureux, quoiqu'il fût un Prince d'un grand merite. Il étoit très-bien fait, grand & vigoureux. Il avoit le visage rond, la barbe épaisse, les cheveux longs, les yeux vifs & d'une vivacité agréable. A la galanterie, à la génerosité, & à la magnificence il joignoit beaucoup de pieté, beaucoup d'amour pour la Justice, & beaucoup de disposition pour les Sciences qu'il cultivoit, & qu'il protegeoit. Il passoit des journées entieres à la lecture des Livres de Poësie & de Philosophie. Il fit de si grands progrès dans l'étude de l'un & de l'autre, qu'il composa quelques ouvrages, où l'esprit, le bon sens, & le sçavoir brilloient également. Le Traité qu'il composa sur la fidelité, qu'on doit aporter dans le commerce de l'amitié, étoit rempli de choses excellentes. On faisoit un cas infini de ce Livre, & l'on n'estimoit pas moins ses écrits sur l'administration de la Justice, sur l'integrité des Juges, & sur les honneurs qu'ils meritent, lorsqu'ils s'acquittent dignement des fonctions de leur ministere.

Si ce Prince brilloit par des talens superieurs du côté de l'esprit, il ne se distinguoit pas moins par les qualités du corps. Edoüard étoit propre à tous les exercices qui demandoient de la force & de l'adresse. Il sautoit légerement sur les chevaux les plus hauts, les piquoit & les arrêtoit au milieu de leur course, & leur faisoit faire tout le manége autour d'un cercle, sans bride ni selle. Il ramassoit, en poussant son cheval, une gaule par terre,

1438. & il connoissoit si parfaitement la nature de cet animal, qu'à la priere de ses Courtisans il composa un poëme sur l'art de le dompter & de le former. Il excelloit de même dans l'exercice des armes, & personne ne se servoit mieux que lui de l'épée & de la lance. Son corps étoit d'une si grande souplesse, qu'en se courbant avec une vitesse incroïable, ou se jettant sur les côtés, il évitoit tous les coups qu'on lui portoit, & frappoit en même tems son adversaire, qui le croïoit bien loin de lui.

Il parloit avec tant de grace, qu'il entraînoit dans ses sentimens tous ceux qui l'écoutoient, lors même qu'ils étoient sur leurs gardes, & résolus de penser autrement que lui. Il estimoit d'une maniere particuliere ceux qui étoient doüés du don précieux de l'éloquence; il recherchoit leur compagnie, vivoit familierement avec eux, les consultoit sur les affaires les plus épineuses, & suivoit plus volontiers leurs avis, que ceux des personnes à qui la nature avoit denié cet heureux talent.

Il donna toûjours des marques de distinction à Jean de Regras. Il fit avec le secours de ce sçavant Jurisconsulte un Code, qui contenoit l'explication & le vrai sens de certaines Loix, qu'on appliquoit à des matieres souvent opposées.

Sa libéralité égaloit celle des Rois ses prédécesseurs. Toutefois faisant réflexion sur les donations qu'ils avoient faites, donations qui avoient presque absorbé leur domaine, il ordonna que toutes les Terres, Villes & Châteaux qu'on en avoit démembrés, y fussent réünis, en cas que les possesseurs actuels mourussent sans enfans mâles, excluant expressément par cette Ordonnance, les filles, de la succession de ces biens Roïaux. L'Empereur Galba avoit publié de son tems une semblable Ordonnance; & sans remonter si haut, Edoüard en trouvoit un exemple dans sa propre famille. Le Roi son pere pour se faire élire Roi, & ensuite pour s'affermir la couronne sur la tête, donna à divers particuliers une partie des biens du Domaine; mais dès qu'il n'eut plus rien à craindre, & qu'il se vit affermi sur le thrône, il révoqua une partie de ces dons, & limita la joüissance de l'autre partie, à la vie seulement de ceux qui en étoient en possession. C'est ce que n'oserent faire ni Hugue Capet ni ses successeurs jusqu'à Philippe Auguste, le premier de nos Rois qui a regardé la Couronne de France comme héréditaire. Car auparavant elle étoit élective & dépendoit du choix des Etats assemblés. Hugue Capet, pour s'affermir dans son usurpation, démembra en quelque sorte la Monarchie, & ce n'est que peu à peu que nos Rois sont rentrés en possession des Provinces qu'ils avoient données aux Grands du Roïaume, à titre de Souveraineté héréditaire. Dom Edoüard feignit, que l'Edit qu'il publioit à cette occasion, n'étoit point de lui, mais du feu Roi son pere, qui avoit ordonné de le rendre public, lorsque la mort auroit terminé ses jours. Dom Juan de Regras fut le principal auteur de cet Edit, comme il l'avoit été de celui que Jean I. avoit publié durant sa vie: il en fut aussi le premier puni. Les presens du feu Roi, qui composoient la plus grande partie de ses biens, étoient presque tous des terres du Domaine, & comme il n'avoit qu'une fille, il la deshérita lui-même, pour ainsi-dire: mais le Roi pour récompenser les services qu'il avoit ren- 1438.

1438. dus à l'Etat, le dispensa de la Loi.

Outre les enfans d'Edoüard dont nous avons parlé, on dit qu'il en eut un naturel, d'une femme dont on ignore le nom. Ce Prince bâtard porta le nom de Jean Manuel. Il passa en Afrique, où après s'être signalé par des actions éclatantes de prudence & de valeur, il revint à Lisbonne pour entrer dans l'Ordre des Carmes. Ensuite on prétend qu'il fut fait Evêque de la Guarde & de Ceuta, & qu'il eut, quoique Moine, Prêtre, & Evêque, des enfans, dont descend la Maison des Manuels en Portugal. On dit qu'à la mort du Roi son pere, il y eut une grande éclipse de soleil. On étoit encore plongé dans 1438.
l'ignorance, & l'on ne manqua pas de raporter la cause de cette éclipse à la mort du Roi. Aujourd'hui que les Arts & les Sciences fleurissent, que l'ignorance s'est dissipée, que la superstition n'offusque plus les lumieres de l'esprit, on n'est plus étonné de ces Phénomenes peu extraordinaires : on connoît les causes qui les produisent ; on sçait que l'ordre établi dans la nature les comporte, & l'on sçait encore que les Astres ne s'intéressent pas plus à la naissance ou à la mort des Rois, qu'à la naissance ou à la mort du commun des hommes.

Fin de l'onziéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE DOUZIE'ME.

1438. Alfonse V. ALFONSE V. n'étoit âgé que de six ans, lorsqu'il parvint à la Couronne. Il étoit né dans le Palais de Sintra l'an mil quatre cens trente-deux. Sa mere Leonor fut chargée par le Roi son époux de la Régence du Roiaume durant sa minorité. Mais les Portugais, sans avoir aucun égard au testament du feu Roi, résolurent de la lui ôter, ne pouvant se résoudre d'obéïr à une femme étrangere. Cette Princesse informée de ce qu'on méditoit contr'elle, prit des mesures nécessaires pour faire échoüer les desseins de ses ennemis. Elle attira dans son parti un grand nombre de Seigneurs. Elle gagna les uns par les graces qu'elle leur accorda, les autres par les manieres honnêtes & prévenantes, & quelques autres enfin par le canal des Dames de son Palais, à qui la plûpart de ces Seigneurs tenoient ou par le sang ou par l'amour. Ainsi cette Princesse mit à profit les passions les plus vives, l'ambition & l'amour, 1438.

1438. pour se faire des partisans, qui pussent la soûtenir dans le poste qu'elle occupoit.

Toutefois sa régence déplaisoit à la plûpart des Portugais. On s'en plaignoit hautement, & les Grands opposés à la Reine favorisoient ce murmure, dans l'espérance, que si on lui ôtoit la régence, ils auroient quelque part au Gouvernement. L'Infant Dom Juan étoit un de ceux qui paroissoit le plus contraire à la Reine. Henri son frere balançoit à se déclarer; mais en voulant ménager les deux partis, il déplut à l'un & à l'autre. Lorsqu'il s'agit des intérêts de l'Etat, il convient à un Prince de sang Roïal de se déclarer hautement: il ne lui est point permis d'être indifferent. L'Infant D. Pedre Duc de Conimbre se trouvoit à peu près dans le cas de Henri; mais comme il brûloit du désir d'obtenir la Régence, ce desir le rendoit plus éclairé que son frere, sur la conduite qu'il devoit tenir avec les Grands & la Reine; plus politique d'ailleurs que Henri, & plus habile, il sçut manier les esprits avec tant d'art, & il entra avec tant de finesse dans les vûës des uns & des autres, que tous prirent également de la confiance en lui. A la vérité cette confiance ne dura pas long-tems de la part de la Reine; elle entrevit les motifs secrets qui faisoient agir l'Infant, & dès ce moment elle le regarda comme l'ennemi le plus redoutable qu'elle eût à craindre.

Malgré cette défiance, elle le consultoit sur tout ce qui concernoit le gouvernement, & lorsque l'on convoqua les Etats, elle voulut que Dom Pedre signât les Lettres de Convocation. L'Infant en remercia la Reine, sans profiter de l'honneur qu'elle lui faisoit. Elle lui offrit encore de faire épouser au Roi sa fille Isabelle, esperant peut-être par-là éblouïr l'Infant & le détourner des vûës qu'il pouvoit avoir pour la Régence: mais l'Infant ne vit dans cet offre, que la Reine disoit lui avoir fait par ordre du feu Roi, qu'un expedient plus sûr pour arriver à son but. Cependant la proposition de ce mariage ne fut pas également bien reçuë de tout le monde. Elle déplut surtout au Comte de Barcelos ennemi déclaré de Dom Pedre, quoique son frere, & qui d'ailleurs desiroit ardemment de marier sa petite fille avec le Roi. Pour empêcher qu'il n'épousât la fille de Dom Pedre, il chargea Dom Pedre de Norogna Archevêque de Lisbonne d'en parler à la Reine, & de l'en détourner, en lui exposant combien elle risquoit d'élever Isabelle sur le thrône: que son pere ne se serviroit de cette grace nouvelle, que pour la perdre sans ressource. L'Infant avoit ses espions, dont il étoit bien servi. Il fut aussitôt informé de ce qui venoit de se passer entre le Comte de Barcelos & l'Archevêque de Lisbonne, & sans donner à celui-ci le tems de le prévenir, il courut chez la Reine, de qui il obtint une promesse de mariage par écrit, pour son fils avec sa fille. Lorsque l'Archevêque vint trouver la Reine il fut écouté; ses avis furent reçûs favorablement; mais on n'en pouvoit plus faire usage; la Reine s'étoit engagée trop solemnellement. 1438.

Les Etats s'assemblerent enfin: bien loin de concourir à la paix, ils ne servirent au contraire qu'à allumer davantage le feu de la discorde, qui déja divisoit les esprits. D'un côté, une partie des principaux Seigneurs dit hautement, qu'ils ne souffriroient point que le Roi épousât Isabelle fille de l'Infant. Ils avoient à leur tête

1438. Vasqués Ferdinand Coutigno, depuis Grand-Maréchal du Roïaume, & premier Comte de Marialva. Il portoit son ambition jusqu'à vouloir faire épouser au Roi une de ses petites filles : & l'Archevêque de Lisbonne, malgré ses engagemens avec le Comte de Barcelos, l'affermissoit dans ses idées, ainsi que Dom Sanche de Norogna son frere, & Dom Nuñez de Goïs Prieur de Crato. D'un autre côté, le Comte de Barcelos faisoit aussi agir tous les ressorts imaginables contre Dom Pedre, qui se démêlant avec une adresse merveilleuse de tous les pieges que lui tendoient ses ennemis, fit, malgré leurs cabales, confirmer, par les Etats & par la Reine elle-même, le mariage de sa fille avec le Roi.

Il fit plus; il se fit déclarer Chef de la Justice, & Défenseur du Roïaume, ne laissant à la Reine que le soin de veiller à l'éducation du Roi. On persuada alors à cette Princesse, qu'on lui faisoit un outrage sanglant; & qu'étant mere du Roi & veuve du feu Roi, qui l'avoit nommée Regente du Roïaume, elle devoit soûtenir ses droits, & ne point souffrir que l'autorité Roïale fût, durant la minorité de son fils, en d'autres mains que les siennes. Les Grands conduits par Coutigno & par le Comte de Barcelos, embrasserent hautement son parti; mais le peuple, que Dom Pedre avoit sçu mettre dans ses interêts par ses manieres généreuses & liberales, s'opposa avec vigueur à toutes leurs démarches, & les intimida par sa fermeté. Pierre de Seixas, & Vincent Egas, qui s'étoient tous deux acquis beaucoup d'autorité parmi le peuple, qui joignoient à un esprit vif & à un profond sçavoir, la hardiesse & la haine des Grands, & qui étoient d'ailleurs entiérement dévoüés à l'Infant Dom Pedre, allerent trouver le Roi, & tout incapable qu'il étoit par sa grande jeunesse, de les entendre & de leur répondre, ils lui tinrent ce discours. » Sire, le Roi votre » pere, en disposant de la Régence, » a usurpé un droit qui appartenoit » au peuple : c'est à lui seul à choi- » sir un Régent; c'est à lui à veiller » que ce Régent gouverne sagement » durant votre minorité, & c'est à » lui enfin de répondre du bien & du » mal qui se fera dans votre Roïau- » me pendant un temps si fâcheux. « Le Roi ne répondit rien à ce discours : & qu'auroit-il répondu à son âge ? 1438.

L'Infant Henri reparut sur les rangs, & aïant remarqué que le Comte de Barcelos entretenoit la discorde, il proposa, pour les accorder tous, de laisser l'éducation du Roi, & le soin des Finances à la Reine, de donner l'Administration de la Justice interieure du Roïaume au Comte de Barcelos, & le titre de Défenseur de ce même Roïaume à l'Infant Dom Pedre. L'Infant & le Comte consentirent à ce partage du Ministere; mais la Reine s'y refusa opiniâtrement, en soûtenant que le tout lui appartenoit de droit. Ce refus mit en fureur le peuple; il s'assembla tumultuairement, & on vit le moment qu'il alloit se livrer aux dernieres extrêmités. Alors la fermeté de la Reine s'évanoüit; les Grands qui avoient embrassé son parti, épouvantés, l'abandonnerent, & elle fut contrainte de consentir à tout ce qu'on voulut.

Il sembloit que cet accommodement, l'ouvrage de l'Infant Henri, alloit ramener la tranquillité dans le Roïaume; mais il ne fit que suspendre pour quelques instans les effets de la division, qui regnoit entre le Com-

1458. te de Barcelos & l'Infant Dom Pedre. Celui-ci souffroit impatiemment qu'on eût partagé l'autorité ; & le Comte qui ne pouvoit se déterminer à perdre de vûë le mariage du Roi avec sa petite fille, ne songeoit qu'à rompre celui d'Isabelle fille de l'Infant Dom Pedre avec ce Prince. Ainsi le principe de la discorde subsistoit toujours, & l'on ne tarda point à s'en appercevoir. L'Infant Dom Pedre ne cessoit point de cabaler en secret contre le Comte, pour qu'on le dépoüillât de la partie du Ministere qu'on lui avoit confiée, & le Comte de Barcelos faisoit agir tous les ressorts possibles auprès de la Reine, pour l'engager à redemander la promesse de mariage qu'elle lui avoit donnée. La Reine souhaitoit d'avoir cette promesse ; mais la crainte d'exciter de nouveaux troubles, l'empêchoit d'en parler à l'Infant. Le Comte d'Ourem fils du Comte de Barcelos, jeune, ambitieux, & haïssant l'Infant son oncle, pour le moins autant que son pere, s'offrit de lui en parler ; la Reine accepta ses offres, & le jeune Comte les executa. L'Infant, maître des mouvemens de son ame, sçût cacher le trouble qui l'agitoit, & répondit froidement au jeune Comte, qu'il ne vouloit rien faire faire par force. En même temps prenant la promesse, il la déchire, & la remet dans cet état entre les mains du fils de Barcelos.

Sur ces entrefaites, il arriva en Portugal des Ambassadeurs de la part du Roi de Castille. La Reine se rendit à Lisbonne pour leur donner audience. Ils demanderent de la part de leur Maître, qu'on rendît quelques Eglises, qu'on avoit saisies dans les Evêchés de Tui & de Badajos durant les derniers troubles de l'Eglise ; que les Ordres Militaires d'Avis & de S. Jacque en Portugal reconnussent, comme autrefois, pour leur Grand-Maître celui de Calatrava ; & enfin que certains Evêques de Portugal, qu'on désigna par leurs noms, rendissent obéïssance de Suffragans à l'Archevêque de Seville, ainsi qu'ils faisoient anciennement. Ces demandes étonnerent avec raison les Portugais. On y répondit cependant avec moderation, persuadé qu'on étoit, qu'on ne les avoit faites qu'à l'instigation des Infans d'Arragon freres de la Reine de Portugal, qui croioient maintenir par ce moïen, leur sœur dans la Regence. 1458.

Mais cette démarche ne servit au contraire qu'à hâter sa perte. Les Portugais commencerent à publier, que les Finances dont elle étoit chargée, étoient mal dirigées. En effet, elles n'étoient pas trop bien conduites. La Reine se laissoit gouverner par des personnes incapables de la bien conseiller ; & quand elles auroient bien pensé, la Reine étoit hors d'état d'en profiter. Cette Princesse étoit assez bonne, mais timide ; d'ailleurs incertaine dans tous ses desseins, & approuvant dans un temps ce qu'elle condamnoit dans un autre. Dom Pedre observoit toutes ses actions, & il avoit soin de faire remarquer toutes ses fautes à ceux qui avoient quelque crédit dans l'esprit du peuple. Ceux-ci ne manquoient point de faire usage de cette découverte, selon les intentions de l'Infant, à qui le peuple fit dire enfin, qu'il ne devoit plus balancer à se charger de tout le poids du Gouvernement. C'étoit bien son dessein ; mais il lui sembloit que les choses n'étoient pas assez bien disposées pour faire cette démarche. Il en parla à l'Infant Dom Juan son fre-

1438. re : vif & impetueux il lui répondit, que non-seulement, si cela le regardoit, il accepteroit les offres du peuple, mais même qu'il s'empareroit du Gouvernement de force, si on le lui refusoit de bonne grace : il ajoûta, qu'il étoit honteux qu'une femme les gouvernât, & que pour l'empêcher, il s'offroit de réünir à son parti le Comte de Barcelos, son fils & leurs partisans, qui étoient les seuls qui pussent lui opposer quelque obstacle, dans l'execution de ce qu'il lui proposoit. Dom Pedre, dont les lumieres étoient plus sûres & plus étenduës que celles de Dom Juan, lui dit, que la violence dans les circonstances presentes, étoit trop dangereuse, pour y recourir : qu'il n'y avoit rien qu'on dût tant craindre qu'une guerre civile, capable de renverser en un moment une Puissance, que le Roi leur pere n'avoit élevée qu'après bien des travaux & des fatigues : qu'il falloit donc tout attendre du temps, & tâcher cependant de dégoûter la Reine du Gouvernement par la multitude des affaires, par la contradiction qu'on pourroit lui faire essüïer dans tout ce qu'elle entreprendroit ; & sur-tout par les plaintes & le murmure du peuple, dont on ne cesseroit point de l'entretenir : que tout cela conduit avec adresse la meneroit peut-être au point de terminer à l'amiable une contestation, dont les suites ne pourroient être que fâcheuses, si on la terminoit autrement.

Ce plan de Dom Pedre étoit censé : mais il ne put l'executer, par les fausses demarches qu'on fit faire à la Reine. Les Cours des Princes sont remplies de ces gens oisifs, qui n'ont pour tout emploi, que celui de censurer & d'empoisonner les actions d'autrui, & d'en rendre compte à leurs Maîtres, ou pour les amuser, ou les engager à perdre ceux sur qui leurs censures vraies ou fausses tombent. La Cour de la Reine de Portugal ne manquoit pas de cette espece de gens, qui ne tiennent un rang dans le monde que par le mal qu'ils y font. Ils firent entendre à la Reine que plusieurs Dames de son Palais se conduisoient d'une maniere deshonorante ; & la Reine, sans examiner autrement la chose, les chassa honteusement d'auprès d'elle. Les filles de Dom Pedre Gonçalez Malasaya du Conseil des Finances, & celle de Dom Juan Vaz d'Almada, se trouverent du nombre. Comme la Reine n'alleguoit aucun motif, & que l'Infant D. Pedre les protegeoit, il s'imagina que cette Princesse ne les avoit chassées du Palais, que pour l'insulter. L'Infant résolut de s'en venger, & la Reine lui en fournit elle-même le moïen. Elle ordonna à Nuñez Martinez de Sylveïra Gouverneur du Roi, d'aller visiter toutes les Boutiques & tous les Magazins des Marchands de Lisbonne, aparamment pour voir s'ils ne fraudoient point les droits du Roi: Cet ordre met en fureur le peuple, qui prend les armes, sort dans les ruës, & court chez l'Infant Dom Pedre, pour le prier de prendre en main le Gouvernement. Cependant on informe la Reine de ce qui se passe. Intimidée par le peuple, elle envoïe un ordre au Comte de Barcelos, qui étoit hors de la Ville, d'y revenir promptement. Le Comte arrive : le peuple toujours furieux le rencontre, l'arrête & lui reproche vivement son attachement pour la Reine. Le Comte, qui ne s'attendoit point à cette rencontre, demeure immobile : revenu à lui, il charge un Dominiquain de le justifier auprès du peuple. 1438.

1438. Le Moine, au lieu de faire ce que le Comte lui ordonne, s'agite, s'emporte, déclame contre le peuple, qui outré de son insolence, veut l'en punir; mais le Moine le prévient & s'enfuit dans son Convent; on l'y suit, & l'on menace de renverser de fond en comble le Monastere, si on ne livre le Moine. Heureusement pour lui l'Infant Dom Pedre arrive dans ce moment; il parle, le peuple s'appaise & se retire.

Dès que le tumulte fut calmé, l'Infant proposa d'assembler les Etats à Lisbonne, pour y regler une fois pour toutes la forme du Gouvernement. La Reine y consentit, mais ce ne fut que dans l'esperance de perdre l'Infant. Elle écrivit en secret à tous ceux qui avoient droit de se trouver aux Etats, de s'y rendre bien armés, pour reprimer l'insolence du peuple. L'Infant informé de la chose envoïa, en qualité de Défenseur du Roïaume, des ordres, pour qu'on se tînt prêt à défendre l'Etat en cas de besoin. Ensuite il alla trouver la Reine, lui dit ce qu'il venoit de faire, & sortit sans lui baiser la main, comme il avoit coûtume. La Reine qui ne s'attendoit point à cette démarche, en fut étourdie, & ne douta plus que l'Infant ne la perdît: en effet, il publia les ordres qu'elle avoit donnés; ce qui la rendit si odieuse au peuple, qu'elle prit le parti de quitter Lisbonne, & de se retirer à Alenquer.

L'Infant de son côté fit assembler les troupes qui étoient destinées à la garde de Lisbonne. Vincent Egas, le même qui avoit harangué le Roi avec Pierre de Seixas, en fit nommer pour Enseigne Major, Dom Alvarés Vaz d'Almada, homme entiérement dévoüé à l'Infant. Cet Almada avoit été peu de temps auparavant Capitaine General de la mer, & depuis à cause de sa valeur, il fut fait en France, où il avoit passé, Comte d'Abranches, & en Angleterre, Chevalier de la Jarretiere. Dès que la Reine fut à Alenquer, elle écrivit au peuple, qui ne fit pas grand cas de ses Lettres. L'Archevêque de Lisbonne aïant été assez imprudent, pour faire prendre les armes à ses domestiques, & pour insulter le peuple, fut contraint d'abandonner le Roïaume. Le peuple, pour le perdre à Rome, y envoia une relation de ses vie & mœurs, qui n'étoit point à son avantage. Il voulut encore que l'Infant se chargeât entiérement du Gouvernement. Un Tonnelier assembla pour cet effet le peuple dans l'Eglise de S. Dominique. Après avoir harangué d'une maniere grossiere, mais vive, il dit: que si l'Infant Dom Pedre venoit à mourir, ses freres succederoient au Gouvernement, comme les Rois se succedoient à la Couronne. Un Tailleur se leva, applaudit à ce discours, & le reste de l'assemblée en fit autant. Ainsi l'on vit deux hommes de la lie du peuple disposer en ce jour de la suprême Puissance. 1438.

Dom Alfonse Seigneur de Cascaës Gouverneur de Lisbonne, & attaché aux interêts de la Reine, se retira dans le Château, dès qu'il vit le peuple se mutiner dans la Ville. Celui-ci courut aux armes, dans le dessein de forcer le Château; mais l'Infant Dom Juan s'y opposa, en promettant toutefois d'engager Alfonse dans le parti du peuple. Pour cet effet, il alla trouver Marie de Vasconcellos femme d'Alfonse, qui bien loin de se prêter aux vûës de l'Infant, fit elle-même tous ses efforts pour entraîner le

1438. Prince dans le parti de la Reine, en l'assurant que cette Princesse partageroit avec lui la Regence, & qu'elle feroit épouser sa fille Isabelle au Roi son fils. Dom Juan lui répondit que l'ambition ne l'aveugloit point assez, pour ne pas sentir le danger où une pareille démarche de sa part exposeroit l'Etat. Qu'il aimoit trop sa patrie, pour la livrer aux fureurs d'une guerre civile, & pour la sacrifier lâchement à la grandeur de sa Maison. Tant de générosité meritoit une récompense; aussi vit-il monter sur le Trône de Castille la Princesse sa fille, digne par ses vertus de sa haute fortune. Cependant le peuple voïant que la négociation de Dom Juan avoit échoüé, revint à son premier dessein, qui étoit de forcer le Château où le Seigneur Alfonse s'étoit enfermé; mais celui-ci craignant avec raison les suites d'une pareille violence, le rendit de bonne grace, & se retira à Alenquer auprès de la Reine.

L'Infant Dom Juan partit aussi pour cette Ville, & l'on crût qu'il y alloit pour arrêter la Reine, qui en fut si bien persuadée elle-même, qu'elle se mit en état de se défendre. Outre cette précaution, qui peut-être n'étoit pas inutile, elle travailla à desunir l'Infant Henri & l'Infant Dom Pedre. Elle fit écrire en secret à Henri, que Dom Pedre n'oublioit rien pour le perdre, parce qu'il le regardoit comme un obstacle à ses desseins ambitieux; & à Dom Pedre elle fit dire, que Henri, sous des apparences de justice & de modération, cachoit un desir ardent de regner, & de se défaire de lui, comme le seul rival qui pût s'opposer au projet qu'il méditoit. Ces faux avis n'eurent aucun effet: les deux Infants se communiquerent les deux Lettres qui les contenoient, ne doutant pas qu'elles ne vinssent de la part de la Reine ou de ses créatures. 1438. Ils se montrerent ensemble en public, devinrent plus unis qu'ils ne l'avoient jamais été, & se firent part dès ce moment de tous leurs desseins, afin d'ôter à leurs ennemis toute esperance de les broüiller. Pour convaincre la Reine de leur parfaite intelligence, ils chargerent le Comte d'Arrayolos de la prier de revenir à Lisbonne, l'assurant qu'elle y seroit en toute sûreté. Peut-être qu'ils agissoient de bonne foi, peut-être aussi étoit-ce un piege, qu'ils lui tendoient. La Reine regarda ainsi cette priere: car bien loin d'aller à Lisbonne, elle leur fit dire qu'elle n'y rentreroit jamais, à moins que Dom Pedre ne se démît entiérement du Gouvernement. L'Infant lui répondit, que tel étoit son dessein, pourvû que le peuple y consentît: il sçavoit bien qu'il ne s'engageoit à rien de contraire à ses interêts, en faisant cette réponse.

Dom Pedre étoit à Conimbre, lorsqu'il fit cette réponse à la Reine. Peu de jours après, ce Prince quitta cette Ville, & prit la route de Lisbonne, accompagné des principaux Seigneurs de la Province, de trois mille lances & de trois mille hommes d'infanterie. Leonor se plaignit hautement de cet armement, & l'Infant se plaignit à son tour de ce qu'on le soupçonnoit d'en vouloir faire mauvais usage. Toutefois pouvant être mal interpreté, il licentia ses troupes, & se rendit seul à Lisbonne, où les Etats assemblés lui confirmerent le Gouvernement que le peuple lui avoit déferé, jusqu'à la majorité du Roi. On prêta serment de fidelité dans l'Eglise Cathedrale

1438. de Lisbonne, entre les mains de l'Evêque d'Evora. Ensuite on fit un réglement, par lequel on assuroit le Gouvernement à l'Infant Dom Juan, en cas que l'Infant Dom Pedre vînt à mourir, & par lequel on excluoit à l'avenir toute femme de l'administration des affaires de l'Etat. Ce Réglement n'a jamais eu lieu (comme on le verra dans la suite de cette Histoire) qu'à l'égard de Leonor. Comme elle étoit absente de Lisbonne, & qu'elle avoit emmené le Roi avec elle, on lui fit signifier de s'y rendre incessamment, pour assister aux Etats : ce qu'aïant constamment refusé, l'Infant Henri alla la trouver, & revint avec le Roi, à qui le Regent & tous les Seigneurs & Députés du Roïaume rendirent leurs hommages. Dom Pedre commença dès-lors à se servir de l'autorité dont il venoit d'être revêtu, pour regler les affaires de l'Etat, qui languissoient depuis la mort du Roi.

Immédiatement après qu'on eût rendu hommage au Roi, & qu'on fût convenu que Dom Pedre gouverneroit l'Etat jusqu'à sa majorité, Juan Gonçalez, Député de la ville de Porto, fit appercevoir qu'on n'avoit rien ordonné touchant l'éducation du Roi, qui étoit l'article le plus important. Il représenta aux Etats (& cette remontrance fut sans doute l'ouvrage de la politique de Dom Pedre) il représenta, dis-je, qu'il étoit dangereux de confier cette éducation à la Reine; premiérement, parce qu'une femme ne pouvoit lui donner qu'une éducation molle, & plus conforme à une femme qu'à un Prince destiné à commander à des hommes; secondement, parce qu'il étoit dangereux qu'on n'inspirât au Roi des sentimens de haine contre le Regent & contre ceux qui lui avoient confié les rênes de l'Etat. On trouva les remontrances justes & on en parla au Regent, qui répondit en habile politique, qu'on ne manqueroit point de lui attribuer cet avis, & qu'ainsi il falloit laisser à la Reine le soin de l'éducation du Roi; d'autant plus que ce jeune Prince étant mortel, ainsi que le reste des hommes, on rejetteroit sur lui sa mort, s'il venoit à mourir malheureusement pendant le temps de sa Regence. Il ajoûta qu'à l'égard des sentimens de haine qu'on pourroit lui inspirer contre lui & ses amis, il esperoit que sa conduite les justifieroit de tout ce qu'ils avoient fait. Ce discours ne produisit aucun effet, & il y a apparence que l'Infant sçavoit qu'il n'en devoit pas produire. Les Etats persisterent à vouloir qu'il prît le soin de l'éducation du Prince, & en conséquence, on alla l'arracher d'entre les bras de la Reine sa mere. Ce dernier coup acheva de la désoler. Elle fondoit en larmes, en embrassant le Roi son fils, à qui elle tint ce discours entrecoupé de sanglots & de soupirs. » Mon fils & mon Seigneur, votre presence me consoloit de la mort du feu Roi votre pere. Vous rassembliez en vous toute la tendresse que j'avois pour lui. Que le Ciel détourne loin de vous le péril qui vous menace; que j'expire plutôt que de voir votre mort : j'ai vû celle de votre pere, & j'ai vécu, mais je succomberois à ma douleur, si mes yeux devoient être encore témoins de la vôtre. « Elle se tût, & sortit l'instant d'après, laissant le Roi avec son frere Ferdinand & les Infantes ses sœurs. Elle se retira à Sintra; l'Infant Henri l'y suivit, lui parla, fit tous ses efforts pour la ramener à Lisbonne, où il l'assura qu'on lui rendroit 1438.

1438. droit les honneurs dûs à son rang & à sa vertu ; mais tout ce qu'il put dire pour la persuader, fut inutile : elle ne voulut jamais consentir à ce qu'on lui demandoit ; elle demeura à Sintra.

1439. Dom Pedre commença son Gouvernement par délivrer Lisbonne de quelques impositions onereuses, que la difficulté des temps avoit exigées sous le Regne d'Edoüard. La Ville de Lisbonne, pour lui en marquer sa reconnoissance, voulut lui ériger une Statuë dans une Place publique ; mais l'Infant s'y opposa, pour ne pas réveiller l'envie de ses ennemis : & comme si l'avenir se fût dévoilé à ses yeux, il dit à propos de l'honneur qu'on vouloit lui faire: » Si je souffrois qu'on m'érigeât une » Statuë, il viendroit un jour qu'on » lui creveroit les yeux, qu'on la » briseroit, qu'on la fouleroit aux » pieds : je ne veux ni n'attends de » récompenses, ajoûta-t'il, que de » Dieu seul ; en lui seul je mets tou» te ma confiance ; l'ingratitude des » hommes ne me touche point, & la » malignité de mes ennemis est un » lien qui m'attachera inviolable» ment à mes devoirs. « Une autre fois il assura qu'il mourroit de mort violente ; cependant malgré ces tristes pressentimens qu'il avoit du malheur qui l'attendoit, il s'appliqua avec tant de soin aux affaires, que tout prit bientôt une face nouvelle dans le Roïaume.

La Reine étoit toujours à Sintra, où elle ne s'occupoit qu'à susciter de nouveaux ennemis au Regent. Ceux qu'elle lui avoit faits dans le Roïaume ne lui paroissant pas assez puissants pour la vanger, elle implora le secours des Infants d'Arragon ses freres. Ceux-ci au lieu d'une armée envoïerent des Ambassadeurs en Portugal, qui s'en retournerent sans avoir obtenu rien de favorable pour la Reine. Cette Princesse ne se rebuta point, elle continua ses intrigues dans l'Arragon, dans la Navarre, dans la Castille, & dans le Portugal contre le Regent ; & pour voiler à ses yeux ses démarches secretes, elle feignit de vouloir faire un accommodement avec lui. Le Comte de Barcelos conduisoit toute la manœuvre, dont le Regent se défioit d'autant moins, qu'il avoit attiré dans son parti Dom Alvarés de Lima, un des plus zelés, & des plus ardents serviteurs de la Reine. Cette Princesse, de crainte qu'on ne l'arrêtât, si on venoit à découvrir ce qu'elle méditoit contre le Regent, envoïa dans le Château d'Albuquerque en Castille toutes ses pierreries, pour s'en servir en cas qu'elle fût obligée de sortir du Roïaume. 1439.

Dom Alfonse, bâtard de Jean Roi de Navarre, & l'Evêque de Coria arriverent sur ces entrefaites en Portugal en qualité d'Ambassadeurs, pour demander de la part du Roi de Castille, qu'on rendît la Regence à Leonor, ou qu'on lui permît de quitter le Roïaume. On ne douta point que cette Ambassade ne fût l'ouvrage des freres de la Reine, & un des Ambassadeurs avoüa au Regent, qu'ils étoient venus en Portugal sans l'aveu de leur Prince. On leur répondit en conséquence de cet avertissement ; & ces prétendus Ambassadeurs regagnerent leur païs, sans avoir rien fait d'utile pour la Reine, qui demanda enfin de son propre mouvement à sortir du Roïaume. Le Regent lui fit representer combien la démarche qu'elle vouloit faire, étoit contraire à la bienséance & à ses interêts ; mais

1439. tout ce qu'on put lui dire là-dessus ne servit qu'à la confirmer dans son dessein. Elle étoit pour lors à Almerin avec le Prieur de Crato, qui ne l'abandonnoit point. Il lui persuada qu'il étoit de la derniere importance pour elle d'executer la résolution qu'elle avoit prise. Aïant disposé ensemble toutes choses pour ce départ, le Prieur la quitta, en lui promettant de lui envoïer ses enfans pour l'accompagner dans son voïage. Le jour du départ étant arrivé, les fils du Prieur trouverent que la Reine avoit déja changé de sentiment, à l'instigation de Jean de Moura Dominiquain son Confesseur. Ce Moine, homme sensé, peut-être aussi interessé à ce que la Reine ne sortît point du Roïaume, lui representa que de quelque maniere qu'elle fût en Portugal, elle y seroit toujours plus convenablement que dans un païs étranger: que le Roi de Castille se lasseroit bien-tôt de lui fournir dans ses Etats les choses nécessaires pour soûtenir son rang: qu'elle y tomberoit dans le mépris de la part des Castillans, & dans l'oubli de la part des Portugais: qu'ainsi elle ne devoit point songer à quitter un Roïaume, qu'elle devoit regarder comme sa patrie, où, si elle ne gouvernoit point, elle seroit du moins toujours honorée & respectée, & toujours joüissant d'une certaine autorité, qu'elle ne pourroit avoir ailleurs.

Ce discours l'avoit entiérement déterminée à ne point sortir du Roïaume. Elle sembloit affermie dans cette résolution, lorsque les enfans du Prieur de Crato vinrent la trouver. Ils furent étonnés d'un changement si subit. Ils en parlerent à la Reine, & comme ce qu'ils lui disoient ne faisoit aucune impression sur elle, ils ajoûterent avec un air triste: » Eh 1439.
» bien, Madame, perdez-vous,
» puisque vous voulez vous perdre.
» Nous vous offrions un moïen sûr
» pour triompher de vos ennemis,
» vous le rejettez; nous n'avons rien
» à nous reprocher; nous avons rem-
» pli notre devoir. « La Reine leur répondit, qu'elle étoit extrêmement sensible à leur attachement pour elle; mais qu'elle ne pouvoit se résoudre à sortir du Roïaume. » Nous ne vous
» proposons point de le quitter (ré-
» pliquerent avec vivacité les enfans
» du Prieur de Crato) nous souhai-
» terions seulement que vous allassiez
» en quelque lieu où votre personne
» fût en sûreté; notre pere comman-
» de dans Crato; il est dévoüé à vos
» interêts: venez-y, Madame, &
» là vous trouverez de fideles sujets,
» qui défendront votre liberté, &
» qui réprimeront, s'il le faut, l'au-
» dace de vos ennemis qui osent
» s'arroger le droit de commander
» dans un Roïaume, où l'on ne doit
» reconnoître que votre seule auto-
» rité. « La Reine étoit foible & legere. Tout faisoit impression sur elle, & d'une maniere si vive, qu'elle en devenoit incapable de toute réfléxion. A peine les enfans du Prieur de Crato eurent-ils achevé de parler, qu'elle se résolut d'aller à Crato, & elle emmena avec elle sa fille l'Infante Jeanne, qu'elle avoit mise au monde depuis la mort du Roi.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle écrivit aux Magistrats des principales Villes, afin de les engager à prendre les armes pour sa défense. Le Regent de son côté prit les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre & la paix dans le Roïaume, & pour rendre vaines toutes les démarches de la

1439. Reine, à laquelle il fit dire qu'on lui rendroit tous les honneurs dûs à sa naissance, à son caractere, à sa vertu, pourvû qu'elle revînt à Lisbonne. Tout cela fut inutile. Sur ces entrefaites il arriva en Portugal un Ambassadeur de la part du Roi d'Arragon frere de la Reine, qui n'étoit chargé que de son raccommodement avec le Regent. Après s'être entretenu avec celui-ci, il alla trouver Leonor à Crato. Il lui exposa le sujet de son Ambassade, & fit tous ses efforts pour lui persuader de revenir à Lisbonne; mais il ne réüssit pas mieux que ceux que le Regent lui avoit envoiés pour lui persuader la même chose. Au contraire, plus on la pressoit, moins elle étoit dans le dessein de faire ce qu'on lui conseilloit. On lui faisoit entendre qu'on la craignoit éloignée, & qu'il falloit pour achever de porter la terreur parmi ses ennemis, qu'elle prît les armes. Elle suivit ce conseil pernicieux: elle couroit à grands pas vers sa perte. Crato & tout son territoire arma par ses ordres, & pour achever d'irriter le Regent, elle fit écrire une Lettre pleine d'invectives contre son gouvernement, & contre sa personne.

Alors Dom Pedre crut ne devoir plus rien ménager. Il ordonna une levée de troupes, & fit partir Dom Lopez d'Almada Comte d'Abrantés, pour assieger Belver, & Alvarés Vaz d'Almada, Comte d'Abranches, pour investir Amieira, places de l'Estramadure Portugaise, situées toutes deux, l'une en deça & l'autre au de-là du Tage. Les Infans freres du Regent se chargerent de marcher contre Crato, & la guerre civile commençoit ainsi à s'allumer de tous côtés. La Reine appella à son secours les Castillans. Ils entrerent dans le Portugal sous la conduite de D. Alfonse Henriqués. Ils pillerent & ravagerent tous les lieux où ils passerent: à la vérité ils païerent cherement ces ravages. Les païsans Portugais & les troupes du Regent en massacrerent une partie. Comme cette guerre pouvoit de jour en jour devenir plus dangereuse, Dom Pedre forma le dessein d'aller en personne assieger la Reine à Crato. Avant de se mettre en marche, il fit encore prier cette Princesse de se prêter à un accommodement, qui pût contribuer à sa tranquillité & à celle du Roïaume. La Reine daigna à peine lui répondre, & l'Infant se mit en devoir d'arrêter par la force ses mauvais desseins; mais à son approche elle abandonna Crato, & passa en Castille avec le Prieur, ses enfans, le Seigneur de Cascaës, Marie de Vasconcellos son épouse, Dom Alfonse Henriqués Général de ses troupes, Vasqués de Silveira fils de Nuñés Martinés, & plusieurs autres Seigneurs attachés à son parti. 1439.

Le Comte de Barcelos se retira à Guimaraens, dans la Province d'entre Douro & Minho, dans la résolution d'y soûtenir ouvertement & les armes à la main les intérêts de la Reine, persuadé, ou du moins faisant semblant de l'être, que cette Princesse reviendroit dans le Roïaume à la tête d'une armée Castillane, pour punir le Regent de son usurpation: c'est de ce nom qu'il appelloit sa Regence. L'Infant marcha vers cette Province à la tête de ses troupes pour ne pas donner le tems au Comte de Barcelos de s'y faire des partisans, & de s'y fortifier. Le Comte d'Ourem fils du Comte suivoit le Regent, & il paroissoit autant de ses amis, qu'il s'étoit montré d'abord son ennemi.

1439. On publioit que c'étoit une comédie entre le pere & le fils, afin que si la Reine venoit à triompher du Regent, le pere pût obtenir la grace du fils, & le fils celle du pere, en cas que l'Infant demeurât maître du Gouvernement. Cependant le Comte de Barcelos, pour fermer l'entrée de la Province au Regent, s'avança avec les troupes qu'il avoit levées, jusqu'à Mejaofrio sur le Douro, & là il ordonna qu'on brûlât toutes les barques qui étoient sur cette riviere, & qu'on rompît tous les ponts. Le Regent fit construire un pont de batteaux; mais avant qu'il fût achevé, le Comte d'Ourem vint le prier de suspendre tout acte d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût parlé à son pere. Le Regent y consentit. Le Comte d'Ourem alla aussitôt trouver le Comte de Barcelos. Il lui persuada de s'aboucher avec le Regent, ce qu'il fit en effet. L'entrevûë se passa à Lamego. L'Archevêque de Brague y assista & leva les obstacles qui l'auroient pû rendre vaine. Les deux freres s'embrasserent. Le Comte de Barcelos promit au Regent de presser le Roi d'épouser la Princesse sa fille; & le Regent s'engagea à rétablir dans son Diocese l'Archevêque de Lisbonne, parent du Comte de Barcelos, & refugié en Castille. Cet accommodement fut aussitôt publié dans tout le Roïaume, & la paix y regna quelque tems.

1440. Sur ces entrefaites Dom Rui d'Acugna Prieur de Guimaraens, & le Pere Jean Provincial des Carmes, depuis Evêque de Ceuta & de la Guarde, arriverent à Lisbonne, & y apporterent la dispense nécessaire pour le mariage du Roi avec Isabelle fille du Regent. Cette dispense, que le Pape Eugene, pour lors occupant le Saint Siege, avoit accordée, n'étoit que verbale. Il l'avoit refusée par écrit, pour ne pas aigrir le Roi d'Arragon frere de Leonor, & à la considération de Leonor même qui méritoit des égards par des vertus solides, quoique sa conduite présente fût condamnable : mais c'étoit moins la sienne que celle de ses flateurs, sources publiques de presque tous les malheurs qui désolent les Etats, & qui sous les noms spécieux de zele & de justice, entraînent dans un abîme d'infortune les Princes qui sont l'objet de leurs lâches adulations. Personne ne l'éprouva aussi cruellement que la Reine de Portugal. 1440.

Le Pape en accordant la dispense verbale, promit de l'envoïer dans un autre tems par écrit. Il tint sa parole, & Ferdinand Lopez d'Azevedo en fut le porteur. Il étoit également chargé d'une Bulle, par laquelle le Siege de Rome dispensoit de nouveau les Chevaliers de Saint Jacque & d'Avis en Portugal, de toute obéïssance aux Grands-Maîtres de l'Ordre de Saint Jacque & de Calatrava en Castille. Cette Bulle combla de joïe le Regent, parce qu'elle ôtoit tout prétexte de plainte à ce sujet au Roi de Castille. Cependant il songea à fiancer le Roi avec sa fille. Il convoqua pour cet effet les Etats à Torres Vedras. Tous les Deputés de trois Etats s'y trouverent, applaudirent au dessein de l'Infant, & s'engagerent à faire un present au Roi, lorsqu'il consommeroit son mariage. Les fiançailles se célébrerent à 1441.
Obidos le jour de l'Assomption de Notre-Seigneur. Le Roi avoit neuf ou dix ans, & la Princesse sept ou huit.

A ces fiançailles succederent de 1442.
nouvelles négotiations, qui tendoient à un raccommodement entre la Reine & le Regent. Le Roi de Castille voulut y prendre part, & il gâta tout.

Il fit demander par des Ambaſſadeurs
1442. à l'Infant, qu'il rendit le Gouvernement & l'éducation de ſes enfans à la Reine ; qu'autrement il ſeroit obligé de l'y forcer les armes à la main. Le Regent pour toute réponſe aſſembla les Etats, auſquels il rendit compte des demandes que le Roi de Caſtille faiſoit. Les Etats dirent, qu'il n'étoit point de leur honneur, qu'une femme gouvernât un Roïaume contre lequel elle étoit prête de tourner les armes Caſtillanes. On renvoya avec cette réponſe les Ambaſſadeurs d'Eſpagne. Le Roi de Caſtille fit partir ſur le champ une ſeconde Ambaſſade, dont il chargea Dom Gomez de Benavides. Il avoit ordre de déclarer aux Portugais une cruelle & ſanglante guerre, s'ils ne ſatisfaiſoient
1443. promptement la Reine. Les deux Nations s'étoient déja eſſaïées par des courſes reſpectives, & les ſuccès que les Portugais avoient eus & leurs victoires paſſées, les raſſurerent contre les menaces des Eſpagnols. Enfin les Etats aſſemblés encore à Evora répondirent à cet Ambaſſadeur, que ſi le Roi de Caſtille violoit la paix ſi ſolemnellement jurée, ſans avoir un motif plus juſte, que celui dont il parloit, qu'ils ne l'attendroient point enfermés dans leurs murailles, mais qu'ils iroient le chercher juſqu'au fond de ſes Provinces, pour lui montrer qu'ils ne le craignoient point. Que le Ciel avoit toujours favoriſé ceux qui ſoûtenoient la juſtice ; qu'il avoit toujours favoriſé les armes de Jean I. qu'il favoriſeroit celles de ſes enfans, qui n'avoient jamais manqué à la Reine, que parce qu'elle s'étoit manqué à elle-même. Cette réponſe étonna l'Ambaſſadeur Eſpagnol ; il ſortit du Portugal ſans déclarer la guerre, comme il l'avoit dit, & alla rendre compte à ſon maître de la diſpoſi- 1443.
tion où étoient les Portugais.

Cependant la tranquillité étoit bannie du Roïaume : on voïoit avec chagrin, qu'on étoit à la veille d'une rupture avec la Caſtille, & le bien de l'Etat demandoit la continuation de la paix. Cela détermina les Etats à envoïer un Ambaſſadeur en Caſtille pour tâcher de prévenir la guerre. Dom Leonel de Lima fut chargé de cette commiſſion, & on lui donna pour l'accompagner le Docteur Dominique d'Alvarenga. Parmi les raiſons qu'ils alleguerent pour la juſtification des Portugais, ils dirent qu'à la verité ils avoient refuſé le gouvernement à la Reine, mais qu'ils lui avoient rendu toutes ſortes de reſpects, qu'ils étoient prêts non-ſeulement à le faire encore, mais même à lui païer par-tout où elle voudroit, excepté en Portugal, où ils croioient qu'il n'étoit plus décent qu'elle revînt, une penſion convenable à ſa dignité. Cette propoſition fut goûtée par le Conſeil de Caſtille : le Comte de Haro ſur-tout, & l'Evêque d'Avila, hommes ſages & éclairés, l'approuverent ; mais la Reine rejetta ce qu'on lui offroit, quitta la Cour de Caſtille, & ſe retira à Tolede. Là, après avoir conſommé les richeſſes qu'elle a-
voit apportées de Portugal, elle vint 1445.
à manquer de tout ; & ſans le ſecours de Marie de Silva & de Dom Ferdinant de Norogna, elle eût éprouvé tout ce que la miſere a de triſte & d'humiliant.

Dans cette ſituation elle envoïa en Portugal ſon Aumônier, pour demander au Regent la permiſſion de revenir dans ce Roïaume, finir ſes jours auprès de ſes enfans. Le Comte d'Arrayolos s'étoit chargé de la négociation ; mais ſur ces entrefaites on ap-

1445. prit que cette Princeſſe infortunée avoit rendu le dernier ſoupir à Tolede le 18. de Février 1445. Comme ſa mort fut prompte, on ne douta point qu'elle n'eût été empoiſonnée. D'abord le ſoupçon tomba ſur le Regent de Portugal ; mais bien-tôt après on jetta les yeux ſur Dom Alvarés de Lune Connêtable de Caſtille, Miniſtre imperieux qui faiſoit tout trembler, juſqu'à ſon Maître même.

Peu de jours après la mort de la Reine de Portugal, ſa ſœur la Reine de Caſtille mourut à peu près de la même maniere. Cette derniere mort acheva d'ouvrir les yeux du Courtiſan : il ne douta plus qu'elle ne fût l'ouvrage du Connêtable. La Reine de Portugal fut inhumée dans le Monaſtere des Religieuſes de Saint Dominique-le-Royal, & delà transferée à Aljubarota. On ramena en Portugal Jeanne fille poſthume d'Edoüard, & cette Princeſſe fut élevée avec ſa ſœur Catherine, ſous les yeux de Violente Nogueira leur Gouvernante.

Tandis que le Portugal joüiſſoit d'une paix profonde par les ſoins du Regent, la Caſtille étoit déchirée par des guerres civiles, que les Infants d'Arragon & quelques Grands y fomentoient. Le Roi de Caſtille, par le conſeil de ſon favori Dom Alvarés de Lune, demanda du ſecours au Regent de Portugal, pour réprimer les factieux de ſon Roïaume. Le Regent lui accorda ce qu'il demandoit : il lui envoïa un corps de troupes ſous les ordres de Dom Pedre ſon fils, Connêtable du Roïaume depuis la mort de l'Infant Dom Juan ſon Oncle.

Le jeune Connêtable (car il n'avoit encore que ſeize ans) ſe rendit avec ſes troupes à Majorga, où la Cour de Caſtille étoit pour lors. Le Roi le combla d'honneurs & de marques d'amitié. Ses Courtiſans le régalerent, chacun à ſon tour, avec les principaux Officiers Portugais. Dom Alvarés de Lune lui donna une fête brillante, où la profuſion, & la magnificence regnoient également. Ce Miniſtre projettoit depuis quelque temps de marier ſon Maître, & de lui donner pour épouſe une Princeſſe qui lui en eût l'obligation, afin de ſe maintenir lui-même dans la faveur par ce moïen. Il engagea le Connêtable de Portugal à travailler de concert avec lui, pour faire épouſer au Roi de Caſtille l'Infante Iſabelle de Portugal ſa Couſine, fille de l'Infant Dom Juan. Ce mariage étant conclu entre eux deux, Dom Pedre revint en Portugal avec ſes troupes, dont on n'avoit plus beſoin en Caſtille. Il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il conſomma, avec le Regent ſon pere, l'affaire dont Alvarés de Lune & lui étoient convenus. Tout cela ſe faiſoit à l'inſçû du Roi de Caſtille, & ſon favori ne lui en parla que lorſque tout fut reglé & arrêté. Alors il lui apprit ce qu'il avoit fait, & le Roi n'oſa le contredire.

1446. Le Roi de Portugal entra enfin dans ſa quatorziéme année, tems marqué en Eſpagne pour la majorité des Rois. Le Regent lui rendit compte de ſa Regence, & le Roi content de ſon gouvernement, le pria de ſe charger encore pour quelque temps des affaires de l'Etat. Il ratifia auſſi ſon mariage avec ſa couſine, à qui il étoit fiancé depuis pluſieurs années. Iſabelle poſſedoit les vertus les plus éminentes, avec une bonté qui la faiſoit admirer & reſpecter également. Attachée à ſes devoirs, elle ſacrifioit ſes plus chers interêts, lorſqu'il s'agiſſoit de les remplir. L'auguſte rang où

1446. elle venoit d'être élevée, bien loin de l'en detourner, la rendoit plus attentive, plus modeste & plus circonspecte. L'envie que ses ennemis lui portoient, se calmoit, pour ainsi dire, à la vûë de tant de vertus, & de moderation.

1447. Les Ambassadeurs de Castille arriverent peu de temps après le mariage d'Alfonse & d'Isabelle, pour prendre l'Infante de Portugal leur cousine, qui étoit destinée au Roi de Castille. Parmi les Dames que cette Princesse amena avec elle en Espagne, on compte Donna Beatrix de Silva, fille de Rui Gomez Gouverneur de Campo-Major, sœur du premier Comte de Portalegre, & de Dom Juan de Meneses, qui fonda en Italie, comme on le dira, l'Ordre des Amoureux. Rien n'étoit comparable à la beauté de Beatrix. Elle avoit la taille noble & dégagée, le visage accompagné de ces graces touchantes qui captivent les cœurs les moins capables de tendresse. Son esprit étoit vif & brillant, & sa conversation avoit des charmes dont on ne pouvoit se défendre. Tant de perfections lui meriterent les hommages des Seigneurs les plus galants de la Cour de Castille. Tous s'empressoient à l'envi à lui plaire. Tous esperoient de toucher son cœur; mais leur esperance fut vaine. Cependant comme elle faisoit cas du vrai merite, & qu'elle sçavoit le distinguer en ceux qui le possedoient véritablement, les attentions qu'elle eut pour eux, exciterent la jalousie des autres; ils en vinrent aux mains, & plusieurs d'entre eux resterent sur la place. La Reine s'imaginant que Beatrix avoit donné lieu à ce combat par des manieres libres ou galantes, la fit enfermer dans une chambre, où elle demeura trois jours sans manger. Elle en ressentit une douleur si vive, qu'elle résolut de se retirer dans un Monastere, dès qu'elle en auroit la liberté; elle s'y retira en effet, & y vêcut d'une maniere très-austere. En 1484. elle institua l'Ordre de la Conception; Innocent VIII. l'approuva en 1489, sous la direction de l'Archevêque de Tolede; Beatrix mourut en odeur de sainteté en 1490. 1447.

Cependant en Portugal, Dom Pedre continuoit de gouverner le Roïaume; ce qui déplut à quelques Courtisans. Jaloux de son autorité, leur haine se réveilla; ils murmurerent & mirent dans leurs interêts le peuple toujours avide de nouveauté. Le Comte de Barcelos, qui dans le fonds de son cœur avoit toujours gardé un sentiment d'aversion contre le Regent, profita de la conjoncture, pour le faire éclater; il se mit à la tête des mécontens, & n'oublia rien pour perdre le Regent, de qui il venoit de recevoir une grace signalée. Dom Gonçalez Seigneur de Bragance étant mort sans enfans, le Regent donna la Seigneurie de cette Ville au Comte son frere, avec le titre de Duc. L'envie & la haine étouferent en lui tous les sentimens de la nature, & les bienfaits loin de l'adoucir, ne servirent qu'à ajoûter l'ingratitude à ses autres vices.

Pour perdre sans ressource le Regent dans l'esprit du Roi, le Comte tâcha de gagner ses bonnes graces, en devenant lâchement son flateur. Le Roi charmé de sa complaisance, ne pouvoit plus s'en passer. Au contraire, il fuïoit Dom Pedre, toujours prêt à le blâmer, & qui l'exhortoit à s'appliquer plus sérieusement qu'il ne faisoit aux affaires. Le Comte de Barcelos, au lieu de loüer le zele de Dom Pedre, le tournoit en ridicule, ou l'empor-

1447. ſonnoit : Il faiſoit entendre au Roi, qu'il étoit honteux à lui d'abandonner les rênes de l'Etat à un homme, qui ne s'en ſervoit, que pour cimenter ſa puiſſance d'une maniere à ne recevoir de loi que de lui-même ; qu'il avoit chaſſé du Roïaume la Reine ſa mere, parce qu'elle avoit voulu s'oppoſer à ſon ambition ; qu'il gouvernoit actuellement avec une hauteur, qui révoltoit tous ſes ſujets ; qu'il épuiſoit les finances en des dépenſes inutiles ; qu'il pilloit de tous côtés, pour aſſouvir ſon avarice, & qu'il étoit à craindre qu'il ne ſe ſervît des richeſſes qu'il amaſſoit, pour le faire deſcendre lui-même du Trône, s'il ne le prévenoit en lui ôtant la Regence, & en l'exilant de la Cour.

Ces diſcours, qu'on avoit ſoin de répéter ſouvent au jeune Roi, firent l'effet que les ennemis du Regent ſouhaitoient ; Alfonſe commença à ſe défier de ſon beau-pere, & à lui donner toutes ſortes de mortifications. Cela augmenta l'audace du
1448. Comte de Barcelos ; non content de vouloir perdre Dom Pedre, il attaqua auſſi ſes amis. S'étant rendu dans la Province d'entre Douro & Minho, il caſſa de ſon propre mouvement les Reglemens, que le Regent y avoit faits, pour la tranquillité de la Province, y en laiſſa d'autres tous contraires, dépoüilla des Charges publiques ceux qui les tenoient de Dom Pedre, & les donna à ſes créatures. Cette conduite, qui approchoit de la violence, fut approuvée par le Roi, qui ne voïoit plus ſon beau-pere dans ſa Cour qu'avec chagrin.

L'Infant n'oppoſoit à tout cela que beaucoup de modération. Sûr de ſon innocence, il eſperoit que le Roi jeune & incapable encore de démêler par lui-même la verité, que l'on confondoit adroitement avec l'impoſture, 1448.
ouvriroit les yeux, à meſure que l'âge muriroit ſa raiſon, & donneroit à ſon eſprit l'étenduë néceſſaire, pour gouverner par lui-même, & pour connoître ceux qui l'aimoient véritablement, & ceux qui n'étoient que ſes flateurs. Parmi ces derniers, on comptoit Dom Barredo, fils de Gonçalés Pereïra de Riba de Viſela. Cet homme, dont le caractere étoit composé d'impudence & d'avarice, & qui mépriſoit la vertu, obſedoit ſans ceſſe le Roi, étant vif, éloquent, ſouple & fourbe. Il avoit paſſé une partie de ſa jeuneſſe à la Cour de Rome, & y avoit puiſé les maximes déteſtables de quelques Italiens ; qu'il faut tout ſacrifier, même la vertu, lorſque la vertu peut ſervir d'obſtacle à ſon élevation. L'auſterité des mœurs du Regent ne s'accordoit point avec ſon ſiſtême ; trouvant plus de conformité entre lui & le Comte de Barcelos, il ſe livra entiérement à celui-ci, à qui il promit de perdre ſans reſſource le Regent dans l'eſprit du Roi. En effet, il lui perſuada que Dom Pedre vouloit lui ôter la Couronne & s'en emparer, pour la faire paſſer à ſes enfans. Pour le convaincre plus fortement de ce qu'il lui diſoit, il empruntoit le viſage de la pitié, & affectant une douleur profonde : » Le Regent, » diſoit-il, m'a comblé de bienfaits, » mais ſes bienfaits ne doivent point » devenir un crime pour moi. Tout » m'oblige à découvrir à mon Roi le » danger qui le menace. Je le fais » avec regret, mais je le dois ; & » mon devoir étouffe tout autre ſentiment. « Ce diſcours fit toute l'impreſſion qu'on pouvoit ſouhaiter ſur le Prince ; il ne voïoit plus Dom Pedre qu'avec horreur.

Dom Pedre informé de ce qu'on avoit

1448. avoit tramé contre lui, & dégoûté des contradictions qu'il essuïoit à tous les instans, se détermina à quitter la Cour, & à se retirer à Conimbre. » Mes ennemis, disoit-il, ne me » haïssent peut-être pas; c'est à ma » place qu'ils en veulent, & non à » ma personne; abandonnons cette » place, & je serai tranquille. « En conséquence de ce raisonnement, il alla demander au Roi son congé, qu'on lui accorda d'autant plus facilement, que le Roi, par un reste d'amitié qu'il avoit encore conservé pour lui, ne pouvoit se déterminer à le lui donner de son propre mouvement. En partant, Dom Pedre lui demanda un Acte, par lequel il reconnût qu'il étoit content de son ministere durant sa minorité. On lui accorda ce qu'il demandoit; mais dès qu'il fut parti, ses ennemis semerent plusieurs libelles contre son administration, dans lesquels on l'accusoit encore d'avoir empoisonné le feu Roi & Leonor son épouse. L'Infant Dom Henri, outré d'une pareille insolence, se rendit à la Cour, pour justifier son frere; mais la malice de ses ennemis prévalut sur le zele de Henri.

Dom Alvarés d'Almada Comte d'Abranches, Chevalier de la Jarretiere, Conseiller d'Etat, brave, intrepide, genereux, l'appui de la vertu, & la terreur du vice, & dont l'amitié faisoit l'apologie de ceux à qui il l'accordoit, prit aussi la défense de Dom Pedre son intime ami. Le Comte de Barcelos & ses adherans, craignant que Dom Alvarés n'ouvrît les yeux du Roi, travaillerent sourdement, pour le chasser lui-même de la Cour. Ils le firent même avertir qu'on le feroit emprisonner, s'il ne s'en éloignoit de bon gré. Alors Dom Alvarés s'arma de toutes pieces, se couvrit de sa robe de Conseiller, & se rendit ainsi dans le Conseil. Là, il parla de la sorte. » Les services que » j'ai rendus à l'Etat, ceux que je » puis lui rendre encore, le zéle que » j'ai pour le Roi, meritent des récompenses, non des châtimens. » La vertu de l'Infant Dom Pedre, » le soin & la peine que ce Prince » s'est donnée pour gouverner utilement ce Roïaume, durant la minorité du Roi, son attachement inviolable pour sa personne sacrée, » sa fidelité à remplir ses devoirs, » son desinteressement, sa haute naissance enfin, tout devroit confondre ses calomniateurs, & non servir de prétexte pour l'opprimer. » Son innocence est certaine, ses services connus; cependant ses lâches ennemis ne cessent de vouloir » flétrir son innocence, en empoisonnant ses vertus; qu'ils cessent » toutefois de le calomnier: Et quant » à ce qui me regarde, qu'ils parlent: » s'ils se plaignent de moi, je les satisferai avec cette promptitude que » j'apporte à servir mon Roi; je le » sers en ami plus qu'en sujet. Au reste, si quelqu'un soûtient les calomnies inventées contre Dom Pedre, qui est encore tout prêt de répandre son sang pour le service du » Roi, qu'il se déclare, je lui prouverai les armes à la main, qu'il est » lui-même un imposteur. « Ce discours, tout audacieux qu'il étoit, plût au Roi; cependant il n'opera rien de favorable pour l'Infant. 1448.

Le Comte d'Abranches, & l'Infant Henri partirent sur ces entrefaites, pour aller voir à Conimbre Dom Pedre, qui en portoit le nom de Duc. Le Roi se rendit en même-temps à Sintra, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il envoïa de tous côtés des Lettres

1448. pour défendre à tous ses sujets, d'entretenir la moindre correspondance avec son beau-pere, auquel il fit défendre de sortir de ses terres.

Cet ordre fut suivi de plusieurs Libelles, dans lesquels on insinuoit au Roi, qu'il falloit demander à D. Pedre toutes les armes qui étoient dans Conimbre. » S'il les livre, disoit-on, il » restera sans défense ; s'il les refuse, » son refus justifiera tous les soup» çons qu'on a de sa fidelité. « Le piege étoit dangereux. Dom Pedre pour toute réponse, fit dire au Roi que puisque son innocence ne lui fournissoit point des armes assez fortes, pour se défendre contre la calomnie, il le supplioit de lui laisser du moins les autres pour confondre ses ennemis, d'autant plus qu'elles étoient inutiles au Roi, puisque la paix regnoit dans son Roïaume. Cette priere ne fit que confirmer le Roi dans les idées desavantageuses, qu'on lui avoit données de son oncle. Sur ces entrefaites Dom Ferdinand fils du Duc de Bragance & frere du Comte d'Ourem arriva de Ceuta, pour défendre l'innocence du Duc de Conimbre contre les accusations de son pere & de son frere, qui firent tous leurs efforts pour le renvoïer à Ceuta.

Le Comte d'Ourem souhaitoit la perte de Dom Pedre, avec autant de vivacité que le Duc de Bragance son pere ; mais il apportoit plus de circonspection & d'adresse dans les démarches qu'il faisoit pour y parvenir. Vers le mois d'Octobre étant à Santarem avec le Roi, il lui persuada de rappeller à la Cour le Duc de Conimbre, & en même temps il avertit en secret le Duc, de se garder d'y venir sans armes. Le Duc de Bragance voulut sur ces entrefaites passer sur les terres du Duc de Conimbre, avec quelques troupes qu'il avoit levées dans 1448.
la Province d'entre Douro & Minho, & dans celle de Tra-os-montes. Le Duc de Conimbre, par le conseil du Comte d'Abranches, se mit en devoir de s'opposer à son passage, pour lui faire voir qu'on ne le bravoit point impunément. Il se rendit donc à Penela, & là plusieurs Seigneurs vinrent le joindre ; entre autres Ayre Gomez de Sylva, Dom Ferdinand & Dom Juan ses fils, Loüis d'Azevedo, Martin de Tavora, & Dom Gonçalez d'Ataïde. D. Pedre fut extrêmement sensible à l'amitié que ces Seigneurs lui marquoient ; mais cette joïe étoit alterée par la démarche que ses ennemis le forçoient de faire. Il étoit dans une inquietude mortelle, parce qu'il prévoïoit bien que ses adversaires ne manqueroient pas d'en profiter auprès du Roi. Cependant il écrivit à Dom Henri son frere l'état où il se trouvoit, en le priant de venir le trouver. Henri étoit à Tomar ; il partit, mais ce fut pour se rendre auprès du Roi.

Le Duc de Bragance se mit enfin en marche avec six cent chevaux, & 1449.
un corps assez considérable d'infanterie. Dom Pedre lui fit dire que s'il vouloit passer sur ses terres avec ses troupes, comme ami & avec sa permission, qu'il y consentoit avec plaisir, & qu'il le recevroit en frere ; mais que s'il prétendoit y passer malgré lui, qu'il l'en empêcheroit de toutes ses forces ; qu'il y fît attention, puisqu'il étoit temps encore. Le Duc de Bragance lui fit dire pour toute réponse, qu'il marchoit dans le grand-chemin, qui, selon le droit des gens, appartenoit à tout le monde ; qu'au reste il païeroit tout ce qu'il prendroit sur ses terres. On vit par cette réponse qu'il vouloit pousser les choses à l'extrêmi-

1449. té. Sur ces entrefaites on arrêta ſur les terres du Duc de Conimbre Dom Alvarez Diaz chargé de Lettres de la part de Dom Ferdinand pour les principaux Officiers qui ſervoient dans les troupes du Duc de Bragance ſon pere. Dom Pedre après avoir comblé d'honneurs Diaz, le renvoïa à la Cour, où il répandit mille bruits injurieux, contre celui qui venoit de le traiter comme ſon meilleur ami. Il fit auſſi entendre au Roi, que D. Pedre mépriſoit ſa perſonne, & qu'il ne ceſſoit de faire de lui des portraits ridicules. Le Roi outré de colere, publia un manifeſte contre D. Pedre, dans lequel il rapporta tous les diſcours qu'on lui prêtoit.

Au commencement du mois d'Avril, il lui fit défendre de s'oppoſer au paſſage du Duc de Bragance. Dom Pedre lui fit dire, qu'il le traitât au moins comme le Duc de Bragance; ou qu'il défendît à celui-ci de marcher avec des troupes inutiles dans un tems de paix, puiſqu'il lui défendoit de lui oppoſer aucune réſiſtance, lorſqu'il paſſeroit ſur ſes terres. Cette remontrance ne toucha pas plus le Roi, que toutes celles que D. Pedre lui avoit faites juſqu'alors; car le Duc de Bragance, au lieu de congedier ſes troupes, les augmenta encore, & marcha droit à Conimbre. Dom Pedre ſe mit en campagne de ſon côté; il avoit peu de monde avec lui, mais tous étoient braves & reſolus de verſer juſqu'à la derniere goute de leur ſang, pour punir la hardieſſe du Duc de Bragance. On ſe rencontra bientôt; mais une terreur ſubite s'étant emparée des troupes du Duc de Bragance, elles s'enfuirent & ſe diſſiperent pendant la nuit. Ceux qui étoient reſtés auprès de lui, prirent le même parti à la pointe du jour, gagnerent les vallées de la Sierra d'Eſtrella, où un grand nombre périt de faim & de froid. Le Duc furieux & déſeſperé gagna Santarem, où le Comte d'Ourem ſon fils le reçut en triomphe, pour éblouïr le peuple; mais ils avoüerent au Roi la vérité, & firent ſervir cet échec pour le déterminer à prévenir le prétendu malheur qui le menaçoit. Comme le Roi ne pouvoit ſe réſoudre à prendre une réſolution violente contre Dom Pedre, on emploïa les Infantes ſes ſœurs, qui lui demanderent vengeance des affronts, que leur oncle avoit faits à leur mere; les Officiers de Leonor en firent de même. Enfin le Roi obſedé de tous côtés, intimidé d'ailleurs par le ſort que le Duc de Bragance venoit d'éprouver, conſentit enfin à tout ce qu'on voulut. Il publia un Edit contre D. Pedre, dans lequel il le traitoit de rebelle & de traitre à ſa patrie.

D. Pedre étoit à Conimbre. Dès qu'il eut vû l'Edit injurieux qu'on venoit de publier contre lui, il comprit qu'il étoit inutile de ménager davantage ſes ennemis. Il amaſſa donc toutes les proviſions néceſſaires pour une longue défenſe, en cas qu'on vînt l'aſſieger dans Conimbre. Ses ennemis de leur côté n'oublierent rien de ce qui pouvoit contribuer à ſa ruine totale. Le moindre retardement leur paroiſſoit de conſequence. Ils craignoient toujours, qu'il n'échapât à leurs intrigues. Pour irriter davantage le Roi, qui leur paroiſſoit apporter trop de lenteur dans l'exécution de leurs deſſeins, ils lui firent entendre que le Connêtable du Roïaume, Dom Pedre fils du Duc de Conimbre, avoit pris les armes dans les terres dépendantes de l'Ordre d'Avis, dont il étoit Grand-Maître, & qu'il avoit fait un Traité avec les Caſtillans, par lequel 1449.

1449. il s'engageoit de les introduire dans le Portugal. Le Roi fit partir Dom Sanche de Norogna Comte d'Odemire, & Gouverneur de la frontiere de la province d'Alenteïo, pour veiller à la conduite du Connêtable. Norogna l'observa, & vit qu'on l'accusoit injustement.

Cependant la Reine, fille du Duc de Conimbre, passoit ses jours dans la tristesse & dans les larmes. Emportée par la tendresse qu'elle ressentoit pour son pere, elle l'avertit que le Roi son époux partiroit le cinquiéme de Mai pour l'assieger dans Conimbre. Dom Pedre assembla son conseil, & lui fit part de l'avis qu'on lui donnoit. Les uns lui conseillerent de repousser la force par la force, & de se fortifier dans Conimbre; les autres furent d'avis, qu'il abandonnât cette place; qu'il courût de province en province, qu'il publiât des manifestes pour se laver dans l'esprit du peuple, des crimes qu'on lui imputoit, & qu'il tâchât enfin de grossir par ses libéralités son parti, afin de faire échoüer les projets de ses ennemis. Le Comte d'Abranches prit un milieu; il dit, qu'il falloit soigneusement garder Conimbre, mais que l'Infant en devoit sortir bien armé, & au lieu d'aller errer de province en province (ce qui pouvoit être mal interpreté) qu'il devoit aller trouver le Roi, pour se justifier de tout ce qu'on lui imputoit, & pour défier en sa présence ses ennemis, avec lesquels il falloit qu'il demandât d'être confronté. Le Duc goûta le conseil du Comte d'Abranches, & il résolut de le suivre.

Il se retira dans son appartement avec le Comte d'Abranches, & il lui dit qu'il étoit las de la vie, qu'elle lui devenoit de jour en jour odieuse & insupportable, & qu'il étoit résolu de mourir, s'il ne pouvoit se justifier auprès de son Roi: qu'il espéroit, 1449. étant tous les deux Chevaliers de la Jarretiere, & unis depuis long-tems d'une étroite amitié, qu'il ne l'abandonneroit point, & qu'il s'exposeroit à la même fortune que lui. Le Comte se jetta à ses pieds & fondant en larmes, il lui baisa les mains, & lui jura de vivre & de mourir avec lui. Ensuite ils appellerent le Docteur Alvarés Alfonse, Prêtre & Confesseur du Duc, ils lui firent part de la conversation qu'ils venoient d'avoir ensemble; ils se confesserent à lui, & le prierent de les communier. L'un & l'autre renouvellerent sur la Sainte Hostie le serment de vivre & de mourir ensemble, & protesterent en même tems qu'ils alloient partir pour se justifier auprès du Roi, & non pour le combatre. Tout étant achevé, ils s'embrasserent & partirent, persuadés qu'ils alloient chercher la mort.

Les préparatifs que le Roi avoit ordonné de faire pour soûmettre le Duc de Conimbre, étoient prêts. La Reine baignée de larmes, se jetta alors aux pieds du Roi, & lui dit; » Quand votre » Altesse croiroit mon pere coupable » des crimes qu'on lui impute, vous » devriez les lui pardonner, en considération des services qu'il a rendus à l'Etat & à vous-même. La » haine que ses ennemis ont contre » lui est trop violente, pour être juste, & mon pere seroit innocent, » si je n'étois votre épouse: mon bonheur fait tout son crime & tout son » malheur; souvenez-vous qu'il est » votre oncle, votre beau-pere; souvenez-vous que vous n'avez point » de sujet plus fidéle que lui, & qu'il » est prêt à verser la derniere goute » de son sang, toutes les fois qu'il » plaira à votre Altesse de l'emploïer » à son service.

1449. Le Roi releva la Reine, en lui disant, » Votre pere a refusé de me remettre les armes, qui sont dans » Conimbre; ce refus seul le rend » criminel : cependant je vous aime; » qu'il reconnoisse son crime, & je » lui pardonne. » La Reine lui baisa la main, & sortit pour écrire au Duc son pere, qui écrivit à son tour au Roi, mais sans convenir qu'il fût coupable. Le Roi déchira sa Lettre en presence de la Reine, à qui il dit, votre pere veut être puni, il le sera.

Les ennemis de Dom Pedre craignant que le Roi ne se laissât toucher par les larmes de la Reine, résolurent de l'éloigner d'auprès d'elle, & lui proposerent pour cet effet une partie de chasse qu'il accepta. On profita de ce temps, pour détruire dans son esprit les sentimens favorables qu'il avoit pour la Reine. On lui fit entendre, qu'il ne convenoit point à un Roi de se livrer aux mouvemens d'une tendre passion, qui énervoit le courage, & troubloit la raison : & poussant plus loin leur audace effrontée, ils oserent attaquer la vertu de la Reine, en lui persuadant qu'elle étoit aimée, & qu'elle aimoit Dom Alvarés de Castro son Camerier-Major : » Il est bien fait & galant, on ne peut » le voir, & n'être pas touché de son » mérite, il vit auprès de la Reine, » elle l'aime. « C'est ainsi que raisonnoient les ennemis de Dom Pedre; leur jalousie contre ce Prince les aveugloit, jusqu'à emploïer les plus affreuses calomnies; mais le Roi n'ajoûta aucune foi à leurs discours, qui cependant ne purent déciller ses yeux sur tous les crimes dont ils accusoient son beau-pere; sa colere contre lui triompha de la verité, & la perte de D. Pedre fut résoluë.

Dom Anton Prieur du Couvent de Saint Dominique à Aveïro, homme 1449. sçavant, vertueux, & plein de Religion, fit demander au Roi une audience, où il s'engagea de prouver l'innocence de D. Pedre; mais le Duc de Bragance non-seulement lui fit refuser ce qu'il demandoit, mais même le fit menacer de le confondre dans la ruïne du Duc de Conimbre, s'il persistoit à vouloir le justifier. Cependant les ordres étoient donnés pour la levée des troupes, & comme D. Pedre ne doutoit point qu'on ne se mît en marche vers le cinquiéme de Mai, il mit aussi de son côté tout en état, pour partir de Conimbre. Il ordonna même aux gens de guerre qui étoient dans cette Ville d'en sortir, & il leur donna pour Commandant Dom Jaime son fils. Le Roi apprit bientôt cette nouvelle à Santarem, où il étoit. L'Infant passa la nuit de la veille de son départ dans un bal qu'il donda aux Dames d'honneur de l'Infante son épouse; le lendemain il emploïa la journée à régler ses affaires, & à des exercices de pieté; ensuite il fut joindre ses troupes composées de mille chevaux & de cinq mille hommes d'infanterie, tous gens d'élite, braves & déterminés à périr, plutôt que de souffrir que l'injustice opprimât Dom Pedre. Ceux qui les commandoient, étoient tous gens de merite & de valeur. C'étoient le Comte d'Abranches, Ayres Gomez de Silva, ses fils Juan & Ferdinand, Rui d'Acugna, Gonçalez, & Pedre d'Ataïde, Rodriguez & Lopez d'Azevedo, Martin & Pedre Coello, Ferdinand Correa, Ferdinand Alvarés de Maja, Lopez & Juan Peixoto. Juan Macaregnas, & Loüis Gomez de Gama portoient chacun un étendart, sur lesquels on lisoit d'un côté *Fidelité*, & de l'autre, *Justice*, *Vengeance*.

1449. On se rendit d'abord au célebre Monastere de la Bataille, où les Religieux reçurent le Duc, & chanterent le *Te Deum laudamus.* L'Infant après cette cérémonie, visita les tombeaux de ses Ancêtres, & celui qu'il avoit ordonné pour lui. A cette vûë, il tomba dans un morne silence qu'il n'interrompit que pour dire; *Bientôt je t'habiterai*; en quoi il se trompa, car ses ennemis lui firent refuser cette sépulture.

Cependant il s'avança vers Santarem. Il rencontra sur son chemin quelque cavalerie legere de l'armée Roïale, qui le traiterent de voleur, de traître, de tiran & d'hypocrite. On les chargea, on en tua plusieurs, & on en fit trente de prisonniers, parmi lesquels se trouva Dom Pedre de Castro, qui avoit été autrefois au service du Duc. Celui-ci, en le voïant, lui dit: » Ingrat, tu ne vomis » aujourd'hui tant d'injures contre » moi, que parce que je t'ai accablé » de bienfaits. Ensuite en le frappant » sur la tête, il ajoûta, Lâche, la » mort n'est pas un châtiment pour » toi. En même temps ceux qui l'environnoient, le firent expirer sous leurs coups, & D. Pedre fit pendre ou couper la tête aux autres. Cet acte de Justice, ou plutôt d'une vengeance mal entenduë, ne servit qu'à irriter davantage la Cour, & même une partie de l'infanterie du Duc plaignant leur triste sort, l'abandonna & s'enfuit.

Malgré cette retraite, le Duc poursuivit son chemin, & étant arrivé sur les bords de la riviere d'Alfaroubeira, il se saisit d'une éminence, sur laquelle il se retrancha. L'armée du Roi ne tarda pas à paroître. Elle montoit à plus de trente mille hommes: Le 20. du mois elle investit celle de D. Pedre dans ses retranchemens, résoluë de les attaquer & de les forcer. Un moment auparavant le Roi fit publier un Edit, par lequel il ordonnoit à tous ceux qui suivoient ce Prince, de l'abandonner, & de se rendre dans son camp sous peine de desobéissance & de rébellion. Cet Edit ne produisit aucun effet; au contraire plusieurs se retirerent du camp du Roi, pour n'être pas témoins de la violence qu'on alloit faire à Dom Pedre. L'attaque commença avec toute la vigueur possible, & ceux qui étoient retranchés, la soûtinrent pendant quelques heures, avec une intrepidité qui desesperoit les aggresseurs. Enfin au plus fort du combat, l'Infant reçût un coup de fléche à la gorge, dont il mourut peu de temps après. Le Comte d'Abranches aïant été aussi-tôt informé du malheur arrivé à son ami, se retira un moment dans sa tente, pour s'y livrer aux premiers mouvemens de sa douleur; ensuite il prit une lance, sortit, alla dans l'endroit où le combat paroissoit le plus échauffé, se précipita sur les ennemis, écartant, blessant, tuant tous ceux qui oserent se presenter devant lui. Enfin accablé de fatigue, blessé lui-même en plusieurs endroits, il succomba sous la multitude de traits qu'on lançoit contre lui. Alors il cria à ceux qui le pressoient: » Lâches que vous êtes, » vous que la vertu & le merite n'ont » jamais pû toucher, rassasiez-vous » de mon sang, je vous l'abandonne. Dans le moment il fut percé de coups: il expira, & un homme qu'il avoit comblé de bienfaits, lui coupa la tête, & alla la présenter au Roi. Juan Vaz d'Almada eut soin dans la suite de sa sépulture. Ainsi périt ce grand homme, non-seulement avec la réputation d'être le plus brave, le plus intrepide & le plus genereux soldat de

1449. son siecle, mais encore avec celle d'être le plus tendre, le plus fidele & le plus desinteressé de tous les amis. Il s'étoit attaché à Dom Pedre, uniquement par les sentimens du cœur; & la vive amitié qu'il avoit pour lui, doit excuser la faute qu'il fit de s'être prêté à la rébellion d'un Prince, qui quoiqu'innocent des crimes dont on l'acusoit, étoit toujours coupable d'avoir pris les armes. On cesse d'être innocent envers son Prince, dès qu'on veut lui prouver par la force son innocence. Le fils du Comte d'Abranches qui conserva pour la mémoire de D. Pedre un respect immortel, abandonna sa patrie & se retira en Arragon, où il trouva un établissement digne de son mérite & de sa naissance.

Presque tous ceux qui avoient suivi D. Pedre furent tués sur le champ de bataille, & Dom Jaime son fils fut aussi de ce nombre. Le Roi enivré par les flateries de ceux qui l'accompagnoient, crut avoir remporté une victoire éclatante. Il défendit qu'on donnât la sépulture à l'Infant D. Pedre, au Comte d'Abranches & à D. Jaime; mais quatre jours après ce combat, quatre hommes enleverent le corps du Prince & l'inhumerent dans l'Eglise d'Alverca. On rendit le même devoir aux corps des autres rebelles; c'est ainsi que les Roïalistes les appelloient. On saisit les papiers de D. Pedre, mais on n'y trouva rien qui pût prouver les crimes dont on l'avoit chargé. Ainsi finit ce malheureux Prince qui s'étoit fait admirer & respecter de tous les Princes de l'Europe.

Le Roi fut reçu en triomphe à Lisbonne. Tous ceux qu'on soupçonnoit d'avoir favorisé le parti de D. Pedre, y furent impitoïablement massacrés, & leur race declarée incapable de posseder aucune charge jusqu'à la quatriéme génération. Cette déclaration n'assouvit point la haine des ennemis de D. Pedre; ils voulurent encore sacrifier la Reine sa fille à leur fureur, en persuadant au Roi, qu'il étoit de son honneur de la répudier; mais elle trouva grace dans son cœur. La tendresse qu'il avoit pour elle triompha de leurs calomnies, & il n'y ajoûta aucune foi: il la fit venir à Lisbonne, & la rassura par les marques les plus vives d'une véritable passion. Cette Princesse dissimulant la profonde douleur qu'elle ressentoit de la mort de son pere, se présenta au Roi sans aucune marque de deüil, affectant au contraire un air serein & satisfait. Le Roi en fut touché; son attention redoubla son amour, & les ennemis de son pere en tremblerent, persuadés que cette Princesse les perdroit tôt ou tard. 1449.

Ils craignoient sans cesse que la vérité ne vînt à éclater, & qu'elle ne déchirât le voile qui couvroit l'odieuse intrigue, dont ils s'étoient servis pour perdre le Regent. Dans cette idée pour achever d'éblouïr le Roi, ils continuerent à ternir la réputation de Dom Pedre, en répandant dans le public des Libelles diffamatoires contre sa mémoire. Ils en envoïerent même quelques exemplaires à Nicolas V. pour lors occupant la Chaire de Saint Pierre, afin de justifier leur conduite envers l'Infant; mais le Pape pour toute réponse, leur envoïa un éloge magnifique de Dom Pedre, dans lequel il avoit inseré une réprimande très-vive contre le Roi, & des menaces d'excommunications contre ceux, qui avoient fait refuser la sepulture au corps du Prince. Cette réponse du Pape ne servit qu'à irriter davantage les esprits. Le Duc de Bra-

1449. gance, au lieu de reconnoître les excès honteux où l'envie & l'ambition l'avoient porté, envoïa de nouveaux mémoires dans toutes les Cours de l'Europe contre son frere; ils y furent reçus de la même maniere, qu'on les avoit reçus à la Cour de Rome. Partout on justifia Dom Pedre, on plaignit son sort, & l'on blâma ses
1450. ennemis. Le Duc de Bourgogne fit même demander au Roi de Portugal le corps de l'Infant, pour lui donner une sépulture digne de sa naissance & de son mérite, & le fit prier en même tems de rendre la liberté à ses enfans, qui passerent enfin en Bourgogne. Le Roi de Portugal accorda la derniere des demandes, & refusa la premiere, & dans la crainte qu'il eut, qu'on n'enlevât le corps de son oncle de l'endroit où il étoit, il le fit transporter dans le Château d'Abrantés, où commandoit le Comte Lopez d'Almeyda.

1451. Sur ces entrefaites on vint à parler du mariage de l'Infante Leonor avec l'Empereur Frederic III. Dom Alfonse Roi de Naples en fut le premier Auteur, & Dom Juan Ferdinand de Sylveira, depuis Baron d'Alvito, acheva cette négociation. Lorsque cette alliance fut concluë, l'Empereur envoïa en Portugal Eneas Silvius, & Barthelemi Picolomini pour demander la Princesse. Elle leur fut accordée, & Leonor s'embarqua à Lisbonne pour se rendre à Livourne en Italie, où l'Empereur devoit aller la prendre. Leonor étoit jeune, belle, & digne par ses vertus de sa haute fortune. Le Roi, ses sœurs, les Infans ses oncles l'accompagnerent avec toute la Cour, jusque sur le port. Plusieurs Seigneurs la suivirent jusqu'en Italie; entr'autres le Marquis de Valence, Dom Loüis de Coutigno Evêque de Conimbre, & Dom Juan de Sylva, fils cadet de Rui Gomez de Sylva. Dom Juan étoit jeune, beau, bienfait, galant, spirituel, hardi, & avoit l'ame tendre & généreuse. Il n'avoit pû voir impunément la beauté de Leonor. Il aimoit éperdûment cette Princesse, & il avoit pris pour devise, *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu. Aïant perdu toute espérance de faire connoître à la Princesse la violente passion qu'il ressentoit pour elle, il quitta le monde, & entra dans l'Ordre de Saint François, sous le nom de frere Amador. Après avoir passé quelque tems dans un Convent, il se retira dans un Hermitage, où toûjours plein de l'objet qui l'avoit enflammé, il passoit les nuits & les jours à rêver à ce qu'il aimoit. Cependant on ignoroit en Portugal ce qu'il étoit devenu. Dom Garcie de Meneses son cousin, Evêque d'Evora, s'étant rendu à Rome, sous le Pontificat de Sixte IV. découvrit enfin le lieu de sa retraite. Il le vit; leur entrevûë fut vive & touchante. Dom Garcie fit les derniers efforts pour le faire revenir en Portugal; mais ses prieres & ses larmes furent inutiles. Il demeura dans sa solitude encore quelque tems, & ensuite il alla à Milan, où il mourut en odeur de sainteté. Sa sœur avoit aussi accompagné Leonor en qualité de Camerera major. Cette Princesse se rendit à Rome avec l'Empereur son époux. Le Pape leur donna la bénédiction nuptiale & la Couronne Impériale. La beauté, la modestie, l'esprit, l'affabilité de l'Impératrice fraperent également tout le monde. On applaudissoit au choix de l'Empereur. On ne pouvoit se lasser de regarder & d'admirer cette Princesse, qui partit avec son époux pour Naples, où le Roi Alfonse les regala de la maniere 1452.

la

1452. la plus flateuse & la plus magnifique.

L'Infant D. Ferdinand frere du Roi, épousa aussi vers ce tems-là Donna Beatrix fille de l'Infant Dom Juan. Ce Prince fit construire en secret une Caravele à l'embouchure de la Guadiane, sur laquelle il s'embarqua & passa en Afrique, dans le dessein de faire la guerre aux Maures. Ce voïage déplut au Roi, parce qu'il l'avoit entrepris sans sa permission. Il lui ordonna de revenir en Portugal, & comme il étoit persuadé, qu'il n'étoit sorti du Roïaume, que parce qu'on ne lui avoit pas assigné un domaine convenable, il lui donna les Villes de Beja, de Moura, & de Serpa.

Mahomet II. Sultan des Turcs, renversa dans cette même année l'Empire d'Orient par la prise de Constantinople. Les Turcs exercerent des cruautés inoüies sur les habitans de cette malheureuse Ville, qui depuis plusieurs siecles étoit le siege & le centre de l'Empire. Constantin, qui en étoit Empereur, préférant la mort à l'esclavage, y périt les armes à la main. Ses deux freres, Thomas & Demetrius, ne sauverent leur vie, que pour essuïer les revers les plus tristes & les plus affreux. Leur infortune fut suivie de la mort de Nicolas V. dont le mérite honora la Chaire de Saint Pierre. On lui donna pour successeur Alfonse Borgia, qui prit le nom de Calixte. A l'exemple de Nicolas V. il voulut engager les Princes Chrétiens dans une Croisade, pour reprendre Constantinople. Le Roi de Portugal s'offrit de lui fournir douze mille hommes. Mais l'entreprise n'aïant point été exécutée, il les emploïa ailleurs.

On vit arriver peu de tems après un exemple mémorable de l'inconstance de la Fortune. Dom Alvarés de Lune Connêtable de Castille, & favori de D. Juan II. le même dont nous avons déja parlé, reçut enfin à Valladolid le châtiment dû à ses crimes. Le Roi ouvrit les yeux sur cet imperieux favori. Il rougit d'avoir été si longtems le joüet de sa sceleratesse; il sentit la servitude dans laquelle il l'avoit jetté; & plus pour se venger de cette humiliation, que pour le punir de ses noirs attentats, il le condamna à perdre la tête sur un échafaut à Valladolid. Alvarés mourut en heros. Il porta un front serein sur l'échafaut, & ses ennemis ne purent s'empêcher de l'admirer. 1452.

Dom Juan ne s'affranchit des fers d'Alvarés, que pour en recevoir de plus flétrissans encore, que ceux que cet indigne favori lui avoit imposés. Deux Moines s'emparerent de son cœur & de son esprit. L'un s'appelloit Lopez de Barrientos, Précepteur de l'Infant Henri, & l'autre Gonçalés d'Illescas Prieur de Gaudaloupe. Rarement les Moines qui se mêlent des affaires du monde sont-ils honnêtes gens. Ils se masquent de l'apparence des vertus, pour tromper plus sûrement les hommes. Dom Juan séduit par ces deux Moines, leur donna toute sa confiance. Ils ne s'en servirent que pour introduire une nouvelle forme dans le Gouvernement; mais soit ignorance, soit mauvaise volonté, ils acheverent de tout gâter. Tout languissoit, rien ne se terminoit dans le Roïaume. Au lieu de s'appliquer entiérement à appaiser les troubles qui déchiroient la Castille, ils faillirent à engager leur Maître dans une guerre contre le Portugal. Ils lui persuaderent que les Côtes d'Afrique étoient du ressort des conquêtes qu'on lui avoit assignées, & que par conséquent les Portugais étoient obligés de le re- 1453.

1453. connoître pour leur Souverain, à moins qu'ils n'aimassent mieux lui ceder tous ces vastes païs, pour la découverte desquels ils avoient dépensé des sommes considérables, & essuïé mille périls. Le Roi s'abandonnant à leur conseil, donna ordre à Dom Juan de Gusman son Ambassadeur à la Cour de Portugal, de déclarer la guerre aux Portugais, s'ils refusoient de reconnoître ses prétentions.

Le Roi de Portugal répondit à l'Ambassadeur, qu'il étoit lui-même prêt à soûtenir ses conquêtes par les armes, s'il ne se désistoit de ces idées chimériques. Les affaires qui survinrent au Roi de Castille, l'y firent renoncer en effet, & le Roi de Portugal profita de la paix dont il joüissoit, pour faire la guerre aux Maures. Le Roi de Castille mourut l'année suivante à Valladolid le vingtiéme de Juillet 1454. Il fut extrêmement regretté. Henri son fils aîné lui succeda, selon les loix fondamentales du Roïaume.

1455. La Reine de Portugal avoit déja mis au monde un Prince qui mourut dans l'enfance, & une Princesse qui porta le nom de Jeanne : elle accoucha pour la troisiéme fois à Lisbonne, le trois de Mai d'un Prince qu'on nomma Jean. L'Evêque de Ceuta lui confera le Baptême. L'Infant D. Henri le tint sur les Fonds avec l'Infante Catherine, qu'accompagnoient la Marquise de Villavitiosa, & Donna Beatrix de Villena, épouse de Dom Diegue Soarez d'Albergaria. Un mois après cette cérémonie, il fut reconnu pour Prince de Portugal. On donna plusieurs fêtes magnifiques à cette occasion, & la Reine profitant de la joïe que causoit au Roi la naissance de l'Infant Dom Juan, demanda & obtint la permission de faire transporter le corps de l'Infant Dom Pedre son pere au Monastere de la Bataille. 1455. On rendit aussi à sa memoire la justice qui lui étoit dûë, sans que ses ennemis osassent s'y opposer. La Princesse Jeanne sœur du Roi épousa vers ce temps-là Henri IV. Roi de Castille. Elle étoit belle, bien faite, galante & spirituelle, & n'avoit encore que dix-sept ans. Elle faisoit les délices de la Cour de Portugal, & fit bien-tôt celles de la Cour de Castille, où le Comte Dom Alvarés d'Ataïde & son épouse Donna Guiomar de Castro la suivirent.

La Reine ne survêcut que peu de temps au mariage de l'Infante Jeanne. Elle mourut à Evora le deuxiéme Decembre. Sa mort parut prématurée, & ceux qui connoissoient la Cour, ne douterent point qu'on ne l'eût hâtée par le poison. La confiance que le Roi prenoit de jour en jour en elle, l'amour qu'il lui témoignoit, les complaisances qu'il lui marquoit, firent ombrage aux ennemis de son pere. Craignant qu'elle ne se servît de sa nouvelle faveur pour tirer vengeance des outrages qu'ils lui avoient faits, ils la prévinrent en l'empoisonnant. Du moins telle fut l'opinion commune en Portugal, touchant la mort de cette Princesse, que le Roi pénétré d'une profonde douleur de l'avoir perduë, fit transporter à la Bataille, où l'on n'épargna rien pour rendre ses obseques magnifiques. Rien n'égaloit l'esprit de douceur & de complaisance de cette Princesse. A ces qualités si aimables dans la societé, elle joignoit les vertus les plus solides, la fermeté, la generosité & la religion. Elle fit bâtir en faveur des Moines de Saint Eloi, Ordre qu'on ne connoît qu'en Italie & en Portugal, le Monastere de Xabregas. Le

1456. Roi son époux fit aussi porter à la Bataille le corps de la Reine Leonor sa
1457. mere, qui reposoit à Tolede où elle étoit morte. Le Roi & la Reine de Castille l'accompagnerent jusqu'à Elvas, où ils eurent une entrevûë avec le Roi de Portugal.

L'Infant Dom Pedre, fils du feu Regent, obtint la permission de revenir dans le Roïaume, & le Roi le rétablit dans tous ses honneurs & toutes ses dignités. L'Evêque de Silvés arriva aussi de Rome, & apporta la Bulle de la Croisade pour la guerre qu'on méditoit contre les Turcs. Le Roi à cette occasion fit battre une monnoïe qu'on appella Crusade, pour païer les soldats qui s'engageoient pour cette expedition. Chacune de ces Crusades, qui étoient d'or, valoit dix réaux, & avoit d'un côté une croix, & de l'autre les armes du Roi. Le Pape cependant pressoit tous les Princes Chrétiens d'unir leurs forces, pour chasser les Turcs de l'Europe. Le Roi de Portugal avoit dans les ports de Lisbonne, de Porto, & de Setubal les vaisseaux nécessaires pour transporter les troupes qu'il destinoit pour cette guerre : mais le Pape étant mort, & les Princes Chrétiens, occupés de leurs guerres particulieres, ne songeant plus à celle qu'on vouloit porter en Orient, le Roi de Portugal, pour ne pas perdre les frais qu'il avoit faits, résolut de passer en Afrique, pour y enlever quelque Place aux Maures.

Il jetta les yeux sur Tanger, Place qui avoit été si funeste aux Infants Henri & Ferdinand. Le souvenir de leur malheur ne servit qu'à augmenter en lui le desir de la conquerir : mais Dom Sanche de Norogna Comte d'Odemire écrivit de Ceuta, où il étoit, au Roi, pour lui représenter, qu'il étoit plus convenable d'enlever aux Maures Alcaçar Seguer, Place 1457.
importante, quoique plus petite que Tanger. Alfonse, qui s'étoit retiré à Estremoz, à cause de la peste qui ravageoit Lisbonne, goûta le conseil du Comte d'Odemire, & ordonna aussi-tôt que tous les vaisseaux qui étoient dans les Ports de Portugal, se tinssent prêts pour cette expédition.

Tandis qu'on executoit ses ordres, le Roi alla à Evora, où il laissa les Princes ses enfans sous la conduite de D. Diegue Suarez d'Albergaria Gouverneur de l'Infant, homme d'une grande vertu, & d'une prudence consommée. Ensuite il se rendit à Setubal, où il s'embarqua avec son armée, un samedi dernier jour de Septembre. Le mardi suivant la flote, où s'étoient aussi embarqués Dom Ferdinand frere du Roi, Dom Pedre fils du feu Regent, le Marquis de Villavitiosa avec Ferdinand & Jean ses fils, Dom Alvarés de Castro, Pedre Vaz de Melo, & plusieurs autres Seigneurs de la premiere distinction ; la flote, dis-je, doubla le Cap S. Vincent, & aborda à Sagres, lieu où résidoit l'Infant Henri. Le Comte Dom Sanche s'y étoit rendu de Ceuta. Delà on alla à Lagos, où le Roi attendit pendant huit jours les vaisseaux qui étoient sortis du Douro & du Mondego. Lorsque toute la flote fut assemblée, on trouva qu'elle montoit à deux cens vingt vaisseaux, portant vingt mille combattans. Le Roi déclara ensuite à toute l'armée qu'il vouloit passer en Afrique, pour conquerir la Ville d'Alcaçar-Seguer. La joïe se peignit sur tous les visages. On applaudit au dessein du Roi, & l'on montra une ardeur extrême de le suivre partout où il lui plairoit.

On se rembarqua aux sons de plusieurs instrumens de guerre ; on issa

1457. les voiles, on partit, & après avoir essuïé une légere tempête, & passé à la vûë de Tanger, on arriva le dix-sept d'Octobre devant Alcaçar. Aussitôt le Roi ordonna la descente. On trouva sur le rivage les Maures, qui firent des efforts incroiables, pour l'empêcher; mais les Portugais les écarterent, les pousserent & les taillerent en pieces. Rui Barreto & Juan Ferdinand de la Arca, aussi brave à la guerre que galand à la Cour, périrent dans cette occasion. Le reste des morts & des blessés fut assez considérable de part & d'autre.

Après ce combat, on dressa les batteries, & l'on prépara toutes les autres machines de guerre destinées pour battre la place. Tout cela s'executa promptement, & sur le déclin du même jour, le Roi armé de toutes pieces, monta sur un cheval Sicilien, visita tous les postes, exhorta les soldats à bien faire leur devoir, & ordonna une attaque. Les Portugais volent aux murailles, plantent les échelles & montent à l'assaut à travers une grêle de pierres & de fleches. Le péril redouble leur courage; ils l'affrontent avec une intrepidité qui jette l'épouvante parmi les Maures: cependant ceux-ci se défendent vaillamment: la nuit survient; le Roi de Portugal & l'Infant Henri se portent par tout, & font cesser le combat, pour donner le temps aux soldats de repaître. Vers le milieu de la nuit, on tira quelques coups de canons contre la Place. Les habitans épouvantés firent proposer un accommodement. Le Roi leur répondit, qu'il n'y avoit entre eux & lui d'autre accommodement, si ce n'étoit, qu'ils abandonnassent la Ville sur le champ, avec leurs femmes & leurs enfans. Ils demanderent qu'on cessât de tirer le canon, & qu'on leur donnât jusqu'au lendemain pour déliberer sur le parti qu'ils devoient prendre. On les refusa. Ils demanderent une heure, on la leur accorda; on cessa de tirer le canon; les Maures envoïerent alors des ôtages, qu'on conduisit à la tente du Roi. A la pointe du jour ils sortirent de la Ville, où les Portugais entrerent en triomphe. Le Roi alla d'abord à la principale Mosquée, qu'on changea en Eglise. Il se mit à genoux, & remercia Dieu d'une victoire si prompte & si glorieuse. Ensuite il donna le gouvernement de la Place à Dom Edoüard de Menesés, dont la valeur & la probité étoient généralement reconnuës; il arma ensuite Chevaliers quelques Seigneurs de sa Cour, & partit pour Ceuta. 1457.

Cependant on sçût dans Fez qu'Alfonse étoit allé assieger Alcaçar-Seguer. Le Roi Maure assembla promptement ses troupes, & se mit en devoir d'aller secourir la Place; mais il apprit en chemin, que les Chrétiens en étoient déja les maîtres. Le Maure prit la route de Tanger, dans le dessein d'y former une armée assez nombreuse, pour aller ensuite arracher aux Portugais Alcaçar-Seguer. Alfonse qui étoit encore à Ceuta, informé du projet des Maures, donna ses ordres pour mettre à couvert sa nouvelle conquête. En même temps quelques-uns de ses courtisans voulurent lui persuader, de s'en retourner en Portugal; mais d'autres lui representerent que cette retraite auroit l'air d'une fuite, & qu'il falloit auparavant envoïer proposer au Roi de Fez une action génerale. Alfonse goûta & suivit cet avis, dont l'Infidéle fut aussitôt averti. Par les conseils d'un de ses favoris, nommé Laxaque, homme lâche & cruel, il refusa d'écouter Martin

1457. de Tavora & Lopez d'Almeïda chargés de lui proposer le defi. 1458.

1458. Toutefois il continua ses levées de troupes, & ses autres préparatifs de guerre, & le treiziéme de Novembre il se présenta devant Alcaçar avec trente mille chevaux & un nombre prodigieux d'infanterie. Aussi-tôt il investit la Place, prit ses quartiers, fit dresser plusieurs batteries d'une grosse artillerie, commença les attaques & les poussa avec tant de vigueur, qu'Alfonse, qui étoit encore à Ceuta, partit de cette Ville pour tâcher de faire lever le siege aux Maures, ou pour jetter quelques secours dans la Place. Aïant vû par lui-même que l'une & l'autre de ces deux choses étoient impossibles par le nombre prodigieux d'ennemis qui assiegeoit la Ville, il prit le parti de s'en retourner en Portugal, pour lever des troupes, resolu de repasser en Afrique & de chasser les Maures de devant Alcaçar, si pendant son voïage la Place tenoit bon. Il fit avertir de ses desseins Dom Edoüard de Menesés, qui commandoit dans la Ville, & ensuite il partit.

Sa retraite ranima le courage des Maures, sans diminuer celui des Portugais. Loüis Alvarés de Sousa arriva au Port d'Alcaçar; mais étant impossible d'entrer dans la Ville, il y jetta une Lettre de la part du Roi, par laquelle il exhortoit les assiegés à se défendre courageusement, en les assurant qu'il viendroit incessamment à leur secours. Dom Edoüard, après en avoir fait la lecture, y répondit par une autre, dans laquelle il représentoit qu'il manquoit de vivres & de munitions. La Lettre tomba dans le camp des Maures; on la porta au Roi de Fez, qui en écrivit une dans l'instant à Menesés, pour l'engager, attendu qu'il manquoit de toutes choses, de faire avec lui une capitulation honorable. Edoüard après l'avoir lûë, fut interrogé par ceux qui l'environnoient, pour sçavoir ce que la Lettre contenoit; les Maures, répondit-il, me demandent la paix. Ensuite il alla écrire au Roi de Fez, & il le fit en ces termes. » Le Roi mon Seigneur & mon Maître, ne m'a pas confié la garde de cette Place avec de si braves gens, pour te la livrer, mais pour la défendre, non-seulement contre tes forces, mais contre celles de tous les Maures du monde. Les travaux que tu nous causes, les perils où tu nous exposes, ne sont pas assez dangereux, pour devoir nous effraïer; & quand ils seroient tels, tu ne sçaurois triompher de nous, qu'en nous arrachant nos vies. Je comprends que tu te fatigues à fabriquer des échelles pour escalader nos murailles; mais je veux t'épargner cette peine en te donnant celles que j'ai. Après, viens nous attaquer; c'est la seule grace que nous desirons obtenir de toi; montre-nous un courage qui ne nous fasse point rougir de notre victoire. « Cette Lettre pleine de fierté & de mépris fut renduë au Roi de Fez, qui voulut y répondre; mais Menesés ne voulut plus recevoir aucune de ses Lettres.

La fermeté des Portugais ralentit l'ardeur des Maures, qui commençoient à manquer de munitions, & à souffrir beaucoup des rigueurs de l'hyver: ce qui détermina leur Roi à donner à la Ville un assaut general. Il fut vif & violent, mais les Maures furent repoussés. Cependant on manquoit de vivres, & l'on n'en distribuoit que de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures. Edoüard dans cette extrêmi-

1458. té, s'adressa à Dom Sanche de Norogna Gouverneur de Ceuta, pour en avoir ; mais celui-ci laissa ou par négligence, ou par quelque sentiment d'envie, échapper l'occasion de lui en envoïer. Dans cette extrêmité Edoüard prit le parti de faire une sortie sur les Maures ; il en donna le commandement à son fils Henri de Menesés qui l'executa avec beaucoup de bravoure & de prudence. Dans le fort de la mêlée Gonçalez Vas Coutigno fut environné de Maures, & il étoit sur le point de périr, lorsque Martin de Tavora son ennemi mortel, courut à son secours, & le dégagea. En reconnoissance Coutigno lui demanda son amitié ; nous vivrons comme nous vivions, répondit froidement Tavora, & il continua de combattre. Les Maures étonnés de la valeur des Portugais, rebutés du siege, manquant d'ailleurs de munitions, se retirerent enfin après quarante jours de siege.

1459. Edoüard, après la retraite des Maures, se proposa de construire une muraille depuis la Ville jusques sur les bords de la mer, afin de pouvoir par ce moïen recevoir facilement du secours, en cas qu'on vînt l'assieger une seconde fois. Il étoit occupé à ce travail, lorsque le Roi de Fez, qui en prévit les conséquences, ordonna à quelques Gouverneurs des Places qui étoient en sa puissance, de marcher avec des troupes, pour interrompre l'ouvrage d'Edoüard. Celui-ci, outre les soins que cette entreprise lui donnoit, alloit de temps en temps faire des courses dans les Villages voisins d'Alcaçar-Seguer. Comme il ignoroit la marche des Generaux du Roi de Fez, il auroit tombé entre les mains de ces Infidéles, sans un Portugais né dans Lagos, & captif dans Nexemés, qui l'en fit avertir par un Maure appellé Hazenide. Aussi-tôt il envoïa des coureurs pour s'informer exactement de la verité ; ils lui rapporterent que l'avis qu'on lui avoit donné, étoit conforme à ce qu'ils avoient vû. Alors Edoüard, au lieu de se retirer, alla chercher les Maures, qu'il chargea, qu'il défit & qu'il mit en fuite. Un Portugais passa du côté des Infidéles, à qui il découvrit que Hazenide les avoit trahis ; Hazenide se retira à Alcaçar, où il merita par sa valeur les récompenses du Roi Alfonse, & ensuite du Roi Jean son fils. 1459.

Le second de Juillet le Roi de Fez se présenta pour la seconde fois devant Alcaçar. Son armée étoit innombrable, ses munitions immenses, ses bagages en très-grande quantité ; enfin on n'avoit jamais vû tant de soldats, d'esclaves, de femmes assemblées à la fois dans cette partie de l'Afrique. Donna Isabelle de Castro épouse de Dom Edoüard arriva sur ces entrefaites avec ses enfans à Alcaçar. Le Maure l'attaqua avec plus de fureur que jamais ; mais aïant trouvé la même fermeté dans les Portugais que la premiere fois, il leva encore le siege, & se retira peu de jours après, furieux & desesperé. Le Roi de Portugal au contraire goûtoit cette joïe vive qui accompagne les heureux succès. Il projetta de faire de nouvelles conquêtes en Afrique ; & comme il avoit entendu dire qu'on gardoit à Fez une épée, pour laquelle les Maures avoient beaucoup de vénération, & qu'un Prince Chrétien en devoit faire la conquête, il ne douta point que cet honneur ne le regardât. En conséquence il institua un nouvel Ordre de Chevalerie, appellé de l'Epée, dont il fixa le nombre des Chevaliers à vingt-sept, qui étoit le nombre des années qu'il avoit dans

1459. le temps de l'Institution de cet Ordre.

Les Bretons ont été dans tous les tems excellens hommes de mer : ils étoient alors fort adonnés à la piraterie. Quelques Pirates de cette Nation enleverent aux Portugais plusieurs de leurs vaisseaux. Cette infraction de la paix qui regnoit entre les Portugais & les Bretons, obligea Alfonse à déclarer ouvertement la guerre au Duc de Bretagne ; mais celui-ci connoissant combien il étoit important à ses interêts, & à ceux de ses Sujets, de vivre en bonne intelligence avec les Portugais, à cause du commerce, n'oublia rien pour rétablir la paix & la concorde entre les deux Nations.

1460. Alfonse Marquis de Valence, fils aîné du Duc de Bragance, mourut vers ce temps-là, sans laisser d'enfans légitimes. Sa mort fut suivie de celle de l'Infant Henri. Ce Prince qui à d'éminentes vertus joignoit un esprit éclairé & une valeur à toute épreuve, mourut à Sagrés, lieu de sa résidence ordinaire, dans le Roïaume d'Algarve. C'est delà qu'il faisoit partir ses vaisseaux, pour aller à la découverte des nouveaux païs. Dom Alfonse son frere naturel, Duc de Bragance, celui-là même qui avoit conçû une haine si implacable contre Dom Pedre
1461. Regent du Roïaume, ne lui survêcut
1462. que quelques mois. Il finit ses jours
1463. comblé d'honneurs & même de gloire. Le Roi donna le Duché de Guimaraens à son fils Ferdinand.

1464. Alfonse, né belliqueux, jetta les yeux sur Tanger ; il résolut de l'attaquer. Pour cet effet, il fit construire une flote pareille à celle qu'il avoit emploïée contre Alcaçar-Seguer. Aussitôt qu'elle fut prête, il mit à la voila, & sortit du Port de Lisbonne avec l'Infant Ferdinand son frere. Dès qu'on fut en pleine mer, une affreuse tempête dispersa la flote, & faillit à la faire périr entierement. Tout 1464.
le monde voulut persuader au Roi de gagner le Port de Silvés ; mais Alfonse continua sa route, & arriva enfin à Alcaçar, n'aïant en tout perdu que deux vaisseaux. Delà il envoïa Loüis Mendez de Vasconcellos avec douze bateaux, pour attaquer Tanger par mer, tandis qu'il iroit l'attaquer par terre avec le reste de l'armée ; mais ce premier projet fut changé, & Alfonse, au lieu d'aller droit à Tanger, se rendit à Ceuta.

Delà Alfonse envoïa avec d'autres vaisseaux l'Infant Ferdinand son frere, pour examiner si on ne pourroit point enlever Tanger aux Maures. Lorsque l'Infant fut devant la Place, quelqu'un lui persuada qu'il avoit assez de monde avec lui pour l'escalader : mais Ferdinand Tellez s'y opposa pour deux raisons ; la premiere, parce qu'en escaladant la Ville, on passoit les ordres du Roi ; & la seconde, parce que le péril étoit trop grand, & les troupes en trop petit nombre, pour une telle entreprise. Dom Sanche de Norogna Comte d'Odemire, combattit l'opinion de Tellez. Le Roi aïant été informé de ce qui se passoit dans les troupes de l'Infant, lui ordonna de se rendre à Alcaçar, où il le reprit aigrement de sa témerité. Cependant peu de jours après il lui permit d'aller attaquer Tanger, & Dom Sanche de Norogna persuada au Prince, d'empêcher Edoüard de Meneses de l'accompagner dans cette expedition, parce, disoit-il, qu'on lui en attribueroit toute la gloire, si le succès étoit aussi heureux qu'on l'esperoit.

L'Infant partit donc d'Alcaçar le 19. de Janvier. Aussi-tôt qu'il fut ar-

1464. rivé devant Tanger, on s'approcha des murailles; on posa les échelles, on monta à l'assaut, on combattit vaillamment. La fleur de l'armée Portugaise périt dans cette occasion. Du nombre des morts furent Dom Gonçalés Coutigno Comte de Marialva, son fils Dom Rodrigue, Dom George de Castro, fils de Dom Alvarés Comte de Monsanto, Dom Juan de Sa, Rui Diaz Lobo, Pedre Coello & son frere Pierre de Sousa, Ferdinand Vaz Corterreal, Ferdinand & Pierre Macedo freres, Gomez Freyre, Alvarés de Sa, & Rodrigue & Pierre Paës. Parmi ceux qui furent faits prisonniers, on comptoit le Marêchal Ferdinand Coutigno, Ferdinand Tellez, Diegue de Silva, Rui Lopez Coutigno, Diegue de Silva premier Comte de Portalegre, Juan Falcan, Garcie de Melo, & Alvarés de Lima, fils du Vicomte Dom Manuel. Les Maures chercherent parmi les morts le corps d'Edoüard de Menesés, croïant qu'il étoit dans le combat, & qu'il avoit été tué; un Portugais leur dit: » Vous cherchez vainement le » corps de Menesés. La preuve qu'il » n'a pas combattu parmi nous, c'est » que nous avons été vaincus.

Cette disgrace affligea vivement le Roi. On lui conseilla de s'en retourner dans son Roïaume, mais il ne put se déterminer à prendre ce parti qu'il n'eût auparavant causé quelque dommage aux Maures. Il partit donc dans le dessein d'aller ravager la campagne d'Arzila. Il prit plusieurs Maures, il en tua un grand nombre, & vint camper, chargé de butin, sur les bords de la riviere de Taguardata. Une tempête survint qui l'empêcha de continuer sa route vers Arzila, & il en fut d'autant plus mortifié, qu'il apprit que les habitans de cette Ville l'attendoient, dans la résolution de se soumettre à lui. Il revint à Ceuta, & là il résolut de s'en retourner en Portugal, & de laisser le commandement de l'armée à Ferdinand son frere. 1464.

Comme il étoit encore à Ceuta, quelques Maures vinrent l'avertir qu'il pouvoit faire une prise considérable dans la Montagne de Benazafu. Le Roi saisit l'occasion, & partit pour cette expedition avec le Duc de Bragance, le Comte de Guimaraens, D. Alfonse, depuis Comte de Faro, & ses fils, qui étoient Dom Alfonse de Vasconcellos Comte de Villareal, & le Comte de Monsanto; D. Edoüard de Menesés, que le Roi avoit fait Comte de Viana, & son fils D. Henri, depuis Comte de Loulé, & avec des troupes qui montoient en tout à huit cens chevaux, & quelque infanterie. Le Roi ordonna au Comte Edoüard d'aller reconnoître les lieux. Edoüard obéït, mais accablé d'une profonde tristesse, & aïant une espece de pressentiment qu'il alloit périr. Les Maures avoient caché leurs effets, leurs femmes & leurs enfans dans des cavernes: le pays étoit montagneux; cependant les Portugais y entrerent, & en même temps ils y furent assaillis de toutes parts par les Maures. Le combat fut long & sanglant; la nuit sépara les combattans.

On reprit les armes le lendemain; le Roi se trouva dans de grands périls: Edoüard de Menesés fut mis en pieces par les Maures; plusieurs Seigneurs Portugais éprouverent le même sort, & le Roi lui-même eut bien de la peine à gagner Tetuan, d'où il passa à Ceuta. Là il fit l'éloge de Dom Edoüard de Menesés, & donna à son fils, pour le consoler de sa mort, les Comtés de Valence & de Loulé; ensuite

1464 ensuite il partit pour le Portugal.

Tandis qu'il étoit encore à Ceuta, les Catalans se révolterent contre D. Juan Roi d'Arragon, à cause de la mort de l'Infant Dom Carlos, qu'ils prétendirent avoir été avancée par la Reine Jeanne sa belle-mere, qui par-là ouvroit le chemin du Trône à son fils Ferdinand. Les Catalans appellerent à leur secours Dom Pedre Connêtable de Portugal, prétendant qu'il étoit le véritable héritier de la Couronne d'Arragon & de Catalogne, comme descendant de leurs anciens Comtes. D. Pedre étoit à Ceuta avec le Roi de Portugal, à qui il communiqua les intentions favorables que les Catalans avoient pour lui. Le Roi les condamna, & lui défendit d'aller en Catalogne; mais Dom Pedre s'embarqua & fit voile vers Barcelone, où il arriva heureusement. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il y mourut empoisonné. On l'inhuma dans l'Eglise principale de la Ville.

En quittant Ceuta, le Roi de Portugal prit la route de Gibraltar, où Henri Roi de Castille l'attendoit. La conduite déplorable de ce Prince causoit des troubles affreux dans toute l'Espagne. Henri avoit un penchant extrême pour les femmes, quoiqu'on l'accusât d'impuissance; il passoit rapidement des bras d'une maîtresse dans les bras d'une autre. Ni Catherine de Sandoval, ni Donna Guiomar ne purent fixer sa légereté, quoiqu'elles fussent les plus belles femmes de son Roïaume. D'un autre côté la Reine son épouse ne menoit pas une conduite plus réguliere. Son temperamment l'entraînoit à la galanterie, & Dom Bertrand de la Cueva, un des plus polis & des plus adroits Cavaliers de l'Espagne, sçut toucher son cœur, & mériter ses faveurs. Les Castillans prétendirent même que le Roi favorisoit leurs amours, dans l'espérance que la Cueva auroit un enfant de la Reine, & que, lui, perdroit par-là le fâcheux titre d'impuissant; en effet, la Reine mit au monde une Princesse, qu'on nomma Jeanne, & le Roi la reconnut pour sa fille. 1464.

Les Grands de la Castille persuadés que Jeanne provenoit d'un adultere, se révolterent ouvertement: Henri, pour réprimer leur rébellion, implora le secours du Roi de Portugal son beau-frere. Pour l'y engager plus fortement, il lui proposa deux nouveaux mariages. Le premier, de lui Alfonse avec Isabelle de Castille sœur de Henri, & le second de Dom Juan Infant de Portugal, avec Jeanne sa fille. Le Roi de Portugal, qui trouvoit dans cette alliance des avantages considérables, y consentit, & les deux Rois jurerent entre les mains de Dom George Evêque d'Evora d'en observer exactement tous les articles. Cette alliance si solemnellement jurée n'eut aucun effet par l'inconstance du Roi de Castille, & par les malheurs où il se plongea lui-même. Les Grands de son Roïaume toujours mécontens de son gouvernement, reprirent les armes, aïant à leur tête le Marquis de Villena, les Comtes de Placentia, de Benevent, le Grand-Maître d'Alcantara, & l'Archevêque de Tolede. Du propre consentement de Henri, ils accuserent la Reine d'adultere avec Bertrand de la Cueva, & déclarerent la Princesse Jeanne inhabile à succeder à la Couronne, à cause de son illégitimité. Cette premiere démarche fut suivie d'une seconde. Ils s'assemblerent à Placentia, poserent sur une table la statuë de Henri couverte des vêtemens Roïaux, qu'ils lui arracherent & déchirerent, en lui adres-

1465. ſant des injures atroces. Quelque tems après ils proclamerent Roi Dom Alfonſe frere de Henri ; mais celui-ci réprima les deſſeins de ſon frere, avec le ſecours de Loüis XI. Roi de France, & d'Iſmaël Roi de Grenade.

1466. Alfonſe ne ſurvêcut que peu de tems ; il mourut ſubitement, & l'on croit qu'il fut empoiſonné.

1468. Dom Juan Roi d'Arragon fit les derniers efforts pour engager les Caſtillans à conſentir au mariage de ſon fils Ferdinand Roi de Sicile, avec Donna Iſabelle Infante de Caſtille. Le Roi de Portugal de ſon côté preſſoit Henri de terminer l'alliance dont ils étoient convenus à Gibraltar. Iſabelle aimoit l'Infant d'Arragon ; elle s'étoit promiſe en ſecret à ce Prince, & elle travailloit ſourdement pour s'aſſûrer à lui. Elle ſe comporta avec tant de fermété & tant d'adreſſe, qu'elle obtint enfin ce qu'elle ſouhaittoit.

1469. Sur ces entrefaites Dom Ferdinand frere du Roi de Portugal mourut à Setubal, laiſſant pluſieurs enfans, entr'autres Dom Manuel, que nous verrons monter ſur le thrône de Portugal. Sa ſœur épouſa, peu de jours après la mort de leur pere, l'Infant Dom Juan fils du Roi ; Leonor avoit treize ans, & Dom Juan quatorze.

La paix qui regnoit depuis pluſieurs années entre l'Angleterre & le Portugal fut interrompuë. Les Anglois prirent douze vaiſſeaux Portugais revenans de Flandre, chargés de marchandiſes. Le Roi de Portugal envoïa des Ambaſſadeurs à Edoüard Roi d'Angleterre, pour s'en plaindre. Edoüard ne répondit rien qui pût ſatisfaire les Portugais. Ceux-ci armerent, & firent eſſuïer tant de pertes à leurs ennemis, qu'ils demanderent la paix. On la leur accorda, & elle fut durable.

Alfonſe brûloit toujours du deſir de porter la guerre en Afrique, & d'y étendre ſes conquêtes. Réſolu d'enlever aux Maures Arzila, il envoïa ſous diférens prétextes Vincent Simoens, homme conſommé dans l'art de la Marine, & Dom Pedre d'Alcobace Secretaire des dépêches, pour examiner l'état & la ſituation de la place. Sur leur rapport il leva trente mille hommes, qu'il embarqua ſur trois cens huit vaiſſeaux de toute eſpece. On partit de Liſbonne le quinziéme d'Août ; quatre jours après on arriva devant Arzila. Le lendemain on débarqua, on dreſſa les batteries, & l'on attaqua avec vigueur la place, qui fut enfin forcée. Les Maures ſe retirerent dans la fortereſſe & dans leurs Moſquées. Ils s'y défendirent vaillamment, & tuerent un grand nombre de Portugais. Dom Juan Coutigno Comte de Marialva fut de ce nombre. Le Roi & l'Infant Dom Juan ſon fils, qui l'avoit accompagné à cette expédition, furent extrêmement ſenſibles à cette perte. Coutigno périſſoit dans la fleur de ſon âge, & les qualités brillantes qu'il raſſembloit en ſa perſonne, lui avoient acquis l'eſtime & l'amitié de toute l'armée. Les Maures, à l'exception des femmes & des enfans, périrent preſque tous les armes à la main. Dom Alvarés de Caſtro Comte de Monſanto fut tué à l'attaque d'une Moſquée ; il étoit Camerier Major du Roi, & n'étoit gueres moins eſtimé, que le Comte de Marialva. Parmi cinq mille priſonniers qu'on fit à la priſe d'Arzila, on trouva deux femmes de Muley Xeque & deux de ſes fils. Le butin fut conſidérable, & le Roi en donna une bonne partie à l'armée.

Sur la fin du jour de la priſe d'Arzila, le Roi & ſon fils, qui s'étoient

1471. distingués dans cette occasion, se rendirent à la principale Mosquée, où son premier Aumônier l'attendoit avec d'autres Prêtres. Le corps du Comte de Marialva étoit étendu au milieu. Le Roi en le voïant se tourna vers son fils, & lui dit : » Que Dieu te » donne les vertus du Comte. Ensuite il l'arma Chevalier avec plusieurs autres Portugais. Il ordonna aussi qu'on donnât également la sépulture aux Maures & aux Chrétiens qui avoient été tués, & changea la Mosquée en Eglise, sous le titre de Nôtre-Dame de l'Assomption. Il accorda à François Coutigno les dignités de son frere le Comte de Marialva ; au fils du Comte de Monsanto, les mêmes Charges qu'avoit eüës son pere, & le gouvernement d'Arzila à Dom Henri de Meneses Comte de Viana.

Arzila est située sur l'Ocean Atlantique, à dix-sept lieuës du détroit de Gibraltar. Sa fondation est très-ancienne. Les Grecs & les Romains l'appelloient Zela, d'où est venu par corruption Arzila. Les Romains y envoïerent une colonie sous l'Empereur Claude, qui lui donna le nom de Juliolosa. Les Goths l'eurent en leur possession depuis la décadence de l'Empire, jusqu'à l'invasion des Maures. Elle a été plusieurs siecles sous leur puissance, & elle a été célebre par son commerce, par les Belles Lettres qui y fleurissoient, par la magnificence de ses édifices, & par le nombre de ses habitans. Les Ecrivains Arabes prétendent qu'aïant été assiegée par une armée Angloise, elle perdit la plûpart de ses habitans, & que trente ans après, un Roi de Cordoüe la repeupla, & lui rendit son premier lustre. Lorsqu'elle fut prise par les Portugais, Muley Xeque étoit absent, étant occupé à réprimer ailleurs quelques peuplades de Maures qui vouloient se soustraire à son obéïssance. Aïant appris que les Portugais l'assiegeoient, il y accourut avec une puissante armée pour la secourir; mais il arriva trop tard. Alors il rechercha l'amitié du Roi, & lui demanda une entrevûë qui n'eut point lieu ; cependant ils conclurent une treve de vingt ans. 1471.

Les habitans de Tanger furent si épouvantés de la prise d'Arzila, qu'ils abandonnerent leur ville avec leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans. Alfonse en aïant été informé dans l'instant, y envoïa, pour en prendre possession, Dom Juan fils du Duc de Bragance ; le Roi y fit, peu de jours après, son entrée : il l'érigea en Evêché, qu'il donna au Prieur de Saint Vincent de Lisbonne, & le gouvernement à Rui de Melo son Capitaine des Gardes, depuis Comte d'Olivença. Tanger a été si célébre de tout temps en Afrique, qu'elle a donné son nom à toute la Province Tingitane dont elle étoit la Métropole. Les Grecs & les Romains l'appelloient Tingi, & les Modernes l'ont appellée Tanjar ou Tanjer. Elle est, comme Azila, sur l'Ocean, avec cette différence qu'elle est sept lieuës plus avant dans le Continent. Les Historiens Arabes prétendent qu'un certain Roi qu'on ne nomme point, maître de toute l'Afrique, de l'Europe & de presque toute l'Asie, en avoit jetté les premiers fondemens. D'autres Auteurs en attribuent la gloire au Géant Antée; & Pomponius Mela dit, qu'on y voïoit encore de son temps le bouclier de ce vaillant guerrier. Strabon & Plutarque assurent presque la même chose, en disant que Sertorius, lorsqu'il faisoit la

1471. guerre aux Romains dans cette partie de l'Afrique, fit ouvrir le tombeau d'Antée, où l'on trouva des os d'une grandeur prodigieuse. Mais tout cela n'est revêtu d'aucune preuve solide. Tanger sous l'Empereur Auguste secoüa le joug de Bogoh Roi de Mauritanie, & passa sous la puissance de Boech favori d'Auguste; & en sa considération cet Empereur accorda aux habitans de Tanger les mêmes privileges qu'aux Citoïens de Rome. Claudius un de ses successeurs, lui donna le nom de Julia, en y envoïant une Colonie. Au reste, les arts, les sciences, les armes & le commerce, y étoient également cultivés & y fleurissoient. Lorsqu'Alfonse en fit la conquête, elle avoit encore quatre mille familles. Sa campagne est moins fertile que celle d'Arzila, mais elle est plus agreable, à cause des ruisseaux qui l'arrosent, & de l'air pur qu'on y respire.

1472. Après ces deux conquêtes, Alfonse revint en Portugal, où il fut reçû en triomphe. Par l'entremise de Diegue de Barreiros, il échangea un des fils de Muley Xeque contre le corps de l'Infant Ferdinand son oncle, qu'on transporta à Lisbonne, & delà au Monastere de la Bataille. Un autre fils de Mulei Xeque fut élevé à Lisbonne, & l'on prit un soin particulier de son éducation. Lorsqu'on le rendit à son pere, les Maures l'appelloient Mahomet le Portugais.

1473. Charle Duc de Guienne * étoit fiancé avec Jeanne Infante de Castille. Ce Prince, au lieu de hâter son mariage avec cette Princesse, cherchoit à épouser Marie de Bourgogne. Henri Roi de Castille en aïant été informé, tenta de son côté de marier sa fille au Roi de Portugal. Celui-ci étoit plus à portée de lui rendre service dans la situation presente des affaires, que n'étoit le Duc de Guienne. 1473. Aussi il demanda à Alfonse une entrevûë pour déliberer ensemble sur l'alliance qu'il méditoit. L'entrevûë, dit-on, se passa entre Elvas & Badajos; mais le mariage projetté par le Roi de Castille manqua entiérement. Il n'eût été qu'embarrassant pour le Roi de Portugal. Isabelle sœur de Henri venoit d'épouser Dom Ferdinand Roi d'Arragon, en qualité de Princesse & d'héritiere de Castille, au préjudice de Jeanne, que son pere, par une légereté inconcevable, avoüoit tantôt, & tantôt desavoüoit pour sa fille. La conduite irréguliere de la Reine, ne contribuoit pas peu à la faire passer pour illégitime: mais cela n'étoit pas suffisant pour autoriser ceux qui la soûtenoient telle à la dépoüiller d'une Couronne qui lui appartenoit, d'autant plus qu'ils l'avoient déja reconnuë pour légitime, que la Reine vivoit avec le Roi, que son impuissance n'étoit point prouvée, que l'adultere prétendu de la Reine avec Bertrand de la Cueva, étoit au rang de ces choses qu'on peut donner pour vraisemblables, mais non pas pour certaines.

* Fils aîné de Louis XI.

Cependant Isabelle Reine d'Arragon, & son frere Henri Roi de Castille, s'entrevirent à Segovie, & comme Henri mourut immédiatement après son retour à Madrid, on accusa Isabelle de l'avoir empoisonné. Il déclara dans son testament Jeanne sa fille héritiere de sa Couronne, & ordonna qu'on lui fît épouser le Roi de Portugal. Etant prêt d'expirer, son Confesseur, appellé Pierre Manzuelo, lui demanda à qui le Roïaume appartenoit? A la Princesse Jeanne ma fille, répondit-il; & puis il rendit le dernier soupir. Dès qu'Isabelle eût

1473. été informée de sa mort, elle se fit proclamer Reine de Castille à Segovie, où elle étoit encore. Le Marquis de Villena, le Comte de Benevent, & l'Evêque de Seguença, chargés du testament de Henri, l'envoïerent au Roi de Portugal. Ils lui manderent en même temps qu'ils étoient dans le dessein de sacrifier leurs biens & leurs vies pour en soutenir la validité, & qu'ils espéroient qu'il ne les abandonneroit point dans une occasion, où il s'agissoit de l'honneur de sa sœur, & de la fortune de sa niéce : Que les douze principales Villes de la Castille étoient dans le même sentiment, ainsi que l'Archevêque de Tolede, & le Duc d'Arevelo, celui d'Albuquerque, le Grand-Maître de Calatrava & plusieurs autres des premiers Seigneurs du Roïaume. Il est à remarquer que ces mêmes Seigneurs avoient été durant la vie de Henri les plus ardens ennemis de la Reine & de l'Infante Jeanne. Aussi le Roi de Portugal ne fit-il pas grand cas de leurs offres. Il sçavoit que leur haine & leur avarice qu'ils ne pouvoient assouvir que dans le trouble & la division, étoient les seuls mobiles qui les faisoient agir.

Toutefois Alfonse, qui étoit à Estremoz, assembla son Conseil, à qui il fit part du testament du Roi Henri. Tout le Conseil lui dit, qu'il étoit de sa gloire & de son devoir d'accepter le mariage qu'on lui proposoit, & d'entreprendre même la guerre, si elle étoit nécessaire, pour soûtenir les droits de sa niéce sa future épouse. Dom Ferdinand Duc de Bragance fut seul d'un avis contraire. » Seigneur, » dit-il parlant au Roi, qui sont ceux » qui veulent vous engager dans cet» te guerre ? Ce sont l'Archevêque » de Tolede, le Duc d'Arevelo, les » enfans de Dom Juan Pacheco, & » Dom Pedre Giron, ceux même qui » n'ont rien oublié pour ternir la ré» putation de la Reine votre sœur, » & pour ôter la Couronne à l'Infan» te Jeanne ; qui se sont soulevés » contre le Roi son pere, & qui ont » allumé le feu de la discorde dans » toute la Castille. Avant de s'enga» ger sur leur parole dans une guer» re, il faudroit leur demander les » raisons, qui les ont portés à chan» ger de sentiment si subitement. » Vous verriez alors que ce n'est ni » par équité, ni par justice, mais par » l'espérance d'augmenter leurs do» maines, qui ne sont déja que trop » considérables. S'ils avoient la mê» me espérance du côté d'Isabelle, ils » abandonneroient bien-tôt le parti » de Jeanne. Mais, dit-on, leurs in» tentions sont sinceres. En avez-vous » quelques preuves authentiques ? » Vous ont-ils livré quelque place ; » vous ont-ils donné quelque ôtage ? » Ils n'ont fait rien de tout cela en» core, & on les écoute, & on veut » entreprendre une guerre sur leur » parole ; certes c'est vouloir se faire » illusion gratuitement, c'est vouloir » servir absolument de prétexte à leur » ambition & à leur méchanceté : » c'est oublier qu'Isabelle est adorée » dans la Castille, & Jeanne détes» tée ; d'ailleurs, la haine qui est en» tre les Portugais & les Castillans, » ne permettra jamais la réünion de » deux nations ; & si le Roi épouse » Jeanne, sa gloire est interessée dès » ce moment à consommer cet ouvra» ge, ouvrage dangereux à entrepren» dre. S'il ne l'épouse point au con» traire, il peut la secourir comme sa » niece, & il peut faire la paix avec » ses ennemis, au cas que ses affaires » n'aïent pas un heureux succès, sans 1473.

1473. » risquer sa gloire, son Etat, son » honneur. Il est donc de la derniere » conséquence de délibérer plus mûrement sur une affaire aussi importante; il en est encore tems: qu'on profite de mon conseil, & qu'on se laisse moins éblouïr par les apparences.

Comme le Duc de Bragance étoit oncle de la Reine d'Arragon, son discours ne fit aucune impression sur les esprits : au contraire on tâcha de ramener ce Duc au sentiment general du reste du Conseil ; mais ce fut inutilement ; il persista dans le sien, que l'Archevêque de Lisbonne, un des plus sages & des plus judicieux hommes de son temps, embrassa aussi. Le Roi aïant résolu d'accepter ce que les Castillans lui proposoient, leur envoïa Lopez d'Albuquerque, pour les assurer de sa protection & de son se-
1474. cours. Isabelle de son côté fit partir un Religieux, pour détourner le Roi de Portugal d'une guerre injuste, & pour lui offrir en mariage Jeanne sœur du Roi Ferdinand son époux, & Jeanne sa niéce pour le Duc de Viseo son neveu. Le Roi répondit à cette espece d'Ambassadeur, qu'il passeroit dans le monde pour un mauvais oncle, pour un Prince lâche, & pour un Roi sans honneur, s'il ne défendoit les intérêts de sa niéce.

Après cette réponse on ne songea plus qu'à la guerre : On leva de part & d'autre des troupes : toutefois, avant d'en venir à des hostilités, le Roi de Portugal envoïa à Ferdinand & à Isabelle, qui étoient à Valladolid, Rui de Souza en qualité d'Ambassadeur. Souza aïant été présenté au Roi & à la Reine, leur tint ce discours : Qu'ils n'ignoroient pas que l'Infante Jeanne étoit héritiere légitime de la Couronne de Castille. Qu'elle avoit été reconnuë pour telle, deux fois durant la vie du Roi Henri son pere, & que la premiere personne qui avoit souscrit à cette reconnoissance, c'étoit Isabelle elle-même qui vouloit aujourd'hui la chasser d'un Trône qui lui appartenoit si justement. Que Henri en mourant, instant où la verité se dévoile presque toujours, lui avoit confirmé le titre de sa fille, & nommé pour son tuteur le Roi de Portugal, engagé par-là même à soûtenir les droits de Jeanne à la Couronne de Castille, si quelqu'un vouloit les lui disputer. Que cependant il consentoit qu'on remît entre les mains d'arbitres le differend ; promettant de s'en rapporter à leur décision, & que si on refusoit cette voïe d'accommodement, il auroit recours aux armes. On répondit à Souza, que personne n'étoit mieux informé que le Roi de Portugal de l'état de Jeanne ; qu'il étoit tel, qu'il lui fermoit tous les chemins qui conduisent au Trône ; qu'ils consentoient cependant de s'en rapporter à des arbitres, à condition qu'on n'éxigeroit point d'eux de sortir de la Castille durant le temps de l'arbitrage. 1474.

Cette réponse n'accommoda point le Roi de Portugal, il continua de lever des troupes, & il fit dire à l'Archevêque de Tolede, au Marquis de Villena & à leurs partisans, le tems où il se mettroit en campagne, & par quel endroit il comptoit attaquer la Castille. C'étoit du côté de Zamora. Ferdinand & Isabelle se mirent aussi en état de se défendre & d'attaquer, & travaillerent en même temps à regagner l'Archevêque de Tolede, & leurs adhérans. Ils alloient de Ville en Ville pour animer les troupes, & pour encourager les habitans. Jean d'Ulloa commandoit dans Toro pour la Princesse ; ils tenterent, mais vai-

1474. nement, sa fidélité. Le Marquis de Villena fit transporter Jeanne, d'Escalona à Placentia, & fit avertir le Roi de Portugal de s'y rendre en diligence. Celui-ci en partant laissa le Gouvernement du Roïaume à Dom Juan son fils, voulant que le Roïaume lui restât, en cas qu'il vînt à mourir; ou qu'il demeurât maître de celui de Castille. Sur ces entrefaites l'Epouse de l'Infant Dom Juan son fils, mit au monde un Prince, qu'on nomma Alfonse. Le Roi ordonna qu'il succederoit après son pere au Roïaume de Portugal, quand même son aïeul auroit des enfans de la Princesse Jeanne, & il regla que le Portugal seroit toujours un Roïaume séparé du Roïaume de Castille.

1475. Alfonse partit d'Arouches, avec six mille six cens chevaux, & quatorze mille hommes d'infanterie, sans compter les Volontaires & ceux qui conduisoient le bagage. Dom Diegue Barreiros le précéda avec un détachement, pour reconnoître les chemins. Le Marêchal D. Ferdinand Coutigno suivit Barreiros avec un autre, pour marquer les campemens, ou les logemens. Martinés Chichorro Major Général de l'armée partit ensuite avec la Cavalerie légere, après laquelle marchoit l'avant-garde commandée par Lopez d'Albuquerque Camerier-Major du Roi. Après l'avant-garde suivoit le bagage, & ensuite le corps de l'armée, où le Roi étoit en personne. Afin de se faire voir à ses soldats, Alfonse se détachoit quelquefois de l'endroit où il étoit, parcouroit les rangs, & animoit les troupes par ses discours & par ses libéralités. Les Comtes de Faro, de Penela, de Monsanto, de Loulé, Dom Henri de Menesés, & le Duc de Guimaraens Connêtable du Roïaume étoient tous à l'arriere-garde. Le Roi arriva bientôt à Plazentia, & y trouva le Duc d'Arevelo, le Marquis de Villena, avec plusieurs autres Seigneurs Castillans, qui le reçûrent avec de grandes démonstrations de joïe. Ils le conduisirent dans le Château, où la Reine Jeanne l'attendoit. Peu de jours après la premiere entrevûë, il la fiança, & jamais le peuple n'avoit témoigné tant de contentement. Alfonse & Jeanne furent généralement reconnus pour Rois de Castille, non-seulement par ceux qui se trouverent dans la Ville, mais par ceux même qui en étoient absens, qui en écrivirent au Roi, ou qui lui envoïerent des Députés. Alfonse dès ce moment prit le titre de Roi de Portugal & de Castille, & il n'attendoit que la dispense de Rome, pour terminer son mariage avec Jeanne: mais Ferdinand & Isabelle faisoient agir tous les ressorts imaginables à la Cour de Rome, pour qu'on la leur refusât. 1475.

Dès qu'ils sçûrent qu'Alfonse avoit fiancé Jeanne, & qu'il s'intituloit Roi de Portugal & de Castille, ils s'intitulerent aussi Rois de Castille & de Portugal, & ajoûterent à leurs armes celles de ce dernier Roïaume. En même temps ils firent partir des troupes du côté de Badajos, avec ordre d'entrer dans le Portugal & d'y faire le dégât; ce qu'elles executerent. Le Portugais donna des ordres, pour mettre à couvert la frontiére de ce côté-là, & laissa à Alfaiates Dom Pedre d'Albuquerque, & Juan Galvam Evêque de Conimbre, pour commander sur toute la frontiere de la Province de Beira. Pierre Alvarés de Soto-mayor Gallicien s'empara au nom du Roi de Portugal de Tui & de Baïonne en Galice.

La Reine Jeanne écrivit alors à

1475. tous les Magiſtrats des Villes & des Cités, pour les engager dans ſes intérêts, & pour leur repréſenter l'injuſtice du Roi & de la Reine d'Arragon. Alfonſe ſon futur époux ſe rendit à Arevelo, où Juan d'Ulloa lui fit dire qu'il tenoit Toro pour lui, mais qu'il falloit qu'il s'y rendît promptement, pour obliger Rodriguez d'Ulloa ſon frere à lui rendre le Château. Alfonſe s'y rendit. Rodriguez Ulloa étoit ſorti du Château, & il y avoit laiſſé ſon épouſe. Cette femme s'y defendit avec une valeur peu commune; cependant elle fut contrainte de le remettre entre les mains du Roi de Portugal, qui en donna le commandement à Jean d'Ulloa. Alfonſe de Valence Marêchal de Caſtille ouvrit les portes de Zamora au Portugais, qui s'y tranſporta avec la Princeſſe Jeanne. Ils y furent reçûs avec un applaudiſſement univerſel, & l'Archevêque de Tolede ſe diſtingua dans cette occaſion. Le Roi laiſſa le gouvernement de la place au Marêchal: en arrivant à Toro, la Reine Jeanne ſa ſœur veuve de Henri, & mere de l'Infante Jeanne, mourut. Dans la ſuite des temps ſon corps fut tranſporté dans la grande Chapelle de Saint François de Madrid. Cette Princeſſe eut peu de vertus & beaucoup de vices. Sa conduite légere, indiſcrete & ſcandaleuſe fut la ſource de tous les malheurs de ſa fille, & des troubles de l'Eſpagne.

Cependant la Reine Iſabelle étoit à Tolede, & le Roi Ferdinand ſon mari à Valladolid. L'un & l'autre ſe donnoient tous les mouvemens néceſſaires, pour lever beaucoup de troupes. Ils avoient déja ſur pied douze mille chevaux & trente mille hommes d'infanterie. Lorſque cette armée fut aſſemblée, elle marcha vers Toro, & prit ſur ſa route quelques poſtes fortifiés, qui étoient à la garde de Pierre d'Avendaño Gouverneur de Caſtro-Mendo. L'Arragonnois fit pendre ceux qui les défendoient. En arrivant à Toro, on eût cru que le Roi de Portugal ſortiroit pour livrer bataille; mais il en fut empêché par la diſperſion de ſes troupes, qui étoient en différentes Villes aſſez éloignées les unes des autres. L'armée Eſpagnole campa aux environs de Toro, & Ferdinand envoïa au Roi de Portugal, Gomez Manrique, pour lui propoſer de s'en retourner dans ſes Etats avec ſon épouſe, & de remettre la déciſion de leur differend au Jugement du Pape, ou de le terminer par un combat ſingulier, afin d'épargner le ſang de leurs ſujets; & que le vainqueur donneroit à l'épouſe du vaincu un Domaine tel que des gens ſages & éclairés jugeroient à propos. Le Roi de Portugal lui fit dire, qu'il auroit dû faire ces propoſitions, avant qu'on eût armé de part & d'autre; que cependant il accepteroit & la médiation & le défi qu'il lui propoſoit, à condition qu'il commenceroit lui-même par vuider la Caſtille, & qu'il lui remettroit en ôtage ſon épouſe Iſabelle, comme il lui remettroit ſon épouſe Jeanne; Ferdinand traita cette propoſition de ridicule, & toute la négociation fut rompuë. 1475.

Trois jours après que l'armée Eſpagnole fut arrivée devant Toro, Dom Pedre d'Avendaño ſe jetta dans la ville avec trois cens cinquante hommes, & il aſſura Alfonſe que s'il n'étoit pas prêt à livrer bataille à ſes ennemis, qu'il les feroit bientôt décamper de devant Toro. Il tint ſa parole. Il arrêtoit tous les convois & enlevoit tous leurs partis; enſorte que Ferdinand ne pouvant ſubſiſter devant cette

1475. te place, se retira à Medina del Campo, avec tant de précipitation, qu'Alfonse l'eût battu & défait, s'il l'eût poursuivi. Cette retraite, & ce qui s'étoit passé au sujet du défi, mirent Isabelle dans une fureur extrême contre le Roi son mari. Elle partit soudain de Tordesillas, se rendit au camp & reprocha avec aigreur à Ferdinand sa retraite, & le refus qu'il avoit fait du combat singulier, qu'on avoit proposé, & qui avoit été accepté. Ferdinand s'excusa sur les conditions; mais Isabelle qui avoit un courage mâle, lui dit, qu'il étoit de son honneur de l'accepter, à quelques conditions que ce fût. L'argent vint à leur manquer: l'argent soûtient le courage des soldats, & gagne les peuples. Le Clergé leur accorda la moitié de l'argent qui étoit dans les Eglises. En même temps Dom Rodrigues Manrique leur soûmit une grande partie des places, que le Marquis de Villena & ses adherans occupoient dans le Roïaume. Peut-être ne les soûmit-il que de concert avec eux, ils étoient capables de tout. Alfonse vit cette perte avec chagrin, d'autant plus qu'il ne voïoit point dans le peuple ce zéle vif qui l'anime, lorsqu'il s'intéresse sincérement pour quelqu'un. Cela l'engagea à faire dire à Ferdinand, par Dom Pedre Gonçalez de Mendoce Cardinal, qu'il renonceroit à tous les droits qu'il avoit par sa femme à la Castille, pourvû qu'il voulût lui céder toute la Galice, avec les Villes de Toro & de Zamora, sans les assujettir à aucune redevance. Ferdinand & son Conseil trouverent la proposition juste; mais Isabelle la rejetta avec mépris, protestant qu'elle aimeroit mieux tout perdre, que de ceder dans son Roïaume la moindre chose au Roi de Portugal.

La Ville de Leon faillit à tomber entre les mains des Portugais, & celle de Burgos, où commandoit Jean de Zuniga, leur eût été enlevée, si Alfonse ne l'eût secouruë. L'Archeque de Tolede & le Marquis de Villena l'accompagnerent dans cette expédition. Le Comte de Bénévent l'avoit abandonnée; il s'étoit retiré avec trois cens lances dans un Château, qu'Alfonse attaqua en allant secourir Burgos. Au premier assaut qu'il donna au Château, le Comte de Peña-Major, Rui Pereira, & Dom Diegue de Castro se distinguerent. Dom Alvarés Coutigno, fils du Marêchal, y périt avec plusieurs Portugais de considération. Leur perte jetta Alfonse dans une colére très-vive contre le Comte de Benevent, qu'il attaqua, qu'il pressa & qu'il força enfin de se rendre. Il le retint prisonnier & renvoïa la garnison, conservant la Ville, où il laissa des troupes pour la garder. Sur ces entrefaites, il apprit que les habitans de Zamora, étoient sur le point de se rendre aux Espagnols; Alfonse rebroussa chemin, fit une diligence incroïable, & arriva à Zamora, où il dissipa la faction qui lui étoit contraire. Donna Leonor de Pimentel, Duchesse d'Arevelo lui demanda & obtint la grace & la liberté du Comte de Benevent. 1475.

La démarche que le Roi de Portugal avoit été obligé de faire, pour se conserver Zamora, avoit tout l'air d'une fuite. Isabelle la regarda & la fit envisager ainsi aux peuples Castillans; ce qui causa une défection entiere de leur part. Pour comble d'infortune, une mortelle langueur s'empara des Portugais; ils ne respiroient que le repos, & ne soupiroient qu'après leur patrie. Plusieurs en moururent, & leur mort acheva de décou-

1475. rager les autres. On prétend même qu'ils étoient les auteurs de la conspiration de Zamora, pour empêcher Alfonse d'aller à Burgos. Le Marquis de Villena lui proposa dans ces fâcheuses conjonctures, de s'avancer jusqu'à Madrid ; le Roi le refusa, & le Marquis s'en doutoit bien ; il en fut même bien-aise, parce que ce refus lui fournissoit un prétexte pour l'abandonner. Il traita avec Isabelle & Ferdinand ; cependant il le fit en secret, afin de se ménager Alfonse, en cas que sa négociation avec Isabelle échoüât. Le Roi de Portugal demanda de l'argent à ses sujets, qui lui en refuserent, en disant qu'il ne falloit pas ruïner un Roïaume pour en gagner un autre.

Les Castillans firent une course dans le Portugal, & s'y emparerent d'une Ville que l'Infant Dom Juan, qui étoit pour lors à Estremoz, reprit aussi-tôt. Ferdinand Galindo fameux Chevalier d'Alcantara, commandoit les troupes Espagnoles, qui étoient entrées dans le Portugal ; D. Juan envoïa contre lui Dom Juan de Silva son Camerier-Major. Ils étoient tous deux jeunes & vaillans, & tous deux brûloient du désir de mesurer leurs épées. Ils ne tardérent pas à se rencontrer ; ils se chargérent avec une impétuosité inconcevable ; l'un & l'autre se percerent de leurs lances ; Galindo mourut sur le champ de bataille, & Sylva ne lui survêcut que dix-sept jours.

L'automne expiroit en Espagne, & l'on commençoit à y ressentir les rigueurs de l'hyver. Cela obligea Alfonse à licencier les soldats malades, afin qu'ils pussent se faire guérir plus commodément dans leurs maisons. En même temps il envoïa des ordres au Prince son fils, pour qu'il vînt le joindre. Dom Juan se mit en devoir d'obéïr au Roi son pere ; mais Pierre de Pareja Corregidor de Zamora avertit le Roi qu'on devoit enlever son fils sur la route, en un endroit qu'il lui indiqua. Alfonse en donna avis à son fils, qui étoit déja arrivé à Mirande dans la Province de Tra-os-montes. Dom Juan aussi-tôt s'en retourna à la Guarde, ville de la Province de Beira. 1475.

C'étoit François de Valdez, à qui Alfonse avoit confié la garde du pont de Zamora, qui devoit livrer l'Infant à Isabelle. Cette Princesse ne doutant point que la trahison de Valdez ne réüssît, avoit fait avancer les troupes nécessaires pour le soûtenir ; non contente de ces troupes, elle fit quitter le siege de Burgos à Ferdinand son mari, pour qu'il assistât à la prise de l'Infant de Portugal. Alfonse de son côté se rendit à Zamora, & se présenta aux portes de la premiere tour, qu'on refusa de lui ouvrir. Cela le confirma dans tout ce qu'on lui avoit dit, au sujet de Valdez. Il voulut les faire briser, mais Valdez se défendit, & plusieurs Portugais, entr'autres, Dom Tristan Coutigno & Juan Alvarés Pereïra, perdirent la vie dans cette occasion. Le Comte de Villareal, le fils du Comte de Monsante, Jean de Lima & Jean de Souza y furent dangereusement blessés.

Le desordre & la confusion regnoient dans la Ville. Les habitans, pour montrer au Roi de Portugal qu'ils n'avoient aucune part à la rébellion de Valdez, lui offrirent toute sorte de secours, pour le réduire à son devoir ; mais Alfonse les remercia, & par le conseil de l'Archevêque de Tolede, il s'en retourna à Toro. Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit à Dom Juan son fils de lever au-

1475. tant de troupes qu'il le pourroit, & de le venir joindre incessamment, parce qu'il étoit résolu de terminer la guerre par une bataille générale. En conséquence d'un pareil dessein, il se mit en campagne, & envoia un Héraut au Roi d'Arragon, pour le provoquer au combat. Ferdinand le refusa, & Isabelle son épouse l'accusa de lâcheté; mais les gens habiles dans l'art de la guerre, trouverent qu'il avoit fait sagement.

Alfonse entra dans Toro, laissant ses troupes battre la campagne. Elles livrerent plusieurs combats aux Castillans, où il y eut beaucoup de sang répandu. Alvarés de Mendoce escortant un convoi, le Comte de Peña-Major le rencontra & l'insulta. On en vint aux mains, & le combat dura cinq heures de suite, sans que la victoire penchât d'aucun côté. Enfin les Portugais furent obligés de se retirer; mais les Castillans perdirent beaucoup de monde. La retraite des Portugais enfla le courage d'Isabelle: vive & présomptueuse, elle dit qu'on battroit également partout les Portugais, si son mari pouvoit se déterminer à les attaquer. Ensuite elle fit tous ses efforts pour l'engager à s'avancer jusqu'à Toro. Ferdinand eut cette complaisance pour elle. Alors il envoya à Alfonse, pour lui dire que s'il vouloit en venir à une bataille, il ne demandoit pas mieux; mais Alfonse se tenant enfermé dans Toro, lui répondit, qu'il ne pouvoit pour le present accepter ses offres, parce qu'il attendoit de nouvelles troupes, & qu'il vouloit laisser reposer celles qu'il avoit. Ferdinand ne pouvant ou n'osant l'attaquer dans Toro, marcha du côté de Zamora.

1476. On étoit déja au commencement du mois de Janvier de l'année 1476. lorsque l'Infant Dom Juan partit de 1476. la Guarde pour joindre le Roi son pere. Il força saint Felix sur sa route, & Ledesma lui ouvrit ses portes. Son arrivée à Toro y ramena la joïe, & ranima le courage abattu du Duc d'Arevelo & du Marquis de Villena, qui comme nous avons déja dit, travailloit en secret à se reconcilier avec le Roi & la Reine d'Arragon. L'un & l'autre lui offroit le titre de Duc de Plaisance, & il alloit accepter le parti qu'on lui proposoit, lorsque l'arrivée de l'Infant de Portugal le fit changer de sentiment, dans l'espérance qu'il conçût de faire encore son sort meilleur avec le Portugais, qui persistoit toujours dans la résolution de livrer bataille aux Espagnols. L'Archevêque de Tolede l'accompagnoit par-tout: son zéle étoit sincere, & aussi désintéressé, que celui du Marquis de Villena l'étoit peu.

Quinze jours après l'arrivée de l'Infant, Alfonse se mit en devoir d'aller chercher Ferdinand du côté de Zamora. Il laissa la Reine dans Toro, où le Duc de Guimaraens, & le Duc de Villareal devoient commander pendant son absence. Cependant le Cardinal de Mendoce travailloit avec ardeur à un accommodement. Ferdinand & Isabelle ne demandoient pas mieux; ils nommérent même pour leurs Plénipotentiaires l'Admirante de Castille, & le Duc d'Albe; Alfonse nomma pour les siens Dom Alvarés de Portugal, fils du Duc de Bragance, & Rui de Souza; les Plénipotentiaires amenerent chacun de leur côté un Jurisconsulte. Le Douro forme une petite Isle, non loin de Toro; les Ministres choisirent cet endroit, pour y tenir leurs assemblées, qui n'aboutirent qu'à faire voir clairement, que les armes

1476. seules pouvoient décider du différend des Rois d'Arragon & de Portugal.

Alfonse voïant que la campagne devenoit impraticable, à cause de l'hyver, reprit le chemin de Toro, pour y laisser reposer son armée. Il marchoit lentement & enseignes déploïées. Ferdinand crût que l'ennemi le bravoit : craignant d'ailleurs qu'on ne taxât de lâcheté le refus qu'il avoit fait d'en venir à une action générale avec les Portugais, il résolut de les poursuivre, & de les attaquer s'il les joignoit. Il divisa son armée en plusieurs corps, dont il donna le commandement à Henri Henriqués son Majordome, à Dom Pedre de Mendoce Cardinal, au Duc d'Albe, à Alfonse Henriqués Admirante de Castille, à Henri Henriqués d'Albe de Liste, à Dom Garcie Osorio neveu du Marquis d'Astorga, à Dom Alvarés de Mendoce Comte de Castro, à Guttiere de Cardeñas, à Pierre de Velasco, & à plusieurs Officiers de distinction. Cependant Alfonse continuoit sa marche, ne se doutant point que ses ennemis le suivissent, & il avoit déja traversé une montagne, qui est entre Toro & Zamora, lorsqu'il s'en apperçut.

Aussi-tôt il rangea ses troupes en bataille. Il confia l'avant-garde à Rui Pereira ; Dom Alfonse Comte de Faro le soûtenoit avec un corps de troupes : l'élite de l'armée formoit l'aîle gauche, où commandoit l'Infant D. Juan, soûtenu par un détachement, où étoit l'Evêque d'Evora. L'aîle droite fut donnée à commander à l'Archevêque de Tolede, au Duc de Guimaraens, à Dom Pedre de Meneses, & au Comte de Villareal. Dom Juan de Castro Comte de Monsanto conduisoit l'arriére-garde ; & le Roi étoit dans le centre de la bataille. L'Infant Dom Juan fit un détachement, à l'exemple de l'Arragonois, pour voltiger sur les aîles, avec ordre d'aller au secours de ceux qui seroient d'abord les plus maltraités. Lorsque les deux armées furent près l'une de l'autre, Ferdinand fit défier en combat singulier Alfonse. Celui-ci répondit au Herault : » Dites au Prince de Si- » cile qu'il s'agit présentement d'une » bataille générale, & non d'un com- » bat particulier. « Immédiatement après on sonna la charge, les armées s'ébranlérent, & fondirent l'une sur l'autre. 1476.

L'Infant Dom Juan chargea d'abord avec six escadrons, & Gonçalez Vaz de Castelbranco, avec cent vingt chevaux d'élite qu'il commandoit, chargea avec ce Prince ; son fils Martin qui n'avoit encore que quinze ans, montra dans cette occasion une valeur & une prudence consommée. Les Castillans soûtinrent leur choc avec intrépidité. Alfonse piqué de leur résistance, partit avec le centre de l'armée, tomba sur eux, & combattit plus en Soldat qu'en Capitaine. Il étoit suivi & secondé par le Comte de Faro ; le combat fut long & opiniâtre, sans que la victoire se déclarât ni pour les Portugais ni pour les Castillans : alors ceux-ci formerent plusieurs détachemens, & allerent attaquer quelques corps de troupes, qui étoient rangés en bataille sur le Douro, persuadés, s'ils les rompoient, que le reste de l'armée ne tiendroit pas contre leurs efforts. L'Archevêque de Tolede, le Comte de Monsanto, le Duc de Guimaraens, & le Comte de Villareal s'étant apperçus du dessein des ennemis, marcherent fiérement du côté de la riviere, pour soûtenir leurs troupes,

1476. & pour repousser ceux qui venoient les attaquer. Le carnage fut grand dans cet endroit ; mais le courage cedant au nombre, les Portugais inférieurs aux Castillans, furent obligés de reculer. Ce petit avantage redoubla l'ardeur des ennemis : ils attaquent, pressent, enfoncent enfin tout à fait les Portugais, & les mettent en fuite, malgré la valeur des Chefs, & surtout de Dom Edoüard d'Almeida, qui portoit l'étendart Roïal. Il fit des efforts incroïables de valeur, pour empêcher qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Aïant perdu une main, il tint l'étendart de l'autre ; celle-ci lui aïant été coupée encore, il le saisit avec le bras & les dents, & le garda, jusqu'à ce qu'enfin percé de coups il tomba mort sur la place.

Alfonse furieux voulut aller dégager Edoüard ; mais ceux qui l'environnoient l'en empêcherent, en lui conseillant de se retirer : voïant qu'il n'y avoit plus rien à espérer, il se retira suivi de Gomez de Mirande Prieur de Saint Marc en Castille, depuis Evêque de Conimbre. Ils arriverent sur la fin du jour à Castro Nuño, où Pierre d'Avendaño les reçut, & fit tout ce qu'il put pour consoler Alfonse.

L'Infant Dom Juan, au commencement de la déroute de l'armée Portugaise, rallia quelques troupes, & se retira sur une hauteur avec tant d'ordre, que les ennemis n'oserent non seulement l'attaquer, mais même profiter entierement de leur victoire. Dom Juan aïant rencontré dans sa retraite Dom Henri Comte d'Albe de Liste avec un corps de Castillans, les tailla en pieces, & fit prisonnier le Comte.

Le Roi d'Arragon s'étoit placé à l'arriere-garde de son armée, pour être en état de fuïr, au cas que la victoire se fût déclarée pour les Portugais. Comme il étoit sur une colline, il voïoit tout ce qui se passoit. Les premiers succès de l'Infant Dom Juan & la valeur qu'Alfonse montra en chargeant ses troupes, lui firent croire qu'elles étoient vaincuës. Sans examiner de plus près la chose, il prit la route de Zamora avec sa garde, & il y arriva à l'entrée de la nuit, sans savoir s'il étoit vaincu ou vainqueur. Cette retraite précipitée, qui avoit tout l'air d'une fuite honteuse, fut cependant regardée par ses flateurs, comme le trait d'une prudence rare. 1476.

Les Castillans charmés d'avoir entre leurs mains l'étendart Roïal des Portugais, le donnerent en garde à Dom Pedre Velasco, & à Dom Pedre Tête de Vache. Ils le porterent en triomphe jusqu'à Zamora, & leur joïe étoit inconcevable. Gonçalés Perés aïant rencontré ceux qui le gardoient, fondit sur eux, les rompit, leur enleva l'étendart, & le presenta à l'Infant Dom Juan, qui lui permit pour sa récompense de le porter pour ses armes. Cependant les Historiens Espagnols nient que Gonçalés Perés ait arraché l'étendart aux Espagnols.

L'Infant de Portugal, comme nous avons dit, s'étoit retiré sur une colline après la bataille. Là il fit sonner l'appel à la Portugaise, & allumer des feux, afin que les fuïards pussent le joindre. Son intention étoit d'attaquer le lendemain à la pointe du jour un corps de troupes Castillannes, qui étoient campées dans la plaine. Mais les Espagnols le prévinrent, & se retirerent, quelques efforts que fissent le Cardinal de Mendoce & le Duc d'Albe, pour les retenir & les obli-

1476. ger à attaquer de nouveau les Portugais. L'Infant voulut malgré leur retraite rester trois jours sur le champ de bataille, comme c'étoit la coûtume en ce tems-là ; mais l'Archevêque de Tolede lui fit quitter ce dessein, à cause des chevaux qui souffroient beaucoup. L'Infant prit la route qui conduisoit à Toro, enseignes déploïées, tambour battant, & lentement. On peut dire que les Portugais quoique vaincus, acquirent beaucoup de gloire en cette journée.

Dès que l'Infant fut arrivé à Toro, son premier soin fut de demander des nouvelles du Roi son pere. Personne ne put lui en donner. On avoit envoïé battre la campagne pendant la nuit, pour tâcher de découvrir le lieu de sa retraite ; mais cette recherche avoit été inutile. La désolation étoit parmi les Portugais, & le Duc de Guimaraens & le Duc de Bragance paroissoient inconsolables. On étoit dans cette situation, lorsqu'on fut informé de l'endroit où le Roi étoit. La tristesse fit place à la joïe ; elle fut si vive, qu'on n'auroit jamais soupçonné les Portugais d'avoir perdu la veille une bataille.

Sur ces entrefaites, on reçut la garde-robe qu'Alfonse avoit dans le Château de Zamora ; Ferdinand la lui renvoïoit, pour lui faire voir que cette Forteresse n'avoit pû résister à ses armes victorieuses. L'Archevêque de Tolede, que rien ne pouvoit détacher des intérêts d'Alfonse, ayant appris que les ennemis ravageoient ses terres, demanda au Roi de Portugal la permission d'aller combattre 1476.
& réprimer les Castillans ; Alfonse le lui permit, & voulut que Dom Garcie de Menesés l'accompagnât dans cette expédition avec un corps de troupes. A son retour Alfonse le fit partir avec le Prince Dom Juan pour le Portugal, afin d'en défendre les frontieres contre les Castillans, qui les menaçoient de tous côtés.

Le Duc de Villa Hermosa, & le Comte de Treviño, assiegeoient Pierre Rodrigués Vandarra dans Catala Piedra. Malgré la vigueur de leurs attaques, ils ne purent l'obliger ni de gré ni de force à se rendre. Vandarra soûtenoit leurs assauts avec une valeur qui les désesperoit ; il brisoit leurs machines, rompoit leurs échelles, & les accabloit de pierres & de traits. Non content de se défendre, il sortoit souvent en campagne, perçoit jusqu'à leurs retranchemens, & leur tuoit leurs meilleurs soldats. Ferdinand voïant qu'ils perdoient leur tems devant cette place, leur ordonna de promettre à Vandarra de lever le siege, à condition qu'il resteroit une année entiere, sans rien entreprendre contre les Castillans. Vandarra manquoit de vivres, & avoit consumé presque toutes ses autres munitions. Craignant, s'il refusoit le parti qu'on lui proposoit, d'être forcé, il l'accepta : les ennemis leverent le siege, & coururent pour défendre le territoire de Salamanque, où le Roi de Portugal mettoit tout à feu & à sang.

Fin du douziéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE TREIZIE'ME.

1476. LA perte de la bataille de Toro sembloit devoir faire renoncer le Roi de Portugal, à toutes ses prétentions sur la Castille ; mais au lieu de produire cet effet, elle ne servit qu'à le rendre plus ardent à les faire valoir, & que plus attentif à susciter des ennemis au Roi d'Arragon. La France parut à Alfonse la seule Puissance digne d'être opposée à l'ambition démesurée de ce Prince fourbe & dissimulé. Pour cet effet, il envoïa à Loüis XI. Dom Alvarés d'Ataïde en qualité d'Ambassadeur, pour engager ce Monarque dans ses intérêts. Loüis parut extrêmement content de l'Ambassade d'Ataïde ; il le combla d'honnêtetés, & lui promit tout ce qu'il falloit, pour le tromper. Ataïde, trop borné pour pénétrer dans la sombre politique de ce Prince, crut sinceres toutes les marques d'affection, qu'il reçut de sa part. Il en fit un récit si pompeux à son Maître, qu'Alfonse se détermina à passer en France, pour hâter avec Loüis la Ligue offensive & défensive, 1476.

1476. qu'il avoit projettée contre le Roi d'Arragon.

Alfonſe quitta donc la Caſtille, & revint en Portugal, pour ſe préparer à ce voïage imprudent. Voulant emmener Vandarra avec lui, il donna ſon gouvernement de Canta-la-piedra, à Alfonſe Perés de Vivero. Il laiſſa Pierre d'Avendaño à Caſtro-Nuño, à la place de Dom Juan Ulloa, qui étoit mort; & il confia la Ville de Toro au Comte de Marialva, à qui il fit épouſer une des filles d'Ulloa, pour récompenſer dans ſes enfans la fidélité avec laquelle ce Caſtillan l'avoit toujours ſervi. Ulloa & Avendaño furent les ſeuls Eſpagnols qui n'abandonnerent jamais Alfonſe, tous les autres Caſtillans lui tournerent le dos avec la Fortune.

Après ces changemens faits dans les places qu'Alfonſe occupoit dans la Caſtille, il partit au commencement du mois de Juin pour le Portugal, avec l'Infante Jeanne. Etant arrivés à Mirande dans la province de Tra-oſ-montés, le Roi ſe ſépara de la Princeſſe, & ſe rendit à Porto, où il croïoit s'embarquer pour la France. L'Infant, les Grands du Roïaume & les Chefs du Clergé vinrent l'y trouver, pour le détourner du voïage qu'il vouloit entreprendre. Ils lui repréſenterent tous les périls où il alloit s'expoſer; mais Alfonſe ferme dans ſa réſolution, répondit à toutes leurs objections, & conclut qu'il étoit de la derniere néceſſité qu'il paſsât en France. N'aïant pû s'embarquer à Porto, comme il l'avoit eſperé, il alla à Belem ſur le Tage, où il trouva un vaiſſeau tout prêt, ſur lequel il monta avec toute ſa ſuite, qui étoit fort nombreuſe. Il dirigea ſa route vers Ceuta, & fit voile pour ſe rendre à Marſeille. Comme il étoit ſur le point d'aborder, un vent contraire l'obligea de relâcher à Collioure. Le Capitaine François qui y commandoit, & les Magiſtrats du lieu l'y reçûrent avec les honneurs qu'on rend aux Souverains. Delà il paſſa à Perpignan, & il y donna la liberté à tous ceux qu'on retenoit dans les priſons. Delà il envoïa au Roi de France François d'Almeïda, qui devint dans la ſuite Viceroi des Indes, pour lui demander dans quel endroit de ſon Roïaume, il ſouhaitoit qu'ils ſe viſſent. Almeïda éxécuta ſa commiſſion fidélement, & en conſéquence de la réponſe qu'il apporta, Alfonſe partit, traverſa le Languedoc, arriva à Lyon, paſſa à Bourges, où la Nobleſſe & le Clergé le comblerent d'honneurs, pendant le ſéjour qu'il fit dans cette ville, où le célébre Philippe de Comines le vit, lui parla, & l'entretint de la part du Roy. 1476.

Alfonſe ſe rendit enfin à Paris, où cinq jours après qu'il y fut arrivé, Loüis XI. alla pour le viſiter * dans ſon Palais, qu'il lui avoit cedé. Le Roi de Portugal voulut aller au devant de lui: mais deux perſonnes, que Louis lui avoit envoïées, l'amuſerent ſi bien, qu'il n'apprit l'arrivée du Roi de France, que lorſqu'il entroit dans la ſale des Gardes. Alfonſe courut à lui, & après s'être embraſſés, Loüis lui dit: » Je rends graces à Dieu & » à Saint Martin mon Patron, de la » faveur qu'ils font à un pauvre Roi » tel que je ſuis, de recevoir en ſa » maiſon un grand Roi tel que vous » êtes. Au reſte ſouvenez-vous que

* Mariana raconte autrement ce fait; il dit que le Roi de Portugal & le Roi de France ſe virent pour la premiere fois à Tours. Il fait encore tenir un long diſcours au Roi de Portugal, à ſa premiere entrevûe avec Louis XI. qui a tout l'air d'avoir été fait après coup.

» vous

1476. » vous n'êtes point dans un Roiau- » me étranger, étant dans le mien. » Vous pouvez tout ici. « Ensuite ils entrerent dans une chambre, où Loüis combla Alfonse de politesse. Tant d'égards persuaderent le Portugais, qu'il devoit tout espérer de la France.

Les premiers complimens étant finis, on parla du sujet qui amenoit le Roi de Portugal en France. Loüis lui dit, qu'il ne falloit point perdre de temps, & qu'on régleroit incessamment avec le Comte de Peña-Major tout ce qui seroit nécessaire pour faire la guerre au Roi d'Arragon. Alfonse remercia Loüis, & demeura quelque temps à Paris, où l'on n'oublia rien pour lui faire passer le temps agréablement. Pendant ce tems-là Alfonse envoïa Juan Teixeïra & Dom Diege de Saldagne à Rome, pour y solliciter la dispense de son mariage avec la Princesse Jeanne sa niece. Loüis fit accompagner ses Ambassadeurs, d'un nommé Valler, & du premier Président de Grenoble, pour appuïer à Rome la demande du Roi de Portugal. Cependant il ne se pressoit point de déclarer la guerre à son ennemi, ni de faire les préparatifs nécessaires. Alfonse lui en parla. Loüis après plusieurs raisons, qui n'étoient pas trop solides, lui dit enfin, qu'il ne pouvoit s'engager à une nouvelle guerre qu'il n'eût terminé celle qu'il avoit avec le Duc de Bourgogne. Alfonse dès ce moment résolut d'aller trouver ce dernier, qui étoit son cousin, pour tâcher de le raccommoder avec Loüis. Il entreprit ce voïage au milieu de l'hyver: il vit le Duc de Bourgogne près de Nanci, & il eut avec lui plusieurs conférences, où le Duc lui fit connoître à fond le caractere fourbe & dissimulé du Roi de France, & lui dit enfin, qu'il ne cherchoit qu'à les 1476. amuser l'un & l'autre, & qu'il étoit informé, que dans le temps qu'il lui faisoit parler d'accommodement, il marchoit à grandes journées, pour secourir le Duc de Lorraine son ennemi mortel. En effet les François & les Lorains se joignirent; le Duc de Bourgogne alla à leur rencontre, & leur livra la bataille où il fut tué. Alfonse fut si sensible à sa mort, que les François lui en témoignerent quelque mécontentement. Cependant il revint à Paris, où il apprit que ses Ambassadeurs à la Cour de Rome, n'avoient pû obtenir la dispense qu'il demandoit pour son mariage avec la Princesse Jeanne sa niece. On prétend que Loüis XI. au lieu de le servir auprès du Pape, travailla au contraire en secret à faire échoüer sa négociation. Le Pape disoit, pour s'excuser, qu'il ne vouloit point ouvrir les portes de la guerre, en permettant ce mariage; & le Roi de France, qu'il ne vouloit point donner de secours au Roi de Portugal, que le Pape n'eût accordé la dispense qu'on souhaitoit. Ainsi ils se joüoient l'un & l'autre d'Alfonse. Sur ces entrefaites Pierre Pantoya livra à Dom Juan son fils, deux places sur la frontiere, & Alfonse Monroi Grand-Maître de l'Ordre d'Alcantara embrassa le parti de la Princesse Jeanne; l'Infant Dom Juan enleva en même temps Alegrete à Ferdinand, qui en étoit possesseur depuis quelque temps.

Alfonse étoit toujours à Paris. Lassé d'attendre vainement le secours qu'il esperoit, & d'ailleurs craignant que Loüis XI. ne le livrât au Roi d'Arragon, il forma le dessein de sortir en secret de France. Son fils avoit envoïé Antoine Faria pour le voir; il le renvoïa à l'Infant, avec ordre de

1476. ſe faire proclamer Roi, parce qu'il étoit dans la réſolution de paſſer dans la Terre Sainte, pour y viſiter les ſaints lieux, & enſuite ſe retirer dans quelque Monaſtere, où il pût finir tranquillement ſes jours. Ce projet avoit été conçû dans le déſeſpoir, où il étoit d'avoir été trompé par le Roi de France, qui le fit arrêter, par un nommé Robinet le Beuf, en Normandie où il s'étoit rendu, pour exécuter ſon projet. Loüis ſe repentit bientôt après de cette violence; & pour la réparer en quelque maniere, il fit armer quelques vaiſſeaux, dont il donna le commandement à George Leger, avec ordre de conduire ce Prince en Portugal.

Cependant on croyoit dans ce Roïaume, qu'Alfonſe étoit parti pour Jeruſalem. Dom Juan en conſéquence des ordres qu'il avoit reçûs de ſa part, avoit aſſemblé un Conſeil, pour voir s'il devoit en effet prendre le titre de Roi. Le Duc de Bragance qui craignoit ſon gouvernement, fit tous ſes efforts pour l'en détourner. » Il » ne faut pas, diſoit-il, obéïr ſi » promptement au Roi votre pere. » Son abdication eſt plutôt l'effet de » ſon déſeſpoir, que celui d'un deſ» ſein prudent & réflechi : il faut » donc lui donner le temps de ſe re» connoître, pour lui épargner la » honte de redemander le ſceptre, » après l'avoir quitté, & à vous » le chagrin de deſcendre du trône. « Il ajoûta, que s'il perſiſtoit dans ſon deſſein, la modération de Dom Juan l'obligeroit peut-être à revenir dans le Roïaume, où il pourroit vivre honoré de ſon fils, reſpecté des Grands, & enfin d'une maniere convenable à la majeſté du rang qu'il avoit occupé. Cet avis du Duc de Bragance fut également rejetté de tout le monde. « Le » voïage que le Roi a entrepris, ré- 1476. » pondoit-on, eſt ſi long, & les perils » auſquels il s'expoſe, ſont ſi grands, » qu'il ne faut point eſperer de le re» voir jamais. Cependant la Nation » ne peut ſe paſſer d'un maître; & ſi » Alfonſe revient, Dom Juan ſe ren» dra plus eſtimable, en lui rendant » le ſceptre, que s'il le lui conſer» voit, ſans en avoir goûté les avan» tages. « Ce ſentiment prévalut ſur celui du Duc de Bragance; premiérement, parce qu'on croyoit par-là obéïr aux ordres du Roi, & ſecondement, parce qu'on étoit perſuadé que c'étoit l'unique moïen de conſerver la tranquillité publique dans le Roïaume. Ceux qui interprétent toujours mal les actions des Princes, publioient que ces deux raiſons n'entroient pour rien dans l'acceptation que l'Infant avoit fait de la Couronne, mais ſeulement le déſir de regner.

Après que ce Prince eut été recon- 1477.
nu pour Roi de Portugal; le premier eſſai qu'il fit de ſon autorité, fut de donner des ordres pour la continuation de la guerre contre la Caſtille. Pour cet effet, il ſe transporta luimême à Evora avec quelques troupes. Alfonſe Cardeñas commandoit pour le Roi d'Arragon dans l'Eſtramadure Eſpagnole. Aïant raſſemblé trois mille chevaux, & quinze mille hommes d'infanterie, il ſe jetta dans la Province d'Alenteyo, & pouſſa ſes hoſtilités juſqu'auprès d'Evora. D. Juan étant hors d'état de lui oppoſer des forces proportionnées, eut recours à la ruſe: il lui fit dire par Jacque de Silva, & par Jean de Souza, qu'il ſe mettroit le lendemain en état de le joindre: Alfonſe leur répondit, qu'il s'avanceroit luimême vers l'endroit où il étoit, pour lui épargner cette peine. Alors Dom Juan ordonna à l'Evêque d'Evora, d'al-

1477. ler avec trois cens chevaux, battre à plusieurs reprises tous les endroits par où Cardeñas devoit passer. L'Evêque obéit, & ensuite il alla se mettre en embuscade tout-près du camp des ennemis. Cardeñas s'étant mis en marche le lendemain, dans le dessein de livrer la bataille aux Portugais, remarqua la trace des pieds des chevaux du détachement de l'Evêque d'Evora : En voïant ces traces, les Espagnols ne douterent point que les Portugais ne fussent en très-grand nombre, & qu'ils ne fussent bien près d'eux. Une terreur panique s'empare de leurs esprits ; Cardeñas tente en vain de les rassurer ; ils croient à tous momens voir les Portugais qui viennent fondre sur eux ; ils refusent de marcher ; bientôt après ils rebroussent chemin, & gagnent la frontiere avec précipitation. Jacque de Castro & Pierre Casca les aïant rencontrés avec un simple détachement, en tuerent un grand nombre, & dissiperent le reste. Dom Juan ressentit une joïe extrême d'avoir délivré l'Alenteyo, des ravages des ennemis, sans qu'il lui en eût coûté un seul homme.

Sur ces entrefaites le Roi Alfonse, qu'on croioit dans la Terre-sainte, arriva à Cascaés. Quelques-uns de ses Courtisans craignant que son fils ne refusât de lui rendre la Couronne, lui conseillerent de passer en Afrique & d'envoïer delà, pour avertir l'Infant, ou plutôt le Roi son fils, de son arrivée, afin de lui donner le temps de réflechir, sur la maniere dont il devoit se comporter envers son pere ; mais Alfonse méprisant ce conseil, prit terre, & alla à Oeiras, d'où il fit sçavoir à Dom Juan qu'il étoit en Portugal. Dom Juan se promenoit sur les bords du Tage, lorsqu'on lui annonça cette nouvelle. Ferdinand II. Duc de Bragance, & Dom George de Costa Cardinal & Archevêque de Lisbonne étoient avec lui. Sa surprise fut extrême ; il ne douta point que l'un & l'autre ne fussent informés du retour du Roi avant lui ; cependant dissimulant les mouvemens de son ame, il se tourna vers eux, & leur demanda conseil sur ce qu'il devoit faire. Aller trouver le Roi votre pere, lui répondit le Duc de Bragance. A cette réponse Dom Juan demeura immobile ; ensuite il prit une pierre, & la jetta avec violence dans le Tage. George de Costa examinoit son visage, & il dit au Duc : » Avez-» vous remarqué avec quelle impé-» tuosité l'Infant a jetté cette pierre » dans la riviere ? Je l'ai remarqué, » dit le Duc ; eh bien, reprit le Car-» dinal, je vous promets qu'elle ne » tombera pas sur ma tête. « En effet, persuadé qu'ils avoient l'un & l'autre irrité l'Infant, en lui conseillant d'aller trouver le Roi son pere, il ne douta point que ce Prince ne s'en vengeât, dès qu'il seroit possesseur de la Couronne : ce qui ne pouvoit tarder d'arriver, attendu l'extrême vieillesse d'Alfonse. Pour prévenir l'orage qu'il avoit vû former contre lui & le Duc, il partit peu de temps après pour Rome, où il finit ses jours. 1477.

Dom Juan alla donc trouver Alfonse à Oeiras. Il se jetta aux pieds du Roi, lui baisa les mains, & voulut lui rendre le sceptre. Alfonse le refusa, & lui dit : » Soïez Roi de Por-» tugal, je le serai des Algarves, & » je veillerai aux affaires d'Afrique. Dom Juan le remercia, & refusa ses offres ; peut-être crut-il qu'on ne les lui faisoit que pour le sonder. Quoiqu'il en soit, Alfonse reprit la Couronne, & Dom Juan dès ce moment

1477. n'exerça plus aucun acte d'autorité.

La Noblesse Portugaise reçût la nouvelle du retour d'Alfonse avec une joïe incroïable, & en donna des marques publiques, par des feux, par des illuminations, & par d'autres spectacles. On craignoit Dom Juan & on aimoit Alfonse. Ces deux Princes égaux en valeur, différoient par leur caractere. Alfonse avoit gagné l'amour de ses sujets par une extrême clemence; Dom Juan inspiroit la crainte par une séverité de mœurs, qui dégeneroit quelque fois en cruauté. Le premier pardonnoit volontiers; le second punissoit même le soupçon du crime. Alfonse étoit sensible; il ne pouvoit sans douleur voir souffrir ses sujets; il accordoit sa protection indifféremment à tout le monde. Dom Juan au contraire ne l'accordoit qu'à ceux qui se distinguoient par un merite éclatant; il voïoit d'un œil indifferent le reste des hommes; ses pensées étoient toujours grandes & élevées, ses projets vastes, ses résolutions fermes, ses jugemens décisifs; enfin il étoit grand Prince; & son pere n'étoit qu'honnête homme, mais foible, indulgent & leger.

Pendant qu'il étoit en France, Isabelle informée qu'il n'y avoit dans Toro que trois cens hommes de garnison, ordonna à Dom Alfonse Henriqués Amirante, & à Dom Rodriguez Pimentel Comte de Benevent, d'aller assieger cette place. Ils obéïrent; mais après bien des efforts inutiles, ils leverent honteusement le siege. Quelque temps après un Berger, nommé Bartholomé, aïant remarqué que les Portugais négligeoient la garde d'un des côtés de la Ville, parce que cet endroit leur paroissoit inaccessible par sa nature, il alla trouver l'Evêque d'Avila, & lui dit, qu'il s'engageoit sous peine de la vie d'introduire les Espagnols dans Toro par cet endroit. L'Evêque, qui s'appelloit Pierre de Fonseca, lui donna dix hommes pour aller reconnoître l'endroit pendant la nuit. Le rapport de ces dix hommes, se trouva conforme à ce qu'avoit avancé Bartholomé. Aussitôt Fonseca fit partir Vasqués de Vivero, & Dom Pedre de Velasco, accompagnés de six cens hommes, avec ordre de suivre & de faire tout ce que le Berger leur diroit. Ils obéïrent & entrerent dans la Ville. L'allarme s'y répandit bien-tôt de tous côtés, les Portugais sortirent; mais comme ils étoient en petit nombre, ils furent presque tous impitoïablement égorgés; les habitans ne firent aucun mouvement pour les secourir; ceux qui échapperent aux Castillans, à la faveur de la nuit, se retirerent dans la Forteresse. Le Comte de Marialva, furieux & désesperé, trouva le moïen de sortir de la Ville avec toute sa maison, & de gagner Castro Nugno, où il fut très-bien reçû par Avendaño. 1477.

Donna Marie Sarmiento, veuve de Juan Ulloa, aïant refusé de le suivre, s'étoit refugiée dans la Forteresse de Toro, dont elle osa entreprendre la défense; ce que Marialva avoit crû impossible. Isabelle accourut promptement à Toro; elle fit donner plusieurs assauts à la Forteresse, que la veuve d'Ulloa soutint avec un courage admirable. On vit alors une femme en assieger une autre, & toutes les deux montrer un courage dans les fatigues & les périls de la guerre, qui eut couvert de gloire les plus braves Capitaines. Isabelle animoit ses troupes, visitoit les travaux, ordonnoit elle-même toutes les attaques. Marie

1477. aussi attentive à se défendre, qu'Isabelle paroissoit ardente à l'attaquer, se portoit dans les postes les plus périlleux, & soutenoit le courage de ses soldats par ses discours & par ses liberalités. Rien ne l'étonnoit ; elle étoit toujours en mouvement ; enfin elle n'oublia rien pour conserver la place au Roi de Portugal ; mais manquant de vivres, & voïant qu'on ne venoit point la secourir, elle fut contrainte de capituler ; ce qu'elle fit, à condition qu'Isabelle la maintiendroit, elle & ses parens, dans ses charges, ses honneurs, & ses biens.

Après la prise de Toro, Isabelle fit assieger toutes les places qui étoient dans le parti de Jeanne, à l'exception de Castro-Nugno. L'Evêque d'Avila se rendit maître de Canta-la-Piedra, & le Duc de Villa Hermosa s'empara de quelques autres postes, où il fit cruellement égorger les Portugais qui les défendoient. Ceux-ci, pour se venger, firent une irruption du côté de Badajos & de Ciudad-Rodrigo, & y firent des ravages affreux. Cardeñas se mit en état d'en arrêter le cours, en cherchant les Portugais pour les combattre ; mais tous ses efforts ne pûrent empêcher qu'ils ne désolassent toute cette frontiere. Alors Cardeñas prit le parti de ravager à son tour celle de Portugal. On ne voïoit de part & d'autre, que des campagnes ravagées, des Villages réduits en cendres, des Villes pillées, ou ruinées, ou consumées par les flammes. Le soldat, qu'aucune discipline ne pouvoit contenir, se livrant à toute l'insolence dont il est capable, lorsqu'il est sûr de l'impunité, pilloit indifferemment l'ami & l'ennemi, violoit sans pitié les femmes les plus respectables, massacroit cruellement tout ce qu'il rencontroit, & profanoit avec une audace & une impieté sans bornes les Eglises, les Monasteres, & tout ce que la Religion veut qu'on regarde avec crainte & respect. 1477.

Isabelle & Ferdinand brûloient du desir d'avoir en leur possession Castro-Nugno. Avandaño y commandoit toujours. Le Roi & la Reine d'Arragon emploïerent la priere & la menace, pour l'engager à livrer cette place ; mais rien ne put ébranler la fidelité qu'Avendaño avoit jurée au Roi & à la Princesse Jeanne. Ferdinand & Isabelle l'assiegerent enfin dans Castro-Nugno. Il soutint pendant plusieurs jours les attaques des Espagnols. Venant à manquer d'armes, de vivres & d'hommes, il fut contraint de demander à capituler sous ces conditions ; que le Roi Ferdinand païeroit toutes les dépenses qu'il avoit été obligé de faire pendant le siege ; qu'il sortiroit de la Ville, enseignes déploïées & avec ses armes, & qu'il marcheroit ainsi, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en Portugal : qu'il emmeneroit avec lui sa famille, ceux qui lui étoient attachés, ses bestiaux & tous ses biens mobiliers, le tout aux dépens d'Isabelle & de Ferdinand : & qu'en cas que le Roi de Portugal ne voulût point souffrir qu'il demeurât dans son Roïaume, qu'il auroit la liberté de revenir en Castille, où il rentreroit dans tous ses biens & honneurs. Ferdinand & Isabelle aïant accepté toutes ces conditions, Avendaño leur livra la place, d'où il sortit en triomphe, & il passa à la vuë du Roi & de la Reine d'Arragon, qui avoit conçû pour lui une haute estime. Avendaño étoit né dans le Roïaume de Leon. Il étoit brave, genereux, désinteressé, incorruptible, appliqué sans relâche à remplir tous les devoirs d'un soldat intrepide, & d'un Capi-

1477. taine éclairé. Victorieux partout où il portoit ses armes, il avoit mis à contribution Burgos, Avila, Salamanque, Segovie, Valladolid, Medina-del-Campo, & plusieurs autres Villes avec leurs territoires. Il avoit trois cens chevaux à son service,& de l'infanterie à proportion, qu'il païoit & qu'il entretenoit à ses dépens. Il eut pour le Roi de Portugal la fidelité & l'attachement d'un Portugais. Ses services meritoient une récompense distinguée; cependant lui & ses descendans n'obtinrent dans le Roïaume aucune marque exterieure de reconnoissance. Ils y demeurerent simples particuliers, oubliés dans la foule, aussitôt qu'on n'eut plus besoin de leurs services.

1478. L'arrivée d'Alfonse en Portugal ne servit qu'à faire continuer la guerre, avec plus de fureur que jamais. Alfonse quitta Lisbonne & se rendit à Evora, où il tint un Conseil de guerre. On y parla aussi de son mariage avec l'Infante Jeanne. L'Infant Dom Juan lui représenta, qu'il s'exposoit à des suites fâcheuses en épousant cette Princesse, & qu'il croïoit qu'il étoit important pour son honneur & pour le bien de l'Etat, de renoncer à cette alliance.Ce discours fit peu d'impression sur Alfonse.

Sur ces entrefaites Lopez Vaz de Castelbranco, Gouverneur de Moura, piqué d'une offense qu'on lui avoit faite, & dont il n'avoit pû tirer raison, offrit à Cardeñas de livrer cette place au Roi d'Arragon. Pour faire réüssir ce projet, il fit entendre au General Espagnol, qu'il étoit nécessaire qu'il laissât entrer dans la place tous les amis qu'il avoit en Portugal, & qui étoient du complot, pour contenir les habitans, en cas d'opposition de leur part. Cardeñas y consentit, & s'éloigna de Moura, pour laisser passer tranquillement les amis de Castelbranco. Lorsqu'ils furent entrés dans la Ville, Castelbranco, au lieu de la livrer à Cardeñas, s'en rendit absolument le maître, & prit le titre de Comte de Moura. Mais aïant fait réflexion sur la témerité de sa démarche, il en demanda pardon au Roi, qui fut assez bon, non-seulement pour lui pardonner sa faute, mais même pour lui laisser encore le gouvernement de la place. L'Infant Dom Juan outré d'un acte de clemence si déplacé, & qui étoit d'un exemple très-pernicieux, fit partir six hommes pour tuer Castelbranco; ce qu'ils exécuterent dans une partie de chasse. Dom Juan immédiatement après se rendit à Moura, pour mettre cette place à couvert de l'ennemi & des traîtres, amis de Castelbranco. 1478.

Cependant le parti de Jeanne tomboit de jour en jour dans la Castille. Chaque jour étoit marqué par la défection de quelque Ville,ou de quelque Seigneur. Tout y tournoit au contraire à l'avantage d'Isabelle & de son mari. Cette Princesse, qui réünissoit en elle le courage des plus grands Hommes, & surtout l'art séducteur de gagner les cœurs, prenoit si bien ses mesures, que tout lui réüssissoit au gré de ses desirs. Elle se donna tant de mouvemens, & sçut emploïer son autorité si à propos, qu'il ne resta plus à la Princesse Jeanne que deux seuls partisans dans la Castille, Dom Alfonse de Monroi, & Beatrix Pacheco Comtesse de Medelim, femme de mérite, & qui avoit du crédit. Maîtresse de Medelim, elle envoïoit chaque jour quelque détachement pour faire des courses sur les terres des ennemis. Cardeñas eut

1479. ordre de s'y opposer, & Dom Garcie de Meneses celui de marcher contre Cardeñas. Ils en vinrent aux mains, & les Portugais furent battus.

Les pertes qu'on faisoit de part & d'autre, engagerent les deux Rois à parler de la paix. Les victoires qu'on remportoit des deux côtés n'apportoient aucun avantage décisif ni pour le vainqueur ni pour le vaincu. Cependant les peuples gémissoient, les finances s'épuisoient, & il falloit pour les rétablir créer de nouveaux impôts; ce qui achevoit de ruiner & la Castille & le Portugal. Isabelle se transporta à Alcantara, où Donna Beatrix de Portugal sa tante alla la trouver. Elles convinrent de traiter d'une paix perpetuelle; & l'on nomma, pour y travailler, le Docteur Rodrigués Maldonado d'une part, & Dom Juan Ferdinand de Sylveira Baron d'Alvito de l'autre. Ils s'aboucherent à Alcantara, & convinrent des articles suivans à Alçocavas, le 4 Septembre. 1°. Qu'Alfonse & Jeanne quitteroient le titre de Rois de Castille & de Leon. 2°. Que Jeanne ne prendroit celui d'Infante, que lorsqu'elle se marieroit. 3°. Qu'on se restitueroit respectivement les places prises durant le cours de la guerre. 4°. Que le Roi & la Reine de Castille accorderoient une amnistie générale à tous ceux qui avoient embrassé le parti de Jeanne, & qu'on leur restituëroit tous leurs biens. 5°. Qu'on oublieroit de part & d'autre les dommages. 6°. Que les conquêtes depuis le Cap de Nao jusques aux Indes, avec les mers & les Isles adjacentes, resteroient en la puissance des Portugais; & les Canaries & la conquête de Grenade aux Castillans. 7°. Que l'Infant Dom Juan fils de Ferdinand & d'Isabelle, heritier présomptif de leur Couronne, épouseroit, dès qu'il auroit atteint l'âge de quatorze ans, l'Infante Jeanne, à qui il seroit obligé de payer une certaine somme d'argent, en cas qu'il refusât d'adhérer à cet article : & en cas que ce Prince vînt à mourir avant ce tems-là, que son frere seroit lié par les mêmes conditions. 8°. Qu'Alfonse fils de Dom Juan Infant de Portugal, épouseroit, dès qu'il seroit en âge, la fille aînée d'Isabelle & de Ferdinand. Qu'en attendant, Jeanne seroit confiée à la Princesse Beatrix, qui en prendroit soin jusqu'à son mariage, & que si son mariage n'avoit point lieu, l'Infante seroit contrainte d'entrer dans un Monastere, où elle se consacreroit à Dieu. Si cette Princesse refusoit d'obéïr à cet article, qu'on l'y forceroit, ou qu'on la chasseroit de Portugal; & que le Roi donneroit du secours à celui de Castille, en cas que quelqu'un se mît en état d'en prendre la défense. On donna pour la garantie du Traité Alegrete, Veiros & Landroal, & l'on confia la garde de ces places à Beatrix, auprès de laquelle Alfonse, fils de Dom Juan, & Isabelle, fille du Roi & de la Reine de Castille, devoient être élevés : Jacque fils aîné de Beatrix, fut remis en la puissance de Ferdinand, pour lui servir aussi d'ôtage. 1479.

Tel fut le Traité de paix, que conclurent les Plénipotentiaires des deux Couronnes, & que leurs Maîtres ratifierent. L'Infant Dom Juan en fut le premier mobile. Il voïoit avec chagrin ruiner le Portugal, pour soûtenir les intérêts d'une Princesse, dont la légitimité ne lui paroissoit pas fort certaine. D'ailleurs il espéroit que la Couronne de Castille tomberoit un jour entre les mains de son fils, par le mariage qu'il venoit de faire avec la

1479. fille aînée d'Isabelle & de Ferdinand; mais son espérance, comme on le verra, fut trompée. Le Ciel qui se joüe des projets des Princes, lui enleva ce fils, l'objet de toutes ses complaisances. Jeanne, de qui on venoit de disposer comme d'une esclave, survêcut à tous ses malheurs.

1480. Cependant une cruelle peste désola tout le Roïaume. Le peuple la regarda comme un châtiment du Ciel, à cause de l'injustice que l'on avoit exercée envers Jeanne, qu'on transporta de Santarem où elle étoit, à Evora, d'Evora à Vimioso, & de Vimioso à Conimbre, où on la força de prendre l'habit de Religieuse, en présence de l'Infant Dom Juan, des Commissaires Castillans Ferdinand de Talavera, depuis Archevêque de Grenade, & Alfonse Maxiel, de tous les Grands & de tous les Prélats Portugais. L'assemblée ne put retenir ses larmes, lorsque cette Princesse, qu'Isabelle avoit reconnuë pour sa Souveraine, s'approcha pour baiser les mains des Religieuses, qui alloient devenir ses compagnes.

1481. Après cette cérémonie, on ne songea qu'à faire exécuter aux Castillans les articles contenus dans le Traité de paix. Ferdinand & Isabelle inventoient tous les jours quelque prétexte pour en retarder l'exécution. Contre un article expressément stipulé, ils envoïerent dans la Guinée trente vaisseaux pour y faire le commerce. Dom George Correa Commandeur del Pineïro les rencontra, les combattit, les prit, & les emmena dans le port de Lisbonne.

Alors les Plénipotentiaires de Castille, & ceux de Portugal se rendirent à Moura, pour mettre la derniere main au Traité de paix. Les Castillans faisant chaque jour naître de nouvelles difficultés, l'Infant Dom Juan qui étoit à Beja par ordre du Roi, pour terminer promptement toute discussion, leur envoïa deux billets. Il avoit écrit sur l'un *Paix*, & sur l'autre *Guerre*. En les présentant aux Ambassadeurs de Castille, on leur dit de choisir l'un ou l'autre. Cette maniere de négocier leur parut nouvelle, mais pressante. Ne pouvant donc plus reculer, ils signerent tout ce qu'on voulut, & Isabelle ratifia tout ce qu'ils avoient signé. 1481.

Sur ces entrefaites, Alfonse dégoûté du thrône résolut de le quitter une seconde fois & de le ceder à son fils, pour se retirer dans un Monastere, où il pût voir couler tranquillement les jours qui lui restoient à vivre. Comme il étoit extrêmement occupé de ce projet, il fut frappé, dans la Ville de Sintra, de la peste, dont il mourut en peu de tems. Il avoit quarante-neuf ans, dont il avoit regné quarante trois. Son corps fut déposé dans le Monastere de la Bataille. Dom Alfonse étoit bien fait de sa personne, & joignoit à cet avantage un caractere doux & facile. Il aima les sciences & honora les Sçavans. C'est le premier Roi de Portugal qui ait rassemblé une Bibliotheque dans son palais. Il parloit noblement & simplement, & écrivoit de même. Il étoit paresseux & indolent, leger & cependant opiniâtre : cette opiniâtreté fut la source de presque tous ses malheurs. Ses conquêtes d'Afrique le firent surnommer l'Africain. Pendant son regne on vit occuper le S. Siege par Eugene IV. Nicolas V. Calixte III. Pie II. Paul II. & Sixte IV. Le Roïaume de Naples fut uni à celui d'Arragon, & celui d'Arragon à celui de Castille. L'Art de l'Imprimerie fut inventé sous son regne par Jean Fust Citoïen de Maïence : & l'Inquisition, ce terrible

1481. rible Tribunal, qu'abhorrent ceux parmi lesquels il est établi, & que méprisent ceux qui n'en reconnoissent point l'autorité, fut introduite en Castille.

Dom Juan II.

Le lendemain de la mort d'Alfonse, Dom Juan fut proclamé Roi à Sintra pour la seconde fois, avec toutes les cérémonies accoûtumées. Les Grands accoururent en foule pour lui baiser la main, & le peuple s'empressa à lui témoigner, par des fêtes publiques, la joïe qu'il ressentoit de lui voir la couronne sur la tête. Cependant les uns & les autres craignoient & haïssoient Dom Juan ; mais telle est la bassesse & la misere de ceux qui sont sujets, que souvent plus on hait & plus on craint un maître, plus on s'empresse à le combler de loüanges & de marques extérieures d'attachement. Son premier soin fut d'exécuter les ordres de son pere envers ses domestiques, en leur distribuant les récompenses, qu'il leur avoit promises, persuadé que celui-là étoit peu digne d'estime, qui négligeoit de remplir exactement de pareils devoirs.

Après avoir reglé les affaires de sa Maison, il tourna toutes ses vûës du côté du gouvernement ; & il indiqua l'assemblée des Etats à Evora. En attendant, il s'appliqua à connoître les Sujets qui se distinguoient par quelque talent, pour les récompenser & pour entretenir par ce moïen, l'émulation parmi eux. Il eut aussi un soin extrême de faire punir ceux qui avoient commis quelque crime sous le regne précédent, & fit enfin tout ce qu'il crut nécessaire pour se faire craindre des méchans, & estimer & aimer de ceux qui aimoient & qui estimoient la vertu. Il révoqua, par un Edit, toutes les donations qu'il avoit faites, & qu'il avoit promis de faire étant Infant, & il reprit sévérement un Seigneur de sa Cour, qui le pressoit d'accomplir une promesse de cette nature. Il croïoit que tous ceux, qui abusoient de la facilité des jeunes Princes pour en obtenir des graces, méritoient des châtimens, au lieu de récompenses. Il envoïa des Commissaires, dont la probité étoit généralement reconnuë, dans toutes les provinces de son Roïaume, pour s'y informer de ceux qui y étoient opprimés, ou par les Grands, ou par ceux qui avoient l'autorité en main. Il envoïoit aussi de tous côtés des espions, pour savoir ce que les peuples pensoient de son gouvernement ; il s'abstenoit de faire ce qu'ils blâmoient, & faisoit ce qu'ils approuvoient generalement : maxime très-sage que tous les Princes & leurs Ministres devroient suivre. Le contentement, ou le mécontentement des peuples, sont des regles sûres pour ceux qui gouvernent. Lorsqu'il avoit medité quelque changement dans l'Etat, ou qu'il vouloit executer quelque projet, il le faisoit répandre en secret dans le public, & recueilloit ensuite tout ce qu'on pensoit, pour en faire son profit. Il portoit toujours avec lui un registre, sur lequel il avoit marqué les talens, l'esprit, les mœurs, les vices, & les vertus de ceux qui étoient dans les Charges publiques, ou qui étoient destinés à les occuper un jour. Par-là, les gens de merite étoient assurés que la cabale ne les frustroit jamais des récompenses qui leur étoient dûës : & ceux qui se deshonoroient par leurs vices, ou qui étoient incapables, faute de talens nécessaires, d'occuper les emplois, n'en étoient point revêtus, comme il arrive si souvent pour le malheur des peuples. Il 1481.

1481. en résultoit encore un avantage plus grand ; c'est qu'on étoit emploïé aux choses ausquelles on étoit propre. Lorsque ceux qu'il avoit établis pour administrer la Justice manquoient en quelque chose, il les faisoit venir & les avertissoit en secret de se corriger; s'ils négligeoient de le faire, il les punissoit severement & publiquement. Aïant appris qu'un Juge recevoit des presens, & refusoit cependant d'expedier promptement les parties : » Je » sçais, lui dit-il, que vos mains » sont toujours ouvertes, & votre » Tribunal toujours fermé ; songez-» y. « Au reste il assembloit souvent les principaux Magistrats du Roïaume, pour déliberer avec eux & pour les consulter touchant l'administration de la Justice, persuadé qu'un Prince ne pouvoit sans ce secours gouverner sagement un Etat. Il faisoit peu de cas des recommandations des Grands, parce qu'ordinairement ce n'est ni à la vertu, ni au merite qu'ils les accordent, mais au caprice & à l'interêt. Quiconque lui demandoit une grace par leur canal, étoit presque sûr d'être refusé. Un jour un Chevalier de l'Ordre d'Avis le sollicita, pour qu'il accordât un emploi à une personne qui lui étoit attachée. Le Roi le lui refusa ; & comme ce Chevalier le lui demanda une seconde fois, le Roi le lui accorda, en lui disant, » Je » vous l'ai refusé la premiere fois, » parce que je sçavois que la personne pour qui vous vous interessiez, » se comportoit mal à votre égard ; » presentement que sa conduite est » meilleure, je vous l'accorde.

Il n'aimoit point qu'on crût qu'il avoit des favoris ; & pour cela il traitoit également tout le monde. On dit cependant, qu'un Seigneur voulant emprunter de l'argent, pria un jour le Roi de lui parler avec un air d'amitié, lorsqu'il passeroit devant les Boutiques de certains riches Négocians. Le Roi lui accorda cette grace, & le lendemain tous les Négocians vinrent offrir à ce Seigneur tout l'argent dont il avoit besoin. 1481.

Dom Juan faisoit un cas singulier de l'estime & de l'amitié des gens sages & vertueux. Il recherchoit leur conversation, il avoit pour eux toute sorte de complaisances, il les avançoit dans les emplois, il les combloit d'honneurs & les accabloit de bienfaits. Il donnoit tout au mérite, & rien à la naissance ; persuadé que ce dernier avantage, effet du hasard, révéré du vulgaire ; mais méprisé du Sage, lorsqu'il n'est accompagné d'aucun talent, ne devoit fixer les regards d'un Prince, qu'autant que ceux qui en sont possesseurs se rendoient utiles à la République. Il favorisoit particuliérement ceux qui ambitionnoient son estime ; ensorte que s'ils commettoient même une faute, pour se la conserver lorsqu'ils la possedoient, il adoucissoit en leur faveur la rigueur des Loix & leur pardonnoit volontiers. Il croïoit que le devoir d'un Prince étoit de veiller au bien public, comme le devoir du Citoïen est de se conserver une réputation sans tache : qui la méprise, méprise la vertu, & n'est qu'un sujet dangereux.

Informé que dans certaines maisons de Lisbonne on joüoit publiquement à des jeux expressément défendus par la Loi, il fit brûler ces maisons : exemple peu imité, quoique peut-être digne de l'être. Il étoit convaincu que ces lieux publics, qu'on tolere par interêt ou par foiblesse, sont une source intarissable de toute espece de crimes; que le riche s'y ruine ; que le sage s'y corrompt, & que le méchant

1481. seul y trouve des ressources, pour se soûtenir dans sa mechanceté.

Il observa toujours un même genre de vie. Naturellement ennemi des affaires, il surmonta cette répugnance, & s'y adonna tout entier. Quiconque vouloit lui parler en avoit la liberté; les brigues & les sollicitations étoient inutiles pour parvenir jusqu'à lui; il écoutoit tout le monde, & il répondoit avec douceur à tout ce qu'on lui disoit. A la verité, il le faisoit en peu de paroles, parce qu'il croïoit qu'il étoit de la majesté d'un Prince de parler avec précision. Il faisoit deux repas par jour: sa table étoit plus propre que magnifique; & les conversations qu'il avoit pendant ce temps-là rouloient presque toujours sur quelque matiere sçavante. Pour entretenir l'amour du peuple, il lui permettoit dans certains jours de l'année d'assister à ces repas. Lorsqu'il sortoit, il montoit un cheval d'une extrême beauté, & il se faisoit accompagner de tous ses Courtisans, parce qu'il n'ignoroit pas que l'extérieur qui accompagne la Puissance, en impose davantage aux hommes, que les effets de la puissance même. Le peuple étoit si avide de le voir, que lorsqu'il paroissoit dans les ruës, les places publiques & les fenêtres des maisons étoient remplies de personnes de l'un & de l'autre sexe. Pour faire voir sa popularité, il s'arrêtoit quelquefois devant certaines maisons, & s'entretenoit familierement avec ceux qui en étoient les Maîtres: à la verité il ne faisoit cette grace, qu'à ceux qu'il reconnoissoit pour honnêtes gens. Il se rendoit tous les jours au Tribunal où la Justice s'exerçoit, & là il se montroit toujours plus sévere qu'indulgent. Sa severité étoit même quelquefois outrée; mais peut-être étoit-elle nécessaire, pour réprimer la licence qui regnoit alors dans le Portugal. Lorsque les Juges faisoient perdre quelque procès au Fisc, il en paroissoit bien aise, il les en loüoit & les récompensoit même: il ne vouloit pas que le Prince fût plus exempt de la rigueur des Loix, que les simples particuliers. 1481.

Né naturellement guerrier, il estimoit beaucoup le courage & la valeur. Il aimoit ceux qui possedoient ces qualités; il les prévenoit en tout, il les combloit de bienfaits & de politesses. Le Portugal vit sous son Regne plusieurs grands hommes, qui, après la découverte des Indes, firent des actions immortelles dans ces païs éloignés. Dom Pedre de Melo étoit du nombre. Dom Juan étant un jour à table, Dom Pedre laissa tomber un pot plein d'eau, moüilla quelques personnes & en fit rire d'autres: Le Roi leur dit: » Pourquoi riez-vous? » Dom Pedre a laissé tomber un pot » d'eau, mais il n'a jamais laissé tomber sa lance. « Dom Pedre d'Azambuja, homme courageux & célebre par de grandes actions, mariant sa fille à un Seigneur, le Roi voulut qu'on en celebrât les nôces dans son Palais. Azambuja étoit boiteux d'une blessure qu'il avoit reçûë; comme la foule étoit considérable, & qu'il en étoit incommodé, Dom Juan le prit par la main, & le plaça à côté de lui: » Vous serez, lui dit-il, ici à l'abri de » la foule; ne vous embarrassez de » rien: ceux qui se mocquent de » vous (parce qu'en effet on s'en » mocquoit) envieront bientôt votre » sort. « Jean de Souza, que ses vertus & sa naissance rendoient également recommandable, se trouva dans une occasion sans logement: » Ne vous en inquietez point, lui

1481. » dit le Roi, celui qui a mon Palais » pour habitation n'en sçauroit man» quer. « Dans une autre occasion il dit à un Gentilhomme qu'il connoissoit pour un brave homme, & qui lui faisoit demander une grace : » Puisque vous avez des mains pour me » rendre service, pourquoi n'avez» vous pas de langue pour me deman» der des récompenses. « Il ne donnoit jamais de Brevets d'attente ou d'expectative pour des services rendus ; mais il les récompensoit sans differer ; ainsi les Portugais n'étoient obligés de ses bienfaits qu'à lui seul, & non à ses Ministres.

Ordinairement il accompagnoit ses politesses de presens considérables, & il faisoit voir par la maniere dont il les dispensoit, que les tresors d'un Prince emploïés à propos, sont inépuisables. Il occupoit toujours ceux qu'il aimoit à quelque chose, & il leur assignoit des récompenses proportionnées. Il supportoit impatiemment que l'on confondît le merite éminent avec le merite médiocre ; il les distinguoit & par les manieres & par les bienfaits. Il aimoit passionément les gens simples & vrais, détestoit les flateurs, & disoit, que la condition des Princes étoit misérable, parce qu'ils connoissoient rarement la verité pure & simple.

Amoureux de la gloire, & zelé pour celle de sa nation, il écrivit en Latin differentes Lettres au célebre Ange Politien, dont le sçavoir étoit alors généralement estimé, pour l'inviter à écrire l'Histoire de Portugal. On peut voir une de ses Lettres parmi les ouvrages de Politien : on y remarquera le cas que Dom Juan faisoit des Sciences, des Lettres, & sur-tout de l'Histoire. Cet amour qu'il avoit pour les Lettres, lui avoit fait choisir les plus sçavans hommes 1481. du Roïaume, pour apprendre aux enfans des Seigneurs & du reste de la Noblesse, tous les Arts liberaux. Il croïoit qu'on ne pouvoit trop veiller à l'éducation de ceux à qui les principaux emplois d'un Etat devoient être confiés, persuadé que de leurs vices, ou de leurs vertus dépendoient les biens & les maux publics. Au reste il leur défendit de porter les armes qu'ils n'eussent vingt-deux ans, & qu'ils n'eussent fait quelque campagne en Afrique contre les Maures. Il fit observer ces réglemens avec tant d'exactitude, qu'on vit en peu de temps briller la vertu parmi les Courtisans, comme parmi les autres sujets.

Dom Juan donna plusieurs preuves de Religion & de pieté. Il fit tous ses efforts pour engager les Juifs de son Roïaume à embrasser le Christianisme. Un jour qu'on en baptisoit un, en sa presence, le linge avec lequel on essuïe l'huile dont on oint les Neophites, venant à manquer, le Roi déchira la manche de sa chemise, & la donna au Prêtre qui faisoit la céremonie. Assistant une autre fois à la Messe, une de ses mules sortit de son pied, en se mettant à genoux : un Prêtre s'avança promptement pour la relever & la lui remettre : mais le Roi le repoussa avec colere, & lui dit, que des mains destinées à toucher le sacré Corps de Jesus-Christ, ne devoient point s'avilir en touchant à des choses abjectes.

Les Etats étant enfin assemblés, le Roi voulut qu'on travaillât d'abord à la réforme des abus, qui s'étoient glissés dans le Roïaume sous le Regne précedent ; ensuite il prit des mesures pour réprimer l'orgüeil des Grands, & pour donner de justes bornes à leur puissance. Comme cette ré-

1481. forme fut la source de plusieurs troubles dans le Portugal, il est nécessaire avant de les décrire, de donner une idée de l'état du Gouvernement.

Le peuple & les Grands furent extrêmement sensibles à la mort d'Alfonse, à cause de son indulgence à leur pardonner tout ce qu'ils osoïent attenter contre son autorité. Leur licence étoit parvenuë à un tel point, que le peuple méprisoit les Grands, & les Grands le peuple, qu'ils accabloient: Ensorte qu'il ne regnoit aucune harmonie entre ces deux corps, ce qui pouvoit un jour causer la ruine du Roïaume. Dom Juan fier & absolu, & connoissant toute la force de son autorité, & toute la dépendance qu'elle devoit imposer à ses Sujets, supportoit impatiemment leurs desordres. Le peuple épuisé par les guerres, se consoloit de sa misere par la corruption & la licence dans lesquelles on lui permettoit de vivre. Le nouveau Roi paroissant détester l'un & l'autre, le peuple & le soldat voïoient avec chagrin la réforme, & l'un & l'autre étoient disposés à saisir les occasions de faire naître des troubles dans le Roïaume.

Telle étoit la disposition des esprits dans les commencemens du Regne de Dom Juan II. qui veilloit d'autant plus à faire valoir la force des Loix, qu'il ne craignoit rien de la part des Castillans, occupés ailleurs. Les Villes, les Colonies & les Forteresses, que les Portugais possedoient dans la Mauritanie & dans l'Ethiopie Occidentale, appellée autrement Guinée, étoient soigneusement gardées par de bonnes garnisons. Ces mêmes garnisons entretenoient la discipline militaire parmi les Portugais, par les guerres qu'elles étoient obligées d'entreprendre, ou de soûtenir dans ces pays éloignés; & elles procuroient un commerce immense, qui enrichissoit les particuliers, & augmentoit considérablement les revenus du Roi. Le Portugal étoit alors divisé en six Provinces, & chacune avoit son Gouverneur avec des Magistrats subalternes, qui avoient soin d'administrer la Justice avec integrité: ces Tribunaux ressortissoient à trois Tribunaux qu'on avoit établis à Lisbonne, où tout se jugeoit souverainement & sans appel. L'un connoissoit des affaires civiles, l'autre des criminelles, & le troisiéme veilloit à la direction des finances & à la recette des deniers publics. Les affaires de la guerre, & celles qui concernoient le Gouvernement general, se décidoient dans le Conseil du Roi en sa presence, avec les Sécretaires d'Etat, & quelques Grands, de ceux qui étoient les plus éclairés. 1481.

Dom Juan entra dans le détail immense de la forme de ce Gouvernement, pour connoître plus sûrement la cause des abus qui s'y étoient glissés. Après avoir long-temps & mûrement réflechi sur cette matiere, il s'apperçût que tout ce desordre ne venoit que de la trop grande autorité que son pere avoit laissée aux Grands. Il résolut donc de fixer son attention à cet objet important, en réprimant leur ambition, & en bornant leur pouvoir. D'abord il introduisit une nouvelle forme pour le serment de fidelité qu'ils lui devoient prêter, tant pour les Châteaux, Villes ou Forteresses qu'ils tenoient en son nom, que pour leurs terres, leurs dignités & leurs fiefs. Il leur ordonna en même temps de lui apporter les Lettres Patentes des donations qu'ils avoient reçûës des Rois ses Prédecesseurs, afin de les confirmer ou de les réformer, s'il étoit besoin. Il abrogea ensuite le

1481. droit qu'ils avoient de vie & de mort sur leurs vassaux, ne voulant que personne eût le droit de faire mourir un de ses sujets, que lui-même, en cas toutefois qu'il meritât la mort. Il voulut encore que les Juges Roïaux connussent des affaires des particuliers soûmis aux Jurisdictions, que les Grands avoient dans les Villes qui leur appartenoient, & que desormais ils n'en reconnussent point d'autres. Jusqu'alors cette espece de Judicature n'avoit été conferée qu'aux Nobles; le Roi voulut que tous ceux qui se distinguoient par leur merite, pûssent y aspirer, & les exercer. Ces changemens faits au préjudice des Grands, les aigrirent à un tel point, qu'ils disoient hautement, que le Roi, sous prétexte de réformer les abus du Roïaume, n'avoit cherché qu'à les opprimer, afin de les mettre hors d'état de s'opposer à ses violences, qui n'aïant plus aucun frein, retomberoient enfin sur le peuple. Qu'au reste c'étoit faire une injure atroce à la mémoire de ses ancêtres, que d'abolir tout ce qu'ils avoient fait en leur faveur, d'autant plus qu'ils ne l'avoient fait, que pour récompenser leur zele & leur merite. Ceux qui parloient avec plus de modération, disoient que D. Juan s'étoit trop hâté de faire cette réforme; que d'ailleurs le peuple, en faveur duquel il la faisoit, ne la meritoit point, parce qu'il étoit incapable d'aucune reconnoissance; que les Grands & les Nobles au contraire sentoient vivement les bienfaits, & étoient toujours prêts à se sacrifier pour leurs Princes: qu'ainsi la conduite du Roi étoit blâmable, en ce qu'il prodiguoit ses graces à des gens, qui ne seroient que des ingrats, & qu'il faisoit du mal à ceux qui ne l'avoient jamais été, mais qui pourroient chercher à se venger; à quoi le Roi ne devoit point s'exposer. 1481.

Tandis qu'on s'entretenoit ainsi sur la nouvelle réforme qu'on venoit d'introduire dans le Gouvernement, les Grands s'assemblerent, & résolurent de défendre leurs privileges, en plaidant leur cause devant le Roi. Ils chargerent de cette commission le Duc de Bragance, comme Chef de la Noblesse. Le Duc de Bragance étoit plus interessé qu'eux tous à la réforme dont il étoit question; ses biens étoient immenses & ses droits aussi; le Roy voïoit avec chagrin sa haute fortune & sa puissance.

Quoique j'aïe déja parlé de l'origine du Duc de Bragance; il n'est pas hors de propos d'en parler encore ici, pour faire mieux connoître combien ce Duc étoit une personne considérable. Jean premier Roi de Portugal eut un fils bâtard appellé Alfonse. Il épousa Beatrix fille de Nuñés Alvarés Pereïra, unique héritiere de ce grand homme, qui rendit des services si importans à Jean premier. Alfonse eut de Beatrix deux fils, Alfonse Marquis de Valence, qui mourut sans posterité, & Ferdinand qui succeda aux biens & aux dignités de son pere, & qui eut quatre enfans mâles & trois filles. Son fils aîné s'appelloit Ferdinand comme lui; (c'est celui dont il s'agit ici) les autres étoient Jean, Marquis de Montemajor, Alfonse, Comte de Faro, & Alvarés, Comte d'Olivença; leurs sœurs s'appelloient Beatrix, Guiomar, & Catherine. Beatrix épousa Pierre de Norogne Comte de Villareal; Guiomar Henri de Meneses Comte de Loulé: Catherine étoit promise à Ferdinand Coutigno Comte de Marialva, lorsque la mort termina les jours de cette Princesse.

Ferdinand II. étoit Duc de Bra-

1481. gance & de Guimaraens, Marquis de Villavitiosa, & Comte de Barcelos, & d'Ourem; il possédoit de grandes richesses; ses dépenses étoient immenses; brave d'ailleurs & genereux, il s'étoit fait adorer de la Noblesse, auprès de laquelle il pouvoit tout. Isabelle sa femme sœur de Leonor Reine de Portugal, augmentoit considérablement son crédit.

Cependant l'éloignement que Dom Juan avoit pour lui, affoiblissoit ce credit de jour en jour, & les Grands à proportion que son pouvoir diminuoit, se détachoient de ses interêts & se livroient entiérement au Roi. Quelques-uns au contraire en devinrent plus assidus & plus ardents à lui faire leur cour, ce qui ne servit qu'à hâter sa ruine. Plus Ferdinand parut être aimé & estimé, plus le Roi s'affermit dans le dessein qu'il avoit formé de s'en défaire.

La nouvelle forme du serment que le Roi vouloit exiger de ses Sujets, étant notifiée, Ferdinand l'accepta, à condition qu'il lui seroit permis de poursuivre en Justice reglée la rehabilitation des privileges & des immunités qu'on lui ôtoit. Cette condition acheva d'aigrir le Roi: il crut qu'elle blessoit l'autorité Roïale, & qu'il ne devoit point differer d'abaisser la Maison de Bragance, trop puissante pour de simples particuliers. Ses soupçons contre elle augmentoient de jour en jour, & la défiance & la crainte du Duc de Bragance croissoient à proportion; ce qui l'obligeoit à prendre les mesures nécessaires pour se mettre à l'abri de l'orage qui se formoit contre lui.

Le Roi publia un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les Grands du Roïaume de lui remettre les Lettres Patentes de tous les dons qu'ils avoient reçus des Rois ses ayeux. La plus grande partie obéït, & le Roi, lorsqu'il les eut entre les mains, les annulla presque tous. On murmura, & le Roi laissa murmurer. Le Duc de Bragance obtint cependant la liberté de lui parler, & l'on dit, qu'il le fit en ces termes. 1481.
» Sire, je sçai que Dieu a donné aux » Rois le pouvoir de regler à leur gré, » toutes choses dans leurs Etats, & » je sçai encore qu'ils sont dispensés » d'en rendre compte à leurs Sujets; » mais en même temps je connois » votre amour pour la justice, & » c'est ce qui m'enhardit à vous demander les raisons, pour lesquel» les vous nous ôtez les privileges » que nous possedons; privileges ac» cordés au merite & aux services de » nos peres. Si nous avons manqué » au respect que nous devons à vos » ordres, nous devons subir les pei» nes dûës à ce crime; mais si notre » fidelité & notre attachement à rem» plir tous les devoirs d'un Sujet, ont » été inviolables, pourquoi nous pu» nir? Pourquoi nous priver de nos » privileges? C'est nous flétrir. Vous » vous trompez, si vous croïez que » votre grandeur dépend de notre » abaissement: notre puissance n'est » établie que sur la vôtre. Nous som» mes Grands, mais vous êtes notre » Maître; ainsi daignez écouter nos » remontrances; elles sont justes & » raisonnables: abolissez un Edit in» juste; rendez-nous votre confian» ce; rendez-nous nos privileges; » laissez-nous admirer les vertus roïa» les qui brillent en vous, & qui » vous placent déja au rang des plus » grands Rois. «

Ce discours, au lieu d'appaiser le Roi, ne servit qu'à l'irriter davantage. Il le regarda comme un nouvel attentat fait à son autorité; & dans le

1481. premier mouvement de sa colere, il répondit au Duc, qu'il n'étoit permis à personne de juger des actions des Rois & de censurer leurs démarches; qu'on ne laissoit aux Sujets que la gloire d'obéïr; au reste qu'il falloit avant de donner des conseils, commencer par executer les ordres du Roi, & ne rien faire qui pût l'irriter: que lorsqu'on agissoit autrement, il devoit sçavoir que les Rois trouvoient le moïen de se faire obéïr. Après ces paroles il le regarda d'un air menaçant & lui tourna le dos, resolu dès ce moment de saisir la premiere occasion qui se presenteroit, pour le faire perir; il étoit persuadé que la mort du Duc étoit nécessaire pour sa tranquillité.

1482. Toutes les actions du Duc, même les plus indifferentes, furent dès ce moment interpretées malignement; & le Roi se confirmoit de plus en plus dans son dessein. Sur ces entrefaites D. Juan alla à Monte-major pour renvoïer les Etats qui s'étoient assemblés. Monte-major appartenoit au frere du Duc de Bragance, connu sous le nom de Marquis de Monte-major. Celui-ci, pour faire sa cour au Roi, quitta le düeil du Roi Alfonse, qu'on portoit encore, & se presenta avec un air gai & content: Dom Juan regarda cette démarche comme une basse flâterie, dont il le reprit aigrement: peu de jours après il l'exila, à cause d'une querelle qu'il avoit euë avec Juan Galvam désigné pour occuper l'Archevêché de Brague. Le Marquis se retira à Castelbranco, d'où il écrivit plusieurs Mémoires injurieux contre le Roi.

Dom Juan l'avoit exilé, moins pour venger l'affront fait au futur Archevêque de Brague, que pour séparer les freres, & pour les mettre moins à portée de se prêter mutuellement du secours: ce fut pour la même raison qu'il suscita une affaire à D. Alvarés Comte d'Olivença frere du Marquis & du Duc, & qui étoit grand Chancelier. Alvarés remplissoit dignement les fonctions de sa Charge avec le secours d'un homme très-habile: cela déplut au Roi, qui lui ôta sa Charge en disant, qu'elle ne devoit être remplie que par ceux qui pouvoient s'en acquitter, sans le secours d'autrui. Peu de jours après il voulut la rendre à Alvarés, à condition qu'il l'exerceroit sans consulter personne; ce qu'Alvarés refusa, voïant bien qu'on ne cherchoit qu'à lui tendre un piege. Alvarés avoit encore une autre Charge, dont il s'acquittoit très-bien. Dom Juan la lui ôta, parce, disoit-il, qu'il se laissoit prévenir. 1482.

Cependant le Marquis de Montemajor, moins politique que ses freres, se laissoit emporter par son ressentiment contre le Roi, & il ne cessoit, du lieu de son exil, de déclamer contre le Gouvernement. Non content de le déchirer par des satires outrées, il cabaloit auprès des Grands, & faisoit tous ses efforts pour corrompre leur fidelité. Ses freres, surtout le Duc de Bragance, blâmerent hautement sa conduite, en l'exhortant à se comporter mieux à l'avenir. Le Marquis, au lieu de profiter d'un si sage conseil, le méprisa, & traita son frere d'homme foible & de peu de courage, & en même tems il envoïa au Roi de Castille differens Memoires, où il peignoit D. Juan comme un tyran cruel, qui ne respectoit ni les loix humaines, ni les loix divines. Le Roi de Castille condamna publiquement l'emportement du Marquis de Montemajor, & se refusa habilement aux propositions qu'il lui faisoit touchant une rupture

1482. avec le Portugal. Sur ces entrefaites il arriva un évenement qui fournit au Roi un prétexte, pour perdre sans ressource la Maison de Bragance. Voici comme l'affaire se passa. Le Duc de Bragance aïant voulu montrer au Roi les titres des privileges accordés à ses ancêtres par les Rois ses prédecesseurs, chargea D. Juan Alfonse son Intendant d'aller à Villavitiosa, pour les chercher dans les Archives de sa Maison. Alfonse s'étant trouvé malade ou occupé à d'autres affaires, chargea de cette commission son fils, jeune homme imprudent & peu laborieux. Celui-ci, pour s'épargner la peine que cette recherche lui eût donnée, pria Lopez Figueiredo de venir avec lui, pour y travailler conjointement. Lopez en parcourant les papiers, trouva des Lettres écrites par le Duc de Bragance au Roi de Castille, où l'on voïoit que ce Duc entretenoit avec ce Prince une intime correspondance, qui pouvoit de la part du Duc de Bragance dégenerer en rebellion. Lopez enleva adroitement ces Lettres, & les apporta promptement au Roi, qui ordonna à Dom Antoine de Faria son Secretaire d'en faire tirer des copies, & de rendre les originaux à Lopez, afin qu'il les remît au même endroit où il les avoit prises. Ce qui fut executé. Cependant Dom Juan, qui brûloit de trouver une occasion pour perdre le Duc de Bragance, résolut de profiter de celle-ci, & de le faire arrêter; mais pour ne pas manquer son coup, & pour ne pas causer des troubles dans l'Etat, il attendit à le faire, jusqu'à ce qu'il eût pris toutes les précautions nécessaires, contre le desordre que la détention du Duc auroit pû faire naître.

Pour mieux cacher son dessein, il fit semblant d'être adouci en faveur de Bragance; mais en même temps, 1482.
ne pouvant supporter sa liaison avec le Roi de Castille, il fit, pour chagriner ce dernier, sortir de son Monastere la Princesse Jeanne, à qui il fit rendre tous les honneurs dûs aux têtes Couronnées. Cette conduite inquieta vivement le Roi de Castille, sur-tout depuis qu'il eut vû les Lettres que Ferdinand Gonsalve Evêque de Lamego, Alfonse Ferrera Castillan, & Alvarés Lopez, écrivoient à Jean Phebus Roi de Navarre, pour l'engager à épouser Jeanne. Tout cela sembloit annoncer la guerre entre la Castille & le Portugal.

Sur ces entrefaites, Dom Juan apprit que le Duc de Bragance continuoit plus que jamais ses correspondances avec le Castillan: on surprit même de nouvelles Lettres qu'il écrivit à ce Prince, par lesquelles il l'instruisoit de tout ce qui se passoit dans le Portugal. Cela obligea Dom Juan à redoubler ses attentions sur ses démarches, d'autant plus, qu'il vouloit qu'on se rendît les ôtages qu'on s'étoit donnés, entre la Castille & le Portugal, & qu'il ne doutoit point que le Duc de Bragance ne s'y opposât, les regardant comme des garands pour sa propre sûreté. Il ne se trompa pas; le Duc fit tous ses efforts auprès du Roi de Castille, pour l'empêcher de rendre les ôtages. Cette opposition étant venuë à la connoissance du Roi, acheva de l'irriter contre le Duc, d'autant plus qu'il apprit en même temps par Ferdinand de Silva, qui avoit été son Ambassadeur en Castille, que le Roi de ce Roïaume étoit exactement informé des choses même les plus secretes, qui se traitoient dans son Conseil. Dom Juan fut persuadé que c'étoit le Duc qui les découvroit au Castillan. Cependant,

1482. pour ne rien décerner contre lui légerement, il voulut avoir des preuves plus convaincantes de son crime. Il vêcut pour cet effet plus familiérement avec lui, qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il ne faisoit rien qu'il ne le consultât, & il lui communiqua des choses importantes, dont il ne parla qu'à lui seul: le Castillan en fut aussi-tôt informé, & le Roi de Portugal ne douta plus de la trahison du Duc. Il differa toutefois sa punition, & même il tâcha de l'en faire repentir par les égards qu'il eut pour sa Maison.

Rien ne put le faire revenir de son égarement; il continua ses intrigues contre le Roi dans le Roïaume, & entretint toujours ses mêmes liaisons avec le Roi de Castille. Tout cela ne put encore déterminer Dom Juan à faire périr un homme de la naissance du Duc, & qui lui appartenoit de si près: cependant comme sa conduite pouvoit lui nuire dans la suite, il prit le parti de lui en parler en particulier, ce qu'il fit, dit-on, en ces termes. » Je n'ignore point vos plaintes ni » vos cabales contre mon Gouvernement; je sçai quelles sont vos correspondances avec mes ennemis, » & je connois la haine secrette que » vous nourissez contre moi. J'ai suspendu jusqu'à present ma juste colere, pour voir si ma patience & » l'amour de votre devoir, vous rameneroient: vous persistez dans vos » injustes projets; je devrois vous en » punir, & je vous pardonne. Vous » avez des vertus & des talens estimables, faites-en un usage digne » du sang dont vous sortez; meritez le » pardon que je vous accorde, & évitez (il en est temps encore) la honte & l'opprobre qui vous menacent. » Un Roi peut facilement réprimer » les desseins ambitieux d'un sujet 1482. » rebelle; mais un sujet ne peut » échapper que difficilement à son » indignation, lorsqu'il l'a meritée. » Vous êtes fait pour donner l'exemple; obéïssez donc aux Loix que » j'ai publiées pour le bien de mes » Etats, & rendez-vous digne de récompenses, qui puissent vous dédommager des priviléges dont j'ay » été forcé, pour le bien de mes sujets, de vous dépoüiller, ainsi que » le reste de la Noblesse. « Le Duc plus étonné que touché de ce discours, prit Dieu à témoin de son innocence, & protesta qu'il n'avoit jamais manqué à la fidelité duë à son Roi, ni à l'affection particuliere qu'il lui devoit; qu'il avoit reçû ces sentimens comme l'heritage le plus précieux que lui eussent laissé ses ancêtres, & que c'étoit l'offenser cruellement que d'en douter un moment. Qu'il n'entretenoit aucune correspondance avec ses ennemis, & que sa liaison avec le Roi de Castille, n'étant fondée que sur les alliances de leurs Maisons, n'avoit rien de criminel: qu'à l'égard de ce qu'il avoit fait pour la défense des privileges de sa Maison, qu'il étoit naturel à tous les hommes de travailler à la conservation des droits, dont ils joüissoient, surtout lorsqu'ils avoient à les défendre contre un Prince genereux & qui aimoit la justice.

Pendant que le Duc parloit, le Roi l'écouta tranquillement & examina tous les mouvemens de son visage avec une grande attention: dès qu'il eut fini son discours, le Roi l'embrassa; le Duc lui baisa à l'ordinaire la main droite, & sortit persuadé qu'il avoit dissipé les soupçons du Roi: mais le Roi resta convaincu plus que jamais que le Duc étoit criminel;

1482. & qu'il étoit de la derniere importance pour son autorité, qu'il obeït promptement à ses dernieres Ordonnances.

Le Duc sur ces entrefaites eut une entrevûë à Vimiero, avec ses freres & le Duc de Viseo. Ils résolurent de défendre ouvertement leurs privileges, en cas que le Roi persistât dans le dessein de les abroger. Le Roi en fut aussi-tôt informé: il apprit en même tems qu'il couroit un bruit parmi le peuple, qu'il n'avoit publié ses dernieres Ordonnances, que pour faire naître un prétexte d'opprimer les Bragances, dont la puissance faisoit ombrage à la sienne. Dom Juan méprisa ce bruit, qui ne servit qu'à le confirmer dans sa résolution. Le Marquis de Montemajor & ses freres Alvarés de Portugal, & le Comte de Faro s'assemblerent une seconde fois dans un Monastere à quatre mille d'Evora, pour déliberer plus mûrement qu'ils ne l'avoient encore fait, sur le peril qui les menaçoit. Le Marquis étoit l'aîné, & il parla ainsi.

Mes chers freres, nous nous sommes » souvent assemblés dans ce lieu pour » y prendre les mesures nécessaires, » qui puissent concourir à la conservation de nos biens, de notre liberté, & » de notre vie : mais tandis que nous » perdons le temps en de vaines consultations, le peril presse, & nous » sommes perdus, si nous n'executons. Vous connoissez la cruauté » du Roi ; vous n'ignorez pas la haine implacable, qu'il nourrit dans » son cœur contre nous & contre » toute notre Maison : que tardez-vous donc à vous opposer à sa tyrannie ? Esperez-vous d'adoucir » par votre soumission & par votre » respect son humeur feroce & sanguinaire ? Non, ne vous en flatez » point : tel est le caractere des tyrans, que l'obéïssance de ceux qu'ils » oppriment, les irrite au lieu de les » appaiser. Les Rois se dépoüillent » de tous les sentimens d'humanité » & de justice, lorsqu'ils veulent assouvir leurs haines particulieres. » Leurs passions sont leurs Dieux ; » leur Justice & leur humanité, ce » qui ne les blesse point : mais si nos » ancêtres ont merité les privileges » dont nous joüissons, & dont on » nous veut priver si injustement, » pourquoi le souffririons-nous ? » Lorsque les peuples se sont soumis » aux Princes, c'est pour en être gouvernés avec équité ; s'ils y manquent, on peut leur manquer aussi, sans violer leurs droits ni ceux » de la Religion. Tout tyran est digne de perir. On sert l'Etat, on » sert la Religion, lorsqu'on ose » mettre un frein à la fureur qui les » guide. Autant que les Loix des » Princes justes sont respectables, » autant celles des tyrans sont dignes » de mépris. Qui les souffre, doit » partager la honte & la punition » qu'ils meritent ; & c'est avoir une » fausse idée de l'obéïssance, que de » la faire consister dans la soumission » aveugle à tous les caprices d'un » Prince, qui ne se laisse gouverner » que par le torrent de ses passions. » Ainsi ne croyez pas manquer à la » fidelité que vous devez à votre » Roi, ne croyez pas offenser la Religion, en vous opposant à ces injustes prétentions. Profitons des » momens qu'il nous laisse, pour le » faire rentrer dans les bornes prescrites par la justice & par la raison. » Nous le pouvons d'autant plus facilement, que le Roi de Castille ne » demande pas mieux que de nous » secourir ; que la Noblesse du Roiau- 1482.

1482. » me n'attend qu'un Chef pour se dé- » clarer ; & que le peuple même, en » faveur de qui le tyran a tout fait, » le craint & le verra punir avec joïe. » Bannissez la terreur qui vous saisit, » & souvenez-vous que si nous réus- » sissons dans nos projets, nous se- » rons regardés comme les Libera- » teurs de la patrie. «

L'audace de ce discours fit frémir Alvarés & le Comte de Faro. Ils blâmerent vivement le Marquis, traiterent son conseil de folie, & firent tous leurs efforts pour le détourner d'une pareille résolution: Alvarés lui parla de cette maniere.

» Votre colere vous aveugle, & » la haine que vous avez conçûë con- » tre le Roi, acheve de vous ôter l'u- » sage de la raison : je devrois mé- » priser le discours que vous venez de » nous tenir ; mais je veux bien y ré- » pondre ; l'amitié que j'ai pour vous » m'en impose la loi ; il faut que je » vous arrache à vous-même, en vous » retirant du précipice, où vous allez » vous jetter. Je conviens que le Roi » nous persecute injustement ; on » voit par ses démarches que nous » sommes seuls les objets de sa hai- » ne & de sa persecution : c'est un » malheur, mais qu'il faut sçavoir » supporter patiemment ; car nous » ne devons point nous desho- » norer pour nous dérober à son in- » justice. Devenons, s'il le faut, » les victimes de son inimitié ; sça- » chons mourir & conserver notre » honneur. Que notre rang cesse de » vous éblouïr, mon frere ; nous ne » sommes que les premiers sujets de » l'Etat, & tout ce que nous pouvons » faire, c'est d'implorer le Ciel pour » qu'il nous accorde des Rois sages » & justes, & de supporter cepen- » dant ceux que nous avons, tels » qu'ils sont. Plus ils se montrent in- » justes, plus nous devons leur don- » ner des preuves de fidelité & d'at- » tachement. Je sçai qu'on a souvent » mis en question, si les peuples » étoient en droit d'ôter la Couron- » ne à un Prince, qui abuseroit de » son autorité ; mais si les peuples » ont ce droit, les particuliers ne » l'ont point, & la crainte de la mort » ne les excuse point dans leur rebel- » lion. Je rougis de honte pour vous, » de voir que c'est cette crainte, qui » vous excite aujourd'hui contre vo- » tre Roi, & qui vous fait oublier le » soin de votre gloire. Qu'est devenu » cet amour, que vous avez fait pa- » roître autrefois pour le service de » vos Princes ? Faut-il qu'une jeu- » nesse emploïée dans l'exercice con- » tinuel de vos devoirs, aille tout » d'un coup se fletrir aux approches » de la vieillesse. Le peril que vous » craignez est incertain ; il cessera de » l'être dès le moment, que vous sui- » vrez vos projets seditieux. C'est en » vain que vous esperez du secours » & de l'appui, des Grands, du Peu- » ple, des Rois étrangers ; frivole » esperance : l'ambition & l'envie » vous feront trahir par les Grands ; » la même legereté qui aura fait sor- » tir le peuple de son devoir, l'y ra- » menera ; & les Rois étrangers vous » abandonneront, & ne verront en » vous qu'un traître, dès qu'ils ne » trouveront plus dans votre rébel- » lion leurs interêts. Ouvrez donc » les yeux sur l'abîme, où vous êtes » prêt de tomber ; étouffez la colere » aveugle qui vous emporte, & son- » gez qu'il est plus glorieux de mourir » innocent, que de vivre coupable. 1482.

Alvarés avoit un air si penetré de douleur en prononçant ce discours, que le Marquis de Montemajor en

1482. fut touché, & lui promit de renoncer à tous ses projets de rebellion. Ensuite aïant déliberé plus tranquillement sur l'état present de leurs affaires, ils convinrent qu'Alvarés iroit trouver le Roi, pour le supplier de souffrir qu'ils défendissent leurs droits selon le cours ordinaire de la Justice. Ils en informerent le Duc de Bragance leur frere, qui condamna d'abord & approuva ensuite le premier dessein du Marquis de Montemajor. Cependant le Roi écouta favorablement Alvarés; mais il étoit outré dans le fonds de l'ame contre ses freres, & Alvarés ne dut les égards qu'on eut pour lui, qu'à la résolution que le Roi avoit prise de dissimuler avec eux jusqu'à ce qu'il eût retiré des mains du Roi de Castille les ôtages qu'il avoit.

Sur ces entrefaites Ferdinand envoïa son Confesseur en qualité d'Ambassadeur au Roi de Portugal, qui lui donna sa premiere audiance dans la Ville d'Avis, pour confirmer la paix, & pour lui faire dire qu'il lui renverroit ses ôtages, parce que ces especes de garants étoient inutiles entre des Princes liés par l'amitié & par l'estime; & que les ôtages qu'on se donnoit ordinairement, marquoient de la défiance, au lieu d'une veritable réconciliation. En consequence Dom Juan fit partir pour Moura Pierre Norogne Intendant du Palais, Antoine de l'Ordre de saint François son Confesseur, & Jean Texeira grand Chancelier, pour recevoir son fils en son nom. Il leur donna pour Secretaire Rui de Pina.

Le Duc de Bragance vit avec un chagrin mortel la reddition des ôtages. Cependant il dissimula l'état de son ame, & montra une joïe apparente du retour de l'Infant, au devant duquel il alla, n'oubliant rien d'ailleurs pour meriter son amitié & pour 1482.
dissiper les soupçons du Roi. Il voulut même l'accompagner jusqu'à la Cour; mais il fit ce voïage moins pour faire honneur au Prince, que pour voir s'il ne pourroit pas découvrir, par la conversation des Ambassadeurs, de quelle maniere le Roi pensoit sur son compte. Les Ambassadeurs penetrerent ses desseins & les approuverent tacitement; mais comme ils avoient à faire à un Roi, chez qui le simple soupçon devenoit un crime, ils s'opposerent à son voïage. Cependant ils en informerent D. Juan, qui toujours résolu de faire arrêter le Duc, mais ne croïant pas qu'il fût prudent de l'entreprendre avant que son fils fût arrivé en Portugal, leur fit dire, qu'il sçavoit bon gré au Duc de ce qu'il vouloit faire; qu'il ne l'en avoit pas prié à cause de sa santé, mais qu'il seroit bien aise qu'il accompagnât son fils, si elle le lui permettoit. Le Duc trompé par cette réponse, alla au devant de l'Infant, le fit recevoir magnifiquement dans toutes les Villes de sa dépendance, & lui rendit tant d'honneurs, qu'il crût s'être purgé entiérement des soupçons qu'on avoit conçûs de sa fidelité. Mais tel est l'esprit des Cours, de ne revenir jamais des partis justes ou violens qu'on y prend; & de ne rendre jamais la confiance à ceux qui l'ont une fois perduë: on dissimule avec ceux qu'on craint, mais on les perd sans ressource quand on les peut perdre sans risque.

Cependant les ôtages furent ren- 1483.
dus le huit de Juin de l'an 1483. On remit aux Ambassadeurs de Ferdinand Isabelle, & Alfonse à ceux du Roi de Portugal. Dom Juan s'avança jusqu'à Evora pour recevoir son fils: les

1483. réjoüiſſances qu'on fit à cette occaſion ne purent adoucir la colere du Roi contre le Duc de Bragance, & il réſolut de profiter de cette occaſion pour le faire arrêter. On dit que ſes freres en furent informés, & qu'ils en donnerent avis au Duc ; mais négligeant leurs avis, il ne prit aucune précaution ; ſoit qu'il fût en effet innocent, ſoit qu'il ne pût éviter ſon deſtin : quoiqu'il en ſoit, il ſuivit la Cour, & jamais il n'y avoit paru avec autant de ſecurité.

Le retour de l'Infant cauſa une joïe univerſelle dans tout le Roïaume. Ce jeune Prince l'augmenta par ſa preſence ; ſa douceur, ſon eſprit, les graces qui étoient répanduës dans toute ſa perſonne, charmoient les Portugais, dont le zele & l'attachement pour leurs Princes ſont extrêmes. Le Roi lui compoſa ſa Maiſon. Il lui donna pour Gouverneur Jean de Meneſés, qui depuis fut fait Comte de Tarouca ; pour Intendant Gomez Figueredo, & pour Courtiſans tous les jeunes gens de la Cour qui s'y diſtinguoient, ou par des talens naiſſans, ou par un penchant marqué par les choſes eſtimables. Dom Juan ſçavoit par lui-même combien il eſt important de ne laiſſer approcher des jeunes Princes que des gens ſages & vertueux, afin que dés leur tendre jeuneſſe, ils prennent du goût pour la vertu & pour la ſageſſe. Le choix de ceux qui devoient être auprès de l'Infant étant fait, le Roi les fit venir tous dans ſon appartement, & leur parla ainſi en preſence de ſon fils.

» Je vous confie l'éducation de » mon fils, & de mon ſucceſſeur ; je » ne connois point de noms plus » chers, pour vous faire comprendre » l'importance du dépôt que je re- » mets aujourd'hui entre vos mains. 1483. » Je ne ſçaurois vous donner une » marque plus forte de la confiance » que j'ai en vous ; l'honneur, la » probité & la religion doivent vous » engager à veiller ſoigneuſement à » l'éducation d'un Prince deſtiné à » monter ſur le Trône, & à faire un » jour le bonheur ou le malheur de » ce Roïaume. Je vous donne un ſucceſſeur, donnez-vous vous-mêmes » un grand Roi. L'éducation fait les » Princes, ainſi que le reſte des hom- » mes ; faites donc enſorte que mon » fils ne voïe & n'entende que des » choſes utiles & honnêtes : que vos » diſcours, que vos actions ſoient » pour lui des exemples, qui lui ſer- » vent à jamais de regle dans la car- » riere où il va entrer. Il ne ſuffit » point qu'une partie de vous ſoit at- » tachée inviolablement à la vertu, » il eſt de la derniere néceſſité que » vous l'aimiez & que vous la prati- » quiez tous. Telle eſt la foibleſſe de » l'homme qu'un ſeul exemple vi- » cieux le frappe, & le ſaiſit plus vi- » vement, que pluſieurs exemples de » vertu. Il détruit en un moment » tout ce que les autres exemples ont » pû faire dans l'eſpace de pluſieurs » années. Au reſte ſongez moins à » vous faire un ami du Prince, qu'à » en faire un honnête homme ; il de- » viendra votre ami, dès qu'il aura » des vertus ; la faveur qu'on n'a me- » ritée que par de lâches complaiſan- » ces, eſt ſujette à des viciſſitudes ; » la ſeule vertu n'en redoute aucune ; » toujours ferme, toujours conſtan- » te, elle a tôt ou tard ſa récompen- » ſe. Je devrois encore vous donner » des avis ſur bien d'autres choſes ; » mais ſi j'ai fait un choix auſſi judi- » cieux, que je le crois, il eſt inuti- » le que je parle davantage ; juſtifiez

1483. » mon silence par votre conduite.

Ensuite le Roi marqua à chacun d'eux les fonctions qu'il devoit faire auprès du Prince, & en même tems il donna ses ordres, pour qu'on fit venir à la Cour tous les enfans des Seigneurs, pour être élevés avec Alfonse, & pour les accoûtumer à l'aimer, & à s'en faire aimer. Il nomma des Gouverneurs pour veiller à leur éducation, & des Maîtres dans tous les Arts & dans toutes les Sciences, pour leur orner l'esprit. Il recommanda à ceux qui devoient instruire Alfonse, de lui parler souvent des principes philosophiques de Platon; on ignore quels furent ses progrès dans cette sorte d'étude assez chimerique.

Malgré les soins qu'exigeoient le gouvernement du Roïaume, & l'éducation de l'Infant, D. Juan songeoit toujours à faire arrêter le Duc de Bragance; ses freres l'avertissoient de temps en temps par des Lettres du peril qui le menaçoit; mais le Duc méprisa constamment leurs avis, & demeura tranquille au milieu du danger. Cependant aïant ouvert les yeux il se détermina à quitter la Cour; mais pour ne donner aucun soupçon, il résolut d'aller prendre congé du Roi. Il le trouva dans le tems qu'il travailloit; le Roi, sans discontinuer son travail, le fit asseoir auprès de lui: après avoir renvoïé ceux qui étoient presens, il demeura seul avec le Duc, qui pria le Roi d'être persuadé, qu'il n'avoit point de sujet plus fidele que lui, & qu'à l'égard de leurs differends, il demandoit qu'on examinât juridiquement les titres des privileges de sa Maison. Le Roi lui répondit que cela étoit juste: » Cependant, ajoûta-» il, sortez d'ici, & allez-vous en » dans cette Tour voisine, & restez-» y jusqu'à nouvel ordre. « Le Duc n'osa repliquer, & les Gardes du Roi le conduisirent à la Tour. 1483.

Un moment après le Roi assembla les Ministres d'Etat, & leur expliqua les raisons pour lesquelles il avoit fait arrêter le Duc de Bragance. Tous, en Courtisans habiles, approuverent cette action, & dirent au Roi qu'il falloit prendre garde qu'il ne s'échappât, s'emparer de ses Villes, Châteaux & Forteresses, & avertir le Roi de Castille de ce qu'on venoit de faire. Le Roi aïant renvoïé son Conseil, fit appeller le Duc de Viseo son beau-frere, & en presence de la Reine, il lui dit d'un ton severe: » Duc, pre-» nez garde à vous; ne vous mêlez » plus des complots qu'on trame con-» tre moi; je sçai toutes vos démar-» ches, elles suffiroient pour vous » perdre; mais je suspens ma Justi-» ce en faveur de votre jeunesse; » soïez plus sage desormais, & reti-» rez-vous. «

Le malheur du Duc de Bragance affecta differemment les Portugais. Le peuple qui aimoit le Roi, & qui haïssoit les Grands, fut bien aise de son emprisonnement, & demanda hautement qu'on le punît de ses trahisons; mais les Grands en furent très-mécontens. Cependant instruits qu'il ne se passoit rien non-seulement dans le Roïaume, mais même dans l'interieur des familles, dont le Roi ne fût aussi-tôt informé, ils dissimulerent leur ressentiment, & pousserent la dissimulation (tant ils redoutoient la colere du Roi) jusqu'à marquer une sorte de joïe du malheur du Duc de Bragance. Au milieu d'une corruption si generale, quelques particuliers se distinguerent par les apologies publiques, qu'ils firent de l'innocence du Duc. Dom Juan loüa leur zele & leur courage, & leur en sçut

1485. plus de gré qu'aux autres de leur basse complaisance. Quelques-uns pousserent la generosité, jusqu'à s'offrir pour ôtages avec tous leurs biens pour le Duc. Le Roi reçut leurs offres d'une maniere ambiguë, pour ne pas les irriter; d'autant plus qu'il n'étoit pas encore maître des Villes qui appartenoient au Duc, ni sûr que le Roi de Castille ne feroit aucune entreprise, pour lui procurer la liberté. Mais tout aïant réüssi selon ses désirs, il ne songea plus qu'à faire faire le procès au Duc. Le monde en general présumoit en faveur de son innocence; premierement, par la prompte obéïssance qu'apporterent aux ordres du Roi tous ses vassaux, & par le silence de Ferdinand, qui ne l'eût pas ainsi abandonné, s'il eût été vrai, qu'il avoit conspiré en sa faveur contre son Prince.

Avant de commencer la procedure que le Roi vouloit qu'on suivît dans le Jugement du Duc, il écrivit au Roi de Castille, pour lui demander conseil sur cette affaire. Il lui fit rendre par un nommé Ferdinand cette Lettre, où il lui témoignoit, » qu'aïant été obligé de faire arrêter le » Duc de Bragance, il penchoit, autant que la Justice le lui permettoit, » à lui pardonner les crimes dont il » étoit atteint : que l'amitié & le » sang qui les unissoient, lui faisoient » esperer, qu'il lui donneroit là-dessus ses conseils, avec le même zele » que si cela le regardoit. « Ferdinand dans la réponse qu'il fit à cette Lettre, s'étendit beaucoup sur les vertus de Dom Juan; ensuite il le plaignit des troubles domestiques, qui l'agitoient sans cesse : & à l'égard du Duc de Bragance, il lui dit : » que l'aveu » qu'il faisoit de son penchant à lui » pardonner, ne laissoit rien à craindre pour ce malheureux Prince; » que pour lui il garderoit le silence, » de crainte de se tromper sur cette » affaire; mais que s'il vouloit cependant qu'il dît son sentiment, qu'il » le prioit d'envoïer auparavant un » homme, pour l'informer exactement de toutes les circonstances, » qui accompagnoient le crime dont » on accusoit le Duc : qu'alors il lui » diroit son avis avec toute la sincerité que les Rois se doivent respectivement, sur-tout lorsqu'ils sont » unis aussi intimement qu'ils l'étoient tous les deux. « Cette conduite du Roi de Castille ne fut pas generalement approuvée. Il y avoit des gens qui disoient, que c'étoit mal répondre à l'attachement que le Duc avoit toujours montré aux interêts de ce Prince : que sa cause devenoit la sienne, & qu'il auroit pû facilement obtenir sa liberté, parce que Dom Juan craignoit sa puissance, & qu'il n'attendoit que son avis, pour pardonner au Duc, ou sévir contre lui : On répondoit qu'il ne convenoit point à un Roi d'entrer dans le détail des affaires interieures d'un autre Roi, sur-tout pour des choses dont on pouvoit le soupçonner d'être l'auteur. Que Ferdinand avoit d'ailleurs tout à craindre d'un Roi belliqueux, tel qu'étoit Dom Juan; sur-tout aïant sur les bras une guerre comme celle qu'il avoit contre le Roi de Grenade; qu'il étoit extrêmement onereux pour un Roïaume, d'être obligé de soutenir à la fois deux grandes guerres. Que les Rois devoient se conduire bien autrement que les particuliers; ceux-ci, disoit-on, peuvent se sacrifier pour leurs amis, sans que le bien public en souffre; mais les Rois doivent tout sacrifier au bien public. 1485.

Tandis que le peuple s'entretenoit ainsi, le Procureur du Roi commen-

ça

1483. ça les informations contre le Duc de Bragance. Voici les principaux chefs dont il étoit accusé. 1°. D'avoir souvent parlé avec inconsideration du Roi, méprisé son autorité, entretenu une correspondance intime avec le Roi & la Reine de Castille, & les avoir informés de tous les secrets du Conseil du Roi. 2°. D'avoir excité le Marquis de Montemajor à la rébellion, & d'avoir caché au Roi ses desseins pernicieux. 3°. De s'être opposé à la reddition des ôtages qui étoient dans Moura, & cela afin de pouvoir impunément cabaler contre l'Etat. 4°. D'avoir sollicité les Castillans à s'emparer de la Guinée, au préjudice des Portugais. 5°. D'avoir recommandé aux Députés des Etats de contredire en tout les volontés du Roi ; & enfin de s'être ouvertement opposé à la promulgation de ses nouvelles Ordonnances dans les Villes de sa dépendance.

Le Roi nomma en même temps Roderic de Grana Lieutenant Criminel de la Cour, pour examiner cette affaire, & il donna au Duc pour défendre sa cause Alfonse Baros & Jacque Pinario, les plus habiles Jurisconsultes du Portugal. Les Commissaires qui devoient juger le Duc, conjointement avec Grana, quitterent les vieilles Tours, & se rendirent à Evora par ordre du Roi, pour y prononcer le Jugement. On lut au Duc les charges qu'il y avoit contre lui ; ce Prince après les avoir écoutées tranquillement, se tourna, sans y répondre, vers Roderic de Pina, & lui dit : » Allez dire au Roi qu'il » n'entre point en Jugement avec son » Sujet ; qu'aucun homme vivant ne » peut être innocent devant lui. « Il lui fit demander en même temps qu'il changeât ses Juges, & qu'il lui en donnât du corps de la Noblesse. Il y avoit de la justice dans cette demande ; mais le Roi toujours inflexible, ne voulut rien accorder ; au contraire, il pressa avec tant d'ardeur les informations, que tout fut prêt pour le Jugement dans l'espace de vingt-cinq jours. 1483.

On dit que Dom Juan fit mettre dans la Chambre où l'on devoit condamner ou absoudre le Duc de Bragance, des tableaux representans les principales actions de Trajan, afin de faire voir qu'il vouloit imiter en tout l'integrité de cet Empereur : mais lorsqu'on vit qu'il assistoit lui-même à toutes les séances, qu'on tenoit pour instruire le procès intenté contre le Duc, ces peintures ne servirent qu'à lui attirer les railleries du public desinteressé. Pour se justifier de cette conduite, il disoit qu'étant le principe de la Justice, il devoit se montrer aux Juges, pour qu'ils ne s'en écartassent jamais ; mais il oublioit, ou feignoit d'oublier, que ce prétendu principe étoit susceptible de toutes les passions humaines, qu'elles pouvoient se manifester en bien & en mal sur son visage, & que cette impression differente pouvoit en imposer aux Juges au préjudice de la Justice ; d'où l'on concluoit qu'il n'étoit ni de sa prudence, ni de son integrité, d'assister à un Jugement où il étoit partie. Jacque Pinario osa le lui reprocher, lorsqu'il parla pour la justification du Duc, & l'on ne sçait qui merita dans ce moment plus de loüanges, ou Pinario qui le reprit si hardiment, ou le Roi qui ne lui en témoigna aucun ressentiment. Cependant le Roi fit aux Juges un discours étudié, par lequel il les exhorta à la clemence plutôt qu'à la rigueur ; mais les Juges, malgré cette exhortation, condamnerent

1483. le Duc à la mort, & confisquerent tout son bien au profit du Fisc. Le 22. de Juillet, on transfera pendant la nuit ce Prince infortuné, dans une maison située près de la Place publique d'Evora, & là on lui envoïa son Confesseur, qui s'appelloit Juan, de l'Ordre de saint Eloi; ce Religieux lui annonça qu'il falloit se préparer à la mort. Le Duc reçut cette nouvelle, sans marquer la moindre foiblesse: il se jetta à ses pieds, se confessa, communia, & passa le reste de la nuit dans la priere. S'étant retiré pour quelques momens dans une chambre plus reculée, il écrivit son testament, dans lequel il exhorta la Duchesse son épouse, ses freres, ses enfans, & tous ceux qui lui étoient attachés, à rester fideles au Roi, à qui il écrivit cette Lettre dont il chargea son Confesseur.

» Sire, prêt à subir le dernier supplice, j'ose vous écrire encore une fois. Les crimes que j'avois commis envers Dieu meritoient la mort; je la regarde donc comme un bien, esperant qu'elle servira à les expier. Loin de me plaindre de mon triste sort, je loüe le Seigneur de m'avoir ainsi humilié; mais en même temps souffrez aussi que je vous recommande mon épouse & mes enfans: ils sont innocens, ils sont dignes de votre clemence. Il est de votre grandeur de proteger des miserables; mais ils ne le sont point, puisqu'ils sont sous votre protection. A l'égard de mes freres, si de lâches délateurs osoient attaquer leur fidelité, c'est à vous à les sauver de l'oppression de nos ennemis, & à les récompenser des services qu'ils ont rendus, & qu'ils sont prêts de rendre encore à l'Etat: J'aurois plusieurs autres graces à vous demander; mais on attend ma tête sur l'échafaut; cette tête que j'ai exposée si souvent & avec tant de plaisir pour votre service, & pour celui de l'Etat. « 1483.

Le Roi répondit à l'article qui regardoit les freres du Duc: « La Justice » sera renduë à tout le monde, sans acception de personnes. » Au reste, comme il étoit bien aise qu'on ne crût pas que la passion avoit eu part à la condamnation du Duc, il fut extrêmement mortifié, de voir que ce Prince ne convenoit d'aucun crime de ceux dont on le chargeoit. Dès que le jour commença de paroître, on dressa un échafaut dans la Place d'Evora; les avenuës en furent saisies & gardées par les troupes du Roi; le peuple, selon la coûtume, accourut en foule, pour y regarder ce triste spectacle, & le Duc fut enfin conduit au lieu de son supplice. Il étoit accompagné de son Confesseur & de quelques autres Prêtres. Comme il manquoit quelque chose à l'échafaut, on le fit asseoir sur une chaise, où l'on prétend qu'il s'endormit: ensuite il parla assez longtemps à son Confesseur, & lui donna quelques ordres pour la Duchesse de Bragance son épouse. En lui parlant, il apperçût François de Silveira superbement armé, faisant l'Office de grand Alguazil: » Vous êtes mis bien galamment, François, lui dit-il. Après cela il monta sur l'échafaut, & le Bourreau lui trancha la tête. Le Roi avoit ordonné qu'on sonnât une certaine cloche de la ville dès le moment qu'on executeroit le Duc. L'aïant entenduë, il dit à ceux qui l'environnoient: » Recommandons à Dieu l'ame du Duc, il cesse de vivre dans cet instant. « Aussi-tôt il se jetta à genoux, & se mit à pleurer & à prier Dieu à haute voix: affectation puc-

1483. rile & miserable qui montroit plus d'hypocrisie que de pieté.

Les Chanoines de l'Eglise d'Evora emporterent sur leurs épaules le corps du Duc, & le déposerent dans l'Eglise de saint Dominique, d'où il fut transporté au tombeau des Bragances. Cette action leur fit beaucoup d'honneur ; ils sacrifierent l'intérêt à la pieté, & le Roi ne leur en témoigna aucun ressentiment. Telle fut la fin de Ferdinand II. troisiéme Duc de Bragance, illustre par sa naissance, & recommandable par ses grandes richesses. Dans sa premiere jeunesse il avoit porté les armes en Afrique, & ensuite en Espagne contre la Castille. Il s'étoit acquis beaucoup de réputation par sa bravoure, & par les talents qu'il avoit montrés pour la guerre. Au reste il étoit liberal jusqu'à la magnificence, poli, plein d'esprit, attentif à remplir tous ses devoirs, capable de grandes choses, judicieux, bon Citoïen, & grand homme d'Etat. Alfonse ne se conduisoit que par ses lumieres, & avoit en lui une confiance entiere ; il l'aimoit aussi très-tendrement ; & peut-être cette amitié fut-elle la source de la haine que D. Juan conçut contre lui. Il méritoit un sort moins funeste, & sa conduite fut peut-être plus imprudente que criminelle. Les Lettres qu'on avoit trouvées dans ses archives n'étoient pas des preuves suffisantes, pour le faire condamner à la mort, & ses liaisons avec le Roi & la Reine de Castille pouvoient facilement être excusées. Tout ce qu'on pouvoit justement lui reprocher, c'est de les avoir continuées, depuis qu'il étoit instruit qu'elles déplaisoient au Roi, & de s'être opposé si ouvertement à la réforme, que ce Prince vouloit introduire dans l'Etat, pour abaisser la trop grande autorité des Seigneurs. 1483.

Tandis que le Duc étoit retenu prisonnier à Evora, la Duchesse son épouse se tint à Villa-vitiosa, où elle fit voir par sa conduite sage & moderée, la grandeur de son ame & la fermeté de son esprit. Lorsqu'elle apprit la mort de son mari, elle fit passer promptement ses trois fils en Castille, de crainte que le malheur de leur pere ne retombât sur eux. Philippe qui étoit l'aîné mourut peu de tems après ; Jacque vêcut, & son illustre posterité est aujourd'hui sur le thrône de Portugal, qu'elle a affranchi du joug des Castillans : Denis leur troisiéme frere a été aussi le Chef de plusieurs illustres Maisons. La Duchesse retint auprès d'elle leur sœur Marguerite, qui mourut dans sa premiere jeunesse. Le Marquis de Montemajor, & le Comte se retirerent aussi avec la même diligence en Castille. Alvarés, qui n'avoit rien à se reprocher, & qui croïoit que la fuite pouvoit flétrir sa réputation, demeura en Portugal ; mais le Roi lui ordonna d'en sortir, & lui fit dire, qu'il lui feroit toucher le revenu de tous ses biens, à condition, qu'il ne choisiroit ni Rome ni la Castille pour le lieu de sa retraite. A l'égard du Marquis de Montemajor, il le cita à comparoître devant lui, confisqua tous ses biens, & le fit condamner par contumace à être décapité en effigie dans la place publique d'Abrantés ; ce qui fut executé.

Au milieu de tant d'affaires domestiques, Dom Juan ne perdoit point de vûë les conquêtes d'Afrique. On les avoit interrompuës depuis quelque tems ; mais il résolut de les recommencer avec plus d'ardeur que jamais. Avant d'entrer dans le détail de ce que Dom Juan entreprit pour

1483. la réüſſite de ce projet, il eſt néceſſaire de retracer ici en peu de mots les commencemens & les progrès de ces conquêtes. Jean I. heureux dans la guerre & dans la paix, comptoit au nombre de ſes enfans, comme il a été déja dit, l'Infant Henri. Celui-ci après la priſe de Ceuta, conſacra le reſte de ſes jours aux guerres d'Afrique, & à la découverte des terres inconnuës. Nous avons vû comment ſes Capitaines pénétrerent juſqu'à l'Ethiopie Occidentale, & comment ils découvrirent dans l'Ocean pluſieurs Iſles, qu'ils mirent ſous la domination des Rois de Portugal. Plus on trouvoit de difficultés dans l'exécution de ces expéditions, plus Henri s'appliquoit à les ſurmonter par une fermeté inébranlable. La mort vint mettre un terme à ſes travaux maritimes, dans la Ville de Sagres, lieu ordinaire de ſa réſidence. Lorſque Dom Juan II. fut parvenu à la Couronne, il ne ſongea qu'à les continuer, perſuadé qu'ils étoient utiles à l'Etat & glorieux à la Nation & à la Religion. D'abord il réſolut de s'emparer de la Guinée, où l'on pouvoit faire une ample moiſſon de proſelytes pour la Religion, & un commerce immenſe d'or & d'ébéne. Avant d'y faire aucun établiſſement, il y fit conſtruire une Citadelle, où il envoïa une bonne garniſon pour contenir les habitans du païs, & pour défendre contr'eux, en cas de beſoin, les Marchands Portugais. Quelques-uns trouverent cet établiſſement inutile, à cauſe de l'éloignement & des perils qu'il falloit eſſuïer en allant & en revenant. Ils ajoûtoient que le climat étoit contraire aux Portugais, & que les Ethiopiens étant ſans foi & en partie ſans Religion, on ne pouvoit ſe confier à eux, ſans courir des riſques preſque certains : quelques 1483. autres au contraire ſoûtenoient, que cette conquête étoit utile & honorable aux Portugais : que les perils diminueroient à meſure que la navigation ſe perfectionneroit, & qu'à l'égard des Ethiopiens, la garniſon & les avantages qu'on pourroit leur faire trouver dans le commerce avec la Nation, les contiendroient dans leur alliance.

Tout ce qui paroiſſoit difficile, flatoit le goût de Dom Juan ; les obſtacles l'animoient au lieu de le décourager : né pour les grandes entrepriſes, celle-ci lui parut digne de tous ſes ſoins. Il fit donc conſtruire une flote pour l'executer, & il en confia le commandement à Jacque d'Azambuya, dont la prudence étoit accompagnée de talens ſuperieurs pour la guerre. Il lui donna Roderic & Joſeph ſes Medecins, pour veiller à la ſanté de ſon équipage, avec les plus habiles Mathematiciens du Roïaume, pour lui ſervir de conſeil dans une ſi longue & ſi périlleuſe navigation. Il ordonna à ceux-ci, d'examiner avec ſoin la temperature des divers climats par où ils paſſeroient, de remarquer exactement les plages, les ports, & tout ce qui pouvoit rendre le voïage moins dangereux. Ceux-ci après de profondes méditations, trouverent que l'Aſtrolabe, qui ne ſervoit qu'aux operations de l'Aſtronomie, pouvoit être d'un grand ſecours pour la navigation : ils s'en ſervirent en effet utilement, & l'on doit à leurs ſoins cette précieuſe découverte, qui a diminué de moitié les périls qu'on eſſuïoit dans les voïages de mer.

Azambuya partit en 1481. dans le mois de Décembre, & aborda l'année ſuivante à la Guinée. Le même jour qu'il y aborda, il envoïa un Am-

1483. baſſadeur à Caramanſa, Roi du païs, avec quelques preſens, que le Roi barbare reçut avec grand plaiſir. Le lendemain le General Portugais débarqua avec l'élite des troupes, qui étoient ſur ſes vaiſſeaux; ils étoient tous magnifiquement habillés, & armés ſuperbement; afin d'inſpirer aux Barbares de la crainte & du reſpect. D'abord il fit attacher un étendard à un arbre fort élevé, ſur lequel étoit peint le Roi: enſuite on dreſſa un Autel & l'on celebra la Meſſe. Dès que cette céremonie fut achevée, Azambuya alla trouver Caramanſa, qui le reçut avec une magnificence barbare, qui n'étoit pas ſans majeſté. Le Portugais fit alliance avec lui, & obtint la permiſſion de bâtir une citadelle. L'ouvrage fut commencé & achevé dans l'eſpace de 20. jours, & cela n'eſt pas étonnant: Azambuja avoit aporté de Portugal des materiaux tous prêts à être mis en œuvre. L'échange des marchandiſes étant faite, la flote remit à la voile & revint en Portugal chargée d'or & d'yvoire. Azambuja demeura dans la Citadelle, qu'on appella par ordre du Roi, S. George de la Mine.

Les richeſſes immenſes qu'on retiroit de ce païs, firent craindre à D. Juan que les autres Nations de l'Europe n'y envoïaſſent leurs vaiſſeaux, & qu'ils ne diminuaſſent par-là les profits conſiderables que les Portugais y faiſoient. Cette crainte lui fit exagerer les riſques qu'on couroit à faire ce voïage. Il fit même publier, qu'il n'y avoit qu'une eſpece de vaiſſeaux, appellés Caravelles, qui le puſſent entreprendre en ſûreté, & cette eſpece de vaiſſeaux n'étoit en uſage que chez les Portugais. Pour donner plus de vrai-ſemblance à ce qu'il avançoit, il fit conſtruire quelques vaiſſeaux à l'ordinaire, & leur fit faire le voïage, enſuite il publia qu'ils avoient été ſubmergés en arrivant dans les mers de la Guinée. 1483.

Un Pilote, ignorant que le Roi étoit l'auteur des bruits qu'on répandoit dans le monde, touchant la navigation de la Guinée, ſe vanta qu'il feroit ce voïage ſur quelque vaiſſeau qu'on voudroit, & qu'il le feroit heureuſement. Le Roi enflâmé de colere lui dit: » On a vainement tenté ce que vous propoſez de faire; » au reſte je ne m'étonne point de » votre confiance, elle eſt naturelle » aux ames venales, & ſans expérience; tout leur paroît facile; l'interêt leur applanit les obſtacles les » plus inſurmontables. « Le Pilote, à ce diſcours, comprit de quoi il s'agiſſoit, & ſe tut. Le Roi lui en ſçut bon gré, & lui en donna des marques peu de jours après, en lui recommandant le ſilence. Le Maitre d'un navire & deux Pilotes, qui avoient fait pluſieurs fois le voïage d'Ethiopie, paſſerent en Caſtille, dans le deſſein de montrer le chemin de la Guinée, & les manœuvres, dont on ſe ſervoit dans cette longue navigation. Le Roi fit auſſi-tôt partir des gens afidés pour les ramener en Portugal; & comme il eut été difficile d'enlever trois hommes à la fois dans un Roïaume étranger, il ordonna qu'on tuât les deux, & qu'on conduisît le troiſiéme à Evora, où il le fit écarteler. Cet affreux ſupplice imprima une terreur ſi grande dans l'eſprit des autres Pilotes, qu'aucun d'eux n'oſa paſſer dans les païs étrangers, perſuadés par l'exemple qu'on venoit de donner, qu'ils n'y ſeroient pas plus en ſûreté, que dans le Portugal même. D. Juan avoit ſouvent experimenté, que la crainte retenoit ceux que l'amour du

1483. devoir ne pouvoit contenir.

Sur ces entrefaites il apprit que le Duc de Medina Sidonia faisoit construire à grands frais une flote en Angleterre, à l'insçû du Roi Edoüard, qu'on destinoit pour envahir la Guinée. Afin de couper le mal dans ses racines, Dom Juan envoïa en qualité d'Ambassadeurs vers Edoüard, Roderic de Souza, & Jean d'Elvas avec ordre de lui representer, que l'ancienne alliance qui étoit entre les deux Couronnes, meritoit qu'il refusât aux Espagnols le secours qu'ils venoient chercher dans son Roïaume. Edoüard reçut parfaitement bien les Ambassadeurs, & fit publier un Edit, par lequel il défendit à tout Anglois non-seulement d'aller dans la Guinée, mais encore dans les autres païs découverts par les Portugais. Non content de cela, il envoïa l'Ordre de S. George à Dom Juan par une Ambassade solemnelle.

Comme il étoit dans la Ville d'Abrantés, il y arriva un Légat de la part du Pape Sixte, qui venoit se plaindre des oppressions qu'on exerçoit envers le Clergé. Le Légat avoit ordre de citer Dom Juan à comparoître personnellement, ou par ses Ambassadeurs, devant le Saint Pere, pour se justifier des violences dont on l'accusoit. Dom Juan n'avoit rien à se reprocher. Le Clergé vivoit tranquillement dans ses Etats; il avoit restitué aux Eglises l'argent qu'il leur avoit enlevé du vivant d'Alfonse son pere, & sa pieté le rassuroit sur le present. Il se plaignit à son tour de la credulité du Saint Pere, & dit au Légat, qu'on avoit tort d'écouter ses ennemis, sur-tout le Cardinal d'Acosta, qui le haïssoit mortellement; qu'il consentoit au reste d'envoïer un Ambassadeur au Pape, pour son entiére justification, & il chargea de cette commission Ferdinand de Sylveira. Le Légat content de cette espece de justification, en écrivit au Pape, qui dispensa Sylveira du voïage de Rome. Alors Acosta, qui en effet avoit aigri le Pape contre Dom Juan, pour se mettre à l'abri de son ressentiment, prit le parti de veiller aux interêts du Portugal: mais le Roi qui le connoissoit constant comme lui dans sa haine, ne lui en sçût pas plus de gré. 1483.

Cette affaire étant terminée, Dom Juan apprit que la mort du Duc de Bragance avoit indigné & révolté les esprits, dans quelques Provinces de son Roïaume; il résolut de s'y rendre, afin de dissiper par sa presence les troubles qui pouvoient s'y élever. Il partit donc & visita la Province de Beira & de Tra-os-montes. Il y reçut les plaintes de tout le monde contre la vexation des Nobles & des Officiers de Justice, qu'il réprimanda avec une séverité mêlée de douceur, qui lui gagna l'affection des uns & des autres. Dom Juan alloit souvent ainsi visiter les Provinces, pour connoître par lui-même de quelle maniere on y executoit ses ordres. Il étoit persuadé qu'un Roi devoit, comme un pere de famille, tout voir par ses propres yeux, afin de contenir tout le monde dans l'amour du devoir & de la Justice. Sans cela les peuples gémissent presque toujours sous le poids d'un Ministere corrompu & inique, & ils sont d'autant plus malheureux, que leur Prince aveuglé les croit heureux. En sortant de la Province de Tra-os-montes, Dom Juan se rendit à Porto, où il passa l'hyver.

Sur ces entrefaites Alvarés frere du Duc de Bragance aïant appris, que le Roi avoit fait confisquer tous ses biens,

1483. quoi qu'il lui eût promis le contraire, quitta la France & revint en Castille, où il demeura jusqu'au Regne d'Emmanuel, qui lui permit de retourner en Portugal. On ignore pour quelles raisons Dom Juan manqua de parole à Alvarés; quoiqu'il en soit, il ne paroît pas que celui-ci eût merité un pareil traitement : d'un autre côté Dom Juan se piquoit d'être fidele à ses promesses.

Le Roi découvrit vers ce temps-là une nouvelle conjuration qui causa beaucoup de trouble dans le Roïaume. Le Duc de Viseo beau-frere du Roi en étoit le Chef. La chûte de la Maison de Bragance, qu'on attribuoit à la haine, & non à la justice de D. Juan, avoit révolté contre lui tous les parens & tous les amis de cette Maison. Le Duc de Viseo sur-tout en avoit vû la ruine avec indignation. Il crut qu'il étoit de son honneur d'en tirer vengeance, & plusieurs motifs l'engagerent ou le confirmerent dans ce dessein. Il brûloit de regner; il regrettoit la mort du Duc; il comptoit sur le secours du Roi de Castille; il étoit aimé des Grands, qui haïssoient le Roi; toutes ces raisons le déterminerent à attenter sur sa personne. Ce qui acheva de lui faire prendre cette funeste résolution, furent les prédictions d'un Astrologue, qui lui promettoient la Couronne. Le plan de la Conjuration fut d'abord dressé à Santarem.

Il est des songes, que le peuple regarde comme des avertissemens que le Ciel envoïe aux hommes, pour leur découvrir les biens ou les maux, qui doivent leur arriver. Dom Juan dormant profondément, crut entendre un grand bruit aux pieds de son lit : il s'éveille, prend son épée, & voit au travers d'une foible lumiere, un phantôme, qui disparut dès qu'il l'eut vû. Une autrefois l'ombre d'un de ses amis qui étoit mort, se présenta à lui & lui parla. Le peuple en fut informé, & prit ces visions pour des réalités, que le Ciel produisoit en faveur de leur Roi, pour l'avertir de la Conjuration, qu'on tramoit contre sa personne. 1483.

Dom Garcie de Menesés Evêque d'Evora étoit un des plus ardents Conspirateurs, il haïssoit personnellement D. Juan, non à cause de la mort du Duc de Bragance, mais parce qu'il croïoit en avoir reçû quelque injustice. Ferdinand son frere ne s'engagea dans la Conjuration que pour venger la mort du Duc, qui étoit son intime ami; pour Guttiere Coutigno, Ferdinand de Silveira, Alvarés & Pierre d'Ataïde, Pierre d'Albuquerque, & le Comte de Peña Macor, ils n'y entrerent, que dans l'esperance qu'ils eurent d'augmenter leurs fortunes, à la faveur des troubles, que l'assassinat de D. Juan devoit naturellement exciter dans le Roïaume. Ils vouloient tuer le Roi, pour délivrer, disoient-ils, le Portugal d'un tyran, qui fouloit aux pieds & les Loix humaines & les Loix divines; ensuite leur dessein étoit de livrer l'Infant Alfonse entre les mains du Duc de Viseo, pour qu'il disposât à son gré de la vie de ce jeune Prince. Guttiere se chargea même de la lui ôter. Il avoit un frere qu'on apelloit Vasqués Coutigno. Celui-ci étoit homme d'un merite distingué; cependant le Roi avoit mal récompensé ses services, & il étoit dans le dessein de sortir du Portugal, & d'aller chercher fortune ailleurs. Guttiere profita de cette disposition pour l'attirer dans le parti des Conjurés. Il lui dit un jour; » Pourquoi voulez-vous quitter votre » patrie; ne vaudroit-il pas mieux

1483. » contribuer à la délivrer des fers d'un » tyran, & vous y assurer une fortu- » ne brillante? « Alors il lui fit part de tout ce qui concernoit la Conjuration, & fit tous ses efforts pour l'y faire entrer : Vasqués sentant toute l'importance du secret qu'on lui confioit, dissimula & témoigna beaucoup d'empressement, pour être associé aux Conjurés. Guttiere le crut, & le presenta au Duc de Viseo, qui acheva de l'instruire de tout le plan de la Conjuration.

Tandis que les Conjurés achevoient de prendre les mesures nécessaires, pour consommer sans risque le crime qu'ils méditoient, le Roi eut quelques indices de la Conjuration. L'Evêque d'Evora étoit passionnément amoureux d'une femme, avec laquelle il vivoit depuis quelque-tems. Cette femme avoit un frere appellé Tinoco, que l'Evêque aimoit beaucoup. L'Evêque enyvré d'amour, n'avoit rien de caché pour la sœur de Tinoco, & il ne pût s'empêcher de lui confier le changement qui alloit arriver dans l'Etat. Tinoco profita de l'imprudence de l'Evêque; sa sœur l'instruisit de toute la Conjuration, qu'il courut découvrir promptement à Antoine Faria. Celui-ci alla trouver le Roi, & l'informa de tout ce que Tinoco lui avoit dit; le Roi voulut parler à Tinoco même; on le fit venir en secret au Palais; il répeta en presense du Roi ce qu'il avoit déja dit à Faria, & se retira rempli d'esperances, que Dom Juan lui donna, pour le récompenser de sa fidelité. Cependant comme il eût été dangereux de proceder contre des Conspirateurs sur la déposition d'un seul homme, Dom Juan résolut de dissimuler avec eux, & de les faire observer, pour tirer des preuves plus convaincantes de leur crime.

Peu de jours après, Vasqués Coutigno confirma par sa délation, tout ce que Tinoco avoit déclaré, & acheva d'instruire le Roi du plan de la Conjuration, des noms de ceux qui y entroient, & des projets qu'ils avoient formés pour la disposition de la Couronne. Alors Dom Juan prit toutes les mesures nécessaires pour cacher sa crainte, & pour éviter les embûches de ses sujets perfides. Il ordonna à sa garde à pied & à cheval, de se tenir toujours prête à recevoir ses commandemens, & leur Capitaine Martin de Mascaregnas, homme d'une valeur & d'une fidélité à toute épreuve, étoit sans cesse auprès de sa personne. Toutes ces choses s'exécuterent sans affectation, pour ne pas donner de l'ombrage aux Conjurés, qui de leur côté cherchoient avec un soin extrême l'occasion de consommer leur crime. Pierre d'Ataïde & Guttiere s'étoient chargés de tuer le Roi. Un jour qu'ils le rencontrerent peu accompagné en montant l'escalier du Palais, Ataïde fit un mouvement qui fit connoître au Roi qu'il vouloit exécuter son dessein; le Roi lui demanda ce qu'il avoit : » J'ai pensé tomber ré- » pondit Ataïde; prenez garde à vous, » repartit D. Juan, ne tombez point. Cette présence d'esprit sauva Dom Juan dans cet instant d'une mort certaine. Peu de jours après ayant été visiter hors de la Ville une Eglise, il se trouva environné de presque tous les Conjurés, n'aïant auprès de lui aucun de ses gardes : il s'apperçut du peril où il se trouvoit; mais prenant son parti, il se tourna de leur côté, & les entretint avec tant de tranquillité & de politesse, qu'ils n'oserent le frapper. Mais en sortant de ce danger, il alloit en courir un second, qui étoit inévitable, si Coutigno

1485. gno ne l'eût averti, que les Conjurés se repentant de l'avoir épargné, se proposoient de le massacrer à son retour : alors le Roi donna des ordres secrets à Antoine Faria pour faire venir ses Gardes, qui l'accompagnerent jusqu'à la Ville.

Le Duc de Viseo se rendit sur ces entrefaites à Palmela, où la Duchesse sa mere vivoit depuis quelque tems. Le Duc écrivit de-là aux Conjurés une Lettre pleine de reproches sur leur lenteur. Il est difficile, leur disoit-il, » si vous differez plus long-» tems à executer notre dessein, que » le secret ne perce ; & s'il est dé-» couvert notre perte est certaine. » Ainsi votre peril doit dissiper tous » les scrupules, qui pourroient arrê-» ter vos coups ; & la témérité en de » pareils cas devient une véritable » prudence ; si vous voulez donc vous » conserver la vie, ôtez-la prompte-» ment au Tyran que nous haïssons » & qui nous hait. « Les Conjurés après avoir lû cette Lettre, jurerent de tuer le Roi à la premiere occasion favorable qui s'offriroit ; & ils envoïerent à Santarem Alvarés d'Ataïde, afin qu'aussitôt, qu'il apprendroit la mort du Roi, il s'emparât de Jeanne fille de Henri Roi de Castille, pour tenir par-là le Roi & la Reine de Castille en respect, & pour les obliger à les secourir promptement en cas de besoin. Mais occupés à la guerre de Grenade, ils ne voulurent entrer en aucune maniere dans ce qu'on tramoit contre Dom Juan. Cependant ils n'étoient pas fâchés de voir l'orage qui alloit fondre sur sa tête ; mais cette joïe barbare ne dura qu'autant de tems, qu'il en fallut à Dom Juan, pour faire arrêter avec sûreté les Conjurés. Persuadé pourtant qu'il pouvoit devenir leur victime, s'il differoit plus long-tems à les punir, il prit la resolution de tuer de sa propre main le Duc de Viseo Chef de la Conjuration. Il lui manda donc de venir à la Cour, sous prétexte de quelque affaire qu'il vouloit lui communiquer. Le Duc avoit de la peine à se résoudre à faire ce voyage ; mais craignant s'il le différoit, de donner de l'ombrage au Roi, il prit le parti d'obéir à ses ordres, & il se rendit auprès de lui. Dès qu'il fut arrivé, le Roi fit cacher auprès de son appartement Pierre de Sea, Jacque d'Azambuja, & Pierre Mendés, trois hommes braves & fideles, avec ordre d'arrêter le Duc en cas qu'il fît des efforts, pour sortir de la chambre du Roi, après qu'il y seroit entré. Sur la fin du jour le Duc vint trouver le Roi ; on l'introduisit, & le Prince le reçut avec un visage gai & content : après un instant de silence » Mon Cousin, lui dit-il, » que feriez-vous à un homme qui au-» roit voulu vous arracher la vie : je le » tuerois de ma propre main, répon-» dit le Duc : Meurs donc, repliqua » le Roi, en le frappant d'un coup » de poignard ; tu as prononcé toi-» même ta sentence. « Le Duc tomba en effet sans vie à ses pieds. 1485.

Cependant le bruit de sa mort se répandit dans Setubal où l'on étoit alors. Aussitôt les troupes s'emparerent des remparts ; on ferma les portes de la Ville, on mit des corps de garde par tout ; l'horreur & la crainte regnoient dans la Ville ; personne n'en pouvoit sortir ; le Roi l'avoit expressement défendu, afin qu'on ne pût avertir de rien les Conjurés, qui en étoient absens. Dès que le premier mouvement de crainte fut passé, le peuple furieux sortit en foule dans les ruës, & courut au Palais pour demander qu'on lui livrât les Conjurés

1483. pour les mettre en pieces ; les cris perçans & redoublés de cette populace avoient quelque chose d'effraïant & répandoient une terreur, que les ténébres de la nuit augmentoient encore. Le Palais étoit rempli de monde ; les gardes étoient doublées ; les Courtisans, qui n'avoient point trempé dans la Conjuration, y accouroient de tous côtés ; ils frémissoient du péril que le Roi venoit de courir ; ils vouloient le venger ; ils maudissoient la mémoire du Duc de Viseo ; mais plusieurs étoient affligés de sa mort, parce qu'elle entraînoit la ruine des coupables, qui étoient ou leurs amis ou leurs parens. La fraïeur & la consternation se peignoient sur leurs visages, & regnoient dans leurs maisons.

On fit transporter à la pointe du jour le corps du Duc de Viseo dans la grande Eglise, où il demeura jusqu'après midi, afin que tout le monde pût voir & connoître le crime & le châtiment. Ensuite Vasqués Coutigno & Tinoco comparurent devant le Juge Criminel, où ils déposerent ce qu'ils sçavoient de la Conjuration du Duc. Le Roi lui-même déclara dans la forme requise en Justice, les raisons qui l'avoient déterminé à tuer le Prince ; & lorsque le procès eut été instruit, on prononça une Sentence contre le Duc de Viseo, par laquelle sa mort étoit approuvée, comme étant coupable de crime de Leze-Majesté ; les Conjurés qu'on pût arrêter avoüerent tout. Ferdinand de Menesés, Pierre d'Ataïde, & Pierre d'Albuquerque subirent le dernier supplice dans la place de Setubal. Le Roi accorda la vie à Guttiere en faveur de Vasqués son frere ; mais il le fit enfermer dans le Château d'Avis, où il mourut peu de tems après, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. 1483. Alvarés d'Ataïde & Ferdinand de Silveira trouverent le moyen de s'enfuir. Le dernier dut son salut à un de ses domestiques, que la crainte des supplices, ni l'espoir des récompenses, ne purent engager à découvrir l'endroit où son maître étoit caché. Alvarés d'Ataïde revint en Portugal sous le regne d'Emmanuel, qui le rétablit dans tous ses honneurs & dans la possession de ses biens, qu'on avoit confisqués. Il est le chef de l'illustre famille de ce nom, qui subsiste encore aujourd'hui dans le Roïaume. A l'égard de Sylveira, il fut tué par ordre du Roi en allant en France. Sa fuite avoit causé beaucoup de chagrin au Roi, parce qu'il lui avoit confié des secrets de la derniere conséquence, & qu'il craignoit qu'il ne les publiât. Plus on est entré dans la confidence d'un Prince, plus sa vengeance est à redouter, quand on a une fois encouru sa disgrace.

Dans le tems que le Duc de Viseo expiroit sous les coups de Dom Juan, l'Evêque d'Evora s'entretenoit avec la Reine ; Ferdinand de Mascaregne vint l'appeller de la part du Roi. Dès qu'il fut sorti de l'appartement de la Reine, il fut entouré de soldats, & conduit dans la Citadelle de Palmela. On l'enferma dans un cachot obscur, & mal propre, où il expira trois jours après qu'il y fut entré. On croit avec fondement qu'on l'empoisonna ; le Comte de Peña - Mucor se refugia dans la Citadelle de la Ville du même nom, & là il se crut à l'abri du ressentiment du Roi. Catherine de Costa sœur du Cardinal de Costa, & femme du frere du Comte, leva des troupes à l'insçu de son mari, dans la résolution de se défendre dans la Ville de Sabugal, où elle s'étoit enfer-

1483. mée. L'audace de cette femme fut admirée; on en parloit avantageusement: son exemple pouvoit faire naître une guerre civile : le Roi en sentit toute la conséquence, il courut donc promptement pour réduire cette place. Pierre Norogne s'y rendit avant lui : Catherine voïant qu'elle ne pouvoit sans témerité s'exposer à un siege, proposa de la remettre entre les mains du Roi, à condition qu'on la laisseroit vivre tranquillement elle & son mari, attendu qu'ils n'avoient aucunement trempé dans la Conjuration. Dom Juan y consentit, & peu de tems après il permit même au Comte de Peña-Mayor de se retirer en Castille avec sa femme & ses enfans. Il y mourut après y avoir vêcu allés tristement.

Telle fut la fin des Conjurés & de la Conjuration. Quoique le Duc de Viseo fut certainement coupable, tout le monde n'approuva pas la maniere dont le Roi l'avoit puni. On disoit qu'il étoit honteux à un Prince de faire soi-même les fonctions de bourreau ; d'ailleurs, ajoûtoit-on, il devoit du moins donner au Duc le temps de se justifier ; c'est la moindre faveur que ce jeune Prince pouvoit esperer d'un cousin & d'un beau-frere : d'autres disoient pour la défense du Roi, que tout étoit permis, lorsqu'il s'agissoit du bien public; que la forme étoit inutile, quand le crime étoit bien prouvé : que le Duc, si on eût voulu poursuivre sa mort en Justice, auroit pû échapper au supplice qu'il meritoit, & que cela eût été de mauvais exemple. A l'égard de l'Evêque d'Evora, on disoit que c'étoit avoir offensé le Saint Siege que de l'avoir fait mourir ; que le Roi n'avoit aucun pouvoir sur la vie des Evêques, & qu'on avoit violé dans sa personne les droits les plus sacrés de l'Eglise. On répondoit, qu'il étoit 1483.
permis à chacun de repousser la force par la force; que Dom Juan n'avoit fait que prévenir l'Evêque d'Evora, qu'ainsi il étoit contre la raison de dire que Dom Juan avoit violé les droits de l'Eglise en punissant un assassin; & que le caractere dont il étoit revêtu, n'entroit pour rien dans cette affaire. En effet, les Princes seroient bien à plaindre, s'ils ne pouvoient pas faire cette espece d'abstraction, pour châtier des Ecclesiastiques, qui sans ce frein, se livreroient peut-être à toute sorte d'excès.

Les coupables étant punis, Dom Juan songea à récompenser ceux qui lui avoient découvert la Conjuration. Il fit present à Coutigno du Comté de Borba, avec tous les honneurs, prérogatives & revenus attachés à cette dignité ; & donna à Tinoco mille ducats de pension, avec un Benefice de quinze cens écus. Tinoco ne profita pas long-temps de sa fortune. La mort termina ses jours bien-tôt après. Ceux qui haïssoient le Roi disoient, que le Ciel l'avoit puni pour avoir été l'auteur de la mort du Duc de Viseo.

Le Roi fit voir en cette occasion, qu'il sçavoit punir & récompenser, être severe & clement tout à la fois, capable enfin de discerner les gens fideles d'avec les coupables, & ceux qui pouvoient le devenir : il donna tous les biens du Duc de Viseo, qui avoient été confisqués à Emmanuel son frere, avec le titre de grand Maître de l'Ordre de Christ. Cependant à la place de Moura & Serpa qui étoient sur la frontiere, il lui donna deux autres Villes dans le sein du Roïaume. Il voulut aussi qu'il portât le titre de Duc de Beja, & non de Viseo, afin

1483. d'abolir, s'il étoit possible, jusqu'à la memoire du Duc son frere.

Le Roi & la Reine de Castille envoïerent l'Evêque de Cordouë & Gaspar Fabre en Portugal, pour prier Dom Juan de rétablir dans leurs biens, leurs honneurs, & leurs dignités les malheureux enfans du Duc de Bragance. Ils trouverent le Roi à Castelbranco, où il étoit malade de la fievre; mais aussi-tôt qu'il fut guerri, il ne leur donna audience, que pour les assurer qu'il ne consentiroit jamais à ce qu'ils demandoient, parce qu'il étoit convaincu que la tranquillité publique, & même le salut de l'Etat, dépendoient de ce refus. Que le Roi & la Reine de Castille n'étoient pas moins interessés à la conservation du Roïaume que lui, puisque leur fille Isabelle devoit épouser son fils Alfonse, & en être un jour la Souveraine. Ferdinand & Isabelle comprirent par cette réponse, qu'il seroit inutile de faire de nouveaux efforts en faveur des Bragances. Dom Juan de son côté, pour faire voir que ce n'étoit point la haine, mais la Justice qui le conduisoit dans toutes ses actions à leur égard, donna l'Evêché d'Evora à Alfonse de Portugal, bâtard du Marquis de Valence: ce qui fit beaucoup de plaisir à la Noblesse, qui dès ce moment ne desespera plus de voir un jour rentrer en grace toute la Maison de Bragance.

Le Roi trouva une nouvelle occasion de faire éclater le zele qui l'animoit pour le bien public. La peste vint à ravager tout le Roïaume; la Province d'Alenteyo sur-tout souffrit beaucoup, & le nombre des morts y fut très-grand; on y manquoit de toute espece de secours. Dom Juan se donna des mouvemens incroïables, pour remedier à la disette, source ordinaire des maladies épidemiques. 1485. Enfin il n'épargna rien de ce qui pouvoit contribuer à la conservation de la vie de ses sujets, & il exposa souvent la sienne pour sauver la leur.

Au milieu des embarras que causent d'ordinaire ces fleaux terribles, il ne perdoit point de vûë les moïens qu'il avoit imaginés, pour rétablir le commerce dans le Roïaume, comme la cause unique, qui pouvoit enrichir l'Etat. Pour cet effet il diminua les droits d'entrée dans le Port de Lisbonne; il accüeillit favorablement les Etrangers, il travailla au rétablissement de la Marine, & fit renaître la confiance perduë, par l'ordre qu'il introduisit dans les Finances, & par la sûreté & la liberté qu'il donna aux Negocians, sans quoi le commerce ne sçauroit jamais fleurir dans un Etat, quelque riche & quelque puissant qu'il soit d'ailleurs. La tyrannie, & l'oppression entraînent toujours l'indigence & la misere des peuples.

Le Roi fit battre alors une nouvelle Monnoïe, un peu plus forte que l'ancienne: d'un côté elle representoit les armes de Portugal, & de l'autre son image avec cette inscription *Justus ut palma florebit*, dont il eut le surnom de Juste. Il en fit battre d'autres en or & argent d'une moindre valeur, pour faciliter davantage le commerce. Au reste il composa les armes du Royaume, telles qu'elles sont encore aujourd'hui; & ajoûta à ses titres celui de Seigneur de la Guinée.

Comme le Roi étoit à Setubal, le Pape Sixte vint à mourir, & il eut pour successeur Innocent VIII. Dom Juan fit partir pour Rome Pierre de Norogna, & Vasqués Ferdinand de Lucena, pour feliciter le nouveau Pape sur son élection au souverain Pontificat; & pour lui rendre, comme

1483. au Chef de l'Eglise, l'obéissance qui lui étoit dûë. Roderic de Pina celebre Júrisconsulte accompagna par ordre du Roi les Ambassadeurs, afin de leur servir de conseil. Dans ce temslà on confioit les Ambassades non-seulement à ceux qui par leur naissance, pouvoient remplir dignement ces postes éminens, mais encore à ceux qui étoient versés dans l'étude du Droit particulier & public. En effet, on a souvent besoin dans le cours des négociations de cette connoissance, sans laquelle on tombe dans des fautes d'une extrême conséquence. Elle est d'ailleurs comme nécessaire dans toutes les especes de Traités, que les Puissances sont obligées de faire.

Parmi les graces que D. Juan chargea Norogna de demander au Pape, on compte la Bulle de la Croisade, afin de porter la guerre en Afrique. En même temps il fit de grands préparatifs de guerre, ce qui causa tant de terreur aux Maures, que les habitans d'Azamor envoïerent des Députés au Roi, pour lui rendre hommage. Ils se soûmirent même à lui à de certaines conditions, que le Roi leur accorda. On continua cependant les preparatifs, & l'on acheta un grand nombre de toute sorte d'armes, que l'on distribua à ceux qui étoient en état de les porter.

1492. En ce tems-là Christophle Colomb Genois de Nation, homme courageux, hardi, entreprenant, brûlant du desir de s'immortaliser par quelque action d'éclat, expert dans l'Art de la Marine, & capable enfin de grandes choses, se rendit en Portugal pour offrir ses services à D. Juan par raport à la découverte du Nouveau Monde. Le Roi qui se laissoit toujours frapper avantageusement en faveur de ceux qui avoient des talens, le reçut & l'écouta favorablement; mais avant que de lui accorder ce qu'il demandoit, il voulut consulter Joseph & Roderic, les plus sçavans Cosmographes du Roïaume. Ils desaprouverent le projet de Colomb: Alors le Roi fit part à son Conseil de ce que ce Genois lui proposoit. On délibera, & Jacque Ortix Evêque de Tanger, qui étoit Castillan & Confesseur du Roi, parla ainsi. 1492.

» Avant de prendre une derniere
» résolution touchant les entreprises
» qui regardent le bien public, il faut
» examiner si elles sont justes, glo-
» rieuses & utiles: si elles manquent
» d'une de ces trois conditions, il est
» dangereux de les entreprendre.
» Celle que Christophle Colomb pro-
» pose n'en est, ce me semble, revê-
» tuë d'aucune. On ne peut l'execu-
» ter qu'avec des dépenses immenses,
» & qu'en sacrifiant un bien certain,
» à des esperances incertaines; qu'en
» exposant la fleur de la jeunesse aux
» périls d'une longue navigation, &
» qu'en nous privant des secours les
» plus pressans contre des ennemis
» voisins, qui ne manqueroient point
» de profiter de la diversion de nos
» forces. N'est-il pas plus glorieux,
» si nous devons faire la guerre, de la
» faire aux Maures d'Afrique, enne-
» mis du Roïaume, ennemis de no-
» tre Religion, & qui ne respirent
» que la ruïne de toute l'Espagne. A
» l'égard de l'utilité, quels hommes,
» quelles richesses, quelles flotes ne
» seroient pas nécessaires, pour exe-
» cuter l'entreprise dont il s'agit? L'i-
» dée seule suffit pour en demontrer
» l'inutilité. Contentons-nous donc
» de porter la guerre en Afrique; le
» juste, le glorieux, l'utile, tout s'y
» trouve à la fois. Les Afriquains
» sont belliqueux, leurs richesses

1492. » ſont immenſes, & leur haine contre notre Religion eſt extrême : ces » trois raiſons ont engagé nos Rois à » leur faire une guerre éternelle. Ainſi mon avis eſt qu'on prefere la réalité à la chimere, qu'à l'exemple de » nos ancêtres, nous continuions nos » expeditions contre ces ennemis » cruels, & que nous nous appliquions ſans relâche à abattre leur » puiſſance redoutable.

Pierre de Norogna Comte de Villareal répondit à l'Evêque de Tanger de cette maniere. » Toutes les » choſes de la vie dépendent des circonſtances. Elles reglent & doivent » regler en tout la conduite des hommes. Lorſque les Maures avoient » preſque ſoumis ſous leur puiſſance » l'Eſpagne, toutes nos forces n'étoient point ſuffiſantes pour oppoſer une digue à leur ambition : mais » aujourd'hui que nous avons repouſſé au-delà des mers ces Barbares, » que l'Eſpagne ne gémit plus ſous » les fers de ces cruels ennemis, que » nous poſſedons des Villes & des » Ports commodes dans leur païs, le » bien de l'Etat, la gloire de la Nation, & l'interêt de la Religion » nous invitent à de plus nobles entrepriſes. Ce que propoſe Colomb » peut être douteux, dangereux même; mais cela ne doit pas nous » faire abandonner le deſſein de porter juſque dans l'Aſie la gloire de » nos armes. L'Europe & l'Afrique » en ont éprouvé la force; ſoumettons les Orientaux, & rien n'égalera notre gloire. D'ailleurs l'expérience nous a appris qu'il n'eſt point » de Nation plus contraire à notre » Religion que les Maures; allons » donc chercher des Nations moins » indociles & moins oppoſées par » leur genie, & par leurs mœurs aux » verités de la Loi de Jeſus-Chriſt. Si 1492. » la gloire de la Nation vous eſt chere, ſi vous prenez interêt aux progrès de la Religion, & ſi vous voulez voir le Portugal regorger de richeſſes, traverſons ces mers immenſes qui nous ſéparent des peuples Orientaux; établiſſons entre » eux & nous un commerce floriſſant; » éclairons-les des lumieres de l'Evangile, & n'abandonnons point » honteuſement des entrepriſes, que » nulle Nation, excepté la nôtre, n'a » oſé enviſager. Nous n'avons rien » à craindre de nos voiſins : les Maures bien loin de ſonger à porter la » guerre dans notre païs, ne s'occupent qu'à la défenſe du leur; la » paix regne entre la Caſtille & le » Portugal; ſi les Eſpagnols vouloient » l'enfraindre, les richeſſes que nous » retirerons des Indes, ne ſerviront » qu'à nous mettre plus en état que » nous n'avons jamais été, de réprimer leurs efforts ambitieux. Ainſi je » conclus qu'il ſera juſte, glorieux & » utile d'aller à la découverte du » Nouveau Monde, de travailler à la » converſion de tant de peuples differens qui vivent dans une profonde ignorance de notre Foi, d'établir un ſolide commerce entre eux » & nous, & de ne point ſe rebuter par toutes les difficultés, qu'on » pourra eſſuïer dans l'execution » d'une pareille entrepriſe. « Ceux qui aſſiſtoient au Conſeil, & le Roy lui-même furent de ſon ſentiment.

Cependant on remercia Colomb de ſes offres de ſervice. On prétend qu'il 1484. s'étoit déja adreſſé à pluſieurs Princes de l'Europe, à qui il avoit propoſé la même choſe qu'il venoit de propoſer au Roi de Portugal; que tous le remercierent de même, & qu'alors il ſe détermina à paſſer en Caſtille, où

1484. il fut assez bien accueilli, comme on le verra.

Cependant D. Juan songea à envoïer une nouvelle flote, pour voir si l'on ne pourroit point trouver quelque passage, pour pénétrer jusqu'aux Indes orientales. Il confia le commandement de cette flote à Jacque Cane, homme brave, vertueux, & dont le rare mérite donnoit un nouvel éclat à sa noble naissance. Il s'embarqua, passa au-delà du Cap de Sainte Catherine, arriva enfin à l'embouchure d'une riviere large & rapide, appellée Zaïre. Persuadé que les rivages de cette côte d'Afrique étoient habités, il entra dedans à la faveur de la marée. Il apperçut bien tôt des hommes & des femmes de même couleur que le reste des Ethiopiens, aïant les cheveux frisés, mais les lévres moins grosses, & le visage moins laid & moins difforme, que les habitans de la Guinée haute, ainsi appellée par les Portugais, pour la distinguer des Roïaumes de Congo & d'Angola, qu'ils nomment la Guinée Basse. A la vûë des Portugais ces Barbares parurent étonnés; ils s'approcherent cependant de leurs vaisseaux, les examinerent; & y entrerent sans témoigner aucune crainte; on les eût pris pour des anciens amis ou parens des Portugais, tant ils paroissoient satisfaits de les voir dans leur païs. Cane avoit amené avec lui un homme qui sçavoit plusieurs langues Africaines, toutefois il n'entendit rien au langage de ces Barbares, & l'on fut obligé de leur parler par signes. On comprit par leurs gestes, que tout le païs étoit gouverné par un Roi puissant, qui demeuroit à quelques journées de là.

Cane les pria de vouloir conduire quelques-uns de ses gens vers ce Prince; ce qu'il obtint aisément d'eux, 1484. moïennant quelques presens & promesses qu'il leur fit. On choisit pour cette espece d'Ambassade quatre des plus hardis & des plus déterminés de la flote; on les chargea de presens pour le Roi, & on leur ordonna de revenir dans un certain temps, après avoir remarqué le païs & les mœurs des habitans. Les quatre Députés ne revenant point dans le temps prescrit, Cane leva l'ancre, & amena avec lui en Portugal quatre Ethiopiens, ausquels il promit, de les ramener dans leur païs dans la quinziéme Lune; c'étoit leur maniere de compter. On leur apprit en chemin le Portugais; ensorte que lorsqu'ils furent presentés à D. Juan, ils furent en état de se faire entendre: ils lui dirent que leur païs s'appelloit Congo; ils lui en firent une description nette & exacte, & lui donnerent une idée juste du gouvernement, des mœurs & de la religion des habitans, & des richesses qu'ils possedoient. Dom Juan & tous les Grands du Roïaume les écoutoient avec un plaisir infini; on ne pouvoit se lasser de les interroger, & ils répondoient à toutes les questions avec une presence d'esprit admirable.

Le Roi après avoir bien traité ces Etrangers, ordonna à Cane de s'en retourner à Congo, & de ramener les Ethiopiens dans leur païs, de crainte que si on les retenoit plus long-tems, leurs compatriotes ne maltraitassent les Portugais, qui y étoient restés. Il le chargea aussi d'aller trouver lui-même le Roi de Congo, pour faire alliance avec lui, & pour tâcher de l'attirer à la Religion Chrétienne. Cane obéït, & après avoir essuïé de grands perils sur mer, il parvint enfin au même endroit du fleuve, où il avoit pris ces quatre hommes, il en envoïa un au

1484. Roi de Congo, pour lui apprendre son retour, & pour le prier de lui renvoïer ses quatre Portugais, lui promettant de lui rendre immédiatement après les trois autres Africains : il lui fit aussi dire qu'il étoit chargé de la part de son Maître de lui parler. Le Roi de Congo, aussi-tôt qu'il sçût son retour, donna la liberté aux quatre Portugais. Il lui fit faire aussi des complimens sur son retour, & Cane remit à celui que le Roi de Congo lui avoit envoïé les presens du Roi de Portugal. Aussi-tôt il remit à la voile. Après avoir découvert deux cens lieuës de païs au-delà du Zaïre, il revint à Congo, & alla trouver le Roi de ce Roïaume, qui le reçut honorablement. Dès que Cane eut gagné sa bienveillance, il lui parla de la Religion Chrétienne. Cane étoit homme de guerre, nourri & élevé dans les armes, peu versé dans les Lettres, mais simple dans ses mœurs, juste dans ses idées, & fortement convaincu de sa croïance, dont il parloit avec énergie, & sans affectation. Le Roi de Congo l'écouta avec un plaisir singulier; à mesure que Cane parloit, sa curiosité pour nos Mysteres augmentoit; les Grands de sa Cour, à son exemple, recherchoient aussi les occasions de s'en instruire.

Cependant le temps arriva où Cane devoit s'en retourner en Portugal; le Roi en parut affligé : toutefois il consentit à son départ, espérant que le Roi de Portugal, par son entremise, lui envoyeroit des Prêtres pour achever de l'instruire du Christianisme, qu'il étoit résolu d'embrasser avec sa femme, ses enfans, ses parens & ses Courtisans. Il voulut aussi qu'il emmenât avec lui quelques-uns de ses Pages, pour qu'ils pussent être instruits en Portugal des verités de la Religion, & il leur donna pour Gouverneur Zacuta, qui avoit déja été en Portugal. Il le chargea expressément de remercier Dom Juan des services importans qu'il lui avoit rendus, & de lui donner de sa part quantité d'yvoire, avec divers habits, & des couvertures de lit proprement tissuës de feüilles de palmier, ouvrage précieux & fort estimé dans tout le Roïaume de Congo. 1484.

Ce païs est situé en Afrique par delà la Ligne équinoxiale. A l'Occident il est borné par la mer Oceane, & tout le long de cette Côte, on trouve plusieurs Ports, plusieurs Caps, & plusieurs Rivieres, entr'autres le Zaïre, où l'on voit quantité de chevaux marins, que les Anciens appelloient Hippopotames, & des Crocodilles d'une grandeur énorme, que les habitans nomment Caïmans. Après le Zaïre, on rencontre le Lelunda, qui baigne les pieds de la Montagne, où est située la Ville de Congo Capitale du Roïaume; & ensuite le Coanza, prenant sa source dans un petit lac qui tire ses eaux de celui où le Nil prend la sienne. Au midi on tire une ligne depuis le Port des Vaches, ainsi appellé du grand nombre de ces animaux qu'on y voit, jusqu'aux Montagnes d'argent, laissant à côté le Roïaume de Matamam. A l'Orient on imagine une autre ligne depuis les Montagnes d'argent, jusqu'au lieu où le Zaïre joint ses eaux avec l'Umba, passant par les Montagnes nommées, par les Portugais, Montagnes de Salpêtre, par celles du Soleil dont la hauteur est prodigieuse, & par celles de Christal. Au Nord les Congians ont les peuples appellés autrefois Bramas, & présentement Loangas; & plus loin vers l'Orient, les Anziques, ou Anzicains, peuples cruels & barbares, qui se mangent les uns les autres, &

qui

1484. qui vendent publiquement de la chair humaine. Ils ont beaucoup de mépris pour la mort, & vivent ſans religion. Les Congians ont ſouvent la guerre avec eux.

Au reſte, le Roïaume de Congo eſt diviſé en ſix Provinces, & ces Provinces ſont diviſées en pluſieurs Seigneuries, gouvernées par des Officiers qu'on appelle *Mani*, qui veut dire Seigneur dans la Langue du païs. Ainſi *Manicongo* veut dire Seigneur de Congo, & non *Roïaume de Manicongo*, comme l'ont cru quelques Auteurs. La plus belle & la plus riche Province du Roïaume ſe nomme Bemba, renfermée entre le Fleuve Ambrizze, & le Coanza: ſa Ville Capitale s'appelle Panſa. Elle eſt ſituée à vingt-cinq lieuës de la mer dans une Plaine fort vaſte, entre les Fleuves Onzo & Ambrizze. Cette Ville ſert comme de rempart à tout le Roïaume de Congo: les habitans en ſont vigoureux, vaillans & accoûtumés à la guerre. On trouve dans la Province toute ſorte d'animaux, mais ſur-tout beaucoup d'élephans & de tigres. Les Portugais en retirent preſque toute l'yvoire, qu'ils apportent dans leur païs.

La ſeconde Province porte le nom de Sogno. Elle s'étend depuis le fleuve Ambrizze juſqu'à celui de Las-Borreras Roxas, c'eſt-à-dire, les Sables rouges, & confine avec le Roïaume de Loanga vers le Nord, & avec les Anzicains vers l'Orient. La Capitale porte auſſi le nom de Sogno. L'yvoire eſt extrêmement commune dans cette Province. Celle de Sundo, qui commence à dix lieuës loin de la Ville de Congo, s'étend juſqu'au fleuve Zaïre, par-delà ſes cataractes, comprenant les deux rivages du fleuve juſqu'aux Anzicains au Septentrion; à l'Orient elle s'étend juſqu'au confluent 1484. des rivieres Brancaris & Zaïre, & de là, aux Montagnes de Chriſtal. La Capitale ſe nomme Sundo comme la Province, & elle eſt ſituée auprès des cataractes du Zaïre. Elle ſert ordinairement d'appanage à celui qui doit ſucceder à la Couronne.

Le nom de la quatriéme Province eſt Pango. Le territoire de Congo lui ſert de bornes à l'Occident; au Nord elle a les mêmes que celles de Sundo, à l'Orient les Montagnes du Soleil, & au Midi la Province de Batta. La Capitale de cette Province s'appelloit anciennement *Pangelungos*, mais aujourd'hui elle s'appelle Pango, ainſi que la Province. Elle eſt coupée au milieu par la riviere Barbela, qui tire ſa ſource du même lac que le Nil, & d'un autre nommé Aquelunda qui ſe perd dans le Zaïre. La Province de Batta, qui fait la cinquiéme, confine du côté du Nord avec celle de Pango, à l'Orient elle a les Montagnes du Soleil & du Salpêtre, & au Midi elle a encore des Montagnes, que les Portugais appellent Queymados, c'eſt-à-dire, brûlées; on dit que cette Province étoit connuë ſous le nom d'*Agezimba* par les Anciens, qui croïoient que c'étoit le dernier païs habité vers le Midi. La Ville de Batta en eſt la Capitale, & le Gouverneur de la Province y fait ſa réſidence ordinaire; il fait continuellement la guerre aux Giachas, ou Agags, peuple cruel, farouche, & qui ne vit que de pillage. Les armées des Congians ſont remplies de Portugais.

La ſixiéme & la derniere de toutes les Provinces, nommée Pemba, eſt ſituée au milieu des autres, & dans le centre, pour ainſi dire, du Roïaume. Le Roi y demeure ordinairement dans la Ville de Congo, autrefois

1484. Banza, & presentement appellée par les Portugais Saint Sauveur. Elle est au septiéme dégré & un quart de Latitude australe, située sur une Montagne de pierre à trente-huit lieuës de la mer. Le sommet de la Montagne sur laquelle Congo est bâtie, présente une Plaine de deux lieuës & demi de circuit; l'air y est sain & temperé, quoique sous la Zone Torride. Au pied de la Montagne passe la riviere le Lunda, arrosant plusieurs vallées très-fertiles & très-bien cultivées, où l'on trouve toutes sortes de fruits & toutes sortes de grains. L'hyver y commence au mois d'Avril & y finit au mois de Septembre : pendant ce temps-là les pluyes y sont continuelles; elles abreuvent la terre desséchée par les chaleurs de l'esté, & grossissent si considérablement les rivieres, qu'elles se débordent presque par-tout. Delà vient l'inondation du Nil, & de quelques autres fleuves de l'Afrique. Les Egyptiens, chez qui il ne pleut presque jamais, regardent cette abondance d'eaux, qui inondent leurs campagnes & les fertilisent, comme un phenomene dont ils ressentent les effets bien-faisans, sans pouvoir en comprendre la cause. Le Nil étoit autrefois un Dieu pour eux, & ils lui offroient toutes sortes de Sacrifices. Ptolomée s'est trompé, en disant que ce fleuve tire sa source, de deux lacs qui sont tous deux au pied des Montagnes, qu'on appelle de la Lune, environ au douziéme dégré & demi de Latitude australe en même parallele, l'un éloigné de l'autre de cent douze lieuës. Les Portugais ont découvert qu'il y avoit bien deux lacs où le Nil prend sa source, mais autrement situés que ne dit l'ancien Géographe; car l'un de ces lacs est au douziéme dégré de Latitude australe, & l'autre est sous l'Equateur, presque 1484. sous un même Méridien que le premier. On dit encore que le Nil ne sort que du second, parce qu'on ne croit pas que les eaux du premier, aillent se rendre dans le dernier, mais qu'elles se perdent dans des Montagnes de sable, qu'on trouve entre l'espace qui les sépare. D'autres assurent le contraire, & disent qu'il est bien vrai que ces eaux passent par de vastes solitudes, où elles n'ont point de lit certain, mais qu'elles en ont toujours un, par lequel elles coulent & se rendent au lac d'où sort le Nil. Telle est l'opinion récente qu'on a de la source de ce fleuve si célebre dans tous les temps.

Au reste, pour revenir aux Congians, ils étoient tous idolâtres, lorsque les Portugais y arriverent, & ils adoroient toutes sortes de bêtes monstrueuses & horribles. Les serpens, les couleuvres, les plantes, les bois, tout cela étoit Dieu à leurs yeux, & recevoit leurs hommages. Les cérémonies de leur religion étoient en grand nombre & diverses, mais toutes se rapportoient à témoigner de la reconnoissance & de la soûmission. Les plus usitées consistoient à fléchir le genoux devant leurs Idoles, à les adorer la face contre la terre, à se couvrir le visage de cendres & de poussiere; & à leur offrir ce qu'ils avoient de plus précieux. Leurs Prêtres & leurs Sacrificateurs, aussi fourbes & aussi avares que ceux des anciens Païens, mettoient à profit la simplicité de ces peuples, pour leur persuader que ces êtres, qu'ils appelloient Dieux, joüissoient de la Toute-puissance, qu'ils voïoient & qu'ils entendoient tout, & qu'ils étoient les sages dispensateurs des biens & des maux, que les hommes éprouvent

1484. dans la vie. Quant au Gouvernement, le Roi est proprietaire de tous les biens, que possedent les Congians; il est le maitre de les ôter & de les donner à qui il veut: ce qu'il ne fait pourtant point, à moins que ceux qui les possedent, ou leurs enfans, ne se rendent criminels envers lui. Le Roi donne audiance deux fois par semaine; les procès y sont promptement terminés, parce qu'on n'y connoît aucune des formalités, ni des procédures dont on se sert en Europe; les causes criminelles n'y sont pas expediées avec moins de diligence. On y condamne rarement à mourir un homme; mais on le déclare esclave, ou on l'exile, persuadé qu'on est qu'il est plus raisonnable de ramener les hommes à leur devoir & au repentir de leurs fautes, par les miseres qu'ils endurent dans cet état, que de leur ôter la vie avant qu'ils se soient repentis. Quand un Portugais a quelque demêlé avec un Congian, il le cite devant le Juge du païs, & quand le Congian en a avec quelque Portugais, il s'adresse, pour en avoir justice, au Juge Portugais, qui les juge selon les Loix de Portugal. Les Congians n'ont aucune Histoire qui conserve la memoire de ce qui s'est passé chez eux. Ils ne distinguent point les jours & les nuits par heures, mais par lunaisons. Ils aiment la danse & la musique, & ont differentes sortes d'instrumens. Avant de connoître les Portugais, ils se couvroient depuis la ceinture en bas de plusieurs pieces faites de feüilles de palmier; & sur la poitrine ils portoient des peaux fines ou de jeunes tygres ou de civette. Pour avoir plus de grace, ils attachoient la tête de ces animaux sur leurs épaules avec un petit manteau de feüilles de palmier, tissu comme un filet, & bordé de franges de même matiere, mais de differente couleur. Tous, à l'exception du Roi & des principaux Seigneurs, marchoient pieds nuds. Le peuple étoit à peu-près vêtu comme la Noblesse; la difference ne consistoit qu'en la finesse des étoffes. Les femmes portoient trois robbes depuis la ceinture, l'une plus longue que l'autre. Celle de dessous leur alloit jusqu'au talon, la seconde jusqu'au genoux, & la troisiéme un peu plus haut; elles avoient la poitrine couverte d'un voile, & les épaules d'un manteau court; le tout fait de feüilles de palmier; elles portoient sur leur tête une coëffe ou un bonnet, qui n'en couvroit qu'une partie. Depuis que les Portugais y ont pénétré, les hommes & les femmes des Grands & des Nobles s'y habillent à la Portugaise en soye & en pourpre. 1484.

Tel étoit le Roïaume de Congo, lorsque Cane en fit la découverte; presque en même temps on pénétra aussi dans celui de Beni, & l'on fit alliance avec le Roï de ce païs. Ces découvertes ne contenterent point Dom Juan. Il désiroit ardemment de trouver un passage pour aller aux Indes Orientales. Pour cet effet, il fit armer trois vaisseaux, dont il donna le commandement à Barthelemi Diaz homme intrepide, qui après avoir essuïé tous les périls imaginables, parvint enfin à un Cap, le plus grand qui soit dans le monde. Au Ponant, il commence au quatriéme dégré de Latitude septentrionale, & s'étend si avant vers l'australe, que sa pointe va tomber au trente-quatriéme degré & demi; ensorte que depuis un bout jusqu'à l'autre, il comprend de ce côté près de trente-six dégrés, qui font six cens quatre-vingt lieuës & demi; du côté du Levant il en a plus de huit cens.

1484. Les Portugais étant arrivés à ce cap, voulurent le doubler ; mais ils furent si furieusement battus des vagues, & ils essuïerent une tempête si horrible, qu'ils l'appellerent le Cap tourmentueux, ou des tourmentes. Enfin ils le doublerent & arriverent à une isle qu'ils nommerent Sainte Croix, à cause d'une colonne qu'ils y planterent avec la figure de la croix. Delà ils rebrousserent chemin & revinrent en Portugal, où ils rendirent compte au Roi de la découverte qu'ils avoient faite, & du nom qu'ils avoient donné au Cap ; mais Dom Juan comblé de la joïe la plus vive, voulut qu'on le nommât Cap de Bonne-esperance, nom qui lui est demeuré depuis.

Dom Juan résolut d'envoïer des personnes intelligentes, pour chercher un chemin qui conduisît par terre dans le Roïaume des Abissins, situé dans la partie Orientale de l'Ethiopie. On publioit que ce païs étoit fort vaste, fort peuplé, & que les habitans en étoient Chrétiens. Les premiers à qui il donna cette commission, s'appelloient Antoine de Lisbonne de l'Ordre de Saint François, & Jean de Montemajor, qui firent un voïage infructueux. Ensuite il en chargea Pierre Couillan & Alfonse Paiva. D'abord ils se rendirent à Naple, delà ils passerent à Rhodes, où les Chevaliers Portugais de l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem les reçurent très-bien. Après s'y être reposés quelques jours, ils partirent pour Alexandrie, où ils arriverent heureusement. Là ils se séparerent ; Couillan prit la route des Indes & Paiva celle d'Ethiopie, après être convenus ensemble qu'ils reviendroient dans un certain jour au grand Caire Ville d'Egypte. Couillan s'embarqua sur la mer rouge, & parvint à Aden, d'où poursuivant sa route, il vit Goa, Calicut, Cananor, Cochin & plusieurs Villes fameuses de l'Inde. 1484. En revenant il parcourut les Côtes de la Perse, celles d'Arabie, gagna les Côtes de l'Afrique, doubla le Cap de Guadarfu, arriva au Mozambique, remarqua en passant les Roïaumes de Melinde, de Quiloa & d'autres qui sont situés le long de cette Côte, & vint aborder à Soffola, où il apprit par ceux du païs, que la Côte continuoit ainsi jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Alors Couillan reprit la route du Caire, où la mort termina ses voïages. Il eut pourtant le temps d'écrire au Roi, & de lui envoïer une carte-marine, dans laquelle il avoit marqué & décrit tous les lieux par où il avoit passé. Alfonse Paiva pénétra de son côté jusques dans l'Abissinie, dont il envoïa un détail au Roi de Portugal par un Juif nommé Joseph.

On vit en même temps en Portugal deux exemples mémorables, l'un de fidelité & l'autre de perfidie. Roderic Pareira, attaché à la Maison de Bragance, fut l'auteur du premier. Il avoit suivi en Castille les enfans du feu Duc. Jacque qui étoit l'aîné le fit partir pour porter un paquet de Lettres à Isabelle sa mere, qui étoit restée en Portugal. Roderic prit toutes les mesures convenables ; il se déguisa, pour n'être point reconnu, il prit des routes détournées & marcha pendant la nuit ; mais malgré toutes ces précautions, il fut surpris & arrêté par ceux que le Roi avoit commis pour veiller, qu'Isabelle n'eût aucun commerce avec ses enfans. On conduisit Roderic au Roi. Comme il ne voyoit aucun moyen pour s'échaper, & qu'il ne pouvoit cacher ses Lettres, il les avala. Cette action de générosité & de fidelité augmenta les soupçons du Roi. La fidelité devient crime aux yeux d'un

1484. Prince soupçonneux. Il le fit donc appliquer à la question ; mais ni les tourmens, ni les récompenses qu'on lui promit, ne purent lui arracher aucun éclaircissement.

Juan d'Agual fut l'auteur du second exemple ; on ne sçait point au juste si c'étoit par le desir de plaire au Roi qu'il connoissoit ombrageux, ou par un motif de haine, qu'il accusa Pierre de Sotomajor fils du Comte Camiñam, & né en Galice, d'avoir conspiré contre la vie de ce Prince. Quoiqu'il en soit, sur sa délation D. Juan fit arrêter Sotomajor, & lui fit donner la question. Les tourmens qu'on lui fit souffrir furent très-violens ; mais il les supporta avec une constance admirable, & nia toujours qu'il fût coupable du crime dont on l'accusoit. Sa constance frappa tout le monde : on dit qu'il étoit innocent, & qu'il falloit faire subir la même peine à Agual, pour voir s'il soutiendroit au milieu des tourmens ce qu'il avoit avancé. Agual aussi lâche que perfide, fut épouvanté à la vûë du suplice ; il avoua d'abord son crime, & déchargea entiérement Sotomajor. Agual meritoit la mort, & il la subit à Santarem, où il fut tiré à quatre chevaux. Sotomajor au contraire fut rétabli dans tous ses honneurs. Cet exemple apprend aux Princes, combien il est dangereux d'écouter les délateurs. Faire usage de ces monstres dans un Etat, c'est être ennemi de toute societé ; c'est aimer l'injustice & le mensonge, c'est meriter le nom de tyran.

Au milieu des plus vastes projets que Dom Juan formoit pour étendre la domination Portugaise dans les pais éloignés, il veilloit avec une attention toute particuliere au gouvernement interieur du Roiaume. S'étant apperçu que le luxe des habits croissoit de jour en jour, & que cette dépense pouvoit devenir ruineuse pour l'Etat, il ordonna qu'il ne seroit plus permis qu'aux femmes de porter des habits de soye, des diamans & de ces autres superfluités, dont il est honteux aux hommes de se parer. Cette Ordonnance fut reçûë diversement. Ceux qui aimoient le luxe, & qui se plaisoient dans la profusion, disoient : » Que ce qui étoit » loüable dans un temps, étoit sou- » vent condamnable dans un autre. » Que l'Ordonnance du Roi pouvoit » être utile dans les commencemens » de la Monarchie, lorsque les Por- » tugais étoient en quelque sorte dans » l'indigence ; mais qu'elle étoit de- » raisonnable depuis que le Roïaume » s'étoit enrichi par ses conquêtes ; » qu'il falloit donc laisser à chacun » la liberté d'user de son bien à son » gré ; d'autant plus que cette liber- » té étoit le seul moïen qui restât à » la Noblesse pour se distinguer du » peuple : que la magnificence des » Grands alloit toujours au profit de » l'Etat ; qu'ils faisoient vivre les » pauvres par leurs profusions ; & » qu'il étoit injuste de leur ôter cet- » te ressource. « Ceux au contraire qui ne s'occupoient que du bien public, & qui regardoient le luxe comme la source de la dépravation des mœurs, soûtenoient que la nouvelle Ordonnance de Dom Juan étoit juste & raisonnable. » Que la frugalité » étoit la source de toutes les vertus. » Que les anciens Portugais ne s'é- » toient soûtenus que par un attache- » ment inviolable à la vie simple, unie, » & modeste. Qu'ainsi un Roi qui s'ef- » forçoit de rappeller les anciennes » mœurs, en s'opposant vigoureuse- » ment aux progrès du luxe, étoit » extrémement loüable. « Le Roi 1485.

1484. donna de la force à sa loi en s'y conformant lui-même le premier : l'exemple des Princes frappe plus vivement que les Loix.

Sur ces entrefaites Pierre Norogna arriva de son Ambassade de Rome & de Venise. Il apporta au Roi la Bulle de la Croisade, obtenuë en faveur de la guerre d'Afrique. Dom Juan la reçût comme une grace particuliere, parce que la Cour de Rome n'étoit plus en usage d'en accorder. Les Rois de Portugal avoient coutume de ne recevoir aucuns décrets du saint Siege, qu'il n'eût auparavant essuïé un rigoureux examen de la part du Chancelier du Roïaume, afin de voir s'ils ne contenoient point quelque maxime opposée aux droits du Roi; les Papes supportoient impatiemment cet examen; ils aiment à parler sans qu'on leur réplique. Dom Juan reçut presqu'en même temps des Lettres de la part d'Innocent VIII. par lesquelles il le prioit d'abolir cette coûtume; le Roi, soit par reconnoissance, soit qu'il voulût montrer quelle étoit son obéïssance envers le Saint Siege, y consentit, & exécuta ce qu'on lui demandoit; tout le monde n'approuva pas la complaisance, ou plûtôt la foiblesse indigne & la lâcheté de Dom Juan, mais elle ne tira point à conséquence; les droits d'une Couronne ne sçauroient se prescrire.

Ferdinand Roi de Castille assiegeoit Malaga Ville maritime du Roïaume de Grenade. Il vint à manquer de poudre & de canons, pour continuer avec succès le Siege. Dom Juan lui envoïa tout ce qui étoit nécessaire, quoiqu'il vît bien que la conquête de Malaga ne feroit qu'augmenter la puissance de Ferdinand; mais il aima mieux manquer à la politique qu'à la Religion.

Au commencement de 1487. il donna des preuves éclatantes de sa magnificence. Setubal ancienne Ville de Portugal, étoit chargée d'impôts au-dessus de ses forces. Le Roi non-content de la soulager en les diminuant, permit qu'on se servît du reste, pour construire un aqueduc, & comme cela ne suffisoit pas pour achever l'ouvrage, il donna de ses propres fonds les sommes nécessaires, pour y mettre la derniere main. Le Roi prudent n'ignoroit pas que le Fisc ne s'enrichit que des richesses des peuples, & que c'est au Fisc à les soulager, lorsqu'ils sont dans la misere. 1487.

La peste faisoit ressentir ses cruels effets à la Ville de Lisbonne. Malgré le peril qu'il y avoit à s'en approcher, Dom Juan se rendit à Santarem, qui est tout proche, & situé de même que Lisbonne sur le Tage, afin de hâter la construction d'une flote qu'il destinoit à la guerre d'Afrique. Le Roi de Fez avoit fait alliance avec le feu Roi Alfonse, & le Roi infidéle l'avoit religieusement observée; mais Barraxa & Almendarin, l'un Gouverneur de Tetuan, & l'autre de Xevean, s'étoient révoltés contre lui, & se préparoient à lui faire la guerre. Dom Juan, sous prétexte de secourir le Roi de Fez, résolut d'envoïer en Afrique des troupes. Il arma donc une flote de cent trente vaisseaux, sur laquelle il embarqua quinze cens chevaux & mille hommes d'infanterie, avec un nombre considérable de Volontaires, dont il confia le commandement à Jacque Ferdinand d'Almeida Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem, auquel il donna pour Lieutenant Géneral Jean d'Ataïde. La flote eut un vent favorable, & aborda heureusement à Anafin. Almeida débarqua de même, sans que les Afriquains s'en

1487. doutassent ; il marcha sans s'arrêter vers leurs habitations ; il les surprit, les tailla en pieces, & fit un grand nombre de prisonniers, qu'il amena en Portugal. Dom Juan fit dire au Roi de Fez que c'étoit en sa faveur qu'il avoit fait cette entreprise ; ce Prince fit aussi-tôt partir un Ambassadeur, pour l'en remercier.

Barraxa, pour s'en venger, fit une incursion dans le territoire de Tanger; il s'avança même jusques sous les murailles de cette Ville, & y commit de grands ravages. Jean de Menesés Commandant de la Place sortit avec toute la Garnison pour en arrêter les progrès ; il joignit Barraxa, mit le desordre parmi ses troupes, le blessa lui-même & le fit prisonnier. Cette nouvelle causa une joïe universelle en Portugal. Barraxa s'étoit fait un grand nom par ses exploits ; D. Juan fit publiquement l'éloge du vainqueur, pour entretenir par ces loüanges flâteuses l'émulation parmi les Portugais. C'est par ces légeres récompenses qui ne coûtent rien, que les Rois s'acquittent souvent des services les plus importans qu'on leur rend.

On voulut persuader au Roi qu'il étoit de son interêt de faire mourir Barraxa. C'est un homme, disoit-on, ambitieux, hardi, qui sait la guerre, & qui hait mortellement les Chrétiens ; si on lui rend la liberté, il ne s'en servira que pour causer de nouveaux troubles en Afrique, & que pour ravager par ses brigandages les terres des Sujets du Roi ; il seroit donc prudent de lui ôter le moïen de nuire, en lui ôtant la vie : Dom Juan qui préferoit toujours l'honnête à l'utile, rejetta ce conseil, & bien loin de rendre la captivité plus dure à Barraxa, il envoïa des ordres à Jean de Meneses, afin qu'il eût pour ce Barbare tous les égards dûs au merite, & fit en même temps partir un Medecin pour le panser de ses blessures. Barraxa ne fut point insensible aux attentions qu'on eut pour lui. Cependant ennuïé de vivre dans le repos, il traita de sa rançon, & offrit quinze mille écus d'or, dix esclaves Chrétiens & onze chevaux. On l'accepta, & il donna deux de ses enfans pour ôtages, avec serment de ne jamais faire la guerre contre Dom Juan. 1488.

Antoine de Norogna Gouverneur de Ceuta, jeune, vaillant & brûlant du désir de s'immortaliser par les armes, ne cessoit de harceler les Maures ses voisins. Ayant fait une course sur leurs terres, il y fit un butin considérable, qu'il ramenoit à Ceuta, lorsqu'il rencontra une multitude d'Infidéles qui l'attendoient pour le combattre. Méprisant leur nombre, Norogna se range en bataille, charge l'ennemi, en fait un grand carnage, & se fait enfin admirer, & craindre tout ensemble par des actions éclatantes de valeur. Cependant les Maures honteux de se voir battus par une poignée de Portugais, se ralient, s'animent, reviennent à la charge, enveloppent leurs ennemis, les pressent vivement, répandent le desordre parmi eux, en tuent les plus braves, & font enfin Norogna lui-même & Ferdinand Coutigno prisonniers. Christophle de Melo, Simon de Souza, Martin Vasqués, & d'Acugna Seigneur de Tavora perdirent la vie dans cette occasion. Leur défaite & leur mort répandirent le deüil & la tristesse dans tout le Portugal. Le Roi rendit les ôtages de Barraxa pour ceux qui avoient été faits prisonniers. Il fut si penetré de la mort de ses sujets, qu'il resolut pour la venger, de passer lui-même en Afrique.

1488. Cependant François Coutigno Comte de Borba obtint le Gouvernement de Zila. Il avoit pour espion un Maure nommé Albula, dont il avoit souvent éprouvé la fidélité. Il fut pris & conduit à Alcasarquibir, où il fut condamné à la mort. Pour l'éviter, il demanda à parler à Talaro Gouverneur de la Place, auquel il promit de livrer Coutigno, pourvû qu'il lui conservât la vie & la liberté. Talaro lui accorda tout ce qu'il lui demanda, & lui promit encore de grandes récompenses. Albula revint retrouver Coutigno, à qui il fit entendre qu'il avoit trouvé le moyen de s'échapper des mains des Barbares, & qu'il étoit ravi d'avoir recouvré sa liberté, afin de lui rendre de nouveaux services; lui promettant de lui fournir bientôt des occasions pour ravager impunément les terres des ennemis. Coutigno ajoûta foi à ses promesses: il avoit éprouvé sa fidélité; il n'imagina point qu'il étoit dans le dessein de le trahir.

Albula vint le trouver peu de jours après, pour l'avertir qu'il y avoit une entreprise à faire. Coutigno s'en rapporte à lui, choisit soixante chevaux & se rend dans l'endroit qu'il lui avoit indiqué. Coutigno ne voit qu'une vaste campagne couverte de Laboureurs qui cultivoient leurs terres; à son approche ils quittent leur charruë & se retirent vers un lieu couvert, où Talaro s'étoit mis en embuscade. A l'approche des Portugais, les Maures poussent des cris effroïables, & font tous leurs efforts pour les envelopper. Coutigno vit tout le péril qui le menaçoit; mais incapable de crainte, il dit froidement aux siens de marcher en ordre & de le suivre, pour s'emparer d'un poste qui paroissoit avantageux. En même tems pour faire croire aux Maures qu'il n'étoit pas là, il fait cacher l'étendart Roïal, qui étoit la marque par où l'on auroit reconnu qu'il y étoit, & dit à ses gens: » Nous avons une ressource » pour conserver nos vies & nos li- » bertés. Nous devons combattre » pour la Religion, pour la gloire & » pour la vie. Ne vous épouvantez » donc point du nombre des enne- » mis; la victoire suit la valeur & » non le nombre. « Il n'eut pas le tems de faire un plus long discours; on le chargea, & il chargea à son tour. On combattit avec une opiniâtreté féroce. Coutigno & Talaro s'attaquerent l'un l'autre, leur combat fut long; ils y déploïerent tout ce que l'adresse, la valeur & le desir de vaincre peuvent inspirer à des hommes vaillants. Après avoir tué leurs chevaux, ils continuerent leur combat à pied. Enfin Talaro blessé & prêt à succomber, reconnut Coutigno pour son vainqueur, & se rendit son prisonnier. Alors les autres Maures prirent la fuite, abandonnerent leur Général, & laisserent les Portugais emporter un butin considérable. On raconte que Talaro se voïant vaincu par un si petit nombre » de troupes, dit à Coutigno: Ne » t'enorgueillis point de ta victoire; » Dieu est Chrétien aujourd'hui; de- » main il sera Maure. « Le Roi fut extrêmement sensible à la victoire de Coutigno; il l'en remercia, & donna la survivance de son Gouvernement de Zila à son fils. 1489.

Peu de tems après, les Portugais remporterent encore une grande victoire sur les Maures. Le Roi aïant differé de passer en Afrique pour y faire de plus grandes conquêtes, Ferdinand Martin Mascaregne partit pour son Ordre avec cinq cens chevaux & mille hommes d'Infanterie,

pour

1488. pour joindre le Comte de Borba, & continuer avec lui la guerre contre les Infideles. Jean de Menesés reçut aussi ordre d'exécuter avec eux tout ce qu'ils jugeroient utile pour le service du Roi. Mascaregne se mit aussitôt en campagne, marcha du côté d'Alcasarquibir, traversa le pont de cette Ville, ce que n'avoient encore osé faire les Portugais, & alla piller & ravager quelques Bourgades voisines, d'où il ramena un butin considérable. Il enleva aussi une Ville aux Maures, qu'il fit fortifier promptement, pour la mettre hors d'insulte. Enfin il porta la terreur chez les Infideles, & rendit 1488.
le nom des Portugais si redoutable parmi eux, qu'ils n'osoient se présenter pour les combattre. Mascaregne, après s'être ainsi distingué en Afrique, revint en Portugal, où le Roi le combla d'honneurs & de marques d'amitié. Dom Juan étoit persuadé, que les récompenses ne suffisoient pas pour attacher les hommes à leurs devoirs, & pour les porter aux grandes actions; & qu'il falloit encore les animer par des marques d'amitié & de confiance.

Fin du treiziéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE QUATORZIE'ME.

1489. LE gouvernement de Dom Juan étoit juste, ferme & glorieux; malgré ces avantages, il déplaisoit aux Portugais, tandis qu'il étoit loüé & admiré du reste de l'Europe. On est Tyran, si on fait trop sévérement observer les Loix, foible & méprisable si on les néglige. La réforme que Dom Juan introduisit dans les Finances, le frein qu'il mit à l'avidité insatiable des Partisans, les bornes qu'il prescrivit à l'ambition des Grands, la protection qu'il accorda ouvertement au peuple, lui attiroient de la plûpart de ses sujets les titres de Prince sans politique, sans foi, sans religion & sans humanité. Ce qui acheva de le décréditer, fut la retraite, qu'il donna dans le Roïaume aux Juifs d'Espagne, que le Roi Ferdinand en avoit chassés, par un principe de pieté peut-être mal entendu. Dom Juan en les recevant dans ses Etats, ne l'avoit fait qu'à condition, 1489.

1489. qu'ils embrasseroient le Christianisme; mais la condition fut mal observée de leur part, comme on le verra dans la suite.

Malgré le poids immense des affaires dont le Prince étoit chargé, il fit réparer & fortifier de nouveau toutes les Citadelles, qui étoient sur la frontiere de Castille, remplit les magasins d'armes, de poudre, de munitions de bouche, & de canons, & leva des troupes. Ces préparatifs sembloient annoncer la guerre. Le Roi de Castille en prit l'allarme. Il envoïa un Ambassadeur au Roi de Portugal, pour lui demander s'il étoit dans le dessein de rompre la paix, & de troubler le repos commun dont ils joüissoient. Dom Juan ne répondit rien à l'Ambassadeur Espagnol, mais il continua ses préparatifs de guerre; quand tout fut prêt, il déclara, que c'étoit à Ferdinand qu'il en vouloit, à moins qu'il ne consentît au mariage de sa fille avec l'Infant de Portugal Dom Alfonse. On étoit convenu dans le premier Traité de Paix passé entre les deux Couronnes, que le Prince l'épouseroit dès qu'il seroit nubile; cependant malgré cette convention, Ferdinand songeoit à lui donner un autre mari, reservant sa sœur cadete à l'Infant de Portugal. Ce procedé choqua Dom Juan, qui résolut, plûtôt que de le souffrir, d'en venir à une guerre ouverte. Toutefois avant de rompre entiérement, il voulut bien envoïer en Castille Roderic de Sande, pour tâcher de renoüer la premiere alliance qu'on avoit projettée. Roderic se comporta avec tant de sagesse & d'habileté, qu'il obtint, à la place de Jeanne, Isabelle pour le jeune Alfonse, & l'on convint de part & d'autre de consommer ce mariage l'année suivante.

Sur ces entrefaites Jacque Ferdinand Correa, chargé des affaires du Roi en Flandre, écrivit à son maître touchant les divisions qui regnoient entre Charle VIII. Roi de France & l'Empereur Maximilien. 1489. Comme il étoit allié de l'un & cousin de l'autre, Correa le pria de la part de l'Empereur, de vouloir par sa médiation rétablir l'intelligence entre la France & l'Empire. Aussitôt Dom Juan envoïa, en qualité d'Ambassadeur vers Charle, Jean Teixera grand Chancelier, homme prudent, vertueux & habile. Il fit partir en même tems pour la Cour de Maximilien un second Ambassadeur, qui fut arrêté à Bruges par quelques factieux que favorisoit la France. Cette détention, que Dom Juan regarda, comme l'ouvrage de Charle, lui parut si odieuse, qu'abandonnant la négociation, il ne songea qu'à déclarer la guerre à la France pour venger l'affront de Maximilien. Il s'y croïoit obligé par le sang qui l'attachoit à ce Prince, & par la majesté du thrône, qu'on violoit indignement dans la personne de son Ambassadeur.

Il fit donc partir sans retardement Edoüard Galvam, avec ordre d'aller déclarer la guerre non seulement à la France, mais à tous ceux qui avoient trempé dans la sédition de Bruges. Il le chargea aussi de plusieurs Lettres de change sur la Flandre, pour fournir à Maximilien tout l'argent qu'il auroit besoin : mais sur ces entrefaites les habitans de Bruges, soit par honte de leur crime envers l'Empereur, soit par crainte de ses armes, le remirent en liberté. Cela ne l'empêcha point de recevoir les sommes que Dom Juan lui envoïoit; ce Prince étoit avare; ce vice le dominoit, & prévaloit en lui sur tout le reste.

1489. Dom Juan eut presque en même temps une affaire avec le Roi de la grande Bretagne, à l'occasion du Comté de Penna-Macor. Celui-ci après la mort du Duc de Viseo, eut permission de Dom Juan de se retirer à Seville avec sa femme & ses enfans. Lassé du repos qu'il pouvoit trouver dans cette Ville, il l'abandonna & alla en Angleterre, où il eut plusieurs conférences avec Edoüard, à qui il voulut persuader d'enlever aux Portugais la Guinée, & les autres païs qu'ils occupoient dans l'Afrique. On dit qu'Edoüard, quoiqu'allié de Dom Juan, écouta avec plaisir le Comte. Tout ce qui flate l'ambition plaît ordinairement aux Princes. Cependant Dom Juan fut informé des desseins de Penna-Macor : il résolut de le faire tuer avant de se plaindre à Edoüard, & il chargea un nommé Alvarés, homme hardi & brave, d'assassiner le Comte. Celui-ci apparemment averti du péril qui le menaçoit, prit si bien ses mesures, qu'Alvarés ne put jamais le joindre. Alors Dom Juan écrivit au Roi d'Angleterre, & le pria de punir le Comte de ses trahisons, ou de le renvoïer en Portugal, pour qu'il reçût la peine dûë à ses crimes. Il lui représentoit en même tems qu'il étoit indigne de sa protection, & qu'il étoit dangereux & honteux même aux Princes, de l'accorder à des hommes aussi méchans ; Edouard le fit arrêter & enfermer dans la tour de Londres, & fit dire en même temps à D. Juan qu'il ne pouvoit le condamner sans l'entendre dans sa défense, ni le lui renvoïer sans violer le droit des gens. Le Roi de Portugal envoïa en Angleterre Ayre d'Almada, Lieutenant Criminel & Grand Jurisconsulte, pour se porter pour accusateur contre Penna-Macor. Edoüard l'écouta, & condamna le Comte à être appliqué à la question ; mais il en fit retarder l'éxécution de quelques jours, pendant lesquels il favorisa l'évasion du Comte, qui revint à Seville, où il mourut. Dom Juan fut extrêmement mortifié, qu'il eût échappé à son ressentiment ; cependant quoiqu'il sçût qu'Edoüard avoit mal observé & l'alliance qui étoit entre eux, & la justice, il dissimula avec lui, pour ne pas être obligé à en venir à une guerre ouverte : d'autant plus que le commerce entre les Portugais & les Anglois, étoit immense, & que la cessation eût causé de grandes pertes à ses Sujets. Ainsi, en Prince éclairé & maître de ses passions, il sacrifia son ressentiment particulier au bien général de ses peuples. 1489.

Bemoi Roi du païs des Jalofes, aborda vers ce temps-là à Lisbonne. Les Jalofes sont des peuples d'Afrique dans la Nigritie, entre les embouchures des rivieres de Senega & de Gambie. Le mot de Jalof veut dire Negre. Les Jalofes sont Mahométans & d'une ignorance extrême. Les freres dans ce Roïaume succedent aux freres, & non les enfans; ensorte que les enfans du grand Jalof ne sont Rois qu'après la mort de leurs oncles. Bemoi avoit été chassé de son Roïaume, & il venoit pour implorer le secours de Dom Juan, afin de rentrer dans ses Etats. Pour obtenir plus facilement ce qu'il souhaittoit, il embrassa le Christianisme, & prit le nom de Jean. Son Baptême fut célébré avec toute la pompe & toute la magnificence possible. Les réjoüissances durerent plusieurs jours de suite. On donna des courses de chevaux, & les Jalofs les conduisoient avec tant d'adresse, qu'on ne pouvoit se lasser de les admirer. Bemoi écrivit au Pape

1489. dans la forme accoûtumée, pour se soûmettre à son obéissance, & se déclarer tributaire du Roi de Portugal. Il promit aussi d'ouvrir les chemins de la Lybie aux Portugais, s'il pouvoit avec leur secours recouvrer son Roïaume. Alors Dom Juan, aussi généreux que pieux, fit armer une flote de 20. vaisseaux, où il mit des soldats pour combattre, & des Prêtres pour prêcher l'Evangile. Il fit aussi embarquer des ouvriers pour bâtir une Eglise dans le païs des Jalofes, avec une citadelle, l'une & l'autre sur le fleuve Senega. Tous ces apprêts qui faisoient naître de grandes espérances, s'évanoüirent bien-tôt : à peine en avoit-on jetté les premiers fondemens, que Pierre Vasqués d'Acugna, Commandant de la flote, tua de sa propre main Bemoi. On attribua ce crime à la lâcheté d'Acugna, qui n'osant s'avancer dans le païs, supposa que ce Roi infortuné avoit voulu le trahir, afin d'être autorisé lui-même à le tuer, & à ramener la flote en Portugal. Le Roi fut extrêmement surpris en apprenant le retour d'Acugna : il devoit le punir de sa lâcheté & de son crime ; cependant soit que d'Acugna se justifiât, soit que le Roi fut frappé du nombre des coupables (car presque tous ceux qui étoient sur la flote, étoient complices du crime du Commandant) il dissimula & fit semblant d'ajoûter foi à ce qu'ils alleguoient pour leur justification. Politique pernicieuse par laquelle il démentit son caractere ; il devoit au moins punir les Chefs.

Peu de temps après la mort de Bemoi, Dom Juan fit un second armement. Parmi les Isles que forme le Lixa, fleuve de la Mauritanie, on voit celle qu'on appelle Gracieuse, ainsi nommée à cause de sa situation, & de sa température. Elle est à portée 1489. de Mequinez & d'Alcasarquibir. Dom Juan s'en empara, afin de pouvoir à son gré entrer dans le territoire de ces deux Villes, pour les ravager. Pour cet effet il y fit bâtir une citadelle par les soins de Gaspard Zusarte, qui entendoit assez bien l'art des fortifications. Afin d'en hâter la construction, il se transporta à Tavira en Algarbe, pour être plus à portée de donner ses ordres. En y arrivant, il apprit que le Roi de Fez sentant combien cette citadelle pouvoit nuire aux Maures, avoit levé une armée formidable, non seulement pour interrompre l'ouvrage, mais encore pour chasser entiérement les Portugais de l'Isle. D. Juan fit embarquer aussi-tôt quinze cens hommes pour aller secourir Zusarte ; & comme celui-ci se voïoit hors d'état de veiller à la conservation de l'Isle, à cause d'une maladie qu'il venoit d'essuyer, il y envoïa en même tems Jean de Sousa, homme d'un merite distingué, pour prendre sa place. Sousa entra dans l'Isle pendant la nuit, sans que les ennemis s'en apperçussent. Il fut suivi de trois Capitaines célebres en Portugal par leur naissance & par leur valeur : c'étoient Ferdinand Martin Mascaregne, Martin de Castelbranco, & Jacque d'Almeida, qui y entrerent aussi avec quelques troupes, & des munitions de guerre. Peu de jours après leur arrivée Sousa tomba malade, & du consentement de tous les Officiers qui étoient dans la citadelle, on donna le Commandement à Jacque d'Almeida. Cependant les Maures avoient investi la citadelle & poussoient vigoureusement le siege. Après plusieurs assauts inutiles, ils résolurent de demeurer devant la Place, & de la reduire par famine. Dom Juan de son côté fit partir de

1489. nouveaux ſecours pour délivrer les Portugais. Ayrés de Silva arriva à l'embouchure du fleuve, & n'attendoit qu'un moment favorable pour tromper la vigilance des Maures. Ceux-ci de leur côté gardoient avec un ſoin extrême les bords du Lixa, & avoient planté des pieux, jetté des rochers, & d'autres materiaux dans le fleuve, pour le rendre innavigable. Ils dreſſerent auſſi ſur ces bords une batterie de canons, pour foudroyer la flote, en cas qu'elle s'approchât. Cependant les aſſiegés étoient réduits à l'extrêmité; ils manquoient de vivres, d'armes & preſque de toutes les choſes néceſſaires pour leur défenſe.

Dom Juan ayant appris la triſte ſituation où ils ſe trouvoient, réſolut d'aller à leur ſecours lui-même. Il aſſembla, dit-on, ſon Conſeil, auquel il tint ce diſcours. » Rien n'eſt plus deſ-» honorant pour des Princes, que » d'abandonner au péril ceux qui ne » s'y ſont expoſés que pour leur ren-» dre ſervice. Vous n'ignorez pas » avec quel zele, avec quel courage » les Portugais qui ſont dans l'Iſle » Gracieuſe, ſoûtiennent les efforts » des Maures, & tout ce qu'ils ſont » pour la gloire de la Religion, pour » l'interêt de l'Etat, & pour le bien » public. Cependant leur perte eſt » certaine, ſi nous ne les ſecourons » promptement: ainſi je crois que je » ne puis mieux faire que d'aller moi-» même briſer les fers qui les mena-» cent. « Il ajoûta qu'il voyoit bien que ce deſſein leur paroiſſoit difficile & dangereux à exécuter, mais que la gloire s'achetoit toujours cherement; qu'elle n'étoit même gloire que par-là: qu'ainſi il étoit néceſſaire qu'il partît en perſonne, n'étant pas juſte qu'il ſe livrât au repos, tandis que ſes ſujets iroient répandre leur ſang, uniquement pour lui. Qu'il apprendroit d'ailleurs aux Princes, qu'ils ſont faits non-ſeulement pour commander, mais encore pour agir: qu'il eſperoit donc qu'ils approuveroient ſon deſſein, & qu'ils feroient leurs efforts, pour le faire réüſſir. 1489.

Ayant terminé ainſi ſon diſcours, tous ceux qui aſſiſtoient à ce Conſeil, ſe jetterent à ſes pieds, & dirent: » Seigneur, vous expoſez l'Etat, en » expoſant votre perſonne. Votre per-» te entraîneroit ſa ruine. L'entre-» priſe que vous meditez ne peut être » que funeſte à votre Royaume; com-» mandez, mais conſervez-nous no-» tre Roi: c'eſt notre ſentiment, & » la poſterité noûs blâmeroit avec rai-» ſon, ſi nous étions capables de pen-» ſer autrement. « Le Roi répliqua à ce diſcours: mais tout ce qu'il put dire, ne fut pas capable de faire changer de ſentiment ceux qui compoſoient ſon Conſeil; alors il ordonna qu'on fît venir Jean d'Abrantés, dont l'éclat de la naiſſance étoit relevé par une prudence conſommée, par une vertu incorruptible, & par une profonde expérience de l'art de la guerre. Auſſi-tôt qu'il fut entré, il le fit aſſeoir, lui expoſa le ſujet pour lequel il l'avoit fait appeller, & le pria de dire librement ſon avis. Abrantés obéït, & parla ainſi. » La preſence » du Prince fait la principale force » des armées: nous avons vû avec » quelle ardeur, quel courage, quel-» le intrépidité nos troupes combat-» tirent contre les Caſtillans, lorſque » Dom Juan ſe mit à leur tête. Nos » affaires menacent ruine en Afrique; » la ſeule preſence du Roi peut les » retablir. S'il a été permis à pluſieurs » de nos Rois d'y porter eux-mêmes » la guerre; pourquoi ne le ſeroit-il » point à Dom Juan, ſur-tout lorſ-

1489. » qu'il s'agit de sauver ses sujets d'une » cruelle mort, ou d'un esclavage » plus affreux que la mort même: Nos » troupes souffrent; les ennemis souffrent aussi; le péril n'est point aussi grand qu'on se l'imagine; mais » quand il le seroit, un Prince doit » préférer le bien public à ses intérêts » particuliers: Il est du bien public » qu'on délivre l'Isle Gracieuse du » joug des Maures; il faut donc que » Dom Juan la délivre lui-même. Les » Princes meurent, mais l'Etat ne » meurt jamais.

Le discours d'Abrantés plut beaucoup à Dom Juan; cependant, pour ne pas faire voir aux autres qu'il préferoit son sentiment au leur, il ne répliqua rien; mais il se proposa de le suivre & de passer en Afrique. Il imposa une nouvelle taxe, leva des troupes, achetta des armes, des chevaux, des munitions, & fit travailler à la construction d'une flote. Sur ces entrefaites il apprit que le Roi de Fez informé de ces préparatifs de guerre, demandoit à faire la paix. Dom Juan reçut avec indifférence cette nouvelle: il n'ignoroit pas que plus on se rendoit difficile à conclure un Traité, plus on en faisoit les conditions favorables.

Il chargea cependant Roderic de Sousa & Jacque de Monroi, de s'aboucher avec les Ministres du Roi de Fez; & sans leur rien prescrire, il leur laissa la liberté de faire la paix aux conditions qu'ils jugeroient les plus utiles & les plus honorables. Souza & Monroi, avant de rien conclure, tinrent conseil avec Ayrés de Silva qui commandoit la flote. Ils furent d'avis qu'il falloit abandonner l'Isle, & détruire la citadelle, à cause des dépenses immenses qu'elle causeroit pour l'entretien, & des maladies que les Portugais y essuïoient. 1489.
Après être ainsi convenu entre eux de ces deux choses, ils signerent le Traité de paix avec les Maures, aux mêmes conditions que les Maures en avoient autrefois signé un avec le Roi Alfonse. Il fut encore exigé & accordé, que les Portugais qui étoient en garnison dans l'Isle, en sortiroient tambour battant, enseignes déploïées, & avec tous les autres honneurs de la guerre.

La libéralité sied bien aux Princes; jamais Roi ne fit un plus noble usage de ses richesses que Dom Juan. La vertu, ou les talens utiles à l'Etat, étoient sur-tout l'objet de ses bienfaits. Pierre Pantoja Citoïen de Tavira, riche & habile Négociant, lui avoit prêté une somme considérable d'argent pour les frais de la guerre; D. Juan la lui fit rembourser avec interêt. Pantoya refusa d'accepter l'argent qui excedoit la somme qu'il avoit prêtée. Alors Dom Juan lui envoïa double interêt, avec ordre de le doubler autant de fois que Pantoya résisteroit à l'accepter. D. Juan étoit grand dans tout ce qui regardoit les fonctions de la Roïauté, & exact à remplir les devoirs de la probité.

Etant à Beja, il donna à Pierre de Norogna le titre de Marquis de Villareal. Son merite & sa naissance justifioient si bien la faveur que le Roi lui faisoit, qu'elle fut généralement approuvée. Quand les Princes placent avec discernement leurs graces, ils en retirent deux avantages: ils se font estimer, & font naître l'émulation parmi les autres sujets. Dom Juan confera le titre de Marquis à Norogna, avec toute la pompe & la magnificence usitée dans ces occasions. Ce Prince n'ignoroit pas que ces sortes de dignités n'ont de relief dans l'imagi-

1489. nation des hommes, qu'autant qu'on leur en prête par un certain appareil.

De Beja, Dom Juan vint à Evora, où il avoit convoqué les Etats Généraux du Roïaume, afin de leur communiquer les raisons qu'il avoit eües pour faire épouser à l'Infant Dom Alfonse son fils, la fille aînée du Roi de Castille; & pour leur représenter qu'il étoit nécessaire, attendu que la guerre d'Afrique & les entreprises d'Ethiopie avoient épuisé ses finances, de lever un nouveau subside dans tout le Roïaume, afin de subvenir aux frais qu'il falloit faire pour le mariage de l'Infant. Les Etats y consentirent avec joïe. Ils ordonnerent une levée de cent mille écus d'or, & la seule grace qu'ils demanderent est qu'ils fussent chargés eux-mêmes d'en faire la répartition sur chaque Province, afin qu'elles n'eussent rien à démêler avec les Receveurs ordinaires des finances, gens d'ordinaire durs, avares, injustes, & d'une rapacité tyrannique.

Les Etats s'étant séparés, le Roi fit partir pour la Castille Dom Ferdinand de Sylveira & Dom Juan Teixeira en qualité d'Ambassadeurs. Sylveira étoit revêtu du pouvoir d'épouser l'Infante au nom de l'Infant, ce qu'il fit dans une Chapelle du Palais de Seville. Pierre Gonsalve Mendoce Cardinal en fit toutes les cérémonies. Ce mariage causa à Dom Juan une joïe extrême, mais elle fut bientôt mêlée de pleurs. Jeanne sa sœur qu'il aimoit tendrement, Princesse d'une éminente vertu, mourut & plongea le Roi par sa mort dans une profonde tristesse. Sur ces entrefaites arriva George Bâtard du Roi. Il l'avoit eu d'Anne de Mendoce, dont le nom seul fait l'éloge de sa Noblesse.

Lisbonne étoit depuis quelque tems livrée à toutes les horreurs de la peste. Cette raison détermina D. Juan à célebrer le mariage de l'Infant son fils avec Isabelle de Castille dans la Ville d'Evora. Il voulut encore qu'on n'épargnât rien pour rendre cette cérémonie éclatante. Il créa plusieurs Officiers, à la tête desquels il mit Martin de Castelbranco, pour ordonner de la fête. Au commencement du mois de Novembre Isabelle arriva à Badajos, accompagnée de Pierre Gonsalve Cardinal. Celui-ci la remit entre les mains d'Emmanuel Duc de Beja sur les bords de la Caya riviere qui sépare le Portugal de la Castille. Le Duc de Beja avoit à sa suite l'Evêque d'Evora, le Comte de Monsanto & de Castanegde, avec plusieurs autres Portugais de la premiere qualité. Le Roi & Alfonse son fils allerent à Estremoz attendre la Princesse. Là, Martin de Costa Archevêque de Brague, prépara l'Infant & l'Infante à recevoir la bénédiction nuptiale. 1490.

Tout étant prêt pour la célébration des nôces, on partit d'Estremoz, & la Cour se rendit à Evora. L'Infante entra dans cette Ville, montée sur un cheval superbement enharnaché, & le Duc de Beja magnifiquement habillé marchoit à pied à ses côtés, tenant d'une main les rênes du cheval de l'Infante. Le Roi se montra lui-même dans cette céremonie, portant un habit à la Françoise, où l'on avoit prodigué l'or & les pierreries. Cet habit étranger choqua les Portugais. Ils disoient: L'homme se peint dans les habits comme dans les discours; le Roi préfere les modes étrangeres à celles de son païs; c'est qu'il estime plus les Etrangers que ses sujets. La politique auroit dû peut-être lui apprendre à deguiser un sentiment si injuste:

1490. juste : mais il nous estime trop peu, pour nous epargner prudemment cette mortification. Tels étoient les discours qu'on répandoit dans le public contre Dom Juan, discours deraisonnables & peu conséquents : car un Prince peut aimer les modes étrangeres, quant aux habits, sans manquer d'ailleurs à l'estime, à l'amour, & à la reconnoissance qu'il doit avoir pour des sujets fideles & affectionnés. Ces bruits injurieux étoient l'effet d'un reste de haine que les Grands avoient conservee contre Dom Juan, à cause des bornes qu'il avoit prescrites à leur puissance. On blâma aussi Dom Juan, pour n'avoir pas distingué dans la céremonie du mariage le Duc de Beja du reste de la Noblesse; en effet il fut confondu dans la foule des Grands, pendant tout le temps que dura la céremonie, & il n'eut d'autre distinction, que celle de tenir les rênes du cheval d'Isabelle, lorsqu'elle fit son entrée à Evora.

Cette entrée fut suivie des réjoüissances publiques, & des divertissemens qu'on avoit préparés pour cette fête. On vit entre autres choses un tournois, tel qu'on n'en avoit jamais vû en Portugal, ni peut-être dans le reste de l'Europe. La beauté des chevaux, la magnificence des harnois & des habits, la pompe & la majesté qui regnoient dans ceux qui assistoient à ce superbe spectacle, tout concourut à le rendre singulier. Le Roi y parut avec avantage, & remporta le prix de la course. Cependant la peste qui de jour en jour augmentoit ses ravages dans le Portugal, & le remplissoit de düeil, interrompit les plaisirs de la Cour, qui quitta Evora pour se rendre à Viana prés d'Alvito. Là on recommença la course des chevaux, dont François Coutigno Comte de Marialva eut la direction : mais tout 1490. à coup ces nouveaux plaisirs furent interrompus par une maladie, dont le Roi fut attaqué immédiatement après avoir bû des eaux d'une certaine fontaine; deux autres personnes de la Cour qui en avoient bû comme lui, en moururent subitement. On avoit empoisonné cette fontaine, & le Roi en avoit été averti : cependant il n'y avoit fait aucune attention. Après même qu'il eut recouvré sa santé, il ne se donna aucun mouvement pour connoître les auteurs d'un crime si détestable. Il partit seulement pour Almerin, lieu délicieux où il acheva de rétablir sa santé. Delà, il passa à Santarem, où il donna audience aux Ambassadeurs des Princes qui l'envoioient feliciter sur le mariage d'Alfonse son fils.

C'est-là qu'il apprit encore que le Pape, à sa priere, venoit d'accorder les grandes Maîtrises de Saint Jacque & d'Avis à Alfonse son fils. Cette grace, que Dom Juan avoit demandée au S. Siege, étoit un effet de sa politique. L'Ordre d'Avis & celui de S. Jacque possédoient des richesses immenses. La Noblesse la plus distinguée du Roïaume se faisoit un honneur d'y entrer. Leur puissance s'étoit augmentée si considérablement depuis leur institution, qu'elle étoit devenuë redoutable à leurs Souverains. D. Juan crut qu'il étoit de sa prudence de mettre à la tête de ces deux Ordres l'Infant son fils, afin de réünir dans sa famille ces deux dignités, & les transmettre par ce moien à sa posterité : mais la mort inopinée d'Alfonse fut cause qu'il ne put mettre la derniere main à cet ouvrage.

Dom Juan étoit dans l'habitude pendant les chaleurs de l'esté, de se baigner dans le Tage sur le declin

1491. du jour. Le 13. de Juillet 1491. il demanda à son fils Alfonse, s'il vouloit aller se baigner avec lui. L'Infant s'excusa sur la fatigue qu'il venoit d'essuier à la chasse. Dom Juan partit seul: En passant sous les fenêtres du Palais, il vit Alfonse & Isabelle son épouse; le Roi les salua gravement, & continua son chemin. Alfonse s'imagina que Dom Juan étoit fâché de ce qu'il avoit refusé de l'accompagner. Pour réparer sa faute prétenduë, il ordonna qu'on scellât sa mule, afin d'aller joindre le Roi. Comme on exécutoit lentement ses ordres, il descend aux écuries, y trouve un cheval tout prêt, monte dessus & court vers le Tage, où il vit le Roi qui nageoit. Alors le jeune Prince se mit à galoper dans la campagne, & provoque Jean de Menesés qui l'avoit suivi à la course. Celui-ci s'en excusa sur l'obscurité de la nuit, qui ne permettoit point de galopper sans risque. Alfonse rejetta cette excuse, & le presse de le satisfaire. Les Princes sont malheureux souvent, en ce qu'on n'ose leur résister; Menesés obéït, mais avec répugnance; car outre qu'il étoit nuit, c'étoit un Jeudi, jour qu'il regardoit comme funeste pour lui. Surmontant donc & sa superstition & sa répugnance, il pique son cheval, entre en lice, & Alfonse le suit. Au milieu de la course, le cheval d'Alfonse s'abat sur lui & le laisse expirant. Dom Juan aussi-tôt informé de son malheur, accourt à son secours avec tous ses courtisans, qui transporterent le Prince dans la cabane d'un Pêcheur, afin de lui faire des remédes convenables pour le faire revenir; mais tout fut inutile; Alfonse expira entre les bras du Roi, de la Reine & d'Isabelle son épouse. Cet objet de leur complaisance, l'espoir de leur vieillesse, le sujet de tant de vastes projets, leur fut enlevé dans la fleur de sa jeunesse; car il n'avoit que dix-sept ans, & il rendit le dernier soupir dans la cabane du Pêcheur. 1491.

On prétend que sa mort avoit été prédite. Le Roi, pour célebrer les nôces d'Alfonse, s'étoit emparé de force, de la maison de certains Moines. Un d'entre eux, dit-on, assura que Dieu puniroit dans Alfonse d'une maniere violente l'action du Roi. Le hasard aïant vérifié ce discours, le Roi, à ce qu'on assure, demanda pardon de sa faute au Pape, qui le lui accorda. Le peuple qui ne veut jamais assujettir les malheurs qui arrivent aux Princes, aux causes ordinaires, qui produisent les mêmes effets dans le reste des hommes, attribua la mort d'Alfonse à l'injustice qu'on avoit exercée envers l'Infante Jeanne fille de Henri IV. Roi de Castille. Quelques-uns publierent que le Ciel avoit puni le Roi, pour avoir reçû dans son Roïaume les Juifs. Quoiqu'il en soit, la mort d'Alfonse remplit le Portugal de tristesse & de düeil. Selon quelques Auteurs, le Prince n'étoit point propre à commander aux Portugais, fiers, vaillans & ennemis du repos. Il étoit foible, adonné aux plaisirs frivoles, curieux de sa parure, ennemi du travail, plongé dans la molesse, & esclave du désir de plaire uniquement au sexe. D'autres assurent qu'il ne manquoit pas de vertus roïales, & que ses défauts étoient plutôt de son âge que de son naturel. Au reste, il fut d'autant plus regretté, que Dom Juan restoit sans enfans légitimes. Il n'avoit que George son bâtard, qu'il auroit bien appellé à la succession de la Couronne, mais les droits du Duc de Beja étoient si manifestes, qu'il ne pouvoit y déroger, sans exposer le

1491. Roïaume à une guerre civile.

Tandis que les Portugais déploroient leur malheur, le Roi & la Reine sortirent du Palais, & la Princesse Isabelle refusa d'y retourner, afin de n'avoir point devant les yeux des objets qui pussent à chaque instant renouveller sa douleur. La Duchesse de Bragance, qui depuis la mort de son époux & l'exil de ses enfans, passoit ses jours dans la solitude, se rendit à Santarem, pour consoler la Reine sa sœur de la perte de son fils. Leur entrevûë fut touchante. Les malheureux trouvent de la consolation à se voir. C'en fut une vive pour les deux Princesses, de pouvoir s'embrasser & se parler sans contrainte. D. Juan de son côté sembloit avoir perdu toute la force de son esprit; étonné de se trouver plus homme qu'il ne croïoit, il se livroit à sa foiblesse & à son desespoir. Tous les Ordres du Roïaume allerent le trouver pour le consoler. » Calmez, dirent-ils, calmez, Sire, la » douleur profonde de votre cœur: » Vous étiez pere d'Alfonse, mais » vous l'êtes encore de tous les Portugais; vous leur devez la même » tendresse que vous aviez pour votre » fils; songez que leur tranquillité, » & leur bonheur sont attachés à » votre vie. Dom Juan sensible à ce discours, répondit: » Rendre mes sujets heureux, est le seul objet qui » puisse me consoler de la mort de » mon fils. Je l'aimois, j'aime mes » sujets; je travaillerai en leur faveur » à dissiper ma tristesse; mais qu'ils » l'excusent cependant; la nature est foible, & je suis homme. «

Comme la presence de George son bâtard irritoit la douleur de la Reine, Dom Juan l'éloigna du Palais, résolu cependant de ménager les esprits, de maniere qu'il pût le faire reconnoître pour son légitime successeur. 1491.
D'abord il déguisa ses sentimens; mais bientôt après il ne dissimula plus, & laissa voir son projet à découvert. Ce qui affligea vivement les Portugais, qui ne doutoient point que le Duc de Beja, devenu par la mort d'Alfonse légitime héritier de la Couronne, ne s'y opposât de toutes ses forces, & que son opposition ne fût la source de sa perte, ou d'une guerre civile, qui entraîneroit celle de l'Etat.

La douleur du Roi étant enfin un peu moderée, il se montra aux yeux du peuple. Il reçut aussi les Ambassadeurs de Castille, qui venoient pour le consoler sur la mort d'Alfonse, de la part de leur maître, occupé au siege de Grenade. Le Comte d'Albe de Liste, & l'Evêque de Cordouë étoient chargés de cette ambassade, ils avoient aussi ordre d'assister aux funerailles de l'Infant de Portugal, & de traiter du retour d'Isabelle son épouse en Castille.

On devoit faire les funerailles de l'Infant dans l'Eglise de la Bataille. Dom Juan voulut les honorer de sa presence. En y allant, le peuple se présenta dans les ruës par où il devoit passer, & en le voïant, il se mit à crier: » Qu'est devenu Alfonse, les » délices des Portugais? Qu'est devenu le légitime successeur de ce » Roïaume? A ces cris succeda un morne silence, qui ne fut interrompu que par les pleurs & les sanglots de cette multitude immense d'hommes; de femmes & d'enfans, qui se répetoient les uns aux autres, en versant un torrent de larmes; » C'en est » fait, nous n'avons plus de légitimes » héritiers de la Couronne; la race de » nos Rois est éteinte; nos malheurs » sont parvenus à leur comble. Au milieu de cette désolation generale quel-

1491. ques-uns prononçoient le nom du Duc de Beja : » Il a, disoit-on, des » vertus ; la Couronne lui appartient ; » nous trouverons en lui un Roi, un » pere. » Ce discours mortifia Dom Juan. Il sentit combien les peuples auroient de peine à consentir à obéïr à un autre qu'au Duc de Beja son coûsin, qui comprenant ce qui se passoit dans l'esprit du Roi, écoutoit les éloges qu'on lui donnoit avec indifférence, & affectoit une tristesse exterieure, dont le Roi n'étoit peut-être pas trop persuadé.

La céremonie des funerailles d'Alfonse étant achevée, le Roi revint à Santarem, où le Comte d'Albe de Liste le pria de permettre qu'Isabelle s'en retournât en Castille, ainsi qu'on en étoit convenu, lorsqu'on avoit arrêté son mariage avec le feu Infant de Portugal. Le Roi accorda ce qu'on lui demandoit. Isabelle partit pour la Castille, & son beau-pere l'accompagna jusqu'à la Ville d'Abrantés. Elle y sejourna quelques jours, pour s'y remettre de la fatigue du voïage ; après quoi elle se rendit à Olivença, où Martin de Costa Archevêque de Brague la remit au Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque, à qui Ferdinand avoit donné ses pouvoirs pour la recevoir.

Tandis que toutes ces choses se passoient en Portugal, les entreprises d'Afrique prosperoient de jour en jour. Ferdinand de Meneses fils aîné du Marquis de Villareal, commandoit dans Ceuta. Il prit la Ville de Targa, consuma par le feu vingt vaisseaux qui appartenoient aux Maures, & qui étoient à l'ancre dans le port de cette Ville, & fit prisonniers trois cens Maures.

Malgré la tristesse que la mort d'Alfonse causoit à Dom Juan, il reçût avec joïe la nouvelle des heureux succès des armes de Meneses. Il fit publiquement son éloge, & dit que Ferdinand étoit d'autant plus loüable dans l'amour qu'il avoit pour la gloire, qu'il pouvoit joüir tranquillement d'une immense fortune, & de tous les droits attachés à son illustre naissance : qu'il étoit beau & malgré ces avantages, de sacrifier son repos & ses plaisirs au service de l'Etat, de ne songer qu'aux fatigues de la guerre, & d'exposer journellement sa vie, tandis qu'il étoit en son pouvoir de passer ses jours à la Cour, libre de soin & d'inquiétude. Cet éloge étoit moins l'éloge de Ferdinand, qu'une satire contre ceux qui s'éloignoient des périls de la guerre, sous prétexte de faire leur cour. En effet, il y a bien des Grands qui se servent de ce voile, pour dérober aux yeux du public leur mollesse & leur peu de courage. 1491.

Après le départ d'Isabelle, le Roi & la Reine quitterent Santarem, & allerent à Lisbonne, où ils n'avoient point été depuis fort long-temps. Ils y furent reçus avec une affluence prodigieuse de peuple, qui à la vûë du Roi & de la Reine, fondit en larmes & en sanglots. Leur presence renouvella la douleur publique sur la mort d'Alfonse : on eut dit que le jeune Prince ne venoit que d'expirer : la vuë d'Emmanuel achevoit d'attendrir le peuple. Il craignoit que l'amour que Dom Juan avoit pour son bâtard, n'étouffât en lui l'amour qu'il avoit pour la justice ; qu'il n'écartât enfin du Trône Emmanuel Duc de Beja pour en approcher George. Cette crainte étoit d'autant plus fondée, que malgré les droits incontestables d'Emmanuel sur la Couronne de Portugal, il y avoit des Seigneurs, dont l'ame étoit assez basse, pour entrete-

1491. nir Dom Juan dans les diſpoſitions favorables qu'il paroiſſoit avoir pour ſon bâtard. Ferdinand Roi de Caſtille blâma hautement leur conduite, & s'en expliqua nettement avec le Roi de Portugal. A la verité ce fut plus ſa politique que ſon amour pour la juſtice qui le fit agir ainſi. Il eſperoit ſe faire un parti plus avantageux avec Emmanuel & ſa faction, qu'avec George & ſes partiſans. A la honte de l'humanité, l'interêt regle preſque toujours les actions des hommes, & ſurtout des Princes.

La Reine de Portugal prit ouvertement le parti d'Emmanuel ſon frere. Dom Juan par complaiſance pour elle l'approuvoit dans ſa conduite, & pouſſoit même la diſſimulation juſqu'à l'aſſurer qu'il laiſſeroit le ſceptre au Duc de Beja : mais dans le tems qu'il parloit ainſi, il diſpoſoit en ſecret toutes choſes, pour le lui ravir. Comme chaque jour il trouvoit de nouvelles difficultés pour exécuter ſes deſſeins, il ſonda adroitement, & en termes couverts, le Duc de Beja, pour voir s'il ne voudroit point ceder ſes droits à la Couronne, ſous de certaines conditions : le Duc feignit de ne le point entendre, & le Roi n'oſa s'expliquer plus clairement ; car c'eut été avoüer l'injuſtice qu'il méditoit de faire à ce Prince.

Alors il s'adreſſa à la Cour de Rome. Il fit tous ſes efforts pour obliger le ſouverain Pontife à reconnoître ſon fils pour légitime. Peut-être eût-il obtenu ce qu'il demandoit, ſans le Roi de Caſtille qui fit repréſenter au Pape qu'il ne pouvoit accorder au Roi de Portugal ſa demande, ſans faire une injuſtice manifeſte au Duc de Beja, & ſans expoſer le Roïaume de Portugal à une guerre cruelle & ſanglante ; ce qui étoit contraire à l'eſprit de l'Egliſe, eſprit de paix & de juſtice. Dom Juan informé des obſtacles que Ferdinand oppoſoit à ſes projets, crut qu'il étoit de ſon honneur de les ſurmonter & d'aſſurer la Couronne à ſon fils. Pour cet effet, il réſolut de prendre d'autres meſures. Les grandes Maîtriſes d'Avis & de S. Jacque étoient prêtes à vaquer ; il les demanda pour George, & elles lui furent accordées. Par ce moïen il attiroit dans ſa faction la plus grande partie de la Nobleſſe Portugaiſe. Enſuite il lui forma une Maiſon telle qu'il l'eut formée pour un Prince deſtiné à regner, & confia ſon éducation à Jacque Ferdinand d'Almeida, homme illuſtre par ſa naiſſance, par ſa vertu, & par ſes talens pour la guerre. Les autres perſonnes qu'il mit auprès du Prince, furent tirées de la principale Nobleſſe; enſorte que George ne fut ſervi, & ne fut environné, que par tout ce qu'il y avoit de grand dans le Roïaume, & qui par-là devenoit intereſſé dans ſon élévation au Trône. Au milieu de ces intrigues de Cour, Dom Juan paroiſſoit toujours occupé de la mort de ſon fils: » Cependant, diſoit-il, je le regrette beaucoup moins que je n'euſſe fait, s'il eût eu les vertus néceſſaires pour regner : il ne les avoit point, & je veux travailler à me donner un ſucceſſeur qui les ait. « Emmanuel écoutoit, & laiſſoit agir le Roi, ſans paroître prendre part à tout ce qui ſe paſſoit. Cependant il veilloit attentivement à ſes affaires ; mais il le faiſoit avec tant de ſageſſe ; il ſe comportoit avec tant de prudence & de circonſpection, qu'il ne donnoit aucune priſe ſur ſa conduite : ce qui peut-être mortifioit aſſez Dom Juan. 1491.

Cependant le Roi de Caſtille pouſſoit vigoureuſement la guerre de Gre-

1491. nade. Après plusieurs évenemens mémorables, il détruisit enfin ce Roïaume, en y renversant la puissance des Maures, qui s'y maintenoient depuis qu'ils avoient envahi l'Espagne. La conquête de ce Roïaume ne fit pas moins d'honneur à Dom Juan qu'au Roi de Castille. Contre la coûtume & la politique des Rois, qui n'aiment point que leurs voisins s'agrandissent, non-seulement il n'apporta aucun obstacle aux armes de Ferdinand, ce qu'il auroit pû faire facilement, mais même il lui fournit du secours en plusieurs occasions, & il prit part à ses victoires par des réjoüissances publiques, comme si elles eussent dû tourner à son avantage. Néanmoins, en célébrant ses victoires, il se prépara à la guerre, persuadé que Ferdinand délivré de celle de Grenade, tourneroit ses armes contre les Portugais, sous prétexte de soûtenir les droits du Duc de Beja, en cas qu'il voulût l'exclure de la succession à la Couronne, comme il y étoit fortement résolu.

Afin d'augmenter sa cavalerie, & d'entretenir les chevaux ou les mulets nécessaires pour les équipages de guerre, il publia un Edit, par lequel il défendit à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles fussent, de monter aucun cheval ou mulet, qui ne fût propre à servir en temps de guerre. L'Edit étoit conçu de maniere, qu'il sembloit embrasser indifféremment tous les états & tous les Ordres différens du Roïaume. Les Prêtres & les Moines s'en plaignirent; & comme peu de chose suffit pour allumer leur colere, ils oserent taxer le Roi d'impieté & d'irréligion, & avancer qu'ils n'étoient point obligés de se soumettre à son Edit, attendu qu'ils n'étoient point ses sujets, mais ceux de l'Eglise. Cette distinction parut aussi nouvelle qu'extraordinaire 1491. au Roi; & pour leur faire sentir l'extravagance de leur proposition, il se servit d'une plaisanterie, qui lui réüssit. Il déclara qu'il n'avoit pas prétendu les comprendre dans son Edit; mais en même temps il défendit par une Ordonnance à tous Maréchaux ferrants, de ferrer les chevaux & les mulets, qui servoient à leurs usages ordinaires. Ils regarderent cette nouvelle Ordonnance comme une injure plus atroce que la premiere; mais le Roi écouta leurs clameurs sans s'émouvoir, & il se fit obéir. Bien-tôt le Portugal vit sa cavalerie en pied; le nombre des chevaux augmenta considérablement; les jeunes gens se piquoient à l'envi d'en avoir de beaux; ils ne pouvoient se lasser de les monter & de les exercer, & à la place de la molesse qui regnoit parmi eux, on y vit regner l'activité, l'adresse, & l'amour des exercices. Dom Juan de son côté fit acheter un nombre considérable de chevaux Afriquains dans le Roïaume de Fez, qu'il distribua aux principaux Seigneurs de la Cour, avec ordre de les diviser en troupes, de veiller à leur conservation, & de les tenir toujours en haleine, afin qu'on pût s'en servir toutes les fois qu'il seroit besoin.

Au milieu de ces préparatifs de guerre, Dom Juan faisoit travailler à des établissemens non moins solides pour le bien de l'Etat. Il fit bâtir un Hôpital à Lisbonne, pour y recevoir les Malades pauvres, qu'il nomma l'Hôpital de tous les Saints, ainsi appellé à cause de l'Eglise consacrée à l'usage de cette maison. Il fonda également dans le Palais une Chapelle avec plusieurs Prêtres pour la desservir. Il en confia la principale charge à Jacque Ortix, qui à de certaines heures

1491. s'y rendoit, pour y faire chanter en musique les loüanges de Dieu. Il demanda en même temps la permission au Pape de faire celebrer tous les jours la Messe dans toutes les citadelles Portugaises, où il y avoit garnison. Il institua aussi un nouvel Ordre de Religieuses, dont il confia la conduite à Anne de Mendoce, femme d'une illustre naissance, qu'il avoit tendrement aimée, & de qui il avoit eu George son fils.

Sur ces entrefaites, il arriva un événement qui donna occasion au Roi de Portugal de montrer toute la hauteur de son courage. Un vaisseau Portugais revenant chargé d'or, d'yvoire, & d'autres choses de prix, tomba entre les mains de quelques Pyrates François, qui s'en emparerent & le pillerent, malgré la paix & l'union qui regnoient entre les deux Nations. D. Juan, avant de s'en venger, voulut en porter ses plaintes à Charles VIII. qui regnoit alors sur la France, afin de prévenir une guerre, s'il lui rendoit justice, ou de mettre entiérement le Roi de France en son tort, s'il n'avoit point égard à ses plaintes. D'ailleurs, persuadé que les Princes ne doivent jamais mollir, ni faire voir qu'ils sont moins puissans que d'autres Princes, il crut qu'il étoit nécessaire en même temps de faire contre les François quelque action d'éclat, afin d'apprendre à leur Roi, que s'il lui demandoit justice du procedé des Pyrates, que ce n'étoit point parce qu'il redoutoit sa puissance, mais parce qu'il étoit juste & équitable dans toutes ses demarches. Il ordonna donc à Vasqués de Gama, cet homme illustre dont le nom ne mourra jamais, d'arrêter & de saisir tous les vaisseaux François, qui étoient dans les Ports du Roiaume de Portugal. Gama obéit & les François en porterent leurs plaintes à leur Roi. Charles, quoique vaillant & guerrier, soit qu'il fût tout occupé de la guerre de Naples, soit qu'il fût touché de l'estime & de l'amitié que le Roi de Portugal avoit pour lui, ne chercha qu'à le satisfaire. Il fit restituer le vaisseau avec tout ce qu'il portoit, & punit séverement les Corsaires, qui l'avoient pris. D. Juan fut informé que dans la restitution qu'on avoit faite, il y manquoit un Perroquet, il ordonna qu'on ne délivrât aucun vaisseau François, que cet oiseau ne fût rendu, afin de montrer que ce qu'il faisoit, étoit moins pour les richesses, qui étoient dans le vaisseau, que pour maintenir l'honneur de son pavillon. 1491.

Vers ce temps-là il fit construire une flote considérable, dont il donna le Commandement à Alvarés d'Acugna, grand Ecuier & Capitaine sage & expérimenté. Mais cette flote ne sortit point du Port, & l'on ignore à quel usage il la destinoit. Un Auteur Portugais rapporte, que la peste s'étant mise dans la flote, le Roi ordonna à Jacque Ferdinand d'Almeida, & à quelques Chevaliers de l'Ordre d'Avis, d'aller visiter de sa part le Commandant de la flote. Almeida & les Chevaliers, quoique courageux, reçurent avec chagrin cet ordre. Ils firent représenter au Roi par Ayres de Sylva, qu'il étoit inutile d'exposer à un péril certain des sujets utiles, & qui se portoient bien. Le Roi qui étoit pour lors à Sintra, non-seulement s'approcha du lieu où la flote étoit à l'ancre, mais même il alla visiter le Commandant dans son vaisseau. C'est toute la réponse qu'il fit aux remontrances de Sylva.

Maintenant l'ordre des matieres nous ramene à l'Ambassadeur que le

1491. Roi de Congo avoit envoïé à Dom Juan. L'arrivée de Zacuta & de ses compagnons en Portugal lui causa une joïe incroïable. Il en conçut de vastes espérances pour l'utilité de ses sujets, & pour l'avancement de la Religion. L'empressement que Zacuta & ses compagnons montrerent pour recevoir le Baptême, le confirmoit dans ses idées. Etant assez instruits de notre Religion, on le leur confera avec solemnité. Jean & Eleonor tinrent Zacuta sur les Fonts, & les Grands du Roïaume tinrent ses compagnons, ausquels ils donnerent chacun leurs noms. Ensuite on mit auprès d'eux des Prêtres pour les instruire plus amplement des mœurs des Chrétiens & de leur doctrine. On emploïa deux ans à cet ouvrage, après quoi on les renvoïa à Congo, avec un Ambassadeur chargé de présens pour le Roi de ce païs. On les fit accompagner par trois Moines de l'Ordre de S. Dominique, afin de prêcher le Christianisme dans tout le Roïaume de Congo, & par des Architectes pour y bâtir une Eglise. Le chef de l'Ambassade fut Gonsalve de Sousa, dont le merite répondoit à son illustre naissance. Etant mort en chemin, Roderic de Sousa son neveu fils de son frere, du consentement de tout l'équipage, fut chargé de l'Ambassade.

Cependant on attendoit avec impatience le retour de Zacuta. L'oncle du Roi de Congo, qui commandoit sur toute la côte de ce Roïaume, commençoit à en desespérer, lorsqu'il apprit qu'il étoit arrivé des vaisseaux Portugais. Aussi-tôt il courut accompagné d'une multitude infinie de peuple, vers l'endroit où les Portugais avoient abordé. On les pria de descendre à terre, & jamais descente ne fut célébrée par des marques de joïe plus vives & plus sinceres. Comme la vieillesse pressoit déja l'oncle du Roi de Congo, il voulut qu'on lui conferât sans differer le Baptême, aussi bien qu'à son fils, dont l'âge tendre & le tempérammen délicat l'exposoient au même risque; on ceda à son empressement. Il avoit un autre fils plus âgé, qui montroit aussi un desir ardent d'être baptisé; mais son pere voulut qu'on en retardât la cérémonie jusqu'à ce que le Roi lui-même le fût. 1491.

Pour conferer le Baptême au pere, on dressa une espece de tente avec des branches & des feüilles d'arbres, & on éleva trois Autels, où l'on célebra la Messe. Ensuite on acheva la cérémonie du Baptême. L'oncle du Roy de Congo reçut le nom d'Emmanuel, & son fils celui d'Antoine. Emmanuel monta sur un lieu élevé, & parla à ceux qui l'accompagnoient d'un air si touchant, sur la grace que Dieu venoit de lui faire, sur les égaremens de sa conduite & le culte odieux des Idoles, qu'il étonna & ravit d'admiration tous les assistans. Lorsque le Roi de Congo fut informé de toutes ces choses, il en fut si content, qu'il donna des presens considerables à Emmanuel son oncle, pour le récompenser du zele qu'il montroit pour le Christianisme. La protection qu'il accorda ouvertement aux nouveaux Chrétiens hâta infiniment les progrès de la Religion qu'ils venoient d'embrasser. Bien-tôt on vit de tous côtez les Idoles renversées, ou consumées par les flammes. Les Congians Chrétiens s'empressoient à l'envi à abolir leur ancien culte, & à répandre dans tout leur païs, le zele qui les enflamoit pour la Loi de Jesus-Christ. Les Prêtres ou les Religieux que le Roi de Portugal y avoit envoïés, entretenoient

1491. tretenoient ce zele par les instructions continuelles qu'ils leur donnoient sur notre Religion, pour laquelle ils leur inspirerent un respect & une vénération si grande, qu'ils servirent bientôt d'exemple aux Portugais même. Un jour le Prince assistant au Sacrifice de la Messe, entendit quelques jeunes gens de qualité qui faisoient du bruit à la porte de l'Eglise. Il fut si outré de leur manque de respect pour des misteres si saints, qu'il les condamna à la mort, & la Sentence eut été executée, sans les Religieux Portugais, qui demanderent & obtinrent leur grace.

Le Roi de Congo brûlant aussi du desir d'embrasser le Christianisme, écrivit à son oncle, pour qu'il lui envoïât promptement les Religieux Portugais. On se mit en état de répondre à ses desirs. Sousa mit ordre à tout ce qui étoit nécessaire à la conservation de la flote, & ensuite il partit pour aller trouver le Roi. Emmanuel lui donna une escorte de deux cens hommes pour le conduire avec sûreté. Il chargea aussi plusieurs hommes de porter leur bagage, & tous se disputoient à l'envi à qui porteroit les Vases sacrés & les Ornemens qui servoient a celebrer la Messe. A moitié chemin ils rencontrerent un des principaux Officiers de la Cour qui venoit au devant d'eux. En approchant de Congo, ils trouverent les chemins couverts de peuple & de soldats, qui se rangerent en deux files pour les laisser passer, & ils arriverent ainsi, accompagnés des acclamations du peuple & des soldats, au Palais du Roi. Le Roi lui-même les attendoit assis sur un trône élevé, afin qu'on pût le voir plus commodément. Il avoit la tête couverte d'une espece de mitre de feuilles de palmier, travaillée avec beaucoup d'art. Il étoit nud depuis la tête jusqu'à la ceinture, & depuis la ceinture jusqu'aux pieds il étoit vêtu d'une étoffe de soïe. Il avoit les bras ornés de bracelets de faux or, & on voioit penduë sur ses épaules la queuë d'un cheval, ornement qui n'est permis qu'aux Rois du païs. 1491.

Sousa aïant été introduit, fut reçu honorablement. Après avoir salué le Roi, il exposa le sujet qui l'amenoit, lui présenta les presens que Dom Juan lui envoïoit, & fit voir les Vases sacrés & les Ornemens d'Eglise qu'il avoit apportés. Après que tout le monde les eût vûs & admirés, le Roi demanda l'usage de chacun en particulier; ensuite il congedia Sousa & le fit conduire à l'appartement qu'il lui avoit destiné, où il reçut toutes sortes de bons traitemens. On parla bientôt du Baptême du Roi & de la Reine, qu'on differa cependant jusqu'à ce qu'on eût bâti une Eglise, afin d'en rendre la cérémonie plus magnifique & plus auguste. Comme on travailloit avec ardeur à cet ouvrage, le Roi apprit qu'un peuple, appellé les Monduquetes, s'étoit révolté, qu'il ravageoit les campagnes, brûloit les Villes & les Villages par où il passoit, & enlevoit tous les bestiaux. Le Roi se mit en devoir d'aller réprimer en personne ce peuple féroce; & comme il pouvoit être tué dans cette guerre, il voulut être baptisé avant de se mettre en campagne. La Reine & une partie des Seigneurs de la Cour imiterent son exemple. Le Roi se fit appeller Jean, & la Reine Leonor. C'étoient les noms du Roi & de la Reine de Portugal. Le Roi de Congo partit pour la guerre; les Portugais le suivirent: on joignit les ennemis, & ils furent châtiés de leurs brigandages.

1491. Dom Juan continuoit dans le Portugal à y maintenir l'ordre & à y faire fleurir la Justice, & regner les sciences. Persuadé qu'elles honorent, ainsi que les armes, un Etat, il fit payer aux Professeurs d'Eloquence & de Philosophie les pensions qu'Alfonse IV. avoit obtenuës du Pape sur certains Evêchés, & que les Evêques refusoient de païer depuis long-tems. Les Bénéfices Ecclesiastiques destinés à la subsistance des pauvres, & presque jamais emploïés à cet usage, doivent au moins être utiles à ceux qui servent l'Eglise & l'Etat, & par conséquent aux Sçavans. Par ce moien l'amour des belles Lettres, des arts, & des sciences, triompha de la paresse & de l'ignorance, & l'on vit en peu de temps que les talens de l'esprit ne sont pas moins le partage des Portugais, que le courage & la valeur.

Tout ce qui peut alterer la concorde qui doit regner entre des sujets, est extrêmement dangereux. Un Prince ne sçauroit trop veiller sur ce qui peut les desunir. L'Evêque de Conimbre & les Chanoines de son Eglise, qui suivent la regle de S. Augustin, eurent ensemble une querelle. Bientôt les habitans de la Ville prirent parti; on s'échauffoit insensiblement de part & d'autre; la passion seule régloit les démarches des deux partis; on se prodiguoit déja les noms les plus odieux; enfin il étoit à craindre qu'on n'en vînt à des extrêmités, lorsque le Roi étouffa la discorde, en défendant aux parties, sous des peînes rigoureuses, de parler davantage du principe de la querelle. On sçavoit que le Roi étoit ferme; on obéït, & la tranquillité publique fut rétablie dans Conimbre. Il usa de la même séverité à l'égard de la Ville d'Evora, divisée aussi en deux factions à l'occasion de Jean & de Jacque Mendez, & de Jacque Egas Magre qu'ils avoient tué, pour venger les injures que leur pere avoit reçuës de lui. Le Roi exila d'abord les meurtriers, & fit dire aux parens du mort de lui porter leurs plaintes; ils obéïrent, & Dom Juan accommoda l'affaire. Roderic Magre frere d'Egas demanda les biens des exilés. Le Roi refusa de les lui accorder, afin d'ôter tout prétexte de querelle. 1491.

Dom Juan tomba sur ces entrefaites subitement malade, & sa maladie fut si prompte & si violente, qu'on ne douta point qu'on ne l'eut empoisonné. Sa maladie aïant été jugée mortelle, la consternation s'empara de tout le Roïaume. Cependant ceux qui haïssoient le Roi, & que la crainte plus que l'amour du devoir contenoient, se répandoient en discours injurieux. Les autres attendoient avec inquietude le changement que sa mort alloit causer dans l'Etat. Quelques-uns faisoient des vœux pour que la Couronne tombât sur la tête de Dom George. La plûpart soûtenoient qu'elle appartenoit à Emmanuel Duc de Beja, & disoient hautement qu'on ne pouvoit la lui ôter sans injustice. Tous en géneral ne pouvoient s'empêcher de déplorer les malheurs qui menaçoient le Roïaume. Enfin en particulier & en public on parloit ouvertement de la succession à la Couronne: on regloit l'Etat, & on agissoit comme si le Roi fût déja mort.

Dom Juan cependant avoit envoïé une Ambassade extraordinaire à Rome, & il en avoit chargé les Evêques de Porto & de Ceuta, avec Jacque de Sousa, & Ferdinand Almeida. Le principal objet de leur ambassade étoit de demander au Pape de légitimer

1491. George, afin de rendre ce jeune Prince habile à succeder à la Couronne. Le Pape fut inébranlable; on ne put le résoudre à commettre cette injustice envers le Duc de Beja; ainsi le Roi eut recours à d'autres moïens. On prétend que son but étoit d'exclure entierement Emmanuel de la succession. Pour faire entendre au peuple que les droits de ce Prince n'étoient pas bien fondés, ou du moins qu'ils étoient posterieurs à d'autres, il traita avec l'Empereur Maximilien, afin qu'il lui cedât, en faveur de George, le droit qu'il avoit à la Couronne de Portugal. Maximilien étoit fils de Leonor fille d'Edoüard I. Il est étonnant que Dom Juan se laissât aveugler par la passion d'elever son fils naturel au Trône, au point de préferer les droits de Maximilien à ceux d'Emmanuel, puisqu'Emmanuel avoit le même avantage que l'Empereur, d'être issu d'Edoüard, & d'en être issu par un mâle, qui étoit l'Infant Ferdinand, & que les mâles & leur posterité précédoient toujours en Portugal, pour le droit de succeder, les femmes & ceux qui en descendoient.

Ferdinand Roi d'Espagne & Charle VIII. se faisoient une cruelle guerre au sujet du Roïaume de Naple. Comme Ferdinand favorisoit le droit d'Emmanuel, Dom Juan pour s'en venger, ordonna aux Ambassadeurs qu'il avoit à Rome, d'aller trouver le Roi de France à Sienne, & de lui offrir de sa part toute sorte de secours. Charle reçut cette espece d'Ambassade comme il devoit; il témoigna beaucoup de reconnoissance envers le Roi de Portugal; il fit publiquement son éloge, & dit qu'il n'oublieroit jamais les marques d'amitié qu'il lui avoit données en plusieurs occasions. Cependant Dom Juan n'avoit aucune envie de prendre part à la guerre: son dessein se bornoit simplement à inquietter Ferdinand; il crut y avoir réüssi par la démarche qu'il avoit faite, & il s'en tint là. 1491.

On compte l'art de feindre au rang des vertus des Princes, sur-tout lorsque par ce moïen ils parviennent à réüssir dans leurs projets. Dom Juan, à ce qu'on prétend, possedoit cet art dans un degré éminent, talent fatal à la societé, dont l'honneur & la probité sont presque toujours les victimes, & qui seroit inutile aux hommes, s'ils étouffoient leurs passions, pour n'écouter que la voix de la justice. Quoiqu'il en soit, on a fait beaucoup d'honneur à Dom Juan de ce talent, qui n'est en effet qu'un vice masqué des dehors de la prudence. Non content d'avoir inquietté Ferdinand, en offrant au Roi de France un secours qu'il étoit bien résolu de ne pas lui envoïer, s'il l'acceptoit, il refusa encore à Ferdinand d'entrer dans une ligue qu'il lui proposa, pour chasser les François de l'Italie.

Un François d'une naissance illustre, dont le nom a échappé à l'Histoire, arriva en Portugal vers ce temslà, accompagné de ses parens, & suivi d'un nombre considérable de vassaux. Il vint offrir au Roi d'aller le servir en Afrique. On ignore pour quelles raisons il avoit abandonné son Prince, occupé alors à la guerre de Naples. Dom Juan le combla d'honneurs & de bienfaits, après quoi il le renvoïa dans sa patrie.

Innocent VIII. mourut, & la Thiare passa sur la tête de Roderic Borgia Espagnol de Nation. Dès qu'il fut Pape, il changea son nom de Valentin qu'il avoit pris étant Cardinal, en ce-

1491. lui d'Alexandre VI. Dom Juan fit partir Jacque Silva pour Rome, afin de féliciter de sa part le nouveau Pape sur son exaltation. Comme Alexandre haïssoit Ferdinand, le Roi de Portugal avoit chargé son Ambassadeur d'obtenir de Sa Sainteté, en faveur de Dom George, ce qu'il n'avoit pû obtenir d'Innocent VIII. Silva éxécuta les ordres du Roi; il parla & agit auprès du Pontife avec beaucoup de zele; mais Garci Lasso Viega Ambassadeur de Ferdinand lui opposa sa brigue, pour empêcher le Pape de lui accorder ce qu'il demandoit. Il prononça même un discours en presence d'Alexandre en faveur d'Emmanuel. Ses raisons étoient solides, ses argumens concluans pour le Duc de Beja. Cependant le Pape, soit qu'il haïst en effet Ferdinand, & qu'il voulût le mortifier, soit qu'il eût une amitié véritable pour Dom Juan, le Pape, dis-je, parut écouter plus favorablement Silva que Lasso-viega.

Dom Juan languissoit, & la peste qui désoloit le Portugal, l'obligeoit d'errer de Ville en Ville, pour éviter ses effets. Etant aux Vieilles-Tours il reçut la nouvelle que Christophle Colomb avoit été jetté par un vent contraire dans le Port de Lisbonne. Colomb n'aïant pû faire accepter ses services au Roi de Portugal, avoit été trouver le Roi d'Espagne. Celui-ci après l'avoir amusé pendant l'espace de sept ans, lui accorda enfin trois vaisseaux pour aller à la découverte du Nouveau Monde. Colomb vogua avec ses trois vaisseaux dans l'Ocean, & gagna d'abord les Isles Canaries. Ensuite il tourna sa prouë vers l'Occident, & après avoir navigé quelque temps, il découvrit de nouvelles Isles, où il aborda, & où il trouva des mines d'or. Colomb y bâtit un Fort, dans lequel il laissa garnison, remonta sur ses vaisseaux, reprit la route d'Espagne, emmenant avec lui douze hommes du païs qu'il venoit de découvrir, & arriva à Lisbonne. Il reçut ordre aussi-tôt de venir trouver Dom Juan, à qui il fit une ample relation de son voïage, & à qui il vanta si fort ses découvertes, qu'il sembloit vouloir faire un reproche secret à ce Prince, du refus qu'il avoit fait de ses services. Dom Juan apperçut le dessein de Colomb; il en fut piqué, & comme on l'accusoit d'avoir navigé dans la partie de la mer, accordée aux Rois de Portugal, il le renvoya durement. Se repentant toutefois de n'avoir point accepté les services de Colomb, & jaloux de la gloire & des richesses qui alloient en revenir au Roi d'Espagne, il assembla les Grands pour déliberer de quelle maniere il devoit se comporter envers Colomb. Les sentimens du Conseil furent partagés. Quelques-uns disoient que la navigation de Christophle étoit contraire au droit accordé aux Portugais, d'aller seuls à la découverte du Nouveau Monde, & qu'il en falloit arrêter les suites, en le retenant prisonnier. » Car, ajoûtoient-ils, en retenant l'auteur de cette découverte, » l'on en préviendra tous les effets: » Ferdinand ne pourra & n'osera même, à cause de la dépense, poursuivre son dessein. Dans la supposition même qu'il voulût continuer » à travailler à la découverte du Nouveau Monde, il ne pourra l'executer, d'abord qu'il n'aura plus Colomb; qu'ainsi on ne devoit point » balancer à se saisir de la personne » de ce dernier, & qu'il falloit même le punir de mort, comme aïant » nui essentiellement aux Portugais.

Rien n'étoit plus injuste que ce rai-

1491. ſonnement. Colomb n'avoit travaillé pour les Eſpagnols qu'au refus des Portugais, & cela ſeul devoit le mettre à couvert de toute violence. Auſſi pluſieurs le penſerent ainſi, & s'en expliquerent même hardiment en preſence du Roi. » Vous avez reçû, diſoient-ils, Colomb comme un ami, » vous avez deſiré de le voir, vous » l'avez accüeilli d'abord favorablement; il n'a commis depuis aucun crime, & vous déliberez pour » le faire mourir; c'eſt violer le droit » des gens; c'eſt vouloir fouler aux » pieds ſans pudeur les Loix les » plus ſaintes de la ſocieté; & pourquoi? parce qu'il a ſervi un Roy » qui l'a bien reçu; ſa fidelité doit » vous apprendre qu'il vous auroit » ſervi avec le même zele, ſi vous » euſſiez voulu: doit-il aujourd'hui » être reſponſable du refus que vous » avez fait de ſes ſervices. « Ce diſcours frappa le Roi, qui au lieu de punir Colomb, le renvoïa comblé de bienfaits.

En même temps il ordonna qu'on armât promptement une flote, dont il confia le commandement à François d'Almeida célebre Capitaine de ce temps-là. Dom Juan deſtinoit cette flote pour empêcher les Caſtillans de continuer leurs découvertes dans l'Ocean. Cela obligea Ferdinand à envoïer un Ambaſſadeur en Portugal, pour prier le Roi de terminer par la négociation leurs differends. Dom Juan perſuadé que la cauſe étoit juſte, y conſentit; & chargea Pierre Diaz & Roderic de Pina, de s'aboucher avec les Commiſſaires de Ferdinand. Celui-ci venoit de conclure tout récemment la paix avec le Roi de France. Delivré d'un ſi puiſſant & ſi rédoutable ennemi, il crut pouvoir impunement trainer la concluſion de la négociation juſqu'au retour de Colomb, qui avoit fait un ſecond voïage au Nouveau Monde, afin de ſe régler ſur le rapport qu'il lui en feroit. Dans cette idée, il renvoïa les Commiſſaires de Dom Juan, en les aſſurant qu'il enverroit inceſſamment ſa réponſe au Roi, par des Ambaſſadeurs. En effet il les fit partir, afin d'ôter au Roi de Portugal toute eſpece de ſoupçon. Pierre d'Ayala & Garcie Carvajal arriverent donc à Liſbonne: mais ils firent bien-tôt voir, qu'ils n'avoient aucun deſſein de finir la conteſtation, mais ſeulement de gagner du temps. Comme on les preſſoit, ils prirent le parti de s'en retourner en Caſtille, & ils laiſſerent Dom Juan plus furieux qu'étonné de leur conduite. 1491.

Sur ces entrefaites on reçut en Caſtille des nouvelles de Colomb, par leſquelles on apprit que ſes découvertes étoient encore plus conſidérables, qu'il ne l'avoit d'abord crû. Alors le Roi renvoïa les mêmes Ambaſſadeurs en Portugal, pour aſſurer D. Juan qu'il ne demandoit pas mieux que de terminer leur conteſtation. Dom Juan réſolut de leur faire ſentir qu'il n'étoit point leur dupe. Comme ils faiſoient leur entrée à Liſbonne, il ordonna que ce fût par la Porte Saint Vincent, afin de leur faire voir un camp de Cavalerie, qui étoit depuis quelques jours dans cet endroit. Le Roi s'y trouva, & les arreta. Il les railla finement ſur leur Ambaſſade, & leur fit entrevoir que toutes ſes penſées étoient tournées du côté de la guerre. Etant arrivé dans ſon Palais, il dit en plaiſantant que l'Ambaſſade n'avoit ni pieds, ni tête, faiſant alluſion à l'incommodité de l'un des Ambaſſadeurs qui étoit boiteux, & à l'imprudente vanité de l'..:

1491. tre, qui ne ceſſoit de ſe répandre en diſcours ridicules & faſtueux.

Dom Juan ne perdoit pas un moment de vûë ſon fils George. Toute ſon application ne tendoit qu'à faire naitre & qu'à ſaiſir de nouveaux moïens, pour lui procurer la Couronne de Portugal. Il étoit perſuadé que Ferdinand ne vouloit point de guerre avec lui, & lui-même la craignoit tout au moins autant que le Roi de Caſtille. Cependant il cachoit avec tant d'art la crainte qui l'agitoit, que les Caſtillans & les Portugais même étoient convaincus qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour la faire. D. Juan profitoit de tout, en faveur de ſon fils. Il mit donc à profit cette diſpoſition des eſprits, pour demander à Ferdinand une de ſes filles pour ſon fils naturel, eſperant par ce mariage, ſurmonter tous les obſtacles, qui pouvoient rendre inutiles ſes précautions pour lui aſſurer ſa Couronne. Cette démarche découvrit ſes vûës à Ferdinand; il vit par-là qu'il n'avoit rien à craindre de ſa part, & il refuſa de conſentir au mariage qu'il propoſoit. Il ne ſe trompa point; Dom Juan deſeſpera dès ce moment de pouvoir élever ſur le Thrône ſon fils, & promit de déclarer pour ſon ſucceſſeur Emmanuel, à condition que ce Prince épouſeroit Iſabelle veuve d'Alfonſe, & qu'on donneroit en mariage à ſon fils George Leonor bâtarde de Ferdinand. Celui-ci approuva ces conditions, d'autant plus qu'il y pouvoit trouver ſes avantages; mais comme Iſabelle étoit encore plongée dans la douleur de la mort de ſon premier mari, & qu'elle ne vouloit plus entendre parler de mariage, on ceſſa d'en parler, & l'on réſolut de terminer le differend touchant les nouvelles découvertes.

On envoïa donc de part & d'autre des Commiſſaires à Tordeſillas, pour examiner cette grande affaire. Ceux de Dom Juan s'appelloient Jean de Souſa Seigneur de Beringel, Jean ſon fils, & Ayrés d'Almada Lieutenant Criminel; ceux de Ferdinand étoient, Henri Henriqués Comte d'Albe de Liſte, Guttiere Cardeñas, & Roderic de Maldonato. On leur donna plein pouvoir de faire la paix, à telles conditions qu'ils jugeroient à propos. Les uns & les autres étoient habiles; ils ſervoient deux Rois également ambitieux; il s'agiſſoit d'une affaire importante; les uns & les autres avoient l'honneur de leur Roi à conſerver, les interêts de leur patrie à ménager: toutes ces raiſons les rendoient attentifs aux differens objets qui ſe preſentoient pendant la négociation. On propoſoit ſouvent des accommodemens, qu'on n'avoit aucune envie de tenir; on refuſoit ſouvent ce qu'on auroit accordé volontiers; on marquoit de l'indifference pour des choſes qu'on ſouhaitoit d'obtenir; & l'on pourſuivoit avec un empreſſement extrême des choſes dont on ne s'inquiettoit que médiocrement. C'eſt ainſi que ces habiles Négociateurs ſe tâtoient, ſe ſondoient, ſe trompoient enfin, pour parvenir à un accommodement également avantageux aux deux Nations. Ils partagerent le globe en deux parties égales. La partie Orientale fut accordée au Roi de Portugal & l'Occidentale au Roi de Caſtille; & afin de marquer cette ligne, qui alloit ainſi diviſer le globe de la terre entre ces deux Potentats, on convint qu'ils envoïeroient l'un & l'autre dans l'eſpace de ſix mois des vaiſſeaux avec des Geographes & des Matelots, qui ſe rendroient dans l'Iſle Saint Antoine, une des Iſles du Cap-verd; qu'ils en

1491. partiroient en même temps, qu'ils vogueroient vers le Midi, & qu'ils marqueroient les bornes qui devoient servir à ce fameux partage; c'est ce qu'on a appellé la Ligne de démarcation. Alexandre VI. ne se contenta pas de le confirmer par une Bulle; il menaça encore des terribles foudres du Vatican, tous ceux qui oseroient enfraindre ce Traité. Ce qu'il y a de singulier dans toute cette affaire, c'est que les autres Princes de l'Europe la virent consommer, sans y prendre aucune part.

Cette affaire étant terminée, il en survint bientôt une autre, entre Dom Juan & Ferdinand, au sujet des conquêtes faites dans la Mauritanie. Dom Juan envoïa en Castille Henri d'Almeida, pour sonder là-dessus Ferdinand, & il fit en même tems fortifier les Villes frontieres, entr'autres Vimioso, Mirande & Bragance. C'étoit sa coutume de se préparer à la guerre, lorsqu'il désiroit le plus de faire la paix, persuadé que c'étoit le seul moïen de se la procurer promptement. Ferdinand en faisoit autant de son côté, & cependant il ne souhaittoit pas moins que Dom Juan de conserver la paix avec les Portugais. Ensorte qu'après bien des préparatifs & beaucoup de menaces, ils nommerent encore des Commissaires pour terminer cette nouvelle affaire à l'amiable. Les Commissaires s'assemblerent donc à Tordesillas, & après avoir mûrement pesé les raisons de part & d'autre, il fut reglé que les Castillans pourroient pousser leurs conquêtes jusqu'au Roïaume de Tremescen inclusivement, & les Portugais jusques dans celui de Fez. Au reste Dom Juan se conduisoit avec tant de sagesse, de prudence & d'activité, qu'il étoit instruit de tout ce qui se passoit dans les Conseils de son rival. Il pénétroit tous ses secrets, & donnoit en conséquence de solides instructions à ses Ambassadeurs, qui en faisoient leur profit pour le bien de l'Etat & la gloire de leur Maître. 1491.

Le grand art de regner consiste surtout à pénétrer dans les secrets de ceux qui peuvent nuire, pour prévenir ou détourner les maux qu'ils peuvent faire. Dom Juan étoit si persuadé de la vérité de cette maxime, qu'il n'étoit aucuns moïens qu'il ne mît en œuvre, pour être informé de tout ce qui se passoit dans les conseils les plus secrets des Princes ses voisins; & comme ceux dont on se sert dans cette espece de négociation, ne se comportent avec zele & avec sincérité, qu'autant qu'ils y trouvent de la sûreté & de l'intérêt, Dom Juan, pour qu'on ne les supçonnât jamais de trahir leurs Princes, les accabloit en particulier de présens, tandis qu'il affectoit en public du mépris pour eux. Il loüoit au contraire, la prudence de ceux qu'il n'avoit pû corrompre par ses largesses, il approuvoit leurs conseils, il se déclaroit ouvertement leur protecteur & leur ami; il s'emploïoit auprès de leurs Maîtres en leur faveur; enfin il faisoit si bien, qu'il les rendoit suspects, & qu'il les écartoit du Conseil de leurs Princes, tandis que ceux qui lui étoient dévoüés y étoient admis, & y devenoient les dépositaires des vûës les plus secretes & les plus importantes de l'Etat.

Nous avons déja parlé de la retraite, que Dom Juan avoit accordée aux Juifs, lorsque Ferdinand en avoit purgé ses Etats. Cette Nation qu'on ne tolere qu'en l'abhorrant, s'étoit considérablement multipliée dans le

1491. Portugal : Dom Juan crut qu'il étoit du devoir de sa Religion, de mettre un frein aux progrès de la leur. Pour cet effet il fit baptiser une partie de leurs enfans, & après les avoir suffisamment fait instruire des préceptes du Christianisme, il les fit embarquer, & transporter dans une Isle, à laquelle les Portugais avoient donné le nom de Saint Thomas. Cette Isle est située sur la côte d'Afrique sous l'Equateur; elle a trente six mille de circuit; le terroir en est fertile, le Ciel beau, mais l'air peu sain. Dom Juan en donna le gouvernement à Alvarés de Camiñam homme vaillant, & capable d'une bonne conduite.

Après son départ, le Roi alla voir à Santarem l'Infante Jeanne de Castille, & cette visite servit de matiere aux raisonnemens des Politiques du tems. Dans tous les siecles il y a eu de ces hommes oisifs, dont le métier n'est que de débiter cent chimeres sur les moindres démarches des Princes. La visite de Dom Juan, malgré tous leurs arrangemens politiques, n'eut aucune suite. Il se peut cependant que Dom Juan se fît un plaisir de visiter de tems en tems Jeanne, pour inquieter le Roi & la Reine de Castille.

Aïant appris que la Reine son épouse étoit tombée dangereusement malade à Setubal, il y accourut promptement pour la secourir. Il ne la quitta pas un moment tandis qu'elle fut en péril, & dans les soins qu'il prit d'elle, dans les inquiétudes qu'il ressentit durant sa maladie, on vit l'amour & l'estime qu'il avoit pour cette Princesse. Le peuple témoigna aussi prendre beaucoup de part dans la santé & dans la conservation de la Reine. Les réjoüissances qu'il fit à sa convalescence, en furent des preuves éclatantes. Emmanuel & la Duchesse de Bragance se rendirent à Setubal, pour voir leur sœur, & pour assister aux fêtes que le Roi donna pour célébrer le rétablissement de sa santé. 1491.

Dom Juan aïant satisfait à ce devoir & d'amour & d'estime, reprit les rênes de l'Etat, & songea à de nouvelles entreprises. Il sçavoit que les Caravelles, vaisseaux ronds & équippés comme des galeres, dont les Portugais se servent pour aller & venir en plus grande diligence, ne pouvoient porter de canons : il inventa donc une nouvelle forme pour les rendre capables d'en porter. Il fit construire en même tems deux Forts, l'un proche Cascaës, & l'autre de l'autre côté de la riviere, pour défendre l'entrée du port de Lisbonne. Il fit achever plusieurs Forteresses commencées pour la défense du Roïaume; il en commença de nouvelles, ausquelles Emmanuel mit dans la suite la derniere main : il fit encore d'autres établissemens tous utiles & avantageux à l'Etat.

Depuis que le Cap de Bonne-Espérance étoit découvert, il brûloit du desir de pousser ses navigations jusqu'aux Indes. Résolu d'exécuter ce projet, il fit travailler à l'armement d'une flote qu'il destinoit pour ce grand ouvrage. Il en avoit même nommé le Commandant, & c'étoit Vasqués de Gama, le même qui eut cet emploi sous Emmanuel. Car Gama, comme on le verra, ne partit pour le voiage des Indes, qu'après la mort de Dom Juan.

Lorsque ce Monarque songeoit à des projets plus vastes encore, que tous ceux qu'il avoit formés jusques alors, il fut saisi d'une maladie de langueur, qui le brûloit & le consumoit

1491. moit peu à peu. Cependant il s'appliquoit aux affaires avec la même attention, que s'il se fût bien porté. Il cachoit son mal ;de crainte qu'il ne servît de prétexte à quelque mouvement, & il affectoit une gayeté qu'il ne ressentoit point. Succombant enfin aux douleurs qui l'accabloient, il alla passer l'hiver à Evora, espérant que l'air salutaire qu'on respire dans cette Ville, rétabliroit sa santé. Emmanuel vint l'y trouver, par le conseil de la Reine sa sœur, qui avoit enfin persuadé au Roi de le déclarer pour son successeur.

Dom Juan projettoit de faire une ligue avec Charle VIII. Roi de France. Ce dessein de la part du Roi de Portugal inquiettoit vivement le Roi d'Espagne. Celui-ci proposa au premier des avantages considérables pour le détacher des interêts de la France, & pour l'engager dans les siens & ceux des autres Princes, qui s'étoient ligués avec lui pour faire la guerre au Roi Charle. Dom Juan rejetta les propositions du Castillan d'une maniere si ambiguë, qu'il ne fit qu'augmenter ses inquietudes, & que jetter de l'incertitude dans tous ses projets. Cela l'engagea à envoïer en Portugal, en qualité d'Ambassadeur, Alfonse Sylvius, afin de faire expliquer plus clairement le Roi.

Cependant Dom Juan s'occupoit dans ses Etats à regler le Gouvernement, & à s'acquitter des dettes qu'il avoit contractées durant les guerres. Ce Prince restitua aussi aux Eglises tout l'argent qu'il leur avoit pris pour subvenir aux frais de la guerre ; cette action le reconcilia avec le Clergé, qui l'avoit jusqu'alors plus craint qu'aimé. Toutes ces affaires étant réglées, Dom Juan s'adonna à la chasse, persuadé que cet exercice contribueroit au recouvrement de sa santé. 1491. En effet, il reprit toutes ses forces, & il donna une course de chevaux, où il parut lui-même avec distinction; ensuite il regala splendidement tous les Seigneurs de la Cour. Il sçavoit dans ces occasions temperer avec tant d'art la majesté du Thrône, qu'on y joüissoit d'une noble liberté, où le respect, qui lui étoit dû, éclatoit bien plus que dans la soumission basse, qu'affectent ordinairement les Courtisans auprès de leurs Souverains.

Les Partisans sont presque toujours les sources funestes des malheurs qui ruinent les Etats. Le Portugal éprouva leur fureur sous le Regne de Dom Juan. La Justice de ce Prince ne put le mettre à l'abri de ces sangsuës. Ces hommes avides, qui ne se soutiennent ordinairement que par la foiblesse du Gouvernement, trouverent le moïen de tromper un Prince juste, éclairé, severe, & attentif au bonheur de ses sujets. Ils firent tout d'un coup disparoître les Magazins de bleds, & firent encherir au milieu de l'abondance, toutes les denrées. Bientôt la famine ravagea le Portugal. Le peuple gémissant se plaignoit inutilement, lorsque le Roi informé de ce qui se passoit, donna des ordres pour qu'il fût promptement soulagé. Ses ordres ne produisirent aucun effet. Alors il défendit par un Edit à tous les Portugais d'acheter des Partisans, sous quelque prétexte que ce fût, du bled & des autres denrées, & il permit en même temps aux Castillans de faire passer les leurs dans le Portugal. Ils profiterent de cette occasion, & le Roïaume regorgea bientôt de tout ce qui étoit nécessaire pour la vie. Toutes les denrées s'y vendirent à vil prix, & les Financiers en furent les justes victimes.

1491. L'Agriculture est peut-être une des choses des plus importantes, & qui contribuë plus à rendre un Roïaume florissant. Dom Juan alloit tourner tous ses soins de ce côté-là, lorsqu'il retomba dans sa même langueur, dont il avoit déja été attaqué. Elle devint même si considerable, que ses forces s'affoiblissant entierement, il fut obligé de se décharger du poids des affaires sur des Ministres qu'il choisit. Il se réserva cependant toujours le droit de décider des matieres graves & importantes. Afin qu'aucun de ces Ministres ne s'avisât de terminer une affaire, à l'insçu de ses Collegues, il donna à chacun d'eux un sceau, dont il voulut qu'ils scellassent toutes les expeditions, sans quoi elles ne pouvoient être valables. Il appelloit tour à tour deux Magistrats du Tribunal, où l'on distribuoit ordinairement la Justice, pour les consulter sur les differentes graces qu'on lui demandoit, & delà est venu le Tribunal, que les Etrangers appellent le Tribunal du Palais. Aïant perdu toute esperance de laisser la Couronne à son fils naturel, il songea à lui assurer un état par son testament, & à nommer pour son successeur le Duc de *Beja*. La Reine, depuis que le Roi avoit fait sortir George du Palais, ne l'avoit jamais voulu voir. Emmanuel agissoit autrement; il alloit souvent le voir pour plaire au Roi; mais il se comportoit dans ces occasions avec tant de prudence, qu'il trouva le moïen de ne point déplaire à la Reine sa sœur.

Roderic de Sousa étoit Ambassadeur pour le Roi de Portugal auprès du Roi de Castille. Sousa écrivit à son Maître qu'Alfonse Sylvius, de qui nous avons déja parlé, alloit en Portugal, moins pour traiter d'affaires, que pour voir par ses propres yeux dans quel état étoit sa santé, afin d'en informer promptement Ferdinand. Sylvius fit tant de diligence, qu'il arriva à Alvito, où étoit Dom Juan, sans que ce Prince l'y attendît si-tôt. Il le trouva occupé à essaïer des chevaux; Dom Juan en le voïant leva le bras avec force, & lui dit, » Alfonse, ce bras est encore en état » de livrer deux batailles. « Ensuite il ajoûta, aux Maures. L'Ambassadeur comprit le vrai sens de ce discours, & lui répondit que le Roi son Maître seroit charmé d'apprendre que sa santé étoit meilleure, que ne le publioit la renommée. Ensuite il demanda une audience, qu'on lui accorda. Il fit tous ses efforts pour engager Dom Juan à une ligue avec le Roi de Castille & quelques autres Princes, pour réprimer ceux qui répandoient le tumulte & la division dans la Chrétienté, & qui ne cherchoient qu'à opprimer le Pape. Dom Juan répondit à ce discours, qu'il étoit lié à tous les Princes dont il s'agissoit, ou par le sang, ou par l'amitié, ou par des Traités de paix qu'il ne pouvoit enfraindre; sur-tout le Pape se comportant plus en Prince temporel qu'en Pere commun des Fideles: qu'au lieu de prendre part à toutes ces guerres, il auroit dû demeurer neutre, écouter moins ses passions, & travailler sincerement à rétablir la paix & la concorde parmi les Princes Chrétiens. L'Ambassadeur aïant reçu cette réponse, dit au Roi, que son Maître l'avoit chargé de demeurer en Portugal, pour traiter d'autres affaires. Dom Juan y consentit; mais il lui ordonna d'aller faire sa résidence à Estremoz, où il le fit observer avec tant de soin qu'il ne put pas seulement écrire à Ferdi- 1491.

1491. nand une seule fois, sans que ses Lettres ne fussent interceptées.

Jean Premier avoit autrefois créé une Charge d'Huissier de la Cour, qui depuis avoit été abolie; Jean II. la rétablit, & lui donna douze Archers pour l'accompagner, avec pouvoir d'arrêter & de tuer même quiconque oseroit mettre l'épée à la main, dans l'enceinte & les dépendances du Palais. Une querelle survenuë entre Jacque Almeida & Jean de Sousa, occasionna ce rétablissement; d'autres prétendent que Dom Juan ne le fit, que pour intimider ceux qui pendant sa maladie osoient tramer des desseins, & former des partis.

Cependant sa maladie devenoit de jour en jour plus dangereuse. Il sentit lui-même que le moment de sa mort n'étoit pas éloigné, & qu'il devoit songer à quitter le Trône & la vie. Il s'y prépara donc en se munissant de tous les Sacremens de l'Eglise. Ensuite il s'enferma avec son Confesseur, qu'on appelloit Jean de Pavoa de l'Ordre de Saint François, & il travailla à son testament. Ce Pavoa étoit un homme de merite, doüé d'une vertu singuliere, entierement détaché du monde, plein d'une véritable pieté, modeste, désintéressé, & uniquement attaché au Roi, qui avoit voulu l'élever aux premieres dignités, sans qu'il eût jamais voulu les accepter. Exemple rare & peu imité de ses pareils. Dom Juan dicta donc son testament en presence de cet homme: on pretend qu'il voulut nommer George pour son successeur, mais qu'Antoine Faria qui écrivoit ce testament, lui representa qu'il alloit faire une injustice criante à Emmanuel, & qu'il alloit livrer le Roïaume aux fureurs des guerres civiles. Pavoa appuya le sentiment de Faria. Le Roi frappé des raisons qu'ils lui alleguerent, nomma Emmanuel, & lui laissa la Couronne. Si ce fait est vrai, il est honorable à Faria d'avoir osé s'opposer à l'injustice, & loüable à Dom Juan de l'avoir écouté, & d'avoir suivi son conseil. 1491.

Dès que Dom Juan eut fait son testament, ses Medecins lui conseillerent d'aller prendre les bains chauds, qui étoient tout proche de la Ville d'Alvor dans le Roïaume d'Algarve. Leon Medecin Juif, homme versé dans son art, & fort estimé, assura que les bains chauds étoient contraires au Roi, & qu'il en mourroit; mais on ne fit aucune attention à son avis; on fit partir le Roi, on le fit baigner, & les bains lui donnerent d'abord un flux, qui fut suivi d'un engourdissement dans tous les membres, qui dura jusqu'à sa mort. Dans cet état, il renonça à toutes les affaires, & il envoïa à Alcassar-do-sal un des principaux Seigneurs de la Cour, pour aller chercher Emmanuel, qui étoit resté dans cette Ville avec la Reine sa sœur, parce qu'il vouloit le déclarer Roi de Portugal de vive voix. Emmanuel craignant que le Roi ne l'appellât que pour le faire mourir, prétexta des affaires, pour se dispenser d'obéïr aux ordres du Roi; d'ailleurs il vouloit être à portée de Lisbonne capitale du Roïaume, en cas qu'il y eût quelque trouble après la mort du Roi. Dom Juan ne fut point content de ce refus; il le demanda trois fois de suite; à la troisiéme Emmanuel se mit en devoir d'obeïr; il partit en effet, mais il marcha lentement, & il s'arrêta même dans un Village nommé Colos, sous prétexte d'attendre la Reine, qui venoit pour voir son époux. Là on vint lui annoncer que le Roi venoit de rendre le dernier

1491. soupir : mais on se trompoit, le Roi n'étoit tombé qu'en foiblesse. Jacque d'Almeida lui tira dans cet état la barbe, pour le faire revenir ; le Roi s'en apperçut, & lui dit : « Il eût été » plus respectueux que vous eussiez » touché mes pieds avec vos mains, » que mon visage. » Cependant les Médecins n'oserent esperer de sa vie. La nouvelle de sa mort avoit affligé le peuple, & rempli de joïe Emmanuel & ses partisans.

Mais tandis qu'ils s'y livroient inconsidérement, ils apprirent que D. Juan étoit revenu de sa foiblesse, & qu'on esperoit de sa vie. Emmanuel & ses amis en furent épouvantés, & les Lettres qu'on apporta à la Reine de la part du Roi, acheverent de les consterner. Le peuple au contraire ressentoit beaucoup de joïe, sur l'esperance qu'on lui donnoit, que la santé du Roi pouvoit se rétablir. Les habitans d'Alvor s'assemblerent en foule autour du Palais, & y entrerent malgré les gardes. Alors le Roi flatté de cette espece de joïe, qui tenoit de la fureur, ordonna qu'on ouvrît les portes, & qu'on laissât entrer le peuple dans son appartement, afin qu'il pût le voir & en être vû. Ensuite il fit venir son fils & les Courtisans qui lui paroissoient les plus attachés. Les uns & les autres se felicitoient de l'esperance que leur donnoient les Médecins ; mais elles s'évanoüirent bientôt : le Roi retomba dans ses foiblesses, & l'instant de sa mort arriva enfin.

L'Evêque de Tanger & Jacque Almeida s'approcherent de lui, en fondant en larmes, & lui annoncerent qu'il n'y avoit plus d'esperance, qu'il falloit mourir. Dom Juan reçut tranquillement cette nouvelle, loüa leur fidelité, & les remercia de ce qu'ils venoient de lui apprendre. Dès ce moment il ne s'occupa plus que de la mort : il fit élever un Autel dans sa chambre, il y fit placer un Crucifix avec l'image de la Vierge & de Saint Jean son Patron ; il renouvella sa confession, & fit un codicile, par lequel il confirmoit pour son successeur Emmanuel, auquel il recommandoit son fils George. Il envoïa ce codicile à Emmanuel par Ayres de Sylva & Alvarés de Castro, afin que ce Prince leur sçût bon gré de cette nouvelle, & que ces deux Seigneurs, qu'il aimoit beaucoup, pussent servir Dom George auprès d'Emmanuel. Ensuite il dit adieu à tous ses amis ; il demanda pardon à sa femme, à sa belle-sœur, & au Cardinal de Costa. Un Gentilhomme lui demanda en cet état une grace au nom de Jesus-Christ ; il la lui accorda, en lui disant qu'il n'avoit jamais rien refusé à un pareil protecteur. Il signa un écrit, par lequel il avoüa qu'il avoit reçu un talent tout particulier pour gagner les cœurs des femmes, & dit qu'il faisoit cet aveu pour expier ses pechés. Il se fit lire quelques Pseaumes avant de mourir, & la Passion de Jesus-Christ. Comme on le traitoit d'Altesse, » Laissez, dit-il, ces titres que la va- » nité & l'orgüeil des hommes ont » inventés, je ne suis dans ce mo- » ment qu'un mortel, & rien de » plus. L'Evêque de Tanger croïant qu'il étoit à l'agonie, se mit à réciter les prieres des Agonisans : » Il » n'est pas tems, lui dit D. Juan ; j'ai » encore deux heures à vivre. « Aïant communié encore une fois, & reçu l'Extrême-onction, il prononça à haute voix ces paroles : » Seigneur, qui » effacez les pechez du monde, aïez » pitié de moi. » Un instant après il rendit le dernier soupir. C'étoit le 1491.

1491. 25. d'Octobre. On le soupçonna d'avoir été empoisonné. Il étoit âgé de quarante ans, & il en avoit regné quatorze.

Il nomma pour ses exécuteurs testamentaires Dom Emmanuel son successeur, Dom Diegue Ortiz Evêque de Tanger, Dom Ferdinand Rodrigués Docteur & Doyen de Conimbre, Dom Juan de la Pavoa son Confesseur, Dom Diegue Almeida Prieur de Crato, Dom Alvarés de Castro Inspecteur du Palais, Dom Antoine de Faria, & Dom Pedre de Alcaçova, Sécretaire des Dépêches. Il ordonnoit par son testament, 1°. Qu'on célébrât 3000. Messes pour le repos de son ame. 2°. Qu'on mariât à ses dépens 41. filles orfelines. 3°. Qu'on rachetât autant de captifs. 4°. Qu'on mît la derniere main à l'Hôpital de Lisbonne, & qu'il fût administré comme celui de Florence. 5°. Qu'on achevât de rendre aux Eglises l'argent que le Roi Alfonse son pere leur avoit pris pour faire la guerre à la Castille. 6°. Il donnoit la Ville de Conimbre à Dom George son fils, avec tous les honneurs & prérogatives dont joüissoit l'Infant Dom Pedre Duc de ce nom, lorsqu'il avoit cette place en sa puissance. 7°. Il vouloit, que George succedât à la Couronne, en cas qu'Emmanuel vînt à mourir sans posterité légitime; & s'il n'avoit que des filles, il le prioit d'en faire épouser une à son fils: il l'exhortoit enfin à écarter toutes les personnes, qu'il avoit soupçonnées durant son regne, persuadé que le bien de l'Etat le demandoit ainsi.

Dom Juan qu'on avoit craint vivant, fut extrêmement regretté dès qu'il fut mort. Son corps fut d'abord transporté à Sylvés, & de-là à la Bataille, comme on le dira en son lieu. Il avoit épousé en 1470. Leonor fille aînée de l'Infant Dom Ferdinand Duc de Viseo, & de Beatrix fille de l'Infant Dom Juan. Leonor méritoit par les vertus éminentes, qui brilloient en elle, d'occuper le Thrône, où Dom Juan son époux l'avoit placée. Sa pieté & sa charité éclaterent surtout par diférentes fondations, qu'elle fit à Lisbonne & à Obidos. Au reste elle étoit belle, bien faite, & spirituelle. Dom Juan n'avoit pas moins de zele pour la Religion que la Reine son épouse. Innocent VIII. l'appelloit le fils aîné de l'Eglise. Son respect étoit si grand pour le Saint Siege, qu'il voulut, contre la coûtume, & malgré les abus dangereux qui en pouvoient résulter, recevoir & publier ses Bulles sans les examiner. Cette innovation fit murmurer les Portugais: cependant ils obéïrent pour complaire à leur Souverain. 1491.

Il aimoit à rendre & à exercer la justice avec la derniere exactitude, & cet amour, comme nous l'avons dit, dégéneroit quelquefois en sévérité, & quelquefois en foiblesse. Un homme avoit passé quatorze ans dans les prisons. Les Juges après ce tems écoulé, le condamnerent à la mort, quoiqu'ils se fussent engagés, en recevant des presens, à lui sauver la vie. Il étoit coupable, le Roi le sçavoit, & il étoit aussi informé de la prévarication des Juges. Cela l'engagea à pardonner au criminel: mais en lui accordant son pardon, il se tourna vers les Juges, & leur dit: » Cet homme » étoit coupable, il meritoit la mort, » mais vous la meritez encore plus » que lui. Songez desormais à vo» tre conduite. « Le Geolier d'une prison conseilla à un homme qui y étoit enfermé, de contrefaire le mort pour se sauver. Il executa ce qu'on

1495. lui conseilloit, & sortit en effet de la prison par ce stratagême. On vint à le découvrir, le Geolier fut pris & condamné au dernier supplice. Le Roi étoit present lorsqu'on prononça l'Arrêt. Comme les Juges panchoient à la rigueur en presence du Prince : » Il » est, dit-il, de la majesté du Prin» ce de pancher à la douceur. Qu'on » donne la liberté au criminel, je » lui pardonne. « Comme il visitoit un Jeudi saint les Eglises, une femme se jetta à ses pieds, & implora sa clemence en faveur de son mari condamné à la mort par les Juges. » Vous » demandez, dit le Roi à cette fem» me, une chose déraisonnable, vo» tre mari est criminel, il ne profi» tera du pardon que je lui accorde» rai que pour commettre de nou» veaux crimes ; cependant vous êtes » affligée, allez, je lui pardonne. « Etant jeune, il aimoit à se promener dans les ruës de Lisbonne pendant la nuit. Il rencontra deux fois des hommes armés; il se prit de querelle avec eux & en vint aux mains. Le lendemain aïant été informé de leurs noms & de leurs demeures, il les fit prier à dîner & les regala, parce qu'ils avoient montré du courage & de la générosité. Ferdinand Caldera avoit une sœur qui se livroit à un homme; Caldera l'avertit de ne plus voir sa sœur. On méprisa ses avertissemens; alors Caldera tua le galand, & s'enfuit à Arzilla. Le Roi fut exactement informé de l'assassinat, & en conséquence il écrivit au Commandant de la place de traiter bien Caldera, parce qu'il avoit fait une action d'homme d'honneur. Quelle façon de penser!

Dom Juan rendoit justice au merite, même dans ceux qui le haïssoient, & qui avoient voulu le tuer. Ferdinand de Sylveira l'avoit traité indignement dans des Lettres : lorsque le Roi apprit qu'il avoit passé en Castille. » Sylveira, dit-il, sera es» timé par tout où il ira, il a des qua» lités excellentes. « Il vit un jour faire une action de courage à un homme, contre un taureau. Le Roi le fit venir, & lui demanda qui il étoit. » Je suis, répondit-il, un fugitif de » mon païs, pour avoir tué un homme » qui m'avoit cruellement offensé; « » Corregidor, dit le Roi, en se tour» nant vers ce Juge, purgez cet hom» me de son crime, je veux l'emploïer » à mon service. « Sa liberalité égaloit ses autres vertus. Etant à Tavira, il l'exerça, comme nous l'avons dit, d'une maniere éclatante envers Pantoïa, & depuis envers Ferdinand Correa, à qui il donna mille écus de gratification, pour trente mille ducats qu'il avoit prêtés à l'Empereur Maximilien. Un jour on faisoit voir au Roi de l'or en barres, qui venoit de la mine, Rui Sande étoit present, & dit à quelqu'un : Une seule barre feroit mon bonheur: » Je vous les don» nerois toutes, répondit le Roi qui » l'avoit entendu, si une pareille » chose n'étoit déja arrivée à Alfon» se Roi de Naple. « Dom Juan de Sousa, homme d'une force prodigieuse, avoit tué un taureau d'un seul coup. Le Roi l'en loüoit en presence du Comte de Borba, qui dit que ce coup étoit un effet du hasard ; » Cela peut être, repartit le Roi, » mais ces hasards n'arrivent qu'à » Sousa. Un jour à Alcochette il donnoit la main à la Reine pour la conduire dans une place, où l'on devoit faire une course de taureaux. Un de ces animaux franchit les barrieres, & courut furieux du côté par où le Roi venoit. Tout le monde s'enfuit épouvanté. Le Roi l'attendit tranquille- 1495.

1495. ment l'épée à la main ; le taureau s'arréta, & s'en alla d'un autre côté. 1495.

Il avoit une horreur qu'il n'étoit pas le maître de cacher, contre ceux qui abusoient de la faveur du Prince : il disoit que les plus grands crimes lui paroissent plus excusables que l'insolence d'un Favori, qui ne se servoit de son credit que pour opprimer le peuple, & que pour jetter dans l'esclavage celui de qui il tenoit tout son pouvoir. Comme il s'entretenoit un jour familiérement avec Dom Diegue d'Almeida, il lui dit : » Retirez-» vous, Almeida, car si nous conti-» nuons, on vous prendra pour mon » Favori. Vasqués Ferdinand Cabral lui fit demander une grace par le Comte de Marialva : » Qu'il la demande » lui-même, répondit le Roi, & je » la lui accorderai. Un jour il fit une réponse dure à Rui de Sousa vieillard respectable. Dom Juan alla le trouver un moment après dans sa maison, & lui dit : » Je vous ai parlé dure-» ment tantôt ; mais c'étoit le Roi » qui vous parloit ; l'homme vous » parle présentement, rendez-lui vo-» tre amitié ; votre fils Dom Juan qui » nous écoute, ne sçauroit vous ai-» mer ni vous estimer plus que je le » fais ; « ensuite il s'entretint quelques instans avec lui, après quoi il sortit, laissant Sousa plein de la plus haute admiration pour lui. Vasqués Henriqués de Melo Gouverneur de Castelvide étant mort, & aïant laissé des enfans de merite & qui servoient déja l'Etat, quelqu'un demanda le Gouvernement de leur pere au Roi, qui lui répondit : » Tout ce que je » puis faire pour vous dans cette oc-» casion, c'est de cacher que vous » m'avez osé demander un bien qui » appartient aux enfans de Melo. « Dom Juan aimoit la verité sur toutes choses. Aïant donné la Charge de Majordome Major à Dom Juan de Menesés, quelqu'un lui en marqua de l'étonnement : » N'en soïez point » étonné, lui répondit le Roi, Me-» nesés aime la verité ; il me la dit, » lors même qu'elle me déplaît. « Il abhorroit le luxe, & méprisoit la mollesse. Dom Juan de Castro pensoit de même ; en passant près de la boutique d'un Tailleur, il apperçut un pourpoint superbe ; Castro s'approcha & demanda à qui il appartenoit : A votre fils, répondit le Tailleur : A mon fils ! reprit Castro, donnez-moi des ciseaux : on les lui donne, & il coupe en morceaux le pourpoint, en » disant : » Dites à mon fils qu'il » achete de belles armes ; elles con-» viennent à l'homme, & ces pa-» rures aux femmes. « Hector Borrello revint de la Mine aussi blanc, que s'il n'eut pas fait le voïage ; le Roi lui en demanda la raison : » C'est » que je portois des gans & un mas-» que, répondit-il. Cela convient à » un . . . . répondit le Roi, en lui tournant le dos.

Il aimoit tendrement ses sujets, & disoit souvent, qu'il aimoit mieux conserver la vie d'un citoien que d'exterminer mille de ses ennemis. Pour informer tout le monde de son amour pour ses sujets, il prit pour devise un pelican qui se tue sur ses petits, avec ces mots, *pour la Loi & pour le Troupeau.* Il avoit beaucoup de goût pour les Sciences. La Philosophie, les Mathematiques, l'Histoire & la Poësie l'occupoient agréablement. Il estimoit particuliérement Dom George Manrique à cause de ses Poësies sacrées, que tout Chrétien, disoit-il, devoit apprendre par cœur avec le même soin que l'Oraison Dominicale. Il étoit grave & serieux en public,

1495. badin & plaisant en particulier. Il aimoit à dire & à entendre des mots vifs & plaisans. Aïant appris que Serran avoit vendu deux Fermes pour se faire un beau pourpoint : » Combien de » Fermes avez-vous sur le corps, lui dit-il en riant ? Dom Vasqués Coutigno avoit le défaut de parler ou trop haut ou trop bas. » Comte, lui dit le » Roi, quand vous parlez bas, per- » sonne ne vous entend ; quand vous » parlez haut, on n'entend person- » ne. Un Seigneur de sa Cour s'enivroit souvent, & lorsqu'il étoit yvre, il couvroit sa tête de lauriers, enseigne ordinaire des maisons où l'on vend du vin ; le Roi l'aïant un jour rencontré dans cet état, lui demanda en montrant sa tête : » A combien » le pot de vin dans ce cabaret ? «

Tous les Princes de l'Europe avoient pour lui une estime qui alloit jusqu'à la vénération. La Reine d'Espagne en entendit un jour dire du mal par ses Courtisans : elle leur dit : » Je vou- » drois que mon fils lui ressemblât. » Lorsqu'elle apprit sa mort elle s'écria, l'homme est mort ! Charles VIII. Roi de France assuroit qu'avec l'alliance & l'amitié de Dom Juan, il auroit pû humilier toute l'Europe. Un Roi qui se laisse gouverner, ne sçauroit gouverner les autres. Henri VII. Roi d'Angleterre demanda à un de ses sujets, qui revenoit de Portugal, ce qu'il y avoit vû de plus rare ; » Un » Roi, répondit-il, qui commande » à tous, & à qui personne ne com- » mande.

Dom Juan étoit d'une taille médiocre, gras dans sa premiere jeunesse, & gros lorsqu'il fut avancé en âge ; il avoit le visage long, le teint beau, les couleurs assez vives, les yeux noirs & vifs, les cheveux épais, longs & châtains. Il fut surnommé le Parfait, & il méritoit ce surnom. Il eut durant sa vie de cruels ennemis ; mais tel est le sort ordinaire des grands hommes. Il n'eut de Leonor son épouse qu'un fils appellé Alfonse qui se tua, comme nous avons dit, en tombant de cheval. George son bâtard fut Duc de Conimbre, Marquis de Torrés-novas, Grand-Maître des Ordres de Saint Jacque & d'Avis. Il prit le surnom de Lancastre ; & c'est de lui que descendent les Ducs d'Aveiro. Plusieurs Papes occuperent le S. Siege durant le Regne de Dom Juan. 1495.

Durant celui d'Emmanuel on vit regner Alexandre VI. Jule II. & Leon X. Emmanuel Duc de Beja apprit la mort de Jean II. à Alcassar-do-sal, & selon d'autres, à Lisbonne où il s'étoit rendu, pour contenir dans son parti cette Capitale du Roïaume, en cas que Dom Juan eût laissé la Couronne à Dom George. L'Empereur Maximilien prétendit que cette Couronne lui appartenoit ; mais le peuple proclama Roi Emmanuel, sans s'arrêter aux raisons de ce Prince étranger. Le nouveau Roi commença son Regne par la convocation des Etats generaux du Roïaume dans la Ville de Montemajor. Il y prit connoissance de l'état present des affaires, & envoïa de là des Ambassadeurs au Pape Alexandre & à Ferdinand Roi de Castille, pour leur faire part de son avénement à la Couronne de Portugal.

Dom George fils naturel du feu Roi, qui n'avoit encore que quatorze ans, se rendit avec Dom Diege d'Almeida Grand Prieur de Crato son Gouverneur, auprès d'Emmanuel, qui donna le Comté de Portolegre à Dom Diege de Sylva, & la Charge de Chambellan à Dom Juan Manuel son frere de lait, fils de l'Evêque de la Guarde

1495. Guarde & de Juste Rodriguez. Il délivra aussi les Juifs du tribut que D. Juan leur avoit imposé : en reconnoissance, ils lui offrirent une somme considérable d'argent, qu'Emmanuel refusa, ne croiant pas qu'il fût de la dignité d'un Roi de faire païer ses graces.

Avant de renvoïer les Etats, il pourvut aux affaires d'Afrique, y envoïa des troupes, ordonna qu'on y réparât les Places, & que Jean de Meneses Gouverneur d'Arzilla marchât contre Barraxa, Almandarin, Muzza, & Acob qui s'étoient révoltés. Meneses obéït, sortit d'Arzilla avec ses troupes qu'il sépara en trois corps, dont Leitan & Jean Meneses de Castagnede obtinrent le Commandement. L'un & l'autre répondirent à l'idée qu'on avoit conçuë de leur valeur. Ils rencontrerent, attaquerent, & vainquirent les ennemis. Lorsqu'Emmanuel apprit la nouvelle de cette victoire, il etoit encore à Montemajor, d'où il partit à cause de la peste, pour aller à Setubal.

Il trouva dans cette Ville la Reine doüairiere & la Duchesse de Bragance ses sœurs. Ces deux Princesses lui demanderent la grace des enfans du Duc de Bragance, qui étoient en Castille depuis la mort de leur pere ; il témoigna d'abord quelque répugnance à accorder cette grace ; ce qui obligea Beatrix sa mere à lui tenir ce discours. » Ce » n'est point à vous seul, lui dit-elle, qu'est échuë la Couronne de » Portugal ; elle appartient en quelque sorte à votre mere, à vos sœurs, » à vos parens & à vos amis : si leur » esperance est vaine, à qui auront-ils recours ? Nous pleurions notre » infortune causée par un Roi soupçonneux, & nous gémirions de » votre insensibilité ? Si vous avez » de la pieté, si vous avez quelque » amour pour celle qui vous a donné » le jour, & qui vous a nourri & » élevé, rendez la fille à la mere, les » enfans à votre sœur, & vous vous » rendrez digne du Trône que vous » occupez. « Emmanuel ne put résister à ce discours ; & il accorda à sa mere, & à ses sœurs, ce qu'elles souhaitoient avec tant d'ardeur. Les enfans du Duc de Bragance revinrent en Portugal ; on leur rendit leurs biens, & le Roi pour dédommager ceux qui les possedoient, & les contraindre au silence, leur fit des presens qui excedoient la valeur de ce qu'on leur ôtoit. 1495.

Emmanuel exerça aussi sa liberalité envers Jacque Sylva son Précepteur, homme d'une profonde érudition : il ordonna à Dom Pedre Correa, son Ambassadeur à Rome, de ramener en Portugal le Cardinal de Costa, dont le merite & l'experience dans les affaires l'avoient élevé à la dignité de Cardinal, malgré l'obscurité de la naissance. Catherine fille du Roi Edoüard touchée de ses talens, avoit pris soin de sa fortune, & par sa protection, il étoit parvenu aux premieres Charges du Roïaume : mais il fut contraint de l'abandonner, pour se dérober à la haine de Dom Juan II. Emmanuel voulut réparer cette injustice, en le rappellant & en le rétablissant dans tous ses biens, honneurs & dignités ; mais le Cardinal le remercia, en s'excusant sur sa vieillesse, & sur ses incommodités, qui ne lui permettoient pas d'entreprendre un si long voïage. Il lui offrit cependant ses services à la Cour de Rome, & ils lui furent utiles. Les Vénitiens envoïerent vers ce temps là un Ambassadeur à Emmanuel, pour le feliciter de son elevation au Thrô-

1495. ne. Il le reçut dans une Ville appellée les Vieilles-tours, où il s'étoit retiré, à cause de la peste qui ravageoit le Portugal.

Comme le Roi étoit dans la fleur de son âge, les Portugais souhaitoient passionnément de le voir marié. On lui proposa une des filles de Ferdinand Roi de Castille: Emmanuel y consentit, pourvû que ce fût Isabelle veuve d'Alfonse fils de Dom Juan. Le Castillan rejetta cette proposition, en lui offrant Marie la plus jeune de ses filles, qu'Emmanuel refusa à son tour. Malgré ce refus, Ferdinand lui envoïa un Ambassadeur, pour lui proposer une Ligue contre la France, & pour confirmer la paix concluë sous le Regne précedent. Emmanuel consentit à ce dernier article; mais il ne voulut point entendre parler du premier, à cause des obligations que ses predecesseurs avoient à la France. On renoüa toutefois la négociation de son mariage avec Isabelle. Cette Princesse étoit jeune, belle, mais foible & animée d'un faux zele. Elle ne voulut donner son consentement au mariage qu'on lui proposoit, qu'Emmanuel n'eût chassé auparavant les Maures & les Juifs de ses Etats. Plein d'amour pour cette Princesse, & brûlant de lui plaire, le Roi proposa à son Conseil ce qu'on exigeoit de lui. On condamna cette violence préjudiciable à l'Etat, & contraire à l'équité naturelle; mais la passion du Prince prévalut. On publia une Déclaration par laquelle on ordonna à tous les Juifs & à tous les Maures établis en Portugal, de sortir du Roïaume dans un certain temps, sous peine de demeurer esclaves, s'ils n'obéïssoient promptement.

Les Maures partirent, & passerent en Afrique. A l'égard des Juifs, on leur défendit d'amener leurs enfans 1496. au-dessous de quatorze ans, parce qu'on vouloit les instruire des principes du Christianisme, & les élever dans cette Religion. Les Juifs refuserent d'obéir à cette Ordonnance; mais on arracha sans pitié les enfans du sein de leurs meres. Les cris, les pleurs, les gémissemens des femmes, le desespoir, la fureur & la résistance des hommes, loin d'émouvoir les satellites qui executoient un ordre si barbare, les rendoient plus inflexibles & plus cruels. Ils pousserent si loin leur furie, que quelques Juifs transportés de rage égorgerent leurs enfans, ou les jetterent dans des puits, aimant mieux les faire cruellement périr, que de les abandonner à l'esclavage qu'on leur préparoit. Ce spectacle terrible ne toucha point Emmanuel; son amour pour Isabelle avoit étouffé en lui tout autre sentiment. Il révoqua son premier Edit, & en publia un autre plus injuste encore que le premier, par lequel il ordonna à tous les Juifs d'embrasser promptement le Christianisme, à peine de devenir esclaves pour le reste de leurs jours. Toute l'Europe condamna cette violence, & le Pape lui-même la desaprouva, tant elle étoit contraire à la Loi de Jesus-Christ, Loi de paix & de charité, qui ne contraint personne: d'ailleurs la verité se persuade, & ne se commande point.

Cette Ordonnance inique fut suivie de la dispense du vœu de chasteté perpétuelle, que le Pape Alexandre accorda aux trois Ordres Militaires de Portugal. Cette innovation fut généralement condamnée; mais les mœurs corrompuës des Chevaliers, & leurs débauches l'exigeoient. On crut ôter cette source de scandale, en leur permettant de se marier.

1497. Cependant Dom Alvarés, frere du Duc de Bragance, étoit en Castille, pour conclure le mariage d'Emmanuel avec Isabelle. Tandis qu'il travailloit à cette affaire, dont dependoit le bonheur de son Maître; on songeoit en Portugal à pousser la découverte des Indes. On a vû comment le Prince Henri osa le premier parcourir les côtes Occidentales de l'Afrique, & comment, sous le Regne du feu Roi, les Portugais passerent au-delà de l'Equateur, penetrerent en des climats inconnus à toute l'antiquité, & découvrirent le fameux Cap de Bonne-Esperance, qu'ils nommerent d'abord, comme nous l'avons déja dit, Cap des Tourmentes, à cause des tempêtes furieuses qu'ils essuïerent dans cet endroit.

Emmanuel résolu de continuer ces découvertes, en proposa le projet à son Conseil. L'entreprise effraïa les uns, amorça les autres par l'esperance des richesses qu'il leur en reviendroit, & parut simplement utile à quelques-uns, pourvû qu'on se bornât aux Côtes de l'Afrique. Tous ces discours ne firent aucune impression sur le Roi; il sçavoit que Henri & Jean II. avoient essuïé les mêmes contradictions, & ne s'étoient pas pour cela désistés de leurs entreprises; voulant donc suivre les traces de ces courageux Princes, il fit équipper au plutôt une flote de quatre vaisseaux, dont il confia le commandement à Vasqués de Gama, Gentilhomme vaillant, sage, fidèle à son Maître, hardi, entreprenant & expert dans l'Art de la Marine. Il lui associa Paul Gama son frere, que Vasqués aimoit beaucoup, Nicolas Coello & Gonsalve Nuñés, tous gens courageux, & qui ne demandoient pas mieux que de partager les périls les plus grands, pourvû qu'ils se rendissent utiles à leur Prince & à leur Patrie. Emmanuel fit appeller Gama avant son départ, & après l'avoir exhorté à se comporter dignement, il lui remit en presence des Chefs & des soldats de sa flote, des Lettres pour les principaux Rois & Seigneurs de l'Inde avec la carte marine, que Couillan avoit envoïée à Jean II. avec ses Mémoires. Ensuite Emmanuel aïant pris son serment de fidelité en presence des plus grands Seigneurs du Roïaume, on alla benir le grand pavillon Roïal dans l'Eglise de Nôtre-Dame, que Henri premier auteur de ces longues navigations, avoit fait bâtir sur les bords du Tage. 1497.

Le lendemain de cette céremonie, on se rendit dans la même Eglise, d'où l'on sortit en procession, pour aller à l'endroit où l'embarquement devoit se faire. Le Clergé marchoit le premier, en chantant des Hymnes & des Cantiques à la loüange de Dieu, Gama le suivoit avec ceux qui devoient l'accompagner dans son voïage, tous aïant les pieds nuds, la tête découverte, & tenant chacun un cierge à la main. Gama s'embarqua le 9. de Juillet 1497. avec tout son équipage, qui ne montoit en tout qu'à cent soixante hommes, tant soldats que matelots. Le peuple, leurs parens, leurs amis, tout le monde enfin, les avoient suivis jusques sur le port, qui retentissoit de leurs cris. Il sembloit qu'ils assistassent à leurs funerailles, & qu'ils dûssent ne les plus revoir. Quelques-uns crioient que l'ambition perdroit ces miserables. D'autres racontoient les dangers qu'ils alloient courir, les vastes mers qu'ils auroient à traverser, les Sauvages & les Barbares qu'ils rencontreroient. Gama fermant l'oreille à tous ces vains

1497. discours, leva l'ancre, mit à la voile, & disparut bien-tôt, à l'aide d'un vent de Nord, aux yeux de ce Peuple, qui ne pouvoit se lasser de le regarder.

Peu de jours après son embarquement, Emmanuel reçut la nouvelle de la conclusion de son mariage avec Isabelle de Castille. La Reine sa mere l'accompagna jusqu'à Valence d'Alcantara, où Emmanuel se rendit pour l'épouser. C'est là qu'on apprit la mort de l'Infant Dom Juan frere d'Isabelle, à qui on la cacha jusqu'à ce qu'elle fût arrivée en Portugal. Marguerite d'Autriche épouse de l'Infant fit en même temps une fausse couche. Le Roi de Castille soûtint ces revers avec une fermeté héroïque. Comme la succession à la Couronne de Castille & d'Arragon regardoit Emmanuel & sa femme, il les fit venir l'un & l'autre dans son Roïaume, pour les faire reconnoître pour ses successeurs. Leur arrivée y causa une joïe universelle, & modera la profonde tristesse où la Reine de Castille étoit plongée depuis la mort de son fils. Ferdinand assembla les Etats de Castille. Emmanuel & la Reine son épouse y furent déclarés ses héritiers legitimes le vingt-neuf
1498. d'Avril 1498. & l'on envoïa des ordres à l'Archiduç Philippe & à l'Archiduchesse Jeanne son épouse, fille aussi de Ferdinand, de quitter le nom de Prince & de Princesse de Castille & d'Arragon, qu'ils avoient pris.

Emmanuel se rendit ensuite à Sarragosse, pour recevoir le serment de fidelité de la part des Arragonois, qui dirent ne pouvoir faire cette démarche, sans le consentement des habitans de Valence & de Barcelonne. Cette excuse n'étoit qu'une défaite qui leur étoit inspirée par Dom Henri Duc de Sagorbe, Cousin Germain du Roi Catholique, qui aspiroit à la Couronne 1498.
d'Arragon, & prétendoit que les femmes en étoient excluës par les Loix fondamentales du Roïaume. Les Arragonois soûtenoient la même chose; mais tandis qu'on agitoit vivement cette question, Isabelle accoucha d'un Prince, qu'on nomma Michel, & cette Princesse mourut une heure après. Emmanuel ne pouvant supporter des lieux où il venoit de perdre une épouse si accomplie, & qu'il aimoit passionnément, partit pour le Portugal, & laissa son fils en Espagne, que les Arragonnois reconnurent enfin pour successeur de Ferdinand.

Dès qu'Emmanuel fut de retour dans ses Etats, il s'adonna entiérement aux affaires. Touché du desordre qui regnoit parmi le Clergé, il envoïa à Rome Dom Rodrigue de Castro & Dom Henri de Coutigno, qui de concert avec les Ambassadeurs de Castille répresenterent au Pape Alexandre VI. que sa conduite irréguliere & dissoluë deshonoroit la place qu'il occupoit, & que depuis son Pontificat, la pieté étoit éteinte, le vice triomphant, l'Eglise méprisée, les choses sacrées mises à l'encan, & Rome, ce lieu autrefois si saint, l'azile du crime, de l'impudence & de la scéleratesse. Alexandre, plus étonné qu'ému de cette réprimande, répondit aux Ambassadeurs, qu'il trouvoit leurs Maîtres bien hardis de se mêler de ses affaires domestiques, & d'oser lui faire des leçons : il ajoûta quelques reproches injurieux, & menaça de punir leur audace. Les Ambassadeurs connoissant son humeur furieuse & sanguinaire, prirent le parti de quitter Rome, & de s'en retourner chez eux, pour lui épargner un crime, & sauver leur vie.

1498. Cependant Vasqués de Gama passa les Canaries, doubla les Isles du Cap-verd, que les Anciens appelloient Hesperides, & après avoir vogué pendant l'espace de trois mois dans des mers immenses, & avoir essuyé des tempêtes furieuses, il découvrit enfin l'embouchure d'une grande riviere, dont l'eau étoit douce, & les rivages couverts d'arbres extrêmement touffus. Il moüilla dans cet endroit, qui offroit un paisage riant & délicieux; il y prit des rafraîchissemens; & avant de le quitter, il s'informa des mœurs & de la religion des habitans, qui étoient noirs, & avoient les cheveux crépus, les lévres grosses & le nez écrasé: les Portugais donnerent à ce golfe le nom de Sainte Helene, & à la riviere celui de Saint Jacque.

En quittant ce païs, Gama tenta de doubler le Cap de Bonne-Esperance; mais les tempêtes, les écueils, les broüillards, les vents contraires, tout sembloit s'opposer à son dessein. Le péril étoit si grand, que tout l'équipage, jusqu'aux Officiers même, commencerent à desesperer de leur vie, & à prier Gama de s'en retourner: mais plus ferme que jamais dans sa résolution, il les exhorta à bannir leurs vaines fraïeurs, les assûrant qu'avec un peu de patience & de courage, ils découvriroient bien-tôt des pays riches & abondans, où ils se dédommageroient des fatigues, qu'ils essuïoient. Ces remontrances furent inutiles; la crainte les avoit saisis, & voïant que Gama n'écoutoit plus leurs prieres, ils conspirerent sa mort: mais Paul son frere découvrit le complot; Gama en fit mettre les auteurs aux fers, prit lui-même en main le gouvernail de son vaisseau, & après avoir souffert pendant plusieurs jours une horrible tempête, le tems changea, & on doubla le Cap le 20. de Novembre 1498. 1498.

Il découvrit aussi-tôt de vastes campagnes couvertes de forêts, où l'on voïoit errer des troupeaux & des hommes de même couleur que ceux du golfe de Saint Helene. Le vingt-cinq du même mois il entra dans un autre golfe qu'il nomma Saint Blaise. La terre étoit en cet endroit fertile, & l'on y voïoit des éléphans d'une grosseur demesurée, & des bœufs, dont les habitans se servoient comme de bêtes de charge. Delà il passa dans un païs appellé Zanguebar, laissa derriere lui le Roïaume de Sofala, le plus abondant en or de toute l'Afrique, & alla aborder dans une terre dont les hommes étoient beaucoup moins noirs & beaucoup plus civilisés que ceux qu'ils avoient vûs jusqu'à present. Ces peuples lui apprirent qu'il venoit sur leur côte des vaisseaux semblables aux siens; ce qui causa une si grande joïe aux Portugais, qu'ils appellerent la riviere du païs, la riviere des Bons Signes. Avant de quitter ce païs, Gama dressa une colonne à l'honneur de l'Archange Raphaël, & il y grava les armes d'Emmanuel. Il avoit dans ses vaisseaux dix Portugais qui avoient été condamnés à la mort, & ausquels on avoit accordé la vie, à condition qu'ils feroient le voïage des Indes. Gama en laissa deux dans le Zanguebar, avec ordre d'apprendre la langue du païs, & de s'instruire du génie, des mœurs & des richesses des habitans, leur promettant de revenir & de les récompenser dignement à son retour.

A peine eut-il mis à la voile, qu'un tiers de son équipage mourut du scorbut. Cet accident troubla un peu la joïe que Gama ressentoit, de voir réüs-

1498. ſir ſon entrepriſe ; cependant il continua ſa route, & aborda au Mozambique, connu des Anciens ſous le nom de *Praſum Promontorium*. Les habitans en ſont noirs & profeſſent le Mahometiſme. Ils vinrent reconnoître les Portugais, auſquels ils dirent qu'ils étoient ſous la domination du Roi de Quiloa nommé Abraham : que ce Prince envoïoit un Gouverneur pour leur commander, & que celui qui occupoit actuellement cette Place s'appelloit Zacoëya. Gama envoïa un de ſes Officiers pour le ſaluer, & pour lui demander des pilotes, afin qu'ils le conduiſiſſent aux Indes. Zacoëya lui en accorda quelques-uns ; mais aïant appris que les Portugais étoient Chrétiens, ils conçurent une haine mortelle contre eux, ſe jetterent dans l'eau, & ſe ſauverent à la nage.

Gama irrité d'un tel procedé, s'approcha de la Ville, ſur laquelle il fit une décharge de toute ſon artillerie. Le bruit du canon, & ſes effets prodigieux pour des Barbares, les effraïerent tellement, qu'ils lui demanderent pardon, & lui donnerent un guide. Celui-ci, au lieu de les mener aux Indes, les conduiſit au Quiloa, pour les livrer au Roi ; mais les vents aïant été contraires, ils furent moüiller à Monbaze Ville des plus conſiderable de la Côte, ſituée ſur un rocher eſcarpé, & preſqu'environné de la mer. Gama preſſé de la néceſſité des vivres, fut contraint d'aborder au port de cette Ville. Le pilote qui les y avoit conduits, découvrit aux habitans non-ſeulement que Gama & les ſiens étoient Chrétiens, mais encore ce qu'ils avoient fait au Mozambique, & qu'ils étoient prêts d'en faire autant à Monbaze, ſi on ne les prévenoit ; ce qu'il étoit aiſé de faire en les faiſant entrer dans le port, où l'on pourroit les ſaiſir, & s'enrichir de leurs dépoüilles. Les habitans de Monbaze s'y déterminerent ; & pour faire donner les Portugais plus sûrement dans le piege, ils les comblerent de careſſes. Comme les Portugais alloient lever les ancres pour entrer dans le port, l'impétuoſité de la marée éleva le vaiſſeau de Gama beaucoup plus haut qu'il ne falloit. Gama craignant qu'il n'allât échoüer, ordonna à l'inſtant aux Matelots de baiſſer les voiles, & de couler plus bas les ancres de tous les vaiſſeaux. Les Matelots pour obéir à ſes commandemens, couroient d'un côté & d'autre. Les Barbares qui étoient déja entrés dans le vaiſſeau de Gama, croïant que leur trahiſon étoit découverte, ſe jetterent dans la mer, & gagnerent leurs Almadies, eſpece de petits vaiſſeaux ſemblables à nos bateaux, du moins ſervants au même uſage. Gama voïant que le pilote qui étoit ſon guide, s'enfuïoit avec les autres, cria à ceux qui s'étoient ſauvés dans les Almadies de le lui renvoïer ; mais ils ſe mocquerent de lui & l'amenerent à terre. Alors Gama reconnut qu'ils tramoient contre lui quelque choſe, ce qui l'obligea à ſe remettre en mer. Comme il voguoit en plein Ocean, il apperçut deux barques qu'il prit. Il y trouva treize eſclaves Melindois, de qui il apprit que Melinde n'étoit pas fort éloignée de l'endroit où il étoit. Gama fit voile de ce côté-là, & y arriva heureuſement.

Le Roi de Melinde, Prince ſage & débonnaire, reçut honorablement les Portugais, & Gama regala ſon fils, jeune homme vif, & qui n'avoit rien de barbare. Il lui fit preſent des treize eſclaves qu'on avoit pris en chemin. En reconnoiſſance le Melindois lui donna un pilote pour le condui-

1498. re aux Indes, & lui promit que s'il vouloit repasser à Melinde, lorsqu'il s'en retourneroit en Portugal, d'envoier des Ambassadeurs à Emmanuel, pour contracter avec ce Prince une alliance solide. Gama y consentit & partit enfin de Melinde, qui est à trois degrés de latitude australe, sur la côte de l'Ethiopie Orientale, appellée la côte d'Ajan. Peu de jours après il repassa une seconde fois la ligne Equinoxiale, & après avoir heureusement traversé tout ce grand ocean, qui lave vers le septentrion le reste de la côte d'Ajan, celle de l'Arabie, de Carmanie, & autres païs étendus le long de ce vaste rivage, il arriva enfin à une lieuë du port de Calicut, le plus fameux qui fût alors dans les Indes, situé sur la côte de Malabar, à onze dégrés de latitude Septentrionale. On compte de Melinde à Calicut sept cens lieuës, que Gama fit dans l'espace de vingt-un jours: il arriva à Calicut sur la fin du mois de Mai 1498.

Avant d'entrer dans un plus long détail des actions de Gama & des Portugais dans les Indes, il est necessaire de décrire les principaux Havres, Caps, Isles & Roïaumes qu'on trouve depuis le Portugal jusqu'à l'Inde. En sortant du port de Lisbonne, & cinglant en haute mer, l'on prend la route du Midi, laissant à main gauche le détroit de Gibraltar & la côte Occidentale de Barbarie, appellée par les Anciens Mauritanie. On y voit le Mont Atlas, d'où cette grande mer a pris le nom d'Atlantique. Non loin delà on trouve le Cap de Non, & soixante lieuës plus avant celui de Bojador, dont nous avons déja parlé. Ensuite on rencontre le Cap-verd à quinze degrés d'élevation vers le Nord. Après avoir cotoïé plusieurs petits Roïaumes, comme celui des Jalofes, 1498.
compris entre deux rivieres, appellées autrefois Stachiris & Darachus, présentement Zanaga & Gambea, on arrive au pied de la Montagne que les Portugais designent par le nom de Serra-liona. La Guinée commence en cet endroit, & a six cens lieuës de côte. Les vaisseaux qui font le voïage des Indes, s'éloignent de cette côte, pour éviter les écüeils qu'on y rencontre. Ils voguent entre elle & certains bancs que les Portugais appellent Abrolhos, situés non loin de la côte du Bresil, à trois degrés de latitude australe. Tous les peuples qui habitent cette côte depuis le bas de la Barbarie jusqu'aux extremités de la Guinée, étoient anciennement connus sous le nom d'Ethiopiens Occidentaux, & ceux qui habitent la côte opposée l'étoient sous le nom d'Ethiopiens Orientaux. Après la Guinée suit le Roïaume de Congo ou Manicongo, qui commence au Cap de Sainte Catherine, à deux degrés de latitude australe, & finit au Roïaume d'Angola, qui est à neuf. Le Roïaume d'Angola s'étend depuis l'Isle de Loanda jusqu'au treiziéme dégré, à cinquante-cinq lieuës du Cap noir. De ce Cap, tirant vers le Sud jusqu'au Tropique du Capricorne, il y a six degrés de latitude, & delà jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, onze, qui font environ trois cens lieuës, selon la supputation ordinaire des Geographes.

On trouve dans ce long espace que nous venons de décrire, plusieurs Isles dont il est nécessaire de parler aussi. Les premieres, ce sont les Terceres, au trente-neuviéme degré de latitude Septentrionale, comme Lisbonne. On les appelle la Tercere, Saint Michel, Sainte Marie, Saint George, la

1498. Gracieuse, Pico & Fayal. On les a aussi nommées Isles de Los-azores, c'est-à-dire, des Vautours, à cause de la grande quantité de ces oyseaux. L'Isle des Fleurs & celle du Corbeau dépendent du Gouvernement des Isles Terceres, qui sont suivies de l'Isle de Madere, qui est à trente-deux degrés d'élevation du même côté du Nord. Après l'Isle de Madere on voit les Canaries, qui sont sept Isles qu'on nomme la grande Canarie, l'Isle de Fer, Fuerte-ventura, Gomera, Teneriffa, la Palme, & Lancarotte. Les deux premieres sont en même degré d'élevation que le Cap Bojador. Celles du Cap verd commencent au 19. degré, & finissent au 15. qui est la hauteur du Cap dont elles ont pris le nom. On les connoissoit anciennement sous le nom d'Hesperides ou Gorgades. On trouve encore dans cette grande mer plusieurs Isles; comme l'Isle de Saint Thomas, qui est précisément sous l'Equateur, l'Isle de l'Ascension à huit degrés & demi de latitude australe, & celle de Sainte Helene à seize degrés & demi; cette Isle est très-commode pour les malades qui reviennent des Indes; ils s'y rétablissent en peu de temps, & se mettent en état de regagner l'Europe. Cette Isle est éloignée de la terre ferme d'Angola de trois cens cinquante lieuës, & de cinq cens cinquante du Cap de Bonne-Esperance, que quelques-uns ont appellé Cap de Lion, à cause des tempêtes furieuses qu'on y essuïe, & des naufrages frequens qu'on y fait.

Après qu'on a doublé le Cap de Bonne-Esperance on dirige sa route au Nord-Est, & en cotoyant encore l'Afrique vers l'Orient, on rencontre la Terre de Noël, ensuite la riviere de Los-reyes, ou des Roys, & après le Cap des Courantes, qui est à vingt- 1498.
quatre degrés & demi de latitude australe; ensorte qu'aïant avancé un degré par delà, on revient au-dessous du Tropique du Capricorne, où commence le Roïaume de Sofala renfermé entre deux rivieres, nommées Magnica & Cuama, qui se déchargent l'une & l'autre dans la mer. Plus avant dans la terre, on trouve le vaste Empire de Monomotapa. Vis-à-vis de Sofala est l'Isle de Saint Laurent, autrement appellée Madagascar, commençant au vingt-sixiéme degré de latitude australe, & finissant à l'onziéme. Entre cette Isle & le Cap des Courantes, il y a un passage très-dangereux, apellé les Bancs de la Juive, où périssent souvent les vaisseaux. Après le Roïaume de Sofala, suit celui d'Angoscia, & puis le païs du Mozambique, que les Portugais conquirent, & où les vaisseaux s'arrêtent pour passer l'hyver, lorsqu'ils ont doublé trop tard le Cap de Bonne-Esperance. On y trouve toutes sortes de commodités, quoique l'air y soit grossier & peu sain. Il est à quinze degrés d'élevation australe, & quelques-uns pensent que c'est-là où Ptolomée a situé le Cap qu'il nomme *Prasum Promontorium.* Tous ceux qui habitent maintenant le long de cette côte, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'au Mozambique, sont appellés communément Cafres, & tout ce païs-là, Cafrerie. Les peuples en sont inhumains, feroces, barbares & noirs, ainsi que ceux de la Guinée, quoiqu'il y en ait, qui sont éloignés de l'Equateur de plus de 30. degrés.

Aïant passé le Mozambique, on vient aux Roïaumes de Quiloa, de Melinde, de Paté, de Brava, & de Madagoxo, qui sont situés selon l'ordre que nous les avons nommés. Ils sont

1498. sont tous Tributaires du Roi de l'Abyssinie, connu vulgairement sous le nom de Prêtre-Jean. On appelle cette côte, la côte d'Ajan, comprenant toute celle qui est depuis le Mozambique jusqu'au Cap de Guardafui. Ce Cap étoit connu anciennement sous le nom de *Promontorium Aromata*, qui sert de bornes à l'Afrique vers l'Orient. On voit vis-à-vis, l'Isle de Socotora à trente lieuës du Cap. La mer forme dans cet endroit un golfe, qui porte le nom d'Arabique. Après qu'on a traversé ce golfe, maintenant appellé Détroit de la Meque, ou de Babelmandel, on trouve les côtes de l'Arabie, où sont les Roïaumes d'Aden, de Karesen & de Fartache, avec quelques autres. Là est aussi situé la Cité de Dofar, le Port & les Isles de Curia Muria, les Villes & le Roïaume de Mascate, & quelques autres. En sortant des côtes de l'Arabie on rencontre un grand canal, par lequel la mer entre bien avant dans la terre ferme, & forme le golfe qu'on appelle Persique, parce qu'il baigne au Levant les côtes de la Perse. Au détroit de ce golfe, du côté de l'Arabie, s'éleve le Cap de Moncadon, appellé des Anciens *Assaborum Promontorium*, & près de ce Cap, on trouve l'Isle de Gerum, où est bâtie la Ville d'Ormuz Capitale d'un ancien Roïaume de même nom. A main gauche l'on rencontre les Villes de Julfar & Bahrein, appartenantes au Roïaume d'Ormuz, entre lesquelles se fait la pêche des perles les plus précieuses de l'Orient. Au bout de ce golfe est la Ville de Bassora, bâtie à l'embouchure du Tigre & de l'Eufrate, si renommés dans l'Ecriture. De l'autre côté est la Perse, & à la sortie du même golfe s'avance dans la mer une pointe de terre, qu'on nomme à présent le Cap de Jasque, autrefois *Promontorium Carpella*. Delà jusqu'à l'Inde, est la côte de Carmanie, après laquelle suit l'Isle de Dioul, située à la premiere & plus occidentale embouchure du Kinde, ou Sinde, le même que le Fleuve *Indus*, qui a donné son nom à tout ce vaste païs. 1498.

Les Anciens ont partagé l'Inde en deux parties; ils appelloient la premiere *India intra Gangem*, l'Inde entre l'Inde & le Gange, maintenant l'Indostan; la seconde, *India extra Gangem*, l'Inde au de-là du Gange, contenant tout le païs qui s'étend depuis le Gange jusqu'à la Chine. Présentement on la divise en basse & en haute; la basse est la même que l'Indostan, & la haute, tout ce qu'on trouve depuis le Gange jusqu'à la Chine. Cependant, à proprement parler, l'Inde ne contient que les païs enfermés entre l'Inde & le Gange. L'Inde coule du côté du Sud-ouest, & le Gange du côté du Sud-est. L'un & l'autre prennent leurs sources dans le mont Ima, qui compose une partie du Mont Caucase si célébré par les Anciens. Elles sont à quinze lieuës loin l'une de l'autre à égale distance du septentrion.

L'Inde basse, selon quelques-uns, a la forme d'une lozange, dont les deux coins, du sud au nord, sont le Cap Comorin, & le Mont Ima, éloignés l'un de l'autre de quatre-cens lieuës. Tout le long de l'Inde, s'éleve une chaîne de montagnes, qui va se perdre au Cap Comorin; c'est-là qu'est cette merveilleuse distinction de saisons, qui étonne les plus grands Physiciens, lesquels ne peuvent expliquer comment sous un même climat, & au même degré de latitude septentrionale, on voit du côté occidental des montagnes, regner

1498. l'hiver & les orages, tandis qu'à l'occidental on y joüit de toutes les beautés d'un agréable printems.

Les embouchures de l'Inde & du Gange sont éloignées l'une de l'autre de trois cens lieuës. Le long de la côte de cet espace de terre, on trouve l'Isle & la Ville de Diou, que les Portugais conquirent; le Roïaume de Cambaye ou Guzarate, les Villes de Daman, de Bacaim & de Bombaim, & à dix lieuës delà Chaul, où commence le Roïaume de Decan, suivi de celui de Visapour, auquel est jointe l'Isle & la Ville de Goa, capitale de toutes celles que les Portugais possedent en Orient. Un peu plus bas vers le Sud on trouve la côte de Malabar, dont une partie appartient au Roi de Bisnaga, ou Narsingue. Sur cette même côte on voit les Villes & Roïaumes d'Onor, de Baltricala, de Cananor, de Calicut, de Cochin, de Porca, de Coulan, & de Travancor, qui aboutit au Cap Comorin, & là finit la côte de Malabar. On rencontre dans cette mer les Isles Maldives, dont les plus proches de la terre sont à soixante lieuës du Cap Comorin. Après qu'on a doublé ce Cap, paroît l'Isle de Ceilan. Elle est si près du Cap, qu'on prétend qu'elle y étoit autrefois jointe, comme on le dit de la Sicile à l'égard de l'Italie. Cette Isle belle, riche, vaste contient plusieurs Roïaumes, comme celui de Jafanapatan, où les Portugais porterent la guerre avec de grands succès. La petite Isle de Manar étoit dépendante de ce Roïaume; les Portugais y bâtirent une Forteresse. Quand on a une fois passé ce Cap, on remonte vers le Septentrion, dans la mer qu'on appelle le golfe du Gange, ou le Sein de Bengale, parce que le Roïaume de ce nom occupe une bonne partie de cette côte. On y trouve d'abord la côte de la Pêcherie, ainsi appellée à cause des perles qu'on y pêche. Elle vient aboutir au Cap de Remanancor. Ensuite vient le Cap de Negapatan, où commence la côte de Coromandel. Après la côte de Coromandel suit le Roïaume d'Orixa borné au Levant par le Gange. Au-delà de ce fleuve est le Roïaume de Bengale, & après celui-ci on trouve ceux d'Aracan, de Pegou, de Siam, de Tanacerin, de Queda, de Pera & de Malaca, le dernier de tous, & que les Portugais conquirent. A trente lieuës par-delà Malaca, on remonte le Cap de Sincapura, & après l'avoir doublé on voit à main gauche Pahan & Patane. On arrive enfin dans le Roïaume de Camboge, & ensuite dans celui de Champia. De-là on passe à la Cochinchine, & de la Cochinchine au Cap de Haute-terre, où commence le vaste & puissant Empire de la Chine, divisé en quinze Provinces, qui pourroient faire autant de Royaumes. De ce Cap, jusqu'à la Ville de Macao, où les Portugais s'établirent, il y a quatre-vingt-dix lieuës, & de Macao à la Ville de Canton, qui est la Capitale de cette premiere Province, la plus australe de la Chine, on en compte trente. 1498.

Voici présentement le nom des Isles qu'on trouve dans cette mer, que les Portugais appellent Archipelague de Saint Lazare. D'abord on voit l'Isle de Sumatra, qui n'est qu'à dix lieuës du Cap de Sincapura, située précisément sous la Ligne équinoxiale, qui la divise en deux parties égales. Cette Isle est grande, fertile & riche. Elle contient plusieurs Roïaumes, entre autres celui de Pacem, de Pedir, & d'Achem, situés sur la partie la plus occidentale de l'Isle. Du côté le plus

1498. austral de Sumatra, on voit l'Isle nommée la grande Java, qui forme avec celle de Sumatra le détroit de la Sonde. A vingt-cinq lieuës plus avant est située la Java mineure, & montant plus haut vers le Nord, sont les Isles Borneo, des Celebes, & Geilolo, toutes traversées par la ligne équinoxiale. On trouve ensuite les Molucques, & un peu plus bas vers la partie australe est l'Isle d'Amboyne, & à côté cinglant vers l'Est on rencontre les Isles de Banda. L'Isle de Macassar est à quarante lieuës de Molucques vers l'Occident. Montant plus haut vers le Nord, on trouve l'Isle de Mindanao, & poursuivant la même route du Midi au Septentrion, on voit une infinité d'autres Isles, la plûpart desquelles on connoît sous le nom de Philippines. La plus grande de toutes est celle de Luçon, d'où toutes les autres sont aussi appellées Luçones. Les Espagnols qui les conquirent sous le Regne de Philippe II. les nommerent Philippines. Après les Philippines, en allant du Sud au Nord, suivent les Isles appellées les Quies. Ensuite celles du Japon à soixante lieuës par-delà le Cap de Liampo, le plus oriental de la Chine & de l'Asie. Ces Isles du Japon sont en grand nombre; mais il y en a trois principales, qui sont Nifon, Xicoco, & Tonça; entre le Japon & la Chine, il y a un païs nommé Corai, ou Corée, duquel, ainsi que de tous les autres que nous venons de nommer, je parlerai plus amplement à mesure que les Portugais ou les Espagnols y aborderont. Presentement revenons à Calicut, où nous avons laissé Gama.

Cette Ville est située sur les bords de la mer. Elle est vaste, bien peuplée & des plus riches de l'Inde, à cause du commerce qu'on y fait de toutes sortes de pierreries, & du concours de Marchands, qui y abordent de toutes parts. Les maisons y sont bâties de bois & couvertes de branches d'arbres, ou de feuilles de palmier. Les Temples & le Palais du Roi y sont de pierre. Il est défendu à tous les autres habitans de s'en servir, pour bâtir leurs maisons. Dès que Gama parut devant cette Ville, le peuple accourut en foule pour voir les vaisseaux. Il fit descendre un des bannis, qu'il avoit amené avec lui. Aussi-tôt qu'il fut à terre, le peuple l'environna, le regarda avec admiration, le tournant tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, pour mieux le contempler. Deux Marchands de Tunis, attirés par ce spectacle, accoururent, & reconnurent à l'habit, qu'il étoit Espagnol. Ils lui demanderent de quelle Province d'Espagne il étoit, il leur répondit qu'il étoit Portugais. Alors Monzaïda, c'étoit le nom d'un des Tunisiens, l'emmena dans sa maison, le régala, & s'informa comment il se trouvoit dans un païs si éloigné de sa patrie.

Le Portugais lui apprit tout ce qui concernoit Gama, que le Tunisien vint trouver dans l'instant, pour lui offrir ses services dans le païs. Gama les accepta, & lui demanda quelles étoient les mœurs, la religion, les coûtumes, & les loix des habitans. Monzaïda les satisfit en homme d'esprit: & le lendemain l'Admiral Portugais le renvoïa avec deux Portugais, pour annoncer au Roi de Calicut, son arrivée. Zamorin (c'est ainsi que s'appelloit le Roi de Calicut) en parut très-content, & fit prier Gama de le venir trouver à Pandarane, à deux lieuës de Calicut, où il faisoit ordinairement son séjour.

1498. Gama y consentit, & le Juge de Calicut, qu'on nommoit le Catoval, eut ordre de l'accompagner, & de faire conduire les vaisseaux Portugais à la rade de Pandarane, afin qu'ils fussent à l'abri des ouragans, frequens sur cette côte.

Dès que Gama fut en presence de Zamorin, il s'assit, après l'avoir salué, & lui parla ainsi: » Je viens, » grand Roi, de la part d'Emmanuel » Roi de Portugal, Prince, sage, » puissant & magnanime, pour con- » tracter une alliance avec vous, qui » soit glorieuse & utile tout ensem- » ble à vos sujets & aux siens. Moins » touché de l'étenduë de vos Etats & » des richesses immenses que la natu- » re vous a prodiguées, que des ver- » tus & des grandes qualités qui bril- » lent en vous, il a souhaité de vous » en donner une preuve, en m'en- » voïant des extremités de l'occident » pour vous en assurer. Quelle joye » sera la sienne lorsqu'il apprendra » l'union, qui va se cimenter entre » un Prince aussi fameux, & aussi re- » doutable que vous l'êtes, & un Roi » aussi juste & aussi courageux que » mon Maître! Il croira son bonheur » inaltérable, & il le sera tandis » que cette union subsistera. « Après ce discours, Gama lui presenta les Lettres du Roi de Portugal écrites en Arabe & en Portugais. Zamorin en parut fort satisfait, & assura Gama, qu'il ne demandoit pas mieux, que d'établir un commerce reglé entre les deux Nations; & pour lui en donner des preuves certaines, il ordonna au Catoval qu'on le logeât à ses dépens, qu'on lui fît voir toutes les beautés de Calicut, & qu'on le traitât magnifiquement, en attendant qu'on pût regler & conclure le Traité d'alliance avec lui.

Les Calicutiens & les autres Malabares sont tous Idolâtres & fort superstitieux. Ils ont un profond respect pour leurs Bracmanes, ou Bramins, qui prennent soin de l'éducation des Princes qui les gouvernent. Ces Bracmanes sont très misterieux; ils portent trois filets qui pendent de l'épaule droite à l'épaule gauche, pour representer, dit-on, la Trinité des personnes en une seule nature divine. Ils croyent que Dieu est venu sur la terre sous la figure humaine, pour racheter le genre humain de la mort éternelle. Ce qu'ils ont sans doute appris des anciens Chrétiens qui ont habité ce païs. Ils s'adonnent à l'étude de la Philosophie & des Mathématiques; mais ils n'ont qu'une connoissance superficielle de ces deux sciences; ils affectent un air de modestie & un air de sainteté; mais sous ce dehors specieux, ils cachent les vices les plus honteux. Il y a plusieurs sortes de Bracmanes. Les uns ne se marient jamais, & les autres se marient. Ceux qui ne se marient point, s'appellent Jogues, connus anciennement des Grecs sous le nom de Gymnosophistes, parce qu'ils alloient tout nuds, ainsi qu'ils le font encore. Ils sont grands voïageurs, & prêchent par-tout leur Doctrine, qu'ils ornent d'un nombre infini de fables. Il y en a qui vivent comme des Hermites parmi les déserts & les solitudes, ou bien dans des soûterrains, ou dans des cavernes. Ils menent une vie fort austere, veillent, jeûnent, endurent le froid, le chaud, la faim, la soif, & toutes les incommodités de la vie avec une patience admirable. L'orgüeil & non le repentir de leurs pechés, est le principe de leur vie pénitente. Ils ne souffrent tant de maux que pour être réputés Saints, & pour être admis au 1498.

1498. rang des Abdutes, Ordre parmi les Jogues le plus estimé & le plus honoré. Après qu'ils y sont reçus, ils se livrent impunément aux excès les plus infâmes, & font accroire au peuple que toutes leurs actions sont sanctifiées par la vie austere qu'ils ont d'abord menée. Les autres Malabares croupissent dans une ignorance extrême; ils adorent des monstres; & tous les ans les jeunes gens s'assemblent le 22. d'Août, pour célébrer une Fête, où ils se tuent à coups de fleches, croïant qu'en mourant ainsi, ils vont aussi-tôt habiter avec leurs Dieux.

Les Nobles, appellés Naires, ne se marient jamais, mais ils ont plusieurs maîtresses de même condition qu'eux, & ces maîtresses ont plusieurs amants, nobles aussi comme elles. Il est défendu sous peine de mort aux uns & aux autres, non-seulement de se mesallier, mais même d'avoir le moindre commerce avec les roturiers qu'ils méprisent & maltraitent beaucoup. Ils ne dérogent jamais, quelque action honteuse qu'ils fassent, & le roturier reste toujours dans la roture, quelques vertus qu'il fasse briller, & quelques services qu'il rende à l'Etat. Personne ne sort de la condition où il est né, & les métiers y sont tellement distingués, que ceux de l'un ne peuvent marier leurs filles à ceux de l'autre. Les Naires embrassent tous le metier de la guerre; ils sont braves & courageux. Ils marchent nuds depuis le nombril jusqu'en haut, & delà, en bas ils sont couverts jusqu'au gras des jambes. Leur fierté & leur orgüeil sont insuportables. Si quelqu'un qui ne soit point de noble race les touche par hasard, ils le tuent, pour venger cet accident, qu'ils regardent comme une injure. Ils font marcher devant eux leurs esclaves, & à l'entrée de chaque ruë, ils font crier tout haut, *poo, poo, poo*, c'est-à-dire, *place*, *place*, *place*, & le peuple se retire promptement dans ses maisons, pour laisser la ruë libre aux Naires. Il y a des Naires qu'ils appellent Amoças. Ils sont estimés pour les plus vaillans de toute la Nation; & plus un Roi ou un Prince en a à son service, plus il est puissant & redoutable. Quand ils se voïent au service de quelqu'un, ils se donnent mille malediĉtions, & font sur eux toutes sortes d'imprécations, s'ils ne le vengent point de ceux qui oseront l'injurier ou l'attaquer. Ils ont pour principe de ne reculer jamais dans les combats; ils se jettent comme des furieux au travers des épées, ils s'élancent dans le feu, & poursuivent enfin leurs ennemis jusqu'à ce qu'ils les aïent tués, ou qu'ils demeurent eux-mêmes étendus sur la place. Tous les Malabares sont de couleur olivâtre, legers, inconstans, fourbes & avares. Un rien les fait changer de sentiment, & ils regardent un penchant si déraisonnable comme une vertu. Leur païs étoit divisé en plusieurs Roïaumes, dont les Rois étoient tous tributaires de celui de Calicut, appellé, comme nous avons dit, Zamorin, c'est-à-dire, le grand Empereur. 1498.

Le reste des Indiens sont en général barbares, ignorans, fourbes, subtils, intéressés, sanguinaires, traîtres, adonnés à l'incontinence, plongés dans tous les vices, esclaves de l'idolatrie & de leurs faux Dieux, ou Pagodes, dont ils mettent l'histoire en vers rimés, qui contiennent des choses si monstrueuses, qu'elles choquent toutes les loix & naturelles & civiles. Ils apprennent ces rimes dès leur ten-

1498. dre jeunesse, & les chantent avec un plaisir singulier. Leurs vers sont composés chacun de 72 syllabes, & toutefois ils ne laissent pas, dit-on, d'avoir de la grace & de la beauté. Le génie de leur Langue comporte cette sorte de vers, & toute sorte de poësie doit être écrite dans le génie de chaque Langue.

Tels étoient les Indiens lorsque Gama arriva dans leur païs. La réception favorable qu'il reçut du Zamorin, allarma les Marchands Maures établis à Calicut. Apprehendant que les Portugais ne leur enlevassent les profits immenses qu'ils faisoient dans ce Roïaume, s'ils obtenoient la liberté d'y commercer aussi, ils allerent trouver les Ministres & le Roi même, à qui ils parlerent ainsi. » Sire, » nous nous sommes montrés si fidéles à votre service, que vous devez » présentement prêter une oreille attentive à nos plaintes. Les profits » que vous retirez de notre travail » sont si considérables & si évidents, » qu'il est inutile d'en faire l'énumération. Demandez-le aux Receveurs de vos finances, interrogez » vos Intendans, faites examiner » leurs livres, & vous connoîtrez ce » que nous avons fait pour vos intérêts. Nos prédécesseurs ainsi que » nous, se sont sacrifiés pour ce Roïaume. Cependant nous sommes à la » veille d'en être chassés par de nouveaux étrangers, gens inconnus, » sans honneur & sans probité. Un » cœur vraiment magnanime juge » des autres par lui-même; il croit difficilement qu'on veüille & qu'on » puisse le tromper : mais c'est à nous » à vous désiller les yeux; notre zele » pour vous l'exige ; c'est à nous à » vous faire connoître les avanturiers à qui vous venez de donner » retraite dans votre Roïaume. Avares & ambitieux, ils ont ruiné plusieurs Nations, qui ne les avoient » que comblés de bienfaits : pensez-vous qu'ils soient venus de si loin, » qu'ils aïent traversé tant de mers » & franchi tant d'écüeils pour faire » simplement le commerce avec vos » Sujets : non, ce sont des Corsaires » qui ne sont venus que pour abuser » de vôtre clémence, qui ont contrefait des Lettres de la part d'un » Roi, pour réüssir plus sûrement » dans les projets qu'ils méditent » pour la ruine de vos Etats. Mais » nous voulons bien qu'ils soient » chargés de la part du Roi de Portugal de faire alliance avec vous ; » vous n'en serez pas moins la victime. Le Roi de Portugal n'est pas » moins à redouter que ces Pyrates. » Sous prétexte d'alliance il a enlevé » aux Maures d'Afrique plusieurs » Villes considérables, & il s'est rendu maître d'une bonne partie de » l'Ethiopie. Vous n'ignorez pas les » maux qu'ont causés ces Pyrates aux » Nations diverses qu'ils ont rencontrées sur leur chemin. Ils ont envahi le Mozambique, rempli de » sang le port de Monbaze, & se » sont saisis de tous les vaisseaux qui » y étoient. Si dans l'état de pauvreté où ils sont, ils ne peuvent cacher » l'ambition qui les dévore, que n'oseront-ils pas entreprendre, quand » ils se seront enrichis de vos dépoüilles ? Exterminez donc ces hommes » dangereux. Si ce sont des Pyrates, » c'est un acte de justice, que vous » exercerez ; vous les punirez de » leurs brigandages ? S'ils sont en » effet envoyés par leur Roi, qu'ils » disent être si puissant, faites-les périr également, pour ôter à leurs » compatriotes le desir de venir trou- 1498.

1498. » bler vos Etats. Prevenez les malheurs qui vous menacent ; foulez aux pieds leur ambition : Quel est même le commerce qu'ils proposent ? C'est si peu de chose, qu'ils font bien connoitre par là combien ils sont miserables. Comment donc peut-on espérer, que ceux qui n'ont presque rien chez eux, puissent enrichir votre Roiaume ? Vous l'avez vû par les présens qu'ils vous ont faits ; ils vous donnent la preuve de leur indigence. Faut-il donc que l'on se soit ainsi joüé de la grandeur d'un puissant Roi, que l'on ait abusé de sa douceur, & meprisé sa sagesse ? Mais, dira-t'on, nous haïssons les Chrétiens, & notre haine fait aujourd'hui tout leur crime ; il est vrai que notre haine contre eux est immortelle, & que nous leur faisons sans cesse la guerre : mais dans cette occasion c'est moins notre haine que nous consultons, que les intérêts de votre peuple. Si vous faites alliance avec eux, nous sortirons de votre Roïaume ; nous irons dire aux Rois voisins, que vous avez préféré des inconnus à d'anciens amis ; & nous sommes asûrés que notre retraite ne leur sera qu'agréable.

Zamorin frappé de ce discours, résolut de faire périr tous les Portugais. Monzaida aïant heureusement découvert la conspiration, en avertit Gama, qui se retira dans ses vaisseaux. Il écrivit delà au Roi, se plaignit de la violence qu'on avoit voulu exercer contre lui, & le pria de renvoïer les Portugais qui étoient dans la Ville, avec les marchandises qu'il avoit achetées. Comme on differoit à executer ce qu'il demandoit, il prit un bâtiment Calicutien, où étoient six personnes de la premiere qualité avec toute leur suite. Alors Zamorin lui renvoïa ses gens & ses marchandises, avec les réponses aux Lettres d'Emmanuel : mais Gama pour se vanger des Malabares, emmena ceux qu'il avoit pris, aussi bien que Monzaïda, qu'ils avoient résolu de faire périr avec les Portugais. 1499.

La fuite de Gama mortifia beaucoup le Roi de Calicut ; il le fit poursuivre par soixantes Fustes, petits vaisseaux longs & de bas bord, qui vont à la voile & à la rame ; mais un orage imprévu dissipa cette flote. Cependant Gama gagna la haute mer, donna la chasse au Corsaire Timoïa, auquel il prit un vaisseau, & se rendit dans l'Isle d'Anchedive à soixante lieuës de Calicut. Un Juif vint alors le trouver, pour l'avertir qu'il étoit près de Goa, où regnoit Zambayo, qui le recevroit avec plaisir Gama donna dans le piége ; mais s'étant apperçu de la fourberie du Juif, il l'amena à Melinde, où il prit les Ambassadeurs que le Roi vouloit envoïer à Emmanuel, & relâcha dans l'Isle de Zanzibar, située entre la côte d'Ajan & des Cafres dans l'Ethiopie inférieure, païs agréable par le nombre de ses fontaines & de ses bois de Citroniers, qui sont d'une hauteur prodigieuse. Il passà ensuite dans le Mozambique, doubla le Cap de Bonne-Espérance le 26 d'Avril, rangea les Isles du Cap Vert, gagna les Açores, où son frere Paul mourut, & arriva enfin à Lisbonne au mois de Septembre, deux ans quelques mois après qu'il en étoit parti pour les Indes.

Son arrivée fit naître une joïe proportionnée aux allarmes que son départ avoit causées. On accourut en foule pour le voir, & pour lui demander le récit de ses avantures. On les écoutoit avec avidité & étonnement.

1499. & le Roi lui-même ressentoit un grand plaisir à s'en entretenir avec Gama, qu'il combla de biens & d'honneurs, aussi bien que Coello & tous ceux qui l'avoient accompagné dans ce voïage si long & si périlleux. Il traita aussi honorablement les Indiens qu'il avoit amenés, & fit tout son possible pour les consoler de se trouver si éloignés de leur patrie.

L'heureux succès de Gama engagea Emmanuel à envoïer une flote de treize vaisseaux dans les Indes, sous la conduite de Pierre Alvarés Capral. Tandis qu'il faisoit son voïage, Emmanuel fit transporter le corps du feu Roi, de Sylvés à la Bataille; il fit aussi épouser à Dom George Beatrix fille d'Alvar frere du Duc de Corunne, &
1500. donna la Charge de Connêtable à D. Alfonse fils naturel du Duc de Viseo son frere, que Dom Juan avoit tué de sa propre main. Cet Alfonse mourut, peu de temps après avoir été élevé à cette dignité, & laissa une fille, que le Comte de Villareal épousa. Michel fils d'Emmanuel mourut aussi en Espagne; le Roi se remaria avec l'Infante Marie de Castille, sœur de sa premiere femme, & le Pape leur en accorda la dispense. Dès qu'Emmanuel l'eût épousée, il songea à la guerre d'Afrique : & envoïa une flote au secours des Venitiens, contre Bajazet Empereur des Turcs, qui menaçoit de ses armes non-seulement la Grece, mais même l'Italie. Jean de Meneses le vainqueur de Barraxa & d'Almandarin, & Roderic de Castro, le premier Gouverneur d'Arzilla, & le second de Tanger, harcellerent beaucoup les Maures en Afrique, où le Roi de Fez tenta vainement de surprendre Arzilla.

Cependant Capral voguoit en pleine mer, & suivoit la même route que Gama avoit tenuë pour aller aux Indes. Une tempête dissipa sa flote, & 1501
brisa les mâts d'un vaisseau, qui fut contraint de s'en retourner à Lisbonne. La tempête étant appaisée, Capral rassembla le reste de ses vaisseaux, & fit voile vers l'Oüest. Le vingt-quatriéme jour de Mai, ses Pilotes découvrirent terre, à leur grand étonnement, ne croyant pas qu'on en pût trouver de ce côté-là. Après plusieurs périls évités, Capral aborda dans un endroit qu'il appella le Port assuré. Il ordonna à quelques Officiers de se jetter dans leurs esquifs, & d'aller découvrir, quelle terre c'étoit. Ils prirent une barque avec deux hommes qu'ils amenerent à leur Amiral. Ils étoient si stupides qu'on ne put en tirer aucun éclaircissement. Alors Capral les fit habiller d'une espece de casaque, leur donna des clochettes avec des bracelets de léton, & des miroirs, & les renvoïa ainsi, charmés des presens qu'il leur avoit faits. Bientôt leurs compatriotes en furent informés; ils accoururent en foule vers l'endroit où la flote Portugaise se tenoit à l'ancre. Capral descendit à terre, fit dresser un Autel, sur lequel on celebra avec grande pompe le saint Sacrifice de la Messe que les Sauvages (car ils l'étoient en effet & par leurs mœurs & par leur figure) virent célebrer avec une tranquillité qui tenoit de l'admiration. Ensuite Capral regagna sa flote, & les Barbares le suivirent jusqu'au rivage, remplis d'une joïe vive qu'ils marquoient par des chansons, qu'ils chantoient à haute voix & d'une maniere bizarre; par le son de divers instrumens extraordinaires, par leurs danses, & par une grande quantité de fléches, qu'ils tiroient en l'air; ce qui est une marque de joïe parmi eux. Capral donna à

1501. cette terre le nom de Sainte Croix, qui depuis a été nommée Bresil, sur tout depuis qu'Americ Vespuce Florentin l'eût reconnuë plus particuliérement par ordre d'Emmanuel. Capral, avant de l'abandonner, y fit élever une colonne de marbre, & envoïa Gaspard de Lemos avec un vaisseau, pour informer Emmanuel de sa decouverte.

Au reste, ce païs est situé vers le Midi. Il confine du côté du Nord à la riviere qu'on appelle Maraignon, ou des Amazones, ou d'Orellera, dont l'embouchure est à un degré pardelà l'Equateur vers le pole Antartique : au Sud il est borné par la riviere de Paraguai, que les Portugais nomment communément Rio-de la plata, c'est-à-dire, Riviere d'argent, qui se jette dans la mer au trente-cinquiéme degré de latitude australe. Le Nil, le Gange & l'Euphrate ne sont rien en comparaison de ces deux rivieres. Le Bresil a au Couchant le Perou, dont il est séparé par une longue chaîne de montagnes d'une hauteur immense, & d'un accès si difficile, qu'on n'a encore trouvé qu'un passage pour commercer d'un païs à l'autre. Au Levant il y a la mer du Nord qui va aboutir à l'Ethiopie Occidentale. Ce païs, quoiqu'en partie sous la Zone Torride, est cependant temperé; l'air y est doux & salutaire. Il est rempli de plaines, de collines & de montagnes, embelli de plusieurs vallées ombragées de bocages, & arrosées par des fontaines & des rivieres, qui forment des perspectives délicieuses. On y trouve toutes sortes d'animaux, de plantes, & de fleurs; & l'on y joüit d'une santé si parfaite, qu'on n'y meurt ordinairement que d'une extrême vieillesse.

Les Brasiliens, avant d'être civilisés, étoient cruels, barbares, antropophages, coleres, vindicatifs, ingrats, adonnés à la débauche, sans foi, sans loi. Comme ils ne reconnoissoient aucune sorte de divinité, ils étoient aussi sans aucune espece de culte; cependant ils avoient une sorte de Prêtres appellés Pages, qui se mêloient de prédire l'avenir, & qui étoient leur conseil dans toutes leurs affaires. Ils avoient aussi quelque connoissance de Noé & du Déluge, qui apparemment leur avoit été transmise par les premiers hommes qui avoient peuplé ce païs-là. Ils étoient persuadés qu'il n'y avoit dans l'autre vie aucune récompense pour les bons, ni aucuns châtimens pour les méchans. Ils croïoient néanmoins que l'ame survivoit au corps, que les hommes demeuroient en l'autre vie, tels qu'ils étoient quand ils mouroient; ce qui les empêchoit de brûler les corps des morts, qu'ils enterroient avec leurs retz & leurs filets, sur lesquels ils croyoient qu'ils reposoient. Ils leur laissoient encore sur le tombeau quelques viandes pour se nourrir, dans l'idée qu'on mangeoit dans l'autre monde. 1501.

Leurs Pages ou leurs Prêtres, en quelque païs qu'ils aillent, sont reçus honorablement; on va au-devant d'eux; on récite des chansons à leur arrivée; on joüe des instrumens, & on leur donne pour compagnie les plus belles femmes mariées ou non mariées. Lorsqu'ils exercent leur métier d'Augures, ils commencent par grincer les dents, ils écument, ils tournent d'une maniere extraordinaire les yeux, ils hurlent, menacent, & font des grimaces effroïables, pour surprendre l'admiration & la credulité de ces peuples, imbecilles & igno-

1501. rans ; au reste ils épousent autant de femmes qu'ils veulent, & qu'ils répudient dès qu'ils en sont mécontens ou dégoutés. Celles qu'on surprend en adultere sont tuées, ou venduës comme des esclaves. Les peres & les meres n'ont aucune puissance sur leurs filles ; ce sont les freres qui en disposent, les marient ou les vendent, comme il leur plaît ; & cette vente se fait en échange d'autre chose ; car avant l'arrivée des Portugais ils ne connoissoient point l'argent monnoïé. Au reste ils ne travaillent point de leurs mains : les plaisirs sont le seul objet qui les occupe dans la paix. Manger, chanter, danser, voilà leur bonheur, ils n'en connoissent point d'autre. Ils dansent en rond, sans sortir de la même place, leurs chansons ne sont qu'une longue tenuë, sans être variées d'aucun autre son ; & ordinairement elles roulent sur leurs amours, ou sur leurs actions guerrieres ; tandis qu'ils les chantent, on ne cesse de leur presenter à boire d'une liqueur qui les enivre ; & dès qu'ils sont yvres, ils tombent par terre.

Ils ne font point la guerre pour défendre, ou étendre les limites de leur païs, mais pour la gloire, ou pour venger les injures particulieres qu'ils ont reçuës de leurs voisins. Les vieillards décident de la paix & de la guerre, & la jeunesse execute. Ils sont armés d'arcs, de fléches & d'épées de bois, qui tranchent & coupent, ainsi que nos épées de fer. Ils tâchent toujours d'attaquer l'ennemi à l'improviste. Ils mangent leurs prisonniers de guerre, sur-tout les vieux, & enchaînent les autres, qu'ils nourrissent, engraissent, & ils leur donnent des femmes pour coucher avec eux. Lorsqu'ils veulent célebrer une fête, ils lient avec des cordes le plus gras de leurs prisonniers ; la femme qu'on lui a donné pour le consoler dans sa prison, en reconnoissance de ce qu'il peut avoir fait pour elle, lui en jette une au col, & le tire au lieu destiné pour son supplice. Là les hommes l'environnent, lui serrent le ventre, les bras & les jambes, l'attachent à un pieu, peignent son corps de plusieurs couleurs, & l'ornent de divers plumages. De temps en temps ils le détachent, & le font manger ; pendant qu'il mange, ils mangent aussi & boivent prodigieusement. Ensuite ils sautent, chantent, dansent, & font durer ces jeux cruels pendant l'espace de trois jours ; au bout desquels ils le délient & le descendent dans une fosse. Les femmes & les enfans le tirent avec une corde dont il est ceint, & les hommes lui jettent toutes sortes de fruits, que ce prisonnier saisit & jette contre ceux qui sont devant lui. Cependant il boit lui-même (car on lui donne aussi de quoi boire) & il se montre fort gai & fort content. Ceux qui l'environnent l'injurient & lui crient sans cesse : » Tu seras bientôt » châtié, méchant que tu es, nous » répandrons ton sang pour venger » nos amis qui sont morts à la guerre, nous te massacrerons, dépecerons, rôtirons & mangerons : » Qu'importe, répond-il, je mourrai en homme courageux & vaillant. Vous me tuerez : N'ai-je pas » tué plusieurs de vos parens, & de » vos amis ; & si vous me mangez, » n'ai-je point mangé les vôtres, & » n'ai-je pas des parens & des amis, » qui vengeront ma mort, qui se » saouleront de votre sang, & qui se » rempliront de votre chair ? « En prononçant ce discours, celui qui l'a gardé prisonnier entre dans la fosse, aïant la tête parée de belles plumes, 1501.

1501. & tenant une épée de bois à la main ; il saute, siffle, & fait quelques tours de son bâton, que le prisonnier tâche de saisir, pour le lui arracher ; mais en voulant s'élancer d'un côté, les femmes & les enfans le tirent d'un autre, avec la corde dont nous avons parlé. Enfin celui qui doit l'executer, après differens tours, lui casse la tête, fait tomber la cervelle par terre, & lui coupe les mains. Les femmes s'approchent, jettent le corps mort dans un feu, afin d'arracher plus aisément le poil, & puis elles le lavent. Cela étant fait, elles lui fendent le ventre; les unes tirent les entrailles, & les autres mettent le corps en morceaux, que tous mangent ensuite.

Ils ne punissent aucune sorte de crime que l'homicide. Les parens du meurtrier sont contraints de le livrer aux amis & aux parens de celui qui a été tué ; ceux-ci l'étranglent & l'enterrent : ensuite les uns & les autres s'assemblent, pleurent, mangent ensemble, & se reconcilient. Si le meurtrier s'échappe, ses filles, sœurs ou cousines, deviennent les esclaves de ceux qui ont perdu leur ami ou leur parent.

Telles étoient les mœurs des Brasiliens, lorsque Capral fit la découverte de leur païs, qu'il quitta le cinquiéme jour de May. Après une longue & périlleuse navigation, il arriva enfin à Calicut, où Zamorin le reçut assez bien, parce que ceux que Gama avoit amenés avec lui, rendirent compte des bons traitemens que le Roi de Portugal leur avoit faits. Mais cette bonne intelligence ne dura pas long-temps. Les Maures ennemis irréconciliables des Chrétiens, moins par zele pour leur religion, que par avarice, irriterent de nouveau les Calicutiens contre les Portugais, & poussèrent leur rage si loin, qu'ils en massacrerent cinquante, entr'autres Ayres Correa, que Capral regretta infiniment. Pour vanger leur mort, Capral fit brûler tous les navires Arabes & Indiens, qui étoient dans le port de Calicut, & cannona la Ville avec une telle furie, que les Calicutiens se crurent perdus sans ressource. Ensuite il se rendit à Cochim, où il fit alliance avec Trimumpara Roi de cette Ville : il laissa quelques Portugais sous les ordres de Gonsalve Barbosa, & Laurent Morena. 1501.

Delà il fut à Cananor, où le Roi de cette Ville lui fournit toutes sortes d'épiceries, & lui offrit même de lui prêter de l'argent, croïant qu'il en manquoit. Capral le remercia, & lui promit de rendre compte des services qu'il lui rendoit, au Roi Emmanuel, avec qui celui de Cananor souhaitoit ardemment de s'allier. Capral fit donc un Traité d'alliance avec lui, par lequel on convint que les deux nations s'entr'aideroient l'une & l'autre, & que le Roi de Cananor se reconnoîtroit vassal de celui de Portugal : toutes ces choses étant reglées Capral mit à la voile, & prit la route de Portugal, où il arriva après avoir essüié tous les perils imaginables.

Immédiatement après son arrivée, Vasqués de Gama partit pour les Indes avec dix vaisseaux bien équipés, qui furent suivis de cinq autres sous les ordres d'Etienne Gama frere de Vasqués, à qui tous devoient obeïr, comme à l'Amiral des Indes. Emmanuel leur ordonna de faire vivement la guerre à Zamorin, s'il persistoit dans ses mauvais desseins contre les Portugais.

La Reine Marie accoucha alors à Lisbonne d'un Prince, qu'on nomma Jean. Ce jour-là même il survint une

1501. tempête si horrible, qu'on ne se souvenoit point d'en avoir vû de pareille. Le Ciel se couvrit de nuages épais, le tonnerre grondoit avec un fracas épouvantable, les éclairs redoublés éblouïssoient les yeux & remplissoient de terreur les plus intrepides. La foudre tomba en plusieurs endroits de la Ville. Une pluïe abondante inonda les campagnes, grossit les torrents, qui entraînerent & hommes & troupeaux, & maisons. Les vents déracinerent les plus gros arbres, & renverserent la plus grande partie des vignes. Ces malheurs n'empêcherent point qu'on ne fit de très-grandes réjoüissances pour la naissance du Prince, que Dom Pedre Pascal Ambassadeur de Venise tint sur les Fonds. Le jour de la céremonie le feu prit au Palais du Roi, & en consuma une partie. Ces accidens quoique naturels, furent une source féconde de faux raisonnemens & de prédictions pour les superstitieux, que rien ne peut guerir; cependant Emmanuel donna ses ordres pour assembler les Etats Generaux du Roïaume, où il fit déclarer pour son héritier & son successeur, le Prince son fils.

Gama cependant voguoit à pleines voiles vers les Indes. Il doubla heureusement le Cap de Bonne-Esperance, & arriva avec sa flote devant Calicut. Le Roi qui craignoit & haïssoit tout ensemble les Portugais, tâcha neanmoins de les amuser par de belles promesses: mais Gama toujours actif & occupé du soin de sa flote, découvrit qu'il ne cherchoit qu'à le faire tomber dans ses pieges. Lassé de tant de perfidie, il commença à son tour ses hostilités, prit quelques fustes Calicutiennes, & fit pendre ceux qui les montoient. Non content de cela, il fit braquer toute son artillerie contre la Ville, & la cannona avec tant de succès, qu'une partie des maisons fut détruite ou brûlée. Zamorin épouvanté, se sauva à Pandarane, pour se mettre à couvert du canon. Là il se livra à toute sa rage, & dans ses transports de fureur, il maltraitoit les siens, ne pouvant se vanger des Portugais. La consternation fut si grande à Calicut, que le Roi lui-même en prit le deüil, ce qu'il ne faisoit que dans les grandes calamités. Cependant Gama content de ce qu'il venoit de faire, se retira à Cochim, où Zamorin lui envoïa un Ambassadeur, pour le prier de lui accorder la paix, & de revenir à Calicut. Gama, dont les intentions étoient droites, crut enfin que le Calicutien se repentoit de ses trahisons, & qu'il vouloit sincerement faire alliance avec les Portugais. Il revint
1502. donc à Calicut: mais il ne fut pas plutôt arrivé, qu'on recommença à tramer sa perte. Zamorin crut avoir trouvé l'occasion de se venger de Gama; mais il se trompa. L'Amiral découvrit le complot, leva l'ancre & partit. Vainement le Roi le fit poursuivre; Vincent Sodre, qui croisoit sur cette Côte, donna la chasse à ces vaisseaux, & les fit rentrer dans le port aussi vîte qu'ils en étoient sortis.

Zamorin, dont la haine pour les Portugais augmentoit de jour en jour, envoïa vers le Roi de Cochim & de Cananor, pour les engager à massacrer les Portugais; mais ces deux Rois aussi équitables & aussi fideles que Zamorin étoit injuste & perfide, ne refuserent pas seulement ce que le Calicutien exigeoit d'eux, mais ils avertirent encore Gama de tout ce qui se passoit. L'Amiral les rémercia l'un &

l'autre, & les assura qu'ils n'avoient rien à craindre de Zamorin, laissant Vincent Sodre dans les Indes pour les secourir, en cas de besoin. Ensuite il partit pour Lisbonne où il arriva le
1503. premier de Septembre 1503, & son frere Etienne six jours après.

Si les Portugais s'étoient fait craindre dans les Indes, ils ne se rendoient pas moins redoutables en Afrique. Caçarquivir Ville située vis-à-vis le détroit de Gibraltar, bâtie par Mansor Roi de Maroc, Prince dont les vertus n'étoient pas moins brillantes que celles des Califes, servoit de retraite à quelques brigans, qui venoient piller jusqu'aux portes d'Arzilla. Emmanuel ordonna à Jean de Meneses Gouverneur de cette derniere Ville, & au Comte de Tarouca, qui commandoit dans Tanger, de tâcher d'enlever Caçarquivir aux Maures. Les deux Generaux se mirent en campagne, marcherent vers cette Ville; mais les habitans en sortirent & vinrent au devant des Portugais pour les combattre. Ils furent battus & repoussés; mais Meneses & Tarouca ne purent entrer dans la Ville. Peu de jours après, ils allerent piller quelques Villages, & enlever aux Maures quelques belles femmes, qu'ils gardoient avec un soin extrême parmi des rochers & des montagnes. Meneses rendit cette précaution inutile, & leur épargna les inquiétudes, que la crainte de les perdre leur causoit.

Le refus que Trimumpara Roi de Cochim avoit fait, de tuer les Portugais, excita la colere de Zamorin contre lui. Il lui déclara la guerre, malgré le conseil du jeune Neabaudrim son neveu, Prince en qui brilloient déja de grandes qualités, & qui étoit instruit de tous les Misteres des Bracmanes. Son oncle méprisa

ses avis, rassembla ses troupes, & 1503.
marcha contre le Roi de Cochim, qui plus foible que son ennemi, demanda du secours aux Portugais, qui lui avoient attiré cette guerre. Vincent Sodre, dont les vertus étoient ternies par une affreuse avarice, ne voïant aucun profit pour lui à le secourir, l'abandonna lâchement, malgré tout ce que put lui dire là-dessus Ferdinand Correa. Insensible à la gloire & aux intérêts de sa Nation, il quitta la mer de Malabar, & gagna la mer d'Arabie pour y pyrater sur les commerçans de cette côte. Mais il ne survêcut pas longtems à une action aussi indigne. Après avoir fait quelque prise sur les Arabes, il aborda dans une des Isles qui sont près du Cap de Guardafu, pour radouber ses vaisseaux. Les habitans, gens débonnaires & addonnés à l'agriculture, l'avertirent que la rade étoit fort dangereuse dans le mois où l'on étoit, à cause des tempêtes qui y regnoient. Quelques Capitaines des vaisseaux qui composoient sa flote, mirent à profit l'avertissement que Sodre méprisa, & resterent dans le même endroit. Il porta la peine de son imprudence; car un orage furieux survint, qui l'engloutit avec tout son équipage; châtiment que le Ciel lui devoit pour avoir exposé Trimumpara à mille dangers, qu'il surmonta enfin avec le secours des Portugais, commandés par Edoüard Pacheco, Alfonse & François d'Albuquerque.

Alors Zamorin reconnoissant, mais 1504.
trop tard, le danger qu'il avoit couru, en suivant le conseil des Arabes contre les Portugais, s'en repentit & demanda la paix, dont les conditions furent reglées à l'avantage de Trimumpara & des Portugais. Cependant la guerre recommença bien-

1504. tôt après, par la faute des Albuquerques, qui partirent pour le Portugal; mais il n'y eut qu'Alfonse qui y arriva heureusement, François son frere périt avec Coello en chemin.

La guerre fut plus cruelle que jamais entre Zamorin & Trimumpara. Le Calicutien, dont les troupes excedoient de beaucoup celles de son ennemi, ne songeoit qu'à se rendre maître de Cochim. On se mit en campagne, on se battit de part & d'autre avec fureur, & les Portugais demeurerent toujours victorieux. Zamorin les rencontroit par-tout, ils prévenoient tous ses desseins; les avis qu'on lui donnoit, les entreprises qu'il vouloit faire, tout devenoit inutile par la prudence, l'activité, la vigilance & la bravoure de Pacheco. Il se montroit en tous lieux, & prenoit ses avantages, de maniere que la puissance de Zamorin lui étoit à charge plutôt qu'utile; sur mer & sur terre, il triomphoit toujours: ce qui rebuta tellement le Roi de Calicut, qu'il se retira dans ses Etats, où il se dépoüilla de la Roïauté en faveur de son neveu Neaubadrim.

Environ ce temps-là Antoine de Saldagne essuya differentes tempêtes sur mer. Il étoit parti de Lisbonne par ordre du Roi, pour aller croiser entre le Cap de Guardafu & la mer d'Arabie. Il avoit sous ses ordres trois vaisseaux, dont l'un commandé par Jacque Ferdinand Pereira fut séparé par un coup de vent des deux autres, & porté à Melinde. Delà il fit voile vers une Isle nommée Zocotora, jusqu'alors inconnuë aux Européens, separée par un bras de mer du détroit Arabique, où il résolut de passer l'hyver. Quant à Saldagne, l'ignorance de son Pilote lui fit perdre sa route, & prendre celle de l'Isle Saint Thomas, où il aborda. Aïant quitté cette Isle, un second coup de vent le sépara du vaisseau qui lui restoit, & que commandoit Roderic Laurent Ravasque. Celui-ci doubla le Cap & arriva au Quiloa, où il attendit Saldagne. Voïant qu'il tardoit trop à venir, il se rendit dans l'Isle de Zanzibar à quarante lieuës de Monbaze vers le Couchant. Ravasque roda autour de cette Isle, pendant deux ou trois mois, rançonnant tous les navires qui y passoient. Les habitans de Zanzibar s'en plaignirent; mais Ravasque ne cessa ses hostilités, que le Prince de l'Isle, dont il tua le fils dans un combat, n'eût promis de païer tribut au Roi de Portugal; ce qu'aïant fait, Ravasque vint au port de Monbaze, dont il contraignit le Roi à faire la paix avec celui de Melinde leur allié; Saldagne fit plusieurs prises sur sa route, joignit enfin Ravasque, & gagna après differens exploits, les Indes. Alfonse neveu du Roi de Portugal, & Connétable du Royaume, mourut en ce temps-là dans la fleur de sa jeunesse, laissant une fille, qui depuis fut mariée à Pierre Prince de Villareal, homme d'un merite rare. 1504.

Fin du quatorziéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE QUINZIE'ME.

1505. EN ce tems-là mourut Iſabelle Reine de Caſtille, & mere de la Reine Marie femme d'Emmanuel. Comme il aimoit tendrement cette Princeſſe, il fut très-affligé de ſa mort. Il convoqua alors un Chapitre des Chevaliers de S. Jean de Jeruſalem, pour réformer leur diſcipline; & cette réforme fut ſuivie de la mort du Pape Alexandre VI. qui mourut à Rome, auſſi peu regretté qu'il avoit été peu eſtimé durant ſa vie. On peut 1505.
le compter au nombre de ces mauvais Pontifes, qui n'ont porté la Thiare que pour l'avilir & la deshonorer. La Reine Marie épouſe d'Emmanuel accoucha preſque en même tems, d'une Princeſſe qu'on nomma Beatrix, & qu'on maria enſuite à Charle Duc de Savoye.

L'heureuſe naiſſance de cette Princeſſe acheva de conſoler Emmanuel de la mort d'Iſabelle. Il ſongea à ſes nouvelles entrepriſes, & à envoïer dans le Roïaume de Congo de nouveaux Prêtres, pour y prêcher & maintenir la Religion Chrétienne, qui

1505. étoit sur le point de s'y éteindre dans ses commencemens mêmes. Le Roi de ce vaste païs avoit deux fils, l'un apellé Alfonse, qui s'étoit fait Chrétien, & l'autre Pansa Aquitime, jeune Prince vicieux, & qui n'avoit jamais voulu renoncer au culte des Idoles. Il conçut même une haine mortelle contre les Chrétiens & contre le Christianisme, & il assuroit que cette Religion, qui défendoit la pluralité des femmes, seroit la cause de la ruine du Roïaume, étant contraire à la multiplication des sujets, par la chasteté dont elle faisoit une vertu. Il disoit aussi qu'il étoit honteux aux Congians d'avoir quitté si légérement la Religion de leurs Ancêtres, pour en prendre une nouvelle si contraire à leurs Loix & à leurs Usages. Il se plaignoit hautement de ce qu'on abattoit les Idoles, qu'on renversoit leurs Temples, qu'on défendoit de les honorer, & qu'on négligeoit de consulter, comme autrefois, leurs Prêtres, sur les événemens heureux ou sinistres des choses qu'on devoit entreprendre. Ces plaintes, que les Prêtres des Idoles appuïoient dés leurs, étoient écoutées non seulement du peuple, mais même des Grands du Roïaume, qui avoient embrassé le Christianisme. La profondeur de nos Misteres & le voile qui les couvre ne les embarrassoient point, parce qu'il ne falloit que de la soumission d'esprit pour les croire; mais quand ils faisoient réflexion, que selon les préceptes de cette Religion, il falloit réformer ses mœurs, être sobre, réprimer la colere, restituer les biens mal acquis, pardonner les injures, s'arracher aux voluptés, & se contenter d'une seule femme, la Religion Chrétienne leur paroissoit impraticable. Ils l'abandonnerent donc peu à peu; ils retournerent au culte de leurs Idoles, & reprirent leurs anciennes habitudes. 1505.

Le Roi lui-même accoûtumé aux plaisirs, ne put soûtenir la pratique austere des vertus du Christianisme. Ses concubines acheverent de le perdre. Elles ne pouvoient souffrir une religion qui les dégradoit. Toutes les femmes en general n'étoient pas moins irritées contre ceux qui enseignoient la nouvelle religion. Elles s'assemblent donc, & prennent la résolution d'aller trouver le Roi, pour le supplier de chasser les Chrétiens de son Roïaume, & de se livrer aux douceurs de cette vie, sans les empoisonner par l'inquiétude d'une autre, dont on avoit si peu de certitude. Pansa Aquitime appuïoit ces discours; mais Alfonse son frere les détruisoit, & soutenoit le Roi dans sa foiblesse. Alors Pansa rendit son frere suspect au Roi. Il lui dit qu'il méprisoit les Congians, qu'il n'aimoit que les Etrangers, & qu'il ne songeoit qu'à s'en faire un appui, pour le déthrôner. Le Roi foible, vieux, environné d'ennemis d'Alfonse, & de partisans de Pansa, s'irrita contre son fils Alfonse, le priva de ses dignités, lui ôta ses revenus, & l'exila dans un coin du Roïaume, où il souffrit la derniere des miseres avec une patience admirable.

Cependant quelques Grands du Roïaume le plaignirent, & n'oublierent rien pour le justifier. Le Roi son pere reconnut son innocence, le rétablit dans tous ses honneurs, & fit trancher la tête à tous ses calomniateurs. Alfonse regarda son rétablissement dans les bonnes graces du Roi, comme l'ouvrage du Ciel. Il publia, pour en marquer sa reconnoissance, dans la Province de son Gouvernement, un Edit contre les Idoles. Ses ennemis

1505. ennemis en prirent avantage ; ils exciterent le peuple à la revolte, & representerent au Roi qu'Alfonse avoit blessé son autorité par la publication de son Edit, & qu'il devoit promptement le faire révoquer, s'il ne vouloit voir tout l'Etat se revolter. Le Roi leger & credule s'allarma, & ordonna à son fils de révoquer son Ordonnance ; Alfonse differa d'obéïr : le Roi lui envoïa ordre de se rendre à sa Cour ; mais le Prince s'excusa sur les affaires qu'il avoit dans son Gouvernement. Sur ces entrefaites le Roi tomba malade & mourut.

Durant sa maladie, Pansa Aquitime, qui s'étoit flaté de regner, renouvella ses intrigues, pour s'assurer la Couronne. Il intimida les uns par ses menaces, gagna les autres par ses largesses, & disposa enfin toutes choses pour se faire declarer Roi, immédiatement après la mort du Roi son pere. La Reine qui voïoit ses intrigues, prit le parti de cacher la mort du Roi, & de faire avertir Alfonse de tout ce qui se passoit : le Prince profita de l'avertissement, quitta sa Province, & se rendit secretement dans la Capitale du Roïaume. Le lendemain il assembla les principaux Seigneurs de son parti devant le Palais : il les harangua & leur fit entendre qu'il étoit leur légitime Roi, & qu'on ne pouvoit sans injustice le priver de la Couronne. La maniere noble & assurée avec laquelle il parla, gagna les Grands & toucha le peuple. Il fut donc proclamé Roi.

Pansa Aquitime, qui étoit avec une armée dans un des fauxbourgs de la Ville, apprit sans s'étonner cette nouvelle. Profitant de l'heureuse disposition où étoient ses soldats, il se détermina à aller attaquer son frere dans la Ville, avant qu'il eût acquis de nouvelles forces. Alfonse de son côté se fortifia dans le Palais, il rassura le peuple, il encouragea le peu de soldats qui étoient auprès de lui, mit toute sa confiance en Dieu, & se prépara à soutenir l'attaque des rebelles. Il fut vainqueur, & les partisans de son frere furent taillés en pieces, & contraints de prendre la fuite. Aquitime furieux & desesperé, se jetta dans un bois épais, pour se dérober à ceux qui le poursuivoient. En courant, il tomba dans un piege que des Chasseurs avoient tendu à des bêtes sauvages ; il ne put se débarrasser malgré tous ses efforts, & les gens d'Alfonse étant survenus, le saisirent & l'amenerent au Roi, qui le fit garder soigneusement, esperant qu'il reconnoîtroit sa faute, & qu'il se feroit Chrétien : mais tout ce qu'on put lui dire sur cette matiere fut inutile : ce Prince mourut de la perte considérable de sang qu'il avoit faite le jour de la bataille, toujours attaché au culte de ses Idoles. Celui qui commandoit son armée, fut aussi fait prisonnier de guerre, & le Roi le condamna à la mort ; mais aïant demandé à être bâtisé, il lui pardonna. Depuis ce jour Alfonse regna paisiblement, triompha de tous ses ennemis au dedans & au dehors, & soutint avec succès la Religion Chrétienne dans son Roïaume. Cela engagea Emmanuel à lui envoïer encore des Prêtres, chargés de presens pour ce Roi Afriquain. Ils arriverent heureusement à Congo où ils furent reçus honorablement. Le peuple accourut pour les voir ; comme il n'entendoit point le langage des Portugais, Alfonse qui l'entendoit parfaitement servit lui-même de truchement. 1505.

Pacheco cependant acqueroit beaucoup de gloire dans les Indes : tout

1505. trembloit devant lui : les Portugais triomphoient de tous côtés ; le Roi de Calicut chercha en vain pour la troisiéme fois à se reconcilier avec eux. Presqu'en même temps d'affreux tremblemens de terre jetterent la consternation dans tout le Portugal. Le peuple, qui presque toujours attache quelque presage sinistre à ces accidens naturels, ne pouvoit se rassurer. Heureusement D. Juan de Menesés battit les Maures en Afrique, & la nouvelle de ses victoires ramena le calme dans les esprits & la joïe dans tout le Roïaume. Larache, éloignée d'Arzilla de dix-huit lieuës, servoit de retraite aux Pyrates Maures. Ils avoient pris depuis peu cinq vaisseaux Portugais, Menesés alla les enlever dans le Port de cette Ville, & brûla ceux des Pyrates. Ensuite il attaqua les habitans du Mont Farobe, enleva leurs bestiaux, détruisit leurs habitations, & revint dans Arzilla chargé d'un butin considerable.

Lopès Suarés partit alors pour les Indes, & se rendit devant Calicut, qu'il canonna ; en partant pour attaquer la Ville de Cangranor, dont le Roi tenoit le parti de Zamorin, il laissa Pierre Mendez & Vasqués de Carval, pour croiser sur les Côtes de Calicut. Suarés prit Cangranor, en brûla une partie, & conserva l'autre en faveur des Chrétiens qu'il y trouva. Cette espece de Chrétiens s'appelloient Thomistes, & suivoient les erreurs des Caldéens Nestoriens. Leur conversion fut plus difficile que celle des Indiens, qui n'avoient aucune connoissance de Jesus-Christ. Ils condamnoient l'usage des Images, croïoient que les Saints ne verroient Dieu qu'après le dernier jour du Jugement, & n'admettoient que trois Sacremens, le Baptême, l'Ordre & l'Eucharistie. Ils avoient en horreur la Confession auriculaire, consacroient avec des gâteaux faits à l'huile, & au sel, avec de l'eau, où l'on avoit seulement trempé quelques raisins. 1505.

Ils disoient rarement la Messe ; leurs Prêtres se marioient; mais quand leurs femmes venoient à mourir, il leur étoit défendu de se remarier. Ils ne baptisoient leurs enfans que quarante jours après qu'ils étoient nés, à moins qu'ils ne fussent malades. Ils observoient les mêmes cérémonies que nous aux enterremens de leurs morts ; mais dès qu'ils les avoient achevées, les parens s'assembloient & passoient huit jours ensemble à faire des festins en leur honneur. Les veuves qui contractoient une seconde alliance avant la fin de l'année de leur veuvage, perdoient leur doüaire. Ils observoient l'Avent & le Carême. Leurs Moines & leurs Religieuses faisoient vœu de chasteté, & reconnoissoient pour leur Patriarche l'Evêque de Babilone. Ils prétendoient tenir leur Religion de Saint Thomas, qui l'avoit prêchée, disoient-ils, dans tout leur païs sous le Regne du Roy Sagame. Son corps fut trouvé, à ce qu'on pretend, dans la Ville de Meliapour, au Roïaume de Narsingue où un Bracmane, dit-on, le tua d'un coup de lance.

Telle étoit une partie des habitans des Indes, où Emmanuel envoïa François d'Almeyda en qualité de Viceroi ; Campson Sultan d'Egypte, jaloux des progrès que les Portugais y faisoient, résolut de se liguer avec le Roi de Calicut & de Cambaye, pour les exterminer. Les Venitiens au desespoir de se voir enlever le commerce des Epiceries, & des autres marchandises précieuses des Indes,

1505. qui leur rapportoient des profits considerables, animoient sous main le Soudan, en lui representant que ses revenus diminueroient de la moitié, & que le commerce de l'Egypte seroit absolument ruiné, s'il ne chassoit les Portugais des Indes. Si cela est vrai, ces Républicains préferoient leurs interêts à la Religion, qui étoit le principal mobile qui avoit déterminé le Roi de Portugal à pénetrer jusqu'aux Indes, malgré toutes les dépenses qu'exigeoit une si grande entreprise.

Avant de prendre les armes, Campson dont les finances étoient épuisées, voulut tenter la voïe de la négociation. Il envoïa le Pere Maur Gardien du Saint Sépulcre vers le Pape, avec ordre de lui dire, qu'il extermineroit tous les Chrétiens qui se trouveroient dans son Empire, si les Portugais ne sortoient des Indes. Le Pape envoïa le Pere Maur au Roi de Portugal, qui ne voulut point renoncer à des conquêtes qui lui étoient également glorieuses & utiles. Alors le Soudan fit équiper dans le Port de Suez une flote de six galeres, d'un gros galion & de quatre autres bâtimens de charge, sur lesquels il fit embarquer huit cens Mammelus : c'est ainsi que s'appelloient ces troupes autrefois si belliqueuses, & qui faisoient la principale force des Soudans d'Egypte. Elles n'étoient composées que d'enfans de Tribut, qu'on exerçoit avec grand soin dans toutes les fonctions militaires.

Tandis que le Soudan étoit occupé à faire équiper la flote, dont les Venitiens avoient fourni le bois, l'artillerie & les Canoniers; Lopez Suarés & Edoüard Pacheco quitterent les Indes & se rendirent à Lisbonne où le Roi leur fit toute sorte d'amitié. Il donna à Pacheco le Gouvernement de Saint George de la Mine. Cependant ses ennemis l'aïant accusé de concussion, Emmanuel, sans examiner cette affaire, ordonna qu'on l'arrêtât, & qu'on le mît en prison, d'où il sortit justifié, avec ses honneurs, charges & dignités; mais trop prudent pour s'y livrer davantage, il abandonna tout, ne songea qu'à son salut, & mourut bien-tôt après, plaint des honnêtes gens, regretté de ses amis, & emportant l'estime de ceux qui la lui refusoient lorsqu'il vivoit. 1505.

La peste affligea si cruellement le Portugal dans les commencemens de l'année 1506. qu'Emmanuel fut obligé de se retirer à Abrantés, où la Reine Marie accoucha d'un Prince, qu'on nomma Loüis. Tristan d'Acugna partit alors avec une flote pour les Indes. Vers ce même temps les Portugais massacrerent dans Lisbonne les Juifs, dont les François & les Allemans, qui étoient dans le Port, profitant du desordre, pillerent les maisons. Un ou deux Moines furent la cause de cette horrible boucherie, qui dura pendant trois jours, & ne finit que par les soins d'Ayres de Silva & d'Alvarés de Castro. Emmanuel vivement affligé de cette cruauté, envoïa à Lisbonne Jacque Almeida, & Jacque Lopez Perés, pour connoître de cette affaire. Ils condamnerent à la mort un grand nombre de séditieux, ils dégraderent les deux Moines, & les firent brûler; ils ôterent les Charges aux Magistrats de la Ville, qui, par crainte ou autrement, n'avoient point appaisé le tumulte; leur imposerent des amendes pécuniaires, & dépoüillerent la Ville d'une partie de ses privileges. 1506.

Almeida qui, comme nous avons dit, étoit parti pour les Indes, s'éga-

1506. ra dans sa route, & après avoir essuïé tous les périls & toutes les fatigues attachées à une si longue navigation, il arriva enfin au Quiloa, où Ferdinand Bermudo & Gonçalez Payva lui apprirent le départ de François d'Albuquerque pour Lisbonne. La Ville de Quiloa Capitale d'un Roïaume appellé de ce même nom, est, à ce qu'on prétend, la même Ville que Ptolomée appelle Rapta, autrefois, selon le même Auteur, Capitale de la Barbarie. Il la place au septiéme degré de latitude australe; mais Quiloa est au neuviéme. Le Roïaume de Quiloa forme une Isle fertile & abondante en toutes sortes de fruits & de vivres. L'air y est pur & sain. Le Roi de Quiloa étoit autrefois Souverain du Mozambique; les habitans sont en partie Païens & en partie Mahometans. Ils sont blancs, & vont vêtus de diverses sortes de draps, tant de laine que de soïe. Les femmes pour ornemens portent des chaînes & des bracelets d'or. Ils bâtissent leurs maisons de pierre, de bois & d'autres materiaux, & elles sont belles & commodes. Le premier soin d'Almeida en y arrivant, fut de chasser du Thrône Abraham, qui l'avoit usurpé sur Alfudail, & de donner la Couronne à Mahomet Ancon, homme vertueux qui aimoit les Etrangers, & qui jura en le recevant, de demeurer toujours fidele vassal d'Emmanuel. Mahomet vint saluer à la maniere du païs le Viceroi. D'abord il le pria de vouloir rendre la liberté à tous les Arabes qu'il tenoit prisonniers. L'aïant obtenu d'Almeida, il lui demanda une seconde grace en ces termes. » J'étois » parent & ami du feu Roi Alfudail » qu'Abraham tua en traître. Si Alfudail vivoit, je lui cederois le » sceptre & la couronne, car je préfererois la fidelité que je dois à mon 1506.
» Prince, à la gloire de regner. Il est » mort; mais il a un fils: souffrez » que je le rappelle auprès de moi, » & qu'il monte sur le Trône de son » pere après ma mort. Mes enfans ont » des vertus, qui meriteroient que je » leur laissasse la Couronne; mais je » ne dois pas me deshonorer, ni les » deshonorer eux-mêmes, en leur » laissant un sceptre qui appartient » au fils d'Alfudail. J'aime mieux » laisser à mes fils par mon testament » un exemple de fidelité & d'honneur, qu'un riche patrimoine.

Ce discours remplit d'admiration Almeida & tous les Portugais: on ne pouvoit cesser de loüer un homme qui se montroit si fidele à l'amitié, & qui méprisoit si généreusement les avantages du thrône, en faveur du respect qu'il devoit à la mémoire de son ami. On fit venir le fils du feu Roi; on le fit reconnoître pour son successeur, & les habitans de Quiloa lui prêterent serment de fidelité. Tout étant ainsi disposé, Almeida donna le Commandement du Fort qu'il avoit fait bâtir, à Pierre Ferreira de Fougaze, & l'instruisit de tout ce qui étoit nécessaire pour conserver le Fort & maintenir la paix avec les habitans.

Almeida quitta le Quiloa, passa au Mozambique, où il brûla une partie de Monbaze, vint devant la Ville d'Onor, & se rendit enfin à Cananor, où il reçut un Ambassadeur de la part du Roi de Bisnaga, ou Narsingue. Ce Roïaume comprend une vaste étenduë de païs dans l'Inde, qui est en-deça le Gange. Il est très-peuplé. Les habitans sont tous Idolâtres, quoiqu'ils reconnoissent l'unité d'un Dieu. Ils ont des Temples superbes, avec des Idoles monstrueuses, qu'ils

1506. adorent; entr'autres celle de Tripiti est extrêmement renommée, à l'honneur de laquelle ils celebrent tous les ans une grande fête. Son Temple n'est qu'à une petite lieuë de Chandegri, situé sur une montagne environnée de vallons agréables & féconds en toutes sortes de fruits, ausquels on n'ose toucher, parce qu'ils sont consacrés à l'Idole. Dans les bois qui entourent & couvrent la montagne, on trouve une grande quantité de singes extrémement privés; les habitans croïent qu'ils sont de la race des Dieux, & qu'ils sont amis du Prince des Diables, qu'ils appellent Perimal. Ils l'adorent sous plusieurs figures, sur-tout sous celles d'un bœuf, d'un cheval, d'un lion, d'un pourceau, d'un oison & d'un coq. Outre la fête que les Narsinguois célébrent en l'honneur de Tripiti, ils en célébrent une autre tous les ans en l'honneur des morts, revenant assez aux *Parentationes anniversariæ*, ou *Parentalia festa* des Romains. Ce jour-là ils allument de grands feux avec quantité de torches & de flambeaux. Ils s'envoïent des presens, comme nous, au commencement de l'année, & ils se régalent les uns les autres en l'honneur des trépassés. Les mœurs de leurs Bracmanes sont semblables à celles des Bracmanes du Malabar. Ce sont des Religieux qui portent au col une pierre de la grosseur d'un œuf, percée par le milieu, d'où sortent trois filets. Ils appellent cette pierre leur grand Dieu, & ceux qui la portent, sont fort honorés.

Les Narsinguois sont ordinairement bien faits, médiocrement blancs, & fort adonnés au culte de leurs Idoles. Ils rendent à leurs Rois le même respect qu'à leurs Dieux; lorsqu'ils meurent, on brule avec leurs corps leurs concubines, leurs favoris & leurs domestiques. Au reste, ces peuples sont braves, aiment la justice, cultivent le commerce, que l'on fait avec eux en sûreté. Il n'est point de titres plus fastueux, que ceux que s'arrogent leurs Rois. On voit à la tête de toutes les Patentes qu'ils donnent, ceux-ci. » L'époux de Subüasti 1506.
» (c'est-à-dire, de la bonne fortune)
» Dieu des grandes Provinces, Roi
» des plus grands, Dieu des Rois,
» Seigneur de toutes les Chevaleries,
» Maître de ceux qui ne sçavent par-
» ler, Empereur de trois Empereurs,
» Conquerant de tout ce qu'il voit,
» Conservateur de tout ce qu'il ac-
» quiert par ses conquêtes, craint &
» redouté des huit parties du Mon-
» de, Destructeur des armées Maho-
» metanes, Seigneur de toutes les
» Provinces qu'il a gagnées; Ravis-
» seur des dépoüilles & richesses de
» Ceilan, Chevalier qui n'a point de
» pair, & qui surmonte les plus vail-
» lans: qui a tranché la tête au grand
» Chevalier Viravalalan, Seigneur
» du Levant, du Sud, du Nord, du
» Ponant, & de la mer; Chasseur
» d'élephans, qui se nourrit & se
» glorifie dans l'art militaire, des-
» quels titres joüit le grand Cheva-
» lier Ventacapadi, Ragiu Dera ca-
» gan, Ragel, qui regne à present
» & gouverne le monde. «

Crisnera (c'étoit le nom du Roi qui regnoit, lorsque les Portugais aborderent dans ce Roïaume pour la premiere fois) frappé de leur valeur, envoïa un Ambassadeur à Almeida, qui lui offrit en mariage une de ses filles, pour le fils aîné du Roi de Portugal. Le Viceroi reçut honorablement son Ambassadeur, auquel il promit d'écrire à Emmanuel tout ce que le Roi de Narsingue vouloit faire,

1506. pour meriter son alliance. Ensuite il lui fit plusieurs presens, & le renvoïa ainsi extrèmement satisfait de ses manieres polies, & de celles des Portugais. Dès qu'il fut parti, il eut quelques conferences avec le Roi de Cananor, dont il obtint la permission de bâtir une forteresse, qu'il appella le Fort Saint Ange. Il ordonna en même temps à Laurent d'Almeida son fils d'aller punir ceux de Coulam qui s'étoient révoltés, & avoient tué Antoine de Sala Facteur du Roi de Portugal dans cette Ville. Coulam capitale du Roiaume de ce nom, étoit autrefois grande, riche & bien peuplée : elle passe pour une des plus anciennes Villes des Indes ; d'où sont sorties plusieurs colonies qui ont peuplé une partie des côtes de Malabar, entre autres la Ville de Calicut. Laurent executa les ordres de son pere, avec tant de promptitude, & tant de bonheur, que les Coulamois n'eurent pas le temps de se mettre en défense. Ils eurent recours à la clemence des Portugais : Almeida leur pardonna; & pour leur donner une idée favorable de sa justice, il cassa, à la tête de sa flote, Jean L'homme, un de ses plus braves Officiers, qui avoit causé la révolte par ses violences.

Almeida quitta Cananor, & se rendit à Cochim, où il trouva que Trimumpara dégoûté des embarras de la Roïauté, s'en étoit démis en faveur de son neveu Neambadare, & s'étoit retiré dans un Turcol, espece de Monastere où se retiroient ceux qui renonçoient au monde. Almeida renouvella l'alliance avec le nouveau Roi, & fit partir immédiatement après, huit vaisseaux chargés de marchandises pour le Portugal. Une tempête les jetta dans une Isle inconnuë, qu'on appelle aujourd'hui Saint Laurent ou Madagascar, & le 24. de Mai 1506. ils arriverent heureusement à Lisbonne. 1506.

L'année précedente François Gnaïe étoit parti par les ordres du Roy, pour reconnoître les côtes Orientales de l'Afrique. Il aborda à Sofala, où il mourut de la peste, après y avoir fait bâtir une Forteresse. Sofala qui donne son nom à la côte, est bâtie dans une des Isles que forme la riviere Cuama : les Mahometans de Quiloa & de Magadoxo en jetterent les fondemens; quelque temps avant que les Portugais y abordassent. Ils s'y opposerent vigoureusement à leur établissement : mais les Portugais en triompherent, demeurerent maîtres de la Place, & rendirent le Roy du païs tributaire de celui de Portugal. Delà ils trafiquerent dans le Roïaume de Monomotapa. Ce Roïaume est abondant en or. Dans celui de Toroa qui en dépend, on trouve des ruïnes de vastes & superbes édifices, dont la grandeur & la beauté peuvent être comparées aux plus beaux ouvrages des anciens Romains. Sofala est en quelque maniere tributaire de ce Roïaume. On prétend que Sofala est l'Ophir d'où Salomon & les autres Rois de la Judée retiroient une quantité si prodigieuse d'or. D'autres croïent que c'étoit de la Chersonese d'or, ou de cette contrée qui s'étend depuis le Pegou jusqu'à Malaca, avec l'Isle de Sumatra. Quoiqu'il en soit, le Roi de Monomotapa est très-riche & très-puissant. Il a plusieurs Rois qui lui rendent hommage & lui payent tribut. Il entretient toujours de nombreuses troupes, qu'il disperse dans les Provinces qui composent ses Etats, autant pour faire parade de sa puissance, que pour y maintenir la tranquillité & la paix. Quelques-uns pré-

1506. tendent, que les principales forces consistent dans un peuple de femmes qui vivent sans hommes, & dont le métier est de faire la guerre. Elles brûlent la partie droite de leur sein, à l'exemple des anciennes Amazones, afin de pouvoir tirer mieux de l'arc. Elles font continuellement la guerre aux Giachas, peuple cruel & farouche, dont il a été déja parlé. Au reste elles sont, ajoûte-t'on, fortes, courageuses, industrieuses, infatigables, propres à la guerre, dont elles sçavent toutes les ruses & les subtilités.

Le Roi de Monomotapa a pour armoiries une petite houë à manche d'ivoire, avec deux fleches. La houë est pour faire entendre à ses Sujets, qu'ils doivent s'appliquer à l'agriculture, & pour leur apprendre aussi, qu'il est en droit de punir les rebelles, & châtier les méchans; la fleche, pour montrer qu'il a des armes, pour se défendre contre ses ennemis. Les enfans des Rois qui sont ses Tributaires, sont nourris & élevés en son Palais, afin de les instruire des coutumes & des cérémonies de la Cour, & contenir par-là leurs peres dans la fidélité & l'obéïssance. Il envoïe toutes les années un Ambassadeur à tous ces Rois, & aux principaux Seigneurs du Roïaume, pour allumer le feu nouveau: cérémonie instituée pour donner une preuve de leur fidélité. Quand l'Ambassadeur du Roi arrive dans la maison d'un de ces Princes vassaux, on éteint subitement le feu: l'Ambassadeur en allume un autre; & tous les Sujets du Prince sont obligés d'en venir prendre à ce dernier. Si quelqu'un s'oppose à cette cérémonie, il est déclaré traître & rebelle à son Prince.

Tandis que François de Gnave travailloit à établir les Portugais dans Sofala, Laurent d'Almeïda prenoit possession des Isles Maldives & de Ceïlan. Cette derniere Isle, quoique située sous la Zone torride, est des plus agréables & des plus fertiles de tout l'Orient: les fleurs & les plantes les plus odoriferantes y croissent sans qu'on les cultive. Plusieurs belles & profondes rivieres y arrosent les campagnes, couvertes de vastes forêts de Citroniers. On y voit toute sorte d'animaux, surtout des élephans d'une grande beauté. Cette Isle étoit divisée en neuf Roïaumes, dont le plus considérable étoit celui de Colombo. On voit s'élever au milieu de l'Isle, une haute montagne, sur le sommet de laquelle est un Lac d'eau douce, où l'on trouve une grande pierre, sur laquelle est empreinte la figure d'un homme. Les habitans sont persuadés que c'est celle du premier homme, dont ils montrent le tombeau dans un petit Temple peu éloigné du Lac. Laurent fit alliance avec les principaux Princes de cette Isle. Il y en a un plus puissant que les autres, sur l'origine duquel le peuple raconte des choses merveilleuses, qu'ils chantent dans les Fêtes solemnelles. 1506.

Du tems, disent-ils, que les premiers hommes, qui peuplerent l'Inde par de-là le Gange, vivoient ainsi que les bêtes sauvages dans les bois & les forêts, sans connoissance de l'agriculture, sans ordre, sans loix, sans commerce, sans Religion, sans forme de gouvernement, & qu'ils se nourrissoient de racines, d'herbes, de fruits sauvages, & de la chair cruë des bêtes, une multitude de ces hommes s'assembla dans un endroit, qu'on nomme maintenant Tanassarii: là ils attendoient à la pointe du jour le lever du soleil, pour adorer cet Astre, qui les remplissoit d'étonnement & d'admi-

1506. ration. Un jour, à peine il doroit l'horizon, & frappoit la terre de ses raïons, qu'il fit éclore, dit-on, un homme parfait en âge, surpassant tous les autres hommes en beauté, en grace, en majesté, & réunissant en lui les qualités les plus brillantes de l'esprit & du corps : à sa vûë on fut enchanté, on le respecta, on l'aima. Ceux qui le virent les premiers, accoururent vers lui, lui demanderent qui il étoit, d'où il venoit, & ce qu'il souhaittoit d'eux. » Je suis, leur répondit-il, enfant du soleil & de la terre, envoïé de Dieu pour commander aux hommes, pour les policer, pour leur donner des Loix, pour leur apprendre tout ce qui peut contribuer à leur bonheur. » Aussitôt ceux qui l'entendirent se prosternerent la face contre terre, l'adorerent, & le reconnurent pour leur Roi & leur Seigneur. Il commence à faire des Loix, il ordonne, il montre l'art de cultiver la terre, il apprend à bâtir des Villes, introduit le commerce, adoucit les mœurs des hommes, leur enseigne à vivre ensemble, & fonde un vaste Empire, subjuguant toutes les Provinces Orientales, qui renferment présentement les Roïaumes de Pegou, Tanassarii, Siam, Cambaye, & la Cochinchine. Il prétendent encore, que cette grande Monarchie subsista l'espace de deux mille ans, & que les descendans de cet enfant du Soleil, qu'il nomment en leur Langue, Surianas*, regnerent jusqu'à ce que cette Race divine vint à se perdre par de-là le Gange, ne se conservant que dans l'Isle de Ceïlan, de la maniere dont on le raconte.

* On l'a [illegible]

Cinq cens ans avant la naissance de Jesus-Christ, ainsi qu'on le peut conjecturer sur leurs annales, temps où la race de cet enfant du soleil étoit dans sa plus grande splendeur, un fils du Rôi de Tanassarii, haï du peuple, fut forcé de quitter son païs, avec plusieurs jeunes hommes élevés auprès de lui, & d'aller chercher une nouvelle terre pour l'habiter. Il aborda dans l'Isle Ceilan pour lors déserte. Vigia Raya, c'étoit le nom de ce Prince proscrit, prit terre dans l'Isle avec ses compagnons, dans un endroit qu'on nomme presentement le Port de Pereature, qui est entre le Roïaume de Triquinamale, & la Pointe de Jafanapatan. Là il fonda vis-à-vis de l'Isle de Manar, la premiere Ville qui ait jamais été bâtie en Ceïlan. Bien-tôt après il se maria à la fille d'un Roi de la terre ferme, d'où sortit une longue posterité qu'on regarde comme divine dans toutes les Indes. 1506.

Telles sont les merveilles & les chimeres que racontent les habitans de Ceïlan, touchant l'origine de leurs Rois; voici sur quels fondemens eux-mêmes sont connus sous le nom de Chingalas dans tout l'Orient. Les premiers habitans de l'Isle, furent appellés *Galas* par les peuples qui sont le long de la côte de Coromandel, avec qui ils commencerent d'abord à commercer. *Galas* signifioit gens dégradés ou bannis de leur païs, parce qu'en effet les Coromandois croïoient qu'ils avoient été relegués dans cette Isle. Vigia Raya, dit-on, l'appella *Lameal*, qui veut dire terre Sainte, à cause de la fertilité de son terroir, & de la beauté du climat. Les Chinois s'étant rendu maîtres de tout le commerce de l'Inde, plusieurs Marchands de cette nation aborderent dans l'Isle, & s'y établirent : ils donnerent le nom de *Chingalas* aux enfans qu'ils eurent des mariages qu'ils y contracterent. Composant ce mot de Chingalas,

1506. galas, du mot *Chin*, qui veut dire Chinois, & de celui de Galas, qui étoit le nom des naturels de l'Isle. Ces Chingalas s'étant extrêmement multipliés, soumirent avec les secours des Chinois les autres habitans de l'Isle, & en les soûmettant, ils leur communiquerent leur nom. A l'égard du nom Ceilan, les Chinois en sont aussi les auteurs. Une flote Chinoise fit naufrage contre des bancs de sable qui sont près de cette Isle. Nilao veut dire banc, en y ajoutant *Chin*, ils composerent le mot *Chinilao*, c'est-à-dire, bancs des Chinois. Bien-tôt on ne designa plus l'Isle que par ce nom, dont on composa dans la suite des temps celui de Ceilan, en retranchant quelques lettres.

La plûpart des Geographes soutiennent que l'Isle de Ceilan est la même que Pline & les Anciens connoissoient sous le nom de *Toprobana*. D'autres prétendent que la Toprobane des Anciens, est l'Isle qu'on appelle maintenant Sumatra, située vis-à-vis de Malaca; mais ils le prétendent sans fondement; au lieu que ceux qui attribuent ce nom à l'Isle de Ceilan, sont appuïés du témoignage de Ptolomée. Cet ancien Géographe place la Taprobane en deça le Gange, vis-à-vis le Cap de Cori, maintenant Comorin; situation convenable à l'Isle de Ceilan, & nullement à l'Isle de Sumatra. Pline leur fournit encore une preuve convaincante, lorsqu'il parle du cap Colaico, qui étoit de son temps celui qu'on appelle Comorin. Il dit que la Taprobane étoit située vis-à-vis de ce Cap: Ceilan se trouve dans le cas, donc Ceilan est la Taprobane, & non Sumatra, qui se trouve située vis-à-vis le cap de Sicapura proche la Ville de Malaca. On pourroit ajouter d'autres preuves à celles-ci; mais elles jetteroient dans une discussion plus convenable à un Géographe qu'à un Historien, qui ne peut s'y livrer, qu'en perdant de vûë son objet principal. 1506.

Après donc que Laurent d'Almeida eut contracté alliance avec le plus grand Roi de cette Isle, il rejoignit son pere, qui humilioit l'orgüeil des Calicutiens. Il les attaqua avec tant de prudence, il les poursuivit avec tant de vigueur, qu'il les joignit, les combattit, & remporta sur eux plusieurs victoires, qui le rendirent respectable & redoutable à tous les Indiens. Sabaï ou Sabaïo, étoit maître de l'Isle de Goa, & de la Ville de ce nom, grande, bien bâtie, & fameuse dans toute l'Inde, par le concours des Marchands, qui y abordoient de toutes parts. La Ville étoit d'ailleurs une des plus fortes de l'Inde; elle étoit entourée de hautes murailles, flanquée de tours, & pourvuë de toutes sortes d'armes & de munitions. Sabaïo, brave & nourri dans le métier des armes, entretenoit toujours sur pied des troupes composées des meilleurs soldats de l'Inde. Il vit avec douleur les Portugais s'établir dans son pays: il résolut de s'y opposer de toutes ses forces; & pour cet effet, il équippa une flote, & chargea un Renegat Portugais, appellé Antoine Ferdinand, charpentier de son état, d'aller chasser ses compatriotes de l'Isle d'Anchedive, où ils avoient bâti une Forteresse. Ce nouvel Amiral se mit en devoir d'obéir; mais il fut puni de sa temerité: les Portugais l'attaquerent, le défirent & le forcerent de se retirer honteusement.

Philippe fils de l'Empereur Maximilien, gendre de Ferdinand Roi 1507.
d'Espagne, vint vers ce temps-là en

1507. Castille avec la Princesse Jeanne son épouse. Le Roi de Portugal envoya Jacque Lopez d'Alvito, pour le saluer de sa part; & fit partir en même temps des Ambassadeurs pour Rome, afin d'engager le Pape à porter les Princes Chrétiens à faire une Ligue contre le Turc & le Soudan d'Egypte; mais cette négociation ne produisit aucun effet : dès ce moment Emmanuel ne s'occupa que de la conquête des Indes, où le Roi de Cananor venoit de mourir. Son successeur tenta vainement de chasser les Portugais de son Roïaume; Laurent Britto le força à demander la paix, qu'il lui accorda, & que le Viceroi ratifia.

Vers ce même temps Jacque Azambuja & Melo expulserent Haliadux & Jehabentafuf de Saphin en Afrique. Ce fut aussi vers ce tems-là, qu'après que la Reine Marie eut accouché d'un Prince, nommé Ferdinand, le Roi fit partir Jacque Siqueira avec quatre vaisseaux, pour l'Isle de Malaca, située vis-à-vis de Sumatra, à deux degrés de hauteur septentrionale. Quelques-uns croïent, comme j'ai dit, que cette Isle est la Chersonese des Anciens. Le pays est fort marécageux, & couvert de vastes forêts. L'air y est mauvais, & l'Isle, à l'exception de Malaca, est très-peu peuplée. Les habitans s'appellent Malaïois; quoique voluptueux, ils sont vaillants & guerriers, mais fiers & hautains, indolens & paresseux: ils fuïent le travail, & ils ne font rien qu'avec le secours de leurs esclaves. Leur langue est belle, simple, naturelle, expressive, & susceptible de tous les ornemens de l'éloquence. Tous les Indiens l'apprennent volontiers, tant à cause de ses graces, que de l'utilité qu'on en retire pour commercer; tout le monde dans les pays circonvoisins, se pique de la savoir & de la parler. Malaca est la Ville la plus renommée de toute cette côte. C'est une espece d'entrepôt, où l'on porte, pour vendre, les plus rares & les plus précieuses marchandises de l'Orient. 1507.

Le Roi de Malaca étoit autrefois tributaire du Roi de Siam, dont les Etats sont situés au-delà du Gange, près du Roïaume de Pegou vers l'Orient. Lorsque les Portugais en firent la conquête, Mamudio, ou Mahomet, suivant la Loi du faux Prophète de ce nom, en étoit Souverain. Appuyé de quelques Arabes, il s'étoit révolté contre son Roi, & avoit secoüé le joug de son obéïssance. Le Roi de Siam avoit voulu le punir, mais il avoit toujours vaincu les flotes envoïées contre lui : les Portugais le vengerent. On avoit fait entendre à Emmanuel qu'il devoit, pour s'emparer du commerce des Indes, se saisir de trois principales Villes, qui étoient Ormuz dans le Golfe Persique, Aden près du Golfe Arabique, & Malaca. Il chargea donc Jacque Siqueira de la conquête de cette derniere Place. Il partit de Lisbonne l'an 1508. En arrivant à Cochim, on joignit un cinquiéme vaisseau aux quatre, qu'il avoit amenés avec lui. Il quitta Cochim, & se rendit à Malaca. Mamudio reçût les Lettres & les presens qu'il lui offrit de la part d'Emmanuel, & convint d'un Traité de commerce, au gré & des Portugais & des Malayois. Mais cette intelligence s'évanoüit bien-tôt: les Arabes firent agir les mêmes ressorts pour perdre les Portugais auprès de Mamudio, qu'ils avoient fait agir dans Calicut auprès de Zamorin. Mamudio résolut donc de faire périr Siquiera & ses compagnons par le poison, mais le 1508.

1508. complot fut découvert, & les Portugais prévinrent ſagement le malheur qui les menaçoit, en ſe retirant dans leurs vaiſſeaux. Ceux qui reſterent trop long-temps dans la Ville furent ſaiſis & maſſacrés.

Dans le même temps que Siquiera étoit parti pour Malaca, George Aquilaire partit pour croiſer dans la mer d'Arabie, & Alfonſe d'Albuquerque pour les Indes avec la commiſſion de Viceroi; Charge qu'il ne pouvoit cependant exercer, qu'après que le tems d'Almeida ſeroit expiré. La flote ſur laquelle il s'embarqua étoit commandée par Triſtan d'Acugna, qui après avoir fait differens exploits ſur ſa route, arriva heureuſement au port de Cananor.

Le Roi de Calicut, de Cambaye, & le Soudan d'Egypte continuoient leurs préparatifs contre les Portugais. Dès que tout fut prêt ils mirent à la voile, & nommerent Mirhocen Amiral de la flote. Almeida envoïa ſon fils Laurent, pour le combattre; il joignit les ennemis, les vainquit, & brûla la Ville de Paname : mais Melichiaz Gouverneur de la Ville de Diou pour le Roi de Cambaye, s'étant joint à Mirhocen, on en vint une ſeconde fois aux mains; les Portugais, quoiqu'inferieurs de beaucoup, balancerent long-temps la victoire, qui ſe déclara enfin pour les Indiens. Laurent y fut tué, & tous ceux qui le connoiſſoient le regreterent. C'étoit un Capitaine d'une valeur peu ordinaire, & qui réüniſſoit en lui toutes les qualités, qui concourent à former l'honnête homme. Son pere ſuporta ſa mort avec une conſtance héroïque, quoiqu'il n'eût que ce fils, l'eſperance de ſa maiſon.

Emmanuel, à la priere de Zejam, Prince Maure, Seigneur de Mequinez, fit alors en Afrique une entrepriſe ſur Azamor, qui manqua par la trahiſon de ce même Zejam, qui bien loin de la favoriſer, comme il l'avoit promis, fit ſoulever les habitans, tendit une embuſcade à Jean de Meneſés chef de l'entrepriſe, & le contraignit de ſe retirer. 1508.

Le Roi de Fez vint en ce temps-là aſſieger Arzilla avec cent vingt mille hommes & vingt mille chevaux. Vaſqués Coutigno Comte de Borba, Commandant dans la Place, la défendit avec beaucoup de vigueur; cependant contraint de ceder au grand nombre d'ennemis, qui l'attaquoient, il abandonna la Ville & ſe retira dans la Citadelle. Les Maures redoublerent leurs efforts, & mirent tout en uſage pour la réduire : mais la réſiſtance fut ſi vigoureuſe & ſi longue, qu'Emmanuel eut le temps d'envoïer Jean de Meneſés, pour ſecourir le Comte de Borba. Le Roi ſe rendit de ſon côté en Algarve, dans le deſſein de paſſer en Afrique, mais les Miniſtres l'en détournerent, d'autant plus qu'on apprit ſur ces entrefaites, que Meneſés avoit vaincu & chaſſé les Maures de devant Arzilla.

La fortune ſe déclaroit de plus en plus pour les Portugais dans les Indes. Alfonſe d'Albuquerque, que Triſtan d'Acugna avoit laiſſé dans la mer d'Arabie, faiſoit des exploits dignes de conſacrer ſon nom à la poſterité. Il conçut le deſſein de rendre le Roi d'Ormuz tributaire du Roi de Portugal. Ormuz eſt une Iſle à l'entrée du Golfe Perſique; elle a huit lieuës de circuit, la terre en eſt ſterile, & peu propre à être cultivée. Les habitans ſont tous Perſans ou Arabes, ſuivent la Religion de Mahomet, cultivent les armes & les belles Lettres, honorent les Sçavans & recherchent leur

1508. conversation. Ils sont beaux & bien faits. Leur goût pour la parure va jusqu'au luxe, & leurs rafinemens dans les plaisirs jusqu'à la volupté. Les femmes y sont belles, galantes & spirituelles; la Loi du païs les contraint de se voiler, lorsqu'elles marchent dans la ruë, mais cette précaution ne dérobe rien aux droits de l'amour. Elle ne sert souvent qu'à irriter davantage les desirs de l'amant.

Ormuz, qu'on croit être la Logiris des Anciens, est gouvernée par des Rois, dont le Gouvernement est monarchique. Les enfans succedent au pere à la Roïauté; mais celui qui regne fait crever les yeux à ses freres, & les enferme avec leurs femmes & leurs enfans, dans des prisons où ils sont entretenus délicieusement. Ils étoient autrefois très-puissants, mais s'étant oubliés dans les délices de l'oisiveté, ils livrerent toute l'autorité à des Ministres, qui n'en profiterent que pour abaisser la leur. Après s'être enrichis des dépouilles du Fisc, ils s'emparerent peu-à-peu de la puissance roïale, & ne laisserent que le vain titre de Roi à leurs maîtres. L'Etat vint à languir; ceux qui le régissoient oublioient ses interêts, pour ne s'occuper que des leurs; le commerce qui en faisoit la principale force, s'anéantit par l'avarice des Ministres, l'amour de la gloire s'évanoüit, chacun ne songea qu'à joüir de ses richesses, sans s'embarrasser de se les conserver; la mollesse prit le dessus, & les Persans en profiterent, pour s'assujettir les Rois & le peuple d'Ormuz.

Telle étoit la situation des affaires de cette Isle, lorsque les Portugais pénetrent dans les Indes. Zeifadin II. du nom regnoit sous la tutelle d'un Eunuque, esclave de son pere, nommé Atar ou Cogeatar. Cet homme, de souple & rampant qu'il étoit dans l'esclavage, devint fier & superbe dans la prosperité. Profitant de la foiblesse de son peuple, il s'étoit rendu maître de toutes les affaires; rien ne se faisoit, ne se regloit dans l'Etat, qui ne passât par ses mains; il disposoit des graces, des récompenses, des punitions, & des châtimens. Tout trembloit devant ce maître imperieux, lorsqu'Albuquerque arriva dans l'Isle, dans le dessein de s'en emparer, & d'ôter par-là le commerce des Indes aux Mahometans, & autres peuples voisins. Les habitans d'Ormuz furent épouvantés à la vûë des Portugais, dont la renommée étoit déja parvenuë jusqu'à eux. Calajate Ville dépendante de ce Roïaume se soumit d'abord; mais Curiate, Mascate & Orfazan se défendirent, & furent pillées. Enfin Albuquerque se présenta devant Ormuz, & envoïa un Ambassadeur à Zeifadin, pour lui dire qu'il venoit de la part du Roi Emmanuel son maître, afin de lui faire une guerre éternelle, comme ennemi irréconciliable du nom Chrétien (car il falloit un prétexte) s'il ne se rendoit son tributaire. Zeifadin qui connoissoit les ravages, qu'Albuquerque avoit déja faits dans l'Isle, feignit, pour amuser le General Portugais, d'accepter la paix; mais dès que ses troupes furent levées & en état de défense, il fit dire à son tour à Albuquerque, que les Rois d'Ormuz ne païoient point de tribut aux Etrangers, mais qu'on leur en païoit: Que si les Portugais vouloient commercer dans son port, à l'exemple des autres Nations, qu'il y consentoit; mais que s'ils prétendoient autre chose, il sçauroit bien réprimer leur ambition, & leur appren- 1508.

1508. dre qu'il y avoit de la différence, entre les Arabes & les Persans, & les Cafres barbares & les Ethiopiens sans discipline. Cogeatar dispersa aussi-tôt environ vingt mille hommes en differens vaisseaux, pour garder le port, & sortit avec une autre flote, pour combattre Albuquerque. Après un combat des plus sanglans, l'Amiral Portugais demeura vainqueur. Zeifadin consentit d'être tributaire du Roi de Portugal, livra aux Portugais une place pour y bâtir une Forteresse, & promit de païer tous les ans quinze mille serats, espece de monnoïe d'or, qui valoit quarante sols.

Zeifadin secoüia le joug peu de temps après, & chassa les Portugais de son Isle. Albuquerque assiegea Ormuz; mais aiant été abandonné de Manuel Tello, d'Alfonse Lopez de Costa, & d'Antoine de Camp, il fut contraint d'abandonner le siege & de se retirer. Cependant il croisa encore quelque temps dans le golfe d'Ormuz, insulta quelques Isles appartenantes à ce Roïaume, prit plusieurs vaisseaux Arabes & Ormusiens, & se présenta de nouveau devant Ormuz, qu'il cannona plusieurs jours de suite; après quoi il partit pour les Indes & arriva à Cananor le trois de Novembre 1508.

Almeida avoit reçu ordre de revenir en Portugal, & de laisser la Viceroïauté à Albuquerque; mais comme il avoit commencé la guerre contre les Calicutiens, il voulut avoir la gloire de la finir. Cela causa quelque broüillerie entre Albuquerque & lui. Cependant Almeida mit à la voile, attaqua Dabul, Ville puissante, riche, bien bâtie, & où Sabajo Seigneur de Goa entretenoit une forte garnison. Almeida la soumit, la pilla, & la reduisit en cendres, après avoir fait passer sans distinction d'âge & de sexe, 1508. tous les habitans au fil de l'épée. Ceux qui s'étoient réfugiés dans les montagnes, ou répandus dans les campagnes, y furent poursuivis & taillés en pieces; on brûla les maisons, & on enleva tous les bestiaux pour rafraîchir la flote Portugaise.

Delà Almeida fit voile vers Diou. Il joignit Mirhocen, le combattit & le vainquit. Melichiaz lui demanda la paix, que le Viceroi lui accorda, & dès qu'on fut convenu des conditions, Almeida partit, se rendit à Cananor, & de Cananor à Cochim, où il fit arrêter Albuquerque. Cette violence auroit eu peut-être des suites fâcheuses, sans l'arrivée de Ferdinand Coutigno, qui les reconcilia en faisant partir Almeida pour le Portugal, où la Reine Marie venoit d'accoucher à Evora d'un fils nommé Alfonse, qui devint Cardinal. Edoüard Pacheco prit sur la route de Galice un Corsaire François nommé Mondragon, qu'il obligea de restituer tout ce qu'il avoit pris; il le relâcha dans la suite à condition qu'il n'attaqueroit plus les vaisseaux Portugais.

Dès qu'Albuquerque eut le Com- 1509.
mandement en main, Coutigno lui proposa d'aller brûler Calicut. Ils partirent de Cochim pour cette expedition, où Coutigno perdit la vie, & Albuquerque fut dangereusement blessé. Coutigno étoit homme de courage, mais imprudent. Almeida périt aussi misérablement; avant de doubler le cap de Bonne-Esperance, ses soldats & ses matelots avoient mis pied à terre, pour aller chercher de l'eau, & prendre des rafraîchissemens. Il s'éleva malheureusement une querelle entre les Portugais & les naturels du pays, qu'on nomme Cafres. Almeida descendit de son vaisseau,

1509. pour soûtenir ses gens, le combat fut long & opiniâtre, les meilleurs Officiers Portugais y furent tués, & le General y reçut un coup de fleche à la gorge, dont il mourut. C'est ainsi que ce grand homme âgé de 60 ans finit sa vie, dont le cours n'avoit été qu'une suite de victoires. Une poignée de Barbares, gens vils & méprisables, triompherent de celui qui avoit subjugué un million d'Indiens, & affoibli ou presque détruit la puissance du Soudan d'Egypte dans les Indes. Ce funeste accident arriva le premier de Mars 1510. George Baret & George Melo eurent soin de le faire enterrer & de ramener la flote en Portugal, où l'on apprit cette nouvelle avec douleur.

1510. Lopez de Siqueira y arriva quelque tems après : il s'étoit embarqué en 1508. Nous avons dit ses exploits dans Malaca. Dans Sumatra il avoit fait alliance avec les Rois de Pacem & de Pedir. Sumatra est une Isle à l'opposite de Malaca située sous l'Equateur, aïant deux cent vingt lieuës de long, & soixante & dix de large. Elle étoit divisée en vingt-neuf Roïaumes, dont les plus considérables étoient celui de Pacem & de Pedir, au côté occidental de l'Isle. Le païs est fertile, abondant en or, & les habitans en sont tous Idolâtres, ou Mahometans. En quittant cette Isle, Siqueira étoit revenu à Cochim, d'où il partit pour le Portugal.

Dès qu'Albuquerque fut guéri de sa blessure, il se prépara à faire la guerre contre le Roi d'Ormuz ; mais le Corsaire Timoya l'en détourna, & lui conseilla d'aller attaquer Zabaimdalcam fils & successeur de Sabajo Souverain de Goa, & ennemi mortel des Portugais. Goa est une Isle, dont la ville capitale porte le même nom. L'air y est temperé ; le païs fertile produit toute sorte de fruits. La Ville étoit bien bâtie, les Temples superbes, & le palais d'Idalcan magnifique. Idalcan étoit occupé à la guerre contre le Roi de Narsingue, lorsqu'Albuquerque vint se jetter dans l'Isle. Avant d'en venir à des hostilités, il fit proposer aux habitans de se soumetre à la puissance du Roi de Portugal, & de se soustraire à celle de leur Seigneur, qui les accabloit d'impôts. Les habitans y consentirent, livrerent la garnison aux Portugais, & permirent à Albuquerque d'entrer dans leur Ville ; ce qu'il fit le 16 Février 1510. 1510.

Cette conquête remplit de joïe le Viceroi, à cause de la bonté du païs, & de la commodité du port. Il résolut dès ce moment d'en faire la Capitale de tous les Etats qu'il soumettroit dans les Indes, à cause que cette place se trouve située au milieu de la côte qui comprend la Cambaïe, le Decan, le Canara & le Malabar : mais Albuquerque ne conserva pas longtems Goa. Idalcan aïant rassemblé ses forces, se présenta devant cette Ville : les habitans se souleverent en sa faveur, & chasserent les Portugais qui tous dans une nuit vuiderent Goa, & se sauverent dans le Roïaume de Cananor.

Le Roi de Narsingue peu de tems après, entra en armes dans les terres d'Idalcan. Celui-ci se mit en campagne pour les défendre, laissant neuf mille hommes dans Goa, pour mettre cette place à l'abri des entreprises des Portugais. Timoïa avertit aussitôt Albuquerque de tout ce qui se passoit. Le Viceroi, qui étoit extrêmement piqué d'avoir perdu Goa, profita des avis de Timoïa, fit équipper une flote, sur laquelle il embarqua toutes les

1510. troupes Portugaises qu'il avoit sous ses ordres, & alla fondre à l'improviste sur Goa, qu'il emporta d'emblée. Il fit passer au fil de l'épée une partie des habitans, pour les châtier de leur perfidie. Cette action imprima une si grande terreur au reste des habitans de l'Isle, qu'ils accoururent en foule pour s'humilier devant Albuquerque, qui leur pardonna & les reçut en grace. Idalcan furieux & désesperé de la perte de son Isle, tenta plusieurs fois d'en chasser les Portugais; mais après avoir fait d'inutiles efforts, & avoir perdu une partie de ses troupes, il abandonna les Isles de Goa, Choran, & Divar, avec le Territoire de Salsete, qui fut soumis, avec le reste, à l'obeissance d'Emmanuel.

Sur ces entrefaites Jacque Mendez de Vasconcellos joignit Albuquerque, avec cinq vaisseaux nouvellement arrivés de Portugal. Le Viceroi profita de ce secours, pour châtier quelques-uns de ses Officiers, qui non contens d'avoir méprisé ses ordres, concernant le service du Roi, avoient encore débauché quelques belles filles Indiennes, qu'il avoit résolu d'envoïer à la Reine de Portugal.

Dès qu'Albuquerque fut de retour à Cananor, il rafraichit sa flote, & partit immédiatement après, pour chasser Zamorin de Cochim; ce qu'il exécuta avec autant de sagesse que de bonheur. Delà il parcourut toute cette côte des Indes, fit partout redouter les armes Portugaises, & établit la puissance de sa Nation en diférens endroits. Ataïde n'étoit pas moins heureux en Afrique, qu'Albuquerque dans les Indes. Ce General remporta une grande victoire sur les Maures.

1511. Albuquerque après avoir visité les côtes de Calicut, de Goa, & de Cochim, fit voile vers Malaca, & y arriva le premier de Juillet 1511. Le Roi irrité contre les Portugais à cause de Siqueira, tenta toute sorte de voïes, pour faire périr Albuquerque & les siens; mais ce grand Homme prévint non seulement toutes les embuches qu'on lui tendit, mais encore il descendit à terre, battit les Malayois, & se rendit maître de Malaca. Cette conquête fit trembler tous les Rois de l'Orient. Ceux de Siam, de Sumatra, & de Pegou dépêcherent promptement des Ambassadeurs pour l'en féliciter, & lui demander son amitié & sa protection.

Tandis qu'il étoit occupé à cette guerre, Idalcan tenta de chasser les Portugais de Goa. Rebel qui en étoit Gouverneur, jeune, boüillant, présomptueux, & enflé par quelques heureux succès, se mit en campagne, mais n'écoutant que son ardeur impétueuse, il tomba dans une embuscade, que lui dressa Pultecam Général d'Idalcan, & y périt avec Manuel d'Acugna. Alors, au refus de Pantoya, Vasconcellos entreprit la défense de Goa; sa prudence & son activité rendirent vains tous les efforts des ennemis: mais ce que ne put la force ouverte, Rosalcam pensa l'exécuter par une trahison. Il demanda du secours à Vasconcellos, pour chasser Pultecam de l'Isle, & le Portugais le lui accorda. Rosalcam après avoir battu les troupes d'Idalcam, assiegea lui-même Goa, dans le dessein d'exterminer les Portugais, qui étoient réduits à l'extrêmité, mais heureusement on leur amena du secours.

L'Europe étoit remplie de troubles, ainsi que l'Asie. La France, l'Espagne, l'Italie, l'Empire, tout étoit en armes, & partout on se faisoit une sanglante guerre. Au milieu de ces

1511. allarmes & de ce tumulte des peuples, Jules II. qui occupoit le S. Siége, homme turbulent, ambitieux, implacable dans sa haine, & leger dans son amitié, convoqua le Concile de Pise. Les Rois d'Espagne & de Portugal députerent des Ambassadeurs pour y assister.

Philippe d'Autriche, gendre de Ferdinand, mourut vers ce temps là. Il avoit la taille mediocre, mais bien proportionnée, le teint blanc & vermeil, la barbe claire, la levre d'en bas un peu grosse & un peu avancée, sans neanmoins avoir rien de choquant, les yeux ni grands, ni petits, le cœur bon, genereux, mais trop facile. Il aimoit les plaisirs, haïssoit les affaires, & se confioit entierement à ceux qui l'approchoient. Son plus cher favori étoit Pierre, surnommé le Bâtard, qui après sa mort se retira auprès de Baraxa dans le Royaume de Fez, pour éviter le ressentiment de Ferdinand, qui lui attribuoit toutes les querelles survenuës entre Philippe & lui. Cependant il lui pardonna à la priere de Baraxa, qui promit au Roi Catholique de lui livrer Fez, à condition qu'il le reconnoîtroit Roi de cette Ville. Ferdinand y consentit; mais Roderic de Sousa Gouverneur d'Alcassar, ayant découvert ce projet, en informa Emmanuel. Celui-ci s'en plaignit au Roi d'Espagne, lequel renonça à ces pretentions sur Fez, & entra dans la ligue que Maximilien, Jules II. & les Venitiens venoient de former contre Loüis XII. Roi de France. On voulut y comprendre Emmanuel; mais bien loin d'entrer dans cette ligue, il donna au contraire toute sorte de secours au Roi de France, & renouvella l'alliance avec Henri VIII. Roi d'Angleterre.

Utetimuteraya, riche & puissant Marchand de Malaca, ayant conspiré contre les Portugais, eut alors la tête tranchée par les ordres du Viceroi, & ses complices furent exilés dans les Isles Molucques. Albuquerque donna la charge d'Utetimuteraya, qui consistoit à connoître des differends des Sarrasins, à Patecatir. Celui-ci brûloit d'amour pour la fille de son prédecesseur. Ebloüi par de vaines esperances, & aveuglé par sa passion, il projetta la mort d'Albuquerque; mais ses desseins furent découverts, & on le mit hors d'état de nuire. 1511.

1512. Dès qu'Albuquerque eut pourvû à tout ce qui étoit necessaire pour la deffense de Malaca, il mit à la voile, & arriva à Cochim, après avoir essuyé un orage furieux, qui dispersa sa flote & pensa la faire perir. Ce fut là qu'il apprit tout ce qui s'étoit passé à Goa, où il envoya pour Gouverneur Manuel Lacerda. Il rétablit l'ordre parmi les Portugais qui étoient à Cochim, & refrena la licence où ils vivoient. Pierre de Mascaregne lui apporta la nouvelle de l'arrivée de D. Garcie de Norogna, avec la flote qu'on attendoit de Portugal, où la Reine Marie accoucha alors du Prince Henri, qui fut dans la suite Cardinal & Roi, après la mort du malheureux Sebastien.

Patecatir trouva le moyen de recouvrer sa liberté, dont il profita pour renouveller ses intrigues contre les Portugais; mais Ferdinand Andreade en arrêta les progrès, en forçant Patecatir de s'enfuïr dans l'Isle de Java avec toute sa famille. De son côté Albuquerque remporta une grande victoire sur Idalcan, & prit la forteresse de Benastarin, où Rosolcam s'étoit refugié. On y trouva cinquante

1512. cinquante Portugais qui s'étoient faits Mahometans. Albuquerque, pour contenir ceux qui auroient pû suivre leur exemple, leur fit couper le nez, les oreilles, la main droite & le pouce de la gauche. Le Roi de Dengapor, dont les Etats étoient limitrophes de ceux d'Idalcan, & Melichiaz, rechercherent vers ce tems-là l'amitié des Portugais. Neabeaudrim imita leur exemple, en leur permettant de bâtir une citadelle à Calicut.

En Afrique, Baraxa & Almanderim jaloux de la gloire d'Emmanuel, firent quelques courses sur ses vassaux, brûlerent les bleds de leurs campagnes, & se presenterent aux portes de Tanger & d'Arzilla. Edoüard de Meneses & Pierre Leitam, sortirent sur eux, les mirent en fuite, & les obligerent de gagner les montagnes. La garnison de Saphin repoussa également quelques Maures, qui harceloient les environs de la Ville, & Jehabentafuf, qui s'étoit engagé au service du Roi de Portugal, défit entierement ceux de Xiatime. Peu de jours après Ferdinand Ataïde l'envoïa avec Barrigue, pour chasser quelques rebelles, qui s'étoient retranchés dans un village appellé Arese, près de la montagne de Fer. Ils les surprirent durant la nuit, tuerent, pillerent & brûlerent tout ce qui s'offrit à eux, & revinrent à Saphin chargés de butin. Ataïde lui-même tailla en pieces ceux de Zazerot, alliés de ceux d'Arese.

Ensuite il tenta une entreprise sur Almedine, Ville bien peuplée, environnée de fortes murailles, & pourvûë de tout ce qui étoit necessaire pour une longue & vigoureuse resistance. Son projet fut éventé & infructueux; cependant il empêcha que les habitans ne continuassent leurs 1512. courses sur le territoire de Saphin, & força ceux de Xerquie à lui demander pardon: ils l'obtinrent à la priere de Jehabentafuf, qui ne montroit pas moins de zele pour les interêts du Roi, que les Portugais même. Barrigue étoit son rival de gloire, & faisoit tous ses efforts pour se rendre digne de cette rivalité: c'est à elle qu'il dût l'éclatante victoire qu'il remporta sur Jahomanzanda, le plus puissant & le plus courageux des Maures, & qui avoit été invincible jusqu'alors. Ataïde accompagné de ces deux braves guerriers, déclara la guerre au Roi de Maroc & au Cherif des Arabes d'Afrique, qu'il vainquit en plusieurs rencontres. Barrigue & Jehabentafuf défirent en leur particulier neuf compagnies de Sarrasins, au pied du mont Atlas, appellé par les Espagnols Montes Claros, & ravagerent tout le païs de Xiatime, sans que le Cherif, qui y avoit accouru, pût l'empêcher. Le zele avec lequel Jehabentafuf servoit les Portugais, les perils où il s'exposoit chaque jour, les victoires qu'il remportoit, la simplicité de ses mœurs, le desinteressement de sa conduite, ne pûrent empêcher Ataïde de se défier de sa fidelité. Craignant qu'il n'abusât de sa fortune, il ordonna à Barrigue de se séparer de ce Seigneur Maure, qui pour se justifier des soupçons injurieux, qu'on avoit conçûs contre lui, porta la guerre dans le Roïaume de Maroc, où il fit des ravages si terribles, qu'Ataïde lui rendit toute sa confiance & son estime. Emmanuel donna le gouvernement de Ceuta à Pierre de Menesés, Seigneur d'Alcoutin, & Marquis de Villareal.

Emmanuel avoit envoïé en 1511. 1513. un Ambassadeur à Alfonse Roi de

1513. Congo, pour l'exhorter à maintenir l'alliance qu'il avoit contractée avec lui, & à soûtenir la Religion Chrétienne dans ses Etats. Alfonse lui envoïa, pour le remercier de tant de marques d'amitié, un Ambassadeur nommé Pierre, homme sage & prudent, avec le Prince Henri son fils, à qui il souhaitoit, qu'on enseignât le Latin & la Langue Portugaise. Emmanuel lui fit une reception convenable à sa naissance, & aux vuës de politique qu'il méditoit par rapport aux Congians. Il mit auprès de Henri des Religieux vertueux & sçavants, pour répondre aux esperances d'Alfonse son pere. Ensuite il députa vers ce Roi, Simon de Silvés, pour lui porter de sa part plusieurs presents. Emmanuel le chargea en partant, de contenir les Portugais dans tous les devoirs de la societé; de conseiller au Roi de Congo d'administrer séverement la justice, d'envoïer en Portugal les enfans des Grands, pour y être élevés & instruits de toutes les sciences, & de faire partir au plûtôt un Ambassadeur pour aller assûrer le Pape de son obéïssance, ou de donner cette commission à Pierre, qui étoit déja en Portugal, l'assûrant qu'il le feroit transporter à Rome à ses dépens.

Sylvés s'étant embarqué avec ces memoires, mit à la voile & arriva bien-tôt au Roïaume de Congo. Le Roi envoïa un de ses parens, pour le feliciter sur son arrivée, &, pour le conduire dans la Ville Capitale du Roïaume; mais Silvés tomba malade & mourut. Alvarés Lopez Amiral de la flote, sur laquelle Sylvés étoit venu, prit sa place, alla trouver le Roi Alfonse, & lui présenta les Lettres de creance d'Emmanuel, avec les presens que ce Prince lui envoïoit. Il les accepta avec des marques extraordinaires de reconnoissance, ainsi que les armoiries, qu'Emmanuel lui envoïoit. Il publia alors un Edit, où il racontoit de quelle maniere la Religion chrétienne avoit été introduite dans ses Etats; il y parloit des obligations qu'il avoit à Emmanuel. » Ce grand Roi, disoit-il, digne d'une » éternelle loüange, pour nous combler de ses bienfaits, vient de nous » envoïer un Ambassadeur, chargé de » presens considerables, qui prouvent combien son amitié pour nous » est vive & solide: comme les Rois » chrétiens ont coûtume de porter » des armoiries, pour faire connoître à la posterité eux & leur race, » & rendre la Majesté Roïale plus » auguste; ce même Roi a voulu » nous honorer, en nous envoïant » un écusson, marqué en premier » lieu du signe de la Croix, afin » que nous nous souvenions éternellement de la victoire, que l'Empereur Constantin remporta après » avoir vû une croix au Ciel, & que » nous n'oublions pas la bataille que » nous avons gagnée aussi, par la » vertu de la Croix, lorsque nous » combatîmes & vainquîmes notre » frere Pansa. S. Jacque étant le protecteur des Espagnols, qu'ils implorent au milieu des combats, & » que nous implorons aussi à leur » imitation, est peint sur le même » écusson, auquel Emmanuel, pour » nous témoigner l'excès de sa bienveillance, a ajoûté les armoiries » de Portugal, qui consistent en cinq » petits écussons disposés en forme » de croix. Ces cinq écussons representent les cinq plaïes de Notre-Seigneur Jesus-Christ. Lorsqu'Alfonse premier Roi de Portugal, dissipa par la force de ses armes, l'armée de cinq Rois Sarrasins, il vit 1513.

1513. » des yeux de l'esprit la figure de » Jesus-Christ embellie de ses cinq » playes. Cette vuë l'encouragea ; il » livra le combat, & laissa étendus sur » le champ de bataille un nombre prodigieux de ses ennemis qu'il défit. » Pour laisser à la posterité la memoire d'un bienfait si signalé, il » prit les armoiries qu'Emmanuel » nous envoïe, afin de nous apprendre à mettre toûjours notre confiance en Jesus-Christ. En reconnoissance d'un bienfait si grand, » nous remercions infiniment notre » cher frere Emmanuel, & non seulement nous le reconnoissons pour » notre frere & notre protecteur, » mais nous sommes prêts encore de » verser tout notre sang pour son » service ; & quand nous l'aurions » versé, ce ne seroit qu'une mediocre reconnoissance, pour tous les » services qu'il nous rend. Plaise à » l'Eternel Roi des Rois, à l'honneur » duquel Emmanuel entreprend des » choses si loüables, lui en donner » une récompense éternelle. Cependant nous avertissons nos enfans » & toute notre posterité même, & » en vertu de notre pouvoir & autorité, nous leur commandons, de » porter ces armoiries, d'en orner » leur bouclier, d'en faire le sceau » de leurs Lettres, & d'en embellir » leurs étendarts ; de les avoir enfin » toûjours presentes à leurs yeux pour » s'exciter à la pieté & s'affermir » dans la vertu. Comme c'est encore » la coûtume que les hauts faits d'armes soient recompensés, & que » les hommes, qui par leur merite » sont parvenus aux honneurs, en instruisent leur race, Emmanuel nous » a envoyés d'autres écussons & marques de Noblesse, pour en honorer la race des trente-six qui se sont » comportés vaillamment dans la bataille, où nous avons brisé les efforts de notre frere. 1513.

Cet Edit fut publié par tout, & envoïé à tous les Grands Seigneurs du Roïaume. Alfonse nomma ensuite Pierre, qui étoit déja en Portugal pour l'Ambassade de Rome, & il voulut que Henri son fils l'y accompagnât avec douze Gentils-hommes Congians. Emmanuel fit tous les frais du voyage ; & ils furent très-bien reçûs à Rome par le Pape, auquel Pierre Chef de l'ambassade presenta la Lettre de son Maître, qui contenoit comment ils avoient été d'abord heureusement délivrés des tenebres de l'idolâtrie, & convertis au Christianisme par les soins de Jean II. & confirmés dans cette sainte Religion par ceux du Roi Emmanuel. Qu'il lui envoyoit un Ambassadeur pour lui rendre hommage, comme au Vicaire de Jesus-Christ ; & afin qu'en son nom, lui & son fils Henri lui baisassent les pieds & lui offrissent tout son Royaume. Le Pape traita honorablement cet Ambassadeur, & les Cardinaux s'empresserent à l'envi à le regaler. Ensuite Pierre & Henri s'en retournerent en Portugal. Le premier s'embarqua pour Congo, où son arrivée causa une joie universelle. Le Roi surtout ne pouvoit contenir la sienne, il étoit charmé de la reception que le Pape avoit faite à son Ambassadeur, & des honneurs que les Cardinaux lui avoient rendus. A l'égard des jeunes gens de qualité qu'il avoit envoyés en Portugal, ils y resterent pour achever leurs études, & plusieurs d'entr'eux y reçûrent les Ordres sacrés.

Dans les Indes, Pateonoux Seigneur de Japare, Ville de la grande Java, peu estraie du fort d'Uterimutaraia,

1513. & de la défaite de Patecatir, conçut le dessein de se rendre maître de Malaca, dès qu'il en vit Albuquerque éloigné. Il arma une grande flote, mit à la voile & vogua vers cette ville; mais Brito & Andreade aïant laissé Ninachetuen pour garder les côtes, allerent au-devant de Pateonoux, & lui épargnerent une partie du chemin. Pateonoux craignant de combattre en pleine mer, rangea les côtes, & les Portugais en firent de même.

Brito assembla son Conseil: on y résolut, qu'Andreade attaqueroit le lendemain les ennemis, & que Brito descendroit à terre pour défendre la Citadelle, en cas que Pateonoux fût vainqueur, & qu'il vînt l'assieger. Pateonoux de son côté, par le conseil de quelques Maures Javiens, qui étoient dans Malaca, & qui en étoient sortis pendant la nuit pour aller le trouver, mit à la voile, dans la résolution d'appeller à son secours le Roi de Bintam. Andreade malgré l'obscurité de la nuit, s'apperçut de son départ, le poursuivit, coula à fond plusieurs de ses vaisseaux, & en brûla d'autres, avec des pots de fer rougis & des lances à feu, dont les éclats terribles tuoient une quantité prodigieuse de Maures. Le combat s'échauffant de plus en plus, on s'approcha, on vint à l'abordage, & l'on combattit avec valeur & opiniâtreté. Dom Martin, Dom Juan Lopez d'Albin & les autres Officiers Portugais secondant leur Général, ruinerent entierement la flote de Pateonoux. Ce Prince à la faveur de la nuit & d'une tourmente, qui écarta les vaisseaux Portugais, se sauva, & gagna Japare. Il perdit dans cette occasion cinquante-neuf grands vaisseaux appellés Joncs, avec huit mille hommes. Andreade rentra triomphant dans Malaca, où après s'être rafraîchi, il partit pour l'Indostan. 1513.

Malaca qu'on venoit de conserver par les armes, pensa être perdu par trahison. Maxelix, Maure d'origine, natif de Bengale, homme adroit, insinuant, fourbe, avare, capable des plus grands crimes, & d'autant plus dangereux, qu'il affectoit les dehors de l'honneur & de la probité; gagné par les presens de Mahomet Roi de Bintam, lui promit de le rendre maître de la Citadelle de Malaca; mais on découvrit ses intrigues; on les prévint, on le saisit, & il paya de sa vie ses complots pernicieux. Alors le Roi de Bintam renonça à toutes ses esperances sur cette place, & demanda la paix, qu'on lui accorda à des conditions avantageuses.

Albuquerque y établit pour Gouverneur Dom Pedre Mascaregne: & après avoir fait Dom Juan Machiade Amiral de la flote qui croisoit sur les côtes de l'Isle, & avoir donné à Roderic Pereira le commandement de Benastarim, fit voile vers l'Arabie heureuse, aborda à Socotora, & se presenta devant Aden, dont Miria Mirjan, Ethiopien de nation, brave & bon Capitaine, étoit Commandant. Cette Place étoit une des plus fortes de l'Arabie, située aux pieds d'une montagne, qui aboutit, par une longue & étroite pointe de terre, à la mer; elle est arrosée de rivieres de tous côtés, & fort propre pour fermer le passage des Indes aux Turcs, & aux autres Mahometans de ces cantons: elle n'est éloignée du golfe Arabique que de soixante lieuës; ensorte qu'en un jour, on peut de là se rendre à l'embouchure, pour en empêcher l'entrée. Albuquerque desiroit pour cette raison s'en rendre le maître; mais il le tenta vainement. Miria Mirjan le re-

1515. poussa, & le Portugais se retira dans l'Isle de Camare à deux lieuës de la côte, où il trouva du bétail en abondance, pour rafraichir sa flote, & du bois pour radouber ses vaisseaux. L'Isle de Camare est arrosée par diverses fontaines d'eau douce, & couverte de forêts épaisses, coupées par de vastes prairies. Les habitans se retirerent dans la terre ferme à l'approche d'Albuquerque, qui après y avoir demeuré sept jours, gagna Juda sur la frontiere d'Arabie: mais une tempête le rejetta à Camare, où il se determina de passer l'hyver.

Au commencement du printemps, Albuquerque quitta l'Isle & se presenta pour la seconde fois devant Aden. Trouvant que cette place étoit mieux fortifiée encore, que la premiere fois, il se contenta de la canoner, & ensuite il gagna Diou, où Melichiaz homme rusé, dévoré par l'ambition, haïssant Albuquerque, qu'il regardoit comme un obstacle à ses desseins, mais cachant sa haine par politique, le reçut honorablement. Delà il passa à Chaul, où il trouva Tristan de Gaz, avec des Lettres que le Roi de Cambaye lui écrivoit, & par lesquelles il lui permettoit de bâtir une Citadelle dans l'Isle de Diou. Enfin il se rendit à Goa, où il apprit avec une joïe inconcevable la défaite de Pateonoux par Andreade. Cette nouvelle le consola d'avoir manqué l'entreprise d'Aden: bien différent de la plûpart des Capitaines, qui ne voïent qu'avec chagrin les succès des autres.

Tandis qu'il étoit à Goa, D. Juan de Limice y arriva avec deux vaisseaux, partis de Lisbonne accompagnés d'un troisiéme, mais qui avoit peri avec tout l'équipage. Albuquerque reçut presqu'en même temps, une Ambassade de la part du Roi de Narsingue, par laquelle il le faisoit prier de ne plus permettre à Idalcan d'acheter des chevaux à Goa; ce que le Viceroi refusa d'accorder, ne voulant pas donner sujet à ce dernier de se plaindre, & de remuer encore. Il apprit aussi que Zamorin, ce cruel & irréconciliable ennemi des Portugais, venoit enfin de terminer ses jours dans sa retraite, & que Naubeadrim son neveu, & son successeur ne demandoit pas mieux que de renouveller l'alliance, qu'il avoit déja faite avec les Portugais. Dès que le Traité en fut conclu, Albuquerque partit pour Cananor, afin d'appaiser les troubles survenus entre les habitans & les Portugais qui y étoient établis. Lorsqu'il donnoit tous ses soins pour finir à l'amiable cette affaire, Gaspar Pereïra son Sécretaire, se joignit à quelques Portugais mécontens, pour écrire au Roi Emmanuel, qu'Albuquerque ruinoit & sacrifioit tout dans les Indes, pour embellir & conserver Goa. Emmanuel sur leurs relations, sans examiner si l'accusation qu'on intentoit contre Albuquerque, étoit vraie ou fausse, contraire ou nécessaire aux interêts de la nation, envoïa des ordres au Viceroi, pour qu'il eût à vuider incessamment l'Isle & la Ville de Goa; aux conditions pourtant, que tel seroit l'avis des Officiers qui étoient auprès du General. Albuquerque les assemble, leur expose les ordres du Roi, & demande leur conseil. Après avoir murement déliberé sur cette affaire, & avoir pesé les avantages, qu'on pouvoit retirer, en conservant ou en abandonnant Goa, ils jugerent, qu'il étoit convenable de conserver cette Place: ce qui mortifia extrêmement Gaspar & ses partisans. 1515.

1513. On arma cette même année en Portugal une flote de quatre cens vaisseaux, grands & petits, sur lesquels monterent vingt mille hommes d'infanterie, & deux mille sept cens chevaux, dont Emmanuel donna le commandement général à Jacque Duc de Bragance, également estimé & pour sa prudence, & pour son courage. On lui donna pour Lieutenant général Dom Juan de Menesés, & l'on nomma pour Amiral de la flote Dom Pedre Alfonse Aquilaire. Ce grand armement étoit destiné pour punir Mulei Zejam, qui s'étoit rendu maître d'Azamor, & avoit violé le Traité qu'il avoit fait avec Emmanuel. Azamor est situé sur l'Ocean dans un païs fertile & gras, appellé par les Arabes Ducala, & arrosé par la riviere d'Omirabith. Sur ces bords s'éleve Azamor, qui alors renfermoit cinq mille maisons toutes belles & bien bâties. Elle étoit divisée en quatre Tribus. Chaque Tribu avoit son Gouverneur, & chaque Gouverneur étoit obligé de rendre compte de son administration, au Souverain de la ville. La Province dont elle étoit Capitale, étoit divisée en trois parties, la premiere s'appelloit Xerquie, la seconde Dabide, & la troisiéme Garabie; chacune avoit ses communautés, ses assemblées particulieres, ses mœurs, ses coûtumes, ses Officiers, ses Commandans, & ses Gouverneurs, de maniere pourtant qu'elles avoient formé une ligue, par laquelle elles étoient engagées, à s'entresecourir contre tous ceux qui les attaqueroient.

Le Duc de Bragance se rendit d'abord avec sa flote dans un port du Roïaume des Algarves près d'Escombar. Là il remit le vingt d'Août à la voile, & le vingt-huit du même mois, il aborda à Mazagan à une lieue d'Azamor. Delà il entra dans le canal de la riviere, il s'avança vers la Ville, & campa tout auprès, malgré les efforts des habitans, & des Arabes des campagnes, qui ne cessoient de harceler l'armée. Le lendemain il fit dresser les bateries, canona la Ville, fit une breche considérable, & fit monter à l'assaut. On plante les échelles; Loüis de Menesés, George Baret, & Jean de Sylvés montent des premiers: les Azamoriens accourent sur leurs murailles, ils soutiennent avec fermeté l'attaque des Portugais; le combat s'échauffe, les Portugais affrontent les plus grands périls, les Azamoriens redoublent leurs efforts pour les repousser; ils font tomber sur eux une pluïe de cailloux, de traits, de fleches, de pots à feu & des ruches enflâmées, avec des mouches à miel, afin de brûler les échelles par le feu, & incommoder les soldats par la piqueure de ces insectes. 1513.

Cide Manzor Commandant de la place pourvoïoit à tout, se trouvoit par-tout, & ranimoit le courage des siens par ses discours & par des exemples de valeur. Tant que ce Maure intrepide combattit, les Azamoriens soutinrent & braverent les efforts des Portugais; mais dès que Manzor eut été tué, ce qui arriva sur la fin du jour, ils desespererent de leur salut, s'enfuirent & abandonnerent la Ville pendant la nuit. Jacque Abidés Juif de nation, banni de Portugal, vint en avertir le Duc de Bragance, qui entra à l'instant dans la Ville, & changea les Mosquées en Eglises, dans l'une desquelles il fit chanter une Messe, pour remercier Dieu de la conquête qu'il venoit de faire. Dès que l'ordre & la tranquillité furent rétablis dans Azamor, il alla s'emparer de Tite &

1513. d'Almedine, villes, que les habitans avoient aussi abandonnées ; il pourvût la derniere de ces places de tout ce qui étoit nécessaire, & en donna le Gouvernement à Jehabentafuf, qui y rappella les habitans, en leur promettant de les laisser joüir de leurs privileges, & professer leur religion.

La nouvelle de cette victoire causa une joïe universelle dans tout le Portugal ; le Duc de Bragance se rendit à Almerin, où le Roi le reçut avec les marques de distinction, dûës à son merite & à sa haute naissance. Avant de quitter l'Afrique, il avoit confié la garde d'Azamor à Roderic Baret, & à Dom Juan de Menesés, qui ne laisserent pas un moment les Maures en repos.

Ferdinand d'Ataïde Gouverneur de Saphin conçut le dessein d'enlever aux Maures Tednest, situé dans une large & fertile campagne de la Province de Hea, dans laquelle étoit une Mosquée fort fréquentée par les habitans du païs. Le Cherif y avoit un superbe Palais avec de vastes jardins. Ataïde se mit en campagne avec Jehabentafuf. Ils rencontrerent le Cherif ; Jehabentafuf, qui commandoit l'avant-garde, se jetta sur ses troupes, les tailla en pieces, leur enleva un butin considérable, & entra avec Ataïde dans Tednest, où Menesés vint les joindre, & leur proposa de faire une course jusqu'aux portes de Maroc. Jehabentafuf ne demandoit qu'à se signaler : uniquement occupé à se distinguer par des actions éclatantes de vertu & de valeur, il embrassoit avec joïe toutes les occasions qui se présentoient ; il étoit d'ailleurs robuste, vaillant, ennemi du repos, nourri & élevé dans le bruit & le tumulte des armes ; cependant tendre, genereux, modeste, réunissant enfin, quoique né en des climats barbares, toutes les qualités d'un brave Capitaine, aux vertus d'un honnête Citoyen. Les hommes que la nature a destinés aux grandes choses, ont à peu près, en quelque païs qu'ils soient nés, les mêmes vertus & les mêmes qualités. La différence de païs n'influë ordinairement que sur les hommes médiocres. Jehabentafuf, qui en étoit une preuve, applaudit au dessein de Menesés ; mais Ataïde, jaloux de la gloire du dernier, refusa de s'y prêter, sous prétexte que les obstacles étoient grands, & presque insurmontables. Alors Menesés se détermina à rentrer dans Azamor, & à s'y enfermer, pour défendre cette place contre le Roi de Fez, qui, à ce qu'on publioit, marchoit à grandes journées pour en former le siege avec une puissante armée. 1513.

Déja il étoit arrivé un corps de troupes dans la Province de Ducala, auquel celles de Nacer Roi de Mequinez devoient se joindre. Menesés, Ataïde & Jehabentafuf firent sortir leur garnison, dans le dessein d'attaquer & de combattre ce corps, qu'il trouverent campé, dans une plaine, terminée par une coline, qu'un torrent & de profonds ravins détachoient de la plaine. Les Portugais en vinrent aux mains, & firent une boucherie horrible des Maures, prirent prisonniers plusieurs Officiers de considération, avec les femmes & les enfans des principaux Chefs, qui les commandoient.

Nacer ignorant la défaite de ces troupes, partit de son Roïaume à la tête d'une armée formidable par le nombre, passa la riviere qui baigne les murailles d'Azamor, se joignit au Roi de Fez, & marcha contre les Chrétiens ; mais aïant ...

1513. pris la déroute des troupes qui s'étoient avancées les premieres, il rebroussa chemin, fourragea le territoire d'Almedine, surprit & emporta cette Ville d'emblée, & y fit passer au fil de l'épée tous ceux qui y avoient embrassé le parti des Portugais. Jehabentafuf n'aïant point assez de monde pour chasser Nacer, se retira à Saphin; mais auparavant il fit combler les puits & empoisonner les citernes, afin de faire périr Nacer & son armée faute d'eau. Avant d'entrer dans Saphin, Jehabentafuf rencontra un détachement considérable de l'armée ennemie, qu'il combattit & défit entiérement. La valeur qu'il montra dans cette occasion, les actions qu'il y fit, la prudence avec laquelle il disposa ses troupes, les ordres nets & précis qu'il leur donna, pour attaquer & se défendre, l'activité avec laquelle il sçut profiter des moindres mouvemens des ennemis, donnerent une haute idée des talens supérieurs qu'il avoit pour la guerre, & effraïerent tellement le corps de l'armée, qu'elle n'osa venger son détachement, en le poursuivant, & en le combattant. Pour lui, modeste dans le sein de la gloire, mais incapable de vivre dans le repos, il sortit de Saphin pendant la nuit, alla insulter le camp de Nacer, y porta la terreur & l'épouvante, & força le Roi Maure à décamper de l'endroit où il étoit, & de s'aller poster ailleurs. La mollesse & le peu de courage de Nacer rebuta ses soldats, sur-tout ceux de Xerquie, qui ne s'étoient révoltés contre Emmanuel, que dans l'espérance que ce Roi Maure assiegeroit Azamor, & chasseroit entiérement les Portugais de leur païs; mais voïant qu'il n'osoit rien entreprendre, & voulant au moins meriter le pardon de leur faute, ils prirent subitement les armes, tomberent sur le camp de Nacer, situé près d'une Ville nommée Tarasate, passerent au fil de l'épée, ceux qui résisterent à leurs efforts, mirent en fuite le reste, & le Roi lui-même, qui gagna les montagnes voisines, d'où il se rendit dans son Roïaume. 1513.

1514. Tandis que Nacer fuïoit, Menesés tomba dangereusement malade; pendant sa maladie, il reçut des Lettres du Roi, par lesquelles il loüoit sa prudence, son courage, & lui promettoit des récompenses dignes de ses services; mais la mort le priva de tous les honneurs qu'on lui destinoit. Il mourut à Azamor, géneralement regretté des Chrétiens & des Maures. Il étoit sage, vaillant, & bon jusqu'à la facilité. Il avoit l'esprit vif & orné, & la conversation agréable; & composoit des vers en Langue Portugaise, que tout le monde se faisoit un plaisir de lire, & même d'apprendre par cœur. Il avoit du talent & du goût pour les hautes sciences; il s'adonnoit aussi à l'Astrologie judiciaire, foiblesse indigne d'un aussi grand courage, & d'une raison aussi lumineuse que la sienne, mais par laquelle peut-être, la nature avoit voulu qu'il païât un tribut à l'humanité.

Il aimoit tendrement les femmes, mais il les respectoit infiniment: sentimens loüables, & qui concourent au bonheur des hommes, lorsqu'ils en sçavent faire un digne usage. Son esprit lui fournissoit mille inventions ingenieuses & galantes pour leur plaire; cependant ce desir de meriter leur estime, ne fit jamais aucun tort à sa gloire, & n'aporta aucun préjudice au soin de remplir ses devoirs: il savoit allier l'agréable au solide, & les choses legeres qui amusent le sexe,

aux

1514 aux affaires graves qui occupent les hommes d'Etat. Tel étoit Dom Juan de Menesés, à qui l'on donna pour successeur Dom Pedre de Sousa. Roderic Baret revint en Portugal, & annonça au Roi que les Xerquois & tous ceux du païs de Ducala s'étoient mis sous sa protection. Emmanuel, pour les attacher plus étroitement, & pour donner à Jehabentafuf une marque éclatante de confiance & d'estime, le nomma pour leur Capitaine Général, & Abderamen son parent, pour Lieutenant: il accorda encore à ce dernier le Gouvernement de Xerquie. Jacque Lopez, simple Hérault d'armes engagea les Xerquois à le suivre, fit avec eux une course jusqu'aux Portes de Maroc, emporta un butin considérable, avec lequel il rentra dans Azamor, sans que les ennemis osassent troubler sa marche.

Emmanuel, à qui tout prosperoit, envoïa trois Ambassadeurs au Pape Leon, successeur de Jules, avec des presens magnifiques, parmi lesquels on voïoit une Panthere de Perse, d'une légereté & d'une vîtesse incroïable. Un Indien la portoit sur un cheval superbement enharnaché. Ensuite marchoit un élephant, monstrueux par sa grosseur & par sa grandeur; il étoit couvert d'un tapis de Perse relevé d'or, & il portoit une tour sur son dos. On lui avoit appris à flechir les genoux devant les Princes, à danser au son de la flute, malgré la pésanteur énorme de son corps, à remplir d'eau sa trompe, & en arroser les passans.

Tristan d'Acugna étoit Chef de l'Ambassade; Jacque Pacheco & Jean de Far l'accompagnoient, en qualité d'Ambassadeurs, & Garcie de Resende, homme d'une grande & profonde érudition, en qualité de Sécretaire. Ils arriverent vers la fin du mois de Mars à Rome, où ils firent une entrée des plus belles qu'on eût jamais vûë. Ils eurent audience du Pape, à qui Pacheco fit une très-belle harangue. Leon y répondit avec autant d'éloquence que d'esprit. Ensuite Tristan lui presenta les Lettres d'Emmanuel, qu'il lût à haute voix. Peu de jours après cette premiere audiance, Tristan se rendit au Consistoire, où il exposa les motifs secrets de son ambassade. Il demanda premiérement un Concile, pour remedier aux desordres & aux débauches outrées des Prêtres & des Moines, dont les mœurs dissoluës & mondaines obscurcissoient tout l'éclat de l'Eglise: Secondement, qu'on travaillât à former une ligue contre le Turc, qui devenoit de jour en jour plus puissant & plus redoutable; Troisiémement, qu'on lui accordât le tiers des revenus assignés pour l'entretien des Eglises & des Prêtres, afin de pouvoir subvenir aux frais des guerres qu'il faisoit continuellement aux Maures. Le Pape accorda la premiere & la derniere demande, ce qui excita de grands troubles dans le Portugal: les Prêtres déclamerent contre le Roi; & à leur ordinaire, ils se laisserent emporter aux invectives les plus vives. Emmanuel méprisa leurs discours: cependant par une bonté outrée, il relâcha du tiers que le Pape lui avoit accordé, pour la somme de cent cinquante mille ducats païables en trois termes. Il diminua aussi la taxe de deux cens mille écus d'or qu'on leur avoit imposée, pour les frais de la guerre d'Afrique; & par ce moïen il les appaisa. Dès qu'ils furent satisfaits du côté de l'interêt, ils ne virent plus dans le Roi qu'un Prince juste, pieux & equitable. 1514.

1514. Mathieu, Armenien de nation, arriva à Lisbonne en qualité d'Ambassadeur de David Roi d'Ethiopie: avant de s'engager plus avant, il faut donner une idée de ce vaste païs si célébre dans tous les temps. Ptolomée dans sa Géographie la divise en deux parties, l'une qui est dessous l'Egypte, & l'autre plus reculée vers le Midi. La premiere confine à l'Orient avec la mer rouge, au Midi avec l'Ethiopie interieure, qui commence à huit degrés de latitude australe; à l'Occident avec la Lybie aussi interieure; & au Nord avec l'Egypte. A l'égard de l'Ethiopie interieure, le même Ptolomée lui donne pour bornes des terres inconnuës; mais aujourd'hui on sçait que c'est l'Ocean qui en lave les côtes maritimes, tant en-deçà qu'au delà du cap de Bonne-Espérance jusqu'au Mozambique; on connoît aussi les peuples, les Roïaumes & les Empires qu'elle renferme. L'Ethiopie voisine de l'Egypte est généralement connuë sous le nom d'Abyssinie. Les Abyssins sont gouvernés par un Prince, qu'ils appellent grand Negus, c'est-à-dire, Roi, ou Acegue, qui signifie Empereur. En Europe on le nomme improprement Prêtre-Jean. On dit que ce nom lui a été donné par les Portugais, lorsqu'ils pénétrerent dans son Empire, croïant que c'étoit le même, que celui que Marc Paul Venitien appelle ainsi dans ses Voïages; mais l'Empire de celui-ci étoit situé auprès du Cathai ou de la Chine; & quoique depuis on ait vérifié ce fait, on n'a pas laissé de continuer de nommer le grand Negus, Prêtre-Jean, c'est-à-dire, Prince qui réunit l'autorité Sacerdotale & l'autorité Roïale. D'autres assurent, qu'on nomme dans ce pays le Roy Bel Gian, & que de Bel Gian on a fait Prêtre-Jean.

L'Abyssinie est bornée par l'Egypte au Septentrion, par les montagnes de la Lune au Midi, ou, comme disent quelques-uns, par l'Empire de Monemugi. A l'Orient il a la mer rouge, depuis l'embouchure du golfe, jusqu'au port de Suez; & vers l'Occident le Roïaume de Congo ou pays d'Agezimba. Autrefois l'Empereur d'Abyssinie avoit en sa puissance tous les ports de la mer rouge sur la côte d'Ethiopie: mais les Turcs les possèdent aujourd'hui. Quelques-uns prétendent que cet Empire a six cens soixante-dix lieuës de circuit; d'autres lui en donnent plus de mille. Il contient plusieurs hautes montagnes presqu'inaccessibles; sur leur sommet on trouve des plaines belles & spacieuses, des fontaines d'eau douce, des pâturages propres à nourrir toute sorte de bétail à corne & à laine. Les vallées sont agréables & fertiles; elles produisent du seigle & des légumes de toute espece, mais point de froment; on y nourrit des chevaux & des mulets excellens, mais petits. Il y a beaucoup de miel & de coton: à la place du vin, qui n'y croît point, on a un certain breuvage, composé de millet. Pour les Seigneurs & ceux qui aiment à se nourrir délicatement, on compose une espece d'hydromel agréable à la bouche & utile à la santé. On prétend qu'on sert du vin à la table du Roi. Le pays abonde en éléphans, en lions, en tigres, en ours, & en cerfs. La nation est en général paresseuse & grossiere. Il y a beaucoup de cannes & de roseaux de sucre, avec des mines d'or, d'argent & de cuivre, dont les peuples ne font aucun usage, à l'exception de l'or qu'ils trafiquent en lingots. La terre, quoique fertile, leur 1514.

1514. raporte peu, à cauſe de leur pareſſe. On n'y connoit ni les tempêtes ni les orages qui ravagent ailleurs les campagnes; mais bien une eſpece d'inſecte ailé & fort en jambes, qu'on appelle Langouſte ou Sauterelle, qui déſole des Provinces entieres. Les Villes du Roïaume ſont petites, les maiſons baſſes, & les murailles de craye; il y a neanmoins des Egliſes bâties de pierre qui ſont magnifiques. Le Roi n'habite jamais dans aucune Ville, il paſſe ſa vie ſous des pavillons en raſe campagne, avec une ſuite ſi nombreuſe, qu'elle occupe ſouvent ſix lieuës de terrain. Ce camp eſt diviſé en ſept Paroiſſes, qui ont toutes leurs Prêtres aſſignés; dont l'emploi eſt de célébrer la Meſſe, de faire l'Office Divin, de prêcher au peuple, de châtier ceux qui péchent, & d'exhorter tout le monde à vivre chrétiennement. On prétend qu'ils tiennent leur religion de l'Apôtre S. Mathieu, & de Bagoas, eunuque de la Reine Candace. Au reſte le Chriſtianiſme y eſt entiérement défiguré; c'eſt un mêlange compoſé de ſuperſtitions Judaïques, & de differentes héreſies: Ils baptiſent & circonciſent tout à la fois leurs enfans, ils ne mangent point de chair de pourceau, ni d'aucune eſpece de viande défenduë par la Loi de Moïſe. Ils prétendent que leur Roi deſcend de Salomon & de la Reine de Saba, qui en eut un fils nommé Melilec, de qui proviennent tous les Rois qui ont regné juſqu'à preſent en Ethiopie. Auſſi ces Princes s'intitulent-ils fils de David & de Salomon ſelon la chair, & de Saint Pierre & de Saint Paul ſelon la grace. Ils ont des Evêques ainſi que nous, & des Prêtres qui leur adminiſtrent les Sacremens. Ils communient ſous les deux eſpeces du pain & du vin. Ils ont beaucoup de Moines, tous de l'Ordre de Saint Antoine. Le Roi crée les Evêques, & les Moines éliſent le Patriarche, qu'ils appellent Abuna, & qui doit être confirmé par celui d'Alexandrie. Ils ſe tiennent reſpectueuſement dans les Egliſes, ils obſervent réguliérement le Carême; leurs Prêtres font des proceſſions, & obſervent preſque une partie de nos cérémonies: au reſte ils ſe marient à l'exemple des Prêtres Grecs; mais ils ne convolent jamais à de ſecondes nôces, lorſqu'ils ſont veufs. 1514.

David qui regnoit du temps d'Emmanuel, aïant appris les exploits des Portugais dans les Indes, fut conſeillé par ſa grand'mere Helene, femme courageuſe, intelligente, & qui étoit Regente pendant ſa minorité, d'envoïer un Ambaſſadeur au Roi d'une nation, de qui on racontoit des choſes ſi merveilleuſes. On choiſit donc pour cette Ambaſſade Mathieu, Arménien de nation, homme prudent & vertueux, & on lui donna pour l'accompagner un Abyſſin des principaux de la Cour. Mathieu ſe rendit d'abord à Goa, où il trouva le Viceroi Albuquerque, qui lui rendit tous les honneurs dûs à ſon caractere, le fit embarquer & l'envoïa en Portugal. Le Capitaine du vaiſſeau témoigna beaucoup de mépris pour cet Ambaſſadeur, prétendant que c'étoit un avanturier & un impoſteur, dont Albuquerque ſe ſervoit, pour éblouïr Emmanuel: mais ce Prince fit mettre en priſon le Capitaine dès qu'il fut arrivé à Liſbonne, & il l'eut même puni plus rigoureuſement, ſi l'Ambaſſadeur n'eut demandé & obtenu ſa grace. Trois jours après ſon arrivée on lui accorda audiance, & il fut introduit par le Comte de Villeneuve. Dès qu'il fut entré, Emmanuel ſe le-

1514. va & alla au-devant de lui, pour l'embrasser. Mathieu tira alors d'une canne d'or les Lettres de David, & d'Helene écrites en Langue Arabesque & Persane, & les remit à Emmanuel avec les presens qu'il lui portoit, & qui consistoient en cinq pieces de monnoïe d'or, avec des caracteres Abyssins, & une boëte d'or qui contenoit, à ce qu'on prétend, du bois de la véritable Croix. Au reste David invitoit Emmanuel à former avec lui une ligue offensive & défensive envers tous & contre tous, à laquelle Emmanuel adhera : après quoi il congedia l'Ambassadeur extrêmement satisfait.

Enfin, il le renvoïa en 1520. avec Edoüard de Gama, à qui il donna le titre d'Ambassadeur auprès du Roi d'Ethiopie ; Gama mourut en chemin, & Dom Rodrigue de Lima lui fut substitué, suivant l'ordre donné par Emmanuel. Celui-ci étant arrivé à Goa, rebroussa chemin, & alla trouver Sequeira, Amiral de la flote Portugaise, qui croisoit à l'embouchure du golfe Arabique. Sequeira, pour obéir aux ordres du Roi, débarqua Lima & Mathieu au port d'Arcoco, qui étoit sous la puissance de David : le Gouverneur du païs, nommé Barnagasso, y vint jurer la paix, au nom du Roi d'Ethiopie son maître avec Sequeira, qui s'y étoit arrêté, pour la jurer aussi de la part d'Emmanuel. Les Portugais furent traités magnifiquement, & enfin l'Ethiopien jura la paix de cette maniere, sur une Croix que lui présenta un Prêtre Portugais. » Que la paix, que Jesus-Christ » Redempteur du genre humain a » laissée à ses disciples, soit entre nous » qui professons sa foi & sa religion. » Je promets au nom de mon Roi de » garder cette paix autant qu'il dé» pendra de moi, & je le jure à ge» noux, par cette sacrée Image de » notre Salut. « Sequeira jura la même chose, & l'on passa ensuite trois jours dans les réjoüissances. Enfin Sequeira remit entre les mains du Gouverneur de Barnagasso, Mathieu & Lima, qui quelque tems après ramena un Ambassadeur au Roi de Portugal. Ce second Ambassadeur nommé Zagazabus, étoit chargé, après avoir salué Emmanuel, d'aller baiser les pieds du Pape, & lui rendre l'obéïssance. Mais en arrivant en Portugal, ils trouverent Emmanuel mort, & Jean III. son fils sur le thrône, comme nous le dirons en son lieu. 1514.

George d'Albuquerque venoit d'être fait Gouverneur de Malaca, à la place de Roderic Brito qui revint à Goa. George, pour commencer sa charge, appella le Roi de Campar, pour lui donner celle qu'y occupoit Ninachetuen. Celui-ci ne pouvant supporter cette injustice, fit dresser un échaffaut, qu'il tapissa & orna de fleurs & de parfums en abondance. Il s'habilla superbement ; & monta sur l'échafaut, où il avoit fait allumer un bucher de bois odoriferant : là, après avoir exposé au peuple, qui étoit accouru en foule, pour voir ce spectacle nouveau, tout ce qu'il avoit fait pour le service des Portugais dans sa jeunesse, & la récompense qu'il en recevoit dans sa vieillesse, il s'y jetta, & y mourut avec une constance & une tranquillité, qui étonna & remplit en même tems d'horreur tous les spectateurs : ils condamnerent hautement l'injustice qu'on lui avoit faite, & disoient : Voilà donc, les fruits que l'on retire des services qu'on rend aux Portugais. Voilà la récompense qu'ils préparent à ceux, qui s'attachent fidelement à eux ; cette fiere Nation,

1514. qui ne connoît pour vertus, que la valeur & l'ambition, traite ses amis comme elle traiteroit ses ennemis. Prévenons ses injustices ; rompons les chaînes qu'ils nous ont données, reprenons notre liberté.

C'est ainsi que le peuple, & même les honnêtes gens s'expliquoient hardiment sur la mort du malheureux Ninachetuen. Albuquerque informé de ce qui venoit d'arriver à Malaca, feignit de l'ignorer, pour n'être pas obligé de reprimer des discours licentieux, qui peut-être auroient pû conduire à quelque trouble dont les suites eussent été fâcheuses ; il étoit trop prudent, & il sçavoit qu'il falloit dans ces occasions, laisser murmurer le peuple sans y faire attention, & que ses plaintes & ses murmures n'ont qu'un certain cours, qui s'arrête ensuite, au moindre avantage qu'on lui procure. Tandis donc qu'on se plaignoit ainsi, il méditoit sur les moyens qu'il falloit prendre, & sur les entreprises qu'il falloit tenter, pour établir une puissance inébranlable dans les Indes. Il envoya en même tems un de ses Capitaines, nommé Begie, vers le Roi de Cambaye, pour lui demander permission de bâtir une citadelle à Diou. Le Cambayois la lui refusa ; mais il consentit qu'il la bâtît à Surate ou à Bombain, villes si-
1515. tuées sur la mer. Le Viceroi fit armer une flote, pour aller soûmettre Terunca Roi d'Ormus, & fit demander à Idalcan, & au Roi de Narsingue une place dans leurs Etats, pour y mettre garnison. Idalcan & le Narsingois sentirent toute la consequence de cette demande, qui les embarassa beaucoup ; parce qu'ils craignoient en refusant Albuquerque, de s'attirer sa haine, & l'esclavage en lui accordant ce qu'il souhaitoit : ils se déterminerent enfin au refus. Mais ils l'adoucirent, en lui envoyant des presens magnifiques, & en s'excusant sur l'impossibilité, où ils étoient de faire ce qu'il demandoit. Albuquerque reçut les presens & les excuses dans le sens qu'ils voulurent, d'autant plus qu'il n'étoit pas encore en état de les y contraindre, & que l'expedition d'Ormus l'occupoit entierement. Ayant donc reglé toutes choses à Goa, & à Cochin, il s'embarqua, & fit voile vers le Golfe Arabique. 1515.

Sa flote étoit composée de vingt gros vaisseaux, & de plusieurs navires de charge. En partant de Goa, il fit courir le bruit qu'il alloit assieger Aden, afin de surprendre ceux d'Ormus. Etant arrivé à Mascate, il rebroussa chemin & alla droit à Ormus, où son arrivée jetta la confusion & l'épouvante. L'Eunuque Cogeatar étoit mort, & le Gouverneur de la Ville appellé Nordin, avoit fait mourir par le poison Zeifadin II. Il avoit chassé ses enfans du thrône, & substitué à leur place un frere du feu Roi nommé Toro, ou Terunca. Comme celui-ci lui avoit obligation de la Couronne, il se reposoit sur lui, de tout le poids du gouvernement, d'autant plus qu'il étoit maître des soldats, & qu'il avoit trois freres, hardis, entreprenans, honorés des premieres charges de l'Etat, & qu'il eût été dangereux pour lui de ne pas suivre leurs conseils, ou pour mieux dire, de ne pas obéïr à leurs volontés.

Outre Nordin & ses trois freres, il y avoit à la Cour du Roi d'Ormus, un homme nommé Raixhamed, âgé d'environ trente-cinq ans. Raixhamed, impetueux & boüillant, fier & brave, joignoit à ces qualités une ambition sans bornes. Nordin l'avoit introduit auprès du Roi, & il ne se

1515. ſervit de cette faveur, que pour perdre, ou du moins diminuer le credit & l'autorité de ſon bienfaiteur. Souple, adroit, fertile en reſſources, il ſçut connoître & flater les foibleſſes de Terunca. Celui-ci ſe livra entierement à lui; peut-être ne le fit-il d'abord, que pour l'oppoſer à Nordin & à ſes freres, qui ſous prétexte, qu'ils lui avoient procuré le Trône, devenoient de jour en jour plus inſolens. Hamed en profita; sûr du Roi, il travailla à ſe faire des partiſans. Un favori y réüſſit facilement, lorſqu'il eſt maître des graces: Hamed en pouvoit diſpoſer. Bien-tôt on s'attacha à lui, & l'on vit peu à peu diminuer la Cour de Nordin, qui voulut s'y oppoſer lorſqu'il n'étoit plus tems; en ſorte qu'il fut obligé lui-même de plier devant Hamed. Alors celui-ci ne ſe contraignit plus, il montra à découvert toute l'ambition qui le dévoroit; il regloit tout dans Ormus. Terunca à peine ſorti des fers de Nordin, tomba dans l'eſclavage de Hamet; il n'oſoit rien ordonner ſans le conſentement de ſon Favori, ou plûtôt de ſon Maître; enfin il étoit le ſeul organe, par lequel il osât expliquer ſes volontés, de crainte, s'il en eût agi autrement, qu'il ne lui eût fait crever les yeux, & ne l'eût jetté dans une obſcure priſon.

Cependant on obſervoit, à l'égard des Portugais, les conditions contenuës dans le premier Traité, paſſé du tems de Zeifadin, & l'on payoit regulierement le tribut au Roi Emmanuel. Mais on craignoit qu'ils ne ceſſaſſent de le payer, parce qu'on n'avoit point de forteresſe, pour tenir en reſpect les Ormuſiens; d'un autre côté Hamed avoit contraint Terunca de recevoir le Bonnet, que le Roi de Perſe Iſmaël Sophi lui avoit envoyé, avec les prieres & les articles de la Doctrine de Hali; ce qui étoit une eſpece d'hommage envers le Perſan. Albuquerque informé de tout cela, réſolut de briſer les fers de Terunca, & de chaſſer Hamed d'auprès de lui. Dès qu'il fut arrivé devant Ormus, il fit environner l'Iſle, avec défenſe expreſſe d'y laiſſer entrer, non ſeulement des troupes, mais même des vivres. Enſuite il fit dire au Roi qu'il étoit venu à Ormus, pour faire un nouveau traité d'alliance, entre le Roi de Portugal & lui. Terunca lui fit demander de s'expliquer ſur les conditions. Albuquerque répondit, qu'outre le tribut qu'il payoit, il vouloit qu'on lui donnât une place dans la ville pour y bâtir une citadelle, avec quelques maiſons pour les Marchands Portugais. Terunca épouvanté accorda tout ce qu'on exigea de lui, & le Traité étant conclu, on jura ſolemnellement d'en obſerver exactement tous les articles. Albuquerque fit donc continuer la fortereſſe, qu'on avoit commencée il y avoit ſept ou huit ans. Hamed voyant qu'il alloit perdre tout ſon credit, ſi les Portugais s'établiſſoient dans Ormus, forma des partis, & fit agir tous les reſſorts imaginables, pour empêcher qu'ils n'achevaſſent leur citadelle. Albuquerque ſçut découvrir ſa manœuvre, le fait ſaiſir, & lui fit couper la tête, perſuadé qu'il n'y avoit que ſa mort, qui pût le mettre à l'abri des entrepriſes de cet homme intrigant. Hamed étant mort, le reſte des Ormuſiens trembla, la Citadelle fut achevée, & Terunca en fournit lui-même tous les materiaux: ainſi ce Roi né pour l'eſclavage, travailla lui-même à ſe donner des fers. Albuquerque fit tranſporter dans la citadelle toute l'artillerie qui étoit dans la Ville, & conduire à Goa tren- 1515.

1515. te Princes de la Race Royale, que Nordin avoit aveuglés avec un fer chaud, & qu'il tenoit enfermés dans une prison. Albuquerque en agit ainsi, afin de prévenir les troubles, qui auroient pû survenir dans Ormus à leur occasion. Tandis qu'il étoit encore dans cette Ville, le Roi de Perse, dont les ancêtres montoient, jusqu'à Hali gendre de Mahomet, touché de ses vertus, ou peut-être le craignant, lui envoya un Ambassadeur pour le feliciter sur ses conquêtes. Le Viceroi l'en fit remercier par Ferdinand Gomés de Lema.

Si la fortune favorisoit Albuquerque dans les Indes, elle ne favorisoit pas moins les Portugais dans l'Afrique. Ataïde & Jehabentafuf n'y laissoient pas respirer un seul moment les ennemis. Ils chargerent Lopez Barrigue, d'aller enlever un parti Maure campé près du mont Atlas. Jehabentafuf voulut même l'y accompagner. Ils égorgerent presque tous les Maures, en firent cinq cens prisonniers, prirent vingt mille bêtes à laine, mille bœufs, & quatre cens chameaux. Dom Juan Coutigno fils de Dom Vasqués Coutigno, Comte de Borba, jeune & doüé de cette heureuse temerité, qui découvre souvent aux hommes, qu'ils sont nés pour les grandes choses, sortit d'Arzilla, fit une incursion jusqu'au mont Farobe, & battit le fils de Baraxa, qui s'étoit mis en campagne avec huit cens chevaux, dans le dessein de fourager les environs d'Arzilla & de Tanger. Barrigue de son côté chassa aussi le Cherif du territoire de Xiatime, qui étoit sous la protection du Roi de Portugal, & fit plusieurs autres exploits de guerre, dignes de l'immortalité.

Ataïde piqué d'émulation par le succès de Barrigue, proposa à Dom Pedre de Sousa Gouverneur d'Azamor, d'aller jusqu'aux portes de Maroc, pout fourager & détruire tout le païs. Ils assemblerent donc leurs troupes, partirent, se presenterent devant la Ville, & se retirerent sans que les Maures osassent leur opposer le moindre obstacle. Dom Juan Coutigno, & Dom Edoüard de Menesés, Gouverneur de Tanger, firent aussi une course jusqu'au mont Farobe, dans le dessein de brûler un village appellé Aljubite, où les Maures se retiroient lorsqu'ils venoient de faire quelque pillage, aux environs de Tanger. Ils réüssirent dans leur dessein; ensuite ils parcoururent la montagne, mirent le feu dans les hameaux, ruinerent les moissons, démolirent les mosquées, & plusieurs bâtimens faits à l'antique, & retournerent ensuite dans leurs garnisons. 1515.

La joïe que causoit dans le Portugal tant de victoires, fut alterée par la défaite de huit mille Portugais, qu'Emmanuel avoit envoyés pour construire une Citadelle en Barbarie sur la riviere Mamora, ou Sabur, selon d'autres, dont les eaux se déchargent dans l'Occean. Dom Antoine Norogna, à qui on avoit confié la conduite de cette entreprise, fut attaqué par le Roi de Fez & de Mequinez, avec une armée de plus de 200000. hommes. Malgré ce grand nombre d'ennemis, les Portugais se défendirent courageusement; mais pressés de tous côtés & accablés de fatigue, les Maures les rompirent & en tuerent quatre mille. Le reste regagna les vaisseaux, & Norogna les ramena en Portugal, où il apporta lui-même la nouvelle de sa défaite. Emmanuel, quoique peu accoutumé à de pareils revers, supporta celui-ci avec beaucoup de constance.

1515. Ce malheur fut ſuivi de la condeſcendance qu'il eut, de dépoüiller Albuquerque de la Viceroyauté des Indes. Albuquerque avoit trop de vertus & des talens trop rares, pour échapper à la baſſe jalouſie des Courtiſans. Ne pouvant l'atteindre, ils tâcherent de le dégrader, par leurs calomnies, reſſource ordinaire des ames viles. On fit donc entendre à Emmanuel, que ce grand Capitaine, que la victoire ſuivoit en tous lieux, aſpiroit à la Roïauté, & qu'il n'y avoit d'autre moïen, pour réprimer ſes déſirs ambitieux, que de lui ôter ſa charge. Le Roi y conſentit, & nomma à ſa place Lopez Suarés d'Alvarenge, qu'il fit partir de Liſbonne avec une flote de treize vaiſſeaux. Suarés mit à la voile le ſept d'Avril, jour auquel la Reine accoucha d'un Prince, à qui l'on donna le nom d'Edoüard.

Cependant Albuquerque continuoit de gouverner les Indes avec la même autorité. Il fit mourir le Roi de Campar, qui exerçoit à Malaca la charge qu'avoit occupée NinaChetuen, à cauſe d'une conſpiration qu'il avoit tramée contre les Portugais. La mort de ce Prince toucha ſi fort les Indiens, qu'ils renoncerent dès ce moment à tout commerce avec les Portugais. Albuquerque s'y étoit en quelque maniere attendu : mais en même temps, il étoit bien certain, que cette eſpece de ſédition ne pourroit ſe ſoutenir, & qu'au contraire la mort du Roi de Campar lui procureroit une tranquillité conſtante, perſuadé d'ailleurs qu'on n'oſeroit, après une punition auſſi éclatante, remuer que difficilement contre les Portugais. Il avoit penſé juſte ; le ſupplice du Roy de Campar fut oublié ; les Indiens revinrent, & l'on n'oſa plus cabaler contre les Portugais. Sur ces entrefaites, Albuquerque tomba dangereuſement malade ; mais ſa maladie ne l'empêcha point d'agir, & de former un plan, pour ſervir de regle au Gouvernement des Indes. Il fit en même temps ſon teſtament, & deſirant de revoir Goa avant de mourir, il quitta Ormus où il étoit encore. Terunca, qui avoit conçu beaucoup d'amitié pour lui, fondit en larmes, en le voïant prêt de ſe ſéparer de lui. Le Viceroi laiſſa pour commander dans la Citadelle d'Ormus, ſon frere D. Pedre d'Albuquerque, homme d'entendement, de courage & de vertu. 1515.

Comme le Viceroi rangeoit les côtes, pour ſe rendre à Goa, une fregate vint à ſon bord, pour lui remettre des Lettres de la part de Cid Hali, & d'un Ambaſſadeur de Perſe qui étoit à Diou. L'un & l'autre l'avertiſſoient que Lopez Suarés étoit arrivé déja à Goa, pour occuper ſa charge de Viceroi ; mais qu'ils étoient prêts à tout ſacrifier pour l'y maintenir, s'il le ſouhaitoit. Cette nouvelle l'étonna ; il eut d'abord quelque peine à la croire ; mais connoiſſant la fragilité des choſes humaines, conſidérant ſa vieilleſſe, & le peu de temps qu'il avoit à vivre, il prit ſon parti, & témoigna être bien aiſe qu'on eût pourvû de ſon vivant à ſon emploi. Sentant que ſa maladie augmentoit de jour en jour, il ecrivit, mais d'une main tremblante, ces mots au Roi. » Sire, je laiſſe un fils unique pour » qui j'implore la protection de Vo» tre Majeſté. C'eſt la ſeule récom» penſe que je vous demande pour » les ſervices que je puis vous avoir » rendus dans les Indes : ce que j'ay » fait, fera voir ce que j'aurois pû fai» re. Dès qu'il eut achevé d'écrire cette Lettre, il ne ſongea qu'à ſon ſalut : & comme il étoit près de Goa, il

1515. il fit venir son Aumônier sur un brigantin. L'Aumônier étant arrivé dans son vaisseau, il s'entretint de Dieu avec lui, jusqu'au lendemain, qu'il expira entre ses bras, avant le lever du soleil.

Ainsi furent terminés les jours d'Alfonse d'Albuquerque, dont les vertus & les exploits immortaliserent son nom, dans toutes les Indes. Il aimoit la justice, détestoit le parjure, & punissoit sévérement le crime. Il étoit fort reservé dans ses discours, & jamais il ne lui échappoit un mot, qui pût choquer la pudeur, ou offenser l'honneur de quelqu'un. Son esprit étoit vaste, élevé, profond, capable de grands projets, & fertile en expédiens pour les éxécuter. Il avoit le discernement exquis, le jugement solide; habile Capitaine, sage politique, il se distinguoit également & dans la guerre & dans la paix. Ses mœurs répondoient à des talens si superieurs. Il étoit généreux, desinteressé, doux & facile dans le commerce, & sensible à l'amitié. Son corps fut transporté à Goa, & enterré avec une magnificence digne de ses vertus: mais la pompe de ses funerailles lui fit moins d'honneur que les pleurs, non-seulement des Portugais, mais encore de tous les Indiens qui le connoissoient: ceux de Goa en étoient inconsolables. Ils le regardoient comme leur pere, & leurs larmes ne pouvoient se tarir. Plusieurs Rois des Indes, & sur-tout Terunca Roi d'Ormus, en porterent le deüil. Emmanuel en ressentit une vive douleur: revenu entiérement des soupçons, qu'on lui avoit suggerés contre sa fidelité, il ne trouva de soulagement à ses regrets, qu'en accablant son fils naturel, & le seul qu'il laissa, de bienfaits; il lui fit prendre le nom d'Alfonse que portoit son pere, à la place de celui de Blaise qu'il avoit reçu en naissant.

La mort d'Albuquerque, qu'on surnomma le Grand, fut suivie en Espagne de la mort de Ferdinand Roi de Castille, qui mourut à Madrigal, petite maison de plaisance près de Truxillo. Ce Prince à qui l'on donna le surnom de Catholique, mourut le 23. de Janvier de l'année 1516. On prétend que l'Espagne perdit en lui, le plus grand politique qu'elle eut eu depuis le commencement de la Monarchie. Il possedoit, ajoûte-t'on, toutes les qualités propres à commander. Il aimoit la justice & il étoit bienfaisant; avare cependant, & peu fidele à sa parole. Son corps fut transporté à Grenade, & inhumé dans la Chapelle Roïale de la grande Eglise, proche le corps de la feuë Reine son épouse, qui avoit été jusqu'alors en dépôt dans le Château de l'Alhambre. Les peuples accoururent en foule au-devant du convoi: les funerailles se firent avec toute la pompe & toute la magnificence, que meritoit le conquerant & le restaurateur de la Ville, l'auteur de la tranquillité publique, le pere de toute l'Espagne, la gloire de la nation, & le modéle des Rois. Tels sont les éloges qu'en fait l'Histoire d'Espagne, éloges qu'il merite à certains égards. 1516.

Emmanuel parut fort touché de la mort de Ferdinand, quoique ce Prince eut tenté plusieurs fois, mais toujours inutilement, de lui nuire. Il ordonna à Menesés son Ambassadeur en Castille, de faire des complimens de condoleance à la Reine, fille du feu Roi; il chargea en même temps, Dom Roderic Ferdinand Almada son Résident à Anvers, de s'informer exactement de tout ce qui se passeroit en

1516. Allemagne, & envoïa D. Pedre Correa, habile dans l'art des négociations, vers l'Empereur Maximilien, ayeul de l'Archiduc Charles, fils aîné de Philippe premier, Archiduc d'Autriche, & héritier de la Couronne de Castille, pour lui proposer le mariage de son petit fils, avec Isabelle sa fille. Correa s'acquitta dignement de sa commission : pour ne point exposer son maître au desagrément d'un refus, il sonda Maximilien, & il entrevit que cet Empereur auroit de la répugnance, à l'alliance dont il étoit chargé de lui parler; ainsi au lieu de s'ouvrir davantage, il quitta la Cour de ce Prince, & revint en Portugal, où il fut généralement loüé de sa conduite prudente.

Immédiatement après la mort d'Albuquerque, Lopez Suarés prit possession de la Viceroïauté, dont il commença les fonctions, en concluant la paix avec la Reine de Coulan, Roïaume voisin de celui de Travancor, situés immédiatement l'un après l'autre, du côté occidental du Cap de Comorin. La ville de Coulan passoit autrefois, pour une des plus grandes & des plus riches de toute cette contrée; mais à mesure que Calicut devint puissante par son commerce, Coulan décrut de jour en jour. L'arrivée des Portugais, la paix & l'alliance que les Coulannois firent avec eux, releverent un peu cette Ville & ce Roïaume, où les habitans, ainsi que ceux de Travancor, avoient coutume de porter leurs enfans à des Sorciers, pour leur faire tirer leur horoscope : si les Caneanes, c'est ainsi qu'ils appelloient cette espece de devins, leur prédisoient une fortune favorable, ils gardoient leurs enfans & les élevoient avec un grand soin; s'ils leur prédisoient au contraire du malheur, ils les tuoient, ou ils les exposoient. Cette barbare superstition fut abolie, lorsqu'ils connurent la Loi de Jesus-Christ. Dès que Suarés eut conclu le Traité de paix, avec la Reine de ce peuple, qui gouvernoit pour son fils encore enfant, il fit rebâtir l'Eglise de Saint Thomas, que les Sarrasins avoient démolie; ensuite il donna ses ordres, pour qu'on équipât la flote, qui devoit partir pour le Portugal, ratifia le Traité de paix, fait avec le Roi de Calicut, dissipa les troubles arrivés à Cananor, gagna l'Isle d'Auchedive, d'où il envoïa Alexis Menesés avec huit vaisseaux sur les côtes d'Arabie, avec ordre de passer l'hyver à Ormus. Suarés revint à Goa, dont il rétablit les fortifications, en augmenta la garnison, fit partir Ferdinand Andreade pour la Chine, & Henri de Lema pour Pegou. Le dernier fit naufrage, mais il se sauva dans l'Isle de Ceilan. Peu de temps avant il avoit essuïé un rude combat, contre un Corsaire. 1516.

François I. Roi de France, dont les éclatantes vertus firent l'admiration de son siecle, plus grand dans ses malheurs, que dans ses victoires, restaurateur des belles lettres, & pere de ses sujets, envoïa vers ce temslà un Ambassadeur en Portugal, pour engager Emmanuel dans une ligue contre l'Empereur, & quelques autres Princes, ennemis jaloux de sa puissance. Emmanuel ne put y entrer à cause de la guerre qu'il avoit sur les bras contre les Maures. En effet, le Roi de Fez faisoit des courses continuelles sur le territoire d'Arzilla, & enlevoit tous les bestiaux. Jean Coutigno, pour venger les Portugais, fut ravager un Village, sans que le Gouverneur d'Alcassarquivir osât l'empê-

1516. cher. Le Roi de Fez outré de la hardiesse de Coutigno, alla assieger Arzilla, pour le punir de sa témerité; mais Jacque de Sequeira lui fit lever le siege, par le secours qu'il fit entrer dans la ville. Dom Francisque Doria Genois, frere du célébre André Doria, Roderic de Sousa, surnommé le Cid, & plusieurs autres encore, se distinguerent à la défense de cette Place.

Ataïde marcha avec un corps de troupes, pour punir quelques Seigneurs Xerquois, campés aux pieds des montagnes appellées *Montes claros*. Ils harcelloient sans cesse les Portugais. Il fit tant de diligence, & déroba sa marche si heureusement, qu'il les surprit & les tailla en pieces. On enleva à Rah Benxamut une femme nommée Hote, qui étoit jeune, belle, tendre & généreuse. Elle aimoit Benxamut, & Benxamut l'aimoit éperduëment. Lorsqu'il vit Hote entre les bras des ennemis, échevelée, éperduë, implorant les larmes aux yeux son secours, il ralie les Maures, charge avec furie les Portugais, & tuë Ataïde d'un coup de javelot : ainsi ce que n'avoit pû faire l'honneur & la gloire, l'amour le fit dans un instant; il rendit le courage à Benxamut; & les Portugais rompus & desespérés de la mort de leur Général, furent obligés de chercher leur salut dans la fuite. Emmanuel ne se montra sensible qu'à la perte d'Ataïde, homme plein d'honneur & d'attachement à remplir ses devoirs; il s'en acquittoit dignement, & simplement pour s'en acquitter, sans y être porté par aucun espoir des récompenses : il croïoit qu'un sujet étoit fait pour obéir, & qu'il étoit trop récompensé de ce qu'on le mettoit à portée de se rendre utile : avec de pareils sentimens il ne pouvoit manquer d'être modeste; 1516. aussi l'étoit-il, & il regardoit du même œil & les succès & les revers, persuadé que le hasard décidoit en partie des uns & des autres.

Jehabentafuf se trouva à Lisbonne, lorsqu'on y apprit la mort d'Ataïde, & la révolte des Seigneurs Xerquois; il rassura Emmanuel, & s'engagea à ramener sous son obéïssance tous ceux qui s'en étoient soustraits, à condition qu'on leur pardonnât. Le Roi y consentit, & fit partir pour l'Afrique Jehabentafuf avec Pierre Mascaregnas : l'un & l'autre arriverent à Saphim sur la fin du mois de Juillet avec une nouvelle garnison. Jehabentafuf fit sçavoir son arrivée aux révoltés, & leur fit dire, qu'il avoit obtenu leur grace d'Emmanuel, à condition qu'ils rentrassent promptement dans leur devoir : ils suivirent ses conseils, & promirent d'être fideles, d'autant plus que Rah Benxamut Chef de la rébellion, ne vivoit plus. Il avoit péri dans un combat qui s'étoit donné entre le Cherif & le Roi de Fez. Hote son épouse, qu'il avoit si généreusement arrachée des fers des Portugais, ne lui survêcut, que pour ressentir le reste de sa vie une douleur profonde.

Le Soudan d'Egypte voïant tomber tout son commerce, depuis que 1517. les Portugais avoient pénétré dans les Indes, arma une seconde flote avec le secours des Venitiens, & en donna le commandement à Soliman, Turc de Nation, mais qui avoit quitté le service de Selim Empereur Ottoman, pour entrer dans celui du Soudan. Mirhocem se joignit à Soliman, mais s'étant broüillés ensemble, Soliman fit assassiner Mirhocem. Suarés aïant appris que ces Infideles assiegeoient la Ville d'Aden, y fut par ordre

1517. d'Emmanuel pour la secourir. Miramirjam qui y commandoit encore, offrit à Suarés de lui remettre la place, à condition qu'on protégeroit les habitans, contre les Egyptiens. Suarés n'ayant point d'ordres précis pour s'emparer de la Ville, refusa une offre si avantageuse, mais il eut lieu de se repentir de ce refus. Car étant revenu devant Aden, Miramirjam lui refusa même des vivres; tant il avoit conçu de mépris pour lui, depuis qu'il avoit rejetté sa proposition.

Suarés au desespoir du refus de Miramirjam, voïant périr sa flote, & mourir tout son équipage de faim & de maladie, fit voile vers Ormus, où il arriva accablé de tristesse & de honte. Avant d'entrer dans le port, il fit partir Jacque de Villa Lopez, pour apprendre au Roi de Portugal, le malheureux succès de sa campagne. Le vaisseau qui le portoit n'étoit qu'un simple brigantin; cependant il traversa heureusement toutes les vastes mers des Indes, doubla le Cap de Bonne-Esperance, & arriva en Portugal, au grand étonnement de tout le Roïaume. Pierre Vasqués de Vero en étoit le Pilote, il passoit pour le plus habile de son temps.

Suarés, après avoir réglé toutes choses à Ormus, partit pour l'Indostan, où il trouva cinq vaisseaux nouvellement arrivés de Portugal, sous les ordres d'Antoine de Saldagne: cependant Gautier Monroi, Gouverneur de Goa, s'exposa à perdre cette Ville par son imprudence. Il haïssoit mortellement Caldeira, & il étoit passionnément amoureux de la femme de son ennemi. Elle fut sensible aux tendres empressemens de son amant. Caldeïra s'en apperçut: certain de son infortune, & connoissant sa femme pour vive & impetueuse, il craignit qu'elle ne l'empoisonnât, afin de joüir plus tranquillement de ses amours. Pour échapper aux fureurs de son épouse emportée, il se réfugia auprès d'Ancostam Gouverneur de Ponde, pour Idalcan. Monroi, qui ne redoutoit pas moins Caldeïra, que Caldeïra redoutoit sa femme & lui-même, résolut de le faire assassiner dans Ponde. Il le fit en effet: mais celui qu'il en avoit chargé, aïant été arrêté, Ancostam lui fit couper la tête. Monroi en fut extrêmement offensé; il tenta, pour venger la mort de l'assassin, de faire tuer Ancostam lui-même, qui en informa Idalcan son maître. Celui-ci, à la priere du Gouverneur de Ponde, alla assieger Goa, dont il se seroit emparé, sans Dom Juan Sylveira & Raphaël Prestel, qui firent lever le siege. Monroi connoissant tout le danger, auquel il s'étoit exposé, pour avoir trop écouté ses passions, chercha à réparer ses fautes, en faisant les réparations convenables à Idalcan, qui content de ses démarches, souscrivit à la paix, que Monroi lui fit demander. 1517.

Marie Reine de Portugal mourut à Lisbonne le 7 de Mars 1517, agée de 35 ans, après avoir donné au Roi son époux huit enfans. C'étoit une Princesse généreuse, d'un esprit raisonnable & d'une pieté sans fasté. Son attachement pour le Roi étoit vif & sincere, & sa modestie extrême: au reste elle ne voulut jamais se mêler des affaires d'Etat. Tous ses soins ne tendoient qu'à élever ses enfans, qu'à maintenir l'ordre dans sa maison, à secourir les pauvres, & à bâtir des Eglises. Les Portugais pleurerent sa mort, & Emmanuel la regretta beaucoup; mais les affaires de son roïaume, le succès des armes de Selim Empereur des Turcs, qui venoit de

1517. détruire l'Empire des Mammelus, & les projets qu'il forma contre les Chrétiens, l'obligerent à essuyer ses larmes, pour prévenir les malheurs dont toute la Chrétienté étoit menacée. Il commença par faire partir Gonzalve Mendés de Zacota brave & vaillant Capitaine, pour défendre Saphim, que le Roi de Fez menaçoit d'un siége. Mascaregne qui en étoit Gouverneur en fut fort satisfait : mais soit que le Roi de Fez eut d'autres affaires à démêler, soit que les nouvelles du secours survenu à Saphim l'arrêtassent, il quitta le projet d'assieger cette place. Cependant Michel de Sylvés, Ambassadeur d'Emmanuel auprès du Pape, sollicitoit vivement le Saint Pere, pour qu'il travaillât à calmer les troubles & les guerres, qui divisoient les Princes Chrétiens, & pour qu'il engageât ces mêmes Princes Chrétiens à se joindre ensemble pour dompter l'orgüeil de Selim. Emmanuel offroit de son côté toute sorte de secours : mais le Pape ferma l'oreille à ses remontrances : ses interêts l'engageoient à ne pas voir si-tôt les Princes Chrétiens reünis. D'ailleurs ceux-ci étoient si animés les uns contre les autres, qu'il l'eut tenté peut-être vainement.

Sur la côte méridionale de Barbarie, par de-là le fleuve Diuce, on trouve le Cap Aguer, nommé par les Anciens Cap d'Hercule. Emmanuel en étoit maître, il y avoit fait bâtir un Bourg environné de murailles, & en avoit confié la garde à François de Castro, qui alla faire un voyage en Portugal pour des affaires domestiques. Le Cherif profita de son absence pour harceler les Maures tributaires d'Emmanuel, pour ravager leurs campagnes, & pour porter le feu & le fer dans presque toutes leurs habitations. Zayde Boagas vaillant Capitaine & partisan d'Emmanuel, lassé de voir le Cherif commettre tant de ravages impunément, assembla quelques troupes, & tomba sur lui. On combattit avec fureur, & la victoire ne se déclara pour l'un ni pour l'autre. Alors le Cherif appella à son secours son frere. Ayant joint leurs forces, ils revinrent attaquer Boagas, qui après des efforts de valeur fut défait : un Bourg qui lui appartenoit nommé Tuil, fut ruiné de fond en comble, & tout le pays voisin saccagé. 1517.

Tandis que les choses se passoient ainsi en Barbarie & en Portugal, Ferdinand Andreade faisoit voile vers la Chine ; mais un vent contraire le rejetta à Malaca, d'où il étoit parti. Il trouva la Ville divisée en deux factions. Nuñez Pereira étoit à la tête de l'une, & Antoine Pacheco à la tête de l'autre. Ils se disputoient le gouvernement de la Ville, qui venoit de vacquer par la mort de Georges Brito. Pereira disoit que Brito l'en avoit chargé en mourant, & qu'il ne pouvoit le quitter, sans manquer au Roi. Pacheco répliquoit qu'Albuquerque avoit ordonné, que ce seroit à l'Amiral à succeder, & comme il possedoit cette charge, le gouvernement de Malaca lui appartenoit de droit. Andreade fit tous ses efforts pour les accorder ; il leur représenta qu'il étoit de leur honneur & de l'intérêt de leur Nation, de finir promptement leur querelle ; mais voyant que tout étoit inutile, il remit à la voile, & prit la route de la Chine.

La Chine est le Roïaume le plus oriental de tous ceux de l'Asie. Il est borné au Levant par la mer orientale ; vers le Sud il commence au cap, que les Portugais nomment, de haute terre, qui est à dix-huit degrés de la

1517. titude ſeptentrionale, vis-à-vis l'Iſle d'Aynan; auprès de laquelle on pêche de fort belles perles pour l'Empereur de la Chine. De ce cap la côte s'étend au Nord-eſt quart-d'eſt, juſqu'au cap de Liampo. De-là le rivage de la mer ſe détournant vers le Nord-Nord-eſt, va former avec une peninſule, qui eſt vis-à-vis de la Chine, un golfe ſemblable à celui de Veniſe, qui la ſépare du Coraï. Cette peninſule eſt vis-à-vis la Province de Nanquin, d'où le bras de mer, qui eſt entre l'un & l'autre rivage, s'appelle golfe de Nanquin. En ſuivant la côte vers le Nord, on rencontre des terres habitées par des Tartares, que les Chinois appellent Taquis. Ces Taquis ou Tartares les bornent au Nord & au Ponant en partie. Pluſieurs Coſmographes donnent à la Chine une étenduë du Sud au Nord, depuis le dix-huit ou dix-neuf degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au cinquante-deux & cinquante-troiſiéme, plaçant la Ville de Pequin au cinquantiéme; mais ils ſe ſont trompés de dix degrés. Pequin, qui eſt la capitale & la Ville la plus ſeptentrionale de cet Empire, n'eſt qu'au quarantiéme degré de latitude.

Nous avons dit que les Tartares bornoient en partie les Chinois à l'occident: ils ont à l'autre partie occidentale certains peuples nommés Geos, qui mangent & boivent du ſang humain, ſe marquent le corps avec des fers chauds, pour paroître plus beaux & plus agréables, & peignent deſſus, toutes ſortes de figures d'oiſeaux ou d'autres animaux. On croit que ce ſont les mêmes peuples, que Marc Paul Venitien place dans la Province de Cangigu. Ces Geos habitent des montagnes fort hautes, d'où ils deſcendent pour piller & pour ravager les campagnes de leurs voiſins. Ils ſont ſouvent en guerre avec les Chinois, & preſque toujours avec les Laos, autres peuples plus meridionaux, qui confinent auſſi avec les Chinois, dont ils ſont ſéparés par de hautes montagnes de difficile accès. Ils ſont cruels & barbares, ainſi que les Geos, & ils habitent en partie le long d'une riviere, qui ſe déborde tous les ans, de même que le Nil. Les Portugais la nommerent Camboya, ainſi que le païs; les Camboyans Siſtor, & les Siamois Mecon, qui ſignifie en leur Langue, Capitaine des Eaux. Enfin la Chine eſt bornée plus avant vers le Sud par la Cochinchine. 1517.

Telles ſont les bornes de la Chine, qui a preſque une figure quarrée; aïant en ligne droite quatre cens cinquante lieuës tout au plus de longueur, ſur quatre cens de largeur. Comme nous meſurons les chemins par milles, par lieuës, & par journées, ils meſurent de même par liis, pús, & ichans, c'eſt-à-dire, journées. Un lii contient autant d'eſpace que s'étendra la voix d'un homme, pouſſée dans un temps calme & ſerain: dix de ces liis ſont un pú, qui comprend deux milles & demi d'Italie, donnant à chaque lii deux ſtades, ou deux cens cinquante pas: dix de ces pús ſont un ichan, qui eſt une journée des Chinois; & chaque ichan a ſix lieuës & un quart.

On croit que le Roïaume de la Chine eſt l'ancien païs dont Ptolomée parle, ſous le nom de *Sines*, & que du mot *Sines*, on a formé par corruption Chine. Quoiqu'il en ſoit tous les Orientaux nomment ces peuples, Chiis ou Chinois, excepté eux-mêmes qui ſe nomment Toangins, ou Taugins, & leur païs Toame, ou Tame, ſans prononcer l'o. Au reſte, on dit encore que le nom de Chinois, leur a

1517. été donné, de leur maniere de se saluer. Lorsqu'ils se rencontrent, dit-on, ils joignent les mains, serrent le poing de la gauche, le couvrent de la droite, & ils les portent ainsi jointes sur la poitrine, baissant la tête & le corps & repetant ce mot Chii, Chii; ce qui signifie, que celui qu'ils saluent est dans leur cœur; d'autres prétendent, que le nom de Chinois leur vient de Chincheo, Ville maritime à vingt-cinq degrés de hauteur septentrionale, de même que de Taybin, ou Pequin, on a formé le nom de Taybiencos, qu'on leur donne aussi.

L'Empire de la Chine est presque tout situé sous la Zone temperée. L'air y est pur & sain, & la terre fertile & abondante en toutes sortes de fruits; ensorte qu'il y a des années, qu'on y fait jusqu'à trois récoltes de ris & autres grains de cette espece. La multitude, l'industrie, & la diligence des habitans, font qu'aucun endroit de ce vaste Empire, ne demeure inculte. Les montagnes, les rochers, les lieux secs, arides, pierreux, tout, par leur travail, devient fertile, & tourne à leur profit. Les montagnes y sont couvertes de forêts de pins, & d'autres arbres propres au commerce: sur les colines sont des vignes, dont ils font sécher les raisins: les plaines & les campagnes produisent du ris, de l'orge, du froment & du milet. Ils se nourrissent ordinairement de ris, & ils en font une boisson excellente, dans laquelle ils mêlent une herbe, appellée Chia. Les fruits y sont délicieux, sur-tout les oranges, & une espece de prunes, qu'ils nomment Lechiaz, dont ils mangent en quantité, sans en être incommodés. Ils ont encore toutes sortes d'herbes médecinales, entr'autres la rhubarbe, & de toute espece de venaison; enfin il se trouve chez eux, tout ce qui est nécessaire pour vivre commodément & délicieusement. Tout le Roïaume n'est qu'un beau jardin, arrosé de toutes parts de rivieres, de lacs, d'étangs, & de fontaines; & diversifié par differens canaux, qui servent à voïager, & à transporter d'une Province dans une autre les denrées qui peuvent y manquer. Les mines d'or & d'argent y sont abondantes; les Chinois préferent l'argent à l'or, parce qu'ils trafiquent avec le premier. Les porcelaines y sont communes, & tout le monde en connoît le prix & la beauté. On y trouve toutes sortes de bêtes sauvages, lions, rhinoceros, ours, tigres, avec des martes & hermines, dont ils font des fourures magnifiques. Ils ont du lin, du coton, & de la soïe en quantité, dont ils fabriquent toutes sortes d'étofes. 1517.

Les Chinois divisent ordinairement leur Empire en treize Provinces, & deux Cours Imperiales, Pequin & Nanquin, qui font deux autres Provinces & Gouvernemens. On les appelle Cours Roïales, parce que les Rois résident ordinairement à Pequin, & qu'ils résidoient autrefois à Nanquin. Chaque Province a sa Ville capitale, qui forme presque toujours le nom même de la Province, elle a encore son Viceroi ou son Gouverneur, sa Cour de Justice & ses Officiers. Les Provinces sont remplies de villes, de bourgs & de villages: on y voit une quantité si prodigieuse de barques, qu'elles forment une autre espece de villes, qui se transportent d'un lieu dans un autre, pour faire le commerce, & l'on pourroit les appeller des villes flotantes.

Le Roi a ses barques à lui: les unes servent aux Mandarins, les autres à

1517. aller chercher les tributs des Provinces, & les autres à transporter tout ce qui est nécessaire, pour l'entretien de la maison du Roi. Indépendamment de ces barques, dont les riviéres sont couvertes, on trouve dans les ports, de toute espece de vaisseaux, dont les Marchands se servent pour commercer avec les habitans des Isles voisines. Leurs villes sont presque toutes situées sur des rivieres navigables. Elles sont bien bâties; les maisons en sont propres & commodes, les Temples grands & magnifiques; & les palais des Mandarins, embellis de jardins magnifiques, où l'on voit des bocages riants, remplis d'oiseaux, & des parcs avec des prés & des canaux, qui forment des paysages charmans. Au reste, presque toutes les villes sont environnées de larges fossés, & de fortes murailles, partie de pierres de taille, & partie de brique. Mais rien n'égale la fameuse muraille, qui est aux confins du Roïaume, du côté de la Tartarie. Elle est longue de près de trois cens lieuës; elle est de loin en loin flanquée de tours, où il y a garnison. A quelque distance de la muraille, on trouve de petits Châteaux, où se tient la cavalerie.

Les Chinois ont tous le visage large, les yeux noirs & fort petits, le né plat & camus, & la barbe peu épaisse. Ils sont étonnés de voir un homme qui a les yeux verds, & croïent, dit-on, que ces yeux connoissent les pierres précieuses, & les trésors cachés. Ils se croïent parfaitement beaux, & lorsqu'ils veulent peindre un homme laid & difforme, ils le peignent avec la barbe longue, le nés & les yeux grands, & un habit court. Les hommes & les femmes portent des cheveux longs, qu'ils entortillent & noüent au sommet de la tête, qui est couverte d'un petit rets de crin, au milieu duquel ils laissent un petit trou, par où sort un flocon de cheveux. Ils les laissent croître, parce qu'ils croyent qu'ils leur servent, pour être enlevés au Ciel, lorsqu'ils meurent; les Bonzes les font couper; parce, disent-ils, qu'ils n'ont pas besoin de ce secours, leurs bonnes œuvres suffisant pour les faire monter au Ciel. 1517.

Les femmes Chinoises s'habillent à peu-près comme les femmes Espagnoles; elles entortillent & attachent leurs cheveux, avec des rubans de soye enrichis de perles, & de pierreries enchassées en or. Les femmes de basse condition sont presque habillées, comme les hommes: on ne les distingue que par la chaussure & la coëffure. Toutes ambitionnent d'avoir les pieds petits; c'est une beauté parmi elles, qu'on leur procure dès la tendre enfance, en leur serrant étroitement les pieds avec des bandages. On dit que les hommes y ont introduit cette coûtume, pour les empêcher de sortir de leurs maisons, & les rendre plus attentives à leur ménage. Ils ont tourné cet usage en vanité pour les femmes, qui ne sortent en effet presque jamais: lorsque cela leur arrive, on les porte dans des chaises fermées, d'où elles peuvent voir, sans être vuës. Quand leurs époux prient à dîner ou à souper leurs amis, elles ne se montrent point, si celui qui est prié n'est de leurs parents. Les Chinois se marient de bonne heure; ils n'épousent qu'une seule femme, qui n'apporte point de dot à l'époux, mais l'époux est obligé de lui en donner une, dont elle peut disposer. Ordinairement elles en disposent en faveur de leurs peres & meres; ensorte que plus un homme

1517. homme a de filles, plus il eſt riche, plus il eſt heureux. Outre cette femme légitime, les Chinois ont des concubines, autant qu'ils en peuvent nourrir: les enfans qui en proviennent ſont appellés à la ſucceſſion du pere, s'il meurt ſans enfans légitimes; la bâtardiſe n'eſt point deshonorante dans ce pays là.

Les Chinois ſont polis, honnêtes, & aiment à ſe viſiter les uns les autres. Lorſque les gens de qualité ſe ſaluent, ils ont accoûtumé de mettre l'une des mains dans la manche de l'autre; enſuite ils étendent les deux mains, ainſi jointes en arc, plient le corps, & ſe parlent. Avant de ſe viſiter ils envoïent un de leurs domeſtiques, avec un billet qu'ils appellent Païtre, c'eſt-à-dire, Cartel de viſite. Ce Païtre eſt plus ou moins poli, ſelon les gens que l'on va voir. Si ceux qu'on viſite ne ſont point de leurs amis, ils prennent des habits extraordinaires; celui qui reçoit la viſite en fait de même; ſi on le trouvoit ſans avoir mis ces habits, on attend, avant de lui parler, qu'il les ait pris. En ſortant, celui qui eſt viſité, accompagne celui qui viſite juſqu'à la porte, ou juſqu'à la ruë, ſelon la qualité des perſonnes. Là, ils hauſſent tous les deux les bras, mettent leurs mains dans leurs manches, & ſe ſéparent. Ils ſe donnent ſouvent à manger, & obſervent réciproquement beaucoup de cérémonies, entr'autres, celle d'envoier le lendemain du feſtin, un domeſtique avec un Païtre, pour remercier celui qui les a régalés. Ils ſervent ordinairement à leurs convives de la viande, du poiſſon, des fruits, & des confitures. Ils mangent peu dans ces repas, mais ils parlent beaucoup; enſorte, qu'il ſemble plûtôt s'être invités pour s'entretenir, que pour manger. Le temps où ils ſe régalent le plus, c'eſt au commencement de leur année, qu'ils célébrent durant quinze jours de ſuite. Ils compoſent leur an de douze cours de Lune, & de trois en trois ans ils y en ajoûtent un, pour égaler le cours de la Lune à celui du Soleil. Ils commencent leur année à la nouvelle Lune de Mars. Ils s'envoïent alors des preſens, comme nous des étreines; ils donnent des feſtins ſuperbes pendant la nuit, accompagnés de Tragedies ou de Comédies, tirées de leurs Hiſtoires, ou inventées par leurs Poëtes; ils ont auſſi des Farceurs, des Bâteleurs, des Joüeurs de gobelets, des Danſeurs & des Muſiciens, qui s'empreſſent à l'envi, chacun dans ſon métier, ou dans ſon art, à leur procurer du plaiſir. L'on célébre ce jour-là des jeux publics, avec beaucoup de magnificence, on éleve des arcs triomphaux, on couvre les murailles de feüilles vertes, ou de riches tapiſſeries, on parſeme les ruës de fleurs, on pare les fenêtres, on orne les galeries, on ſuſpend de toutes parts des flambeaux, & l'on entend de tous côtés des voix & des inſtrumens de Muſique: l'allegreſſe eſt generale; on ne s'occupe ce jour-là que de plaiſir.

Les Chinois à l'amour des plaiſirs, joignent l'amour des arts & des ſciences: ils cultivent la Peinture, ils réüſſiſſent dans les Méchaniques; ils ont aſſez d'aptitude pour les Mathematiques, s'appliquent beaucoup à l'Alchimie, & donnent volontiers dans les chimeres, qui accompagnent cette étude; ils ſont curieux de nouvelles, écrivent avec ſoin leurs annales, qu'ils font remonter très-haut. Leurs Hiſtoires ſont remplies des belles actions de pluſieurs de leurs Rois,

1517. à qui il eſt arrivé ſouvent, de priver de la ſucceſſion à la Couronne leurs enfans légitimes, pour la donner à leurs enfans naturels, plus capables de regner que les premiers.

L'Empereur n'a qu'une ſeule femme légitime, qu'on appelle Reine. Ses concubines ſont en grand nombre, les enfans qu'elles lui donnent, ſuccedent de droit à la Couronne, lorſque les légitimes manquent. Le ſort des concubines eſt des plus triſtes; elles ſont étroitement enfermées, & ne voïent perſonne que des Eſclaves & des Eunuques; la vuë même de leurs peres & meres leur eſt interdite. Privées de toute conſolation, elles païent du retranchement de toutes les douceurs de la ſocieté, l'honneur de ſervir aux plaiſirs de leur Maître; honneur qu'elles ne doivent qu'à leur beauté, & non à leur naiſſance, dont les Chinois font peu de cas en general, ſi elle n'eſt accompagnée de vertu. Dès que le fils aîné de l'Empereur eſt déclaré ſon ſucceſſeur, on fait ſortir du Palais tous ſes freres, & on les envoïe, malgré les cris & les plaintes des meres, qui voïent avec douleur cette ſéparation, en des lieux éloignés, où ils ſont nourris aſſez bien, mais très-mal élevés: enſorte qu'ils deviennent Sujets inutiles, & Princes lâches & ridicules par leur orgüeil: ils ſont cependant honorés & reſpectés, mais exclus de toutes les Charges, & cela afin qu'ils ne puiſſent jamais cauſer aucun trouble dans le Roïaume. Les Charges ſont & peuvent être occupées par ceux, qui épouſent les filles de l'Empereur: on leur laiſſe ce moïen, pour s'attirer quelque conſideration; ſans cette reſſource, quoique gendres du Souverain, ils ſeroient dans la derniere des miſeres. On ne connoît de nobles dans la Chine, que ceux qui ſont du 1517.
ſang Imperial; encore cette nobleſſe y eſt ſi peu eſtimée, que ceux qui la poſſedent ne balancent point, à épouſer les filles des Mandarins, & des autres particuliers. L'Empereur & l'Imperatrice ne ſont ſervis que par des Eunuques, gens vils & mépriſables, que leurs parens ſacrifient à ce honteux emploi, pour un modique interêt, ſouvent pour n'être pas obligés de les nourrir. L'Empereur qui ne ſort preſque jamais, n'eſt environné, n'eſt approché, que de cette troupe d'eſclaves, & par ſes femmes, qui s'empreſſent à l'envi à lui plaire, pour adoucir, par leurs jeux, les ennuis de la ſolitude, où il ſe condamne lui-même par vanité, croïant, en vivant ainſi, être plus reſpecté & plus honoré de ſes ſujets. Quand il traite avec les Ambaſſadeurs des Princes étrangers, il le fait par le canal des Eunuques, qui ont le plus de merite, ou par ſes Mandarins.

Il y à deux eſpeces de Mandarins: l'une eſt des gens de Lettres, & l'autre des gens de guerre. Les premiers n'exercent que trois ans leurs Charges; après quoi, on les leur ôte, à moins qu'ils ne ſe ſoient extrêmement diſtingués; en ce cas on les éleve à des Charges plus éminentes. Les Mandarins de guerre poſſedent leurs emplois à vie, & leurs enfans ſuccedent à la Charge. Les Lettrés n'exercent jamais leurs Charges dans leur propre païs, de crainte qu'ils ne ſe laiſſent corrompre dans l'adminiſtration de la juſtice, ou par leurs parens, ou par leurs amis; on les envoïe donc hors de leurs Provinces; les Guerriers au contraire demeurent dans leur païs, pour y exercer leur emploi, parce qu'on eſt perſuadé, que l'amour de la patrie fait qu'ils veillent avec plus de ſoin à

1517. ſa conſervation : ils ont ſous leurs ordres un certain nombre de ſoldats, plus ou moins conſidérable, à proportion du degré de dignité du Mandarinat qu'ils occupent. Au reſte, ils ſont beaucoup moins conſiderés que les Mandarins lettrés, qu'on regarde à la Chine comme des demi-Dieux. Parmi le grand nombre qu'il y a de ces derniers, il y en a huit principaux, ou bien ſix, qui ſont les Préſidens des ſix Conſeils, qui ſuivent toujours la Cour. Le premier de ces ſix a le pouvoir de nommer les Mandarins, de les élever à des poſtes plus élevés, s'ils le meritent, de châtier & d'abaiſſer ceux qui ne ſe comportent pas bien; enfin il régle tout, & ſon pouvoir eſt ſi grand, que les Chinois l'appellent le Mandarin du Ciel.

Le ſecond veille au culte des Idoles, des faux Dieux, & a ſoin des ſacrifices qu'on fait en leur honneur & en celui des Morts. Il regle auſſi les cérémonies,qu'on doit obſerver dans les principales actions,qui concernent la perſonne du Roi, il le proclame Roi, il le marie. Le troiſiéme préſide au Conſeil de guerre. C'eſt lui qui dit à l'Empereur, quand il eſt queſtion de faire la guerre, ou d'envoïer des flotes pour nettoïer la mer de Pyrates; il ordonne aux Vicerois des Provinces, & aux Gouverneurs des Villes de lever des troupes, de les armer, & de leur fournir tout ce qui eſt néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Le quatriéme eſt à la tête des finances : tous ceux qui s'adonnent à ce vil métier, dépendent de lui. Le cinquiéme a les mêmes fonctions que nos Surintendans de bâtimens. Le ſixiéme préſide au Conſeil de Juſtice : il juge toutes les cauſes criminelles, il conſtitue des Juges dans toutes les Provinces, pour condamner ou abſoudre ceux, 1517.
qui ſont accuſés de quelque crime. Au-deſſus de ces ſix Mandarins, il y a encore ceux du Conſeil d'Etat, avec qui l'Empereur délibere & conſulte ſur toutes les matieres, qui regardent l'Empire.

Dans chaque Province, il y a un Viceroi qu'on appelle Tutan : il a ſous lui trois Mandarins, tirés de l'Ordre des Lettrés ; le premier reçoit les revenus du Roi : c'eſt, à proprement parler, comme nos Receveurs Géneraux des finances ; le ſecond connoît des cauſes criminelles & civiles ; & le troiſiéme maintient la tranquillité publique dans la Province, purge les grands chemins de Brigands, veille aux levées des troupes, fait équipper les flotes dont on a beſoin, & empêche que les Etrangers n'entrent dans l'Empire, ainſi qu'il eſt expreſſément défendu par les Loix. Ces Mandarins ſont extrêmement reſpectés de la populace, par le pouvoir qu'ils ont de faire du bien & du mal ; ils ſe font ordinairement accompagner par des gens qu'on nomme Upis, qui marchent devant les Mandarins, comme les Licteurs dans Rome précedoient les Conſuls : ils portent des faiſceaux de canne, dont ils frappent tous ceux que les Mandarins ſouhaitent, & perſonne n'eſt en droit de leur en demander raiſon. On meurt ſouvent de ce ſuplice. Le reſpect qu'on a en général pour ces Mandarins eſt ſi grand, que dès qu'ils paroiſſent au bout d'une ruë, tout le monde rentre dans les maiſons : la ruë demeure vuide, il regne un ſilence profond ; on n'entend que les gens de ſa ſuite, qui portent les uns des maſſuës de fer, les autres des banderoles, quelques-uns des faiſceaux de canne, quelques autres des chaînes de fer, qu'ils traînent a-

1517. vec grand bruit, pour imprimer de la terreur au peuple : d'autres portent les marques de la dignité de Mandarin, ſans compter pluſieurs Trompettes, ou Crieurs, qui annoncent avec une voix perçante, que le Mandarin va paſſer : enfin on voit arriver le Mandarin porté dans une chaiſe par deux, quatre, ou huit hommes, ſelon le degré de dignité de ſon Mandarinat : il eſt grave, ſerieux, immobile, a les yeux baiſſés, & tout le reſte du maintien roide. Son habit reſſemble aſſez à l'habit des Senateurs de Veniſe ; mais il couvre ſa tête d'un bonnet qui ſe termine en pyramide, accompagné de deux bandes, comme celles qui ſont aux Mitres de nos Evêques.

Pour parvenir au Mandarinat, il faut paſſer par trois degrés, qui répondent aſſez à ceux de Bachelier, de Licencié, & de Docteur. Quand on eſt parvenu à ce troiſiéme, on les compte au rang des Loytias : ils ſont réputés Nobles. L'Empereur leur donne une penſion pour ſoûtenir leur dignité ; on les tire enfin de-là pour en faire des Mandarins principaux : ils s'appliquent beaucoup à l'étude ; ils liſent leurs Livres, dont ils ont un nombre prodigieux, à cauſe de l'Imprimerie en planches, & non en caracteres mobiles, qu'ils poſſedent de temps immemorial. On croit que des feüilles de papier, où il y avoit des caracteres imprimés, & qui ſervoient à envelopper les marchandiſes de la Chine, firent naître en Europe au milieu du quinziéme ſiecle l'idée de l'Art de l'Imprimerie, & donnerent enſuite lieu à Jean Fuſt d'inventer à Mayence les caracteres mobiles. Les Chinois ont d'aſſez bons Livres, qui traitent des mineraux, des plantes, des animaux, des vertus morales, civiles, & politiques. Ils ſont ſurtout grand cas des ouvrages du Philoſophe Confucius, dont ils racontent des choſes merveilleuſes. En général les Chinois aiment les belles Lettres, & il n'eſt pas juſqu'aux Artiſans, & aux Laboureurs, qui ne ſçachent lire & écrire, & qui ne cultivent un peu les ſciences. Ils ſont charmés de la Poëſie ; ils compoſent des poëmes, ils ſe les envoïent par amitié, les perſonnes les plus graves s'y appliquent ; ils regardent la Poëſie comme un Art qui amuſe, inſtruit & façonne l'eſprit d'une maniere agréable & utile. Ils n'eſtiment pas moins l'Art de joüer des inſtrumens, & celui de la Peinture, auſquels ils s'adonnent beaucoup, mais ſans ſuccès. Au milieu de ces amuſemens, ils conſervent une ame ferme, inébranlable, attachée aux devoirs de la ſocieté, & au bien public : les Mandarins ſur-tout font profeſſion d'une vertu conſtante. Quoique le Gouvernement ſoit deſpotique, ils oſent s'oppoſer à ſes Décrets, lorſqu'ils ſont contraires aux Loix de l'Etat. Un de leurs Empereurs ſe comportant mal dans le Gouvernement, un Mandarin lui écrivit ſur cette matiere, & commença ainſi ſa Lettre. » Sire, je ſçai que tout eſt prêt » pour mon ſuplice, mais la mort » me paroît préferable à la perte de » mon honneur ; ainſi je vous remontrerai que le mauvais exemple, que » vous donnez à tout votre Roïaume, » entraînera infailliblement ſa ruine. L'Empereur fut aſſez généreux pour l'écouter, ſans être offenſé de ſa hardieſſe. Il arriva peu de temps après un évenement, qui donna occaſion aux Mandarins, de ſignaler leur courage, & leur fidelité. Le Roi étoit ſans enfans légitimes ; par les Loix du païs les bâtards ſont appellés à la ſucceſ- 1517.

1517. sion, mais à condition qu'on élira toujours l'aîné. Le Roi affectionnant davantage un de ses cadets, voulut le faire reconnoître, au préjudice de son fils aîné. Comme cela choquoit les Loix & les Coûtumes de l'Empire, quelques Mandarins representerent au Roi, qu'il commettoit une injustice. Le Roi les priva de leurs Charges. Les autres Mandarins de la Cour, dont le nombre monte à deux mille, publierent un Arrêt, par lequel ils ordonnoient à tous les Mandarins attachés à la Cour, de se trouver un tel jour au lieu ordinaire des assemblées. Ils convinrent dans cette assemblée générale, qu'ils devoient, puisque le Roi rejettoit leurs remontrances, se démettre de leurs Charges, & se retirer chacun dans sa maison, pour y vivre en simples Particuliers; ils executerent ce qu'ils avoient déliberé; ils allerent remettre leurs Charges, & firent dire au Roi qu'ils ne pouvoient les exercer davantage, attendu qu'on vouloit exiger d'eux des choses contraires aux constitutions immuables de l'Etat, & au bien public: qu'ils le prioient donc respectueusement, d'en disposer en faveur de qui il jugeroit à propos. Le Roi frappé de leur courage, l'admira, & leur fit dire par un de ses principaux Eunuques, qu'il étoit content de leur fidelité, qu'il adheroit à leur sentiment; & qu'ils reprissent leurs Charges & leurs fonctions. Ils obéirent, & l'harmonie fut rétablie dans l'Etat. Si les Mandarins se firent dans cette occasion beaucoup d'honneur par leur fermeté, l'Empereur ne merita pas moins de loüanges par sa prudence.

Le peuple de la Chine est idolâtre, mais les Chinois lettrés sont presque tous Athées. Adonnés à l'étude des Loix, ils négligent pour elles l'étude de la Religion. Ils frequentent peu leurs Temples, & font peu de cas de leurs Bonzes, ou comme les appellent quelques-uns, de leurs Hoxions ou leurs Prêtres. En effet, ceux-ci sont ignorans, superstitieux, crédules, grossiers, impolis, & avides de richesses. Ils adorent le Soleil, la Lune, les Astres, tout le Ciel enfin, persuadés que de lui seul nous viennent tous les biens, & tous les maux. Ils ont encore des Idoles & des Statuës, fabriquées de diverse matiere, ausquelles ils rendent leurs hommages, comme représentant certains hommes illustres, qui ont écrit des choses morales. Ils placent au même rang les inventeurs de tous les Arts, tels qu'ils soient, & tous ceux qui ont rendu quelque service signalé à l'Etat. Ils rendent un culte religieux à leur pere, leur mere, leurs parens, leurs amis; ils leur offrent des Sacrifices sur leurs tombeaux, & leur presentent de l'encens. Il y en a qui rendent un culte aux demons infernaux, qu'ils peignent de même que nous, avec des serpens & des couleuvres, vomissans des flammes par la bouche. Plusieurs croïent qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Créateur & Seigneur de toutes choses; ils l'appellent le Ly: en ce cas ils sont Deistes. Mais on prétend qu'ils n'adorent que le Ciel materiel, & non un Etre souverain, Créateur du monde. Plusieurs qui se piquent de Philosophie, croïent à la Metempsicose; d'autres, qu'il y a après cette vie des lieux destinés pour y vivre délicieusement, au milieu des plaisirs & des voluptés, en récompense des vertus qu'on aura pratiquées dans ce monde, & des lieux, pour y recevoir le châtiment des crimes qu'on aura commis, & pour y être persecutés par les demons; mais le seul peu- 1517.

1517. ple croit ces choses-là.

En général ils sont convaincus que l'eau est l'élement, dont le monde a été formé ; que son écume a servi à former le Ciel, & ses parties les plus grossieres à construire la terre. Ils disent que les premiers hommes & les autres animaux, les arbres & le reste des plantes, sortirent de la terre, & qu'au commencement les hommes alloient vagabonds d'un côté & d'autre, se nourrissant du fruit des arbres, & de la chair cruë des animaux; enfin qu'ils menerent une vie brute & sauvage, jusqu'à ce que leur raison prenant le dessus, leur enseigna à cultiver la terre, à semer des bleds, à s'en nourrir, à bâtir des maisons & des villes : qu'alors ils commencerent à former des societés, à avoir des Magistrats & des Princes, à instituer des Loix, & à adorer des Etres superieurs. Le peuple Chinois a une profonde véneration pour l'Image d'une femme nommée *Namman*, qu'il croit interceder auprès de Dieu, pour le genre humain. Ils n'honorent pas moins celle d'une vierge, fille d'un de leurs Empereurs, qui renonça à l'Empire, pour ne s'occuper que du Ciel. C'est la Patrone de tout le Roïaume, ainsi qu'un de leurs anciens Capitaines, qui jetta son épée sur une large riviere, & la traversa sur cette épée, comme sur un vaisseau, pour aller secourir ses soldats, que leurs ennemis étoient sur le point de vaincre. Malgré toutes ces merveilles, les Chinois ont peu de respect pour ces Dieux, & moins encore pour leurs Prêtres, dont le nombre est incroïable. Ceux-ci vivent dans des Monasteres, & ils y font vœu de chasteté. Malgré l'exterieur de pieté qu'ils affectent, ils ne sont dans le fonds du cœur que des hommes abominables, qui enseignent des choses qu'ils ne croyent point, & qu'ils méprisent même. Ils sont d'ailleurs fort adonnés à la Pederastie. Ils ont aussi des Monasteres de femmes, qui sont gouvernées par des Superieures. On voit parmi eux quantité de gens, qui vivent dans la retraite, dans des solitudes éloignées du monde, à l'exemple de nos anciens Anachorettes. Ils ont six Commandemens que tout le monde doit observer, ainsi que nous devons observer le Décalogue. Afin que personne ne les oublie, & que les enfans succent avec le lait les préceptes & les regles de bien vivre, ils ont des hommes gagés par toutes les Villes, qui ont charge, de les publier à haute voix dans chaque ruë, aux nouvelles & pleines Lunes, un peu devant le Soleil levé. Le premier Commandement est d'obéïr à son pere & à sa mere; le second, de respecter les anciens, & les superieurs; le troisiéme, d'entretenir la paix avec ses voisins; le quatriéme, d'instruire ses enfans & ses neveux; le cinquiéme de s'acquitter de ses emplois : & le sixiéme, de ne point faire de tort à personne : il faut avoüer, que ces six Préceptes renferment tout ce qu'il est nécessaire d'observer dans la societé. Qui les observe est toujours honnête-homme. 1517.

Tels étoient les Chinois, & telle étoit leur croïance, lorsque Ferdinand Perés Andreade y aborda, avec huit vaisseaux, pour établir le commerce entre les Portugais & les Chinois, pour connoître les mœurs de ces derniers, & pour découvrir les Isles voisines. La premiere place importante qu'on trouve à la Chine, en venant de Malaca, c'est la Ville de Canton. Avant d'y arriver, on rencontre quelques petites Isles désertes, & à l'embouchure de la riviere, qui passe de-

1517. vant Canton, des vaisseaux, pour empêcher que les Etrangers n'entrent, sans la permission des Mandarins, dans l'Empire. Andreade s'arrêta dans une de ces Isles dont nous venons de parler, appellée Tamou, où il attendit la permission d'entrer dans le port de Canton, qu'il obtint pour deux vaisseaux seulement : il laissa le reste de sa flote dans l'Isle de Tamou. Etant arrivé dans le port, il alla se presenter aux Mandarins, & fit descendre Thomas Perez, qui devoit aller trouver l'Empereur de la Chine, à titre d'Ambassadeur, de la part du Roi Emmanuel. On le logea, & on lui fit des presens, selon la coûtume du païs. Au reste, Andreade se comporta si sagement & si noblement, dans toutes les choses qu'il trafiqua avec les Chinois, que jugeant de toute la nation par lui, ils lui accorderent la liberté du commerce, & permirent à l'Ambassadeur d'aller saluer l'Empereur avec toute sa suite.

Andreade, avant de partir, fit publier à son de trompe, par toute la ville de Canton, que s'il y avoit quelqu'un, qui eût reçu dommage de sa part, ou des siens, qu'il n'avoit qu'à se presenter, afin qu'on le satisfît. Cette conduite confirma les Chinois dans la bonne opinion, qu'ils avoient conçuë de la probité & de la franchise des Portugais : mais ils ne demeurerent pas long-temps dans ce sentiment. Après le départ de Ferdinand Andreade, Simon son frere arriva à Canton, avec quelques autres Officiers Portugais. Ils se comporterent si mal, qu'ils firent perdre aux Chinois l'estime qu'ils faisoient des Portugais, & qu'ils les déterminerent à les massacrer tous. Dès qu'ils eurent abordé dans l'Isle de Tamou, ils commencerent par élever une Forteresse sans permission des Mandarins, & de-là, ils empêchoient qu'aucun Etranger, excepté eux, n'entrât dans le port de Canton. Non contens d'insulter les Etrangers, ils insultoient même les habitans du païs. Ils violerent leurs filles, ils acheterent des hommes & des femmes de condition libre, que certains Pyrates leur vendoient, & enfin ils se comporterent comme des tyrans, qui eussent conquis le païs par les armes. 1517.

Les Chinois offensés d'une conduite si irréguliere, résolurent à leur tour de les traiter en Pyrates. Ils équipperent & armerent promptement une flote, outre celle qu'ils avoient déja, environnerent celle des Portugais de tous côtés, l'attaquerent, la presserent vivement, & la réduisirent aux dernieres extrêmités. Tous les Portugais étoient prêts de périr ou de tomber dans les fers, lorsqu'une horrible tempête s'éleva tout d'un coup, écarta la flote Chinoise, & ouvrit un passage à celle des Portugais, qui profitant du désordre, où étoit celle des ennemis, se sauva, prit la route de Malaca, où elle arriva chargée d'or & de marchandises précieuses.

Thomas Perés ne fut pas aussi heureux dans son Ambassade. Après un voyage de quatre mois, il arriva enfin à la Cour de l'Empereur. Ce Prince & son Conseil étoient déja informés de ce qui venoit de se passer à Canton. D'ailleurs on avoit fait entendre à l'Empereur, que Perés n'étoit point un Ambassadeur, mais un espion de Corsaires, qu'il falloit châtier & punir de son audace. Le Conseil, sur ce simple rapport, prévenu déja contre ceux de sa Nation, fait arrêter Perés & sa suite, & les renvoïe tous à Canton, où ils virent terminer misérablement leurs jours dans des

1517. prisons affreuses, au milieu d'une foule de brigands & de scélerats.

Sur ces entrefaites, Alfonse Martin de Melo ignorant tout ce qui venoit de se passer à Canton, vint aborder à la Chine avec six vaisseaux. Aussitôt les Mandarins ordonnerent aux Officiers des flotes proposées, pour empêcher aux Etrangers d'entrer dans le port, d'aller promptement saisir ces détestables Corsaires, ou de les mettre tous en pieces. Melo fut surpris par la flote des Chinois, ausquels ils fit dire qu'il n'étoit pas venu pour faire la guerre, mais pour confirmer l'alliance dont on étoit convenu avec Ferdinand Andreade. Les Chinois ne daignant pas répondre à ce discours, foudroïerent de leurs canons les vaisseaux Portugais. Alors Melo se mit en défense; mais la partie étoit trop inégale. Les Portugais après un combat long & sanglant, succomberent & furent pris en partie. Alfonse Melo se sauva néanmoins : voïant qu'il alloit être perdu, il poussa son vaisseau au travers des ennemis, perça leur flote & gagna le large, laissant les Chinois étonnés de sa valeur. Ceux qui furent faits prisonniers périrent en partie de misere dans les prisons de Canton, & les autres, traités en Pyrates, périrent par la main des bourreaux. Lorsqu'on les conduisoit au supplice, un crieur public les précedoit, s'arrêtoit de tems en tems, sonnoit de la trompette pour assembler le peuple, & crioit : » Ces brigands qu'on va punir de » mort, ont commis tels & tels cri» mes : ils ont osé revenir dans ce » Roïaume armés, après les défenses » expresses qu'on leur avoit faites. » Ils s'étoient d'abord masqués d'une » vertu apparente pour nous trom» per; mais nous les avons dévoilés; » ils vont recevoir les châtimens dûs 1517. » à leurs crimes : Qu'ils périssent, ré» pondoit le peuple, qu'ils soient ex» terminés, on ne sçauroit trop pu» nir des Corsaires, des Brigands. Cependant dans la suite leur haine s'adoucit, ils permirent aux Portugais d'aborder & d'étaler leurs marchandises dans l'Isle de Sanciam, où ils bâtirent quelques cabanes avec du gazon & des branches d'arbres. Cette Isle étoit à trente lieuës de Canton. Les Portugais ayant par leur bonne foi détruit les fâcheuses idées que Simon Andreade avoit données d'eux, demanderent la permission aux Mandarins de s'approcher, jusqu'à une autre Isle déserte, à vingt lieuës de Canton, appellée Macao; on le leur permit : ensuite on leur donna même la liberté de venir tous les ans à Canton, & d'y demeurer quatre mois, à condition qu'ils se retireroient tous pendant la nuit dans leurs vaisseaux. Bientôt après on leur permit de bâtir quelques maisons à Macao : elles s'accrurent insensiblement, & formerent une Ville assés grande & assés commode. Les Portugais y tiennent un Gouverneur pour y faire observer une exacte police; & les Chinois un Mandarin, pour faire voir que cette Isle leur appartient.

Tandis qu'Andreade étoit à la Chine, Suarés envoya Dom Juan Sylveira dans les Isles Maldives, & delà dans le Royaume de Bengale, pour renouveller avec les Rois de ce pays l'alliance qu'ils avoient faite avec Albuquerque. Le Roïaume de Bengale est situé par de-là le Gange, qui lui sert de bornes au couchant; bien des gens croïent, que ce Roïaume a deux cent lieuës de côte : il commence du côté d'occident aux Palmerines, & finit au Roïaume de Ranu, où est le port

1517. port & la Ville de Chatignan vers l'Orient. Les habitans sont bienfaits, & beaux quoique bazanés. Ils aiment tout ce qui flate les sens. Au reste ils sont fourbes, menteurs, traîtres, parjures & idolâtres. Ils ont une vénération singuliere pour les eaux du Gange, qu'ils croïent propres à laver non seulement les taches du corps, mais encore celles de l'ame. Ils sont persuadés qu'ils vont droit au Ciel, s'ils sont lavés de ses eaux un instant avant de mourir, ou s'ils sont enterrés sur ses bords; ce qui fait que les Seigneurs du païs font bâtir leurs tombeaux sur le rivage de ce fleuve. Au reste les Bengalois ne sont pas les seuls imbus de cette superstition; elle a gagné presque tous les Indiens: ceux qui ne peuvent être inhumés près du Gange, à cause de leur éloignement, ordonnent en mourant, qu'on brûle leur corps, qu'on en ramasse les cendres, & qu'on aille les jetter dans ce fleuve. Sylveira tenta vainement de ramener le Roi de Bengale à ce qu'il souhaittoit: alors il lui déclara la guerre, & le harcela pendant quelque tems, mais il fut bientôt obligé de quitter le pays, & d'aller dans l'Isle de Ceïlan, d'où il passa à Diou, où Melechias le reçut très-bien, & confirma la paix, faite entre le Roi de Portugal & celui de Cambaye. Le Roi de Bintam manqua une entreprise sur Malaca; Alexis de Menesés Gouverneur de la Ville éventa ses projets, & les rendit inutiles.

1518. Le tems de la Viceroïauté de Suarés étant expiré, Emmanuel donna cette charge à Jacque Lopés Siqueira, qui arriva à Goa le 8 Septembre 1518. Suarés étoit alors dans l'Isle de Ceïlan, où il étoit occupé à faire bâtir une Citadelle. A son retour de Ceïlan à Cochim, il remit le commandement à Siqueira, & fit voile vers le Portugal. Siqueira commença les fonctions de sa charge, par envoyer de tous côtés des Officiers pour rassurer les habitans de quelques Villes prêtes à se révolter, & pour ramener les esprits aigris par l'avarice & par la fierté de Suarés. Les affaires d'Afrique prirent aussi un bon train par la valeur de Dom Alvarés de Norogna Gouverneur d'Azamor, à la place de Dom Pedre de Souza, qu'on avoit rapellé en Portugal. 1518.

Cependant Emmanuel commençoit à ressentir les tristes effets de la vieillesse. Agité de differentes pensées, accablé d'ennuis depuis la mort de la Reine Marie son épouse, il forma le projet de se retirer en Algarve, pour ne songer qu'à la guerre d'Afrique, résolu de laisser le Gouvernement de Portugal à Jean son fils. Il l'eut sans doute executé, sans les discours malins, que quelques Courtisans répandirent sur son compte, & ausquels son fils se prêta trop légerement. Emmanuel pour s'en venger, & pour faire sentir, qu'il étoit non-seulement le maître, mais en état de l'être encore long-temps, changea de résolution, & prit celle de se remarier avec Leonor sœur de l'Empereur Charles V. la même qu'il avoit destinée à son fils pour épouse. Ce mariage fut condamné de toute la Cour; mais Emmanuel meprisa les murmures, & fit partir D. Alvarés de Costa son Chambellan, pour aller trouver l'Empereur, & lui demander sa sœur, qu'il obtint, ainsi que la dispense du Pape. Alvarés fiança la Princesse à Sarragosse: le Duc d'Albe & l'Evêque de Cordouë la conduisirent jusques sur la frontiere de Portugal, où le Duc de Bragance vint la recevoir, pour la conduire à Crato, où le Roi étoit alors.

1518. Dès qu'elle fut arrivée, Emmanuel l'épousa, & le lendemain il prit l'Ordre de la Toison d'or, institué par Philippe premier Duc de Bourgogne, & rétabli par Charles V. De Crato Emmanuel se rendit à Almeirim avec toute la Cour, où il passa l'hiver; & au commencement du printemps, on revint à Evora.

1519. L'an 1519. le Roi fit partir une flote de treize vaisseaux pour les Indes, sous le commandement de George d'Albuquerque. Dès que ce Seigneur fut arrivé au Mozambique, il envoïa quatre de ces vaisseaux aux Indes; & avec les neuf qui lui restoient, il alla croiser dans la mer d'Arabie, où Siqueira lui fit dire, qu'il itoit incessamment le joindre, pour aller ensemble assieger Juda. En même temps, pour se venger de Melichias, qui avoit donné occasion aux Portugais de se plaindre de lui, il envoïa Christophe de Sale avec trois galeres, pour cotoyer sur la Côte de Cambaye; Sale obéït & fit un butin considérable: Antoine de Saldagne fit également quelques bonnes prises le long du Cap de Guardafu, après quoi il alla joindre le Viceroi.

Vers ce temps-là, le Roi de Portugal perdit un excellent sujet par sa faute. Magellan homme de naissance, d'un grand courage, & d'une rare valeur, s'étoit distingué contre les Indiens dans l'Asie, & contre les Maures en Barbarie. Autrefois les Rois de Portugal nourrissoient à leurs dépens toute leur maison. A mesure qu'ils devenoient puissans, leur maison s'agrandissoit aussi; ce qui détermina les Rois à donner des pensions à leurs Officiers à la place de la nourriture. Lorsqu'on fit ces réglemens, les denrées se vendoient à vil prix, & les pensions qu'on assigna furent proportionnées. Le luxe s'étant introduit dans le Portugal, les denrées encherirent, & les pensions ne suffirent plus aux Officiers pour vivre. Magellan qui étoit du nombre, demanda à Emmanuel en considération de ses services, un demi ducat de plus par mois, ce qu'Emmanuel lui refusa, pour n'être pas obligé d'en donner autant aux autres, qui auroient été en droit de l'exiger, occupant le même poste à la Cour que Magellan. Celui-ci offensé du refus, quitta le Roïaume, prit les armes contre son Prince, & fit naître une occasion de broüiller l'Espagne & le Portugal. Il fit entendre au Roi d'Espagne que les Isles Moluques lui appartenoient, qu'elles étoient échuës dans son partage, & qu'Emmanuel les occupoit injustement. Roderic Falier, qui se piquoit d'astronomie, confirma, par son instigation, la même chose; Alvarés de Costa, alors Ambassadeur en Espagne, informé de l'affaire, alla trouver le Roi, & lui dit qu'il lui étoit honteux de prêter l'oreille à des rebelles, que les honnêtes gens, & sur-tout les Rois, devoient rejetter avec mépris. Charles l'écouta favorablement, & résolut de ne plus se prêter aux desseins de Magellan; mais les Seigneurs Castillans lui persuaderent de saisir l'occasion, qu'on lui offroit d'agrandir son Empire. Il ordonna donc à Magellan d'équipper quelques vaisseaux, & d'aller chercher un autre chemin que celui du Cap de Bonne-Esperance pour aller aux Moluques. On en étoit même convenu du temps de Jean II. & de Ferdinand: c'est-à-dire, que les Portugais vogueroient vers l'Orient, & les Espagnols vers l'Occident. Par ce moïen, il étoit permis à chacun, le globe n'aïant de mesure en longitude & latitude, que trois cens soixan- 1519.

1519. te degrés, de découvrir & de subjuguer la moitié de ce nombre : le méridien servoit de bornes. Or Magellan & Falier prétendirent que les Moluques se trouvoient situées dans la partie du globe qu'on avoit accordée au Roi d'Espagne ; Alvarés de Costa en informa Emmanuel, & fit tous ses efforts, après en avoir encore parlé à Charles V. pour détourner Magellan de son projet ; mais rien ne put le persuader. Le desir de la vengeance l'occupoit uniquement.

Il s'embarqua donc sur une flote de cinq vaisseaux pourvûs de vivres, de munitions, d'Officiers, de Soldats, de Pilotes, & de Matelots, sur lesquels on lui donna puissance de vie & de mort. Le dixiéme d'Aoust 1519. il mit à la voile ; persuadé qu'il découvriroit un chemin pour les Moluques, plus court & plus commode que celui de l'Orient. Après avoir passé le Bresil, il poursuivit sa route vers le Midi, jusqu'à cinquante-trois degrés par delà l'Equateur : en sorte qu'en 1520. au mois de Septembre, il trouva un détroit, qui depuis a toujours porté le nom de Magellan. Le froid s'y faisoit déja ressentir avec tant de vivacité, qu'un grand nombre d'Espagnols en moururent. On dit que ce détroit a vingt lieuës de longueur. Après l'avoir traversé il reprit sa route vers l'Equateur, & retrouva l'air plus doux & plus temperé. Pendant le cours de son voïage, il essuïa beaucoup de fatigues & affronta divers dangers. Ses Officiers & ses soldats voulurent l'abandonner & le faire perir : mais aïant découvert leur complot, il en fit enchaîner les auteurs, & mourir les plus mutins. Il aborda enfin dans une Isle appellée Mata, gouvernée par un Seigneur, qui lui demanda du secours contre ses voisins. Magellan lui accorda ce qu'il souhaitoit ; il combattit & vainquit les ennemis de ce Prince barbare : mais celui-ci pour le récompenser des services qu'il venoit de lui rendre, le fit lâchement assassiner ; craignant qu'après avoir subjugué ses ennemis, il ne voulût le subjuguer lui-même. Ainsi finit Magellan, qui à beaucoup d'audace & de hardiesse joignit des qualités estimables, s'il ne les eut tournées contre son Prince & sa patrie. De cinq vaisseaux qu'il avoit amenés, trois avoient déja péri, & deux parvinrent dans l'Isle de Tidore, l'une des cinq Isles Moluques. Le huitiéme jour de Septembre 1522, l'un de ces vaisseaux revint au port de Seville en Espagne. L'autre ayant manqué de vivres, s'arrêta aux Moluques, & ceux qui y étoient, ayant appris que les Portugais étoient établis dans l'Isle de Ternate, envoyerent à Antoine Brito, qui les commandoit, pour le prier de les secourir dans l'état déplorable où ils se trouvoient. Leur vaisseau prenoit eau de tous côtés, l'équipage perissoit chaque jour de maladie, on manquoit enfin de tout ce qui étoit necessaire pour la vie. Brito envoya genereusement un de ses Officiers avec des batteaux pour les transporter de Tidore à Ternate. Après qu'ils y furent remis de leurs fatigues, il les fit embarquer dans des vaisseaux Portugais, les renvoya aux Indes, & de là on les fit partir pour l'Espagne. Telle fut l'issuë de la navigation de Magellan vers les Moluques. 1519.

Fin du quinziéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE SEIZIE'ME.

1519. LE desir des richesses avoit ouvert le chemin de l'Orient aux Portugais; le desir de la vengeance engagea Magellan, à en chercher un du côté d'Occident pour aller aux Moluques. De cinq vaisseaux qu'on lui donna, deux parvinrent, comme nous l'avons dit au Livre précedent, dans ces Isles situées dans l'Ocean Oriental, que les Portugais appellent de S. Lazare. Elles sont en partie sous l'Equateur; trois cens lieuës 1519.
par de-là Malaca vers l'Orient. On en compte cinq principales, qu'on nomme Ternate, Tidore, Moutel, Maquien & Bachan. Elles sont si petites, que la plus grande qui est Ternate, n'a pas plus de six lieuës de circuit. On prétend que les Isles de Banda, qui sont encore cinq petites Isles, où l'on trouve la noix muscade & le macis, dépendoient du Gouvernement des Moluques, ainsi que l'Isle d'Amboyne, éloignée de Malaca d'environ 250 lieuës, & des Moluques,

1519. quelques soixante & dix : elle en a 30 de circuit.

L'air des Moluques, peu sain dans les plaines, est excellent sur le haut des montagnes, qui néanmoins vomissent des feux ainsi que le Vesuve en Italie, & l'Ætna en Sicile. Le plus considerable de ces Volcans se trouve sur la cime de la plus haute montagne de Ternate, qui brûle continuellement. Pendant le jour on en voit sortir des torrens d'une fumée épaisse, & durant la nuit des flâmes diversifiées de differentes couleurs. Il en sort en même tems une quantité prodigieuse de cendre, qui couvre la croupe de la montagne, & des pierres d'une grosseur énorme, qui éclatent dans les airs, & tombent avec un fracas épouvantable. Le feu s'élance au travers de certaines crevasses, qui sont au haut de la montagne. La terre est près de là spongieuse & legere, & ne porte ni arbre, ni herbe, ni plante; mais le bas de la montagne en est tout couvert. De ce bas coulent aussi des rivieres & des fontaines, qui ne tarissent jamais, qui arrosent, fertilisent & rendent la campagne délicieuse: ainsi de la même source sortent deux élemens contraires, l'eau & le feu; & l'on diroit que ce dernier ne sert qu'à faire distiller avec plus d'abondance les eaux, qui sont contenuës dans les rochers.

Parmi les raretés qui sont dans les Moluques, on trouve une espece d'oiseaux, appellés par les Portugais Passaros do sol, & par les habitans du païs, Manucodiatas: ils n'ont ni pieds, ni aîles, mais une longue & belle queuë avec laquelle ils volent. On l'appelle aussi oiseau de Paradis, à cause de sa rare beauté, & l'on croit qu'il ne se repose jamais à terre. Ces Isles portent aussi les cloux de girofle. 1519.
Les anciens Grecs & Romains connoissoient ce fruit sous le nom de *Caryophylla*, ou *Garyophylla*, nom qu'ils avoient peut-être emprunté des Persans, qui les appellent encore *Calafur*. Les Portugais leur ont donné le nom de Clou, à cause de leur ressemblance avec les cloux de fer, & les Moluquois les nomment Chaque ou Chanque. Les arbres qui les portent, sont ordinairement gros, hauts, pointus: ils jettent beaucoup de branches, mais toutes minces; les feüilles sont semblables à celle du Laurier, & sentent bon de même: le bois de l'arbre est dur & de longue durée; la fleur qui est le fruit de l'arbre, est d'abord blanche, puis elle devient verte, & ensuite jaune. Cet arbre vient de lui-même dans les Moluques, sans être planté ni cultivé; il est si sec de sa nature, qu'il attire à lui toute l'humidité de la terre, ensorte qu'il ne croît autour de lui ni herbe, ni plante, ni arbre d'autre espece.

Après que le grand Albuquerque eut conquis à la Couronne de Portugal le Roïaume de Malaca, il envoïa un Capitaine nommé Abreu, avec quelques vaisseaux, pour découvir les Moluques. Abreu aborda d'abord dans l'Isle de Java; ensuite il passa dans d'autres Isles, & de ces Isles dans celle de Banda. En sortant de Banda, il fut surpris d'une horrible tempête, qui emporta un de ses vaisseaux, commandé par François Serran, dans les Isles appellées Lucopines, où le vaisseau se brisa contre les rochers. Serran & tout l'équipage se sauva à terre avec ses armes. Il avoit parmi sa troupe des Matelots Malayois, qui lui dirent que le païs étoit toujours infesté de Corsaires, qui ne manqueroient point de le massacrer, s'il ne se tenoit

1519. sur ses gardes : en effet, on en vit arriver une bande sur une Caracore, qui est une espece de bateau. Aussitôt ils sautent à terre, & s'écartent d'un côté & d'autre, pour chercher ceux qui avoient fait naufrage. Serran s'étoit mis en embuscade, d'abord qu'il les vit éloignés, il en sort & vole vers le rivage où il s'empare de leur vaisseau. L'Isle étoit deserte, les Pyrates eussent péri de faim & de misere : mais Serran se laissa toucher par leurs prieres, & par l'espérance qu'ils lui donnerent de le mener dans une Isle voisine, où ils trouveroient tout ce qui lui seroit nécessaire, pour regagner la terre ferme. En effet, ces Corsaires conduisirent si bien leur vaisseau, qu'ils le firent aborder dans l'Isle d'Amboine, où les Portugais furent reçus & traités très-humainement, par les habitans du port de Rucutel. En reconnoissance de leurs bienfaits, ils les secoururent dans la guerre qu'ils avoient contre les habitans de la Ville de Veranula, située dans la Batachine du More. Les Rucutelois demeurerent vainqueurs, & les actions prodigieuses de valeur que firent les Portugais, parvinrent jusqu'aux oreilles des Rois des Moluques. Boleife Roi de Ternate, & Almanzor Roi de Tidore, Mahometans de Religion, mais cependant ennemis cruels, envoïerent des vaisseaux avec des Ambassadeurs, pour les prier de les venir trouver. Ceux de Boleife arriverent les premiers ; Serran accepta le parti qu'on lui proposa ; il partit pour Ternate, où le Roi le combla d'honneurs & de caresses. Le Roi de Tidore n'aïant pu les attirer dans son parti, & redoutant leur valeur, chercha à faire la paix avec son ennemi. Pour la cimenter solidement, il lui offrit même une de ses filles en mariage. Boleife accepta l'une & l'autre. Il épousa Neachila Pocaraga, Princesse d'une vertu rare, & d'un courage au-dessus de son sexe. 1519.

Boleife conçut pour son épouse une passion des plus vives ; il devoit son bonheur aux Portugais ; il les accabla de presens & les combla de bienfaits: peu content de ces marques de reconnoissance, il voulut les arrêter dans son Isle. Pour cet effet, il écrivit au Viceroi dans les Indes, & lui offrit une place dans l'Isle, pour y bâtir une Forteresse, afin qu'il pût en toute assurance lui & les siens, faire le commerce de cloux de girofle qu'on amassoit dans Ternate, & de la noix muscade qu'il cueilloit dans l'Isle de Banda qui lui appartenoit. Les Sarrasins virent que leur credit alloit tomber dans les Moluques, s'ils y laissoient établir les Portugais. Desesperant de les ruiner dans l'esprit du Roi, ils résolurent de s'en défaire par le poison. Ils l'executerent, & en même-temps ils empoisonnerent aussi le Roi. Boleife en mourant ordonna à la Reine son épouse de gouverner l'Etat à la place de ses enfans trop jeunes, pour le faire eux mêmes, & d'observer fidélement l'alliance faite avec les Portugais: Neachila le promit, & tint quelque tems sa parole, comme nous le verrons en son lieu.

Tandis que les Portugais des Indes se faisoient connoître & redouter dans tout l'ocean oriental ; en Afrique Norogna Gouverneur d'Azamor, ne cessoit de harceler les Maures. Il venoit de tailler en pieces Nacen Bemduma Seigneur d'Euxovie ; & un de ses Capitaines, nommé Vasqués Ferdinand Cesar, avoit mis à feu & à sang Fornigno, & ravagé tout le territoire de Til. Norogna s'étoit encore emparé d'une petite ville à quator-

1519. ze lieuës d'Azamor, d'où il faisoit continuellement des courses sur les terres des Maures. Les dégâts qu'il faisoit étoient si affreux, que les Infidéles furieux & desesperés, s'assemblerent tumultuairement, l'assaillirent à coups de pierres, & le blesserent. Norogna dissipa cependant cette foule d'hommes, qui n'étoient redoutables que par le desespoir qui les animoit, & rentra dans Azamor chargé de butin. Le jour qu'il fut blessé fut appellé la journée des pierres.

Dom Juan Coutigno & Dom Manuel Mascaregnas ne restoient point oisifs de leur côté. A l'exemple de Norogna, ils ne laissoient pas un moment respirer les Maures. Le Roy de Fez ne sçavoit de quelle maniere s'y prendre pour arrêter leurs progrès. Il ne se presenta devant Arzilla que pour être honteusement repoussé, & que pour perdre un de ses meilleurs Capitaines, nommé Arroaz, qu'un Cordonnier tua d'un coup d'arquebubuse. Dom Nuñés Mascaregnas força ceux de Garabie à rentrer dans leur devoir. Il n'emploïa que six jours pour cette expedition; ce qui répandit une si grande terreur parmi les Infidéles, qu'ils publioient hautement, que rien ne pouvoit les garantir de l'esclavage, si Nuñés continuoit de leur faire la guerre. En effet, Nuñés étoit le plus hardi, le plus entreprenant & le plus heureux Capitaine de son tems. Le Roi pardonna aux Garabois, à condition qu'ils païeroient sans délai le tribut accoûtumé.

1520. Lopez Siqueira partit enfin de Goa avec vingt-six vaisseaux de guerre, deux mille Portugais, & mille Indiens, pour joindre George d'Albuquerque dans la mer d'Arabie, mais les vents contraires le contraignirent de rentrer dans le port de Cochim. Dom George Brito venoit d'y arriver 1520.
avec neuf vaisseaux. Dans la Barbarie en Afrique l'on vit un combat sanglant, qui se passa près de Ceuta. Deux freres, Corsaires de Tetuan, infestoient la côte depuis quatre ans. Gomez de Vasconcellos Gouverneur de Ceuta, aïant découvert le lieu de leur retraite, fit armer deux brigantins, dont il donna le commandement à ses deux fils, André & Michel, avec ordre d'aller chasser les Corsaires. Ils obéïrent, mais Michel joignit seul l'ennemi, qui montoit une fregate bien armée. A l'approche du brigantin il s'avance, le joint, l'acroche, & saute dedans. On combat, Gomés Vasconcellos regarde du rivage les combattans: il fait signe à André de se hâter de secourir son frere; mais Michel avant son arrivée chasse les ennemis, tuë d'un coup de lance l'aîné des Corsaires, dégage son brigantin, & force les ennemis à se jetter dans l'eau pour se sauver à terre. Une partie se noïe, & ceux qui gagnent le rivage sont faits prisonniers par le Gouverneur, qui peu de jours après dissipa une armée de Maures qui venoit l'assieger.

Le Roi de Fez, Prince belliqueux, ennemi du repos, & mortel ennemi des Chrétiens, ne cessoit de faire des courses sur leurs territoires. Il ravagea celui de Tanger, & s'avança vers Arzilla pour en faire autant; il y avoit dans cette derniere Ville un homme aimé & cheri de tout le monde: il étoit d'une naissance obscure, mais d'un mérite distingué & d'une prudence consommée. Il dépérissoit chaque jour d'une maladie de langueur. Les Médecins lui ordonnerent des boüillons de tortuë; n'en ayant point trouvé dans la Ville, vingt Portugais s'engagerent d'en al-

1520. ler chercher ailleurs, pourvû que Dom Juan Coutigno le leur permît. Coutigno y consentit; ils partent, se rendent sur les bords de la riviere la plus proche, débrident & dessellent leurs chevaux, les attachent à des arbres, plantent leurs lances en terre, se deshabillent & se plongent dans l'eau; ils commencent à nager, & à pêcher des tortuës pour leur malade. Hamelix, espion & Capitaine du Roi de Fez, vint les surprendre avec deux cent chevaux. Les Portugais sortent de l'eau, prennent leurs lances, sautent sur leurs chevaux & fuïent vers la Ville; les Maures les poursuivent & les atteignent: les Portugais s'arrêtent, se défendent & repoussent l'ennemi. Coutigno les ayant apperçus, sortit pour les secourir, & à son arrivée les Maures s'enfuïrent. Les nageurs essuïerent bien des plaisanteries, surtout de la part de Coutigno, né plaisant & diseur de bons mots. Le Roi de Fez à qui Hamelix conta l'avanture, le consola de la prise de ces vingt Portugais, par la maniere comique avec laquelle on peignit leur fuite.

Peu de jours après Hamelix prit un espion des Portugais, & l'amena au Roi de Fez. Celui-ci l'interrogea sur la situation d'Arzilla; l'espion lui répondit que la Ville étoit munie d'armes & de vivres, défenduë par des soldats les plus braves & les plus courageux du monde, que commandoit le plus intrépide & le plus vigilant des hommes. Alors le Roi de Fez, désesperant de pouvoir arracher cette place aux Portugais, licencia ses troupes & se retira. Emmanuel de son côté songea à faire bâtir une Citadelle à l'embouchure de la riviere, qui traverse la Ville de Tetuan. Charle d'Autriche pour lors Roi d'Espagne, & beau-frere d'Emmanuel, l'exhorta de mettre promptement la main à cet ouvrage, parce que Tetuan servoit de retraite aux Corsaires, d'où ils alloient infester l'Ocean & la Méditerranée. On envoya Dom Pedre Mascaregnas pour reconnoître la place. Il sonda le port, il examina le lieu, & trouva qu'on pouvoit aisément y bâtir; mais Emmanuel en fut détourné par de nouvelles affaires qui lui survinrent. Cependant le Gouverneur d'Arzilla alla faire une course avec Dom Pedre Mascaregnas: ils traverserent des montagnes, percerent au travers de forêts épaisses, surprirent les Maures, les taillerent en pieces, & en firent beaucoup de prisonniers, qu'ils ramenerent en triomphe à Arzilla, avec un butin considérable. Dom François de Castro Gouverneur du Cap d'Aguer, fit aussi une entreprise sur Turoquuque. C'étoit alors une Ville riche & fort commerçante. Les habitans ne cessoient de harceler la garnison du Cap d'Aguer. Ils maltraitoient également les Maures alliés des Portugais. Castro se mit donc en campagne pour les punir. Xeq Melich Seigneur Maure, vassal d'Emmanuel, se joignit à lui. Ils partirent dans la nuit, & arriverent à la pointe du jour aux portes de Turoquuque: ils y entrerent, la pillerent, firent un massacre horrible des habitans: les soldats de Melich étoient surtout impitoïables; ils n'épargnoient ni femmes ni enfans, ni vieillards; ils arrachoient les filles d'entre les bras de leurs meres, les violoient à leurs yeux, les insultoient par de cruelles railleries, & les égorgeoient ensuite avec une sorte de joïe barbare. 1520.

Telle étoit la situation des affaires en Afrique. Dans les Indes, le Roi de Bintam, comme nous avons dit, avoit assiegé

1520. assiegé Malaca, & réduit cette Place à la derniere extrêmité. Après qu'Antoine Correa l'eut delivrée du siege, & fournie de vivres & de munitions, il fit voile vers le Pegou, & aborda heureusement à Martabas Ville maritime de ce Roïaume. Il est immédiatement après celui de Bengale, en tirant vers l'Orient. Il abonde en or, en pierres précieuses, en bois odoriferants, comme du sandal & du bois de l'aigle, appellé dans l'Ecriture Thyn, ce qui a fait croire à quelques-uns, que ce païs étoit l'Ophir des Anciens. La terre y est fertile en toutes sortes de fruits & de grains, & arrosée de differentes rivieres, entr'autres d'une, qui coule du lac Ciamay, qui se déborde en certain temps de l'année, comme le Nil, & qui rend les campagnes d'une fertilité merveilleuse. Les habitans sont de couleur bazannée, somptueux dans leurs habits, magnifiques dans leurs maisons, plongés dans les plaisirs, lâches, effeminés, vains & superbes. Leurs Sçavans ont des opinions singulieres touchant l'existence du monde. Ils disent qu'il y en a une infinité, qui ont succedé l'un à l'autre de toute éternité, & qu'il y a conséquemment une infinité de Dieux, chaque monde aïant ses Dieux particuliers. Le monde regnant a, disent-ils, cinq Dieux, dont quatre sont morts. Ensorte qu'en 1520. ils étoient sans Dieu, parce que le cinquiéme n'étoit pas encore arrivé. Après la mort de ce dernier, ce monde, ajoûtent-ils, périra par le feu, & il en renaîtra un autre, qui aura ses Dieux à lui. Ils mettent les hommes au rang des Dieux, après les avoir fait passer dans tous les corps des animaux, tant terrestres, qu'aquatiques, & aëriens. Ils établissent trois endroits pour les Morts. Le premier, qu'ils appellent Naxac, est le lieu des tourmens; le second, qu'ils nomment Scuum, est le paradis, qu'ils imaginent à peu près comme celui de Mahomet; ils donnent au dernier le nom de Niban, c'est-à-dire, lieu de privation de tout être. Les Pégousiens sont si entêtés de cette opinion, qu'ils regardent toutes les autres religions, comme des extravagances, & des fruits de l'imagination des hommes, dont ils plaignent le sort. 1520.

Correa envoïa Antoine Pazagne au Roi de Pegou, pour lors séjournant dans la ville de ce nom. Il en fut reçu favorablement, & renvoïé à Martabas, avec un des principaux Prêtres du Roïaume, appellés Rollines, & un Conseiller de son Conseil, à qui il donna plein pouvoir de traiter de la paix avec les Portugais, à des conditions justes & équitables. On écrivit les articles: Correa les signa, & en donna copie en Portugais aux Ambassadeurs Pegousins. Eux, au nom de leur Roi, graverent la teneur du Traité sur une lame d'or, selon la coutume des peuples Orientaux, & en firent present à Correa. Depuis ce moment, ils vêcurent familierement avec les Portugais, ils leur permirent de se promener librement dans la ville, & ils les régalerent tour à tour. Correa aïant chargé ses vaisseaux de marchandises, remit à la voile, & reprit la route de Malaca.

Tandis qu'il étoit au Pegou, le trouble regnoit dans Pacen, Roïaume situé dans l'Isle de Sumatra. Un Seigneur du païs*, venoit d'égorger son Roi avec vingt-cinq Portugais établis dans Pacen. Dom Garcie de Sala Gouverneur de Malaca, fit promptement armer un vaisseau, & chargea Manuel Pacheco d'aller croiser entre Pacen & Achen, pour empêcher qu'il

1520. n'entrât aucune sorte de vivres dans la premiere de ces deux villes. La famine y regna bien-tôt. Pacheco de son côté, manquant d'eau fraîche, envoïa cinq soldats, avec quelques matelots, sur un esquif, pour en chercher à terre. En s'en retournant, ils furent attaqués par trois fustes de Pacen, commandées par un nommé Zudamec Capitaine Javois; les cinq soldats Portugais, préférant la mort à l'esclavage, se mirent en devoir de se défendre. Un des cinq étoit Barbier. Il étoit robuste, courageux, & intrepide. Il saisit avec une de ses mains la prouë de la fuste principale, la retint jusqu'à ce que ses camarades eussent sauté dedans, & il sauta après eux. Ils tomberent avec une telle fureur sur leurs ennemis, qu'ils les culbuterent, & en firent tomber plusieurs dans l'eau, où ils se noïerent. Zudamec se tenoit derriere ses soldats qu'il menaçoit de tuer, s'ils reculoient davantage. Leur épouvante triompha de ses menaces, & Zudamec tua quatre de ses soldats. Après un combat long & sanglant, Zudamec blessé lui-même, s'élança dans l'eau, & gagna ses deux autres fustes, qui effraïées du sort de leurs compagnons, n'oserent les secourir. Les quatre soldats Portugais dont les noms meritent de passer à la posterité, s'appelloient Jean Almeida, Antoine Pazagne, Antoine de Vere, François Gramace: le Barbier n'étoit connu que par son nom de Barbier. Ils amenerent la fuste du Zudamec à Malaca. Cette action porta une si grande terreur dans le cœur du Roi de Pacen, qu'il demanda la paix, qu'on lui accorda à de certaines conditions.

Celui de Bintam songeoit à recommencer la guerre, & Antoine Correa méditoit le projet de s'emparer d'une Forteresse, que ce Roi occupoit sur le rivage du fleuve Muar. Aïant communiqué son dessein à Dom Garcie de Sala, celui-ci lui donna une galere, un brigantin, & trente petits bateaux chargés de cent cinquante Portugais, & de quatre cens Malayois. Correa entra avec cette flote dans le Muar; les bords en étoient revêtus de verdure & couverts des deux côtés d'une si grande quantité d'arbres, qu'à peine le soleil pouvoit les percer de ses raïons. A dix lieuës de l'embouchure s'élevoit la Forteresse, dont nous venons de parler: entourée d'un double fossé, elle commandoit toute la riviere, & empêchoit par son artillerie qu'on n'avançât plus avant dans le fleuve. A quelque distance delà, on trouvoit la Ville de Pade, où le Roi de Bintam résidoit ordinairement. Correa envoïa George Mesurade, pour reconnoître la Forteresse; il vit qu'elle étoit soigneusement gardée, & qu'il étoit dangereux de l'attaquer. Les obstacles irritent le courage des hommes vaillans, au lieu de le rebuter. Correa donc, malgré le rapport de Mesurade, s'avance, attaque le Fort dès la pointe du jour, & y entre suivi de ses soldats. Le carnage y fut horrible. Correa laissa dans la Forteresse Edoüard Melo, & fit voile vers Pade; aïant rencontré plusieurs obstacles, qu'il surmonta, il prit terre malgré le Roi de Bintam, qui l'attendoit sur le rivage avec son armée, que Correa combattit & dissipa; ensuite il entra dans la Ville, qu'il saccagea & brûla, avec plus de cent vaisseaux qui étoient dans son port. Correa revint couvert de lauriers à Malaca, où il fut reçu en triomphe. Après s'y être reposé quelques jours, il fit voile pour l'Inde basse. Le Roi de Bintam se réfugia dans la Ville de ce nom, d'où il n'osa plus sortir. 1520.

1520. La dissention regnoit également à Coulam. La Reine de cette Ville avoit résolu d'exterminer tous les Portugais, qui y étoient, & de s'emparer de leur forteresse. Elle se ligua avec une autre Reine de ses voisines, dont les Etats étoient situés vers le Sud, non loin du Cap de Cori, ou Commorin. Elles donnerent le commandement de leur armée à trois Naires freres, qui commencerent la guerre au mois de Juin, qui est le fort de l'hiver en ce pays là. L'armée étoit composée de plus de vingt mille hommes; ils empoisonnerent les puits, pour ôter l'eau douce aux Portugais. Ils assiegerent la Citadelle, ils la presserent de toutes parts, & tuerent tous les Indiens qui s'étoient faits Chrétiens dans la Ville, & qui paroissoient attachés aux intérêts des Portugais. Ceux-ci n'étoient en tout que trente dans la Citadelle, dont cinq étoient malades; on y manquoit de vivres & de munitions. Hector Roderic, malgré la saison qui rendoit la navigation extrêmement périlleuse, fit partir sur un esquif un soldat, pour aller avertir Alexis de Menesés, qui étoit à Cochim, de la situation où il se trouvoit. Alexis fit soudainement partir Alfonse de Menesés son neveu sur une fregate, avec vingt-cinq hommes, des vivres & des munitions. Cependant les ennemis faisoient leurs derniers efforts pour forcer la Citadelle; il n'y eut sorte de stratagême, ou ils ne missent en usage pour y réüssir; mais rebutés des fatigues, & craignant qu'Alexis de Menesés ne vînt lui-même secourir la place, ils leverent le siege, deux mois après l'avoir commencé. Les deux Reines se hâterent de demander la paix, on la leur accorda à condition qu'elles payeroient une certaine somme d'argent, outre le tribut ordinaire; elles y souscrivirent, & l'on ratifia de part & d'autre le Traité de paix. 1520.

L'Empereur Maximilien, ce Prince qui avoit fait tant de guerres, formé tant de projets vastes, tramé tant d'intrigues, vit enfin terminer ses jours. Il fut Roi ambitieux, Empereur avare, & Prince sans foi. Les Electeurs se diviserent pour lui donner un successeur; les uns étoient pour François I. Roi de France, & les autres pour Charle d'Autriche Roi d'Espagne. Le Roi de France avoit sçû les gagner par ses largesses, mais Charle avoit sçû se faire craindre: d'ailleurs la plûpart des Electeurs étoient ses parens; il étoit né & il avoit été élevé en Flandre, & il possedoit un puissant Etat dans le pays, qui étoit l'Autriche. Ces raisons déterminerent les Electeurs en sa faveur; il fut élû Empereur, & François I. fut rejetté; ce qui causa entre ces deux Princes une haine immortelle. Charle avant de quitter l'Espagne, où il étoit dans le tems de son élection, assembla les Etats de ce Royaume, & par le conseil de Guillaume de Croi Seigneur de Chievres, son Gouverneur, il exigea des sommes énormes d'argent, outre les impôts ordinaires. Les Espagnols, ennemis de la tyrannie & jaloux de leurs droits, se souleverent, & plusieurs Seigneurs se mirent à la tête du peuple.

Charle étoit en Flandres au commencement de la révolte. Les Espagnols étoient dans le dessein de le chasser de l'Espagne, de s'affranchir du joug des Grands, & de s'ériger en Etat Republiquain à l'exemple des Suisses. Toute l'Espagne se ressentoit déja des fureurs de la guerre civile. Ce n'étoit que pillages, que meurtres, qu'embrasemens. Antoine Fon-

1520. ſeça brûla Medina del Campo, Ville riche, opulente, & qui étoit dans le parti des revoltés. Perſonne n'oſoit donner un conſeil ſage & libre. Si quelqu'un diſoit, que pour ſe maintenir en liberté il ne falloit pas ſe livrer à ces excès, il étoit incontinent mis à mort. On déguiſoit ſes ſentimens, & chacun déploroit en ſecret ſa patrie, ſans oſer la défendre. Les Seigneurs qui s'étoient mis à la tête des révoltés, ſe préparant à faire une guerre dans les formes à leur Prince, ils firent demander du ſecours à Emmanuel. Leurs députés étoient chargés, d'offrir au Roi de Portugal leurs Villes, leurs forteresses, leurs biens & leurs perſonnes; & de le prier de ſe déclarer leur protecteur, de défendre un Roïaume, qui lui tendoit les mains, & de venger les affronts qu'on leur avoit faits, & les injuſtices qu'on leur faiſoit eſſuïer. Emmanuel bien loin d'accepter leurs offres, leur reprocha leur infidelité, & leur déclara que ſon honneur & ſa Religion ne lui permettoient pas d'enlever une couronne qui ne lui appartenoit pas, à un Prince qui leur pardonneroit volontiers leur faute, pourvû qu'ils vouluſſent rentrer dans leur devoir : il leur promit même de travailler à obtenir leur pardon. Les rebelles s'en retournerent mécontens: ils livrerent une bataille où ils furent vaincus, & les Chefs principaux, Dom Juan de Padilla, D. Antoine Evêque de Zamora, Dom Pierre Pimetel, & Dom Franciſque Maldonnat, furent faits priſonniers, & condamnés enſuite à perdre la tête ſur un échafaut, comme les premiers auteurs de la conjuration.

En Afrique Nuñes Maſcaregnas & Jehabentafuf, étoient unis par l'amitié, & liés par l'eſtime. Ceux qui les approchoient, jaloux de leur union, firent d'abord naître la défiance entre eux deux, & de la défiance ils les menerent à la haine. Nuñes la pouſſa ſi loin, qu'il accuſa auprès d'Emmanuel Jehabentafuf de trahiſon. Jehabentafuf s'en juſtifia pleinement, & Emmanuel, content de ſa fidelité & de ſa conduite, ordonna à Maſcaregnas de ſe reconcilier avec lui, & de lui fournir le ſecours neceſſaire contre ſes ennemis. Maſcaregnas obéït, & fournit ſoixante chevaux & quelque infanterie à Jehabentafuf, qui les joignant à ſes troupes ordinaires, livra bataille à ſes ennemis, emporta la victoire, & acheva de faire connoître ſa vertu, ſon équité & ſa fidelité. Dom Vaſqués Ferdinand Ceſar, qui croiſoit par ordre d'Emmanuel au détroit de Gibraltar, fit pluſieurs priſes ſur les Maures. Benaduxera, homme accredité dans le païs, dont la valeur égaloit les richeſſes, qui étoient conſiderables, ſe revolta contre les Portugais, pour rentrer dans l'obéïſſance du Roi de Fez, dont il s'étoit ſouſtrait. Avant de faire cette démarche, il la communiqua à ſon frere appellé Ferés. Ferés lui dit: » Si vous » aviez vû Emmanuel, vous ne ſe» riez point tenté de le trahir de la » ſorte. Qu'eſt devenu le ſerment de » fidelité que vous lui avez preté ? » avez-vous oublié la douceur & la » magnificence de ce Roi ? Vous a» t-il reçû dans ſes Etats, lorſque » vous étiez chaſſé des vôtres, vous » a-t-il comblé de preſens pour vous » engager à le trahir ainſi ? Vous di» tes que votre retraite ne peut lui » nuire beaucoup ; mais ne l'aban» donneriez-vous pas également, ſi » elle pouvoit ſervir à ſa ruine : au » reſte, qu'eſperez-vous, qu'atten» dez-vous du Roi de Fez ? vous avez 1520.

1520. » quitté ses Etats, vous lui avez fait » la guerre; vaincu, dépoüillé & » chassé de votre patrie, il vous a » vû porter le fer & la flâme dans » son Roïaume par le secours d'Em- » manuel. Comment voulez-vous » qu'il se confie à un homme aussi » ingrat & aussi leger. Les Rois pro- » fitent des trahisons qu'on fait en » leur faveur; mais ils déteſtent, ils » méprisent, ils punissent les traî- » tres. D'ailleurs, qui trahissez-vous? » c'est un Roi qui vous aime, & qui » vous a comblé de bienfaits. Pour » qui le trahissez-vous? pour un Roi » qui vous a enlevé vos biens, qui » vous a toûjours haï, & qui vous » perdra sans doute. Mais au moins » si vous persistez dans votre lâche » dessein, quittez l'étendart du Roi » Emmanuel, renvoïez les sujets de » ce Prince, qui servent dans vos » troupes, sortez de la tente où nous » sommes, & que ce Roi genereux » vous a donnée; imitez les Chré- » tiens, lorsqu'ils abandonnent leurs » Princes; ils leur renvoyent tout » ce qu'ils tiennent d'eux, afin de » n'avoir pas sans cesse devant les » yeux des marques qui leur repro- » chent leur infidelité. Là, Ferés se tut, & son frere Benaduxera étonné de sa hardiesse, fut sur le point de le charger; mais il se contint, & suivant son conseil, il renvoya les Portugais qui étoient dans ses troupes, avec tout ce qu'il tenoit d'Emmanuel; ensuite il se rendit auprès du Roi de Fez, qui pour toute récompense de sa trahison, lui fit couper la tête, ainsi qu'à Ferés digne d'un meilleur sort.

1521. Dans les Indes, Siqueira conçut quelques desseins sur la Ville de Diou. Melihsac fils de Melihiaz, éventa les desseins du Viceroi, auquel il envoïa un nommé Camal, pour l'assûrer de sa bienveillance; mais ce n'étoit qu'un prétexte: Camal avoit ordre d'examiner Siqueira de près; ce qu'il fit, & il découvrit que les conjectures de Melihsac son Maître, étoient vraies. Il l'en avertit promptement, & Melihsac ordonna à Haga Mahamed Gouverneur de Diou, de mettre la place en état de défense. Cela obligea Siqueira à changer de dessein. Cette circonspection fut regardée comme une lâcheté de la part du soldat Portugais, qui ne demandoit qu'à combattre. Le Viceroi méprisant leur murmure, partit pour Ormus. Il envoïa Alexis de Menesés à Cochim, George d'Albuquerque à Malaca, Raphaël Perestrel à la Chine, Jacque Ferdinand Begie Nuñes & Manuel de Macedo sur les côtes de Diou, & Antoine Brito aux Moluques. 1521.

Brito alla moüiller à Tidore. La Reine de Ternate aïant appris son arrivée, envoïa une flote pour le chercher, commandée par Cachil d'Aroëz, auquel elle avoit confié la Regence du Roïaume, durant la minorité de son fils Boahat. Brito étant arrivé à Ternate, la Reine & Cachil lui offrirent une place & tout ce qui seroit necessaire pour y bâtir une forteresse. Le Roi de Tidore lui fit faire les mêmes offres; mais il préfera Ternate à Tidore à cause de la commodité & de la beauté du port. On commença enfin la citadelle; la Reine donna tous ses soins pour son avancement; mais ils n'égaloient point ceux de Cachil: Il ne prévoïoit point qu'elle serviroit un jour à sa perte, & qu'elle seroit la source de la ruine de l'Etat. En effet, à peine fût-elle achevée, que Neachila commença à prendre ombrage de l'autorité de Cachil, & de sa grande

1521. liaison avec les Portugais. Elle s'imagina qu'Aroëz vouloit usurper la couronne de son fils, avec leur secours. Elle devinoit juste en partie: le Regent méditoit la mort de son Prince, & projettoit de s'emparer du Thrône; mais les Portugais l'ignoroient entierement. Quoiqu'il en soit, Neachila communiqua ses craintes au Roi de Tidore son pere. Celui-ci étoit piqué, de ce que les Portugais avoient refusé de faire alliance avec lui, & de s'établir dans son isle: il saisit cette occasion pour s'en venger, & il leva des troupes pour leur faire la guerre. Brito en fut néanmoins averti; mortellement offensé du soupçon qu'on avoit eû contre lui, & de ce qu'on tramoit contre ses interêts, il fait prendre les armes à ses soldats, se jette à l'improviste dans le Palais de la Reine, enleve le Roi & ses freres, & les emmene dans la citadelle. La Reine trouva le moïen de se sauver & de passer à Tidore.

Cependant Idalcan las de la paix, & ne pouvant se consoler de la perte de Goa, résolut d'enlever cette place aux Portugais. Siqueira avoit affoibli la garnison de cette Ville, lorsqu'il étoit parti pour Ormus. Idalcan crut trouver l'occasion favorable pour reprendre cette place. Crisnera Roi de Narzingue découvrit ses desseins: craignant, s'il les executoit, qu'il ne songeât ensuite à de plus vastes projets, il se détermina à lui déclarer la guerre, pour l'empêcher de rien tenter sur Goa. Pour faire & poursuivre cette guerre avec ardeur, il voulut s'y trouver lui-même pour commander ses troupes. Ces deux Princes se rencontrerent bien-tôt, avec leurs armées, sur les confins de Goa. Ils se livrerent une bataille qui fut sanglante. Le Narsingois demeura victorieux, força plusieurs villes, enleva quelques 1521. provinces à Idalcan, entre autres celle de Balagate, qu'il remit entre les mains des Portugais, en renouvellant avec eux l'alliance. Roderic de Melo Gouverneur de Goa prodigua les éloges à Crisnera, pour l'engager de plus en plus dans les interêts des Portugais.

Lopés Suarés avoit fait bâtir une citadelle dans le Royaume de Colombo, dans l'Isle de Ceilan. Lopés Brito l'avoit fait abbatre & rebâtir de nouveau. Assuré d'une bonne retraite, il commença à maltraiter les Insulaires. Les Ceilanois irrités coupent les vivres à ceux de la citadelle, & massacrent autant de Portugais qu'ils en peuvent rencontrer. Brito dissimula quelque tems, & fit prier seulement les Gouverneurs des Villes de mettre fin à ces hostilitez. Ses soldats traiterent de lâcheté sa conduite. Brito laissa murmurer ses soldats; il sçavoit qu'un Capitaine ne doit jamais se laisser entraîner par les idées de la Soldatesque; mais il ne resta pas long-tems dans cette opinion; pour complaire à ses troupes il fit une course au milieu du jour sur les terres des Ceilanois. La chaleur étoit excessive: les Insulaires s'étoient enfermés dans leurs maisons pour y goûter du repos. Brito les surprend dans cet état: Les Ceilanois désarmés sortent de leurs retraites, & cherchent leur salut dans la fuite. On les poursuit avec ardeur: autant qu'on en put joindre, autant le soldat Portugais en immole à sa fureur. On ne voit de tous côtés que des femmes égorgées, que des vieillards plongés dans leur sang, & que des enfans saisis d'épouvante & d'horreur, qui implorent vainement la pitié de l'ennemi: on pille, on brûle les maisons, on détruit, on saccage la campagne: on n'épargne rien de ce qui peut

1521. augmenter le desespoir des Ceilanois.

Brito après cet exploit, s'il est permis de nommer ainsi cet horrible massacre, se retira dans sa citadelle. Bientôt on apprit dans toute l'étenduë de l'Isle tout ce qui venoit de s'y passer. Le nom des Portugais y devint en execration : tous les Habitans se liguent ensemble ; ils forment une armée de vingt mille hommes ; ils vont assieger la citadelle, ils veulent exterminer les Portugais, ou les chasser de leur Isle. Le siege traîne en longueur; les vivres manquent aux Portugais ; ils reconnoissent mais trop tard l'imprudence de leur action : cependant ils se défendent avec courage, & avertissent Alexis de Menesés Gouverneur de Cochim, du péril qui les menace. Alexis envoïa Antoine de Lema avec cinquante Portugais au secours de Brito. Celui-ci se détermine à faire une sortie : tandis que Lema foudroïoit de dessus sa galere les retranchemens des assiegeans, Brito tombe à l'improviste avec trois cens Portugais sur les ennemis, force les retranchemens, répand le désordre parmi les Insulaires, qui prennent la fuite, & se retirent vers la Ville. Là les Chefs les rallient & les font rougir de fuir devant une poignée de monde : ils les ramenent à la charge, en bon ordre ; ils sont précedés de vingt éléphans, portans des tours remplies de monde, & armés de faux tranchantes. Brito qui avoit quitté le camp, & qui s'avançoit vers la Ville, ordonne à ses Arquebuziers de tirer droit aux éléphans. Le sifflement des balles, le bruit des arquebuzes effrayerent ces animaux ; ils se renverserent sur les Insulaires, ils foulerent aux pieds leurs propres soldats, ils rompirent entierement l'ordre de bataille, & dissiperent toute l'armée. Brito saisit ce moment, il fond sur cette multitude d'hommes épouvantés, il tuë tout ce qui tombe sous ses mains, il entre dans la Ville, & poursuit l'ennemi jusqu'edans un bois de palmiers. La crainte de quelque embuscade, ou que ses soldats ne se débandassent, le fit arrêter, & revenir sur ses pas, pour rentrer dans la citadelle, qu'il gagna heureusement. Le Roi de Colombo (c'est dans ses Etats que cette guerre se faisoit) craignant que la perte, qu'il venoit de faire, n'entraînât quelque révolution, chercha à faire la paix avec les Portugais. Elle fut bien-tôt concluë, & tout devint tranquille dans l'Isle. 1521.

Le Roi d'Ormus, qui devoit le repos dont il joüissoit à la protection d'Emmanuel, lassé de son bonheur, prêta l'oreille aux discours séditieux de Raix-Xeraf, & de quelques autres courtisans. Ils lui conseillerent de secoüer le joug des Portugais ; mais craignant que Mochri Seigneur de l'Isle de Baharem, qu'on croit être l'Icare des Anciens, ne soutînt leurs interêts, ils persuaderent aux Portugais de chasser Mochri de ses Etats, sous prétexte qu'il étoit gendre du Prince de la Meque, leur ennemi. Siqueira qui ne demandoit pas mieux, que de donner des preuves de confiance & d'amitié au Roi d'Ormus, y consentit, & chargea de cette expédition le vaillant Antoine Correa. Correa executa les ordres du Viceroi ; il expulsa Mochri de son Isle, dont il donna le gouvernement à Raix-Xeraf. Cette marque de distinction ne le toucha point. Xeraf persista dans son dessein, & il n'en suspendit l'exécution, que pour s'assurer mieux du succès. A l'égard de Correa, il revint couvert de gloire, & chargé de butin à Ormus, où le Roi & Siqueira le comblerent de presens.

1521. En Afrique, Jehabentafuf fut tué par trahison. Il avoit résolu de faire la guerre au Cherif, & d'aller assaillir Maroc. Nuñés Mascaregnas Gouverneur de Saphim lui envoïa quelque secours pour cette expédition, sous les ordres de Roderic de Norogna, & il permit à François de Melo, à Alfonse Gomez, à Jean Ferdinand Preta, & à Ignace Nuñes de joindre aussi le Capitaine Maure. Jehabentafuf proposa aux Maures de Dabibe, de Garabie, & de Ledeihambre de le suivre. Ces derniers furent épouvantez du projet de Jehabentafuf, & craignirent qu'il ne les subjuguât, après avoir soûmis Maroc; ils résolurent donc de l'assassiner; & pour y parvenir sûrement, ils se rendirent auprès de lui, & feignirent d'être charmés de l'accompagner dans son expédition. Nacer Roi de Mequinés, & son frere Hamet Roi de Fez, écrivirent à Jehabentafuf, pour l'engager à trahir les Chrétiens. Le Maure regarda cette proposition comme un outrage fait à son honneur, qu'il se prépara à laver dans leur sang. Il apprit en même tems qu'un de ses Capitaines venoit d'être tué. Il s'appelloit Abraham, & il étoit frere d'Azuma, riche, vaillant & fort consideré dans le païs. Jehabentafuf, pour remplir les devoirs de l'amitié, alla le voir, & assista au banquet funebre, qu'Azuma fit selon la coûtume du pays, en l'honneur de son frere. Il n'amena avec lui que trois de ses Capitaines. Au milieu du repas, trois des Conjurés se leverent, le saisirent par derriere, & le percerent de plusieurs coups de Poignard: Jehabentafuf tomba mort; ses trois Officiers, qui voulurent le venger, furent massacrés.

Oleidehabram Chef de la Conjuration, qui venoit d'éclater contre le brave Jehabentafuf, alla incontinent attaquer le camp de cet illustre Maure. La nouvelle de sa mort y avoit répandu l'effroi & la consternation; le soldat, qui se representoit sans cesse l'image sanglante de son General, songeoit moins à se défendre, qu'à fondre en larmes. Son désespoir lui faisoit négliger le soin de sa vie, il sembloit recevoir la mort avec une sorte de joïe; cependant Roderic Norogna songe à la conservation des Portugais, qui sont dans le camp de Jehabentafuf; il les range en ordre de bataille, & se retire à Saphim. Les Maures le poursuivent, le joignent; & comme ils étoient superieurs en nombre, Allebembequés, un de leurs Chefs, lui fait proposer un accommodement. Tandis qu'on y travaille, qu'on s'envoïe divers messagers pour applanir les difficultés, que les Portugais sur la confiance d'une prochaine réconciliation, se reposent, les Maures toujours perfides, prennent les armes, surprennent les Portugais, les taillent en pieces, & rendent esclaves ceux qui échappent à leur fureur. Mascaregnas apprend par un Maure, nommé Bogime, le triste recit de tout ce qui vient de se passer. Il fait promptement monter à cheval la garnison; il vole au camp des Maures; il le force; il fait un massacre horrible des Infideles; il en prend six cens prisonniers, & délivre en partie les Chrétiens qui étoient dans leurs fers: ainsi dans un même jour on vit donner trois combats, & l'on vit assassiner & venger Jehabentafuf, homme vaillant, heureux à la guerre, brave, intrépide, généreux & fidele, qualité rare dans un Maure naturellement leger, perfide & intéressé. 1521.

Le tems de la Viceroïauté de Siqueira étant expiré, Emmanuel nomma en sa place Edoüard de Meneses; il par-

1521. tit de Lisbonne le 5 d'Avril avec quinze vaisseaux, & arriva heureusement à Batticala, où il prit possession de sa charge. George Albuquerque & George Brito s'embarquerent, l'un pour Malaca, l'autre pour les Moluques. Albuquerque avoit sur ses vaisseaux le fils du Roi de Pacem, que Gueinal avoit massacré pour usurper son Thrône. Albuquerque résolut de l'en chasser, & d'y placer le fils du dernier Roi; cependant avant de rien entreprendre, il fit sommer Gueinal de rendre la Couronne, qu'il retenoit, au légitime héritier de son Souverain. Gueinal offrit de payer un tribut au Roi de Portugal, mais il protesta qu'il ne se démettroit jamais du Sceptre qu'il tenoit en ses mains, puisqu'il l'avoit justement conquis par les armes; sans compter qu'il y avoit un droit antérieur à celui de son prédécesseur, qui sans égard pour lui l'avoit maltraité & contraint à prendre les armes. Albuquerque peu satisfait de ses raisons, lui fit répondre, qu'il pouvoit se préparer à la guerre. Gueinal s'y prépara en effet; il fortifia la Ville d'un bon rempart, l'entoura d'un large fossé, la remplit de vivres, d'armes, & de munitions, & se mit enfin en état de repousser la force par la force; mais toutes ses précautions furent inutiles. Albuquerque l'assiegea, força la Ville, fit main basse sur les troupes du Tyran, qui périt lui-même dans la mêlée; il s'empara de son Palais, & fit prisonniers ses femmes & ses enfans. Aprés avoir remis le calme dans la Ville, il remit en possession du Roïaume le fils du feu Roi, auquel il fit prêter serment de fidélité, & qu'il taxa à certaine somme par an, en qualité de tributaire du Roi de Portugal. Ensuite il fit bâtir promptement une Citadelle, où il laissa cent hommes de garnison, sous les ordres de Dom Sanchés Henriqués, & se rendit de-là à Malaca. 1521.

Dom George Brito ne fut pas aussi heureux que lui dans son voyage. Ayant relâché avec six vaisseaux dans l'Isle de Sumatra, au port & Royaume de Dachen, il fut contraint d'en venir aux mains avec le Roi de cette Ville, & après un combat des plus sanglans, il eut le malheur d'être tué. Antoine Brito son frere obtint sa commission pour aller aux Moluques, où il parvint heureusement, comme nous l'avons déja dit. Vers ce tems-là la Reine Eleonor mit au monde dans la Ville de Lisbonne une Princesse à qui on donna le nom de Marie; ce fut une Princesse vertueuse & d'un mérite superieur.

Dans le tems que Correa faisoit la guerre contre Mochri, Ferdinad Begie, qui commandoit quatre vaisseaux, prit sur la route de Cambaye deux navires chargés de vivres & de marchandises. Comme le combat se passoit près du port de Diou, Melichias y envoya au secours dix-huit fustes ou frégates sous les ordres de Hagamahamed: mais Begie étoit déja vainqueur, lorsque ce dernier arriva. Alors le Capitaine Maure attaqua le Victorieux, coula à fond le vaisseau de Gaspard Doutel, fit courir grand risque à celui de Begie, & à celui de Nuñes Ferdinand Macedo: même sans une tourmente, qui survint heureusement, & qui sépara les combattans, peut-être Begie, qui cingla vers le port de Chaul, eut-il péri. Hagamahamed croisa aux environs avec sa flote; il rencontra, canona, & fit périr le vaisseau de Pierre de Silvés avec presque tout l'équipage. Ce vaisseau venoit d'Ormus. Quelques prison-

1521. niers Turcs préferant la mort à l'esclavage, brûlerent & firent sauter celui que Siqueira avoit chargé de transporter à Diou les materiaux pour y bâtir une citadelle.

Cette année, Charles Duc de Savoïe, fit demander en mariage Beatrix fille d'Emmanuel. Le Duc l'épousa à Nice, où le Roi de Portugal la fit transporter sur une flote de dixhuit vaisseaux, les plus grands qu'on eut encore vûs en Portugal, avec quelques galeasses, galeres & fregates. Le Roi en confia le commandement à Dom Martin de Castelbranco Comte de Ville-neuve de Portimaon. L'Archevêque de Lisbonne D. Martin de Costa, accompagna la Princesse, avec plusieurs Gentilshommes, qui tous s'étoient mis en équipage superbe, pour paroître avec dignité à la Cour du Duc de Savoïe.

Cependant Hagamahamed, enflé par son dernier succès, ne se proposoit pas moins, que de chasser les Portugais des Indes. Il eut même la témerité de les attaquer jusques dans le port de Chaul, où étoit Siqueira. Il canona la flote du Viceroi, fit tous ses efforts pour se rendre maître d'une galere commandée par Begie, qui, après avoir montré qu'il étoit également bon Capitaine & bon Soldat, fut tué d'une bale, qui brisa sa cuirasse, & en fit entrer les éclats dans son corps. George de Menesés le fit couvrir de son manteau, pour empêcher que cette vûë ne décourageât le Soldat. Les Forçats qui étoient dans la galere, crierent aux ennemis, dans une Langue étrangere aux Portugais, de l'accrocher, parce qu'elle étoit presque sans défense : Menesés s'en douta ; il punit les Forcats, comme ils le meritoient, & les contraignit à ramer avec plus de force, qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Hagamahamed 1521. voïant de son côté la plûpart de ses gens tués, & plusieurs vaisseaux brisés, se retira. Menesés voulant faire voir à ceux, qui regardoient le combat de dessus le rivage, que la victoire étoit à lui, poursuivit quelque tems l'ennemi ; ensuite il demeura à l'anchre jusqu'au soir, déploïa tous ses étendarts, en signe de joïe, & fit tirer toute son artillerie.

Tels furent les derniers exploits des Portugais sous Siqueira, qui se rendit à Cochim, pour se préparer à son retour en Portugal ; Antoine Correa demeura à Chaul, en qualité d'Amiral des Indes, jusqu'à l'arrivée de Loüis de Menesés frere d'Edoüard, nommé Viceroi à la place de Siqueira. Hagamahamed arma de nouveau trente-six fregates, & vint se présenter au port de Chaul. Correa ne jugea pas à propos d'en sortir, pour le combattre : cela enhardit Hagamahamed, qui s'approcha encore de plus près, pour canoner la flote Portugaise. Les Portugais avoient bâti & fortifié deux tours, l'une sur les bords de la mer & à l'embouchure du fleuve qui passe près de Chaul, & l'autre non loin de la Ville, pour servir à un corps de garde qu'on y tenoit. Hagamahamed résolut d'attaquer la premiere tour, où il n'y avoit que trente Portugais de garnison. Chila fut chargé de cette attaque avec deux cens hommes, & Hagamahamed la canona par mer. Le combat fut vif; Dom Pedre Queiros reçut vingt-sept coups de fleches dans son bouclier, & Manuel d'Acugna vingt-cinq. Chila fut repoussé & tué; & le General de Melichiaz se retira confus & desesperé. Loüis de Menesés arriva à Chaul ; Correa lui remit le commandement de la flote ; Melichiaz rechercha alors l'amitié des

1521. Portugais, & chassa Hagamahamed, l'auteur & le mobile de toutes ces guerres.

George d'Albuquerque fit une entreprise inutile sur Bintam; Laqueiximene le repoussa, & poursuivit même quelque temps sa flote. Dans Ormus, Raix Xeraf croïant que l'occasion étoit venuë, pour exécuter ce qu'il méditoit depuis long-temps contre les Portugais, le communiqua à Terunca. Celui-ci rejetta d'abord les propositions de Xeraf avec indignation: Xeraf ne se rebuta point: il revint à la charge; il ébloüit les yeux de Terunca; il lui fait entendre qu'il étoit dans l'esclavage, & qu'il étoit temps qu'il en sortît. Terunca foible, irrésolu, rougissant de son ingratitude envers les Portugais, condamne cette action, en permettant néanmoins qu'on l'execute. On assigne donc le jour, qu'il faut massacrer tous les Portugais, qui sont dans Ormus: rien ne transpire; les Portugais ne se doutent point du malheur qui les menace; ils sont surpris, soixante sont égorgés impitoïablement, & leurs maisons brûlées. Le feu, qui consume les maisons, le tumulte qui regne dans la Ville, les cris de ceux qu'on massacre, éveillent ceux qui sont dans la Citadelle: Dom Garcie Coutigno, qui en étoit le Gouverneur, fait prendre les armes à ses soldats, & en envoïe un détachement, pour secourir ceux qui sont dans la Ville. Ils fondent sur les Ormusiens, en font une horrible boucherie, & sauvent quelques Portugais. En voulant se retirer dans la Citadelle, ils rencontrent les ennemis sur leur passage. Ils étoient nombreux, & les Portugais n'étoient que quarante. Animés par le desespoir, & n'esperant du secours, que de leurs épées, ils tombent tête baissée sur les habitans, percent leur bataillon, & rentrent couverts d'honorables blessures dans la Citadelle. Coutigno ne perdit point de temps; il fit partir un vaisseau, pour aller avertir le Viceroi de tout ce qui venoit de se passer à Ormus. Dans toutes les Villes dépendantes de Terunca, on massacra également tous les Portugais. Le seul Gouverneur de Mascate, vieillard prudent, & qui prévoïoit que l'action de son maître pouvoit avoir des suites fâcheuses, réfusa d'executer ses ordres: il avertit même Manuel de Sousa, & Tristan Vasqués de Veiga du malheur, qui venoit d'arriver aux Portugais d'Ormus. 1521.

Veiga étoit violent, vif, étourdi, plongé dans la débauche, mais brave, courageux, intrepide même jusqu'à la témerité. Il survint entre lui & Sousa une querelle: Veiga le quitte, prend la route d'Ormus avec trente Portugais, se mêle parmi la flote des ennemis, & combat avec une valeur si prodigieuse, qu'il entre dans la Citadelle, malgré une grêle de bales, de boulets de canons, de feux d'artifice, & de coups de fleches. Cette action déconcerta les ennemis, & rendit le courage à ceux qui étoient dans la Citadelle. Coutigno pria Veiga d'oublier sa querelle avec Sousa, & d'aller le joindre, parce qu'il se préparoit à combattre l'ennemi: Veiga y consentit, quoique blessé; il perça une seconde fois au travers de la flote ennemie, joignit Sousa, l'informa de la situation où se trouvoit Coutigno, & le détermina à combattre sans differer: en effet, ils attaquerent & coulerent à fond dix vaisseaux Ormusiens, tuerent beaucoup de monde, & entrerent l'un & l'autre dans la Citadelle, n'aïant perdu

1521. qu'un soldat, avec quatre-vingt blessés. Cette défaite que Xeraf venoit d'essuier, le détermina à porter toutes ses forces à terre, & à assieger la Citadelle dans les formes. Par le conseil de Mirabdelic Turc de nation, & qui entendoit assez bien la guerre, il fit bâtir un Fort auprès du Palais du Roi, & un autre dans l'Hôpital que les Portugais avoient bâti entre le Palais & la Citadelle.

Coutigno sentit toute l'importance de ces deux Forts. Il envoïa promptement Manuel le vieil, & Roderic Varelle avec quarante hommes, pour brûler le premier; ils le prirent, enleverent l'artillerie, qui y étoit, & rentrerent dans la Citadelle, sans avoir perdu que deux hommes. Xeraf de son côté, brisa les portes de la Citadelle, par le moïen d'un double canon braqué dans le Fort du Palais. Coutigno répara avec une diligence incroïable ce malheur, & fit dresser sur le lieu le plus élevé de la Forteresse, une batterie. Du premier coup de canon qu'on tira delà, la baterie avec laquelle les ennemis avoient brisé les portes, fut détruite. Cependant les assiegés manquoient de vivres, surtout d'eau. Xeraf en fut informé par quelques déserteurs: persuadé que les forces des Portugais étoient épuisées, il mena ses soldats à l'assaut. Coutigno avoit garni les creneaux de pots à feu, de grosses poutres, & des pierres, pour accabler les assaillans: en effet, dès qu'ils eurent planté leurs échelles, ils montent courageusement pour gagner le haut de la muraille; alors les Portugais lancent sur eux leurs pots de feu, font rouler sur les échelles les poutres, & les pierres, tirent sans cesse des coups d'arquebuse, & font pleuvoir de tous côtés des traits & des fleches. Les soldats de Xeraf sont renversés, on sonne la retraite, ils se retirent, & laissent beaucoup des leurs étendus par terre. Xeraf, après avoir essaïé differentes machines, qui ne produisirent pas un grand effet, à cause du peu d'habileté des gens qu'il emploïoit, fit construire une muraille de bois, extrêmement élevée; ensorte qu'elle commandoit la Citadelle. Coutigno résolut de la brûler, quoiqu'il en coûtât. Il promit de grandes récompenses à ceux qui executeroient son dessein. Manuel le vieil, & Roderic Varelle, moins pour les mériter, que pour finir leurs jours, & se délivrer honorablement de la misere, où ils étoient, se presenterent à Coutigno, & lui promirent de faire ce qu'il souhaitoit. Ils sortent donc de la Citadelle, avec tout ce qui leur étoit nécessaire, se coulent, à la faveur des ténebres, contre le retranchement, y mettent le feu, & se retirent. La flamme le consume bientôt, gagne les maisons prochaines, & même le Palais du Roi. Tout le monde s'empresse pour l'éteindre, le desordre & la confusion regnent de toutes parts, les cris & les larmes des enfans, des femmes; la rage & le desespoir de Xeraf, & de ses Partisans, tout n'offre qu'une image effraïante. Coutigno profitant du tumulte & de l'embarras des habitans, sort de la Citadelle, & massacre tout ce qu'il rencontre. La terreur s'empare de tous les esprits; Xeraf lui-même commence à trembler; il s'imagine que les Portugais ont reçu du secours, il ne sçait quel parti prendre: semblable à tous les traîtres, incapables d'une genereuse résolution, il prend enfin celle de s'enfuir avec le Roi & toute la famille Roïale, dans l'Isle de Queixume. Là Terunca reconnoissant sa faute, cherche à la réparer, 1521.

1521. en s'accommodant avec Coutigno. Xeraf craignant d'être la victime du Traité, pour combler ses forfaits, le fait étrangler par Xamire, un de ses confidents, & fait proclamer en sa place Patxa Mahometxa fils de Zeifadin, sous lequel il conserva toute son autorité.

Tandis que Garcie Coutigno soutenoit l'autorité d'Emmanuel dans Ormus, Jean Coutigno Gouverneur d'Arzilla, ne servoit pas moins utilement le Roi en Barbarie. Il faisoit des courses continuelles contre les Maures. Hamed Laroz, Seigneur d'Alcassarquivir, las des ravages qu'il faisoit sur ses terres, se mit à la tête de troupes nombreuses, pour en arrêter les progrès. Il marcha si secretement, qu'il surprit quelques habitans d'Arzilla. Coutigno bien-tôt informé de ce qui se passoit, sortit de la Ville, chargea Laroz, tua un nombre considérable de Maures, lui arracha le butin qu'il avoit fait, & le força à rentrer bien vîte dans Alcassarquivir.

Presqu'en même temps Dom Henri de Menesés frere d'Edoüard Viceroi des Indes, apprit que le Gouverneur de Tetuan se préparoit pour venir fourager aux environs de Tanger. Henri voulut lui épargner la moitié du voïage; il sortit avec ses troupes, & fut l'attendre trois jours entiers, dans un endroit, par où il devoit nécessairement passer. Sur la fin du troisiéme jour il revint dans la Ville, où l'on vint lui dire que le Maure avoit changé de sentiment. A peine lui avoit-on annoncé cette nouvelle, que les coureurs vinrent l'avertir à propos de l'arrivée de l'ennemi; il remonta promptement à cheval, joignit les Maures, & les tailla en pieces. Il se comporta dans cette occasion avec tant de valeur & de prudence, qu'on ne pouvoit cesser de l'admirer; d'autant plus qu'il avoit passé toute sa vie dans l'étude des Loix, sans exercer en aucune maniere les armes. 1521.

Durant ces courses, Dom Vasqués Ferdinand Cesar gardoit avec un petit nombre de soldats le détroit de Gibraltar: il fut informé par le Capitaine d'une fregate, que quatre vaisseaux Anglois s'étoient emparés d'un vaisseau Portugais. Cesar vogue après eux, & les joint, non loin de la montagne de Gibraltar: il leur demande fierement les raisons, pour lesquelles ils ont pris le vaisseau Portugais: on lui répond par des menaces; & on lui ordonne de baisser les voiles. Cesar replique par une bordée de coups de canon. Les Anglois en font autant, & se préparent à le joindre, pour en venir à l'abordage. Le vaisseau Portugais qu'ils avoient pris, & remorqué avec le principal de leurs vaisseaux, profite du tumulte, coupe le cable, & gagne le large. Cependant on se bat avec fureur: un vent contraire sépare les Anglois; ils ne peuvent s'entresecourir, & Cesar presse vivement leur Amiral: voïant presque tout son monde tué ou blessé, il baisse lui-même les voiles, assure qu'il n'a pas prétendu amener le vaisseau Portugais, & qu'il ne l'avoit pris que pour le mettre à l'abri des Corsaires Maures: le vent pouvoit changer, & les Anglois charger tous à la fois Cesar: cette raison le détermina à se contenter de ces excuses, & à prendre la route de Ceuta, tandis que les Anglois gagnerent le port de Cadix, pour s'y rafraîchir, & y radouber leurs vaisseaux.

Cette action donna occasion à Emmanuel de faire construire & armer une flote, pour donner la chasse aux Ecumeurs de mer. Il en donna le

1521. Commandement à Triſtan d'Acugna. La Barbarie vers ce temps-là fut cruellement affligée de la peſte & de la famine : ces maux furent précedés d'une grande ſéchereſſe, qui deſola toutes les contrées voiſines. Le nombre des morts fut très-grand, ceux qui ſurvêcurent à ces calamités, offrirent au Roi Emmanuel d'embraſſer la Religion Chrétienne, pourvû qu'on les ſecourût. Comme leur converſion n'auroit été que l'effet de leur miſere, on rejetta leur propoſition, d'autant plus que le Portugal manquoit auſſi de bleds, & qu'on y craignoit une diſette. La même ſechereſſe qu'on avoit éprouvée en Barbarie, avoit brûlé & détruit les moiſſons de ce Roïaume; les pluïes continuelles du mois d'Avril & de Mai avoient achevé de tout perdre. Perſonne ne voulut donc recevoir les Maures, quoiqu'ils vouluſſent ſe rendre eſclaves, pour le reſte de leur vie. Sur ces entrefaites, il arriva au port de Liſbonne cinq galeres, ſur leſquelles étoient des Ambaſſadeurs de Veniſe, dont André de Piſe, homme d'une grande autorité dans cette République, étoit le Chef. Il avoit ordre de traiter avec Emmanuel, touchant le commerce des Epiceries des Indes, que les Venitiens demandoient à certain prix. Le Roi les reçut honorablement, leur fit de grands preſens, & leur accorda tout ce qu'ils ſouhaiterent, à l'exception de l'article des Epiceries, qu'il ne voulut point leur vendre à meilleur marché qu'aux autres nations.

Peu de temps après, Emmanuel tomba malade, & mourut au bout de neuf jours, à l'âge de cinquante-deux ans & ſix mois, le treize Decembre 1521. Il avoit regné vingt-ſix ans, un mois, & quinze jours. Les proſperités de ſon regne, & la gloire qu'il eut d'étendre le Chriſtianiſme dans les Roïaumes les plus barbares, lui acquirent le ſurnom de Fortuné. Jamais Prince n'avoit eu moins d'eſperance de regner, que lui; cependant lorſque tout ſembloit concourir pour l'éloigner du thrône, la fortune fit changer tout d'un coup la face des affaires, & lui en fraïa les chemins, par des accidens imprévûs. Amoureux de la gloire, & plein de zele pour la religion, il ne ſongea, dès qu'il eut la Couronne, qu'à étendre ſes Etats & qu'à éclairer les Idolâtres. C'eſt à cette noble ambition, qu'il dut la conquête des Indes, & tant d'illuſtres Capitaines, qui n'honorent pas moins ſon regne que ſes vertus. 1521.

Les grands Rois font les grands Capitaines, & les ſages Miniſtres. C'eſt d'eux, comme d'une ſource d'eau vive, que découlent les vices ou les vertus de leurs ſujets. Sans la valeur de Dom Juan II. & la ſageſſe d'Emmanuel premier de ce nom, les Gama, les Pacheco, les Almeïda, les Albuquerque, les Ataïde, les Coutigno, les Meneſes, les Maſcaregnas, & tant d'autres fameux Capitaines, dont les noms ne periront jamais dans les Indes, dans l'Afrique & dans le Portugal, n'euſſent peut-être été que de ſimples particuliers, inutiles à leur patrie, dont ils font la gloire, & inconnus à toute la terre, dont ils font l'admiration.

A l'amour de la gloire, Emmanuel joignoit la pieté, avec un cœur droit, genereux, humain. Jamais Prince ne fut d'un accès plus facile, & ne fut plus laborieux. Il ſe levoit ordinairement à la pointe du jour, & emploïoit toute la matinée aux affaires de l'Etat: il aimoit cependant les plaiſirs, & ſouvent en ſortant de ſon cabinet, il ſe rendoit à l'appartement de la Rei-

1521. ne, où il paſſoit des nuits entieres à danſer avec ſa femme, ſes enfans & ceux qui les ſervoient : il avoit auſſi beaucoup de goût pour le ſpectacle, joüoit à la paume, montoit à cheval, alloit ſouvent à la chaſſe, couroit la bague, & ſe montroit fort adroit à toutes ſortes d'exercices.

Il étoit liberal envers les pauvres, magnifique à l'égard de ceux qui ne cherchoient qu'à lui plaire, & reconnoiſſant au-delà de tout ce qu'on peut imaginer envers ceux qui le ſervoient avec fidelité. La pauvreté fut bannie ſous ſon Regne de Portugal. Tout le monde étoit riche, & cette abondance répandoit l'allegreſſe & la joïe dans tout le Roïaume. Les campagnes & les villes retentiſſoient des chanſons des habitans ; tous étoient heureux, & leur bonheur faiſoit celui de leur Roi. Sa Cour étoit brillante & galante, ſans être vicieuſe. Les Cavaliers s'empreſſoient à l'envi de plaire aux Dames ; leurs converſations étoient vives, enjoüées, & accompagnées de toutes les graces de la pudeur. La honte & le deshonneur ſuivoient de près le manque de reſpect. Les jeunes Seigneurs ne pouvoient approcher des Dames, qu'ils n'euſſent auparavant fait quelque action d'éclat à la guerre. Cet honneur faiſoit leur récompenſe, & les Cavaliers affrontoient les dangers les plus grands, pour le meriter : les femmes appelloient le regne d'Emmanuel, le Regne d'or.

Ce Prince étoit maigre, & d'une taille médiocre : il avoit le front ouvert, les yeux bleus, la barbe & les cheveux chatains, le viſage ſerein & agréable. Il aimoit les Belles-lettres, ſçavoit l'Hiſtoire, & honoroit les Sçavans. Il établit des Ecoles publiques, où il alloit ſouvent lui-même interroger les enfans, avec une douceur & une familiarité que ſes Courtiſans deſaprouvoient quelquefois. Sa ſobrieté étoit ſans exemple ; il ne buvoit jamais de vin, & paroiſſoit toujours ſatisfait de ce qu'on ſervoit ſur ſa table. Enfin, c'étoit un Prince à qui on n'auroit pû rien reprocher, ſans la complaiſance qu'il eut pour ſa premiere femme à l'égard des Juifs. A la verité il s'en repentit ſincerement, d'autant plus que ſon Roïaume étoit devenu à moitié inhabité. Il eſt dangereux d'écouter un zele imprudent, qui ne croit plaire à Dieu qu'à proportion des maux, qu'il fait à ceux qu'il s'imagine n'être pas dans la bonne voïe. 1521.

Il avoit des heures reglées, pour donner audience à ceux qui avoient des affaires à la Cour : neanmoins ſi ces heures étant finies, il ſe trouvoit encore des perſonnes qu'il n'eût point expediées, il les écoutoit volontiers. On dit qu'une Dame lui aïant fait demander audience, au moment qu'il alloit ſe mettre au lit, il voulut qu'on la fît entrer, & reprit ſes habits. Cette Dame lui dit d'un air & d'un ton aſſuré. » Sire, auriez-vous pardonné » à mon mari, s'il m'eut tuée, me » ſurprenant en adultere ? Oüi, ré» pondit le Roi. Sire, continua-t'el» le, la même raiſon me perſuade, » que Votre A.S. m'accordera la même » grace. J'ai trouvé mon mari dans » une de mes maiſons de campagne, » entre les bras d'une de mes eſclaves; » je les ai tués l'un & l'autre. « Dom Emmanuel la renvoïa, & lui fit expedier ſa grace, dans la forme qu'elle le ſouhaita. Avant qu'il fût parvenu à la Couronne, on donnoit aux Rois de Portugal le titre de *Seigneurie*, il voulut qu'on lui donnât celui d'Alteſſe Sereniſſime, & refuſa le titre de Majeſté. Ses trois ſucceſſeurs ne fu-

1521. rent aussi traités que d'Altesse, mais Jean IV. fut traité de Majesté. 1521.

Emmanuel fut marié trois fois, comme on l'a déja dit. Il eut d'Isabelle sa premiere femme le Prince Michel, qui mourut à Grenade l'an 1500. Marie sœur d'Isabelle sa seconde femme, mit au monde Dom Juan qui lui succeda, Loüis de Beja, mort en 1555. qui laissa un fils naturel nommé Antoine, Prieur de Crato, dont il sera parlé dans la suite de cette Histoire. Ferdinand troisiéme fils d'Emmanuel & de Marie, épousa Guiomar Coutigno, fille de François Coutigno Comte de Marialva : il en eut deux fils, qui moururent dans leur jeunesse : Alfonse son frere fut fait Cardinal par Leon X. du nom de S. Blaise. Il fut Abbé d'Alcobace, Archevêque d'Evora, & ensuite de Lisbonne, où il mourut en 1540. Henri, cinquiéme fils du Roi fut aussi fait Cardinal sous le Pontificat de Paul troisiéme, & il monta sur le Thrône après la mort de Sebastien son neveu. Edoüard son cadet, Duc de Guimaraëns, épousa Isabelle de Portugal, fille de Jacque Duc de Bragance : ses jours furent terminés à l'âge de vingt-cinq ans : il laissa un fils & deux filles, dont l'une nommée Marie, épousa Alexandre Farnese Duc de Parme, & sa sœur Catherine, Jean de Portugal sixiéme Duc de Bragance. Edoüard leur frere fut Connêtable du Roïaume, & mourut en 1576. sans posterité. Antoine dernier fils d'Emmanuel mourut au berceau. Isabelle sa fille aînée épousa Charle-Quint Empereur & Roi d'Espagne, pere de Philippe second. Il eut, outre ces enfans, d'Eleonor d'Autriche, fille de Philippe I. Roi d'Espagne, & sœur de Charles-Quint, un fils & une fille nommés Charle & Marie : Charle mourut jeune, & Marie fut promise en mariage à François Dauphin de France, fils de François Premier. Mais la mort du Dauphin, survenuë en 1536. en empêcha la conclusion.

Telle fut la posterité qu'Emmanuel laissa en mourant. Il fut enterré dans l'Eglise de Betem, & déposé dans un tombeau superbe. Tous les Princes & Seigneurs du Roïaume assisterent à ses funerailles, & le peuple témoigna par ses larmes combien il ressentoit cette perte. En effet, elle étoit grande pour lui. Jamais il n'avoit été plus heureux que sous le Regne de ce Prince, dont tous les projets ne tendoient qu'à son bonheur. Les sages Ordonnances qu'il publia en sa faveur, en sont des monumens, que l'on respecte encore, & que l'on respectera, tant que l'auguste Maison de Portugal subsistera. Emmanuel faisoit enfin pour ses sujets, tout ce qu'un pere tendre & attentif fait pour sa famille. Il distinguoit sur-tout les sujets médiocres des sujets estimables par leurs talens : il protegeoit ceux-ci, il les encourageoit par des récompenses, il honoroit enfin de ses larmes leur perte : on dit qu'il demeura trois jours sans sortir, à cause de la mort d'un fameux Pilote.

Dom Juan son fils succeda à ses vertus, ainsi qu'à sa Couronne. Il étoit né à Lisbonne le sixiéme de Juin mil cinq cens deux. Sa naissance fut remarquable par une horrible tempête, qu'essuïa le Portugal, le même jour qu'il vit la lumiere. Le feu prit au Palais, tandis qu'on le baptisoit, & en consuma une partie. Les faiseurs de prédictions ne laisserent pas échapper ces deux évenemens ; ils leur fournirent un beau champ pour égarer leurs imaginations. Dom Juan III.

Dès qu'il eut atteint l'âge d'un an, Emmanuel convoqua les Etats du Royaume

1521. Royaume à Lisbonne, & le fit reconnoître pour son successeur. Bien-tôt après il nomma Dom Diegue Ortiz Evêque de Tanger, grand Théologien & célebre Prédicateur, pour lui enseigner les humanités, Louis Texeira pour lui expliquer le Droit public & les Loix du Roïaume, & Thomas de Torrés Medecin & Astrologue tout à la fois, pour lui montrer les hautes sciences. On les chargea aussi de lui faire lire les meilleurs livres, & de l'accoûtumer à réfléchir sur ces lectures; unique moïen pour orner l'esprit d'un jeune Prince, & pour former son jugement.

A l'âge de dix ans son pere voulut qu'il assistât à tous ses conseils, pour lui inspirer de bonne heure du goût pour les affaires: le jeune Prince flaté de cet honneur, s'y appliqua avec tant de soin, qu'il en vint à négliger ses autres études. On forma presque en même tems sa maison. De tous ceux qu'on mit auprès de lui, aucun ne sçut s'en faire aimer comme Dom Louis de Silveira. C'étoit un Seigneur plein d'esprit, qui connoissoit les belles-lettres, & composoit des vers galands en Langue Portugaise. Quoique d'un âge beaucoup plus avancé que celui du Prince, il sçavoit se conformer & se plier aux amusemens de l'Infant, & par cette complaisance, il parvint à devenir son favori.

Emmanuel avoit songé à le marier avec Eleonor sœur de l'Empereur Charles V. mais comme nous l'avons remarqué, quelques railleries imprudentes faites par Dom Juan sur le Roi son pere, furent cause que le Roi l'épousa lui-même. Cela joint au penchant, qui entraînoit Emmanuel vers Dom Louis frere de Dom Juan, produisit quelques broüilleries, dont Silveira fut la victime; car il fut exilé dans l'idée que c'étoit lui qui entretenoit la discorde, qui régnoit entre le Roi & Dom Juan. 1521.

Son exil ne fut pas de longue durée; Emmanuel mourut bien-tôt après. Dom Juan fut proclamé Roi, & son favori rappellé. Le Roi, le jour de la céremonie de son couronnement, monta sur un cheval superbement enharnaché, & se rendit à la porte du Couvent de S. Dominique, où l'on avoit élevé un thrône. A ses deux côtez marchoient à pied Dom Antoine Ataïde & Dom Diegue de Castro, tenant chacun de son côté le manteau roïal, & l'Infant Ferdinand frere d'Edoüard la bride du cheval. A la droite du Roi paroissoient, Dom Jacque Duc de Bragance, avec D. George Duc de Conimbre, fils de Jean II. Grand-Maître des Ordres de saint Jacque, & d'Avis, suivi de son fils Dom Juan, Marquis de Torrès novas, du Marquis de Villa-real, de Dom François de Norogna avec son fils Comte d'Alcoutin, de Dom Manuel de Vasconcellos Comte de Penela, de Froyas Pereira, de Dom François Coutigno Comte de Marialva, de Dom Juan de Sylva Comte de Portalegre, de Dom Martin de Castelbranco Comte de Villeneuve, & enfin du fameux Comte de Viegueira Lopés de Gama, celui-là même qui avoit pénetré le premier jusqu'aux Indes. A la gauche étoient tous les Officiers de la Maison du Roi, & le Regiment de Lisbonne fermoit la marche.

L'Infant Dom Louis précedoit le Roi monté sur un beau cheval, & portant l'épée de Dom Juan nuë à la main. Le Connétable, le Comte de Tarrouca Majordome & alors Prieur de Crato, & Dom Juan de Menesés Porte-étendart Roïal le suivoit immédiatement avec les timbales, trompet-

1521. tes & autres instrumens dont on se servoit en de pareilles cérémonies ; mais dont on ne joüoit point à cause de la Reine veuve. Le Cardinal Alfonse attendoit le Roi son frere au pied du thrône, avec tous les Prélats qui se trouverent à la Cour. Dès que le Roi y fut arrivé il y monta ; aïant à sa gauche le Comte de Villeneuve, tenant le sceptre entre ses mains, & l'Infant Dom Louis à la droite, avec l'épée toujours nuë.

A la premiere estrade, à droite du thrône, étoit Menesés avec l'étendart roïal, & l'Infant Dom Ferdinand à la premiere à gauche. A la seconde Dom Diegue Pacheco Orateur Roïal qui parla au nom du Roi. Dès qu'il eut fini son discours, qui fut généralement applaudi, le Cardinal Alfonse se leva de son siege, s'avança vers le Roi, auquel il présenta un Missel & une croix, sur lesquels ayant posé ses mains, il jura d'observer les loix & coutumes du Royaume. Ensuite l'Infant Dom Louis prêta le serment de fidelité en ces termes. » Je jure sur les saints » Evangiles & sur cette croix que je » tiens entre les mains, que je recon» nois pour mon Seigneur & Roi vé» ritable, le très-grand, le très-ex» cellent & le très-puissant Prince » Dom Juan notre Maître, & je lui » rends en consequence les homma» ges ordinaires, selon la coûtume » du Roïaume. » L'Infant Ferdinand en fit de même, & les Grands du Roïaume aussi avec toute la Noblesse, qui dès que la cérémonie fut achevée baisa la main du Roi. Ensuite Menesés leva l'étendart Roïal, & cria trois fois, Vive, vive, vive, le très-grand, le très-excellent, & le très-puissant Dom Juan troisiéme Roi de Portugal. Les Officiers, les Heraults d'armes, & tous les autres repeterent la même chose. Immediatement après le Roi se leva, descendit & entra dans l'Eglise, où Ferdinand de Vasconcellos Evêque de Lamego le reçut en habits pontificaux, & le conduisit vers le grand Autel où il se mit à genoux. De-là il s'en retourna dans son Palais, observant le même ordre. Le peuple faisoit retentir de ses cris d'allegresse toute la Ville, & par cette joie, il se consoloit de la perte d'Emmanuel. 1521.

En effet Dom Juan ne songea qu'à lui procurer les mêmes avantages dont il joüissoit sous le Regne du feu Roi. Les excellentes qualités qui le distinguoient du commun des Princes, firent concevoir aux Portugais de grandes espérances de son Gouvernement. Les commencemens de son Regne ne furent qu'un tissu d'actions de pieté, de clémence & de générosité. Ces vertus lui acquirent l'estime, l'amour, la confiance de ses sujets, & l'admiration de tous les Princes de l'Europe. L'Evêque de Tortose Gouverneur de 1522.
Flandre, fut le premier qui envoïa lui faire des complimens sur son avenement à la Couronne. Adrien VI. qui occupoit alors le S. Siege fut le second, & il chargea de cette commission Dom Juan Texeira Archevêque de Tolede. Le Roi le combla d'honneurs, & lui donna des marques éclatantes de son estime & de son amitié. Il ne se montra pas moins liberal & moins plein d'estime envers les vieux Seigneurs de la Cour. Il leur conserva à presque tous leurs Charges, & leur fit connoître que le mérite, & non la faveur pourroit obtenir ses graces & ses récompenses.

Il en donna une preuve bien flateuse à Dom François Coutigno Comte de Marialva & de Loulé. Cet illustre vieillard dont la vie n'avoit été qu'une longue suite de belles actions, tant

1522. en paix, qu'en guerre, étoit convenu avec le feu Roi de marier Donna Guïomar sa fille unique la plus riche héritiere de l'Espagne, avec l'Infant Dom Ferdinand. Sa jeunesse avoit été cause qu'on avoit differé ce mariage; mais cette raison ne subsistant plus, le Comte demanda au Roi de le terminer, ce qu'il obtint. Dom Juan de Lancastre Marquis de Torres-novas, & fils de Dom George Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque & d'Avis, forma des oppositions à ce mariage, prétendant avoir épousé en secret Guïomar. Coutigno recourut à l'autorité du Roi, qui se trouvoit très-embarassé, pour décider cette affaire. Touché cependant de la douleur du Comte, & se rappellant les services qu'il avoit rendus à l'Etat, il lui sacrifia le Marquis, le fit enfermer dans le Château de Lisbonne, ce qui fit sortir Dom George son pere de la Cour; & ordonna enfin que Dom Ferdinand épousât Guïomar qui soûtenoit n'être pas mariée avec Lancastre. Ce mariage n'eut point un heureux succès: Ferdinand, Guïomar, leurs deux fils, Coutigno lui-même, moururent tous en 1534. dans l'espace de quatre mois. Le peuple toujours amateur du merveilleux, ne manqua point de faire ses réflexions sur cet évenement, & le Ciel irrité fut l'auteur de l'extinction totale de la famille de Coutigno, dont les biens immenses revinrent à la Couronne.

Ces troubles domestiques n'empêchoient pas le Roi de veiller à ce qui se passoit au dehors du Roïaume: informé qu'on armoit une flote en France pour les Indes, & que plusieurs Armateurs de la même nation croisoient sur les côtes de Portugal, & attaquoient indifferemment les Portugais & les Espagnols, il fit partir pour la Cour de France en qualité d'Ambassadeur Dom Juan de Silveira, avec ordre de se plaindre au Roi des hostilités, que commettoient ses sujets contre les siens, & de demander la supression de la flote destinée pour les Indes. Silveira l'obtint après bien des difficultés, & renouvella le traité de paix qui étoit entre les deux Couronnes. En consequence Dom Juan fit relâcher un vaisseau François, que Dom Pedre Botello Amiral de la flote Portugaise avoit pris. 1522.

Dom Juan envoïa aussi Sousa vers le Pape Adrien, pour lui demander une dispense pour l'Infant Dom Louis, auquel il venoit de donner le Prieuré de Crato, vacant par la mort du Comte de Tarouca. Il fit partir presque en même tems Dom Loüis de Sylveira pour la Castille, afin de traiter du mariage d'Isabelle sa sœur, avec Charles V. Jamais Ambassade ne fut plus superbe que celle-là.

Tandis que ces choses se passoient en Europe, Edoüard de Menesés Viceroi des Indes, fit partir pour Ormus Loüis de Menesés son frere, pour secourir Coutigno; il y arriva au commencement de Mai, lorsque Xeraf n'y étoit plus. Menesés donna le commandement de la Citadelle à Dom Juan Roderic Norogna, à la place de Coutigno, dont le tems étoit expiré. Ensuite il rappella les habitans dans la Ville, qu'ils avoient abandonnée, dans la derniere révolution; il fit aussi proposer à Xeraf d'y revenir, mais trop habile pour se fier aux Portugais, qu'il haïssoit mortellement, il le remercia d'autant plus qu'il le croïoit hors d'état de l'y forcer. Alors Menesés conçut le dessein de le faire perir par ce même Xamire, qui avoit étranglé Terunca. Xamire, que l'intérêt & l'ambition gouvernoient, promit en effet de le tuer. Ce dessein étoit

1522. cependant difficile à exécuter ; parce-que Xeraf étoit toujours environné de ses Gardes ; mais pour endormir sa défiance, Menesés lui fit proposer un accommodement, qu'il accepta, & en conséquence le commerce fut rétabli entre les deux Nations.

George d'Albuquerque, Gouverneur de Malaca, força de son côté le Roi de Bintam à rentrer dans son devoir, & envoya Dom Garcie Henriqués son cousin, dans les Isles de Banda situées au quatriéme degré & demi ou environ de l'Equateur. Ces Isles au nombre de trois, se nomment Banda, Mire ; & Gunnape. Celle de Banda est la plus grande & la plus considérable. Gunnape signifie dans la Langue du pays, montagne de feu. En effet on y en trouve une qui brûle sans cesse, ce qui la rend inhabitable. On prétend, & nous l'avons déja dit, que ces Isles étoient autrefois soumises aux Rois des Moluques, dont elles ne sont pas éloignées. Avant que les Portugais y pénétrassent, les habitans y vivoient sans loix & sans police:ils marchoient tête & pieds nuds, ils étoient grossiers, & tous Idolâtres. On trouve dans leurs Isles trois sortes de Perroquets, les uns rouges au bec jaune, les autres bigarrés, & les autres blancs. Elles portent aussi la noix muscade, qui croît sur un arbre ressemblant au Pescher à l'exception que ses feüilles sont plus courtes. Les habitans n'en connoissant point le prix, les donnoient presque pour rien au commencement, mais ils ont appris depuis à en tirer un bon parti.

Loüis de Menesés profitant du calme, qui regnoit dans Ormus fit partir trois vaisseaux pour Goa, dont il en périt un avec tout l'équipage. La tranquillité ne dura pas long-temps dans Ormus. Les Officiers Portugais desaprouverent les délais qu'apportoit Menesés pour punir Xeraf. Ils vouloient qu'on allât l'attaquer dans l'Isle de Queixume. Menesés sentoit qu'ils avoient raison ; cependant comptant que Xamire lui tiendroit la parole, qu'il lui avoit donnée, il rejetta leur proposition, s'embarqua, & prit la route de Diou. Une tempête le jetta au port de Chaul, d'où il fit voile vers Goa. Là, son frere lui donna ordre de se rendre promptement à Cochim, pour équiper les vaisseaux qui devoient faire le voïage du Portugal. 1522.

Le départ de Menesés calma les inquiétudes de Xeraf ; il crut n'avoir plus rien à craindre : mais Xamire par la mort de Raix Xabadin son cousin, qu'il assassina, le replongea dans ses inquiétudes. Il erroit d'un côté & d'autre ; il ne se croïoit en sûreté nulle part ; ses remords le suivoient en tous lieux ; tous ceux qui l'approchoient lui paroissoient suspects ; il ne goûtoit plus les douceurs de l'amitié, ceux qu'il avoit accablés de bienfaits, s'offroient à ses yeux comme autant d'espions, qui ne cherchoient que l'occasion pour le sacrifier ; il confondoit ainsi ses amis & ennemis ; tout lui faisoit ombrage ; lassé de l'état affreux où il se trouvoit, & détestant son ambition, il prit la résolution de se rendre à Ormus, dans l'esperance de gagner par ses presens Norogna ; mais celui-ci, à la priere de Xamire, refusa de l'écouter, & le fit arrêter. Ce qui acheva de mettre le comble à son desespoir, ce fut de voir Xamire, l'assassin de Raix Xabadin, commander dans Ormus. Xeraf revint à la charge auprès de Norogna, auquel il promit une somme considerable d'argent pour sa liberté,

1522. & pour le Gouvernement de la Ville. Norogna résista à la séduction; il s'engagea cependant à parler en sa faveur au Viceroi. En effet, dès qu'Edoüard de Menesés fut arrivé dans Ormus, l'un & l'autre tournerent si bien l'affaire, que le Viceroi, occupé uniquement du soin de rassasier la faim dévorante des richesses qui le possedoit, remit Xeraf en liberté, lui donna le Gouvernement de la Ville, & en chassa Xamire, comme un personnage qui n'avoit ni courage, ni conduite, ni jugement. Dom Manuel de Sousa condamna hautement cette action du Viceroi: il connoissoit le naturel de Xeraf, hardi, ambitieux, ingrat, & haïssant les Portugais; mais malgré toutes ses raisons, Edoüard lui remit toute l'autorité avec sa confiance.

Dès que Xeraf en eut pris possession, il païa au Viceroi cent mille ducats, pour la moitié de sa rançon, soixante mille pour les Doüanes, & donna en ôtage un de ses fils. Pour gagner le reste des Portugais, il leur fit rembourser tout ce qu'ils avoient perdu dans la derniere révolution: il s'attacha sur-tout à plaire au Viceroi; il étoit adroit, & le Viceroi foible; il parvint donc à meriter toute sa confiance. Durant tout l'hyver, que le Viceroi passa dans Ormus, il ne cessa point de lui procurer toutes sortes de plaisirs: mais au milieu des voluptés, il conservoit toujours le desir de la vengeance contre Xamire. Il trouva bien-tôt l'occasion de le faire périr avec Norandin; ainsi ces deux hommes, qui s'étoient toujours montrés fideles vassaux des Rois de Portugal, furent sacrifiés à l'ambition de Xeraf, par l'avarice du Viceroi. Ce qu'il y eut de plus honteux pour lui, est qu'il ne se donna aucun mouvement pour vanger leur mort.

Cependant Loüis de Menesés croisoit aux environs du cap de Guadarfu. Delà, il alla brûler au Port d'Aden en Arabie quatre vaisseaux appartenant aux Arabes. Il avoit résolu de se rendre au port de Sael, pour en faire autant; mais le mauvais temps le contraignit de rebrousser chemin; il gagna le port de Dofar, qu'il saccagea & brûla. De Dofar, il cingla vers Ormus, où il fut bien étonné de trouver Xeraf rétabli dans la Ville. Il condamna son frere dans toute sa conduite, & ne pouvant supporter la vûë de ce traître, il partit pour les Indes: le vent contraire le rejetta à Ormus, d'où il ne partit qu'avec le Viceroi. 1522.

Pendant que toutes ces choses se passoient dans Ormus, Antoine Falier, Corsaire Portugais, après avoir pillé & saccagé toutes les côtes de Perse, & d'Arabie, se retira avec un butin considérable dans l'Isle de Dande entre Chaul & Dabul, d'où il menagea sa grace avec le Viceroi. Presque en même temps Idalcan tenta de reprendre Salsete & Ponde. Il y réüssit; ce qui fit murmurer les Portugais contre le Viceroi, qui ne s'occupoit uniquement, qu'à entasser richesses sur richesses; son avarice étoit si excessive, que le crime & la vertu s'offroient à ses yeux sous la même forme, pourvû qu'il fût accompagné d'argent. Cette conduite le fit mepriser des Portugais & des Indiens; qui connoissant son avidité, osoient tout entreprendre contre la nation, sûrs de l'impunité avec des présens.

Dans les Moluques, nous avons vû comment Antoine Brito s'étoit emparé de la personne du Roi de Ternate, & comment la Reine s'étoit retirée auprès du Roi de Tidore son pere. Le peuple murmuroit de cette

1522. violence, & Brito, pour l'appaiser, rappella la Reine, à laquelle il promit de rendre ses enfans. Il s'engagea en même temps de donner une piece de drap à tous ceux qui lui porteroient la tête d'un Tidorien. Aussitôt ceux de Bachian, & de Gilolo se joignirent à ceux de Ternate, & tous ensemble poursuivirent vivement les Tidoriens; sans réflechir qu'ils travailloient eux-mêmes à la perte de leur liberté, en détruisant ainsi les peuples de Tidore, qui en étoient les seuls défenseurs.

Pendant ce temps-là le Viceroi, avant de quitter Ormus, fit partir, par le conseil de Xeraf, un Ambassadeur pour Ismael Sophi de Perse. Le sujet de l'Ambassade étoit le rétablissement du commerce, entre les Persans & les Ormusiens, interrompu depuis quelques années, par le refus que ces derniers avoient fait de païer le tribut ordinaire au Sophi. Balthasar, chargé de cette Ambassade, se rendit au camp, qu'Ismaël formoit tous les ans au commencement du Printemps, pour célebrer une Fête appellée Novorus, c'est-à-dire, la Fête du Printemps; pendant laquelle le Sophi tient Cour ouverte, & régale tous les Grands du Roïaume. Balthasar en obtint une audiance favorable: on lui fit esperer un succès heureux; mais Ismaël étant mort sur ces entrefaites, le Prince Tacmas, son fils & son successeur, le renvoïa à Ormus, sans avoir rien conclu.

Dom Loüis de Sylveira ne fut pas plus heureux en Castille, que Balthasar l'avoit été en Perse. Après avoir séjourné huit mois à Valladolid, sans pouvoir rien terminer, il reprit la route de Portugal, & se rendit à Almerin, où le Roi étoit: ce Prince le reçut froidement, soit qu'il fût mécontent de sa négociation, soit que 1522.
l'absence eût diminué l'amitié qu'il avoit pour lui. Quoiqu'il en soit, Sylveira sentit vivement sa disgrace; mais il étoit trop habile, pour laisser paroître sa douleur: il sçut la dissimuler avec tant d'art, que ses ennemis n'en retirerent aucun avantage.

Peu de temps après l'arrivée de Sylveira, on parla de marier le Roi. Le Duc de Bragance, dont la sagesse & l'experience dans les affaires, étoient generalement connuës, lui conseilla d'épouser la Reine doüairiere, afin qu'on ne fût pas obligé de lui payer le doüaire immense, que le feu Roi lui avoit laissé. Le peuple, que l'intérêt détermine toujours, approuva le conseil du Duc de Bragance. Dom Juan lui-même, qu'on soupçonnoit de ne pas haïr sa belle-mere, ne s'y opposoit point; mais le Comte de Vimioso lui représenta avec tant de hardiesse & de force le scandale, qu'une telle alliance causeroit, que le Roi ne voulut plus en entendre parler.

Comme la peste désoloit tout le 1523.
Roïaume, Dom Juan cherchoit de Province en Province, une retraite pour se mettre à l'abri de la contagion. En passant par celle de Beira, il rendit une visite à la Reine; il étoit accompagné de tous les Seigneurs de la Cour, ne voulant pas l'entretenir en secret, de crainte de réveiller les bruits qu'on avoit fait courir sur leur compte. Dès qu'il fut arrivé à Almerin, le Docteur Cabrera, du Conseil Royal d'Espagne, s'y rendit pour demander, de la part de l'Empereur son Maître, le retour de la Reine en Castille. Le Roi y consentit, non sans quelque regret, dit-on. Quoiqu'il en soit, Leonor partit, & les Infans Dom Loüis & Dom Ferdinand,

1523. le Duc de Bragance, & quelques autres Seigneurs l'accompagnerent jusques sur la frontiere, où ils la remirent entre les mains de l'Evêque de Cordouë, & du Comte de Cabra.

Sur ces entrefaites, D. Juan nomma Amiral des Indes Hector de Sylveira, qui mit à la voile peu de jours après sa nomination, amenant avec lui Dom Manuel de Macedo, Dom Simon Sodre, Dom Antoine Almeïda, François d'Acugna, Pierre Fonseca, & Vincent Gilles. Ils trouverent en arrivant à Goa, que le Viceroi se préparoit à faire un voyage à Cochim avec une puissante flote. Il partit en effet & visita toutes les Citadelles de la côte, couverte de vaisseaux Malabares, qui ne cessoient point d'insulter les vaisseaux Portugais. A la verité ceux-ci les avoient portés à cette extrêmité par leurs brigandages; au milieu de la paix dont joüissoient tous les Rois & Princes des Indes, vassaux du Roi de Portugal, ses Sujets pilloient & voloient impunément les Indiens. Les Calicutiens s'en plaignirent hautement au Zamorin, qui haïssoit autant les Portugais, que Naubeadrin son prédécesseur les aimoit. N'ayant pû obtenir aucune réparation, il permit à ses Sujets de courir sur les Portugais. Le Viceroi malgré cette rupture moüilla à Calicut; Pierre de Castro & Antoine Galvan entrerent dans la Ville & y furent vivement insultés. On en informa le Viceroi, qui bien loin d'en tirer vengeance, partit pour Cochim, emportant avec lui toute l'artillerie qui étoit sur cette côte. Cette retraite enfla le courage des Calicutiens, qui s'embarquerent dans leurs vaisseaux, & allerent insulter ceux des Portugais jusques dans le port de Cochim. Ils entrerent même dans la riviere qui lave la Ville, & donnerent la chasse aux vaisseaux marchands Portugais. Ces hostilités, qui pouvoient engager le reste des Indiens dans une révolte générale, ne purent arracher le Viceroi de sa létargie. Il se laissa impunément insulter par les Calicutiens, qui massacroient autant de Portugais qu'ils en rencontroient. 1523.

Cette négligence enhardit le Roi de Dachem à attaquer la Citadelle de Pacem, qu'il força enfin, après avoir essuïé une vigoureuse résistance. Cette conquête fut suivie de celle du Roïaume de Daru avec celui de Pacem. Ces Rois abandonnés de leurs Sujets, se retirerent à Malaca, où ils éprouverent l'un & l'autre tout ce que la misere a de triste & d'affreux.

Les succès du Roi de Dachem encouragerent celui de Bintam à reprendre les armes: il commanda à son Général Laqueximene de se mettre en mer, & d'aller insulter Malaca. Dom George d'Albuquerque qui en étoit Gouverneur, assembla son Conseil de guerre, où il fut résolu de prévenir l'Amiral de Bintam. En effet on arma promptement quelques vaisseaux, on mit à la voile, on gagna le large. Comme les Portugais voguoient pleins d'esperance, & presque sûrs de remporter une prochaine victoire, le Ciel se couvre de nuages, le tonnerre gronde avec un fracas épouvantable; un vent terrible souffle, souleve la mer, disperse la flote Portugaise: la terreur & la confusion y regnent; le soldat, le matelot, l'Officier, tout est occupé à faire les diférentes manœuvres, nécessaires en de pareilles occasions, pour éviter le naufrage; à peine sont-ils remis des fatigues qu'ils viennent d'essuïer, que Laqueximene arrive, attaque les vaisseaux dispersés,

1523. les uns après les autres, & en triomphe sans peine. Enorgueilli par cette victoire, qu'il ne devoit qu'au hasard, le Bintamois attira dans son parti le Roi de Pam, qu'il engagea, en lui donnant une de ses filles en mariage, à exterminer tous les Portugais, qui se trouveroient dans son port. André Brito & Sanche Henriqués furent du nombre. Mais ils se défendirent avec tant de courage contre les satellites, qu'on envoïoit pour les massacrer, qu'ils les tuerent presque tous. Ensuite les Portugais gagnerent le port, monterent dans leurs vaisseaux, & partirent sans qu'on osât les empêcher.

Cependant le Roi de Bintam formoit de vastes projets. La conquête de Malaca l'occupoit sans cesse; il ne perdoit point de vûe cet objet: il crut enfin que le tems étoit arrivé, où cette Ville alloit tomber en sa puissance. Il fit marcher une armée de vingt mille hommes pour l'assieger, sous la conduite d'Avelar, renegat, Portugais de nation. Laquximene devoit l'attaquer par mer: tout leur promettoit un succès favorable. Mais un moment détruisit toutes leurs espérances. Le Gouverneur de la place fit une sortie avec une poignée de Portugais, & fit un tel carnage des ennemis, qu'ils leverent le siege & s'enfuirent honteusement.

Peu de jours après, Alfonse de Sousa alla par ordre de George d'Albuquerque se poster à l'entrée du port de Bintam, où il enlevoit tout ce qui en sortoit & tout ce qui vouloit y entrer. La Ville fut bientôt affamée, & les habitans forcés de se répandre dans les campagnes, pour chercher de quoi subsister. Ceux de Pam éprouverent une vengeance plus terrible; car Sousa après avoir brûlé tous les vaisseaux qui se trouverent dans leur port, tua six mille Maures, & en fit autant de prisonniers: ensuite il partit pour insulter Patane où étoit le Roi, qu'il fit misérablement périr dans un jonc auquel il mit le feu. Ceux de la Ville spectateurs de cet événement, craignant le même sort, s'enfuirent dans les montagnes voisines, avec leurs femmes & leurs enfans, & avec tout ce qu'ils purent emporter. Sousa descendit à terre, & ruina de fond en comble la Ville; ce qui jetta une telle consternation parmi les Indiens, qu'ils n'oserent de long-tems inquieter Malaca. 1523.

Si les Indes retentissoient des exploits des Portugais, l'Afrique ne se ressentoit pas moins de leur valeur. Chaque jour les Maures recevoient quelque nouvelle playe de leur part: ils ne pouvoient joüir un moment de repos; Dom Juan à l'exemple d'Emmanuel son pere, y poursuivoit vivement ses conquêtes. Alemimero Seigneur d'Euxovie, entretenoit à ses dépens mille chevaux, & dans un besoin, il pouvoit en mettre sur pied jusqu'à cinq mille; sa puissance lui avoit fait mépriser celle du Roi de Fez, quoiqu'il fut son vassal. Dom Gonçalés Mendés Zacoto apprit que ce Barbare, pour faire sa paix avec le Roi de Fez, prenoit des mesures avec ce Prince pour l'introduire dans une place, soumise au Roi de Portugal. Tandis qu'ils étoient occupés à regler leur Traité, Zacoto résolut de l'aller surprendre; il partit le premier de Novembre 1522, avec deux cent chevaux, dont il avoit tiré vingt de Mazagnan, du consentement d'Antoine Leitam, Gouverneur de cette place. Après trois jours de marche il arriva dans le territoire de Salé; il ne tarda pas à rencontrer les ennemis, il leur

livra

1523. livra bataille, & la victoire se déclara pour lui. Les Maures laisserent un nombre considérable de morts sur le champ de bataille, entr'autres, plusieurs de leurs Seigneurs & Capitaines. Leurs femmes & leurs enfans subirent l'esclavage, & Alemimero même n'en put garentir la sienne & ses deux enfans. Le butin fut proportionné, & Zacoto s'en retourna triomphant à Azamor. D. François Botello, D. Edoüard d'Acugna, D. Vasqués de Sylveira, D. Diegue & D Sebastian Leitam, Dom Ferdinand de Fonseca, & Dom Ferdinand Carion se distinguerent dans cette occasion.

Lorsque Ferdinand d'Ataïde fut tué par Benxamut, Lopés Barrigue, ce vaillant homme, l'ami & le rival de gloire de Jehabentafuf, fut fait prisonnier. Le Cherif le fit transporter à Maroc; les Maures qui avoient éprouvé tant de fois sa valeur, y accoururent de tous côtés pour voir ce célebre Capitaine. Un d'entr'eux nommé Cid Hali, natif de Tremecen, lui dit: » C'est donc vous de qui l'on ra» conte tant de belles choses; si vous » étiez libre, apprenez que je vous » arracherai votre barbe : en même tems il lui porta la main au menton. Barrigue indigné de son audace, saisit un pieu qui se trouva à portée de lui, & en déchargea un coup si furieux sur la tête d'Hali, qu'il l'étendit mort par terre. Il alloit fondre sur ceux, qui l'avoient accompagné, mais ils prévinrent le sort de leur maître en prenant la fuite ; rien ne touche les ames lâches. Le Cherif au lieu d'admirer le courage de Barrigue, lui fit donner deux mille coups de verges. Barrigue souffrit ce honteux supplice sans dire un seul mot. Dom Juan informé de son malheur, ordonna à Dom François Mendes, Gouverneur de Saphin, de payer sa 1523. rançon, & de le retirer promptement des mains des Barbares. Mendés obéit, & Barrigue ne revint parmi les Portugais, que pour reprendre les armes & continuer la guerre contre les Infideles ; mais il ne profita pas longtems de sa liberté, un Maure le surprit & le tua au même endroit qu'Ataïde avoit été tué.

Antoine Brito faisoit toujours la guerre dans les Moluques au Roi de Tidore; celui-ci lassé d'une guerre dont les commencemens étoient funestes pour lui, rechercha l'amitié des Portugais, que Brito lui refusa, bien qu'il offrît de payer au Roi de Portugal une somme très-considérable d'argent. En rejettant son alliance, Brito fit couper la tête à deux cent Tydoriens pris depuis peu, & cette exécution barbare effraïa tellement les autres Rois voisins des Moluques, que tous s'empresserent à l'envi à lui demander sa protection, & à lui offrir pour la mériter tout le secours qui dépendoit d'eux contre le Roi de Tydore. Celui de l'Isle de Gramboccanore lui envoya douze hommes, que ceux du pays appellent Ourans Saangues, c'est-à-dire Diables : ils prétendent follement qu'ils se rendent invisibles, quand ils le veulent, qu'ils peuvent dans un instant se transporter aux deux extrêmités du monde, faire souffrir des maux horribles à leurs ennemis, & exécuter cent choses pareilles, sans courir aucun risque : mais la preuve qu'ils n'étoient pas aussi dangereux qu'ils vouloient le faire entendre, c'est qu'une poignée de Portugais les firent trembler, & les réduisirent sous leur puissance, sans qu'ils osassent s'en venger ; semblables à ces vils Charlatans, qui ont des secrets prodigieux pour amasser des

1523. richesses immenses, & qui cependant gemissent toujours dans la plus triste des miseres.

Les Moluques n'étoient pas le seul endroit où les Indiens subissent le joug des Portugais; les Calicutiens & les autres Malabares formerent une Ligue pour s'en affranchir, & mirent en mer une flote considérable sous les ordres de Cutial, grand homme de guerre, mortel ennemi des Portugais, & qui ne respiroit que leur perte. Dom Juan de Lema Commandant de la Citadelle de Calicut, informé de cet appareil de guerre, qui le menaçoit, en écrivit à Edoüard de Menesés Viceroi, pour qu'il lui envoyât le secours nécessaire pour défendre la Citadelle. Menesés, qui à l'avarice sordide joignoit un esprit timide, & peu éclairé, lui fit dire de tâcher de faire la paix à quelque prix que ce fût avec les Calicutiens. Lema obéit; les Malabares l'amuserent par de belles promesses pour gagner du tems, & se mettre en état de l'attaquer avec plus de sureté; mais heureusement Lema éventa leurs projets & s'enferma dans la Citadelle, d'où il commença à inquieter les habitans de Calicut.

1524. Telle étoit la situation des Indes, tandis qu'en Europe le Roi de Portugal & l'Empereur nommoient de part & d'autre de sçavans Geographes pour décider les contestations survenuës entr'eux, touchant les Moluques. Ainsi le différend autrefois agité au sujet du partage, que le Pape avoit fait du nouveau Monde, se renouvella entre les Portugais & les Espagnols, surtout à l'égard des Moluques. On persuada à l'Empereur, que ces Isles étoient situées dans la partie du monde qui lui étoit échuë, & qu'il ne devoit cesser d'y envoyer des vaisseaux, d'autant plus qu'on pouvoit y aller sans passer dans la partie échuë aux Portugais, & que le commerce de ces Isles enrichiroit ses Sujets. En conséquence l'Empereur leur permit d'aller aux Moluques. Le Roi de Portugal s'en plaignit, & enfin l'on convint qu'on s'en rapporteroit à des Experts dans la Marine & dans la Geographie. Les Commissaires nommés pour décider de cette affaire se rendirent à Badajos & à Elvas, Villes voisines & sur les frontieres des deux Roiaumes. La premiere entrevuë se fit sur la Caya, petite riviere qui sert de bornes aux deux Etats, & qui est entre Badajos & Elvas. Ensuite ils s'assemblerent tantôt dans l'une & tantôt dans l'autre Ville. Ils consommerent plusieurs jours à examiner les Globes, les Cartes marines & les relations des Pilotes. Ils disputerent long-tems & ne convinrent de rien, sur les degrès de longitude & de latitude marqués par les premiers Navigateurs aux Moluques. Deux mois s'écoulerent, sans qu'ils eussent rien résolu. Enfin les Commissaires Espagnols marquerent la ligne de partage par le milieu du Globe, à 1480 mille de l'Isle S. Antoine la plus occidentale du Cap Verd; ce qui déplut tellement aux Portugais, qu'ils se séparerent des Espagnols sans adherer à leur décision; voici sur quoi ces derniers la fondoient. Les Espagnols avoient contesté aux Portugais en 1472 la Mine d'or découverte en Guinée; ils prétendoient y avoir au moins les mêmes droits que les Portugais; cependant ils s'en désisterent en leur faveur: il étoit donc juste, ajoûtoient-ils, que les Portugais en agissent à l'égard des Moluques, comme les Espagnols en avoient agi à l'égard de la Mine. Mais cette maniere de raisonner n'avoit aucun principe solide: au lieu que les

1524. Portugais alleguoient une bonne raiſon, qui étoit, que le Prince Henri, l'auteur de ces decouvertes, avoit acquis un droit de conquête ſur ces païs, qu'on ne pouvoit leur conteſter. Les Portugais étoient ſi perſuadés de cette raiſon, que Jean II. appella de la Bulle d'Alexandre VI. lorſque ce Pape partagea entre ce Roi & Ferdinand le nouveau Monde, en vertu du pouvoir que lui & ſes prédéceſſeurs ſe ſont attribué ſur tous les Roïaumes & pays du monde : pouvoir chimerique, qui n'a eu pour fondement que la foibleſſe ou la complaiſance des Princes.

Dom Juan, dès que ſes Commiſſaires furent revenus, fit partir pour la Caſtille Dom Pedre Correa, & le Docteur Dom Juan de Faria, pour terminer ſon mariage avec l'Infante Catherine ſœur de l'Empereur. La Cour étoit à Burgos : ils y arriverent dans le mois de Juin, & s'aboucherent tout auſſi-tôt avec le Chancelier du Roïaume, & Dom Ferdinand de Vega. Ils convinrent que le Roi de Portugal païeroit les frais de la dépenſe, qu'il falloit faire pour ſon mariage, & que l'Empereur la défraïeroit juſqu'en Portugal. On regla en même-temps la dot de la Princeſſe, & l'on renouvella les anciens Traités de paix; avec promeſſe de s'entreſecourir réciproquement dans les guerres, que les deux Couronnes pouvoient entreprendre.

Tout étant ainſi reglé, l'Infante partit pour le Portugal. L'Evêque de Siguença, & le Duc de Bejar l'accompagnerent juſques par-delà Badajos, où l'attendoient les Infans Dom Loüis & Dom Ferdinand. Leur ſuite étoit nombreuſe, & leurs équipages galans & magnifiques. L'or & l'argent avoient été prodigués ſur les habits des Cavaliers, & les Dames Portugaiſes avoient épuiſé tout ce que l'art peut enfanter d'agremens, pour briller aux yeux des Eſpagnols, qui de leur côté n'avoient rien épargné pour répondre à la grandeur de leur Maître, & de la Princeſſe. Les peuples des villes & des campagnes accoururent en foule, pour voir paſſer leur nouvelle Reine : ils témoignerent par des cris redoublés, leur joïe & leur contentement, & depuis Elvas juſqu'à Crato, on ne vit que le même ſpectacle. Le Roi arriva en même temps qu'elle, à Crato, où il conſomma ſon mariage, d'où dépendoit la gloire & le repos de ſon Roïaume. 1524.

A ſon retour à Liſbonne, les habitans lui donnerent des marques de leur affection, par des réjoüiſſances publiques. Toute la galanterie que les Maures avoient introduite en Eſpagne, fut renouvellée en cette occaſion. Mais dès que ces réjoüiſſances furent épuiſées, le Roi tint un Conſeil touchant les affaires des Indes. Voïant que la réputation des Portugais y étoit un peu flétrie, par l'avarice inſatiable, & la politique timide d'Edoüard de Meneſés, il réſolut, pour y rétablir la gloire de la Nation, d'y envoïer le fameux Lopez Vaſqués de Gama, le même qui y avoit pénetré le premier. En effet c'étoit le ſeul qui pût y ramener l'ordre & la paix, entre les Portugais & les Indiens. Sa vertu, ſon courage à l'épreuve de tous les revers, & la connoiſſance profonde, qu'il avoit des affaires de ces vaſtes contrées, lui avoient acquis l'eſtime, l'admiration, & la confiance des uns & des autres. Il partit avec quatorze vaiſſeaux, accompagné de Henri de Meneſés, de Pierre de Maſcaregnas, & de Lopez Sampajo, tous trois déſignés ſucceſſivement, &

1524. dans l'ordre que je viens de les nommer, Viceroïs des Indes; en cas que Gama, déja vieux, & presque caduc, vînt à mourir. Leur navigation ne fut pas des plus heureuses; ils essuïerent d'horribles tempêtes, & des maladies contagieuses, qui firent périr beaucoup de monde. Ils aborderent pourtant à Chaul, où Gama fut reconnu Viceroi des Indes.

Trois jours après il leva l'anchre, mit à la voile, prit la route de Goa, & delà se rendit à Cochim sur la fin d'Octobre. L'exactitude avec laquelle il examina toutes choses, & la séverité avec laquelle il punit ceux qu'il trouva en faute, répandirent une terreur génerale dans les esprits. Ses exploits, qu'on se rappelloit, le rendoient admirable aux yeux des Portugais & des Indiens; mais son desinteressement & son amour pour la justice, le faisoient respecter de tout le monde. Après qu'il eut rétabli l'ordre & la tranquillité dans Cochim, il envoïa Dom Jerôme de Sousa croiser sur les côtes de Malabar, avec D. George Tello. Ils s'en acquitterent avec tant de succès, que les Calicutiens n'oserent plus se presenter devant les Portugais.

Gama résolut d'aller lui-même à Calicut; sa vieillesse & les infirmités, dont elle étoit accompagnée, non seulement ne le lui permirent point; mais il fut encore obligé de charger Sampajo des affaires. Edouard de Menesés arriva dans ces circonstances à Cochim; Gama lui défendit d'entrer dans la Ville; Edouard méprisa cet ordre; mais Sampajo, qui alla le trouver dans son vaisseau, lui persuada d'obeïr, & tout se passa tranquillement. Cependant le mal de Gama empirant de jour en jour, il assembla tous les principaux Officiers, ausquels il ordonna de déferer aux ordres de Sampajo, en cas qu'il vînt à mourir, jusqu'à ce qu'on eût ouvert les Lettres où le Roi nommoit son premier successeur. Tous lui promirent de s'y conformer, & dès ce moment Gama ne songea plus qu'à la mort: elle arriva le 24. de Décembre 1524. Jamais homme n'avoit joint ensemble plus de probité, de courage, de génerosité, d'amour pour la justice, & de zele pour la religion: il avoit la simplicité des anciens Héros dans le commerce de la societé, & leur intrepidité dans les périls. C'est à cette constance heroïque qu'on dut la découverte des Indes. La vaste étenduë des mers qu'il avoit traversées, les tempêtes furieuses qu'il essuïa d'abord, l'inexperience des Pilotes, à laquelle il dût suppléer par un courage inébranlable; rien ne fut capable de l'arrêter. Il encourageoit les plus foibles par son exemple, il soutenoit les autres par ses discours; enfin il sçut les engager à continuer une navigation, qui à chaque instant offroit la mort de tous côtés. Emmanuel, pour le récompenser de ses travaux, l'avoit fait Comte de Videgueira; foible récompense, si on la compare aux services qu'avoit rendus ce grand homme à l'Etat, mais plus que suffisante pour Gama, qui croïoit qu'un sujet étoit toujours assez récompensé, lorsqu'il pouvoit être utile à son Roi & sa patrie: bien different en cela de ces personnes médiocres, que le hasard a élevées, & qui croïent toujours leur mérite au-dessus des récompenses. 1524.

Dès qu'on eût rendu les derniers devoirs à Gama, Sampajo assembla dans la grande Eglise de Cochim tous les Capitaines & Officiers Portugais, qui se trouverent dans la Ville, pour

1524. faire l'ouverture des Lettres, touchant la premiere succession : l'Auditeur General les ouvrit, & les lut. Le Roi y nommoit pour Viceroi Henri de Menesés, à qui Gama avoit donné le Gouvernement de Goa ; ses Lettres étoient dattées d'Evora le 10. Février 1524. Tout le monde parut extrêmement satisfait de son élection. Menesés avoit du courage & de l'experience dans les affaires ; on avoit lieu d'esperer que son Gouvernement seroit utile & glorieux. Sampajo lui envoïa une galere, deux fustes, & deux brigantins, pour le transporter de Goa à Cochim, où il maintint, en attendant, la tranquillité & l'ordre, & où il appaisa les divisions survenuës entre Edoüard de Menesés & Etienne de Gama fils du dernier Viceroi. Menesés partit peu de jours après, avec Louis de Menesés son frere pour le Portugal. Leur voïage ne fut point heureux ; car Loüis se perdit en chemin, & on n'en entendit plus parler: Edoüard échoüa sur les côtes du Roïaume, en arrivant, & perdit toutes ses richesses.

En Afrique, les Cherifs aïant joint leurs forces, résolurent d'aller insulter Saphim, & les Maures alliés des Portugais. Garcie de Melo Gouverneur de la place, informé du dessein des Cherifs, assembla ses troupes & celles de ses alliés, & leur persuada qu'il ne falloit pas attendre l'ennemi, mais le prévenir. On applaudit à son dessein : on rencontra les Infidéles, on en vint aux mains ; mais les Portugais furent vaincus, & obligés de se retirer, laissant beaucoup de morts, & plusieurs prisonniers, entr'autres, Antoine de Melo fils de Garcie, Lopez Peixoto, François Machado le vieux, & plusieurs autres Gentilshommes, qu'on envoïa captifs dans le Château de Tiuf dans le roïaume de Sus. Les Cherifs s'en retournerent à Maroc, & ils prirent le titre de Rois d'Afrique. Cela déplut au Roi de Fez, qui étoit déja mécontent d'eux. Il résolut donc d'humilier leur orgüeil, & il assembla pour cet effet, une armée, qu'il divisa en trois corps. Les Cherifs ne tarderent pas à reprendre les armes. Ils marcherent de leur côté au-devant du Roi de Fez, qui fut vaincu & mis en fuite au passage d'une riviere, appellée Gudelebi. Cette victoire augmenta considérablement la puissance des Cherifs, qui allerent assieger & prendre Tafilete dans la Numidie, dont le Xeque Amar étoit Seigneur. Les Roïaumes de Maroc, de Sus, & Tarudante se trouverent ainsi subir le joug des Cherifs, à l'exception de quelques places que les Portugais y occupoient. 1524.

Dans les Indes, Henri de Menesés n'eut pas plutôt pris possession de la Charge de Viceroi, que Melichiaz, Gouverneur de Diou, lui envoïa un Ambassadeur, moins pour lui faire honneur, que pour l'amuser par ce vain exterieur d'amitié. Informé par deux Portugais venus depuis peu de Diou, que Melichiaz avoit des correspondances avec les Turcs, ausquels il devoit envoïer deux vaisseaux chargés de bois, pour réparer quelques galeres, qui étoient dans le port de Juda en Arabie, il trompa à son tour l'Ambassadeur de Melichiaz, en faisant armer en secret quelques galeres, qu'il fit partir pour enlever les deux vaisseaux qui devoient faire le voïage de Juda : Puis il s'embarqua lui-même pour Cochim, & donna congé à l'Ambassadeur du Gouverneur de Diou.

Le Viceroi rencontra sur son chemin Dom George de Menesés, qui

1524. étoit aux mains avec trente barques Malabares. Henri les chargea, en coula à fond une partie, & prit presque tout le reste. En passant par Cananor, il fit mourir le Maure Mamelex, homme riche, puissant, fort accredité dans le païs, & ennemi mortel des Portugais. On offrit à Menesés une somme très-considérable d'argent, pour lui sauver la vie; mais le Viceroi la rejetta avec mepris, & fit connoître par cette action, que le crime n'étoit plus à l'abri de l'impunité. Cette severité inspira de la terreur aux Indiens: ils conçurent une haute opinion du Viceroi, qui à l'exemple de Gama, devint l'appui de la vertu, & le vengeur inéxorable du crime.

Le Roi de Calicut lui fit proposer de faire la paix avec lui. Menesés connoissant la perfidie du Calicutien, la lui refusa, & fit partir en même temps Dom Ferdinand Gomez de Lema, pour enlever dans la riviere de Mangralor cent barques Malabares, venant de Cambaye, chargées de ris. Ensuite il établit Hector de Sylveira Gouverneur de la Citadelle de Cananor; & sortit de Cochim, avec cinquante-six voiles, dans le dessein d'aller à Calicut, pour continuer la guerre contre le Zamorin. Avant de rien entreprendre, il résolut de ruiner le port de Coulete, le plus beau & le plus commode du Roïaume. Il envoïa, pour en connoître la situation, Jean Melo de Sylvés, avec douze Caturs remplis d'Indiens, & cinq barques remplies de Portugais. Ils prirent la route de Coulete, qui étoit un bourg situé sur un large canal, au Midi duquel s'élevoient trois bastions, qui en défendoient l'entrée. Il y avoit quarante vaisseaux bien armés dans le port; & dans le bourg ou aux environs, il y avoit vingt mille Naires ou Maures, prêts à combattre. Melo en informa le Viceroi, qui le renvoïa une seconde fois, pour examiner de plus près l'assiette du lieu: comme il en approchoit, il vit sortir du port les quarante vaisseaux; il les salua de quelques coups de canon, & se retira. Les Maures cependant se préparerent à combattre par terre & par mer; ils battoient de leurs tambours, ils faisoient retentir le rivage de leurs instrumens militaires, ils poussoient des cris affreux vers le Ciel; ils croioient épouvanter les Portugais, dont la flote étoit à l'ancre non loin de là. 1525.

Le Viceroi assembla son Conseil, & après plusieurs contestations, on se détermina à combattre. On donna les ordres necessaires, & l'on marcha à l'ennemi. George Norogna, Jerome de Sousa, Antoine Personne, Tristan Norogna, Alfonse de Menesés, Juan Melo, Roderic Aragne, Pierre Mascaregnas, Simon de Menesés, Jacque Pereira, Manuel de Gama, Juan Sigurade, Roderic de Costa, Gomez de Sotomajor, & Jean de Betancour, * donnerent tous dans cette occasion des preuves éclatantes de courage, & de prudence. Ils combattirent sur mer & sur terre, avec une telle intrepidité, que les Naires & les Maures perirent presque tous. Cette action, où l'audace eut peut-être plus de part que la prudence, rétablit dans toutes les Indes la gloire, & la réputation des Portugais.

* Gentilhomme Normand.

De Coulete le Viceroi, contre son premier dessein, qui étoit d'aller à Calicut, reprit la route de Cananor, où il arriva le onze de Mars, contre l'esperance des Maures, & même du Roi, qui s'étoient flâtés, qu'il succomberoit dans cette entreprise.

1525. Cependant dissimulant leur chagrin, ils le reçurent avec des marques exterieures de joïe, & lui firent des presens considérables, que le Viceroi n'accepta que pour les donner à l'Hôpital. Il en fit autant de ceux que lui envoierent Raix Xeraf & le Roi d'Ormus, & sans égard pour les amis, & pour les parens de Jacque Melo Commandant de la Citadelle d'Ormus, il le punit des vexations qu'il exerçoit à l'égard des Ormusiens. Ce grand desinteressement, & cette exactitude à rendre justice à chacun, le firent craindre & estimer tout à la fois des Indiens & des Portugais.

Les cent barques Malabares, qui étoient dans la riviere de Mangralor, échapperent à Gomez de Lema, à la faveur d'un gros temps, & d'une autre flote Calicutienne, qui vint les secourir. Mais Simon de Menesés, & Antoine Personne en prirent ou en coulerent à fond soixante, & croiserent si heureusement sur ces côtes, qu'ils empêcherent qu'il n'entrât aucune provision dans Calicut. La famine s'y fit bien-tôt ressentir, & les Naires alors reconnurent, mais trop tard, combien il étoit dangereux d'offenser une Nation aussi brave, & aussi belliqueuse que les Portugais, & de suivre les conseils des Maures, qui sacrifiant tout à leurs interêts, se mettoient peu en peine des Calicutiens, pourvû qu'ils s'enrichissent à leurs dépens; sans songer (tant leur passion les aveugloit) que leur perte entraînoit la leur, & qu'ils ne pouvoient se soûtenir, que par leur prosperité.

La fortune ne se lasse point de favoriser quelquefois le même homme. Tout prosperoit au nouveau Viceroi. La victoire l'accompagnoit partout, & ses Capitaines également heureux, devenoient de jour en jour plus formidables aux Indiens. Les Turcs qui étoient à Dabul, éprouverent aussi leur valeur. Brito leur enleva quatre fustes & une galiote, tua quatre cens Mahometans des plus braves, & fut tué lui-même. Antoine de Mirande rentra dans le port de Mascate avec un butin considérable, après avoir brûlé dans le port de Sael plusieurs bateaux & navires, & avoir ravagé une partie de la côte de Malabar. 1525.

Martin Alfonse de Melo, & Garcie Henriqués furent repoussés de l'Isle de Banda, par les Insulaires; & pendant leur absence de Malaca, le Roi de Bintam ordonna à Laqueximene d'aller infester les environs de cette Ville. Laqueximene, aussi habile que brave, executa heureusement les ordres de son maître. George d'Albuquerque & Martin Alfonse de Sousa, sortirent pour le repousser; mais ils furent repoussés eux-mêmes, & contraints de rentrer dans la Ville. La vengeance suivit de près l'affront qu'ils avoient reçu du General Bintamois. Deux batteaux Portugais montés par cinquante hommes chacun, & commandés par Alvarés Brito & Balthasar Roderic Rapoze, rencontrerent Laqueximene & le Roi de Draguin gendre du Roi de Bintam. Ils alloient avec une flote, sur laquelle il y avoit huit mille hommes, pour faire la guerre au Roi de Lingue allié des Portugais. Laqueximene crut aussi-tôt qu'il apperçut les deux bateaux, qu'il s'en rendroit facilement le maître; mais il fut bien étonné, lorsqu'il vit qu'ils se mettoient en défense & qu'ils voguoient même déja à pleines voiles pour l'attaquer. Indigné de leur audace, il fit faire sur eux une decharge generale de son ar-

1525. tillerie. Les Portugais en furent si peu endommagés, qu'ils acrocherent plusieurs fustes de la flote de Laqueximene, tuerent ceux qui étoient dedans, ou les firent noïer, en les coulant à fond. Enfin, après un combat long & sanglant, les deux bateaux se dégagerent & rentrerent dans le port de Lingue, où le Roi les combla d'honneurs. Laqueximene honteux & desesperé, s'en retourna à Bintam; tout ce qu'il tenta depuis contre Malaca devint inutile, par la vigilance de George d'Albuquerque, & de son successeur Pierre Mascaregnas.

Garcie Henriqués partit de Banda au commencement de Mai, pour les Moluques. Il aborda au port de Talangame dans l'isle de Ternate, comme Antoine Brito se préparoit pour aller assieger une Ville appartenante au Roi de Tidor. Il fit annoncer son arrivée à Brito, & lui fit en même temps demander le Commandement de la Citadelle, dont il avoit été pourvû par le Viceroi des Indes. Brito en parut étonné, & balança à le recevoir: cependant après avoir fait ses réflexions, il le pria de prendre terre, & lui promit de partir des Moluques au mois de Janvier suivant; ensuite on prolongea ce temps, & Garcie & Brito vêcurent paisiblement ensemble.

Le Roi de Calicut ne pouvoit surmonter la haine qu'il portoit aux Portugais. Aïant vainement tenté de les vaincre par les armes, il tâcha de les vaincre par ses ruses. Il envoïa vers le Viceroi un nommé Leambeamorin, pour traiter avec lui de la paix, tandis qu'en secret, il faisoit préparer tout ce qui étoit nécessaire pour assieger dans les formes la Citadelle de Calicut. Le Viceroi, persuadé qu'on traitoit de bonne foi, consentit à faire la paix, pourvû qu'on chassât de Calicut quelques Maures, dont il avoit sujet de se plaindre. On lui promit tout, pour ne rien tenir. Peu de jours après même, le Viceroi, comptant sur la foi de ce Traité, se prépara à faire la guerre au Roi de Cambaye, dont il avoit sujet de se plaindre. 1525.

Le Roïaume de Cambaye est le premier qu'on trouve en arrivant aux Indes, proprement dites. Il confine au couchant avec les Nautaques ou Gedrosiens; au nord avec le Roïaume de Sanga & d'Ulcinde; au midi, il est borné par la mer & les frontieres de Decan; & à l'orient, par un païs appellé Mandoa. Les habitans en sont nommés communément Guzarates. Ils adorent ces trois Idoles, Bramhas, Visnuu, Maresu, sous la figure d'un corps humain à trois têtes. Leurs Bracmanes leur ont persuadé, que la premiere Cause, qu'ils nomment Perabama, eut ces trois enfans, ausquels il communiqua sa divinité. Quoiqu'ils soient trois, la conformité de leurs volontés fait qu'on diroit qu'ils ne font qu'un. Ils racontent des fables innombrables sur ces trois Pagodes; leur Temple est situé dans une vallée profonde, embellie d'arbres, & entourée de trois fontaines, dont les eaux coulent dans des réservoirs, où ceux, que la dévotion attire dans ces lieux, vont se baigner. On trouve parmi les Guzarates des Jogues ou Hermites, qui passent leur vie dans de petites cabanes, qu'ils bâtissent sur des arbres, pour se garantir des bêtes sauvages: là ils méditent sans cesse sur les choses celestes: ils gardent un éternel silence; mais ils ont l'art de se faire entendre d'un clin d'œil à leurs éleves. Souvent ils se tuent eux-mêmes, ou ils se font tuer par leurs disciples.

1525. ciples. Ils s'embarquent avec eux dans un bateau ; ils voguent en pleine mer, & là ils ſe font jetter dans l'eau. Les diſciples, après leur avoir rendu ce barbare ſervice, reviennent ſur le rivage, & attendent que la mer ait rejetté le cadavre de leur maître. Dès qu'ils l'ont retrouvé, ils l'inhument avec magnificence, lui font bâtir une Chapelle, & l'y réverent comme un Saint. Au reſte, les Guzarates ſont pieux, devots, & font volontiers l'aumône. Ils vont, ainſi que le reſte des Indiens, ſouvent en pélerinage, pour ſe laver dans le Gange, & ils croïent aller ſans obſtacle dans le lieu deſtiné pour les Bien-heureux, lorſqu'ils boivent, un inſtant avant de mourir, de ces eaux. Ils aiment prodigieuſement les oiſeaux : ils n'en tuent jamais : ils ont même des Hôpitaux pour eux, où ils font panſer ceux qui ſont malades. Enfin ils épuiſent leur charité en faveur de ces animaux, car ils n'en ont point du tout pour les hommes. Ils ont, comme nous, des Monaſteres, où il y a une eſpece de gens qu'ils nomment Vertéas : ils ſont vêtus de drap blanc & ne portent rien ſur la tête. Ils vivent pauvrement, ils n'ont aucune ſorte de rentes, & ne mangent que ce qu'on leur donne. Ils ne boivent point de vin, ni rien qui puiſſe alterer la raiſon. Ils font boüillir l'eau, avec laquelle ils ſe deſalterent, & ils la font boüillir, diſent-ils, pour en faire ſortir l'ame ; car ils croyent que l'eau eſt animée. Leur ſuperſtition va ſi loin à cet égard, que pour ne pas s'expoſer à tuer quelque choſe qui ait vie, ils ne s'aſſëïent jamais, qu'ils n'ayent balié l'endroit qu'ils deſtinent pour cela. Au reſte, ils obéïſſent tous à un Superieur, & tous les ans ils en éliſent un nouveau. La doctrine qu'ils enſeignent eſt remplie d'extravagances. Leur Roi étoit ſi puiſſant, lorſque les Portugais arriverent dans les Indes, qu'il pouvoit, dit-on, mettre facilement ſur pied cent cinquante mille chevaux, & cinq cens mille fantaſſins : malgré cette formidable puiſſance, le Viceroi étoit réſolu de lui déclarer la guerre, lorſque le Roi de Calicut envoïa un de ſes Lieutenans, pour aſſieger la Citadelle de la Ville, qui porte le même nom. Un Renegat Sicilien, Ingenieur de profeſſion, emploïa toutes les ruſes de ſon Art, connuës en ce temps-là, pour la réduire. Dom Juan de Lema, qui en étoit Gouverneur, les rendit inutiles par ſa valeur & par ſa prudence. Sa réſiſtance piqua le Roi de Calicut : il ſe rendit lui-même à la ſollicitation des Maures dans ſa Ville Capitale, avec une armée de ſoixante & dix mille hommes. 1525.

Dès qu'il eut viſité les dehors de la place, il fit dreſſer trois batteries, avec leſquelles il comptoit foudroïer la Citadelle ; mais par l'inexpérience de ſes Canoniers, ce grand appareil ſe réduiſit à rien. Alors le Sicilien lui conſeilla de faire faire une plateforme avec des pierres & des faſcines, de la hauteur de la Fortereſſe, afin qu'on pût en canoner le dedans. Tandis qu'on travailloit à ce grand ouvrage, Lema qui craignoit de ſuccomber faute de monde, dépêcha une barque vers le Viceroi qui étoit à Cochim, pour lui demander du ſecours. Cette nouvelle ſurprit avec raiſon Meneſes : cependant il ordonna à Manuel Cornige, à Edoüard de Fonſeca, & à Chriſtophe Juſarte de partir ſur leurs vaiſſeaux avec cent quarante ſoldats chacun. Quelques jours après il chargea François de Vaſconcellos de s'y rendre auſſi avec une pareille troupe ; & il fit dire à Hector de Syl-

1525. veira qui étoit à Cananor, d'aller de même secourir Lema.

Aussitôt que le Cavalier, ou Plateforme, fut achevé, on dressa une batterie pour battre l'intérieur de la Citadelle; mais par l'adresse d'un Canonier Portugais, Lema n'en reçut aucun dommage. Le Roi de Calicut voyant que tout ce qu'il entreprenoit contre la Citadelle n'avoit aucun succès, commença à se décourager & à se plaindre des Maures, qui l'avoient engagé dans cette guerre. Ces derniers trouverent néanmoins le moïen de l'appaiser, en lui donnant des sommes considerables d'argent. Ils firent aussi des presens au Sicilien, pour l'engager à inventer quelque nouvelle machine, qui pût réduire les Portugais à se rendre. Celui-ci fit travailler à des mines, avec lesquelles il espéroit faire sauter la Citadelle. Un Renegat Portugais, par un reste de pitié & d'amitié qu'il avoit encore pour ceux de sa Nation, s'étant approché des portes pendant la nuit, se mit à chanter une chanson Portugaise, par laquelle il avertissoit Lema du péril qui le menaçoit. Lema se mit incontinent à travailler pour éventer les mines, qui en effet ne causerent aucun dommage aux assiegés.

Ce peu de succès ne rebuta point le Sicilien: il fit construire deux Cavaliers de la hauteur des murailles de la Citadelle, larges à proportion, avec des mantelets faits de planches épaisses de deux doigts, couvertes de cuir en dehors, pour empêcher le feu d'y prendre; le tout monté sur un traversier de chevrons, roulans sur douze rouës. Chacun de ces Cavaliers avoit un plancher sur lequel étoit un grand nombre de soldats armés d'arquebuses, pour tirer sur ceux qui se montreroient sur les murailes. Derriere ce Cavalier devoit marcher un gros bataillon pour planter les echelles & monter à l'assaut, tandis que les Soldats placés sur les Cavaliers amuseroient les assiegés. Mais tout ce terrible appareil devint encore inutile par les soins du même Renegat; Lema fut informé de l'endroit où l'on construisoit les Cavaliers; c'étoit derriere certaines maisons fort élevées. Le Commandant aussitôt fit dresser une batterie de canons qui les abattit dans un moment; on vit les Cavaliers à découvert, on les mit en pieces, & l'on tua une partie des travailleurs avec le même canon. Le Roi de Calicut rebuté d'une si vigoureuse résistance, se retira & chargea les Maures de continuer le siege, dont les Portugais ne s'embarasserent pas beaucoup, d'autant plus qu'ils venoient de recevoir le secours, que le Viceroi venoit de leur envoyer, & que lui même devoit arriver avec un renfort considérable de troupes. 1522.

En effet il partit de Cochin au commencement d'Octobre, menant avec lui deux mille Portugais, avec Dom George de Menesés, Dom Tristan de Norogna & plusieurs autres Capitaines, qui avoient tous vieilli dans les armes. Il se présenta le 15 du même mois devant Calicut, & peu de jours après il descendit avec toutes ses troupes à terre, malgré tous les efforts que firent les Maures pour empêcher sa descente. Le combat fut long & meurtrier; les Portugais lassés & piqués de tant de résistance, tomberent enfin avec fureur sur les ennemis, les rompirent, & mirent le désordre parmi eux. L'épouvante saisit les Infideles; les uns s'enfuirent dans la Ville, les autres allerent se cacher dans les forêts voisines, quelques-uns se défendirent vaillamment, & presque

1525. tous succomberent sous les armes des Portugais. Le champ de bataille demeura couvert de soldats expirans, dont les cris & les gémissemens faisoient au loin retentir le rivage. Jamais les Portugais n'avoient remporté une victoire plus complete, & jamais les Princes Indiens ne conçurent une plus haute opinion de leur valeur, que dans cette occasion.

Le Roi de Calicut, craignant que les Portugais ne profitassent de cette victoire, & qu'ils ne pénétrassent plus avant dans son Roïaume, fit demander la paix au Viceroi, que celui-ci lui refusa; cependant comme il étoit persuadé que Diou convenoit mieux aux Portugais, que Calicut, il résolut d'abandonner absolument cette derniere Ville, & d'aller assieger la premiere pour s'y établir. En conséquence on démolit la citadelle, dont le Roi de Calicut s'enorgueillit beaucoup, s'en attribuant l'honneur. Tandis qu'il s'enyvroit d'une fausse gloire, on faisoit faire à Goa divers instrumens de fer & de bois, pour le siege de Diou, & l'on y amassoit des armes, des poudres & des vivres.

Idalcan Seigneur de Diou, pour prévenir l'orage qui le menaçoit, unit ses forces avec celles du Roi de Calicut; mais leur ligue ne subsista pas longtems. Les Princes Indiens leurs voisins redoutant leur puissance, les attaquerent de nouveau de tous côtez, & l'un & l'autre furent contraints de se séparer, pour aller défendre leurs frontieres. Sur ces entrefaites, George d'Albuquerque allant de Malaca à Cochim, rencontra une flote de vingtcinq caturs commandés par le Gouverneur de Porca, de qui le Viceroi avoit grand sujet de se plaindre. Albuquerque avec un seul jonc, à la verité bien armé, l'attaqua, lui tua deux cens hommes, & coula à fond plusieurs de ses caturs, sans qu'il lui en coûtât qu'un seul esclave que les ennemis firent périr. 1525.

Garcie Henriqués & Antoine Brito envoïerent quelques Capitaines, qui étoient à Ternate dans l'Isle de Celebo pour charger de l'or. Les Habitans non seulement leur en refuserent, mais ne voulurent pas leur permettre de passer l'hyver dans leur Isle. Forcés de se remettre en mer, les courans les entraînerent, & les jetterent entre le détroit de Magellan & les Moluques. Enfin, après avoir essuïé d'horribles tempêtes, & avoir lutté contre les vents pendant plusieurs jours, ils découvrirent une Isle d'environ trente lieuës de circuit dans la mer du Sud. Ils furent reçûs favorablement par les Habitans, qui, quoique bazanés, étoient beaux & bien faits. Les hommes portoient tous une barbe longue, & noire, & les femmes se couvroient le visage, & ne se laissoient voir que lorsqu'elles se marioient. L'Isle étoit une vaste campagne couverte de forêts, & d'arbres portant des fruits comme ceux des Indes. On y voïoit de larges prairies, où paissoient des chévres & des poules. On y trouvoit d'excellens légumes, des eaux claires, nettes & délicieuses à boire. L'air y étoit pur & sain; les peuples y vivoient jusqu'à une extrême vieillesse, sans ressentir la moindre incommodité. Les Portugais enchantés d'un climat si heureux, y séjournerent quatre mois pour se délasser des fatigues qu'ils avoient essuyées; enfin ils se remirent en mer, malgré les habitans, qui les presserent de rester avec eux, & ils ne purent s'en séparer qu'en leur promettant qu'ils reviendroient. Ils arriverent à Malaca, six mois après être partis de Ternate, où l'on croioit qu'ils

1525. avoient été engloutis par les flots.

Dans le Portugal, on parloit toûjours du mariage d'Isabelle sœur de Dom Juan avec l'Empereur. La Chaulx son Camerier-mayor, & Dom Juan de Zuniga Chevalier de l'Ordre de Saint Jacque, vinrent en Portugal, pour demander cette Princesse. La Cour étoit pour lors à Torres-novas, & le Roi les y reçut avec la magnificence, que méritoit l'occasion qui les y amenoit. Après quelques conferences particulieres, il nomma Dom Antoine de Norogna, & Dom Pedre Correa pour regler la dot de l'Infante. Dès qu'on eût terminé cette affaire, on se rendit à Almerin, où Ferdinand de Vasconcellos célébra les fiançailles. Le même jour le Roi régala l'Impératrice & les Ministres de l'Empereur. Il donna un bal, où toute la famille Roïale dansa; & les Dames de la Cour mirent tout en œuvre, pour rendre la fête galante & brillante tout à la fois.

1526. L'Infante partit enfin pour l'Espagne, accompagnée des Infants Dom Louis & Dom Ferdinand, de Dom Jacque Duc de Bragance, de Dom Pedre de Menesès Marquis de Villareal & de plusieurs Seigneurs des plus riches & des plus distingués de la Cour. Elle séjourna à Elvas, d'où elle partit en litiere; mais dès qu'elle fut sortie de la Ville, elle monta sur une haquenée: les Portugais qui l'avoient suivie, prirent congé d'elle, & lui baiserent la main. Les Infants continuerent de l'accompagner jusques sur la frontiere. Dès qu'ils y furent arrivés, les Portugais & les Castillans formerent un demi cercle autour de la Princesse: un silence profond regna de part & d'autre. Les Ducs de Calabre, de Bejar, & l'Archevêque de Tolede qui l'y attendoient, s'avancerent vers elle, & leur Secretaire lut les Lettres par lesquelles l'Empereur leur donnoit pouvoir de venir recevoir en son nom l'Infante Isabelle de Portugal son épouse, pour l'amener en Castille. Dès que les Lettres furent luës, le Duc de Calabre s'adressa à l'Impératrice, lui présenta ses Lettres, & lui dit: Que votre Majesté lise. Alors l'Infant Dom Loüis chargé de répondre pour sa sœur, saisit les rênes de la haquenée, & dit au Duc: » Je remets » à votre Excellence l'Impératrice ma » maîtresse, au nom du Roi de Portu- » gal mon maître & mon frere, en » qualité d'épouse de l'Empereur » Charle. Le Duc repliqua, Je la » reçois au nom de l'Empereur Char- » le mon maître. » Cette cérémonie étant achevée, les Infants s'avancerent pour lui baiser les mains; mais l'Impératrice les embrassa tendrement en versant un torrent de larmes: Enfin on se sépara. Les Portugais prirent la route d'Almerin, à l'exception du Marquis de Villa-real, qui suivit l'Impératrice jusqu'à Seville, pour chercher les Actes qui faisoient foi de la dot de l'Infante Catherine, Reine de Portugal, & pour prendre possession des Villes & Terres que l'Empereur son frere lui avoit assignées, jusqu'à ce qu'il eût payé toute la dot qu'il avoit promise. Le Marquis de Villareal fut en même tems témoin de tout ce qui se passa à Seville à la réception de l'Impératrice & à ses nôces; jamais fête ne fut ni plus brillante ni plus auguste. 1526.

Le Portugal joüit depuis ce double mariage d'une profonde paix; & depuis 1526. jusqu'en 1534. il ne s'y passa rien de mémorable, qu'un horrible tremblement de terre, qui ruina les environs de Lisbonne. Pendant cet intervalle, Dom Juan introduisit l'In-

1526. quisition dans son Roïaume, avec le consentement du Pape Clement VII. Un heretique étant entré dans une Eglise, ôta des mains du Prêtre la Sainte Hostie, lorsqu'il alloit la consacrer pour la faire adorer. Cette impieté causa, dit-on, un chagrin si violent au Roi, qu'il se détermina à introduire ce Tribunal en Portugal, afin de contenir dans le respect dû à la Religion, les Maures, les Juifs, & les ennemis de la Religion Catholique.

Cette nouvelle Jurisdiction effraya tellement les Portugais, qu'ils formerent d'abord de vives oppositions, pour en empêcher, ou retarder l'établissement. Leurs remontrances furent inutiles: Dom Juan passa outre: ce Tribunal odieux s'établit, & fit bien-tôt voir, que son pouvoir n'étoit qu'à peine limité par celui du Roi. Ce qui l'acredita chez le peuple credule, ce fut la cessation de la famine, qui desoloit le Roïaume lors de son établissement. Ceux qui en étoient les Ministres, ne manquerent pas de profiter de cette circonstance, pour faire entendre, que Dieu, en faveur d'un Tribunal qui alloit maintenir la pureté de sa Religion, avoit retiré sa main appesantie sur le Portugal, en y ramenant l'abondance. Il n'en faut pas davantage, pour éblouïr un peuple superstitieux, qui ne raisonne point, & à qui un bien present, de quelque part qu'il vienne, peut tout faire acroire.

On ne tarda pas long-temps, à s'appercevoir des abus qui se commettoient, à la faveur de ce Tribunal inique, qui content de l'exterieur, se mettoit peu en peine de ce qu'on croïoit interieurement. Il fut la source de mille profanations abominables; le Maure & le Juif, pour se mettre à l'abri de ses fureurs, embrasserent en apparence le Christianisme, qu'ils méprisoient. La licence & la débauche furent portées à leur comble dans tous les pays, où cette Jurisdiction fut introduite: la religion & la vertu y consistoient à paroître en avoir. 1526.

Lorsque Dom Juan III. songea à l'érection de ce Tribunal, il n'en prévit point les abus. Son intention étoit de contenir ses sujets dans le devoir par la crainte d'une punition prompte: mais un projet s'execute rarement selon les idées de celui qui l'a conçu. Ceux à qui il en confie l'execution, n'en font pas assez, ou vont au-delà, par ce penchant invincible qu'ont tous les hommes à retrancher, ou à ajoûter quelque chose du leur, aux sentimens des autres. Le premier ne retranche, ou n'ajoûte que peu de chose, & par-là même on le lui passe; le second est un peu plus hardi; & ses successeurs, qui ne s'estiment pas moins, font si bien, que leurs vuës font éclipser celles du Legislateur. C'est ainsi que les changemens arrivent imperceptiblement, & que les abus s'introduisent, sans qu'on s'apperçoive du mal dont ils sont la source, que lorsqu'on ne peut plus y remedier, sans s'exposer à de funestes révolutions. L'Inquisition s'est acquis par-là cette grande autorité, qui défend jusqu'au murmure contre ses terribles & injustes Arrêts, & qui fait trembler les Souverains mêmes des Etats, où elle est établie.

Son érection est ce qui arriva de plus considerable dans le Portugal, pendant l'espace de plusieurs années. Les Portugais étoient moins tranquilles dans les Indes. Antoine Brito & Garcie Henriqués en vinrent presqu'aux mains à Ternate, touchant le Gouvernement des Moluques. L'un &

1526. l'autre prétendoient le conserver. Le Viceroi quitta de son côté Cochim, & se retira à Goa, & de Goa à Cananor, pour se reposer des fatigues de la guerre, & pour y faire panser une de ses jambes, qui étoit considérablement enflée. Les remedes qu'on y appliqua n'opererent point : son mal augmenta de jour en jour; la gangrene s'y mit. Le Viceroi expira le second Janvier 1526. Il fut generalement regretté de tous les honnêtes gens. Il portoit le desinteressement si loin, qu'on ne trouva dans ses coffres que cent ducats, & il fallut emprunter de l'argent pour les frais de ses funerailles. Il sortoit d'une Maison où la generosité & la valeur étoient héreditaires. Menesés étoit bon soldat, grand Capitaine, & excellent Citoïen : uniquement occupé du bien public, il n'eut jamais le temps de songer à sa fortune. Sa vie n'avoit été qu'une suite de belles, de grandes, de genereuses actions, tant en Afrique que dans les Indes. Sa prudence étoit accompagnée de hardiesse & de promptitude ; ce qu'il avoit une fois bien conçu, il l'executoit de même. Jaloux de son honneur, il ne voulut jamais accepter le moindre present, de crainte de se laisser surprendre. Il aimoit la justice, & la rendoit sans passion à tout le monde indifferemment. Il fut le troisiéme Viceroi, qui mourut occupant cette Charge dans les Indes. S'il eut plus long-temps vêcu, il y eut entiérement rétabli la réputation des Portugais, qui commençoit à s'y fletrir, à cause de leur avarice. Les Indiens le redoutoient & l'estimoient tout à la fois : ils n'osoient plus insulter au pavillon Portugais ; ils lui rendoient les honneurs qu'il exigeoit, & le laissoient commercer tranquillement.

Après qu'on eut rendu les derniers devoirs au corps de Henri de Menesés, les principaux Officiers s'assemblerent dans l'Eglise de Cananor, pour ouvrir les Lettres qui regardoient la seconde succession. Le Roi y nommoit Dom Pedre Mascaregnas ; mais comme il étoit dans l'Inde haute, qu'il lui falloit au moins dix mois, pour se rendre dans la basse, & que la situation des affaires étoit pressante, on ouvrit les Lettres de la troisiéme succession, qui regardoit Sampayo, auquel on fit jurer sur les saints Evangiles, qu'il remettroit à Mascaregnas l'autorité qu'on lui confioit, dès qu'il seroit arrivé. Sampayo qui brûloit de commander, promit tout pour ne rien tenir, comme on verra ; cependant il mit ordre aux affaires, & pour se rendre recommandable, par quelque exploit, il alla joindre Tello à l'embouchure du fleuve Bacanor, pour combattre douze mille Malabares, qui s'étoient retranchés sur le rivage. Il executa heureusement son projet. Il les attaqua, les battit, leur enleva quatre-vingt pieces de canon de bronze, coula à fond cent cinquante Paraux chargés de ris & d'épiceries; ensuite il se rendit à Goa, où François de Sea refusa de le recevoir. Il entra en pour-parler avec lui, par le moïen de Christophle de Souza. Après quelque contestation, François le reçut : Sampayo, pour se débarrasser de cet esprit factieux, inquiet, & qui pouvoit s'opposer à ses desseins, l'envoïa à Sonde, Ville maritime de la grande Java, pour y bâtir une Citadelle. Cette Ville donne son nom au détroit, qui est entre l'Isle de Malaca & de Sumatra. Sampayo fit partir en même temps George de Menesés pour les Moluques, nomma Simon de Sousa Amiral des Indes, 1526.

1526. chargea Alfonse Melo d'aller croiser aux environs des Isles Maldives, & partit lui-même pour Ormus, où il reconcilia Jacque Melo, Commandant de la Citadelle, avec Xeraf qu'il avoit fait emprisonner.

Tandis que Sampayo séjournoit à Ormus, Roderic de Lima, que le feu Roi Emmanuel avoit envoïé en Ambassade vers le grand Negus, ou l'Empereur d'Ethiopie, se rendit au port de Mazzuam, avec Zagazabus, que le Negus, comme il a déja été dit, envoïoit en qualité d'Ambassadeur vers le Roi de Portugal. On ignore les raisons pour lesquelles ils demeurerent si long-temps en chemin: quoiqu'il en soit, Hector de Sylveira les prit tous les deux, & les transporta à Ormus. Sampajo les envoïa à Cochim, & delà à Cananor, où ils s'embarquerent pour l'Europe. Ils aborderent au port de Lisbonne le 25 Juillet. Le Roi ne voulut pas leur permettre de descendre à terre, à cause de la peste, qui étoit dans la Ville; mais peu de jours après, il les fit conduire à Santarem, pour s'y reposer des fatigues d'une longue navigation. De Santarem on les mena à Conimbre où le Roi s'étoit retiré. L'Ambassadeur du grand Negus lui presenta de la part de son Maître une Couronne d'or & d'argent; avec deux Lettres en langues Abyssine, Arabe & Portugaise, transcrites sur du parchemin, & enfermées dans deux petits sacs de drap d'or. L'une s'adressoit au feu Roi Emmanuel, & l'autre à l'Infant Dom Juan pour lors regnant. En les lui remettant, l'Ambassadeur lui fit une courte harangue, par laquelle il lui demandoit son alliance. Le Roi l'écouta favorablement, après quoi l'Ethiopien se retira dans la maison qu'on lui avoit destinée, où il fut superbement regalé. Lima rendit au Roi un compte exact de tout ce qu'il avoit vû, & de tout ce qu'il avoit fait. 1526.

Lorsque Zagazabus eut achevé ses affaires en Portugal, il passa en Italie accompagné de François Alvarés, pour prêter au Pape, au nom de son Roi, l'obéïssance que les autres Princes Chrétiens ont accoutumé de lui rendre, comme au Vicaire de Jesus-Christ, & Successeur de l'Apôtre S. Pierre, en qualité de Pasteur de l'Eglise universelle. Clement VII. occupoit pour lors la Chaire Apostolique. L'Ambassadeur se trouva à Bologne, avec plusieurs Cardinaux & grands Seigneurs: c'étoit peu de temps après le Couronnement de Charles-Quint dans cette ville. Zagazabus fut reçu du Saint Pere & de tout le College des Cardinaux, avec des démonstrations extraordinaires de joïe. On le renvoïa vers son Maître rempli d'admiration & d'étonnement. A son retour en Ethiopie, il raconta au Roi David, quelle étoit la beauté de l'Europe, la puissance des Princes qui y regnoient, & la magnificence & la richesse des habitans. David en fut extrêmement satisfait: il continua de vivre bien avec le Roi de Portugal, ainsi que son fils Claude, qui lui succeda à la Couronne.

Cependant la guerre s'allumoit de toutes parts dans les Indes: les Portugais se préparoient à conquerir Diou. Cette Ville est située dans l'Isle du même nom, à la premiere embouchure du fleuve Inde. C'est une des plus fortes places du païs, & presqu'inaccessible, tant par terre que par mer. Melichsac fils de Melichiaz offrit de la leur livrer, pourvû qu'on le mît à couvert des fureurs de Badur Roi de Cambaye. Ce Badur fils de Madofar devoit causer, selon les Devins

1526. du païs, la ruine du Roïaume. Son pere, pour éviter ce malheur, résolut de l'immoler au bien public, en le faisant périr : mais Badur informé qu'on tramoit contre sa vie, prit la fuite, erra de Roïaume en Roïaume, dont il apprit les Langues, & las enfin de traîner une vie languissante, il se retira à Chitor dans le Roïaume de Sauga limitrophe de celui de Cambaye. Tandis qu'il séjournoit dans cette Ville, Madofar son pere & un de ses freres, qui devoit monter sur le thrône, vinrent à mourir. Le frere de Madofar s'empara de la Couronne; mais Badur, qui n'avoit jamais perdu le desir de regner, supportant impatiemment qu'un autre lui ravît une Couronne qui lui appartenoit, se découvrit à la Reine de Sanga, qui gouvernoit ce Roïaume pendant la minorité de son fils. Il la menagea avec tant d'adresse, qu'il en obtint des troupes, avec lesquelles il alla combattre l'usurpateur, qu'il vainquit, & qu'il tua de sa propre main.

Par la mort de son competiteur, Badur se vit paisible possesseur du Roïaume de Cambaye. Il ne songea alors qu'à se venger de ceux qui l'avoient offensé du vivant de son pere. Melichsac étoit du nombre. Pour se dérober à son ressentiment, il conçut le dessein de livrer Diou aux Portugais, & de se retirer dans l'Isle de Giagette. Il informa Sampayo de son dessein. Celui-ci fit partir sur le champ Hector de Sylveira, pour en prendre possession : mais à son arrivée Melichsac changea de sentiment. Il craignit qu'on ne le maltraitât, & qu'on ne lui enlevât ses richesses, quand une fois il auroit livré la Place. D'un autre côté, il se trouva embarrassé, pour se déterminer à prendre un parti. Il avoit tout à craindre de Badur : il n'esperoit rien de favorable de la part des Portugais. Tremblant, incertain, se trouvant de tous côtés dans le peril, il s'ouvrit à Hagamahamed son parent, & le même dont il a été fait mention sous le Regne d'Emmanuel. Celui-ci, qui étoit dans les interêts de Badur, & qui haïssoit mortellement les Portugais, lui conseilla de les renvoïer à Chaul, sous prétexte que tout n'étoit pas encore disposé à Diou, pour livrer cette Place. Après lui avoir donné ce conseil, il fit avertir en secret Hector de Sylveira, que Melichsac ne cherchoit qu'à l'amuser, & à le surprendre, pour l'abandonner au Roi de Cambaye. Sylveira, sans approfondir davantage cette affaire, quitta la partie & se retira. Hagamahamed voïant le succès de sa fourberie, la poussa plus loin, en engageant Melichsac à transporter à Giagette ses biens, ses femmes, & ses enfans, avec toute l'artillerie qui étoit à Diou; & sous main il envoïa un homme à Badur, pour l'informer des complots de Melichsac, dont on ne pouvoit pas douter, puisqu'il avoit absolument dégarni Diou, & enlevé tout ce qu'il y avoit. Badur accourut aussi-tôt à Diou; & Melichsac n'eut que le temps de se jetter dans une fuste pour s'enfuir à Giagette. Badur, pour récompenser le perfide Hagamahamed, lui donna le commandement de la Ville, qui de tout temps avoit été l'objet unique de ses desirs. Ainsi il profita seul de la credulité de Sylveira, & de l'imprudence de Melichsac. Ils reconnurent l'un & l'autre que Hagamahamed les avoit joüés également. 1526.

Une flote Portugaise arriva vers ce temps-là à Cochim, venant de l'Europe, & apportant de nouveaux ordres, par lesquels on confirmoit la

1526. Viceroïauté à Sampayo. Ces ordres étoient adressées à Dom Alfonse Messie, ennemi déclaré de Dom Pedre Mascaregnas; ce qui les rendit suspects, & fit murmurer tous les Portugais attachés à Mascaregnas. Ils publioient hautement qu'ils ne pouvoient s'y conformer, sans flétrir l'honneur de ce dernier. D'un autre côté, les amis & les partisans de Sampayo soutenoient qu'il falloit obéïr au Roi. On proposa de terminer cette affaire par la voïe d'accommodement; mais Sampayo n'y voulut jamais consentir, de crainte qu'on ne le condamnât. Alors tous les soldats & leurs Officiers se plaignirent, & taxerent Sampayo de mauvaise foi. Sampayo dédaigna leurs discours, retint le Commandement, continua les fonctions de Viceroi, & envoïa des ordres à Mascaregnas, qui s'étoit rendu à Cochim, de s'en retourner promptement à Malaca.

1527. Mascaregnas se confiant sur son droit, sur l'affection que lui portoient les Portugais, sur les services qu'il avoit rendus, & sur la conquête de Bintam, qu'il venoit de faire tout récemment, continua sa route vers Goa, esperant que Sampayo lui-même lui rendroit justice. Mais Sampayo en étoit bien éloigné. Il fit armer plusieurs vaisseaux, qu'il envoya pour l'arrêter en chemin. Antoine Sylveira l'ayant rencontré, le conduisit les fers aux pieds à Cananor, où on le jetta dans une obscure prison. Cette violence, qui devoit naturellement perdre Sampayo, lui réussit au contraire. Tout le monde se contint dans le silence: on craignit d'éprouver le même sort que Mascaregnas, qui ne cessa point de réclamer ses droits à la Viceroïauté.

La patience qu'il montroit dans sa prison, & la dureté de Sampayo à son égard, exciterent Christophle de Sousa, Hector de Sylveira, & quelques autres à tâcher de rompre ses fers. Messie découvrit leur dessein, & en informa Sampayo, qui assembla aussitôt ses amis, & leur fit prendre les armes. Les partisans de Mascaregnas voïant que cette division alloit entraîner la ruine des Portugais dans les Indes, aimerent mieux prendre la voïe de douceur, que celle des armes. Ils representerent donc à Sampayo, combien il étoit dangereux de tenir plus long-tems Mascaregnas en prison: mais pour toute réponse il fit encore arrêter Hector de Sylveira, Ariaz Capral, & George Melo, qu'il haïssoit, & qui ne le haïssoient pas moins. 1527.

L'emprisonnement de ces Officiers révolta tout le monde. Simon de Menesés, Commandant de la Citadelle de Cananor, en fut si indigné, qu'il rendit la liberté à Mascaregnas, le reconnut, & le fit reconnoître, par les autres Officiers, qui se trouverent dans le port, pour Viceroi des Indes. Christophle de Sousa, qui tenoit, par ses richesses & par son merite personnel, un rang considerable parmi les Portugais, se rangea de leur parti. Cette revolution inquieta vivement Sampayo & son ami Messie. Pour obvier aux suites fâcheuses, que cette affaire pouvoit avoir, si on en venoit aux mains, ils consentirent enfin qu'on la terminât à l'amiable. On nomma de part & d'autre des arbitres. Mascaregnas, homme simple, droit, rempli d'honneur & de probité, & persuadé de la bonté de sa cause, ne se donna aucun mouvement, pour les prévenir en sa faveur: Sampayo au contraire, quoiqu'homme de merite, sçavoit que le merite seul ne déterminoit pas toujours les hommes, en sa faveur, & qu'il falloit l'appuïer

1527. par des brigues & des cabales, lorsqu'on vouloit lui faire rendre justice: il chargea donc Messie son ami de voir, de visiter, de prévenir ses arbitres. Messie guidé par l'amitié qu'il avoit pour lui, & par la haine qu'il portoit à Mascaregnas, agit avec tant d'ardeur, sçut faire si bien valoir les services de Sampayo, & mit si fort au dessous ceux de son competiteur, que les Arbitres le condamnerent, par une Sentence qu'ils rendirent le vingt de Décembre mil cinq cens vingt-sept, & conserverent à Sampayo sa nouvelle dignité.

On la signifia à Mascaregnas, qui en appella devant le Roi, & partit en consequence pour le Portugal. Le Roi Dom Juan le reçut favorablement, écouta ses plaintes, & nomma un autre Viceroi à la place de Sampayo, qu'il condamna, dès qu'il fut de retour à Lisbonne, à tous les dépens, dommages & interêts envers Mascaregnas; & de plus, à lui païer les appointemens de Viceroi pour tout le tems qu'il avoit dû l'être. Messie & ses partisans ne furent pas mieux traités; tous furent également punis, afin que personne n'eût plus envie de favoriser l'injustice, & de fomenter la division.

George de Menesés, que Mascaregnas avoit fait partir pour Ternate, tandis qu'il étoit encore aux Indes, afin de relever Garcie Henriqués, y arriva heureusement. Garcie lui remit le Commandement, & l'avertit qu'il étoit venu depuis peu des Espagnols dans les Isles de Tidore & de Gilolo. Menesés fit prier Martin Igniguez, Biscaïen de nation, de venir à Ternate, & de bien vivre avec les Portugais. Igniguez étoit sur le point de le faire, lorsque le Roi de Gilolo & Cachil d'Arroëz mirent tout en œuvre pour l'en détourner, afin de maintenir leur autorité par la division de ces deux nations. Cependant Menesés fit partir Laurent Vasqués pour l'Isle de Borneo. Laurent obtint, par le moïen d'Alfonse Perés, la permission de commercer avec les habitans, & en reconnoissance Laurent fit present au Roi de l'Isle, d'une tapisserie magnifique, où étoit representé le mariage du Roi d'Angleterre * avec la tante de l'Empereur. Le Roi de Borneo surpris de ces figures, s'imagina que les Portugais étoient des Magiciens, qui donneroient, quand ils le voudroient, vie à ces figures, & qu'ils le feroient mourir, pour lui ravir sa Couronne. On ne put, quelque chose qu'on fit, le guerir jamais de cette imagination, tant il étoit simple, credule & ignorant. Laurent Vasqués abandonna donc l'Isle, & en partant, il envoïa un vaisseau à Ternate, pour avertir George de Menesés de ce qui lui étoit arrivé. 1527.

* Henri VIII.

George de Menesés venoit de s'y broüiller avec Garcie Henriqués. Leur division pensa perdre les Portugais dans les Moluques. Garcie tendit un piege à Menesés, s'empara de la Citadelle, & fit enfermer le Commandant: Simon de Veira, avec le secours du Roi de Tidore, & de Ferdinand de la Tour Capitaine des Espagnols qui étoient récemment venus aux Moluques, depuis la mort d'Igniguez, le remit en liberté. Menesés fit aussitôt faire des informations contre Garcie, & les envoïa au Gouverneur de Malaca, afin qu'il le punît. Ce dernier, craignant que cette querelle particuliere ne fût suivie d'une guerre civile entre les Portugais, y envoïa Gonsalve d'Azevedo avec cent soldats, des vivres & des munitions. Sa presence dissipa les factions, réünit les deux partis, & ramena la tranquillité dans Ternate.

Mascaregnas n'eut pas plutôt quitté les Indes, que Sampayo son rival con- 1528.

1528. tinua tranquillement à commander à tous les Portugais, qui étoient dans l'Orient. Il commença par donner le Gouvernement de la Citadelle de Cananor à Dom Juan Deze, avec ordre de croiser sur les côtes de Malabar. Il ordonna à Alfonse Melo d'aller bâtir à Sonde une Forteresse; mais comme il avoit déja chargé de cette commission l'année précedente Dom François de Sa; Melo, par délicatesse & par amitié pour de Sa, refusa d'abord la commission; cependant il fallut qu'il obéît dans la suite aux ordres réïterés du Viceroi. Melo passa par Ceilam, pour délivrer cette Isle des armes des Calicutiens. Ils se retirerent à son approche, & Melo fit voile vers Calecare, dont le Seigneur, à qui appartient la Pêche des perles, se rendit Tributaire du Roi de Portugal, à condition qu'on lui fourniroit du secours contre ses ennemis. Melo s'y engagea, & partit ensuite pour Paleacate, où il passa l'hyver. A l'égard de Deze, il fit la guerre à toute outrance aux Maures de Calicut & de Cambaye. Il en tua un nombre considerable, & leur prit quarante-huit paraux ou barques. Il alla même un jour prendre terre à Mangalor, qu'il pilla & brûla. Sur la fin de la campagne, comme il alloit se retirer, il fut attaqué par Chinacutial, qui commandoit soixante paraux. Deze se défendit vaillamment, coula à fond une partie de la flote, mit en fuite l'autre, blessa, fit prisonnier Chinacutial, & l'amena à Cananor, où il lui fit payer une rançon considérable.

George Capral avoit été établi Gouverneur de Malaca par Dom Pedre Mascaregnas, & D. George de Menesés avoit été envoïé aux Moluques par ce même General. Sampayo leur voïoit occuper ces postes avec chagrin. Pour n'avoir plus cet objet devant les yeux, 1528. il donna le Commandement de Malaca à Pierre de Far, & celui des Moluques à Simon de Sousa. Il envoya Christophle de Mendoze avec Raix Xeraf, pour relever Jacque Melo: ensuite il quitta lui-même Cochim, & fit voile vers Goa, où il passa l'hyver.

Antoine de Mirande Amiral des Indes étant parti de Goa, prit la route du cap de Guadafu, où il arriva, après avoir essuïé une rude tempête. Il sépara la flote, qu'il avoit sous ses ordres, en trois escadres. A peine eut-on gagné le large, qu'une tempête soudaine les sépara: le vaisseau de Henri de Macedo, dans lequel étoit l'Amiral lui-même, fut porté extrêmement loin. En tâchant de joindre la flote, il rencontra un gros gallion Turc rempli de soldats, & muni d'une bonne artillerie. On s'attaqua d'abord de part & d'autre à coups de canons; s'étant approchés, les Turcs jetterent une lame à feu dans le vaisseau des Portugais, qui s'attacha à la grande voile, & l'embrasa: un coup de vent la rejetta dans le gallion des Turcs. Le feu y prit: les Infidéles étonnés de cet accident imprévû, quitterent le combat pour l'éteindre: tous leurs efforts furent inutiles: le gallion fut embrasé dans un instant. On vit un spectacle horrible: la plûpart des ennemis furent consumés par les flammes: on entendoit des gémissemens affreux: on les voïoit courir de côté & d'autre; quelques-uns ne pouvant soûtenir l'horreur de perir par le feu, se jetterent dans la mer, & y trouverent la mort, qu'ils fuyoient: les Portugais prirent plusieurs de ces derniers, & leur conserverent la vie.

L'hyver commençant à faire ressentir ses rigueurs, l'Amiral rejoignit sa

1528. flote, & cingla vers Caxen, port situé sur la côte d'Arabie. Il y trouva vingt vaisseaux appartenans aux Maures, dont il s'empara. Il apprit dans ce lieu qu'une flote se préparoit à passer le détroit : il alla l'attendre malgré la saison, à la sortie, & laissa à Caxen Roderic Pereira, pour y vendre une partie du butin qu'il avoit conquis sur les Maures. La flote n'aïant point paru, il se rendit à Aden Ville d'Arabie, où il trouva Roderic Pereira. Le Gouverneur de la Place lui apprit que depuis la mort de Soliman, les Turcs s'étoient retirés dans l'Isle de Camaran. On tint Conseil, pour voir s'il étoit convenable d'aller les attaquer; les Officiers Commandans ne le jugerent point à propos, mais on prit le parti d'y envoïer le Pilote Major de la flote, avec un catur, pour les reconnoître. La mer étoit grosse, les vents forts & contraires. Le Pilote fut contraint de revenir sur ses pas, & de rentrer dans Aden. En revenant, il prit deux barques Maures, qui lui apprirent que les Turcs étoient dans l'Isle de Camaran, au nombre de trois mille cinq cens hommes. L'Amiral se détermina alors de passer à Zeila, Ville située de l'autre côté du Golfe dans l'Ethiopie. Les habitans l'avoient abandonnée : l'Amiral y mit le feu, & partit pour Mascate, où il laissa l'armée sous les ordres d'Antoine de Sylvés, après quoi il se rendit à Ormus, pour y passer l'hyver.

Tandis qu'il séjourna à Ormus, l'on vendit les prises qu'on avoit faites pendant la campagne, & la somme qu'on en retira monta à soixante mille ducats. Le 22. d'Aoust Mirande se remit en mer, & prit la route de Diou, pour croiser sur les côtes de cette Isle. Une tourmente le jetta à Chaul, où ceux qui servoient sous lui, le suivirent, excepté Antoine de Sylvés, & Henri de Macedo. Comme Mirande 1528. vouloit ranger les côtes pour se mettre à l'abri des flots, un vent impetueux & soudain enleva le gallion, que montoit Dom Lopez Mesquita, & le jetta près de Diou, où il rencontra un vaisseau ennemi, qui avoit deux cens hommes d'équipage. Lopez malgré la foiblesse du sien, qui ne montoit qu'à trente, & malgré la violence des vagues, donna la chasse au vaisseau ennemi, le joignit, l'acrocha, & sauta dedans avec ceux qui l'accompagnoient. Le combat fut long, & on se battit de part & d'autre avec fureur. Les vents aïant redoublé, firent heurter le gallion contre le vaisseau, & l'on vit le moment qu'ils alloient couler à fond l'un & l'autre; mais les acrots s'étant rompus, le gallion fut emporté d'un côté, & le vaisseau de l'autre. Cependant Lopez étoit encore dedans. Voïant qu'il ne pouvoit être secouru, & preferant la mort à l'horreur de l'esclavage, il se détermina à vaincre ou à mourir. Il se jetta sur les ennemis, il en fit une cruelle boucherie, & ceux qui échaperent aux coups du Portugais, étoient couverts de blessures : l'épouvante les saisit, ils demanderent le reste de vie qui les animoit encore, & se rendirent. Lopez les fit aussi-tôt remorquer, & ensuite il donna les ordres nécessaires, pour empêcher que le vaisseau ne fût abîmé des flots, & qu'il ne fît perir & le vainqueur & le vaincu. Mais ses soins devinrent inutiles. Le vaisseau étoit trop maltraité, & la mer trop irritée, pour pouvoir faire les manœuvres convenables. Alors Lopez fit décharger tout l'argent & tout l'or qui étoit dans le vaisseau dans une barque, & chargea son frere avec seize hommes d'y entrer pour la conduire. Jacque, c'étoit le nom du frere de Lopez, n'eut pas plutôt perdu le vais-

1528. ſeau de vûë, qu'il fut pris & amené au Roi de Cambaye par la flote de la Ville de Diou. Le Roi de Cambaye voulut le faire renoncer à ſa religion : mais Jacque Meſquita & ſes compagnons braverent les tourmens, qu'on leur fit ſouffrir, & moururent fideles à la Loi de Jeſus-Chriſt. A l'égard de Lopez, & de ceux qui étoient reſtes dans le vaiſſeau avec lui, ils travaillerent avec tant de ſuccès, à pomper l'eau qui y entroit, & à réparer les trous qui y étoient, qu'ils le mirent en état de voguer & d'aller à Chaul. Là on vendit les marchandiſes, dont le vaiſſeau étoit chargé. On païa du produit les ſoldats de l'armée navale, & il reſta pour le Roi ſoixante mille ducats.

Henri de Macedo, qui avoit auſſi été ſéparé de la flote par la tempête, tâcha de gagner Chaul avec ſon gallion, appellé le Zamorin. Comme il y travailloit avec ardeur, il fut rencontré & inveſti par trente-trois fuſtes de Diou, que commandoit Haliſſa, homme brave & excellent Capitaine, du moins réputé tel parmi les ſiens. Il fit canoner le Zamorin : comme les fuſtes étoient baſſes, les coups, qui portoient à fleur d'eau, percerent le gallion en tant d'endroits, qu'il étoit preſqu'impoſſible qu'il ne pérît, d'autant plus que ſes mâts étoient rompus, ſes vergues briſées, ſes voiles déchirées, & tout ſon équipage accablé de fatigue. Antoine de Sylvés, que la tourmente avoit également éloigné de la flote, & qui montoit le gallion, nommé les trois Rois, ayant entendu le bruit de l'artillerie, ne douta point qu'il ne ſe paſſât quelque action dans cette mer : il s'avança & reconnut le Zamorin. Les ennemis à ſon approche, s'imaginant que l'Amiral le ſuivoit avec le reſte de la flote, prirent la fuite, & contraignirent leur General de les ſuivre. Sylvés les 1528.
pourſuivit, & il alloit joindre le vaiſſeau d'Haliſſa, lorſqu'il tomba mort d'un coup d'arquebuſe. Les Portugais s'arrêterent, & laiſſerent échapper Haliſſa. Ils allerent trouver le Zamorin, & le mirent en état de regagner Chaul. L'Amiral ſur la fin de Septembre s'embarqua pour aller à Goa, où il rendit compte à Sampaïo de tout ce qui lui étoit arrivé.

Sur ces entrefaites le Gouverneur de la Citadelle d'Ormus, nommé Mendoce, deſirant avertir le Roi de Portugal de ce qui ſe paſſoit, tant à Ormus, qu'en l'Inde baſſe, fit partir pour le Portugal Antoine Ternier, établi à Ormus, qui avoit fait le voïage de Perſe, avec Balthaſar Perſonne. De Perſe il avoit paſſé à Jeruſalem, avoit été pris par les Turcs, & conduit au grand Caire. Aïant été racheté, il s'embarqua pour Chipre, afin de regagner le Portugal, mais tout d'un coup il changea de ſentiment, rebrouſſa chemin, gagna l'Aſie, traverſa de vaſtes deſerts, & revint à Ormus. Aïant accepté la commiſſion de Mendoce, il partit pour le Portugal le vingt de Septembre, & ſe rendit par mer à Baſſora ville de l'Arabie, ſituée à l'embouchure du golfe Perſique. Il demeura vingt-trois jours à Baſſora, parce que la caravane avec laquelle il eſperoit faire ſon voïage, étoit partie. Le Gouverneur de la ville lui refuſa un guide, pour traverſer le déſert, qui eſt entre Baſſora & Alep, à cauſe, diſoit-il, que jamais perſonne ne s'étoit haſardé à voïager ſeul, dans ces déſerts. Ces raiſons ne perſuaderent point Ternier. Il continua de preſſer le Gouverneur, afin qu'il lui accordât un guide. Le Gouverneur étonné de ſon audace, lui donna enfin un pilote ; car en ce pais

1528. on ſe conduit ſur terre, comme en mer, par la bouſſole, parce qu'on n'y trouve aucune habitation, à l'exception de deux Forts, où les Arabes ſe retirent au retour de leurs courſes. Ternier partit donc avec ſon pilote au commencement de Novembre à deux heures après minuit, afin de n'être vûs de perſonne. L'un & l'autre montoit un dromadaire, bête de charge, qui va vîte, qui coûte peu à nourrir, & qui eſt infatigable. Ils entrerent dans le deſert, où ils ne voïoient pendant le jour que des tigres, des lions & des ours: pendant la nuit, ils n'entendoient que leurs rugiſſemens, capables de porter la terreur & l'épouvante dans les cœurs des plus intrepides. Ternier ne les évitoit pas avec moins de ſoin, que les Arabes, qui voltigeoient dans ces affreuſes ſolitudes pour voler les paſſans. Après avoir marché trois ſemaines dans ces deſerts, il fut aſſailli par deux lions, dont les dromadaires furent ſi épouvantés, qu'ils ſe mirent à courir plus de deux lieuës ſans s'arrêter. Celui de Ternier ſe bleſſa au pied, & il fut obligé de s'arrêter pendant ſix jours, pour panſer ſa monture. Dès qu'elle fut guerie, l'eau, dont il avoit porté proviſion, vint à lui manquer: heureuſement il découvrit un village aſſez conſidérable, peuplé d'Arabes. Le Village étoit environné de forêts de palmiers, & d'agréables fontaines, d'où couloit une eau vive & pure. Ternier ſe repoſa quelques jours dans ce lieu, & s'y joignit à une caravane, pour aller à Alep, ville fortifiée de murailles, peuplée d'Arabes ſujets du grand Turc, & ſituée au bout du deſert, dont nous venons de parler. Il y reſta deux mois, à cauſe de l'hyver. Enſuite il partit pour Tripoli de Syrie avec une caravane. Là il s'embarqua, 1528. fit voile vers Chipre, & gagna l'Italie, d'où il ſe rendit par terre en Portugal. Il raconta au Roi tout ce qui lui étoit arrivé dans ſon voiage, & fit voir qu'on pouvoit aller de Liſbonne à Ormus, en trois mois de tems. Tout le monde l'écoutoit avec étonnement; tout le monde vouloit le voir & lui parler.

Tandis que Ternier alloit par terre en Europe, & qu'il s'expoſoit à des perils extrêmes pour le ſervice du Roi, Gonſalve d'Azevedo, que George Capral avoit fait partir pour les Moluques, au commencement du mois de Janvier 1528, arriva à Banda. Il y trouva Garcie Henriqués. Peu de jours après Vincent de Fonſeca y aborda auſſi, chargé des procedures faites contre Garcie, par George de Meneſés Gouverneur de Ternate. Fonſeca voulut engager Azevedo d'arrêter Garcie: Azevedo ſe refuſa à cette violence; réſolu cependant de s'emparer de ſon vaiſſeau. Etant ſur le point de partir, il alla dire adieu à Garcie, qui l'accompagna juſqu'à la chaloupe qui devoit le porter dans ſon vaiſſeau. Au lieu d'y aller, il fut à celui de Garcie, s'en rendit le maître, en nomma pour Capitaine Roderic Fiqueira, fit iſſer les voiles, & partit. Comme les Matelots du vaiſſeau de Garcie manœuvroient lentement, Azevedo prit les devans, & Garcie avec Loup Manuel monta ſur quelques paraux, & pourſuivit ſon vaiſſeau, pour en chaſſer Fiqueira. Celui-ci s'en étant apperçu, appella à ſon ſecours Azevedo, qui revint ſur ſes pas, & fit rentrer Garcie dans le port de Banda, où celui-ci attendit une occaſion favorable pour paſſer à Malaca.

Fin du ſeiziéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE DIX-SEPTIE'ME.

1528. LA guerre & la division regnoient toujours dans les Moluques. Le Roi de Tidore, ennemi irreconciliable des Portugais, s'étoit uni au Roi de Gilolo & aux Espagnols, pour les chasser de Ternate. Meneses commandoit dans la Citadelle depuis le départ de Garcie Henriqués. Le Roi de Gilolo lui coupa les vivres, & la famine commença à désoler les habitans de Ternate. Un vaisseau Espagnol, parti de la nouvelle Espagne avec 1528. deux autres, qui se perdirent en chemin, arriva sur ces entrefaites à Tidore. Il étoit commandé par Alvarés Sajavedra. Ce nouveau secours enfla tellement le courage des ennemis, qu'ils ne douterent plus que les Portugais & leur citadelle ne tombassent en leur puissance. En effet, Meneses étoit réduit à la derniere des extrêmités. Il venoit d'essuier un échec dans l'Isle de Montel; Cachil d'Arroez devenoit de jour en jour plus dangereux par ses intrigues; les Ternassiens paroissoient las de la guerre; de quelque côté que le Portugais tournât les

1528. yeux, il n'envisageoit qu'une image triste & desolante. Il alloit enfin succomber, lorsqu'Azevedo releva par son arrivée son courage abattu. Azevedo passa à la vûë des ennemis, au bruit de ses instrumens militaires, sans qu'on lui osât opposer le moindre obstacle. Aussi-tôt qu'il fut entré dans la Citadelle, il envoïa aux Espagnols un Gentilhomme, pour leur proposer un Traité de paix, dans lequel seroit compris Cachil d'Arroez, & le Roy de Bachiam. Cette négociation, à laquelle les Espagnols se prêterent d'abord, n'eut aucune suite favorable. Les affaires demeurerent dans le même état entre les deux Nations.

Les Portugais que Martin Alfonse de Melo conduisoit à Sonde, se révolterent à Paleacate, & voulurent mettre le feu à leurs vaisseaux. Melo aïant heureusement découvert leur dessein, non-seulement prévint cet incendie, mais même fit punir rigoureusement ceux qui l'avoient médité. Dès que le printemps fut revenu, il remit à la voile pour continuer sa route. Une tempête furieuse écarta sa flote, & jetta le vaisseau où il étoit sur la côte, où il fut brisé & englouti par les ondes. Un instant auparavant, il s'étoit sauvé dans une barque avec soixante-quatre personnes de son équipage. Après avoir erré le long de la côte, & avoir souffert la faim, la soif, & tout ce qu'on peut imaginer de plus affreux, ils rencontrerent des pêcheurs, qui les conduisirent à Cuqueira, où commandoit un Seigneur Maure appellé Cadovaz Can, vassal du Roi de Bengale. Cadovaz les reçut favorablement, leur fournit de quoi s'habiller, & les pria de lui prêter du secours, contre un Roi de ses voisins, avec qui il étoit en guerre; s'engageant de les renvoïer ensuite dans quelque partie de l'Inde, qu'ils voudroient. Les Portugais y consentirent, & remporterent la victoire. L'ennemi de Cadovaz Can épouvanté de leur valeur, se retira & ceda à son rival presque tout le pays. Alors les Portugais sommerent Cadovaz Can de tenir sa promesse. Le Maure ingrat & perfide les fit au contraire étroitement garder. Melo se mit en devoir de se sauver: les païsans le reprirent, & le reconduisirent à Cadovaz Can. Sur ces entrefaites, les Bramines du païs (c'est ainsi qu'ils nomment les Prêtres de leurs Idoles) lui demanderent un Portugais, pour l'immoler sur les Autels de leurs Pagodes. Cadovaz eut la barbare ingratitude de le leur accorder, & le sort tomba sur Gonsalve de Melo. Les Bramines le saisirent, l'égorgerent, & le mirent en pieces en grande céremonie. Les autres eussent peut-être éprouvé le même destin, sans le Viceroi, qui informé de leur infortune, chargea un Maure d'Ormus, appellé Cojezabadin, de païer trois mille ducats pour leur rançon à Cadovaz, & à ses Bramines. Cadovaz Can & ses Prêtres cruels ne purent résister à cette somme: ils trouverent des raisons, pour sacrifier leur Religion à cet interêt. 1528.

Dom Pedre de Far & Simon de Sousa partirent de Cochim, pour aller à Malaca. Ils furent attaqués & battus d'une tempête, qui jetta Far à Malaca, & Sousa dans la baye d'Achen. Les Achenois tuerent Sousa, & firent prisonnier tout son équipage. Le Roi cependant les traita humainement, & témoigna être fâché de la mort de Sousa. Quelques temps après, il rendit la liberté à ceux qui lui avoient survêcu, & fit proposer à de Far Commandant dans Malaca, à la place de George Capral, de faire la paix avec lui,

1528. lui, & d'abandonner le Roi de Daru allié des Portugais. De Far ébloüi par les belles promesses que lui fit le Roy d'Achen, & par le bon traitement, qu'il avoit fait aux gens de l'équipage de Simon de Sousa, donna dans le piege que lui tendoit l'Achenois. Cependant le Roi de Daru, étoit un obstacle au dessein qu'il avoit d'exterminer tous les Portugais, qui étoient dans l'Isle de Sumatra. Pour le lever, il crut qu'il ne pouvoit y réüssir, qu'en s'alliant avec les Portugais, qu'il esperoit broüiller ensuite avec le Roi de Daru. En effet lorsqu'il eut conclu son traité de paix avec ceux-ci, il rechercha l'amitié de son voisin. Il lui fit entendre qu'il ne devoit point compter sur les Portugais, toujours prêts à sacrifier leurs alliés au moindre avantage qu'on leur proposoit ailleurs. Il lui fit voir qu'il en étoit lui-même un exemple, puisqu'ils venoient de l'abandonner en sa faveur; mais qu'il n'en vouloit point profiter, pourvû qu'il voulût unir ses forces aux siennes, pour leur faire une guerre vive & cruelle. Le Roi de Daru mortellement offensé du mépris que de Far avoit fait de son amitié, saisit avec avidité cette occasion, pour en tirer une haute vengeance. Il consentit à l'alliance que l'Achenois luy proposoit, & il déclara conjointement avec lui, la guerre à de Far, qui perdit par son imprudence un ami fidele, & redoubla pour les Portugais le mepris que le Roi d'Achen avoit pour eux.

Garcie Henriqués quitta enfin l'Isle de Banda, fit voile vers Malaca, & prit sur sa route un vaisseau Javois. Dès qu'il fut arrivé au port de Malaca, de Far fit saisir tous ses biens, pour le punir des troubles qu'il avoit excités & fomentés dans les Moluques. Bien-tôt il s'offrit une occasion qui merita à Garcie qu'on les lui restituât. Les Ambassadeurs de Panaruque, Roïaume dans la grande Java, se prirent de querelle avec les Malayois, chez qui ils étoient venus pour faire alliance avec les Portugais. Tous les Javois qui étoient dans Malaca, se joignirent à leurs Ambassadeurs, dans le dessein de combattre, & de venger l'insulte qu'on leur avoit faite. Garcie Henriqués accompagné seulement de sept Portugais, rencontra par hasard les Javois, en tua douze, arrêta les autres, & les appaisa. De Far qui avoit appris la nouvelle du tumulte, accourut pour faire ce que Garcie venoit d'executer. Touché du service qu'il avoit rendu, il ordonna qu'on lui remît ses biens, n'en conservant qu'un tiers, afin de satisfaire George de Menesés, en cas qu'il demandât quelque réparation envers Garcie, qui depuis ce moment se tint tranquille dans Malaca. 1528.

En Portugal, on observoit toujours la même conduite dans le Gouvernement. C'est une régle sûre pour établir la confiance parmi les Etrangers, & la tranquillité parmi les Sujets. Dom Juan, mécontent de Sampayo, nomma à la Charge de Viceroi des Indes Dom Nuñez d'Acugna, Conservateur de la Faculté Roïale, homme d'une naissance illustre, & d'un merite generalement reconnu. Les rigueurs de l'hyver lui firent differer son voïage jusqu'au dix-huitiéme jour d'Avril 1528. qu'il mit à la voile avec neuf vaisseaux, un gallion, & un bateau de guerre. Il amena avec lui Dom Simon d'Acugna son frere, désigné grand Amiral des Indes, Dom Pedre d'Acugna nommé Gouverneur de Goa, Dom Garcie de Sa, destiné pour commander dans Malaca, & Dom Ferdinand de Lema, pour avoir ins-

1528. pection sur les navires, qui faisoient le commerce de Balticala à Ormus. Outre ces principaux Officiers, il amenoit encore avec lui François Deze, Juan Freira, François Mendoce, Antoine de Saldagne, Bernard de Sylveira, qui commandoit un gallion, & Alfonse Azambuga Capitaine d'un bateau. Il y avoit sur cette flote trois mille soldats, & un nombre considérable de Fidalgues, ou Gentilhommes Portugais, qui ne pouvant exercer leur courage en Europe, alloient chercher les occasions de se signaler aux extrêmités de l'Asie. Comme la flote approchoit des Canaries, le vaisseau où étoit Juan Freira coula à fond. Celui de Simon d'Acugna poussé par un vent extrêmement fort, le heurta deux fois de suite, avec tant de violence, qu'il le fit entrouvrir, & dans moins d'une heure il fut si plein d'eau, que tout ce qu'on put faire, fut de jetter l'esquif en mer, avec lequel Freira, & les principaux Officiers se sauverent. Le reste de l'équipage, composé de cent cinquante personnes, demeura exposé aux fureurs des vagues. L'un s'emparoit d'une planche, l'autre saisissoit un coffre. On les voyoit courir d'un côté & d'autre, le desespoir peint sur le visage. Enfin les ondes couvrirent entiérement le vaisseau, & déroberent aux yeux ces tristes victimes, qui remplirent l'air de cris horribles. De tout l'équipage, on ne put sauver que cinquante personnes. Parmi ceux qui perirent, on compta un homme avec sa femme & trois jeunes enfans qu'ils avoient. Un instant avant que le vaisseau fût englouti, ils s'embrasserent fondans en larmes; ils saisirent leurs enfans, & s'unissant tous les cinq ensemble, ils offrirent un spectacle touchant, & terrible tout à la fois.

Le Viceroi continua sa route. Il essuïa deux tempêtes, avant de parvenir à l'Isle Saint Laurent, qu'il laissa à sa gauche, prenant tout droit la route de l'Inde basse. François Deze, Mendoce, & Azambuya gagnerent le Mozambique. Azambuya fit naufrage en arrivant, mais on sauva tout l'équipage. Ils trouverent Simon d'Acugna dans ce port, y étant abordé depuis quelques jours. Garcie de Sa fut jetté sur les côtes de l'Inde, & Saldagne à Balticala, d'où il alla à Cochim. Le Viceroi, son frere Dom Pedre, & Ferdinand de Lema, furent jettés dans l'Isle de Saint Laurent. Ils y trouverent un Portugais que Manuel Lacerda y avoit laissé. Une tempête surprit près de cette Isle le Viceroi, dont le vaisseau échoüa sur la côte. Son équipage passa en partie dans le vaisseau de son frere, & en partie dans celui de Lema. Delà le Viceroi gagna le port de Zanzibar, où il trouva toutes sortes de rafraîchissemens. L'Isle de Zanzibar est située non loin de l'Isle de Monfia & de Pemba. Toutes les trois sont fertiles & bien peuplées. Elles abondent en cannes de sucre. Les habitans negligent les armes, & s'adonnent entiérement à l'Agriculture.

Le Viceroi laissa dans Zanzibar Alexis de Sousa, avec deux cens hommes malades, & partit pour Monbaze, où il fit demander au Roi la permission de passer l'hyver. Le Roi de Monbaze, s'imaginant que c'étoit un piege qu'on vouloit lui tendre, refusa ce qu'on lui demandoit: le Viceroi se mit en devoir d'obtenir de force, ce qu'on lui avoit refusé de bon gré. Il s'approcha donc de la Ville, que les Maures, après une foible résistance, abandonnerent. Les Portugais la pillerent, & s'enrichirent du butin 1528.

1528. qu'ils y trouverent. Le Viceroi se logea dans le Palais du Roi : il y eut passé tranquillement l'hyver, sans une maladie contagieuse qui surprit les soldats, dont trois cens moururent avec Pedre d'Acugna : son merite donnoit de hautes esperances.

Tandis que d'Acugna passoit l'hyver à Monbaze, Sampayo qui exerçoit la Viceroiauté jusqu'à son arrivée aux Indes, étoit à Goa, où il réformoit les abus qui s'étoient glissés dans la Justice & dans le commerce, par l'avidité des Officiers Portugais. Aïant rétabli l'ordre, raffermi la tranquillité publique, & pourvû la Ville de vivres, par le moïen d'Idalcan, à qui il avoit fait un present considerable, il déclara la guerre au Roi de Calicut, qui venoit tout récemment de faire de nouveaux outrages aux Portugais. Sampayo étoit injuste, avare, ambitieux; mais il étoit hardi, brave, & excellent Capitaine. Aussi-tôt que ses préparatifs furent achevés; il s'embarqua, mit à la voile, joignit les ennemis, & gagna une bataille navale sur Cutial de Tanor, estimé un saint personnage parmi les siens, à cause d'un voïage qu'il avoit fait au tombeau de Mahomet. Ensuite Sampayo mena ses troupes pour insulter Porca. Il arriva près de cette Ville à la pointe du jour. » Compagnons, dit-il à ses soldats, souvenez-vous de vos victoires passées. » Vous avez travaillé pour la gloire, » travaillez presentement pour l'interêt. Porca est puissante & riche : je » vous la livre, pillez-la. « Le soldat aïant à sa tête Simon de Melo, vole, surmonte tous les obstacles, & entre sans peine dans la place. Comme le Seigneur en étoit absent avec tous les gens de guerre, le reste des habitans foible & desarmé ne songea qu'à prendre la fuite. Les Portugais 1528.
courumrent au Palais, qu'ils pillerent, & saccagerent dans un instant. Il n'y eut point de soldat, qui n'eut du butin, au moins pour la valeur de neuf cens ducats. Sampayo eut pour sa part deux cens mille écus, & les autres Capitaines à proportion. Le butin consistoit en or, en argent, en pierres précieuses, & en riches draps de Perse & des Isles Maldives. Les femmes & la sœur du Seigneur de la Ville furent faites prisonnieres, & tout le païs des environs détruit & saccagé. Sampayo, après cet exploit, revint triomphant à Cochim, tandis que le Seigneur de Porca furieux & desesperé déploroit son infortune.

Sampayo se retira à Goa. Etant dans cette Ville, François Pereira, Commandant dans Chaul, lui fit dire, qu'il venoit souvent près de l'endroit où il étoit, cinquante fustes de Diou : que ceux qui les montoient, descendoient à terre & ravageoient tout le païs. Sampayo, contre l'avis d'Antoine de Saldagne, qui disoit qu'un Viceroi ne devoit point s'exposer à tous momens comme un simple Capitaine,
mit à la voile le cinq Janvier 1529, 1529.
avec cinquante vaisseaux, tant gallions que galeres, galliotes, brigantins, & caturs, sur lesquels il y avoit deux mille combattans Portugais, & un nombre assez grand d'Indiens. A son arrivée à Chaul, il trouva que les fustes s'étoient retirées. Il dépêcha un catur pour aller à leur découverte. Ce catur les rencontra près d'une riviere nommée le Maïm. Cette flote ennemie étoit dans ce moment composée de soixante-trois voiles, pourvûë d'une bonne artillerie, & chargée des meilleures troupes de Diou. Halissa Capitaine de réputation, jaloux

1529. de la gloire du Viceroi, & brûlant de se distinguer par quelque action éclatante, la commandoit. Tandis que Sampayo envoïoit pour reconnoître ses forces, Halissa envoïoit de son côté pour reconnoître les siennes. Cependant le Viceroi assembla dans la Citadelle de Chaul, tous les Capitaines de sa flote, & leur tint ce discours. » Messieurs, je porte les armes depuis l'âge de seize ans, & » je crois avoir acquis quelque experience dans l'art de la guerre. Diou » est la plus forte Place de toute la » côte de Cambaye : elle est la clef » de toute l'Inde. Les Turcs ne respirent que sa conquête : s'ils parviennent à s'en rendre les maîtres, » bien-tôt vous les verrez porter le » fer & le feu dans tout le reste de » l'Asie. Prévenons donc ce malheur, » en nous emparant nous-mêmes de » Diou : cette conquête est facile à » faire ; toutes les forces de cette » Ville sont sur la flote ; Melich Tocan, qui commande dans la Place » manque & d'experience, & de soldats pour la défendre : nous ne sçaurions trouver une plus belle occasion, pour achever de porter un dernier coup à la liberté des Indiens. » Pour tromper Halissa, feignons d'aller à Ormus : quand nous l'aurons » trompé, revenons sur nos pas, surprenons Diou, & je vous promets de » soumettre en peu de temps cette » Place sous votre puissance ; je crois » que vous ne devez point balancer » à me croire.

La plûpart des Capitaines approuverent le dessein du Viceroi ; mais Antoine Saldagne & Garcie de Sa, jaloux de sa gloire, le condamnerent, en disant, qu'on ne pouvoit tenter une entreprise aussi hardie, sans s'exposer premierement à perdre les meilleures troupes qu'on eût, & secondement, 1529. au mépris de Halissa, qui ne manqueroit pas de croire, qu'on fuïoit le combat : qu'il étoit d'ailleurs dangereux qu'on n'échoüât devant Diou, ce qui seroit le comble du malheur & de l'opprobre. Ces raisons prévalurent, & Sampayo ne songea plus qu'à combattre Halissa. On rencontra les ennemis le cinquiéme de Février, & le lendemain on les attaqua. Malgré leur nombre, leur courage & leur expérience, ils furent entierement défaits, & Halissa ne se sauva qu'à peine. Sampayo après cette éclatante victoire, voulut profiter de sa fortune, & proposa une seconde fois d'aller à Diou : mais Saldagne & Garcie de Sa s'y opposerent encore avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut y renoncer. Sampayo pour faire voir au Roi de Portugal qu'il avoit songé à cette conquête, prit Acte de cette opposition du Secretaire du Conseil, & partit pour assieger Tana ou Tanaa, Bourg à quatre lieuës de Bazain, & situé dans une Isle appellée Salsete de Bazain. Cette entreprise manqua par l'étourderie ou la malice de Saldagne, qui entra avec trop de précipitation dans la riviere de Maim, où son vaisseau s'engrava. Les habitans de Tana profitant du tems qu'il fallut pour le dégager, se mirent en défense ; ce qui obligea Sampayo à s'en retourner à Goa.

Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il envoya à Ormus trois galions chargés de marchandises, sous les ordres de Ferdinand Deze, d'Antoine de Lema, & de Lopés Mesquita. Il donna le commandement de Malaca à Garcie de Sa, & fit partir Christophe Melo, pour joindre avec une galere & six brigantins Antoine de Mirande, qui croisoit sur la côte de Malabar. L'un

1529. & l'autre cinglerent vers le fleuve de Chiale, où ils prirent un navire chargé de poivre appartenant au Roi de Calicut. Ils l'envoïerent à Cochim, & menerent à Cananor vingt-deux Paraux dont ils s'étoient aussi emparés.

Hector de Sylveira, qui s'étoit comporté avec distinction, dans la bataille qu'on avoit gagnée sur Halissa, croisoit sur les côtes de Cambaye. Il prit terre à cinq lieuës de Bazin, résolu d'enlever aux ennemis un bourgage qu'ils avoient sur la riviere de Negotane. Il y avoit cinq cens chevaux & mille hommes de garnison, avec une bonne artillerie. Cela ne fut point capable d'arrêter Sylveira: il commença l'attaque, & la commença avec tant d'ordre & tant de valeur, qu'il renversa les palissades, enfonça les ennemis, & en fit un massacre horrible. En revenant pour rejoindre sa flote, il rencontra Halissa avec trois ou quatre mille chevaux, ausquels il fit éprouver le même sort qu'à ceux du bourg. Ensuite il parcourut le plat païs, où il porta l'épouvante & la désolation. Ceux de Tana en furent si consternés, que pour se garantir du même sort qui les menaçoit, ils offrirent de païer tous les ans, un tribut de quatre mille ducats au Roi de Portugal, à condition qu'on leur laisseroit la liberté du commerce & la joüissance de leurs privileges. Sylveira y consentit & partit pour Chaul, où il arriva chargé de butin & couvert de gloire.

Les contestations entre les Espagnols & les Portugais touchant les Moluques, subsistoient toûjours: ils étoient même sur le point d'en venir à de cruelles extrêmités, lorsque l'Empereur en considération d'Isabelle de Portugal, qu'il avoit épousée, & de Cathérine sa sœur avec qui Dom Juan étoit marié, renonça solemnellement à tous ses droits, moyennant trois cens cinquante mille ducats, qu'on lui payeroit en dédommagement. Le Docteur Azevedo chargé de cette négotiation accepta la proposition, sans s'assurer de cette rénonciation par des Actes en forme: cependant on livra la somme exigée, & depuis ce moment jusqu'en 1583, les Portugais, comme on le verra, resterent paisibles possesseurs des Moluques. Les Espagnols jaloux des richesses que le commerce des épiceries procuroit aux Portugais, ne furent pas trop contens de la cession qu'en avoit fait l'Empereur. Les Députés des Etats assemblés à Valladolid lui présenterent une Requête, par laquelle ils offroient de rembourser les trois cent cinquante mille ducats au Roi de Portugal, pourvû qu'il voulût leur permettre d'aller faire le commerce des épiceries dans les Moluques, seulement pendant l'espace de trois ans; offrans, ce tems expiré, de l'abandonner entierement. L'Empereur rejetta leur Requête; ce qui fit croire aux Intéressés, qu'on lui avoit donné au de-là des trois cens cinquante mille ducats. Les Portugais établirent leurs magasins à Lisbonne & à Anvers. 1529.

Tandis qu'on négocioit cette affaire en Europe, les Portugais manquerent de perdre Malaca par la trahison de Sanaye Raye, Bandare, ou Juge de la Ville. On découvrit heureusement son complot, & les Portugais le précipiterent du haut d'une tour de la Citadelle, en bas. Après cette exécution, ils chasserent Tuan Mahomet, quoiqu'il n'eût trempé en aucune maniere dans les complots de Sanaye son beau-pere. Le supplice de ce dernier effraïa tellement ceux de

1529. la Ville, qu'ils trembloient au seul nom des Portugais. Quant au Roi de Dachen, en faveur duquel la trahison s'étoit tramée, il se retira honteusement avec l'armée qu'il avoit levée pour soûtenir Sanaye, & sa retraite calma les inquiétudes de Sampayo, qui fit partir Garcie Henriqués pour le Portugal, où le Roi le fit sévérement punir des troubles, qu'il avoit excités dans les Moluques.

Nuñés d'Acugna, que nous avons laissé à Monbaze, en partit enfin avec Simon d'Acugna, François Deze & François Mendoce, qui pour le joindre étoient partis du Mozambique où ils avoient passé l'hyver. Ils prirent la route d'Ormus, où Manuel de Macedo avoit fait arrêter Xeraf. Cette violence avoit porté à la révolte Raix Bardadin Gouverneur de Baharem. On envoïa Simon d'Acugna pour le mettre à la raison. En arrivant devant Baharem, Raix Bardadin offrit de rendre la Citadelle, à condition qu'on lui permettroit d'en sortir, avec sa femme, ses enfans & ses biens : Simon étoit d'avis d'accepter ses offres; ceux qui l'accompagnoient, s'y opposerent ; parce, disoient-ils, qu'il falloit punir ce rebelle, pour contenir les autres; mais leur veritable motif étoit la crainte de perdre le butin qu'ils avoient esperé de faire, en pillant Baharem. Leur esperance fut trompée. Une maladie contagieuse attaqua toute l'armée. Pour comble de malheur, les vivres vinrent à manquer; bien-tôt les deux tiers de l'armée succomberent & moururent, & l'autre tiers pouvoit fournir tout au plus trente-six ou trente-sept hommes en état de combattre. Alors Simon au desespoir, levant les yeux & les mains vers le Ciel, s'écria : » ô Dieu, » t'en auroit-il coûté davantage de » me conserver cent hommes ? C'en 1529. » eut été assez pour forcer cette Place. » Après ce murmure que le desespoir lui arracha, il fit porter ou traîner, pour mieux dire, les malades dans les vaisseaux, & s'embarqua lui-même pour se retirer. En montant dans son vaisseau : » Patron, dit-il » à son Pilote, si jamais vous tentez » quelque entreprise, qui touche » votre honneur, suivez vos idées, » gouvernez-vous par vous-même, » rejettez les conseils d'autrui. On haussa les voiles, & Bardadin demeura tranquille dans sa retraite. Trois jours après l'embarquement, les malades de la flote moururent presque tous : Simon plongé dans une profonde tristesse, ne pouvant soutenir le malheur qui le poursuivoit, s'enferme dans sa chambre, se noïe dans ses pleurs, se refuse à la vûë de ses soldats, & meurt enfin de douleur au bout de neuf jours. Soixante-dix personnes expirerent le lendemain. Les vaisseaux restent sans soldats, & sans matelots ; ils voguent au gré des vagues qui les portent ; ils sont menacés d'un prochain naufrage; mais heureusement Ferdinand Alvarés les rencontre, les rémorque & les ramene dans Ormus.

Nuñez d'Acugna y étoit toujours : il ressentit vivement la perte de son frere : cependant il modera sa douleur, pour se livrer entiérement aux fonctions de sa charge : il ordonna, avant de quitter Ormus, à Manuel de Macedo de partir pour le Portugal, & d'amener avec lui Raix Xeraf. Ensuite il s'embarqua pour se rendre à Goa, où Sampayo l'attendoit avec une armée toute prête, pour commencer la guerre de Diou. Aussitôt qu'il fut arrivé, Sampayo lui remit le Commandement. Sampayo é-

1529. toit homme d'un véritable merite ; il entendoit la guerre, avoit du courage & de la prudence, & rendoit exactement justice, pourvû qu'il ne s'agît point de ses interêts, car alors rien ne lui étoit sacré. Son ambition étoit excessive, & il étoit capable de tout, pour se procurer de l'autorité : la tranquillité avec laquelle il remit le Commandement à d'Acugna, étonna tout le monde. Son Ministere fut extrêmement avantageux au Portugal. il prit cent cinquante paraux sur les Malabares, avec un nombre considerable de fustes & d'autres bâtimens. Il fortifia la Citadelle d'Ormus, de Chaul & de Cananor. Il entoura Goa d'une forte muraille, fit achever l'Eglise de la Ville, & celle de la Ville de Cochim, & laissa au nouveau Viceroi une flote de cent trente-six voiles ; ce qui étoit une preuve éclatante de son œconomie, de son bonheur, & de son zele pour l'Etat. Ses services néanmoins ne purent empêcher qu'on ne le punît à son retour à Lisbonne des violences, qu'il avoit exercées contre Mascaregnas : on le condamna à une réparation pecuniaire envers sa partie, & les richesses qu'il avoit apportées, purent à peine suffire pour cette espece d'amande.

1530. Aussi-tôt que d'Acugna eut été reconnu Viceroi des Indes, il tint un Conseil de guerre, où tous les Officiers de distinction se trouverent. On y résolut d'assieger Diou, & l'on emploïa toute l'année 1530. pour faire les préparatifs nécessaires pour cette entreprise, & pour mettre ordre aux affaires de l'Inde haute & basse. En attendant, pour ne point rester oisif, il parcourut la côte de Cambaye, sur laquelle il s'empara de Deman, que les habitans abandonnerent à son approche. Les peuples d'une Isle voisine voulurent en faire de même ; à condition qu'on leur laissât emporter leurs biens : d'Acugna le leur ayant refusé, ils se mirent en défense, furent vaincus, & passés au fil de l'épée : après cette conquête, il crut pouvoir s'approcher de Diou, dont il fut repoussé avec perte. 1530.

Il se retira laissant Dom Pedre de Saldagne, pour croiser sur la côte de Cambaye. Peu de temps après il assiegea & prit Bacaim. Tout ce qui étoit nécessaire pour le siege de Diou étant prêt, il mit l'an 1531. à la voile, avec la plus puissante armée que les Portugais eussent encore euë dans les Indes. La place se rendit, Badur Roi de Cambaye, n'osa la défendre, & le Gouvernement en fut donné à Antoine de Sylveira. Badur, après la perte d'une place si considérable, demanda la paix aux Portugais, afin de pouvoir se défendre contre Crementina Reine de Sanga, & contre Miramudit Empereur du Mogol, qui lui avoient déclaré la guerre. D'Acugna la lui accorda, à condition qu'il renonceroit à toutes ses prétentions sur Bacaim, sur Diou, & sur quelques autres Places de la côte. Badur s'accommodant à la situation de ses affaires, consentit à tout ce qu'on voulut, mais dès qu'il fut délivré de ses ennemis, il reprit les armes, déclara la guerre aux Portugais, & assiegea la Citadelle de Diou. Le Viceroi accourut au secours. Badur fut au-devant de lui avec une puissante flote. Le combat fut sanglant, les Cambayois furent vaincus, & le Roi lui-même y perit d'un coup de lance, qu'il reçut, en voulant se sauver à la nage. 1531.

Depuis l'an 1526. il ne s'étoit passé rien de considerable en Portugal : on gouvernoit toujours le Roïaume sur le même plan, & l'on jouissoit d'une

1531. profonde paix. La tranquillité publique fut un peu troublée au commencement de 1531. par un orage furieux qui ravagea les campagnes, & par un tremblement de terre, qui renversa plusieurs Eglises & plusieurs maisons dans Lisbonne, & dans les Villes voisines. En Afrique la Ville de Santa-
1532. cruz au cap d'Aguer, fut assiegée, &
1533. pressée vivement par les Maures. Simon Gonçalez de Camera, Gouverneur de l'Isle de Madere, & fils du fameux Juan Gonçalez, qui sous le Regne de Manuel, avoit fait des actions éclatantes de valeur à la prise d'Azamor; Simon, dis-je, digne fils d'un tel pere, aïant appris le malheur qui menaçoit la Ville de Santa-cruz, arma promptement six vaisseaux, & alla droit au cap d'Aguer, dont il chassa les Maures. Il fit réparer, après leur départ, les breches qu'ils avoient faites aux murailles; il combla leurs tranchées, renversa leurs retranchemens, & éventa leurs mines, & mit la place en sûreté par la garnison, les vivres, & les munitions qu'il y laissa. Comme Simon Gonçalez de Costa, Gouverneur de la Ville, vint à mourir sur ces entrefaites, Simon Gonçalez de Camera donna le Commandement à Rui Diaz de Aguiar son parent. Etant à Lisbonne, on lui vint dire que les Maures étoient revenus devant Aguer, il écrivit promptement à Donna Isabelle de Mendoce, qui étoit à Madere, d'envoïer le secours nécessaire pour délivrer une seconde fois Santa-cruz: Isabelle obéït, & chargea de cet honneur Dom Loüis de Norogna & Dom Juan Fogace, fils de Donna Jeanne Deze Camerera Major de la Reine de Portugal. Ils firent si bien leur devoir, qu'ils obligerent les Maures pour la seconde fois à lever le siege: ces revers ne les rebuterent point, ils revinrent avec des 1533.
forces plus considerables, & le secours qu'envoïoit Simon pour la délivrer encore, n'arriva qu'après qu'ils furent maîtres de la Place.

L'année suivante, au commencement du Printemps, le Cherif Hamet Roi de Maroc, se presenta devant Saphin, avec quatre-vingt mille hommes d'infanterie, & beaucoup de cavalerie. Il brûloit de l'enlever aux Portugais, en la puissance desquels il ne la voïoit qu'avec déplaisir. Dom Loüis de Loureyro en étoit pour lors Gouverneur: il meritoit d'occuper ce poste par sa naissance, par son courage, & par sa vertu. Hamet dressa ses batteries, & commença à battre les murailles avec furie. Il faisoit des breches considérables, que les Portugais réparoient avec diligence. Les Maures avoient un canon d'une grosseur énorme, qui heureusement pour les assiegés creva. Les assiegeans travaillerent à une mine, dans le dessein de faire sauter une tour: les Portugais la contreminerent. Les travailleurs se rencontrerent, & en vinrent aux mains. Les Maures furent massacrés; & leur Roi, après avoir perdu beaucoup de monde, leva le siege & se retira. On dit que pendant tout le temps que dura le siege, les Dames Portugaises qui étoient dans la Ville, s'exposerent à tous les perils, soit pour faire la garde, soit pour encourager par leur presence leurs maris, leurs enfans, & leurs amis, à se défendre vaillamment. 1534.

Parmi ceux qui tomberent entre les mains des Maures, lorsque la ville de Santa-cruz au cap d'Aguer tomba entre leurs mains, on compte le Gouverneur Dom Gultiere de Monroi avec ses deux enfans, Dom Loüis & Donna Mencia. La jeunesse, les graces,

1534. ces, la beauté de Mencia, frapperent le cœur du Cherif victorieux. Les Maures ne connoissent point les soupirs : aimer & le dire aussi-tôt, est leur usage. Le Cherif donc déclara son amour dès qu'il le sentit. Il fit mettre Mencia dans son Serail, il voulut se rendre heureux, & en même temps lui faire embrasser la foi de son Prophête. Mencia rejetta l'un & l'autre avec horreur. Mencia fut punie de ses refus, par une obscure prison où elle fut jettée. Sur ces entrefaites il arriva à Tarudante (c'étoit le lieu où résidoit le Cherif) un Religieux pour racheter les Captifs. Il avoit ordre exprès de ramener Mencia; mais il négligéa cet ordre. Mencia en étant informée, l'en fit avertir : ce Religieux lui répondit qu'il n'étoit pas juste de sacrifier la rançon de cent esclaves pour elle seule ; en effet, le Cherif avoit declaré qu'il vouloit autant d'argent pour elle seule, que pour cent autres esclaves. Mencia considerant alors l'état déplorable de sa condition, & peut-être touchée de la violente passion du Cherif, qui avoit changé à son égard de conduite, & qui à la place de la violence & des menaces, emploïoit pour la toucher tout ce que la galanterie de son pays pouvoit lui inspirer ; elle changea de Religion, & embrassa la Mahometane. La joïe du Cherif fut inconcevable : il la mit incontinent au rang de ses femmes ; il n'eut plus d'attention que pour elle ; il lui permit de s'habiller à la maniere de son pais; il mangeoit avec elle sur une table élevée, comme les Chrétiens, & contre l'usage des Musulmans. Enfin il ne songea plus qu'à lui plaire, & négligea toutes ses autres femmes. Mencia devint grosse, mit au monde une fille, & mourut peu de temps après. On prétend que les autres femmes du Cherif devenuës jalouses, hâterent sa mort. Etant prête d'expirer, elle fit approcher les esclaves Portugais, & leur dit : » J'ai parû à vos yeux » professer la Religion Mahometane; » mais Dieu m'est temoin que je meurs » Chrétienne, & que je l'ai toujours » été dans le fond de mon cœur. « Le Cherif sentit si vivement sa perte, qu'il demeura immobile & sans connoissance pendant plusieurs jours : ensuite il s'enferma dans le fond de son Serail durant quatre mois, sans permettre que personne l'approchât. Les Maures sont persuadés que les morts reviennent quelquefois, qu'ils parlent, & qu'ils mangent. Le Cherif, sur ce préjugé, envoïoit tous les jours à son tombeau des mets délicieux, & chargeoit ceux qui les apportoient, d'assurer sa chere Mencia d'un amour éternel : il se servoit dans cet instant des expressions les plus vives, & les plus passionnées. Enfin ses amis las de le voir ainsi se nourrir de sa douleur, l'arracherent de son Palais, & s'efforcerent de lui faire perdre le souvenir de l'objet d'une si grande passion. 1534.

Airedin Barbe-Rousse, ce fameux Corsaire, dont les actions de valeur souvent même de vertu, ont merité que l'Histoire consacrât son nom à la postérité, avoit déthrôné Muley Hacem Roi de Tunis. Ce Prince se retira auprès de l'Empereur Charle V. qui arma une flote pour le rétablir. Il engagea le Roi de Portugal à l'aider dans cette expédition. Dom Juan pour entretenir la discipline parmi ses troupes, fit armer deux vaisseaux, les envoïa joindre la flote de l'Empereur, sous les ordres d'Antoine de Saldagne, digne de toute la confiance du Roi, par le merite superieur qui le

distinguoit du reste des Portugais.

1535. L'Infant Dom Loüis rougissant de son oisiveté, voulut profiter de cette occasion pour s'instruire du metier de la guerre. Il demanda donc au Roi son frere la permission de faire ce voyage. Le Roi s'y opposa d'abord, par la crainte qu'il eut, qu'il ne lui arrivât quelque accident; mais l'Infant aïant levé tous les obstacles, le Roi s'y rendit, & Dom Loüis s'embarqua avec Dom Pedre Mascaregnas, Laurent Perés, Rui Laurent de Tavora, Loüis Gonçalés d'Ataïde, Dom Juan de Sa, Tristan Vaz de Vega, Dom Garcie & Dom Diegue de Castro, Dom François Coutigno, Belchior de Brito, Dom Pedre de Fonseca, Alfonse de Portugal Comte de Vimioso, Dom Alfonse de Castel-Branco, Dom Antoine Almeïda, Rui Mendés de Mesquita, & Dom Juan de Pulveda. C'étoient pour ainsi dire, tous les Chefs de la Noblesse. L'Infant prit la route de Barcelonne, où il ne fut pas plûtôt arrivé, que l'Empereur le combla d'honneurs & de marques d'amitié. La flote mit à la voile & arriva devant Tunis. L'Infant donna pendant le cours de cette expédition plusieurs preuves de valeur & de prudence.

1536. Pendant que les Espagnols s'occupoient à la conquête de Tunis, Soliman II. Empereur des Turcs, qui avoit conquis l'Egypte sur Tomumbei, faisoit construire au port de Suez une

1537. flote de soixante trois galeres, de six galions, & de plusieurs autres vaisseaux, qu'il destinoit pour faire la guerre aux Portugais des Indes. Dès qu'elle fut prête, il en confia le commandement à Soliman, Bacha du grand Caire. Celui-ci amena avec lui quatre mille Janissaires avec seize mille hommes d'autres troupes. Il avoit une excellente artillerie & toutes sortes de munitions. La flote moüilla devant Aden le 5 Juillet 1538. Le Bacha envoïa aussitôt saluer le Roi d'Aden, qu'il fit prier de se joindre à lui pour exterminer les Portugais, ou, s'il ne vouloit point entrer dans cette guerre, qu'il permît au moins à ses sujets de lui fournir des rafraichissemens. Le Roi quoique tributaire du Roi de Portugal, non seulement voulut bien qu'on lui apportât tout ce qui lui étoit nécessaire, mais l'invita à venir se reposer lui-même à Aden. Le Bacha s'en défendit, cependant comme il avoit projetté de s'emparer de cette Ville, il fit descendre jusqu'au nombre de deux mille Janissaires armés de leurs sabres, qui entrerent dans la place, sous prétexte d'en voir les beautés. Le Roi s'apperçut mais trop tard, de la faute qu'il avoit faite; cependant il fit bonne contenance, & lorsque le Bacha lui eut ordonné de le venir trouver, il y alla; en entrant dans le vaisseau du Bacha, il lui dit fierement. « Pourquoi fais-» tu venir ici un Prince tel que moi, » ami de ton maître, & qui t'a hono-» ré de son amitié? Et toi, lui répon-» dit Soliman, pourquoi as-tu laissé » passer trois jours sans venir visiter » le Lieutenant du Grand Seigneur? » Si l'Empereur des Turcs étoit ici, » repliqua le Roi, j'eusse fait mon » devoir, & il eut fait le sien: mais » toi, tu n'es qu'un traître, élevé aux » honneurs sans l'avoir mérité, qu'un » esclave insolent qui joüit à peine » de sa liberté. Soules-toi de mon » sang, ton ame vile en est alterée; » souviens-toi toutefois que la vertu » des Adenois ne sauroit se démentir, » & que la race de leur Prince ven-» gera un jour ma mort, & te puni-» ra de ta perfidie. « Le Bacha Soli-

1538. man que ce discours mit en fureur, ordonna sur le champ qu'on étranglât le Roi avec ceux de sa suite; ce qui fut executé. Ensuite il livra la Ville au pillage, & continua sa route vers Diou, où il arriva le 4 Septembre.

Les habitans abandonnerent aussitôt la Ville, & les Portugais s'enfermerent dans la Citadelle au nombre de deux cens Gentilshommes & de cinq cens soldats, sous les ordres de Sylveira. Le nouveau Roi de Cambaye, qui ne cherchoit que l'occasion de se venger des Portugais, fit partir aussitôt Coje Sophar, fils d'une Chrétienne de l'Isle de Chio, qui de Calfeutreur de vaisseaux étoit devenu son premier Ministre; il joignit Soliman avec vingt mille hommes.

Sylveira, que ce grand nombre d'ennemis inquiettoit, dépêcha pendant la nuit un brigantin au Viceroi, pour l'instruire de ce qui se passoit à Diou, & pour lui demander du secours. Le Viceroi fit armer seize fustes legeres, avec l'élite des soldats & toute sorte de munitions qu'il envoïa à Sylveira, que les Turcs pressoient vivement. Le 6 d'Octobre, ils donnerent à la place un assaut par mer & par terre, précedé d'une décharge générale de toute leur artillerie, qui étoit de quatre cens pieces de canons. Ils continuerent le même feu le lendemain, & ils ruinerent la principale tour de la Citadelle. Alors ils se présenterent pour livrer un second assaut, mais les Portugais les repousserent avec tant de succès, qu'il périt un nombre considérable de Janissaires. Le 20 du mois quelques barques & huit galeres s'avancerent près de la Tour qui commandoit la mer, pour tenter une escalade de ce côté-là: mais les ennemis perdirent tant de monde dans cette entreprise, que toute la mer en cet endroit étoit couverte de corps morts, & du débris de leurs échelles & de leurs autres machines. Des pertes si considérables & si fréquentes, rallentirent l'ardeur des assiegeans, ils passerent même plusieurs jours sans rien entreprendre; pendant cette inaction Sylveira fit faire une sortie par cent cinquante hommes, qui pénétrerent jusqu'au camp, y répandirent l'allarme, tuerent deux cens cinquante Turcs, & se retirerent sans perdre que trois hommes. 1538.

Malgré des succès si heureux, Sylveira craignoit de succomber à la fin. Cette crainte le détermina à envoïer un second brigantin au Viceroi. Celui qu'il chargea de cette commission trouva que Garcie de Norogna venoit d'arriver à Goa pour relever d'Acugna; il lui exposa le sujet qui l'amenoit; l'ancien Viceroi lui conseilla d'aller lui-même en personne délivrer Diou avec toutes les forces des Indes. D'Acugna partit pour le Portugal; en doublant le Cap de Bonne-Espérance, il tomba malade & mourut. Il avoit gouverné les Indes pendant l'espace de dix ans, avec une sagesse & un bonheur extrême; sa puissance & son crédit auprès du Roi étoient considérables: aussi personne ne mérita jamais mieux la confiance de son Prince: il étoit attaché à sa personne & à ses intérêts. C'étoit l'homme du Roïaume qui connoissoit mieux les affaires de Portugal, d'Afrique & des Indes. On perdit infiniment à sa mort; le Roi s'y montra très-sensible, & l'honora de ses regrets & même de ses larmes.

Pour Norogna, comme il étoit sur le point de partir pour Diou, suivant le conseil que son prédécesseur lui avoit donné, il reçut des Lettres de Manuel Brito, par lesquelles il lui ap-

1538. prenoit, que Soliman Bacha avoit envoïé un Ambassadeur à Zamorin Roi de Calicut, à qui il avoit tenu ce discours. « Zamorin, Soliman Bacha, » Viceroi des Indes pour le très-puissant & invincible Empereur des » Turcs, te saluë : Il te fait sçavoir, » qu'il viendra jusqu'ici pour exterminer les Portugais, & qu'il te » rendra le plus puissant Prince de » l'Orient, si tu veux te mettre sous » la protection du Sultan son maître, » au nom duquel je t'apporte cette » robe, ces chausses, & ce bonnet » de drap d'or. « Ce langage fit frémir le Calicutien, le plus fier & le plus absolu Monarque des Indes; cependant réprimant les premiers transports de sa fureur, il répondit à l'Envoïé : « Les Empereurs de Calicut ne » reçoivent point de présens, ils en » donnent: leurs forces suffisent pour » étendre leurs limites, & pour les » défendre quand on les attaque: ils » sont le soûtien des autres Rois & » de leurs Roïaumes. « Après cette fiere réponse il se tourna vers ses Naïres, & leur ordonna de jetter l'Ambassadeur dans une obscure prison, ce qu'ils exécuterent. En même tems il dépêcha un Naïre vers Brito, pour conclure une paix inviolable avec les Portugais, leur promettant de les secourir de toutes ses forces pour chasser les Turcs des Indes : voilà ce que Brito écrivoit à Norogna, qui fut ravi de cette nouvelle.

Sur ces entrefaites, les Turcs donnerent un assaut général à la Citadelle de Diou. Le premier de Novembre, cinquante barques & douze galeres vinrent se ranger contre la Tour de la mer à la pointe du jour, tandis qu'un corps de troupes marchoit par terre pour exécuter le même dessein. Sylveira visita toutes les breches, mit ordre partout, & puis il alla se placer 1538. à l'endroit où il y avoit le plus à craindre. Aussitôt qu'il y fut arrivé, trois mille Turcs, l'élite de l'armée, monterent à l'assaut: Sylveira les renversa dans le fossé; deux mille Janissaires accoururent pour les soûtenir : ils éprouverent le sort de leurs camarades, non sans venger leur défaite: car ils tuerent Roderic d'Arange Lieutenant de Sylveira, Antoine Mendés de Vasconcellos, Martin & Gabriel Pacheco, avec quelques autres des plus braves.

Le Bacha voïant la défaite des Turcs, fit avancer un gros bataillon composé de Janissaires & de soldats de vieilles bandes. Ceux-ci donnerent tête baissée, & le firent avec tant d'impétuosité, qu'ils gagnerent le haut de la breche, & pénétrerent jusqu'à la cour du Château. Là les Chrétiens & les Infideles redoublerent leurs efforts. L'honneur de la Nation, l'amour de la liberté, de la vie, soûtenoient la valeur des Portugais; la fureur & la honte animoient les Turcs au carnage. La nuit survint & contraignit les Turcs à se retirer : ils laisserent deux mille cinq cens hommes des leurs sur la place, sans compter les blessés.

Dès qu'ils furent retirés, Sylveira 1539. passa toute la nuit à se préparer pour recevoir le lendemain les ennemis, qu'il croïoit devoir venir l'attaquer encore : mais un esclave Venitien, qui étoit dans l'armée des Turcs, vint le trouver, & l'assura qu'ils ne songeoient qu'à se reposer des fatigues passées, & qu'à enterrer leurs morts. La nuit du lendemain le secours que d'Acugna avoit fait partir dans le tems qu'il étoit encore Viceroi, & que le mauvais tems avoit retardé, arriva & entra dans la Citadelle. Le Bacha So-

1539. liman en fut bientôt informé. La terreur le saisit : il craignit d'être attaqué & surpris dans son camp : il commença à se défier également des Cambayois. Il leva donc subitement le siege, abandonna son artillerie, ses blessés, & mille Turcs qu'il avoit envoié pour fourager, & qui furent presque tous tués par les habitans de la campagne, à qui ils avoient fait beaucoup d'outrages. Sylveïra rendit graces à Dieu de l'avoir délivré des mains des Infideles, & envoia un brigantin pour porter cette heureuse nouvelle au Viceroi, qu'il rencontra à soixante lieuës de Diou. Norogna alors prit la route de l'Arabie, espérant d'y joindre le Bacha ; mais Soliman avoit deja passé le détroit & gagné la Mer Rouge. Il descendit à Sués, & de-là il passa à Constantinople, pour rendre compte au Sultan de sa conduite.

1540. Pour Norogna, il revint à Goa, où il finit ses jours : on ouvrit les Lettres de la premiere succession, & l'on trouva qu'elle regardoit Martin Alfonse de Sousa, parti depuis peu pour le Portugal. On fut obligé d'ouvrir les Lettres de la seconde succession, & l'on trouva que le Roi y nommoit Etienne de Gama. Tout le monde en parut extrêmement satisfait ; on se consola de la mort de son prédécesseur, & l'on travailla à ses funérailles, qui furent superbes. Son fils Dom Alvarés s'en retourna en Portugal, & emmena avec lui deux Ambassadeurs du Roi de Cota. Ils avoient ordre de prier le Roi de Portugal de vouloir bien accepter la Couronne de leur maître, en cas qu'il vînt à mourir sans enfans. Ils avoient apporté une image de leur Roi ; ils prierent Dom Juan de la couronner, comme si c'eut été lui-même ; Dom Juan y consentit, & les renvoia extrémement contens.

En Afrique, le Roi de Maroc se mit en campagne au mois de Mai, & se présenta devant Saphin avec une armée de cent mille hommes. Il plaça son camp à une demie lieuë de la Ville, d'où il envoïoit tous les jours des partis, qui portoient le ravage jusqu'à ses portes. Peu de jours après ils ouvrirent la tranchée, la pousserent jusqu'à la porte d'Almedina, dresserent des batteries, & commencerent le siege dans toutes les formes. Le Gouverneur, (on ignore quel étoit son nom) fit avertir le Roi de Portugal du péril qui le menaçoit, & combien il étoit important qu'on le secourût promptement. Il avoit peu de monde avec lui, & afin que les ennemis ne s'en apperçussent point, il fit habiller les femmes en hommes ; il leur fit monter la garde sur le rempart, & les exposa à toutes les fatigues de la guerre. Le Cherif fit approcher ses troupes à la faveur des mantelets, & donna un assaut ; mais il fut repoussé avec une perte considérable. 1540.

Tandis qu'on se préparoit en Portugal pour aller secourir cette place, ceux d'Azamor firent partir quelques troupes dans le même dessein. On mit à leur tête Samuel de Valence, homme d'une hardiesse extraordinaire ; il entra dans Saphin avec tous ceux qui l'accompagnoient. Après s'être exactement informé de l'état de la place, & de la maniere dont les ennemis poussoient leurs travaux, il proposa de faire une sortie. Il choisit parmi ses soldats & parmi ceux qui étoient dans la Ville, cent hommes des plus déterminés, avec lesquels il marcha droit au camp des ennemis, observant un profond silence. Il y entra subitement, mit le feu à leurs magasins, répandit l'épouvante parmi les

1540. Infideles, dont il fit un horrible carnage, & se retira sans avoir perdu un seul homme. Le Cherif, après cet échec, ne doutant point que les assiegés n'eussent reçu du secours, se détermina à lever le siege; il y avoit six mois qu'il l'avoit commencé.

Le Cherif, pour se consoler des mauvais succès qu'il venoit d'essuïer devant Saphin, déclara la guerre à son frere, Cherif de Tarudante, & se jetta sur le Roïaume de Sus. Son frere alla l'attendre dans un chemin étroit taillé dans la Sierra de Boibon, montagne située entre Tarudante & Maroc. A la vûë des ennemis il ordonna à son fils, d'aller avec un détachement les insulter; & après avoir donné ses ordres, il se retira, dit-on, sur le haut de la montagne, accompagné d'un Maure & de deux esclaves Chrétiens. Là après avoir regardé le Ciel, prononcé quelques mots, & fait quelques conjurations, il envoïa dire à son fils de livrer la bataille. Aussitôt ceux de Maroc crurent entendre un bruit effroïable; la terreur les saisit; ils cherchent leur salut dans la fuite, & abandonnent leur Roi, qui tomba entre les mains de son frere, avec son fils Buazon. Le Cherif de Tarudante n'abusa point d'une victoire qu'il venoit de remporter d'une maniere si singuliere: il embrassa son frere, & il le traita en vainqueur plûtôt qu'en vaincu.

Mulei Cidan, fils aîné du Cherif qui venoit de perdre la bataille, assembla dans Maroc les principaux Seigneurs, pour leur demander conseil sur la maniere dont il devoit s'y prendre, pour arracher son pere & son frere des mains de son oncle. Il leur proposa de faire la paix avec Dom Juan Roi de Portugal, & de faire prier ce Prince Chrétien de leur fournir un secours de douze mille hommes, pour mettre à la raison le Cherif de Tarudante. Son dessein fut généralement approuvé. En conséquence il rendit la liberté à quatre cens Portugais, qui avoient été faits captifs à la prise du Cap d'Aguer, avec Gutiere Monroi, & nomma le Seigneur d'Alimanzor pour l'Ambassade de Portugal. Le Cherif de Tarudante informé des projets qu'on tramoit contre lui dans Maroc, en prévint les suites, en se réconcilant tout à fait avec son frere: Vous voulez, lui dit-il, « appeller » les Portugais à votre secours: les » Portugais ne sont déja que trop » puissans en Afrique: croiez-moi, » mettons fin à nos contestations: » unissons nos forces: faisons une » paix qui soit durable: rendez-moi » votre amitié en reprenant votre li» berté, & chassons de nos terres de » cruels ennemis, qui ne vous servi» ront que pour vous donner des fers » à votre tour. « Le Cherif de Maroc fut touché du discours de son frere: ils terminerent leurs diférends: ils reglerent la maniere dont leurs enfans leur succederoient, & se séparerent, bien résolus de demeurer toûjours unis. A l'égard des Portugais dont on avoit brisé les fers, ils ne joüirent qu'un moment de la liberté; elle ne se présenta à eux, que pour leur faire sentir avec plus d'amertume la captivité où ils retomberent. 1540.

Dans les Indes, Dom Etienne de Gama prit les rênes du gouvernement au commencement d'Avril: il étoit fils de Vasqués de Gama; son pere lui avoit laissé des biens considérables, dont il ne se servit que pour conserver ses conquêtes. D'abord il fit travailler à la réparation des vaisseaux, fonda un College dans Goa, pour y instruire les Idolâtres de la Religion

1540. Chrétienne, & envoya à Cochim son frere Christophle de Gama, pour y rétablir l'ordre & la tranquillité. Il avertit également tous les Officiers Portugais de se tenir prêts pour exécuter ses desseins; il reveilla leur émulation par les loüanges qu'il leur donna, & par les récompenses qu'il leur promit. Son frere Christophle alla avec six cens hommes contre le Roi de Porca, qui avoit enlevé aux Portugais un vaisseau qu'il refusoit de rendre. On en vint aux mains : les Barbares combattirent avec valeur, mais ils succomberent. Alors le Roi de Porca demanda la paix ; il l'obtint pour lui & pour le Roi de Pimienta.

Le Viceroi envoïa Manuel de Vasconcellos avec vingt voiles, pour croiser sur les côtes de Malabar, & Antoine de Castel-Branco sur celles de
1541. Cambaye. Lui-même ordonna qu'on mît en état une flote pour aller faire une entreprise dans la mer rouge. En effet, bientôt on arma quatre-vingt vaisseaux de diférente forme & de diférente grandeur. Il y avoit sur cette flote deux mille combattans, sans compter les Officiers & plusieurs Gentilshommes. Le Viceroi mit à la voile, gagna le détroit de la mer rouge, dont il parcourut toutes les côtes : cependant il manqua son entreprise sur le Port de Suez.

Sur ces entrefaites il reçut une Ambassade de la part de Claude Roi d'Ethiopie, à qui le Roi d'Adel faisoit une cruelle guerre. Claude lui demandoit du secours, & les principaux Officiers qu'on assembla pour les consulter sur cette affaire, dirent qu'on ne pouvoit refuser cette grace à un Allié du Roi de Portugal. Etant convenu qu'on lui enverroit le secours qu'il demandoit ; le Viceroi chargea de cette expedition Christophle son frere, jeune, vaillant, plein d'ardeur 1541.
& de ce courage qui porte les hommes aux grandes actions. On lui donna quatre cens soldats bien équippés. Christophle descendit à terre dans le mois de Juin 1541. & peu de tems après, il parvint à une montagne sur laquelle Elisabeth mere de Claude s'étoit retirée. On trouve sur la cime de la montagne une plaine, où est un vaste Château : on ne peut y parvenir que par un sentier taillé dans le roc. Là on enferme les freres des Rois d'Ethiopie, afin qu'ils n'excitent point dans le Roïaume des troubles & des divisions. Il y a une Eglise, un Monastere de Religieux, & un champ qui peut fournir, lorsqu'il est bien cultivé, de quoi nourrir cinq cens personnes. L'on découvre de cette plaine tous les environs de la montagne. C'étoit dans cette solitude qu'Elisabeth vivoit avec les femmes de sa Cour. Gama lui conseilla de venir joindre son armée, afin que les Abyssins ne se fissent point une peine de servir sous lui, d'autant plus qu'il ne pouvoit pas joindre sitôt l'Empereur Claude. Il ne s'étoit pas trompé : dès qu'Elisabeth l'eut joint, son armée augmenta considérablement : bientôt il repoussa les ennemis, il les combattit & les vainquit en plusieurs rencontres. Parmi ses succès, on compte deux batailles, qu'il gagna avec une poignée de monde; l'une le 4 d'Avril 1542, & l'autre quelque tems après. 1542.
Gradamar Capitaine renommé, qui commandoit les ennemis, fut tué dans cette derniere action. L'armée n'aïant plus de Général, se dissipa & abandonna son camp avec tous ses équipages, dont les Portugais s'emparerent. Ensuite ils poursuivirent l'ennemi pendant l'espace de dix jours : le Roi d'Adel avec le débris de son

1542. armée, se refugia sur une haute montagne, dont l'accès étoit extrêmement difficile : les Portugais attachés à leur proïe, l'y tinrent comme assiegé pendant l'espace de plusieurs mois. Ils s'étoient retranchés eux-mêmes dans leur camp, pour se mettre à l'abri des surprises. L'événement fit voir qu'ils avoient agi avec prudence.

Les Turcs préparoient en secret un puissant secours, pour aller délivrer le Roi d'Adel. Ils marcherent & se présenterent dans un tems où on ne les attendoit point. Gama ordonna une sortie : elle eut tout le succès qu'on pouvoit en esperer : on rompit l'ennemi, on lui tua beaucoup de monde, mais ils étoient en grand nombre, & il y avoit peu de Portugais. Les Turcs se rallierent, revinrent à la charge, recommencerent un combat qui dura toute la journée : les Portugais furent forcés à leur tour de quitter leur camp : ils se retirerent dans les forêts voisines après avoir perdu deux cens hommes. Gama blessé & au désespoir, s'écarta pendant la nuit, & se trouva à la pointe du jour sur les bords d'une fontaine : comme il s'y arrêtoit pour s'y rafraichir, l'ennemi arriva, le saisit, & le conduisit au Roi d'Adel : ce Roi barbare l'accabla d'outrages, le fit foüetter publiquement, & traîner dans son camp pour l'exposer aux insultes de la soldatesque. Ensuite on le ramena en sa présence, & dans l'excès de sa fureur, il lui trancha lui-même la tête.

Les Portugais cependant qui avoient échapé au fer de l'ennemi, se ralierent, & se retirerent sur une montagne voisine avec la Reine Elisabeth. Bientôt l'Empereur Claude son fils vint l'y joindre : on ne put être plus sensible qu'il le fut à la mort de Gama, dont la jeunesse & les vertus promettoient un grand homme : on songea à venger sa mort. Claude joignant huit mille hommes de ses troupes aux Portugais qui restoient, alla chercher le Roi d'Adel. Celui-ci s'étoit retiré avec sa femme & ses enfans dans une maison, qu'il avoit sur les bords du Nil, pour s'y reposer des fatigues de la guerre. Il avoit avec lui treize mille hommes : malgré cette supériorité, Claude l'attaqua, l'enfonça, tailla en pieces ses meilleures troupes, & mit le reste en fuite. Un Portugais tua le Roi d'Adel d'un coup d'Arquebuse; son camp & sa maison furent pillés; on y trouva des richesses considérables & beaucoup de munitions de guerre, que les Turcs lui avoient fournies. Sa femme se sauva avec une escorte de trois cens chevaux : parmi les prisonniers que les Abyssins firent, on trouva beaucoup d'Esclaves Chrétiens, de tout âge & de tout sexe. Claude rendit graces à Dieu de cette victoire, qui le délivroit d'un cruel ennemi, & il fit rendre les derniers devoirs aux Portugais qui étoient morts dans la bataille. Ceux qui leur survécurent, ressentirent ses libéralités, & la plûpart s'établirent & se marierent dans l'Ethiopie, où le Pape, par les soins du Roi de Portugal, envoïa un Patriarche. 1542.

Tandis que Christophle Gama étoit dans l'Ethiopie, son frere Etienne étoit revenu à Goa, & veilloit avec un soin extrême au gouvernement des Indes. Parmi les Capitaines Portugais qui se distinguerent sous ses ordres, on compte Dom Antoine de Faria. Dom Pedre de Faria son parent, Gouverneur de Malaca, l'envoïa vers le Roi de Patane, pour traiter d'affaires importantes & nécessaires, & pour maintenir la paix & l'intelligence

1542. telligence qui regnoient entre la Nation & ce Roi. Antoine aïant terminé sa négociation, se remit en mer & fit voile vers le Roïaume de Champa, pour en examiner la côte. Il vit l'Isle de Pulocandor, celle de Camboya, éloignée du continent de six lieuës, & enfin le port de Bralapisam, où il trouva un Ambassadeur du Prince de l'Isle de Lossa, située au trente-sixiéme degré, qui alloit au Roïaume de Siam. A la vûë des Portugais il leva l'ancre, & partit à force de voiles; Antoine le suivit avec la même vîtesse, & lui envoïa demander qui il étoit, & où il alloit: aïant répondu convenablement, les Portugais le laissérent aller & gagnerent la riviere de Pulocambim, qui sépare le Roïaume de Camboya de celui de Champa. De-là il parvint à l'embouchure du fleuve Toobasoy: Antoine y rencontra un vaisseau assés grand: il mit sur le sien des signes de paix, qu'on méprisa: la nuit survint: les ennemis comptant de surprendre les Portugais, entrerent dans trois batteaux, & s'approcherent du vaisseau de Faria: celui-ci s'étant apperçu de leur démarche, ordonna à tout son équipage de garder un profond silence. Les Indiens sautent au nombre de quarante dans le vaisseau: aussitôt les Portugais se levent, tombent sur eux, les égorgent tous, & vont ensuite s'emparer du vaisseau qui leur appartenoit. On y trouva un butin considérable.

Faria continua sa route, & parvint non loin de l'Isle d'Aynam, où il rencontra un jonc assés bien armé. Il s'imagina qu'il pouvoit appartenir au Corsaire Coja Hazem, qu'il cherchoit depuis longtems. Aussitôt il va l'attaquer & s'en rend le maître. Parmi les prisonniers il trouva un vieillard vénérable, qui lui tint ce langage. « Je » suis Chrétien, né sur le Mont Sinaï, & mon nom est Thomas Mostangue; j'avois un vaisseau bien » équippé dans le port de Juda en » 1538. Soliman Bacha, Viceroi du » Caire, me l'enleva lorsqu'il alla » avec une armée secourir le Roi de » Cambaye contre les Portugais. Les » Turcs violerent à mes yeux mon » épouse, ils violerent ma fille » qui étoit la lumiere de mes yeux, » le jour qui m'éclairoit. Pour moi » je fus jetté dans les fers; ma femme expira de douleur, ma fille » mourut, mon fils perdit la vie: moi » seul je résistai à tant de malheurs, » pour traîner une vieillesse triste & » languissante. On me mena à Diou: » là je trouvai le moïen de briser mes » fers: je passai à Malaca, je m'y embarquai avec Christophle de Sardiña, qui aïant abordé au Cap de » Sincupura y fut pris & tué avec » vingt-six Portugais par le Corsaire » Quiay Taypam, à qui ce jonc appartient. Il est caché dans la prouë, » vous l'y trouverez avec cinq ou six » de ses principaux Officiers. » Le vieillard accusoit juste. On alla prendre le Corsaire, qui se défendit vaillamment: mais sa résistance fut vaine, il succomba & mourut de trois mortelles blessures qu'il reçut. Son vaisseau étoit chargé de marchandises précieuses, & dans le fond de cale on trouva neuf enfans de l'un & l'autre sexe, dont le plus âgé n'avoit que neuf ans; ils étoient attachés avec des chaînes: la mort étoit peinte sur leur visage; leur vûë offroit un spectacle triste & touchant. 1542.

Faria poursuivit sa route: il fut attaqué à l'embouchure du Tananquir par deux joncs bien armés: il perdit quatorze soldats, mais il en tua quatre-vingt aux ennemis, ausquels il

1542. enleva leurs joncs. Le combat étant fini, il entendit quelques personnes qui se plaignoient dans le fond du vaisseau : on y descendit, & l'on vit dix-sept personnes accablées sous le poids des chaînes : il y avoit deux Portugais, qui apprirent à Faria que le Maître des deux joncs, dont il venoit de se mettre en possession, s'appelloit Necoda Xicanlem, lequel après avoir renoncé au Christianisme, qu'il avoit embrassé dans Malaca, s'étoit fait Corsaire. On reconnut son cadavre parmi les morts. A quarante lieuës de cet endroit, vis-à-vis la pointe de Tilaumera, Faria rencontra encore quatre batteaux, où étoit la femme d'un jeune Seigneur du païs, qui alloit le joindre, accompagnée de toute sorte d'instrumens de musique. Cette jeune femme s'imaginant, que le vaisseau des Portugais appartenoit à son mari qui venoit la chercher, s'approcha; aussitôt les Portugais s'en emparerent. L'esclavage se présenta à la jeune femme Indienne avec toutes ses horreurs : elle versoit un torrent de larmes, elle vantoit les charmes de son amant : elle déploroit sa fortune : rien ne put émouvoir le cœur des Portugais : ils l'amenerent à Mutipinan, où Valentin Martinés de Alpoem prit terre pour aller vendre les prises qu'ils avoient faites, qui montoient à plus de douze mille ducats.

Après la vente de son butin, Antoine gagna le port de Madel dans l'Isle d'Aynam : il y rencontra le Corsaire Hinymilan, Chinois de Nation, Mahometan de Religion, homme cruel & superbe, que la victoire avoit partout accompagné, & qui partout poursuivoit les Portugais des Indes. Faria lui parla, & Hinymilan lui répondit fierement : on se prépara au combat, le Corsaire fut vaincu. Son vainqueur lui aïant demandé par quelle raison il avoit fait mourir quelques Chrétiens, qu'on avoit trouvés au fond de son vaisseau : il répondit avec une férocité que son malheur ne pouvoit surmonter. « Je les ai châ- 1542.
» tiés pour t'avoir découvert par leurs
» cris qui j'étois, quoiqu'ils sçussent
» bien les raisons que j'avois d'évi-
» ter les Portugais mes mortels enne-
» mis. D'ailleurs ils imploroient l'as-
» sistance de leur Dieu ; je voulois
» voir si ce Dieu étoit assés puissant
» pour les arracher à ma puissance. A
» l'égard de cinq enfans que j'ai fait
» mourir, & qu'on a dû trouver aussi
» dans mon vaisseau, ils étoient nés
» Portugais ; voilà leur seul crime ;
» je les en ai punis ; conçois par-là
» toute la haine que je porte à ta Na-
» tion. J'ai été Chrétien dans le tems
» que Dom Paul de Gama comman-
» doit dans Malaca : j'abandonnai le
» Christianisme, je devins Idolâtre :
» de l'Idolâtrie je passai au Maho-
» metisme ; je le professe encore,
» & je le professerai toute ma vie.
» Les diverses opinions des Chré-
» tiens touchant leur Religion, l'ir-
» réverence dont ils parlent du Dieu
» qu'ils adorent, ont été la cause de
» mon changement. Je n'ai pû me
» persuader, qu'un objet dont on
» parloit avec tant de mépris, pût
» être un objet d'adoration pour un
» homme raisonnable. Enfin le grand
» Hali m'ouvrit les yeux, & je réso-
» lus d'embrasser la Loi du Saint
» Prophête. Je l'exécutai dans Bin-
» tam, le Roi de Vjantana célébra
» cette action avec une pompe super-
» be ; il m'admit au rang de ses amis,
» il m'éleva aux dignités, il me com-
» bla de ses bienfaits, il me regarda
» comme son frere. Enfin on me fit
» jurer sur le sacré Livre de Maho-

1542. » met, qui contient & enseigne la » fleur de la vérité, que je ferois une » guerre éternelle aux Portugais, & » à tout homme qui suivroit la Loi » de Christ, Loi qui ne passe point » votre bouche, qui ne regne point » dans vos cœurs. Le Roi & le Ca- » cique Maulauna m'assurerent que » j'acquerrois une éternité délicieuse » si j'étois fidéle à mon serment. Je » l'ai crû, & en conséquence j'ai im- » molé au Saint Prophête autant de » Portugais que j'en ai rencontré. Le » premier qui tomba en ma puissan- » ce, fut Loüis de Payva : je le sacri- » fiai à ma fureur religieuse avec dix » de ses compagnons. Bientôt après » j'en fis autant de quatre cens Chré- » tiens, parmi lesquels il y avoit soi- » xante Portugais ; j'eusse souhaitté » que tous l'eussent été ; ma joïe eût » été plus parfaite ; le Ciel sans doute » me sçaura gré de mon desir. Com- » me le Roi de Pam me recevoit dans » ses ports & me fournissoit des sol- » dats, des matelots & les munitions » nécessaires pour mes campagnes, » je partageois avec lui le butin que » je faisois, & ceux que tu viens de » combattre & de vaincre étoient ses » Sujets. Tu as sans doute connu le » Capitaine Rodrigue Lobo ; je le ren- » contrai il y a deux ans à l'embou- » chure de la riviere de Choaboquée » sur la côte de la Chine. Lobo étoit » autrefois de mes amis, je le fis pri- » sonnier, & je respectai d'abord en » lui l'amitié qui nous avoit unis : » d'ailleurs lui & son équippage im- » plorerent ma pitié ; de fiers & de » superbes que vous êtes dans la pros- » perité, vous devenés lâches & ram- » pans dans l'adversité : leur triste » sort me toucha, je leur pardonnai ; « mais rappellant mon devoir, & » rougissant de ma foiblesse, je leur » donnai la mort, tandis qu'ils étoient » ensevelis dans un profond som- » meil ; ils ne purent obtenir que » cette grace de mon ancienne amitié. 1542.

Ce barbare Corsaire alloit conti- nuer le recit de ses crimes : Antoine arrêta la joïe féroce qu'il ressentoit en les racontant, & le livra avec quatre de ses principaux Officiers au dernier supplice. La mort de ce Pyrate redou- té répandit une si grande terreur dans les païs voisins, qu'on envoïoit de tous côtés des Députés vers Antoine pour demander sa protection. Il l'ac- corda, & alla visiter toute la côte, couverte de Villages & de Bourgades & dont les campagnes étoient cultivées avec un soin extrême. Il trouva sur son chemin le Corsaire Quiay Panjan, ami & allié des Portugais ; ils se ré- galerent, se firent des présens, & s'u- nirent ensemble. Ils se rendirent au port de Chincheo : En sortant de ce port, ils rencontrerent une barque de pêcheurs où il y avoit huit Portugais nuds & blessés. Faria apprit que Coja Hazem les avoit réduits dans cet état au port de l'Isle de Cumbor ; il ne douta point qu'il ne le rencontrât bientôt. En effet on vint lui dire que ce célébre Pyrate étoit dans la riviere de Tintau : il étoit l'objet de sa navi- gation ; il vole donc vers l'endroit où il espere de le trouver. Il avoit qua- tre vaisseaux, le Corsaire en avoit au- tant. On se joignit ; le combat fut vif ; Coja Hazem, vaillant homme, animé par la haine & par l'amour de la gloire, paroissoit superbement ar- mé, animant les siens à faire une cou- rageuse résistance : mais sa fortune plia devant celle de Faria, qui se jetta dans son vaisseau, & lui porta un coup qui le renversa par terre. Ses soldats pour venger leur Capitaine, se jetterent avec impétuosité sur Antoine, & lui

1542. firent trois blessures considérables. Les Portugais lassés de tant de résistance, redoublerent leurs efforts : ils remplissent de morts les vaisseaux du Corsaire, ceux qui survivent à leurs compagnons n'osent ni se défendre ni chercher leur salut dans la fuite. Quiay Panjan, Vincent Morasa, Gaspard d'Oliveyra, & Nuñés Preto font des prodiges de valeur : Antoine, malgré ses blessures, se montre digne de leur commander, & demeure victorieux.

Chaque jour Antoine se fraïoit une route nouvelle dans la carriere des heros : hardi, vaillant, généreux, infatigable, il croïoit n'avoir jamais assés fait. Il couroit de victoire en victoire : mais la fortune, qui ne l'abandonnoit point dans les combats, l'abandonna à la fureur des ondes. Un orage terrible le surprit : ses vaisseaux furent emportés ; celui qui le portoit fut abîmé sous les flots ; toutes les richesses qu'il avoit enlevées à divers Corsaires furent submergées & perduës ; cent onze soldats périrent dans les eaux : lui-même n'échappa à leur violence qu'avec peine. Il aborda dans cet état à Nauday, bourg considérable, où il y avoit un Gouverneur, qui refusa de le recevoir. Ce refus l'offensa, il descendit à terre, le Gouverneur de Nauday vint pour le combattre avec quatorze cens hommes ; Antoine n'en avoit en tout que quatre cens soixante-dix. Malgré cette inégalité, il l'attend, le taille en pieces, force le bourg, le pille, le brûle, & emmene un nombre prodigieux de prisonniers, parmi lesquels il y avoit plusieurs femmes d'une rare beauté. Il ne perdit dans cette action que huit hommes, dont un seul étoit Portugais.

Après cette victoire il forma le dessein de gagner l'Isle de Pulohiñor, pour y passer l'hiver. Il rencontra & vainquit en chemin le Corsaire Gundel. Ensuite à cause de ses malades il gagna les Isles de Liampo, éloignées de trois lieuës de la Ville qui porte le même nom. Là Mem Taborda, & Antoine Henriqués lui demanderent la permission d'y aller : il la leur accorda, & leur donna une Lettre pour les habitans, ausquels il faisoit un modeste recit de ses victoires ; ensuite il les prioit qu'ils souffrissent, qu'il vînt lui-même se rafrichir avec sa flote dans leur Ville. Ils y consentirent, & Faria s'y rendit, accompagné de plusieurs barques, où il y avoit diférens instrumens, qui exécutoient toute sorte d'airs. A une demie-lieuë de la Ville il rencontra plusieurs fustes & plusieurs brigantins richement parés, où il y avoit près de trois cens Citoyens. 1542.

Dès qu'ils apperçurent le jonc de Faria, ils le saluerent avec des cris de joïe, qui faisoient retentir tout le rivage. En entrant dans le port il trouva tous les vaisseaux rangés en deux files. Ils étoient parés de branches d'arbres vertes, entrelassées de fleurs, qui répandoient dans les airs une odeur délicieuse. Le bruit de l'artillerie, la joïe vive & impétueuse des Portugais habitués dans Liampo, les respects qu'ils rendoient à Faria, remplissoient d'admiration les Chinois : ils demandoient, Faria est-il le frere, est-il le fils de votre Roi ? Il est fils de celui qui ferre les chevaux du Roi, répondoient les Portugais ; mais il est vertueux, il est sage, il est vaillant ; nous honorons sa vertu, sa sagesse, sa vaillance : Les Chinois demeurerent étonnés. Du port jusqu'à la Ville il y avoit un espace considérable à traverser : on avoit planté des deux côtés des arbres entremêlés de lauriers ; le chemin étoit

1542. parsemé de fleurs ; de distance en distance on avoit disposé des buffets avec des fontaines d'où couloient toute sorte de liqueurs ; une musique composée de voix & d'instrumens se faisoit entendre: Les habitans de la Ville, ceux des campagnes voisines accouroient en foule pour joüir de ce spectacle nouveau pour eux.

Faria arriva enfin au petit Château qu'on avoit élevé au milieu de la campagne ; il en vit sortir un vieillard vénérable, vêtu d'un damas cramoisi couvert d'or ; quatre portiers étoient à ses côtés vêtus d'un damas verd orné d'argent. Le vieillard fit une profonde révérence, & il lui parla ainsi. » Ce jour, illustre Seigneur, est le » plus beau jour dont les habitans de » cette Isle aïent jamais joüi. C'est » avec raison qu'ils se livrent à la » joïe, & qu'ils le célébrent par leurs » danses & par leurs jeux. Ils voïent » parmi eux l'Hercule qui a ramené » le calme dans ces contrées, qui a » purgé ces mers d'infâmes brigands, » & qui par sa générosité, par son » désintéressement & par sa valeur a » effacé la gloire des plus grands Heros. La noblesse, le courage, les » vertus éminentes sont héréditaires » dans votre illustre famille. Dans » tous les tems elle a fourni des Heros ; l'Asie, l'Afrique, l'Europe, » toutes les parties du monde ont retenti de leurs actions éclatantes. » Cette Ville dont je vous offre les » clefs, doit aux Faria le bonheur » dont elle joüit : entrez-y donc, illustre Seigneur, venez joüir avec » nous d'un doux repos. « Faria fit son entrée dans la Ville : on lui donna un festin, où il fut servi par huit femmes les plus belles de toutes celles qui étoient dans le lieu. Après le festin, on se rendit dans une place publique, où il y eut une course de taureaux. 1542.

Quiay Panjan mourut de maladie, & Faria se remit en mer au mois de Mai, résolu d'aller à l'Isle Calemi lui pour y piller quelques tombeaux des Empereurs de la Chine. Un Chinois, nommé Similan, s'engagea à l'y conduire ; mais il l'abandonna au milieu de sa navigation. Antoine continua la route & se crut perdu ; il parvint enfin dans l'Isle qu'il cherchoit ; mais les habitans l'empêcherent de la piller ; il rentra dans ses vaisseaux, mit à la voile, & gagna le large. Après avoir navigé un mois, il se trouva vis-à-vis les mines de Couxinacam le 5 d'Août ; il y fut surpris d'une tempête horrible: après avoir lutté contre les vents & les flots, son vaisseau fut englouti, & comme c'étoit pendant la nuit, ses compagnons ne purent le voir pour le secourir ; il périt & finit ainsi sa carriere qu'il avoit si noblement commencée.

Cependant le temps de la Viceroïauté de Gama expira. Le Roi fit partir pour occuper sa place D. Martin Alfonse de Sousa. Il amena avec lui le fameux François Xavier, Navarrois de nation, depuis surnommé l'Apôtre des Indes. Il avoit été un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola Biscayen, Fondateur d'un Ordre appellé la Compagnie de Jesus : mais avant d'aller plus loin, je crois devoir raconter de quelle maniere, Ignace s'y prit pour établir cet Ordre, devenu si célebre.

Ignace de Loyola faisoit profession des armes. Il se trouva enfermé dans Pampelune, lorsque les François l'assiegerent en 1513. Il eut une de ses jambes fracassée d'un coup de canon, & l'autre considérablement endommagée. Ce malheur fut pour lui une occasion de réflechir sur l'instabilité des affaires du monde : après de profon-

1542. des réflexions, il résolut de le quitter, & d'instituer un nouvel Ordre. Comme il n'avoit aucune teinture des Lettres, ni des Sciences nécessaires pour executer son projet, il alla à Paris pour y faire ses études. Il y fit connoissance avec Xavier, qui étoit à peu-près de son païs, & avec un nommé le Fevre. Ignace, plein de l'amour de Dieu, ne les entretenoit que des choses divines. Le Fevre qui ne tenoit au monde ni par les biens, ni par la naissance, ni par aucun lien particulier, l'écoutoit avec plaisir. Mais Xavier, fier de sa noblesse & de son esprit, & brûlant d'acquerir de la réputation, n'y faisoit aucune attention. Ignace ne se rebuta point, & Xavier se rendit. Quelques Espagnols jusqu'au nombre de dix, se joignirent à eux. L'an 1536. Ignace alla faire un voïage dans son païs, pour y régler quelques affaires domestiques. L'année suivante il se rendit à Rome avec ses dix compagnons, pour aller demander au Pape la permission de passer dans la Terre-sainte; mais comme la guerre des Turcs contre les Venitiens étoit cause que tous les passages étoient fermés, ils changerent de résolution, & formerent celle de catechiser & d'instruire la jeunesse. Le Légat du Pape à Venise en fit sept d'entr'eux Prêtres, & leur donna le pouvoir de prêcher, de confesser, & d'administrer les Sacremens dans toute l'étenduë de l'Eglise; ce qui étoit contraire au droit des Evêques.

En 1540. ils obtinrent du Pape Paul III. par l'entremise du Cardinal Contarin, une Bulle qui approuvoit leur Ordre, à condition que le nombre de ceux qui y entreroient, ne passeroit pas soixante personnes. Cette condition leur déplût. Ils sçurent mettre une partie du sacré College dans leurs interêts. Les Cardinaux qui leur étoient dévoüés, s'emploïerent pour faire révoquer cette Bulle, & en obtinrent une autre, par laquelle on leur permettoit, malgré toutes les oppositions des autres Moines, de s'établir dans tous les païs du monde, & de recevoir tous ceux qui souhaiteroient entrer dans leur corps. Ils font vœu de chasteté, d'obéissance, & de pauvreté, & leurs principales occupations sont de veiller à l'éducation de la jeunesse, de prêcher, & de cathechiser. 1542.

Dom Pedre Mascaregnas, Ambassadeur du Roi de Portugal à Rome, voïant les progrès que la nouvelle Societé faisoit en Italie, s'imagina qu'ils pourroient être d'une grande utilité dans les Indes, pour y convertir les Idolâtres. Il obtint du Pape pour ce voïage deux Jesuites (c'est ainsi qu'ils se nommerent) Xavier Navarrois, & Simon Rodriguez Portugais. Ils se rendirent à Lisbonne en 1540. & Xavier partit avec le nouveau Viceroi Martin Alfonse de Sousa. Le Roi retint Simon Rodriguez, pour gouverner le College de Conimbre, qu'il établit en faveur de sa Compagnie, & qui est le premier, qu'ils aïent possedé, dans le monde.

Dès que Xavier fut arrivé dans les Indes, il trouva la corruption des mœurs parvenuë à son comble parmi les Portugais. Dans tous les temps l'oubli de la vertu, l'ambition, le desir immense des richesses, & la mollesse ont causé la ruine des plus florissantes Républiques, & des Empires les plus puissants. Les vices regnoient sur-tout parmi les Portugais Indiens. L'usure y passoit pour œconomie; la Justice s'y vendoit au poids de l'or; le crime étoit sûr de l'impunité, quelque public qu'il fût, pourvû qu'on

1542. pût contenter la cupidité des Juges : L'envie y prenoit le nom d'emulation, la vengeance celui d'honneur, le luxe & l'impudicité n'avoient point de bornes. Tout Portugais qui étoit riche, entretenoit publiquement dans sa maison six ou sept esclaves, dont il se servoit comme de sa femme légitime ; souvent ils leur imposoient une taxe de certaine somme d'argent par jour : cette tyrannie odieuse contraignoit ces esclaves infortunées à se prostituer pour de l'argent ; ce vice honteux étoit souffert & approuvé de la plûpart des Portugais. Les Moines qu'on avoit envoïés aux Indes n'étoient pas moins corrompus : ils avoient tout fait pour eux, & rien en faveur de la Religion. Leur paresse & leur ignorance leur attiroient le mépris des Indiens, aussi bien que des Portugais : leur orgüeil faisoit tout leur merite. Enfin Xavier arriva à Goa. Son esprit, son sçavoir, son humilité charmerent les Portugais & les Indiens. Ses vertus produisirent aussi un bon effet sur les Moines. Craignant que leur autorité ne diminuât à mesure que celle de Xavier augmenteroit, ils commencerent à s'appliquer à l'étude, à prêcher, & à parcourir toutes les côtes des Indes, pour y porter l'Evangile. Ainsi ce que n'avoit pû faire la Religion, la vanité & l'interêt l'executerent. On vit ces faineans remplir pour la premiere fois leur destination. Frere Antoine de Padron, de l'Ordre de Saint François, se distingua sur-tout parmi les autres ; il avoit toutes les bonnes qualités d'un Religieux, sans en avoir les défauts ; humble & charitable, il ne cherchoit qu'à remplir les fonctions de son ministere, sans s'embarrasser des honneurs qui pouvoient lui en revenir.

Tandis qu'ils travailloient avec succès à l'avancement de la Religion, Dom Martin Alfonse de Sousa, qui avoit pris la place d'Estienne Gama, songeoit sérieusement à remplir avec dignité les fonctions de sa Charge. Sur ces entrefaites une tempête jetta dans les Isles du Japon Antoine de la Motte, François Zeymoto, & Antoine Peixoto. Marc Paul Venitien les appelle les Isles de Cipango. Les habitans les nomment Nipon, ou Nifon, & les Portugais Japon. Elles composent un puissant Empire situé entre le 31. & le 42. degré de latitude septentrionale. On raconte de leurs mœurs, de leurs coûtumes, de leur Gouvernement, & de leur Religion, des choses singulieres, dont on peut s'instruire dans les Histoires qu'on a de ce païs ; appellé anciennement Avvadsissima, c'est-à-dire, l'Isle d'écume terrestre. Les habitans, qui avant d'avoir communication avec les autres païs, croïoient que le leur étoit le seul habité, disoient qu'au commencement de la Création, le plus éminent des sept premiers Esprits celestes, remua le chaos, ou la masse confuse de la terre, avec un bâton, & lorsqu'il le retira, il en tomba une écume bourbeuse, qui se joignant, forma les Isles du Japon. On trouve parmi les Japonois une espece de gens de guerre appellés Jenambuxas, qui passent pour de grands Saints. En effet, ils se macerent le corps, ils jeunent, se tiennent debout, & veillent long-temps. Lorsqu'ils se dégoûtent de la vie, ils entrent dans des bateaux qu'ils font couler à fond, & terminent ainsi leurs jours. Outre cette espece de fanatiques, ils ont toute sorte de Religieux de l'un & de l'autre sexe. Les uns sont vêtus de noir, les autres de blanc, & quelques-uns d'une couleur obscure. Les plus con- 1542.

1542. ſidérables & les plus eſtimés ſe nomment Bonzes. Ils dépendent immédiatement du Chef de la Religion, qui eſt parmi eux ce que le Pape eſt parmi nous. Les Bonzes, ni même les Tundes, qui ſont comme nos Evêques, ne peuvent rien innover dans la Religion, ſans le conſentement de ce Grand-Prêtre, qu'ils regardent comme leur Dieu. Il fait ſa réſidence dans la Ville de Meaco. Il a dans ſon Palais autant d'Idoles qu'il y a de jours dans l'année, & il en fait coucher une toutes les nuits avec lui pour lui ſervir de garde. Le peuple croit ſa perſonne ſi ſacrée, qu'il ne ſouffre point que ſes pieds touchent à terre; ſi ce malheur lui arrivoit, il ſeroit dégradé.

Il ne vit que des aumônes qu'on lui fait. Ses domeſtiques s'appellent Cungues; ils portent la tête & la barbe raſées. Ils ſont fort reſpectés dans toute l'Iſle; ils ſervent d'Ambaſſadeurs auprès des Princes, & ſont les arbitres de tous les differends qui ſurviennent entre eux. Ils adorent deux Idoles principales, Amida & Xaqua; & chacun eſt libre de choiſir celle qui lui plaît davantage. Les Bonzes, qui ſont habillés de gris, en adorent une particuliere, qu'ils appellent Denichi; ils haïſſent mortellement ceux qui ſont attachés au culte d'Amida. Les Bonzes & les Bonziennes ſont magnifiquement logés, & poſſedent des revenus conſidérables. Le mariage leur eſt interdit, & une mort prompte ſuivroit de près celui qui oſeroit prendre une femme. Au reſte, cette eſpece de Moines a comme les nôtres, des réfectoires, des bibliotheques, des Vêpres, des Matines, & d'autres occupations ſemblables. Tous les ſoirs leur Superieur leur donne un ſujet de méditation. Leurs Temples ſont grands & bien bâtis: il y a force Chapelles conſacrées en l'honneur de leurs Saints, qui ſe nomment Fatoquies. 1542.

Les Seigneurs & Gentilshommes Japonois, qui ſont chargés d'enfans, leur font prendre l'habit de Bonze, pour enrichir les aînés. Au reſte, ces Bonzes ſont inſolents, fiers, vindicatifs, & d'une avarice ſordide. Ils inventent mille ruſes pour attraper l'argent du peuple. Ils vendent aux uns de certains billets, pour que le diable ne les emporte point: aux autres ils empruntent de l'argent, à rendre avec interêt dans l'autre monde. Enfin il n'eſt point de ridicule ſuperſtition dont ils ne s'aviſent pour tromper le public à l'aide de la Religion.

Dès que le Viceroi fut informé de la découverte du Japon, il permit aux Portugais d'y aller, pour y faire le commerce. De ſon côté, il arma une flote de ſoixante-dix vaiſſeaux, pour aller réduire Baticala, Ville ſituée ſur les bords d'une riviere dans le Roïaume de Canara. La Reine de cette Ville refuſoit de païer le tribut ordinaire, & donnoit retraite aux Pyrates de cette mer. A ſon arrivée, la Reine chercha à entrer en négociation. Le Viceroi comprenant que ce n'étoit qu'afin de gagner du temps, pour toute réponſe deſcendit à terre, rangea en bataille ſon armée, & donna le Commandement des deux aîles à Ferdinand Souſa de Tavora. On alla à l'aſſaut, & après un combat long & opiniâtre, on força la Ville. Il étoit déja nuit, lorſque les ennemis l'abandonnerent, & ſe retirerent ſur une éminence. Alors la Reine demanda la paix: on la lui accorda à condition qu'elle augmenteroit le tribut qu'elle païoit: elle fut contrainte de s'y ſoûmettre, s'eſtimant trop heureu-

1543.

ſe

1543. se qu'on n'exigeât point autre chose.

Dans les Moluques, Gonçalez Pereira avoit succedé dans le Gouvernement à George de Meneses. Voulant tarir la source des divisions qui regnoient dans Ternate entre les Portugais, la Reine, & le peuple, il promit de rendre la liberté aux enfans de Boleife, qui vivoient encore. En conséquence de cette promesse, la Reine leur mere revint à Ternate, où Pereira fit travailler avec ardeur à la citadelle, pour la mettre hors d'insulte. Sur ces entrefaites il survint une querelle entre les soldats & le Commandant, qui avoit défendu le commerce aux gens de guerre. Piqués de cette défense, ils vont trouver la Reine, & lui font entendre que Pereira bien loin de songer à lui rendre ses fils, vouloit s'emparer de sa personne, & de celle de tous les Grands du Roïaume. La Reine profitant de l'avis & de la discorde, qui divisoit les Portugais, conçut le dessein de se servir des Portugais même pour les exterminer dans son Isle. Elle engagea les mécontens dans ses interêts, & fit tuer par leur moïen Pereira dans la citadelle même. Les Portugais donnerent le Commandement à Fonseca. Celui-ci rendit la liberté aux enfans de Boleife. Ayale, qui étoit l'aîné, monta sur le thrône. Mais sa roïauté ne dura qu'un moment; né pour être le joüet de la fortune, le même Fonseca qui l'avoit élevé au thrône, l'en fit descendre, pour mettre à sa place Tabaria son frere.

Dom Tristan Ataïde obtint le Gouvernement de Ternate vers ce temps-là; mécontent de Tabaria, il le fit prisonnier, & l'envoïa sous une bonne escorte à Goa. Le Viceroi aïant examiné les accusations qu'on intentoit contre ce malheureux Prince, trouva qu'il étoit innocent, & le renvoïa 1543. absous à Ternate. En s'en retournant il mourut à Malaca. Cependant Ataïde avoit disposé de sa Couronne en faveur de Cachil Aërio fils naturel de Boleife. La mere d'Aërio étoit de l'Isle de Java, & Mahometane de Religion. Connoissant l'ambition des Portugais, & qu'ils ne cherchoient qu'à avoir un phantôme de Roi, pour en imposer à la multitude, elle fit les derniers efforts, pour empêcher que son fils n'acceptât la Roïauté, persuadée qu'il auroit le sort d'Ayale & de Tabaria, dès qu'il voudroit user de son autorité. Les Portugais informés de ses oppositions, allerent un jour la trouver dans le Palais du Roi, la saisirent, & la jetterent par les fenêtres; ainsi périt cette Princesse. Cette cruauté, jointe à d'autres, que les Portugais avoient exercées dans Ternate, révolta les Rois & les peuples voisins. Ils déclarerent la guerre aux Portugais: ils en massacroient autant qu'ils en rencontroient, & jusques dans l'Isle du More, on les poursuivit, & on les extermina.

Cependant ceux de Ternate, qui étoient la cause de ce malheur, étoient à l'abri de toute violence à la faveur de leur citadelle. Les habitans ne pouvant les punir de leurs forfaits, abandonnerent la Ville, y mirent le feu, & se retirerent avec toutes les provisions qu'ils purent emporter. Les Portugais étoient en sûreté dans leur forteresse; mais la famine vint bien-tôt les y assieger. Ils étoient réduits à l'extrêmité, lorsqu'Antoine Galvan envoïé par le Viceroi, pour succeder à Ataïde, arriva à Ternate: il sauva la forteresse. Ensuite il fit la guerre avec succès contre le Roi de Tidore & ses alliez. Il gagna plusieurs batailles: il tua Ayale fils de Boleife, qui s'étoit

1543. retiré auprès de son ayeul, & rétablit enfin les affaires des Portugais par sa valeur & par sa prudence. Après s'être fait craindre, il chercha à se faire aimer des Ternatiens, & des peuples d'alentour : il desavoüa les violences d'Ataïde; il leur prouva qu'il ne cherchoit point à les subjuguer, mais à vivre en paix avec eux, à établir un commerce solide entre les deux Nations, & à cimenter une paix durable, qui allât au profit des uns & des autres, & au desavantage de leurs ennemis communs.

Sa modération & la justice sévere avec laquelle il punissoit les Portugais, qui faisoient quelque violence, le firent aimer, admirer & respecter. Cette conduite eut le succès qu'il s'étoit proposé : la guerre cessa, la paix fut rétablie, on prit confiance en lui, & Cachil Aërio ne se conduisoit plus que par son conseil. Plusieurs Rois voisins rechercherent non-seulement son amitié, mais même, pour la meriter, embrasserent le Christianisme. Les premiers de tous furent les Rois de Butuan, de Pimilaram, & de Camiguin. Les habitans de l'Isle de Macazar lui envoïerent un Ambassadeur, pour lui demander des Prêtres qui pussent les instruire de la Loi de Jesus-Christ. Les peuples de Ternate & des autres Isles Moluques, vivant en paix avec les Portugais, par la vertu & la vaillance de Galvan, imiterent l'exemple de ceux de Macazar : en sorte qu'il sembloit que tous eussent conspiré pour embrasser à la fois la Religion Chrétienne.

Les Caziques (c'est ainsi qu'on appelle les Prêtres de Mahomet dans ce païs-là) fremirent à cette vuë. Ils allerent de tous côtés, pour affermir leur Religion dans le cœur des peuples. Ils se plaignirent aux Rois ; ils les menacerent de la perte de leurs biens, de leurs Couronnes, & de leurs vies. 1543. Quelques-uns émus de leurs menaces, publierent de terribles Edits contre ceux qui abandonneroient la Loi de Mahomet. L'homme semble toujours s'irriter des obstacles qui gênent sa liberté. Les Edits furent utiles au Christianisme, au lieu de lui nuire ; & par contradiction le nombre des Chrétiens s'augmenta. Cachil Sabia homme prudent, Conseiller d'Etat & Favori du Roi de Ternate, brava son Maître, reçut le Baptême, & prit le nom d'Emmanuel Galvan, pour faire honneur au Commandant Portugais. Un des principaux Caciques, Arabe de nation, & de la race de Mahomet, imita son exemple, & le peuple & le reste de la Noblesse suivit le sien. Si Galvan eut resté plus long-temps à Ternate, il eut gagné toutes les Moluques à la Religion Chrétienne, il eut été le Conquerant temporel & spirituel de ces Isles.

Lorsque les Rois de ce pays apprirent qu'on alloit lui donner un successeur, ils firent partir un Ambassadeur pour le Roi de Portugal, afin de le prier de continuer le Commandement à Galvan ; mais avant qu'il fût de retour, George de Castro arriva dans les Moluques, & exerça son autorité, quoique le temps de Galvan ne fût pas encore expiré. Celui-ci aussi moderé que George étoit violent & ambitieux, partit & laissa les Ternatiens dans les pleurs & les regrets. George les augmenta bientôt : imperieux & avare, il les traita avec hauteur & fierté, commit plusieurs injustices, & replongea la Ville dans le desordre & la confusion. Il se saisit même de la personne de Cachil Aërio, & l'envoïa prisonnier à Goa. A son retour il s'en vengea contre ses sujets, qui s'étoient

1543. fait Chrétiens, & il les persécuta cruellement. 1543.

En Afrique, le Cherif de Maroc, oubliant ce qu'il devoit au Cherif de Tarudante son frere, leva des troupes, viola la paix, & se jetta dans les terres dependantes du Royaume de Tarudante. Ils se rencontrerent dans le même endroit, où deux ans auparavant le Cherif de Maroc avoit reçu la Loi du Cherif de Tarudante. Ses troupes furent taillées en pieces, & Maroc tomba sous la puissance de son frere. Mahamet (c'étoit son nom) Maître de Maroc, fit venir en sa présence Guttiere Monroi, qui y gémissoit dans l'esclavage: « Je suis, lui » dit-il, tout plein encore de l'amour » de Donna Mencia votre fille. J'en » conserverai un long souvenir; sa » mort ne m'a laissé que de tristes re» grets; la gloire & la victoire qui » s'attachent à mes pas, irritent ma » douleur au lieu de l'appaiser. Il » n'est point de bonheur pour moi » depuis que je ne puis plus le parta» ger avec elle; je sens cependant » moins vivement mon malheur, » puisque je puis être utile à son pe» re. Allez dans votre patrie joüir de » la liberté que je vous rends; soïez » heureux, & souvenez-vous quel» quefois d'un Roi qui a aimé & ado» ré votre fille. « Monroi partit & se rendit à Mazagnan.

Cependant le Cherif son frere recherchoit l'amitié de Mulei Hamed Roi de Fez, dans l'espérance qu'il lui fourniroit le secours nécessaire pour reconquerir ses Etats. Mahamet informé de cette négociation, fit demander à son frere une entrevûë par deux Alfaquies, ou Prêtres de Mahomet. Ils se virent donc à deux lieuës de Maroc. Mahamet embrassa tendrement son frere. « Pourquoi, lui » dit-il ensuite, avez-vous violé le » serment solemnel que vous aviez » fait dans Tarudante, de ne jamais » prendre les armes contre moi. Le » parjure est honteux au commun des » hommes, mais il est impardonna» ble aux Princes. Le Ciel sçait les » en punir; c'est lui qui vous a chassé » de votre thrône. Reconnoissez sa » puissance; reconnoissez la foiblesse » de mes armes; que pouvoient-elles » contre la force des vôtres, si le » Ciel pour venger vos sermens vio» lés, ne m'eut soûtenu de sa main » puissante. C'est ce même Ciel qui » vous fait détester de tous ceux qui » vous connoissent; c'est lui qui est » la source de tous vos malheurs; c'est » lui qui inspire à vos propres Sujets » une haine immortelle contre votre » gouvernement. Rentrez-donc dans » vous-même, n'achevez pas de creu» ser l'abîme où vous allez tomber; » cessez de me susciter des ennemis, je » vous aime encore, je sens que vous » êtes mon frere, je m'intéresse à vous; » vivez tranquille, allez dans Tafile» te, que je vous laisse, allez-y ter» miner vos jours dans le sein du re» pos; j'aurai soin de vos enfans, ils » ne manqueront point de Couron» nes. « Le Cherif se tut, son frere fut touché, & se retira à Tafilete.

Le Roi de Fez, jaloux des succès du Cherif Mahamet, rompit la paix & lui déclara la guerre. L'armée qu'il destina pour le déthrôner étoit nombreuse: il y avoit huit cens Turcs que commandoit Morgan, Persan de Nation, & estimé pour un des plus braves & des plus vaillans hommes de son tems. Plusieurs Rois tributaires de celui de Fez, accoururent se ranger sous ses étendarts. Le Cherif vit sans s'émouvoir cet orage formidable. Accompagné de ses braves sol-

1543. dats, que la victoire suivoit partout, il alla au devant de l'ennemi : on combattit : la terreur s'empara de l'armée du Roi de Fez. Elle se dissipa, & abandonna le champ de bataille au Cherif, qui fit prisonnier son rival. Lorsqu'on l'amena en sa présence, il lui dit : » Hamed Oüataz Merinis, la colere » de Dieu est tombée sur ta tête : elle » a écrasé tes injustes projets : tes violences sont confonduës : cependant » ne t'afliges point : ton vainqueur » sçait faire un digne usage de la victoire : sois plus sage désormais : tu » reverras tes Etats, quoique je n'ignore pas l'attachement que tu » as pour mon frere. Tu me reproches » injustement des violences, répondit fierement Hamed ; la justice & » la modération ont toûjours été les » guides de ma conduite ; si j'ai pris » les armes contre toi, ton ambition » m'y a forcé ; j'ai été ton ami tant » que tu as été moderé ; j'ai voulu secourir ton frere, parcequ'il étoit » dans le malheur ; je t'eusse secouru » pareillement, si la fortune se fut » déclarée en sa faveur.

Tandis que ces Barbares se faisoient ainsi la guerre, & qu'ils laissoient en paix les Portugais en Afrique, le Roi Dom Juan répandoit encore des larmes sur le tombeau de son fils Philippe, sur celui de l'Infant Antoine, & sur celui du Cardinal Alfonse & d'Edoüard ses freres. Ces Princes plus grands encore par leurs vertus, que par l'éclat de leur naissance, furent regrettés généralement. Ils soûtenoient avec dignité leur rang, ils méritoient d'être Princes.

L'honneur & la fidélité sont les premieres qualités d'un Grand. Dom Michel de Sylva frere du Comte de Portalegre, Evêque de Viseo, Secretaire de la Chambre de la Pureté, & Favori du Roi, manqua à l'un & 1543. l'autre en sortant du Roïaume, & en emportant avec lui quelques papiers d'importance, que le Roi lui avoit confiés. Dom Juan fut si indigné de sa trahison, qu'il le renia pour son Sujet par un Acte public, lui ôta tous ses bénéfices, & le dégrada de sa noblesse. Il décerna les mêmes peines contre ceux qui l'avoient suivi, & défendit à tous ses Sujets d'entretenir aucune sorte de commerce avec lui, sous peine d'encourir son indignation. Le Comte son frere fut enfermé dans la Tour de Belem pour lui avoir écrit ; il y étoit étroitement gardé, lorsque l'Infante Marie, qui devoit partir incessamment pour épouser Philippe II. fils de l'Empereur Charles V. demanda son élargissement. Le Roi le lui accorda, à condition que le Comte iroit à Arzilla, pour faire la guerre contre les Maures, & pour mériter par ses services l'oubli de sa faute. Le Roi voulut par cet excès de sévérité, qui ne lui étoit pas ordinaire, apprendre aux Grands, qu'ils devoient les premiers donner l'exemple, en obéïssant ponctuellement aux ordres de leur Roi.

Loüis Sarmiento, Ambassadeur de Castille à la Cour de Portugal, fiança la Princesse Marie à Almerin au nom de l'Infant Philippe. Le Cardinal Henri son oncle en fit les cérémonies. Le même jour le Roi lui donna un bal, où il dansa avec la Reine & tous les Princes de sa Maison. Le troisiéme d'Octobre, la Princesse partit pour l'Espagne : jamais séparation ne fut plus touchante. Les Infans oncles de Marie en étoient vivement affligés ; ils cachoient cependant leur tristesse pour diminuer celle de la Princesse, qui augmentoit à mesure qu'elle approchoit du moment qu'elle devoit par-

1545. tir. L'idée du Thrône qu'elle alloit occuper, les honneurs qu'on lui rendoit, ceux qui l'attendoient en Espagne, rien ne pouvoit la consoler. Le jour de son départ étant arrivé, elle sortit du Palais richement parée, & elle monta sur une haquenée, que Jacque Duc de Bragance & Theodose son frere conduisirent tenant les rênes jusques sur les bords du Tage. Là elle s'embarqua pour remonter la riviere jusqu'à Alcochete. La barque étoit ornée de fleurs, & les Pilotes galamment vêtus, & couverts de rubans de différentes couleurs, qui faisoient par leur varieté un effet admirable.

Le Duc de Bragance, Ferdinand de Vasconcellos Aumônier de la Princesse, l'Archevêque de Lisbonne, & plusieurs Seigneurs s'étoient déja rendus à Alcochette, lorsque la Princesse y arriva. Ils l'accompagnerent jusque sur la frontiere, où le Duc de Medina Sidonia & l'Archevêque de Cartagene vinrent la recevoir; leurs équipages étoient superbes. Dom Diegue d'Alvito Camera-mayor du Roi, & le Docteur Dom Gaspar Conseiller du Conseil privé, la suivirent à la Cour de Castille en qualité d'Ambassadeurs.

Le mariage de la Princesse Marie pensa causer une rupture entre la France & le Portugal. François I. à qui on ne l'avoit point communiqué, s'en plaignit vivement à Dom François de Norogna; il lui dit: « Votre » Maître sans doute veut rompre » avec moi, puisqu'il vient de marier » sa fille au fils du plus cruel de mes » ennemis. « Norogna lui répondit, que le Roi son maître ne chercheroit jamais à se broüiller avec Sa Majesté, qu'il se faisoit honneur de son estime & de son amitié; que s'il pensoit autrement, il étoit trop sincere pour déguiser ses sentimens: qu'à l'égard du mariage de l'Infante sa fille avec Dom Philippe, qu'il ne devoit pas s'étonner s'il ne l'en avoit pas averti, puisqu'il l'ignoroit lui-même, & qu'il en apprenoit la premiere nouvelle de Sa Majesté. Le sang froid avec lequel Norogna répondit au Roi, fit croire à ce Prince qu'il disoit la verité, ou du moins il feignit de le croire. Il lui en sçut même si bon gré, qu'il lui dit: » Monsieur de Norogna, je donne» rois ma Ville de Paris pour un hom» me tel que vous. 1543.

Le Roi l'aïant quitté, Norogna revint à son Hôtel, & dépêcha secretement un Courrier extraordinaire au Roi de Portugal, pour l'informer de ce qui venoit de lui arriver, & pour le prier de lui écrire promptement en conséquence de ce qu'il avoit répondu au Roi de France. Dom Juan le fit, & le Courier fit une telle diligence, que lorsqu'on remit la Lettre du Roi de Portugal à François I. il fut persuadé que Norogna lui avoit dit vrai.

Sur ces entrefaites Dom Edoüard, fils naturel de Dom Juan & de Donna Isabelle Moniz, fille de l'Alcaïde Mayor de Lisbonne, arriva dans cette Ville vers le mois d'Août. Dom Juan 1544. l'aimoit tendrement, & la Reine, & les Infants lui marquerent beaucoup d'amitié. Il étoit né en 1525. & il avoit été élevé dans le Couvent de S. Jerôme à Guimaraëns. Il entendoit & parloit parfaitement bien le Grec & le Latin: il avoit une grande connoissance de l'Histoire, & travailloit à celle de Portugal, lorsqu'il mourut. Il n'avoit que vingt-huit ans, & il étoit déja Archevêque de Brague, & remplissoit dignement les fonctions de l'Episcopat. Occupé de son trou-

1544. peau, il veilloit à son instruction lui-même, ne croyant pas devoir se contenter d'en confier la conduite à un autre. Frappé de la dignité de son état, il regardoit les honneurs de la Cour bien au-dessous de son ministere, & condamnoit hautement les Evêques, qui y alloient ramper ambitieusement, pour en obtenir des faveurs. Les regrets que le Roi, la Reine, les Infants, les Grands, & tout le Royaume enfin, donnerent à sa mort, furent des preuves du merite éclatant, & de la vertu solide qui brilloient en lui.

Cependant les Portugais continuoient toujours de faire la guerre dans les Indes. Le Viceroi Dom Martin Alfonse de Sousa s'y comportoit avec prudence & avec valeur. Il fit plusieurs armemens, avec lesquels il contint les Indiens dans son obéïssance. Il détruisit aussi plusieurs Temples de Pagodes, & l'Evangile pénétra de son temps dans l'Isle de Macazar, située à quarante lieuës par-delà les Moluques, & qui a trois cens lieuës de circuit. Elle est fertile en toutes sortes de fruits, & en bois odoriferants. Les peuples y sont forts, bienfaits, & experts surtout dans l'art de la navigation. L'Isle est divisée en plusieurs Royaumes. On y trouve de vastes campagnes avec des fontaines, & de profondes rivieres. Antoine Payva y fut envoïé par le Gouverneur de Malaca, pour y charger du bois de sandal. Payva, au lieu d'y faire le commerce, s'y érigea en Prédicateur, & convertit le Roi de Jupa.

En Cambaye, le Viceroi pensa se broüiller avec Idalcan, à l'occasion de Meale Prince de la race du Roi de Decan. Lorsque les Portugais arriverent dans les Indes, le Roi de Decan, Roïaume situé entre celui de Cambaye & de Canara, fut dépoüillé par les 1544.
Portugais de sa Couronne, & jetté dans une affreuse prison, où il finit tristement ses jours. Les Seigneurs de son Roïaume partagerent ses Etats, & Nizamaluco eut en partage la Ville de Chaul, où les Portugais bâtirent une Citadelle. Goa resta à Sabaï ou Sabajo, pere d'Idalcan, que les Portugais chasserent de cette Place. Idalcan avoit en son pouvoir un certain Meale de la race du Roi de Decan. C'étoit un Prince d'une médiocre vertu, né pour obéïr, quoiqu'il eût l'ambition de vouloir commander. Craignant la cruauté d'Idalcan, il lui demanda la permission de se retirer à la Meque en Arabie, pour y vivre en paix, avec sa femme & ses enfans. Soliman, General de l'armée du Grand Seigneur, le tira de sa solitude, & l'amena dans les Indes, lorsqu'il y alla pour exterminer les Portugais, & il lui fit esperer de le remettre sur le thrône de ses ancêtres : Meale le crut, & le suivit jusques sur la frontiere de Cambaye. La défaite de Soliman fit bientôt évanoüir toutes ses esperances. Alors il se détermina à demeurer dans l'endroit où il étoit. Martin-Alfonse de Sousa Viceroi, aïant appris la vie languissante qu'il traînoit dans sa retraite, l'en fit sortir. Idalcan étoit broüillé avec un de ses tributaires, nommé Azedecan. Celui-ci crut qu'on n'avoit qu'à montrer au peuple du Roïaume de Decan l'héritier légitime de cette Couronne, pour en chasser Idalcan. Il en avertit Dom Garcie Gouverneur de Goa, & lui conseille d'envoïer promptement chercher Meale en Cambaye, persuadé qu'on lui rendroit facilement la Couronne de ses peres, & qu'on en chasseroit Idalcan, haï, & même détesté de ses sujets, à cause de sa cruauté & de sa

1544. tyrannie. Il lui promet en même tems d'unir ses forces aux siennes, & de faire tout ce qui seroit nécessaire pour le succès de cette entreprise. Dom Garcie écouta Azedecan, & fit venir Meale à Goa. Le Viceroi s'y rendit aussi. On tint un Conseil extraordinaire sur cette affaire, & les opinions y furent extrémement partagées. Les uns blâmoient hautement le dessein qu'on formoit de violer la paix, qu'on avoit concluë & jurée avec Idalcan; les autres soûtenoient qu'on ne pouvoit abandonner Meale sans se deshonorer. Cette raison détermina le Viceroi à le secourir, & à joindre ses forces avec celles d'Azedecan. Déja les troupes étoient parties, le Viceroi & Meale étoient arrivés au Fort de Benastarin, d'où on passe en terre ferme, lorsqu'un nommé Pierre Faria, homme d'une valeur à toute épreuve, & d'une prudence consommée, vint trouver le Viceroi & lui dit: » Songez bien à la démarche que vous » allez faire: Idalcan est un ancien » allié, il est brave, puissant, fertile » en ressources; & cependant vous » lui préferez aujourd'hui un fugitif » sans merite, un exilé qui n'a ni » courage, ni troupes, ni aucune esperance » d'en avoir, que celles que » lui donne un Azedecan, qui cherche » bien moins à le servir, qu'à » venger sur Idalcan les injures » qu'il en a reçuës: avant donc de » poursuivre votre dessein, examinez » bien tous les perils où vous allez exposer » l'Etat: nos affaires sont florissantes; » pourquoi voulez-vous risquer » de les ruiner par une guerre » qui ne peut être que sanglante.

Ce discours frappa le Viceroi, qui ordonna aussi-tôt que tout le monde rentrât dans Goa. Cette retraite précipitée servit de matiere à differens raisonnemens; on condamna d'abord le Viceroi, sur-tout ceux qui avoient conseillé la guerre; mais bientôt on vit qu'il s'étoit conduit avec sagesse, & tout le monde se réunit pour loüer sa conduite. On apprit quinze jours après qu'Idalcan étoit parti de Visapora Capitale de ses Etats, avec une armée considérable, & qu'il assiegeoit Bingan, où s'étoit enfermé Azedecan. Bientôt après on sçut qu'Azedecan étoit mort, & que Bingan avoit été pris, pillé & saccagé. Le Viceroi envoïa aussi-tôt un Ambassadeur, pour féliciter Idalcan de sa conquête. Cette Ambassade causa tant de joie à ce Prince Indien, qu'il abandonna aux Portugais les terres de Salsette & de Bardes, situées en terre ferme, tout proche de Goa, avec toutes les richesses d'Azedecan, à condition qu'on enverroit Meale & ses enfans à Malaca. Le Viceroi accepta les conditions, & envoïa promptement des gens pour prendre possession de ces terres, au nom du Roi de Portugal. A l'égard de Meale, il traîna l'affaire en longueur, & enfin il le fit rester à Goa, sous prétexte qu'il y seroit gardé avec plus de soin qu'à Malaca. Mais sa veritable raison, étoit qu'il vouloit contenir Idalcan par la crainte de ce Prince. 1544.

Le temps de la Viceroïauté de D. Alfonse Martin de Sousa vint à expirer. Dom Juan de Castro fut envoyé à sa place. Nous avons vû comment 1546. les Turcs & les Cambayois furent repoussés de devant Diou. Mamoud neveu de Badur, qui étoit monté sur le thrône de Cambaye, avoit conclu la paix avec Sousa. Pendant cet intervalle, on vêcut paisiblement à Diou; le commerce s'y retablit, les Portugais répareren les brêches de la Citadelle, & Silveira qui l'avoit défenduë contre les Turcs (& dont Fran-

1546. çois Premier Roi de France voulut avoir le portrait, pour le placer dans une salle, où il avoit ceux des plus grands Capitaines, & des plus vaillans hommes) avoit cedé le commandement à Dom Juan Mascaregnas, digne par son merite de lui succeder. L'interêt & la religion, pivots sur lesquels roulent presque toutes les actions des hommes, entretenoient cependant entre les Portugais & les Cambayois une haine sécrete. Coje Sophar Ministre, ou plutôt maître du Roi de Cambaye, dont l'avarice & l'ambition étoient sans bornes, haïssoit d'autant plus les Chrétiens, qu'il l'avoit été lui-même. Abusant de la jeunesse du Prince, & de son peu d'experience, il se servit de tout ce qu'il avoit de ressources dans l'esprit, pour lui persuader de rompre l'alliance faite avec les Portugais, de leur déclarer la guerre, & de le charger du commandement de l'armée, lui promettant de remettre Diou sous son obéïssance.

Lorsqu'on avoit fait la paix, on l'avoit concluë aux conditions suivantes: Que les Portugais joüiroient librement de la Citadelle & du Port, & que le Sultan auroit le reste de l'Isle avec la moitié des Péages; qu'il pourroit sortir & entrer dans le port toutes les fois qu'il le jugeroit à propos; & qu'il pourroit élever une muraille devant la Citadelle, pourvû qu'elle n'apportât aucun préjudice aux Portugais.

On croïoit que cette paix jurée solemnellement dureroit longtems; mais le Roi d'abord, à la persuasion de son Ayeule, demanda aux Portugais la restitution de la Ville de Bacain, & des Isles voisines, que Badur avoit cédées aux Portugais. Mamoud prétendit que cette cession n'étoit point comprise dans le Traité de paix, & que d'ailleurs son prédécesseur n'avoit pû démembrer ses Etats. Il y envoia donc des troupes pour s'en emparer; Laurent de Tavora les battit & les repoussa avec tant de bonheur, que Mamoud y renonça, & la paix fut rétablie: elle duroit depuis six ans. Mamoud se comportoit bien à l'égard des Portugais: il leur rendoit toute sorte de bons services, & Coje Sophar en faisoit de même, quoiqu'il ne respirât que leur perte. 1546.

Mamoud persuadé par ce fourbe Ministre, & touché des pleurs des femmes de Badur, qui demandoient qu'on vengeât la mort de leurs malheureux époux que les Portugais avoient fait misérablement périr, se détermina enfin à tout ce qu'on voulut. Il appelle de divers païs des soldats, & des Capitaines expérimentés, ausquels il paye des sommes considérables, pour qu'ils exercent dans le métier de la guerre les jeunes soldats. Il fait provision d'armes, ou fait venir des ouvriers pour en fabriquer, engage des Ingenieurs habiles, & envoye à Constantinople pour chercher d'excellens fondeurs d'artillerie, ausquels il promet trois cens écus de paye par mois. Ensuite il sollicite en secret les Rois & les Princes de l'Inde. Il veut les engager dans une ligue: il leur apprend qu'il est résolu d'enlever Diou aux Portugais, & leur fait entendre qu'il n'est rien de si facile que de les chasser des Indes, ou de les y exterminer.

Afin que les Portugais à leur tour ne s'allarmassent pas des préparatifs de guerre qui se faisoient dans son Roïaume, il répand le bruit, qu'il en veut au Roi de Patane, pour se venger des courses continuelles qu'il faisoit dans ses Etats. En effet les Portugais

1546. tugais prennent le change : ils n'ont aucun soupçon de ce qu'on trame contre eux : ils confient même à Sophar quel est l'état de leurs forces dans les Indes, & quelles sont leurs richesses.

Le Viceroi, qui avoit précedé Dom Juan de Castro, avoit laissé dans la Citadelle de Diou une garnison de neuf cens hommes. En faveur de la paix, on leur avoit permis de faire le commerce ; ensorte qu'il n'en étoit resté dans la Citadelle que deux cens cinquante avec le Commandant, qui les faisoit, pour ainsi dire, subsister de ses propres deniers : car les finances du Roi de Portugal étoient épuisées, soit à cause des grandes dépenses qu'on avoit faites ci-devant, soit à cause de l'avidité de ceux qui en avoient le maniment. Les navires & les autres vaisseaux qui étoient dans les ports étoient pourris & presque mangés des vers : les mariniers & les matelots étoient en petit nombre : plusieurs soldats avoient vendu leurs armes, ou s'étoient retirés faute de paye. Quant aux munitions, on n'avoit de la poudre à canon que pour un mois, & les provisions de bouche manquoient également.

Telle étoit la situation des Portugais : Sophar en étoit instruit par eux-mêmes, & il ne doutoit point qu'il ne leur arrachât Diou. Il envoïe de nouveau solliciter les Rois voisins de profiter de l'occasion, pour se venger des injures qu'ils avoient reçuës des Portugais : quelques-uns l'approuvent, quelques autres veulent demeurer spectateurs, & voir l'issuë de la guerre qui va s'entreprendre. Tout étant préparé, Mamoud nomme Général de son armée Sophar, & Rumecan son fils Grand-Maître de l'Artillerie. Au commencement de l'hiver de 1546, c'est-à-dire au mois d'Avril (car c'est alors que l'hiver fait ressentir ses rigueurs dans ces climats) Sophar fait marcher ses troupes vers Diou, afin que cette place ne pût être secouruë par mer, à cause de la saison. Pour que les Portugais ne crussent pas qu'il vouloit assieger la Citadelle, il fit courir le bruit que Mamoud lui avoit donné l'Isle, comme il l'avoit autrefois donnée à Melichias ; qu'il alloit en prendre possession, & qu'il amenoit des troupes avec lui, pour faire cesser les oppositions, qu'il pourroit trouver de la part des habitans. Il écrivit conformément à ce bruit à Mascaregnas ; sur la fin de sa Lettre il protestoit, qu'il desiroit que le Ciel le prît pour l'objet de ses vengeances terribles, si jamais il violoit le Traité de paix fait avec les Portugais. 1546.

Mascaregnas connoissoit Sophar : il étoit même lié d'amitié avec lui, mais de cette amitié purement extérieure, que l'intérêt seul forme, & que la politique entretient. Aussi les sermens de Sophar ne servirent qu'à confirmer Mascaregnas dans l'idée où il étoit, que le grand armement des Cambayois ne pouvoit regarder que les Portugais. Il travailla en conséquence avec une diligence incroïable aux préparatifs nécessaires pour soûtenir un siege. Il envoïa au Viceroi Dom Juan de Castro un brigantin, pour l'informer du péril qui le menaçoit. Il fit également dire aux Gouverneurs de Bacain & de Chaul, qu'ils accourussent promptement à son secours, s'ils ne vouloient voir Diou passer en la puissance des ennemis. Il fit sortir en même tems de la Citadelle toutes les bouches inutiles, & ne garda que quelques esclaves & quelques femmes, qui aimerent mieux s'exposer à tous les évé-

1546. nemens d'un siege, que quitter leurs maris. Il ordonna à tous les Marchands Portugais qui étoient dans le port de Diou, d'acheter dans la Ville tout le froment, ris, chair salée, & autres viandes qu'ils pourroient trouver, & de les faire transporter dans la Citadelle. Cet ordre fut exécuté soigneusement. Il fit abbattre toutes les maisons & boutiques qui étoient bâties contre les murailles de la Citadelle, dans laquelle il fit apporter tous les bois, ferrailles, mâts de vaisseaux, & choses pareilles, pour réparer les breches que feroit le canon. Ensuite il fit réponse à Sophar, & feignit d'être persuadé de la sincerité de ses sermens. Sophar à son tour fut convaincu qu'on ne se doutoit de rien. Il fait couler doucement dans l'Isle tantôt une compagnie de soldats, & tantôt une autre, & toûjours pendant le jour, pour ôter tout air de mistere. Pour l'artillerie, il l'y fit passer pendant la nuit avec de grandes précautions.

Enfin il arriva lui-même dans l'Isle, accompagné de son fils Rumecan, de cinq mille Turcs vieux soldats, qui étoient la principale force de son armée, & d'un grand nombre d'autres soldats de diverses Nations. Le peuple de Diou le reçut avec de grandes démonstrations de joïe, & Sophar se logea dans le palais du Roi. Son premier soin fut d'envoïer des espions dans la Citadelle, sous prétexte de saluer de sa part Mascaregnas, qui les reçut poliment à la porte, sans vouloir leur permettre d'y entrer. Après les avoir ainsi congediés, il fit partir, pour visiter Sophar de sa part, Simon Feo, maître des ports & passages, homme sensé & prudent. Sophar le reçut d'abord avec politesse; & puis il lui dit, qu'il étoit venu pour faire élever une muraille entre la Citadelle & la Ville, afin d'empêcher désormais tous débats entre les Portugais & les habitans: qu'il espéroit que les Portugais ne s'opposeroient point à une chose aussi raisonnable. Il ajoûta à ce discours, que c'étoit une chose inoüie & intolérable, que des Etrangers, comme ils étoient, que les habitans avoient reçus par grace dans ce païs pour entretenir la paix, eussent eû la hardiesse de massacrer le Sultan Badur, Prince magnanime, qui les avoit accablés de bienfaits: qu'il n'étoit pas moins insolent à eux, d'usurper tyranniquement l'empire des mers des Indes, & d'empêcher les Princes & les Monarques de ces contrées, même celui de Cambaye, d'y naviger sans leur permission: Qu'on ne pouvoit plus supporter une telle indignité, & qu'on étoit las de recevoir la Loi: » Allez donc, ajouta-t'il, allez de ma » part dire à votre Commandant Mascaregnas & à ses Officiers, qu'ils » soient désormais plus moderés; » qu'ils travaillent promptement à » mériter leur grace, en réparant les » injures passées que nous avons re» çuës: nous ne suspendons notre » vengeance qu'à ces conditions: s'ils » sont sages ils les accepteront. Le » danger les environne de toutes » parts: je sçai qu'ils manquent des » choses les plus nécessaires & pour » se deffendre & pour vivre: ils sont » en petit nombre: les peuples d'a» lentour les détestent: les autres » Portugais ne sçauroient les secou» rir à cause de l'hiver. S'ils sont sa» ges, je le répete, qu'ils ne s'expo» sent point à éprouver la force de » mes armes. 1546.

Simon Feo revint dans la Citadelle, & rendit compte de son Ambassade à Mascaregnas, qui fit aussitôt as-

1546. sembler un Conseil pour voir ce qu'il falloit répondre. On vit bien que Sophar portoit plus loin ses vûës qu'il ne l'avoit dit; cependant pour n'avoir rien à se reprocher, on jugea à propos de lui répondre ainsi. Que pour la réparation des injures qu'il prétendoit avoir été faites aux Cambayois par les Portugais, ils ne pouvoient rien résoudre sur cet article, sans le consentement du Viceroi; qu'on pouvoit lui envoïer des Ambassadeurs; qu'il étoit trop équitable pour ne leur pas rendre justice: qu'à l'égard de la muraille, qu'ils n'empêchoient point qu'on la construisît, pourvû qu'on la fit dans l'endroit marqué dans le Traité de paix passé entre Garcie de Norogna & le Roi de Cambaye: que si Sophar pretendoit faire autre chose, qu'il s'y opposeroit de toutes ses forces, & qu'il s'enseveliroit sous les ruines de la Citadelle, plûtôt que de souffrir qu'on l'endommageât en aucune maniere. Simon Feo fut encore chargé de porter cette réponse à Sophar: il lui présenta en même tems, les articles de la paix concluë entre Norogna & Mamoud. Sophar transporté de fureur, prit le papier & le déchira, & retint dans les fers Feo & deux Portugais qui l'accompagnoient.

Cette violence fut comme le dernier signal de la guerre. Dom Juan Mascaregnas disposa toutes choses dans la Citadelle, pour rendre les efforts de Sophar inutiles; & Sophar dressa ses batteries, ouvrit ses tranchées, & poussa ses travaux avec une ardeur incroïable pour réduire la Citadelle. D'abord pour se mettre à l'abri du canon, il fit construire un parapet revêtu de balles de coton. Mascaregnas de son côté distribua à ses Officiers les postes de la Forteresse, selon qu'il convenoit à leur genie & à leur caractere, & envoïa croiser sur la côte deux caturs, afin d'empêcher qu'on n'apportât des vivres aux assiegeans. Sophar s'étant apperçu que la Tour qui commandoit la mer étoit la principale défense de la Citadelle, ne songea d'abord qu'à s'en rendre le maître. Il fit venir pour cet effet plusieurs vaisseaux, parmi lesquels il y en avoit un d'une longueur & d'une largeur prodigieuse, sur lequel il ordonna de construire à la hauteur de la Tour, un bâtiment de charpenterie, gabionné & muni de mantelets & de blindes, pour le mettre à l'abri du feu des assiegés. Lorsque cette machine en forme de Cavalier fut achevée, on y dressa une bonne artillerie, & l'on y fit monter douze cens Turcs pour assaillir la Tour. Mascaregnas informé par ses espions du dessein des ennemis, chargea Jacque Leite d'aller brûler cette machine. Leite sortit du port avec deux vaisseaux, & profitant des ténébres de la nuit, il s'approcha de l'ennemi pour executer les ordres de son Gouverneur. Les Cambayois l'apperçurent & se mirent en défense. Leite s'avança toûjours, mit le feu à la machine, & fit périr une partie des troupes qui étoient dedans. Non content de cet exploit, il enleva quelques vaisseaux aux ennemis, & rentra triomphant dans la Citadelle. 1546.

Sophar eut recours à d'autres machines pour réparer ce malheur; il ne cessoit point de battre la Forteresse à coups de canon: les lieux d'alentour retentissoient du bruit effroyable des fréquentes décharges qu'il faisoit faire. Un François renégat conduisoit son artillerie: il étoit habile, & faisoit un tort considérable aux assiegés. Sur ces entrefaites Ferdinand de

1546. Castro fils du Viceroi arriva, & entra le 18 de Mai dans la Citadelle, avec un secours qui releva le courage des Portugais, abattus par la crainte qu'ils avoient de n'être pas secourus. Mamoud Roi de Cambaye se rendit à Diou presque en même tems; il venoit pour ranimer ses troupes déja rebutées, & pour voir la machine dont nous avons parlé. Comme elle avoit été brûlée, Sophar pour l'en dédommager fit redoubler le feu; il fut si vif & si long, que la Tour de S. Jacque fut renversée, & celle de S. Thomas extrêmement ébranlée. Les Portugais répondirent à ce feu par un feu semblable. Ils tuerent plusieurs personnes autour du Roi, & entr'autres un de ses cousins. Il en fut si effrayé, qu'il abandonna le siege, & s'en alla à Madaba, une des principales Villes de son Roïaume. En partant il donna le commandement de la cavalerie à Juzarcan, qui s'étoit acquis une grande réputation dans les dernieres guerres.

Mamoud étant parti, les assiegeans continuerent de faire un feu si terrible, que la tour de S. Jean fut rasée, & le fossé comblé des ruines. Ils éleverent aussi une espece de platte-forme avec des gabions & de la terre, & y dresserent une batterie, qui foudroïoit les Portugais à découvert. Mascaregnas fit construire vis-à-vis cette batterie un parapet. Il fut commencé & achevé dans une nuit. Le lendemain les Cambayois l'attaquerent inutilement. La nuit suivante, le Commandant fit faire un ravelin ou demie-lune, pour empêcher les ennemis de combler le fossé. Cet ouvrage étonna beaucoup les Cambayois; ils ne pouvoient concevoir, comment les Portugais avoient pû le faire en si peu de temps. Sophar, lorsqu'on vint lui annoncer cette nouvelle, ne put la croire. Il quitta 1546. promptement son Palais, & courut pour voir cet ouvrage. Il se plaça derriere la muraille, pour le considerer avec plus d'attention, & appuya sa tête sur une de ses mains. Un Arquebusier l'apperçut, le mira, & lui enleva du même coup la moitié de la main & de la tête. Il expira sur le champ. Sophar entendoit assez bien la guerre: il joignoit la ruse à la valeur, & le courage à la prudence. Fertile en expediens, bons & mauvais, il les emploïoit tous indifféremment, & les regardoit du même œil, pourvû qu'il réüssît dans ses desseins. D'un metier vil & penible il s'étoit élevé aux premieres Charges du Roïaume de Cambaye. D'esclave de Badur il étoit devenu son favori, & maître de Mamoud. Ce Prince élevé sous ses yeux s'étoit accoûtumé à ne rien faire que par ses conseils. Il lui avoit donné toute sa confiance; les décisions de Sophar étoient pour lui des ordres. Les Ministres, quelques biens qu'ils procurent, sont presque toujours l'objet de la haine publique, & presque toujours ils la meritent, parce qu'il est rare qu'ils n'abusent pas de leur autorité. Sophar, quoiqu'ambitieux & violent, sçut ménager les esprits avec tant d'art, qu'on le vit s'élever & joüir de son élevation sans envie. Les Cambayois le regretterent généralement; Il est vrai que la haine qu'il portoit aux Chrétiens, & particuliérement aux Portugais, contribua autant à l'amour & à l'estime qu'on avoit pour lui, que ses talens pour le Ministere. Le peuple estime peu les hommes sans religion; il en faut avoir pour le conduire avec sûreté. Sophar ne l'ignoroit point. Dégagé de tous les préjugez, il les respectoit tous exterieurement. Il remplissoit jusqu'aux moin-

1546. dres superstitions de la religion Mahometane, & reprenoit severement ceux qui manquoient de les observer. Cette exactitude faisoit d'un impie un Saint aux yeux grossiers du peuple, qui confond toutes choses. Au reste, il étoit né à Chio, selon quelques-uns; mais selon d'autres, l'Italie étoit sa patrie, & la Ville d'Otrante le lieu de sa naissance.

Sa mort suspendit pendant quelques jours les attaques; mais aussitôt que le Roi eut nommé à sa place son fils Rumecan, elles recommencerent avec plus de furie que jamais. Rumecan se prépara à donner un assaut general. Il fit proposer à Mascaregnas de rendre la Place, en lui promettant la vie & la liberté. A l'égard des biens, il n'en avoit d'autres que ses armes, & les autres Portugais de même. Mascaregnas rejetta avec mépris cette proposition. Le lendemain, qui étoit le 19. de Juillet, on monta à l'assaut avec tant de fureur, qu'une trentaine des plus braves gagnerent le haut de la brêche, mais les Portugais les repousserent. On vit parmi les combattans quelques femmes Portugaises affronter les perils de la guerre, avec le même courage & la même intrepidité que les hommes. L'Histoire nous a conservé les noms de ces célebres héroïnes. Le Portugal parle encore avec admiration d'Isabelle Madera, de Garcia Rodriguez, d'Isabelle Diaz, de Catherine Lopés, & d'Isabelle Fernandez, appellée depuis communément la Vieille de Diou. Ces femmes illustres donnerent pendant tout le siege des preuves éclatantes, que leur sexe peut joindre au talent de plaire les vertus qui distinguent les hommes de merite.

Le lendemain les Cambayois revinrent à l'assaut. S'étant apperçus que les Portugais négligeoient de garder 1546. la côte de la mer, à cause de la hauteur des rochers, ils se coulerent secretement le long de la côte, monterent de rochers en rochers, & gagnerent la muraille. Deux Portugais passerent heureusement dans cet endroit; ils coururent en avertir Mascaregnas, qui s'y rendit avec quelques soldats, ausquels se joignirent les femmes dont nous avons parlé. Isabelle Fernandés étoit à la tête, une lance à la main; elle animoit les hommes, & l'on eut dit qu'elle seule commandoit. On chargea avec impetuosité les Cambayois; on en tua une partie sur la place, on en fit prisonnier un grand nombre, & l'on fit sauter du haut en bas des rochers le reste. Isabelle Madera perit glorieusement en combattant dans cette action. Mascaregnas lui rendit les derniers devoirs, avec toute la magnificence que les circonstances lui permettoient. Il honora son tombeau de ses larmes, & fit publiquement son éloge. Cependant les Cambayois abandonnerent l'assaut, & laisserent mille de leurs soldats sur la place.

Mamoud apprenant le peu de progrès que faisoit son armée, fit partir Mojeetcan son premier Ministre avec quatorze mille hommes, pour la rafraîchir. Mojetecan aïant trouvé que la force ouverte étoit inutile, eut recours à la ruse, pour réduire les Portugais. Il fit miner presque toute la citadelle, avec tant de secret & de promptitude, que les Portugais n'en furent avertis que tard; assez tôt pourtant pour abandonner les postes minés. Ceux qui étoient dans la tour de Saint Jean voulurent y rester, ne pouvant pas s'imaginer que la mine fût assez considerable pour la faire sauter. La tour fut renversée de fond en comble, & tous ceux qui la défendoient,

1546. parmi lesquels se trouva Ferdinand de Castro fils du Viceroi, furent ensevelis & écrasés sous les débris. Cependant Mascaregnas paroissoit inébranlable. Il tacha par ses exemples, autant que par ses discours, de bannir la tristesse & la fraïeur de ses soldats: les aïant rassurés, il fit travailler pendant la nuit les femmes des esclaves avec les soldats, à des retranchemens dans les endroits qui avoient été ouverts par les mines. Cette précaution devint inutile, par une autre mine qui fit sauter le lendemain la tour de Saint Jacque. Les ennemis immédiatement après se presenterent à l'assaut, & malgré les efforts incroïables des Portugais, ils forcerent ceux qui défendoient la brêche, entrerent dans la Cour du Château, s'emparerent de la moitié de l'Eglise, & s'y logerent.

Alvarés de Castro fils aîné du Viceroi, arriva sur ces entrefaites avec un secours de quatorze fregates; ce qui releva l'esperance de Mascaregnas. Les nouveaux venus pleins de cette confiance si naturelle à la jeunesse, demanderent à faire une sortie, ce que le Commandant leur refusa d'abord. Ils persisterent dans leur dessein, & menacerent de l'executer malgré Mascaregnas, s'il n'y consentoit point. Mascaregnas pour prévenir une action si contraire à la discipline militaire, & si dangereuse dans les circonstances presentes, y consentit. Il choisit pour cet effet cinq cens hommes, qu'il divisa en trois corps, dont il donna le commandement à Alvarés de Castro, & à Dom François de Menesés. Du premier choc, ils chasserent les Maures des postes avancés. Cependant les Portugais abandonnerent leurs étendarts. Mascaregnas les ayant apperçus du haut du rampart, accourut dans l'endroit où ils étoient, & leur cria: » Laches que vous êtes, est-ce » ainsi que vous soûtenez la gloire de » votre Patrie? Qu'est devenu cette » valeur dont vous faisiez parade il » n'y a qu'un moment? Vous demandiez qu'on vous menât à l'ennemi; » on vous y mene, & lorsqu'il est » temps d'executer, vous lâchez le » pied, vous fuïez. Rougissez de votre lâcheté. Apprenez à mieux obéir, » ou combattez avec plus de courage. Les Portugais penetrés de ce reproche, volent où le péril les appelle, & chargent avec furie l'ennemi. Mojetecam leur opposa une résistance si opiniâtre, que les Portugais perdant peu-à-peu de leur terrain, reculerent, & furent bientôt rompus & mis en desordre: sans Mascaregnas ils eussent tous péri; mais ce brave Commandant donna des ordres si précis, & prit des mesures si justes, pour les faire rentrer, qu'il leur sauva la vie ou la liberté. Plusieurs cependant, & ce furent les plus braves, resterent sur la place, entre autres François de Menesés, jeune homme d'une grande esperance, Dom François d'Almeïda, Lopez de Sousa, Dom Edouard de Menesés Pereïra, Nuñés Pereïra, & Rui Fernandez. Alvarés de Castro fut lui-même dangereusement blessé: il reçut un coup si furieux sur la tête, qu'il tomba par terre: les ennemis alloient le massacrer, sans un de ses domestiques, qui les arrêta, les repoussa, & donna le temps à son Maître de se relever, & de se retirer. Les Barbares voyant que leur proye leur échappoit, redoublerent leurs efforts, & massacrerent ce genereux domestique, qui païa de sa vie celle de son Maître. 1546.

Peu de jours après cet évenement, où la témerité & la desobéïssance des Portugais furent chatiées, Vasco d'A-

1546. cugna, & Loüis d'Almeïda, entrerent dans la citadelle avec un nouveau secours. Ils avoient rencontré en chemin un cousin de Sophar, qu'ils avoient fait prisonnier avec tout son équipage. Mascaregnas leur fit trancher la tête, qu'il fit jetter dans la mer, pour faire voir aux ennemis combien peu il les redoutoit.

On entroit dans le mois de Novembre, & le siege duroit depuis huit mois, lorsque Dom Juan de Castro, malgré la douleur qu'il ressentoit de la mort de son fils Ferdinand, résolut d'aller chasser les ennemis de devant Diou, & délivrer cette Place du péril qui la menaçoit. La flote qu'il destina pour cette expedition, étoit composée de quatre-vingt-dix voiles. Il se rendit d'abord à Baçaim, & tandis qu'il séjourna dans cette Ville, il envoïa croiser sur la côte Dom Manuel de Lima. Ce brave Capitaine prit quelques vaisseaux, descendit plusieurs fois à terre, & porta le fer & la flamme dans tous les lieux circonvoisins. Il brûla plusieurs Villes & saccagea tous les Monasteres des Bracmanes, & des Baneanes, autre espece de Moines Indiens. Enfin il répandit une telle épouvante sur toute la côte, qu'on n'y prononçoit son nom qu'avec frayeur.

Le Viceroi partit enfin & arriva à Diou, en même temps, qu'Acedecan & Alucan entroient dans le camp, pour rafraîchir avec cinq mille hommes, les assiegeans. Castro entra en secret dans la citadelle, & fit débarquer ses troupes. On tint Conseil: les avis furent partagés; les uns vouloient qu'on livrât bataille aux Cambayois; les autres soutenoient qu'il étoit dangereux de s'exposer à la perdre; Garcie de Sa, vieillard respectable, qui avoit passé sa vie dans le métier des armes, & qui avoit acquis, par cette longue experience, une connoissance parfaite de la guerre, se leva au milieu de l'assemblée, imposa silence, & dit, *j'ai écouté; il faut combattre.* Castro embrassa son sentiment, & se disposa à l'executer. Il confia l'avant-garde de cinq cens hommes à Dom Juan Mascaregnas; il donna deux differends corps à commander à Alvarés son fils, & à Manuel de Lima; & se mit à la tête du reste, qui montoit à mille Portugais, sans compter les troupes Indiennes. Plusieurs femmes s'habillerent en hommes, & se mêlerent parmi les combattans. On laissa trois cens hommes dans la citadelle, sous les ordres d'Antoine Freyre. 1546.

L'onziéme de Novembre, jour consacré à la memoire de Saint Martin, les Portugais sortirent de la Citadelle, & s'avancerent vers les retranchemens des ennemis, avec une intrepidité sans égale. Dom Juan Manuel, & D. Juan Falcam, s'étoient promis de monter les premiers. Manuel s'étant appuïé de la main sur la muraille, les Maures la lui couperent; Manuel voulut s'aider de l'autre, on la lui coupa encore; alors il s'efforça de franchir le retranchement avec les bras; il en vint à bout, & il commença à se battre à coups de tête. Les ennemis la lui couperent, & ce brave soldat expira sur la place. Falcam eut le même sort: il reçut, dès qu'il fut parvenu au haut du retranchement, plusieurs blessures, dont il mourut. Cependant les autres Portugais s'efforçoient de les imiter. Michel Rodriguez Coutigno Fios Secos, Cosme Payva, Antoine Moniz Baretto & Vasco Fernandez, parvinrent sur le retranchement. Payva eut une jambe emportée, & fut tué. Vasco d'un seul coup d'épée emporta le turban & la moitié de la tête d'un

1546. Turc, qui tomba par terre; & d'un autre coup, il en fendit un autre en deux parts. François d'Azevedo, après s'être distingué par de semblables actions, succomba sous les coups des Infideles.

Dom Juan Mascaregnas, qui à la prudence du Commandement, joignoit la vivacité de l'execution, & D. Alvarés de Castro, que la presence de son pere animoit encore, forcerent les ennemis, & entrerent dans les retranchemens. Le Viceroi ordonna à Edoüard Barbudo de s'avancer avec l'étendart Roïal. Il obéït. A cette vûë, les Portugais redoublerent leurs efforts, pour achever de forcer les Cambayois, & ceux ci leur opposerent une résistance opiniâtre, pour les rendre inutiles. L'air étoit obscurci du nombre prodigieux de fleches qu'ils lancerent. Le canon & la mousqueterie ne cessoient de tirer. Le silence regnoit dans l'un & l'autre parti. Barbudo fut renversé avec l'étendart du haut retranchement: il se releva promptement, & remonta avec une valeur incroïable pour replanter l'étendart dans l'endroit que le Viceroi lui avoit marqué. Les Portugais le suivirent: irrités de tant de résistance, ils forcerent une seconde fois les ennemis, & pour la seconde fois les ennemis les repousserent encore: on revint à la charge. Rumecan accourt au secours des siens avec ses principales forces, & le Viceroi soûtient le courage des Portugais par sa presence & par ses actions éclatantes de valeur, de prudence, & d'intrepidité.

Rumecan joignit Juzarcan qui combattoit d'un autre côté, que Dom Juan Mascaregnas avoit forcé. Juzarcan se retira en ordre, & dès qu'il eût joint Rumecan, il rechargea les Portugais. Le combat devint plus vif & plus sanglant qu'il n'avoit encore été. 1546. La terre étoit couverte de corps morts: on n'entendoit de tous cotés que de tristes gémissemens; la victoire ne se déclaroit encore ni pour les uns, ni pour les autres: cependant Rumecan commença à reculer, & bien-tôt sa retraite devint une fuite véritable: on le poursuit; Rumecan s'arrête & ralie ses soldats qui l'environnent, profite du desordre qui est parmi ceux qui le poursuivent, en tuë un nombre considerable, & contraint les autres à reculer. Castro fremit à cette vûë, il se voit arracher une victoire, qu'il croïoit sûre; il arrête à son tour les Portugais, & sans leur reprocher leur fuite, il se met à leur tête, charge les Cambayois, & leur fait tourner visage: ils courent vers la Ville, on les suit, & Mascaregnas & Dom Alvarés de Castro, Dom Manuel de Lima, Georges Cabral & plusieurs Portugais de distinction y entrent pêle mêle avec eux. Le carnage regne & dans les ruës & dans les maisons: femmes, vieillards, enfans, tout périt par le fer des Portugais: on pille, on brûle, on saccage Diou. Cette Ville florissante n'offre bien-tôt qu'une triste image de toutes les fureurs de la guerre.

Tandis que les Portugais détruisent ainsi Diou, Rumecan, Acedecan, Juzarcan, Mojetecan, & Alucan, se retranchent dans un endroit avec huit mille hommes. Le Viceroi rassemble ses troupes, & malgré les fatigues qu'elles viennent d'essuier, il les mene pour attaquer les Cambayois. Alvarés son fils & Mascaregnas affrontent les premiers, les coups des Cambayois desesperez. Gabriel Teyxeira perce & joint celui, qui portoit l'enseigne des ennemis: il le jette par terre d'un coup d'épée, prend l'étendart entre ses mains,

&

1546. & crie victoire, victoire; les Cambayois saisis d'épouvante, fuient; la confusion & le desordre où ils sont, empêche une partie d'eux de se retirer en ordre; ils tombent sous les coups des Portugais: George Nunez aperçoit Rumecan expirant parmi les morts; il lui coupe la tête, & la montre aux Cambayois épouvantés. Juzarcan est fait prisonnier, Acedecan & Alucan périssent également, & restent sur le champ de bataille avec cinq mille Cambayois. Cette victoire couta cent Portugais au Viceroi.

Parmi ceux qui se distinguerent d'une maniere éclatante dans cette occasion, on compte Dom Juan Mascaregnas Gouverneur de la Citadelle de Diou, Dom Alvarés de Castro, Barbubo, Dom Juan Manuel, Dom Juan Falcam, Cosme Payva, Vasco Fernandés, Michel Rodrigués Coutigno, Dom Manuel de Lima, Garcie de Sa, Manuel de Sousa & Sepulveda, Laurent Perés de Tavora, George Cabral, Gabriel Teyxeïra, George Nunez, Sebastien, George, & Henri de Sousa, François Azevedo, Antoine Fernandés, surnommé le soldat, par excellence, Baptiste Panoa, Ferdinand & Gomez d'Abreu freres, Alvarés Mendés Correa, D. Juan Madureyra, Gaspar Cardoce, Simon Rodriguez, & plusieurs autres encore, dont l'Histoire de Portugal s'est fait un honneur de consacrer les noms à la posterité.

Mamoud apprit avec desespoir la défaite de ses troupes. Dans les premiers transports de sa fureur, il fit massacrer vingt-huit Portugais, qui étoient en sa puissance. Le malheureux Feo fut du nombre. Diou ne fut point la seule Ville du Roïaume de Cambaye qui fut châtiée de sa révolte: Goga & Gandar situées l'une & l'autre sur la côte, furent également saccagées par D. Manuel de Lima. Tandis que ces villes gémissoient encore de leur infortune, Goa retentissoit de cris de joie & d'allegresse. Castro avoit fait annoncer cette nouvelle aux habitans de cette ville, par Diegue Rodriguez d'Azevedo. En même temps il leur fit demander vingt mille Pradaos pour subvenir aux frais des fortifications de la Citadelle de Diou, & pour récompenser ses soldats, leur promettant de les leur païer à son retour. Pour les engager à lui prêter cette somme, il leur envoya sa barbe en gages. Les habitans l'accepterent, & Castro la retira dans le tems qu'il avoit marqué. 1546.

Aïant rétabli Diou, il y laissa Dom George de Menesés, avec cinq cens hommes & six vaisseaux. Ensuite il partit pour Goa, où les habitans le reçurent en triomphe. Les portes de la Ville & les ruës étoient superbement parées: les femmes avoient épuisé tout ce que l'art fournit d'agrément à leur sexe, pour faire honneur au triomphe du Viceroi: elles s'étoient toutes placées dans des balcons, ou à des fenêtres, & formoient un spectacle beau & agréable tout à la fois. Le peuple dansoit dans les ruës au son de divers instrumens & se livroit à une joie immoderée. Le Viceroi paroissoit au milieu de cette foule de peuple, magnifiquement habillé, & environné de ses Capitaines. Ses soldats victorieux le précedoient, aïant à leur tête Barbudo, qui portoit l'étendart Roïal. Juzarcan marchoit un peu plus loin. Malgré son infortune, il avoit l'air assuré. Il sembloit fouler aux pieds son malheur, & les Portugais admiroient sa constance, & respectoient son état. Le reste des esclaves, qui montoit à six cens, avoit

l'air accablé ; les larmes couloient de leurs yeux, & le desespoir étoit peint sur leur visage. Tel fut le triomphe de Castro ; triomphe qui fit dire à Catherine Reine de Portugal : » D. Juan » de Castro a vaincu les ennemis en » heros Chrétien, & il a triomphé en » heros Païen.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES, CONTENUES DANS CE VOLUME.

Comme cet Ouvrage est à deux colonnes, les matieres qui se trouvent dans la seconde colonne sont distinguées par col. 2.

A

C

CONCILES.

D

F

mande

H

I

K

L

M

Marc

N

P

S

X

Y

Z

Fin de la Table des matieres du Tome premier.